Université de Paris 1-Panthéon Sorbonne
Ecole doctorale d'histoire

Thèse pour le doctorat en histoire

Directeur de thèse : M. Michel DREYFUS

Università degli Studi della Tuscia di Viterbo
Dipartimento di Scienze umane

Corso di dottorato di ricerca in Società, istituzioni e sistemi politici europei (XIX-XX secolo) – Ciclo XX

Coordinatore : Prof. Leonardo RAPONE
Firma :

Tutor : Prof. Leonardo RAPONE
Firma :

Angelo Tasca
(1892-1960)
Biographie intellectuelle

Thèse en cotutelle franco-italienne en histoire
(*settore scientifico-disciplinare* : M-STO/04 Storia contemporanea)
présentée et soutenue publiquement par

Catherine RANCON
Firma :

le 18 février 2011

Membres du jury :

M. Michel DREYFUS, Directeur de recherche, CNRS-Université Paris 1-Panthéon Sorbonne, directeur de thèse

Prof. Andrea PANACCIONE, Professeur, Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia

Prof. Leonardo RAPONE, Professeur, Università degli Studi della Tuscia di Viterbo, directeur de thèse

Prof. Sergio SOAVE, Professeur, Università degli Studi di Torino, rapporteur

M. Eric VIAL, Professeur, Université de Cergy-Pontoise, rapporteur

Mme Annette WIEVIORKA, Directrice de recherche, CNRS-Université Paris 1-Panthéon Sorbonne

Je tiens à remercier les Professeurs Michel Dreyfus et Leonardo Rapone qui, en tant que directeurs de thèses, ont suivi et accompagné l'élaboration de ce travail, tout en me laissant l'indispensable liberté pour qu'il demeure personnel. Leurs indications, leurs commentaires, leurs conseils, leurs critiques m'ont été précieux, ainsi que leur patience et le temps qu'ils m'ont accordé.

Je suis également très reconnaissante aux Professeurs Andrea Panaccione, Sergio Soave, Eric Vial et Annette Wieviorka d'avoir accepté de siéger dans le jury de soutenance et de lire ce travail, y compris, pour certains d'entre eux, dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle.

Je remercie aussi chaleureusement Irène Fernandez et Valeria Tasca qui ont très gentiment accepté d'évoquer pour moi la figure d'Angelo Tasca et de répondre à mes maladroites et timides questions. Par ses informations, mais aussi par ses anecdotes, Valeria Tasca m'a permis de me faire une image plus vivante de son père. Irène Fernandez a mis à ma disposition, avec une grande libéralité, les documents en sa possession. Ses encouragements m'ont accompagnée au long de ce travail et je dois à ses remarques l'incitation à accorder une plus grande attention aux idées d'utopie et de mythe dans la réflexion de son beau-père.

Je dois également un remerciement particulier à Rémi Viénot, pour m'avoir transmis des copies des documents de sa famille et parlé de sa mère, Andrée Viénot, et de l'amitié qui lia ses parents et Angelo Tasca. Je tiens à dire aussi ici ma gratitude aux personnalités ou professeurs qui ont bien voulu s'entretenir avec moi, directement ou par écrit, à un moment ou à un autre de ce travail, notamment Antonio Bechelloni, Claude Harmel, Gilles Morin et, à nouveau, Sergio Soave et Eric Vial.

Mes recherches en France et en Italie ont été facilitées par l'accueil des personnels des bibliothèques et centres d'archives que j'y ai fréquentés. Je dois bien sûr un remerciement tout particulier à ceux de la Fondation Giangiacomo Feltrinelli pour leur disponibilité et leur gentillesse pendant tous les longs mois que j'ai passés à Milan.

C'est enfin l'occasion pour moi de remercier les personnes qui, par leurs conversations, leurs idées, leurs obsessions, leurs encouragements, parfois leur aide matérielle et l'atmosphère qu'elles ont contribué à créer, ont nourri la recherche plus profonde que ce travail a représenté pour moi. Mes remerciements vont en particulier à celles qui m'y ont le plus aidée, d'une façon ou d'une autre : Eve-Marie Lampron et Christophe Gaudin, qui ont relu des passages de ce travail, ma sœur Myriam et José Lavezzi, ainsi qu'à mes parents, Francine et Marc Rancon, pour leur infinie patience.

Sommaire

Introduction **3**

1. Apprentissage (1892-1914) **23**

2. Guerre et révolution (1914-1920) **85**

3. L'expérience du communisme (1921-1929) **129**

4. Le renouveau du marxisme (1929-1934) **204**

5. Le retour dans la social-démocratie (1932-1936) **269**

6. Révision (1936-1940) **316**

7. « Quatre ans suspendu dans le vide » (1940-1944) **398**

8. Nouvelle doctrine (1940-1944) **435**

9. L'ombre du communisme (1945-1960) **491**

Conclusion **560**

Annexes **581**

Bibliographie **599**

Index des noms propres **630**

Table des matières **640**

Introduction

Les photographies nous présentent un homme plutôt petit, mais robuste, légèrement engoncé dans un col et une cravate un peu serrés. Il affiche presque toujours un air calme et réfléchi. Ses lèvres minces sont fermées dans une attitude concentrée. Des lunettes rondes aux verres épais ajoutent à l'expression sérieuse qui se dégage de son visage rond et régulier. Elles cachent de petits yeux sombres que, du moins sur les représentations du second après-guerre, l'on sent marqués par la fatigue. Il pose devant lui un regard soutenu et attentif. Mais il semble à la fois tout entier à son observation et absorbé dans ses pensées.

Angelo Tasca frappa d'abord ceux qui le rencontrèrent par son immense culture, son insatiable curiosité et la vivacité de son intelligence[1]. Il y joignait une clarté et une précision remarquables. Doué de plus d'une capacité de travail peu commune, il commençait ses activités bien avant le lever du jour et les achevait souvent tard dans la nuit. Lors de leur première rencontre, alors qu'il était encore très jeune, Filippo Turati s'était complu d'avoir affaire à « un socialiste qui [avait] l'habitude de lire »[2]. « Il me fit l'impression d'être un intellectuel, un peu du genre rat de bibliothèque. Je n'aurais jamais imaginé qu'il susciterait un jour le plus grand éclat jamais connu dans la direction du Comintern »[3], raconta quant à lui l'ancien communiste français Henri Barbé, qui avait croisé Angelo Tasca à la fin de 1928 dans les couloirs du Comintern. Ce dernier s'était donc fait parmi les militants communistes et socialistes la réputation d'un intellectuel. On lui reprocha plus d'une fois d'en avoir aussi la vanité et de se plaire à jouer les « professeurs »[4]. Certains virent d'ailleurs dans ce penchant

[1] C.-A. JULIEN, « Avant-propos », in A. TASCA, *Naissance du fascisme. L'Italie de l'armistice à la marche sur Rome*, Paris, Gallimard, 2003, p. 19. Cf. aussi la fiche biographique d'A. Tasca, 20 décembre 1924, ACS, CPC, b. 5040 ; G. Faravelli au Président du tribunal de première instance de la Seine, Milan, 22 décembre 1950, AT, Corrisp., fasc. 141 ; C. RAVERA, *Diario di trent'anni. 1913-1943*, Rome, Editori riuniti, 1973, p. 398 (C. Ravera rapportait ici le jugement de son frère Cesare, qui travailla brièvement avec A. Tasca au bureau économique du PCd'I) ; J. MADAULE, « Les entretiens de Pontigny », in *La vie intellectuelle*, 23 septembre 1934, p. 660.

[2] R. Palombi à A. Tasca, Latina, 16 février 1954, AT, Corrisp., fasc. 295. R. Palombi était un ami de jeunesse d'A. Tasca.

[3] H. BARBE, « Stalin and the "Rebellion" of Tasca and Humbert-Droz », in M. DRACHKOVITZ, B. LAZITCH, *The Comintern : Historical Highlights. Essays, Recollections, Documents*, Londres-New-York-Washington, Pall Mall Press-F.-A. Praeger, 1966, p. 220.

[4] Note d'information, Paris, 26 février 1934, *cit.* ; E. Lussu à A. Tasca, [s. l.], [août 1934], in S. MERLI (dir.), *Documenti inediti dell'Archivio Angelo Tasca. La rinascita del socialismo italiano e la lotta contro il fascismo dal 1934 al 1939*, Milan, Feltrinelli, 1963, p. 102 ; G. Saragat à P. Nenni, La Seyne-sur-Mer, 16 février 1939, in *Carteggio Nenni-Saragat, 1927-1978*, Manduria-Bari-Rome, Lacaita, 2001, p. 113-114.

intellectuel la cause d'une certaine inadaptation aux exigences de la politique[5]. C'est qu'il lui arriva de faire preuve en ce domaine d'une « incroyable candeur »[6]. Fut-elle feinte ou réelle ? Il y eut sans doute un peu des deux et peut-être aussi en partie un refus de se plier à un cynisme qu'il réprouvait, sans pour autant l'ignorer. En 1920, Piero Gobetti brossa pourtant de lui le portrait très peu flatteur d'un arriviste, cultivé mais confus, sans beaucoup de « clarté [ni] de rectitude »[7] et se servant de son engagement socialiste comme d'un tremplin pour son ascension personnelle. Les succès du jeune Angelo Tasca dans le mouvement ouvrier turinois alimentèrent sans doute ces jugements. Si cependant on observe la suite de sa « carrière » politique, faite de démissions, de ruptures, de périodes de retrait et de marginalité, il semble que, pour peu du moins que ses desseins eussent bien été ceux-là – et il est difficile de le savoir –, il échoua plutôt… Vers la fin de sa vie, il attribua à son défaut d'ambition personnelle certains de ses « échecs » politiques[8].

Malgré son abord sérieux, il était semble-t-il d'un tempérament cordial et accueillant ; il n'était pas non plus dépourvu d'humour. Il avait gardé cependant de son origine ouvrière et turinoise « une certaine rigidité »[9] et une « rudesse dans la discussion »[10] dont témoignent les polémiques parfois âpres qui jalonnèrent son existence, l'extrême franchise de ses critiques à ses amis et quelque expression un peu vive dans ses échanges épistolaires. Tout à la fois sociable et solitaire, connaissant tout le monde, mais se trouvant rarement tout à fait à l'unisson de ses interlocuteurs, il laisse à travers ses cahiers des années 1930 et de l'Occupation l'image, qui nous semble avoir été justement fixée par Giuseppe Berti, d'un homme « seul, parmi un tourbillon de rencontres, un tourbillon de personnes, auxquelles, au fond, il [resta] toujours étranger »[11].

---

[5] G. Berti in *I primi dieci anni di vita del Partito comunista italiano. Documenti inediti dell'archivio Angelo Tasca*, Milan, Feltrinelli (*Annali dell'Istituto Giangiacomo Feltrinelli*), 1966, p. 588.

[6] I. SILONE, « Préface », *art. cit.*, p. 14. Cf. aussi les impressions de P. Pascal in P. PASCAL, *Russie 1927. Mon journal de Russie. Tome quatrième : 1927*, Lausanne, L'Age d'homme, 1982, p. 29 ; G. Saragat à P. Nenni, La Seyne-sur-Mer, 5 juillet 1937, in *Carteggio Nenni-Saragat, op. cit.*, p. 78 (mais il retira deux jours plus tard ce qu'il y disait, pour ne plus trouver en A. Tasca, au lieu d'« une absolue bonne foi » non dépourvue d'« ingénuité », qu'un sectarisme de la pire espèce : *Ibid.*, p. 80) ; H. BARBE, « Stalin and the "Rebellion" of Tasca and Humbert-Droz », *art. cit.*, p. 220.

[7] P. Gobetti à G. Prezzolini, Turin, 25 juin 1920 in P. GOBETTI, *Carteggio 1918-1922*, Turin, Einaudi, 2003, p. 122 (lettre qu'E. Vial a signalée à notre attention). Dans un témoignage ultérieur, mais à propos de la même période, U. Terracini lui fit écho (cité in S. COLETTA, « La formazione di Umberto Terracini : la famiglia, i primi anni di lotte, l'"Ordine Nuovo" », in A. AGOSTI (dir.), *La coerenza della ragione. Per una biografia politica di Umberto Terracini*, Rome, Carocci, 1998, p. 47)

[8] AT, cahier AM : [1945-1949], p. 280-281.

[9] Fabrizio [U. CALOSSO], « Gramsci e *L'Ordine nuovo* », in *Quaderni di Giustizia e Libertà*, août 1933, p. 71.

[10] C.-A. JULIEN, « Avant-propos », *art. cit.*, p. 19.

[11] G. BERTI, « Introduzione », in *Problemi del movimento operaio. Scritti critici e storici inediti di Angelo Tasca*, Milan, Feltrinelli (*Annali dell'Istituto Giangiacomo Feltrinelli*), 1968, p. 15.

Certains de ses camarades de parti s'étonnèrent de son humeur changeante ; des périodes de retrait, d'isolement, de découragement, « de réserve et de défiance »[12], succédèrent parfois chez lui à des moments d'intense sociabilité, d'engagement enthousiaste et de « grands élans »[13]. Etait-il pour autant toujours près de céder à son « impétuosité » ou de se laisser aller à des « réactions excessives, inconsidérées »[14] ? D'une sensibilité et d'une émotivité qu'il s'efforçait de cacher à ceux dont il n'était pas proche[15], il semble avoir été aussi d'un caractère très nerveux. Il souffrit une bonne partie de sa vie d'une insomnie que les médecins qualifièrent d'« essentielle »[16], ce qui est tout dire. Mais les documents d'archives donnent plutôt de lui l'image d'un homme posé et réfléchi[17] et l'impression d'un esprit « éternellement inquiet, dominé par une continuelle sensation d'angoisse »[18], mais aussi contenu et soucieux de cohérence. L'inquiétude qui le tourmentait ne semble pas avoir troublé, mais plutôt nourri sa réflexion. On retire ainsi de ses notes personnelles la figure d'un homme partagé entre le sentiment de son impuissance à modifier le cours des événements et la conviction obstinée que quelque chose pouvait malgré tout encore être fait. Le regard parfois lucide, désabusé même, qu'il posa sur le monde ne le fit jamais tout à fait renoncer au rêve utopique de l'avènement d'une autre société.

Malgré son tempérament intellectuel, Angelo Tasca ne peut pas être considéré comme un « penseur » à proprement parler. Sa réflexion n'a pas le caractère d'une « pensée » organique, originale et pionnière. Comme le souligne Alceo Riosa, l'un de ses premiers biographes, s'il n'apparaît pas comme un véritable chef politique du mouvement ouvrier – et pourtant, il en fut une personnalité de premier plan –, il « ne rentre pas non plus pleinement dans la figure du *leader* théorique »[19]. Il n'eut en effet jamais l'aura d'un théoricien du socialisme et resta d'abord, à ses propres yeux comme à ceux d'autrui, un militant et un dirigeant parmi d'autres, quoiqu'on reconnut dans son entourage politique son intelligence

[12] I. SILONE, « Préface », *art. cit.*, p. 10.
[13] G. BERTI, « Appunti e ricordi », in *Annali* 1966, p. 172.
[14] C. RAVERA, *Diario di trent'anni*, *op. cit.*, p. 402 et 398. Cf. aussi *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 575.
[15] C.-A. JULIEN, « Avant-propos », *art. cit.*, p. 19 ; G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 172 ; C. RAVERA, *Diario di trent'anni*, *op. cit.*, p. 402.
[16] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 19 décembre 1953, in G. SALVEMINI, A. TASCA, (dir. E. SIGNORI), *Il dovere di testimoniare : carteggio*, Naples, Biopolis, 1996, p. 290.
[17] Cela ressort en particulier de sa correspondance, comme l'indique E. SIGNORI, « Introduzione », in *Ibid.*, p. 14.
[18] G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 172. Cf. aussi le témoignage de J. Laurent-Cély in B. de SAINT-VINCENT, *Jacques Laurent. Biographie*, Paris, Julliard, 1995, p. 106.
[19] A. RIOSA, *Angelo Tasca socialista. Con una scelta dei suoi scritti (1912-1920)*, Venise, Marsilio, 1979, p. 9.

peu commune. Nous verrons du reste que, lorsqu'à la fin des années 1930 il voulut engager un travail de rénovation de la pensée socialiste, il ne prétendit pas que sa seule pensée pût suffire à la tâche et s'en remit à une réflexion collective.

Nous avons pourtant choisi de nous concentrer sur sa réflexion. Mais c'est en premier lieu comme celle d'un homme politique méditant sur ses actes et sur le monde qui l'entourait que nous l'abordons. Elle fut en effet presque toujours inspirée par un besoin politique[20], même si, de prime abord, elle peut parfois en paraître un peu éloignée. S'il s'absorbait dans des idées un peu abstraites, c'est aussi qu'elles avaient pour lui des implications concrètes. Il y eut par exemple parmi les premières motivations de son étude théorique du marxisme la volonté de satisfaire les besoins de l'action politique du mouvement socialiste. Sur un plan beaucoup plus vaste, puisqu'il embrassait la vie tout entière, il confia, tout jeune encore, avoir l'intime « besoin de deux choses : de vivre, c'est-à-dire de recueillir les éléments de l'expérience de la vie, et de méditer, de méditer beaucoup »[21]. C'est aussi pourquoi ses positions politiques se formèrent souvent à partir d'une réflexion qui débordait le strict cadre de la politique. S'il n'eut pas la carrure d'un véritable « penseur » et s'il se sentit toujours d'abord un homme politique, il fut aussi un homme d'étude qui du moins pensait par lui-même et pour qui la recherche intellectuelle faisait partie de l'action politique. Lui-même suggéra, au cours d'un échange assez tempétueux avec Emilio Lussu, la façon dont il concevait les rapports entre théorie et action :

> « Je ne crois pas que pour contribuer à rénover la doctrine et les méthodes du socialisme italien, il faille être un rat de bibliothèque, ou présenter, comme pour les concours, la liste des œuvres lues ou publiées. Pas du tout. Il suffit de jeter sur la balance sa "vie vécue", de s'efforcer de l'élaborer de manière critique et de la confronter avec les autres expériences. […] Et tous les textes sacrés, s'ils ne passent pas au crible de la vie militante, ils peuvent servir à envelopper des momies, non à donner des hommes nouveaux.
>
> Mais si on fait de la théorie, ou de l'histoire, il faut le faire sérieusement. […] La Révolution italienne doit être aussi une lutte contre la superficialité, contre le dilettantisme, antique plaie de notre pays, que le fascisme a rendue purulente. »[22]

[20] G. BERTI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 2 et 4.
[21] A. Tasca à A. Favero, [Turin ?], 10 avril 1912, in A. ZUSSINI, « I cattolici pacifisti torinesi de "Il Savonarola". Una minoranza cattolica tra evangelici e socialisti negli anni della prima guerra mondiale », in *Quaderni del centro studi Carlo Trabucco*, février 1984, p. 60.
[22] A. Tasca à E. Lussu, Paris, 19 août 1934, *cit.*, p. 103.

Angelo ne concevait donc pas la connaissance théorique comme un travail de la pensée figé en d'éternelles vérités, sans autre horizon que lui-même. Pensée et action politique étaient simplement pour lui indissociables et se nourrissaient l'une l'autre. Il se produisait entre elles un constant va-et-vient : les faits et les expériences devaient être soumis à une méditation critique, comme les idées devaient être réexaminées à la lumière de la réalité vécue. Le travail de la pensée revenait ainsi à une sorte de « fébrile oscillation entre des vérités pressenties et leur vérification objective, […] avec *ces vérités* pour stimulant, pour fil directeur et *pour horizon* »[23]. Cela signifiait que les faits et les actes étaient les juges ultimes de la vérité d'une idée, de la justesse d'une interprétation ou de la valeur d'une vision du monde. S'ils les démentaient, celles-ci devaient être mises en question. Cette façon de conduire sa réflexion contenait donc en elle-même, comme une nécessité vitale, l'exigence d'une constante révision, même des idées apparemment les plus acquises, qui se répercutait ensuite sur le plan directement politique.

Ce rapport entre pensée et action politique explique que l'on ait l'impression que coexistent chez Angelo Tasca deux temps de la réflexion, dont nous avons senti la présence simultanée tout au long de notre recherche : à côté des réactions aux événements de plus en plus précipités de la vie politique immédiate, une réflexion sur les motifs fondamentaux inspirateurs de cette action semble avoir suivi un cours plus lent. Ils ont été très bien mis en évidence par Elisa Signori, qui évoque la vie d'Angelo Tasca pendant les années 1930, « entre le rythme de la chronique et celui de l'histoire, entre le travail syncopé et éphémère du commentaire à chaud, étroitement lié à son engagement politique, et celui, plus détendu, encore que pénétré de passion éthique et politique, de la synthèse interprétative »[24]. Il est par exemple tout à fait remarquable qu'il ait écrit un livre tel que *Naissance du fascisme*, dominé par un besoin de recul et de distance critique à l'égard du passé, alors même qu'il était bousculé par les exigences du quotidien et happé par l'actualité. Peut-être était-ce aussi une manière de réagir contre le rythme vertigineux pris par les événements et de rechercher aux problèmes qu'ils soulevaient une solution plus durable qu'une réaction à chaud, qui suffisait parfois juste à les parer au mieux. Lui-même évoqua après la Seconde Guerre mondiale l'image émouvante de ses compagnons d'exil que rien ne décourageait, de ces « grands seigneurs sous des apparences de clochards, qui avaient le temps pour eux, qui se prodiguaient sans compter, tout en sentant bien que tout n'était qu'échéance et rendez-vous

[23] AT, cahier n°2 : [janvier-septembre 1928], p. 254 [février 1928]. Souligné dans le texte.
[24] E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 46.

avec les événements »[25] : « ces "émigrés", ces "déracinés" travaillaient comme s'ils avaient eu l'éternité devant eux »[26]. Pour sa part, cet état d'esprit lui était nécessaire pour conduire la réflexion qu'imposaient les événements et commencer à préparer « le lendemain »[27]. C'est à celle-ci que nous avons choisi de consacrer ce travail, car elle sous-tendit dans une grande mesure ses prises de position plus strictement politiques.

Aussi notre travail en suit-il le rythme, plus qu'il n'adhère immédiatement à celui des événements. Ces deux mouvements de sa pensée – réactions immédiates à l'actualité et réflexion théorique et générale – procédaient chez Angelo Tasca simultanément, s'interpénétraient, se nourrissaient l'un l'autre, mais ne se confondaient pas et ne suivaient pas le même rythme. Il n'est donc pas toujours aisé de les mêler dans le récit et cela explique certains des choix que nous avons faits dans l'élaboration de notre étude. En particulier, le désir de ne pas briser – pour chaque période que nous avons définie – le cours plus lent de sa réflexion théorique et de ne pas fragmenter ses considérations sur un même thème – par exemple l'Etat, le fascisme ou le marxisme –, bien qu'elles s'étendissent parfois sur une plage de plusieurs années, nous a incitée à évoquer chacun de ces thèmes de la façon la plus organique possible. Ceci explique que nous nous soyons parfois trouvée obligée de traiter séparément ses réactions immédiates aux événements extérieurs qui pourtant accompagnèrent et nourrirent constamment cette réflexion, tout en nous efforçant d'établir le lien avec le contexte historique dans lequel elle se forma.

Nous avons de plus accordé dans notre étude une place plus grande, par rapport aux positions d'ordre politique, à des considérations que l'on peut qualifier de théoriques. Comme nous venons d'essayer de l'expliquer, ces dernières participaient, pour Angelo Tasca, de son activité politique : elles coïncidèrent même parfois avec elle et donnent en tout cas son contenu profond. Ses positions politiques furent souvent la traduction – non la conséquence – pratique d'une réflexion plus profonde qui aide à les comprendre. Parfois silencieux sur les grands événements qui scandèrent son époque, ses écrits publics ou privés sont pleins en revanche de ses réflexions sur le marxisme ou la pensée socialiste et témoignent en partie d'un travail souterrain de la pensée qui importe à nos yeux tout autant que ses manifestations à telle ou telle occasion, puisqu'il contribue à les expliquer. De plus, la pleine signification d'une idée ne se trouve pas toujours seulement dans sa formulation achevée, mais parfois

[25] A. TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », in *Itinerari*, 1954, n°9-10 et n°11-12, p. 26.
[26] *Id.*, « Postface », in *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 381.
[27] *Id.*, « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*, p. 26.

aussi dans ses prémisses. On fit un jour remarquer à Angelo Tasca qu'il lui arrivait de débuter « de façon inattendue une phrase par un *mais*, par un *donc*, et que cela [révélait] que depuis longtemps [il avait] commencé à penser en [lui-même] et que seulement à un moment donné, le vase plein [commençait] à déborder »[28], la parole finissant par prendre à l'improviste le relais de la pensée. Prise dans un sens un peu métaphorique, cette anecdote sur son attitude dans la discussion illustre bien la permanente ébullition de sa pensée et le travail qui s'y déroulait silencieusement, pour n'émerger qu'après un certain temps, un peu soudainement. On verra ainsi que des décisions apparemment subites venaient souvent de bien loin et furent le résultat d'une réflexion entamée, parfois sourdement, depuis longtemps.

Nous nous proposons donc de laisser se dérouler le fil des pensées d'Angelo Tasca et se construire sa réflexion, mais sans prétendre y discerner aucune nécessité. Il n'est pas question de se demander si l'évolution intellectuelle d'Angelo Tasca aurait pu être différente : elle a été ce qu'elle a été et cela suffit. Mais il n'est pas question non plus d'y voir un parcours fatal, où chaque idée ou chaque action serait comme un pas sur le sentier de la perdition, et d'examiner toute son existence en gardant le regard rivé sur son ralliement au régime de Vichy – qui intervint finalement assez tard dans sa vie, puisqu'en 1940, il avait près de 48 ans – qui jeta, rétrospectivement, aux yeux de certains, une ombre sur l'ensemble de sa vie : ce serait le meilleur moyen de ne rien voir. Cela pousserait à interpréter un moment du passé par rapport à une chose qui ne s'était pas alors encore produite, ce qui n'a tout simplement pas de sens, tout en suggérant, de manière insidieuse et pourtant peu subtile, que cette évolution contenait en elle-même ce choix, presque comme une chose inévitable et fatale. Une réflexion ne se développe qu'à partir de ce qui l'a précédée et ne peut être abordée que par rapport à son point de départ, non par rapport à son point d'arrivée, c'est-à-dire en remettant – et pas simplement formellement – les choses dans l'ordre, et dans l'ordre où elles se sont produites[29].

On peut aborder une biographie de différentes façons, voir dans le personnage que l'on étudie l'expression d'un groupe ou s'attacher au contraire à sa singularité. Comme beaucoup de biographes sans doute, nous avons spontanément choisi la seconde approche. Notre sujet

[28] Cahier n°2, *cit.*, p. 263 [février 1928].
[29] Une biographe explique ainsi sa démarche : « J'essayai toutefois d'écrire ce livre l'esprit vierge de toute thèse ou théorie, et de laisser sa vie écrite se dérouler comme elle l'avait vécue, avec toutes les apparentes contradictions et confusions de sa pensée comme de ses formulations » (D. BAIR, *Simone de Beauvoir*, Paris, Fayard, 1991, p. 14).

lui-même nous semble avoir imposé ce choix. Les positions politiques d'Angelo Tasca demeurèrent en effet souvent marginales au sein des groupes ou des partis dans lesquels il évolua et il eut souvent à connaître, au cours de sa vie politique, « l'amertume de la solitude »[30]. De plus, lorsqu'on s'essaye à le rapprocher de personnalités ou de groupes politiques ou intellectuels au parcours et aux idées apparemment semblables, on se heurte presque toujours à des différences significatives qui font sentir le côté un peu artificiel de ces tentatives, tant sa personnalité se prête peu aux classifications et aux schématisations[31].

Il ne s'agit pas pourtant de l'abstraire du monde dans lequel il évolua. Car sa réflexion en fut à la fois le fruit et le miroir. Lui-même perçut le poids écrasant des événements sur son existence ; ils lui firent éprouver les limites de ses capacités personnelles : « Les événements auxquels ma génération a été appelée à faire face ont dépassé, par leur envergure et précipitation, les ressources individuelles de n'importe quel militant »[32], confia-t-il au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Son parcours intellectuel participe pleinement de la crise du socialisme et, plus généralement, de la crise intellectuelle qui marquèrent les années pendant lesquelles il vécut. La révision radicale à laquelle il soumit ses idées illustre de façon remarquable la profonde remise en question à laquelle furent contraints le socialisme et l'ensemble du mouvement ouvrier : sa réflexion personnelle s'en ressentit, la subit, l'exprima. A travers les questions qu'il fut amené à se poser, par exemple sur l'Etat, la nation ou la technique, et les réponses qu'il tenta d'y apporter, on perçoit l'ébullition intellectuelle, les incertitudes, les tentatives de son époque. On peut donc voir dans son parcours particulier une expression de la crise que traversa le monde de la première moitié du XX^{e} siècle. De plus, certainement, Angelo Tasca n'inventa pas au cours de ses méditations. En ce sens non plus, ses idées ne forment pas une pensée à proprement parler. Il mania plutôt les matériaux intellectuels de son temps, sans, nous semble-t-il, en créer de nouveaux, et les incorpora dans sa réflexion personnelle. On y retrouve des événements, des idées, un état d'esprit propres à cette période, en somme, l'air du temps ; il fut également sensible à l'influence de penseurs contemporains et curieux des idées d'autrui.

Mais il les amalgama dans une élaboration personnelle dont ils ne furent pas la seule matière. Et, si son évolution rejoint certainement un mouvement plus général et exprime des sentiments, des besoins, des aspirations alors assez répandus, on ne peut l'y ramener purement

[30] I. SILONE, « Préface », *art. cit.*, p. 15. Cf. aussi p. 10 et E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*., p. 14.
[31] A. RIOSA, « La *Troisième force* tra antifascismo e anticomunismo nelle riflessioni di Angelo Tasca », in A. DE BERNARDI, P. FERRARI (dir.), *Antifascismo e identità europea*, Rome, Carocci, 2004, p. 300.
[32] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, documents I. Fernandez.

et simplement, sauf à risquer de la dissoudre « dans le contexte dont elle est considérée significative »[33]. Elle le répercuta et s'y insère, mais d'une façon très personnelle. Il s'agit donc de tenir compte du monde extérieur, mais aussi de la singularité de la vie intérieure. Et nous avons été intéressée autant par ce qu'Angelo Tasca pouvait avoir de commun avec d'autres que par la façon singulière dont il exprimait ce trait commun. A travers sa réflexion, on peut ainsi espérer saisir, en quelque sorte, le regard d'un contemporain sur le monde dans lequel il lui fut donné de vivre. Si, donc, celle-ci est bien un reflet du monde extérieur, elle en est un reflet très subjectif : elle ne nous le montre pas tant tel qu'il fut, que tel que le perçut un observateur attentif. Mais cette subjectivité même, par sa clairvoyance, ses aveuglements, ses déformations et ses omissions, est aussi un moyen d'introduire à la connaissance de cette époque dont elle fut partie intégrante. En ce sens, la réflexion d'Angelo Tasca nous paraît finalement moins intéressante comme aboutissement que comme tentative : les questions qu'il se posa et les réponses qu'il tenta d'y apporter, c'est-à-dire la recherche dont elles témoignent, nous importent tout autant que leur justesse.

Cette dimension subjective tient en partie aux sources elles-mêmes, privées pour la plupart, qui présentent sur le personnage étudié un point de vue particulier, celui du sujet lui-même. Outre les livres et les très nombreux articles écrits par Angelo Tasca au cours de sa vie, nous avons en effet utilisé principalement les archives déposées par lui, quelques temps avant sa mort, à la Fondation – alors Institut – Giangiacomo Feltrinelli à Milan. Il y tenait presque comme « à la prunelle de ses yeux »[34], peut-être parce qu'elles étaient la manifestation physique d'une accumulation de connaissances et d'expériences, pour lui précieuses au plus haut point.

Il commença vraisemblablement très jeune à rassembler des notes, des documents, des lettres. Dès la Première Guerre mondiale, on parlait dans le mouvement ouvrier turinois d'archives Tasca déjà presque légendaires. Giuseppe Berti se souvint longtemps après que lors de leur première rencontre en 1920, Angelo Tasca avait fait allusion à des notes personnelles sur le débat qui l'avait opposé à Amadeo Bordiga en 1912[35]. Ces premières

[33] R. Pozzi in C. CASSINA, F. TRANIELLO (dir.), « La biografia : un genere storiografico in trasformazione », in *Contemporanea*, avril 1999, p. 290.
[34] J. Rens à A. Tixier, [s. l.], 15 mars 1944 (copie), documents I. Fernandez.
[35] G. BERTI, « Introduzione », in *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 3. G. Berti (1901- 1979) fut l'un des dirigeants des Jeunesses communistes italiennes. D'abord proche d'A. Bordiga, il adhéra en 1922-1924 à la minorité de « droite » emmenée par A. Tasca, puis rejoignit la majorité centriste d'A. Gramsci. Il fut arrêté en 1926 et

archives italiennes furent perdues ou peut-être détruites par les fascistes lorsqu'il dut quitter définitivement l'Italie au début de 1927. Il ne subsiste à notre connaissance aucun document personnel – c'est-à-dire hormis les documents de Parti – d'Angelo Tasca antérieur à 1926 et nous avons dû, pour la reconstruire, nous fonder principalement sur ses publications, ses notes autobiographiques ou des témoignages ultérieurs. Cette perte fut sans doute pour lui assez douloureuse ; c'était un peu de sa vie qui était emportée avec ces archives. Celles-ci ne lui importaient pas seulement pour les traces qu'elles laissaient de lui-même ; elles portaient aussi témoignage de ses expériences, dont, pensait-il, d'autres pourraient tirer profit. Elles devaient être à ses yeux, comme le note Elisa Signori, « un formidable instrument de connaissance historique et d'auto-conscience des crises du XX^{e} siècle »[36].

A partir de 1927-1928, il commença à accumuler les documents qui sont parvenus jusqu'à nous, qu'il glana de part et d'autre. Lors de son séjour à Moscou fin 1928, il fit notamment copier des documents importants sur le Parti communiste d'Italie (PCd'I). On lui reprocha plus tard cette manie des archives, peu conforme aux usages des milieux communistes militants, d'autant plus s'ils étaient contraints à la clandestinité. Il veillait cependant jalousement à les tenir à l'abri des regards indiscrets : ainsi un informateur de la police fasciste infiltré dans son entourage déplora-t-il de ne parvenir à subtiliser aucune correspondance, Angelo Tasca la détruisant ou la dissimulant systématiquement[37]. Le volume de ces archives grossit considérablement au fil des ans. Il vivait dans les années 1930 dans un « appartement modeste et sombre »[38], mais aux murs couverts de livres et de piles de dossiers soigneusement ordonnés. Il les mit à la disposition de ses camarades italiens, qui purent tirer profit pour la lutte contre le fascisme de cette impressionnante mine d'informations[39]. En juin 1940, un ami dévoué et courageux, Enrico Tulli, parvint à les sauver en les transportant hors de Paris. Une autre partie, cachée dès avant la guerre dans le grenier d'une maison de la grande banlieue parisienne, puis endommagée par les Allemands lorsqu'ils occupèrent les

---

envoyé en relégation. Il émigra clandestinement après sa libération et reprit son activité dans les rangs communistes. Il fut l'un des principaux dirigeants du PCd'I à la fin des années 1930, au point d'en assumer de fait le secrétariat à la veille de la guerre. Il fit transférer pendant la guerre la direction du Parti aux Etats-Unis, d'où il dirigea *Lo Stato operaio*. Après la guerre, outre qu'à son activité politique, il se consacra à des travaux historiques et en tant que tel, se chargea de la publication d'une partie des archives d'A. Tasca (F. ANDREUCCI, T. DETTI, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico. 1853-1943*, vol. 4, Rome, Editori riuniti, 1978, p. 266-269).

[36] E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 42.

[37] Note d'information, Paris, 27 juin 1930, ACS, Pol. pol., materia, b. 25-B.

[38] U. HIRSCHMANN, *Nous, sans patrie*, Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 149.

[39] Note d'information, 26 février 1934, ACS, CPC, b. 5040 ; A. Tasca à C. Rosselli, Paris, 22 juin 1934, AT, Corrisp., fasc. 341 ; témoignage de P. Vittorelli, in S. SOAVE (dir.), *Un eretico della sinistra. Angelo Tasca dalla militanza alla crisi della politica*, Milan, F. Angeli, 1995, p. 234.

lieux, fut sauvée, presque *in extremis*, peu avant un bombardement. Angelo Tasca acquit plus tard une maison en banlieue de Paris, à Crosne, pour les y abriter, avec sa bibliothèque. Ainsi ces documents furent-ils, à l'image de leur propriétaire, sans cesse ballottés et menacés par la fureur des événements.

Composées de sa correspondance, de cahiers de notes, de documents relatifs à son activité politique dans différents partis et d'une infinité de dossiers thématiques sur les nombreux sujets auxquels il s'intéressa[40], ces archives sont d'une ampleur véritablement peu commune, au point qu'on ne peut guère prétendre, en quelques mois, en faire tout à fait et correctement le tour. Paradoxalement, elles ont leurs limites. Aussi miraculeuse puisse-t-elle apparaître pour tout chercheur, cette surabondance même en est une : pour n'en être pas submergé, elle oblige à des choix qui, peut-être, nous font passer à côté de choses importantes. Nous avons en particulier presque systématiquement écarté les dossiers thématiques, faits surtout de coupures de presse et de notes, à l'exception de ceux contenant des textes d'Angelo Tasca, surtout des conférences : celles-ci sont parfois d'une extrême importance, comme c'est le cas, par exemple, pour connaître sa pensée pendant l'Occupation. De plus, ces archives ne révèlent pas tout ; elles ne renvoient pas non plus un reflet parfaitement fidèle de son existence réelle. Ainsi n'y trouve-t-on pas ou que peu de traces de ses amitiés les plus proches, par exemple avec Jacques Mesnil ou Charles-André Julien[41], ou encore de sa seconde épouse, Liliane Chomette ; cela s'explique sans doute par le fait que ces liens furent vécus quotidiennement et n'eurent pas besoin d'être posés sur le papier, sauf lorsqu'ils étaient éloignés les uns des autres. L'absence de documents relatifs à une personne ne doit donc pas toujours être interprétée comme une absence de contact entre elle et Angelo Tasca : nous pouvons indiquer ici, à titre d'exemple, Boris Souvarine, pour qui nous n'avons trouvé aucune correspondance pour les années 1932-1940, mais dont on peut supposer que ses contacts avec Angelo Tasca ne furent pas interrompus[42].

[40] Elles ont été plusieurs fois décrite, en tout ou en partie. Cf. notamment G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 168-172 ; D. BIDUSSA, « Vichy al plurale. I documenti dell'Archivio Angelo Tasca presso la Fondazione Feltrinelli », in L. CAJANI, B. MANTELLI, *Una certa Europa. Il collaborazionismo con le potenze dell'Asse 1939-1945. Le fonti*, Brescia, *Annali della Fondazione Luigi Micheletti*, 1992, p. 117-130 ; D. MURACA, « Il Fondo Angelo Tasca : un archivio fra rivoluzione ed eresia », in *Passato e presente*, mai-août 2004, p. 111-128.

[41] On sait pourtant que C.-A. Julien et sa famille comptèrent beaucoup dans sa vie, et surtout dans celle de sa fille Valeria ; ils habitèrent du reste pendant les années 1930 à quelques pas de chez lui, eux au 1, lui au 4, square Port-Royal.

[42] De plus, les archives de B. Souvarine antérieures à la Seconde Guerre mondiale furent détruites pendant l'Occupation.

Les documents de parti contenus dans ces archives, dont beaucoup ont été publiés, témoignent de son activité politique. Sa correspondance – plus de 400 dossiers nominatifs, d'une consistance plus ou moins importante, parfois une lettre très brève, parfois des dizaines – permet quant à elle de connaître ses fréquentations et la nature de ses relations avec chacune d'elles, en même temps qu'elle nous renseigne sur sa réflexion. Mais ce sont évidemment surtout ses cahiers de notes qui constituent pour nous, qui nous intéressons à sa réflexion, une source irremplaçable. Il s'agit de cahiers d'environ 200 à 300 pages chacun. Leur contenu est assez varié : on y trouve principalement des notes de lecture, des études sur des sujets précis – par exemple le marxisme –, les textes de ses conférences ou de ses discours, parfois l'expression très brève d'idées sur lesquelles il était en train de réfléchir, des comptes-rendus d'entretien avec diverses personnalités, des lettres, des commentaires personnels, des informations glanées ici ou là… On n'y découvre, là aussi, qu'une partie seulement de ses réflexions et de son action politique : il ne lut sans doute pas que les livres qui y sont mentionnés, ni ne fréquenta que les personnalités que l'on y croise ; il n'est pas dit même que ces auteurs ou ces personnalités furent toujours les plus importants pour lui.

C'est que ces cahiers ne sont pas un journal à proprement parler : ils ne narrent pratiquement pas d'événements importants ni de rencontres marquantes et dévoilent plutôt une réflexion en train de se faire. Ils avaient certainement pour lui plusieurs fonctions, comme le laisse supposer la variété des notes qui y sont consignées. Ils furent peut-être un moyen de conjurer la solitude. Il pouvait y confier librement des idées ou des impressions trop hétérodoxes pour être dites à certains membres de son entourage, politique du moins, et laisser s'épancher son inquiétude. Ainsi que l'écrit Leonardo Rapone, ils répondaient sûrement aussi au « besoin d'accompagner son activité publique d'une introspection confidentielle, de revenir sans arrêt à s'interroger, à sonder la validité des positions auxquelles il était parvenu par sa réflexion intérieure et qu'il défendait à l'extérieur, de confier à ses documents personnels des incertitudes, des doutes, des hésitations, des désillusions qui échappaient à l'œil de l'observateur extérieur »[43]. Ils semblent donc avoir participé du travail intérieur qu'il menait sur lui-même. « Méditer sur sa propre pensée, sur ses tendances, ses plis, ses mouvements, sa vie multiple, de même que chercher dans l'expression de la pensée d'autrui ce qui en révèle la démarche, voilà la base d'une *psychologie de l'esprit* qui depuis bien des années me paraît être la science nouvelle à développer et restée presque au stade de

[43] L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », in S. SOAVE, *Un eretico della sinistra*, *op. cit.*, p. 94.

l'alchimie »[44], écrivit-il dans l'un d'eux après la Seconde Guerre mondiale. C'est un peu ce qu'il fit dans ses cahiers, sans parvenir à fonder cette science nouvelle qui ne pouvait sans doute pas en être une, mais en expérimentant sur lui-même cet exercice de l'esprit. Ses cahiers lui servirent aussi peut-être à s'assurer de la cohérence, non seulement de ses idées avec ses actes, mais aussi à l'intérieur même de sa réflexion. Les notes de ses cahiers ressemblent à autant de repères jalonnant le travail de sa pensée, vers lesquels il se retournait à l'occasion. Il lui arriva de les relire, plusieurs années après. En 1947, il expliqua avoir retrouvé dans l'un d'eux des notes prises en janvier 1940 – nous aurons à y revenir –, où apparaissait bien, selon lui, le « fil conducteur » qui les liait à ses réflexions et à ses préoccupations de juin-juillet 1940, lorsqu'il décida de demeurer à Vichy[45]. Cette évocation suggère ce qu'il pouvait rechercher dans la lecture de ses notes antérieures : une continuité, une cohérence et peut-être même une fidélité par rapport à ses idées précédentes. Ces cahiers étaient en tout cas un instrument essentiel de sa réflexion, dont ils fournissent un reflet certes imparfait, mais néanmoins exceptionnel.

Pour les mêmes raisons que celles qui le poussèrent à accumuler ces immenses archives, Angelo Tasca a également laissé plusieurs fragments autobiographiques. Il eut longtemps le projet, qu'il ne concrétisa finalement jamais, d'écrire ses mémoires. Nous n'ignorons pas les limites de ce type de témoignage : les faits y sont parfois soumis à des distorsions, d'ailleurs souvent involontaires et inconscientes – il arrive qu'elles soient tout simplement nécessaires à l'équilibre intérieur de celui qui les évoque –, ou reconstruits – sans qu'il y ait dans cette idée celle d'une « réécriture », mais plutôt celle d'une mise en ordre inhérente à tout travail de la pensée –, et le récit intègre, de façon parfois à peine perceptible, mais à peu près inévitablement, la réflexion et l'évolution ultérieures de celui qui le fait. Or, les textes autobiographiques sont pour certains aspects de la vie d'Angelo Tasca presque les seules sources dont nous disposons. C'est en particulier le cas, comme nous le verrons, pour l'un des plus controversé d'entre eux, sa participation – incontestable – à la Résistance et certains éléments de son activité entre 1941 et 1944. Il est donc nécessaire de les considérer avec beaucoup de recul. Aussi lorsque certaines de ses affirmations ne nous semblent pas recevables, du moins telles quelles, nous l'indiquons. Mais le soupçon et la méfiance *a priori* ne nous paraissent pas être la meilleure disposition d'esprit pour aborder une biographie, surtout intellectuelle, qui exige plutôt de se montrer attentif au discours de son sujet.

[44] AT, cahier AM : [1945-1949], p. 9. Souligné dans le texte.
[45] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.

Comment en effet tenter de pénétrer à l'intérieur de la pensée d'autrui, si l'on est surtout occupé à traquer des inexactitudes ou des mensonges, d'ailleurs parfois imaginaires ? Cette autoreprésentation fait aussi partie du personnage que l'on étudie et est à peu près toujours révélatrice d'une part de vérité.

Autant que cela était possible et sans prétendre à l'exhaustivité, nous nous sommes efforcée de compléter et de confronter ces archives personnelles, qui demeurent malgré tout les plus riches, et de loin, pour notre travail, avec des archives d'autre provenance, qu'il s'agît de personnalités avec qui Angelo Tasca fut en contact, d'organisations auxquelles il appartint ou des archives publiques françaises et italiennes. On peut ainsi essayer d'atténuer ou de corriger quelque peu le biais inévitablement introduit par la subjectivité et la partialité des sources personnelles, en même temps que l'on comble les éventuelles lacunes qui y subsistent. Nous avons également entrepris, mais dans une mesure, il est vrai, limitée, de rétablir des moments du dialogue avec d'autres personnalités, avec Gramsci, Bordiga, Rosselli ou Salvemini par exemple, de sorte que l'on puisse avoir, sur un même problème, un regard parfois très différent qui vînt contrebalancer le sien.

Ce fut d'abord par ses immenses archives qu'Angelo Tasca suscita l'intérêt. En 1960, Palmiro Togliatti fut le premier à se pencher sur la documentation relative aux premières années du PCd'I, dont il divulgua une partie[46]. D'autres lui emboîtèrent le pas en publiant, jusque dans les années 1990, non plus seulement des papiers de parti, mais aussi, de plus en plus, des documents intéressant directement la personnalité d'Angelo Tasca. Celle-ci a intrigué les historiens. Cet intérêt s'explique sans doute en partie par son parcours apparemment un peu tortueux et en tout cas assez atypique, ainsi que par sa place dans l'histoire du communisme et du socialisme italiens. Deux biographies d'ensemble lui ont été consacrées. On doit à l'Américain Alexander J. De Grand la première d'entre elles, parue d'abord en Italie en 1985, puis aux Etats-Unis un an plus tard[47]. La seconde est le fruit d'un

[46] P. TOGLIATTI (dir.), *La formazione del gruppo dirigente del Partito comunista italiano nel 1923-1924*, Rome, Editori riuniti, 1984 [1962], 380 p., d'abord publié in *Studi sul mazzinianesimo e i democratici europei. La formazione del gruppo dirigente del Partito comunista italiano. 1923-1924*, Milan, Feltrinelli (*Annali dell'Istituto Giangiacomo Feltrinelli*), 1961, p. 338-530. Que l'Institut ait choisi de confier l'étude d'une partie des archives d'A. Tasca à P. Togliatti, principal dirigeant du PCI, qui ne portait certainement pas dans son cœur celui qu'il avait qualifié quelques années plus tôt d'« opportuniste pourri », inquiéta d'ailleurs certains – mais à tort –, notamment N. Chiaromonte (G. BIANCO, *Nicola Chiaromonte e il tempo della malafede*, Manduria-Bari-Rome, Lacaita, 1999, p. 114).

[47] A. DE GRAND, *Angelo Tasca, un politico scomodo*, Milan, Franco Angeli, 1985, 267 p. et *Id.*, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, 231 p. Nous avons utilisé la version américaine de ce livre.

colloque qui réunit en novembre 1992, à Moretta, ville natale d'Angelo Tasca, plusieurs chercheurs italiens – Sergio Soave, Leonardo Rapone, David Bidussa, Stefano Merli, Franco Livorsi, Bruno Bongiovanni – à l'occasion du centenaire de sa naissance[48]. De plus, dans un livre récent, Sergio Soave consacre à Angelo Tasca et Ignazio Silone une étude croisée de leurs parcours jusqu'en 1940, suivant une perspective particulière, celle du lien entre socialisme et christianisme chez ces deux hommes[49]. Enfin, dans de nombreux articles ou ouvrages, différents chercheurs, parmi lesquels plusieurs spécialistes de la figure d'Angelo Tasca, ont traité de périodes ou d'aspects particuliers de son existence[50].

Cette présentation très sommaire fait apparaître la relative discrétion de l'historiographie française sur sa personnalité : hormis Denis Peschanski, qui a publié avec la Fondation Giangiacomo Feltrinelli des extraits des archives d'Angelo Tasca pour la période 1939-1944, aucun historien français ne lui a consacré une étude approfondie. De plus, alors que l'historiographie italienne, qui perçoit Angelo Tasca avant tout comme une personnalité importante du mouvement ouvrier, s'est plus secondairement intéressée à son activité à Vichy, sans pour autant la négliger – plusieurs travaux de qualité lui ont été consacrés en Italie, notamment par David Bidussa et Alceo Riosa –, celle-ci s'est trouvée au centre des préoccupations des historiens français, comme cela était sans doute inévitable. C'est que, comme nous le verrons, il exerça un rôle moins visible et moins important, bien qu'il ne fût pas négligeable, dans la SFIO et le mouvement ouvrier français. Aussi son activité dans le PCd'I et le PSI est-elle maintenant assez bien connue, tout comme les grandes lignes de celle qu'il déploya à Vichy. De même, grâce, surtout, au travail d'Alceo Riosa – qui fut l'un des premiers à entreprendre une étude biographique sur Angelo Tasca –, nous avons une idée précise des modalités de sa formation politique et intellectuelle ; elle peut être approfondie en certains points, mais ses caractères essentiels ont été posés. La vie d'Angelo Tasca de 1945 à sa mort reste en revanche encore en partie dans l'ombre, y compris d'un point de vue strictement factuel. Hormis par David Bidussa, Stefano Merli, Alceo Riosa et, plus récemment, Daniela Muraca, elle a été assez peu étudiée. Peut-être cela s'explique-t-il par la nature même de l'activité politique d'Angelo Tasca pendant cette période et par son retrait de la vie politique au sens le plus strict. De plus, d'un point de vue intellectuel, son évolution, c'est-à-dire la période la plus vivante de sa réflexion, était alors, pour l'essentiel, achevée.

[48] S. SOAVE, *Un eretico della sinistra*, *op. cit.*, 255 p.
[49] *Id.*, *Senza tradirsi senza tradire. Silone e Tasca dal comunismo al socialismo cristiano (1900-1940)*, Turin, Aragno, 2005, 659 p.
[50] Nous les mentionnerons bien sûr au cours de notre développement. Pour des références précises, que nous espérons les plus exhaustives possible, nous invitons le lecteur à se reporter à la bibliographie du présent travail.

Ces études ont posé les jalons essentiels de la biographie politique et, en partie, intellectuelle d'Angelo Tasca, ne serait-ce que, tout simplement, en établissant des subdivisions chronologiques et en mettant en évidence des moments de césure qui permettent d'appréhender son parcours et de saisir une évolution. Ces découpages fondamentaux se retrouvent, bien sûr, dans l'organisation de notre propre travail, qu'ils nous ont aidée à définir. Ces travaux ont de plus pointé et éclairé des aspects importants de son existence et nous avons pu nous prévaloir dans notre recherche des conclusions souvent décisives auxquelles ils sont parvenus. Nous ne pouvons les indiquer toutes ici, d'autant que cela n'aurait guère de sens de les abstraire de leur contexte avant même d'avoir commencé le récit de la vie et de la réflexion d'Angelo Tasca ; nous y reviendrons donc au fur et à mesure de notre développement. Elles ont rendu possible, en plusieurs points, l'approfondissement auquel nous nous proposons de procéder.

Ces études biographiques se limitent rarement à l'aspect strictement politique de l'existence d'Angelo Tasca : elles mêlent le plus souvent, dans des proportions diverses, biographies politique et intellectuelle. Nous avons dit déjà combien ces deux dimensions furent toujours étroitement liées chez lui, si bien qu'il est souvent difficile d'aborder l'une sans évoquer l'autre, même indirectement. Certains des auteurs que nous avons indiqués se sont intéressés plus directement à la réflexion d'Angelo Tasca : nous pensons notamment à David Bidussa, dans ses études sur son évolution pendant les années 1930. Il n'existe toutefois aucune biographie intellectuelle d'ensemble, appréhendant sa réflexion dans tout son déroulement et son évolution. C'est cet angle de vision que, pour notre part, nous avons choisi d'adopter puisque, comme nous l'avons expliqué, il peut aider à comprendre son évolution plus strictement politique. Il va de soi qu'il ne s'agit que d'une approche possible du parcours d'Angelo Tasca : nous en donnons une explication possible, qui ne peut prétendre ni à l'exclusivité, ni à l'exhaustivité. Nous nous proposons simplement d'approfondir la connaissance de son existence, en recherchant la réflexion qui la sous-tendit, avec l'espoir que l'on puisse, à travers elle, en ce qu'elle a de spécifique, accéder au moins un peu à l'histoire de la période dans laquelle elle prit place. Il nous a donc intéressée de suivre sa réflexion, au fil du temps et des événements, sur le marxisme, le socialisme et des problèmes théoriques – ayant aussi des implications pratiques – qui revinrent chez lui de façon récurrente, comme par exemple celui de l'Etat ou plus généralement de l'organisation d'une société socialiste, celui de la nature de la révolution souhaitée par lui, ou encore le rapport entre économie et politique, entre « choses » et esprit, qui le tarauda toute sa vie. Il nous semble en effet qu'en

replaçant chaque idée dans la déroulement plus général de sa pensée, on peut espérer en mieux en saisir le sens et la portée. Nous ne braquerons donc pas le projecteur sur un seul moment de sa réflexion ; nous tenterons de la suivre dans son déroulement et d'en restituer les différentes facettes.

Un moment fort s'y dégage cependant. Du point de vue de l'évolution intellectuelle d'Angelo Tasca, au rythme de laquelle nous nous sommes pliée et qui – nous nous en sommes expliquée – ne coïncide qu'imparfaitement avec son parcours plus strictement politique, il se situe moins dans les ruptures politiques, à proprement parler, de 1928-1929 et de 1940, que dans la profonde révision intellectuelle et politique qui advint entre ces deux dates. Ce fut pendant ces années que la pensée d'Angelo Tasca connut les bouleversements les plus profonds. C'est pourquoi nous avons choisi de centrer notre travail sur la décennie 1930 et y avons consacré une attention proportionnellement plus grande qu'aux autres périodes de son existence. Il nous est cependant apparu impossible d'évoquer l'évolution qui se produisit alors dans sa pensée et dans son positionnement politique, si on la séparait du reste de sa vie, en particulier de ce qui l'avait précédée. Comment espérer comprendre pleinement une réflexion, si on ignore d'où elle provient et en quoi elle s'enracine ? Il nous a paru nécessaire, pour introduire à la révision qui marqua pour Angelo Tasca la décennie 1930 et en saisir toute la signification et l'importance, de connaître les principaux traits de sa réflexion et de son expérience politiques antérieures. S'y étaient fixés des caractères, des idées qui ont agi pendant toute sa vie et profondément marqué son esprit. Du reste, une révision ne peut se comprendre, par définition, que par rapport à ce qui la précède : elle n'a de sens même que par rapport à cela. Il est donc indispensable de poser d'abord ces différents éléments. C'est pourquoi nous avons jugé préférable d'entreprendre une biographie intellectuelle aussi complète que possible, tout en y appliquant cette sorte de correctif optique que nous venons de signaler, en grossissant quelque peu l'image pour la période qui nous est apparue comme la plus décisive du point de vue intellectuel.

Nous commencerons donc par évoquer l'initiation politique et la formation intellectuelle d'Angelo Tasca avant la Première Guerre mondiale : nous y rechercherons les grandes influences qui s'exercèrent sur la pensée du jeune homme et les caractères particuliers, intellectuels autant que politiques, qui la marquèrent (1). Nous évoquerons ensuite les premiers pas de sa réflexion et de son action politiques. Il s'agira d'établir les

caractères de sa première réflexion sur le socialisme, notamment sur le marxisme. En Italie comme ailleurs en Europe, la Première Guerre mondiale entraîna une crise profonde et éveilla d'immenses espoirs de révolution. Nous nous efforcerons de saisir ces bouleversements à travers le regard d'Angelo Tasca, qui entra à leur contact dans l'âge adulte et pour qui ils représentèrent une expérience décisive (2).

Nous pourrons ainsi mieux comprendre les raisons et les modalités de son adhésion au communisme en 1921. Sur quelles bases reposa-t-elle ? Angelo Tasca eut-il en particulier de réelles affinités avec la pensée communiste et avec le léninisme ? Nous examinerons aussi sa place et son rôle dans le mouvement communiste italien. Chargé à partir de 1926 de l'étude des questions économiques au sein du Parti, il s'engagea dans une réflexion économique très poussée ; elle l'amena à évaluer la situation économique mondiale et à se pencher sur la construction du socialisme en Russie. Les conclusions auxquelles il parvint au cours de ces recherches furent en partie à l'origine de celles qui, en 1928-1929, l'amenèrent à rompre avec l'Internationale communiste (l'IC) et le Parti communiste d'Italie (PCd'I). En étudiant la divergence de ses appréciations sur l'orientation du mouvement communiste international, sur la situation mondiale et sur la politique à mener en Russie pour y construire le socialisme – proches, sur certains points, de celles de Nicolas Boukharine –, avec celles qui s'imposèrent alors dans l'IC, nous essaierons de mettre en évidence les raisons politiques et intellectuelles de cette rupture (3).

Refusant dans un premier temps de rompre totalement avec le mouvement communiste, Angelo Tasca tenta d'y trouver un positionnement indépendant pour y poursuivre malgré tout son action, en entrant dans la rédaction de la revue *Monde* dirigée par Henri Barbusse. Sa rupture avec l'IC cependant l'accula à une remise en question de ses idées et entraîna dans son esprit un bouleversement intellectuel très profond. Il fut amplifié par les événements extérieurs : nous développerons surtout son analyse de la crise allemande, qu'il suivit de près entre 1930 et 1933. Sous l'influence de ces transformations à la fois intérieures et extérieures, Angelo Tasca se plongea dans l'étude de la pensée socialiste, du socialisme utopique à Marx et à Jaurès. Le marxisme surtout fut l'objet de son attention : il s'efforça alors, entre 1930 et 1934, d'en donner une lecture humaniste et démocrate. Nous chercherons à rétablir son raisonnement, fondé sur un lien intime entre matérialisme, dialectique et humanisme, afin d'en bien comprendre la teneur (4). Cette évolution intellectuelle prépara son retour dans la social-démocratie, qu'il amorça en 1932 ; il reprit sa place dans les rangs du socialisme italien et français en 1934. Nous rechercherons les raisons de ce choix et serons

ainsi amenée à nous interroger sur son rapport à la tradition du mouvement ouvrier. Comment accueillit-il les tentatives de renouveau du socialisme et de la vie politique qui fleurirent entre 1932 et 1934, du planisme aux « non conformistes des années 1930 » ? Son retour dans le mouvement socialiste coïncida de plus avec le début de la politique d'unité d'action entre socialistes et communistes et la formation du Front populaire en France. En l'espace de deux ans, de 1934 à 1936, certaines de ses aspirations semblèrent se réaliser : le mouvement ouvrier chercha la voie d'une politique unitaire et le socialisme arriva au pouvoir en France. Comment vécut-il ces événements ? Nous présenterons ses positions sur ces problèmes et les conclusions qu'il tira de ces expériences (5).

Il fut amené dans la seconde moitié des années 1930 à réviser profondément ses propres idées. Il entreprit dès 1934 ses recherches sur l'arrivée du fascisme au pouvoir en Italie en 1918-1922, dont il tira son ouvrage le plus célèbre, *Naissance du fascisme* (1938) ; elles l'amenèrent à dresser un bilan des responsabilités du mouvement ouvrier, qu'il considérait comme une étape essentielle du renouvellement du socialisme et dont nous exposerons les principales conclusions. Cette rénovation devait surtout concerner la pensée socialiste. Angelo Tasca revit alors profondément ses idées sur le marxisme, dont il s'éloigna peu à peu, à tâtons. Nous examinerons en particulier sa critique des positions philosophiques de Marx et Engels, qui l'amena à dissocier marxisme et humanisme. En évoquant son rejet d'une notion essentielle du marxisme, celle de la dictature du prolétariat, nous poursuivrons avec lui sa réflexion sur l'Etat. Simultanément, il ébaucha une nouvelle conception du socialisme, fondée sur l'humanisme, dont nous tenterons de saisir les premiers indices et les premières manifestations, notamment dans les idées d'union nationale et de principe supérieur. Nous évoquerons alors les initiatives auxquelles il tenta de donner naissance dans le mouvement socialiste français en 1939-1940, avec l'espoir d'initier ce renouvellement qu'il jugeait de plus en plus impératif (6).

Cela permettra de saisir son état d'esprit à la veille de la défaite de la France et d'aborder son choix de l'été 1940, dont nous tenterons d'établir les motivations intellectuelles et politiques. Pourquoi adhéra-t-il à l'idée d'une révolution nationale ? Quelle conception s'en fit-il ? Nous exposerons également la nature de son activité à Vichy, entre les institutions du nouveau régime et la Résistance, et examinerons ses rapports avec différentes personnalités représentant les courants qui s'y affrontèrent, pour tenter de comprendre la singularité de sa position (7). Les années 1940-1944 furent aussi celles, pour Angelo Tasca, d'une importante élaboration doctrinale. Elle reposa, d'une part, sur une liquidation définitive du marxisme

dans ses dimensions philosophique, sociologique et économique, qui représenta l'aboutissement de sa révision des années antérieures, et d'autre part, sur l'aspiration à une révolution communautaire, qui conclut sa réflexion, entamée depuis longtemps, sur l'organisation de l'Etat. Nous en développerons les principaux aspects (8).

Enfin, nous évoquerons l'activité politique et intellectuelle d'Angelo Tasca dans les dernières années de sa vie (1945-1957). Isolé par ses propres conceptions et déçu par la vie politique française et italienne, il renonça à toute activité au sein d'un parti, pour se consacrer à un travail d'historien du communisme. Ses livres devinrent son principal moyen d'action politique, pour lutter contre ce mouvement qu'il considérait comme contraire à toute sa conception du socialisme. Nous examinerons ses principales conclusions et nous efforcerons de cerner la nature de son anticommunisme (9).

1. Apprentissage (1892-1914)

1.1. L'initiation politique au socialisme

Angelo Tasca naquit à Moretta, petite ville de la province de Cuneo, le 19 novembre 1892. Son père, Carlo, était « ajusteur mécanicien dans les chemins de fer » et socialiste. Sa mère, Angela Damilano, s'était séparée de son compagnon alors qu'Angelo était encore très jeune, et s'était fixée en France dans la région de Beausoleil, où elle tenait un petit restaurant. Angelo Tasca vécut donc une partie de son enfance et son adolescence seul avec son père, principalement à Turin où celui-ci s'était installé. Il entretenait un lien apparemment plus distant, souvent épistolaire, avec sa mère. Originaire d'un milieu ouvrier pauvre, il grandit dans « de sérieuses difficultés matérielles », qu'il évoqua plus tard brièvement et sobrement : « Nous avons connu des années de misère, vécu dans une chambre borgne, d'où je m'évadais en lisant tout ce qui me tombait sous la main »[51].

Cette difficile situation personnelle contribua à l'amener, très jeune, vers les milieux socialistes et syndicalistes turinois : il avait à peine 17 ans lorsqu'il commença à militer. Alceo Riosa souligne que « la dure confrontation avec les exigences matérielles de la vie fut dans une certaine mesure à la base de l'initiation politique précoce du jeune homme ainsi que de la formation de son caractère »[52]. Le fait d'avoir grandi dans un milieu ouvrier et pauvre, de s'être trouvé, très jeune, au contact du prolétariat d'une grande ville industrielle et d'en avoir observé les conditions de vie et de travail, en lui faisant prendre précocement conscience du « problème social », ne fut évidemment pas étranger au choix d'Angelo Tasca d'adhérer au socialisme. En 1929, sur le point d'être exclu du Parti communiste d'Italie, il expliqua que ses « rapports avec la classe ouvrière [étaient] de trois ordres : idéologiques, sociaux et politiques », et précisa que « les liens sociaux avec la classe ouvrière [résultaient] pour [lui]

[51] « A. Rossi (Biographie) », [après 1950] et « Note biographique de J.-A. Tasca dit Rossi », [1949] (documents I. Fernandez) et « Autobiografia », [1940] (AT, « Opere varie », fasc. 111, « Processo contro Angelo Tasca », s. fasc. 1), publié par D. Bidussa in *Studi storici*, janvier-mars 1992, p. 115. Comme l'explique D. Bidussa, ce dernier document fut rédigé par A. Tasca en octobre-novembre 1940, à l'intention d'H. Moysset, afin que celui-ci intervienne pour empêcher que ne lui soit retirée la nationalité française. Ce document figure, dans le fonds A. Tasca (AT) déposé à la Fondation G. Feltrinelli, dans le dossier relatif au procès en diffamation intenté en 1949 par A. Tasca au journal communiste *France nouvelle*. Cf. aussi A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 12-14.

[52] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 14. Cf. aussi S. SOAVE, *Senza tradirsi senza tradire. Silone e Tasca dal comunismo al socialismo cristiano (1900-1940)*, Turin, Aragno, 2005, p. 17 et F. TROCCHI, *Angelo Tasca e l'Ordine nuovo. La formazione del Partito comunista italiano*, Milan, Jaca Book, 1973, p. 16-17.

non seulement de l'"origine sociale" […], mais d'un ensemble d'habitudes de vie, de travail, de "réactions", [qu'il avait] en commun avec elle ; et plus encore de vingt années de luttes pendant lesquelles [il avait] partagé le sort de l'avant-garde du prolétariat italien »[53]. Le sentiment de cette proximité avec le monde ouvrier fut pour Angelo Tasca un élément déterminant de son initiation politique et de son engagement dans les partis socialiste puis communiste.

On peut également tenir pour certaine l'influence de son père sur ses premiers choix politiques. Les convictions socialistes de Carlo Tasca contribuèrent de toute évidence à le rapprocher des milieux militants et expliquent en partie son entrée si précoce dans les rangs socialistes. Angelo Tasca lui-même l'indiqua : « Mon père était socialiste ; j'ai commencé à l'être moi-même, tout jeune, avec lui et par lui »[54]. Alceo Riosa suggère que l'encouragement donné par Carlo Tasca aux études de son fils lui fut peut-être dicté par l'espoir de « lui éviter les amertumes du travail manuel », mais surtout par l'idée que « les travailleurs avaient besoin d'intellectuels capables d'utiliser leur culture en faveur de la classe dont ils provenaient »[55] ; la prédilection et les aptitudes particulières du jeune Angelo pour le travail intellectuel entrèrent sans doute aussi en compte. Soulignant combien ses attitudes imprégnèrent sa propre conception du socialisme et sa manière d'aborder l'activité politique, Angelo Tasca insista surtout sur l'extrême sensibilité morale caractéristique du socialisme de son père : « ses jugements politiques étaient très soumis à des considérations morales ; il ne pouvait les en dissocier ». D'où dérivait l'exigence, transmise à son fils, d'une parfaite droiture dans le « comportement privé » comme dans la « conduite publique ». Bien plus tard, dans *Naissance du fascisme*, relatant l'écho de l'affaire Dreyfus en Italie, Angelo Tasca évoqua le « très vif souvenir » qu'il gardait encore « de [son] père, un simple ouvrier, pleurant à la nouvelle que le tribunal de Rennes, au lieu de réhabiliter le "martyr de Cayenne", avait confirmé la condamnation en réduisant la peine »[56]. Selon lui, ces « préoccupations […] d'ordre moral » et cette adhésion d'abord sentimentale au socialisme animaient tout le mouvement ouvrier

[53] AT, cahier n°8 : [août-septembre 1929], p. 146. En 1940, A. Tasca écrivait encore : « J'ai connu le peuple, et même le *lumpen-prolétariat*, sa vie sordide et ses espoirs, ses abandons et sa dignité foncière, sa déchéance et ses élans généreux, ce qui m'a permis de ne point l'idéaliser sans cesser un seul instant de l'aimer » (« Autobiografia », *cit.*, p. 115).
[54] « Autobiografia », *cit.*, p. 116 ; également dans AT, cahier AM, p. 281.
[55] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 15.
[56] A. TASCA, « Postface », in *Naissance du fascisme. L'Italie de l'armistice à la marche sur Rome*, Paris, Gallimard, 2003, p. 413. Cette « postface » dans l'édition française la plus récente de cet ouvrage, est la préface qu'A. Tasca rédigea pour la première édition italienne et porte la date : « Paris, mai 1949 ». Le même souvenir apparaît dans un cahier rédigé après la Seconde Guerre mondiale (cahier AM, *cit.*, p. 241). *Naissance du fascisme* s'ouvre sur ces mots : « En souvenir de mon père, ouvrier métallurgiste, dont les dernières années ont été assombries par la victoire du fascisme en Italie ».

turinois dans lequel lui-même s'initia. Il en garda à jamais « les certitudes et les inadaptations de [sa] conscience »[57] et souligna souvent la grande importance de cette expérience dans sa formation.

L'ancienne capitale du royaume de Piémont-Sardaigne avait connu, au tout début du XX^e^ siècle, un important et rapide essor industriel qui avait attiré vers elle une nombreuse population ouvrière et en avait fait l'un des plus importants centres ouvriers d'Italie[58]. Depuis longtemps déjà, avant même la naissance du parti des travailleurs de Turin et sa province en 1892, s'était formé un réseau d'organisations ouvrières où, à l'origine, l'influence socialiste avait souvent été faible ou inexistante ; certaines se voulaient même apolitiques[59] et le mouvement ouvrier turinois n'avait pris que progressivement et assez tardivement un caractère plus ouvertement politique. Le mouvement coopératif s'était en particulier considérablement développé : l'Alliance Coopérative Turinoise (ACT), fondée en 1899, avait conquis auprès des ouvriers une place importante dans les circuits de la distribution et de la banque et rivalisait avec le commerce traditionnel. Avec le Parti socialiste, ces organisations ouvrières formaient dans le souvenir d'Angelo Tasca « un peu comme un monde à part, dans lequel étaient préfigurés la société nouvelle et le type de rapports entre les hommes qu'elle aurait dû généraliser et établir à jamais »[60]. Paolo Spriano a montré combien cette histoire imprima un caractère durable au mouvement ouvrier turinois et souligné notamment sa difficulté à passer « du terrain mutualiste à celui de la "résistance" »[61]. Quelques professions faisaient cependant exception, principalement les typographes, les travailleurs du bâtiment, les cheminots et les mécaniciens : le métier exercé par Carlo Tasca le faisait donc évoluer dans la partie la plus politisée du prolétariat turinois. L'associationnisme ouvrier avait en outre permis la formation d'« administrateurs capables, de cadres cultivés et intelligents » et le

[57] AT, cahier n°30 : [1935-1937], p. 196. Cf. aussi cahier AM, *cit.*, p. 281.
[58] Cf. P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia e socialista : da De Amicis a Gramsci*, Turin, Einaudi, 1972, XII-510 p. Pour la configuration sociale de Turin dans la première décennie du XX^e^ siècle, cf. aussi P. AUDENINO, « Dati strutturali sulla classe operaia all'inizio del Novecento », in A. AGOSTI, G.-M. BRAVO (dir.), *Storia del movimento operaio, del socialismo e delle lotte sociali in Piemonte. II – L'età giolittiana, la guerra e il dopoguerra*, Bari, De Donato, 1979, p. 13-42.
[59] A. CAMPARINI, R. YEDID JODICE, « L'Alleanza cooperativa nella storia del movimento operaio torinese », in A. AGOSTI, G.-M. BRAVO (dir.), *Storia del movimento operaio, del socialismo e delle lotte sociali in Piemonte. IV – Dalla ricostruzione ai giorni nostri*, Bari, De Donato, 1981, p. 480. Sur le mouvement ouvrier turinois dans la période précédant la création du Parti des travailleurs italiens, en particulier dans ses rapports avec l'organisation politique, cf. M. SCAVINO, *Con la penna e con la lima : operai e intellettuali nella nascita del socialismo torinese, 1889-1893*, Turin, Paravia, 1999, 307 p.
[60] Cahier AM, *cit.*, p. 282. En évoquant ce « monde à part », A. Tasca se référait au seul parti socialiste turinois ; mais on peut l'élargir à tout le réseau des organisations ouvrières de Turin à cette époque.
[61] P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 22. Cf. aussi P.-P. BELLOMI, « Lotte di classe, sindacalismo e riformismo a Torino. 1898-1914 », in A. AGOSTI, G.-M. BRAVO, *Storia del movimento operaio in Piemonte. II*, *op. cit.*, p. 51-52.

développement de « cet exercice de liberté, de cette aptitude à l'autogouvernement qui dans le futur aussi [distinguerait] l'ouvrier combatif de Turin »[62]. Ces caractéristiques, ainsi que le rôle très important que jouèrent les intellectuels dans le socialisme turinois, firent que celui-ci resta « imprégné, encore plus que dans d'autres villes d'Italie, d'idéaux vaguement humanitaires et démocratiques, plus que de convictions socialistes précises et conscientes » : on pense par exemple à la résonance qu'eurent les discours d'Edmondo De Amicis. Cela ne fut pas sans conséquence sur la coloration politique du mouvement ouvrier local, lui donnant une « intonation légalitaire et réformiste »[63], entretenue également par la présence d'un syndicalisme puissant. A partir de 1910 toutefois, le courant révolutionnaire tendit à contester de plus en plus la domination réformiste, pour finalement prendre les rênes de la section turinois du PSI à la veille de la Première Guerre mondiale[64].

C'est dans ce contexte qu'Angelo Tasca fut initié au socialisme. En juillet 1909 – il n'avait pas encore 17 ans et n'était pas entré à l'Université – il participa à la fondation du *Fascio giovanile socialista « Centro »* de Turin ; il y était, avec Giuseppe Romita, le seul étudiant[65]. Il devint vite l'un des meneurs les plus écoutés du mouvement des jeunes socialistes piémontais, sans toutefois jamais occuper, apparemment, un poste dans la direction du mouvement – à l'exception de celui de « réviseur des comptes » lors de la création du

[62] P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 20-21 et A. CAMPARINI, R. YEDID JODICE, « L'Alleanza cooperativa », *art. cit.*, p. 480-481.

[63] P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 54. Cf. aussi A. TASCA, « I primi dieci anni del PCI. I – La storia e la preistoria », in *Il Mondo*, 18 août 1953. L'importance de l'organisation coopérative dans le mouvement ouvrier turinois à été soulignée par A. CAMPARINI, R. YEDID JODICE, « L'Alleanza cooperativa », *art. cit.*, p. 489. Pour ce qui concerne E. De Amicis, cf. notamment M. SCAVINO, *Con la penna e con la lima*, *op. cit.*, p. 161-164 et, pour un exemple de l'écho qu'il eut auprès de certains socialistes, plus cependant, en l'occurrence, pour son patriotisme que pour sa « sentimentalité », A. CAVAGLION, *Felice Momigliano (1866-1924): una biografia*, Bologne, Il Mulino, 1988, p. 53.

[64] P.-P. BELLOMI, « Lotte di classe, sindacalismo e riformismo a Torino », *art. cit.*, p 111 ; A. RIOSA, *Il sindacalismo rivoluzionario in Italia e la lotta politica nel Partito socialista dell'età giolittiana*, Bari, De Donato, 1976, p. 247.

[65] Cf. A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.* ; A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 15 ; F. FORNARO, *Giuseppe Romita. L'autonomia socialista e la battaglia per la Repubblica*, Milan, F. Angeli, 1996, p. 32-33 ; S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 21 ; S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *op. cit.*, p. 31. Sur la personnalité de G. Romita, cf. F. FORNARO, *G. Romita*, *op. cit.* et R. PULETTI, *Giuseppe Romita e la democrazia socialista (1900-1945)*, Parme, Guanda, 1974, 357 p. Malgré d'indéniables points communs et si, alors, A. Tasca et G. Romita se côtoyèrent souvent et furent des personnalités de premier plan de la jeunesse socialiste piémontaise, il n'est pas sûr que la personnalité de Romita ait eu une importance particulière dans la biographie d'A. Tasca. Ce dernier évoqua plus tard sans plus de précision le « désaccord partiel » surgi entre la majorité du mouvement des jeunes socialistes piémontais – que lui-même conduisait – et G. Romita ; selon F. Fornaro, le motif en aurait été l'autonomie plus ou moins grande qu'aurait dû conserver le groupement piémontais par rapport à la Fédération nationale des jeunes socialistes (F. FORNARO, *G. Romita*, *op. cit.*, p. 33 ; cf. aussi A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 31-32 ; les débats sur ce sujet sont relatés in « Il Congresso Piemontese della Gioventù Socialista », in *Il Grido del Popolo*, 4 juin 1910).

fascio[66]. Ce ne fut qu'à partir de 1912 qu'il intervint aussi de manière notable dans les débats de la fédération nationale. Il se consacra surtout à cette époque à une activité de propagande, entre *meetings* antimilitaristes et conférences d'ordre culturel. Ces dernières portaient sur des thèmes qui, selon Alceo Riosa, semblent déjà « introduire les positions que Tasca [assumerait] avec une relative organicité à un niveau même national d'ici peu ». Il traita de littérature, de l'histoire de la Révolution française ou du socialisme pré-marxiste[67], autant de sujets, surtout les deux derniers, qui furent un objet d'étude récurrent pour Angelo Tasca jusque dans les années 1930.

Il se remémora plus tard son activité parmi les jeunes socialistes piémontais, en particulier la propagande entreprise dans les campagnes avec une ferveur quasi religieuse : « Presque tous les dimanches nous partions avec un groupe de "cyclistes rouges", et nous semions la bonne parole auprès de paysans presque toujours hostiles »[68]. Le jeune homme s'employait ainsi à propager la foi qu'il venait d'embrasser. Cette métaphore est d'autant moins anodine qu'on la retrouve à plusieurs reprises dans ses écrits de cette époque comme dans des notes autobiographiques ultérieures : elle dénote l'élan passionné, et non le simple mouvement de la raison, qui le portait vers le socialisme. Celui-ci semble avoir répondu à un besoin intérieur et s'être très tôt présenté à lui comme l'expression d'une plus vaste « foi » en la faculté de l'homme et de l'humanité de faire triompher le « Bien », ainsi qu'il le confia alors à un ami catholique, Alessandro Favero. Ce langage paraît atypique, pour un socialiste dont la pensée se mouvait déjà dans un cadre intellectuel marxiste assez défini. Il indique, nous semble-t-il, que son engagement politique recouvrait une recherche plus profonde et plus vaste qui explique certains traits de sa conception du socialisme, en particulier son caractère humaniste et « métapolitique », sur lequel nous reviendrons. Lui-même révéla à son ami que, même s'ils emprunteraient sans doute des chemins très différents, il y avait au fond de leur

[66] Cf. notamment, « III Congresso Giov. Social. Piemontese », in *L'Avanguardia*, 15 septembre 1912. A. Tasca avait été sollicité pour faire partie du Comité régional piémontais des Jeunesses socialistes, mais il refusa pour des motifs personnels – vraisemblablement pour ne pas se détourner de ses études (A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 21 ; S. SOAVE, « Angelo Tasca all'Università di Torino », in *Quaderni di storia dell'Università di Torino*, n°6, 2002, p. 61). Il semble qu'A. Tasca se soit vu également proposé, en 1913 ou 1914, la direction de l'organe de la section socialiste turinoise, *Il Grido del Popolo*, et l'ait refusée (cahier AM, *cit.*, p. 282).

[67] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 19 ; il subsiste quelques traces dans l'organe des socialistes turinois, *Il Grido del Popolo* de ces conférences : « Comunicati », in *Il Grido del Popolo*, 1er juin 1912 (le 4 juin, il devait prononcer une conférence sur « L'histoire de la littérature » à l'école ouvrière de culture de la section des jeunes socialistes turinois du 2ème collège) ; « Comunicati », in *Ibid.*, 8 février 1913 (le 13 février, il devait intervenir sur « Le socialisme pré-marxiste », toujours à l'écore ouvrière de culture) ; « Comunicati », in *Ibid.*, 15 février 1913 (le 26 février, il devait parler sur le thème des « origines du capitalisme » devant l'auditoire de l'école ouvrière de culture et à la Maison socialiste) ; « Comunicati », in *Ibid.*, 8 mars 1913 et 15 mars 1913 (le 13 mars et le 3 avril, à l'école de culture, A. Tasca devait tenir une conférence sur « L'essence du marxisme »).

[68] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.* ; cf. aussi « Autobiografia », *cit.*, p. 116.

engagement une aspiration commune, la volonté de « modeler la vie selon les exigences supérieures de l'esprit »[69]. Ces idées resurgiraient longtemps après.

Angelo Tasca se forma également dans les organisations « économiques » – syndicat et coopérative –, ainsi que dans les associations ouvrières « traditionnelles » – bourse du travail –, et non seulement dans l'organisation politique du mouvement ouvrier – le PSI. Jusqu'à la veille de la marche sur Rome[70], il se trouva ainsi en contact direct avec l'existence des travailleurs, dans des organismes où dominait souvent la perspective de la transformation progressive et graduelle de l'organisation de la production et de la distribution. Il rappela par la suite qu'« avant la guerre […] il s'était mêlé au mouvement ouvrier, et surtout à l'action syndicale (grèves des ouvriers métallurgistes de la FIAT et des travailleurs agricoles des rizières, etc.) »[71], en particulier celle de la FIOM (Fédération italienne des ouvriers métallurgistes) de Bruno Buozzi. Celle-ci exerçait une assez forte influence à Turin, en raison de l'importance de l'industrie automobile ; elle y avait d'ailleurs son siège depuis 1910. Mais, après l'« hégémonie du syndicalisme réformiste »[72] des années 1908-1910 – celles où Angelo Tasca commença à militer dans les milieux socialistes –, les dirigeants de la FIOM et de la Confédération générale du travail (CGL) se trouvèrent en butte à l'agitation d'un groupe non négligeable de syndicalistes révolutionnaires[73] et le jeune Angelo Tasca put assister à ces discussions. Nous n'en savons guère plus sur cet aspect de son activité militante. Son importance ne peut cependant être mise en doute : lui-même tint à souligner l'énorme différence que cela introduisit plus tard entre lui et les autres membres du groupe de *L'Ordine Nuovo* ayant adhéré au socialisme un peu après lui et vécu détachés de l'associationnisme ouvrier et du mouvement syndical turinois avant 1914[74]. Ce décalage temporel et la diversité

[69] A. Tasca à A. Favero, [s. l.], 21 mars 1912, in A. ZUSSINI, « I cattolici pacifisti torinesi de "Il Savonarola", *art. cit.*, p. 56. Cf. les remarques à ce sujet in S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 449-452.

[70] A. CAMPARINI, R. YEDID JODICE, « L'Alleanza cooperativa », *art. cit.*, p. 506-507. Le 16 octobre 1922 A. Tasca démissionna de la charge de secrétaire adjoint de l'ACT, qu'il remplissait depuis 1920 (FIGP, arch. ACT, procès verbal du Conseil d'administration de l'ACT, 18 octobre 1922).

[71] « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.*. A. Tasca fait ici référence à la grève des ouvriers de l'automobile de mars 1913, qui s'acheva sur une victoire des ouvriers (P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 225 et suivantes et P.-P. BELLOMI, « Lotte di classe, sindacalismo e riformismo a Torino », *art. cit.*, p. 128-130).

[72] P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 180.

[73] P.-P. BELLOMI, « Lotte di classe, sindacalismo e riformismo a Torino », *art. cit.*, p. 102-108 ; A. RIOSA, *Momenti e figure del sindacalismo prefascista*, Milan, Unicopli, 1996, p. 72. Les syndicalistes révolutionnaires furent à l'origine en 1912 d'une grande grève des ouvriers de l'automobile de Turin, qui s'acheva sur une défaite.

[74] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.*. U. Terracini remarquait aussi l'importance que joua la diversité des expériences d'A. Tasca et A. Gramsci dans leurs rapports et les divergences qu'elle détermina ensuite (témoignage d'U. Terracini in M. PAULESU QUERCIOLI (dir.), *Gramsci vivo nelle testimonianze dei suoi contemporanei*, Milan, Feltrinelli, 1977, p. 109-110). Cf. aussi S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 27 et P. SPRIANO, L'Ordine nuovo *e i consigli di fabbrica. Con una scelta di scritti dall'*Ordine nuovo, Turin, Einaudi, 1971, p. 35.

des expériences qu'il entraîna aident à comprendre les divergences qui finirent par les séparer : Antonio Gramsci et Palmiro Togliatti se rapprochèrent des milieux socialistes dans les années 1913-1914, à un moment où la situation y était très différente de ce qu'elle était lors de l'adhésion d'Angelo Tasca. Davantage impliqué dans les organisations ouvrières traditionnelles, alors puissantes, ce dernier en observa à la fois les qualités et les limites, mais il était convaincu de leur utilité et en partageait en quelque sorte « l'esprit »[75]. Il fut certainement aussi davantage imprégné de celui du réformisme, ou du moins des discussions traditionnelles du mouvement ouvrier de cette époque[76], tout en éprouvant à son encontre une certaine impatience et en sentant la nécessité d'un renouvellement profond : s'il déplorait l'incapacité du socialisme italien à se renouveler, il ne prétendait pas le liquider purement et simplement, nous le verrons. Ceci est essentiel pour comprendre son attachement à ces « institutions » ouvrières, qui se manifesta en 1920 au cours des discussions sur les conseils d'usine.

Le jeune Angelo Tasca ne peut toutefois pas être considéré comme réformiste[77]. Il ne reculait pas devant la polémique avec ce courant[78], dont le séparaient sa conception du socialisme et certaines orientations intellectuelles – nous le verrons –, et fut attiré au contraire par le courant révolutionnaire du PSI qui semblait pouvoir satisfaire son besoin de renouveau doctrinal et moral. Benito Mussolini avait accédé en 1912 à la direction du quotidien du PSI, l'*Avanti !*. Il incarnait alors aux yeux des jeunes socialistes une ligne révolutionnaire intransigeante susceptible d'entamer la domination réformiste sur le mouvement ouvrier : « si les anciens s'en méfient, les jeunes sont presque tous avec lui, sur qui ils comptent pour un renouvellement du parti »[79]. Il devait sa popularité parmi les jeunes révolutionnaires italiens au fait d'être « le seul dirigeant du parti socialiste "adulte" qui s'occupât avec continuité du

[75] Cf. notamment I. SILONE, « Préface », in A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 12. Cf. aussi G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 35-36.
[76] Cf. A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 18-19 et S. SOAVE, « Gramsci e Tasca », in *Studi storici*, juillet-septembre 2007, p. 672.
[77] Aussi, nous ne partageons pas complètement l'affirmation de G. Bergami, pour qui « il ne fait pas de doute que Tasca soit et se sente lié moralement aux principes et aux raisons d'une action réformiste avancée », notamment en raison de ses liens – que nous examinerons plus loin – avec R. Mondolfo (G. BERGAMI, « Tasca e Gramsci (Con lettere inedite a Gustavo Balsamo-Crivelli) », in *Nuova Antologia*, juillet-septembre 1992, p. 92).
[78] L'article A. TASCA, « Lo sciopero generale anche nei pubblici servizi ? », in *Avanguardia*, 1er mai 1913, en particulier est ouvertement dirigé contre les réformistes et leur conception déterministe du socialisme.
[79] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.* ; cf. aussi A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 27. Sur la situation du PSI pendant ces années, cf. L. CORTESI, *Le origini del Partito comunista italiano. Il PSI dalla guerra di Libia alla scissione di Livorno*, Rome-Bari, Laterza, 1973, 465 p.

mouvement de jeunesse »[80]. Ils approuvaient ses observations sur « la crise qui travaillait la culture socialiste » et les critiques dont il accablait le réformisme positiviste. Toutefois, « l'unanimité de l'approbation s'affaiblissait […] à mesure que de la critique négative on passait à l'affirmation positive, […] à la proposition, à l'acceptation d'une perspective culturelle, d'une conception alternative de la société et de la vie » : l'adhésion des jeunes socialistes aux idées mussoliniennes n'était donc pas complète. Certaines d'entre elles heurtaient ce que Renzo De Felice a appelé la « mentalité socialiste », auxquelles elles étaient étrangères et ne parvenaient à se substituer[81].

Angelo Tasca rappela plus tard avoir été avant 1914 et « pendant un certain temps très lié » avec Mussolini et avoir noué avec lui une « amitié » qui dura jusqu'au moment où, à l'automne 1914, Mussolini se déclara favorable à la participation de l'Italie à la guerre ; ailleurs, il se définit comme « un partisan et un collaborateur de celui qui n'était encore, à cette époque, que le directeur de l'*Avanti !* »[82]. De fait, Angelo Tasca donna un article à la revue de Mussolini, *Utopia*. Tout en obéissant à des objectifs d'ordre tactique et politique à l'intérieur du PSI, cette publication affichait ouvertement l'intention de « tenter "une révision du socialisme du point de vue révolutionnaire" ». Pour Renzo De Felice, il ne fait aucun doute qu'« *Utopia*, objectivement, interpréta l'état d'esprit et offrit un point de repère à tous ces éléments, surtout jeunes, qui, dans le Parti socialiste et à sa marge […] étaient insatisfaits tant du réformisme […], que du révolutionnarisme […], que des diverses propositions alternatives avancées par l'anarcho-syndicalisme »[83]. Outre cette collaboration à *Utopia*, un autre épisode célèbre illustre la popularité dont jouissait Mussolini parmi les jeunes et la confiance qu'Angelo Tasca mit un temps en lui. Au printemps 1914, le siège de député d'une circonscription de Turin se trouvant vacant, Angelo Tasca et Ottavio Pastore, « presque obsédés par l'idée de promouvoir un renouvellement du parti », eurent l'idée de proposer la candidature de Mussolini, après avoir échoué à imposer celle de Gaetano Salvemini : le premier se chargea de lui écrire et obtint son acceptation. Les choses s'arrêtèrent là : la section

[80] G. GOZZINI, *Alle origini del comunismo. Storia della Federazione giovanile socialista (1907-1921)*, Bari, Dedalo, 1979, p. 23.
[81] R. DE FELICE, « Presentazione », in *Utopia – Rivista quindicinale del socialismo rivoluzionario italiano*, Milan, Feltrinelli Reprint, p. XII-XIII. Cf. aussi L. CORTESI, *Le origini del PCI*, *op. cit.*, p. 93-94.
[82] « A. Rossi », *cit.* ; « Note de A. Rossi », [après 1951] (documents I. Fernandez) ; « Autobiografia », *cit.*, p. 117 ; *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 781.
[83] R. DE FELICE, « Presentazione », *art. cit.*, p. VII et X. L'article qu'A. Tasca fit paraître dans la revue de Mussolini est : A. TASCA, « I socialisti e la scuola », in *Utopia*, 15-28 février 1914, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 121-131.

locale ne suivit pas ce choix[84]. Il semble que, quelques mois plus tard, à la veille de fonder le *Popolo d'Italia*, Mussolini ait invité son jeune partisan turinois à se rendre à Milan pour une « rencontre » qui n'eut finalement pas lieu en raison du coût excessif du voyage ; son espoir était sans doute de le gagner à ses vues[85]. Les mots mêmes par lesquels Angelo Tasca évoqua Mussolini dans l'article très important où il défendit, contre lui, la position neutraliste adoptée par le PSI vis-à-vis de la guerre, révèlent la grande estime dans laquelle il le tenait. Il ne mettait pas en doute sa « droiture morale » et se faisait le porte-parole de « la douleur muette, mais profonde, mais sereine, du prolétariat » face à la volte-face mussolinienne. Puis, s'adressant directement à Mussolini, avec une emphase inhabituelle dans ses écrits publics, il exprimait sa certitude que « viendra certainement le jour où tu sentiras le besoin de porter tes lèvres ardentes à cette source de foi obstinée que tu as toi-même aidé à faire jaillir ». Il considérait néanmoins comme justes la position du Parti et les mesures prises à l'encontre du directeur de l'*Avanti !*[86].

1.2. Les grandes influences intellectuelles

1.2.1. L'Université

Malgré la pauvreté dans laquelle il vivait, Angelo Tasca put, à l'instigation de son père, entreprendre et poursuivre ses études, « en donnant des leçons » et « en livrant, aux

[84] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.*. O. Pastore (1887-1965) s'installa à Turin en 1912. Très critique à l'encontre des réformistes, il fut élu secrétaire de la section socialiste de la ville en 1914. Il fut arrêté à l'occasion des émeutes d'août 1917. Correspondant de *L'Avanti !*, il soutint la création d'une page turinoise, puis d'une édition piémontaise du journal, qu'il contribua à animer entre 1915 et 1918. Il collabora ensuite à *L'Ordine nuovo*. Il adhéra au PCd'I, où il fut proche pendant les années 1920 des positions d'A. Tasca. Il fut contraint de s'exiler au milieu des années 1920, d'abord en France puis en Russie, où il vécut jusqu'en 1938. Il vécut clandestinement en France pendant l'Occupation. Arrêté en décembre 1943 alors qu'il tentait de rentrer en Italie, il fut libéré par des Résistants mi-1944 et participa alors à la Résistance. Il fut sénateur communiste en Italie après la Seconde Guerre mondiale (F. ANDREUCCI, T. DETTI, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico. 1853-1953*).

[85] A. Monfisani à A. Tasca, Rimasco, 17 août 1951 (AT, Corrisp., fasc. 265), cité in S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 29 (A. Monfisani avait été membre du Comité régional piémontais des Jeunesses socialistes avant la Première Guerre mondiale) ; cf. aussi le témoignage concordant de B. Santhià, rapporté in G. BOCCA, *Palmiro Togliatti*, Rome-Bari, Laterza, 1973, p. 24.

[86] a. t. [A. TASCA], « Il mito della guerra », in *Il Grido del Popolo*, 24 octobre 1914, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 137. Souligné dans le texte. Alors qu'il commençait à être question de la publication prochaine du *Popolo d'Italia*, A. Tasca et O. Pastore écrivirent à Mussolini « pour essayer de le dissuader » ; ils reçurent pour réponse une carte postale où étaient inscrits ces quelques mots : « *Alea jacta est*. J'ai besoin de parler chaque jour à la foule » (A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.*).

heures perdues, de petits fagots pour les clients d'un charbonnier qui avait son magasin dans la cour »[87]. Il fréquenta d'abord à Turin le lycée Gioberti, « considéré le plus populaire de la ville »[88]. Il y eut pour professeur Umberto Cosmo, de sensibilité démocrate et socialiste, qui y enseignait le latin et l'italien[89]. Nous ne disposons pas de sources directes sur les liens entre les deux hommes et Angelo Tasca n'en parla pas dans ses notes autobiographiques. Mais Umberto Cosmo joua certainement un rôle dans son initiation socialiste, ne serait-ce que pour l'avoir présenté à l'un de ses amis, alors l'un des plus éminents théoriciens marxistes italiens, Rodolfo Mondolfo. Il le soutint également, semble-t-il, matériellement dans ses études[90]. Angelo Tasca se distingua d'emblée comme un élève particulièrement brillant. Umberto Terracini se souvenait qu'au lycée, « on racontait sur lui des choses admirables quant à ses prouesses scolaires […] mais ses propensions politiques et idéales faisaient peur »[91]. Pour Angelo Tasca – à l'instar de son père qui tenait à se montrer toujours irréprochable dans sa profession, en raison de ses convictions socialistes – « le fait de garder les premières places parmi [ses] camarades faisait partie de [son] comportement politique : il devait en résulter du prestige pour [ses] idées, [il devait] par là imposer à [son] égard du respect »[92]. Cet orgueil était sans doute lié à sa situation exceptionnelle dans le lycée. Il n'était pas très apprécié, semble-t-il, de ses enseignants – à l'exception d'Umberto Cosmo – ni des autres élèves, en raison de son origine sociale modeste et de ses idées politiques, qui faisaient de lui « un cas très rare, sinon unique dans le monde du lycée littéraire » ; ce dernier était alors – comme l'Université – dans son ensemble plutôt conservateur et, à l'approche de la guerre, patriote et

[87] « A. Rossi », *cit.* et « Autobiografia », *cit.*, p. 115. Cf. aussi A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 13-14 et S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 57.

[88] S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *op. cit.*, p. 26 ; Tableau des cours suivis et des examens présentés par A. Tasca à la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Turin (ASUT, IX A 397).

[89] S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 26 ; témoignage d'U. Terracini in M. PAULESU QUERCIOLI (dir.), *Gramsci vivo*, *op. cit.*, p. 110. Spécialiste de Dante et de littérature franciscaine, U. Cosmo (1868-1944) fut chargé, entre 1911 et 1913, des cours de littérature italienne à l'Université de Turin ; le récapitulatif des cours suivis par A. Tasca à la Faculté de Lettres et Philosophie indique qu'il assista pendant les années 1911-1912 et 1912-1913 au cours dispensé par son ancien professeur de lycée. U. Cosmo était, à ce moment, lié au mouvement socialiste turinois et engagé dans des organismes de « défense professionnelle » (*Dizionario biografico degli italiani* ; A. D'ORSI, « Lo studente che non divenne "dottore". Gramsci all'Università di Torino », in *Studi storici*, janvier-mars 1999, p. 63-65).

[90] R. Mondolfo à N. Bobbio, 6 mai 1967, citée par N. BOBBIO, « Introduzione », in R. MONDOLFO, *Umanesimo di Marx. Studi filosofici 1908-1966*, Turin, Einaudi, 1968, p. XLV ; P. Gobetti à G. Prezzolini, Turin, 25 juin 1920 in P. GOBETTI, *Carteggio 1918-1922*, Turin, Einaudi, 2003, p. 120 ; A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 14-15. A la fin des années 1920, U. Cosmo saluait son ancien élève, par l'intermédiaire de P. Sraffa (P. Sraffa à A. Tasca, [s. l.], [fin 1929 ou début 1930], AT, Corrisp., fasc. 392).

[91] S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 27.

[92] Cahier AM, *cit.*, p. 283.

nationaliste[93]. L'enseignement secondaire et supérieur demeurait encore assez élitiste et réservé à qui pouvait se le permettre financièrement : les étudiants étaient donc pour la plupart d'origine bourgeoise. Les enfants des milieux populaires y étaient en revanche peu nombreux, et ceux qui avaient pu y entrer, comme Angelo Tasca, Antonio Gramsci ou Palmiro Togliatti, y étaient parvenus grâce à des bourses accordées à un nombre très restreint d'élèves considérés comme les plus « méritants ».

Angelo Tasca put s'inscrire ensuite, encore « grâce à une bourse obtenue par concours »[94] – la bourse du Collegio Carlo Alberto, attribuée aussi la même année à Antonio Gramsci et Palmiro Togliatti –, à la Faculté de droit de l'Université de Turin pour l'année 1911-1912 ; mais, en janvier 1912, il abandonna la Faculté de droit pour celle de Lettres et Philosophie, vers laquelle le portaient davantage ses goûts, et il en sortit *laureato*, avec la note maximale, en 1917[95]. Selon sa fille Valeria, il s'était initialement « fourvoyé » dans des études de droit, car elles étaient plus courtes et considérées comme les plus directement utiles ; mais le côté quelque peu tatillon de la filière juridique rebuta rapidement le jeune militant socialiste[96]. En 1924-1926, il reprit des études juridiques, mais dans un tout autre esprit, semble-t-il pour satisfaire son intérêt pour les sciences économiques, ainsi que, sans doute, dans une perspective « professionnelle », pour garder une « porte ouverte pour l'avenir »[97]. Bien qu'il ait affirmé plus tard qu'avant la Première Guerre mondiale il « négligeait le lycée et ensuite l'Université en s'engageant de plus en plus dans l'action socialiste et ouvrière », la liste de ses cours et de ses examens, sanctionnés le plus souvent par des notes élevées, laisse l'impression d'une grande assiduité[98]. Constatant la rareté des témoignages d'Angelo Tasca sur son expérience universitaire, Alceo Riosa observe cependant avec justesse que celle-ci, « si elle eut indéniablement des répercussions, n'eut toutefois pas un rôle déterminant »[99]. Sa formation se fit en bonne partie hors des amphithéâtres, par des lectures personnelles.

---

[93] M. GUGLIELMINETTI, « Dal positivismo al nazionalismo », in I. LANA (dir.), *Storia della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Torino*, [s. l.], Olschki, 2000, p. 140-141 ; A. AGOSTI, *Palmiro Togliatti*, Turin, UTET, 1996, p. 7.

[94] « A. Rossi », *cit.* et « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.*. Cf. aussi A. D'ORSI, « Lo studente che non divenne "dottore" », *art. cit.*, p. 41.

[95] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 13.

[96] Entretien téléphonique avec V. Tasca, mai 2007.

[97] Tableau des cours suivis et des examens présentés par A. Tasca à la Faculté de Droit de l'Université de Turin ; A. Tasca à P. Gobetti, Asti, 20 mai 1925 (Centro Studi Piero Gobetti, archives Gobetti).

[98] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.* Cf. S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 58 et 61.

[99] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 22.

Mais la formation d'Angelo Tasca dut du moins se ressentir de l'atmosphère et de l'état d'esprit qui y régnaient. Si son « âge d'or [semblait] désormais derrière elle »[100], la Faculté de Lettres et Philosophie de Turin se caractérisait néanmoins par un « haut niveau didactique [et par] le sérieux d'une méthode d'analyse approfondie, l'apprentissage sévère des recherches en bibliothèque et en archives, l'extrême scrupule philologique de l'enseignement "ex cathedra", et de la documentation précise »[101]. Elle avait été progressivement gagnée, à la fin du XIX^{e} siècle, au positivisme, tout en restant marquée par un état d'esprit un peu provincial ; les quinze premières années du XX^{e} siècle furent précisément celles du « passage du positivisme et de l'érudition de la fin du XIX^{e} siècle à la nouvelle culture du XX^{e} », de plus en plus critique à l'égard du positivisme et sensible à l'attrait que commençait à exercer l'idéalisme renaissant[102]. Angelo Tasca suivit les cours de certains professeurs proches de cette « nouvelle culture ». Citons parmi eux Rodolfo Mondolfo qui enseigna brièvement à l'Université de Turin et Zino Zini, professeur de philosophie morale, alors élu socialiste au conseil municipal de Turin, qui collabora ensuite à *L'Ordine Nuovo* ; tous deux, par ailleurs liés au mouvement socialiste, tendaient dans leur enseignement à s'éloigner de l'état d'esprit positiviste encore répandu, mais déjà déclinant[103].

A l'Université de Turin, Angelo Tasca rencontra aussi les jeunes gens avec qui il devait quelques années plus tard fonder *L'Ordine Nuovo* et participer à la fondation du PCd'I. Il eut sur certains d'entre eux un réel ascendant et joua un rôle dans leur initiation au socialisme. Il connaissait Umberto Terracini depuis le lycée. Celui-ci évoqua plus tard sa rencontre, au cours d'une bagarre au lycée Gioberti au moment de la guerre de Libye, avec un « type maigrichon, au visage décharné et aux vêtements très négligés, à la voix stridente et gesticulant nerveusement ». Tasca, alors perçu par son cadet comme une sorte de « guide respecté et influent », malgré cette description peu amène dont il le gratifia plus tard, lui prêta plusieurs ouvrages théoriques et doctrinaux. Il l'aida « patiemment » à « les lire, les étudier et

[100] A. D'ORSI, « Lo studente che non divenne "dottore" », *art. cit.*, p. 44. Sur l'Université de Turin à cette époque, cf. p. 44-75.
[101] P. SPRIANO, *Torino operaia e socialista*, *op. cit.*, p. 240-241.
[102] C. POGLIANO, « L'età del Positivismo », in I. LANA, *Storia della Facoltà di Lettere*, *op. cit.*, p. 101-102 et 129 ; M. GUGLIELMINETTI, « Dal positivismo al nazionalismo », *art. cit.*, p. 131.
[103] Tableau des cours suivis et des examens présentés par A. Tasca à la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Turin. R. Mondolfo enseigna l'histoire de la philosophie à l'Université de Turin de 1910 à 1914. Cf. M. GUGLIELMINETTI, « Dal positivismo al nazionalismo », *art. cit.*, p. 138. Sur Z. Zini, cf. le profil biographique tracé par G. Bergami in Z. ZINI, *La tragedia del proletariato in Italia. Diario 1914-1926*, Milan, Feltrinelli, 1973, p. 7-58.

en comprendre le discours dense » et l'encouragea finalement à demander son adhésion aux Jeunesses socialistes, pour laquelle il le « parraina », comme cela était l'usage[104].

Angelo Tasca se lia également avec Antonio Gramsci. Inscrits tous deux la même année (1911-1912) à la Faculté de Lettres et Philosophie, ils se rencontrèrent probablement lors d'un cours commun, pendant leur première année à l'Université, au début de 1912[105]. Dans une lettre datant vraisemblablement de cette année, Angelo Tasca écrivait à son condisciple :

> « Il est bien que nous nous connaissions. Parce que les piliers de l'Université doivent nous avoir un peu policés. Et puis, moi je ne peux appeler un ami que celui qui a cessé d'être une énigme pour mon esprit. Je dois savoir l'évaluer, je dois avoir pressenti ses vertus ou faiblesses, pour savoir me comporter [vis-à-vis de lui]. Notre amitié est ainsi une amitié… potentielle, en formation. Elle deviendra, je le souhaite, amitié réelle, sympathie plus profonde, compréhension parfaite. »[106]

Cette « amitié potentielle » devint réelle pendant les deux années qui précédèrent la Première Guerre mondiale. Gramsci habita pendant quelques temps dans le même immeuble que son camarade[107]. Sur le plan politique et intellectuel, ils semblent avoir commencé alors à échafauder ensemble des projets. Dans ses lettres à Gramsci, non datées, mais dont le contenu permet d'affirmer qu'elles remontent aux années 1912-1913, Angelo Tasca faisait allusion à l'idée qui lui était venue de mettre sur pied une sorte de « cénacle d'étude et d'art, de préparation culturelle », dont il pensait qu'elle devrait recueillir « toutes [les] sympathies » de son ami[108]. Durant ces mêmes années, il évoqua avec lui son désir de fonder, « d'ici quelques années […] un journal, *notre* journal, et [de] créer un foyer toujours vivant, d'où tous, et spécialement les jeunes, pourraient tirer lumière et ardeur, et où tous pourraient en

[104] Cité in S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 27-28. Cf. aussi A. GISMONDI (dir.), U. TERRACINI, *Intervista sul comunismo difficile*, Rome-Bari, Laterza, 1978, p. 6 et M. PENDINELLI (dir.), *Quando diventammo comunisti. Conversazione con Umberto Terracini tra cronaca e storia*, Milan, Rizzoli, 1981, p. 27 ; M. PAULESU QUERCIOLI, *Gramsci vivo*, *op. cit.*, p. 111).

[105] Tableau des cours suivis et examens présentés par A. Tasca à la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Turin et le même document pour A. Gramsci (ASUT, IX A 397).

[106] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [vraisemblablement 1912], FIG, AG, A/1580. Les lettres d'A. Tasca à A. Gramsci conservées dans les archives de celui-ci à la Fondazione Istituto Gramsci et cotées A/1580 à A/1584, ont été publiées, après nos recherches à la Fondazione Istituto Gramsci et la rédaction de cette partie, in A. GRAMSCI, *Epistolario. I – Gennaio 1906-dicembre 1922*, Rome, edizioni dell'Istituto dell'Enciclopedia italiana, 2009, 548 p.

[107] G. FIORI, *La vie de Antonio Gramsci*, Paris, Fayard, 1970 (1966), p. 106. Sur l'amitié entre A. Tasca et A. Gramsci, cf. A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 12.

[108] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [1912], FIG, AG, A/1580. Dans ses lettres à A. Gramsci, A. Tasca faisait allusion, d'une part, au congrès des jeunes socialistes piémontais au cours duquel il présenta une motion « culturiste » (A/1583) et qui eut lieu à la fin de juillet 1912 (« Congresso Giovanile Socialista Piemontese », in *Avanti !*, 3 septembre 1912), et d'autre part à son service militaire (A/1582) qu'il effectua en 1913.

apporter »[109]. L'importance de la fréquentation de Tasca dans l'évolution de Gramsci pendant les années précédant la Grande Guerre a été mise en évidence par plusieurs de leurs biographes. On a souvent rappelé les quelques mots inscrits en tête du volume de *La Guerre et la Paix* qu'Angelo Tasca offrit à son camarade en mai 1912 : « Au camarade d'école – aujourd'hui –, au compagnon de bataille – je l'espère – demain »[110]. Angelo Tasca ne revendiqua pas lui-même par la suite le rôle décisif qu'on lui attribue dans l'adhésion de Gramsci au socialisme, qu'il présenta comme le résultat d'une évolution intérieure, sans autre influence extérieure :

> « Antonio Gramsci se trouvait en vacances en Sardaigne pendant la période électorale [en 1913] et il avait été très frappé par la transformation produite dans ce milieu par la participation des masses paysannes aux élections, bien qu'elles ne sussent pas et ne pussent pas encore se servir toutes seules de cette nouvelle arme. Ce fut ce spectacle et la méditation sur lui qui fit définitivement de Gramsci un socialiste. Lorsqu'il revint à Turin au début de la nouvelle année scolaire, j'eus la confirmation de la valeur décisive qu'avait eue pour lui cette expérience, qu'il m'avait décrite dans une longue lettre, et qu'il avait élaborée tout seul, de manière autonome et originale. »[111]

Si l'on s'en tient à la teneur et au ton des lettres envoyées par Tasca à Gramsci pendant les années 1912-1913, il apparaît en effet que si les deux jeunes gens échangeaient des points de vue politiques, évoquaient leurs projets et leurs rêves, et s'il est vrai qu'Angelo Tasca se posait un peu en grand-frère bienveillant – bien qu'il fût le plus jeune des deux – il n'incita pas particulièrement Gramsci à adhérer au PSI. Au contraire, il encourageait son ami à suivre son évolution personnelle, considérant que l'essentiel n'était pas l'adhésion au Parti, mais

[109] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [vraisemblablement 1912], FIG, AG, A/1584.
[110] FIG, fasc. A. Tasca. Ces quelques mots sont datés du 11 mai 1912.
[111] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.*. Pendant la Première Guerre mondiale, A. Gramsci évoqua dans un passage depuis lors souvent cité, la ferveur qui animait les jeunes socialistes turinois : « Nous sortions souvent en groupe des réunions de parti, entourant celui qui était notre *leader*, à travers les rues de la ville désormais silencieuse, tandis que les derniers noctambules s'arrêtaient à nous regarder, parce que, oublieux de nous-mêmes, les cœurs encore gonflés de passion, nous continuions nos discussions, en les interrompant de résolutions féroces, de rires crépitant, d'envolées dans le règne de l'impossible et du rêve » (A. G., « Pietro Gavosto », in *Il Grido del Popolo*, 29 janvier 1916. Ce texte est rapporté par A. Tasca dans l'article déjà cité « La storia e la preistoria »). Plusieurs historiens estiment qu'il faut reconnaître dans ce *leader* la figure d'A. Tasca : cf. A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 11 ; S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 25 ; *Id.*, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 671 ; G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci e il marxismo. 1911-1918*, Milan, Feltrinelli, 1977, p. 36-37 et *Id.*, « Tasca e Gramsci », *art. cit.*, p. 94-96. Ceci semble confirmé par le souvenir d'un ami de jeunesse d'A. Tasca contenu dans une lettre qu'il lui envoya après la Seconde Guerre mondiale (R. Palombi à A. Tasca, Latina, 29 juin 1954, AT, Corrisp., fasc. 295), celui d'U. Calosso (Fabrizio [U. CALOSSO], « Gramsci e *L'Ordine nuovo* », in *Quaderni du Giustizia e Libertà*, août 1933, p. 71), ainsi que par un témoignage d'A. Viglongo, lui aussi membre des Jeunesses socialistes turinoises qui affirmait que « à ce moment [en 1914] tant dans le mouvement de jeunesse que parmi les plus jeunes gens du mouvement socialiste, bien que n'étant pas l'expression du mouvement de jeunesse à proprement parler, dominait sans aucun doute la figure d'Angelo Tasca » (M. PAULESU QUERCIOLI, *Gramsci vivo*, *op. cit.*, p. 120).

plutôt une conviction dont il était plus important qu'elle fût ressentie intérieurement avec « ferveur » et inspiratrice d'une action efficace, que manifestée par un geste extérieur spectaculaire et parfois inconséquent. Dans une lettre qui aide à comprendre aussi la nature de son propre engagement, il lui écrivait :

> « Pour l'action à réaliser dans ton village tu es le seul juge compétent, non ? J'ai la conviction que ton travail peut par contre avoir une efficacité plus générale. Et puis je crois que, si, avec le temps, tu te sens assez maître de ton "esprit de corrosion" pour pouvoir supporter les misères de la vie du Parti, tu t'inscriras : ce qui a cependant une importance relative. Pour l'"esprit de corrosion" je te dis franchement que, en réalité, je le crois bénéfique, s'il est capable de te donner toujours de nouvelles ferveurs de réflexion ; sans la résolution de *se dépasser* quel homme pourrait, sans être ridicule, accepter d'entrer dans une organisation dépositaire d'un programme ? Un tel besoin de se dépasser est la seule condition de vie : ce qui renouvelle l'âme tandis que les choses vieillissent. »[112]

Les liens avec Palmiro Togliatti semblent avoir été alors en revanche beaucoup plus lâches. Angelo Tasca tint à rappeler bien plus tard – dans le vif de la polémique, qui influença très certainement son jugement ou du moins sa présentation des événements – qu'avant 1914 le futur Ercoli se consacrait presque exclusivement à ses études ; il n'était ni très actif, ni très présent dans les organisations du mouvement ouvrier turinois[113]. Togliatti semble s'être lié d'amitié d'abord avec Gramsci, puis plus tard seulement avec les autres futurs rédacteurs de l'*Ordine Nuovo*. Ce cercle se serait initialement formé autour d'Angelo Tasca. Pour Umberto Terracini, il fut en quelque sorte « l'intermédiaire de cette amitié fraternelle »[114] dont devait naître la première rédaction de *L'Ordine nuovo*. Angelo Tasca refusait toutefois d'accorder une trop grande importance à ces échanges entre camarades d'Université dans la genèse *L'Ordine nuovo* et du Parti communiste Italie : si l'Université fut bien le lieu de ces rencontres, elles se cimentèrent surtout dans les luttes ouvrières de ces années, si bien qu'il faut déplacer « l'axe […] vers l'histoire du mouvement ouvrier turinois »[115].

Angelo Tasca acheva ses études à l'Université de Turin en décembre 1917, alors qu'il était mobilisé. Sa *tesi di laurea* porta sur « Leopardi et la culture française du XVIII^{e} siècle ».

---

[112] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [1913 ?], FIG, AG, A/1584. Souligné dans le texte.
[113] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.*. P. Togliatti était, comme U. Terracini, inscrit en Droit, mais fréquentait également les cours dispensés à la faculté de Lettres et Philosophie. A. Agosti estime que, bien que l'intérêt du jeune P. Togliatti pour le mouvement ouvrier fût vif avant la Première Guerre mondiale, il en restait alors encore surtout « observateur » (A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 11-12). Cf. aussi S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 40.
[114] Cité in S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 37.
[115] A. TASCA, « Una storia del Partito Comunista Italiano – I », in *Critica sociale*, 20 janvier 1954, p. 30.

A soi seul, ce titre suggère la grande importance de la culture française, spécialement celle du XVIII[e] siècle, dans sa formation intellectuelle. Il avait « lu, entre 16 et 18 ans, tous les classiques français, ce qui [le forcerait] à les redécouvrir plus tard » et, pour son travail sur Leopardi, il s'était familiarisé plus spécialement avec les « auteurs du XVII[e] et XVIII[e] siècle »[116]. Il n'existe plus aujourd'hui aucun exemplaire de sa *tesi di laurea* et on sait très peu de choses sur elle, hormis le bref rappel que lui-même en fit en 1940[117]. Sans en décrire par le détail la structure et les conclusions auxquelles elle l'avait amené, il expliqua l'idée qui en formait la trame. Il est toutefois possible que sa réflexion ultérieure, entre 1917 et 1940, l'ait amené involontairement à donner à son travail des conclusions auxquelles il n'était pas encore complètement parvenu lorsqu'il était étudiant.

> « Mes recherches sur Leopardi m'avaient fait entrevoir une série de problèmes historiques et spirituels, que j'ai retrouvés seulement plus tard et par [de] tous autres chemins. […] Leopardi m'est apparu comme un « enfant du siècle » tourmenté par le hiatus entre la philosophie matérialiste qu'il avait absorbée dans les livres de Monaldo et les problèmes de la destinée personnelle qu'il sentait déjà avec les angoisses de son âme et de son époque préromantiques. La faiblesse du système métaphysique de Leopardi a été un élément essentiel de son drame. Vers la fin de sa vie, parmi les atroces souffrances de sa retraite de Posillipo, il avait entrevu l'issue, comme le prouve le sentiment profondément chrétien de certaines *stanze* de la *Ginestra*. Quand j'ai senti plus tard l'impossibilité de concilier le déterminisme des conceptions marxistes et le caractère absolu, donc libre, des valeurs pour lesquelles je pensais lutter, c'est dans la même direction que la solution m'a paru s'imposer. Cela s'est rejoint, par des cheminements obscurs et multiples, en arrivant à la même nappe d'eau, profonde et limpide. »[118]

Ce souvenir est des plus éclairants pour l'étude de la biographie intellectuelle d'Angelo Tasca. Il en ressort assez clairement que, comme nous l'a confié Valeria Tasca, son père avait « une forme d'esprit plus proche de la philosophie que de la littérature »[119]. Un passage en particulier renferme le sens de sa recherche, où il souligne que son attention fut attirée par le plus vaste « drame d'une génération » qu'il décela dans la réflexion de

[116] « Autobiografia », *cit.*, p. 116. A. Tasca se procurait également des ouvrages en français, notamment des « romans sociaux », type Zola, par l'intermédiaire de sa mère, qui résidait en France (A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 13).
[117] Procès verbal de la *tesi du laurea* de Giovanni Tasca (ASUT, X F 129). Selon les notes autobiographiques d'A. Tasca, le titre varie légèrement : ainsi, il écrit parfois « Leopardi et la philosophie française du XVIII[e] siècle ». Cf. les explications sur le contexte particulier dans lequel ce travail fut écrit et soutenu in S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 55, ainsi que p. 65-71.
[118] « Autobiografia », *cit.*, p. 116.
[119] Entretien téléphonique avec V. Tasca, mai 2007.

Leopardi : « le hiatus entre la philosophie matérialiste […] et les problèmes de la destinée personnelle ». Il laisse toutefois une sorte de flou que l'explication sommaire d'Angelo Tasca, en l'absence – d'autant plus regrettable – du mémoire complet, ne dissipe pas entièrement. Ainsi en est-il du « sentiment profondément chrétien » auquel il est fait allusion : qu'entendait-il par cette formule, nous semble-t-il, peu précise ? Que recouvrait-elle dans son esprit au moment où il rédigeait ces lignes pour obtenir l'appui d'Henri Moysset et ne pas être dépouillé de la nationalité française acquise quelques années plus tôt ? Nous le comprendrons mieux lorsque nous aborderons cette période de sa vie, dont, incontestablement, cette évocation porte la trace. Les idées qu'elle contient s'étaient cependant déjà en partie formées avant la Première Guerre mondiale : nous en avons trouvé un écho dans les mots, cités plus haut, par lesquels il exprimait à son ami Alessandro Favero la foi profonde en l'homme qui inspirait son engagement socialiste. Quelques phrases que Sergio Soave extrait de l'un des cahiers qu'il écrivit après la Seconde Guerre mondiale en donnent également un premier éclairage : « Leopardi avait senti l'"absurdité" du monde (l'hostilité de la "nature"), et après s'être "révolté" en chantant sa souffrance, il avait trouvé sa réponse, celle de la *Ginestra* », c'est-à-dire que « les hommes ne peuvent se défendre qu'en s'unissant, qu'en mettant en commun leur volonté »[120]. Dans ces lignes filtre le volontarisme caractéristique de la réflexion d'Angelo Tasca dès ses plus jeunes années, mais un volontarisme enrichi ici par l'idée de communauté entre les hommes. En cela surtout tenait pour lui ce « sentiment profondément chrétien ».

Outre que pour son intérêt en tant que tel, ce mémoire est important pour la portée beaucoup plus longue qu'il eut dans la biographie de son auteur. Lui-même l'indiquait : « mes recherches sur Leopardi m'avaient fait entrevoir une série de problèmes historiques et spirituels, que j'ai retrouvés seulement plus tard et par [de] tous autres chemins ». Tout en pouvant sembler de prime abord assez étranger au reste de sa réflexion et à ses préoccupations politiques, ce mémoire fut au contraire, aux dires mêmes de son auteur, complètement partie prenante de son parcours intellectuel : il avait retrouvé chez Leopardi le « hiatus » auquel lui-même s'était heurté dès sa jeunesse. Il se trouva, avec d'autres jeunes socialistes, au confluent de deux systèmes de pensée absolument différents et sur bien des points antithétiques, le positivisme et l'idéalisme. Plus tard, au cours des années 1930, un nouveau conflit se présenta à l'ancien communiste, entre le marxisme et une approche humaniste du socialisme : c'est à ce tiraillement de conceptions du monde qu'Angelo Tasca fit allusion en 1940, tout en le

[120] AT, cahier AJL : [fin 1944-1945], p. 113-115, cité in S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 70.

présentant comme un aspect d'un conflit intellectuel plus large et plus ancien entre une conception déterministe et une conception « absolue » de l'homme et du monde, qui le marqua particulièrement lorsqu'il était étudiant. Il révélait ainsi l'un des segments, peut-être même le plus important, de sa réflexion. Sa pensée se développa dans cette opposition entre des démarches intellectuelles différentes, sinon antagonistes : conflit, d'abord, entre matérialisme et idéalisme, puis entre marxisme et humanisme. Elle en est à la fois le reflet et l'expression et témoigne de la tentative de résoudre cette opposition.

1.2.2. Positivisme et néo-idéalisme

Les années précédant la Première Guerre mondiale furent en Italie celles de la progressive « dissolution » du positivisme, qui s'était imposé dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle et dominait surtout dans les universités, y compris celle de Turin, et de la consécutive résurgence de l'idéalisme dont les bases avaient été jetées par Benedetto Croce et Giovanni Gentile au tout début du XX^e^ siècle[121]. En quoi consistait ce débat ? L'idéalisme reparut surtout sous la forme d'une « révolte antiscientifique et antimatérialiste », qui opposait à la dégénérescence scientiste du positivisme, une « conception humaniste de la philosophie », perçue comme seule connaissance vraiment universelle. Bien que de manières différentes, Croce et Gentile aboutissaient à une négation de la rationalité scientifique et à l'affirmation de la supériorité de la philosophie sur les autres formes du savoir[122]. Si le principe dialectique en restait la base, l'idéalisme renaissant tentait toutefois d'en opérer une « réforme » : il s'agissait à la fois d'améliorer et d'affiner la dialectique de Hegel, dont certains aspects étaient remis en cause, et de critiquer celle de Marx. Benedetto Croce comme Giovanni Gentile avaient consacré à la fin du XIX^e^ siècle, l'un dans une optique révisionniste, l'autre dans un état d'esprit résolument hostile, des études importantes au matérialisme historique qui conduisaient, volontairement ou non, à une liquidation de la pensée marxiste[123]. De nombreuses nuances, différences, voire divergences, distinguent toutefois la pensée des deux

[121] E. GARIN, *Tra due secoli. Socialismo e filosofia in Italia dopo l'Unità*, Bari, De Donato, 1983, p. 88-89 et 323-324 (nous lui empruntons le terme de « dissolution », p. 88) et L. PICCIONI, *Ideologia e filosofia del neoidealismo italiano*, Urbino, Università degli Studi di Urbino, [1983], p. 11. Cf. aussi *Storia d'Italia. IV – Da Cavour alla fine della Prima Guerra mondiale*, Turin, UTET, 1960, p. 636-638.
[122] E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 324 ; L. PICCIONI, *Ideologia e filosofia*, *op. cit.*, p. 11-12 et 31.
[123] L. PICCIONI, *Ideologia e filosofia*, *op. cit.*, p. 16-17 et 172 ; J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx. 1883-1983*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 164.

philosophes ; nous ne pouvons les détailler ici, notre propos étant de restituer l'esprit général de la pensée néo-idéaliste. Nous en avons rappelé sommairement les principales orientations, afin d'en faire ressortir la nouveauté par rapport au climat positiviste alors dominant et de donner un aperçu du contexte intellectuel de la jeunesse d'Angelo Tasca.

Angelo Tasca se forma donc intellectuellement dans un contexte d'opposition entre deux manières de penser, deux conceptions du monde[124], et non dans une atmosphère de triomphe incontesté de l'une d'elles. Dans un témoignage bien plus tardif, il se rappela avoir été imprégné de culture positiviste, tout en s'étant trouvé parmi ceux qui, déjà, commençaient à s'en éloigner : ceci suggère l'engouement du jeune homme pour la philosophie néo-idéaliste, bien que son rôle dans ce cheminement intellectuel n'y soit pas directement souligné :

> « Nous étions encore imprégnés de positivisme, dont nous détachaient peu à peu, outre quelques lectures personnelles, *La Voce* et *L'Unità*. Dans le triple tribut que nous payions à Darwin, à Spencer, à Marx, ce dernier n'avait pas la meilleure part. Le positivisme avait sévi dans le monde socialiste et seuls s'en étaient à peine émancipés les syndicalistes révolutionnaires de l'école sorélienne et le dilettante agité Mussolini. Mais déjà, de nouveaux temps et des nouvelles tendances mûrissaient. »[125]

Angelo Tasca faisait partie de ces jeunes gens attirés par le socialisme, ayant grandi dans un climat intellectuel où le positivisme était encore très prégnant : nourris jusqu'à l'écœurement d'une conception positiviste et déterministe, parfois un peu simpliste, du marxisme et du socialisme, ils étaient parmi les premiers à accueillir des éléments d'une approche idéaliste et volontariste du socialisme. Il se trouva donc à la jonction de systèmes de pensée différents, à l'heure où le modèle intellectuel dominant déclinait et était soumis à critique. Cette confrontation au doute, cette absence passagère de certitudes sont

[124] Sur le positivisme comme « conception de l'homme et du monde » – et non comme simple méthode – et sur la présentation du débat entre positivisme et idéalisme comme heurt entre deux « conceptions du monde », cf. E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 65-68 et 329-330.

[125] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.* (nous nous appuyons, pour la traduction, sur celle qui est donnée dans l'ouvrage de G. FIORI, *La vie de A. Gramsci*, *op. cit.*, p. 90). A. Tasca faisait probablement référence, en unissant les noms de Darwin, Spencer et Marx, à l'idée que l'avocat positiviste, alors socialiste, E. Ferri (1857-1929) avait développée en 1894 dans un ouvrage intitulé *Socialismo e scienza positiva* : selon lui, le socialisme marxiste constituait un « complément pratique et fécond, dans la vie sociale, de cette révolution scientifique moderne » qui trouvait son expression la plus forte dans les œuvres de C. Darwin pour les sciences naturelles et de H. Spencer pour la sociologie. E. Ferri fut, dans la première décennie du XX^{e} siècle, l'un des principaux représentants de la fraction intransigeante au sein du PSI ; il avait été auparavant réformiste, et finit par adhérer au fascisme (*Dizionario biografico degli italiani* et, allusivement, J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*). Sur le syndicalisme révolutionnaire italien, cf. A. RIOSA, *Il sindacalismo rivoluzionario in Italia*, *op. cit.*, 389 p., et en particulier sur le rapport au déterminisme et au volontarisme, p. 197-207.

déterminantes dans la formation d'un esprit et, en ce qui concerne Angelo Tasca, elles semblent avoir profondément marqué sa pensée. Les lignes citées plus haut au sujet de sa *tesi di laurea* sont tout à fait éclairantes à cet égard. Longtemps, le même problème continua de le tarauder. Sergio Soave observe que « sa recherche culturelle ininterrompue est […] déterminée justement par la nécessité de mieux définir le point de contact entre la réalité telle qu'elle est (ou telle qu'elle se dévoile péniblement) et la nécessité-volonté de la modifier *ab imis fundamentis* »[126].

Plusieurs écrits d'Angelo Tasca sont imprégnés d'idéalisme et jalonnés de proclamations antipositivistes. L'un d'entre eux témoigne tout particulièrement de l'intérêt que prit le jeune homme au débat opposant néo-idéalisme et positivisme : il y prenait position, sans ambiguïté, en faveur du néo-idéalisme et concluait en détachant résolument socialisme et positivisme[127]. Dans ses écrits des années 1912-1915, il ne mentionnait pourtant qu'occasionnellement le nom de Croce[128], et celui de Gentile n'apparaît pas ; il ne commentait pas, ni ne se référait directement à la pensée de l'un ou de l'autre. En 1914, il manifesta son regret que Giovanni Gentile n'eût pu prendre la chaire d'histoire de la philosophie de la Faculté de Lettres et Philosophie de Turin, pour laquelle il avait été pressenti ; il fut brièvement en rapport avec lui et le considérait comme « son professeur, même de loin »[129]. Un témoignage d'Augusto Del Noce, se référant à un entretien qu'il aurait eu avec Angelo Tasca au sujet d'une période un peu postérieure – mais il reste une indication précieuse pour les années d'avant-guerre, même s'il faut le considérer avec précaution – suggère également qu'Angelo Tasca ressentit alors fortement l'influence de Gentile :

> « Nous ajoutons que [l'influence de Gentile] imprégnait l'atmosphère de l'*Ordine Nuovo*, même dans sa partie la plus directement liée à la lutte politique communiste. Pendant l'unique rencontre que j'eus avec Angelo Tasca, celui-ci me dit qu'"alors nous étions tous gentiliens, en rien 'crociens'" et il faisait référence particulièrement à Gramsci. »[130]

---

[126] S. SOAVE, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 672-673.
[127] a. t. [A. TASCA], « Una critica della cultura », in *Il Corriere Universitario*, 20 février 1913.
[128] *Ibid.*. Cet article est le seul où B. Croce est directement mentionné.
[129] M. GUGLIELMINETTI, « Dal positivismo al nazionalismo », *art. cit.*, p. 144 ; G. TURI, *Giovanni Gentile. Una biografia*, Florence, Giunti, 1995, p. 267-268 (concernant les rapports entre A. Tasca et G. Gentile, l'auteur se réfère à différentes lettres : G. Lombardo Radice à G. Gentile, [1915] ; G. Gentile à G. Lombardo Radice, 6 juillet 1915 ; A. Tasca à G. Gentile, 30 mai 1917, se trouvant dans les archives de G. Gentile) ; A. D'ORSI, « Lo studente che non divenne "dottore" », *art. cit.*, p. 70.
[130] A. DEL NOCE, « Giacomo Noventa. Dagli errori della cultura alle difficoltà in politica », in *L'Europa*, 7 février 1970, cité in G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 31 (cf. p. 81-82, 100-105 pour l'influence de G. Gentile sur le jeune A. Gramsci). Cf. aussi le témoignage direct et concordant d'A. Tasca, cité in G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 49. Selon E. Garin, la remarque qui est attribuée ici à Tasca peut être

Nous disposons donc de davantage d'indices de l'impact qu'eut la pensée de Giovanni Gentile dans la formation d'Angelo Tasca que de celui de Benedetto Croce. Mais il nous semble difficile de débrouiller les influences enchevêtrées de ces deux penseurs, pour conclure à l'influence prédominante de l'un ou de l'autre. Du reste, le terme même d'« influence » n'est guère adapté et nous dirions plutôt que la rencontre avec la pensée néo-idéaliste a pu conforter Angelo Tasca dans une voie vers laquelle ses inclinations le portaient déjà. Il est souvent délicat de faire la part des influences que subit un individu, surtout en l'absence de témoignages directs. Si l'ascendant de l'un se fit sentir de manière plus immédiate, pour diverses raison, à un moment donné, une autre influence plus souterraine, moins visible, put ne pas être moins forte ; l'un n'est pas exclusif de l'autre. De plus, Angelo Tasca ne semble pas avoir assimilé les idées de Gentile telles quelles : divers éléments laissent penser qu'elles lui furent, pour beaucoup, transmises indirectement, par l'intermédiaire de Giuseppe Lombardo Radice et Rodolfo Mondolfo, dont les pensées ont un caractère distinct de celle de Gentile. Tasca les articula avec d'autres, d'inspiration diverse, voire opposée ; il leur ajouta parfois une charge subversive qu'elles n'avaient pas dans l'esprit de leurs promoteurs, ou pas à ce degré. Nous verrons, dans les pages qui suivent, ce que la réflexion du jeune Angelo Tasca doit aux deux philosophes néo-idéalistes.

Plus que de Croce ou de Gentile, Angelo Tasca préférait évoquer l'influence de revues comme *La Voce*, qui contribua alors à diffuser la pensée néo-idéaliste auprès des jeunes intellectuels, et *L'Unità*. On a souvent souligné l'importance de ces deux revues, que beaucoup de jeunes socialistes d'alors lurent avec ferveur, dans la formation intellectuelle d'Antonio Gramsci et de Palmiro Togliatti[131]. La première, *La Voce* suscita leur engouement. Qu'avait-elle de particulier ? En quoi consistait sa nouveauté ? Avant même que de provenir des idées ou d'une orientation programmatique, l'attrait qu'elle exerça fut pour beaucoup une question d'esprit général. Le ton direct, sobre, sévère, voire quelque peu ascétique, également volontiers anticonformiste et irrévérencieux, qui ne pouvait déplaire à ces jeunes socialistes

---

considérée comme « valable, non seulement pour les années vingt, et pour Gobetti (et peut-être pour Gramsci), mais déjà pour la veille de la Première Guerre mondiale », si l'on a à l'esprit l'importance qu'eut la pensée de R. Mondolfo, très inspirée par Gentile (E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 228-229). Cf. aussi S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 60-61.

[131] Pour Gramsci, citons notamment : P. Gobetti à G. Prezzolini, Turin, 25 juin 1920, *cit.*, p. 120 ; G. FIORI, *La vie de A. Gramsci*, *op. cit.*, p. 67 et 109 ; G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 81 ; R. MARTINELLI, « Gramsci e il *Corriere Universitario* di Torino », in *Studi storici*, octobre-décembre 1973, p. 906-916 ; U. CARPI, « Gramsci e le avanguardie intellettuali », in *Ibid.*, janvier-mars 1980, p. 19-29. Pour Togliatti : A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 7-8 et 10-11. Ajoutons : P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 262 ; E. GENTILE, « Fortuna de *La Voce* », in G. PREZZOLINI, *La Voce. 1908-1913. Cronaca, antologia e fortuna di una rivista*, Milan, Rusconi, 1974, p. 943-945.

avides de renouveau et parfois enclins à un certain « puritanisme », était aussi porteur du « désir de rénover l'Italie » qui inspirait tous les articles de la revue[132]. Confiants dans la « prééminence de la pensée », ses rédacteurs aspiraient à une « transformation morale des italiens », à un « renouvellement intégral d'idées, de mœurs et des hommes »[133] et de la culture italienne. Aux « panoramas de "villes mortes" » à la D'Annunzio, ils entendaient opposer les « *problèmes vivants* de leur temps » et substituer à « la littérature *statique* » une « littérature du *mouvement* »[134]. Dans le paysage des revues de l'époque, souvent exclusivement littéraires, la revue de Giuseppe Prezzolini se distinguait par la place qu'elle accordait aux questions politiques et aux problèmes concrets, sans que pourtant cela ne fît d'elle une revue politique à proprement parler : culture et politique s'y mêlaient harmonieusement[135]. *La Voce* s'assignait une tâche d'éducation culturelle de l'élite italienne et voulait entreprendre une « œuvre de pédagogie nationale »[136]. Elle fut, selon son directeur, l'« effort tenté d'une *révolte idéale* »[137], inspiré par les idées néo-idéalistes, en particulier celles de Benedetto Croce.

La Voce séduisit aussi les jeunes gens de l'époque par son ardeur à défendre certaines idées nouvelles – nous y reviendrons à propos de *L'Unità*. Soulignons en particulier l'intérêt de la revue pour la « question méridionale », son engagement dans la bataille antiprotectionniste, l'accueil favorable qu'elle réserva aux thèses des syndicalistes révolutionnaires et aux idées soréliennes ou encore son hostilité initiale à l'égard de Giolitti et du système de gouvernement corrompu et opportuniste dont il apparaissait l'incarnation. Elle s'opposa également à la guerre de Libye – du moins tant que la guerre ne fut pas engagée – en

[132] G. PREZZOLINI, « Cronaca de *La Voce* », in *Id.*, *La Voce*, *op. cit.*, p. 233 ; E. GENTILE, La Voce *e l'età giolittiana*, Milan, Pan, 1972, p. 9-10. Sur *La Voce*, cf. aussi W. L. ADAMSON, *Avant-Garde Florence. From Modernism to Fascism*, Cambridge-Londres, Harvard University Press, 1993, p. 102-152 ; *Storia d'Italia. IV*, *op. cit.*, p. 649-651.
[133] G. PREZZOLINI, « Cronaca de *La Voce* », *art. cit.*, p. 12 ; E. GENTILE, La Voce *e l'età giolittiana*, *op. cit.*, p. 6. Par cette allusion au « puritanisme » des jeunes socialistes, nous songeons à la lutte contre l'alcoolisme qui constituait alors une partie importante de leur propagande ou à la sagesse de leurs mœurs évoqués notamment par M. Montagnana (cf. aussi S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 33).
[134] G. PREZZOLINI, « Cronaca de *La Voce* », *art. cit.*, p. 233. Souligné dans le texte.
[135] E. GENTILE, La Voce *e l'età giolittiana*, *op. cit.*, p. 54-56 ; G. PREZZOLINI, « Cronaca de *La Voce* », *art. cit.*, p. 54, 58 et 100. Le rapport équivoque entre culture et politique, entre pensée et action sur lequel s'était construite *La Voce*, fut à la base de la rupture entre le revue et G. Salvemini en 1911 : « *La Voce* voulait montrer la *nécessité de la culture dans la politique*, tandis que Salvemini la *nécessité de la politique dans la culture* » (*Ibid.*, p. 149, souligné dans le texte ; cf. aussi E. GENTILE, « Fortuna de *La Voce* », *art. cit.*, p. 934).
[136] E. GENTILE, La Voce *e l'età giolittiana*, *op. cit.*, p. 88.
[137] G. PREZZOLINI, « Cronaca de *La Voce* », *art. cit.*, p. 47. Souligné dans le texte original.

montrant par des études précises que cette conquête ne présentait pas d'intérêt pour l'Italie ; une fois la guerre déclenchée, *La Voce* ne persista pas cependant dans son opposition[138].

La Voce eut un important retentissement chez les jeunes socialistes. Elle « agit comme un levain dans les cercles turinois », auxquels elle apparaissait comme un « modèle d'éducation et de formation »[139]. Après la Première Guerre mondiale, plusieurs d'entre eux, de Palmiro Togliatti à Angelo Tasca, s'y référèrent : ce dernier y puisa quelque « conseil brillant »[140]. Il se souvenait aussi que *La Voce* lui avait permis de découvrir quelques bribes de littérature contemporaine, à laquelle il s'intéressait peu à cette époque. Dans une lettre à Gaetano Salvemini en 1913, il faisait référence à un article de Giuseppe Prezzolini sur le protectionnisme. De même, il examina la critique du concept de culture que Guido De Ruggiero avait développée dans les colonnes de la revue florentine : c'est donc par le biais de *La Voce* qu'il put prendre connaissance de ses idées, ainsi que de celles de Benedetto Croce sur cette question, qui avaient été exposées dans un numéro précédent[141]. La position d'Angelo Tasca sur le problème de la culture fut du reste en partie inspirée par la philosophie néo-idéaliste et présentait de visibles affinités avec le programme culturel de la revue[142] – nous y reviendrons. Plusieurs publications auxquelles Angelo Tasca collabora brièvement, d'*Il Corriere Universitario*[143] à *Utopia*, témoignaient de l'enseignement et de l'ascendant de

[138] Pour une présentation complète et exhaustive de la « politique de *La Voce* », cf. E. GENTILE, La Voce *e l'età giolittiana*, *op. cit.*, p. 57-86.
[139] *Id.*, « Fortuna de *La Voce* », *art. cit.*, p. 943-944.
[140] [A. TASCA], « Fare ognuno il proprio dovere », in *L'Ordine nuovo*, 16 août 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 175. Cf. aussi P. TOGLIATTI, « Parassiti della cultura », in *L'Ordine nuovo*, 15 mai 1919, désormais in *Id.*, *Opere. I – 1917-1926*, Rome, Editori riuniti, 1967, p. 27. P. Togliatti écrivait ainsi : « Qui ne se sent pas un peu fils de ces mouvements, qui ne garde pas un peu de cette passion ? ».
[141] « Autobiografia », *cit.*, p. 116 ; A. Tasca à G. Salvemini, [Bardonecchia, décembre 1913], in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 96. Il est ici question de l'article d'A. Tasca : a. t. [A. TASCA], « Una critica della cultura », *art. cit.*. G. De Ruggiero (1888-1948), l'un des principaux représentants de la philosophie néo-idéaliste, fortement influencé, pendant les années qui nous intéressent, par G. Gentile, fut un collaborateur assidu de *La Voce*, où il publia en 1912-1913 des articles dans lesquels il critiquait le concept de culture. Par ailleurs fondamentalement libéral, il finit par rompre avec Gentile et adopter de rigoureuses positions antifascistes (*Dizionario biografico degli italiani*).
[142] U. Carpi voit d'ailleurs dans les idées défendues par A. Tasca dans le débat avec A. Bordiga en 1912 sur les rapports entre socialisme et culture, « des échos substantiels des thématiques de *La Voce* » (U. CARPI, « Gramsci e le avanguardie intellettuali », *art. cit.*, p. 21-22).
[143] Le premier numéro de cette revue étudiante porte la date du 5 février 1913. Elle était destinée dans l'esprit de ses créateurs à « resserrer de plus en plus les liens qui [liaient] les étudiants entre eux », d'une part en défendant leurs intérêts, d'autre part « en traitant publiquement des questions que nous dirons de culture », c'est-à-dire de toute une série de « problèmes éthiques, philosophiques, sociaux et ainsi de suite » que les étudiants se devaient d'aborder. L'initiative avait donc un caractère nettement « culturel », très inspiré par *La Voce*. Le directeur en était M.-D. Anfossi, un ami de jeunesse d'A. Tasca (AT, Corrisp., fasc. 6). Selon R. Martinelli, la collaboration d'A. Tasca à ce journal étudiant avait « la fonction d'introduire dans le milieu universitaire les thèmes de la propagande socialiste » et il fut « le collaborateur qui [fournit] au journal les contributions les plus significatives », avec, outre cet article sur la critique du concept de culture développée par G. De Ruggiero, un texte consacré à l'ouvrage d'A. Labriola sur *La concentrazione capitalistica* (R. MARTINELLI, « Gramsci e il *Corriere Universitario* », *art. cit.*, p. 908 et 912).

La Voce[144]. Umberto Carpi propose au sujet de Gramsci ces quelques réflexions, qui peuvent s'appliquer aussi à Angelo Tasca :

> « Le jeune Gramsci […] *est intérieur* à la crise intellectuelle de l'avant-guerre […]. Il est évident que l'attention envers ce qui, comme *La Voce* de Prezzolini, exprimait le plus consciemment les symptômes de cette crise et tentait d'en organiser la spontanéité désorientée, comportait une forte propension tant pour certains modèles culturels emblématiques (Croce, Bergson, Sorel), que pour des formes artistiques consanguines. Le « *vocianesimo* », si nous voulons l'appeler ainsi, était un passage obligé, une sorte de nécessité physiologique pendant ces années. »[145]

Angelo Tasca fut également un « lecteur assidu » de *L'Unità* : une lettre à Gaetano Salvemini, son fondateur, remontant sans doute à 1913, en témoigne de manière éloquente[146]. Créée par Gaetano Salvemini après sa rupture avec *La Voce* lors de la guerre de Libye, *L'Unità* présentait de nombreux points communs avec la revue de Prezzolini, dont elle « reprenait l'engagement civil et culturel »[147], mais avec un caractère politique plus prononcé. Plusieurs collaborateurs de *L'Unità* avaient déjà collaboré à *La Voce*, dont elle regroupait, *grosso modo*, la partie démocrate et socialisante. Salvemini voua *L'Unità* à une tâche d'éducation culturelle et politique des élites. Certaines orientations, déjà présentes dans la *Voce*, lui donnèrent le ton particulier qui fit son attrait pour la jeune génération. Dénonçant le système de gouvernement de Giolitti, elle exhortait à la moralisation de la vie politique. Elle critiquait durement le Parti socialiste, en particulier sa tendance réformiste – bien que plusieurs rédacteurs de *L'Unità*, à commencer par Gaetano Salvemini, fussent certainement sur des positions réformistes –, tandis qu'elle témoigna un bref intérêt à la tendance révolutionnaire du PSI et à son *leader* Benito Mussolini. Elle s'inquiétait de « la tentation oligarchique des aristocraties ouvrières » et des tendances au repli partisan qui affectaient le PSI et prônait une « politique unitaire des masses », une ouverture, en particulier, vers les

[144] U. CARPI, « Gramsci e le avanguardie intellettuali », *art. cit.*, p. 20.
[145] *Ibid.*, p. 19.
[146] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit*. A. Tasca à G. Salvemini, [Bardonecchia, décembre 1913], in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 95-98 (et A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 29 décembre 1954, p. 301). Sur les liens entre G. Salvemini et A. Tasca, cf. la très bonne introduction d'E. SIGNORI, « Introduzione », in *Ibid.*, p. 9-93 et, plus particulièrement, pour la période traitée ici, p. 15-24.
[147] F. GOLZIO, A. GUERRA, « Introduzione », in *La cultura del '900 attraverso le riviste. V* – L'Unità *e* La Voce politica *(1915)*, Turin, Einaudi, 1962, p. 13 pour la citation et 13-14 et 16 pour la remarque qui précède.

paysans méridionaux. Angelo Tasca, qui portait lui-même un jugement sévère sur son parti, y fut sensible[148].

L'attention accordée à la question méridionale et à la défense du libre-échange – les deux thématiques sont étroitement liées – constituèrent l'un des principaux apports de *L'Unità*. Salvemini souhaitait que le mouvement ouvrier, implanté principalement dans les centres industriels du Nord, s'assurât « la direction du mouvement d'émancipation paysanne du despotisme féodal, de l'oppression bureaucratique et de toute condition d'infériorité politique » : il prônait une alliance des ouvriers du Nord avec les paysans du Sud visant à « une transformation radicale de la société italienne » dans un sens démocratique[149]. La question méridionale était liée à la structure économique du pays, fondamentalement défavorable aux petits paysans du sud et à la petite propriété, en raison, en particulier, des protections douanières, allant de pair avec un processus de concentration[150]. La solution aux problèmes du *Mezzogiorno* passait donc par la défense du libre-échange et plus généralement de la liberté économique. Ces idées, déjà présentes dans *La Voce*, furent accueillies avec enthousiasme par Angelo Tasca et certains jeunes socialistes. Au début de 1914, lui-même et Ottavio Pastore, convaincus « de l'importance du problème méridional dans la politique socialiste » dont ils « faisaient […] l'un des pivots de son renouveau », tentèrent, sans succès, de promouvoir dans la section socialiste de Turin la candidature de Gaetano Salvemini ; ils entendaient exprimer par ce geste la « solidarité du prolétariat du Nord avec les paysans du Sud »[151]. La même année, Angelo Tasca, Antonio Gramsci et Palmiro Togliatti s'associèrent, en signant un document établi par des étudiants turinois, aux célébrations organisées en l'honneur d'Edoardo Giretti, l'un des principaux partisans de l'anti-protectionnisme[152].

---

[148] Une lettre d'A. Tasca G. Salvemini est très éloquente à cet égard (G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 96). Sur les thématiques développées dans *L'Unità*, cf. F. GOLZIO, A. GUERRA, « Introduzione », *op. cit.*, p. 16-17, 25-27 et 29. Sur la critique de Giolitti et du réformisme, cf. également G. DE CARO, *Gaetano Salvemini*, Turin, UTET, 1970, p. 116-118 et 239.

[149] F. GOLZIO, A. GUERRA, « Introduzione », *op. cit.*, p. 33-34 et G. GALASSO, « Il meridionalismo di Salvemini », in E. SESTAN (dir.), *Atti del convegno su Gaetano Salvemini (Firenze, 8-10 novembre 1975)*, Milan, Il Saggiatore, 1977, p. 299-300.

[150] F. GOLZIO, A. GUERRA, « Introduzione », *op. cit.*, p. 63.

[151] Cet épisode est notamment relaté par A. Tasca dans « La storia e la preistoria », *art. cit.* (cf. aussi l'échange de lettres entre Salvemini et Tasca à ce propos en 1954, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 298-305 et A. Tasca à P. Sraffa, [Paris], 5 octobre 1927, AT, Corrisp., fasc. 392) : le député socialiste de la IV^{e} circonscription de Turin, P. Gay, était mort subitement au début de l'année 1914. A. Tasca et O. Pastore pensèrent alors proposer à la section socialiste de Turin de présenter G. Salvemini. Mais l'initiative ne put aboutir, puisque Salvemini, qui eût pourtant volontiers donné son accord, n'était plus membre du PSI depuis plusieurs années. Ne désespérant pas de rénover le parti, les deux jeunes socialistes se firent fauteurs d'une candidature Mussolini, sur qui se portaient alors tous les espoirs des aspirants au renouveau, mais sans plus de succès, comme nous l'avons vu.

[152] G. BERGAMI, « Tasca e Gramsci », *art. cit.*, p. 96-97 et *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 38. Il s'agit du document : *Antiprotezionisti italiani per Edoardo Giretti*, Rome, Libreria Romana, 1914, cité in G. MORI, *Studi*

Angelo Tasca voyait dans le protectionnisme l'un des mécanismes fondamentaux du capitalisme moderne, qui rendait possible l'existence d'un capitalisme financier indépendant du capitalisme industriel. Les entraves au libre-échange étaient à ses yeux intimement liées au processus de concentration du capital : il s'agissait là des deux faces (intérieure et extérieure) d'une même tendance à la protection et à la limitation de la production[153]. Il faisait donc de la lutte pour le libre-échange l'un des pivots de la politique socialiste et était convaincu qu'il « pouvait être l'un des ferments spirituels qui [prépareraient] l'avènement de la société socialiste »[154].

Les jeunes lecteurs de *L'Unità*, en particulier Angelo Tasca, furent aussi marqués par l'approche essentiellement empiriste des idées proposées par la revue de Salvemini, ce qu'on a appelé le « problémisme ». *L'Unità* se proposait d'étudier rigoureusement, en-dehors de toute théorie préconçue ou de tout préjugé idéologique, les problèmes de la vie politique, sociale et économique italienne, et d'y chercher des solutions concrètes. Cette approche, reposant sur la confiance dans l'expérience et dans les faits, mettant l'accent sur la méthode qui ne serait *a priori* l'expression d'aucune conception particulière du monde, était notamment inspirée par la méfiance de Salvemini à l'égard de la philosophie et des théories abstraites[155]. Plus proche du positivisme, elle s'éloignait donc de la démarche spéculative des philosophes néo-idéalistes dont elle contrebalança ou atténua au moins l'influence sur les jeunes gens comme Angelo Tasca. Cette revue aida néanmoins aussi beaucoup de jeunes socialistes « à mettre de côté les interprétations positivistes du marxisme » et à se détacher du socialisme déterministe, par exemple grâce aux écrits qu'y fit paraître Rodolfo Mondolfo. Selon une interprétation d'Alceo Riosa, peut-être un peu forcée, ce serait uniquement dans cette limite – celle du socialisme volontariste teinté d'idéalisme de Mondolfo – qu'Angelo Tasca aurait accueilli le « problémisme » salveminien[156]. Il nous semble, au contraire, que celui-ci eut en lui une résonance profonde. Il en ressentit vivement l'enseignement et voulut

---

di storia dell'industria, Rome, Editori Riuniti, 1967, p. 233-234. Nous n'avons pas pu prendre connaissance directement de ce document. L'industriel séricicole E. Giretti (1864-1928), voyant dans la liberté commerciale un gage de paix, s'engagea très tôt dans la lutte contre le protectionnisme. Ce fut précisément au début des années 1910 que ses idées trouvèrent le plus large écho (*Dizionario biografico degli italiani*).

[153] a. t. [A. TASCA], « La concentrazione capitalistica », in *Il Corriere Universitario*, 5 avril 1913, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 119. Souligné dans le texte.

[154] A. Tasca à G. Salvemini, [Bardonecchia, décembre 1913], in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 96-97.

[155] F. GOLZIO, A. GUERRA, « Introduzione », *op. cit.*, p. 22 ; N. BOBBIO, « Salvemini e la democrazia », in E. SESTAN, *Atti del convegno su G. Salvemini*, *op. cit.*, p. 113-114 et 121. Sur l'idée du positivisme comme simple méthode ou, au contraire, comme conception du monde, cf. E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 65-67.

[156] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 25. F. GOLZIO, A. GUERRA, « Introduzione », *op. cit.*, note 1 p. 27. B. Croce collabora épisodiquement à *L'Unità* (G. DE CARO, *G. Salvemini*, *op. cit.*, p. 202 et suiv.).

en « maintenir le culte » auprès des jeunes socialistes turinois[157]. Lui-même dit « devoir » beaucoup au problémisme de *L'Unità* et de Salvemini, à cette « préoccupation constante des "principes", qui, nourris d'instances concrètes, fournissaient une boussole apte à naviguer entre les méandres de l'action, sans perdre ni le cap, ni la vision du port d'arrivée ». Il lui apparut comme une manière de concilier pensée et action, théorie et pratique[158]. Ainsi, différentes influences s'exercèrent sur la formation intellectuelle d'Angelo Tasca[159] : on y perçoit l'enchevêtrement de suggestions positivistes et néo-idéalistes et *L'Unità* fut comme un miroir du débat intellectuel majeur de ces années.

Une autre voie peut aussi aider à cerner l'orientation idéaliste du jeune Angelo Tasca. En 1914, il dédia à Giuseppe Lombardo Radice l'article « I socialisti e la scuola », le seul qu'il publia dans la revue *Utopia* de Mussolini[160]. Giuseppe Lombardo Radice, néo-hégélien proche de Gentile, également socialiste et ardent défenseur de la cause méridionale, collaborait aux revues florentines, *La Voce* et *L'Unità*. Il semble avoir alors été une référence privilégiée pour le jeune socialiste turinois, très intéressé par les questions de pédagogie, comme le relèvent Alceo Riosa et Sergio Soave. Angelo Tasca fréquenta à l'Université les cours de la « *scuola di magistero* », une sorte d'école normale, destinée à la formation à l'enseignement, et suivit pendant plusieurs années les cours de pédagogie dispensés par Giovanni Vidari[161]. L'article publié dans *Utopia* fournit un autre indice de son goût pour la

[157] A. Tasca à G. Salvemini, [Bardonecchia, décembre 1913], in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 95 et 97 ; cf. aussi « La settimana politica », in *L'Ordine nuovo*, 2-15 mai 1919, cité in P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 33 (P. Spriano attribue ce texte à A. Tasca) et A. TASCA, « Perché sono socialista. Note in margine ad una polemica », in *Energie Nove*, 15-31 mars 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 159. Cf. aussi E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 19-20.

[158] A. TASCA, « Pagine inedite », in *Esperienze e studi socialisti in onore di Ugo Guido Mondolfo*, Florence, La Nuova Italia, 1957, p. 316.

[159] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 27.

[160] A. TASCA, « I socialisti e la scuola », *art. cit.*, p. 121-131.

[161] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 21-22 ; S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 62-63 ; tableau des cours suivis et des examens présentés par A. Tasca à la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Turin. Une lettre d'A. Tasca à I. Toscani du 9 septembre 1915, citée par A. Riosa, témoigne aussi de cet intérêt pour la pédagogie : il lui donnait des indications et lui conseillait des lectures concernant le problème de l'éducation. Il suivit les cours compris dans le cursus de la « *scuola di magistero* » en 1912-1913 et 1914-1915. Il fut inscrit aux cours de pédagogie de 1913-1914 à 1916-1917 ; il se présenta à l'examen de pédagogie en octobre 1914 et maintint son inscription à ce cours après avoir réussi brillamment son examen (il obtint 30/30), pendant trois autres années universitaires. Au début des années 1930, A. Tasca s'intéressait encore aux questions relatives à l'école (G. ALTMAN, A. ROSSI, « Une école moderne à Paris », in *Monde*, 1er novembre 1930 ; A. ROSSI, « Une méthode pédagogique à l'école et dans la vie », in *Ibid.*, 18 avril 1931). En 1951, l'ami de jeunesse M. Anfossi écrivait à A. Tasca : « Mais il est inutile que j'enseigne son métier à un Pédagogue » (AT, Corrisp., fasc. 6). Quant à lui, A. Tasca, constatant, en 1948, son incapacité à se plier aux règles du journalisme de bas étage, reconnaissait qu'il y avait « chez [lui] un "complexe" d'historien et de pédagogue », lié au « besoin d'éclairer le lecteur, de le persuader, de le gagner à des conclusions à la fois précises et nuancées » (AT, cahier n°40 : [1945-1948], p. 381). Les conceptions pédagogiques de G. Lombardo Radice semblent avoir aussi intéressé A. Gramsci (G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 127-129 et 154-155).

pédagogie. En 1907, Giuseppe Lombardo Radice avait fondé une revue consacrée aux questions pédagogiques et scolaires, *Nuovi Doveri*, désireuse d'œuvrer « à la rénovation de l'école » en amenant le maître à prendre conscience de ses « nouveaux devoirs »[162]. Il avait publié ensuite des *Saggi di propaganda politica e pedagogica* (1910), qui « intégraient une vision pédagogique de type idéaliste avec une vision de type salveminien, reliée à une forte tension éthico-politique visant à l'émancipation du peuple » et des *Lezioni di didattica e ricordi di esperienza magistrale* (1913), qu'Angelo Tasca avait sans doute alors déjà lus[163].

Tout le système pédagogique de Giuseppe Lombardo Radice s'articulait autour de la notion d'« auto-éducation »[164]. Selon ce principe, l'élève devait acquérir les connaissances par lui-même, à travers l'expérience, avoir une part active dans sa propre formation et non absorber passivement ce que le maître lui enseignait ; il fallait qu'il fît sien ce qu'il apprenait. C'était donc l'enfant et son développement spirituel et intellectuel qui se trouvaient au centre de cette approche éducative : comme l'expliquait Angelo Tasca, « parmi les idées animatrices de ce groupe d'éducateurs pour qui l'école "se réforme par elle-même", celle du *respect de la personnalité de l'enfant* [était] de loin la principale »[165]. Le rôle du maître s'en trouvait modifié : il accompagnait l'élève dans sa formation, mais ne cherchait pas à lui inculquer telle ou telle « vérité » ; il intervenait moins dans le contenu de l'enseignement, que dans la manière dont celui-ci se faisait, en cherchant à « orienter » l'enfant « vers cette maturité d'esprit qui lui permettra (par laquelle il sentira le besoin) de se faire une conviction propre » sur les problèmes politiques, spirituels etc.. Ceci devait se faire par un processus dialectique, « fait d'oppositions, de tensions, de synthèses toujours mises en question et toujours à reconquérir » et par le travail critique, qui devaient être à la base de toute éducation. Il s'agissait de susciter chez l'élève « un sens de la responsabilité », de lui permettre d'acquérir une autonomie intellectuelle et de développer ainsi toute son humanité : de « le faire "homme", en s'adressant seulement à ce qu'il a, en germe, d'humain »[166]. Nous touchons là un aspect important des conceptions pédagogiques de Lombardo Radice : l'éducation, et à travers elle la culture, devait permettre à l'enfant, en s'élevant, d'atteindre à sa pleine humanité et de dépasser son être propre pour embrasser toute l'humanité (la culture

[162] Nous utilisons la notice consacrée à G. Lombardo Radice dans le *Dizionario biografico degli italiani*. Sauf indication contraire, toutes les informations biographiques concernant G. Lombardo Radice sont extraites de cette notice.
[163] Ainsi qu'en témoigne une note à l'article qu'A. Tasca écrivit sur « Les socialistes et l'école » (A. TASCA, « I socialisti e la scuola », *art. cit.*, note 1, p. 131).
[164] La même idée se trouvait à la base des conceptions pédagogiques de G. Gentile (cf. G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 115).
[165] A. TASCA, « I socialisti e la scuola », *art. cit.*, p. 125.
[166] *Ibid.*, p. 125.

« universalise l'homme »). Cette école nouvelle devait être, selon le nom que lui donna Lombardo Radice, une « école sereine ».

A la lecture de l'article qu'Angelo Tasca consacra en 1913 à la question de l'école, les affinités avec les conceptions de Giuseppe Lombardo Radice apparaissent évidentes. Le jeune socialiste turinois faisait sienne la conception heuristique d'une école centrée sur l'élève. Selon lui, n'aurait d'empreinte durable sur l'esprit de l'enfant que ce qu'il acquerrait par lui-même, de façon autonome. Si cette approche indique déjà une visible proximité entre les idées d'Angelo Tasca et celles de Lombardo Radice, le jeune homme formulait explicitement un jugement très positif sur les tentatives néo-idéalistes de réforme de l'école. Il se réjouissait de ce mouvement qui voulait « faire entrer un air et une lumière neuve dans l'école » et qui avait « son épine dorsale dans la philosophie néo-idéaliste » : il poserait « en face de nous des hommes au lieu de momies, [il voulait] faire des jeunes gens "jeunes" : humanité et jeunesse qui [étaient] les plus sûrs alliés »[167] du socialisme. Mais s'il proclamait son accord avec les principes fondamentaux de la réforme scolaire et pédagogique néo-idéaliste, le jeune socialiste ajoutait que les « exigences » d'une telle réforme ne seraient satisfaites que dans une société socialiste[168]. Car,

> « s'il est vrai que le renouveau de l'école doit s'inspirer des principes et de la pratique de la nouvelle pédagogie, le problème de l'école ne peut être résolu, précisément à la lumière de cette nouvelle pédagogie, sans la correction de la révolution socialiste. L'école *nouvelle* doit se réaliser dans un environnement vivant, certes, mais serein. L'école d'un monde où les oligarchies bourgeoises défendent bec et ongles leurs positions de privilège, en devenant porteuse de ces positions, ne peut pas être *sereine*. »[169]

Les idées développées par les pédagogues néo-idéalistes supposaient un bouleversement de l'ordre social. Sans une « inversion des valeurs », un profond changement culturel, l'école nouvelle n'était pas non plus possible : il fallait substituer au « prestige des armes […] celui de l'intelligence » et à la « libre concurrence » l'idée du « "libre concours" de toutes les forces vives productrices »[170]. Ce faisant, Angelo Tasca ajoutait aux idées néo-idéalistes en matière scolaire une charge révolutionnaire qu'elles n'avaient pas nécessairement. Le mouvement socialiste pouvait selon lui les faire siennes. Il fallait aussi dès à présent lui insuffler l'esprit qui animait les éducateurs néo-idéalistes. Si l'école dont ils

[167] *Ibid.*, p. 124-125.
[168] *Ibid.*, p. 131 ; A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 36.
[169] A. TASCA, « I socialisti e la scuola », *art. cit.*, p. 128.
[170] *Ibid.*, p. 129.

rêvaient ne pouvait prendre réellement forme que dans une société socialiste, il était du moins possible de s'en inspirer pour l'action présente, en vue de la révolution. La révolution serait le fait du « peuple », et du peuple seul – « le peuple s'affranchira par lui-même, avec ses seules forces » – qui

> « en prenant conscience de sa propre "humanité", en devenant capable de porter sur ses épaules par lui-même le poids des droits et des devoirs naturels de la nouvelle conscience, en entrant résolument dans la vie, dans toute la vie, rendra possible les solutions du problème éducatif, à condition qu'il porte, lui seul, avec soi, ces solutions, dans tout leur caractère concret. Les socialistes, en provoquant, en aidant ce mouvement *autonome* de la part des travailleurs, en les habituant à vivre, en leur donnant le moyen d'apprécier ce dont ils étaient exclus dans le passé, ce qu'ils pourront être dans l'avenir, sont les *accoucheurs* [en français dans le texte] d'une grande force sociale, qui arrachera les belles idées des pédagogues au jeu stérile de l'excès de bavardage et de publication. Les idées deviendront des forces et prendront corps dans la société. »[171]

L'inspiration idéaliste de ces lignes est indéniable. De même que dans l'« école sereine », le maître devait accompagner le mouvement intérieur d'apprentissage de l'élève, dans la société capitaliste, pour préparer la révolution, le mouvement socialiste devait encourager et seconder le processus par lequel les travailleurs prenaient conscience de leur humanité. Il en découlait presque pour Angelo Tasca une norme d'action socialiste, où l'action culturiste auprès des jeunes socialistes, s'inspirant des principes pédagogiques néo-idéalistes, prenait tout sa portée : « A ceux enfin qui voudraient savoir si nous ferons la révolution "avec l'école" ou "contre l'école" et avoir une formule, nous répondons qu'elle sortira *de notre école*, c'est-à-dire de toute l'action socialiste, éclaireuse et conquérante de consciences. »[172]

[171] *Ibid.*, p. 130.
[172] *Ibid.*, p. 131.

1.3. Les fondements de la conception du socialisme d'Angelo Tasca

1.3.1. Socialisme et culture

A l'automne 1915, Angelo Tasca accompagna une photographie offerte à un ami de ces quelques mots, où se concentre la substance de l'engagement socialiste de ses années de jeunesse : « A l'ami Monfisani, avec le souhait que plus l'esprit s'instruit, plus l'âme se prolétarise et l'un et l'autre servent à la foi commune »[173]. Jusqu'en 1914, Angelo Tasca s'employa à diffuser parmi les jeunes socialistes l'idée de « la nécessité de l'étude, de la recherche, d'un esprit critique toujours en éveil »[174], pour préparer la révolution et la future société socialiste : l'action révolutionnaire ne serait pas le fruit d'un soulèvement spontané, mais requérait une sérieuse préparation culturelle du prolétariat, en particulier des travailleurs les plus jeunes. Pour Alceo Riosa, il s'agit là du « thème dominant du militantisme politique » de Tasca, qui inspira et imprégna toute son activité pendant les années précédant la Première Guerre mondiale[175]. Cela se traduisit, concrètement, par des initiatives visant à assurer la formation intellectuelle des jeunes socialistes. Ainsi, en novembre 1912, *Il Grido del Popolo* annonça-t-il la création à Turin, à la suite du congrès des Jeunes socialistes piémontais et du congrès national de Bologne, d'une bibliothèque de sciences politiques et sociales, afin de satisfaire à cette exigence. En 1914 fut constitué, à l'initiative d'Angelo Tasca, un groupe étudiant de culture au sein du *Fascio giovanile* de Turin. Le jeune homme participa également assidûment aux activités de l'école de culture d'une section de jeunes socialistes turinois, où il tint de nombreuses conférences[176].

La pédagogie heuristique d'Angelo Tasca, que nous venons d'exposer, aide à comprendre la manière dont il aborda les problèmes de la culture et des rapports entre culture et socialisme auxquels elle était intrinsèquement liée. La réflexion sur ces questions, que l'on a pris l'habitude de désigner sous le mot – choisi d'abord presque par dérision – de

[173] AT, cahier AW : [1951-1957], p. 1. La dédicace portait la date du 24 octobre 1915 ; A. Tasca la reporta dans ce cahier en juillet 1951.
[174] « Autobiografia », *cit.*, p. 116-117.
[175] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 28.
[176] « Rubrica dei giovani », in *Il Grido del Popolo*, 16 novembre 1912 ; « Fascio giovanile », in *Il Grido del Popolo*, 28 mars 1914.

« culturisme »[177], occupa alors l'essentiel de la pensée et de l'action socialiste d'Angelo Tasca. Elle prend ses racines non seulement dans le néo-idéalisme italien – et plus spécifiquement dans l'approche pédagogique et éducative de ce courant de pensée –, mais aussi dans le marxisme de Rodolfo Mondolfo et dans le problémisme de Gaetano Salvemini. L'idéalisme en fut néanmoins une source essentielle. Du principe d'« auto-éducation » à l'insistance sur l'autonomie dans l'apprentissage, de la conception de la culture au lien étroit dans lequel culture et humanité étaient associées : les principaux éléments de la « révolution » néo-idéaliste apparaissent en filigrane dans le « culturisme » du jeune socialiste turinois.

Le débat qui l'opposa en 1912 à Amadeo Bordiga – alors lui aussi l'un des *leaders* de la jeunesse socialiste italienne – fut certainement le moment le plus visible de son engagement en faveur d'une action culturelle des jeunes socialistes. Le congrès de la Jeunesse socialiste piémontaise (Alessandria, septembre 1912), considéré comme « très réussi » par le correspondant de *l'Avanti !*, s'était achevé sur le vote d'un ordre du jour sur « la culture des jeunes », explicitement inspiré par Tasca – on peut ainsi mesurer son influence parmi les jeunes socialistes piémontais[178]. Ce texte enjoignait les jeunes militants de se préparer culturellement et souhaitait que l'organe de la Fédération des Jeunesses socialistes, *L'Avanguardia*, fût orienté dans ce sens[179]. La question, débattue à Turin, fut à nouveau abordée au cours du congrès national des Jeunesses socialistes, tenu quelques jours plus tard à Bologne, dans le cadre des débats sur *L'Avanguardia* : pour la direction sortante, le journal devait « devenir de plus en plus un instrument de lutte »[180], tandis que pour Angelo Tasca, comme le laissait comprendre le texte voté par les jeunes turinois, il devait être avant tout un instrument de formation et de préparation intellectuelle de la jeunesse socialiste. Lors du vote sur les ordres du jour proposés à l'issue de cette discussion, la tendance « culturiste » fut battue de peu, recueillant 2465 voix, contre 2730 pour la direction du journal[181].

[177] Nous reprenons ici la traduction du terme « culturisti » que donne R. Paris dans A. GRAMSCI, *Cahiers de prison. II – Cahiers 6, 7, 8 et 9*, Paris, Gallimard, 1983, p. 662.
[178] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 31.
[179] « III Congresso Giov. Social. Piemontese », in *L'Avanguardia*, 15 septembre 1912 ; « Congresso Giovanile Socialista Piemontese », *art. cit.* et A. TASCA, « Echi del Congresso dei giovani socialisti piemontesi », in *Avanti !*, 4 septembre 1912. Dans un courrier à l'*Avanti !*, A. Tasca ajoutait que son ordre du jour avait été adopté par 934 voix, 21 délégués s'étant abstenus ; d'après le compte-rendu de *L'Avanguardia*, il fut voté « à l'unanimité ».
[180] G. ARFE, *Il movimento giovanile socialista. Appunti sul primo periodo (1903-1912)*, Milan, Edizioni del Gallo, 1973, p. 109.
[181] « Un Congresso che è una vittoria ! Dopo Bologna », in *L'Avanguardia*, 29 septembre 1912 et A. TASCA, « La posta dell'*Unità* – Il problema della cultura e i giovani socialisti », in *L'Unità*, 26 octobre 1912. Deux ans après, A. Tasca revint à la charge, toujours porteur du même étendard, et posa à nouveau le problème :

Le problème fut ensuite repris, sous un angle plus large, au cours de la discussion sur la motion d'Amadeo Bordiga « Education et culture de la jeunesse socialiste »[182]. Selon le jeune ingénieur napolitain – « le seul des congressistes jeunes et vieux qui ait su donner une formulation théorique, logique, aux méfiances envers l'œuvre de culture » [183], selon Angelo Tasca – la formation des jeunes socialistes ne pouvait résulter que de l'action subversive, des discussions sur son orientation, et se développer que « dans le vif de la lutte et du conflit social »[184]. L'action devait donc avoir la priorité sur la culture : cette position était exactement inverse de celle retenue par les jeunes socialistes piémontais, pour qui l'action devait reposer sur une préparation culturelle et technique suffisante. De plus, selon Amadeo Bordiga, le sentiment de solidarité des travailleurs suffisait à inspirer leur action : en somme, il y avait opposition entre ce sentiment spontané sur lequel l'action des socialistes devait s'appuyer et une conscience de classe issue d'une élaboration intellectuelle patiente et volontaire. Il fallait faire « œuvre de sentiment, non de culture »[185]. Pour Angelo Tasca en revanche, il s'agissait de deux moments de la révolution socialiste, qui, loin de s'opposer, étaient étroitement liés : la conscience de classe se fondait sur ce sentiment de solidarité, pour l'enrichir et le solidifier[186]. Le sentiment de solidarité qu'éprouvaient les travailleurs était éveillé par leur vie matérielle, mais était trop instable et fragile – il risquait de faiblir si leur situation matérielle changeait – pour aboutir à une action conséquente sur le plan révolutionnaire ; ce n'était qu'un point de départ et l'action socialiste exigeait une prise de conscience volontaire et autonome par les travailleurs de leur situation commune et de l'injustice de cette situation. L'aiguillon « matériel » qui suscitait chez eux un sentiment de solidarité devait être relayé par l'activité de l'esprit : « la vie ouvrière *détermine* la foi socialiste seulement dans le sens où elle est riche d'épisodes qui, observés, confrontés, médités sous le feu constant de notre

« Comment peut-on prétendre éclairer avec l'obscurité, éclaircir avec la confusion ? », se demandait-il (*Id.*, « Il nostro giornale », in *L'Avanguardia*, 9 août 1914).

[182] A. TASCA, « Il problema della cultura », *art. cit.* Les conclusions de ces discussions entre jeunes socialistes ne furent pas mises au vote au congrès de Bologne, sur la demande d'A. Bordiga qui déclara admettre les principes généraux défendus par les « culturistes », à condition qu'aucun ordre du jour ne fût voté (« Un Congresso che è una vittoria », *art. cit.*). Selon Tasca, la raison de cette curieuse attitude serait à rechercher dans le fait que les thèses en faveur d'une préparation culturelle auraient obtenu la majorité. Ceci ne fut pas contredit par A. Bordiga dans les colonnes de *L'Unità*. Sur la position d'A. Bordiga dans ce débat, cf. aussi F. LIVORSI, *Amadeo Bordiga : il pensiero e l'azione politica, 1912-1970*, Rome, Editori Riuniti, 1976, p. 26-37.

[183] A. TASCA, « Il problema della cultura », *art. cit.*

[184] A. BORDIGA, « La posta dell'*Unità* – Il problema della cultura e i giovani socialisti », in *L'Unità*, 26 octobre 1912 ; cf. aussi *Id.*, « Preparazione culturale o preparazione rivoluzionaria ? », in *L'Avanguardia*, 20 octobre 1912.

[185] *Id.*, « Il "punto di vista" », in *L'Avanguardia*, 15 décembre 1912.

[186] A. TASCA, « Note di un "culturista" », in *Ibid.*, 22 décembre 1912, publié par A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 104.

propagande, donnent la "conscience de classe" »[187]. En écrivant ceci, le jeune turinois avait sans doute médité les idées semblables développées un an auparavant par Rodolfo Mondolfo dans *L'Unità* ; Mondolfo mettait cependant davantage l'accent, nous semble-t-il, sur la part de l'action dans la formation de la conscience. Dans une approche volontariste du rapport entre choses – conditions extérieures objectives – et idées – conscience –, Mondolfo exhortait les socialistes à rechercher « l'adhésion active des consciences ». Il reprochait aux réformistes comme aux révolutionnaires de négliger le problème de la conscience, pour ne considérer que les « choses », si bien que « le prolétariat [s'habituait] à concevoir le socialisme uniquement sous une forme négative, comme opposition aux conditions extérieures : pas à le vivre comme un principe actif et directeur de sa conscience et de sa volonté »[188].

Tout ceci fournit une clé, révélée par Amadeo Bordiga dans l'un de ses articles[189], pour mieux comprendre les termes de ce débat. Une fois encore apparaît l'opposition entre une interprétation matérialiste et une approche du socialisme faisant une place à des éléments d'inspiration idéaliste. Pour Bordiga, défiant à l'égard de la culture sur la base d'une conception rigoureusement matérialiste du marxisme, de même que « les opinions humaines [étaient…] le reflet et non la cause des conditions économiques du milieu », le socialisme était « *le reflet intellectuel et sentimental de la lutte de classe* »[190]. La propagande socialiste devait donc prendre appui sur des idées qui avaient leurs racines dans la réalité économique et sociale et en particulier sur le sentiment spontané de solidarité qui unissait les travailleurs : elle pouvait les « seconder », mais non les provoquer[191]. Bordiga se plaisait à répéter que ce qu'il appelait un « point de vue » politique n'était « pas un fait intellectuel, philosophique, mais [était] au contraire un fait *sentimental*, lié au milieu […et que] chacun dans l'action politique représente les tendances d'un milieu qui le domine et se superpose aux siennes ». On ne saurait exprimer plus clairement le désaccord philosophique à la base du débat entre les deux jeunes hommes sur le « culturisme ». Nous y reviendrons.

Pour Amadeo Bordiga, l'organisation politique socialiste ne devait pas s'occuper directement de la préparation culturelle de ses membres, qui devait plutôt être laissée « à l'initiative individuelle ». Il niait l'efficacité pratique de la formation culturelle des jeunes

[187] A. TASCA, « I socialisti e la scuola », *art. cit.*, p. 124. Souligné dans le texte.
[188] R. MONDOLFO, « Socialismo e filosofia », in *L'Unità*, 3, 10 et 17 janvier 1913, in *Id., Umanesimo di Marx, op. cit.*, p. 126 ; A. RIOSA, *A. Tasca socialista, op. cit.*, p. 23-24.
[189] Sauf mention contraire, toutes les citations insérées dans ce paragraphe sont extraites d'A. BORDIGA, « Il "punto di vista" », *art. cit.*
[190] *Id.*, « Preparazione culturale », *art. cit.* Souligné dans le texte.
[191] *Ibid.*

socialistes aux fins de la révolution. Pour l'heure, la propagande ne valait pas tant pour la diffusion des « principes élémentaires du socialisme », que comme incitation directe à la lutte dans une perspective révolutionnaire. L'élaboration d'une culture socialiste, distincte de la culture bourgeoise, ne lui paraissait du reste pas envisageable dans le cadre du régime capitaliste ; la culture était même, au fond, conservatrice et risquait d'éloigner les travailleurs du point de vue « prolétarien » auquel les socialistes devaient s'efforcer de les amener[192]. Pour Bordiga, en somme, « préparation culturelle et préparation révolutionnaire […étaient] deux termes qui [s'excluaient] l'un l'autre »[193] ; pour Angelo Tasca en revanche, ils se complétaient et se supposaient.

Ce dernier partait quant à lui d'un constat critique de l'état du Parti socialiste, embourbé dans l'activité parlementaire et de stériles luttes de tendance. Tout en n'étant pas négligeable, ni complètement inutile, l'activité électorale et parlementaire n'avait pas l'importance excessive que tendait à lui accorder le Parti ; elle lui avait d'ailleurs ôté « beaucoup de sérieux et de moralité »[194]. Il était convaincu que « la victoire du socialisme ne se [préparait] pas (hélas) avec les coups de vent électoraux (qui ont cependant une importance même limitée), mais par l'élaboration pénible et ardente des nouvelles valeurs idéales accomplie par les rares personnes qui s'en révèlent dignes »[195]. Quant aux querelles de tendances entre réformistes et révolutionnaires, elles étaient viciées dès le départ par une conscience imparfaite des rapports entre les objectifs poursuivis et les moyens employés pour y parvenir. Selon le critère énoncé par Lassalle, moyens et fins devaient être de la même nature et le choix des moyens politiques à mettre en œuvre devait toujours être éclairé par la conscience de ce que l'on cherchait à atteindre[196]. Il était donc nécessaire de « bien poser le fondement théorique, qui [devait] investir toute la vie et éclairer toute la vie » : cela aussi devait être l'objet d'une bonne préparation culturelle. Réformistes et révolutionnaires, obsédés par le problème des moyens politiques auxquels devait recourir le Parti socialiste, en oubliaient leur objectif et risquaient de substituer la définition des instruments de la politique

[192] *Id.*, « Il problema della cultura », *art. cit.*. Cf. aussi *Id.*, « Il "punto di vista" », *art. cit.* ; *Id.*, « Preparazione culturale », *art. cit.*
[193] G. ARFE, *Il movimento giovanile socialista*, *op. cit.*, p. 111.
[194] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit.*, p. 102. Des idées similaires sont également exprimées dans une lettre d'A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [1913] (FIG, AG, A/1581). Remarquons au passage l'empreinte laissée par le moralisme qui filtrait des pages de *L'Unità*.
[195] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [1913], FIG, AG, A/1581.
[196] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit.*, p. 102. Cf. aussi [A. TASCA], « Battute di preludio », in *L'Ordine nuovo*, 1er mai 1919, in P. SPRIANO (dir.), *La cultura italiana del '900 attraverso le riviste. VI – L'Ordine nuovo (1919-1920)*, Turin, Einaudi, 1963, p. 115 et a. t. [A. TASCA], « La battaglia delle idee », in *L'Ordine nuovo*, 6 septembre 1919.

socialiste à la finalité qui les exigeait et les justifiait, la révolution prolétarienne. « Au fond », constatait le jeune homme avec une certaine amertume, « on ne tend qu'à cela (tant de la part des réformistes que de celle des révolutionnaires, presque toujours) : étant données *ces* conditions pratiques, *comment ferons-nous pour devenir plus nombreux* » ; ce qui était supposé n'être qu'un moyen – le nombre – devenait un but en soi[197]. Rodolfo Mondolfo avait exposé des réflexions analogues dans *L'Unità* en janvier 1913. Le constat désolé de l'état des débats au sein du PSI était au fond le même chez les deux hommes, bien que tous deux fussent convaincus de la nécessité de continuer à œuvrer à l'intérieur du Parti, ainsi que le montre Alceo Riosa ; Rodolfo Mondolfo avait d'ailleurs choisi de s'exprimer sur ce sujet précisément dans *L'Unità*, très portée vers la critique des partis et spécialement du Parti socialiste. Pour Mondolfo en effet, « la claire conscience des prémisses et la vision nette de la fin [étaient] les deux conditions de la cohérence dans la pensée et de l'assurance dans l'action : il [fallait] donc une conscience théorique, le socialisme [devait] avoir sa philosophie »[198]. Angelo Tasca ne disait pas autre chose lorsqu'il encourageait les jeunes socialistes à se forger une culture. La manière dont Mondolfo envisageait le rapport entre socialisme et philosophie était en parfaite syntonie avec ses idées « culturistes » ; tout porte à croire que sur ce point, le jeune homme fut influencé par lui.

Plus grave encore aux yeux du jeune Angelo Tasca, le Parti était resté en un sens « bloqué », intellectuellement, des années en arrière et se trouvait donc incapable de saisir correctement l'évolution sociale, politique, économique du moment pour y adapter ensuite efficacement son action : « Notre parti est formé dans sa plus grande partie de gens qui jugent avec des critères d'il y a dix ou vingt ans ; le parti qui veut rénover le monde n'a pas su se rajeunir lui-même »[199]. Les jeunes socialistes devaient se libérer de ces jugements et de ces critères désormais inadaptés, pour travailler au renouvellement du Parti socialiste dont la nécessité et l'urgence se faisaient sentir. Ils devaient s'émanciper de la tutelle morale et intellectuelle des « adultes » pour élaborer par eux-mêmes leur propre pensée. Pour « porter » le mouvement socialiste « à la hauteur des temps »[200], il fallait adopter « une position de critique, […] sortir une bonne fois de l'abstraction des formules toutes faites, inutiles et souvent erronées ; […] acquérir la méthode critique, en s'habituant à l'étude de tous les

[197] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [1913], FIG, AG, A/1581. Souligné dans le texte.
[198] R. MONDOLFO, « Socialismo e filosofia », *art. cit.*, p. 121. Cf. A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 24-25.
[199] Paroles d'A. Tasca au congrès des Jeunes socialistes piémontais réunis en congrès en juillet 1912, citées par P. SILVA, « I giovani socialisti », in *L'Unità*, 12 octobre 1912.
[200] A. TASCA, « Il problema della cultura », *art. cit.*

problèmes de notre vie politique »[201]. La culture et l'éducation étaient donc vues comme les moyens qui permettraient de rénover le socialisme italien, de « reconstruire avec une patiente ardeur notre bagage idéal, qui [devait] nous donner l'instrument pour captiver les cœurs et les esprits ». Il s'agissait de prendre l'« *habitude de penser* […, ce] levier merveilleux qui devrait renouveler notre mouvement »[202]. Nous retrouvons ici visiblement l'essence du « problémisme » de *L'Unità*. Ces idées suggèrent aussi que la divergence entre Angelo Tasca et Amadeo Bordiga recouvrait un rapport radicalement différent à la tradition socialiste : par la préparation culturelle et intellectuelle des jeunes socialistes, Angelo Tasca se proposait d'élever le niveau intellectuel du mouvement socialiste et, ainsi, de le renouveler, alors qu'Amadeo Bordiga cherchait à rompre totalement avec cette tradition[203]. Cette attitude vis-à-vis de l'héritage socialiste reparaîtrait plus tard dans certains choix politiques et théoriques d'Angelo Tasca.

Selon lui, l'observation critique du monde et de ses problèmes devait permettre aux socialistes, et en particulier aux plus jeunes d'entre eux, d'élaborer des propositions concrètes. Ils se libéreraient ainsi de « l'abstraction des formules comme du particularisme de clocher », et acquerraient une vision plus ample des choses. On entend ici encore résonner l'écho de formules salveminiennes. La formation culturelle à laquelle devaient s'astreindre les jeunes socialistes avait donc un but concret et rejoignait les nécessités de la révolution ; l'« œuvre de culture » se confondait avec la « bataille » socialiste. Angelo Tasca avait à l'esprit la prise du pouvoir, mais aussi la société qu'il faudrait construire ensuite, le moment révolutionnaire « spectaculaire », mais aussi la révolution réelle, profonde et « totale » :

[201] Cité in P. SILVA, « I giovani socialisti », *art. cit.*

[202] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit.*, p. 104. Le jeune homme était tellement convaincu de l'aptitude de la culture à régénérer le mouvement socialiste, qu'il semble avoir proposé dans une motion présentée à un congrès des Jeunes socialistes piémontais, la dissolution pure et simple de la Fédération des jeunesses socialistes et sa reconstitution avec des objectifs purement culturels (A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [1912 ou 1913], FIG, AG, A/1383).

[203] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit.*, p. 111. Du reste, le jeune A. Tasca ne semblait pas faire montre d'une attitude particulièrement frondeuse envers le Parti socialiste. C'est du moins en ce sens que peut être interprété un passage – supprimé par la suite, car « implicite déjà dans le préambule lui-même de l'ordre du jour » – de l'ordre du jour qu'il avait inspiré, voté par le congrès des Jeunes socialistes piémontais de septembre 1912 : il y était précisé que les jeunes socialistes s'interdisaient de critiquer l'œuvre du parti adulte, dans la mesure où « l'adhésion au parti [concernait] le programme, non les méthodes » (« Congresso Giovanile Socialista Piemontese », *art. cit.* et A. TASCA, « Echi del Congresso dei giovani socialisti piemontesi », in *Avanti !*, 4 septembre 1912). A la fin 1913, dans une lettre à G. Salvemini, A. Tasca expliquait que selon lui le parti avait « encore une immense prise sur les consciences », qu'il fallait « raviver » et « redresser » (G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 95).

> « La révolution vraie pour nous ne sera par le jour des barricades, mais le jour suivant. La révolution sera la prise de possession du socialisme sur la vie, dans tous les problèmes de la vie. »[204]

Pour Angelo Tasca, la révolution socialiste ne devait pas seulement consister en une transformation des rapports économiques et politiques entre prolétariat et capitalisme, mais en une transformation en profondeur de la société et des hommes qui la composaient ; la tâche du Parti socialiste était de préparer et d'initier cette transformation. Cette aspiration à un changement radical, et non seulement apparent et « technique », se dégage parfaitement de ces lignes écrites à Gramsci :

> « Notre révolution consiste *en une inversion des valeurs humaines*, notre conquête ne pourra être marquée que par le déplacement de la vie intérieure de l'homme sur les pivots des nouvelles valeurs ; tout ce qu'on pourra obtenir d'autre sera de peu d'importance et non durable. »[205]

« Inversion des valeurs humaines » : c'était donc à un changement culturel – la culture étant entendue ici comme système de valeurs – et moral, et non strictement politique, qu'Angelo Tasca aspirait. On rencontrait la même quête d'un changement « total » chez les rédacteurs de *La Voce*, pour qui un « mouvement » devait certes être politique, mais aussi « avoir un fond, une ligne éthique, métaphysique, en un certain sens religieuse »[206]. Les préoccupations du socialiste turinois allaient donc au-delà du politique. Il jugeait qu'un bouleversement de la structure économique et sociale, c'est-à-dire matérielle, n'assurerait pas une révolution durable et définitive ; seul un changement des valeurs, des idées se trouvant à la base de la société déterminerait sa subversion irréversible et « totale ». Son « culturisme » et plus généralement son engagement socialiste s'inspiraient du désir de contribuer au « renouvellement intérieur des âmes »[207]. Cette conception nous paraît se ressentir de l'enseignement néo-idéaliste – bien qu'il ne soit pas seul à l'inspirer. L'adjectif « métapolitique » auquel recourt David Bidussa pour caractériser la réflexion d'Angelo Tasca

[204] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit.*, p. 104 ; « V Congresso regionale piemontese », in *L'Avanguardia*, 20 septembre 1914.
[205] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [1913], AG, FIG, A/1581. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. TASCA, « I socialisti e la scuola », *art. cit.*, p. 129, où l'on retrouve l'expression « inversion de valeurs ».
[206] G. PREZZOLINI, « Cronaca de *La Voce* », *art. cit.*, p. 200.
[207] A. Tasca à A. Favero, [s. l.], 21 mars 1912, in A. ZUSSINI, « I cattolici pacifisti torinesi de "Il Savonarola", *art. cit.*, p. 58.

– au crépuscule des années 1930[208] – sur la Révolution russe, peut être utilisé de façon plus étendue pour définir sa pensée dès les années de sa jeunesse.

Pour Angelo Tasca, le socialisme ne devait pas se contenter de préparer et d'accomplir une modification des rapports humains, mais il devait changer les hommes eux-mêmes, individuellement, dans leur conscience et leur culture : c'était à une « conquête de conscience »[209] que devaient s'employer les jeunes socialistes. La propagande, destinée à créer un « *environnement prolétarien* de sympathie et d'adhésion »[210] au mouvement socialiste et à divulguer à la classe ouvrière « les moyens de sa propre rédemption »[211], constituait ainsi un pan d'un plus vaste projet, d'inspiration démocratique, par lequel, selon Alceo Riosa, il s'éloignait de la « conception fortement élitiste de la lutte socialiste »[212] qui était celle, notamment, de Mussolini. Angelo Tasca se consacra donc, comme nous l'avons vu, à une intense activité de propagande, de prosélytisme même, pour reprendre un terme que lui-même se plut plus tard à employer : « J'avais la fureur du prosélytisme », écrivait-il dans son « autobiographie » rédigée en 1940[213]. La propagande socialiste était un appui et une aide qui n'avait d'intérêt et d'utilité que si elle faisait ensuite l'objet d'une méditation de chacun. Il s'agissait, disait-il, en polémiquant avec Amadeo Bordiga, d'« évangéliser », non d'« allumer » : rechercher un assentiment réel et profond, presque intime, aux idées du socialisme et non seulement une adhésion qui risquerait de n'être que de surface[214]. Telle était la seule voie vers une conscience socialiste profonde, sincère et vraiment ressentie, pour « faire des socialistes ». A la base de son raisonnement, se trouvait la conviction – sans doute inspirée de la philosophie néo-idéaliste et de Mondolfo – que « dans l'ouvrier, il n'y [avait] pas seulement l'"homme producteur", mais l'"homme" dans le plein sens du terme »[215]. Le socialisme ne devait pas seulement considérer l'ouvrier par sa place dans les rapports de production, mais dans toute son humanité. Ces éléments épars et fragmentaires préfigurent la

[208] D. BIDUSSA, « Angelo Tasca e la crisi della cultura politica socialista », in *Studi storici*, janvier-mars 1992, p. 110. S. Soave note aussi que l'engagement d'A. Tasca ne fut jamais totalement et seulement politique (S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 63). Cet aspect a également été saisi par E. Signori (E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 21).
[209] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit.*, p. 99 ; *Id.*, « Il nostro giornale », *art. cit.*
[210] *Id.*, « 18 marzo 1871 », in *Il Grido del Popolo*, 15 mars 1913, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 112-115. Souligné dans le texte.
[211] A. TASCA, « Il nostro giornale », *art. cit.*
[212] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 28.
[213] « Autobiografia », *cit.*, p. 116. A. Tasca employait du reste ce terme dès les années auxquelles nous nous intéressons ici, en particulier dans une lettre à A. Gramsci, [s. l.], [1913], FIG, AG, A/1581 et dans A. TASCA, « Il nostro giornale », *art. cit*.
[214] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit*, p. 99. A. Tasca répondait ici à A. Bordiga qui avait écrit : « Pensons à répandre la flamme de l'idée révolutionnaire. Nous ne devons pas évangéliser, mais seulement allumer, et quand il sera temps, l'incendie éclatera » (A. BORDIGA, « Il "punto di vista" », *art. cit.*).
[215] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit.*, p. 100.

conception humaniste du socialisme qu'Angelo Tasca développa davantage deux décennies plus tard.

Gaetano Arfè a souligné combien les termes de ce débat étaient nouveaux et constituaient une façon originale d'aborder la question de la culture. Jusqu'alors, elle avait été essentiellement prise sous l'angle de « la culture populaire, entendue comme lutte contre l'analphabétisme, comme action pour la diffusion du livre, dans le sillage du bon vieil humanitarisme démocratique et franc-maçon, que les socialistes avaient repris, en l'enrichissant d'une plus vive sensibilité, à la lumière de leurs liens plus directs avec le monde populaire italien, mais sans y introduire aucun élément nouveau »[216]. En revanche, Bordiga comme Tasca s'intéressaient à ce problème dans une perspective révolutionnaire, en recherchant quel rôle la préparation culturelle du prolétariat pouvait jouer dans l'action révolutionnaire ; il ne s'agissait plus de permettre au prolétariat de combler son retard sur la classe dominante en ingurgitant la culture bourgeoise, par un simple souci philanthropique d'accès de tous à la culture et à la connaissance, mais de permettre une préparation culturelle socialiste spécifique, susceptible de contribuer au mouvement révolutionnaire. La conception même du terme « culture » était différente de l'idée qu'on s'en faisait alors généralement. Elle était envisagée non comme un but en soi, mais comme un outil. Ce ne devait plus être un amas de connaissances, mais une disposition critique, comme le traduit bien du reste l'expression « habitude de penser » employée par Angelo Tasca. En somme, il ne s'agissait pas de faire montre d'érudition ni de connaissances encyclopédiques, mais d'avoir les instruments adéquats pour réfléchir, analyser et comprendre[217]. La culture ainsi conçue serait pour Angelo Tasca un gage de vitalité pour le mouvement socialiste, une « source très précieuse d'expériences et de foi », disait-il en se référant plus spécifiquement à l'histoire du socialisme[218]. La culture n'était pas donnée une fois pour toutes, mais devait constamment se renouveler, dans la confrontation avec le monde et les expériences concrètes.

Plus qu'à une culture donnée et fixe, Angelo Tasca pensait à une formation intellectuelle – « notre culture ne doit pas être informative, mais formative » –, à un processus dynamique. « Critique, reconstruction, volonté »[219] en constituaient les fondements : la « culture » consistait en une analyse critique, par chacun, de son environnement et des

[216] G. ARFE, *Il movimento socialista giovanile*, *op. cit.*, p. 108.
[217] A. TASCA, « Note di un "culturista" », *art. cit.*, p. 103-104.
[218] *Id.*, « I lavoratori e il partito socialista », in *L'Avanguardia*, 9 février 1913, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 111. A. Tasca souhaitait que fût constituée une « Bibliothèque historique du socialisme italien » autour de laquelle « pourrait se former l'école de socialisme tant souhaitée ».
[219] « V Congresso », *art. cit.*.

problèmes qui l'affectaient, de manière à pouvoir ensuite définir des solutions possibles, mises en œuvre au moyen de la volonté. Angelo Tasca insistait sur la nécessité pour chacun de se former de manière autonome, non en se contentant d'avaler les argumentations toutes prêtes d'autrui, mais à travers un effort de réflexion, d'élaboration de ses propres idées sur la base d'expériences et de lectures personnelles. Il se déclarait convaincu qu'il n'y avait pas « de conscience sans *autonomie* c'est-à-dire sans que l'homme ait su trouver par lui-même, arriver par ses propres forces »[220]. Nous retrouvons ce qu'il écrivait au sujet de l'éducation dans laquelle la formation intérieure importait plus qu'un enseignement extérieur. Cette manière d'envisager la culture ressortissait du reste assez visiblement au néo-idéalisme, ainsi que le suggère Alceo Riosa[221]. Angelo Tasca s'intéressa directement à la manière dont les penseurs néo-idéalistes concevaient la culture, à travers la critique faite par Guido De Ruggiero, « avec la rigueur et la vivacité d'un esprit philosophique agile et sûr », du concept de « culture » tel qu'il était entendu par les positivistes. Avec lui, Angelo Tasca déplorait la réduction de la « culture » à un concept général et abstrait, qui la ramenait à une masse inerte de connaissances : l'érudition positiviste était ici visée. Selon le jeune homme, qui reprenait les idées de De Ruggiero, les positivistes faisaient d'un processus vivant de travail intérieur, un concept mort :

> « La culture [positiviste] recueille les résultats des recherches individuelles – obtenus après une élaboration longue, pénible, après avoir tenté mille voies et recommencé mille fois le difficile chemin –, elle les cristallise, les déforme, les rend abstraits et lointains du travail vivant d'où ils proviennent. Ce qui était vivant par toutes les heures fébriles qu'a duré l'effort de recueillement, ce qui était éclairé par le rayon de la révélation qui avait conclu la recherche, devient une chose morte, brisée, opaque. »[222]

Le jeune Angelo Tasca partageait l'approche « vivante » et subjectiviste – qui était celle des néo-idéalistes en général – de la culture et de la science « comme processus intérieur de recherche » – n'écrivait-il pas que « la culture […] n'est pas un problème extérieur à l'homme, mais tout intérieur » ? –, par opposition à l'approche rationaliste et objectiviste des positivistes. Pour lui, comme pour les néo-idéalistes pour qui « le procédé créatif » consistait en un processus de « recueillement »[223], il n'y avait pas de science en soi, en général, mais seulement le travail et l'effort intérieurs, l'expérience individuelle du chercheur. C'était donc

[220] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], [1913], FIG, AG, A/1581. Souligné dans le texte.
[221] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 36.
[222] a. t. [A. TASCA], « Una critica della cultura », *art. cit.*
[223] *Ibid.* ; L. PICCIONI, *Ideologia e filosofia*, *op. cit.*, p. 78.

le concept même de culture – la science, la culture en soi, comme objet générique –, sans substance et sans vie, qu'ils mettaient en question. Nous retrouvons ici la même opposition entre une conception de la culture comme un bloc et celle d'une culture « en mouvement » que nous avons signalée lorsque nous évoquions *La Voce*.

Les idées « culturistes » du jeunes Angelo Tasca présentaient aussi des affinités avec certaines idées de *L'Unità*. Cette proximité se manifesta dans l'attitude qu'adopta la revue de Salvemini dans les discussions de l'automne 1912 sur le culturisme. *L'Unità* ouvrit ses colonnes aux deux principaux intervenants dans le débat, en publiant des lettres tant d'Angelo Tasca que d'Amadeo Bordiga et en polémiquant avec ce dernier[224]. Il est significatif qu'elle ait accueilli favorablement la thèse « culturiste » défendue par Angelo Tasca. Tout en prononçant un jugement très dur sur le congrès de Bologne et sur ses résultats – « d'une misère plus que désolante » – ainsi que sur l'attitude des jeunes socialistes italiens dans leur ensemble, parmi lesquels abondaient « les heureux mortels capables d'assembler quatre phrases retentissantes et de se bagarrer à coups de mots avec une verbosité et une désinvolture à en faire rougir les camarades… adultes », le collaborateur de *L'Unità* distinguait parmi eux le jeune socialiste turinois pour son rapport présenté au congrès des jeunes socialistes piémontais, « dans lequel [étaient] dites, simplement, sans prosopopée, des choses que tous les jeunes socialistes devraient lire et méditer »[225]. Celui-ci analysait parfaitement, selon Pietro Silva, les raisons du marasme dans lequel sombrait le Parti socialiste et avait bien compris la nécessité pour les jeunes militants de clarifier d'abord leurs idées, de bien identifier leurs buts et d'« étudier, étudier, étudier »[226], ainsi que le prescrivait *L'Unità*, pour pouvoir ensuite dégager « les idées directrices et informatrices de leur action ». Cet accord ne surprend pas si l'on a à l'esprit les traits distinctifs de la revue de Salvemini, que nous avons tenté d'esquisser plus haut. De fait, dans la « conception éducative » de Salvemini, très porté vers les thématiques de la culture et de l'éducation, « l'accent se [déplaçait] de l'enseignement à l'apprentissage ». Reprochant à l'école de chercher à transmettre une « pseudo-culture » encyclopédique, amas excessivement spécialisé et « décousu » de connaissances et de notions,

[224] « Il problema della cultura », *art. cit.* et « La posta dell'"Unità" – Ancora i giovani socialisti », in *L'Unità*, 9 novembre 1912. Sur les liens entre A. Tasca et *L'Unità*, ainsi que la position de G. Salvemini à l'égard de ce débat, cf. E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 15-18. La discussion eut également un certain écho auprès de personnalités du PSI, puisqu'A. Tasca rappela que son « premier contact » avec B. Mussolini – alors nouveau directeur de l'*Avanti !* – remontait précisément à la publication en 1911 ou 1912 de la toute première brochure d'A. Tasca, qui portait sur « Socialisme et culture » (« Autobiografia », *cit.*, p. 117). Nous n'avons pas retrouvé cette brochure.

[225] P. SILVA, « I giovani socialisti », *art. cit*.

[226] M. S., « La gioventù socialista », in *L'Unità*, 8 juin 1912. Cette invitation était reprise par P. SILVA, « I giovani socialisti », *art. cit.*

il élaborait une conception et une définition vivantes et dynamiques de la culture, non comme « possession du savoir », mais comme « capacité de continuel apprentissage », au contact des expériences vécues et des problèmes concrets, permettant de relier et d'agencer ensemble des connaissances dans des « structures porteuses » qui leur donnaient un sens et une unité[227].

1.3.2. Socialisme et marxisme

Les éléments évoqués jusqu'ici permettent de mieux définir la conception que le jeune Angelo Tasca se faisait du socialisme et plus spécifiquement du marxisme, pour laquelle nous disposons de quelques écrits antérieurs à la Première Guerre mondiale. Un article très important publié en 1919 dans la revue de Piero Gobetti, *Energie Nove*, où il exposa plusieurs aspects théoriques de ses convictions socialistes, peut aussi nous y aider[228]. Il est difficile de savoir ce que put représenter la césure de la guerre dans son apprentissage marxiste – nous verrons pourquoi. Mais, à la lecture de ses écrits antérieurs au conflit, il nous semble que, dès alors, furent posés les principaux jalons de la conception du socialisme et de l'approche du marxisme qu'il présenta en 1919. Ce texte nous paraît constituer ainsi l'aboutissement formel et l'expression organisée de sa réflexion antérieure. C'est pourquoi nous avons choisi de l'évoquer dans cette section, bien que nous nous y intéressions à la période qui précéda le Première Guerre mondiale.

Il convient d'esquisser d'abord brièvement le cadre intellectuel du socialisme italien de cette époque. Angelo Tasca en signala un premier aspect – « le positivisme avait sévi dans le monde socialiste » – dont la pensée socialiste, et surtout l'interprétation du marxisme, se ressentaient encore fortement[229]. Bien des militants avaient du marxisme une connaissance

[227] L. BORGHI, « Educazione e scuola in Gaetano Salvemini », in E. SESTAN, *Atti del convegno su G. Salvemini*, *op. cit.*, p. 203-205. *L'Unità* eut la collaboration de G. Lombardo Radice et Salvemini était en contact avec G. Gentile : l'empreinte néo-idéaliste sur l'approche de ces problèmes par *L'Unità* fut donc vraisemblablement tout autre que négligeable (*Ibid.*, p. 229). Cf. aussi G.-M. BERTIN, « L'idea di cultura educativa negli "scritti sulla scuola" di Gaetano Salvemini e la sua attualità », in *Ibid.*, p. 241-242 et 242-243.

[228] A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 152-160, également in L. ANDERLINI, L. BASSO (dir.), *Le riviste di Piero Gobetti*, Milan, Feltrinelli, 1961, p. 39-47. Nous utilisons le texte publié dans l'ouvrage d'A. Riosa ; celui du second contient toutefois une intéressante note, signée P. G. (P. Gobetti), qui n'est pas reproduite par A. Riosa. Dans cet article, A. Tasca répondait à un écrit de B. Giuliano décrétant « liquidé le marxisme et le socialisme avec lui » ; A. Gramsci participa également à la polémique.

[229] G.-M. BRAVO, « Marx, marxismo e socialismo », in L. ROMANIELLO (dir.), *Le radici del socialismo italiano. Atti del Convegno – Milano, 15-16-17 novembre 1994*, Milan, Comune di Milano – Amici del Museo del Risorgimento (*Quaderni de « Il Risorgimento »*), 1997, p. 143 ; cf. aussi E. SANTARELLI, *La revisione del*

très sommaire, s'appuyant sur quelques notions simples et porteuses – lutte de classe, justice sociale, égalité etc. –, interprétées dans un sens déterministe, voire fataliste, et « humaniste »[230]. La pensée de Marx, qui avait pourtant joué un rôle unificateur décisif dans la construction du jeune Parti socialiste dans les années 1890, était lue à travers la grille un peu « superficielle », mais néanmoins « incisive » de Filippo Turati. Elle reposait sur l'ossature théorique de la II^e^ Internationale dominée par la social-démocratie allemande, que tempéraient les traditions pré- ou non marxistes du mouvement ouvrier italien. La réflexion plus originale d'Antonio Labriola restait mal connue à l'orée du XX^e^ siècle[231]. Le « socialisme des professeurs » turinois, suivant l'expression de Paolo Spriano[232], illustre bien cette situation. Malgré l'orientation généralement plutôt conservatrice du corps professoral turinois, certains enseignants s'étaient engagés dès la fin du XIX^e^ siècle aux côtés des socialistes : citons par exemple Arturo Graf, Cesare Lombroso, Gustavo Balsamo Crivelli[233]. Ces intellectuels, éminents représentants de l'école positiviste, avaient adhéré au socialisme pour des raisons souvent d'abord morales et leur socialisme était avant tout « sentimental », « humanitaire » et empreint de positivisme. Les préoccupations doctrinales comme le marxisme étaient absents de leur discours – seul Arturo Graf faisait exception. L'expression « socialisme des professeurs » fait ressortir la limite de ce rapprochement entre le monde intellectuel et le mouvement socialiste : les intellectuels – bourgeois – allaient au socialisme, mais pas exactement au monde ouvrier. La distance entre ces deux mondes restait presque intacte : « les intellectuels socialistes turinois ne [s'identifiaient] pas en effet avec la classe travailleuse ; ils [voulaient] l'aider, mais ils ne la [considéraient] pas comme protagoniste de sa propre émancipation »[234]. Il est presque superflu de préciser combien l'état d'esprit du jeune Angelo Tasca en était éloigné. Il fallut attendre les années 1910 pour que d'autres intellectuels, incarnant davantage cette « nouvelle culture » dont nous avons parlé plus haut, comme Rodolfo Mondolfo – il enseigna brièvement à l'Université de Turin –, ou Zino Zini – professeur de philosophie morale qui collabora à *L'Ordine Nuovo* – s'impliquent davantage

---

marxismo in Italia. Studi di critica storica, Milan, Feltrinelli, 1964, p. 33-35 ; *Storia d'Italia. IV*, *op. cit.*, p. 646-649.

[230] G.-M. BRAVO, « Marx, marxismo e socialismo », *art. cit.*, p. 144. E. Santarelli parle d'une « dérivation humaniste » du marxisme italien (E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 15).

[231] G.-M. BRAVO, « Marx, marxismo e socialismo », *art. cit.*, p. 143, 148-150 et 152 ; E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 33.

[232] P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 37-60.

[233] Angelo Tasca était lié à G. Balsamo Crivelli, comme en témoigne leur correspondance publiée par G. Bergami in « Tasca e Gramsci », *art. cit.*, pp. 107-108.

[234] P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 45. Il s'agissait d'un état d'esprit répandu dans le socialisme réformiste italien selon L. Cortesi et dont se défit au contraire la « jeune génération » des années 1910 (L. CORTESI, *Le origini del PCI*, *op. cit.*, p. 40).

dans la bataille socialiste, dans un état d'esprit différent, plus proche de celui de la nouvelle génération.

Angelo Tasca commença à militer dans les rangs socialistes peu après que les débats sur le révisionnisme marxiste se furent apaisés. Ils avaient eu dans la pensée socialiste italienne un fort impact. L'écho des discussions qu'il avait suscitées résonnait encore dans les domaines pratique et théorique, tant parmi le groupe dirigeant réformiste, longtemps majoritaire, chez les syndicalistes révolutionnaires, très sensibles à la révision de Georges Sorel, que, enfin, dans la fraction intransigeante révolutionnaire, bâtie sur la base d'une « défense idéologique » contre les tentations révisionnistes et qui devint majoritaire en 1912[235]. L'intérêt pour l'étude de Marx et Engels et de la pensée socialiste en général reprit précisément pendant ces années – pensons, par exemple, aux écrits de Rodolfo Mondolfo entre 1908 et 1913 –, dans un esprit très marqué par l'affrontement entre positivisme et idéalisme et hanté par le « spectre du matérialisme » : ainsi se révélaient « les traces profondes des impulsions révisionnistes parties de Merlino, de Croce et de Sorel : le positivisme mourant et l'idéalisme montant contribuaient tous deux à la crise du socialisme marxiste »[236]. Angelo Tasca se forma donc dans un moment de « crise théorique du socialisme et du marxisme »[237], investis eux aussi par le débat entre positivisme et idéalisme.

Avant la Première Guerre mondiale il se distingua parmi les jeunes socialistes, de Turin du moins, par sa préparation théorique solide et poussée. Les articles qu'il publia en 1912-1914 et certaines conférences qu'il tint alors laissent supposer qu'il avait une bonne connaissance des discussions doctrinales du socialisme, ainsi que de l'histoire du mouvement ouvrier[238]. Il semble s'être intéressé très tôt à la pensée socialiste. Décrivant le logement où

[235] E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 56-63 et 74 .

[236] *Ibid.*, p. 182. Nous empruntons l'expression « spectre du matérialisme » à N. Bobbio qui a relevé que l'approche de la philosophie de Marx en termes de « retour à Marx », récurrente en Italie, fut presque toujours accompagnée d'une critique de l'interprétation déterministe et matérialiste qui pouvait en être faite et que « le marxisme italien a été engagé dans une lutte serrée et ininterrompue contre le spectre du matérialisme » (N. BOBBIO, « Introduzione », in R. MONDOLFO, *Umanesimo di Marx*, *op. cit.*, p. XLVII).

[237] E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 149.

[238] Fabrizio [U. CALOSSO], « Gramsci e *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 71 ; S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 60. Cf. aussi U. CARPI, « Gramsci e le avanguardie intellettuali », *art. cit.*, p. 21 ; G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 11-12 et 83. Dans un article (A. TASCA, « I lavoratori e il partito socialista », *art. cit.*), A. Tasca utilisait une brochure rare d'O. Gnocchi-Viani. Cet écrit, comme d'autres (notamment A. TASCA, « 18 marzo 1871 », *art. cit.*, p. 112-115), révèle l'intérêt du jeune homme pour l'histoire du mouvement ouvrier. Dans a. t. [A. TASCA], « La concentrazione capitalistica », in *Corriere Universitario*, 5 avril 1913, in *Ibid.*, p. 116-119, il prenait appui sur un ouvrage d'Arturo Labriola, tandis que dans a. t. [A. TASCA], « Una critica della "cultura" », *art. cit.*, il citait la série d'articles portant le titre « Socialismo e filosofia » publiée par R. Mondolfo dans les trois premiers numéros de *L'Unità* de 1913 (désormais in R. MONDOLFO, *Umanesimo di Marx*, *op. cit.*, p. 115-127). Dans A. TASCA, « Lo sciopero

vivaient Angelo Tasca et son père avant 1914, Umberto Terracini évoquait son émerveillement de jeune homme devant le « trésor » que représentait à ses yeux la bibliothèque très fournie de cette habitation par ailleurs si pauvrement meublée :

> « C'étaient deux pièces presque dépourvues de meubles, mais presque pleines de papier imprimé – par terre, en tas, journaux, revues et brochures subversifs aux titres incendiaires […] – et sur quelques étagères des livres comme je n'en avais jamais vus autant rassemblés qu'à la Bibliothèque municipale. Livres d'histoire, d'économie, de philosophie, beaucoup portant sur la tranche l'emblème des Editions de l'"Avanti !" : les trois plumes d'or entrelacées en symbole des trois classiques du socialisme Marx, Engels et Lassalle. »[239]

Il n'est donc pas étonnant qu'Angelo Tasca eût ressenti fortement la faiblesse théorique des interprétations souvent rhétoriques du socialisme empreint de positivisme qui avaient cours en ce début de siècle. Il évoqua en 1920 la pensée socialiste d'avant-guerre :

> « L'Italie a été un pays effroyablement pauvre en littérature socialiste. Quelques brochures remâchées ont constitué le patrimoine courant de notre culture. L'œuvre d'Antonio Labriola, isolée, n'a pas eu chez nous des retentissements profonds : le maître n'a pas laissé d'élèves. La discussion entre tendances elle-même a été dans l'ensemble pauvre en originalité et en résultats dans ce domaine. En lisant les comptes-rendus des Congrès Nationaux depuis 1896, on s'aperçoit que rarement le débat s'est élevé au-dessus des contingences pratiques et, souvent, du ragot personnel. Seuls les syndicalistes surent agiter pendant quelques années devant la conscience du Parti certains des problèmes fondamentaux : les rapports entre parti politique et organisation économique, le concept d'Etat. Mais les reflets des discussions françaises classiques, et quelque réplique non dénuée de sagacité dans les écrits d'Arturo Labriola ou de quelque autre membre du petit groupe (parmi eux, Enrico Leone, Longobardi e Mocchi), qui s'était rassemblé d'abord dans le *Divenire sociale* et ensuite autour de *Pagine libere*, ne prirent jamais l'importance et la valeur d'une doctrine organique, capable d'orienter

---

generale », *art. cit.*, il se référait directement à l'enseignement de Marx. L'article « Perché sono socialista », laissait également entrevoir l'étendue de sa culture théorique socialiste.

[239] Cité in S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 28. Le témoignage d'U. Terracini indique donc qu'A. Tasca possédait l'édition des œuvres de Marx, Engels et Lassalle dirigées par E. Ciccotti. U. Terracini, qui se référait aux éditions de *L'Avanti !*, laissait supposer qu'A. Tasca possédait la seconde édition, publiée en réalité seulement entre 1914 et 1926, et non la première. Cette confusion jette donc un léger doute sur la période à laquelle il se réfère dans son témoignage – avant ou après la Première Guerre mondiale (G.-M. BRAVO, *Marx ed Engels in Italia. La fortuna, gli scritti, le relazioni, le polemiche*, Rome, Editori Riuniti, 1992, p. 5 et 79). P. Togliatti, lui aussi, suggérait, en négatif et non sans une certaine perfidie, l'avidité intellectuelle du jeune A. Tasca ([P. TOGLIATTI], « Un opportunista marcio : Angelo Tasca », in *Trenta anni di vita e lotte del PCI* (Quaderni di *Rinascita*), Rome, [1951], p. 120, cité in G. BERGAMI, « Tasca e Gramsci », *art. cit.*, note 1 p. 90 et P. Togliatti à A. Leonetti, in A. LEONETTI, *Note su Gramsci*, Urbino, Argalià, 1970, p. 170 [A. LEONETTI, *Notes sur Gramsci*, Paris, EDI, 1974, p. 171]).

le parti et les masses et de leur donner une conscience plus précise de leurs tâches et de leur place. »[240]

Bien qu'il faille tenir compte de la date et du contexte dans lequel elles furent écrites, ces quelques phrases nous semblent très révélatrices de l'état d'esprit du jeune Angelo Tasca et de son aspiration à un renouvellement intellectuel et culturel du socialisme italien. Elles font écho au constat quelque peu amer qu'il faisait avant la Grande Guerre sur l'état du Parti socialiste italien, lorsqu'il déplorait que « le parti qui [voulait] rénover le monde n'[avait] pas su se rajeunir lui-même ». Umberto Terracini se souvenait qu'Angelo Tasca lui avait prêté des ouvrages d'Antonio Labriola et l'avait aidé à les étudier et à les comprendre. Cette indication – qui, nous le verrons, doit cependant être considérée avec précaution – est précieuse pour saisir la manière très ouverte dont Angelo Tasca abordait la pensée socialiste. Il n'hésitait pas à s'écarter des idées les plus courantes, à les remettre en cause, tout en se montrant réceptif aux interprétations nouvelles, marginales ou délaissées du marxisme. Antonio Labriola restait en effet alors un peu négligé, voire ignoré, par les socialistes et ses écrits commençaient à peine à être exhumés ; outre Rodolfo Mondolfo, ce fut surtout Benedetto Croce, élève du philosophe napolitain, qui contribua à le faire sortir de l'oubli[241]. L'affrontement entre positivisme et néo-idéalisme avait investi aussi la réflexion sur le marxisme : outre Croce, Labriola et Mondolfo proposaient également, chacun à sa manière, une interprétation non positiviste de la pensée de Marx. Ces trois penseurs représentaient la partie la plus avancée, la plus raffinée de la réflexion sur le marxisme et Angelo Tasca eut accès à ces interprétations innovantes, mais marginales, en raison de l'éducation poussée qu'il reçut et non seulement en tant que socialiste. Ceci ne doit toutefois pas nous faire oublier qu'il subit aussi certaines influences positivistes, précisément parce qu'il était immergé dans les milieux socialistes. C'est cependant sa tentative d'émancipation des schémas d'interprétation déterministes alors

[240] a. t. [A. TASCA], « Problemi della rivoluzione », in *L'Alleanza cooperativa*, décembre 1920, p. 10-11. *L'Alleanza cooperativa* était le bulletin édité par l'ACT dont A. Tasca était alors secrétaire général. Bien que l'article, recensant surtout des ouvrages de Lénine et de Trotski, soit signé seulement a. t., nous pensons pouvoir l'attribuer à A. Tasca qui dirigeait cette publication mensuelle (Procès-verbal de la séance du Conseil d'administration de l'ACT du 21 janvier 1921, FIGP, archives ACT, registre 90, p. 186). Sur l'ennui que suscitaient certains discours rhétoriques caractéristiques d'une partie du mouvement ouvrier chez le jeune A. Tasca, citons ce qu'il écrivait en tête d'un article avant la Première Guerre mondiale : « J'avoue que je ne me suis pas formé un concept de la "liberté de pensée" en écoutant l'un des nombreux meetings pour Giordano Bruno et encore moins en lisant l'*Asino* » (A. TASCA, « A proposito delle "compagnie di disciplina" », in *Il Corriere Universitario*, 5 mai 1913). A. Riosa estime que la création par une poignée de jeunes socialistes turinois d'une organisation qui leur soit propre répondit aussi à l'espoir de « remédier au vide culturel et idéal de l'environnement socialiste local » (A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 18).

[241] E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 181 et 326 ; G.-M. BRAVO, « Marx, marxismo e socialismo », *art. cit.*, p. 150.

les plus courants dans le mouvement ouvrier qui aujourd'hui nous paraît ressortir avec le plus d'évidence de ses écrits de ces années.

Son attitude à l'égard du syndicalisme révolutionnaire – il avait suscité, selon lui, un salutaire mouvement d'idées – illustre bien cette ouverture aux interprétations du marxisme perçues alors comme novatrices et anticonformistes, comme Alceo Riosa le relève justement[242]. Angelo Tasca affirma qu'il n'adhéra jamais au syndicalisme révolutionnaire et qu'il le combattit même sur le plan de l'action syndicale et politique. Il s'y intéressa néanmoins sur celui des idées – même s'il écrivit en 1913 : « Entendons-nous bien : nous ne sommes pas anarchistes, et pas même syndicalistes »[243] –, car il contribuait à secouer le parti de l'atonie et de l'engourdissement intellectuels dans lesquels il sommeillait. L'intérêt qu'Angelo Tasca manifesta pour certains écrits des syndicalistes révolutionnaires, notamment ceux d'Arturo Labriola, se trouve étayé par un article qu'il publia en 1913 sur la « concentration capitaliste » – il indique d'ailleurs chez Angelo Tasca une notable connaissance des débats théoriques du socialisme de son époque, non seulement italien –, dans lequel il s'appuyait sur ce qu'il définissait comme un « magnifique livre » du théoricien italien du syndicalisme révolutionnaire, *Il capitalismo. Lineamenti storici*[244]. Les syndicalistes révolutionnaires italiens avaient adopté une attitude ouvertement polémique envers le réformisme dominant, dans le domaine pratique et tactique, mais aussi dans celui de la théorie : ils opposaient à l'interprétation déterministe et évolutionniste à laquelle adhéraient, *grosso modo*, les réformistes, le révisionnisme teinté de bergsonisme de Georges Sorel. Le syndicalisme pouvait aussi apparaître comme un mouvement de rénovation de la pensée socialiste par la publicité que lui donnaient certains groupes d'avant-garde, rénovateurs de la pensée italienne sous l'influence de Croce – lui-même proche de Sorel –, en particulier *La Voce*[245]. Selon Sergio Soave, Angelo Tasca prit connaissance des idées de Sorel dès cette époque, par le biais de la revue florentine et des écrits des syndicalistes révolutionnaires. Il recourut d'ailleurs dans plusieurs écrits, d'abord en 1914 – nous le verrons –, puis

[242] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 25.
[243] A. TASCA, « Lo sciopero generale », *art. cit.*. Pensons une fois encore à ce qu'écrivit A. Tasca en 1953, alors qu'il retraçait à grands traits le climat intellectuel dans lequel il s'était formé : « Le positivisme avait sévi dans le monde socialiste, et seuls s'en étaient à peine émancipés les syndicalistes révolutionnaires de l'école sorélienne et le dilettante agité Mussolini » (A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.*).
[244] a. t. [A. TASCA], « La concentrazione capitalistica », *art. cit.*. Quant à l'ouvrage d'A. Labriola, il s'agit de : A. LABRIOLA, *Il capitalismo. Lineamenti storici*, Turin, Bocca, 1910, 393 p. A. Tasca s'y référa à nouveau en 1919 dans « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 43.
[245] E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 100 et 111. Cf. aussi E. GENTILE, La Voce *e l'età giolittiana*, *op. cit.*, p. 66-69.

immédiatement après la Première Guerre mondiale, au concept sorélien de mythe[246]. Ces remarques ne sont pas sans importance, si l'on pense à la valorisation du socialisme français, en particulier du syndicalisme révolutionnaire, qu'il tenta bien plus tard. Rien, en revanche, n'indique dans quelle mesure il eut connaissance de l'œuvre de Bergson et de la reprise de l'idéalisme français.

Examinons maintenant son approche du marxisme. D'emblée, la façon dont il concilia le matérialisme marxiste et les influences néo-idéalistes auxquelles, nous l'avons vu, il fut très sensible, se présente comme le problème central. La critique du matérialisme et de la dialectique marxistes était en effet commune aux deux philosophes néo-idéalistes italiens les plus célèbres, Benedetto Croce et Giovanni Gentile, même s'ils l'énonçaient de manière radicalement différente. Rien ne permet de dire si Angelo Tasca avait déjà pris directement connaissance de leurs écrits sur le marxisme, ni quels enseignements il avait pu en retirer. En revanche, certaines de leurs thèses, surtout celles de Gentile, arrivèrent certainement jusqu'à lui, au moins de façon indirecte, par le biais d'autres auteurs, comme Rodolfo Mondolfo. En 1919, il se référa cependant directement aux travaux de Gentile, pour qui l'idéalisme constituait la « partie vitale » de la pensée de Marx. Il y reprit également l'invitation de Benedetto Croce à « organiser sa conscience » de manière à « pouvoir retrouver en soi, à tout moment, l'unité de la pensée et de l'action »[247]. Ainsi, l'esprit néo-idéaliste animait son approche du marxisme, mais sans pour autant étouffer toute sa dimension matérialiste. La démarche d'Angelo Tasca reposait sur un subtil équilibre entre les deux conceptions : rejetant une interprétation strictement matérialiste, il n'adhérait pas cependant à une approche totalement idéaliste. Il voyait au contraire dans le socialisme – s'il refusait de le réduire au marxisme, ce dernier constituait dès alors l'inspiration principale de sa conception du socialisme[248] – la possibilité d'une conciliation et d'un équilibre entre les deux systèmes de pensée, redonnant leur juste part à l'esprit et à la matière. Ainsi, la caractéristique des socialistes était, selon lui, de

[246] S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 60-61. Pour les références d'A. Tasca au concept sorélien de mythe, cf. a. t., « Il mito della guerra », *art. cit.* ; la lettre – déjà citée – d'A. Tasca à G. Salvemini (G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 96) ; A. TASCA, « Polemiche sul programma dell'*Ordine nuovo* », 12-19 juin et 3 juillet 1920, in P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 272, 276 et 285. L'évocation, dans l'article de 1920 que nous avons cité plus haut, des « discussions françaises » nous suggère les mêmes conclusions. P. Spriano a mis en évidence la marque laissée par la culture française, et surtout par la pensée de G. Sorel, dans la formation des membres de *L'Ordine nuovo* (P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 26-27).

[247] A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 156 et 159 et [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 115.

[248] A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 152.

> « traduire les concepts justes dans la réalité des choses. Le socialisme est la seule force historique qui ait su résoudre le désaccord entre idées et choses, parce que nos conquêtes ont une valeur dialectique seulement dans la mesure où elles sont des conquêtes du monde réel. »[249]

Les travaux de deux penseurs aidèrent selon toute vraisemblance Angelo Tasca à réfléchir aux rapports entre marxisme, matérialisme et idéalisme. Nous voulons parler d'Antonio Labriola et de Rodolfo Mondolfo. Le premier proposait une interprétation du matérialisme historique marxiste qui résolvait de manière originale le problème du rapport entre « choses » et idées. S'étant formé au contact de ce qu'on a appelé l'« hégélianisme napolitain », il avait déserté les positions strictement idéalistes, mais n'avait pas adhéré pour autant au positivisme, bien qu'il parlât du matérialisme historique comme d'une « science » ; au crépuscule de sa propre vie, la « renaissance de l'idéalisme » ne l'avait en rien réjoui[250]. Il avait abordé la pensée de Marx à partir de ce positionnement original, en soutenant que le matérialisme historique réalisait l'« unité » (mais non l'identité) de la philosophie et de la science. Celui-ci constituait une philosophie à part entière, tout à fait autonome vis-à-vis du matérialisme et de l'idéalisme et dépassant l'un et l'autre. Labriola tenait à distinguer le marxisme du matérialisme antérieur, notamment celui de Feuerbach, mais il refusait aussi toute vision abstraite, purement intellectuelle et logique, sans lien avec les « choses »[251]. Il extrayait du matérialisme historique la « philosophie de la praxis », qui en formait la « moelle ». Par le terme « praxis », Marx se référait à la « pratique créatrice des hommes » ; elle désignait pour Labriola « tout à la fois pensée et action et [consacrait] l'élimination de l'"opposition vulgaire entre pratique et théorie" » et recouvrait « tout travail humain », celui-ci étant, au fond, « connaissance en acte »[252]. Cette idée devait présenter un certain attrait pour Angelo Tasca. N'y retrouve-t-on pas en partie ce qu'il disait du socialisme ? Le mérite du celui-ci n'était-il pas à ses yeux d'être parvenu à résoudre l'antagonisme entre théorie et pratique ?

Umberto Terracini se souvenait qu'avant 1914, Angelo Tasca lui avait prêté les textes d'Antonio Labriola : *Saggi intorno alla concezione materialistica della storia*, *Discorrendo di socialismo e filosofia*, *In memoria del Manifesto dei Comunisti* et *Del materialismo storico*. Nous avons déjà relevé que ces écrits, mis en quelque sorte « sous le boisseau », restaient

[249] *Id.*, « Lo sciopero generale », *art. cit.*
[250] Cf. à ce propos, notamment, le chapitre dédié à A. Labriola dans E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*.
[251] *Ibid.*, p. 136.
[252] J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 136-138.

ignorés d'un grand nombre de socialistes italiens, même s'ils circulèrent toujours un peu de façon « souterraine » ; ce fut grâce à Benedetto Croce, plus qu'aux milieux socialistes – à l'exception de Rodolfo Mondolfo –, qu'ils furent tirés de l'oubli. Le « retour à Antonio Labriola » fut assez tardif et ne se produisit pour l'essentiel qu'après la Première Guerre mondiale, surtout dans les années 1920[253]. Sur la base du témoignage d'Umberto Terracini, il paraît avoir été amorcé dès avant 1914, au moins en ce qui concerne Angelo Tasca. Mais ce souvenir doit être pris avec précaution. Il a été suggéré que Gramsci ou Togliatti restaient à cette époque encore relativement peu au fait de la pensée de Labriola. Umberto Terracini n'avait sans doute aucun intérêt, au moment où il écrivit ces lignes, à attribuer des mérites indus à Angelo Tasca et nous pouvons donc supposer qu'il transcrivit simplement fidèlement et honnêtement ce que lui présenta sa mémoire. Mais ne situa-t-il pas cette découverte quelques années avant le moment où elle advint réellement, comme tendit notamment à le faire Palmiro Togliatti[254] ? Lorsqu'il évoquait la bibliothèque de la famille Tasca, il faisait allusion à une édition des œuvres de Marx-Engels-Lassalle postérieure à la période à laquelle il se référait : si la confusion s'explique facilement et ne porte pas forcément à conséquence, elle montre toutefois les défaillances auxquelles peuvent être sujets les souvenirs. Nous n'avons trouvé aucune référence directe à Antonio Labriola dans les écrits de Tasca antérieurs à la Grande Guerre – ce qui ne constitue pas nécessairement, en soi, une preuve qu'il n'aurait pas connu sa pensée. Le contexte présenté par Umberto Terracini et la référence au rôle essentiel de Tasca dans son initiation au marxisme nous incitent cependant à penser que son témoignage est exact. En outre, la connaissance précise qu'avait Angelo Tasca, avant 1914, des textes théoriques du socialisme – connaissance avérée par les références qu'il y fit dans certains écrits de cette époque – rend tout à fait plausible qu'il eût déjà lu ceux de Labriola et pu en retenir les principaux enseignements ; il avait pu être amené vers lui par Benedetto Croce ou Rodolfo Mondolfo.

Plusieurs biographes d'Angelo Tasca insistent sur le caractère décisif de sa rencontre avec la pensée de Rodolfo Mondolfo. Sergio Soave voit en lui « la présence équilibrante qui [apaisa] les inquiétudes de Tasca et l'[accompagna] dans sa maturation politique » ; Alceo Riosa estime quant à lui que « l'influence de Mondolfo […] se révèle, sans crainte d'exagérer,

[253] E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 181, 326 et 328 ; G.-M. BRAVO, « Marx, marxismo e socialismo », *art. cit.*, p. 150 ; E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 159-160.
[254] E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 160-162. Cf. aussi, pour l'influence d'A. Labriola sur le jeune A. Gramsci, G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 11-14.

presque une sorte d'identification du disciple vis-à-vis du maître »[255]. Mondolfo enseigna brièvement l'histoire de la philosophie à l'Université de Turin de 1910-1911 à 1913-1914 et Angelo Tasca suivit son cours – qui ne concernait pas le marxisme –, avec Gramsci, en 1913-1914. Si Rodolfo Mondolfo ne semble pas avoir eu de contacts directs avec ce dernier, il entretint en revanche « de fréquentes et cordiales relations avec Angelo Tasca, qui [lui] avait été présenté par [son] ami Umberto Cosmo, son professeur de lycée ». Il affirma que « Tasca fut justement [son] disciple » [256]. En 1913, ce dernier fit directement allusion à la série d'articles sur « socialisme et philosophie » que Mondolfo venait de faire paraître dans *L'Unità* de Salvemini[257]. Beaucoup plus tard, un ami de jeunesse évoqua avec Angelo Tasca la vogue qu'avait connue parmi eux, lorsqu'ils étaient jeunes, le concept du « renversement de la praxis » cher à Rodolfo Mondolfo[258].

Les travaux de Rodolfo Mondolfo, de formation positiviste, mais très ouvert aux idées nouvelles, exprimaient un besoin de renouvellement de la pensée marxiste italienne, sous l'impulsion de l'idéalisme, qui se fit particulièrement sentir dans l'atmosphère vive et inquiète des années antérieures à la Première Guerre mondiale[259]. Déniant tout caractère révisionniste à la pensée de Mondolfo sur le marxisme, Norberto Bobbio y a décelé la tentative d'un « retour à Marx » et a ainsi résumé l'esprit qui animait sa réflexion :

> « L'interprétation de Mondolfo de la philosophie de Marx […] se présente comme une *reconstruction* (non une correction) du marxisme en tant que philosophie, et se passe sous l'enseigne de la *restauration* du "vrai" marxisme, dit de manière plus incisive, d'un véritable "retour à Marx". La thèse fondamentale de cette reconstruction-restauration est la suivante : le "vrai" marxisme n'est pas un matérialisme mais un humanisme. »[260]

La réflexion de Rodolfo Mondolfo s'articulait précisément autour de la question du matérialisme. D'une part, soulignant l'importance de la pensée de Ludwig Feuerbach dans la formation de Marx, il démontrait que la philosophie de Feuerbach n'était pas un matérialisme,

---

[255] S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 64 ; A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 23.
[256] R. Mondolfo à N. Bobbio, 6 mai 1967, in N. BOBBIO, « Introduzione », *art. cit.*, n. 2 p. XLV ; Tableau des cours suivis et des examens présentés par A. Tasca à la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Turin et celui d'A. Gramsci.
[257] a. t. [A. TASCA], « Una critica della "cultura" », *art. cit.* ; R. MONDOLFO, « Socialismo e filosofia », *art. cit.*, p. 115-127.
[258] M. Anfossi à A. Tasca, [s. l.], 22 février 1948 (AT, Corrisp., fasc. 6).
[259] E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 192.
[260] N. BOBBIO, « Introduzione », *art. cit.*, p. XV. E. Santarelli soutient au contraire que la pensée de R. Mondolfo sur le marxisme peut bel et bien être considérée comme révisionniste ; mais il parle lui aussi, à son sujet, d'un « retour à Marx » (E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 180). Au sein du PSI, si R. Mondolfo était certainement plus proche des réformistes, il cherchait à adopter une position intermédiaire entre ceux-ci et l'aile révolutionnaire.

mais un historicisme, une « conception de la réalité humaine en devenir ». L'originalité de Marx consistait dans le fait d'avoir approfondi et élargi cet historicisme, en envisageant non seulement les rapports entre l'homme et la nature, comme le faisait Feuerbach, mais aussi ceux de l'homme avec la société : Marx dépassait le naturalisme de Feuerbach et abordait à une conception humaniste[261]. Mondolfo consacrait en outre une place importante à la pensée d'Engels, dont il recherchait les spécificités par rapport à celle de Marx, faisant la part de l'une et de l'autre et rompant « avec la thèse, implicite dans la plupart des travaux marxistes, de la parfaite identité de vue entre Marx et Engels sur le terrain philosophique »[262] : selon lui, Engels lui-même, dont certaines formules ambiguës avaient pu donner lieu aux « équivoques déterministes du marxisme et du socialisme vulgaire et positiviste »[263], ne pouvait être considéré comme matérialiste. Pour Rodolfo Mondolfo, le marxisme se situait au-delà du matérialisme et de l'idéalisme. Dans le sillage d'Antonio Labriola et de Giovanni Gentile, il interprétait la philosophie de Marx comme une « philosophie de la praxis ». Le cœur de son approche était le principe du « renversement de la praxis », qu'il reprenait des travaux de Gentile sur le marxisme et qui, seul, selon lui, pouvait permettre de résoudre l'antagonisme entre théorie et action, en les unissant[264]. Rodolfo Mondolfo fut donc l'une des personnalités à travers lesquelles l'influence de Giovanni Gentile put s'exercer, indirectement, sur le jeune Angelo Tasca. Rappelons que ce concept – qui reposait sur l'interprétation que Gentile donnait de la troisième thèse sur Feuerbach (et sur la traduction erronée qu'il faisait de l'expression « als umwälzende Praxis », en fait « la praxis qui renverse, qui subvertit », et non « la praxis qui se renverse ») – recouvrait l'idée du conditionnement de toute activité par celle qui la précède. Il s'intégrait ainsi dans une perspective nettement historiciste, qui remettait par ailleurs l'homme au centre de l'histoire dont il était « la réalité vraie et essentielle » : là gisait le caractère fondamentalement humaniste de l'interprétation que Mondolfo donnait du marxisme[265]. Contrairement au principe matérialiste, suivant lequel les hommes sont « le produit du milieu » et leur transformation est « l'effet du changement du milieu », le concept du « renversement de la praxis » supposait une sorte de jeu de va et vient entre l'homme et son environnement : l'homme agit sur le monde pour le changer (praxis), et cette modification du milieu contribue à son tour à transformer l'homme (renversement de la praxis). Il y a une

[261] N. BOBBIO, « Introduzione », *art. cit.*, p. XV-XVI.
[262] J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 190.
[263] E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 202.
[264] N. BOBBIO, « Introduzione », *art. cit.*, p. XVI ; R. MONDOLFO, « Tra l'ideale e l'azione. Per l'unità di teoria e praxis », in *Critica sociale*, 16 octobre 1911, in *Id.*, *Umanesimo di Marx*, *op. cit.*, p. 89.
[265] R. MONDOLFO, « Intorno alla filosofia di Marx », in *Critica sociale*, 16 avril 1912, in *Id.*, *Umanesimo di Marx*, *op. cit.*, p. 95 ; et *Id.*, « Socialismo e filosofia », *art. cit.*, p. 121 et 126-127.

interaction entre l'homme et son milieu, entre le sujet (l'homme) et l'objet (le milieu) dont les rapports sont réciproques – contrairement à la manière unidirectionnelle dont les envisageait la philosophie matérialiste[266]. De là découlait la conception volontariste du socialisme que professait Mondolfo et qui apparut si suggestive à Angelo Tasca.

Selon Rodolfo Mondolfo lui-même, beaucoup de ses écrits restèrent alors « à moitié ignorés » ; quelques-uns seulement, et parmi eux les articles sur « socialisme et philosophie », ainsi que son essai sur *Il materialismo dialettico e il materialismo storico di F. Engels*, atteignirent un public un peu plus large. Pourtant, Mondolfo fut un point de repère intellectuel pour la jeune génération marxiste. Le problème du rapport entre esprit et matière était au cœur de sa pensée et ce fut par cela précisément qu'elle marqua les jeunes socialistes chez qui elle contribua « à la formation d'une nouvelle interprétation du marxisme, épurée des incrustations positivistes et déterministes, reliée à travers Antonio Labriola au Marx classique »[267].

« Nous, jeunes gens de la nouvelle génération, décidément antipositivistes… », proclama Angelo Tasca devant un public de jeunes socialistes piémontais captivés[268]. Ailleurs, il dissocia sans ambages le socialisme du positivisme qui, selon lui, représentait « seulement une parenthèse dans l'histoire du socialisme »[269]. Les écrits historiques de Marx et les *Thèses sur Feuerbach* eux-mêmes démontraient que « le déterminisme économique et le matérialisme historique ne [devaient] pas être interprétés dans un sens rigide et, disons-le, pour bien nous comprendre, positiviste »[270]. S'appuyant explicitement sur les travaux de Rodolfo Mondolfo qui dénonçait les distorsions déterministes subies par la pensée de Marx, il expliquait que « les idées ne se jugent pas par leurs déformations, par leur caricature »[271], mais par leur signification la plus authentique : il se trouvait donc en accord avec la démarche du « retour à Marx » entreprise par Rodolfo Mondolfo. Il ouvrit significativement son article sur la concentration capitaliste par une invitation très claire à abandonner une approche exclusivement déterministe du marxisme :

> « Il y a un je ne sais quoi de singulier dans cette obstination à vouloir chercher la "fatalité" du socialisme dans la loi d'airain de la prévision marxiste : "le capital se concentre dans les mains

[266] N. BOBBIO, « Introduzione », *art. cit.*, p. XVII.
[267] E. SANTARELLI, *La revisione del marxismo*, *op. cit.*, p. 180 et 223. Le livre de R. Mondolfo auquel il est fait ici référence est R. MONDOLFO, *Il materialismo dialettico e il materialismo storico in F. Engels*, Gênes-Modène, A. F. Formiggini-G. Ferraguti e C., 1912, 355 p.
[268] « V congresso », *art. cit.*. Cf. S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 60.
[269] a. t. [A. TASCA], « Una critica della "cultura" », *art. cit.*
[270] A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 156.
[271] *Ibid.* Cf. aussi A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 23.

d'un nombre toujours moindre de personnes et à ce processus correspond la misère toujours croissante du prolétariat". En laissant de côté les interprétations qui furent données de cette loi, il me paraît qu'il y a une erreur fondamentale de la part des innombrables collecteurs de chiffres, qui bâclent avec une trop grande facilité statistiques sur statistiques pour soutenir ou combattre la thèse marxiste : c'est-à-dire celle d'avoir déformé en schémas stériles, en le cristallisant tantôt dans l'un tantôt dans l'autre moment partiel, un processus économique qu'il fallait au contraire *interpréter* dans son cours historique, long, complexe. »[272]

La révolution, qui ne serait certainement pas « le produit inévitable de l'actuel état des choses », ne pouvait être prévue au regard des seules conditions économiques objectives. La réaction du jeune Angelo Tasca au fatalisme s'appuyait aussi sur un refus de l'attention prépondérante, voire exclusive, donnée par beaucoup de socialistes aux préoccupations économiques. Ce parti était aussi celui pris par Antonio Labriola, pour qui le matérialisme historique était une « science critique » qui rendait possible une analyse historique complexe, ne se réduisant pas à l'examen des seuls facteurs économiques : il permettait ainsi d'arriver à une « conception organique de l'histoire », respectant « l'unité et l'intégralité de la vie sociale »[273]. De fait, contre les réformistes qui prétendaient établir une distinction et une séparation entre économie et politique, Angelo Tasca réaffirmait l'importance du second terme par rapport au premier, qui étaient du reste à ses yeux étroitement enchevêtrés et nécessairement liés. Il croyait « avec Marx, que toute économie aboutit, toujours, à une politique »[274], ce qui revenait à opposer au strict déterminisme des conditions économiques, le volontarisme de la conscience révolutionnaire.

Ce volontarisme, qui se ressentait d'une inspiration idéaliste, était aussi l'un des enseignements de Mondolfo[275]. L'issue révolutionnaire de la lutte de classe et l'avènement de la société socialiste, bien qu'imprévisibles, devaient être préparés. C'était au mouvement ouvrier de faire en sorte qu'ils se produisent : « la révolution socialiste adviendra dans la mesure et dans le degré du prestige et de la maîtrise que les consciences socialistes prendront sur le reste de la masse prolétarienne »[276]. Chez Mondolfo, l'accent mis sur la volonté se

[272] a. t. [A. TASCA], « La concentrazione capitalistica », *art. cit.*, p. 116. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 155. Nous retrouvons en filigrane dans ces lignes la critique du concept positiviste de culture – qui finissait par réduire à un concept mort, un processus vivant et intime de recherche –, exposée plus haut.
[273] J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 139-140 et 148 ; E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 115-116 et 150.
[274] A. TASCA, « Lo sciopero generale », *art. cit*..
[275] G. BERGAMI, « Tasca e Gramsci », *art. cit.*, p. 92-93.
[276] « V congresso », *art. cit.*.

joignait à une approche humaniste du marxisme qui semble avoir attiré Angelo Tasca[277]. Cet humanisme, qui, à travers le concept de « renversement de la praxis », remettait l'homme au centre de « la lutte pour le socialisme », était un corollaire du rejet du fatalisme et de la valorisation de la volonté et de la conscience : l'homme n'était pas soumis à une évolution fatale liée aux circonstances extérieures, mais il agissait sur elles, il était l'acteur de sa propre histoire. La société socialiste serait conquise et créée par les forces révolutionnaires et non donnée par le cours inévitable et fatal des événements. Il fallait donc préparer la « société nouvelle » par une action sur les consciences qu'il s'agissait de conquérir à la cause socialiste : « au fond, le problème du socialisme est un problème de *force*, c'est-à-dire de *conscience* »[278]. Ainsi disparaissait l'antagonisme entre « pensée et action ». L'action socialiste finissait par se confondre avec le travail de préparation culturelle, « parce que le socialisme n'est pas le talisman qui doit dévoiler tous les secrets, mais est une vérité qui vaut, simplement, pour enseigner à la classe travailleuse les moyens de sa propre rédemption ; le socialisme est en somme la science d'une classe, comme il est la force d'une classe, comme il est la volonté d'une classe »[279]. Le volontarisme du jeune Angelo Tasca nous ramène donc au « culturisme » – souvenons-nous des trois composantes de la culture, telle que l'entendait le jeune homme, « critique, construction, volonté ». La confusion de la pensée et de l'action qui en résulte évoque aussi l'actualisme gentilien[280].

Il s'agissait donc de susciter une conscience de classe et, avec Mondolfo, Angelo Tasca défendait une optique classiste, explicitement opposée à la vision universaliste et consensuelle des démocrates : pour reprendre les termes de Rodolfo Mondolfo que citait le jeune socialiste, il s'agissait « de susciter des énergies de classe et non de chercher l'adhésion universelle au-dessus des divisions de classe »[281]. Pour Mondolfo les objectifs du prolétariat, comme de toutes les classes asservies, devaient avoir une portée universelle, en ce qu'ils se

[277] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 26.
[278] A. TASCA, « Lo sciopero generale », *art. cit.* Souligné dans le texte.
[279] *Id.*, « Il nostro giornale », *art. cit.* Cf. aussi « V congresso », *art. cit.*
[280] Cf. G. TURI, *G. Gentile*, *op. cit.*, p. 267. Au cœur de l'actualisme de G. Gentile se trouve une fois encore le nœud pensée-action. Nous empruntons quelques lignes à J.-P. Potier qui explique clairement les grandes lignes de cette conception : « L'idéalisme d'inspiration hégélienne affirme que l'esprit, la pensée, constitue l'unique vraie réalité. Or, l'esprit devient pensée uniquement dans *l'acte effectif de la pensée*. Ainsi, une philosophie ancienne, ou bien l'histoire réelle d'une époque donnée, possèdent une réalité uniquement lorsqu'elles sont effectivement pensées par un philosophe, ou un historien d'aujourd'hui. Une telle perspective instaure le principe de la fusion de la pensée et de l'acte, ou de la volonté, c'est-à-dire de la théorie et de la pratique » (J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 184). C'est peut-être surtout cet aspect volontariste, qui tente de résoudre la contradiction entre théorie et pratique – elle nous semble avoir constitué un nœud qu'A. Tasca chercha sans cesse à démêler –, que le jeune A. Tasca put retenir du néo-idéalisme inspiré par Gentile.
[281] a. t. [A. TASCA], « Una critica della "cultura" », *art. cit.* ; R. MONDOLFO, « Socialismo e filosofia », *art. cit.*, p. 123.

présentaient « comme *des droits naturels*, ou des principes de justice, ou des fins de libération humaine »[282] : l'émancipation de la classe ouvrière devait porter à l'émancipation humaine. Angelo Tasca partageait cette idée : à la fois pour des raisons objectives (liées à l'organisation matérielle de la société) et subjectives (morales), le prolétariat se devait d'envisager ses problèmes « comme les problèmes de toute l'humanité ». Il voyait là l'« idée centrale » du marxisme – il s'appuyait sur le *Manifeste du Parti communiste* –, au point d'affirmer que dans un seul livre, « l'inspiration éthique, "l'idée morale d'amour et de solidarité humaine [était] plus haute et plus vive que dans les mots de Marx et d'Engels", […] l'Evangile ». En ce qui le concernait, elle constituait « le point d'appui de [sa] foi socialiste ». Mais il ne s'agissait pas, chez les deux penseurs allemands, d'un humanisme tissé de sentiments louables, certes, mais stériles : le leur était révolutionnaire et volontariste, destiné à « déchaîner et seconder les forces qui devront réaliser la justice dans le monde »[283]. Ces forces se trouvaient dans le prolétariat lui-même. Le Parti socialiste avait donc pour tâche de développer sa conscience de classe et non de chercher à l'étouffer. La révolution se préparait par ce patient effort de la volonté.

> « La conception socialiste n'est pas statique, mais dynamique, c'est-à-dire révolutionnaire. Nous n'imaginons pas la société collectiviste comme un point immobile où nous cristalliserons la vie, mais une étape vers un avenir, qu'aucun plan ne peut enclore, qui ne doit pas être *prévu*, mais *préparé* dans le heurt continuel des forces sociales. Le socialisme a fait des prosélytes, le socialisme vaincra seulement s'il ne laisse pas étouffer ce germe fécond de *spontanéité* (non *impulsivité*) créatrice, de préparation libre, grâce auquel la société nouvelle sortira du sein même de cette classe de producteurs qui jusqu'à aujourd'hui a vécu souterrainement. La société nouvelle sera une conquête et une création ; nous disons cela, nous qui, même, ne renonçons pas au support de la culture, nous qui avons appris de Marx que le processus révolutionnaire se développe comme un processus dialectique. »[284]

Angelo Tasca tirait donc ce volontarisme de la dialectique de Marx elle-même, qui faisait de la « conception socialiste » une conception « dynamique, c'est-à-dire révolutionnaire » : non pas un système clos et invariable, mais une pensée évoluant avec les changements sociaux. Il ne s'agissait pas de chercher si les faits confirmaient telle ou telle loi énoncée par Marx, mais d'envisager les problèmes dans leur évolution, de les « *interpréter*

[282] R. MONDOLFO, « Socialismo e filosofia », *art. cit.*, p. 125. Souligné dans le texte
[283] A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 157-158. Il avait exprimé dès 1912 la certitude « que dans le Verbe du Christ il y a une vérité éternelle, que les hommes devront recueillir pour leur bonheur » (A. Tasca à A. Favero, [s. l.], 21 mars 1912, in A. ZUSSINI, « I cattolici pacifisti torinesi de "Il Savonarola", *art. cit.*, p. 58).
[284] *Id.*, « Lo sciopero generale », *art. cit.* Souligné dans le texte.

dans [leur] cours historique, long et complexe »[285]. Les différents écrits où Angelo Tasca exposait des aspects de l'histoire du mouvement ouvrier prennent d'ailleurs ici en partie leur signification. Il convient d'insister sur cette conception historiciste, cette façon de penser les faits et les problèmes dans une perspective historique. Elle nous semble découler à la fois de sa formation marxiste et de son engouement pour le néo-idéalisme : nous la retrouvons chez Labriola, chez Mondolfo, et surtout bien sûr chez Croce[286] et ce fut peut-être en cela que s'exerça son influence, bien qu'elle soit difficile cependant à délimiter.

Cette approche historiciste conduisait Angelo Tasca à aborder le marxisme sans préjugés et à ne pas hésiter à s'écarter de la lettre des textes de Marx quand cela lui paraissait s'imposer : le marxisme n'était pas pour lui un corps de principes intangible, source de toute vérité, un « catéchisme » donné une fois pour toutes et intouchable[287]. L'interprétation et l'étude des textes de Marx ne devait pas être une fin en soi, mais était utile en ce qu'elle éclairait et stimulait la réflexion sur le présent :

> « On éprouve une certaine stupeur à voir l'acharnement avec lequel [beaucoup de socialistes qui se sont occupés de la « révision » du marxisme], surtout les plus mineurs, dans les écrits sortis dans les revues qui se rattachent aux grands courants orthodoxe, réformiste et syndicaliste, ont débattu les questions exégétiques du marxisme, comme si de telle ou telle interprétation des principes du maître dépendait l'effondrement ou le salut de tout l'édifice socialiste. Si ces socialistes, […] tout en consacrant à l'exégèse de la pensée de Marx toute la ferveur de recherche que cette pensée mérite, s'étaient gardés d'identifier la position exégétique avec la position théorique, et s'étaient contentés de retirer de l'une des lumières critiques pour l'autre, ils auraient évité une erreur de méthode aussi grave et aussi comique que celle de ceux qui attendaient le troisième livre du *Capital* comme celui qui aurait posé, une fois pour toutes et pour le compte de tous, les fondements scientifiques du socialisme. »[288]

Bien que les écrits de jeunesse d'Angelo Tasca sur le marxisme portent essentiellement sur la « méthode » qu'il avait retenue de Marx, il ne paraît pas cependant avoir limité son enseignement à cet aspect. Doit-on de plus discerner dans cette attention prioritaire accordée à la méthode marxiste l'influence de Croce et de son interprétation du marxisme comme « canon d'interprétation »[289] ? Cela nous semble difficile à apprécier. Ce

[285] a. t. [A. TASCA], « La concentrazione capitalistica », *art. cit.*, p. 116. Souligné dans le texte
[286] Sur l'historicisme de B. Croce, cf. notamment *Storia d'Italia. IV*, *op. cit.*, p. 236.
[287] « V congresso », *art. cit.*
[288] A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 153-154.
[289] B. Croce niait au matérialisme historique toute dimension philosophique et scientifique : ce n'était pour lui en aucun cas une nouvelle philosophie, ni une science de l'histoire, puisqu'il n'était guère rigoureux, d'une manière

que nous savons des idées socialistes du jeune homme laisse penser qu'il en était plutôt éloigné, notamment en raison de son interprétation volontariste de la pensée de Marx qui le conduisait à valoriser le moment politique par rapport aux éléments économiques. Le marxisme était pour lui bien plus qu'une simple méthode de recherche : tout en prenant des libertés vis-à-vis de tel ou tel point des analyses de Marx, peut-être dépassé ou erroné, il en avait saisi l'esprit et voulait y rester fidèle. C'était avoir retenu l'enseignement de Marx que de s'écarter de la stricte lettre de ses écrits. Ici, on ne peut que penser à Gramsci et à son interprétation de la révolution bolchévique comme fait de volonté dans « La révolution contre le *Capital* » et à l'élan volontariste qui s'en dégage. Citons-en un assez long passage où se cristallisent plusieurs éléments que nous avons soulignés précédemment à propos d'Angelo Tasca :

> « Si les bolcheviks renient quelques affirmations du *Capital*, ils n'en renient pas la pensée immanente, vivifiante. Ils ne sont pas "marxistes", voilà tout. Ils n'ont pas compilé à partir des œuvres du Maître une doctrine extérieure, faite d'affirmations dogmatiques, et qu'il ne s'agit pas de discuter. Ils vivent la pensée marxiste, celle qui ne meurt jamais, celle qui est la continuation de la pensée idéaliste italienne et allemande et qui avait été, chez Marx, altérée par les scories positivistes et naturalistes. Et cette pensée reconnaît toujours comme plus grand facteur de l'histoire, non les faits économiques bruts, mais l'homme, mais les sociétés des hommes, ces hommes qui se rapprochent entre eux, se comprennent entre eux, développent à travers tous ces contacts (qui forment la civilisation), une volonté sociale, collective ; ces hommes qui comprennent les faits économiques, et les jugent, et les plient à leur volonté, jusqu'à ce que celle-ci se fasse l'élément moteur de l'économie, l'élément formateur de la réalité objective qui vit, et bouge, et devient une sorte de matière tellurique en incandescence qui peut être canalisée là où il plaît à la volonté, et comme il plaît à la volonté. »[290]

Cette faculté à s'éloigner des « lois » énoncées par Marx ou à revenir sur elles pour les corriger si nécessaire, mais dans l'esprit qui animait son œuvre et selon la méthode et la manière qu'il avait enseignées, présente aussi des affinités avec les manières dont Georges

---

générale, d'un point de vue théorique. Ce n'était pas non plus à proprement parler une méthode historique. Le matérialisme historique était pour B. Croce tout au plus un « canon d'interprétation historique » : « ce "canon" conseille aux historiens de s'intéresser au "substrat économique" des sociétés pour mieux étudier ces dernières. Ce "substrat" détermine en effet la division en classes sociales, l'Etat, le droit, les idéologies… […] selon lui, le "matérialisme historique" n'a qu'une valeur "empirique", comme *conseil*, ou *recommandation pour la science (traditionnelle) de l'histoire* » (J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 162, souligné dans le texte). En conséquence, le marxisme n'était pas, pour Croce, la philosophie par excellence du socialisme : le socialisme pouvait utiliser le canon d'interprétation marxiste, mais il n'y avait pas de lien organique et nécessaire entre eux (L. PICCIONI, *Ideologia e filosofia*, *op. cit.*, p. 20).

[290] A. G. [A. GRAMSCI], « La révolution contre *Le Capital* », in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. I – 1914-1920*, Paris, Gallimard, 1974, p. 135-136.

Sorel, Rodolfo Mondolfo et surtout d'Antonio Labriola abordaient la pensée de Marx. Plusieurs commentateurs de la pensée de Labriola s'accordent à reconnaître le « comportement libre et original de fond vis-à-vis des maîtres du socialisme scientifique » et la grande liberté d'esprit à leur égard qui la caractérisent[291]. Sur certains points, il s'éloignait manifestement de la lettre de leurs écrits, par exemple lorsqu'il préférait la « méthode génétique » à la méthode dialectique qui avait la prédilection d'Engels[292]. De même, la façon dont Labriola concevait le matérialisme historique, comme une « nouvelle science de l'histoire », portait la trace de cette manière de se positionner vis-à-vis de Marx et Engels : il n'était pas en effet pour lui un ensemble de données figées et intangibles, mais une philosophie vivante, un corps de connaissances toujours en mouvement et en évolution, demandant à être constamment complété, actualisé, rectifié et corrigé au besoin.

Angelo Tasca affrontait deux aspects particulièrement discutés et contestés de la doctrine marxienne, qu'il s'agissait d'« évaluer de manière critique ». S'il reconnaissait les insuffisances et les erreurs contenues dans la théorie de la valeur de Marx, elle avait selon lui néanmoins permis une « détermination plus complète et plus précise du concept de valeur »[293] que celui qui résultait de l'économie classique. Ces erreurs s'expliquaient par la préoccupation morale – et non purement économique – qui se trouvait à la base de l'entreprise de Marx, qui demeurait quant à elle pleine et entière : il s'agissait de donner un appui théorique à la dénonciation de l'indignité et de l'injustice de la société capitaliste. Il discuta également les conclusions de Marx à propos de la concentration du capital. En s'appuyant sur Arturo Labriola, il aborda le problème comme un processus historique dont il retraça les grandes lignes[294]. En suivant le fil de cette reconstruction, il fut amené à établir une

[291] E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 158 et 162. Cf. aussi J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 138-139 et 154. G. Sorel affirmait quant à lui à propos de Marx que « nous pouvons donc compléter sa doctrine, au lieu de commenter ses textes comme le firent si longtemps de malencontreux disciples » (G. SOREL, *Réflexions sur la violence*, Paris, Seuil, 1990, p. 31).

[292] Concernant la méthode « génétique » d'A. Labriola, qui négligeait l'élément de la contradiction sous-entendu dans le terme « dialectique », mais visait à rendre une image complète, pleine, de la réalité, cf. plus loin p. 187.

[293] A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 154.

[294] Résumons-les, en suivant la reconstruction d'A. Tasca. Au XVIII[e] siècle se produisit, avec l'extension progressive du machinisme, une « profonde révolution économique » caractérisée par le passage de l'ouvrier travaillant à domicile – artisan –, avec les outils et instruments dont il était propriétaire, à l'ouvrier salarié qui travaillait avec les moyens de production fournis par le capitaliste. Les capitalistes, de *commerçants* (contrôlant les matières premières et se chargeant d'écouler les marchandises produites) devinrent *industriels* (« patrons et directeurs d'usine ») : « le capital qui auparavant dominait le travail en partie seulement depuis la sphère de la *circulation* commerciale, l'asservit alors complètement en passant dans la sphère de la *production* industrielle ». L'industrie l'emporta sur le travail à domicile. L'intensification de la production permise par ce bouleversement, aboutit cependant à une situation de « *saturation* du marché et l'offre fut trop supérieure à la demande ». Cette crise de surproduction suscita des dépressions industrielles qui portèrent à créer des « marchés artificiels » (par l'impérialisme). Mais, ceux-ci se révélant insuffisants pour pallier la crise, se développa le phénomène, qui selon A. Tasca caractérisait le capitalisme moderne, de la « spéculation bancaire qui vit en parasitant l'organisme

distinction entre capitalisme industriel et capitalisme financier, caractéristique selon lui de la société moderne :

> « Alors commença une nouvelle période de l'histoire capitaliste, dans laquelle le capital, ayant épuisé sa marge d'emploi dans le travail, se fait parasite du capital lui-même et, de la sphère de la production, rentre dans la sphère de la circulation d'où il était sorti au début de la période de la grande industrie. […] Dans cette période nous avons deux capitaux : celui de la société technique et celui de la société financière, et le second est parasite du premier. […] Puisque le capital ne rendait plus en étant directement investi dans l'usine, on donna la possibilité au capital lui-même de vivre indépendamment de l'usine, d'abandonner la sphère de la production pour celle de la circulation. »[295]

Angelo Tasca tenait pour acquis que le capital financier n'était pas complètement indépendant du capital industriel, mais avait nécessairement une base dans la production industrielle réelle. Selon lui, le capital financier reposait essentiellement sur des mécanismes de protection, dont les monopoles et le protectionnisme douanier représentaient les deux faces, intérieure et extérieure. Ces mécanismes obéissaient à une même tentative de correction et d'entrave du système de libre concurrence, par la limitation de la production – pour éviter de nouvelles crises de surproduction – et le maintien de prix élevés. Il concluait donc, d'accord avec Arturo Labriola, que la tendance au monopole et au protectionnisme – qui, à première vue, pouvait être prise pour une confirmation de la tendance à la concentration du capital –, en permettant l'existence et la prospérité du capitalisme financier, empêchait la concentration du capital dans le secteur de la production, puisque le capital accumulé venait à se déverser dans le secteur financier, si bien que « les trusts, la banque, qui étaient considérés par certains socialistes comme des preuves éclatantes de la vérité de la prévision marxiste, ont au contraire une portée opposée : ils tendent à empêcher l'accumulation débordante des capitaux dans le domaine de la production ». Ainsi, la distinction qu'Arturo Labriola établissait entre capitalisme industriel et capitalisme financier, et qu'Angelo Tasca reprenait à son compte, ouvrait sur une interprétation plus souple de la « loi » marxienne de la concentration capitaliste. Si celle-ci était un phénomène bien réel, « inhérent à la constitution capitaliste, aux lois économiques du coût minimum » et déterminant pour la formation même du prolétariat, dont « personne n'[… avait] eu une vision aussi puissante et prophétique que

---

industriel » : ce fut la naissance du capitalisme financier qui, du domaine de la production, rentre dans celui de la circulation (a. t. [A. TASCA], « La concentrazione capitalistica », *art. cit.*, p. 117-118. Souligné dans le texte).

[295] a. t. [A. TASCA], « La concentrazione capitalistica », *art. cit.*, p. 118. Jusqu'à mention contraire, les citations suivantes sont tirées de cet article.

Marx »[296], elle ne procédait pas d'un développement linéaire : son parcours était fait de heurts, de retours en arrière, d'interruptions. Nous retrouvons ici l'idée que Marx aurait cherché, sur ce point comme sur d'autres, à décrire une « tendance », mais non un processus continu et fatal. Cette réflexion sur le capital monopolistique accompagna Angelo Tasca pour aborder le problème de la guerre, qui survint brutalement en l'été 1914.

[296] A. TASCA, « Perché sono socialista », *art. cit.*, p. 155.

2. Guerre et révolution (1914-1920)

2.1. Le « mythe négatif » de la guerre

Dès sa création en 1907, le mouvement des jeunesses socialistes italiennes avait fait de l'antimilitarisme un thème central de sa propagande. Bien qu'il se fût efforcé de développer et de mettre à jour, sur le plan théorique, cet héritage de la tradition socialiste et de lui donner une forme plus concrète, il restait souvent rhétorique et d'une portée limitée[297]. Angelo Tasca, lui aussi, prit part à cette activité par des articles et des conférences témoignant d'un antimilitarisme encore classique[298]. En 1913, il fit son service militaire : ce fut une expérience plutôt pénible, une « série infinie de petites et grandes misères, destinées à frapper "celui de la Bourse du Travail" », mais qui passa sur lui « comme un souffle d'air qui endurcit »[299]. Lorsque le conflit éclata entre les principales puissances européennes pendant l'été 1914, Angelo Tasca avait donc été confronté au problème de la guerre depuis plusieurs années, notamment à l'occasion de la guerre de Libye, et baignait dans l'antimilitarisme traditionnel des milieux socialistes. Cela aide en partie à comprendre la position neutraliste qu'il prit dès les premiers jours de la guerre ; elle peut contribuer à expliquer la différence entre sa réaction et celles de Gramsci ou Togliatti, qui ne s'étaient pas formés dans les jeunesses socialistes[300].

Angelo Tasca se prononça d'emblée, apparemment sans hésitation, en faveur de la neutralité. Il cosigna une motion « affirmant que l'actuelle guerre [n'était] que le produit naturel et consécutif de l'organisation de la société » et exhortant les socialistes à œuvrer, par leur propagande et selon le principe d'une « opposition irréductible entre la lutte de classe du

[297] G. GOZZINI, *Alle origini del comunismo italiano*, *op. cit.*, p. 15-27 et 35-37 ; G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 73-74.
[298] G. BERGAMI, « Tasca e Gramsci », *art. cit.*, p. 97. Cf. fiche biographique d'A. Tasca, 20 décembre 1924, ACT, CPC, b. 5040. Signalons notamment : A. TASCA, « A proposito delle compagnie di disciplina », in *Il Corriere universitario*, 5 mai 1913 ; *Id.*, « La guerra è la guerra », in *L'Avanguardia*, 20 juillet 1913 ; *Id.*, « I socialisti e la scuola », *art. cit.*, p. 129. Au congrès des Jeunesses socialistes italiennes à Bologne en septembre 1912, A. Tasca intervint sur les questions du « sou du soldat » – un « fonds pour l'assistance morale aux conscrits » socialistes poursuivant dans les casernes leur action contre le militarisme (G. GOZZINI, *Alle origini del comunismo italiano*, *op. cit.*, p. 19) – et des « compagnies de disciplines » sévissant dans certaines casernes contre les conscrits socialistes (*L'Avanguardia*, 29 septembre 1912). En avril 1913, il participa à un meeting sur les « compagnies de discipline » (« Comunicati », in *Il Grido del Popolo*, 5 avril 1913).
[299] A. Tasca à A. Gramsci, [Bardonecchia], [1913], FIG, AG, A/1582. L'année du service militaire d'A. Tasca est attestée par une note du préfet de la province de Turin, Turin, 8 avril 1914, ACT, CPC, b. 5040 et « IV Congresso Giov. Socialista Piemontese », in *L'Avanguardia*, 12 octobre 1913.
[300] Cf. F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 39-40.

prolétariat et toutes les guerres de la bourgeoisie », pour que le gouvernement italien n'intervînt pas dans la guerre[301]. Cette prise de position est d'autant plus remarquable que plusieurs personnalités qui avaient influencé sa formation politique et intellectuelle optèrent pour l'intervention : de Mussolini à Salvemini[302], Prezzolini et *La Voce*, Gentile, Lombardo Radice et aux milieux antiprotectionnistes. Angelo Tasca était fermement ancré au socialisme traditionnel dont l'influence contrebalançait celle, pourtant bien réelle, de ces milieux. Selon Alceo Riosa, le désir de ne pas « perdre le contact » avec les sentiments antimilitaristes de la majorité de la classe ouvrière entra pour beaucoup dans ce choix. Il faut peut-être aussi voir dans la rupture du jeune socialiste turinois avec Mussolini le signe « d'une autonomie culturelle accomplie et d'une solidité politique incontestable »[303] : les grandes lignes de ses conceptions politiques étaient maintenant fermement tracées. Angelo Tasca écrivit longtemps après qu'il chercha à « définir une ligne moins "attentiste" » que celle de la direction du Parti. Il fut en effet contraint par le revirement de Mussolini, puis par un désaccord avec Antonio Gramsci, à préciser son point de vue dans des articles qui nous permettent de restituer sa réaction face à la guerre : ce fut dans le dialogue avec ces deux hommes qu'il le définit[304].

Le 18 octobre 1914, Mussolini publia dans l'*Avanti !* l'article « Dalla neutralità assoluta alla neutralità attiva ed operante », par lequel il rompit avec l'opposition absolue à la guerre définie par la direction du Parti socialiste. Selon celui qui était encore le directeur de l'organe du PSI, la neutralité absolue menait maintenant dans une impasse et était devenue une « formule dangereuse et paralysante ». Dès le début, elle était apparue « partiale »,

[301] A. TASCA, B. BUOZZI, F. BARBERIS, « La sezione socialista per la neutralità assoluta », in *Il Grido del Popolo*, 12 septembre 1914 (une copie dactylographiée se trouve dans AT, Documenti, Italia, fasc. 9). A. Tasca intervint dès le 4 août dans un meeting à la Bourse du travail de Turin (P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 288) et le 1er septembre, au cours d'un meeting sur le thème de « L'Italie et la guerre européenne » (« Sezione Giovanile Socialista – Borgo Vittoria », in *Il Grido del Popolo*, 5 septembre 1914). Dès la fin du mois de juillet 1914, le PSI se prononça contre l'intervention de l'Italie dans une guerre qui paraissait imminente. Il précisa ensuite la ligne de la « neutralité absolue » du prolétariat et menaça d'une action des travailleurs italiens – conformément à l'engagement pris les années précédentes par les partis de la IIe Internationale – si le gouvernement italien décidait de lancer le pays dans la guerre (M. ISNENGHI, G. ROCHAT, *La Grande Guerra. 1914-1918*, Milan, Sansoni, 2004, p. 95-96 ; A. REPACI, *Da Sarajevo al « maggio radioso ». L'Italia verso la prima guerra mondiale*, Milan, Mursia, 1985, p. 190-194 ; *Storia d'Italia. IV*, *op. cit.*, p. 661-713).

[302] Sur sa divergence sur ce point avec G. Salvemini, cf. E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 24-26. Il ne rompit pas immédiatement avec G. Salvemini et lui envoya en août 1915 une carte au ton très cordial (A. Tasca à G. Salvemini, Santa Margherita, 31 août 1915, in A. TASCA, G. SALVEMINI, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 99).

[303] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 43-44 et S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 29 ; cf. aussi F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 47. Cf., pour le choix face à la guerre des différentes personnalités citées, A. REPACI, *Da Sarajevo al « maggio radioso »*, *op. cit.*, p. 101, 111-113, 338.

[304] A. TASCA, « Una storia del PCI – I », *art. cit.*, p. 31. Cf. aussi G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 43-44 ; A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 47. Dès août 1914, A. Tasca avait exprimé son désaccord avec les positions « interventionnistes » du directeur de *L'Avanguardia*, L. Cajani (A. TASCA, « Tra Francia e Germania. Viva l'Internazionale ! », in *L'Avanguardia*, 23 août 1914 ; P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 290).

manifestement favorable à la Triple Entente. Si la campagne socialiste sur cette formule avait d'abord contribué à empêcher l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des Empires centraux, elle était désormais dépassée et pouvait même apparaître équivoque, en donnant l'impression que les socialistes italiens inclinaient à présent vers l'Allemagne. Mussolini sommait les socialistes favorables à la neutralité absolue et disposés à mettre en œuvre une pratique conforme à leur conviction – la grève générale –, d'aller au bout de leur raisonnement : s'ils voulaient éviter la guerre, ils devaient « se préparer à faire la révolution », « abattre – révolutionnairement – l'Etat ». Mais cela ne garantirait pas que le nouvel Etat pourrait se soustraire à la guerre. Les socialistes ne pouvaient en outre ignorer la question nationale. Face à « la réalité [qui] [bougeait], et à un rythme accéléré », les socialistes ne pouvaient « se condamner à l'immobilité », ni se laisser enserrer dans une ligne de neutralité passive : ils devaient choisir s'ils voulaient être les « spectateurs » ou les « protagonistes » du « drame grandiose » qui se jouait, rester en retrait de la guerre ou s'y jeter[305].

Angelo Tasca réagit à la volte-face de celui qui avait été pour lui, jusqu'à peu, l'un des *leaders* les plus fascinants du mouvement socialiste, dans un article dont le titre « Il mito della guerra » suggérait l'une des inspirations de ses convictions neutralistes : il soutenait ainsi une position orthodoxe d'une manière qui ne l'était pas. Il reprenait assez fidèlement le concept de mythe de Georges Sorel, tout en le renversant pour forger celui de « mythe négatif ». La guerre cristallisait tout ce que les travailleurs rejetaient. Sa valeur mythique tenait à ce qu'elle représentait à leurs yeux « le symbole précis, le plus sûr, le plus incontestable du système bourgeois, l'expression la plus pure de [leur] propre esclavage de classe »[306]. Ils étaient contraints d'y prendre part « comme moyens » et n'étaient plus considérés comme des hommes : la guerre bourgeoise était la négation de leur humanité même – il y a là une nouvelle trace de l'humanisme qui imprégnait la conception du socialisme d'Angelo Tasca. Comme « mythe négatif », c'est-à-dire « la plus pure expression anti-prolétarienne », la

[305] B. MUSSOLINI, « Dalla neutralità assoluta alla neutralità attiva ed operante », in *Avanti !*, 18 octobre 1914, in *Id.*, *Opera omnia. VI – Dalla fondazione di « Utopia » alla vigilia della fondazione del « Popolo d'Italia » (22 novembre 1913 – 14 novembre 1914)*, Florence, La Fenice, 1953, p. 393-403. Cf. R. DE FELICE, *Mussolini – Il rivoluzionario 1883-1920*, Turin, Einaudi, 1965, p. 258-260 ; G. BOZZETTI, *Mussolini direttore dell'*Avanti !, Milan, Feltrinelli, 1979, p. 221-222.

[306] a. t. [A. TASCA], « Il mito della guerra », in *Il Grido del Popolo*, 24 octobre 1914, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 132. Pour G. Sorel, les « mythes » étaient les « constructions » par lesquelles « les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux se représentent leur action prochaine sous forme d'images de batailles assurant le triomphe de leur cause » : il ne s'agissait donc pas de faits accomplis, mais de projections d'actes imaginés – et donc mythifiés – dans des « systèmes d'images », massivement acceptés et partagés et qui devenaient ainsi de véritables « forces historiques » susceptibles d'entraîner les « masses » et d'aboutir à l'action révolutionnaire. La grève générale et la révolution en étaient de parfaits exemples. L'inspiration idéaliste et la charge volontariste d'un tel concept apparaissent clairement. Cf. G. SOREL, *Réflexions sur la violence*, *op. cit.*, p. 21 et 29.

guerre pouvait servir d'appui à l'accomplissement d'un autre mythe, positif quant à lui : la révolution. Voilà précisément ce que n'avait pas senti Mussolini, pour qui guerre et révolution étaient les deux seuls termes d'une alternative qui n'offrait pas d'échappatoire :

> « La guerre est le fait historique le plus à même de créer dans le prolétariat la conscience de l'effroyable injustice de sa position dans le monde et la première ferveur pour qu'il devienne capable de vivre et d'agir dans la vie. La guerre est le plus efficace *déterminant* pour que le prolétariat se convainque de la nécessité d'accomplir cette "inversion des valeurs", cet ébranlement du vieil édifice pour l'établir sur des bases entièrement nouvelles, qui constitue sa mission dans l'histoire, la *seule histoire* qu'il ait la capacité et la possibilité de créer. »[307]

Nous retrouvons ici des échos d'idées déjà développées par Angelo Tasca ; son adhésion au principe de neutralité absolue s'inscrivait dans la réflexion qu'il menait depuis plusieurs années et, à juste titre, Alceo Riosa ne relève aucune « césure » entre son neutralisme et ses positions antérieures[308]. Elle était empreinte des mêmes éléments : conscience et volonté. On ne peut donc la réduire à un « fatalisme à peine déguisé » semblable à celui des réformistes, ni à une manifestation du « positivisme du socialisme officiel », comme le suggère Robert Paris ; l'opposition que ce dernier établit entre l'idéalisme – en particulier l'influence sorélienne – imprégnant la pensée d'Antonio Gramsci et le « culturisme » d'Angelo Tasca ne nous paraît pas en tout point exacte[309]. Le recours du jeune homme au concept de « mythe négatif » le prouve. Le « fait historique » de la guerre ne comptait pas tant en soi, qu'en ce qu'il pouvait susciter chez la classe ouvrière une prise de conscience de sa situation, par les leçons qu'il lui infligeait et la représentation qu'elle s'en faisait. Le « mythe » de la guerre permettrait ainsi de développer la conscience de classe du prolétariat, exactement comme devait le faire, mais « en positif », le mythe sorélien de la grève générale. Ces idées menaient à la même attitude volontariste qui caractérisait alors la réflexion d'Angelo Tasca ; pour Georges Sorel, les mythes n'étaient d'ailleurs « pas des descriptions de choses, mais des expressions de volontés »[310]. La prise de conscience provoquée par la guerre devait permettre au prolétariat d'agir, par sa volonté, dans l'histoire : avec le conflit européen, « le monde social [était] en train de sortir de ses vieux gonds », il fallait œuvrer pour « le pousser sur de nouveaux ». La conscience devait se faire « active ».

---

[307] a. t. [A. TASCA], « Il mito della guerra », *art. cit.*, p. 133. Souligné dans le texte.
[308] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 44. Cf. aussi P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 293.
[309] R. PARIS, « La première expérience politique de Gramsci (1914-1915) », in *Le mouvement social*, janvier-mars 1963, p. 43 (citations) et 53-54. Cf., au contraire, P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 294.
[310] G. SOREL, *Réflexions sur la violence*, *op. cit.*, p. 30.

Seule la construction du socialisme pourrait contrarier la perpétuation, sinon fatale, du cercle de la violence guerrière, dont « le charme ne [… paraissait] pouvoir être rompu que par la volonté destructive et constructive du prolétariat »[311].

Face à ce conflit, la neutralité absolue était, pour Angelo Tasca, l'expression de la prise de conscience par les ouvriers de leur condition et de la signification de la guerre. Dans une situation où ils ne se sentaient pas « la capacité de dominer les événements », elle était « *la seule action possible* ». Sa « valeur profondément révolutionnaire » provenait selon lui de la nette distinction et même de la séparation que le prolétariat opérait ainsi par rapport aux autres classes, l'empêchant de « retomber dans un terrible confusionnisme et la passivité [à leur] contact ». A l'attitude frénétique de Mussolini, Angelo Tasca opposait la « conviction qu'en ce moment certaines renonciations [avaient] une couleur plus révolutionnaire qu'une certaine envie d'agir »[312]. La formule de la « neutralité active et agissante » du *leader* socialiste masquait une contradiction : elle voulait faire des socialistes des acteurs du « drame grandiose » qui était en train de se jouer, mais sans que pourtant ils n'en assument « la responsabilité ». Ainsi, la classe ouvrière ne prendrait part à cette guerre voulue par d'autres qu'en tant que « matière passive »[313]. L'attitude de Mussolini n'était en rien volontariste, pour Angelo Tasca, elle était vide : elle revenait à prôner l'action pour l'action et non à agir suivant une volonté nourrie par l'idée socialiste.

Pour Angelo Tasca, la neutralité du prolétariat devait préserver les possibilités d'instaurer le socialisme ; il ne fallait pas hypothéquer la révolution par l'adhésion à la guerre présente, même en vertu d'un motif aussi noble que la libération d'un peuple. Les socialistes devaient « imprégner » leur lutte pour la neutralité de l'Italie « de valeurs socialistes », en faire « l'antithèse matérielle et morale de la guerre bourgeoise »[314]. Mais il fallait se garder des « négations abstraites » et chercher à insuffler aux masses socialistes « l'élan moral nécessaire » à la perpétuation et la concrétisation de l'idéal socialiste[315]. Par ces termes un peu vagues, où apparaissent, nous semble-t-il, la faiblesse et les limites de sa position[316], Angelo

[311] A. TASCA, « Relazione al Congresso di Reggio Emilia », in *L'Avanguardia*, 1er mai 1915, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 148-149 et 151.
[312] a. t. [A. TASCA], « Il mito della guerra », *art. cit.*, p. 134. Souligné dans le texte.
[313] *Ibid.*, p. 136.
[314] *Ibid.*, p. 137. Cf. aussi *Id.*, « Sempre più chiaramente », in *Il Grido del Popolo*, 7 novembre 1914, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 142 ; A. TASCA, « Relazione al Congresso di Reggio Emilia », *art. cit.*, p. 149-150.
[315] a. t. [A. TASCA], « Seminagione di idee », in *Il Grido del Popolo*, 2 janvier 1915, AT, Documenti, Italia, fasc. 9. Cf. aussi A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.* et A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 48.
[316] Cf. aussi P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 295-296.

Tasca tentait de conjurer la passivité et la stérilité reprochées au PSI et de prendre une voie moins « attentiste ». Il indiquait les deux « piliers », l'un négatif, l'autre positif, de la neutralité absolue :

> « Nous devons donner à la masse la *critique*, c'est-à-dire expliquer que le guerre est l'expression logique du régime bourgeois et en reconduire l'origine à la mauvaise constitution de la société en régime capitaliste ; donner ensuite la *confiance*, c'est-à-dire démontrer que nous sommes en train de créer une nouvelle réalité devant se substituer à la réalité présente, et qu'il y a en nous, minorité, la capacité et la dignité d'une telle constitution. »[317]

Cette prise de position d'Angelo Tasca fut désapprouvée par Antonio Gramsci ; leur échange à ce sujet n'occasionna pas cependant une rupture personnelle[318]. Tandis qu'Angelo Tasca se ralliait sans peine à la position adoptée par le PSI, son jeune camarade fut sensible à l'appel mussolinien en faveur d'une « neutralité active et agissante ». Selon lui, Tasca avait vu dans la position du *leader* socialiste une adhésion au principe de l'intervention de l'Italie dans la guerre, alors qu'il invitait simplement le prolétariat à ne pas saboter la guerre de la bourgeoisie. Gramsci interprétait la position de l'ancien directeur de l'*Avanti !* comme une manière de reconnaître que le rapport des forces était pour le moment défavorable au prolétariat ; en cela, Tasca, qui constatait que l'heure du prolétariat « *n'avait pas encore sonné* »[319], était certainement d'accord, mais il en tirait des conclusions différentes. Pour Gramsci, il fallait donc laisser la bourgeoisie accomplir son « action historique » puisqu'elle était, pour l'heure, la plus forte. Dans le sillage de Mussolini, il considérait la position de « neutralité absolue » du PSI comme désormais caduque et inadaptée ; elle n'était plus qu'une manifestation de la passivité réformiste et une tentative de dégager le prolétariat de ses responsabilités. Il appelait à raviver le « dualisme des classes » et à « rendre à la vie de la nation son authentique et franc caractère de lutte de classe ». Il était bien toujours question de la neutralité du prolétariat ; le désaccord portait sur sa « *modalité* »[320]. Il fallait que la bourgeoisie italienne s'engage dans la guerre pour qu'elle se trouve confrontée à ses responsabilités ultimes et que sa fin en soit précipitée. Cela revenait à accepter le fait de la guerre – c'est en cela que tenait l'essentiel du désaccord avec Tasca qui ne voulait en aucun

[317] a. t. [A. TASCA], « Seminagione di idee », *art. cit.*.
[318] A. TASCA, « Una perdita irreparabile : Antonio Gramsci », in *Nuovo Avanti*, 8 mai 1937 ; A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.* ; S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 30. Pour l'article d'A. Gramsci, nous nous référons à A. GRAMSCI, « Neutralità attiva e operante », in *Il Grido del Popolo*, 31 octobre 1914, dont nous utilisons la traduction française : « Neutralité active et agissante », in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. I*, *op. cit.*, p. 63-67.
[319] a. t. [A. TASCA], « Il mito della guerra », *art. cit.*, p. 134. Souligné dans le texte.
[320] A. GRAMSCI, « Neutralité active et agissante », *art. cit.*, p. 64.

cas que l'Italie intervînt –, mais non à entraîner la classe ouvrière dans une adhésion enthousiaste ou seulement résignée au conflit ; au contraire, elle devait y rester résolument opposée[321]. Pour Gramsci, si la bourgeoisie italienne intervenait – comme l'exigeait sa fonction historique –, la guerre apparaîtrait aux travailleurs « encore plus intensément […] comme l'antithèse irréductible du destin du prolétariat » ; c'était par l'intervention italienne que le « mythe négatif » de la guerre dont parlait Tasca pourrait prendre toute son ampleur – Gramsci poussait ainsi l'idée de son ami à ses ultimes implications[322]. Leonardo Rapone résume ainsi la position d'Antonio Gramsci :

> « En somme, que la bourgeoisie fasse la guerre et aille ainsi au-devant de son échec historique : le prolétariat, en la poussant sur cette voie, mais en réaffirmant en même temps qu'il reste étranger à la guerre, en hâtera la fin, parce qu'il la contraindra à rendre son inaptitude manifeste, et la nation sentira qu'il est possible de sortir de l'impasse dans laquelle la bourgeoisie l'a enfermée seulement avec un bouleversement total de la société. »[323]

Ainsi que le relève Alceo Riosa[324], sur plusieurs points, l'analyse d'Antonio Gramsci était peu éloignée de celle d'Angelo Tasca. Ils s'accordaient à reconnaître que la classe ouvrière n'était pas en mesure de peser sur la situation. Ils souhaitaient, au fond, la même chose : raviver la lutte de classes, amener le prolétariat à se distinguer de manière plus nette de la classe adverse, éviter le « confusionnisme ». Mais ils envisageaient très différemment la manière d'y parvenir : pour Angelo Tasca, la neutralité absolue du prolétariat garantissait sa pureté face à une bourgeoisie belliqueuse ; pour son ami, une telle attitude était ambigüe – car en refusant toute entrée en guerre de l'Italie, le prolétariat risquait d'entraver la bourgeoisie dans sa « mission historique », pourtant nécessaire à l'accomplissement d'une révolution socialiste[325]. Enfin, Angelo Tasca tentait lui-aussi, à sa manière – c'est-à-dire en y restant fidèle –, d'aller au-delà de la ligne adoptée par la direction du PSI, de lui donner un caractère moins « attentiste » pour reprendre son propre mot : en somme, de ne pas enfermer la « neutralité absolue » dans une impasse et de l'ouvrir sur les perspectives de la future révolution socialiste. Le témoignage qu'il laissa, longtemps après, sur ce dissentiment avec Gramsci et le « souvenir très vif » qu'il en gardait encore indiquent qu'il comprenait et partageait certaines des préoccupations de son camarade, heurté par le simplisme et la

[321] L. RAPONE, « Antonio Gramsci nella Grande Guerra », in *Studi storici*, janvier-mars 2007, p. 12 ; R. PARIS, « La première expérience politique de Gramsci », *art. cit.*, p. 43-44.
[322] A. GRAMSCI, « Neutralité active et agissante », *art. cit.*, p. 66 ; L. RAPONE, « A. Gramsci nella Grande Guerra », *art. cit.*, p. 12 ; P. SPRIANO, *Storia di Torino operaia*, *op. cit.*, p. 294.
[323] L. RAPONE, « A. Gramsci nella Grande Guerra », *art. cit.*, p. 12.
[324] A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 49-50.
[325] L. RAPONE, « A. Gramsci nella Grande Guerra », *art. cit.*, p. 16-17.

médiocrité des arguments des partisans de la neutralité absolue ; mais il en tirait des conclusions différentes et croyait juste la ligne adoptée par le Parti[326]. Malgré les limites de la position défendue par Angelo Tasca, on ne peut donc la réduire à la manifestation d'un « formalisme doctrinaire » proche de celui des socialistes réformistes[327].

La nécessité de définir sa position face à la guerre amena Angelo Tasca à réfléchir au problème de la nation. La guerre était à ses yeux le produit d'un système dominé par une bourgeoisie qui n'avait « plus d'autre tâche que celle de conserver, quand bien même à travers les conflits les plus âpres » ; aucun « principe idéal » ne l'inspirait, mais seulement l'affrontement d'intérêts économiques bassement matériels. L'avidité, la quête du profit et du rendement poussaient les bourgeoisies des différents pays à chercher à étendre leur empire économique hors de leurs frontières nationales : l'ère de la bourgeoisie était aussi celle de l'impérialisme. Là résidait, pour le jeune socialiste turinois, la contradiction fondamentale de la conception nationale bourgeoise : pour assurer sa propre survie, « la bourgeoisie, étant impérialiste, [était] antinationale, parce que pour faire triompher sa "nation" elle [était] contrainte de violer le principe de nationalité »[328].

Seule la classe ouvrière serait en mesure selon lui de « résoudre le problème national ». La bourgeoisie s'y était heurtée vainement, puisqu'elle finissait par porter atteinte aux principes mêmes qui avaient permis son ascension. Le prolétariat, « la seule classe qui [eût] un avenir, auquel [appartenait] l'histoire de demain », se devait de prendre le relais, car il y aurait une véritable nation « seulement dans la société socialiste »[329]. Aussi, la classe ouvrière ne pouvait en aucune façon ignorer ou rejeter la nation[330]. La révolution bourgeoise avait établi cette notion sur des fondements économiques : elle se définissait par une « communauté des intérêts économiques » et non plus seulement par ses limites territoriales et une communauté de tradition et d'histoire. Sur cette base, Angelo Tasca énonçait une conception prolétarienne de la nation. Selon lui, le prolétariat « ne [niait] pas la nation » en tant que telle, mais rejetait celle de la bourgeoisie qui n'assurait pas cette « communauté des intérêts économiques ». La neutralité absolue du prolétariat devait être porteuse d'une « nouvelle forme de nation » qui garantirait aussi « la liberté et l'égalité en matière

[326] A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit.* ; *Id.*, « Una perdita irreparabile », *art. cit.*. Cf. aussi G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 43-44.
[327] R. PARIS, « La première expérience politique de Gramsci », *art. cit.*, p. 43, 46 et 53-54.
[328] a. t. [A. TASCA], « Sempre più chiaramente », *art. cit.*, p. 138-139.
[329] *Ibid.*, p. 138-139 ; A. TASCA, « Relazione al Congresso di Reggio Emilia », *art. cit.*, p. 144.
[330] a. t. [A. TASCA], « Il mito della guerra », *art. cit.*, p. 135. Cf. A. RIOSA, « Angelo Tasca e la tradizione culturale della sinistra francese sul problema della nazione », in E. DECLEVA, P. MILZA (dir.), *Italia e Francia. I nazionalismi a confronto*, Milan, F. Angeli, 1993, p. 148-149.

économique »[331]. Elle serait construite sur le principe de « la participation de tous à la vie nationale dans la mesure de leur capacité à produire (en entendant ce "produire", non pas dans un sens strictement "économique", mais dans un sens "humain" plus large, plus complet) »[332].

Nation bourgeoise et nation prolétarienne seraient donc de nature fondamentalement différente. La seconde ne pourrait se former qu'à la suite d'une rupture révolutionnaire avec la première, de même qu'une césure radicale devrait intervenir entre les systèmes capitaliste et socialiste. La nation prolétarienne ne serait pas le fruit d'une « réforme » progressive de la nation bourgeoise, mais d'un « profond renversement de valeurs », car « aucune phase ne peut nous faire arriver à un but si elle n'est pas déjà en soi potentiellement ce but »[333]. Nous retrouvons la conception de la révolution comme bouleversement non seulement économique et politique, mais surtout culturel et moral. Tasca appuyait son argumentation sur une critique de la conception positiviste et mécaniste de l'histoire qui se trouvait à la base de l'« étrange raisonnement » suivant lequel la nation socialiste serait le développement, une phase ultérieure de la nation bourgeoise : il retrouvait là « l'habitude invétérée de concevoir l'histoire comme une superposition graduelle et mécanique de périodes de plus en plus parfaites, jusqu'à celle qui les résout toutes en dernière instance »[334]. Il abordait donc aussi le problème national dans la continuité de sa réflexion antérieure.

Le socialisme ne pourrait pas surgir dans le cadre national, mais sur la base de l'internationalisme ouvrier, qui était pour Angelo Tasca la seule solution à la question nationale. Pour garantir le « principe national », les différents pays devraient s'organiser internationalement, de sorte que « chaque nation se place dans une condition par laquelle il lui soit possible de vivre et de progresser sans amputer les autres nations de leur droit à vivre et à progresser ». Il revenait à la classe ouvrière tout entière d'établir cette « organisation (économique et éthique) » permettant « la cohabitation des nations dans un régime de libre concours international »[335]. L'internationalisme tel que le concevait Angelo Tasca ne consistait donc pas en une abolition de la nation. Au contraire, selon lui, l'Internationale

[331] a. t. [A. TASCA], « Il mito della guerra », *art. cit.*, p. 135.
[332] A. TASCA, « Relazione al Congresso di Reggio Emilia », *art. cit.*, p. 144.
[333] *Ibid.*, p. 146.
[334] a. t. [A. TASCA], « Sempre più chiaramente », *art. cit.*, p. 140 ; cf. aussi « Relazione al Congresso di Reggio Emilia », *art. cit.*, p. 145-146. Quelques semaines après avoir écrit ces lignes, Angelo Tasca admit cependant que la nouvelle nation que créeraient les socialistes devrait conserver et intégrer certains éléments de la nation bourgeoise et tenir compte, en particulier, des différences historiques et culturelles. Cela ne l'amenait pas, néanmoins, à conclure à la nécessité pour les socialistes de « défendre la patrie », ou du moins ses éléments qui pourraient être intégrés dans la future nation socialiste (cf. a. t. [A. TASCA], « Seminagione di idee », *art. cit.*).
[335] a. t. [A. TASCA], « Sempre più chiaramente », *art. cit.*, p. 139-140.

offrait aux différents pays « la seule base possible d'existence et de cohabitation »[336] : elle devait reposer sur l'interdépendance économique des nations, chacune complétant l'autre et lui apportant ce qui lui faisait défaut. Une telle conception et la critique de la prétention bourgeoise à faire de la nation « un cercle artificiellement clos », c'est-à-dire un « microcosme qui reproduise en soi tous les éléments actifs sur la terre »[337], s'inspirait manifestement des idées antiprotectionnistes auxquelles adhérait alors le jeune homme. Ainsi envisageait-il les rapports entre nation et Internationale :

> « La patrie du prolétariat est l'Internationale, entendue non comme un nivellement et un anéantissement des différents groupes nationaux, mais comme une organisation qui en rende possible la cohabitation dans un régime de production socialiste. Car l'Internationale est et doit être surtout "une organisation productive" régie selon le principe de la division du travail. […] la nation prolétarienne se contente de produire ce qu'il lui est possible de produire avec le plus grand rendement, et elle se tourne vers les autres nations pour l'échange des produits dans lesquels elles se sont "spécialisées". Le prolétariat reconnaît l'interférence des besoins, et croit que chaque nation est nécessaire aux autres, […] et veut établir une organisation qui rassemble ces nécessités réciproques, selon le principe de la solidarité sociale. »[338]

Ainsi qu'Angelo Tasca l'avait pressenti[339], l'intervention de l'Italie ne put être évitée : le 23 mai 1915, le gouvernement italien déclara la guerre à l'empire austro-hongrois. Angelo Tasca fut mobilisé au début du mois de septembre de la même année. Nous savons peu de choses sur son existence pendant la guerre. Il suivit un cours d'instruction à l'Ecole pour élèves officiers de Modène et resta ensuite à Turin où, suivant ce qu'il écrivit longtemps après, il aurait été « renvoyé […] pour des raisons de santé »[340]. En 1916, il épousa Lina Martorelli – sœur de Renato Martorelli, « le seul et grand ami de [sa] jeunesse, [son] frère », socialiste lui aussi[341] – et son premier enfant, Carlo (Carluccio), naquit l'année suivante. Il soutint sa *tesi di laurea* ainsi que d'ultimes examens en 1917 en plein cœur de la guerre. En

---

[336] *Ibid.*, p. 142.
[337] a. t. [A. TASCA], « Seminagione di idee », *art. cit.*
[338] A. TASCA, « Relazione al Congresso di Reggio Emilia », *art. cit.*, p. 143. A. Tasca exprimait déjà cette idée, presque mot pour mot, quelques semaines auparavant, dans « Seminagione di idee », déjà plusieurs fois cité.
[339] *Id.*, « Relazione al Congresso di Reggio Emilia », *art. cit.*, p. 149.
[340] « Note de A. Rossi », *cit.* ; cahier AM, *cit.*, p. 288 ; S. SOAVE, « A. Tasca all'Università », *art. cit.*, p. 56 et *Id.*, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 30. Dans des notes autobiographiques, A. Tasca écrivit qu'il fut mobilisé à la fin mai 1915 (« Autobiografia », *cit.*, p. 117 ; « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.*). Selon S. Soave, il aurait été « tenu loin des lignes du fait de son antimilitarisme » (S. SOAVE, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 6) ; c'est ce que suggère A. Tasca dans un bilan autobiographique établi dans la seconde moitié des années 1940 (cahier AM, *cit.*, p. 288).
[341] AT, cahier AK : [1944-1945], p. 126 (31 juillet 1945). L'annonce, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, de la mort de R. Martorelli (1895-1944), torturé et tué en août 1944 par les fascistes pour sa participation à la Résistance dans la région de Turin, fut pour A. Tasca un véritable déchirement.

1924, un fonctionnaire de la police écrivait que, durant la guerre, Angelo Tasca « resta fidèle à ses principes, se déclarant – dans des lettres envoyées du front – solidaire de ses camarades parmi les plus intransigeants » ; dans une autre note de police, il est dit qu'il fut en 1917 « l'un des plus actifs conférenciers et propagandistes des théories antimilitaristes »[342]. Il faut considérer ces informations avec prudence – les erreurs et les approximations, parfois grossières, ne manquent pas dans les documents de la police fasciste – et aucun document ne nous permet de contrôler ces affirmations. Il semble douteux du reste qu'Angelo Tasca ait pu envoyer des lettres « du front », dans la mesure où, selon ses propres dires, il semble n'y pas avoir été. Nous ne contestons pas, cependant, qu'il fût resté « fidèle à ses principes ». Mais selon toute vraisemblance, il abandonna quelque peu son activité politique. Ce retrait lui fut d'ailleurs parfois reproché. Quelques lignes qu'il écrivit à son ami Ottavio Pastore en décembre 1916 s'en font l'écho et rendent sa lassitude face aux difficultés matérielles, à la vie de caserne, à la guerre – il évoqua longtemps après les « effroyables tortures morales » qu'elle lui avait imposées[343] – et aux rumeurs circulant à son sujet[344] : « le besoin de m'épancher auprès d'amis est, crois-le, beaucoup plus fort que celui de *débiter* [en français dans le texte] de mélancoliques pensées culturistes… »[345].

2.2. La révolution imminente (1919-1920)

2.2.1. L'Ordine nuovo

Lorsqu'Angelo Tasca fut démobilisé en août 1919, la situation politique et sociale de l'Italie avait été profondément bouleversée par la guerre. Une intense agitation sociale secoua le pays pendant les « deux années rouges » 1919 et 1920 – le « *biennio rosso* ». Le mouvement des travailleurs, d'abord mobilisés pour des revendications syndicales classiques,

[342] Fiche biographique d'A. Tasca, *cit.* ; note du Préfet de Turin, Turin, 15 janvier 1923, ACS, CPC, b. 5040. Si le reste du document est assez cohérent, ou du moins pas complètement fantaisiste, malgré quelques approximations, il n'est pas exclu que le fonctionnaire de la police se soit ici trompé.
[343] Cahier AM, *cit.*, p. 288.
[344] P. Gobetti les rapporta quelques années plus tard : P. Gobetti à G. Prezzolini, Turin, 25 juin 1920, *cit.*, p. 122. Il le rangeait toutefois parmi les « interventionnistes ».
[345] A. Tasca à O. Pastore, [s. l.], 12 décembre 1916, FIG, fasc. A. Tasca. Cf. aussi A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 53-54, A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow. Angelo Tasca and the Crisis of the Left in Italy and France, 1910-1945*, Dekalb (Illinois), Northern Illinois University Press, 1986, p. 19-20 et S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 47.

prit en 1920 une tournure politique radicale. On rêva de contrôle ouvrier sur la production : les prolétaires semblèrent vouloir « prendre d'assaut un à un tous les fondements de l'organisation capitaliste du travail ». Si en réalité le mouvement révolutionnaire commença à refluer dès l'été 1919, dans « un processus lent mais constant » le renfermant « des rues dans les usines »[346], pour les acteurs d'alors l'heure du bouleversement final sembla proche. Dans la Turin prolétarienne de l'après-guerre, Angelo Tasca fut gagné par ces espoirs de révolution. Son diplôme, obtenu quelques mois plus tôt, lui permettait d'enseigner ; mais, dans « l'atmosphère fiévreuse »[347] du lendemain de la guerre, parmi ses anciens camarades d'Université, « aucun […] ne se résigna à devenir professeur »[348]. Comme eux, il se voua à l'activité politique, n'enseignant que peu de temps les lettres dans un établissement privé, et vécut « avec une intensité spasmodique, la crise italienne »[349].

Le récent conflit dominait ses pensées, comme il hantait la société italienne. Comment aurait-on pu « faire abstraction, dans la considération du lendemain, de ce qui fut la plus terrible crise constitutionnelle de la société humaine » ? Chacun avait été atteint dans son humanité même par cet ébranlement total d'une société « où il n'y avait plus rien de sacré dans le monde des sentiments, plus rien de stable dans le monde des choses ». La guerre avait réveillé dans les esprits « le sens des "valeurs" humaines ». Des perspectives révolutionnaires s'ouvraient. La propriété, l'argent avaient perdu leur « valeur absolue » pour ne redevenir que les « moyens » des seules fins vraiment absolues de l'homme, « son humanité et son existence »[350]. Confrontés à l'inhumanité de la guerre, les ouvriers y avaient trouvé l'« impulsion » pour abattre le capitalisme et lui substituer leur « humanité »[351]. Pour le jeune homme, cette expérience commune à toute sa génération « devait être le point de départ d'une nouvelle conception du monde, d'une doctrine et d'une stratégie aptes à en faire aussi la base de la transformation sociale, en un mot, de la "révolution mondiale" »[352] : la reconstruction devait coïncider avec la construction d'un « nouvel ordre » social[353]. C'était la génération de

[346] G. MAIONE, *Il biennio rosso. Autonomia e spontaneità operaia nel 1919-1920*, Bologne, Il Mulino, 1975, p. 28 et 38.
[347] « Autobiografia », *cit.*, p. 117.
[348] A. TASCA, « L'Ordine nuovo », *art. cit.* ; cf. aussi « A. Rossi », *cit.* ; « Note biographique de J.-A. Tasca » ; *cit.* ; fiche biographique d'A. Tasca, *cit.* ; P. Gobetti à G. Prezzolini, Turin, 25 juin 1920, *cit.*, p. 122.
[349] « Autobiografia », *cit.*, p. 117 ; cf. aussi « A. Rossi », *cit.*.
[350] [A. TASCA], « I reduci di guerra », in *L'Ordine Nuovo*, 22 novembre 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 215-217.
[351] a. t. [A. TASCA], « La voglia di lavorare », in *L'Ordine nuovo*, 16 août 1919.
[352] Cahier AM, *cit.*, p. 289.
[353] A. TASCA, « I problemi della ricostruzione », in *L'Ordine nuovo*, 4 octobre 1919. Cf. aussi [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 117.

la guerre qui avait été investie de la tâche d'accomplir la révolution ; les socialistes devaient « *faire en sorte qu['elle] réalise la société socialiste, parce qu'elle le peut et le doit* »[354].

La guerre avait suscité un mécontentement lourd de potentialités révolutionnaires : le malaise, le « poison […] instillé » par elle, pouvaient engendrer une « crise féconde »[355]. Ils offraient aux socialistes la possibilité d'atteindre des classes aussi méfiantes à leur égard que les petits possédants. Le Parti devait s'efforcer de capter cette « force vive » en faveur de la révolution socialiste ; ainsi s'explique l'attention – peu commune dans les milieux socialistes d'alors, souvent hostiles à tout ce qui évoquait la guerre – du jeune homme pour les anciens combattants. Plus tard, il jugea qu'en 1918-1920, l'expérience du conflit mondial avait été « *le grand facteur directement révolutionnaire* » et se souvint avoir cru y trouver une idée « "mythique", au sens sorélien du mot »[356]. De fait, dans ses textes de 1919, il reprit sa réflexion sur la guerre comme « mythe négatif ». Le rejet de la guerre, passé au filtre de la critique des socialistes, pourrait se transformer « en volonté consciente »[357] et prendre « une valeur typiquement socialiste et révolutionnaire »[358] s'il reposait sur une remise en cause radicale du système politique et social dont la guerre était l'« expression logique »[359]. L'organisation scientifique du travail elle-même, consubstantielle au système capitaliste contemporain, dont la seule fin était d'« *augmenter la production* », en était porteuse : « les pays les mieux organisés industriellement et économiquement : l'Angleterre, l'Allemagne […] avaient] été entraînés *dans la guerre par leur organisation parfaite et scientifique* »[360]. Seule la révolution prolétarienne libérerait « l'humanité des fatales conséquences de la guerre ». Le conflit mondial avait sanctionné la « fin de la tâche historique et historiquement utile de la classe bourgeoise »[361], en démontrant son impuissance à assurer le développement productif du pays et en la poussant à tomber le masque démocratique. L'heure du prolétariat, porteur de « tous les espoirs, de toutes les possibilités », était venue : en lui était « placé l'avenir du

[354] [A. TASCA], « Cercando la verità », in *L'Ordine Nuovo*, 4 octobre 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista, op. cit.*, p. 189. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. TASCA, « I problemi della ricostruzione », *art. cit.* et cahier AM, *cit.*, p. 288-289.
[355] a. t. [A. TASCA], « La voglia di lavorare », *art. cit.* ; cf. aussi [A. TASCA], « I reduci di guerra », *art. cit.*, p. 215-216.
[356] *Annali* 1968, p. 156 (fin 1927 selon G. BERTI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 7). Souligné dans le texte.
[357] [A. TASCA], « I reduci di guerra », *art. cit.*, p. 218.
[358] *Ibid.*, p. 216.
[359] A. TASCA, « Impressioni del congresso socialista », in *L'Ordine nuovo*, 18 octobre 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista, op. cit.*, p. 200 ; cf. aussi [A. TASCA], « I reduci di guerra », *art. cit.*, p. 216.
[360] A. TASCA, « I problemi della ricostruzione », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[361] *Id.*, « Impressioni del congresso socialista », *art. cit.*, p. 200. Ces éléments sont contenus dans la motion présentée par A. Tasca lors du congrès national du PSI, à Bologne en octobre 1919. Cf. aussi [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 117 et *Id.*, « I reduci di guerra », *art. cit.*, p. 217-218.

monde »[362]. Et le jeune socialiste proclamait : « Où le monde capitaliste culmine et finit, nous commençons, parce que nous seuls avons un chemin ouvert devant nous »[363].

Ces idées faisaient évoluer Angelo Tasca, comme avant l'éclatement du conflit mondial, dans la partie la plus révolutionnaire du PSI. En août 1919, il déclara adhérer au programme de la fraction maximaliste. Les réformistes s'étaient, selon lui, détachés des masses, laissés happer par l'esprit parlementaire et avaient perdu jusqu'à une sincère croyance dans les réformes[364]. Il ne partageait pas leur confiance dans la démocratie bourgeoise : il était temps plutôt d'« enterrer définitivement la "démocratie" et le suffrage universel »[365], pour prendre la voie indiquée par l'expérience russe des soviets. En octobre 1919, il croyait cependant encore possible la coexistence dans le Parti des différentes tendances, les désaccords ne portant pas sur les principes, mais sur leur mise en œuvre. Le PSI restait « indéniablement l'instrument le plus valable de la révolution, l'arme la plus fidèle et la plus sûre de l'émancipation prolétarienne » ; il fallait en préserver l'unité – à moins de raisons telles que la scission s'avérerait le seul moyen d'en assurer l'existence –, sous peine de l'affaiblir et, avec lui, les positions de la classe ouvrière[366]. L'imminence de la révolution exigeait son renforcement : sa direction devait devenir un « organe technique de préparation révolutionnaire »[367]. Elle lui imposait aussi une tâche de propagande et d'éducation auprès des masses. Car si la situation était objectivement « profondément révolutionnaire » – « la révolution est dans les choses »[368], affirmait Tasca –, les esprits et les forces communistes n'y étaient pas suffisamment préparés. Il s'agissait de mettre le Parti à l'unisson des circonstances matérielles. Les élections par exemple – cette question divisait alors le PSI – constituaient un moyen « irremplaçable » de propagande à l'échelle nationale et Angelo Tasca était favorable à la participation des socialistes. Il jugeait cependant que la discussion sur ce problème avait pris une importance imméritée ; la distinction entre tendances aurait dû se faire sur des problèmes autrement importants. Il adhéra pourtant au début 1920 à la fraction maximaliste électionniste, qui l'emporta dans la section socialiste turinoise, et se distingua donc nettement

[362] [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 117.
[363] A. TASCA, « I reduci di guerra », *art. cit.*, p. 218.
[364] [A. TASCA], « Fare ognuno il proprio dovere », in *L'Ordine nuovo*, 16 août 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 175.
[365] A. TASCA, « Impressioni del congresso socialista », *art. cit.*, p. 196 ; [A. TASCA], « Il programma massimalista », in *L'Ordine nuovo*, 30 août 1919, in *Ibid.*, p. 183 ; cf. aussi *Id.*, « Fare ognuno il proprio dovere », *art. cit.*, p. 175-176.
[366] *Id.*, « L'unità del partito », in *L'Ordine nuovo*, 18 octobre 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 206-209.
[367] [A. TASCA], « Un programma di lavoro », in *L'Ordine Nuovo*, 4 octobre 1919, in *Ibid.*, p. 194.
[368] *Id.*, « Fare ognuno il proprio dovere », *art. cit.*, p. 173-174 ; *Id.*, « Il programma massimalista », *art. cit.*, p. 181.

des abstentionnistes bordighiens. Il entra à cette occasion en désaccord avec Antonio Gramsci : désireux de ne pas se couper de la fraction abstentionniste[369], l'un des plus solides soutiens des idées révolutionnaires dans le PSI, ce dernier choisit de créer un groupe d'éducation prolétarienne, mettant l'accent non sur la participation aux élections, mais sur le travail d'éducation auprès des ouvriers et sur les conseils d'usine.

Angelo Tasca participa en octobre 1919 au congrès national du PSI réuni à Bologne pour tracer les premières lignes d'une révision du programme de 1892 et s'y exprima pour le groupe de *L'Ordine nuovo*. Il vota en faveur de la motion maximaliste, sans pour autant adhérer complètement à la fraction dont elle exprimait les positions. Elle représentait à ce moment pour le Parti « déjà une avancée, une poussée vers l'avant, une vision anticipatrice ». Dans l'esprit du jeune socialiste, elle n'était pas « le point d'arrivée, mais le point de départ du maximalisme »[370]. Plusieurs choses cependant l'avaient laissé « perplexe »[371] durant ce congrès. A ses yeux, l'action réelle importait plus que les discussions sur le programme, car il jugeait que « le maximalisme [n'avait] pas de sens s'il [n'était] pas *réalisateur* »[372]. Cela indique déjà la méfiance qu'il nourrissait à l'égard de ce courant et sa crainte que le révolutionnarisme si hautement proclamé ne restât purement verbal ; longtemps après, dans *Naissance du fascisme*, il répéta que « derrière ce bavardage, il n'y avait absolument rien. Le bateau allait à la dérive avec tous les espoirs dont il était chargé »[373]. Le mot « violence » revenait ainsi comme un refrain entêtant dans le texte maximaliste. Or, la violence devait moins être dans la « forme », dans le discours, que dans le contenu de la transformation révolutionnaire : celle-ci tenait son caractère violent du fait de constituer une « *tentative de création autonome de l'ossature de la société communiste par la classe laborieuse* », en-dehors de « la légalité bourgeoise » et contre elle[374]. Il s'éloignait des positions maximalistes surtout à propos des « nouveaux organes prolétariens » – nous y reviendrons. Ce serait

[369] G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 66 ; L. PAGGI, *Gramsci e il moderno principe. 1. Nella crisi del socialismo italiano*, Rome, Editori Riuniti, 1970, p. 311-313. Sur cette question, cf. aussi A. LEPRE, S. LEVRERO, *La formazione del Partito comunista d'Italia*, Rome, Editori riuniti, 1971, p. 150-151.

[370] A. TASCA, « Impressioni del congresso socialista », *art. cit.*, p. 205. Pour de plus amples détails sur le rôle d'A. Tasca au Congrès de Bologne, cf. S. SOAVE, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 678-679 et sur le Congrès de Bologne, cf. A. LEPRE, S. LEVRERO, *La formazione del PCd'I*, *op. cit.*, p. 151-171.

[371] A. TASCA, « Impressioni del congresso socialista », *art. cit.*, p. 198.

[372] *Ibid.*, p. 199 et 201. Souligné dans le texte.

[373] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 97. Dès 1919-1920, il manifesta sa lassitude vis-à-vis de l'usage des « grands mots », rarement suivis des actes qu'ils appelaient : [A. TASCA], « Fare ognuno il proprio dovere », *art. cit.*, p. 175.

[374] A. TASCA, « Impressioni del congresso socialista », *art. cit.*, p. 203. Souligné dans le texte. A. Tasca ajouta quelques mois plus tard qu'il s'agissait d'endiguer « la réaction armée des patrons » contre les travailleurs (*Id.*, « Le ragioni del nostro atteggiamento », in *Falce e martello*, 19 février 1921 ; il justifiait ici la scission communiste).

précisément sur leur création et leur développement que devrait s'engager une révision de la motion maximaliste ayant triomphé à Bologne[375].

Quelques mois auparavant, le matin du 1er mai 1919, quelques jeunes gens avaient distribué à la foule des manifestants défilant pour la fête du travail le premier numéro d'une revue au titre et ou sous-titre évocateurs, *L'Ordine Nuovo. Rassegna di cultura socialista*[376], que quatre d'entre eux – Antonio Gramsci, Angelo Tasca, Umberto Terracini et Palmiro Togliatti – venaient de créer. Ce projet déjà ancien put enfin prendre forme en avril 1919[377]. La nouvelle publication reflétait l'agitation intérieure, le pressant désir de renouveau d'un groupe de jeunes socialistes conscients de vivre en des « temps messianiques » et marqués par la guerre et la révolution russe[378]. La foi dans un bouleversement imminent fut, selon Angelo Tasca, « la véritable origine de *L'Ordine nuovo* »[379]. Lui et ses compagnons se passionnèrent pour les changements profonds qui travaillaient le monde et furent fascinés par « la révolution russe, lointaine et attirante pour des esprits comme les [leurs], dominés par un besoin sincère de rupture avec un monde qui [leur] paraissait chancelant et pourri, par la haine des tendances petite-bourgeoises, par l'intolérance des procédés des politiciens socialistes »[380]. Les événements grandioses de cette époque exigeaient des socialistes une préparation intellectuelle et organisationnelle : la revue devait en être l'instrument[381].

Selon Paolo Spriano, cette entreprise obéit à une révolte autant politique qu'intellectuelle contre la « vieille génération » réformiste : on trouve dans les pages de *L'Ordine Nuovo* une « polémique de génération, [l']opposition de la volonté au fait, de

[375] *Id.*, « Impressioni del congresso socialista », *art. cit.*, p. 205.
[376] Cf. le témoignage d'U. Terracini in S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 53-55. Sur *L'Ordine nuovo*, cf. notamment les témoignages de certains de ses fondateurs : A. GRAMSCI, « Il programma dell'*Ordine nuovo* », in *L'Ordine nuovo*, 14 août 1920 (« Le programme de *L'Ordine nuovo* », in *Id.*, *Ecrits politiques. I*, *op. cit.*, p. 368) ; A. TASCA, « I primi dieci anni del PCI. II – *L'Ordine Nuovo* », in *Il Mondo*, 25 agosto 1953 ; M. PENDINELLI, *Quando diventammo comunisti*, *op. cit.*, p. 35-36. Pour les études sur cette revue, cf. notamment P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.* ; *Id.*, *Storia del PCI – I*, *op. cit.* ; A. LEPRE, S. LEVRERO, *La formazione del PCd'I*, *op. cit.*, p. 102-103 ; G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 22-24.
[377] Selon G. Bergami, A. Gramsci, A. Tasca et P. Togliatti avaient songé à fonder une revue dès avant la Première Guerre mondiale (G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 80). Ceci est confirmé par une lettre d'A. Tasca à A. Gramsci, vraisemblablement de 1912 ou 1913 (FIG, AG, A/1584), déjà citée.
[378] [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 117 (citation) ; A. TASCA, « *L'Ordine Nuovo* », *art. cit.* ; P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 18, 28-29 et 45 ; F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 66 ; S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », p. 52 ; H. KONIG, *Lenin e il socialismo italiano. 1915-1921. Il Partito socialista italiano e la Terza Internazionale*, Florence, Vallecchi, 1972, p. 47-48.
[379] A. TASCA, « *L'Ordine Nuovo* », *art. cit.*. Cf. aussi S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 52.
[380] « Autobiografia », *cit.*, p. 117.
[381] Cf. aussi F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 66 ; L. PAGGI, *Gramsci e il moderno principe*, *op. cit.*, p. 210.

l'esprit historiciste au déterminisme mécaniste »[382]. A l'image de ses fondateurs, il fut marqué par l'attrait pour l'idéalisme renaissant, le rejet du positivisme et l'influence des mouvements culturels rénovateurs d'avant-guerre, en particulier *La Voce* et *L'Unità*[383]. Dès l'éditorial du premier numéro Angelo Tasca donna le ton en présentant le socialisme comme une doctrine unifiant pratique et théorie, dans laquelle l'idée, par sa faculté à mouvoir les masses – nous retrouvons le mythe sorélien – était à la fois le but et le moyen de l'atteindre. Les socialistes pouvaient alors se vanter d'être « les seuls véritables "hommes pratiques", si pratique est unité et ajustement des moyens au but : s'il est vrai que les idéaux sont les moyens les plus puissants de transformation sociale ». Le socialisme n'était pas « une abstraction, une formule vide, un fantôme », mais vivait déjà d'une « vie spontanée et immédiate dans les moyens »[384]. Ainsi, il reprit et approfondit des idées avancées avant-guerre ; l'influence de la pensée néo-idéaliste, en particulier de Giovanni Gentile, n'y était pas étrangère. On retrouve aussi dans la revue turinoise le même souci éducatif, la même approche de la culture, les mêmes inflexions « problémistes », le même besoin d'étude et de sérieux que dans les revues florentines. Les jeunes socialistes turinois considéraient toutefois maintenant avec un recul critique ceux qui avaient d'abord suscité leur enthousiasme et dont ils s'étaient éloignés dans l'épreuve de la guerre[385]. Ainsi Angelo Tasca expliqua-t-il s'être détaché de Gaetano Salvemini et de *L'Unità* à cause de « l'œuvre effectuée par la seconde *Unità*, qui, tout en gardant de la première des qualités précieuses, et tout en continuant à être un instrument indispensable de culture politique, [était restée] embourbée dans la boue dont la guerre avait et a inondée la vie nationale »[386]. Telle quelle, la méthode salveminienne ne permettait plus à ses yeux de répondre aux problèmes de l'après-guerre. Significativement, le jeune homme lui opposa le rôle des « forces » indispensables à la mise en œuvre des solutions dégagées[387] : l'élément de la volonté, renforcé dans l'esprit des jeunes socialistes par la Révolution russe, était devenu décisif.

---

[382] P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 24. P. Spriano évoque ici l'« hégélianisme crocien » : ceci paraît un peu restrictif et tend à occulter l'influence de la pensée de G. Gentile. Il a également mis en évidence l'importance de la culture française contemporaine dans la genèse de *L'Ordine nuovo* : de R. Rolland et H. Barbusse – ce dernier prononça à Turin, à la fin 1920, une conférence promue par *L'Ordine nuovo* et introduite par A. Tasca, qui rencontra celui avec qui il devait collaborer dix ans plus tard (des échos de cette conférence se retrouvent dans le bulletin de l'ACT, dirigé par A. Tasca : G. D., « Una conferenza di Henri Barbusse all'Associazione generale », in *L'Alleanza cooperativa*, novembre 1920) – aux *Cahiers de la quinzaine* de C. Péguy et à l'idéalisme français, surtout à travers G. Sorel (p. 26-27).

[383] *Ibid.*, p. 41.

[384] [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 117.

[385] P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 41-42 ; cf. aussi F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 73 ; A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 17-18.

[386] « La settimana politica », *art. cit.*, p. 33.

[387] [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 116. Sur la dissension entre A. Tasca et G. Salvemini, cf. E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 30-31.

La popularité et l'insertion ancienne d'Angelo Tasca dans les milieux socialistes turinois – malgré son retrait des années précédentes – lui permirent de réunir les moyens matériels nécessaires à la réalisation de *L'Ordine nuovo*[388]. Mais il ne se cantonna pas dans ce rôle de pourvoyeur de fonds. Son influence prévalut dans les six premiers numéros, bien que le désaccord avec les autres rédacteurs fût survenu rapidement[389]. Il envisageait la nouvelle revue comme « un terrain vivant et fécond de discussions sur les motifs fondamentaux de la société communiste et sur son organisation pratique »[390], ainsi que sur « les problèmes de la vie nationale et internationale ». Elle devait travailler à l'élaboration d'« un programme maximum de l'Etat socialiste ». Il lui indiquait ainsi deux orientations : critique de la société capitaliste et réflexion sur l'« ordre *nouveau* communiste »[391]. Ce second aspect nous paraît particulièrement important, car la définition précise d'une nouvelle forme d'organisation sociale fut une préoccupation constante de Tasca. *L'Ordine nuovo* devait devenir un instrument pour guider vers le socialisme les masses mises en mouvement par le rejet de la guerre.

« Pas de masses nouvelles, sans élites nouvelles », écrivit-il longtemps après : le groupe de *L'Ordine nuovo* chercha à « résoudre l'écart entre l'économique et le politique »[392]. Cette formulation ne fut peut-être pas celle des rédacteurs de la revue en 1919 et reflète certainement, au moins en partie, la réflexion ultérieure d'Angelo Tasca. Elle permet cependant de saisir l'une des préoccupations du jeune homme d'alors : mettre l'élément politique – la conscience de classe et la volonté – en syntonie avec l'évolution objective de la société, dont ces « masses nouvelles » étaient l'expression. Il nota dès alors le décalage entre « gouvernement des choses » – ordre économique – et « gouvernement des personnes » – vie politique – caractéristique de la société capitaliste ; cet écart disparaîtrait dans le communisme, grâce auquel « toute l'humanité (les producteurs) [se retrouverait]

[388] P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 33 ; F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 66. Les modalités du choix d'A. Tasca comme secrétaire de l'ACT attestent la popularité dont il jouissait dans le mouvement turinois : on le choisit – contre la règle du concours normalement en vigueur pour ce genre d'emploi – en raison de sa popularité et de son diplôme universitaire, qui faisaient de lui « un élément supérieur à la moyenne, par son nom et par ses titres » (Procès-verbal de la séance du Conseil d'administration de l'ACT du 7 janvier 1920, FIGP, archives ACT, registre 88, p. 197-200 ; registre 89, p. 1). Pour U. Calosso, A. Tasca fut « l'accoucheur » de *L'Ordine nuovo* (Fabrizio [U. CALOSSO], « Gramsci e *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 71).

[389] A. TASCA, « *L'Ordine nuovo* », *art. cit.* ; un témoignage d'U. Terracini, cité in S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », p. 55-56, va aussi dans ce sens : selon lui, le mécontentement dû à l'orientation principalement culturelle de la revue se serait fait sentir dès la première journée ; il est possible toutefois qu'U. Terracini ait anticipé un état d'esprit que ne se manifesta réellement qu'un peu plus tard.

[390] [A. TASCA], « L'Ordine nuovo », in *Avanti !* (édition turinoise), 25 avril 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *art. cit.*, p. 161.

[391] [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 115-116. Souligné dans le texte.

[392] « Autobiografia », *cit.*, p. 117.

immédiatement et intégralement dans son économie »[393]. La façon dont Angelo Tasca concevait *L'Ordine nuovo* était imprégnée du volontarisme caractéristique de sa conception du socialisme. Il fallait pour l'heure transformer les « ferments de mécontentement social » en conscience de classe et en volonté capables de bouleverser l'ordre politique : la revue devait servir d'appui « à tous ceux qui [… tentaient] de rassembler les forces pour organiser leur conscience et communiquer avec les consciences de socialistes, de plus en plus nombreuses, qui [… sentaient] qu'[était] venue l'heure décisive ». On retrouve derrière cette expérience ses idéaux « culturistes » d'avant-guerre : il était encore question de « prosélytisme », de « culture », et d'« exercer une œuvre éducative »[394]. Elle devait être un moyen de préparer culturellement et intellectuellement les jeunes générations socialistes, selon une conception de la culture – non comme savoir encyclopédique et érudition, mais comme faculté critique et « habitude de penser » – défendue par lui avec ferveur en 1912-1913 et partagée, au moins en partie, par les autres fondateurs de la revue[395]. L'orientation culturiste qu'il en déduisait ne fit pas cependant l'unanimité parmi eux.

Selon plusieurs auteurs, Angelo Tasca, désireux de pallier les déficiences théoriques du socialisme italien, donna aux premiers numéros de *L'Ordine nuovo* un caractère essentiellement culturel[396]. Cette appréciation fait écho à celle de plusieurs contemporains. Pour Umberto Terracini, « la conception qu'[Angelo Tasca] se faisait d'une revue de culture, le portait à la penser le moins possible liée à l'actualité »[397]. De même, selon Piero Gobetti, il conçut *L'Ordine nuovo* principalement comme « une revue d'idée qui, reprenant Antonio

[393] A. TASCA, « I problemi della ricostruzione », *art. cit.*.
[394] [A. TASCA], « Battute di preludio », *art. cit.*, p. 115-116 ; cf. aussi *Id.*, « L'Ordine nuovo », *art. cit.*, p. 161.
[395] Sur le lien entre le « culturisme » d'A. Tasca et sa conception de *L'Ordine nuovo*, cf. P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 35. En abordant les rapports entre « Socialisme et culture » pendant la guerre, A. Gramsci définit la culture comme conscience de soi, surtout de soi par rapport au monde : « Il faut perdre l'habitude et cesser de concevoir la culture comme un savoir encyclopédique […]. La culture […] est organisation, discipline du véritable moi intérieur ; elle est prise de possession de sa propre personnalité, elle est conquête d'une conscience supérieure grâce à laquelle chacun réussit à comprendre sa propre valeur historique, sa propre fonction dans la vie, ses propres droits et ses propres devoirs… […] il faut tout apprendre, sans perdre de vue que le but ultime est de se mieux connaître soi-même à travers les autres, et de mieux connaître les autres à travers soi-même » (Alfa Gamma [A. GRAMSCI], « Socialismo e cultura », in *Il Grido del popolo*, 29 janvier 1916 [« Socialisme et culture », in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. I*, *op. cit.*, p. 75-76 et 78]). Cf. aussi G. BERGAMI, *Il giovane Gramsci*, *op. cit.*, p. 114-115. U. Terracini partageait aussi cette approche de la culture : cf. S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », p. 56. Semblablement et dans la continuité de ses idées antérieures, A. Tasca expliqua en 1919 que la culture ne consistait pas en « la possession d'un magasin bien fourni de notions, mais est la capacité qu'a notre esprit de comprendre la vie, la place que nous y tenons, nos rapports avec les hommes » ([A. TASCA], « Cultura e socialismo », in *L'Ordine nuovo*, 28 juin-5 juillet 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 170. Cf. aussi *Id.*, « La cultura professionale », in *L'Ordine nuovo*, 23 août 1919, in *Ibid.*, p. 177). Cette idée fondamentale le confirma dans sa conception humaniste du socialisme, imprégnée des conceptions de R. Mondolfo, qui n'était pas celle des autres rédacteurs de *L'Ordine nuovo*.
[396] G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 22-24 ; F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 68-69.
[397] Cité in S. COLETTA, « La formazione di U. Terracini », *art. cit.*, p. 50.

Labriola, se [présentât] à nouveau le problème historique de la révision du marxisme et l'histoire du mouvement intellectuel italien »[398]. De fait, il écrivit dans les premiers numéros des textes sur l'histoire du mouvement ouvrier et étudia la pensée de personnalités historiques du socialisme. Il avait annoncé son intention de proposer des notes bibliographiques sur les grands penseurs socialistes ou sur des thèmes particuliers et de présenter les classiques du socialisme, y compris les utopistes, « dont la lecture […], rafraîchie aujourd'hui, [pouvait] constituer un précieux exercice de critique historique et théorique »[399]. Ceci fit affirmer à Antonio Gramsci que « concrètement et non dans l'abstrait […] par "culture", le camarade Tasca entendait "rappeler", il n'entendait pas "penser" »[400] : si leurs conceptions théoriques de la « culture » étaient proches, ils les traduisaient en pratique de façon tout à fait différente. Pour Piero Gobetti, la démarche d'Angelo Tasca demeurait celle d'un « propagandiste de la culture »[401]. En revanche, la conception de la culture d'Antonio Gramsci le portait à voir la revue comme un « organe d'action », orienté selon une « unité directrice », celle des conseils d'usine. Ces commentateurs attribuèrent à l'ascendant d'Angelo Tasca la faiblesse des premiers numéros : « incertains et faibles »[402], trancha le directeur de *Rivoluzione liberale*, et le fruit d'« une vie extérieure et stérile »[403], renchérit Gramsci. Un peu plus d'un an après la fondation de la revue, ce dernier jugea ses débuts avec une particulière sévérité :

> « Que fut donc *L'Ordine nuovo* dans ses premiers numéros ? Ce fut une anthologie, rien d'autre qu'une anthologie ; […] ce fut une revue de culture abstraite, d'information abstraite, qui avait un penchant pour les petites « nouvelles » horripilantes et les xylographies pleines de bonnes intentions ; voilà ce que fut *L'Ordine nuovo* dans ses premiers numéros : une pure incohérence, le produit d'un intellectualisme médiocre, qui cherchait en trottinant un port idéologique où aborder et une voie d'action à suivre. »[404]

Le programme défini par Angelo Tasca dans l'article annonçant la parution de la revue, les thèmes qu'il invitait à développer dans ses colonnes – en particulier « l'étude […] des tentatives de solutions socialistes aux problèmes de l'après-guerre » et « l'examen des

[398] P. GOBETTI, « Storia dei comunisti torinesi scritta da un liberale », in *La Rivoluzione liberale*, 2 avril 1922, in *Id.*, *Opere complete. I – Scritti politici*, Turin, Einaudi, 1969, p. 284.
[399] [A. TASCA], « L'Ordine nuovo », *art. cit.*, p. 162.
[400] A. GRAMSCI, « Le programme de *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 370.
[401] P. GOBETTI, « Storia dei comunisti torinesi », *art. cit.*, p. 284.
[402] P. Gobetti à G. Prezzolini, Turin, 25 juin 1920, *cit.*, p. 121-122.
[403] P. GOBETTI, « Storia dei comunisti torinesi », *art. cit.*, p. 285.
[404] A. GRAMSCI, « Le programme de *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 370. Ce jugement allait plutôt à l'encontre de celui des principaux dirigeants du socialisme turinois : ainsi que le relève S. Soave, A. Tasca ne souffrit pas, comme ce fut au contraire le cas pour A. Gramsci, de l'accusation d'abstraction, de déconnexion de la réalité, en raison de son activité dans les institutions « traditionnelles » du mouvement ouvrier (S. SOAVE, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 674).

conditions économiques et psychologiques italiennes, qui sont le substrat sur lequel doit aussi se fonder l'Etat socialiste »[405] – appellent à nuancer quelque peu ce jugement. Angelo Tasca poursuivit un objectif concret, bien que d'une manière encore classique et un peu informe : l'élaboration d'un « programme maximum » précis pour le futur Etat socialiste. C'est, entre autres, l'ancrage à la réalité du problémisme de Salvemini que l'on retrouve ici. Du moins dans ses intentions, l'exposition théorique ne devait pas être disjointe de l'étude des problèmes concrets. Mais indéniablement, *L'Ordine nuovo* se cantonnait plus dans le domaine de l'étude que dans celui de l'action. Significativement, l'intention d'Angelo Tasca de tracer les traits d'un ordre communiste se traduisit dans la présentation de projets d'organisation sociale élaborés par les socialistes français du XIX^{e} siècle : une longue étude consacrée à « Louis Blanc et l'organisation du travail », où était aussi abordée l'expérience républicaine concrète de 1848, s'étendit sur plusieurs numéros et on publia un « plan d'Etat socialiste » d'Eugène Fournière[406]. Angelo Tasca ne les envisageait pas, certainement, comme des programmes déjà tous prêts pour le présent – il les critiquait d'ailleurs – ; ils fournissaient plutôt pour lui des réflexions sur une société socialiste que l'on pouvait méditer et dont on pouvait s'inspirer, tout en restant au contact de la réalité présente et de ses transformations. Mais il demeure qu'il cherchait dans le passé, de manière quelque peu érudite, des orientations pour se mouvoir dans une situation qui n'avait pas de précédent ; il s'agit là d'un trait tout à fait caractéristique de sa personnalité. Ce ne fut qu'à l'instigation d'Antonio Gramsci que *L'Ordine nuovo* s'organisa autour d'une idée qui lui serait désormais étroitement attachée.

2.2.2. Le débat sur les conseils d'usine

Le septième numéro de *L'Ordine nuovo*, du 21 juin 1919, s'ouvrit sur un éditorial d'Antonio Gramsci qui changea le cours de la revue. Celle-ci se consacrerait désormais à une réflexion sur le potentiel révolutionnaire des « organismes de vie sociale propres à la classe

[405] [A. TASCA], « L'Ordine nuovo », *art. cit.*, p. 162.
[406] Fantasio [A. TASCA], « Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. I – Premesse », in *L'Ordine nuovo*, 1er mai 1919 ; *Id.*, « Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. II – Il sistema industriale del Blanc e gli opifici nazionali », in *Ibid.*, 31 mai 1919 ; *Id.*, « Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. III – L'azione dello Stato nel concetto di Luigi Blanc », in *Ibid.*, 2 août 1919 ; E. FOURNIERE, « Uno schema di Stato socialista », in *Ibid.*, 14 juin et 19 juillet 1919. Notons que certains de ces textes parurent après le « coup d'Etat rédactionnel » de juin 1919. Cf. aussi A. LEPRE, S. LEVRERO, *La formazione del PCd'I*, *op. cit.*, p. 103-105.

ouvrière » et s'emploierait à les « rassembler […], les coordonner » et les discipliner, pour en faire les éléments d'« une véritable et authentique démocratie ouvrière ». Les comités d'entreprise, les cercles de quartier, les communautés paysannes permettaient d'encadrer l'ensemble de la classe ouvrière, de la préparer à l'exercice du pouvoir et à la gestion de la production. Contrairement au Parti et aux syndicats, ils étaient déjà, « en puissance » l'Etat socialiste[407]. Ils représentaient « le problème fondamental de la révolution ouvrière » et posaient concrètement celui « de la "liberté" prolétarienne »[408]. Cette thématique constituerait désormais le premier centre d'intérêt de *L'Ordine nuovo*. Ce fut ce qu'Antonio Gramsci appela le « coup d'Etat rédactionnel », ourdi par lui-même et Palmiro Togliatti à l'encontre d'Angelo Tasca. Ce dernier reconnut plus tard – sans aigreur – qu'il suffisait de « feuilleter la revue pour se rendre compte du caractère inorganique des premiers numéros et du "nouveau cours" qu'[initièrent], avec une incomparable originalité, les éditoriaux de Gramsci, à partir du septième sur la "Démocratie ouvrière" »[409].

Contrairement à ce qu'affirma Antonio Gramsci par la suite et comme le montre Sergio Soave[410], Angelo Tasca adhéra au « nouveau cours » – il n'y vit d'ailleurs pas, sur le moment, une manœuvre dirigée contre lui – et intégra la nouvelle idée dans une élaboration personnelle, en l'abordant suivant des préoccupations qui lui étaient propres, mais que cette thématique rejoignait. L'une d'entre elles touchait aux liens entre individu et collectivité, dont nous verrons qu'elle l'accompagna longtemps. Alors que les masses faisaient leur entrée sur la scène de l'histoire, quelle pouvait être la place de l'individu dans la lutte de classe, cet affrontement de « gigantesques forces économiques et politiques » qui ne lui en laissait guère ? Fidèle au matérialisme historique, Angelo Tasca affirmait que « l'exigence pour chaque homme de reconnaître la place qu'il occupe dans la structure sociale […] se détache par rapport aux autres et les détermine »[411] : la collectivité s'imposait donc à l'individu. Il s'interrogeait cependant : chacun avait-il le pouvoir d'agir à son niveau sur la lutte des classes ou devait-il « s'abandonner au courant » d'une histoire dans laquelle le rôle des hommes serait dérisoire ? Nous savons déjà qu'il n'était pas pour lui question d'attendre la venue « providentielle »[412] du communisme, mais de le faire advenir par un effort de la volonté. Il

[407] [A. GRAMSCI], « Democrazia operaia », in *L'Ordine nuovo*, 21 juin 1919 (« Démocratie ouvrière », in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. I*, *op. cit.*, p. 245-248).
[408] A. GRAMSCI, « Le programme de *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 371.
[409] A. TASCA, « *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*
[410] A. GRAMSCI, « Le programme de *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 372 ; S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 33-36 ; *Id.*, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 678-679 ; *Id.*, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 30.
[411] [A. TASCA], « La cultura professionale », *art. cit.*, p. 177.
[412] *Ibid.*, p. 179.

cherchait un équilibre entre volontarisme et déterminisme. Si, indéniablement, la réalité économique déterminait l'existence des classes et leur lutte, la volonté des hommes avait sa part dans la vitalité de ces classes et les modalités de leur affrontement : « de la somme des énergies morales que la classe [possédait, …] de la "valeur" de chaque membre »[413] dépendait en partie le cours de l'histoire.

Cette « valeur » revenait pour l'essentiel à ce qu'Angelo Tasca appelait la « culture professionnelle ». En fragmentant le travail, le capitalisme avait fait perdre au travailleur la maîtrise complète de son ouvrage et avait fait de lui « un "appendice de la machine", en rendant presque superflues les qualités individuelles ». Au contraire, l'économie socialiste, centrée sur la qualité tout autant que sur la quantité de la production, se fonderait sur la culture professionnelle des travailleurs et non plus seulement sur le perfectionnement technique. La conception socialiste de l'individu s'opposait donc à celle du capitalisme. Tandis que celui-ci vivait de l'aliénation des ouvriers, l'économie socialiste se proposait de leur restituer leur humanité et de la mettre au service de la collectivité : alors que « l'atelier capitaliste [tendait] à supprimer dans l'homme une partie de ses énergies, pour mieux l'adapter et le réduire dans sa structure particulière[,] l'atelier socialiste [voudrait] au contraire mettre en branle *toutes les énergies de l'homme*, ses habiletés caractéristiques, sa volonté, en somme, toute sa personnalité »[414]. L'individu ne devrait pas s'anéantir dans la masse, mais faire valoir ses qualités particulières « irremplaçables ». Non seulement pour lui-même : cela servirait le bon fonctionnement de la société. Toute « l'originalité de la nouvelle organisation » gisait dans cet épanouissement des facultés de l'homme. Sa « culture professionnelle » ferait de chaque travailleur « une cellule vivante dans le nouvel organisme » et empêcherait que « les tissus morts [n'étouffent] les rares organes viables »[415].

Dans l'immédiat, la culture professionnelle devenait, aux yeux d'Angelo Tasca, « une des formes de la lutte de classe » : en portant au sein même du régime capitaliste une vision différente de la place de l'homme dans l'organisation du travail, des rapports entre l'individu et la collectivité, elle répandait les germes de la future société socialiste. La culture professionnelle s'accompagnait de plus, presque nécessairement, d'une plus grande maturité politique. La bonne maîtrise d'un métier requérait en effet la mobilisation de « tout l'homme », de son adresse et de son intelligence : l'ouvrier atteignait à travers lui « une

[413] *Ibid.*, p. 177.
[414] *Ibid.*, p. 178. Souligné dans le texte.
[415] *Ibid.*, p. 180.

personnalité accomplie »[416]. Aussi, les travailleurs les plus imprégnés de leur métier étaient souvent des éléments fiables sur le plan politique. On discerne dans cette description les traits moraux de Carlo Tasca, dont son fils écrivit longtemps après qu'il tenait à être un travailleur exemplaire et « mettait un point d'honneur à ce qu'on ne pût faire à lui, socialiste, des remarques sur sa capacité professionnelle ». Il ajouta cette réflexion éclairant sa propre biographie intellectuelle : « en cela, le sentiment atavique, issu des anciennes corporations, de la "conscience professionnelle" se soudait – et s'élevait grâce à elle – avec la conscience politique »[417]. On trouve dans cette évocation d'une tradition lointaine l'idée, très présente en lui dès ses jeunes années, que la révolution socialiste ferait « revivre », restaurerait des « valeurs » précapitalistes – un peu idéalisées sans doute – perdues lors de l'affirmation du capitalisme. Il ne songeait pas pourtant à un retour en arrière. Il s'agissait de recueillir l'héritage d'une humanité détruite par le capitalisme, tout en l'intégrant à d'autres éléments s'étant déposés au cours des évolutions ultérieures. Que la même idée fût revenue sous sa plume à tant d'années de distance indique toute sa portée. Cette méditation sur la place de l'homme dans la société, son asservissement à la machine, son étouffement par des forces plus puissantes paraît constituer le point de départ de certaines idées qu'il développa ensuite.

Ces quelques remarques fournissent des indices des réflexions d'Angelo Tasca lorsqu'il commença à être question de conseils d'usine : elles le portaient en effet à s'y intéresser, mais à sa façon. Au congrès national du PSI en octobre 1919, ses réserves sur la motion maximaliste portèrent précisément sur la question des « nouveaux organes prolétariens ». Si lui-même n'avait pas cru bon d'en faire mention dans le texte délibérément très général qu'il proposa, il les valorisait beaucoup plus que les maximalistes. Sur ce point son désaccord n'était pas simplement formel, mais essentiel. Suivant une position pouvant paraître proche de celle d'Antonio Gramsci, il soutint alors que les « nouveaux organes prolétariens » tenaient leur caractère révolutionnaire du fait d'être

> « *tout de suite* (pas *ensuite*), "des organismes de transformation sociale et économique". La libération du prolétariat se réalise précisément au moyen de l'exercice de sa capacité à gérer de manière autonome et originale les fonctions de la société créée par lui-même et pour lui-même ; la libération réside dans la création de tels organes qui, s'ils sont vivants et

[416] *Ibid.*, p. 178-179.
[417] Cahier AM, *cit.*, p. 283.

fonctionnent, par cela seulement provoquent la transformation sociale et économique qui en constitue la fin. »[418]

Invité à plusieurs reprises à intervenir sur les conseils d'usine, Angelo Tasca s'exprima notamment devant la section socialiste turinoise sur « Les conseils d'usine et la révolution mondiale » ; en mai 1920, il fut chargé par le comité exécutif de la Bourse du Travail de Turin d'un travail sur « Les valeurs politiques et syndicales des Conseils d'usine »[419]. Antonio Gramsci désavoua ce rapport : en quelques heures, Angelo Tasca avait selon lui « détruit une œuvre d'éducation et d'élévation du niveau de culture ouvrière qui avait coûté à *L'Ordine nuovo* et au groupe de *L'Ordine nuovo* un an de travail et d'effort »[420]. La discussion très rude, parfois implacablement, qui s'engagea alors, occasionna la rupture personnelle des deux hommes et fit ressortir la dissemblance de leurs formations, voire de leurs tempéraments. C'est que, selon Andrea Viglongo – actif à cette époque parmi les jeunes socialistes et proche de Gramsci –, ils avaient une « vision du mouvement ouvrier » très différente : « il s'agissait de deux hommes qui avaient des problèmes différents et des manières différentes de voir les mêmes problèmes »[421]. Les réflexions que nous venons de rapporter peuvent aider à le comprendre.

Si Angelo Tasca exaltait les conseils d'usine comme une création féconde et révolutionnaire, il ne leur accordait pas la valeur absolue que tendait à leur donner Antonio Gramsci, pour qui ils avaient surgi par une sorte de nécessité intérieure, suivant « leur propre loi »[422]. Selon lui, Gramsci confondait « la révolution avec la théorie, avec le mythe de la révolution ». De la même manière que les syndicalistes révolutionnaires plaçaient leurs espoirs dans le seul syndicat, Gramsci « identifiait le processus de développement » des conseils avec celui de la révolution ; mais, à la différence des premiers qui appuyaient leur

---

[418] A. TASCA, « Impressioni del congresso socialista », *art. cit.*, p. 204. Souligné dans le texte.

[419] *Id.*, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale. Relazione letta all'assemblea della sezione socialista torinese la sera del 13 aprile 1920*, Turin, Libreria editrice dell'Alleanza cooperativa torinese, 1921, 58 p. ; *Id.*, *I valori politici e sindacali dei Consigli di fabbrica*, Turin, Tipografia Alleanza, 1920, 18 p. (également in *L'Ordine nuovo*, 29 mai 1920). Sur le contexte de cette dernière intervention et la polémique qui s'ensuivit cf. S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 38-43 ; *Id.*, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 681-683 et G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 192-196.

[420] [A. GRAMSCI], « La relazione Tasca e il Congresso camerale di Torino », in *L'Ordine nuovo*, 5 juin 1920, in P. SPRIANO, *L'Ordine nuovo e i consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 265. Selon S. Soave, cette rupture s'explique également par le fait qu'A. Tasca perdit, à la fin de 1919, sa position de *leader* parmi les jeunes socialistes turinois (S. SOAVE, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 678 ; cf. aussi P. Gobetti à G. Prezzolini, Turin, 25 juin 1920, *cit.*, p. 122).

[421] Témoignage d'A. Viglongo, in M. PAULESU QUERCIOLI, *Gramsci vivo*, *op. cit.*, p. 120-121. Cf. aussi G. BERTI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 12-13.

[422] A. GRAMSCI, « Le programme de *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 376. Cf. aussi S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 35.

doctrine à la fois sur le mythe porteur de la grève générale et sur une « méthode propre » – l'action directe –, la démarche d'Antonio Gramsci restait purement théorique, sans résonance pratique. Il paraissait s'être « laissé vaincre par la suggestion d'un mythe pauvre en substance historique » et avoir adopté, avec l'idée des conseils d'usine comme « début » de l'Etat communiste, une approche « abstraite et antihistorique »[423]. Angelo Tasca insistait sur le fait que les conseils d'usine n'étaient pas une fin en soi, mais un moyen de la lutte révolutionnaire. Ils ne devaient être envisagés que pour leur rôle réel dans le processus historique. Selon cette optique, « la création des conseils d'usine n'aurait aucune valeur si nous ne vivions pas dans une période révolutionnaire »[424].

Ces deux approches recouvraient une appréciation différente des rapports entre conseils d'usine et organisations ouvrières traditionnelles – Parti, syndicats, coopératives, Bourses du travail. Les conseils surgirent dans un contexte de décalage, voire de méfiance, entre les masses ouvrières et les organisations syndicales, mal préparées à affronter les bouleversements de l'après-guerre. Angelo Tasca ressentit ce problème : il fit au cours du « *biennio rosso* », dit-il, l'expérience des « *masses* » nouvelles, très différentes de « celles des anciens syndicats et des anciens partis, débordés par tous les côtés »[425]. Le mouvement des conseils d'usine se plaça donc d'emblée dans un rapport d'opposition avec les organisations ouvrières existantes[426]. Or, pour Angelo Tasca, ils n'étaient pas d'une nature fondamentalement différente. Tous étaient les instruments d'un même but : la révolution. Tout autant que le conseil d'usine, le syndicat offrait « un formidable champ d'action révolutionnaire » : en défendant les intérêts des travailleurs à l'intérieur du capitalisme, il tendait déjà « à libérer le prolétariat de l'esclavage du capital, ce qu'il ne [pouvait] faire sinon en le poussant à dépasser les limites de l'économie capitaliste, en lui substituant sa propre économie »[427]. Aucun organisme – pas même le conseil d'usine – n'était en soi révolutionnaire ou réformiste : tout dépendait de l'esprit qu'on lui insufflait. Il fallait chercher à renforcer le syndicat ; le conseil d'usine pouvait en être le moyen puisqu'en développant la conscience de classe des travailleurs, il contribuerait à les faire passer de la résistance à la conquête. Le jeune socialiste turinois avait donc conscience de l'insuffisance des syndicats, mais il croyait possible de les transformer de l'intérieur ; cette idée dicterait sa position en

[423] A. TASCA, « Polemiche sul programma dell'*Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 277-280 et 284-285.
[424] *Ibid.*, p. 278. Cf. aussi *Id.*, « Il problema dei disorganizzati », *art. cit.*
[425] « Autobiografia », *cit.*, p. 117.
[426] G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 7, 22, 29 et 63 ; P. SPRIANO, *L'occupation des usines. Italie – septembre 1920*, Claix, La pensée sauvage, 1978, p. 22.
[427] A. TASCA, *I valori politici e sindacali dei consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 5-6 et 8.

matière syndicale pendant les années de son activité communiste. Conseil et syndicat ne se distinguaient que par le niveau auquel ils opéraient : le premier dans l'usine, le second dans l'ensemble de la branche. Le conseil constituait la « "cellule" d'un tout », l'organisation de résistance[428], dont il formait simplement « une articulation plus rationnelle et plus rentable »[429]. Par conséquent,

> « Nous nous sommes convaincus que séparer les deux organismes était aussi absurde qu'était inévitable leur identification : c'est-à-dire l'intégration de l'un dans l'autre. Penser que les deux organismes peuvent vivre l'un à côté de l'autre, sur une même matière : la classe ouvrière, sans que cela ne se résolve dans un continuel conflit de compétences et dans l'épuisement et dans la dévaluation de tous deux, revient à sortir tout à fait de la réalité. »[430]

Pour Antonio Gramsci au contraire, les conseils d'usine étaient d'une qualité absolument différente des organisations traditionnelles – parti politique et syndicat. Ces dernières étaient des organismes volontaires, à « caractère contractuel » et « privé », reposant sur l'engagement volontaire de leurs membres. Elles s'inscrivaient dans le cadre de la démocratie bourgeoise, dont la base était le citoyen. Les conseils d'usine avaient surgi en revanche « sur le terrain de la production »[431]. En ce sens, ils étaient « déterminés » par l'appareil productif capitaliste. L'ouvrier y entrait en tant que « producteur, c'est-à-dire […] par une conséquence de sa position et de sa fonction dans la société »[432], et non plus comme salarié. Ils étaient par conséquent une « institution de caractère "public" » et représentatif. Cela faisait des conseils et des syndicats des organismes distincts, mais non nécessairement opposés[433]. La différence entre salariés (syndicats) et producteurs (conseils) était néanmoins essentielle : pour les premiers, le travail n'était qu'une « simple source de gain », tandis que dans la perspective des seconds, il était envisagé comme une « source de souveraineté et de pouvoir »[434]. Les perspectives des syndicats et des conseils différaient donc radicalement : les uns s'insérant dans le cadre capitaliste, les autres se posant déjà comme « cellules » d'une société différente.

---

[428] *Id.*, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale*, *op. cit.*, p. 13 ; *Id.*, *I valori politici e sindacali dei consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 17 ; *Id.*, « Polemiche sul programma dell'*Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 290.
[429] *Id.*, *I valori politici e sindacali dei consigli di fabbrica*, *op. cit.*, p. 16.
[430] A. TASCA, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale*, *op. cit.*, p. 25.
[431] [A. GRAMSCI], « Il Consiglio di fabbrica », in *L'Ordine nuovo*, 5 juin 1920 (« Le conseil d'usine », in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. I*, *op. cit.*, p. 347).
[432] A. GRAMSCI, « Le programme de *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 373.
[433] G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 72.
[434] Cf. l'évocation de la réunion de la commission exécutive de la section socialiste turinoise du 11 décembre 1919, in G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 66.

Angelo Tasca percevait tout à fait différemment la distinction établie par son camarade. Il nous faut citer un peu longuement son explication pour le comprendre :

> « Le conseil d'usine n'est que l'antithèse du pouvoir capitaliste […] et en tant que tel il est incapable de le dépasser. Pour que le processus de libération s'accomplisse, il faut que de l'antithèse on arrive à la synthèse : le soviet. Dans la structure étatique, le soviet se trouve vis-à-vis du conseil d'usine dans le même rapport que le déterminisme économique vis-à-vis de la conscience de classe. Le prolétariat trouve dans le système capitaliste les conditions qui déterminent son surgissement, mais cela ne suffit pas à nous donner la classe. Celle-ci existe quand elle prend conscience de soi, comme classe. […]
>
> A l'élément déterministe se superpose l'élément volontaire. Le conseil d'usine fait adhérer la classe au processus productif, il la configure et l'adapte à lui : dans le soviet la classe domine le processus productif, elle se pose dans un certain sens au-dessus de lui. […]
>
> Or il est vrai que les conseils d'usine, dont le système est appelé improprement – selon nous – "Etat ouvrier" par Gramsci, créent les "conditions" du processus qui aboutit à l'Internationale, mais ils ne nous donnent pas ce processus. Pour que le développement des conseils d'usine nous amène à l'Internationale il est nécessaire qu'entre en jeu l'élément volontaire de la classe qui *tend* à construire son Etat, dans lequel non seulement il y a les "conditions" nécessaires de l'Internationale, mais aussi la volonté, incarnée dans un programme, dans un mythe, "suffisante" au développement de ces conditions, à leur mise en mouvement, en valeur jusqu'à la réalisation complète de la révolution. »[435]

Cet extrait indique combien la conception des conseils d'usine d'Angelo Tasca s'inscrivait dans la continuité de sa réflexion antérieure. En les distinguant du soviet, il pointait leurs limites. Précisément en ce qu'ils représentaient la « négation » du système capitaliste, ils en restaient une émanation : ils étaient « déterminés » par les conditions qu'ils trouvaient dans l'usine et devaient s'adapter à elles. Pour cette raison, ils ne pouvaient à eux seuls « dépasser » l'organisation capitaliste. Ils marquaient une étape essentielle mais non suffisante sur le chemin du communisme : ils en créaient les conditions, mais elles devaient être activement développées, intégrées dans un programme et actualisées à l'appui d'un mythe, la révolution imminente, sur l'exemple de la révolution russe. Après la révolution, le Soviet serait l'expression de la volonté qui permettrait d'instaurer une nouvelle organisation de la production.

[435] A. TASCA, « Polemiche sul programma dell'*Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 271-272. Souligné dans le texte.

Par conséquent, les conseils d'usine étaient pour Angelo Tasca, dans la période de la lutte pour la conquête du pouvoir, des organismes à caractère essentiellement politique. Si leur ancrage à l'usine les portait à intervenir dans son fonctionnement et à y acquérir un pouvoir économique, leur valeur principale tenait au rôle qu'ils pouvaient jouer dans la « conquête des consciences », selon la formule employée par Angelo Tasca avant la guerre. Il était conscient du caractère très minoritaire du parti et du syndicat dans l'usine et de la nécessité d'« intéresser et impliquer dans l'action de contrôle de la vie interne de l'entreprise […] tous les producteurs, qu'il [était] nécessaire d'avoir contenus dans une première forme de discipline »[436]. Les conseils d'usine constituaient une structure privilégiée pour atteindre les ouvriers non inscrits à un syndicat – les « inorganisés » –, encadrer et donner une forme révolutionnaire à leur mécontentement. Dans une définition aux accents « culturistes », Angelo Tasca les présentait comme « un instrument pour la transformation de la psychologie des masses, dans le but de les éduquer à passer de la lutte de résistance à celle de conquête, de la conscience du salarié à celle du producteur »[437] : en initiant les travailleurs à l'organisation de la production, ils pouvaient les amener à se convaincre de la nécessité de renverser le système économique et social dans son ensemble, en-dehors de l'usine. Ils touchaient l'ouvrier en tant que producteur, dans ce qu'il avait de plus commun avec les autres travailleurs – Angelo Tasca attribuait à cette idée de producteur également avancée par Gramsci une valeur différente –, l'atteignaient « sur le lieu de la production, […] dans ce qui est son monde » : cela en faisait « un organisme naturel et stable de propagande »[438].

La distinction établie par Gramsci ancrait en revanche les conseils dans le processus productif. Ils ne relevaient pas de « la terminologie politique propre aux sociétés divisées en classes [… mais] des termes de référence de l'organisation industrielle »[439]. Ils n'étaient donc pas, à proprement parler, des organismes politiques, contrairement aux organisations ouvrières traditionnelles, auxquelles il revenait « d'organiser les conditions extérieures (c'est-à-dire politiques) dans lesquelles le processus de la révolution pourra être le plus rapide, dans lesquelles les forces productives libérées pourront trouver leur plus grande expansion »[440]. Ces formes d'organisation traditionnelle restaient

[436] A. TASCA, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale*, *op. cit.*, p. 16 et 23-24 ; cf. aussi *Id.*, « Il problema dei disorganizzati », *art. cit.*.
[437] *Id.*, « Il problema dei disorganizzati », *art. cit.*
[438] *Id.*, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale*, *op. cit.*, p. 37.
[439] A. GRAMSCI, « Le programme de *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 373.
[440] [A. GRAMSCI], « Le conseil d'usine », *art. cit.*, p. 351.

> « les agents directs et responsables des futures actions que la classe travailleuse tout entière tentera pour se libérer au cours du processus révolutionnaire. Mais elles n'incarnent cependant pas ce processus, elles ne sont pas un dépassement de l'Etat bourgeois, elles ne recouvrent pas, et ne peuvent pas recouvrir, tout le pullulement multiforme des forces révolutionnaires. »[441]

Parti et syndicats dirigeraient le « processus révolutionnaire », c'est-à-dire la lutte pour le pouvoir politique. Mais la révolution réelle, dans le domaine de la production, était déjà en acte dans les conseils. Leur action dans l'usine représentait la tentative révolutionnaire de la classe ouvrière de « tirer de son sein des institutions d'un type nouveau, des institutions basées sur la représentation, bâties dans le cadre d'un schéma industriel [… et de] fonder son Etat »[442]. Ils restaient des organismes autonomes, notamment vis-à-vis des syndicats, et ne pouvaient être subordonnés aux organisations ouvrières traditionnelles.

Ainsi se trouvait posée la question de la place de l'économie et de la politique dans le processus révolutionnaire. En décembre 1919 – quelques mois avant la polémique avec Antonio Gramsci –, Angelo Tasca estimait qu'on ne pouvait établir une distinction stricte et définitive entre syndicats et conseils d'usine, précisément parce que, dans la révolution communiste, économie et politique s'enchevêtraient, parce que « dans la lutte économique, la production conditionne la résistance et vice-versa, et que la lutte politique et la lutte économique finissent par se confondre, l'organisation communiste du travail étant l'objectif de toute politique du prolétariat »[443]. Le contrôle que le conseil pourrait acquérir dans l'usine serait vain sans la conquête du pouvoir politique ; elle seule garantirait le pouvoir économique des conseils d'usine et permettrait sa complète concrétisation. Elle était donc la priorité, mais les conseils la préparaient :

> « S'il est vrai que le pouvoir effectif des producteurs doit commencer à s'exercer sur le lieu même de la production, il n'est pas moins vrai que seule la conquête du pouvoir politique peut rendre possible l'exercice du pouvoir des producteurs à l'intérieur des usines et dans les différentes branches de l'industrie. La création de nouveaux organismes productifs fera en sorte que la conquête du pouvoir politique ne se réduise pas à un simple changement formel, mais repose sur une transformation déjà préparée dans le monde de la production,

[441] *Ibid.*, p. 347.
[442] *Ibid.*, p. 348 ; cf. aussi F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 104-105.
[443] A. TASCA, « Il problema dei disorganizzati », in *L'Ordine nuovo*, 20 décembre 1919.

transformation que cependant seule la conquête du pouvoir peut rendre complète, efficace et durable. »[444]

Le caractère « spontané » et « naturel » des conseils d'usine[445] faisait à la fois leur force et leur limite : aux yeux d'Angelo Tasca, ils n'étaient qu'un point de départ. Pour lui, les conseils d'usine ne s'identifiaient pas purement et simplement avec l'Etat ouvrier, même s'ils en formaient la base. Il distinguait toujours deux moments de la révolution, celui de la conquête du pouvoir (« révolution ») et celui de la révolution réelle et profonde avec la construction de l'Etat ouvrier (« Révolution »). Les conseils d'usine intervenaient selon lui de manière décisive dans la première phase, en impulsant le mouvement pour la prise du pouvoir, mais ils auraient un rôle secondaire dans la seconde. En cela surtout il s'éloignait d'Antonio Gramsci, pour qui les conseils d'usine participeraient pleinement de l'Etat communiste et étaient même déjà, en germe, cet Etat : ils le portaient en quelque sorte en eux.

De ces considérations découlait l'appréciation des rapports entre organisations traditionnelles, en particulier syndicales, et conseils d'usine. En décembre 1919, Angelo Tasca se refusait à définir avec précision les attributions des unes et des autres : elles s'établiraient par la pratique et évolueraient avec la situation, notamment après la révolution. Loin d'entrer en rivalité, conseils et syndicats devaient collaborer étroitement, jusqu'à « se compléter et s'intégrer »[446]. Ses idées à ce sujet se précisèrent progressivement. Le rapport « scandaleux » au congrès de la Bourse du travail de Turin, qui entraîna la rupture avec Antonio Gramsci, fut l'aboutissement – sans doute surprenant pour qui n'avait pu suivre le fil de sa méditation (d'où le sentiment de revirement, voire de traîtrise qu'il put soulever chez certains) – de sa réflexion sur cette question qui le taraudait depuis le début. De plus, à l'issue de l'échec de la grève d'avril 1920, la plupart des membres de *L'Ordine nuovo* arrivèrent à la conclusion que le syndicat pouvait « agir dans une direction opposée aux intérêts des masses » et qu'il faudrait donc dorénavant « agir *comme si le syndicat n'existait pas* »[447], mais ce ne fut pas le cas d'Angelo Tasca[448]. Dès l'automne 1919, les conseils lui étaient apparus comme le moyen par lequel le syndicat pouvait « prendre contact avec la structure technique de l'usine »[449]. La prévalence de l'organisation de résistance par rapport au conseil d'usine se

[444] *Id.*, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale*, *op. cit.*, p. 22-23 ; *Id.*, « Gradualismo e rivoluzionarismo nei consigli di fabbrica », in *L'Ordine nuovo*, 10 janvier 1920, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 221.
[445] A. TASCA, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale*, *op. cit.*, p. 37 ; cf. aussi p. 14-15.
[446] *Id.*, « Il problema dei disorganizzati », *art. cit.*
[447] G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 148. Souligné dans le texte.
[448] F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 123.
[449] [A. TASCA], « Un programma di lavoro », *art. cit.*, p. 192.

dégageait déjà clairement de cette présentation du second comme « instrument » de l'évolution de la première. Il conclut plus tard explicitement que le syndicat devait conserver la direction et l'encadrement des conseils. S'appuyant sur l'exemple russe, il estimait que celui-ci jouerait un rôle central – plus important que les conseils – dans la construction du socialisme, c'est-à-dire dans la deuxième phase de la révolution, puisqu'il se chargerait de la définition des conditions de travail et assumerait la gestion de la production.

Ainsi que le relève Francesco Trocchi, ces divergences entre les deux rédacteurs de *L'Ordine nuovo* reflétaient leur rapport différent à la tradition du mouvement ouvrier. Tandis qu'Antonio Gramsci était prêt à rompre radicalement avec les structures du passé, Angelo Tasca « entendait la voie italienne au socialisme comme le développement de la tradition italienne, dans l'union harmonieuse pour une fin commune de tous les instruments que la classe se donnait, au fur et à mesure, pour son émancipation (Parti, syndicat, conseil) »[450]. Chacun gardait sa spécificité et apportait une contribution distincte. Ainsi s'opposa-t-il par exemple à la confusion entre travail syndical et coopératif[451]. Le Parti demeurait en outre pour lui « le vrai moteur propulseur de la libération du prolétariat »[452]. Mais l'encadrement des masses dans des organismes comme les conseils d'usine lui permettrait de toucher la majorité de la classe ouvrière.

Angelo Tasca chercha aussi dans les organisations ouvrières traditionnelles les « germes » de la société future qu'Antonio Gramsci trouva quant à lui exclusivement dans les conseils d'usine : syndicats, parti, bourses du travail, coopératives ne devaient pas être mis au ban comme dépassés ou intrinsèquement réformistes[453]. Il affirma plus tard que les bourses du travail, si décriées dans les milieux révolutionnaires, contenaient « en puissance » la société socialiste : « En cherchant les soviets en Italie avec une lanterne forgée à Moscou, le groupe de *L'Ordine nuovo* et les socialistes maximalistes en général ne se rendirent pas compte que ces soviets existaient déjà dans les Bourses du travail, auxquelles adhéraient des masses qui avaient commencé à y voir, depuis des décennies, les bases d'une société et

[450] F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 124-125 ; cf. aussi p. 115. Cela fut exprimé directement par A. Tasca, cité in G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 48-49. Sur le rapport d'A. Gramsci à la tradition du socialisme turinois, cf. M. SCAVINO, « Il giovane Gramsci e la tradizione del socialismo torinese », in *Il giovane Gramsci e la Torino d'inizio secolo*, Turin, Rosenberg & Sellier, 1998, p. 85-100.
[451] « Il Congresso Nazionale della Cooperazione », in *L'Ordine nuovo*, 21 janvier 1922 (discours d'A. Tasca).
[452] A. TASCA, « Gradualismo e rivoluzionarismo », *art. cit.*, p. 219. Cf. aussi A. TASCA, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale*, *op. cit.*, p. 58.
[453] S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 47 et 49 ; *Id.*, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 684.

l'accomplissement d'aspirations qui n'étaient pas de type trade-unioniste »[454]. Cette observation, faite après coup, suggère la grande valeur qu'il attribua à ce type d'organisation, y compris d'un point de vue révolutionnaire. Son attention pour le rôle des différentes organisations ouvrières, dont il était un « profond connaisseur »[455], provenait aussi du rôle important qu'il y joua au cours de ces années, alors qu'il occupa une position plus effacée dans la section turinoise du PSI[456]. En 1920, il devint secrétaire de la bourse du travail de Turin. A peu près au même moment, il siégea au conseil d'administration de la Caisse d'épargne de Turin. Son élection en novembre 1920 au conseil municipal de la capitale piémontaise – il y mena la minorité communiste jusqu'en octobre 1922[457] – témoigne également de son rôle dans le mouvement ouvrier local.

De même, Angelo Tasca voyait dans la coopération un autre rouage de la révolution. Selon lui, « l'esprit qui [avait] porté à la création des Conseils d'usine, [avait] porté en Russie aussi à la multiplication des coopératives »[458]. En janvier 1920, il devint secrétaire adjoint à la direction de l'ACT[459]. Il y joua un rôle non négligeable. Sa qualité de communiste lui attira cependant des inimitiés et des contestations. Ainsi se trouva-t-il contraint, en mars 1922, de rejeter la distinction qu'on essaya d'établir entre son travail d'employé et son activité de militant[460]. Dans son esprit, le travail coopératif était un aspect de son engagement socialiste, puis communiste. Il rejetait donc le principe de la neutralité et de l'apolitisme de la coopération. Il fallait au contraire « accentuer » son « caractère de classe »[461]. Encore une fois, économie et politique ne pouvaient être disjointes : il ne croyait pas « possible de faire de

[454] A. TASCA, « Una storia del PCI – I », *art. cit.*, p. 31 ; cf. aussi *Id.*, « « I primi dieci anni del PCI. III – Comunismo e fascismo », in *Il Mondo*, 1er septembre 1953 et A. ROSSI [A. TASCA], « Dictature prolétarienne et démocratie », in *Masses*, juin 1934. En 1920, il s'indigna des préjugés à l'encontre de la Bourse du travail de Turin, pour laquelle il avait rédigé son rapport controversé (A. TASCA, « Polemiche sul programma dell'*Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 267).

[455] F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 68.

[456] Ainsi que le remarque S. Soave, A. Tasca resta à l'écart tant de la commission exécutive de la section locale, que du Conseil national du Parti, alors qu'A. Gramsci, P. Togliatti ou U. Terracini furent appelés à y siéger : S. SOAVE, « Gramsci e Tasca », *art. cit.*, p. 677-678 ; cf. aussi F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 126-127 et 130.

[457] « A. Rossi », *cit.* ; « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.* ; note du Préfet de Turin, Turin, 15 janvier 1923 (ACS, CPC, b. 5040) ; S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 54-55. Les archives de la Bourse du travail de Turin pour cette période sont perdues.

[458] A. TASCA, « Le nuove vie della cooperazione », in *Avanti !* (édition turinoise), 17 mars 1920, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 227.

[459] Procès-verbal de la séance du Conseil d'administration de l'ACT du 7 janvier 1920 (FIGP, archives ACT, registre 88, p. 197-200 ; registre 89, p. 1). Selon P. Gobetti, A. Tasca seul, parmi les communistes, pouvait assumer cette fonction « parce qu'il [était] le seul communiste qui [n'eût] pas la haine intransigeante des socialistes » (P. GOBETTI, « Storia dei comunisti torinesi », *art. cit.*, p. 284).

[460] Procès-verbal de la séance du Conseil d'administration de l'ACT du 3 mars 1922 (FIGP, archives ACT, registre 92, p. 33).

[461] « Il congresso provinciale delle mutue e cooperative », in *Falce e martello*, 4 septembre 1920.

l'économie au moyen des coopératives dans l'intérêt des ouvriers et des paysans, sans tendre aussi à la construction de l'Etat qui [fût] l'expression de l'économie spécifique du prolétariat agricole et industriel »[462]. La coopération ne valait même à ses yeux qu'en ce qu'elle s'insérait, parmi les autres formes de l'action ouvrière et socialiste, dans la lutte visant à « accélérer le processus de conquête directe et totale de l'appareil étatique et du pouvoir politique par le prolétariat, guidé par le parti politique »[463].

La coopération préparait, dans le régime capitaliste, la révolution communiste. Elle familiarisait les populations avec de nouveaux rapports de production et assurerait un passage graduel au futur ordre communiste. Cela permettrait d'anticiper la révolution, d'atténuer les secousses brutales qu'elle susciterait infailliblement – pour autant Angelo Tasca ne renonçait pas à l'idée d'une révolution violente, inévitable et nécessaire. Ainsi aborda-t-il par exemple le problème de l'organisation agricole en Piémont. Pour des raisons structurelles, il apparaissait très improbable que la petite propriété y disparût brutalement. La coopération constituait dans ce cadre « le seul moyen efficace de longue portée pour initier la petite propriété à la coexistence avec les formes communistes de gestion sociale sans heurts trop graves et désaccords fatals à la cause révolutionnaire »[464]. Cette forme de propriété disparaîtrait après la révolution, non par des mesures coercitives, mais parce que le modèle coopératif se révélerait naturellement plus satisfaisant et plus adapté. D'ores et déjà, il fallait œuvrer pour transformer les ligues de petits propriétaires en coopératives de consommation, mais aussi de production. La coopération permettait donc au mouvement ouvrier d'étendre progressivement son empire sur l'économie, sur ses deux pans – la consommation et la production –, et de jeter les bases de la révolution. Ainsi, par exemple, Angelo Tasca n'était pas opposé à ce que les coopératives prissent des participations dans le capital d'entreprises privées, pour peu que cela permît de les orienter dans un sens favorable aux « consommateurs ». Il justifiait ainsi sa position :

---

[462] A. T. [A. TASCA], « Problemi cooperativi. I – Cooperative operaie di Trieste, Istria e Friuli », in *L'Alleanza cooperativa*, décembre 1920 ; cf. aussi A. TASCA, « Le nuove vie della cooperazione », *art. cit.*, p. 227.
[463] « Il Congresso Nazionale della Cooperazione », *art. cit.*.
[464] A. TASCA, « La cooperazione e l'organizzazione dei piccoli proprietari », in *L'Alleanza cooperativa*, août 1920 et « Il congresso provinciale della cooperazione e mutualità », in *Falce e martello*, 14 août 1920. Il s'agit du texte d'un ordre du jour présenté par A. Tasca au congrès des coopératives et sociétés de secours mutuel de la province de Turin ; il fut approuvé par les délégués (« Il congresso provinciale delle mutue e cooperative », in *Falce e martello*, 4 septembre 1920). On retrouve la même conception du rôle de la coopération pour gagner les campagnes aux idées communistes près de deux ans plus tard (« La tattica sindacale e le direttive del Partito di fronte al problema della terra discusse ed approvate al Congresso comunista », in *L'Ordine nuovo*, 25 mars 1922).

> « La coopération, qui ne se distingue pas des entreprises privées par ses caractéristiques constitutives, mais seulement par la volonté de ses membres et par le but qu'elle se propose, qui est différent de celui du propriétaire et du capitaliste bourgeois, doit pouvoir prendre toutes les formes "extérieures" des entreprises privées, doit pouvoir suivre le capital sur tout le plan de développement de son action, doit en recueillir l'hérédité technique et en continuer, dans l'intérêt de la collectivité, toutes les fonctions vraiment utiles et nécessaires. […] La coopération doit s'équiper selon toutes les formes techniques prises par l'organisation capitaliste, en continuant la fonction historique du capitalisme dans l'intérêt de la collectivité, justement quand le capitalisme a épuisé la sienne. »[465]

Selon Angelo Tasca, la coopération devait évoluer vers une vision plus large : le temps de la « coopération des épiciers »[466] était passé. Elle devait se développer dans les mêmes proportions que l'économie capitaliste, la « coller » de près pour pouvoir la supplanter. Mais elle ne prendrait tout son sens et n'arriverait à son plein épanouissement que dans un contexte régi par un système communiste de production et d'échange. On ne pouvait donc se satisfaire du développement des coopératives en régime capitaliste, il fallait bouleverser radicalement l'organisation économique et sociale. Ceci permet de mieux comprendre ses projets pour l'ACT – et indirectement les motifs de sa démission du secrétariat de cet organisme en octobre 1922 – puisqu'il visaient à armer l'ACT pour affronter l'économie capitaliste[467]. De même, il décrivit avec force éloge le fonctionnement irréprochable des coopératives suisses qu'il visita lors du congrès de l'Alliance coopérative internationale en août 1921 à Bâle[468]. Ces établissements si modernes, aux rouages si bien huilés étaient de véritables « machines de guerre »[469], de taille à s'engager dans l'affrontement décisif avec les entreprises privées capitalistes. La façon dont il concevait le rôle de la coopération dans la révolution et la construction du socialisme en Russie, inspiration pour lui décisive, nous éclaire sur ce point. Il observait que les coopératives s'y étaient considérablement développées après octobre 1917. Celles qui existaient sous le régime tsariste avaient constitué une base pour la révolution – en ce sens, elles l'avaient permise. En retour, celle-ci leur avait fait prendre un essor considérable, en créant un environnement idéal pour leur développement. Elles constituaient,

[465] A. TASCA, « Appunti di un cooperatore al congresso di Basilea », in *L'Alleanza cooperativa*, février 1922.
[466] *Id.*, « Appunti di un cooperatore », *art. cit.*, octobre 1921 et février 1922.
[467] Procès-verbal de la séance de la commission de Présidence de l'ACT du 25 juillet 1922 (FIGP, archives ACT, livre 104, p. 41-47). Devant l'impossibilité de mettre en place une « action d'ensemble et continue » pour des raisons internes à l'organisation – la division politique et organisationnelle du Conseil d'administration et le mauvais état d'esprit qui en résultait dans le personnel –, Angelo Tasca préféra quitter l'ACT. Rappelons que l'ACT était issue du regroupement – mais non de la fusion – de deux organisations : l'AGO et la Coopérative cheminots (A. CAMPARINI, R. YEDID JODICE, « L'Alleanza cooperativa », *art. cit.*, p. 489).
[468] A. TASCA, « Appunti di un cooperatore », *art. cit.*, septembre, octobre 1921 et février 1922.
[469] a. t. [A. TASCA], « Il movimento cooperativo in Russia », in *L'Alleanza cooperativa*, février 1921.

dans l'Etat des Soviets, un mécanisme fondamental et un rempart contre les forces contre-révolutionnaires. Il en tira des conclusions claires sur l'orientation que devait désormais prendre le travail coopératif : il fallait « préparer dès maintenant, […] dans le sein même de la société actuelle, les organismes capables de supporter sur leur squelette le poids du nouveau régime auquel ils [garantiraient] l'exercice de ses fonctions les plus vitales », et cela impliquait de rompre avec le modèle coopératif traditionnel[470]. Il s'agissait, en somme, encore une fois, d'insuffler un esprit révolutionnaire à un organisme existant.

De l'observatoire que lui offrirent ces organisations – ACT, bourse du travail –, Angelo Tasca assista aux grands mouvements ouvriers de 1920. Il participa aux grèves et occupations d'usine d'avril et septembre. Il tint pendant ces jours enfiévrés d'innombrables *meetings*, juché sur des machines, « tribunes originales et exaltantes », d'où il lui sembla « assister à la naissance d'un monde nouveau »[471]. Délégué par les socialistes turinois, avec Umberto Terracini, au Conseil national du PSI réuni à Milan les 19 et 20 avril 1920 pour décider du sort de la grève de Turin, il tenta d'obtenir l'appui de la direction socialiste pour développer le mouvement, en vain[472]. Lors des assises du mouvement ouvrier à Milan les 9-11 septembre, où l'on discuta des suites à donner à l'occupation des usines, il se déclara favorable à son extension[473]. Il précisa plus tard que, refusant « la proclamation de la révolution avec un ordre du jour », il entendait renforcer la lutte syndicale, en prélude à l'action politique devant déboucher sur l'insurrection : à défaut de pouvoir y parvenir immédiatement, il s'agissait de faire « un important pas en avant » par rapport aux positions initiales du mouvement[474]. Ses attentes furent déçues. Il dut alors se résoudre à la scission du Parti socialiste.

[470] A. TASCA, « Le nuove vie della cooperazione », *art. cit.*, p. 227.
[471] *Id.*, « Una storia del Partito comunista italiano – II », in *Critica sociale*, 5 février 1954.
[472] A. LEPRE, S. LEVRERO, *La formazione del PCd'I*, *op. cit.*, p. 233-241 ; F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 110 et G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 144.
[473] P. SPRIANO, *L'occupation des usines*, *op. cit.*, p. 84 et 132 ; « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.* ; A. LEPRE, S. LEVRERO, *La formazione del PCd'I*, *op. cit.*, p. 281-283. G. Maione montre cependant l'irréalisme de la position d'A. Tasca – entre autres – qui s'accompagnait d'un projet chimérique de nationalisation du secteur métallurgique, envisagé sous l'angle économique, sans tenir compte des rapports de force : pas plus que les autres dirigeants socialistes, Tasca ne se préoccupa de donner un aboutissement politique « qui ne [fût] pas l'acte final de la révolution, mais une situation qui [permît] d'assurer la continuité à la lutte du prolétariat » (G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 266-267). Dans l'esprit d'A. Tasca, sa position d'ensemble reposait au contraire sur cette idée.
[474] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 180.

2.3. L'adhésion au communisme

> « L'esprit révolutionnaire s'incarne aujourd'hui dans l'organisation prolétarienne. »
>
> Antonio LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*

Le 21 janvier 1921, une minorité de délégués quitta le théâtre de Livourne où était réuni le congrès national du PSI, pour fonder, un peu plus loin, le Parti communiste d'Italie (PCd'I). Un mois plus tard, Angelo Tasca, absent du congrès du Parti, emmena la délégation communiste à celui de la CGL qui se tint également dans le port toscan. Son adhésion au nouveau Parti n'alla toutefois pas, semble-t-il, sans hésitations ni réserves. Ses souvenirs à ce sujet, où se mêlent des motivations nombreuses et contradictoires, révèlent d'ailleurs la confusion et l'incertitude qu'il dut éprouver au moment de faire ce choix décisif. Ces doutes n'éclairent pas seulement son expérience dans le PCd'I – il y resta longtemps marginal – ; ils posent aussi la question de la nature de son adhésion. Fut-elle seulement superficielle, contingente ? Ou, au contraire, exprimait-elle un accord profond ? Angelo Tasca lui-même n'a pas tranché : l'un de ses témoignages suggère à la fois l'une et l'autre hypothèses. Certains de ses biographes penchent pour la première. Francesco Trocchi est par exemple convaincu qu'« en dernière analyse, il s'agit d'un rapprochement opéré en vertu de faits contingents plus que par un choix d'adhésion à la ligne politique »[475]. Certains récits d'Angelo Tasca paraissent accréditer cette idée : ainsi avança-t-il qu'il n'aurait peut-être pas rejoint le Parti communiste s'il ne s'était trouvé dans le contexte du mouvement ouvrier turinois[476]. Mais d'autres indiquent des convictions communistes plus vives. Si plus tard, en raison des événements ultérieurs, il mit plutôt l'emphase sur ses réserves initiales, cela ne doit pas faire négliger les raisons de son engagement, qui furent assez fortes pour triompher de ses doutes. Angelo Tasca, si soucieux des principes, n'était du reste pas homme à faire un choix si important sans de solides motivations. Sergio Soave, pour qui il adhéra « à la fraction communiste comme entraîné par une cohérence logique intérieure, mais avec un certain manque de passion et d'énergie qui résulte de la conscience des limites qui [caractérisèrent]

[475] F. TROCCHI, *A. Tasca e L'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 124.
[476] Cahier AM, *cit.*, p. 290.

en Italie le début d'une époque nouvelle, et tant attendue, de l'histoire du mouvement ouvrier »[477], nous paraît mieux rendre compte de son choix.

La fascination pour la révolution russe et la confiance dans la III^e^ Internationale jouèrent un rôle décisif dans l'adhésion d'Angelo Tasca au PCd'I. S'il parla plus tard de « mirages » à leur propos et s'il affirma que les conditions d'une « révolution de type soviétique » ne furent pas réunies en Italie en 1919-1920[478], il se trouvait sur le moment, à cet égard, « en état de grâce »[479]. De par sa nature, sa structure et son esprit, l'Internationale de Moscou lui sembla plus apte que celle qui l'avait précédée à accomplir la révolution et à instaurer un nouvel ordre mondial prolétarien. C'est pourquoi, plusieurs mois avant la création du PC, l'adhésion du PSI à la III^e^ Internationale lui apparut comme le « fait le plus important de la vie socialiste italienne ». Alors que la II^e^ Internationale se présentait comme un conglomérat de partis nationaux, le Comintern réalisait concrètement et pleinement l'internationalisme : chaque parti y vivait « *déjà en fonction de l'internationale* »[480]. Les travailleurs de toutes origines sentaient comme leur la victoire du prolétariat russe et qu'« à la Révolution russe [était] lié le sort des prolétaires du monde entier ». Elle avait « planté une épine dans le cœur de la bourgeoisie internationale »[481] et montré la voie à suivre aux prolétariats des autres pays.

Elle avait surtout posé de manière concrète et immédiate la question de la conquête du pouvoir. Ce fut là l'une des principales raisons qui poussèrent Angelo Tasca à adhérer au communisme. Cette « fixation » s'était imposée à lui dès la période de la guerre, au cours de laquelle il avait renoncé à l'idée d'une prise de contrôle « graduelle » du pouvoir politique[482]. Le « *biennio rosso* » renforça cette conviction. L'attitude du PSI et de la CGL, l'impression de leur indifférence et de leur incapacité à donner à l'élan des masses un caractère révolutionnaire le portèrent à radicaliser sa position. Au lendemain de la grève d'avril 1920, il critiqua la passivité des syndicats, puis conclut à la nécessité de transformer le Parti en un Parti communiste désireux de rompre avec l'indécision et l'attentisme des dirigeants

[477] S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 56 ; cf. aussi *Id.*, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 35. Cf. aussi I. SILONE, « Préface », in A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 10 et 12.
[478] A. TASCA, « Una storia del PCI – I », *art. cit.*, p. 31.
[479] Cahier AM, *cit.*, p. 290. Cf. aussi a. t. [A. TASCA], « E. Colombino, *Tre mesi nella Russia dei Soviet* », in *L'Alleanza cooperativa*, mai 1921.
[480] [A. TASCA], « Il programma massimalista », *art. cit.*, p. 183-184. Souligné dans le texte.
[481] A. TASCA, « Le ragioni del nostro atteggiamento », *art. cit.*
[482] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 782-783.

socialistes[483]. Au congrès de la CGL à Livourne (fin février-début mars 1921), il jugea sévèrement l'action de la confédération dans les mois précédents : en négligeant les conseils d'usine, elle s'était montrée incapable d'« encadrer toutes les énergies de la masse dans un courant révolutionnaire et rénovateur »[484]. Il ne cessa par la suite de souligner l'inanité du maximalisme et sa grave responsabilité dans l'échec de la révolution italienne en 1918-1922. Nous connaissons son analyse des années 1930 lorsqu'il fit l'histoire de l'avènement du fascisme : « l'occupation des usines marque le déclin du mouvement ouvrier, la fin sans gloire du "maximalisme", dont le cadavre continuera à encombrer le terrain de la lutte, jusqu'à ce que le fossoyeur fasciste le balaie »[485]. Enoncé dans un travail à caractère historique et nourri de ses expériences ultérieures, ce jugement ne reflète peut-être pas tout à fait sa position au moment des faits[486] ; mais il reprend le lien qu'il établit dès 1920 entre l'avortement du mouvement d'occupation des usines et l'impuissance du maximalisme et du monde socialiste. Dans un témoignage datant de 1940, très marqué par son contexte, il expliqua qu'au cours de l'occupation des usines, il avait

> « pu assister à l'épuisement, à la faillite d'un mouvement où les ouvriers avaient rompu avec les cadres techniques de direction et d'administration […]. Cette masse amorphe, dominée par la loi du nombre, ne pouvait pas se passer de chefs, même pas pour faire tourner ces machines-outils que chaque ouvrier croyait pourtant si bien connaître. Pas de masses nouvelles, sans élites nouvelles. »[487]

Ces dernières firent alors défaut au mouvement socialiste. Cela suggère que le rapprochement d'Angelo Tasca avec les communistes fut dicté par sa conviction que l'heure était à la conquête du pouvoir politique. Si une frange du PSI y était réticente, il fallait s'en séparer et forger un autre instrument de la révolution, à même de faire converger les élites et l'élan révolutionnaire de la classe ouvrière. Angelo Tasca choisit donc le parti qui se proposait le plus concrètement et le plus sérieusement de prendre le pouvoir. En novembre 1920, il affirma ainsi que « la condition indispensable pour que les producteurs normaux et intellectuels entrent en lice comme force dominante et résolutoire de la crise actuelle, [était]

---

[483] G. MAIONE, *Il biennio rosso*, *op. cit.*, p. 189 ; F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 110 et 123-124.
[484] P. T. [P. TOGLIATTI], « La seconda giornata del congresso confederale », in *L'Ordine nuovo*, 1er mars 1921. Notons que cet état d'esprit à l'égard du maximalisme était partagé par beaucoup de ceux qui, en Italie, choisirent le communisme, notamment A. Gramsci ([A. GRAMSCI], « Caporetto et Vittorio Veneto », in *Id.*, *Ecrits politiques. II – 1921-1922*, Paris, Gallimard, 1975, p. 77-79) et U. Terracini (M. PENDINELLI, *Quando diventammo comunisti*, *op. cit.*, p. 24-25).
[485] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 106.
[486] F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo*, *op. cit.*, p. 135.
[487] « Autobiografia », *cit.*, p. 117.

justement qu'ils aient le pouvoir (force dominante) et puissent par son moyen mettre en œuvre leur programme intégral de reconstruction (force résolutoire) » ; seule le prise préalable du pouvoir politique permettrait de mettre en place le « nouvel ordre »[488]. Le dissentiment entre Angelo Tasca et les syndicalistes réformistes au congrès de la CGL à la fin de février et au début de mars 1921 porta précisément sur ce point, comme le montre un échange entre Angelo Tasca et Gino Baldesi. Pour le premier, le problème était celui de la prise immédiate du pouvoir ; pour le second, celui de la production alors en baisse, puisqu'il fallait d'abord établir des conditions économiques favorables à la conquête des leviers de commande politiques. Bruno Buozzi jugea quant à lui que la question du pouvoir ne devait pas occulter les autres problèmes et reprocha au jeune communiste de croire que « l'orientation générale des syndicats [devait] être donnée par un parti »[489]. De fait, celui-ci avait soutenu que la conquête du pouvoir était devenue le problème dominant et que l'action des syndicats devait être orientée selon cette perspective[490].

On retrouve ici l'opposition entre politique et économie. Angelo Tasca donnait la priorité à la conquête du pouvoir politique, alors que les chefs syndicaux croyaient nécessaire de s'assurer d'abord le contrôle de la production. Il ne négligeait pas cependant le pouvoir économique et insistait depuis longtemps sur la nécessité de préparer la société future dans la société présente. Toute sa conception de la révolution allait dans ce sens. La prise du pouvoir n'aurait de réelle portée que si le prolétariat saurait « opposer des organes propres à ceux qu'il [voulait] transformer ou détruire »[491]. En montrant qu'il fallait « arracher à la bourgeoisie le pouvoir, non le pouvoir abstrait, symbolique, légal, mais le pouvoir concret, matériel, illégal, en tant qu'instrument de la domination de classe », la révolution russe invitait à ne pas confondre les « formes » et la « substance » du pouvoir[492]. Il se référait évidemment à l'action des soviets, par lesquels le prolétariat avait pu « s'emparer des organes (terres, usines, banques, casernes) qui constituent le vrai pouvoir ». Seulement, pour lui, le contrôle de la

[488] A. TASCA, « Il nostro ordine », in *Avanti !* (édition piémontaise), 5 novembre 1920. Cf. aussi *Id.*, « Le ragioni del nostro atteggiamento », *art. cit.* ; cahier AM, *cit.*, p. 289 ; S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 36. Nous renvoyons aussi à ce que nous avons dit précédemment de la conception de la violence d'A. Tasca. Dans des notes datant de la fin 1929 ou du début 1930, il considérait que la différence principale entre les bolcheviks et les autres groupes socialistes et révolutionnaires, résidait dans le fait que seuls les premiers furent réellement révolutionnaires et se placèrent dans une position offensive, visant à l'instauration d'un nouveau pouvoir (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 197-198 et 208).

[489] P. T. [P. TOGLIATTI], « La discussione sulla relazione confederale a Livorno », in *L'Ordine nuovo*, 1er mars 1921.

[490] *Id.*, « La seconda giornata del congresso confederale », *art. cit.*. L'ordre du jour proposé par A. Tasca au nom des communistes n'obtint les voix que d'une minorité des militants de la CGL (*Id.*, « Un'altra giornata di discussione al Congresso di Livorno », in *Ibid.*, 2 mars 1921).

[491] [A. TASCA], « Il programma massimalista », *art. cit.*, p. 183.

[492] a. t. [A. TASCA], « Problemi della rivoluzione », *art. cit.*.

production et l'élaboration des soviets ne mèneraient pas pacifiquement à une société nouvelle : il faudrait aussi conquérir violemment le pouvoir politique. La vision essentiellement politique d'Angelo Tasca – déjà perceptible dans sa position sur les conseils d'usine – le poussa sans doute à se rapprocher de la tendance communiste. Peu après avoir adhéré au PCd'I, il releva entre communistes et réformistes, « une séparation qui [n'était] pas seulement de méthodes, mais de finalité ». Si l'on confronte cette conclusion avec sa position unitaire antérieure, on comprend mieux son adhésion au nouveau parti et l'évolution de son attitude. Le désaccord avec les réformistes s'avérait beaucoup plus profond qu'il ne lui était apparu d'abord, au point que ceux-ci constituaient un poids mort pour le Parti : si l'on voulait préserver son « unité spirituelle et matérielle », il fallait se séparer de cette minorité qui l'entravait et menaçait « la cohésion de l'action ». Angelo Tasca justifia ainsi la scission par l'unité. Mais nous percevons aussi la limite de son adhésion au communisme : le souci de l'unité ouvrière demeurait la trame de ses choix politiques.

Aux yeux d'Angelo Tasca, seul le Parti communiste se proposait réellement de s'appuyer sur le « mythe » du rejet de la guerre pour accomplir la révolution. Le jeune homme opposait aux réformistes, enclins à « désarmer les esprits »[493], la volonté révolutionnaire des communistes, désireux de transformer l'exaspération produite par la guerre « en une volonté consciente de venger [ses] victimes ». Il était frappé par la vitalité de la pensée de Lénine. « Une différence de mentalité, de vigueur dialectique, de valeur intellectuelle » avec celle de Kautsky par exemple, jugée falote, terne et inconsistante – il lui reprochait « la légèreté avec laquelle il [considérait] le problème de la révolution » qui risquait de le conduire à une « renonciation pratique à tout effort approprié à l'énorme tâche » –, la rendait particulièrement séduisante pour un esprit comme le sien. Le communisme se présentait ainsi comme porteur du volontarisme nécessaire au mouvement ouvrier. Cette préoccupation de la conquête du pouvoir laisse penser qu'il envisagea la révolution russe dans un état d'esprit proche de celui du fameux article de Gramsci « La révolution contre le *Capital* » : elle avait surtout représenté un acte de volonté. Lénine exhortait la classe ouvrière à imprimer sa volonté sur l'histoire, à « tenter toujours, partout, dès que la possibilité s'en [présentait], de renverser l'Etat bourgeois, [à] rompre l'enchantement dans lequel toutes ses forces [étaient] vaines et [agissaient] dans l'orbite d'une volonté étrangère à la sienne »[494]. En comparaison, *La dictature du prolétariat* de Karl Kautsky semblait empreinte de la passivité et du fatalisme du socialisme d'avant-

[493] A. TASCA, « Le ragioni del nostro atteggiamento », *art. cit.*.
[494] a. t. [A. TASCA], « Problemi della rivoluzione », *art. cit.*.

guerre. Au contraire, par son rejet du déterminisme fataliste et sa confiance dans l'action de la volonté pour modeler l'histoire selon l'idée socialiste, le communisme soviétique réalisait la jonction de la théorie et de la pratique :

> « Pour son compte, le Parti Communiste a résolu la contradiction, en essayant de déployer une action où la doctrine se développe dans l'action et par l'action ; les communistes russes, en véritables marxistes, ne consultent pas l'histoire comme un oracle, ni ne l'affublent de la camisole de force de principes déterminés : mais ils l'interprètent de manière critique, c'est-à-dire la comprennent et la créent. »[495]

En posant ainsi l'accent sur la volonté, Angelo Tasca s'écarta de l'interprétation de la révolution russe de l'un de ses maîtres, Rodolfo Mondolfo, de qui il tenait pourtant, pour beaucoup, sa conception volontariste du socialisme. Si Mondolfo s'accordait avec Gramsci pour voir dans la révolution russe une « révolution contre le *Capital* », il le faisait dans un état d'esprit totalement antagoniste ; leur divergence portait précisément sur la place de la volonté dans la conception marxiste de la révolution. Il ne se reconnaissait pas dans l'exaltation de la volonté à laquelle avait fait place, chez de nombreux socialistes, le fatalisme d'avant-guerre. S'en tenant au fond même du concept de « renversement de la praxis », il rappelait l'équilibre entre volonté et circonstances matérielles qu'il impliquait. La volonté était circonscrite par les données extérieures, sur lesquelles elle cherchait à agir, mais qui la conditionnaient à leur tour. En Russie, les « conditions [d'un] triomphe » durable de la révolution ne lui semblaient pas réunies : le développement insuffisant des « forces productives » empêchait que le prolétariat eût pu atteindre une pleine « maturité spirituelle »[496]. Il considérait que, dans une stricte conception marxiste, « le développement mûr et complet du capitalisme [était] la condition nécessaire de la maturité de la conscience socialiste »[497]. Il ne voyait donc pas dans la révolution russe une confirmation de ses thèses ; au contraire, à ses yeux, « l'action révolutionnaire de Lénine [avait] rompu brusquement le lien dialectique entre les conditions objectives et la conscience subjective, [avait] séparé la conscience révolutionnaire du sens historique »[498]. Cela le poussait vers les réformistes, tandis qu'Angelo Tasca, son ancien disciple, fasciné par l'expérience russe, adhérait au Parti communiste : comme il s'était déjà

[495] *Id.*, « E. Colombino, *Tre mesi nella Russia dei Soviet* », *art. cit.*.
[496] R. MONDOLFO, « Leninismo e marxismo », in *Critica sociale*, 16-28 février 1919, in *Id.*, *Umanesimo di Marx*, *op. cit.*, 150-151.
[497] *Id.*, « Leninismo – marxismo – socialismo », in *Id.*, *Sulle orme di Marx. Studi di marxismo e di socialismo*, Bologne-Rocca S. Casciano-Trieste, Cappelli, 1920, p. 41.
[498] N. BOBBIO, « Introduzione », *art. cit.*, p. XXXIX-XL.

émancipé, avec ses camarades, de l'influence de *La Voce* et de Gaetano Salvemini, il prit ses distances avec Rodolfo Mondolfo.

L'enseignement de ce dernier ouvrit cependant une brèche, pour l'heure imperceptible, dans l'adhésion d'Angelo Tasca au communisme. Les affinités de leurs pensées persistaient, nombreuses et profondes, sur plusieurs points. Le philosophe marxiste distinguait lui aussi la conquête du pouvoir de la mise en place de la société nouvelle. De l'expérience russe, il valorisait, comme son disciple, les « structures politiques et économiques préexistantes, parce que déjà formées par le travail de plusieurs décennies, [ayant créé] silencieusement un vaste réseau de Conseils ouvriers et de Coopératives : ceci […avait] été la vraie révolution, accomplie encore sous et dans les formes de l'ancien régime ». En vertu de cette commune conception de la révolution, il risqua cette prophétie, en se référant explicitement à Angelo Tasca : « Et si pourtant il advient que quelque esprit, nourri de pensée marxiste, semble s'unir au chœur des maximalistes, sa voix apparaîtra tout de suite discordante des voisines, lorsqu'il reconnaîtra que les énergies capables non seulement de déterminer l'écroulement de la charpente bourgeoise, mais – ce qui compte le plus – d'imprimer et de maintenir une organisation communiste à la vie sociale, ne sont ni prêtes ni entraînées »[499]. Leurs idées communes ne pouvaient selon lui, en toute cohérence, impliquer une exaltation de la révolution russe et des thèses de Lénine.

Plus tard, Angelo Tasca tendit à limiter ses réserves lors de son engagement dans le PCd'I à la préoccupation de l'unité du mouvement ouvrier : dès 1921, expliqua-t-il, il douta que « le bien et le mal fussent nettement partagés entre les deux ailes du mouvement socialiste »[500] et garda l'espoir de leur réunion prochaine. De fait, son dissentiment avec la majorité du nouveau parti s'établit sur cette question. Mais ne s'agit-il pas ici seulement de la surface des choses ? Malgré la place indéniablement importante qu'elle dut occuper dans ses hésitations, elle ne permet pas à elle seule de comprendre ni l'engagement qu'il prit alors ni son expérience ultérieure. Les difficultés d'Angelo Tasca dans le PCd'I recouvrent « quelque chose de plus profond » qu'un différend strictement politique[501]. Lui-même fit allusion à la profondeur de son malaise, par une remarque importante, mais noyée dans l'évocation de sa préoccupation unitaire : « l'"humanisme" dont étaient pénétrées mes conceptions se trouvait assez mal à l'aise dans l'engrenage de la tactique (ce que j'ai vu tout de suite) et de la doctrine

[499] R. MONDOLFO, « L'insegnamento di Marx », in *Critica sociale*, 1er-15 octobre 1919 (préface à la première édition de *Sulle orme di Marx*), in *Id., Umanesimo di Marx, op. cit.*, p. 153 et 155.
[500] Cahier AM, *cit.*, p. 290.
[501] S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I : da Bordiga a Stalin », in *Studi storici*, janvier-mars 1994, p. 49.

(ce que je n'ai vu que plus tard) »[502]. L'exigence d'unité était en réalité la traduction politique de ses convictions humanistes. Le prolétariat devait représenter les intérêts de franges de plus en plus importantes de la population et former un front de plus en plus large, tout en affirmant son caractère de classe. Ainsi que l'écrivait Rodolfo Mondolfo, au gré des luttes sociales qui renforcent parmi les travailleurs « la conception et la conscience de l'*humanité* […ils] sentent […] la nécessité de s'unir dans des organismes de plus en plus vastes »[503]. Une telle conception s'accommodait mal de la scission minoritaire dont était issu le PCd'I et allait au contraire dans le sens de l'aspiration à l'unité du mouvement ouvrier : si du moins nous l'interprétons correctement, elle supposait que le mouvement socialiste s'efforçât de coïncider, autant que possible, avec la classe ouvrière. Les doutes d'Angelo Tasca tenaient donc non seulement à des éléments strictement politiques, mais aussi à des conceptions intellectuelles, dont il n'avait pas encore, il est vrai, pleinement conscience. Le fait qu'il n'ait pas senti, alors, la difficulté de concilier son approche humaniste du socialisme – elle n'était pas du reste encore pleinement aboutie – avec la doctrine « léniniste »[504], explique qu'elle n'ait pas constitué une entrave à son engagement dans le mouvement communiste.

[502] Cahier AM, *cit.*, p. 290.
[503] R. MONDOLFO, « Leninismo – marxismo – socialismo », *art. cit.*, p. 40. Souligné dans le texte.
[504] Nous employons le terme « léniniste » par commodité de langage, bien qu'il n'ait été forgé que plus tard et qu'il fût un expédient idéologique utilisé par certains dirigeants bolchéviques peu après la mort de Lénine.

3. L'expérience du communisme (1921-1929)

3.1. La minorité de « droite » du PCd'I

3.1.1. Unité prolétarienne : front unique et fusion

Dans les mois qui suivirent la création du PCd'I, les attaques fascistes contre les organisations et les hommes du mouvement ouvrier prirent une ampleur dramatique. Agressions, assassinats, incendies, saccages se multiplièrent un peu partout dans le pays. A Turin, bastion prolétarien qui fut l'un des derniers à tomber, la rédaction de *L'Ordine nuovo* elle-même, retranchée derrière des chevaux de frise et gardée par des militants armés, semblait en état de siège[505]. Plus tard, Angelo Tasca affirma que « son aversion profonde » pour le fascisme et le constat que le Parti communiste était celui qui semblait le plus décidé à une lutte résolue, furent parmi les principales motivations de son adhésion au communisme[506]. Bien qu'en réalité il eût adhéré au communisme avant l'offensive fasciste de 1921, ce témoignage contient certainement une part de vérité. Bien plus tard, un ami de jeunesse se souvint que, lors d'une rencontre à Rome à l'automne 1922, Angelo Tasca lui avait confié qu'il aurait jugé lâche de quitter le Parti au beau milieu des persécutions[507]. La conscience du danger fasciste l'encouragea donc vraisemblablement à demeurer dans le PCd'I lorsque son désaccord avec la ligne adoptée par la direction fit naître en lui de premiers doutes.

La première interprétation qu'Angelo Tasca donna du phénomène fasciste, d'ailleurs très sommaire, coïncide, dans sa trame fondamentale, avec l'analyse la plus courante dans le mouvement communiste. Il fit un « grand mérite » à la direction du PCd'I d'avoir su le situer « immédiatement sur le terrain des rapports bruts entre les classes »[508]. Il voyait dans le fascisme, assez classiquement, « un aspect du conflit entre le développement du mouvement prolétarien et la capacité défensive de la bourgeoisie » et ne semblait pas pousser plus loin son

[505] P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 136 (d'après un souvenir de B. Croce, venu à Turin en 1921).
[506] « Cours sur le communisme. Séminaire », 3 septembre 1954 (Collège de l'Europe libre), p. 3-4, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51.
[507] Cahier AM, *cit.*, p. 293 (1er avril 1949). A. Tasca retranscrivait ici une lettre de R. Palombi.
[508] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 234. Il s'agit des thèses soutenues par la minorité de « droite » lors de la conférence du PCd'I de mai 1924. On peut donc y voir l'expression, pour l'essentiel, de sa propre opinion.

analyse : il était la forme spécifique prise par la « contre-révolution » bourgeoise dans la phase du développement impérialiste du capitalisme. Dans ses interventions publiques, au nom de son Parti, Angelo Tasca ne s'écarta pas des conclusions tactiques qu'en tira la direction, ni ne souffla mot, en particulier, d'un front unique politique. Du constat qu'il n'existait pas « en Italie une fraction de la bourgeoisie qui [dît] avoir des intérêts à partager avec le prolétariat »[509], il déduisit l'impossibilité d'un accord du mouvement ouvrier avec des forces bourgeoises, y compris antifascistes. Il est certain que ces affirmations ne correspondaient pas exactement à ses convictions personnelles et qu'il se pliait là à la discipline de son Parti[510]. Parlant au nom de la minorité du PCd'I, il estimait néanmoins que seul le prolétariat pouvait véritablement s'opposer au fascisme[511]. Il exclut de plus toute idée de « pacification » entre partis prolétariens et fascistes, tout comme celle d'une participation des premiers à un gouvernement bourgeois : la lutte contre le fascisme reposait d'abord sur « l'armement du prolétariat »[512]. Il réprouva le refus de l'exécutif du PCd'I de s'associer à des initiatives qui auraient pu renforcer la lutte armée contre le fascisme, comme, sous-entendait-il, les « *arditi del popolo* ». Pour des raisons qui lui paraissaient futiles – la crainte d'entacher la pureté du Parti par des contacts avec des hommes d'autres tendances ou de valoriser indirectement des dirigeants socialistes –, le PCd'I avait ainsi négligé de « se poser de manière organique le problème de la défense armée », comme cela aurait été nécessaire pour faire face à une offensive militaire déclenchée sur une vaste échelle. Il n'avait pas su non plus accompagner la « poussée » des masses que, pourtant, *L'Ordine nuovo* – par la voix d'Antonio Gramsci – s'était en vain efforcé de relayer. Le PCd'I avait ainsi failli selon Angelo Tasca à deux des conditions qui auraient pu favoriser une victoire sur le fascisme, du moins dans la lutte armée :

> « relier son initiative à celle, spontanée, des masses à l'intérieur d'un plan méthodique et […] le faire en temps utile, avant que les bastions prolétariens ne fussent démantelés et que la résistance des ouvriers et des paysans ne fût brisée pour longtemps. »[513]

[509] « Il voto del Congresso confederale », in *L'Ordine nuovo*, 6 juillet 1922.
[510] S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 63-64.
[511] P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 85 (rapport de la minorité du PCd'I, juin 1923).
[512] « Il voto del Congresso confederale », *art. cit.*.
[513] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 236. Les « *arditi del popolo* », surgis spontanément, en dehors des partis, à l'initiative d'anciens combattants, pendant l'été 1921, et formés de militants de toutes les tendances du mouvement ouvrier, se proposaient d'opposer au fascisme une défense armée. Le PCd'I refusa de s'y associer officiellement (cf. P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 139-151).

Lors de la marche sur Rome, le 28 octobre 1922, Angelo Tasca était en route pour Moscou où il devait participer au IV[e] Congrès de l'IC. Sur le moment, les principaux dirigeants communistes italiens tendirent à sous-estimer la portée de cet événement[514]. Nous ignorons la réaction immédiate d'Angelo Tasca. Deux ans plus tard, il opposa au jugement de Bordiga celui donné au IV[e] Congrès par le président de l'IC, Grigori Zinoviev : si, après la victoire de la classe ouvrière, la marche sur Rome pourrait paraître n'avoir été qu'une « comédie », elle était dans l'immédiat bel et bien un coup d'Etat dont on ne pouvait atténuer la gravité. La position erronée de Bordiga reposait, d'après Angelo Tasca, sur l'équivalence schématique qu'il avait établie entre fascisme, bourgeoisie et social-démocratie. Il voulait bien admettre que celle-ci fût tendanciellement exacte, qu'il s'agît du « sens général »[515] dans lequel travaillaient les événements ; mais la tactique rigide qu'en déduisait Bordiga, qui l'amenait à concentrer la critique communiste sur les socialistes et confinait le PCd'I dans l'inactivité, lui semblait suicidaire.

Angelo Tasca était convaincu que « la raison de l'actuel marasme prolétarien [devait] être recherchée dans le défaut d'une action unitaire et continue du prolétariat »[516]. Les masses ouvrières manquaient aussi bien d'une organisation que d'un principe communs pour les guider dans leur combat contre le fascisme : elles n'avaient à opposer à la bourgeoisie, soudée dans un front compact, que leur morcellement et leur division. Peu avant la grève d'août 1922 – dernière action de masse de la classe ouvrière avant l'arrivée du fascisme au pouvoir, qui s'acheva dans une terrible défaite –, Angelo Tasca émit ce diagnostic pénible :

> « Les masses se dispersent aujourd'hui, plus que sous les coups matériels de l'offensive bourgeoise, […] à cause du manque d'un concept commun qui en nourrisse l'esprit de résistance, qui en fasse une "classe" capable d'agir comme telle dans le jeu des forces qui se déchirent et s'affrontent. La débandade des masses est due au manque d'idées précises, d'un guide politique sûr qui en dirigent les efforts : elles n'ont pas encore une "tactique" à elles à opposer à celle, déterminée et conséquente, de la bourgeoisie, elles n'ont pas un encadrement unique dans lequel se mouvoir selon les étapes que la tactique déploie dans son développement réel. […] L'action des masses n'a pas aujourd'hui de caractères propres, elle

[514] Cf. notamment F. LIVORSI, *A. Bordiga*, *op. cit.*, p. 208-219, 305-315.
[515] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 225. Pour l'interprétation de G. Zinoviev : P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 239.
[516] « Il voto del Congresso confederale », *art. cit.*.

manque de continuité et de liaison ; le programme fait défaut, ou alors les masses font défaut au programme. »[517]

L'insistance d'Angelo Tasca sur la nécessité pour la classe ouvrière de définir une politique et une action unitaires tenait, outre qu'à sa conception humaniste du socialisme, à la conception du Parti et de ses rapports avec la classe ouvrière qui en dérivait[518]. Il adoptait en effet la perspective de la classe dans son ensemble, non celle du seul Parti communiste. Ce dernier n'était à ses yeux qu'un instrument de l'action du prolétariat. Par conséquent, les intérêts de la classe ouvrière devaient prévaloir sur ceux du Parti : au besoin même, celui-ci devait, « pour se rapprocher des masses, savoir disparaître comme parti pour y vivre et y travailler comme un groupe ouvrier, comme une fraction, comme un fragment de celles-ci »[519]. Angelo Tasca reprochait à la direction du PCd'I, surtout aux bordighiens, de faire passer le Parti avant les besoins de la classe. Il reconnaissait que la lutte contre le PSI était nécessaire. Pour autant, elle ne devait pas être abordée comme une opposition entre des groupes « d'hommes bien ou mal intentionnés, plus ou moins sincères, mais en rapport au mouvement effectif qui se produisait dans les couches de la classe ouvrière et dont [ces groupes] étaient la répercussion et la manifestation »[520]. Le Parti communiste ne devait pas être conçu comme un « organe » distinct de la classe ouvrière, mais bien comme « une partie même de la classe », son avant-garde : il n'était donc pas extérieur à elle, puisqu'il en était issu. Son développement n'était pas indépendant de celui de la classe ouvrière ; il devait épouser les mouvements qui s'y faisaient sentir et en aucun cas il ne fallait briser « la continuité naturelle et organique entre le Parti et les masses »[521]. Le Parti n'était que la structure grâce à laquelle la partie la plus avancée du prolétariat pouvait arriver aux masses : aussi l'organisation ne devait-elle pas « être une fin en soi, mais servir de base pour l'action de conquête des masses »[522].

---

[517] A. TASCA, « Verso il congresso camerale. II - Intermezzo polemico », in *L'Ordine nuovo*, 21 juin 1922.
[518] L'importance de cet aspect dans l'expérience d'A. Tasca au sein du PCd'I, puis dans sa rupture avec le mouvement communiste en 1928-1929 est soulignée par S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 49 et 76.
[519] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 230, repris in A. TASCA, « I primi dieci anni del PCI. IV – Ordinovisti e bordighisti », in *Il Mondo*, 8 septembre 1953.
[520] « Le repliche dei relatori », in *L'Unità*, 5 juin 1924.
[521] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 219-220. En 1925, A. Gramsci développa également cette idée du Parti communiste comme « partie », et non comme organe distinct, de la classe ouvrière, au cours d'une polémique, précisément, avec la groupe bordighien devenu minoritaire ([A. GRAMSCI], « Le Parti se renforce en combattant les déviations anti-léninistes », in *L'Unità*, 5 juillet 1925 et « Sur l'activité du Comité central du Parti », in *Ibid.*, 20 décembre 1925, in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. III – 1923-1926*, Paris, Gallimard, 1980, p. 200-201 et 224). Selon S. Soave, « la dette envers Tasca, bien qu'elle ne soit pas reconnue, est évidente, pour des consonances presque littérales, outre que pour la substance » (S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 76n).
[522] CE du PCd'I, 29-30 juillet 1922, APC, 171/18-27.

Le lien du Parti avec les masses aurait dû selon Angelo Tasca dominer les pensées de la direction et c'est avec inquiétude qu'il constata au début de 1923, alors qu'une vague d'arrestations toucha le groupe dirigeant et que la répression faisait rage : « nos attaches avec les masses, que du reste, notre parti a dans le passé très négligé, sont maintenant très faibles […] : notre parti est vraiment un parti déraciné des masses, au moins pour le moment »[523]. Il se réclamait des thèses définies durant l'été 1921 par le III[e] Congrès de l'IC qui, après avoir constaté un reflux de la vague révolutionnaire, avait invité les partis communistes à se lier aux masses, contre ceux – la délégation italienne et Umberto Terracini notamment – qui soutenaient que la faiblesse numérique des partis communistes n'était pas un obstacle à une révolution victorieuse[524]. Angelo Tasca s'opposa au contraire aux thèses sur la tactique adoptées en mars 1922 par le Congrès du PCd'I à Rome, où il voyait l'une des plus claires expressions d'une ligne sectaire, aux « conséquences très graves ». Il était pour lui à souhaiter qu'elles ne représentent plus « la pensée [du] Parti dans le débat international, ni [ne déterminent] de manière positive ou négative son travail politique »[525].

A la fin de 1921, l'exécutif de l'IC adopta la politique du front unique, officiellement pour prendre acte des tendances unitaires qui se faisaient sentir dans les masses[526]. Cette nouvelle orientation ne fut pas aisément acceptée par certaines de ses sections, notamment française et italienne. Bordiga en particulier était hostile à toute alliance avec d'autres forces politiques[527]. Angelo Tasca, au contraire, s'y rallia aussitôt : les réserves mêmes qui avaient accompagné son adhésion au Parti, son jugement sur la scission de Livourne, son approche du rapport entre Parti et classe, liée à l'intonation humaniste de sa conception du socialisme, et celle qui l'empêchait d'imaginer une révolution privée du concours des masses, tout comme ses idées en matière de lutte contre le fascisme l'y portaient. A ses yeux, « il n'y avait pas contradiction entre scission et front unique »[528]. Considérée dans une perspective « dialectique », comme il se devait, la clarification permise par la création du Parti

[523] A. Tasca à A. Chiarini, Milan, 8 mars 1923, APC, 180/73-76 (la lettre originale est en français). A. Chiarini (1881-1943, C. Heller), qui avait brièvement représenté l'IC auprès du PSI puis du PCd'I, était alors rapporteur pour l'Italie dans l'exécutif de l'IC (P. BROUE, *Histoire de l'Internationale communiste. 1919-1943*, Paris, Fayard, 1997, p. 1014).
[524] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 227. Sur le III[e] Congrès de l'IC, cf. notamment P. BROUE, *Histoire de l'IC*, *op. cit.*, p. 230-233 ; P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 152-164 ; G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 101-104.
[525] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 226. Sur les thèses de Rome, fortement critiquées par l'exécutif de l'IC, cf. P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 178-191.
[526] Cf. notamment P. BROUE, *Histoire de l'IC*, *op. cit.*, p. 250-252 ; G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 90-100.
[527] F. LIVORSI, *A. Bordiga*, *op. cit.*, p. 202.
[528] Commission pour la question italienne, [Moscou], 15 novembre 1922, APC, 69/16-20.

communiste apparaissait comme une « condition nécessaire pour imposer une véritable et organique action "unitaire" parmi les masses »[529]. En ce sens, la politique de front unique se présentait plutôt comme un développement ultérieur d'une stratégie unitaire, dont elle était – comme, avant elle, la scission – un moment nécessaire. Le PCd'I s'était gardé de mettre en évidence la cohérence qui soudait ainsi, selon Angelo Tasca, l'une et l'autre tactique ; aussi les masses ouvrières n'avaient-elles pu comprendre pourquoi, quelques mois à peine après la rupture de Livourne, l'IC voulait mener le PCd'I dans une direction qui paraissait tout à fait contradictoire. L'espace de quelques années, Angelo Tasca se trouva ainsi parmi les communistes italiens les plus en accord avec l'IC, tout en demeurant dans une situation marginale au sein de son propre parti. Il ne cessa, dans ses interventions internes, d'invoquer sa fidélité à la ligne du Comintern dont les représentants, de Mathias Rakosi à Jules Humbert-Droz, tentèrent de l'appuyer pour faire appliquer le front unique par un PCd'I très rétif[530].

Dès la fin 1921, Angelo Tasca s'employa à travailler à un front unique syndical, seule acception du front unique admise par la direction du PCd'I[531] ; ce terrain lui semblait de plus le plus propice à la nouvelle politique[532]. La CGL ne s'était pas scindée au lendemain du Congrès de Livourne et il y porta en 1921-1922 la voix de la minorité communiste. Comme, du reste, la direction du PCd'I, il était favorable à ce que les communistes y demeurent, même comme simple minorité, en vertu de l'« un des premiers postulats de la Troisième Internationale : l'encadrement de tous les ouvriers dans un seul organisme qui puisse efficacement les défendre et qui puisse avancer compact contre la classe capitaliste »[533]. Nous retrouvons sa conviction, qui l'avait déjà guidé dans sa réflexion sur les conseils d'usine, qu'il était possible de rénover le syndicat de l'intérieur. Lors du conseil national de la CGL à Vérone en novembre 1921, il lança, au nom des communistes, l'idée d'un front unique syndical. Il insista sur la nécessité de définir un programme et un plan d'action communs à toutes les catégories de travailleurs ; il redoutait que le prolétariat n'arrivât au jour de l'affrontement décisif « avec [ses] forces affaiblies et divisées »[534]. Sa proposition, perçue par certains comme « une conception personnelle de Tasca, […] pas […] partagée par tous les

[529] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 229.
[530] P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 285.
[531] *Ibid.*, p. 158-159 ; F. LIVORSI, *A. Bordiga*, *op. cit.*, p. 248.
[532] Cf. la réunion de la commission italienne, [Moscou], 20 juin 1923, FIG, fasc. A. Tasca.
[533] « Un altro colpo di mano dei funzionari sindacali a Verona », in *L'Ordine nuovo*, 9 novembre 1921. Cf. aussi « La tattica sindacale », *art. cit.*.
[534] « Fusione di tutte le vertenze in un'azione comune del proletariato », in *Ibid.*, 7 novembre 1921. Cf. aussi « Il voto del Congresso confederale », *art. cit.*.

communistes »[535], fut repoussée. Il demanda également la préparation de la grève générale, seul moyen, dans le cadre d'une offensive patronale en règle, de « sauver l'instrument de défense de la classe ouvrière, c'est-à-dire l'organisation » : pour l'heure, elle ne portait pas « dans son sein la solution des vastes problèmes qui [intéressaient] la classe travailleuse, mais elle [donnait] à l'organisation la capacité de résister et de survivre »[536]. La proposition des communistes devait plus en cela, expliquait-il, à Rosa Luxemburg qu'à Georges Sorel.

Il vit dans l'Alliance du travail, dans laquelle se regroupèrent toutes les organisations syndicales au début de 1922, l'instrument de cette action générale du prolétariat et la concrétisation du front unique syndical. Il s'y investit avec allant – il en fut secrétaire à Turin[537] –, insistant pour qu'on la dote d'un « programme unitaire d'action » sur la base d'« un dénominateur commun spirituel et matériel »[538]. Le PCd'I refusa d'y participer officiellement, bien qu'il eût, le premier, défendu l'idée d'un front unique syndical. Pour Antonio Gramsci, cette formation représentait simplement une « tentative de résoudre sous une forme purement bureaucratique le problème de l'unité d'action du mouvement syndical italien », à moins qu'elle ne s'établît sur des comités élus par la base syndicale, plutôt que sur un accord entre les directions des organisations[539]. Angelo Tasca reprocha plus tard à la direction du PCd'I son attitude à l'égard de cette initiative : pour en avoir abandonné les rênes aux syndicalistes réformistes, elle portait « une responsabilité directe dans le fait d'avoir laissé en août 1922 conduire au massacre les masses ouvrières et paysannes et d'avoir ainsi concouru à accélérer le processus de leur désagrégation »[540]. Elle avait selon lui saboté de cette façon la première expérience de front unique syndical. Avec le recul du temps, lui-même la jugea sévèrement : « elle était indispensable – elle se montra insuffisante »[541]. En se cantonnant sur le terrain syndical, elle s'était condamnée à l'impuissance ; à aucun moment, de plus, elle n'avait envisagé d'adopter une attitude offensive, entrant dans le cadre de la lutte armée du prolétariat. Angelo Tasca posait ainsi un regard critique sur sa propre position, puisque lui-même n'avait alors assigné à la grève qu'une fonction essentiellement défensive.

---

[535] « La maggioranza dei funzionari sindacali ha votato a Verona contro il fronte unico », in *Ibid.*, 8 novembre 1921. Cela fut démenti par un autre représentant communiste.
[536] « Un altro colpo di mano », *art. cit.*. Cf. aussi « Il voto del Congresso confederale », *art. cit.*.
[537] S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 60 ; P. SPRIANO, *Storia del PCI – I, op. cit.*, p. 201. Sur l'Alliance du travail, cf. *Ibid.*, p. 192-201.
[538] « Il voto del Congresso confederale », *art. cit.*.
[539] « La tattica sindacale », *art. cit.* ; S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 60.
[540] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 231. A. Tasca faisait référence à la « grève légalitaire » des 1er-3 août 1922 : cette grève générale, proclamée par réaction aux attaques fascistes, doit son nom au fait qu'elle demandait le respect de la légalité, c'est-à-dire des libertés politiques et syndicales des ouvriers. Elle fut réprimée par les fascistes avec une extrême violence (P. SPRIANO, *Storia del PCI – I, op. cit.*, p. 202-215)
[541] A. TASCA, *Naissance du fascisme, op. cit.*, p. 201.

A l'automne 1922, le PSI se scinda à nouveau : les réformistes quittèrent le Parti pour fonder le Parti socialiste unitaire. Cette nouvelle situation, dans laquelle les socialistes maximalistes se trouvaient séparés des réformistes, sembla ouvrir la voie à une fusion entre le PSI et le PCd'I. L'IC l'encouragea : la résolution du IV[e] Congrès (novembre 1922) sur la question italienne enjoignit les deux partis de procéder à une fusion immédiate. Une fraction du PSI, dite « *terzinternazionalista* » ou « *terzina* » (« troisième internationaliste »), s'organisa pour préparer ce rapprochement. Du côté du PCd'I, Angelo Tasca y travailla activement – il fit partie du comité spécial d'organisation chargé d'organiser la fusion[542] –, mais en vain, puisqu'il apparut dès le début de 1923 que la fusion immédiate avait échoué, devant l'opposition conjointe de la majorité du PCd'I et d'une partie du PSI. Aux yeux d'Angelo Tasca, le PCd'I avait posé des conditions telles, qu'en aucun cas elles ne pouvaient être acceptées par le PSI : tout en se rangeant formellement à l'idée de la fusion, il s'était ainsi en réalité efforcé de la saboter[543]. La direction n'admit que l'hypothèse d'une adhésion individuelle des socialistes « *terzini* », plutôt que de la fraction en tant que telle. Angelo Tasca jugeait au contraire qu'il valait mieux entraîner avec soi « des troupes encore rassemblées et disposées à lutter au lieu que des éléments dispersés d'une armée en déroute »[544]. Tirant les conséquences pratiques de sa conception du rapport entre parti et classe, il ajoutait que PCd'I se devait d'adhérer au « processus qui [se produisait] dans le sous-sol prolétarien des Partis »[545] et poussait vers lui une partie du PSI, c'est-à-dire de la classe ouvrière, en l'acceptant en tant que fraction. Angelo Tasca aussi, toutefois, se disait méfiant à l'égard du PSI, dont il redoutait certaines habitudes. Tel qu'il était sorti de la scission de Livourne, comme un regroupement sans unité de maximalistes et de réformistes, ce parti n'avait plus été qu'« un facteur de désagrégation et de dés-éducation politique »[546] pour le prolétariat italien. Mais, tout en se disant conscient de la nécessité de « poser des conditions pour ne garantir du

[542] Projet de résolution sur la question italienne, APC, 69/105-107 et circulaire du CE du PCd'I à toutes les fédérations, décembre 1922, APC, 106/62-63. Dès les réunions de la commission italienne à Moscou lors du IV[e] Congrès de l'IC en novembre 1922, A. Tasca soutint la nécessité de réaliser la fusion le plus rapidement possible (Réunion de la délégation italienne avec la commission restreinte pour la question italienne, [Moscou], 13 novembre 1922, APC, 69/13-15). Sur la pleine adhésion d'A. Tasca à la politique officialisée par le IV[e] Congrès de l'IC, cf. S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 66. Sur la fraction « *terzina* », cf. T. DETTI, « La frazione terzinternazionalista e la formazione del Partito comunista italiano », in *Studi storici*, juillet-septembre 1971, p. 480-532.

[543] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 217 ; A. TASCA, « Ordinovisti e bordighisti », *art. cit.*. F. Livorsi conteste cette interprétation : F. LIVORSI, *A. Bordiga, op. cit.*, p. 236.

[544] P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 83.

[545] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 220.

[546] *Ibid.*., p. 216.

PS que l'actif et non le passif »[547], Angelo Tasca était confiant dans la supériorité des « habitudes de travail, [des] méthodes d'organisation et même [de la] préparation idéologique » des communistes, qui rendait à ses yeux très hypothétique le danger redouté par la majorité du PCd'I pour le fonctionnement et la « clarté idéologique » du Parti[548].

Ce désaccord d'Angelo Tasca avec la majorité du PCd'I tenait à l'appréciation que chacun portait sur la scission de Livourne. La majorité s'était satisfaite de cette scission minoritaire et contentée, d'après Angelo Tasca, d'une « "clarification" mécanique »[549], sur la seule base de l'application des 21 conditions posées par le II^e^ Congrès de l'IC. Pour la minorité de « droite »[550], dont Angelo Tasca était l'une des principales figures, la cassure était en revanche advenue trop à gauche – « par la faute de Serrati et des centristes », précisait-il –, beaucoup plus que ne le souhaitait l'IC, qui n'exigeait des socialistes italiens que ce qu'ils se séparent des réformistes. Elle n'avait ensuite pu avoir qu'« une faible répercussion dans les masses travailleuses, qui dans leur majorité n'en comprirent pas le sens et la nécessité ». Cela avait privé le PCd'I du soutien de nombreux socialistes pourtant en accord avec la nouvelle Internationale et avait empêché le « PC de devenir plus rapidement l'organe dirigeant de l'action politique des masses ouvrières et paysannes d'Italie »[551]. En ce qui était pour la direction du PCd'I une garantie de pureté permettant d'asseoir le nouveau parti sur des bases solides, Angelo Tasca voyait plutôt un handicap qui, d'emblée, l'avait fragilisé. Il ne déplorait donc pas la scission en elle-même – lui aussi la jugeait nécessaire –, mais les modalités suivant lesquelles elle s'était produite, qui avaient compromis par avance l'efficacité de l'action du nouveau parti :

> « Pour ces raisons, nous croyons que ce fut un mal – inévitable, mais un mal – du point de vue de la situation objective italienne d'alors et d'aujourd'hui, que la scission se soit produite comme elle s'est produite, ce qui nous différencie de la majorité, pour laquelle le fait que la base constitutive de notre Parti se soit réalisée avec un maximum d'exclusion des éléments incertains ou non qualifiés, pèse plus lourd sur la balance. »[552]

---

[547] Réunion de la délégation italienne avec la commission restreinte pour la question italienne, [Moscou], 13 novembre 1922, *cit.*.
[548] P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 81.
[549] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 216.
[550] A. Graziadei lors du CC du PCd'I, 9 août 1923, in P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 111.
[551] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 216. Cf. aussi « Il convegno nazionale del partito comunista d'Italia », in *L'Unità*, 5 juin 1924. A. Tasca avait exprimé la même idée au cours de la réunion de la délégation italienne avec la commission chargée d'examiner la question italienne lors du IV^e^ Congrès de l'IC à Moscou, le 15 novembre 1922 (APC, 69/16-20).
[552] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 216-217. Cf. G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 134-135.

L'opposition d'Angelo Tasca à la direction du PCd'I cristallisa autour de ces discussions et il devint l'un des principaux *leaders* de la minorité de « droite » du PCd'I. Celle-ci se forma peu à peu, sans même se considérer comme telle, par un regroupement de personnalités opposées à la ligne majoritaire d'Amadeo Bordiga et favorables à la politique de front unique. En mars 1922, à l'issue du Congrès du PCd'I à Rome, le représentant de l'IC, Jules Humbert-Droz, distingua deux groupes d'opposants, l'un, qu'il jugeait peu sérieux, représenté par Smeraldo Pressutti et le député Nicola Bombacci, et l'autre, « beaucoup plus sérieux et profond dans ses arguments et sa pensée »[553], qu'incarnaient l'économiste Antonio Graziadei et Angelo Tasca. Longtemps après, Angelo Tasca insista lui aussi sur la fragmentation de ce groupe qui ne formait qu'« une petite minorité, non organisée en fraction, divisée, même, sur certaines questions, et dont les éléments les plus décidés ou les moins indécis apparurent, dans les discussions du Congrès de Rome, Graziadei et Tasca ». La « droite » ne naquit véritablement comme minorité que plus tard, lorsque, devant composer la délégation italienne au IV^e^ Congrès de l'IC, Bordiga regroupa d'autorité les opposants, « si bien que – notait Angelo Tasca avec une pointe d'ironie – la minorité reçut son investiture de Bordiga »[554]. Selon Paolo Spriano, fidèle, en cela, à une idée initialement formulée par Gramsci, la formation de cette minorité fut également accélérée par l'IC qui y trouva des hommes mieux disposés envers sa politique d'alors ; mais elle était « faite aussi de forces […] vives et authentiques du Parti »[555]. Les membres de la majorité soulignèrent l'inconsistance idéologique et le caractère contingent de cette minorité, que ne semblait unir provisoirement que sa volonté de réaliser la fusion avec le PSI[556]. Sur le moment, face à ces attaques, destinées à dénier à la minorité une légitimité à participer en tant que telle aux instances dirigeantes du Parti, Angelo Tasca et Antonio Graziadei s'efforcèrent d'en souligner le caractère unitaire : la minorité de « droite » avait bel et bien « un programme politique et un programme pratique, c'est-à-dire une contribution réelle à apporter à la direction du Parti », qui se fondait sur l'accord avec les thèses sur les rapports du Parti avec les masses définies par le III^e^ Congrès de l'IC et sur la fusion. Cette distinction entre majorité et minorité se fondait

[553] S. BAHNE (dir.), *Archives de Jules Humbert-Droz. I – Origines et débuts des partis communistes des pays latins. 1919-1923*, Dordrecht, D. Reidel, 1970, p. 154-155 (rapport de J. Humbert-Droz et V. Kolarov à l'exécutif de l'IC, Rome, 26 mars 1922).
[554] A. TASCA, « Ordinovisti e bordighisti », *art. cit.*. Cf. aussi S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 61.
[555] P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 248.
[556] Cf. notamment les interventions d'U. Terracini et P. Togliatti lors de la réunion du CC du PCd'I, 9 août 1923, in P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 107 et 114 ; M. Scoccimarro à A. Gramsci, 30 mars 1924, in *Ibid.*, p. 269 et le commentaire de P. Togliatti à ce document, p. 264 ; « La serena e profonda discussione », in *L'Unità*, 5 juin 1924.

donc, malgré la désunion de cette dernière sur d'autres points, sur une divergence politique bien réelle.

Angelo Tasca percevait également, entre lui-même et le premier *leader* du PCd'I, Amadeo Bordiga, une différence que l'on peut dire d'ordre intellectuel. Il brossa de lui un portrait où, à une critique vigoureuse de sa manière de penser, se mêlait une incontestable estime personnelle. Dans les années 1930, alors que Bordiga se trouvait en relégation en Italie et lui-même en exil en France, il s'en souvint comme d'une personnalité vivante et riche, sans rien du « mathématicien isolé de la réalité » que l'on présentait parfois :

> « J'ai connu peu de personnes qui possèdent la fraîcheur de la culture, la vivacité de l'intelligence, le sens des nuances et des subtilités, en somme la richesse "humaine", de Bordiga. Il avait une exubérance de vie, un sens de l'*humour* [en français dans le texte], una capacité d'observation de premier ordre. »[557]

Sur le plan des idées politiques, toutefois, il faisait preuve selon Angelo Tasca d'un dogmatisme borné à « un groupe restreint d'idées, bien articulées entre elles, formant un bloc compact » et immuable, sur lequel il vivait probablement encore. Ses écrits produisaient au final « une impression d'infinie monotonie et, […] sous leur apparente vigueur, […] de pauvreté intellectuelle »[558]. Ceci se répercutait dans la façon dont il définissait ses positions politiques. Dans les débats intérieurs du PCd'I en 1924, Angelo Tasca opposa Bordiga à Lénine pour la manière dont ils élaboraient la tactique à suivre. Alors que, pour le premier, il semblait ne falloir s'en tenir qu'à un ensemble de « critères tactiques définitifs » en dehors desquels on sombrait dans le confusionnisme, Lénine établissait les principes tactiques à l'aide, bien sûr, de « quelques vérités […] acquises à la conscience collective » des militants et fixées dans la programme de l'IC, mais surtout à partir de chaque situation particulière. La différence était d'importance aux yeux d'Angelo Tasca : Lénine partait de la réalité et adoptait une approche « historique », Bordiga en revanche appliquait à chaque situation un schéma prédéfini et « abstrait ». Il rapportait toute situation à des « phases fondamentales » – le pouvoir féodal absolu, le gouvernement démocratique bourgeois etc. – déterminées une fois pour toutes, comme les « méthodes » dont la classe ouvrière devait user dans chacune d'elles. Dans une telle vision, « tout le processus de la révolution est prévu, de sorte que les situations finissent par se dérouler sous nos yeux comme l'interprétation d'un drame dont nous

[557] AT, cahier n°28 : [1934-1935], p. 125.
[558] *Ibid.*, p. 126. Cf. aussi le jugement très semblable de G. Berti qui fut proche d'A. Bordiga : G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 57.

connaissons déjà la trame, et servent à "contrôler" notre formulation programmatique ». Il est assez significatif que Tasca répugnât à parler de « phases ». Chez Bordiga, elles étaient par surcroît dépourvues de tout « contenu historique réel »[559], car conçues sans référence à aucune situation particulière. Elles ne pouvaient être d'aucune aide pour définir la tactique des partis communistes ; celle-ci ne pouvait être déduite, comme l'avait montré Lénine, que de l'examen attentif de la situation nationale dans laquelle chacun avait à agir.

Ainsi, dans l'approche de Bordiga, « le schéma se [substituait] à la réalité »[560] : cela caractérisait véritablement, aux yeux de Tasca, l'attitude du premier *leader* du PCd'I et du Parti lui-même au début des années 1920. Il la rangeait dans la « catégorie des délires lucides, qui isolent entièrement du milieu réel »[561]. En reprenant en 1934 la *Rassegna comunista* des années 1921-1922, Angelo Tasca fut frappé de voir combien elle semblait sans lieu, « *sans date et sans temps* » ; les articles avaient pour seul but de « *vérifier* dans les faits la thèse fondamentale : *bourgeoisie = démocratie = social-démocratie = fascisme* »[562], qui restait valable pour leurs auteurs « quels que [fussent] les événements "extérieurs" »[563]. Ainsi s'expliquait, pour Tasca, la légèreté avec laquelle Bordiga ou Terracini, par exemple, avaient accueilli la marche sur Rome et les erreurs de leur interprétation du fascisme au début des années 1920. Ce schématisme, mêlant curieusement volontarisme et déterminisme, s'accompagnait d'un immobilisme intellectuel et se traduisait en passivité pratique. D'un côté, en effet, Bordiga était obnubilé par l'action du Parti, au point de ne voir « dans la classe ouvrière […] que le Parti, et dans le Parti, son centre dirigeant » : on voit combien le désaccord d'Angelo Tasca touchait aussi à la conception du Parti, ce dernier étant secondaire, pour lui, par rapport à la classe ouvrière. En même temps, Bordiga s'en remettait à une « *doctrine* » très schématique, où tout était fixé par avance. Celle-ci était aussi rigide « que la formation des chefs était "libre" et consciente »[564]. Dans cette analyse du raisonnement de Bordiga, Angelo Tasca contestait le fondement intellectuel des positions tactiques adoptées par la direction du PCd'I et critiquait radicalement à travers elle une ligne politique qu'il désapprouvait. Cette désapprobation tenait donc, à ses propres yeux, à une manière très

[559] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 222-224.
[560] *Ibid.*, p. 226.
[561] Cahier n°28, *cit.*, p. 115.
[562] *Ibid.*, p. 106-107. Souligné dans le texte. Cette dernière remarque apparaissait dans les thèses de la minorité de « droite » du printemps 1924 (*Annali* 1966, *op. cit.*, p. 225). Sur l'équivalence fascisme-social-démocratie chez A. Bordiga, cf. F. LIVORSI, *A Bordiga*, *op. cit.*, p. 208.
[563] Cahier n°28, *cit.*, p. 125.
[564] *Ibid.*, p. 129. Souligné dans le texte. Sur la centralité du Parti chez A. Bordiga, cf. F. LIVORSI, *A. Bordiga*, *op. cit.*, p. 190.

différente de penser ; si elle concernait d'abord des problèmes d'ordre tactique, elle provenait aussi d'une divergence plus profonde, que lui-même résuma clairement dès 1924 :

> « le schéma se substitue à la réalité ; le résultat final au chemin qui y mène ; transporté sur le terrain de la tactique, ce qui est acuité de vision devient impuissance à agir ; la ligne de la prévision, au lieu d'être continue et d'adhérer au processus réel, s'en détache pour former de grand modèles et n'y retourne que dans les points d'incidence entre les différentes phases, pour s'en éloigner juste après : elle ne sert donc pas à guider notre marche. La vision de Bordiga peut nous fournir le manifeste vibrant du jour de la lutte finale, elle ne nous donne pas l'"ordre d'étape" des déplacements successifs qui nous porte vers le terrain où celle-ci sera livrée. »[565]

Les conséquences pratiques de cette façon de penser étaient telles, qu'Angelo Tasca se convainquit de la nécessité de modifier le centre dirigeant du PCd'I[566]. Celui-ci n'était pas en mesure, en particulier, de réaliser dans l'immédiat la fusion avec le PSI qu'il jugeait urgente et vitale. Durant l'été 1923, échaudé par la résistance retorse du PCd'I, l'exécutif de l'IC imposa, d'autorité, la présence de deux membres de la minorité, Giuseppe Vota et Angelo Tasca, parmi les cinq membres du Comité exécutif du Parti – Palmiro Togliatti, Mauro Scoccimarro et Egidio Gennari représentaient quant à eux la majorité[567] –, tentant ainsi l'expérience d'une direction mixte.

Pendant un peu moins d'un an, majorité et minorité entretinrent des rapports difficiles, empreints de défiance[568]. Dans les mois précédant la formation du nouveau CE, décisifs pour la question de la fusion, Angelo Tasca avait déjà été tenu à l'écart : au printemps 1923, Jules Humbert-Droz avait informé Grigori Zinoviev que « la direction du Parti communiste [… éliminait] systématiquement les camarades favorables à la fusion »[569]. La direction du PCd'I envoya Tasca à Paris, où, d'avril à juin 1923, il séjourna en tant que contrôleur du bureau politique du PC français[570]. Il s'agissait aussi de le soustraire à l'arrestation ordonnée par

---

[565] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 226.
[566] Commission italienne, [Moscou], 20 juin 1923, FIG, fasc. A. Tasca. Cette réunion se tint à l'occasion de l'Exécutif élargi (Plénum) de l'IC de juin 1923.
[567] Cf. notamment C. RAVERA, *Diario di trent'anni*, *op. cit.*, p. 154 ; A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 55 ; P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 277-290. E. Gennari remplaçait B. Fortichiari, qui refusa sa nomination.
[568] A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 55 ; G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 152 ; S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 66 ; *Id.*, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 70-71.
[569] J. Humbert-Droz à G. Zinoviev, Paris, 21 avril 1923, in S. BAHNE, *Archives de Jules Humbert-Droz. I*, *op. cit.*, p. 471.
[570] A. TASCA, « Ordinovisti e bordighisti », *art. cit.*.

Mussolini à l'encontre des signataires du manifeste du IV[e] Congrès de l'IC sur la fusion[571]. A son retour de France, Angelo Tasca vécut clandestinement à Milan, où il fut arrêté, avec les autres membres du CE du PCd'I, le 21 septembre. Relaxé à l'issue du procès, il fut libéré à la fin du mois d'octobre et vécut dès lors entre Milan et Rome[572]. Le contexte de la clandestinité rendit sans doute plus pesante encore l'atmosphère de méfiance régnant dans le Parti. Togliatti reconnut longtemps après qu'alors, « dans la secrétariat, on faisait un certain travail de fraction pour le mettre mal à l'aise »[573], avec un certain succès, semble-t-il. Humbert-Droz constata au printemps 1924 combien Tasca semblait influencé par la majorité, se laissant « entraîner dans [des] revirements qui [donnaient] à l'extérieur une impression d'incertitude »[574], au point d'avoir été gagné par sa méfiance à l'égard de la fusion et des « *terzini* » eux-mêmes. Palmiro Togliatti relevait lui aussi, avec satisfaction, l'« extrême incertitude »[575] qui tourmentait Angelo Tasca. Celui-ci se trouva ainsi, au printemps 1924, sujet à une pénible tension et à un fort sentiment de malaise, malgré le soutien que lui témoignait la direction de l'IC, par l'intermédiaire de Jules Humbert-Droz.

L'exécutif de l'IC sembla vouloir miser sur le travail d'Angelo Tasca : celui-ci relaya dans le PCd'I ses recommandations, qui rejoignaient ses convictions profondes. En janvier 1924, à l'annonce des élections législatives, le *leader* de la minorité de « droite » du PCd'I proposa à la direction de son parti, sur la suggestion d'Humbert-Droz, la formation d'un bloc d'« unité prolétarienne » avec les autres partis ouvriers[576]. Mais, tandis qu'il espérait qu'elle pourrait préluder à une action commune plus durable[577], la proposition communiste fut avancée en des termes inacceptables pour les partis socialistes. Le PCd'I alla donc aux élections avec la seule fraction « *terzina* ». Les résultats, supérieurs aux attentes des communistes, compte tenu des intimidations et des violences qui avaient émaillé le scrutin, redonnèrent quelque espoir à Angelo Tasca : il lui sembla alors « qu'à la période presque

[571] P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 263.
[572] A. TASCA, « Ordinovisti e bordighisti », *art. cit.* ; P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 299 et, sur le procès d'octobre 1923, p. 314-323.
[573] P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 231.
[574] J. Humbert-Droz à G. Zinoviev, Rome, 15 février 1924, in S. BAHNE (dir.), *Archives de Jules Humbert-Droz. II – Les partis communistes des pays latins et l'Internationale communiste dans les années 1923-1927*, Dordrecht-Boston-Londres, D. Reidel, 1983, p. 156. Cf. aussi J. Humbert-Droz à G. Zinoviev, Rome, 22 février 1924, in *Ibid.*, p. 167 et la lettre, signée S. Valle [A. Tasca], du PCd'I au CE de la fraction « *terzina* », [s. l.], 2 avril 1924, in *Ibid.*, p. 210-216.
[575] P. Togliatti à U. Terracini, [s. l.], 15 mars 1924, in P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 232.
[576] J. Humbert-Droz à G. Zinoviev, Rome, 26 janvier 1924, in S. BAHNE, *Archives de Jules Humbert-Droz. II*, *op. cit.*, p. 123.
[577] A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 57-58 ; A. TASCA, « I primi dieci anni del PCI. V – La direzione clandestina », in *Il Mondo*, 15 septembre 1953.

exclusivement défensive [pouvait] suivre une période de *lutte politique active* riche de possibilités »[578]. Il exprimait là un jugement assez largement partagé dans le PCd'I, puis repris par Humbert-Droz. Angelo Tasca semblait donc bien se trouver sur la ligne de la direction du Comintern en 1923-1924. Antonio Gramsci le reconnut du reste à plusieurs reprises[579] ; ce constat et la crainte que la direction du PCd'I ne revînt pour cette raison à la minorité de « droite », dont il désapprouvait les idées, l'incitèrent à s'engager dans la formation d'un nouveau groupe dirigeant.

En décembre 1923, Antonio Gramsci refusa de signer un manifeste rédigé par Amadeo Bordiga au sujet du désaccord entre le PCd'I et l'IC, où il vit le « commencement d'une bataille à outrance contre l'Internationale »[580]. Il s'était convaincu de la nécessité d'éviter un conflit avec l'IC et de renouer avec les masses italiennes, dont la politique bordighienne avait éloigné le PCd'I[581] – il exprimait, sur ce point, une préoccupation proche de celle de Tasca. Il gagna à ces idées, patiemment, les principaux membres de l'ancienne majorité. Le « centre » prit ainsi ses distances avec Bordiga, tout en refusant d'adopter les positions, jugées « liquidatrices », de la « droite ». Gramsci voulait « accélérer le processus de désagrégation » de la minorité, dont la politique de Bordiga avait selon lui artificiellement entretenu l'unité. Il y distinguait deux groupes : « Tasca-Vota qu'il [fallait] assimiler et M[isiano] et Bombacci qu'il [fallait] déféquer »[582]. Il croyait possible de « travailler avec profit » avec le premier, dont les positions s'étaient rapprochées de celles du « centre » en formation – cependant que celles de Gramsci, qui acceptait à présent, dans l'ensemble, la politique de l'IC, semblaient s'être rapprochées de celles de la minorité –, et jugeait même « absolument indispensable, vital, de chercher à arracher Tasca à la minorité »[583]. Cette position obéissait avant tout à une logique politique – Gramsci lui-même situait les choses sur ce plan –, à la volonté de

[578] Rapport d'A. Tasca au secrétariat de l'IC, 11 avril 1924, in S. BAHNE, *Archives de Jules Humbert-Droz. II*, *op. cit.*, p. 227. Souligné dans le texte.
[579] A. Gramsci à M. Scoccimarro, Vienne, 5 janvier 1924 ; A. Gramsci à P. Togliatti, U. Terracini et autres, Vienne, 9 février 1924, in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. II*, *op. cit.*, p. 242, 268. A. Gramsci assurait alors depuis Vienne la charge de représentant du PCd'I auprès de l'IC.
[580] A. Gramsci à P. Togliatti, U. Terracini et autres, Vienne, 9 février 1924, *cit.*, p. 261. Cf. aussi A. Gramsci à M. Scoccimarro, Vienne, 5 janvier 1924 ; A. Gramsci à U. Terracini, Vienne, 12 janvier 1924, in *Ibid.*, p. 240-241 ; 244-245.
[581] A. Gramsci à P. Togliatti, U. Terracini et autres, Vienne, 9 février 1924 ; A. Gramsci à M. Scoccimarro et P. Togliatti, [s. l.], 1er mars 1924, in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. II*, *op. cit.*, p. 265 et 277. Sur la formation du groupe dirigeant du PCd'I en 1923-1924, cf. surtout la documentation publiée in P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, ainsi que, notamment, P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 291-312 ; G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 140-154.
[582] A. Gramsci à P. Tresso, Vienne, avril 1924, in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. II*, *op. cit.*, p. 301 (P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 333).
[583] A. Gramsci à P. Togliatti, M. Scoccimarro, etc., Vienne, 5 avril 1924, in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. II*, *op. cit.*, p. 298-299 (P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 273 et 275).

démanteler la « droite », dont il redoutait l'influence. Indirectement, il indiquait aussi qu'Angelo Tasca n'était pas étranger au mouvement communiste. Cependant, si les divergences de ce dernier avec la majorité tenaient surtout à « l'appréciation des faits passés »[584] et semblaient dissipées pour ce qui concernait « les tâches futures du Parti et […] les problèmes tactiques », si, de plus, il se montrait « disposé à former ce bloc du centre »[585], les autres membres de la majorité ne semblaient guère désireux de l'y associer.

Angelo Tasca n'eut pas connaissance, au moment où elle se faisait, des étapes de la formation du nouveau groupe dirigeant[586]. Il l'accueillit avec méfiance, doutant de la réalité du changement que le « centre » annonçait vouloir imprimer à la politique du Parti et croyant qu'il avait surtout le désir, très terre à terre, de conserver le pouvoir. Le nouveau groupe lui paraissait, à bien des égards, encore rivé à l'ancienne majorité, dont il ne reconnaissait pas les erreurs. De plus, sa position, exprimée par une motion du Comité central en avril 1924, attribuant implicitement à l'existence d'une minorité tendanciellement « liquidatrice » la responsabilité des aspects de la politique antérieure de la direction qui l'avaient mise en désaccord avec l'IC, rendait aux yeux d'Angelo Tasca « impossible toute continuation du travail en commun accompli pendant une année ». Estimant que cette situation mettait fin, de fait, au mandat confié à la direction mixte en juin 1923, il démissionna, avec Giuseppe Vota, du CE du PCd'I[587]. Tout en persistant dans sa décision de « n'accepter aucune responsabilité ni aucun travail commun – tant comme membre du CE que comme fonctionnaire du Parti – avec les camarades » du « centre », il revit dans les jours suivants son jugement sur celui-ci. Lors de la conférence consultative qui se tint clandestinement, en plein air, près de Côme en mai, il admit que la formation du « centre » représentait « un événement important et utile », qui permettait un changement du groupe dirigeant sans rupture trop brusque avec le passé. Il était néanmoins préférable que celui-ci portât « seul la responsabilité de la direction »[588]. Ainsi s'acheva l'expérience d'une direction mixte.

---

[584] Rapport de J. Humbert-Droz au Présidium de l'IC, 13 avril 1924, in S. BAHNE, *Archives de Jules Humbert-Droz. II*, *op. cit.*, p. 241.
[585] J. Humbert-Droz à G. Zinoviev, Rome, 22 mars 1924, in S. BAHNE, *Archives de Jules Humbert-Droz. II*, *op. cit.*, p. 206.
[586] P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 327 ; S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 67 ; *Id.*, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 73 .
[587] A. Tasca et G. Vota au Présidium de l'IC, [s. l.], [fin avril ou début mai 1924], in S. BAHNE, *Archives de Jules Humbert-Droz. II*, *op. cit.*, p. 251-252. La motion soumise par le « centre » au CC est publiée in P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 318-320.
[588] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 240. Sur la conférence de Côme, qui réunissait les secrétaires de fédération, en plus des principaux dirigeants centraux, cf. P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 352-361.

Quelques semaines plus tard, Angelo Tasca refusa la direction du comité syndical du PCd'I que voulait lui confier le CE. Il assura Jules Humbert-Droz « qu'*aucune raison politique* [n'entrait] dans cette décision »[589], prise pour des raisons personnelles. Il semblait vouloir sortir, pour quelques temps au moins, de la clandestinité qui avait éprouvé sa vie de famille et ses conditions physiques. Une sorte de découragement d'ordre politique le confirma toutefois certainement dans son choix de renoncer à tout travail de fonctionnaire du Parti : il admit, dans une lettre à un autre dirigeant de l'IC, que l'atmosphère du PCd'I l'« immobilisait » et l'« étouffait » ; il ne se sentait pas la force de lutter à la fois « contre l'ennemi extérieur et sur le front intérieur ». Il ne se reconnaissait pas la trempe d'un chef, simplement « certaines capacités de jugement et d'orientation face aux situations concrètes et un certain sens bolchevique de la manière dont le PC et les communistes devraient travailler dans la situation italienne »[590]. Peut-être éprouva-t-il aussi le besoin de faire le point sur son engagement, après plusieurs mois d'une lutte interne malgré tout usante et déstabilisante.

Il participa néanmoins au travail syndical du Parti et au Comité central, tout en demeurant en retrait[591]. Aussi les traces de son activité politique se font-elles plus rares pour la fin 1924 et 1925. Des divergences persistèrent toutefois avec le nouveau groupe dirigeant. A l'automne 1924, il se montra très réservé à l'égard de la proposition d'Antonio Gramsci de créer des « comités ouvriers et paysans ». Après la discussion extrêmement vive qui les avait opposés en 1920 à propos des conseils d'usine, leur désaccord sur l'organisation des travailleurs dans l'usine n'avait cessé de resurgir. Tous deux chargés des thèses syndicales pour le Congrès de Rome au début de 1922, ils ne purent s'entendre sur un texte commun ; si l'on en croit Angelo Tasca, Amadeo Bordiga dut rédiger les thèses définitives, en s'inspirant des textes de chacun d'eux[592]. Celles-ci insistaient notamment sur la nécessité de « dépasser les limites » de l'organisation syndicale par la création de nouvelles structures, regroupant l'ensemble de la classe ouvrière, syndiquée ou non ; elles posaient l'idée que « le système des conseils d'usine [était] l'expression historique concrète de l'aspiration du prolétariat à sa propre autonomie »[593]. Après l'offensive anti-prolétarienne des années 1921-1922, le syndicat demeura aux yeux d'Angelo Tasca le cadre le plus efficace pour l'organisation du prolétariat.

[589] A. Tasca à J. Humbert-Droz, [s. l.], 22 septembre 1924, in P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 344. Souligné dans le texte.
[590] A. Tasca à M. Rakosi, [s. l.], [fin avril 1924], in P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 330. Cf. sur ce point G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 175.
[591] A. TASCA, « La direzione clandestina », *art. cit.* ; *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 788 ; S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 71 ; *Id.*, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 76.
[592] A. TASCA, « Ordinovisti e bordighisti », *art. cit.* ; F. LIVORSI, *A. Bordiga*, *op. cit.*, p. 250.
[593] A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. II*, *op. cit.*, p. 210. Cf. aussi la note explicative de R. Paris p. 338 ; P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 183.

On pouvait « renforcer les comités d'entreprise »[594] encore existants en les chargeant de tâches politiques et non plus seulement syndicales, mais sans parler de conseils d'usine. Antonio Gramsci s'efforça au contraire de chercher des formes d'organisation pouvant reprendre et renouveler le travail accompli en 1919-1920 dans les conseils d'usine ; l'action menée par les communistes dans la CGL, en tant que minorité, ne pouvait suffire. Peut-être fallait-il envisager la création d'un mouvement syndical clandestin, sous l'égide des communistes ? Il pourrait jeter les bases de « la future organisation des conseils d'usine et des comités d'entreprise qui [deviendrait] l'antidote » de la CGL le moment venu. Tasca y était opposé[595] : il voulait agir d'abord dans les structures existantes et redoutait la création d'organisations concurrentes, fragmentant le front ouvrier au lieu de poursuivre une politique unitaire.

Aussi, en 1924 le mot d'ordre des « comités ouvriers et paysans » le laissa-t-il dubitatif. En créant ces comités, le PCd'I espérait réaliser « l'unité de la classe ouvrière sur un terrain plus large »[596] que celui du Parti ou du syndicat. Antonio Gramsci cherchait à travers eux une forme d'organisation autonome de la classe ouvrière, de sorte qu'elle se distinguât de l'opposition antifasciste bourgeoise, alors que l'expérience de l'Aventin s'était enfermée dans une impasse, après l'onde d'indignation suscitée par l'assassinat de Giacomo Matteotti[597]. Mais ces comités avaient-ils seulement une chance de prendre forme dans les circonstances du moment ? Il semblait à Angelo Tasca qu'ils ne pouvaient inspirer, tout au plus, pour l'heure, qu'une formule d'agitation ; il ne les envisageait pas comme une possibilité immédiate. Il fallait plutôt travailler à ce que ce mot d'ordre devînt « mythique, [apparût] comme une issue pour la volonté, et [assumât] une image réelle qui [s'accompagnât] d'un travail d'organisation »[598]. On voit bien ici la persistance et la prégnance de l'influence du mythe sorélien. Les comités ouvriers et paysans ne se présentaient donc pas pour lui, au contraire de ce qu'ils étaient dans l'esprit de Gramsci – dans le prolongement de la réflexion de *L'Ordine nuovo* des années 1919-1920 –, comme « les organes de la nouvelle démocratie

[594] CE du PCd'I, 12 août 1923, APC, 171/39-45.
[595] A. Gramsci à P. Togliatti, M. Scoccimarro, A. Leonetti, [s. l.], 21 mars 1924, in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. II*, *op. cit.*, p. 282 ; P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 471.
[596] [A. GRAMSCI], « Démocratie et fascisme », in *L'Ordine nuovo*, 1er novembre 1924, in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. III*, *op. cit.*, p. 150.
[597] P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 411-416 ; L. PAGGI, *Le strategie del potere in Gramsci. Tra fascismo e socialismo in un solo paese. 1923-1926*, Rome, Editori riuniti, 1984, p. 254-258. Le mot d'ordre des comités ouvriers et paysans allait ainsi de pair avec la proposition, que le PCd'I soumit au même moment aux autres partis de l'opposition, d'un « Anti-parlement ».
[598] CC du PCd'I, 26-27 novembre 1924, APC, 236/56-72.

révolutionnaire »[599], dont il aurait fallu envisager sérieusement la « réalisation immédiate »[600]. Il répéta ses objections à ce sujet dans les premiers mois de 1926. Les communistes ne devaient pas se cacher, affirmait-il, que le découragement dans lequel l'échec de l'Aventin avait plongé les masses ne laissait que de faibles possibilités de les mobiliser. La situation ne se prêtait guère à la formation de nouvelles structures ; elle ne consentait qu'un travail d'agitation autour des besoins économiques de la population ouvrière. Pour Gramsci, qui entrevoyait « les conditions d'une reprise prolétarienne certaine »[601], cette agitation ne pouvait se limiter au cadre syndical : elle devait atteindre aussi les ouvriers non syndiqués et les comités ouvriers et paysans pouvaient en être l'instrument. Il ne croyait plus guère possible pour les communistes de conquérir la CGL, tandis qu'Angelo Tasca continuait à se montrer partisan d'un travail d'opposition décidé à l'intérieur du syndicat. Dans cette discussion reparaissent donc certains éléments du débat sur les conseils d'usine en 1919-1920 ; mais, tandis qu'alors Angelo Tasca s'était engagé sans hésitation dans le mouvement de création des conseils, il se montra en 1924-1926, non hostile au principe lui-même, mais très sceptique quant à la possibilité de sa réalisation.

De même, au cours du III[e] Congrès du PCd'I à Lyon en janvier 1926, il manifesta sa méfiance à l'égard des « comités d'agitation »[602] que la direction du PCd'I incitait à créer dans les usines, pour y favoriser l'organisation politique des ouvriers. Il réfuta surtout au cours des discussions de ce congrès la définition de la social-démocratie comme aile gauche de la bourgeoisie. Selon lui, il était « vrai que l'idéologie sociale-démocrate [était] le reflet de l'influence de la bourgeoisie sur le mouvement ouvrier, […] mais cela ne [dépouillait] par encore le mouvement ouvrier, même là où il [suivait] la social-démocratie, de son caractère, de sa structure de classe »[603]. A tout prendre, il était plus exact de la reconnaître comme l'aile droite du mouvement ouvrier, dans lequel elle avait sa base sociale. Ses objections avaient aussi un fondement politique : si l'on regardait la social-démocratie comme l'aile gauche de la bourgeoisie, comment, en effet, justifier la politique de front unique, puisqu'elle revenait à

[599] L. PAGGI, *Le strategie del potere in Gramsci*, *op. cit.*, p. 254. A. Gramsci lui-même soulignait la continuité entre les conseils d'usine de 1919-1920 et les comités ouvriers et paysans ([A. GRAMSCI], « Démocratie et fascisme », *art. cit.*, p. 150-151).
[600] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 247 (CC du PCd'I, 6 février 1926).
[601] [A. GRAMSCI], « Eléments de la situation », in *L'Unità*, 24 novembre 1925, in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. III*, *op. cit.*, p. 217.
[602] « Il significato e i risultati del III Congresso del Partito comunista d'Italia », in *L'Unità*, 24 février 1926 ; P. SPRIANO, *Storia del PCI – I*, *op. cit.*, p. 505-507 ; A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 76.
[603] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 244 (commission politique du III[e] Congrès du PCd'I, 20 janvier 1926). Il corrigea cependant peu après sa position, déclarant qu'il ne s'opposait pas à la formule « aile gauche de la bourgeoisie » en elle-même, mais à une « interprétation trop mécanique » de celle-ci (A. Tasca au CE du PCd'I, Milan, 30 mars 1926, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 288).

pactiser avec la classe ennemie ? Pour Gramsci et Togliatti, la base sociale ne suffisait pas à caractériser un groupe politique : il se définissait avant tout par la « fonction » qu'il remplissait. Des dissensions, tout autre que négligeables, entre Angelo Tasca et la nouvelle majorité, dominée par la personnalité de Gramsci, persistaient donc, mais il n'intervint pas au Congrès au nom de la minorité de « droite », que lui-même considérait comme disparue : il s'y posa dans une attitude critique, certes, mais non oppositionnelle à l'égard de la majorité, dans laquelle conflua l'ancienne minorité[604].

3.1.2. L'influence du soviétisme et du léninisme

Cette proximité, pendant quelques années, avec la ligne politique définie par l'IC s'accompagna-t-elle d'affinités plus profondes ? En 1929 – dans un texte destiné à justifier son « passé politique », à la veille de son expulsion du PCd'I –, Angelo Tasca expliqua son adhésion entière, sur la base de sa réflexion antérieure, aux fondements de la pensée soviétique :

> « le soviétisme […] vint se lier directement à tout le travail que j'avais accompli autour du problème de l'Etat, et qui trouva dans cette conception son orientation définitive. Entre mon jugement sur la guerre mondiale, celui sur la révolution russe et celui sur la révolution italienne il y eut une *continuité de développement*, il y eut une logique interne, pas toujours en tout et à tout moment claire à moi-même, ni dépourvue d'oscillations et de confusions, mais dont le dynamisme pourra difficilement […] être identifié par le futur chroniqueur avec une… déviation de droite. »[605]

L'intérêt d'Angelo Tasca pour la pensée soviétique ne se limita donc pas à une fascination, aussi forte fût-elle, pour la révolution russe. Il fut aussi d'ordre intellectuel et cela amène à s'interroger sur les affinités de sa réflexion avec celle de Lénine. Se l'appropria-t-il ? Ou n'en retira-t-il qu'un enseignement superficiel ? Pour Sergio Soave, « son adhésion au

[604] S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 72 ; *Id.*, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 76. Cf. notamment A. Tasca au CE du PCd'I, Milan, 30 mars 1926, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 286-290. A. Tasca y protestait contre ce qu'il considérait comme une « tentative de créer artificiellement une droite, même seulement *potentielle* » dans le compte-rendu du III[e] Congrès paru dans *L'Unità* du 24 février 1926 ([A. GRAMSCI], « Les cinq premières années du Parti communiste d'Italie », in A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. III*, *op. cit.*, p. 238-239), où ses positions lui paraissaient être présentées d'une façon beaucoup plus extrême qu'il ne l'avait fait en réalité.
[605] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 783. Souligné dans le texte.

léninisme ne paraît entamée par aucun doute »[606]. Si pourtant des incertitudes semblent avoir accompagné son adhésion au PCd'I, les écrits d'alors d'Angelo Tasca laissent penser qu'il était en tout cas persuadé de se trouver en complet accord avec la pensée des dirigeants bolcheviques et cette conviction importe tout autant que la réalité ou non de cette identité idéologique puisqu'elle rend partiellement son état d'esprit au moment de son adhésion au Parti communiste : elle désarmait ses doutes, pas encore pleinement affirmés. Commentant en 1920 un ouvrage de Lénine, il loua la « vivacité et [la] profondeur » de son « exégèse critique de la pensée marxiste »[607]. Un an plus tard, il proclama devant le conseil national de la CGL que « les communistes [faisaient] leur l'enseignement de Lénine » sur la grève générale[608]. En 1924, il invoqua l'autorité de Lénine dans ses discussions avec la majorité du PCd'I. Il est probable cependant, ainsi que le suggère Francesco Trocchi[609], qu'il en avait une connaissance encore imparfaite et qu'il ne les fît plus intimement siennes que progressivement.

Angelo Tasca rejoignit d'emblée Lénine sur le thème de l'Etat. Présentant en décembre 1920 *L'Etat et la révolution*, il parla d'un « chef d'œuvre de la nouvelle littérature communiste », que tout militant se devait de lire. Comme le dirigeant russe, il voyait dans l'Etat l'expression de la domination d'une classe, en l'occurrence, la bourgeoisie. Il reprochait d'ailleurs au social-démocrate Kautsky son accommodation à la démocratie bourgeoise, qui n'était en réalité que le « masque de la domination de classe ». La classe ouvrière devait renverser l'Etat bourgeois et lui substituer un Etat ouvrier, destiné à empêcher la résurgence de la domination bourgeoise par la suppression de ce qui en était la cause, « l'inégalité de classe », puis à disparaître une fois sa mission accomplie. Cette conception impliquait l'acceptation de la dictature du prolétariat comme unique moyen de la disparition définitive de l'Etat : l'objectif des communistes était « le "dépassement de la démocratie" au moyen de la dictature du prolétariat, pour la création de sa "liberté" ». Le jeune socialiste italien reprenait de Lénine l'idée que, conformément à la pensée de Marx, « l'Etat ouvrier comme instrument pour l'abolition des classes, prépare les conditions de sa propre dissolution »[610].

Il précisa au cours des années suivantes sa conception de l'Etat socialiste. Il lui avait assigné avant la Première Guerre mondiale, selon une formule peu claire, le « *devoir collectif*

[606] S. SOAVE, « A. Tasca comunista », *art. cit.*, p. 55. Cf. aussi G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 30.
[607] a. t. [A. TASCA], « Problemi della rivoluzione », *art. cit.*.
[608] « Un altro colpo di mano », *art. cit.*.
[609] F. TROCCHI, *A. Tasca e l'Ordine nuovo, op. cit.*, p. 74-75.
[610] a. t. [A. TASCA], « Problemi della rivoluzione », *art. cit.*.

de résoudre les *problèmes collectifs* ». Tel était, disait-il, le « fondement de [sa] conception étatique »[611]. Qu'entendait-il par là ? Une discussion, qu'il eut treize ans plus tard avec les membres de la majorité du PCd'I, en fait ressortir un aspect dont on perçoit dans la formule que nous venons de citer la présence encore informe. Il y soutint que l'Etat était aussi le moyen par lequel la classe dominante « dans une certaine mesure, [répondait] à certaines nécessités de la vie sociale », c'est-à-dire à des « intérêts *généraux* (services publics, communications, instruction, etc.) »[612] de la population. Gramsci lui objecta que la distinction qu'il tentait d'établir entre une fonction de domination de classe et une fonction de satisfaction de besoins donnés était « étrangère à la conception marxiste de l'Etat »[613]. Pour Angelo Tasca cependant, ces deux fonctions ne s'opposaient pas puisque c'était précisément par la prise en charge de certains intérêts généraux, mais « *à ses propres fins de classe* », que la bourgeoisie pouvait établir sa domination. Il se créait de cette façon un rapport de pouvoir très complexe entre la bourgeoisie et la classe travailleuse, à travers « un réseau très touffu d'influences venus d'en haut et de réactions venues d'en bas qui constituent les vicissitudes de la lutte de classe »[614]. Aussi, lorsqu'il se proposait de porter des coups à l'Etat capitaliste, par exemple pour le neutraliser, le mouvement ouvrier devait se poser le problème d'assurer lui-même la gestion de ces besoins qui étaient auparavant pris en charge par le gouvernement bourgeois. Angelo Tasca considérait ces idées, très importantes pour aborder sa conception de l'Etat, comme parfaitement orthodoxes, dans la mesure où elles ne lui semblaient pas aller à l'encontre des thèses de Lénine sur l'Etat. Mais il nous semble qu'il tenait là malgré tout un langage assez hétérodoxe par rapport au marxisme.

Sans donc nier la fonction de l'Etat – il se défendait de l'accusation d'anarchisme ou de syndicalisme –, il semble toutefois avoir été porté dès avant la Première Guerre mondiale, bien que de manière encore confuse et hésitante, à rejeter une conception étatiste du socialisme. Le socialisme d'Etat des universitaires allemands de la fin du XIX^{e} siècle, qui le rebutait depuis longtemps, ne pouvait en particulier constituer une solution satisfaisante. En se contentant de vouloir remettre la propriété entre les mains de la collectivité incarnée par l'Etat, il limitait son horizon à l'étape intermédiaire du socialisme et était même contraire au communisme, qui visait à l'extinction de l'Etat. Cette doctrine se faisait une tout autre idée de la propriété et de l'Etat. La nature même de la propriété, et non seulement son détenteur, y

[611] A. TASCA, « Lo sciopero generale », *art.cit.*. Souligné dans le texte.
[612] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 289. Souligné dans le texte.
[613] [A. GRAMSCI], « Les cinq premières années du PCd'I », *art. cit.*, p. 239.
[614] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 289. Souligné dans le texte.

devait changer : son fondement devenait l'« utilisation dans le travail » (« *l'utilizzazione lavorativa* »). Le rôle de l'Etat après la révolution se définissait à partir de ces prémisses. La solution anarchiste de l'« autodétermination libre et cellulaire » de chaque unité productive ne semblait pas possible. L'« Etat ouvrier et paysan » était seul à même d'élaborer un « plan unitaire », prenant en compte les différents facteurs de la production et permettant la mise en œuvre de l'« utilisation dans le travail ». L'Etat s'arrogeait provisoirement la propriété « *mais pour la garantir aux travailleurs par son action politique et économique* ». Il se faisait donc pour un temps le dépositaire de la « propriété », mais son détenteur réel demeurait le « Travail » : « l'Etat ouvrier et paysan n'est pas conçu comme quelque chose de distinct et d'opposé à chaque *utilisateur*, il est l'organisation et l'administration unitaire et centralisée du système d'économie utilisatrice, il est la classe même des utilisateurs qui de cette manière accomplit ses propres tâches de défense politique et économique de la construction socialiste ». Angelo Tasca décrivait là l'exemple russe. Dès lors, nous comprenons mieux pourquoi le « soviétisme » lui parut la réponse, qu'il crut alors définitive, à ses interrogations sur le problème de l'Etat : il semblait concilier l'exigence d'une impulsion venue d'en haut et celle du pouvoir des travailleurs, dont l'expérience des conseils d'usine lui avait fait éprouver la vitalité. Un tel Etat n'était pas destiné à durer ; Angelo Tasca était confiant que « peu à peu, avec la réalisation de la révolution communiste, l'Etat [céderait] le pas au Travail, n'ayant plus de raison d'être une fois atteinte l'élimination des classes »[615]. L'« Etat ouvrier et paysan », selon la formule de l'IC, n'était que la forme endossée par l'Etat pendant la période de la « dictature du prolétariat ».

Le problème de la dictature du prolétariat constitue un témoin essentiel pour suivre l'évolution d'Angelo Tasca vis-à-vis du marxisme. Il permet de comprendre certaines équivoques de son adhésion au communisme. La conception étatique léniniste impliquait l'acceptation de la dictature du prolétariat comme unique moyen de faire définitivement disparaître l'Etat, à travers la suppression des éléments ayant assuré l'existence du système bourgeois. Elle n'était donc pas destinée à durer[616]. « Communisme = régime sans classes », tel était le but à ne pas perdre de vue, répétait Angelo Tasca à la fin de 1927, un an avant de rompre avec le PCd'I. Cet idéal donnait son sens à la dictature du prolétariat, la justifiait, mais devait aussi l'imprégner. Elle ne se définissait pas par une technique de gouvernement, par les formes d'un régime – répressives, en l'occurrence, comme on pourrait le penser – déterminées

[615] A. TASCA, « La rivoluzione russa e il problema della terra – II », in *L'Unità*, 6 juillet 1926. Souligné dans le texte.
[616] Il l'affirma par exemple en juillet 1922 (« Il voto del Congresso confederale », *art. cit.*).

a priori, une fois pour toutes ; l'opposition entre démocratie et dictature du prolétariat n'avait pas même lieu d'être. Selon les situations, elle prendrait des formes différentes ; celles-ci ne suffisaient pas à la caractériser[617]. La dictature du prolétariat se définissait donc moins par ses formes que par son contenu et la finalité dont elle était le moyen : elle consistait « essentiellement non en une méthode particulière de gouvernement, mais dans l'hégémonie de la classe révolutionnaire pour la sauvegarde des intérêts de la révolution »[618]. Le terme d'« hégémonie » est crucial. Angelo Tasca le préférait à celui de « dictature », hérité de Blanqui et repris par Marx, mais qui tendait à déformer l'idée qu'il voulait exprimer. De fait, « hégémonie », moins chargée d'une connotation coercitive, semble traduire plus fidèlement la préoccupation de Tasca et la signification qu'il donnait à la « dictature du prolétariat ». Si cette formule présente des affinités avec la conception que s'en faisait Gramsci, l'esprit en semble cependant sensiblement différent. Elle nous paraît en effet se fonder plus exclusivement chez Angelo Tasca sur l'idée d'un consensus actif, moins conçu comme une « direction intellectuelle et morale », mêlant coercition et consentement, du prolétariat – qui conservait donc son caractère distinct – sur les autres classes ou mouvements politiques[619], que, encore une fois, comme une « conquête de consciences » recherchant une adhésion intime et visant à une sorte d'incorporation progressive des autres classes au prolétariat, qui se confondrait ainsi progressivement avec l'humanité. Il s'en expliquait très clairement : « la nécessité fondamentale de la révolution est la participation de plus en plus large et de plus en plus consciente des masses à sa marche et à ses développements, et la tâche première de la dictature du prolétariat est d'élargir de cette manière les bases de l'Etat prolétarien ». La dictature du prolétariat correspondait à la période pendant laquelle la classe ouvrière tendrait à s'identifier de plus en plus avec l'humanité, pour, à terme, disparaître en tant que classe. Nous retrouvons en filigrane dans cette conception l'humanisme caractéristique du socialisme d'Angelo Tasca avant son adhésion au communisme, ainsi que certains traits de sa réflexion

[617] Sur les interprétations de la dictature du prolétariat chez Marx et Engels, parmi lesquelles celle-ci, liée à l'interprétation qu'Engels en donna en 1891 dans la *Critique du projet de programme d'Erfurt*, cf. J. TEXIER, *Révolution et démocratie chez Marx et Engels*, Paris, PUF, 1998, p. 22, 327-328.

[618] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 160.

[619] U. CERRONI, *Lessico gramsciano*, Rome, Editori riuniti, 1978, p. 29. A. Gramsci utilise la notion d'hégémonie pour désigner les rapports entre « société politique » (l'Etat au sens strict du terme) et société civile, entre la classe dominante et les autres classes, dans tout type de régime. Selon un premier sens, il s'agit de la « "direction intellectuelle ou morale" […] exercée par la classe au pouvoir sur le reste de la société » au moyen d'organes de diffusion de son idéologie : cette première définition ne comprend donc que le contrôle idéologique. Selon un second sens, l'hégémonie repose pour A. Gramsci sur une « combinaison de la force et du consentement qui s'équilibrent de façon variable » selon les circonstances : cette définition inclue donc à la fois le recours à la coercition étatique et la recherche d'une adhésion idéologique (J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 243-252). L. Paggi suggère la distinction entre l'hégémonie envisagée par A. Gramsci et l'aspiration unitaire d'A. Tasca (L. PAGGI, *Gramsci e il moderno principe*, *op. cit.*, p. XXII-XXIII).

antérieure. La révolution ne devrait pas imposer le communisme de l'extérieur, mais l'enraciner dans les masses. Pendant cette phase, « graduellement, le processus de construction socialiste de pathologique se [ferait] physiologique » : d'extérieur, anormal, il deviendrait intérieur, presque naturel. Pour cela même, la voie du communisme passait nécessairement par l'étape de la dictature du prolétariat. L'objectif ultime était la disparition des classes et l'extinction de l'Etat, mais malgré et après la révolution, les classes subsistaient et l'Etat avec elles. Une période pendant laquelle le prolétariat, « qui [aurait] assumé (par une investiture historique) la représentation des intérêts généraux », s'assurerait l'« hégémonie » sur les autres classes, les dominerait d'abord artificiellement puis, progressivement, gagnerait leur conscience, jusqu'à s'identifier avec l'ensemble de la population – faisant ainsi disparaître les distinctions de classe – ne pouvait être évitée. Ainsi Angelo Tasca caractérisait-il la dictature du prolétariat comme

> « un régime de classe qui, avec sa politique et au moyen de sa propre hégémonie tend à s'identifier même organiquement avec des couches de plus en plus larges de la population et qui en tout cas pendant un certain temps en représente et en sauvegarde les intérêts. Communisme = régime sans classe. Après la révolution les classes continuent à exister. C'est pourquoi l'Etat continue à exister. La dictature du prolétariat est le règlement des rapports politiques qui assure après la prise du pouvoir l'accomplissement de la mission du prolétariat qui a mûri sous le régime capitaliste. Les règles qui l'assurent ne peuvent être fixées à l'avance ou une fois pour toutes. »[620]

Un autre aspect de la pensée de Lénine intéressa particulièrement Angelo Tasca, sa réflexion sur l'impérialisme et la concentration du capital. Dès son article de 1913 sur « La concentration capitaliste », Angelo Tasca avait constaté la dissociation du capitalisme industriel et du capitalisme financier – ce dernier prenait ainsi son autonomie –, en particulier par le moyen des monopoles ; la « concentration du capital », contradiction intrinsèque et fatale du capitalisme selon Marx, s'en trouvait pour l'heure limitée. Tasca était ici loin de l'interprétation de Lénine : là où celui-ci observait la cause d'une accélération de la « putréfaction » du capitalisme[621], le socialiste turinois voyait au contraire un coup d'arrêt – certes provisoire – dans ce processus de décomposition. Si donc les bases de l'analyse étaient

[620] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 160. Cf. aussi « Il convegno nazionale del PCd'I », *art. cit.*.
[621] J.-J. MARIE, *Lénine. 1870-1924*, Paris, Balland, 2004, p. 161-162. Cf. aussi S. COHEN, *Nicolas Boukharine. La vie d'un bolchevik*, Paris, Maspero, 1979, p. 40-46 : N. Boukharine liait étroitement capitalisme monopolistique, impérialisme et intervention étatique croissante ; il pressentait toutefois le grain de sable que cette dernière pouvait représenter dans l'engrenage du processus de décomposition du capitalisme, l'entrave qu'elle opposait au « libre jeu des forces de production ».

les mêmes, les conclusions différaient. Angelo Tasca revint souvent par la suite à ces réflexions qui lui permirent, affirma-t-il, de s'orienter lorsqu'éclata la guerre[622]. Il s'attacha alors davantage à la dimension impérialiste du capitalisme moderne, juste effleurée dans l'article de 1913. Il y décela en 1914-1915 la cause fondamentale de la guerre et se convainquit de la nécessité de donner au refus du conflit bourgeois un caractère révolutionnaire. Le concept de « mythe négatif de la guerre » allait dans ce sens. A Reggio Emilia, en 1915, il avait invité les jeunes socialistes italiens à ne pas se laisser obnubiler par la neutralité et à se préoccuper de ce que « "chaque action" que les socialistes [feraient] en Italie [fût] empreinte de la volonté de créer les conditions pour que la lutte sociale entre les classes [pût] et [dût] demain être poursuivie »[623]. Mais guerre et révolution n'étaient pas unies de manière aussi organique que chez Lénine ; il s'était pour Angelo Tasca alors plus agi de tenter de briser les limites trop étroites de la « neutralité absolue » que d'envisager l'action révolutionnaire en elle-même, repoussée dans un avenir assez lointain. Il serait tout à fait erroné de faire de ses idées un raisonnement léniniste par anticipation. Lui-même s'interrogea à ce sujet en 1929 :

> « S'agissait-il d'une position léniniste, avant la lettre ? Oui, mais dans un sens très limité. […] Je ne confonds pas la juste intuition d'un problème, avec la position politique claire, compacte, décisive que l'on peut prendre, quand on possède une solide idéologie révolutionnaire. […] Je ne pose pas en "précurseur". »[624]

Ceci indique que le léninisme séduisit Angelo Tasca par sa solidité idéologique – il défendait l'unité des idées de Lénine contre les lecteurs superficiels croyant y trouver des thèses contradictoires[625] – et qu'il y trouva temporairement un appui pour sa réflexion. Il l'adopta d'autant plus facilement qu'il put partir d'une base qui lui était propre. Il se prévalut de cette « juste intuition » en 1920, face à Antonio Gramsci qui lui reprochait de donner de l'évolution du capitalisme une interprétation contraire à « la thèse fondamentale de l'Internationale communiste »[626]. Il tenta de la développer dans une synthèse qu'il voulait rigoureusement marxiste, mais qui suscita les sarcasmes de son adversaire, critiquant la légèreté et, non tout à fait sans raison, l'abstraction de son raisonnement. Selon Tasca, le

[622] A. TASCA, « Polemiche sul programma dell'*Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 270.
[623] *Id.*, « Relazione al Congresso di Reggio Emilia », *art. cit.*, p. 150-151.
[624] « Rapporto di Tasca », *cit.*, p. 782. Dans ce document, A. Tasca ne restituait pas exactement sa position face à la guerre, telle qu'elle ressort de ses écrits de 1914-1915 – du moins ceux que nous avons examinés.
[625] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista – I », *art. cit.*, p. 304.
[626] [A. GRAMSCI], « La relazione Tasca e il Congresso camerale di Torino », *art. cit.*, p. 264 et A. TASCA, « Polemiche sul programma dell'*Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 269-270.

déploiement du capital financier puis son détachement de la production réelle avaient constitué une étape de l'accomplissement par la bourgeoisie de sa « mission historique », en permettant une progression de la production et le renforcement de sa domination de classe. Ils l'avaient aussi mise face à ses contradictions, empêchée de mener à son terme l'évolution ainsi engagée, pour des raisons inhérentes à cette évolution même : conformément à la prévision marxienne, la bourgeoisie se trouvait maintenant « impuissante à dominer les "puissances souterraines qu'elle [avait] elle-même évoquées" ». En s'éloignant de la sphère de la production réelle, la bourgeoisie avait fini par lui devenir « étrangère » et se trouvait contrainte d'user de moyens dictatoriaux pour en reprendre le contrôle. Seul le prolétariat pouvait, grâce aux conseils d'usine surtout, pensait-il en 1920, « reconduire le capital à la production ». Par une synthèse incorporant les éléments vitaux et révolutionnaires de l'ère bourgeoise, il achèverait l'œuvre initiée par le capitalisme, en se dotant de l'« administration unique de l'économie mondiale » que celle-ci n'avait pas su construire. Si plusieurs de ces points coïncidaient avec les thèses de Lénine ou Boukharine, il est difficile de déterminer dans quelle mesure Angelo Tasca les leur devait ; il ne les mentionnait à aucun moment et certains arguments, à première vue plutôt hétérodoxes – en particulier l'insistance sur le fait que le prolétariat devrait développer la « *pleine disponibilité des moyens de production et d'échange* », propre à l'ère du capitalisme impérialiste, dans une division du travail « rationnelle » dans l'IC[627] – laissent penser qu'il déroulait ici encore le fil de sa propre réflexion. Les thèses de Lénine ne semblent n'en être devenues la base que plus tard, mais ces réflexions formèrent une première assise pour l'analyse économique à laquelle il s'attela dans les dernières années de son expérience communiste.

3.2. La réflexion économique des années 1927-1928

A l'automne 1926, la répression s'abattit à nouveau sur le centre dirigeant du PCd'I : Gramsci, Terracini notamment furent emprisonnés. Egalement arrêté, Angelo Tasca parvint, avec Giovanni Germanetto, à s'égailler par les rues de Milan sur le chemin de la questure[628]. Craignant de voir décimer la direction du PCd'I par cette vague d'arrestations, il proposa la

[627] A. TASCA, « Polemiche sul programma dell'*Ordine nuovo* », *art. cit.*, p. 274-275. Souligné dans le texte.
[628] *Id.*, « La direzione clandestina », *art. cit.* ; Micheli [C. Ravera] à Ercoli [P. Togliatti], [s. l.], 16 novembre 1926, in C. DANIELE (dir.), *Gramsci a Roma, Togliatti a Mosca. Il carteggio del 1926*, Turin, Einaudi, 1999, p. 446.

dissolution officielle du Parti, qui se serait survécu sous la forme de groupes d'étude perpétuant, à travers une réflexion commune sur les problèmes du mouvement ouvrier, des liens personnels entre les cadres dirigeants. Il s'agissait en somme de se disperser apparemment, tout en poursuivant une réflexion, à défaut d'une action, politiques souterraines. Sa proposition fut vigoureusement repoussée par Camilla Ravera[629] qui joua ensuite un rôle décisif dans la reconstitution du mouvement communiste clandestin en Italie, et Angelo Tasca n'insista pas. Elle illustre bien toutefois le rapport étroit entre action politique et étude dans son esprit : la seconde, qui était toujours un aspect de la première, pouvait même en devenir la forme privilégiée lorsque la situation contraignait le mouvement ouvrier à la retraite. La direction du PCd'I dut cependant émigrer en Suisse puis en France et Angelo Tasca quitta définitivement l'Italie à la fin 1926 ou au tout début de 1927[630].

Il forma alors avec Palmiro Togliatti et Ruggero Grieco le triumvirat dirigeant le PCd'I depuis l'étranger. Certaines de ses idées furent adoptées par la direction et il joua un rôle important dans la difficile discussion avec les « jeunes » (Luigi Longo, Pietro Secchia, Edoardo D'Onofrio) pendant l'hiver 1927-1928. Il collabora avec Togliatti pour la revue théorique *Lo Stato operaio*, qui devait conduire une « analyse de la situation italienne objective, économique et politique, pour en tirer des indications pour la fixation des perspectives du Parti et de sa politique »[631]. Angelo Tasca fut chargé de l'étude des questions économiques, à laquelle il se consacra particulièrement en 1927-1928[632]. Ses recherches, au cours desquelles il parvint selon Giulio Sapelli à des « résultats vraiment exemplaires » et fournit « certaines contributions sûrement parmi les plus belles »[633] en ce qui concerne

[629] C. RAVERA, *Diario di trent'anni*, *op. cit.*, p. 254-255. Cf. aussi l'interprétation de G. Berti, qui nous semble plus compréhensive de l'idée d'A. Tasca, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 329. C. Ravera (1889- 1988) avait été liée à Turin au groupe de *L'Ordine nuovo*. Elle joua un rôle dans le reconstitution clandestine de l'organisation du PCd'I après la vague d'arrestation de 1923. Elle fut ensuite parmi les principaux dirigeants de la majorité. Soutenant la nécessité de rétablir l'organisation communiste en Italie, elle entreprit de réorganiser le réseau intérieur du PCd'I en 1930, mais fut arrêtée. En désaccord avec la position du PCd'I sur le Pacte germano-soviétique, elle fut exclue, alors qu'elle se trouvait encore en relégation. Après le Libération, elle reprit sa place dans les organes dirigeants du PCI et fut élue députée.

[630] A. TASCA, « La direzione clandestina », *art. cit.* ; « A. Rossi (Biographie) », *cit.* ; « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.* ; « Note de A. Rossi », *cit.* ; Micheli [C. Ravera] à Ercoli [P. Togliatti], [s. l.], 24 novembre 1926 et 30 novembre 1926, in C. DANIELE (dir.), *Gramsci a Roma, Togliatti a Mosca*, *op. cit.*, p. 458, 464.

[631] P. Togliatti à A. Tasca, [1928], cité in G. SAPELLI, *L'analisi economica dei comunisti italiani durante il fascismo. Antologia di scritti*, Milan, Feltrinelli, 1978, p. 13.

[632] A. TASCA « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*, p. 5 ; A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 106 ; G. BOCCA, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 138-139.

[633] G. SAPELLI, *L'analisi economica dei comunisti italiani*, *op. cit.*, p. 13 et 19. De même, L. Villari remarque, à propos d'un échange entre A. Tasca et P. Sraffa sur la politique monétaire du fascisme (cf. p. 165-167 du présent travail), « combien était haut le niveau d'analyse théorique, et en même temps politique, des deux chercheurs marxistes » (L. VILLARI, *Il capitalismo italiano del novecento*, Bari, Laterza, 1972, p. 153).

l'analyse économique du fascisme, furent donc aussi l'expression de la réflexion du groupe dirigeant communiste sur les problèmes économiques.

Angelo Tasca s'était jusqu'alors peu occupé de ces questions. Son travail au sein de l'ACT et de la Caisse d'épargne de Turin, en le confrontant aux problèmes économiques concrets, avait éveillé en lui une attention pour la théorie économique : il avait pu y « étudier dans leur agencement réel les problèmes économiques, à une échelle assez grande pour permettre d'arriver à des vues d'ensemble, sans pourtant perdre le contact avec le détail et avec la vie »[634]. En novembre 1924, il s'inscrivit à la faculté de droit de l'Université de Turin. Il y suivit les cours d'économie politique d'Achille Loria, de science financière de Luigi Einaudi, de statistiques et d'histoire des doctrines économiques ; sur les cinq cours complémentaires choisis par lui en 1925-1926, deux traitèrent directement d'économie[635]. Il se consacra donc en 1925, pendant son éloignement de la direction du PCd'I, entre autres, au perfectionnement de ses connaissances en la matière.

Que représenta l'économie dans sa réflexion ? Quelle place lui accorda-t-il ? En 1926, il affirma que, pour lui, la « vraie boussole [était] aujourd'hui l'analyse de la situation économique »[636]. A propos de la Russie, il expliquait avoir « tenté d'arriver à des conclusions en étudiant les questions économiques qui [avaient] été débattues dans les différentes discussions de 1923 à 1927 »[637]. L'économie semblait un moyen de s'orienter dans la confusion du présent, une clé pour tenter de déchiffrer l'avenir de la cause communiste[638]. Les conditions objectives étant telles, quelles possibilités révolutionnaires existaient pour le prolétariat ? Partant de l'économie, il arrivait à une issue politique. En bon marxiste, il étudiait les évolutions de la structure pour déterminer les changements envisageables dans la superstructure. Son étude de l'économie des pays capitalistes le conduisit à la conclusion que « *la situation objective [était] révolutionnaire, et que ce qui [manquait], [c'étaient] les conditions subjectives*, c'est-à-dire la conscience active des classes ouvrières et paysannes et la force de leurs encadrements politiques »[639]. Bien que toutes les conditions économiques

[634] « Autobiografia », *cit.*, p. 118 ; cf. aussi « A. Rossi », *cit.*, « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.*, « Note de A. Rossi », *cit.*
[635] Tableau des cours suivis et des examens présentés par A. Tasca à la Faculté de droit de l'Université de Turin (ASUT, IX A 445). Contraint de s'exiler définitivement au début de 1927, il ne put obtenir son diplôme.
[636] Intervention d'A. Tasca (Valle) au CC du PCd'I du 6 février 1926, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 247.
[637] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 153.
[638] G. BERTI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 11 ; M. CANTAMUTTO, « Il capitalismo di stato in Italia nell'analisi di Angelo Tasca (1927-1929) », in *Studi bresciani. Quaderni della Fondazione Micheletti*, n°3, 1987, p. 58.
[639] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 160-161. Souligné dans le texte. Pour la datation de ce texte, cf. G. BERTI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 7.

fussent réunies, « la situation internationale [n'aboutissait] pas "fatalement" à la révolution ». Elles devaient être secondées par une action politique visant à

> « créer dans de larges masses un esprit révolutionnaire, c'est-à-dire le sens diffus de la *nécessité* de la révolution et la *confiance* dans la révolution. Créer, en d'autres termes, les conditions subjectives de la révolution correspondant au degré de développement des forces productives et à l'importance du prolétariat. »[640]

Angelo Tasca exprimait ici une préoccupation finalement peu éloignée de celle de Rodolfo Mondolfo sur la révolution russe. Dans la question du rapport entre économie et politique, on perçoit de lointains échos du débat entre interprétation déterministe et volontariste du marxisme. La continuité dans sa réflexion est indéniable. Son raisonnement était fondé sur une délicate articulation entre éléments donnés, conscience et volonté, une place importante étant faite à ces deux dernières. C'était se montrer fidèle à l'esprit de Marx que de mettre l'accent sur les éléments subjectifs : ainsi expliquait-il que « si nous insistons pour maintenir nos réflexions sur ce terrain du subjectivisme, ce n'est pas par une déviation antimarxiste, mais parce que nous considérons que cela est justement le terrain sur lequel nous devons remédier aux plus graves lacunes »[641]. Le sort définitif de la révolution en dépendait bien plus que de « la mesure de la stabilisation » du capitalisme mondial. Les communistes devaient dégager des mots d'ordre susceptibles d'avoir une « prise directe sur les esprits, sur les volontés », imposer « la domination obsessionnelle de quelques idées simples, élémentaires, accessibles à tous, au large contenu émotionnel » : il fallait trouver une sorte de « mythe », « dans le sens sorélien du mot ». La guerre avait cessé d'avoir cette valeur mythique ; la formule du « danger de guerre » ne pouvait plus animer la lutte révolutionnaire. Celui de la « défense de la Russie des Soviets », purement défensif, ne pouvait pas, lui non plus, susciter l'élan révolutionnaire des masses. Angelo Tasca trouvait néanmoins ce mythe du côté de la Russie, dans la valeur exemplaire de l'expérience en train de s'y dérouler : la construction d'une société socialiste en Russie, telle était l'idée à même de donner « des motifs de lutte contre le capitalisme et des perspectives de la société future »[642].

[640] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 154-155. Souligné dans le texte.
[641] *Ibid.*, p. 161.
[642] *Ibid.*, p. 155-157.

3.2.1. Les nouvelles tendances du capitalisme

Après 1926, les idées de Lénine semblèrent servir en partie de guide à Angelo Tasca pour l'analyse économique de l'Italie et de la Russie. Le léninisme n'était pas à ses yeux une doctrine distincte du marxisme, mais il en était l'« application à une nouvelle phase du développement capitaliste et de la lutte de classe »[643], celle de l'impérialisme. Ce fut en effet des idées de Lénine à ce sujet qu'il s'inspira en tout premier lieu[644]. Il insista auprès d'Antonio Gramsci pour que le Parti accordât « une plus grande importance au processus de concentration capitaliste »[645] dans l'analyse de la situation italienne. En 1927, l'analyse léniniste de l'impérialisme lui servit de base pour aborder l'étude de l'économie italienne ; il put d'autant mieux la faire sienne que, comme nous l'avons vu, elle lui paraissait rejoindre une réflexion qu'il avait menée auparavant sans encore connaître les thèses des bolcheviks. Il expliqua sa démarche :

> « ce serait une erreur de vouloir trouver une vérification parfaite de tous les caractères de la phase impérialiste du capitalisme de la même manière, dans la même mesure, avec les mêmes rapports entre les différents éléments dans chaque pays […]. Il s'agit d'examiner *si les tendances intrinsèques du capitalisme italien, tel qu'il est, donnent à son développement les caractères impérialistes, tels que Lénine les a étudiés sur le plan mondial.* »[646]

Comme pour la pensée de Marx, il s'attachait surtout à l'esprit général des thèses de Lénine, qui donnait le ton à son analyse – relevant l'évolution des positions du *leader* bolchevique entre 1918 et 1923 sur la construction du socialisme, il observait qu'il les avait élaborées « pour les mêmes raisons, avec le même esprit constructif », mais en tenant compte des exigences changeantes de la réalité russe[647] –, plutôt qu'à une vérification pointilleuse de leurs moindres détails. Il voulait déterminer si les orientations dégagées par le dirigeant bolchevik caractérisaient effectivement l'économie mondiale et celle de l'Italie. Concernant la première, aucun doute n'était permis : elles se trouvaient pleinement confirmées. Il faisait ce constat assuré :

---

[643] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 448.
[644] G. BERTI, « Appunti e ricordi », in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 35-36. Pour l'analyse économique d'A. Tasca, cf. G. SAPELLI, *L'analisi economica dei comunisti italiani*, *op. cit.*, p. 14-39.
[645] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], 15 août 1926, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 296.
[646] A. TASCA, « L'analisi leninista dell'imperialismo e l'economia italiana (1) », in *Lo Stato operaio*, septembre 1927, p. 785. Souligné dans le texte.
[647] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista nelle discussioni russe – II », in *Lo Stato operaio*, juin 1927, p. 416.

> « Le capital monopolisateur a envahi de plus en plus le règne de la "libre concurrence". Les contradictions qui, dans la période examinée par Lénine, se dessinaient dans le processus du développement capitaliste se sont approfondies, caractérisent toute l'économie de l'après-guerre et font inexorablement pression sous la croûte de la "stabilisation relative". »[648]

Angelo Tasca reconnaissait dans l'économie italienne la plupart des caractères du capitalisme impérialiste identifiés par Lénine et concluait que « dans le microcosme du capitalisme italien se [reproduisaient] toutes les tendances typiques du développement impérialiste »[649] : sa « tendance fondamentale » ne différait donc guère de celle des pays capitalistes plus avancés. Sur la base d'un raisonnement précis et de statistiques abondantes, il démontrait, pour l'Italie, la réalité de la « concentration de la production et du capital »[650], caractérisée par la formation de monopoles dans plusieurs branches de l'industrie, en lien étroit avec le « développement du capital financier » – né de la « fusion du capital bancaire et industriel » –, qui créait une « dépendance du capital industriel à l'égard des Banques »[651] : autant d'éléments propres à la phase impérialiste du capitalisme, selon Lénine. Ayant cessé d'être un élément de « propulsion économico-sociale », la bourgeoisie avait abdiqué sa « fonction progressive dans le processus de développement capitaliste »[652]. Le prolétariat devrait prendre le relais.

Le « cycle de la phase impérialiste » laissait déjà entrevoir les premières failles dans l'économie italienne. Dans les chiffres et les statistiques des principaux secteurs industriels, Angelo Tasca discernait les sûrs « indices de la "tendance à la stagnation et à la corruption" »[653], liés à une contradiction inhérente au capitalisme de ce pays. Pour pallier ses faiblesses intrinsèques, tout en maintenant des prix élevés, la bourgeoisie italienne s'en était remise au protectionnisme douanier – on voit qu'Angelo Tasca reprenait sa réflexion sur le libre échange[654] – et tendait à construire une économie close, où le marché intérieur acquérait la plus grande importance. Mais, par l'exercice d'une pression écrasante sur les travailleurs,

---

[648] A. TASCA, « L'analisi leninista dell'imperialismo », *art. cit.*, p. 773.
[649] *Ibid.*., p. 785.
[650] *Ibid.*, p. 777 ; cf. aussi *Id.*, « Proletariato, fascismo ed economia italiana », in *Lo Stato operaio*, mars 1827, p. 41.
[651] *Id.*, « L'analisi leninista dell'imperialismo », *art. cit.*, p. 779-780.
[652] *Id.*, « Proletariato, fascismo ed economia italiana », *art. cit.*, p. 42, 44-45 et 47 ; *Id.*, « La rivalutazione della lira e la crisi della economia italiana », in *Lo Stato operaio*, août 1927, p. 675.
[653] *Id.*, « L'analisi leninista dell'imperialismo », *art. cit.*, p. 781.
[654] G. SAPELLI, *L'analisi economica dei comunisti italiani*, *op. cit.*, p. 23.

conduisant « à l'appauvrissement général de la grande masse de la population »[655], elle limitait les débouchés intérieurs pour sa production. Aussi, la propagande communiste autour de revendications d'ordre économique pouvait prendre une valeur révolutionnaire. Le capitalisme italien se heurtait là à « son antinomie la plus grave et la plus insurmontable »[656]. Dans ce contexte de contradiction entre bas salaires et prix élevés, l'économie italienne se trouvait minée par une crise de surproduction et de sous-consommation. La production tendait à stagner et la capacité de production industrielle, développée artificiellement durant les années précédentes, n'était plus pleinement utilisée. On touchait là à une autre aberration : tous les efforts avaient porté sur l'industrialisation, alors même que « dans le domaine industriel l'Italie ne [pouvait] avoir qu'un avenir très limité, pour des raisons objectives » ; le secteur agricole, où pourtant « les horizons de l'économie italienne [étaient] moins fermés »[657] et qui devait être développé, avait été négligé. L'évolution du capitalisme italien le portait presque infailliblement vers la guerre, seul débouché pour la production ; le fascisme la ferait, n'étant en cela que l'instrument des tendances profondes de la bourgeoisie italienne. Angelo Tasca amorça ici une réflexion sur le lien entre économie fermée et guerre, qu'il approfondirait plus tard. Pour l'heure, la politique économique italienne se résumait ainsi :

> « 1) Ecrasement de la classe travailleuse et son appauvrissement croissant ; 2) Protection douanière à outrance et haut coût de la vie ; 3) Préparation de la guerre. »[658]

L'accentuation de ces contradictions était à l'origine d'une crise profonde, différente des précédentes et dont la radicalité serait fatale au capitalisme : cette crise constituait « le *point de vulnérabilité* du pouvoir capitaliste en Italie » et autorisait à nouveau des espoirs révolutionnaires, du moins en termes objectifs. C'est pourquoi, encore une fois, Tasca misait alors surtout sur les luttes économiques des travailleurs[659]. Selon lui, cette crise n'était pas celle « d'une méthode rétrograde imposée par une partie de la bourgeoisie à l'autre ; elle [concernait] tout le processus et la structure tout entière de l'économie italienne, tels qu'ils [avaient] résulté de la politique solidaire de la classe bourgeoise, à travers ses différentes

[655] A. TASCA, « L'analisi leninista dell'imperialismo », *art. cit.*, p. 782. Cf. aussi *Id.*, « Proletariato, fascismo ed economia italiana », *art. cit.*, p. 41 et 47 ; *Id.*, « La politica dei prezzi del regime fascista », in *Lo Stato operaio*, mai 1928, p. 249.
[656] *Id.*, « L'analisi leninista dell'imperialismo », *art. cit.*, p. 782.
[657] *Id.*, « La rivalutazione della lira », *art. cit.*, p. 672-673.
[658] *Id.*, « Proletariato, fascismo ed economia italiana », *art. cit.*, p. 46 ; cf. aussi *Id.*, « La crisi economica italiana alla fine del 1927 (Dati e prospettive) », in *Lo Stato operaio*, janvier-février 1928, p. 25-26, et sur la possibilité, de plus en plus présente, d'une guerre, *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 155.
[659] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], 15 août 1926, *cit.*, p. 298. Souligné dans le texte.

phases jusqu'à la guerre mondiale et au fascisme »[660]. Début 1927, elle lui parut devoir se développer de manière lente, mais « radicale »[661]. Près d'un an plus tard, il remarqua qu'au cours de l'année écoulée, elle avait « pris une allure plus rapide et des formes plus aiguës »[662] et qu'aucune reprise de l'activité économique italienne ne semblait envisageable. Au niveau mondial aussi, il était à ses yeux « certain que les facteurs d'incertitude, les contradictions [s'accentuaient], et les problèmes émergents de la stabilisation [s'accumulaient] et [pouvaient] la compromettre d'ici quelques années »[663].

Mais, s'il discernait des points d'instabilité partout dans le monde, Angelo Tasca semblait réticent à s'écarter de l'idée d'une stabilisation du capitalisme, alors dominante dans l'analyse de l'IC. Il avait cessé de croire à l'imminence d'une révolution en Europe occidentale après l'échec des insurrections bulgare et hambourgeoise de l'automne 1923 et aucune révolution ne semblait concevable dans l'immédiat : si les conditions objectives paraissaient mûres, la bourgeoisie disposait cependant d'une « marge de manœuvre » pour conserver intact son pouvoir « en se servant des ressources et de la réaction fasciste et de la collaboration social-démocrate »[664]. Cette analyse explique les positions politiques d'alors d'Angelo Tasca et partiellement sa proposition, au lendemain de la mise en place des lois d'exception, de dissoudre le Parti pour le faire resurgir sous la forme de groupe d'étude : devant l'éloignement de l'éclatement de la crise capitaliste, il fallait revoir l'organisation du Parti en Italie, « *travailler plus en profondeur qu'en extension* » afin de « durer plus longtemps que la répression policière »[665] qui rendait maintenant impossibles un travail syndical légal et un large encadrement des masses. De différentes manières, la bourgeoisie tendait à poser des entraves à un approfondissement des antinomies caractéristiques de l'économie capitaliste ; ces obstacles participaient de la tendance même à la concentration du capital.

L'intervention croissante de l'Etat était l'un d'eux. La réflexion de Boukharine sur le capitalisme d'Etat guida celle de Tasca – il s'y référa explicitement – qui avait du reste déjà

[660] A. TASCA, « La rivalutazione della lira », *art. cit.*, p. 688 (cf. aussi p. 674).
[661] *Id.*, « Proletariato, fascismo ed economia italiana », *art. cit.*, p. 46. En août 1926, A. Tasca reprochait à A. Gramsci d'avoir « présenté le rythme de la crise plus rapide que celui que la situation réelle révèle » (A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], 15 août 1926, *cit.*, p. 296) ; il revint à la charge moins d'un an plus tard (A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [s. l.], 10 avril 1927, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 330). Il soutenait une idée semblable fin 1927 ou début de 1928, mais pour l'ensemble du monde capitaliste (cf. *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 154).
[662] A. TASCA, « La crisi economica italiana », *art. cit.*, p. 18 pour la citation et 29-30.
[663] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 154. Ce texte peut être daté de fin 1927.
[664] *Ibid.*, p. 155. Cf. aussi A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [s. l.], 10 avril 1927, *cit.*, p. 330.
[665] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [s. l.], 10 avril 1927, *cit.*, p. 331. Souligné dans le texte.

tenté de démontrer, en 1913, que la concentration du capitalisme pouvait connaître, par certaines « ruses » de la bourgeoisie, des coups d'arrêt ajournant le moment révolutionnaire. En 1915, Boukharine avait établi le lien entre concentration du capital, développement du capital financier et interventionnisme accru de l'Etat dans l'économie : il avait ainsi esquissé les grands traits du « capitalisme d'Etat », caractéristiques du capitalisme dans sa phase impérialiste. Après 1926, il définit la seconde phase du capitalisme d'Etat : tandis que dans la première, la guerre avait contraint l'Etat à se saisir « par le haut » des problèmes économiques, à « étatiser » l'économie, pendant cette seconde phase, liée à un état de paix, on assistait à une « trustification » – « par le bas » – de l'appareil d'Etat. L'Etat devenait l'instrument des trusts pour voler au secours du capitalisme menacé par ses propres contradictions. Une fois celles-ci enrayées, le capitalisme parvenait à une « stabilisation relative », dans laquelle la révolution prolétarienne se faisait plus lointaine. Loin d'être passagère, cette situation correspondait pour Boukharine à une évolution profonde du capitalisme, marquée par une concentration accrue du capital. Si, de cette façon, la concurrence était neutralisée à l'intérieur de chaque pays, elle prenait un tour plus prononcé entre les différents Etats, conduisant inévitablement à la guerre puis à la révolution[666].

Dans ses travaux économiques de 1927-1928, Angelo Tasca réfléchit sur ce problème dans le cadre italien – on y a d'ailleurs vu sa « contribution la plus originale » à l'analyse de l'économie italienne. Tout en rejetant une opposition trop rigide entre « "étatisation" de l'appareil économique » et « "trustification" de l'appareil étatique », en repoussant l'idée d'une nouvelle « phase » dans le développement du capitalisme se trouvant toujours dans son époque impérialiste, il adopta plusieurs éléments de l'analyse de Boukharine sur le capitalisme d'Etat. Il ne partit pas exactement « d'une critique à la conception boukharinienne des rapports entre fonction de l'Etat et développement de la concentration capitaliste »[667] ; les textes nous semblent indiquer qu'elle fut plutôt pour lui un point de départ, non uniquement un motif de confrontation. Dans la « "tendance" croissante à utiliser l'intervention étatique pour accélérer, "forcer" le processus de concentration du capital », le théoricien soviétique avait discerné « un élément important de la situation générale ». Pendant la guerre, la bourgeoisie avait inauguré de nouvelles formes d'intervention étatique ; elle tendait à les perpétuer dans l'après-guerre par le maintien de mesures qui étaient « comme la substance et

[666] S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 41-44 et 304-306.
[667] M. CANTAMUTTO, « Il capitalismo di stato », *art. cit.*, p. 60. Cf. au contraire G. SAPELLI, *L'analisi economica dei comunisti italiani*, *op. cit.*, p. 34-39.

le vernis du recours, qui [s'était] avéré, au capitalisme d'Etat ». D'accord avec Boukharine, Angelo Tasca soutenait que :

> « En l'absence d'une unité déjà réalisée sur le plan d'une concentration industrielle et bancaire très avancée, [les différentes bourgeoisies] *ont utilisé dans l'appareil étatique, étroitement lié à l'avant-garde du capital monopolistique, un succédané provisoire de cette unité en s'en servant pour en accélérer le processus sur le terrain de l'économie*. Ceci est arrivé – et continue – de manière très évidente en Italie, où le fascisme […] a été amené, pour continuer l'action "unitaire" qui est à la base de l'hégémonie capitaliste, à s'emparer de l'appareil étatique, pour le manœuvrer plus directement à cette fin. »[668]

Angelo Tasca reprenait ici l'inspiration de l'idée de « trustification » de l'Etat. Celui-ci tendait à perdre son autonomie vis-à-vis des grands regroupements industriels et, alors qu'il suscitait et orientait auparavant le processus de concentration du capital et de centralisation, il suivait maintenant les décisions des grands monopoles. Angelo Tasca avait amorcé cette réflexion en 1926, en polémique avec Antonio Gramsci : il avait remarqué alors qu'« un groupe capitaliste bien défini, homogène », formé dans la lutte contre les masses prolétariennes de 1919-1920, tendait à accaparer les « positions stratégiques de pouvoir »[669]. Il y revint en 1928 en abordant la question de la formation des prix, capitale pour une économie italienne centrée sur son marché intérieur :

> « A mesure que l'appareil économique s'organise, avec son concours, sur une base de plus en plus centralisée, l'appareil étatique réduit ses possibilités de mouvement "indépendant". Les prix se décident de plus en plus dans le cadre des nouvelles formations financières et industrielles, et l'Etat ne peut que les enregistrer. »[670]

Ce rapport entre Etat et concentration du capital sous-tendait l'analyse d'Angelo Tasca de la politique monétaire du fascisme, dans laquelle surtout s'était manifesté l'interventionnisme de l'Etat italien. La politique déflationniste adoptée par le gouvernement en 1927 – la « quota 90 » – n'était pas le résultat d'une politique autonome et volontariste du fascisme, « d'un plan établi d'avance, mais un "cramponnement" pour empêcher la continuation du processus de réévaluation, et […] celle-ci donc *fut plus imposée par la spéculation que voulue* »[671]. Le gouvernement y avait été contraint par « une nécessité

[668] A. TASCA, « La politica dei prezzi del regime fascista », *art. cit.*, p. 244-245. Souligné dans le texte.
[669] A. Tasca à A. Gramsci, [s. l.], 15 août 1926, *cit.*, p. 297-298.
[670] A. TASCA, « La politica dei prezzi del regime fascista », *art. cit.*, p. 254.
[671] « Polemica monetaria », in *Lo Stato operaio*, novembre 1927, p. 1091. Souligné dans le texte. En 1927, dans le cadre d'une politique de réévaluation de la lire entreprise un an plus tôt, le régime fasciste se fixa l'objectif de

impérieuse »[672], une inflation excessive, dangereuse pour le capitalisme italien lui-même – car sa tendance à maintenir des prix élevés, dans un contexte de sous-consommation lié à un appauvrissement de la population, constituait l'une de ses contradictions fondamentales. La déflation correspondait à une tentative de la bourgeoisie, comme saisie de vertige, d'enrayer l'approfondissement des contradictions du capitalisme italien, qui menaçaient de l'engloutir tout entier. Mais la portée de cette politique était limitée, le nouvel équilibre monétaire serait vacillant et fragile et Angelo Tasca ne croyait pas possible qu'il modifiât en profondeur les caractères de l'économie italienne, ni en fît disparaître les « tares que des décennies de régime capitaliste [y avaient] accumulées »[673]. La crise ne pouvait que devenir plus incisive.

Ces considérations soulevaient la question déjà effleurée des liens entre fascisme et capitalisme. L'analyse économique d'Angelo Tasca « constitue […] un exemple du niveau de connaissance du régime fasciste atteint par les communistes italiens »[674]. Jusqu'aux années 1927-1928, nous trouvons peu de traces d'une réelle analyse de ce phénomène nouveau de la part d'Angelo Tasca. A la fin des années 1920, il l'inséra dans l'analyse théorique de l'impérialisme et du capitalisme monopolistique. « L'identité essentielle entre fascisme et capitalisme » formait alors le socle de sa réflexion. Tout en devant servir de « boussole pour s'orienter dans la lutte politique et dans ses perspectives »[675], cette idée ne devait pourtant pas être interprétée d'une façon mécanique empêchant d'en saisir les nuances, les atténuations et les éventuelles déviations ; Tasca envisageait les tiraillements possibles entre la bourgeoisie et le fascisme. Incluant le fascisme dans sa réflexion sur le rôle accru de l'Etat, il le présentait comme étant « dans des circonstances données, une des méthodes de "stabilisation" capitaliste », le régime, aux yeux de la bourgeoisie, « le plus adapté à sauvegarder [ses] intérêts, immédiats et lointains, durant la crise dangereuse et préoccupante de la période de la déflation »[676]. Instrument de la bourgeoisie en certaines circonstances, le fascisme en arrivait à se confondre avec elle. Il n'appliquait pas une politique propre : sa politique était celle de toute la bourgeoisie, identique dans tous les pays capitalistes. Ainsi, la concentration avait été

---

la « quota 90 », c'est-à-dire d'une équivalence d'une livre Sterling pour 90 lires – une livre valait, au moment où le gouvernement engagea cette politique en août 1926, 150 lires environ. Un tel objectif monétaire impliquait notamment une politique de déflation, pour réapprécier la lire (J.-P. POTIER, *Un économiste non-conformiste. Piero Sraffa (1898-1983). Essai biographique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1987, p. 111-112).

[672] A. TASCA, « La rivalutazione della lira », *art. cit.*, p. 670 et 684.

[673] *Ibid.*, p. 688.

[674] M. CANTAMUTTO, « Il capitalismo di Stato », *art. cit.*, p. 59.

[675] A. TASCA, « La rivalutazione della lira », *art. cit.*, p. 688. Cf. aussi ses positions au cours des discussions entre la majorité de la direction du PCd'I et les « jeunes » (L. Longo, P. Secchia) en 1927-1928, retranscrites dans le cahier n°2 : [janvier-juin 1928], p. 313 et M. CANTAMUTTO, « Il capitalismo di Stato », *art. cit.*, p. 63.

[676] A. TASCA, « La rivalutazione della lira », *art. cit.*, p. 668 et 670.

« favorisée par la politique fasciste, mais elle n'en [constituait] pas une caractéristique particulière »[677]. La politique de déflation par exemple avait été imposée par la situation économique objective de crise, pour remédier aux contradictions inhérentes au capitalisme ; le fascisme se contentait de défendre les intérêts de la bourgeoisie capitaliste. Cette interprétation tendait à gommer la spécificité du fascisme, en le faisant équivaloir à tout autre régime capitaliste, démocratique ou non. Elle était en réalité moins schématique que ces conclusions ne peuvent le laisser penser – nous allons le voir –, mais certains caractères spécifiques du fascisme, dans son idéologie, ses méthodes ou même sa base sociale, le distinguant d'autres formes de gouvernement bourgeois, semblaient échapper à Angelo Tasca.

Cette question occasionna une intéressante discussion épistolaire entre Angelo Tasca et l'économiste Piero Sraffa[678]. Ce dernier jugeait erronée l'approche de son interlocuteur qui voulait que « le moindre acte du Gouvernement fasciste (et de chaque Gouvernement capitaliste) [fût] *directement* dicté par les intérêts *immédiats* des banques et des grands industriels »[679]. Elle s'avérait particulièrement inadaptée pour comprendre la récente politique monétaire du fascisme. Piero Sraffa soutenait en effet que le gouvernement fasciste avait voulu réévaluer le cours de la lire, alors qu'une partie de la bourgeoisie italienne était partisane d'une stabilisation et hostile à toute réévaluation, qui allait à l'encontre de ses intérêts les plus immédiats. Ainsi, le gouvernement se serait volontairement engagé dans une politique contraire aux intérêts des financiers et des industriels, pour complaire aux classes moyennes et à certaines franges de la classe ouvrière, seules avantagées – du moins directement – par une réévaluation accompagnée d'une baisse des prix. La consolidation des bases du capitalisme italien n'était qu'un effet secondaire de cette politique, non son objectif

[677] *Id.*, « Proletariato, fascismo ed economia italiana », *art. cit.*, p. 41 ; cf. aussi *Id.*, « La rivalutazione della lira », *art. cit.*, p. 667-668 ; *Id ;*, « La politica dei prezzi del regime fascista », *art. cit.*, p. 247.

[678] Cet échange fut publié, presque intégralement, dans *Lo Stato operaio*, à l'initiative d'A. Tasca (« Polemica monetaria », in *Lo Stato operaio*, novembre 1927, p. 1089-1095 ; cf. également A. Tasca à P. Sraffa, [s. l. : Paris], 9 novembre 1927, AT, Corrisp., fasc. 392). P. Sraffa (1898-1983), originaire de Turin et sympathisant communiste, avait collaboré à *L'Ordine nuovo*. Appelé par J.-M. Keynes, il venait alors de s'installer à Cambridge pour y enseigner l'économie. Lors de son passage à Paris en septembre 1927, il avait retrouvé A. Tasca et là avait commencé leur discussion sur la politique monétaire du fascisme. Les deux hommes collaborèrent à ce moment à la rédaction d'une lettre, publiée dans le *Manchester Guardian*, pour attirer l'attention de l'opinion anglaise sur les conditions de détention d'A. Gramsci. Libre de se rendre en Italie, P. Sraffa effectua quelques recherches sur A. Labriola pour A. Tasca – celui-ci travaillait alors à des annotations pour les lettres d'A. Labriola à F. Engels, publiées entre 1927 et 1930 dans *Lo Stato operaio*. Il semble également que P. Sraffa fournit à A. Tasca des informations confidentielles sur la politique économique fasciste, qu'il tenait de son ami R. Mattioli. Enfin, c'est vers P. Sraffa qu'A. Tasca se tourna pour qu'il prît contact, au cours de l'un de ses voyages en Italie, avec son épouse restée à Turin. Les rapports entre les deux hommes s'interrompirent selon toute vraisemblance en 1930, après la rupture d'A. Tasca avec le PCd'I (J.-P. POTIER, *P. Sraffa, op. cit.*, p. 36, 63-67, 111-119 ; AT, Corrisp., fasc. 392).

[679] « Polemica monetaria », *art. cit.*, p. 1089. Souligné dans le texte.

premier. En tendant à neutraliser la différence entre réévaluation et stabilisation, Angelo Tasca éludait selon lui un conflit important au sein des classes dirigeantes.

Stimulé par ces objections et poussé à s'y mesurer, Angelo Tasca « se [passionna] pour cet échange de vues »[680]. L'équation « fascisme = grande bourgeoisie », tout en constituant « le nœud […] de l'analyse du fascisme qui [guidait] la rédaction du *Stato operaio* et aussi le centre dirigeant de notre Parti », valait « *en dernière instance* »[681], expliquait-il en reprenant une formule d'Antonio Labriola, dont l'œuvre l'occupait par ailleurs à ce moment : il ne s'agissait pas nécessairement d'un rapport « direct » et « immédiat », selon les termes de Piero Sraffa, et il insista dans le PCd'I pour qu'on ne l'entendît pas « de manière trop mécanique »[682]. Pour cela précisément, elle était un guide utile pour considérer les mesures de déflation prises par le fascisme dans le cadre de sa politique de réévaluation de la lire : celles-ci ne correspondaient pas, en effet, à un acte isolé du gouvernement fasciste, mais s'inscrivaient dans une suite logique de décisions prises, depuis 1925, par un régime conscient du péril dans lequel les crises monétaires pouvaient jeter le régime capitaliste. Nous revenons encore à cette idée clé de la réflexion économique d'Angelo Tasca pendant ces années : la déflation et la réévaluation de la lire n'avaient pas été une politique volontariste du fascisme, elles lui avaient été imposées par l'implacabilité des conditions économiques objectives ; il suivait les événements plus qu'il ne les devançait. Mais derrière cette idée se dévoilaient en réalité à la fois le fond du différend entre Angelo Tasca et Piero Sraffa et un pli caractéristique de la réflexion du premier à cette époque. Angelo Tasca le remarquait, puisqu'il écrivait qu'« en réalité, la différence entre [leurs] deux hypothèses [résidait] dans le *plan de perspective* différent sur lequel [ils imaginaient] que la politique gouvernementale [s'était] déroulée »[683]. Pour Angelo Tasca, qui adoptait en cela une démarche tout à fait marxiste, le gouvernement fasciste avait réagi à une situation objective, non à des personnes, dans un cadre où entraient en lice des idées, des concepts, des nécessités ; pour Piero Sraffa en revanche, il s'agissait d'un affrontement entre des intérêts subjectifs pouvant s'incarner en des personnes concrètes. Lorsqu'il écrivait que, pour les différentes catégories intéressées au cours de la lire, « il ne s'agissait pas de soutenir une théorie monétaire, mais de défendre des intérêts »[684], Piero Sraffa pointait une limite du raisonnement d'Angelo Tasca : son caractère abstrait, intellectuel, qui lui retirait de sa souplesse, l'empêchait de saisir certaines nuances.

[680] J.-P. POTIER, *P. Sraffa*, *op. cit.*, p. 114.
[681] « Polemica monetaria », *art. cit.*, p. 1090-1091. Souligné dans le texte.
[682] AT, cahier n°2 : [janvier-septembre 1928], p. 313 (juin 1928). Cf. aussi p. 296.
[683] « Polemica monetaria », *art. cit.*, p. 1094.
[684] *Ibid.*, p. 1092.

La nature économique de la réflexion dans laquelle se trouvait enclose son analyse du fascisme tendait à en étouffer les éléments plus proprement politiques.

En particulier, selon Piero Sraffa, Angelo Tasca ne saisissait pas pleinement les liens unissant fascisme et petite bourgeoisie. Dans le cas de la politique de déflation, Tasca constatait que celle-ci n'en avait guère profité : ce n'était pas elle que le fascisme courtisait par ses mesures déflationnistes. Si le communiste italien ne se cachait pas le caractère petit-bourgeois d'un certain fascisme, il lui paraissait plus de forme que de fond. Sous cette apparence, le fascisme servait en réalité, sciemment ou non, les intérêts de la grande bourgeoisie. Sans nier la spécificité de la petite bourgeoisie ni l'annexer purement et simplement à une classe bourgeoise indifférenciée et un peu nébuleuse, il lui refusait toute autonomie politique. L'association fascisme-capitalisme-grande bourgeoisie prévalait « en dernière instance » :

> « jusqu'à présent, il ne nous a pas été donné de voir que l'idéologie petite-bourgeoisie du fascisme "de la première heure" se soit distinguée, sérieusement, sinon dans quelques exercice rhétorique, de celle du fascisme de la "dernière phase", de la phase *impérialiste*. Nous pouvons dire au contraire que beaucoup des "motifs" de l'idéologie petite-bourgeoise ont servi et servent magnifiquement de couverture aux intérêts de la grande bourgeoisie. […] La petite bourgeoisie n'a pas perdu ses caractéristiques, mais ses rapports avec la bourgeoisie à proprement parler restent déterminés uniquement dans le sens que celle-ci se sert de l'idéologie petite-bourgeoise pour sa politique de classe, sans lui faire aucune concession. »[685]

Angelo Tasca semblait pour l'heure borner son analyse du fascisme à ses origines sociales et à ses rapports avec le capitalisme. De fait, dans la perspective marxiste qui était alors la sienne, tendant à examiner les faits sociaux et politiques à la lumière du mode de production et de l'affrontement des forces sociales, elles expliquaient tout ou presque. C'est pourquoi il ne consacrait pas une analyse spécifique au fascisme ; elle s'inscrivait dans son étude plus générale de l'économie italienne. Ceci est essentiel pour comprendre et l'interprétation du fascisme d'Angelo Tasca et son analyse économique. L'on conçoit mieux aussi la relative négligence manifestée par le PCd'I[686], dans sa réflexion du moins, à l'égard de ce phénomène d'une nouveauté pourtant déstabilisante. Dans cette interprétation, le fascisme n'apparaissait en effet presque que comme un épiphénomène : il n'était qu'un instrument, qu'une traduction, qu'une *forme*, à un moment donné, dans un contexte donné, de

[685] A. TASCA, « La rivalutazione della lira », *art. cit.*, p. 690. Souligné dans le texte.
[686] M. CANTAMUTTO, « Il capitalismo di Stato », *art. cit.*, p. 57.

la domination bourgeoise. Il n'avait pas lieu d'être analysé à lui seul, pour son contenu, puisque celui-ci venait à se confondre, peu ou prou, avec le capitalisme. L'important était donc la structure économique de la société, non le fascisme qui n'intervenait que dans la superstructure. Dans ce domaine, Angelo Tasca reproduisait l'essentiel du raisonnement en vigueur à la même période dans l'IC[687].

3.2.2. La construction du socialisme en Russie I

L'étude de la construction du socialisme en Russie constitua l'autre pan de la réflexion économique d'Angelo Tasca en 1926-1928. Face à un capitalisme en déclin, atteint dans ses fondements mêmes, l'URSS se présentait comme une construction nouvelle pleine de possibilités : elle en était la négation, le reflet radicalement inversé. Elle tirait de cela sa valeur mythique. Elle pouvait en effet devenir le « facteur actif », le « mythe » susceptible de provoquer une « mobilisation permanente des esprits, des volontés », à un moment où l'IC et, à travers elle, « l'avenir de la révolution mondiale »[688], semblaient déstabilisés. « La valeur essentielle […] de la Révolution russe » tenait surtout à l'« *exemple* » offert aux ouvriers du monde entier : elle était la préfiguration concrète de la société pour laquelle ils se battaient dans leur propre pays. En perdant ainsi son caractère de pure abstraction, en devenant « le témoin historique […] des possibilités d'organiser avec la dictature du prolétariat un régime social qui réponde aux intérêts de toutes les classes non capitalistes », elle pouvait devenir un mythe actif, tel que l'entendait Georges Sorel. En ce sens, l'édification du socialisme en URSS participait de la révolution mondiale car elle s'identifiait

> « dans une large mesure, avec le programme de l'Internationale communiste. Les conquêtes que le prolétariat russe réalise dans le régime des Soviets sont les mêmes que celles auxquelles il tend, qu'il formule en régime capitaliste, qu'il ne pourra y obtenir et qui seront donc en même temps des motifs de lutte contre le capitalisme et des perspectives de la société future.

[687] Cf. R. DE FELICE, *Les interprétations du fascisme*, Paris, Editions des Syrtes, 2000, principalement p. 81 et 83-84. La réticence d'A. Tasca à envisager les liens entre fascisme et classes moyennes fut peut-être également liée à la chape de l'orthodoxie en matière d'interprétation du fascisme : R. De Felice a en effet observé qu'après l'été 1924 et le V^{e} congrès de l'IC, il devint de plus en plus difficile de s'écarter de la position officielle et notamment de « parler de la petite bourgeoisie et des classes moyennes comme d'un élément caractéristique du fascisme » (p. 91).
[688] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 153.

> […] Il n'y a pas de différences très profondes entre la construction du socialisme en Russie et la lutte révolutionnaire dans les autres pays. »[689]

Laboratoire d'une expérience grandiose et originale, la Russie soviétique fascinait et exaltait les communistes étrangers comme Angelo Tasca à qui elle apparut « comme un immense chantier, où tout était neuf, le dessein, les matériaux, les buts »[690]. La conscience de la valeur expérimentale de l'édification du socialisme en Russie, le refus de la figer dans un plan préétabli constituaient à ses yeux certains des traits les plus admirables de la pensée de Lénine. Les prémisses théoriques étaient minces, se réduisant pour l'essentiel à la nécessité de la dictature du prolétariat établie par Marx et Engels et à la possibilité, comprise par Lénine, d'une victoire de la révolution dans un seul pays. Tout le reste s'était « façonné chemin faisant ». Les enseignements de ce processus historique en cours ne formeraient un corpus théorique qu'après son accomplissement. De plus, l'expérience russe n'indiquait pas une voie toute tracée pour les autres révolutions : partout, celles-ci seraient « un *processus original* »[691], nourri par l'exemple russe, mais aussi par la physionomie et les nécessités propres à chaque pays. On comprend pourquoi Angelo Tasca choisit d'aborder les problèmes de la société russe sous l'angle économique : comme pour l'étude du capitalisme, il fallait d'abord observer le changement intervenu dans la structure pour pouvoir en saisir le « reflet dans *tous* les points du système »[692]. Il chercha donc si les fondements économiques du socialisme avaient été jetés en Russie.

Angelo Tasca voulait discerner dans la marche de l'économie russe si, tendanciellement, entre les avancées parfois rapides et les inévitables retours en arrière, « chaque année […] il y [avait] un progrès, pas grand même, *qui [indiquât] avec certitude la direction de la construction économique* ». Tel fut le « critère positif »[693] selon lequel il examina le communisme de guerre, la NEP, la « construction du socialisme dans un seul pays ». Loin d'être le fruit d'un plan élaboré, le communisme de guerre avait constitué une tentative un peu désordonnée et improvisée, allant bien au-delà du programme bolchevique, de répondre aux nécessités de la guerre civile. Une fois la paix revenue, la NEP avait entrepris

[689] *Ibid.*, p. 157. Souligné dans le texte. Cf. aussi L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista nelle discussioni russe – I », in *Lo Stato operaio*, mai 1927, p. 300. Cf. également dans le présent travail la manière dont A. Tasca concevait la « construction du socialisme dans un seul pays », p. 171-173.
[690] « Autobiografia », *cit.*, p. 119.
[691] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista – I », *art. cit.*, p. 306-307. Souligné le sont dans le texte.
[692] *Id.*, « La costruzione socialista – II », *art. cit.*, p. 414-415. Souligné dans le texte.
[693] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 153. Souligné dans le texte.

une « réorganisation plus systématique, méthodique de l'économie »[694], fondée sur une connaissance des conditions réelles de la Russie. Si elle représentait incontestablement un « mouvement de retrait » – selon l'expression de Lénine – par rapport au communisme de guerre, Angelo Tasca se refusait à y voir, comme l'opposition trotskiste, un pas en arrière dans la construction du socialisme : telle que l'avait conçue Boukharine, cette retraite devait préparer une avancée majeure vers le socialisme. Elle pouvait se définir comme « *une économie de transition, à composition multiple, avec une variation continuelle des rapports entre ses éléments constitutifs de sorte que le centre de gravité se déplace de plus en plus des formes petites bourgeoises aux formes socialistes* »[695]. Le stade ultérieur du capitalisme d'Etat accroissait lui aussi graduellement l'emprise de l'Etat sur une économie où persistaient des éléments capitalistes : une certaine liberté était laissée au capital privé, l'Etat renonçant pour l'heure à la gestion directe de toute l'économie, tout en imposant ses conditions et sa discipline. Il constituait un progrès puisqu'il permettait la mise en place d'une économie moderne. Lénine avait ensuite jugé plus adaptée aux conditions de 1923 la formule du « socialisme intégral » reposant sur l'industrie socialiste et la coopération, à laquelle Angelo Tasca adhérait pleinement pour l'avenir. Dans cette Russie entrée ainsi dans la troisième phase de son développement, l'horizon restait celui de la construction du socialisme, pas encore du communisme, contrairement à ce que laissaient parfois entendre les discours de l'Opposition. L'industrie d'Etat devait constituer un pas en avant par rapport au capitalisme d'Etat, puisque les capitalistes en étaient éliminés. Le marché devait persister cependant dans la société socialiste : pour Angelo Tasca, plus l'industrie d'Etat parviendrait à s'y imposer, plus le socialisme progresserait, car « cette "adaptation au marché" [était] la pierre de touche de la vitalité de l'industrie d'Etat, de son caractère progressif, c'est-à-dire socialiste »[696]. Celle-ci devait s'adapter également aux méthodes d'organisation capitalistes, qui ne disparaîtraient que dans le communisme.

Tout cela avait convaincu Angelo Tasca de la justesse de la politique menée jusqu'alors par les bolcheviks. Sur la base de ces observations spécifiques à la Russie, il tira également des conclusions ayant valeur plus générale. Il tenait pour impossible, dans quelque pays où se produirait une révolution, la mise en place immédiate du communisme, ou même du socialisme. On n'éviterait pas une période de coexistence de différentes formes économiques, dont la durée et les combinaisons varieraient selon les pays. L'équilibre et les

[694] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista – II », *art. cit.*, p. 410.
[695] *Ibid.*, p. 413. Souligné dans le texte.
[696] *Ibid.*, p. 419.

rapports qui s'établiraient entre elles évolueraient, rapprochant « graduellement » du socialisme, puis du communisme.

> « Le "gradualisme économique" dont s'inspire l'Etat prolétarien ne peut s'en tenir à une conception *linéaire*, selon laquelle, par exemple, il serait possible de parcourir successivement, une à une, en ordre progressif, les différentes étapes marquées par les cinq formes d'économies. Il s'agit, en revanche, j'oserais dire, d'un polygone de forces, dont les composantes doivent *toutes* être manœuvrées de manière à ce que la résultante fasse *graduellement* prévaloir les formes économiques socialistes sur les formes capitalistes. »[697]

De même, des fluctuations et des heurts dans l'instauration du socialisme paraissaient incontournables. Angelo Tasca soutenait que « dans tous les pays [il y aurait], avec la victoire de la révolution, un certain "communisme de guerre" et une "NEP" »[698] : le premier étant indissolublement lié à la guerre civile qu'aucune révolution n'éluderait, la seconde se présentant toujours comme un « mouvement de retrait » par rapport au premier. On ne pouvait envisager de se soustraire au premier et de commencer directement par la seconde.

Ces analyses amenèrent Angelo Tasca à se situer dans les débats suscités par ces problèmes à partir de 1926 dans le Parti communiste d'Union Soviétique (PCUS). Ses articles consacrés à « la construction du socialisme dans les discussions russes » sont aussi une longue attaque contre les thèses de l'Opposition unifiée de Trotski, Zinoviev et Kamenev – mais en réalité, il critiquait surtout les idées de la « gauche » trotskiste – et un plaidoyer en faveur de celles de Staline et Boukharine. Les positions de l'Opposition se ressentaient profondément selon lui d'une attitude fractionnelle : présentées sans réelle cohérence, au gré des exigences des luttes de tendance, elles ne reposaient, jugeait-il, sur aucune analyse sérieuse de la situation mondiale et russe, si bien que les opposants s'étaient trouvés incapables d'élaborer « un programme concret, homogène, adhérant à la réalité »[699] et de faire entrevoir de solides perspectives. La majorité du Comité central du PCUS, emmenée par Staline et Boukharine, avait au contraire formulé le principe de la « construction du socialisme dans un seul pays » après « une analyse profonde de la situation mondiale »[700]. L'idée d'une « stabilisation du capitalisme », alors admise tant par Staline que par Boukharine, rendait plus improbable pour le moment un embrasement révolutionnaire dans les pays capitalistes ; l'horizon révolutionnaire s'était éloigné. La Russie soviétique ne semblant pas pouvoir compter, peut-

[697] *Ibid.*, p. 413. Souligné dans le texte.
[698] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 159.
[699] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista – I », *art. cit.*, p. 299-300.
[700] *Ibid.*, p. 300. Sur cet aspect, cf. S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 222-223.

être avant longtemps, sur l'appui d'un autre grand pays socialiste, le Parti devait établir le plan de la marche au socialisme sur la base presque exclusive des ressources du pays. La majorité avait traduit cette exigence dans la formule de « la construction du socialisme dans un seul pays » ; elle était pour Angelo Tasca la mieux à même de répondre aux problèmes posés par l'évolution des événements.

Elle ne signifiait pourtant pas à ses yeux une fermeture des perspectives révolutionnaires mondiales ni un repli sur l'Etat de la révolution. Au contraire, « la construction du socialisme dans un seul pays » se liait intimement au processus révolutionnaire des pays occidentaux. Elle troublait le répit dans lequel ils semblaient avoir trouvé temporairement refuge. De même, « assurer la continuité du développement des éléments socialistes dans l'économie russe, même indépendamment d'une rapide victoire du prolétariat en Occident [signifiait] maintenir au Parti russe une fonction révolutionnaire active »[701]. Rappelons la valeur mythique de la construction du socialisme en Russie pour Angelo Tasca : elle renfermait une force émotionnelle suffisamment forte pour mettre en mouvement les masses ouvrières des autres pays. Son adhésion à la formule du duumvirat était donc en cohérence avec l'ensemble de sa réflexion. Il démontrait l'étroite relation entre « construction du socialisme dans un seul pays » et révolution mondiale à l'aide de la pensée de Lénine. Pour ce dernier, l'édification du socialisme en Russie devait être le « point de départ »[702] de la révolution prolétarienne mondiale ; son optique était inverse de celle de Trotski, pour qui la révolution mondiale devait nécessairement précéder l'installation du socialisme en Russie. En invitant la direction du Parti russe à ne pas se placer en-dehors de « l'histoire mondiale » et en soulignant l'étroite dépendance de la construction du socialisme en Russie à l'égard de la révolution mondiale, Trotski se référait à une histoire mondiale unique, indifférenciée et abstraite. Au contraire, Lénine avait étudié la situation d'un point de vue concret et avait observé que l'évolution du monde ne procédait pas d'un seul mouvement unifié, mais consistait en « un processus inégal et composite ». La révolution ne pouvait donc marcher d'un même rythme dans tous les pays. Une telle conception impliquait la possibilité de la « victoire du socialisme dans un pays isolé » et selon Angelo Tasca, « de cette conception léniniste du développement révolutionnaire [résultait] la possibilité de construire

[701] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista – I », *art. cit.*, p. 300.
[702] *Ibid.*, p. 306.

le socialisme dans un seul pays »[703] : la formule du duumvirat s'inscrivait pour lui dans la fidèle continuité de la pensée de Lénine.

La construction socialiste russe n'était pas conçue par Angelo Tasca comme un isolement du reste du monde. Contrairement à ce qu'insinuait l'Opposition, elle n'avait rien d'une « robinsonnade », il ne s'agissait pas de tenter l'édification d'une économie nouvelle en comptant sur les seules ressources de la Russie, sans contact avec les autres pays. L'économie russe devait être indépendante, non isolée : dans cette nuance, nous décelons les prémisses de la réflexion d'Angelo Tasca sur les dangers de l'autarcie. Il jugeait nécessaire pour l'URSS de commercer avec les pays capitalistes. Elle devait s'insérer dans la division internationale du travail en en bouleversant les fondements : face aux Etats capitalistes en déliquescence, elle pouvait, par sa vitalité, s'imposer sur le marché mondial et « représenter dans l'histoire mondiale cet élément propulseur de la révolution prolétarienne »[704]. L'Etat soviétique ne devait plus se conformer aux schémas traditionnels du commerce international, selon lesquels la Russie exportait des matières premières et des produits agricoles, en échange de produits manufacturés. Les bolcheviks devaient rompre ce « cercle vicieux »[705] et orienter l'économie de leur pays vers une plus grande indépendance, reposant sur l'union de l'économie rurale et de l'économie industrielle : l'objectif n'était pas de réduire le volume des échanges commerciaux avec l'étranger, mais de modifier leur composition. Ceci impliquait une réorganisation volontariste de l'économie russe. Telle était la tâche première des dirigeants soviétiques pour édifier le socialisme dans leur pays.

Ils devaient d'abord résoudre le problème de l'« accumulation primitive », c'est-à-dire des capitaux nécessaires à cette réorganisation. Se trouvant après la Révolution dans l'incapacité de recourir aux investissements étrangers, la Russie ne pouvait compter que sur « l'accumulation à l'intérieur du pays »[706]. Angelo Tasca estimait, comme Boukharine, qui formula ses thèses à ce sujet contre celles de Preobrajenski, qu'elle supposait une « amélioration générale de la situation économique du pays »[707] et une élévation des revenus de la population, formée en Russie principalement par la paysannerie. S'appuyant tant sur l'analyse de Boukharine et sa formule « Enrichissez-vous », dont il mesurait les limites, que

[703] *Ibid.*, p. 303-304.
[704] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista – I », *art. cit.*, p. 309.
[705] *Id.*, « La costruzione socialista nella discussione russa – III », in *Lo Stato operaio*, novembre-décembre 1927, p. 1025.
[706] *Id.*, « La costruzione socialista – I », *art. cit.*, p. 296.
[707] *Id.*, « La costruzione socialista – III », *art. cit.*, p. 1036 (cf. aussi p. 1026). Sur la position de N. Boukharine, cf. S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 210.

sur celle de Lénine soutenant que pour développer l'industrie, il fallait commencer par l'agriculture, Tasca était convaincu que les capitaux nécessaires à l'industrialisation de la Russie ne pouvaient être trouvés que dans l'épargne, permise par une augmentation de la « *richesse générale* de la masse paysanne »[708]. L'accumulation socialiste ne pouvait procéder que d'une mise en valeur des campagnes pour en tirer les capitaux nécessaires à l'industrialisation. Il fallait associer activement les masses, en particulier rurales, au développement de l'industrie russe, non les pressurer. Dans une économie ne pouvant compter quasiment que sur ses seules ressources, le marché intérieur constituait en effet « le problème central ». Un développement de la consommation était indispensable à l'industrialisation. Aussi, la politique des prix assumait une fonction centrale. Alors que l'Opposition souhaitait maintenir des prix élevés pour accumuler les ressources nécessaires à l'industrie – faisant ainsi supporter à la paysannerie consommatrice l'essentiel des coûts de l'industrialisation –, la majorité du Comité central du PCUS, et Angelo Tasca avec elle, se prononçaient pour leur baisse. Elle contraindrait les industries à améliorer leurs techniques de production pour baisser leurs coûts et à se soumettre à l'« examen le plus rigoureux et le plus complet : celui du marché »[709]. Or, nous l'avons vu, pour Angelo Tasca, la capacité des industries d'Etat à s'imposer sur le marché constituait l'un des plus sûrs indicateurs de l'avancée sur la voie du socialisme.

Tous ces éléments convergeaient vers le problème le plus épineux pour les dirigeants soviétiques, les rapports entre industrie et agriculture. Aux yeux d'Angelo Tasca, qui rejoignait en cela aussi les idées défendues par Nicolas Boukharine[710], il n'y avait pas de contradiction entre développement de l'agriculture et industrialisation. Le plan économique unitaire nécessaire à la refonte socialiste de l'économie russe devait tendre vers un « développement harmonieux de l'industrie et de l'agriculture : son but [n'était] pas une industrialisation pure et simple, mais *une industrialisation liée aux besoins de l'agriculture et à la politique qui [tendait] à y faire prévaloir, avec le concours des masses paysannes, les éléments socialistes* »[711]. Le socialisme ne pourrait être édifié en URSS que par une alliance des ouvriers avec les paysans pauvres et moyens : il s'agissait de vaincre les koulaks sur le terrain économique, et non au terme de la lutte coercitive préconisée par l'Opposition. Telle était aussi la conviction de Lénine, estimait le communiste italien. La politique envers les

[708] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista – I », *art. cit.*, p. 296. Souligné dans le texte.
[709] *Id.*, « La costruzione socialista – III », *art. cit.*, p. 1033.
[710] S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 202-212.
[711] L. SERRA [A. TASCA], « La costruzione socialista – III », *art. cit.*, p. 1023. Souligné dans le texte.

campagnes constituait à ses yeux la clef de voûte de la construction du socialisme en Union soviétique ; elle contenait le remède aux problèmes soulevés par la tentative d'industrialisation d'un pays essentiellement agricole. En créant un débouché intérieur pour la production industrielle, le développement des campagnes associait étroitement agriculture et industrie et permettait de « faire participer les paysans à la "reconstruction" économique, mais aussi à l'"édification socialiste" »[712]. N'oublions pas que pour Angelo Tasca, la dictature du prolétariat devait permettre de gagner la population au socialisme et qu'il ne s'agissait pas de réprimer mais de convaincre. L'alliance ouvriers-paysans pauvres et moyens – forgée dans la guerre civile, il fallait maintenant lui donner un caractère plus solide –, « l'union de l'économie industrielle et de l'économie rurale » répondaient à cet objectif. Pour conjurer le danger que les paysans, en s'enrichissant, ne rétablissent peu à peu le capitalisme, Angelo Tasca préconisait comme Boukharine leur organisation dans des structures coopératives, qui les lieraient étroitement à l'économie socialiste. La coopération permettrait de canaliser vers le socialisme l'énergie et le produit de la petite propriété, de développer l'économie rurale et conséquemment l'industrialisation, en « évitant la phase capitaliste »[713] de la croissance de l'économie russe, dans le sens où celle-ci ne se ferait pas sous l'égide de la bourgeoisie, mais sous celle de la classe ouvrière et pour elle.

Nous retrouvons la dernière formule de Lénine : industrie d'Etat et coopération, pour la réalisation du socialisme intégral. C'est donc dans un esprit qu'il voulait fidèle à la pensée de Lénine et qu'il retrouvait dans les thèses alors défendues par Staline et Boukharine, qu'Angelo Tasca examina en 1927 les problèmes de la construction du socialisme en Russie. Il réfutait au contraire explicitement les idées de la gauche soviétique. Ses positions le rapprochaient de celles de Boukharine, qui étaient encore à ses yeux celles de l'ensemble de la majorité du Comité central du PCUS. Au début de l'année, Pierre Pascal observa qu'il ne prenait manifestement pas toute la mesure des difficultés dans lesquelles se débattait la Russie – difficultés économiques, attitudes des paysans à l'égard du pouvoir notamment – et conservait encore beaucoup d'illusions sur l'état intérieur du PCUS : il se refusait « visiblement à croire » que celui-ci n'était désormais composé pour l'essentiel que de

[712] *Id.*, « La costruzione socialista – I », *art. cit.*, p. 297.
[713] *Id.*, « La costruzione socialista – III », *art. cit.*, p. 1029-1030. Cf. aussi S. COHEN, *N. Boukharine, op. cit.*, p. 229-230

personnes en quête d'avantages matériels[714]. Angelo Tasca n'eut vraisemblablement pas, sur le moment, pleine connaissance des dissensions qui y surgirent à la fin de 1927[715].

3.3. La rupture avec le PCd'I et l'Internationale communiste (1928-1929)

> « A la rupture avec le Parti, nous y sommes arrivés, il me semble que nous pouvons le confesser sans fausse pudeur, chacun à sa manière, et presque tous de la pire des manières, j'entends, sans une belle déclaration comme nous pourrions en écrire une maintenant. Non, l'acte de libération, dont aujourd'hui nous nous vantons, nous l'avons au contraire accompli plus ou moins à contrecœur et confusément, pour des motifs occasionnels, parfois futiles, pour des problèmes de tactique, pour des dissensions d'évaluation, en nous berçant peut-être de l'illusion d'être, nous, les vrais communistes. Ce n'est que plus tard, en regardant derrière nous, que nous nous sommes convaincus de l'absolue nécessité de la séparation et de la maturation intérieure qui ne permettait plus de la proroger. »
>
> Ignazio SILONE, *Uscita di sicurezza*

Les éléments du désaccord qui menèrent à la rupture d'Angelo Tasca avec le mouvement communiste se trouvent déjà esquissés dans sa réflexion des années 1926-1928 : durant l'hiver 1928-1929, il développa jusqu'à leurs ultimes implications ses raisonnements antérieurs. Au plus fort de la crise puis plus tard, il tint à marquer la continuité entre les positions prises à Moscou et celles soutenues auparavant dans la direction du PCd'I. Dans son important rapport de février 1929, exposant aux membres du Comité central du PCd'I les motifs de son désaccord avec la politique de l'IC, il fit souvent référence à ses écrits dans *Lo*

[714] P. PASCAL, *Russie 1927*, *op. cit.*, p. 28-29. A. Tasca était très lié à P. Pascal (1890-1983) et à sa famille, qu'il rencontra vraisemblablement lors d'un séjour à Moscou au début de 1927. Catholique, devenu communiste pendant son séjour en Russie comme attaché militaire et grand connaisseur de la Russie, P. Pascal travaillait alors à l'Institut Marx-Engels. Il revint en France au printemps 1933, le jour même où son beau-frère, V. Serge, et sa belle-sœur furent arrêtés en Russie. Il enseigna ensuite les langues orientales à l'Université (*DBMOF*). A. Tasca se rendait souvent chez lui lors de ses séjours à Moscou pour « s'étendre sur le divan » et discuter amicalement (cf. l'évocation de V. Serge : V. SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques. 1908-1947*, Paris, Robert Laffont, 2001, p. 727, ainsi que P. PASCAL, *Russie 1927*, *op. cit.*, p. 15 et 28-29 et AT, Corrisp., fasc. 300).

[715] S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 330.

Stato operaio de 1927 sur la construction du socialisme en Russie. Au moment de son éloignement du Parti communiste, se rappela-t-il ensuite, « quelqu'un observa, avec raison, que si on avait lu attentivement ces articles, on aurait senti une odeur d'hérésie »[716]. Ce besoin de souligner la cohérence de ses idées explique aussi, en partie, son choix, atypique dans une organisation communiste où – Togliatti le dit quelques mois plus tard – « les hommes ne comptent pas »[717], d'ajouter à son rapport un post-scriptum retraçant son parcours politique.

On présente généralement la rupture d'Angelo Tasca avec le PCd'I et l'IC comme consécutive à la crise du Parti communiste allemand à la fin de 1928[718]. Si les luttes dans la direction de la KPD et leurs répercussions dans le Comintern cristallisèrent le désaccord du communiste italien, elles n'en furent pas la cause unique. Elles révélèrent les premiers éléments d'une évolution plus profonde amorcée depuis quelques mois. Se penchant, vraisemblablement à la fin de 1927, sur les « affaires du parti russe et de l'Internationale », dont il faisait dépendre « tout l'avenir de la révolution mondiale », il nota :

> « Les problèmes qui planent requièrent de nouveaux piliers et, peut-être, de nouvelles fondations. A repenser totalement ces problèmes il y a eu en moi jusqu'à présent une certaine réticence, une résistance qui naît de la crainte d'obéir, dans une révision, à des mobiles pas tout à fait désintéressés, au travail sourd de la fatigue ou du découragement. »[719]

Angelo Tasca constata ainsi que les critères suivant lesquels il s'était jusqu'alors orienté pour juger des problèmes du mouvement communiste russe et international – une progression tendancielle vers le socialisme en Russie et le maintien de « l'unité organique du Parti » – ne suffisaient plus « à eux seuls pour soutenir tout le poids de l'édifice »[720]. Il lui chercha une autre assise ; nous l'avons dit, il la trouva alors dans l'exemple de la construction du socialisme amorcée en Russie. A Moscou, à la fin de 1928, il se convainquit que la politique sur le point de triompher dans l'Etat soviétique et dans l'IC menaçait cette construction même. Le fait que la deuxième partie du rapport au CC du PCd'I du 28 février

---

[716] A. TASCA, « La direzione clandestina », *art. cit.*. Cf. aussi M. CANTAMUTTO, « Il capitalismo di Stato », *art. cit.*, p. 62.
[717] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 959. P. Togliatti prononça ces mots au sujet d'A. Tasca, au X[e] Plénum de l'Exécutif de l'IC en juillet 1929 dont les dirigeants critiquaient l'attitude, trop tendre à leur goût, du PCd'I envers A. Tasca.
[718] On peut suivre au plus près les étapes de la crise dans le Parti italien et le « cas Tasca », in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 512-968. Cf. aussi P. SPRIANO, *Storia del PCI – II*, *op. cit.*, p. 181-229 et *Id.*, « L'esperienza di Tasca a Mosca e il "socialfascismo" », in *Studi storici*, janvier-mars 1969, p. 46-82 ; F. ORMEA, *Le origini dello stalinismo nel PCI. Storia della "svolta" comunista degli anni Trenta*, Milan, Feltrinelli, 1978, p. 88-153. Sur la crise dans le Parti allemand et ses répercussions dans l'IC, cf. aussi P. BROUE, *Histoire de l'IC*, *op. cit.*, p. 485-490.
[719] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 153. Cf. aussi S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 80-83.
[720] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 153.

1929, consacrée aux « problèmes de la construction socialiste en Russie », soit beaucoup plus longue que chacune des deux autres, est à cet égard révélateur. S'il jugeait toujours la situation mondiale objectivement mûre pour la révolution, les éléments subjectifs lui paraissaient faire défaut et la source d'où ils auraient dû jaillir semblait sur le point de se perdre dans une fausse direction. L'analyse du capitalisme mondial et l'expérience socialiste russe furent donc au cœur des discussions qui menèrent Angelo Tasca hors des rangs de l'IC.

Revenons brièvement sur les faits. En l'été 1928, depuis un an et demi, Angelo Tasca se trouvait pleinement associé à la direction du PCd'I. Sans qu'il y eut pourtant toujours avec les autres dirigeants « une pleine identité de vues »[721], la plupart des divergences semblaient aplanies. Il participa en dirigeant à part entière, non en tant que représentant d'une minorité de « droite » n'existant plus officiellement, au VI[e] Congrès de l'IC. Ce congrès, dont l'atmosphère pesante se ressentait de la lutte sourde engagée entre les partisans de Staline et de Boukharine, devait permettre, selon le souhait de ce dernier, de donner un nouveau programme à l'IC ; Angelo Tasca fut désigné dans la commission chargée de l'élaborer. En accord avec la délégation italienne, il y présenta plusieurs observations – nous évoquerons certaines d'entre elles –; peu furent suivies. Le PCd'I, par la voix de Palmiro Togliatti, tint une attitude critique vis-à-vis du régime intérieur des partis communistes et du Comintern, et inclina plutôt vers les idées de Boukharine – notamment pour son analyse du capitalisme. Malgré son insatisfaction, Angelo Tasca adopta les conclusions du congrès, comme le reste de sa délégation[722], mais dans un esprit différent selon Giuseppe Berti : alors que Palmiro Togliatti poussa ses critiques jusqu'à une limite lui paraissant infranchissable, Angelo Tasca les perçut comme l'amorce d'un nouveau développement[723].

A l'issue du VI[e] Congrès, Angelo Tasca fut choisi par la direction de son parti pour le représenter auprès de l'IC[724]. Il devint membre du Présidium, de l'Exécutif et du secrétariat de celle-ci, accéda à la direction du secrétariat chargé des pays latins et forma, avec Joseph Piatnisky et Walter Ulbricht, la « petite commission » prenant les décisions les plus

[721] A. TASCA, « La direzione clandestina », *art. cit.*. Cf. aussi notamment A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 106 ; G. BOCCA, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 137-139.
[722] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 16 janvier 1929, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 661-662. Cf. aussi la lettre du 3 janvier 1929, in *Ibid.*, p. 630.
[723] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 26 novembre 1928, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 570.
[724] L'interprétation de ce choix de P. Togliatti, qui a pu apparaître curieux, a été très discutée ; nous ne pouvons ici nous arrêter longuement sur ce problème. Cf. notamment I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, Florence, Vallecchi, 1965, p. 103-104, ainsi que son interprétation légèrement différente in G. BOCCA, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 163-164 ; P. SPRIANO, *Storia del PCI – II*, *op. cit.*, p. 185 ; F. ORMEA, *Le origini dello stalinismo nel PCI*, *op. cit.*, p. 94-95 et 98.

importantes. Arrivé à Moscou en octobre, il fut immédiatement amené à se prononcer sur les événements qui agitaient le Parti allemand et avaient appelé une réaction très discutée de l'Exécutif de l'IC, en l'absence de plusieurs de ses membres importants, notamment Nicolas Boukharine et Jules Humbert-Droz. La lutte ouverte contre la « droite » communiste venait d'être engagée. Craignant que la décision du Comintern n'avalisât les pratiques délétères en vigueur dans la direction de la KPD, Angelo Tasca décida de s'abstenir lors de tout vote concernant la question allemande. Ce faisant, « il outrepassa déjà les limites que les méthodes de direction de l'IC consentaient alors »[725]. Convaincu qu'on ne lutterait efficacement contre l'action fractionnelle de la « droite » qu'en lui enlevant toute raison d'être, qu'en associant plus étroitement les dissidents à la vie du Parti – comme l'avait fait le PCd'I avec d'autres comme avec lui-même – il se refusait à cautionner des résolutions n'ambitionnant que leur écrasement : « Je veux la conversion et non la mort du pécheur, c'est là le fond de mon "conciliatorisme" vis-à-vis de la droite, comme de la gauche »[726], expliqua-t-il ironiquement à propos du travail syndical. En désaccord également avec la politique syndicale de la KPD et l'action du Comintern vis-à-vis de plusieurs partis communistes, il élargit rapidement le cadre de sa critique. En décembre, elle finit par concerner tout le cours de l'IC et l'interprétation officielle donnée par les partisans de Staline des analyses et des décisions du VI^{e} Congrès. Angelo Tasca sentait, peut-être encore confusément, qu'un « nouveau cours », faisant la part belle aux idées de la « gauche » du mouvement communiste, était en train de s'imposer. Alors qu'il avait jusque-là cherché à garder une position équilibrée dans les luttes déchirant le Parti allemand, il commença à voir dans ce triomphe subreptice de la « gauche », par lui si critiquée[727], le principal danger qui menaçait le mouvement communiste. Car la « droite »

[725] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 531 ; cf. aussi P. SPRIANO, *Storia del PCI – II*, *op. cit.*, p. 188-189 et F. ORMEA, *Le origini dello stalinismo del PCI*, *op. cit.*, p. 102, ainsi que, pour la présentation de ces instances, S. WOLIKOW, « L'Internationale communiste 1919-1943 », in J. GOTOVITCH, M. NARINSKI (dir.), *Komintern : l'histoire et les hommes. Dictionnaire biographique de l'Internationale communiste en France, en Belgique, au Luxembourg, en Suisse et à Moscou (1919-1943)*, Paris, Editions de l'Atelier, 2001, p. 21.

[726] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 606. Ce discours devant le Présidium de l'IC est associé à un projet de résolution d'A. Tasca portant la date du 24 décembre 1928 ; ce discours semble en réalité antérieur à cette date, la question allemande ayant été close à la réunion du Présidium de l'IC le 19 décembre (cf. à ce sujet S. BAHNE (dir.), *Archives de Jules Humbert-Droz – III. Les partis communistes et l'Internationale communiste dans les années 1928-1932*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1988, p. 686).

[727] Cf. notamment A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 31 octobre 1928, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 526. Nous avons fait allusion aux critiques d'A. Tasca à l'opposition trotskiste dans les discussions sur la construction du socialisme en Russie. Cf. aussi son commentaire aux lettres de P. Pascal à B. Souvarine et d'A. Nyn à J. Maurìn qu'il était chargé de transmettre à leurs destinataires à son retour en France, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 650-653. Selon P. Spriano, « ses jugements sur [le trotskisme] sont […] âpres, parfois franchement hargneux » (P. SPRIANO, *Storia del PCI – II*, *op. cit.*, p. 195). Notons cependant qu'A. Tasca aida matériellement, quand il le put, des personnalités que leur situation d'oppositionnel mettait en difficulté, le plus souvent en transmettant leur courrier ou des colis.

exprimait, bien que d'une façon fautive, un sain besoin de reprendre contact avec les masses, étranger en revanche à la majorité imprégnée de gauchisme de la KPD :

> « Manière erronée, je le répète, *mais avec cela la droite reste moins éloignée du léninisme que l'actuelle majorité*, je l'affirme sans hésiter, laquelle *ignore le problème*. Dans la droite il y a une déviation, dans la "gauche" il y a une insuffisance organique ; on peut remédier à la première moins difficilement qu'à la seconde. »[728]

A la mi-décembre, pressentant que le « désaccord [n'était] pas remédiable, et se [reproduirait] pour toutes les questions futures »[729], et avertissant ses camarades italiens qu'il ne pourrait faire taire sa conscience, Angelo Tasca demanda à être remplacé. Voyant la situation s'envenimer de façon alarmante, Palmiro Togliatti se sépara de lui brutalement. Attaqué avec Jules Humbert-Droz par Staline et ses comparses au cours d'une séance « historique »[730] du Présidium du Comintern le 19 décembre, privé de l'appui de son Parti, le représentant du PCd'I fut rappelé et invité à exposer les positions prises par lui à Moscou. Il présenta un long rapport au Comité central du PCd'I à la fin de février 1929. Ce document, où l'on a vu la manifestation d'une « opposition désormais totale »[731] au « nouveau cours » de l'IC, synthétise ses critiques selon trois axes : la politique du Comintern dans la question allemande, les problèmes de la construction du socialisme en Russie et ceux de l'Internationale. Ceux-ci contiennent les trois principales motivations que nous allons maintenant exposer.

---

[728] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 14 décembre 1928, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 579. Souligné dans le texte original. Sur la formation d'une opposition de « droite » – à laquelle A. Tasca ne peut être rattaché purement et simplement – dans le mouvement communiste international et la lutte engagée contre elle en 1928-1932, cf. P. BROUE, *Histoire de l'IC*, *op. cit.*, p. 480-521 ; M. DREYFUS, « Le mouvement communiste international et ses oppositions (1920-1940) », in *Communisme*, n°5, 1984, p. 14-17.

[729] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 14 décembre 1928, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 583-584.

[730] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 20 décembre 1928, in *Ibid.*, p. 596. Cf. aussi le récit, sans doute sur certains points, sinon fantaisiste, du moins inexact – il nous paraît douteux qu'A. Tasca fût arrivé « tout sourire » à une discussion s'annonçant difficile, alors même que la nervosité et la tension de tous les autres participants était palpable –, d'H. Barbé, alors représentant du PCF auprès de l'IC : H. BARBE, « Stalin and the "Rebellion" of Tasca and Humbert-Droz », *art. cit.*, p. 217-233. Le discours de Staline fut ensuite publié dans le presse de l'IC : « La stabilisation capitaliste, les luttes de classe du prolétariat et le PCA », in *La Correspondance internationale*, 9 janvier 1929, p. 13-16.

[731] C. RAVERA, *Diario di trent'anni*, *op. cit.*, p. 424. Cf. aussi, dans un esprit un peu plus objectif, P. SPRIANO, *Storia del PCI – II*, *op. cit.*, p. 195-196.

3.3.1. La conception du Parti

Engagé sur les problèmes du Parti allemand, le conflit finit par concerner des aspects de plus en plus larges, ce qui démontre que cette rupture décisive dans la biographie d'Angelo Tasca fut le résultat de désaccords profonds. Moins d'un mois après l'éclatement de la crise dans la KPD, il prit « conscience [qu'étaient] en jeu, peut-être pour longtemps, les intérêts de notre révolution » ; il parla aussi des « valeurs fondamentales de notre mouvement »[732]. Il limita d'abord ses critiques au régime intérieur du Parti allemand et du Comintern ; en quelques semaines, elles touchèrent des questions politiques – non plus seulement d'organisation – beaucoup plus vastes. Après quelques temps à Moscou, il dénonça le mode de fonctionnement de l'IC, l'opportunisme, la routine et l'orthodoxie béate qui y régnaient : le groupe dirigeant supposé former « l'état-major de la révolution mondiale » n'était pas à la hauteur de sa tâche[733]. Angelo Tasca tenta de démonter les mécanismes intellectuels de ce système et de comprendre par quels vices de raisonnement, devenus de règle, on en arrivait au centre du Comintern à abdiquer la « logique [la plus] élémentaire », à perdre, insensiblement et alors même qu'on partait d'« éléments de vérité », tout contact avec la réalité. Toute analyse était réduite en formules presque incantatoires par « un processus successif de simplification, de mécanisation, de squelettification [*sic*] par lequel ce qui liait au moins partiellement la formule initiale à la réalité [disparaissait], et il ne [restait] plus qu'une erreur grossière, au nom de laquelle il [fallait] jurer »[734]. Par cette dénonciation de la pétrification du raisonnement, Angelo Tasca renouait avec sa perception de la pensée comme processus vivant. On tendait à figer les idées dans des formules absolues et définitives, alors même que la politique communiste était expérimentale, mobile, en renouvellement constant. Particulièrement parmi les jeunes communistes formés à Moscou, on abandonnait tout raisonnement dialectique pour de purs sophismes, répétés sans penser. Tout cela était bien loin des pensées de Marx et de Lénine qui faisaient place dans le Comintern à une nouvelle

[732] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 4 novembre 1928, *cit.*, p. 533.
[733] Pour les critiques concernant le fonctionnement de l'IC, cf. A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 5 décembre 1928, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 576-577 ; A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 26 décembre 1928, in *Ibid.*, p. 612 et surtout la critique d'ensemble contenue dans son rapport (*Annali* 1966, *op. cit.*, p. 774-777). Concernant le jugement sur la qualité du travail du Comintern, cf. aussi ses commentaires aux deux projets de lettres, ouverte et réservée, du Présidium de l'IC au PC allemand examinés en décembre 1928 : A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 18 décembre 1928, in *Ibid.*, p. 595 et 601-602.
[734] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 3 janvier 1929, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 632. J. Humbert-Droz semblait faire le même constat, lorsqu'il affirmait : « On travaille ainsi non sur la réalité, mais sur une caricature de la réalité » (déclaration de J. Humbert-Droz au Présidium de l'IC, 19 décembre 1928, in S. BAHNE, *Archives de J. Humbert-Droz - III*, *op. cit.*, p. 137).

« scolastique » et à un « nominalisme » semblables à ceux qui faisaient rage chez les ecclésiastiques dépeints par Pascal dans *Les Provinciales*[735]. L'usage d'un jargon dépourvu de sens, le jeu sur les formules, les qualificatifs accolés à des termes précis pour les vider de leur sens, la chasse obsessionnelle aux déviations de « droite » et de « gauche » finissaient par éclipser l'analyse et la réflexion. La pensée elle-même disparaissait des rangs de l'IC, au profit d'énoncés superficiels. Une telle atmosphère, de telles habitudes de travail ne pouvaient pas ne pas se répercuter sur la ligne politique que l'Internationale était chargée de définir.

Aux yeux d'Angelo Tasca, les problèmes de fonctionnement des partis communistes ne pouvaient en effet être considérés séparément des questions politiques. Un parti organisé selon un mode sectaire finissait inévitablement par perdre tout lien avec les masses qu'il était censé représenter. Le mauvais « régime intérieur » d'un Parti reflétait une politique erronée, provenait d'un substrat idéologique malsain. A la fin de décembre 1928, dans un brusque revirement, le secrétariat du PCd'I sépara les deux problèmes en affirmant la primauté des problèmes politiques sur les questions organisationnelles, suggérant qu'il n'y avait plus lieu de s'appesantir sur les secondes. Comme l'a relevé Giuseppe Berti, la séparation entre le PCd'I et Angelo Tasca se fit sur ce point[736]. En réponse, ce dernier réaffirma et précisa le lien unissant problème politiques et organisationnels :

> « La corruption des critères de régime intérieur a atteint partout un tel degré, qu'elle s'est transformée en qualité, c'est-à-dire qu'elle est devenue un problème *politique*, le problème politique aujourd'hui dominant sur tous les autres, sans une solution juste et intégrale duquel il n'est possible de résoudre aucun des autres problèmes politiques qui se posent face à l'IC. […] Ce n'est donc pas une erreur de considérer comme un problème spécifique le problème du régime intérieur, pourvu qu'on le considère *comme un problème politique*. […] il y a un lien idéologique étroit entre la manière de concevoir le régime intérieur d'un Parti communiste et le concept de la *nature* du Parti lui-même, de ses rapports avec le reste de la classe ouvrière, etc. »[737]

[735] AT, cahier n°4 : [janvier-février 1929], p. 12 ; cf. aussi AT, cahier n°3 : [octobre 1928-janvier 1929], p. 101 (le texte auquel nous faisons référence ici semble dater de décembre 1928).
[736] P. Togliatti à A. Tasca, [s. l.], 27 décembre 1928, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 613 et 616 ; cf. aussi p. 705. Ce revirement avait cependant été amorcé, de manière discrète, encore incertaine et à vrai dire un peu contradictoire – à quelques lignes d'intervalle, Togliatti affirmait à la fois la nécessité de faire primer les questions politiques sur les problèmes d'organisation et le caractère inséparable de ces deux aspects –, par P. Togliatti dès sa lettre à A. Tasca du 17 décembre 1928, qui avait toutefois encore pu apparaître à ce dernier comme une déclaration de soutien à ses positions (cf. *Ibid.*, p. 589-591 et le commentaire de G. Berti, p. 614).
[737] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 30 décembre 1928, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 624-624.

La position d'Angelo Tasca sur les problèmes d'organisation émanait donc de sa conception du Parti. Il la voulait strictement léniniste ; elle reprenait aussi des idées défendues par lui avant même de connaître les thèses de Lénine. Nous avons vu déjà l'importance qu'elle avait eue dans ses discussions avec la majorité du PCd'I en 1922-1924. Pour Angelo Tasca, le Parti groupait, en pays capitaliste, la partie de la classe ouvrière ayant acquis la conscience de sa situation et une méthode d'analyse de la société pour la guider dans sa lutte d'émancipation. Cette conception, conforme à ses idées des années 1912-1915, pouvait facilement rejoindre celle du Parti comme avant-garde de la classe ouvrière. Ce caractère d'avant-garde exigeait du Parti la plus grande homogénéité et la plus grande unité. En vertu de cette exigence politique d'unité, le fractionnisme, d'où qu'il vînt, de gauche comme de droite, de la minorité comme de la majorité, devait être combattu sans faiblir : Angelo Tasca détermina ses prises de position sur la question allemande en partie à partir de ce critère, qui l'avait déjà guidé dans ses attaques contre l'opposition de Trotski, Zinoviev et Kamenev. La « santé » du Parti, en particulier de son groupe dirigeant, prenait une importance décisive ; elle ne relevait plus de problèmes strictement organisationnels, mais bel et bien politiques. Ils devaient être réglés selon un fonctionnement sain, conciliant démocratie interne et discipline, suivant les principes du centralisme démocratique : la démocratie interne, c'est-à-dire l'association des minorités à la direction du Parti dans l'intérêt de l'ensemble de l'organisation, conduisait plus sûrement les dissidents à se conformer à sa discipline qu'une lutte sourde et acharnée à leur encontre, menée dans un esprit de fraction. Selon Angelo Tasca, « sans équivoque possible », Lénine entendait la discipline dans les Partis communistes comme « force de mobilisation permanente et consciente de toutes les énergies du Parti sur une juste ligne politique […,] c'est-à-dire une force centripète, non centrifuge ; de consolidation, non de désagrégation »[738].

La préoccupation du Parti devait rester celle de gagner au communisme la majorité de la classe ouvrière. En s'inspirant de Marx, Angelo Tasca concevait ainsi le Parti communiste « comme [le] Parti politique de la classe ouvrière, ou plutôt comme [la] classe ouvrière organisée en Parti […où confluait] le mouvement politique de la classe ouvrière, c'est-à-dire le mouvement qui [tendait] à réaliser les intérêts *communs* et *intégraux* »[739]. Il était indispensable de maintenir un contact avec les masses, parce qu'il y avait « une identité de

[738] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 706. L'importance de cet aspect est soulignée par S. SOAVE, « Tasca e il PCd'I », *art. cit.*, p. 49.
[739] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 459. Souligné dans le texte

sort entre les masses et le Parti »[740], ainsi qu'il le soutint encore en 1926 en polémique avec Amadeo Bordiga, puis plus tard, en s'appuyant sur Lénine. Il reprenait donc ici les idées qu'il avait défendues dans les années précédentes sur ce problème.

Mais, peu avant son arrivée à Moscou, Angelo Tasca décela une différence fondamentale entre sa conception du Parti et celle de la direction stalinienne. Lors des discussions sur la tactique électorale du Parti communiste français, Staline avait vu « la chose sous l'angle du compromis, utile au "Parti", [lui] sous celui des intérêts généraux de la classe ouvrière, où [résidait] la vraie et durable "utilité" pour le Parti ; les deux critères ne [pouvaient] pas se rejoindre »[741]. Une tactique concernant l'ensemble du prolétariat ne devait pas être définie exclusivement en fonction des problèmes internes du Parti. Celui-ci était pour Angelo Tasca l'instrument de l'émancipation de la classe ouvrière, qui lui donnait sa raison d'être : ce rapport semblait inversé pour les dirigeants staliniens. Grâce au Parti, le mouvement ouvrier passait des luttes purement économiques – « trade-unionistes », disait Lénine dans *Que faire ?* dont Angelo Tasca s'inspirait directement – à la lutte politique – « sociale-démocrate » – pour son émancipation : il devenait socialiste. Ce « développement de l'économie à la politique », par lequel le prolétariat évoluait de luttes purement « défensives » à une attitude « offensive », se produisait par une action du Parti « *du dehors* », conjointement avec une évolution « *à l'intérieur même* » de la classe ouvrière. Tout en se référant à la pensée de Lénine, Angelo Tasca renouait avec des idées soutenues par lui-même depuis longtemps. Il s'agissait d'amorcer et d'accompagner la maturation intérieure de chaque ouvrier et de l'ensemble du mouvement :

> « [le mouvement ouvrier], par la pression de son avant-garde, qui en anticipe idéalement les développements, subit une modification de nature, qui ne s'opère jamais "spontanément", qui exige une action intelligente, infatigable de la part du Parti politique qui regroupe cette avant-garde et œuvre au sein de la classe *en révolutionnant* les esprits et les têtes. »[742]

L'action du Parti ne pouvait venir se plaquer artificiellement sur la classe ouvrière mais devait toujours provenir « des expériences du mouvement ouvrier ». Pour autant le passage de l'économie à la politique ne se faisait pas dans une « continuité pure et rectiligne », presque naturellement, mais par un « saut » : il requérait une intervention volontariste du Parti – elle ne serait cependant pas étrangère à la classe ouvrière, puisqu'il en

[740] Commission politique du III[e] Congrès du PCd'I, 20 janvier 1926, in *Ibid.*, p. 244.
[741] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 511 (26 septembre 1928). Cf. aussi S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 117.
[742] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 3 janvier 1929, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 631. Souligné dans le texte.

était l'expression – pour dépasser le caractère seulement économique des luttes ouvrières et leur donner une dimension politique. Le communiste italien rejetait le déterminisme qu'il discernait dans l'interprétation, de plus en plus dominante dans l'IC, des luttes économiques, dissimulant « sous une phraséologie "radicale" un "économisme" spécifique, c'est-à-dire une conception classiquement opportuniste »[743]. En misant sur des mécanismes économiques, devant infailliblement déboucher sur la révolution politique, on vouait le Parti à l'immobilisme et on condamnait la révolution. Angelo Tasca proclamait la fonction volontariste du Parti :

> « Pour notre compte nous croyons et nous ne nous lasserons jamais de répéter que sans l'intervention des Partis communistes les luttes économiques ne se transformeront jamais – sur le plan général – de défensives en offensives, n'embrasseront pas des masses de plus en plus larges et de plus en plus combatives, ne prendront pas le caractère "politique", dont on prétend qu'il puisse être cueilli comme un fruit mûr de l'arbre de la situation objective. »[744]

3.3.2. Les perspectives de la révolution

Le problème de l'ajustement entre éléments objectifs et subjectifs fut au cœur du désaccord d'Angelo Tasca avec le nouveau cours stalinien. C'est à partir de ce problème qu'il avait amorcé sa réflexion sur les perspectives révolutionnaires mondiales au début de 1928. Durant l'été, au VI[e] Congrès, il occupa une place importante dans ses observations sur le projet de programme de l'IC. On y avait pris en compte seulement « les contradictions objectives de la structure économique » et négligé en revanche tout ce qui concernait le « rassemblement et [la] maturation politique du prolétariat »[745]. Plus tard, au Comintern, il revint sur cette lacune. Il ne s'agissait pas d'un désaccord sur une interprétation conjoncturelle de la situation mondiale. Derrière lui, on retrouve un ensemble d'idées beaucoup plus ancien et beaucoup plus large. Il recouvrait, d'abord, sa conception du marxisme. Dans la continuité des réflexions de sa jeunesse, Angelo Tasca refusait de le réduire à l'analyse des conditions matérielles données de la société capitaliste : il rejetait tout économisme et, à travers lui, une interprétation purement déterministe du marxisme. Il valorisait au contraire la dimension

[743] *Ibid.*, p. 631-632 et 694.
[744] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 694.
[745] *Ibid.*, p. 464.

subjective du socialisme. « *La description doit compléter l'analyse* » : en d'autres termes, la froide analyse de l'économie ne suffisait pas à nourrir le mouvement révolutionnaire, il fallait y adjoindre la compréhension de l'état d'esprit des populations que l'on voulait mobiliser. La seconde n'excluait pas la première – il ne voulait pas substituer mais « compléter » –, elles étaient au contraire liées et nécessaires l'une à l'autre.

> « Il est important de savoir que 83,7% des propriétaires sont des paysans pauvres, mais il ne l'est pas moins de connaître *ce que pense cette masse de paysans, comment cette masse voit sa situation, comment elle imagine en sortir et l'améliorer, comment – si son état est celui d'une misère sans horizon – il est possible de la transporter vers des formes de lutte répondant à la situation générale et aux intérêts de la révolution*. Se mettre dans le cerveau et dans l'esprit d'un paysan pauvre, "essayer" ses yeux, ou les "lunettes" déformantes de ses préjugés. Voilà une condition sans laquelle aucun travail fructueux n'est possible pour les communistes. […] Dans chaque couche sociale, s'exprime une "philosophie" particulière, rudimentaire, mais qui en constitue l'"humanité", qui est l'élément de délimitation d'un côté et de référence de l'autre, par et avec le reste de la Société (Etat, autres classes sociales, etc.) ; connaître cette "philosophie", la comprendre est *jusqu'à présent le point de départ et de prise de notre action politique.* »[746]

Aux yeux d'Angelo Tasca, le marxisme embrassait tous les aspects de la réalité et les liait dans une analyse complexe, bien éloignée des déformations économistes réduisant le marxisme « à sa plus simple, à sa plus simpliste expression », si fréquentes dans les rangs de l'IC. Il ne suffisait pas de « décomposer » la société pour en retrouver l'infrastructure économique, il s'agissait de restituer « toute la richesse et la complexité de la vie sociale »[747]. C'était aussi l'aspiration d'Antonio Labriola, dans l'œuvre duquel Angelo Tasca s'était replongé depuis plusieurs mois, pour préparer l'appareil de notes accompagnant les lettres du philosophe napolitain à Friedrich Engels publiées par *Lo Stato operaio* entre 1927 et 1930. S'il n'est pas toujours mentionné, ses idées semblent avoir été très présentes alors dans les méditations d'Angelo Tasca et avoir constitué un fil directeur pour sa réflexion sur le marxisme. Un passage d'une lettre à Piero Sraffa, où il exposait, à l'automne 1927, ses projets intellectuels, nous renseigne plus précisément :

> « Il me trotte dans la tête un vague projet d'étude sur la pensée philosophique de Labriola, qui me permettrait de faire passer quelques idées sur le *matérialisme historique* que je couve depuis les temps de mes premières amours avec la philologie. De la même manière, il me

[746] AT, cahier n°3 : [octobre 1928-janvier 1929], p. 169-170. Souligné dans le texte.
[747] *Ibid.*, p. 168-169.

plairait d'avoir du temps pour rassembler un précis des *trois* livres du *Capital*, en en rendant la matière non par une définition et une analyse, mais par un procédé *descriptif*, c'est-à-dire en refaisant tout le processus historique concret de la formation de la société capitaliste et *en décrivant* son mécanisme de production et d'échange, une façon de donner au *Capital*, même formellement, son vrai caractère, de reconstruction du processus génétique de la société capitaliste, de son dynamisme économique. Ce serait la seule façon de faire arriver à de larges couches de lecteur la substance de cette œuvre, et ce serait aussi rendre Marx à Marx. »[748]

Cet extrait indique plusieurs caractéristiques de l'approche du marxisme d'Angelo Tasca. Lui-même y suggérait le poids de sa formation intellectuelle et la persistance des interrogations éveillées par le climat intellectuel dans lequel elle advint. Sa réflexion se centrait sur le matérialisme historique, question essentielle pour un homme sensible au renouveau de l'idéalisme. En ce domaine, c'est avec la réflexion d'Antonio Labriola qu'il semblait se sentir le plus en accord ; il est probable que le philosophe napolitain lui apparut alors comme celui qui avait le mieux su comprendre l'unité de la réalité matérielle et des idées. Angelo Tasca se proposait d'aborder le *Capital* selon la méthode « génétique », que l'on sait propre à la pensée de Labriola[749], pour restituer l'évolution de la société capitaliste : l'intention de « décrire », non d'« analyser » cette évolution relevait d'une démarche historiciste, qu'il jugeait la plus fidèle à l'enseignement de Marx, et il nous semble que l'on peut y reconnaître l'influence d'Antonio Labriola[750]. Cette méthode descriptive et « génétique » permettait de restituer la richesse de la réalité, dans ses éléments matériels comme dans ses aspects subjectifs. En proposant, au VI[e] Congrès de l'IC, d'inclure dans le programme un chapitre retraçant « l'histoire sociale de la phase capitaliste proprement dite et de la phase impérialiste »[751], le communiste italien répondait au besoin de reconstituer la genèse du capitalisme, pour n'en pas donner une analyse appauvrie parce qu'unilatéralement économique. Notons enfin qu'il esquissa dans ces lignes le projet d'un « retour à Marx ».

[748] A. Tasca à P. Sraffa, [Paris], 9 novembre 1927, in AT, Corrisp., fasc. 392. Souligné dans le texte. A l'été 1929, A. Tasca gardait le projet de mener à bien une étude sur la « pensée philosophique et politique d'Antonio Labriola ». De même, l'étude du *Capital*, centrée sur « a) la doctrine du matérialisme historique ; b) la théorie de la crise ; c) l'éthique marxiste », restait au programme de son travail (AT, cahier n°7 : [juin-août 1929], p. 41 et 43).

[749] La méthode « génétique », pénétrée d'historicisme, consistait dans « la tentative de refaire par la pensée, avec méthode, la genèse et la complication de la vie humaine qui se développe à travers les siècles » (J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 140). A. Tasca fit également référence à la méthode « génétique » dans ses observations au programme de l'IC lors de son VI[e] congrès, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 463-464.

[750] Ainsi que l'explique E. Garin, pour A. Labriola, « le noyau du marxisme est, au contraire, précisément dans l'"historicisation" de la réalité […] : dans le fait de relever, au centre de chaque champ d'étude, le *processus* des choses, leur génération, si bien que processus de la praxis, expérience comme instrument de connaissance active, historicisation et rythme dialectique convergent » (E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 136).

[751] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 464.

Sa conception du matérialisme historique fut une cause du malaise d'Angelo Tasca dans les milieux de l'IC. Au VI[e] Congrès, il tenta de restituer la pensée de Marx sur les rapports entre conditions objectives et évolution subjective du prolétariat :

> « Pour Marx le développement du capitalisme crée son propre "fossoyeur" dans le prolétariat, par un processus dialectique qui a à sa base un processus objectif, mais qui détermine un processus subjectif de "conscience de classe" qui, à son tour, réagit sur le premier. La nécessité historique du socialisme est le confluent de ces deux processus : les modifications structurelles de l'économie, leurs contradictions irrémédiables avec les formes de la production, la prolétarisation croissante de larges couches des masses d'un côté, et le développement de la conscience de classe de l'autre, développement qui rend possible l'affirmation d'une politique *indépendante* de la classe prolétarienne, qui dans cette politique représente avec ses propres intérêts de classe les intérêts progressifs de toute l'humanité. Cette "indépendance" de la politique prolétarienne face à celle de la classe dominante anticipe le règne de la *liberté*, destiné à remplacer celui de la *nécessité*. »[752]

Ce discours suggère la profondeur du désaccord d'Angelo Tasca avec l'esprit de l'IC. Les conditions économiques constituaient la « base » objective de la maturation politique du prolétariat ; puis celle-ci, à son tour, les modifiait : on retrouve le principe du « renversement de la praxis » de Rodolfo Mondolfo. Ces rapports entre éléments objectifs et subjectifs étaient pris dans un mouvement de « nécessité », les uns déterminant les autres et provoquant leur réaction tout aussi inévitable ; mais cette nécessité contenait en elle-même ce qui devait la briser. La naissance et l'affirmation parmi les ouvriers de la conscience de leur situation commune rendait possible une « politique indépendante de la classe prolétarienne », séparée de celle de la classe dominante. Cette politique – le socialisme – substituait la volonté consciente de la classe opprimée à la nécessité née des conditions matérielles. Le socialisme représentait la capacité de la classe ouvrière à mettre à bas un monde dominé par la « nécessité » pour édifier un ordre réglé selon la « liberté », entendue ici surtout comme émancipation des servitudes matérielles. Angelo Tasca liait ainsi conscience, volonté et liberté de la classe ouvrière et en tirait une conclusion humaniste : le prolétariat émancipait, en même temps que lui-même, l'ensemble de l'humanité. En n'envisageant les perspectives révolutionnaires que du point de vue des contradictions économiques du capitalisme, en négligeant la maturité subjective du prolétariat, l'Internationale se cantonnait dans un univers dominé par la « nécessité » ; le mouvement communiste devait au contraire instaurer celui de

[752] *Ibid.*, p. 464. Souligné dans le texte.

la « liberté ». Nous l'avons dit, l'influence de la pensée de Rodolfo Mondolfo sur Angelo Tasca semble avoir été la brèche dans son adhésion au communisme : souterraine jusque-là, elle réapparut ici.

Début décembre 1928, Angelo Tasca constata son désaccord avec la majorité du secrétariat politique de l'IC sur les interprétations des résolutions du VI[e] Congrès sur les perspectives révolutionnaires[753]. Elles devaient former la base théorique de toute la tactique communiste ; l'enjeu n'était rien moins que « le sort de la révolution mondiale ». Ses critiques concernèrent surtout deux problèmes étroitement liés : la « stabilisation du capitalisme » et la « radicalisation des masses ».

Examinons d'abord son appréciation de la situation objective et des perspectives du capitalisme. Sur ce point, il se jugeait tout à fait en conformité avec les thèses défendues par Nicolas Boukharine au cours du VI[e] Congrès ; il estimait que l'interprétation de Staline en annulait la portée et représentait un pas en arrière. Reprenant des idées déjà exposées antérieurement, il constatait une « consolidation de l'appareil étatique bourgeois »[754] dans les pays capitalistes. Par une « transformation structurelle (typique de la troisième période) de l'organisation capitaliste », la « stabilisation capitaliste » déjà observée par Angelo Tasca au cours des années précédentes tendait à se « renforcer ». Il admettait donc l'idée que le capitalisme était maintenant entré dans sa « troisième période » : achevés le temps de la « crise révolutionnaire aiguë », puis celui de la « reconstruction des forces productives du capitalisme », s'était ouverte une période caractérisée par « l'édification capitaliste » et un « renforcement des bases économiques et donc du pouvoir politique » d'une bourgeoisie offensive et « en ascension »[755] ; simultanément, les contradictions du capitalisme se développaient et s'accentuaient. Conformément aux idées de Boukharine, le communiste italien insistait sur cette simultanéité : la situation n'évoluait pas en deux temps – d'abord un renforcement de la stabilisation capitaliste, *puis* un développement des contradictions inhérentes au capitalisme – mais les deux processus se produisaient en même temps. Par conséquent, « les contradictions [… étaient] *déjà aujourd'hui* plus graves » ; elles rendaient prochain « le déchaînement de profonds bouleversements sociaux »[756]. Si l'on adoptait ce

[753] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 3 novembre 1928, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 533 et discours d'A. Tasca au Présidium de l'IC sur son projet de résolution présenté à la Commission Hausen, [décembre 1928], in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 607.
[754] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 14 décembre 1928, *cit.*, p. 583.
[755] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 690-691.
[756] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 20 décembre 1928, in *Ibid.*, p. 597. Souligné dans le texte. Il développa cette analyse pour marquer son désaccord avec certaines formules de J. Humbert-Droz dans une

raisonnement dialectique – au lieu d'une démarche scolastique –, il apparaissait qu'il n'y avait « aucune contradiction entre un certain renforcement de la stabilisation capitaliste et une aggravation de la crise générale du capitalisme »[757]. Il rappelait que le « nationalisme économique » – protectionnisme et intervention de l'Etat – permettait aux pays capitalistes d'atténuer leurs difficultés « *sur le plan national* ». Mais cela même qui permettait de temporiser à l'intérieur du pays déterminait « *sur le plan international* des conflits plus âpres pour l'hégémonie » : nous retrouvons l'idée que la stabilisation du capitalisme, typique de sa phase impérialiste, devait déboucher sur le « bouleversement social » par excellence, la guerre. Ainsi Angelo Tasca résumait-il ses conclusions : « nous avons un état de crise latente à l'intérieur de chaque pays et de crise ouverte du capitalisme à l'échelle internationale »[758]. Son analyse de l'évolution du capitalisme apparaît donc dans la continuité de ses analyses de 1926-1927 sur l'impérialisme, adoptées par la direction du PCd'I. Elle rejoignait l'interprétation de la « troisième période » de Boukharine à ce moment : pour ce dernier en effet, il s'agissait d'une période de stabilisation du capitalisme, dans lequel « les soulèvements révolutionnaires [étaient] inéluctables, mais ils [proviendraient] des "contradictions externes" du système, par l'intermédiaire des guerres impérialistes et non des crises internes »[759]. De cela, Angelo Tasca gardait la conviction qu'au niveau mondial les conditions objectives étaient mûres pour la révolution[760]. Il se trouvait en revanche en désaccord avec l'interprétation stalinienne de la « troisième période », fondée sur la perspective de crises intérieures imminentes dans les pays de capitalisme avancé.

Il existait en effet un « écart »[761] entre cette situation objective potentiellement révolutionnaire et l'état d'esprit des masses, en retard sur elle. Contrairement à la majorité de la direction de l'IC, Angelo Tasca ne croyait pas que la situation fût caractérisée par une « radicalisation des masses », dans le sens où lui l'entendait. Elle correspondait, dans son esprit, à « l'approfondissement du contenu de classe des mouvements ouvriers, et [à] un remplacement des objectifs immédiats par des objectifs de plus en plus vastes et "radicaux" »,

---

déclaration prononcée la veille au cours de la séance du Présidium de l'IC, et également avancées par certains « conciliateurs » allemands.

[757] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 690.

[758] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 3 janvier 1929, *cit.*, p. 630-631. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 688.

[759] S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 345-346. Sur la « troisième période », cf. aussi P. BROUE, *Histoire de l'IC*, *op. cit.*, p. 492-521.

[760] Il l'avait affirmé plusieurs fois dans ses notes sur le programme de l'IC, au VI[e] Congrès : *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 447, 465 et 467-468. Il le répéta le 20 décembre : A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 20 décembre 1928, in *Ibid.*, p. 597.

[761] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 466-468 ; A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 20 décembre 1928, *cit.*, p. 597.

les masses ouvrières étant mues par la « conscience de la nécessité de la lutte pour le pouvoir »[762]. Il ne s'agissait donc pas d'un « état » donné une fois pour toutes, mais d'un « processus », d'un « mouvement continu »[763], d'une tendance : en d'autres termes, les masses *n'étaient pas* radicalisées, elles *tendaient* à se radicaliser, à entrer dans un mouvement plus ample et plus intense aggravant tendanciellement les conflits sociaux. Si une certaine reprise de l'activité du mouvement ouvrier face à la consolidation de la bourgeoisie était à noter, elle n'autorisait pas à parler d'une « radicalisation des masses ». L'attitude de la classe ouvrière restait encore essentiellement « défensive »[764], loin de tout rêve de prise de pouvoir. Selon la conception d'Angelo Tasca, la « radicalisation des masses » ne pouvait être considérée comme « un point de départ » à partir duquel le mouvement communiste pouvait opérer, mais comme « un point d'arrivée possible »[765] vers lequel il devait tendre. Il rejetait l'interprétation déterministe donnée de cette expression, qui portait à surestimer la réalité du contenu qu'elle recouvrait. Ce renforcement du mouvement ouvrier et sa mobilisation pour la conquête du pouvoir ne pourraient être obtenus automatiquement, tomber du ciel comme « un don gracieux qui nous est fait pas la situation objective »[766]. Tout en constituant la « base objective »[767] d'où pouvait surgir la « radicalisation des masses », les conditions économiques et matérielles ne la déterminaient pas de manière mécanique et automatique. Un décalage pouvait exister et il revenait au Parti politique, par une action volontariste auprès des masses, de le combler : ainsi, « le processus de radicalisation [était] assuré seulement par une intervention active du Parti et par *une juste tactique* »[768]. La clé de la situation était entre les mains des Partis communistes, il ne dépendait que d'eux…

Il incombait au Parti d'œuvrer pour affermir la mobilisation des masses ouvrières et retrouver l'« esprit *radical* de l'après-guerre » par lequel elles avaient cru s'emparer du pouvoir. Cela ne se pouvait que si le Parti considérait la radicalisation comme un objectif à atteindre et non comme une donnée, s'il prenait la mesure exacte de ses tâches. Proposant un retour aux principes définis par Lénine et à l'esprit des thèses du III^e^ Congrès de l'IC, Angelo Tasca enjoignait les Partis communistes d'« aller aux masses »[769] pour leur insuffler un esprit

[762] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 693 ; cf. aussi p. 452.
[763] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 14 décembre 1928, *cit.*, p. 583 ; *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 693 et 795.
[764] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 3 janvier 1929, *cit.*, p. 631.
[765] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 452.
[766] *Ibid.*, p. 693.
[767] *Ibid.*, p. 452.
[768] *Ibid.*, p. 795 (souligné dans le texte) ; cf. aussi p. 693-694 et A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 3 janvier 1929, *cit.*, p. 631.
[769] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 14 décembre 1928, *cit.*, p. 583. Souligné dans le texte.

révolutionnaire. Cela impliquait une approche de la lutte contre la social-démocratie très éloignée de la formule du « social-fascisme », une conception très ouverte du travail syndical, la conviction que les communistes ne devaient pas rechigner devant les « mots d'ordre transitoires » lorsque la situation ne permettait pas l'emploi de formules plus avancées. L'obsession de l'unité ouvrière, jamais abandonnée, resurgissait ici. Les développements précédents indiquent le substrat théorique dans lequel s'enracinaient ces positions politiques et tactiques.

Si Angelo Tasca voyait dans l'idéologie social-démocrate un danger pour le mouvement ouvrier, il concevait la lutte contre la social-démocratie elle-même dans l'optique de l'unité ouvrière. Il rejetait la façon ouverte dont les Partis communistes avaient mené leur bataille contre la social-démocratie dans la période récente. En se positionnant ainsi par rapport au parti rival, ils finissaient par faire dépendre leur politique des mouvements de l'adversaire et s'y subordonner. Pour être réellement efficace, une telle bataille ne devait pas se présenter comme une mesquine querelle entre partis, et encore moins s'y réduire ; il s'agissait de lui donner un « contenu », de la nourrir d'idées. Les communistes devaient se faire porteurs des « intérêts *généraux et directs* » des masses travailleuses, et ainsi – conformément à sa conception du Parti – « opérer comme guide de la classe travailleuse »[770]. La social-démocratie ne devenait réellement menaçante que si les Partis communistes se révélaient incapables de mobiliser les masses ; il ne dépendait que d'eux d'en détacher les ouvriers. En combattant *pour* les « intérêts généraux et directs » de la classe travailleuse, les communistes ferrailleraient aussi, indirectement mais efficacement, *contre* l'autre parti ouvrier, peu disposé à les défendre réellement. Le but devait toujours rester celui de gagner au communisme la majorité de la classe ouvrière – puis de la population – et de retrouver l'unité ouvrière.

Aussi, convaincu que le Parti devait s'efforcer de coïncider avec la classe ouvrière, Angelo Tasca défendit-il avec une énergie renouvelée la tactique du front unique, qu'il concevait comme une arme contre la social-démocratie. Mais il rappela que, s'ils devaient en effet « démasquer » la social-démocratie, en aucun cas les communistes ne pouvaient oublier qu'ils voulaient porter atteinte, à travers elle, à la bourgeoisie, « force ennemie

[770] AT, cahier n°3, *cit.*, p. 34. Souligné dans le texte. Cf. aussi l'intervention d'A. Tasca au Présidium de l'IC du 19 décembre 1928 sur la question allemande, in *Ibid.*, p. 196-197, son discours, devant la même instance, sur son projet de résolution présenté dans la commission Hausen, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 602 et les notes sur la ligne du PCd'I, in *Ibid.*, p. 510.

fondamentale »[771]. Il critiqua ainsi implicitement la formule du « social-fascisme » qui commença à circuler avec insistance au cours du VI[e] Congrès. Reprenant une idée avancée un peu moins d'un an plus tôt dans le PCd'I, il jugeait inutile la dénonciation entêtante de l'aile « gauche » de la social-démocratie comme la fraction la plus nocive de celle-ci : cette définition éludait la caractère prolétarien de sa base sociale, qui en faisait « l'expression d'une pression des masses au sein et aux marges du mouvement social-démocrate ». Le danger social-démocrate tenait plutôt pour lui à l'idéologie qu'il diffusait dans les masses ouvrières : fondée sur le principe de la collaboration entre les classes, elle présentait une « étroite affinité »[772] avec l'idéologie fasciste. C'était donc essentiellement sur ce plan que devait être livrée la lutte contre la social-démocratie. De même, la tactique « classe contre classe » mise en œuvre à l'occasion des élections françaises ne pouvait devenir la règle en toute circonstance, sauf à tomber dans un « simplisme inadapté à la complexité des luttes »[773] que devaient affronter les communistes. Nicolas Boukharine se prononça à partir de 1927 pour une politique de « front uni à la base » plutôt que « par en haut ». Tasca admettait, bien qu'avec quelque réticence, que l'on pouvait considérer le front unique comme « une manœuvre stratégique pour la conquête de la majorité de la classe ouvrière ». Mais en réalité, il avait à ses yeux une valeur permanente pour la période antérieure à la révolution. Il répéta que « *l'unité de la classe ouvrière dans la lutte* [était] la condition pour la victoire ». Compte tenu de son rapport d'identité avec la classe ouvrière, seul le Parti communiste pouvait la réaliser. Aussi, le front unique était presque consubstantiel aux partis communistes, il dérivait « *de l'essence, de la nature même du Parti et de ses rapports avec la classe ouvrière* »[774].

Il fallait donc reprendre contact avec la population ouvrière. Ainsi que l'enseignait l'histoire du mouvement socialiste, « le syndicat est le parti de la classe ouvrière à un premier stade de son développement »[775]. Il fallait aller chercher les masses là où elles se trouvaient, y compris dans les syndicats dominés par les réformistes. En reprenant les idées qu'il soutenait depuis longtemps, Angelo Tasca s'opposa à la nouvelle orientation des milieux syndicaux

[771] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 462.
[772] *Ibid.*, p. 450-451.
[773] *Ibid.*, p. 463. A. Tasca avait du reste critiqué la façon improvisée dont avait été décidée la tactique dans les élections françaises (*Ibid.*, p. 509-511). La tactique « classe contre classe », imaginée par J. Humbert-Droz, consistait originellement, après avoir proposé au Parti socialiste une alliance électorale inacceptable pour lui, à refuser tout désistement d'un candidat communiste au profit d'un candidat socialiste, même si cela risquait d'entraîner l'élection d'un candidat de droite. Elle finit par englober l'idée plus générale de la lutte prioritaire contre la social-démocratie. Sur ces aspects de la politique de l'IC, particulièrement au cours du VI[e] Congrès, cf. notamment P. BROUE, *Histoire de l'IC*, *op. cit.*, p. 480-485 ; S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 308-309.
[774] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 458-459. Souligné dans le texte.
[775] Cahier n°3, *cit.*, p. 110 (septembre-octobre 1928).

communistes : la prédilection pour le travail parmi les ouvriers non organisés, sans articulation avec l'action auprès des syndiqués, alors que, du point de vue de la maturité révolutionnaire, ces derniers se trouvaient en général « sur une position plus avancée »[776] – il retrouvait les préoccupations à l'origine de sa position dans le débat sur les conseils d'usine –, et la pression scissionniste pour la création de syndicats indépendants totalement contrôlés par les communistes. Les mots seuls l'indiquent : le « nouveau cours » syndical qu'Angelo Tasca redoutait de voir s'imposer, tendait à « scinder » la classe ouvrière, non à l'unir. Lors de la réunion du Présidium du 19 décembre 1928 sur la question allemande, Staline attaqua Angelo Tasca précisément sur les questions syndicales : elles touchaient à un point essentiel de désaccord.

Les communistes devaient définir les mots d'ordre destinés à mouvoir les masses ouvrières en fonction de leur degré de conscience, outre que de la situation objective. Il était inutile de lancer des mots d'ordre trop avancés si la situation n'était pas révolutionnaire ; mais il fallait prendre garde de ne pas s'accommoder insensiblement au régime capitaliste. La situation d'alors dictait des mots d'ordre transitoires, c'est-à-dire des formules générales adaptées à une « phase ascendante de la lutte de classe » et susceptibles de « *mettre en mouvement* les masses » à un moment où « la situation objective [était] telle qu'elle [pouvait] permettre un développement politique vers la lutte pour le pouvoir ». Ils se présentaient comme le moyen par lequel le Parti cherchait à mettre les masses ouvrières à l'unisson des conditions économiques, en amorçant un mouvement dialectique par lequel on passait « de situations plus radicales à des mots d'ordre plus radicaux, et de ceux-ci à celles-là ». Ils étaient l'outil par lequel la volonté s'insérait dans le cours de l'histoire pour agir sur lui. Aussi ne fallait-il pas « les concevoir comme des formules qui [enregistraient] purement une tendance déjà en développement »[777] : ils devaient contribuer à créer cette tendance. Nous voyons dans cette conception une autre caractéristique de l'approche d'Angelo Tasca, héritée de sa formation intellectuelle : la situation était envisagée dans son dynamisme et non enregistrée, presque photographiée, dans ce qu'elle était à un moment donné ; il ne s'agissait pas d'une succession désarticulée de séquences données, mais d'un enchaînement. Ceci ressortit à sa forme d'esprit historiciste, ainsi qu'à sa conception vivante de l'analyse ; on y sent l'influence de l'approche « génétique » d'Antonio Labriola, pour qui le matérialisme historique ne consistait pas à rechercher les contours d'un système donné, mais à discerner

[776] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 681. Cf. aussi l'intervention d'A. Tasca à la réunion du Présidium de l'IC du 19 décembre 1928 sur la question allemande, in *Ibid.*, p. 603-606 (cahier n°3, *cit.*, p. 199-207).
[777] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 701. Souligné dans le texte.

une tendance de l'évolution historique[778]. Angelo Tasca lui-même releva qu'il s'agissait de l'un des fondements de son désaccord avec la démarche stalinienne :

> « Staline voit seulement la *statique* révolutionnaire ; il veut que d'abord la situation révolutionnaire se vérifie, et à partir de ce moment surgit pour lui le problème des mots d'ordre transitoires ; je pense au contraire que ce problème se pose en relation avec le *chemin* pour arriver à cette situation, et qu'il doit être considéré surtout sous cet angle. Ainsi entendu, il devient le problème central de notre action politique. »[779]

3.3.3. La construction du socialisme en Russie II

La réprobation de la politique menée en Russie, telle, qu'elle toucha « des problèmes de principes et de grandes perspectives historiques, sur lesquelles le désaccord devint profond et irrémédiable »[780], constitua un autre élément décisif de la rupture d'Angelo Tasca avec l'IC. La place prépondérante consacrée à cette question dans son rapport au Comité central du PCd'I à la fin de février 1929 en témoigne. En marge de ce rapport, Angelo Tasca souligna la continuité entre les articles qu'il avait publiés dans *Lo Stato operaio* à ce sujet et les positions désormais assumées : l'essentiel de son désaccord avec la politique que voulait maintenant imposer Staline s'y trouvait déjà en puissance.

> « Mon orientation sur les questions russes est tout entière dans ces articles. Il y a une continuité de pensée, sur la base de laquelle on peut juger, si on l'estime indispensable, quel rayon, de droite ou de gauche, me revient. Mais pour faire cela il faut avoir la sacro-sainte patience de reparcourir, avec moi ou sans moi, le même chemin que moi, en passant au crible les données, en pesant ensuite les conclusions auxquelles j'étais arrivé alors, et en leur en opposant d'autres qu'on estime plus justifiées. Se battre sur le terrain qui est resté, au moins dans les intentions honnêtes de celui qui le professe, "scientifique". »[781]

Ainsi que le laissait pressentir l'insistance d'Angelo Tasca, dès 1927, sur le rapport entre industrie et agriculture dans la construction du socialisme en Russie, son désaccord avec

[778] E. GARIN, *Tra due secoli*, *op. cit.*, p. 137.
[779] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 698. Souligné dans le texte.
[780] A. TASCA, « I primi dieci anni del PCI. VI – La "nuova politica" », in *Il Mondo*, 22 septembre 1953. Cf. aussi « A. Rossi (Biographie) », *cit.* ; « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.*. Sur l'opposition entre staliniens et boukhariniens en 1928-1929, cf. S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 330-374.
[781] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 799.

la politique stalinienne cristallisa autour de la collectivisation des campagnes et de l'industrialisation intensive. Elles furent décidées officiellement en avril 1929, avec l'adoption du premier plan quinquennal, en coïncidence avec la condamnation par le PCUS des thèses de Nicolas Boukharine, mais dès le mois de novembre précédent avait été engagée une politique d'intensification de l'industrialisation de l'URSS. Angelo Tasca se trouva donc en Russie à un moment charnière de l'évolution de ce pays, dans une période d'affrontement de différentes orientations, de gestation et d'affirmation d'une ligne politique devant décider de l'avenir de la première réelle expérience de construction du socialisme ; c'est pourquoi il put lui sembler encore possible de s'engager dans une autre voie[782].

Arrivé à Moscou « sans aucun parti pris »[783] en faveur de l'un ou l'autre des dirigeants soviétiques, mais curieux d'observer de près ce fascinant et « immense chantier »[784] de construction qu'était alors la Russie, Angelo Tasca se convainquit vite du fondement de ses inquiétudes. La crise économique et sociale russe lui apparut dans toute sa gravité : la situation de l'agriculture, critique, menaçait de s'aggraver et « la fracture entre le régime et *toutes* les catégories de paysans, la diminution de sa "popularité" parmi les ouvriers »[785] étaient une réalité. La crise agraire était pour lui le résultat d'une politique erronée du Parti, à l'origine d'une production agricole insuffisante. Le problème n'était donc pas tant la spéculation des koulaks, sans réalité, que cette sous-production ; tel était aussi le diagnostic de Nicolas Boukharine[786]. Elle seule permettait aux paysans riches de conserver leur pouvoir dans les campagnes. Le meilleur moyen de leur faire obstacle était de développer l'économie agricole en la modernisant et en pratiquant une politique des prix adaptée, comme le préconisait le dirigeant soviétique. Nous retrouvons l'idée, exprimée en 1927, qu'il fallait battre les koulaks sur le terrain économique, non par des mesures administratives. Tasca restait fidèle à ce qu'il considérait comme le fil directeur des décisions des autorités soviétiques depuis 1923 : le souci d'associer les campagnes à la construction du socialisme. Reprenant à la fois l'affirmation de Lénine, en 1921, de la nécessité de « commencer par l'agriculture »[787] et sa dernière orientation, associant l'industrie socialiste et la coopération, le communiste italien se tournait vers les paysans pauvres et moyens : ils détenaient la clé du

[782] A. TASCA, « Una storia del Partito comunista italiano – III », in *Critica sociale*, 20 février 1954, p. 62.
[783] *Id.*, « La "nuova politica" », *art. cit.*.
[784] « Autobiografia », *cit.*, p. 119.
[785] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 26 décembre 1928, *cit.*, p. 613. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 711-713.
[786] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 3 janvier 1929, *cit.*, p. 634 ; *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 714-718. Pour la position de N. Boukharine, cf. S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 371.
[787] A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 3 janvier 1929, *cit.*, p. 634 ; « Rapporto di Tasca », *cit.*, p. 725-727.

problème de l'approvisionnement en blé. Il fallait les encourager à produire plus ; les mesures administratives contre les koulaks risquaient de les en dissuader.

Angelo Tasca critiqua également l'industrialisation intensive de l'URSS. Les dirigeants soviétiques ne semblaient pas procéder dans l'ordre. Au stade de développement économique de ce pays, l'heure n'était pas encore à la production massive de machines, ni au développement intensif de l'industrie lourde ; il était plus pertinent de développer d'abord les industries liées aux matières premières, en important pendant un temps les machines des pays capitalistes. Le communiste italien revint sur l'utilité pour l'URSS de s'implanter sur le marché mondial lorsque cela était nécessaire, pour devenir plus vite une économie indépendante. Sa position pouvait être interprétée comme une volonté d'insérer l'économie socialiste dans le cadre capitaliste et on lui reprocha plus tard de vouloir appliquer à l'expérience russe les mêmes critères de jugement qu'à l'économie capitaliste[788]. Lui-même s'en défendit : « ce "critère économique" ne [déterminait] pas à lui seul la politique de l'Etat prolétarien » et devait s'intégrer au « plan général de la construction socialiste » établi en fonction d'autres exigences[789]. Il reprochait au contraire à certains dirigeants soviétiques de rester prisonniers d'un cadre strictement économique, soumis aux normes du capitalisme. L'économie socialiste en formation ne serait pas en mesure, dans un premier temps, de rivaliser avec le système capitaliste sur les plans technique et économique. La supériorité du socialisme sur le capitalisme, dont Angelo Tasca ne doutait pas, ne se manifesterait que plus tard. Elle tenait à la transformation qualitative, et non seulement quantitative – que suggérait un raisonnement purement économique –, qui caractérisait l'édification d'un système socialiste : il ne visait pas à produire plus, mais à produire différemment, dans le souci des « besoins des masses »[790] ; dans un second temps seulement, on observerait une augmentation quantitative. Cela impliquait une différence essentielle de nature entre systèmes capitaliste et socialiste. Alors que le premier était miné par des contradictions de plus en plus aiguës, le second, fondé sur l'équilibre et visant à la dissolution des classes dans l'humanité, se caractérisait par une atténuation des crises.

Or, l'industrialisation intensive préconisée par certains dirigeants soviétiques conduisait à un développement déséquilibré de l'économie russe. L'équilibre entre industrie et agriculture était rompu. Leurs rapports étaient, dans la « tactique léniniste », « l'anneau qui

[788] Cf. le discours de P. Togliatti au X[e] Plénum de l'IC en juillet 1929, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 954.
[789] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 738.
[790] *Ibid.*, p. 730.

[pouvait] entraîner toute la chaîne des facteurs, et déterminer ainsi la victoire graduelle sur les difficultés, la marche en avant dans la direction décidée »[791]. Réduire la dangereuse fracture entre la ville et la campagne constituait aux yeux d'Angelo Tasca l'enjeu principal de la politique soviétique. Car l'une et l'autre ne se développaient pas de façon parallèle, c'est-à-dire séparée, comme le croyait la nouvelle équipe dirigeante de l'Etat russe, mais interdépendante : l'agriculture évoluerait vers le socialisme grâce à une « forte industrie socialiste », mais il fallait dans un premier temps qu'elle fournît, dans un cadre non encore socialiste, les produits agricoles et les matières premières, c'est-à-dire la base nécessaire à l'industrialisation, afin d'entrer dans un cercle vertueux. Le communiste italien critiqua ce qu'il appelait la « *théorie de l'idéalisation des crises* »[792] : selon certains discours de Valerian Kouïbychev, le socialisme ne pouvait se construire qu'au travers de contradictions et de crises et les classes ne disparaîtraient qu'au terme d'une accentuation de la lutte de classe. Sans se cacher les difficultés, Angelo Tasca voyait toute l'importance d'une progression moins heurtée et brutale vers le socialisme :

> « Personne ne peut penser à la construction socialiste en Russie comme à un édifice d'architecture classique, tout de tenue et de proportions harmonieuses. La construction socialiste n'est pas une affaire d'administration ordinaire ; elle ne peut progresser qu'à travers des difficultés continuelles, des heurts, des contradictions, et aussi des crises partielles. […Mais] insister, en en faisant un motif d'agitation obsessionnelle, sur l'inévitabilité des crises, comme si elles étaient toutes inévitables, et comme si leur durcissement était inévitable, signifie pratiquement empêcher que le Parti se rende compte que c'est dans les disproportions que se trouve le danger le plus grave pour la construction socialiste ; que le point névralgique réside dans cette rupture d'équilibre entre industrie et agriculture ; que celui-ci doit absolument être rétabli, même si cela impose un ralentissement de certaines constructions industrielles et la mobilisation sur le front rural. […] Quant à la lutte de classe, si la construction socialiste marche "victorieusement", cela signifie que les bases économiques de la classe ennemie se réduisent de plus en plus. Celle-ci […] réagit avec plus de violence, mais confondre les convulsions d'agonie d'une classe qui disparaît, avec une "lutte de classe de plus en plus aiguë", et cela sur la base d'un élan victorieux de la construction socialiste, est un véritable non sens. »[793]

Le socialisme devait permettre l'équilibre et le développement harmonieux des différents aspects de la vie sociale. Là résidait toute la différence avec le capitalisme, qui

[791] *Ibid*, p. 725.
[792] *Ibid.*, p. 728. Souligné dans le texte.
[793] *Ibid.*, p. 729.

n'était que crises, heurts, contradictions : la « destruction de la richesse produite par les crises de disproportion et par les guerres, dans le conflit entre un développement *ultérieur* de la production et le système politique, juridique etc. » y était « *permanente, organique* ». Au contraire, le socialisme devait aboutir à une atténuation des crises et créer « les conditions d'un élan productif sur de nouvelles bases et sans contradictions […], sans autres limites que celles posées par la nature à l'humanité ». Angelo Tasca partait du noyau de l'analyse de Marx : les ruptures historiques correspondaient à des décalages entre forces productives et rapports de production (et superstructure) ; ceux-ci disparaîtraient dans le communisme. Il rappelait que c'étaient « les crises qui [développaient] au sein des éléments "progressifs" du capitalisme les éléments de désagrégation mortelle » et le conduisaient à « une instabilité croissante ». A l'inverse, le socialisme offrirait « un cadre d'équilibre de plus en plus stable »[794]. L'équilibre n'y concernerait pas seulement l'agencement de la société, mais se répercuterait aussi en chaque individu, en créant, ainsi que l'annonçait le *Manifeste du Parti communiste*, « la possibilité d'un développement harmonieux et complet de ses facultés »[795].

On retrouve dans cette manière de concevoir la construction du socialisme un esprit commun avec celui de Nicolas Boukharine et qui se heurtait à celui allant s'imposant à la tête de la Russie. Un biographe du théoricien bolchévique a relevé que « le concept d'équilibre parcourt toute son œuvre théorique »[796]. A l'automne 1928, Nicolas Boukharine soutint un programme visant au développement équilibré des différentes composantes de l'économie russe ; il était particulièrement soucieux, comme Angelo Tasca – celui-ci cita favorablement les « Remarques d'un économiste » dans son rapport de février 1929 –, des rapports entre économies agricole et industrielle et opposé à une industrialisation trop brutale. La conviction qu'il fallait rechercher un « *équilibre économique dynamique* »[797] entre les secteurs de l'économie fut au cœur de l'opposition du dirigeant soviétique à la planification conçue durant les derniers mois de 1928 par la majorité de la direction du PCUS. Il n'est pas étonnant que les représentants de la « droite » ou les « conciliateurs » – la référence à Boukharine est transparente, puisqu'il était ici question des problèmes russes – parussent à Angelo Tasca animés justement par une

[794] *Ibid.*, p. 730-731. Souligné dans le texte.
[795] *Ibid.*, p. 454
[796] S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 113.
[797] *Ibid.*, p. 373. Souligné dans le texte. Cf. aussi p. 348-349. A. Tasca se référa dans son rapport au CC du PCd'I du 28 février aux « Remarques d'un économiste » : *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 727-728, 740, 743, 797.

> « volonté de lutte contre le *chaos* déterminé par les erreurs de notre politique. *Chaos* = *déséquilibre, disproportion*. Le chaos est le manque d'une analyse complète de la situation, d'un principe directeur élaboré sur la base de celle-ci et de nos fins ; le chaos est l'affaiblissement des rapports entre ville et campagne et la menace de leur rupture ; le chaos, c'est construire dix usines quand les matières premières ne suffisent qu'à la pleine activité industrielle de cinq, etc., etc. […] il y a un *développement chaotique* des différents secteurs de notre économie (entre matière premières industrielles – industrie lourde – industrie légère ; et entre celles-ci et l'agriculture). »[798]

Cette communauté de forme d'esprit et la répulsion que lui inspirait celle des staliniens, expliquent qu'Angelo Tasca ait adhéré – d'abord, dans le feu des débats, presque inconditionnellement – à la position de Nicolas Boukharine dans les questions russes, au point d'écrire, dans des notes personnelles, qu'il n'y avait qu'une seule ligne possible, celle de la « droite » du communisme[799]. Si les conclusions exposées dans son rapport de fin février 1929 se situent bien dans la continuité de sa propre réflexion, elles semblent aussi coïncider presque point pour point avec celles du dirigeant soviétique. Angelo Tasca corrigea ensuite certains de ses jugements sur ces problèmes « tant parce que certaines discussions qui y [ressortaient avaient] déjà vieilli, que parce que la formulation de certains problèmes y était – par réflexe polémique – unilatérale, et, pour cela, souvent aussi erronée »[800]. Ses critiques n'épargnaient pas Nicolas Boukharine[801], mais ce dernier était certainement le dirigeant soviétique pour lequel il avait le plus d'estime personnelle[802] et dont la pensée se rapprochait le plus de la sienne.

La conception du matérialisme historique de Nicolas Boukharine le portait à l'idée d'« équilibre social », suivant un raisonnement très semblable à celui d'Angelo Tasca. La société capitaliste était caractérisée par des déséquilibres de plus en plus prononcés, au point de ne pouvoir être résolus que par une révolution violente ; la société communiste seule se caractériserait par un « équilibre social stable ». Ces conceptions se répercutaient sur son approche de la construction du socialisme : la reconstruction de la société divisée après la

---

[798] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 748. Nous soulignons.
[799] *Ibid.*, p. 651.
[800] A. Tasca au CC du PCd'I, [Paris ?], 30 août 1929, in *Ibid.*, p. 966.
[801] A. Tasca reprocha notamment à N. Boukharine son attitude peu combative dans la lutte dans la direction du PCUS : A. Tasca au secrétariat du PCd'I, [Moscou], 26 décembre 1928, *cit.*, p. 612. Si A. Tasca reconnaissait à *La théorie du matérialisme historique* de N. Boukharine des « qualités indiscutables », il ne s'en cachait pas les défauts : il reprochait à son auteur de n'avoir pas correctement mis en évidence la dimension « dialectique » du matérialisme historique (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 462).
[802] Cf. le récit de la rencontre, peu de jours avant son départ de Moscou, d'A. Tasca avec N. Boukharine et J. Humbert-Droz le 15 janvier 1929, in *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 653-659, et en particulier la conclusion p. 659.

révolution, plus encore la construction d'une société nouvelle, requéraient une certaine « harmonie sociale », la contribution et l'association de toutes les couches de la société[803]. Chez Angelo Tasca aussi, l'idée d'équilibre dans la progression vers le socialisme, conduisant au rejet de la nécessité d'une violence accrue de la lutte entre les classes, se rattachait à l'exigence de gagner au socialisme, puis au communisme, la majorité de la population. Nous rejoignons ainsi l'un des fils directeurs de sa pensée. Il avançait l'idée, ébauchée en conclusion de ses articles sur les discussions russes, que le Parti devait introduire sans attendre des éléments de « démocratie prolétarienne »[804]. Se référant principalement à Lénine, ainsi qu'aux observations de Marx sur la Commune, il la concevait selon les principes du soviétisme : comme un ordre faisant – suivant le projet de programme du V^{e} Congrès de l'IC en 1924 – des organisations représentatives des masses, ouvriers et paysans, des soviets « *c'est-à-dire de l'immense majorité de la population*, la base constante et unique de tout l'appareil étatique, local et central, du bas au sommet »[805]. Le socialisme, tendant vers l'équilibre et la disparition des classes, ne s'édifierait pas au cours de conflits de plus en plus violents, contre la majorité de la population. Nous avons déjà relevé le lien, chez Angelo Tasca, entre cette perspective et ce que l'on peut appeler son « humanisme ». Mais, ainsi que le souligne Stephen F. Cohen, sur le plan politique, « l'équilibre présuppose l'harmonie sociale alors que le marxisme orthodoxe est avant tout une théorie du conflit »[806]. Cette observation est intéressante pour ce qui concerne Angelo Tasca puisqu'elle signale un écueil auquel il se heurta au fil de son raisonnement, qu'il voulait pourtant fidèle à la pensée de Marx. A ce stade de sa biographie intellectuelle, il rompait avec le communisme officiel, pas avec le marxisme. Néanmoins, il écrivit longtemps après que son expérience en Russie lui avait révélé l'incompatibilité entre la réalité de la construction socialiste et sa conception humaniste du socialisme :

> « Après quelques mois d'une observation attentive et passionnée [en Russie, à la fin de 1928], je me suis rendu compte que cette construction ne pouvait être conduite qu'en sacrifiant les valeurs humaines qu'elle prétendait servir, et qui seules pouvaient la justifier à mes yeux. Son agencement, sa réussite même étaient au contraire liés à un étatisme bureaucratique de plus en plus superposé à la société, l'écrasant de tout son poids sous prétexte de l'"émanciper". Ma conclusion a été la suivante : "Cela n'a rien de commun avec le socialisme; et si c'est du

[803] S. COHEN, *N. Boukharine, op. cit.*, p. 146-147 et 149.
[804] *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 798.
[805] *Ibid.*, p. 455. Souligné dans le texte cité par A. Tasca. La coïncidence entre « démocratie prolétarienne » et « soviétisme » était également formulée dans *Ibid.*, p. 798.
[806] S. COHEN, *N. Boukharine, op. cit.*, p. 150.

socialisme, alors je ne suis pas socialiste". C'est là-dessus que s'est produite ma rupture définitive avec le communisme. »[807]

Ce témoignage date de 1940. Angelo Tasca incorpora dans ce témoignage la suite de sa réflexion, à la lumière de laquelle il interpréta *a posteriori* sa rupture avec le communisme. Pour autant, il n'en perd pas toute valeur, à condition de ne pas nous laisser aveugler par la lumière présentée par le principal intéressé. Il est probable que ces idées, si clairement exprimées en 1940, ne se sont présentées à Angelo Tasca, un peu plus de dix ans plus tôt, que comme des pressentiments confus ou comme un malaise. Son indignation face à la politique soviétique dans les campagnes russes – ainsi que les témoignages et données recueillis dans ses cahiers à ce sujet – indique leur présence. Nous avons vu du reste que, s'il ne fit une lecture explicitement humaniste du marxisme que dans les années suivantes, les éléments qui la formeraient ressortaient déjà, sous une formulation claire, depuis longtemps.

Nous retrouvons dans les positions d'Angelo Tasca à l'origine de sa rupture avec le mouvement communiste, des échos plus ou moins lointains, mais généralement forts, d'idées exprimées dans les années précédentes, souvent même dès les débuts de son activité politique. Il y eut donc, cela ne fait aucun doute, une continuité entre la réflexion antérieure d'Angelo Tasca et sa rupture avec le Parti communiste. Paolo Spriano a observé très justement que le rapport au Comité central du PCd'I de février 1929 « peut être lu comme le résultat le plus sérieux de toute la formation politique, même de la mentalité, et de la manière d'être militant, du dirigeant turinois […,] il reflète en effet une expérience particulière de convictions et de positions qui remontent très loin dans le temps »[808]. On y perçoit aussi déjà certains des éléments à partir desquels il tenta de concilier marxisme et humanisme pendant les années que nous allons maintenant examiner.

Malgré la condamnation unanime de ses idées par la direction du PCd'I, Angelo Tasca n'en fut pas immédiatement exclu. Il quitta cependant définitivement Moscou en avril 1929. Il se vit confier certains travaux par le Parti italien, mais resta délibérément à l'écart de ses organes de direction. Après le X^{e} Plénum de l'Exécutif de l'IC, au cours duquel les dirigeants italiens furent soumis à un feu de critiques pour leur attitude jugée trop molle à l'égard d'Angelo Tasca, il repoussa les conditions qu'on le sommait d'accepter pour rester dans le Parti. Il fut exclu du PCd'I en septembre 1929.

[807] « Autobiografia », *cit.*, p. 119.
[808] P. SPRIANO, *Storia del PCI – II, op. cit.*, p. 195.

4. Le renouveau du marxisme (1929-1934)

Au lendemain de son expulsion du Parti communiste italien, Angelo Tasca s'installa en France. Alors seulement, bien qu'il eût émigré dès la fin de 1926, commença véritablement pour lui l'exil. Il dut reprendre une vie légale et trouver un emploi. Il souffrit des attaques de ses anciens camarades de parti et des critiques de certains amis. Plein de projets malgré la difficulté à accomplir, hors du Parti, ce qu'il considérait comme son devoir envers la classe ouvrière, il gardait confiance. Mais plus encore qu'un écroulement matériel, la rupture avec le Parti communiste provoqua en lui un bouleversement politique, moral et surtout intellectuel profond. Le désarroi face à l'effondrement de ses habitudes de pensée et à l'immersion soudaine dans un monde radicalement différent, resta longtemps vivace dans sa mémoire :

> « On a un peu l'impression d'être tombé d'une autre planète, parmi des gens de coutumes et de langages différents. […] Le présent et l'avenir disparaissent ensemble d'un seul coup ; tout doit être reconstruit d'un bout à l'autre. […] La crise traversée n'est pas toutefois seulement négative ; ici et là on entrevoit des points fermes d'où repartir, mais on ne peut et on ne veut pas conclure trop vite. De sorte que, tant que dure l'inquiétude d'une première mise en ordre, on est comme désarmé, avec le seul viatique de quelques certitudes, née entre des heurts, des doutes, des déchirures, et qui en outre ne semblent pas avoir de liens avec le monde mal connu dans lequel on sera condamné à vivre. Quel que soit le degré de confiance dans le noyau de vérité conquis et qui semble inclure de nouvelles énergies qui attendent d'être libérées, on est accompagné pendant un certain temps, assez long, par une sensation de déclin, d'une *déchéance* [en français dans le texte] au moins provisoire, dans le sens angélique et diabolique du terme. On ne veut pas repartir de zéro, parce qu'alors tout ce qui est arrivé n'aurait aucun sens et que dans cet anéantissement total du passé serait emportée aussi toute raison de se remettre en route et de renouveler, avec sa vie, soi-même. On reste jaloux de ce qu'on a sauvé de la tempête et on ne veut s'en libérer, sans avoir séparé ce qui est vestige d'un monde perdu et faux et ce qui reste valable sous une nouvelle lumière et dans une nouvelle articulation. »[809]

Ce souvenir traduit bien la crise intellectuelle qu'il traversa après sa rupture avec le PCd'I. Après l'abandon d'un monde dont la manière de penser avait jusqu'alors structuré sa propre réflexion, Angelo Tasca dut dégager, parmi des sentiments contradictoires et confus, les fondements d'une pensée à nouveau stable. Mais on observe dans sa réflexion de la première partie des années 1930 une nette continuité avec celle des années précédentes : ainsi

[809] A. TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*, p. 5-6.

que le note Leonardo Rapone, il n'avait pas encore « consommé [entièrement] et jusqu'au bout la rupture avec le communisme comme monde idéal, comme univers mental […et restait] lié aux problèmes politiques, aux intérêts théoriques, aux catégories d'analyse de ce monde »[810]. Si la rupture matérielle avec le communisme fut brutale, le détachement intellectuel n'advint donc que progressivement.

4.1. Aux marges du communisme

A l'automne 1929, Angelo Tasca rejoignit l'émigration antifasciste réfugiée à Paris. Les socialistes, des réformistes aux maximalistes, le recherchèrent et surtout avec ces derniers, les échanges furent apparemment nombreux, bien qu'infructueux[811]. Leur difficulté à méditer les expériences de la lutte contre le fascisme pour définir les nouvelles « perspectives de la révolution antifasciste » et leur réticence à effectuer une réelle autocritique le gênaient. Ils ne paraissaient pas disposés à accorder à la lutte pour la liberté la place de « *premier plan* » qui, selon lui, lui revenait. Or, dans l'Italie fasciste, elle ne faisait qu'une avec celle pour l'émancipation économique et sociale du prolétariat. Elles participaient d'un même mouvement, dans lequel « à des situations de plus grande liberté [correspondraient] des revendications plus radicales de la part de la classe ouvrière »[812]. Ainsi, alors que les maximalistes privilégiaient les luttes économiques, Angelo Tasca prônait la lutte politique. Non qu'elle les précédât : elle s'y incorporait plutôt. Ils se refusaient en outre à toute alliance. Pour Angelo Tasca, le prolétariat devait certes garder un rôle « hégémonique » dans ses accords avec les autres classes non capitalistes, mais il ne pouvait se passer de leur appui. Un désaccord aussi profond empêchait sa collaboration avec les socialistes. Après avoir exposé à Angelica Balabanoff les raisons de son désaccord, il confia à Franco Clerici son refus d'établir « une quelconque collaboration (critique) même indirecte, même marginale, avec les groupes politiques traditionnels, avec leur mentalité, etc. »[813]. Les « vieilles formations » partisanes, empêtrées dans les intrigues et les états d'âme de l'émigration, ne pouvaient

[810] L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », in S. SOAVE, *Un eretico della sinistra*, *op. cit.*, p. 85.
[811] Note d'information de Paris du 6 novembre 1929, ACS, Pol. Pol., b. 25-B. A tort, un informateur de la police italienne lui prêta dès cette époque l'intention de rentrer dans le PSI maximaliste (note d'information, [novembre 1929], ACS, Pol. Pol., b. 25-B).
[812] A. Tasca à A. Balabanoff, [Paris], 10 décembre 1929, in *Annali* 1966, p. 984-985. Souligné dans le texte.
[813] A. Tasca à F. Clerici, [Paris], 10 décembre 1929, in *Ibid.*, p. 986. Sur la prise de contact d'A. Tasca avec l'émigration, cf. L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 83-85.

former un cadre adapté pour faire le « bilan » exigé par sa récente rupture avec le Parti communiste. Il préféra garder son « indépendance ».

Angelo Tasca ne trouva pas davantage sa place parmi les communistes dissidents, qu'il s'agît d'opposants de longue date, comme Boris Souvarine, ou des groupes trotskistes. Pour ces derniers, cela ne peut surprendre. Le groupe publiant *La lutte de classe* lui apparaissait par exemple sans consistance ; son discours tonitruant couvrait en réalité des solutions de « droite ». Il connaissait bien en revanche Boris Souvarine – siégeant en juillet 1924 dans la commission statuant sur l'opposition de Souvarine au Comité central du PCF et tout en désapprouvant sa position politique, il avait insisté sur la nécessité de distinguer les reproches à caractère politique de ceux d'ordre privé, les premiers devant seuls être discutés publiquement par la commission, et, plus tard, s'était opposé à son exclusion[814] –, et l'évolution de Souvarine, en rupture avec Trotski, semblait pouvoir les rapprocher. Mais Souvarine le pressa de rester dans le Parti puis, une fois la rupture devenue inévitable, de maintenir des contacts avec ses membres. Plus tard, il fut dépité de le voir se rapprocher de la revue d'Henri Barbusse, *Monde*, qu'il jugeait confuse et trop peu communiste[815]. En réalité, leurs divergences étaient assez profondes. Si Angelo Tasca reconnaissait à Souvarine « beaucoup d'intelligence et aussi une fine intuition politique », il ne le jugeait pas en mesure de devenir le centre d'un mouvement réellement efficace. Il gardait foi dans la possibilité de réaliser l'unité ouvrière et ne partageait pas le pessimisme de Souvarine[816]. Il refusa finalement de collaborer à la *Critique sociale*[817] et, constatant avec amertume qu'« en général […] le parti a l'opposition qu'il mérite »[818], préféra se consacrer à *Monde* et tenter d'agir « aux marges du communisme officiel »[819].

[814] Procès-verbaux des séances de la commission Souvarine, 4, 5 et 8 juillet 1924, AIC, 492/1/335, 337, 339 ; *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 238 ; P. Togliatti au secrétariat du PCd'I, [s. l], 6 avril 1926, in C. DANIELE (dir.), *Gramsci a Roma, Togliatti a Mosca*, *op. cit.*, p. 224.

[815] B. Souvarine à A. Tasca, Carqueiranne, 9 (citation) et 13 septembre 1929 ; Paris, 21 octobre 1930, AT, Corrisp., fasc. 384. Cf. aussi J.-L. PANNE, *Boris Souvarine. Le premier désenchanté du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 182 : « il ne faut pas, pour rester dans le Parti, perdre toute raison d'y rester », objectait cependant B. Souvarine à l'Opposition.

[816] A. Tasca à F. Jezierska, [s. l.], 17 février 1930, AT, Corrisp., fasc. 193.

[817] A. Tasca à B. Souvarine, [s. l.], 24 octobre 1930, AT, Corrisp., fasc. 384.

[818] A. Tasca à F. Jezierska, [s. l.], 17 février 1930, AT, *cit.*. Sur les oppositions communistes en France à ce moment, cf. M. DREYFUS, *PCF. Crises et dissidences. De 1920 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, 1990, p. 23-36.

[819] L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 86.

4.1.1. Monde

Le 2 novembre 1929, deux mois après son exclusion du PCd'I, Angelo Tasca publia dans *Monde* son premier article, sous le pseudonyme d'A. Rossi[820]. Il en devint l'un des principaux rédacteurs, contribuant activement et directement à l'orientation de la revue jusqu'en 1933. Il affirma plus tard être resté, pendant ces quatre années, fidèle au « programme initial »[821] du journal. Fondé par Henri Barbusse en juin 1928, *Monde* se proposait à la fois de rester indépendant des partis et de se mettre au service de l'émancipation du prolétariat[822]. Cette autonomie devait lui permettre de sortir du cercle trop étroit des « convaincus et [des] fidèles »[823] et d'attirer les intellectuels. Henri Barbusse refusait tout ouvriérisme[824] : le communisme ne devait pas se replier sur le prolétariat, mais jeter des ponts vers les autres classes. Il fallait d'abord fournir une information objective, puis laisser « aux faits eux-mêmes […] le soin d'orienter le lecteur vers les solutions révolutionnaires »[825]. La rédaction ne renonçait pas pour autant à défendre certains principes. Personne n'ignorait du reste les sympathies communistes de son directeur. Ce délicat équilibre entre objectivité et engagement séduisit Angelo Tasca. Alors que l'on reprochait à *Monde* son objectivité, il la défendit avec fermeté : elle représentait « un élément d'hérésie […] vital à la Révolution »[826]. Cet accord avec le projet initial d'Henri Barbusse ressort de ces « quelques remarques sur *Monde* » rédigées peu après le début de sa collaboration :

> « [*Monde*] doit aider par une information – objective, sans tomber dans l'indifférentisme – par une confrontation des thèses opposées, toute orientation individuelle ou collective dans le sens indiqué [c'est-à-dire vers une transformation socialiste de la société, particulièrement sur la base du rétablissement de l'unité ouvrière]. Favoriser, aiguillonner les forces qui dans les

[820] A. ROSSI [A. TASCA], « L'art et la beauté, par Félicien Challaye », in *Monde*, 2 novembre 1929. Le pseudonyme adopté par A. Tasca est A. Rossi tout court, ou éventuellement plus tard André ou Angelo Rossi, mais non Amilcare Rossi, dont nous n'avons trouvé aucune mention dans les sources que nous avons consultées.
[821] A. Rossi au Conseil d'administration du journal *Monde*, Paris, 10 octobre 1933, AT, Corrisp., fasc. 19.
[822] J. RELINGER, *Henri Barbusse, écrivain combattant*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, p. 230 ; G. NORMAND, « Henri Barbusse and his *Monde* (1928-35) : Progeny of the Clarté Movement and the Review *Clarté* », in *Journal of Contemporary History*, n°11, 1976, p. 174. Ces deux auteurs rejettent l'idée d'une initiative de la Conférence internationale des écrivains prolétariens et révolutionnaires de novembre 1927 : *Monde* fut un projet personnel d'H. Barbusse. Cf. aussi B. FREDERICK, « Confrontation entre Henri Barbusse et le Komintern. "L'affaire *Monde*" 1929-1930 », in *Nouvelles Fondations*, n°2, 2006, p. 159-161.
[823] H. Barbusse à B.-A. Pessis, [s. l.], 23 février 1930, in « Correspondances franco-soviétiques », in *Ibid.*, p. 164. Cf. aussi G. NORMAND, « H. Barbusse and his *Monde* », *art. cit.*, p. 177.
[824] J. RELINGER, *H. Barbusse*, *op. cit.*, p. 114.
[825] H. Barbusse au secrétariat du Bureau international des écrivains révolutionnaires, [s. l.], 21 juin 1930, in « Correspondances franco-soviétiques », *art. cit.*, p. 168.
[826] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 386 (exposé fait au comité de rédaction de *Monde* le 5 novembre 1931 sur le Congrès de Kharkov).

champs rivaux s'inspirent plus ou moins consciemment à la nécessité d'un renouveau profond dans les rangs des partis prolétariens qui préparent à l'intérieur ou en-dehors des formations politiques traditionnelles cette synthèse par laquelle la classe ouvrière reprendra son rôle positivement révolutionnaire, et entraînera avec elle tous les éléments progressifs de la société. »[827]

Monde devait être « un journal de formation et d'information »[828], dont le lecteur parviendrait à une opinion et à un jugement propre à travers l'exposé objectif des faits. Il ne pouvait cependant se réfugier dans la neutralité et renoncer à se battre pour des principes politiques bien définis. En avril 1930, Angelo Tasca défendit la nécessité de le doter d'une « ligne générale » lui donnant une âme. Avec son rédacteur en chef, Augustin Habaru, il voulait en faire « un organe de combat culturel »[829]. Un an plus tard, il déplora à nouveau le caractère quelque peu « invertébré » de *Monde*. Le journal se proclamait partisan d'une révolution dont il n'avait pas su définir les contours ni le contenu ; il tenait un peu « sa place comme un poteau indicateur sur un terrain vague ». Ses rédacteurs devaient se faire « les annonciateurs de la société nouvelle en train d'éclore » et dégager des propositions socialistes concrètes[830]. « On ne peut pas et on ne veut pas conclure trop vite »[831] : par sa situation dans le paysage culturel français, *Monde* put apparaître comme un lieu propice à la réflexion d'un communiste en rupture de parti, mais soucieux d'œuvrer pour ses idées. « Les idées de Barbusse ne sont pas claires ? Les miennes le sont et, après tout, on peut arriver aux militants mieux par Barbusse que par Roche », répondit-il, un peu irrité, à Boris Souvarine qui lui reprochait de n'être pas resté « *étranger à la salade barbussienne* »[832]. L'unité ouvrière continuait à dominer ses pensées et *Monde*, par l'esprit qui l'animait et les buts qu'il se fixait, pouvait en être l'instrument. Bien qu'insatisfait de son orientation mal définie, l'ancien communiste italien estimait qu'elle pouvait contribuer à l'élaboration d'« une nouvelle synthèse doctrinaire et pratique », sur laquelle pourrait se retrouver toute la classe ouvrière[833].

Angelo Tasca participa activement aux groupes d'« Amis de *Monde* », ouverts à tous ceux, quel que fût leur parti, qui se montraient « imbus de principes réalistes et scientifiques

[827] « Quelques remarques sur *Monde* », in AT, cahier n°10 : [mars-mai 1930].
[828] « Question du format et de [illisible] [de *Monde*] », [1931], AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 67.
[829] Cahier n°10, *cit.*. A. Habaru (1898-1944), d'origine belge, ancien sympathisant communiste, entra à la rédaction de *Monde* en 1928. Il y fut chargé d'une enquête sur la littérature prolétarienne. Il quitta la revue en 1934, à la suite de divergences avec H. Barbusse. Entré en Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, il fut arrêté et fusillé en juin 1944.
[830] « Question du format [… de *Monde*] », *cit.*.
[831] A. TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*, p. 6.
[832] A. Tasca à B. Souvarine, [s. l.], 24 octobre 1930 et B. Souvarine à A. Tasca, Paris, 21 octobre 1930, AT, Corrisp., fasc. 384. Souligné dans le texte.
[833] « Quelques remarques sur *Monde* », *cit.*.

de libération des masses ». Henri Barbusse les définit comme un « groupement culturel d'éducation générale et non un parti »[834]. On pense aux expériences « culturistes » d'Angelo Tasca, à sa conception de *L'Ordine nuovo*. Des liens avaient uni en 1919-1921 la publication turinoise au mouvement *Clarté*, que *Monde* continuait en partie : un même esprit en fut à la base, notamment en ce qui concernait la place des intellectuels dans la lutte du prolétariat. Ils étaient pour Henri Barbusse des « éducateurs » guidant la classe ouvrière dans sa quête d'émancipation. Il désirait jeter des ponts entre travailleurs manuels et intellectuels : cela faisait partie du « programme » de la revue[835]. Cette approche, semblable en certains points à la conception de la culture de *L'Ordine nuovo*, explique en partie le choix d'Angelo Tasca de s'associer en 1929 à l'entreprise de Barbusse. Mais deux ans et demi plus tard, il critiqua Barbusse précisément sur ce problème. Commentant son roman *Clarté*, il voyait maintenant que l'intellectuel y restait extérieur au peuple, qu'« entre l'un et l'autre aucun rapport [n'existait] »[836]. Il remarquait la tendance de Barbusse à voir « les choses de haut »[837], et non du dedans. S'il souhaitait amener les intellectuels à « l'"action sociale" », sa démarche ne parvenait pas à briser l'écran entre intellectuels et prolétariat : ils restaient deux mondes distincts. Angelo Tasca semblait vouloir dépasser le projet de l'auteur de *Clarté*. Ce faisant, il reprenait des idées anciennes, toujours présentes, par exemple lorsqu'il écrivait que « la révolution prolétarienne […] parvient à la transformation de toute la société par un processus qui est essentiellement *intérieur à elle* »[838]. Ses réflexions dévoilent à la fois les racines de son intérêt et de ses critiques à l'égard de la démarche de Barbusse. Elles font aussi écho à ses considérations sur la « radicalisation des masses ». Cela suggère que les problèmes rencontrés par Angelo Tasca dans ses rapports avec Henri Barbusse furent peu différents de ceux qui l'avaient amené à rompre avec le Parti communiste et reposèrent, outre que sur des circonstances politiques, sur un désaccord intellectuel assez profond :

> « Barbusse, au fond, ceint la foule comme une mer, comme une force aveugle. Rien ne la travaille de l'intérieur. Il est un pessimiste. Et cela le pousse à l'extrémisme, aux formes infantiles de l'extrémisme, par lesquelles la lutte sociale se réduit à un cri lancé du dehors, à l'appel à la raison, à l'exaltation de la logique inflexible. *La masse n'est plus qu'un dur bloc qu'il faut mouvoir en s'appuyant sur un seul et rigide levier.* »[839]

---

[834] Cité in G. NORMAND, « H. Barbusse and his *Monde* », *art. cit.*, p. 178.
[835] J. RELINGER, *H. Barbusse*, *op. cit.*, p. 230 ; G. NORMAND, « H. Barbusse and his *Monde* », *art. cit.*, p. 175. Sur la proximité entre *Clarté* et *L'Ordine nuovo* : L. PAGGI, *Gramsci e il moderno principe*, *op. cit.*, p. 211-219.
[836] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 490 (février-mars 1932).
[837] *Ibid.*, p. 498.
[838] AT, cahier n°9 : [octobre 1929-mars 1930], p. 109. Souligné dans le texte.
[839] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 490. Souligné dans le texte.

En juillet 1929, *Monde* lança une enquête sur la « crise doctrinale du socialisme ». Diverses personnalités socialistes et communistes furent invitées à exposer leurs idées. Seuls les représentants de la social-démocratie ou de l'opposition communiste répondirent, les personnalités soviétiques interpellées se refusèrent à intervenir. Un conflit éclata entre *Monde* et les milieux communistes « officiels », français et soviétiques. Le Bureau international des écrivains révolutionnaires reprocha à Barbusse de relayer les idées sociale-démocrates, de diffuser « parmi les masses […] la doctrine opportuniste des diffamateurs et des ennemis de l'Union soviétique » et de semer ainsi « une confusion idéologique extrêmement nuisible » au moment où planait la menace d'une « guerre impérialiste »[840] contre elle. L'heure n'était plus à la « médiation ». Le directeur de *Monde* fut sommé de modifier la ligne éditoriale de sa revue ou de cesser de lui apporter sa caution. Henri Barbusse dut réaffirmer l'esprit de sa démarche et l'indépendance de *Monde*. Il demeurait convaincu que l'exposé objectif des thèses communistes, sur le même plan que celles des autres tendances du mouvement ouvrier, ferait ressortir, par lui-même, toute la solidité et la justesse des premières. A son arrivée dans la rédaction de *Monde* à l'automne 1929, Angelo Tasca fut chargé de l'enquête ; puis il rédigea l'article de conclusion sur la base des contributions parvenues à la revue. Il partageait l'esprit dans lequel elle avait été engagée : le principe contradictoire d'abord, et surtout la volonté de clarifier les « scissions et divergences qui [s'étaient] fait jour au sein du socialisme »[841]. Mais face au refus des communistes de participer à la discussion, il nota avec amertume dans ses cahiers que « l'intention de faire valoir la supériorité de la doctrine communiste dans un débat sur le terrain doctrinal ne peut avoir aucune prise sur eux ; ils ne peuvent pas penser à mettre en jeu leur capital idéologique, à le risquer dans la bataille ; mieux vaut en conserver la rente par la garantie de l'Etat »[842]. Son action indépendante s'ouvrit ainsi sur de premières désillusions. Sa collaboration à *Monde* fut jalonnée de tentatives pour repousser les assauts communistes ; la pression fut telle qu'il envisagea de démissionner au début de 1931[843].

[840] Le secrétariat du Bureau international des écrivains révolutionnaires à H. Barbusse, [s. l.], [avant le 19 juin 1930 selon B. Frederick], in « Correspondances franco-soviétiques », *art. cit.*, p. 167.
[841] H. Barbusse à B.-A. Pessis, [s. l.], 23 février 1930, *cit.*, p. 164-165.
[842] Cahier n°9, *cit.*, p. 199-200. A. Tasca se référait à l'argument employé tant par H. Barbusse que par F. Desphelippon, secrétaire général de *Monde*, auprès de personnalités soviétiques pour qu'elles incitent les personnes interpellées en juillet 1929 à faire part de leur conception du socialisme (cf. « Correspondances franco-soviétiques », *art. cit.*, p. 164-165). Il développa publiquement cette idée devant le comité de rédaction de *Monde* (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 392).
[843] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 291 (mai 1930-janvier 1931) ; A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 22 février 1931, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare, op. cit.*, p. 117.

Cette enquête constitua un grief des dirigeants et écrivains communistes contre *Monde* lors de la deuxième conférence internationale des écrivains révolutionnaires, réunie à Kharkov en novembre 1930[844]. Engagées sur la littérature prolétarienne, les discussions y furent politiques autant que littéraires. Toute l'orientation de *Monde* déplaisait, son indépendance d'une part, sa conception de la littérature prolétarienne d'autre part. La « résolution sur la littérature prolétarienne et révolutionnaire en France », connue dans ce pays seulement un an plus tard, préconisait la création de groupes d'écrivains prolétariens, formés en bonne partie de correspondants ouvriers, les « rabcors ». On reprochait à Henri Barbusse et à *Monde* de n'avoir pas donné une teinte ouvriériste à la littérature prolétarienne et de rester fidèles aux codes esthétiques bourgeois. Dès ses débuts, la rédaction de *Monde* s'était promis d'œuvrer pour le développement de la littérature prolétarienne. D'abord enthousiaste pour cette nouvelle forme de littérature, Henri Barbusse voyait cependant des difficultés à la créer en France et préférait gagner les écrivains existants à la cause prolétarienne. Il devait bien s'agir pour lui d'une littérature engagée pour la lutte d'émancipation de la classe ouvrière, mais elle n'était pas pour autant une littérature faite uniquement par les ouvriers. Il refusait de l'enserrer dans des procédés littéraires stricts et imposés ; l'artiste prolétarien devait au contraire jouir de la plus grande liberté dans son art. Cette conception, mêlant la « sympathie » à la « prudence »[845], se heurtait à celle du congrès de Kharkov. Elle rejoignait en revanche celle d'Angelo Tasca.

Angelo Tasca fut happé par le conflit entre sa revue et les milieux communistes : en novembre 1931, il fut chargé d'un exposé au comité de rédaction de *Monde* sur le congrès de Kharkov. Le caractère éminemment politique de cette conférence ne lui échappa pas : il discerna derrière les critiques une attaque contre l'indépendance de *Monde*. Les préconisations de Kharkov n'étaient que le reflet, dans l'univers littéraire, de la nouvelle ligne de l'IC, c'est-à-dire de la conception stalinienne de la « troisième période », de la tactique « classe contre classe » ou de la formule du « social-fascisme ». Fondé à un moment où l'orientation de l'IC était différente, *Monde* était resté fidèle à son programme initial ; son désaccord avec les milieux communistes prenait là son origine[846]. Les raisons qui avaient amené Angelo Tasca à se séparer du PCd'I le conduisirent donc à s'opposer aux conclusions

[844] G. NORMAND, « H. Barbusse and his *Monde* », *art. cit.*, p. 184.
[845] J. RELINGER, *H. Barbusse*, *op. cit.*, p. 233.
[846] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 385 et 387-388. Cf. aussi J.-P. MOREL, « Portrait de groupe avec *Monde* (Moscou, 1927) », in *Revue des sciences humaines* (Lille III), n°190, 1983, p. 77 et 86. Sur la « troisième période », la tactique « classe contre classe » et le « social-fascisme », cf. dans le présent travail p. 189-193.

du Congrès de Kharkov. L'esprit de *Monde* était selon lui « incompatible »[847] avec celui de ce congrès, le souci d'objectivité et de vérité avec une acceptation passive, même des formules les plus fausses. Les écrivains de Kharkov plaquaient mécaniquement une philosophie sur la création littéraire. Ils associaient « matérialisme dialectique » et littérature prolétarienne, dans une formule en réalité vide de sens : cela signifiait en réalité seulement que l'artiste se devait d'être un militant, de préférence docile. Telle qu'elle résultait des conclusions de Kharkov, cette association n'impliquait aucun procédé ni principe d'écriture particuliers ; la philosophie restait étrangère à la création littéraire. L'ouvriérisme qui, pour les écrivains réunis en Ukraine, devait caractériser l'art prolétarien, était une autre manifestation d'une approche mécanique et d'un raisonnement politique borné. On n'avait pas cru bon d'examiner la littérature ouvrière existante, ni de réfléchir à ses limites : on privilégiait les formules faciles et rigides plutôt que l'examen de la réalité.

Le rapport entre art et classe ne pouvait se résumer à accoler un mot à l'autre, déboucher simplement sur un art de classe. Angelo Tasca définissait la littérature prolétarienne comme la soudure du réalisme et de l'humanisme. Elle tenait du réalisme, dans la mesure où elle s'attachait à peindre la société contemporaine et conduisait une « "enquête" permanente sur la classe ouvrière »[848]. Mais il ne se sentait aucun goût pour une littérature misérabiliste, s'apitoyant complaisamment sur le sort des ouvriers. Les écrivains prolétariens devaient plutôt discerner les signes annonciateurs de l'émancipation du prolétariat, décrire, certes, la situation présente des ouvriers, mais surtout imaginer sa transformation. Il fallait donner à voir la prise de conscience par l'ouvrier de sa place dans le « drame collectif » contemporain, établir un « pont » entre l'individu et le « social », car « le moi peut retrouver le social en s'étudiant, mais c'est parce que le "social" entre dans la nature du moi, comme élément constructif et intégral »[849]. L'œuvre de Barbusse, qui séparait l'individu et la société, laissait voir ici l'une de ses insuffisances. S'il cherchait pourtant à montrer les phénomènes sociaux dans leur « dimension collective »[850], on y voyait mal comment l'individu exprimait la réalité qui l'entourait ; les personnages barbussiens semblaient exister indépendamment d'elle. Inversement, la peinture de la vie sociale perdait de sa force si elle ne s'incarnait pas dans des personnages dessinés jusque dans leurs traits les plus imperceptibles. Il s'agissait d'étudier la société à travers l'individu et l'individu à travers la vie sociale. La littérature

[847] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 386.
[848] A. ROSSI [A. TASCA], « Du réalisme au socialisme. A propos du *Zola* de Barbusse », in *Monde*, 2 avril 1932.
[849] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 487.
[850] J.-P. MOREL, « Portrait de groupe avec *Monde* », *art. cit.*, p. 88.

prolétarienne avait pour « rôle essentiel » de saisir le mouvement de l'ouvrier vers le collectif et vers l'humain, de dépeindre les « expériences individuelles et collectives qui fixent en lui l'élément humain et social »[851]. Angelo Tasca semblait s'inspirer de Rodolfo Mondolfo, lorsqu'il écrivait que « la classe ouvrière arrive à l'humanité non pas en s'extériorisant, en s'oubliant presque, mais en approfondissant sa propre nature de classe »[852]. La littérature prolétarienne devait, suivant la formule d'Henri Barbusse, « exprimer l'humain » et « nourrir dans la classe ouvrière la conscience de sa mission ». Ainsi seulement prenait un sens l'application de principes marxistes à la littérature et à l'art : « n'est-ce pas Marx qui a parlé d'"humanisme réaliste", de "matérialisme coïncidant avec l'humanisme" ? »[853]. La littérature pouvait apporter sa contribution à l'action politique de la classe ouvrière, mais ne devait pas pour autant s'asservir à un parti.

L'exposé d'Angelo Tasca sur le Congrès de Kharkov, qui reflétait probablement, en partie, la position de Barbusse, fut l'une des manifestations du conflit entre *Monde* et les milieux communistes, particulièrement vif pendant l'hiver 1931-1932[854]. Malgré l'accord d'Angelo Tasca et de son directeur pendant les deux premières années de leur collaboration, leurs rapports semblèrent se dégrader par la suite. Des heurts intervinrent au printemps 1932 : en mars, ils s'opposèrent sur la place des réformes dans l'action socialiste[855]. Les difficultés financières de *Monde* s'accentuèrent et avec elles, la pression communiste. De plus, en 1931-1932, s'amorça l'évolution d'Angelo Tasca vers la social-démocratie et son éloignement du communisme. Il ne croyait plus que l'IC pût guider la classe ouvrière vers la révolution ; en juillet 1931, il assura Ignazio Silone que sa « rupture avec le mouvement communiste, avec

---

[851] A. ROSSI [A. TASCA], « Du réalisme au socialisme », *art. cit.*.
[852] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 396.
[853] A. ROSSI [A. TASCA], « Du réalisme au socialisme », *art. cit.*.
[854] Cf. notamment J. FREVILLE, « Revues révolutionnaires », in *L'Humanité*, 1er décembre 1931 ; « Une vigoureuse manifestation contre la littérature pseudo-prolétarienne », in *Ibid.*, 8 décembre 1931, où les interventions d'A. Tasca et G. Altmann lors d'un débat sur la littérature prolétarienne sont qualifiées d'« odieuses », ainsi que la réponse, signée *Monde*, à cet article, in *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 418-420 ; J. FREVILLE, « Réponse à un manifeste », in *L'Humanité*, 15 décembre 1931 ; B. JASIENSKI, « Feu sur les "amis" », in *Ibid.*, 5 et 12 janvier 1932 ; J. DUCLOS, « Dénonçons le confusionnisme de *Monde* », in *Ibid.*, 26 janvier 1932. L'interprétation de G. Berti, pour qui le retard avec lequel les résolutions de Kharkov furent discutées dans la rédaction de *Monde* « signifia – de cela, Tasca s'en rendit bien compte – que Barbusse aussi […] désormais, bon gré mal gré s'était décidé à capituler, c'est-à-dire avait décidé d'accepter, même avec retard, les instances et les exigences de la soi-disant Union internationale des écrivains révolutionnaires » (« Introduzione », in *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 65), paraît erronée. La discussion n'intervint qu'en novembre 1931 parce que les résolutions de Kharkov venaient seulement d'être diffusées en France (« La résolution de Kharkov », in *L'Humanité*, 20 octobre et 3 novembre 1931 et « Deuxième conférence internationale des écrivains révolutionnaires. Rapports, résolutions, débats », numéro spécial de *Littérature de la révolution mondiale – Organe central de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires*, 1931). H. Barbusse réaffirma l'indépendance et le programme de *Monde* dans une série d'articles (J. RELINGER, *H. Barbusse*, *op. cit.*, p. 241-242).
[855] A. Tasca à H. Barbusse, Paris, 6 et 18 mars 1932, in *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 508-512. Cf. plus loin, p. 247-249.

l'idéologie (?) qu'il [s'était] fabriquée et avec la tactique qui en [dérivait, était] *totale et définitive* »[856].

A l'automne 1932, Georges Monnet, un jeune parlementaire socialiste, prit des parts du capital de *Monde*. Peu avant, il avait adhéré au comité de lutte contre la guerre et le fascisme – mouvement Amsterdam-Pleyel – de Barbusse. Il rencontra probablement Angelo Tasca dans ce milieu[857]. Il fut pendant les années 1930 l'un des socialistes dont celui-ci se sentit le plus proche. Angelo Tasca était de plus déjà entré en relation avec Léon Blum. Après la victoire des partis de gauche aux élections du printemps 1932, il approuva sa position et l'incita à ne pas participer au gouvernement. A la lecture de l'article « Classe contre classe », dans le *Populaire* du 8 mai, il avait constaté leur communauté d'esprit et de préoccupations :

> « Les réflexions que vous y faites sont analogues à celles qui ont déterminé ma rupture avec l'Internationale communiste et mon orientation depuis quelques années. Ce qui est pour vous surtout regret d'un passé manqué, est pour moi indication impérieuse d'un avenir possible. Pas de salut de la classe ouvrière en-dehors de l'unité. Cette unité ne pourra se faire que dans les anciens cadres, et par rapport à la nouvelle situation. Les anciens cadres, c'est la démocratie socialiste. La situation nouvelle, c'est la Russie soviétique. Le problème de l'unité ouvrière est surtout le problème de la liaison entre la social-démocratie occidentale et la Russie soviétique. Pour que cette liaison se réalise, il faut que la social-démocratie se renouvelle […]. Et que les institutions soviétiques acquièrent la puissance à l'intérieur et le rayonnement à l'extérieur que leur donnerait la démocratie, dans le sens intégral, c'est-à-dire socialiste du mot. »[858]

« Profondément intéressé » par ces idées, Léon Blum exprima le souhait de rencontrer son interlocuteur[859]. L'unité ouvrière restait l'objectif premier d'Angelo Tasca ; si orienter le communisme vers elle semblait impossible, du moins fallait-il tenter d'y gagner la social-

---

[856] A. Tasca à I. Silone, Paris, 24 juillet 1931, in D. BIDUSSA, « Dialogato per un rinnovamento socialista. Un carteggio degli anni Trenta tra Ignazio Silone e Angelo Tasca », in *L'Irpinia nella società meridionale. T. I – Studi e fonti*, Avellino, Centro di ricerca Guido Dorso (*Annali*), 1987, p. 639. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. Tasca à F. Jezierska, Paris, 7 août 1931, AT, Corrisp., fasc. 193.

[857] Le premier élément de correspondance dans les archives d'A. Tasca, une carte postale envoyée de Berlin par G. Monnet, date du 5 septembre 1932, peu avant qu'il n'entrât dans le capital de *Monde* en octobre (G. Monnet à Rossi [A. Tasca], [Berlin], 5 septembre 1932, AT, Corrisp., fasc. 266). G. Monnet (1898-1980) adhéra très jeune à la SFIO. Mobilisé pendant la Première Guerre mondiale, puis exploitant agricole, il devint député en 1928. Contre la décision de son parti, il adhéra en 1932 au comité de lutte contre la guerre et le fascisme, dit Amsterdam-Pleyel, avant de rejoindre *Monde*, et participa en 1933 à la fondation du Front commun. En tant que ministre de l'agriculture des gouvernements de Front populaire, il mit en place l'Office du blé. Proche de L. Blum, il défendit une ligne de fermeté face aux pays fascistes et fonda en 1939 la revue bimensuelle *Agir pour la paix, pour le socialisme*, à laquelle collabora A. Tasca. Ministre du blocus dans le gouvernement de P. Reynaud en 1940, il s'opposa d'abord à l'armistice, puis s'abstint lors du vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain le 10 juillet 1940. Il ne participa pas à la Résistance et fut exclu de la SFIO à la Libération (*DBMOF*).

[858] A. Tasca à L. Blum, Paris, 12 mai 1932, in AT, cahier n°22 : [mars-septembre 1932], annexée p. 133, ainsi que dans les archives de L. Blum (FNSP, inv. 2, dossier 172) et d'E. Vandervelde (Institut E. Vandervelde, Bruxelles).

[859] L. Blum à A. Tasca, Paris, 14 mai 1932, in cahier n°22, *cit.*, annexée p. 133.

démocratie, apparemment mieux disposée, et travailler à son renouvellement. Il écrivit quelques jours plus tard à Emile Vandervelde. A l'automne, il était en contact avec Marcel Déat et Pietro Nenni ; un informateur confiait à la police fasciste que certains socialistes italiens nourrissaient l'espoir de le voir rejoindre le PSI[860]. Cette évolution contribua sans doute à ses difficultés avec *Monde*, perméable malgré tout à l'atmosphère régnant dans les milieux communistes et à la tactique « classe contre classe », désignant les sociaux-démocrates comme les premiers ennemis du communisme. Ce fut néanmoins en 1932-1933 qu'il participa le plus activement à *Monde*. En 1933, il put encore y publier des articles hétérodoxes sur le marxisme.

4.1.2. Les enseignements de la crise européenne

A partir de l'automne 1930, Angelo Tasca consacra de nombreux articles à la montée du nazisme en Allemagne. Son analyse – dans la continuité, souligna-t-il plus tard, de ses positions lors de sa rupture avec l'IC – heurta les milieux communistes. D'abord bien acceptées par Barbusse, ses critiques de la politique de la KPD devinrent un problème lorsque la pression communiste sur *Monde* s'accentua[861]. Très tôt, les événements d'Allemagne, où se jouait selon Angelo Tasca la partie « la plus importante de l'échiquier européen »[862], lui parurent engager le sort de la classe ouvrière internationale. Il observa avec inquiétude le déroulement implacable de la crise, analysé et prévu par lui. L'Espagne retint aussi son attention. En avril 1931, elle choisit à nouveau la République ; comme en Allemagne, les forces contre-révolutionnaires la menacèrent de toutes parts, les socialistes s'y trouvèrent dans une position clé et la bataille pour la démocratie devint cruciale. Comme le montre David Bidussa et nous allons le voir, Angelo Tasca tira des événements espagnols des conclusions

[860] A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 20 mai 1932, in cahier n°22, *cit.*, p. 167 ; M. Déat à A. Tasca, Paris, 6 octobre 1932, AT, Corrisp., fasc. 116 ; A. Tasca à P. Nenni, [s. l.], 22 novembre 1932, Arch. P. Nenni ; note de Paris du 13 octobre 1932, ACS, Pol. Pol., b. 25-B.

[861] A. TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*, p. 7 ; A. Rossi au Conseil d'administration du journal *Monde*, Paris, 10 octobre 1933, *cit.*.

[862] A. Tasca à F. Jezierska, Paris, 7 août 1931, *cit.*. Cf. aussi cahier n°22, *cit.*, p. 68 ; A. ROSSI [A. TASCA], « Crise allemande ? Non, crise du capitalisme ! », in *Monde*, 18 juillet 1931 et, après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, *Id.*, « L'Allemagne et l'Internationale », in *Ibid.*, 8 avril 1933.

très proches de celles imposées par la crise allemande[863]. C'est pourquoi nous les aborderons ensemble

Pierre Viénot, grand connaisseur de l'Allemagne, publia en 1931 un livre sur la crise allemande[864]. Angelo Tasca entra à cette occasion en contact avec celui qui deviendrait plus tard l'un de ses amis les plus chers. Bien qu'il assurât qu'il s'agissait de l'une des rares œuvres politiques notables de l'année 1931, son commentaire fut, dans l'ensemble, plutôt sévère. Pierre Viénot n'atteignait pas « les ressorts les plus profonds de la crise allemande contemporaine »[865]. Angelo Tasca cherchait dans la réalité économique et sociale, en particulier dans les conséquences de la guerre, le sens de la crise : en 1933, il demeurait certain que « quiconque [voudrait] écrire sérieusement l'histoire de l'Allemagne de l'après-guerre, [devrait] recourir à Marx »[866]. Au contraire, Pierre Viénot y avait surtout perçu une « crise des esprits » et reléguait au second plan les faits matériels. Il avait « voulu chercher à une crise, qui [était] surtout économique et sociale, et qui [était] dans les esprits parce qu'elle [était] dans les choses, des raisons philosophiques »[867]. Son analyse se présentait « les pieds en l'air, la tête en bas » et accusait aux yeux d'Angelo Tasca des décennies de retard sur l'évolution philosophique et sur l'enseignement de Marx. L'ancien communiste italien ne niait pas l'intervention d'éléments spirituels ou idéaux, mais pour lui, « en schématisant un peu, on [pouvait] observer que si le poids de l'économie [était] décisif au point de départ, celui des réactions psychologiques [était] décisif pour le point d'arrivée »[868] ; Pierre Viénot procédait de manière exactement inverse en négligeant le premier aspect. Dans sa réponse, ce dernier reconnut que le marxisme était bien ce qui les séparait. Mais il rappela à Angelo Tasca qu'il existait « d'autres réalités que les réalités économiques »[869]. Il voyait dans la crise allemande une « crise de la civilisation bourgeoise ». Pour Angelo Tasca, elle était d'abord une « crise du système capitaliste »[870], provenant de son organisation économique et sociale et

[863] Sur le rapprochement entre ces deux situations, cf. D. BIDUSSA, « Alla ricerca di Marx. Angelo Tasca e la riflessione sul marxismo negli anni del fuoriuscitismo (1930-1934) », in *Studi bresciani – Quaderni della Fondazione Micheletti*, 1987, n°3, p. 102.
[864] P. VIENOT, *Incertitudes allemandes : la crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne*, Paris, Librairie Valois, 1931, 166 p.
[865] A. ROSSI [A. TASCA], « Une philosophie de la crise allemande. Les pieds en l'air, la tête en bas », in *Monde*, 21 novembre 1931.
[866] A. TASCA, « Opinioni sulla Germania », in *Quaderni di Giustizia e Libertà*, juin 1933, p. 10.
[867] A. ROSSI [A. TASCA], « Une philosophie de la crise allemande », *art. cit.*.
[868] A. TASCA, « Opinioni sulla Germania », *art. cit.*, p. 10.
[869] P. Viénot à A. Tasca, Charleville, 4 décembre 1931, AT, Corrisp., fasc. 425.
[870] A. ROSSI [A. TASCA], « Une philosophie de la crise allemande », *art. cit.* ; *Id.*, « Crise allemande ? », *art. cit.*.

sévissant « à des degrés différents, […] en Angleterre, en France, partout, et pour les mêmes raisons »[871]. Cette crise se présentait simplement en Allemagne à son état le plus pur :

> « L'Allemagne est plus qu'un anneau dans la chaîne capitaliste : elle est comme le repoussoir du système dont le traité de Versailles a été la consécration juridique. L'Allemagne est le terrain expérimental où le système capitaliste peut être étudié dans ses caractères essentiels, presqu'à l'état de pureté exigé par l'analyse scientifique. Nous avons là une classe dirigeante qui a mis en œuvre toutes les ressources de son régime, dans les formes les plus audacieuses et les plus conséquentes. »[872]

Selon Angelo Tasca, la situation allemande présentait « tous les symptômes d'une période immédiatement prérévolutionnaire »[873] et aurait dû favoriser l'essor du mouvement ouvrier. Pourtant, les partis prolétariens parvenaient à peine à se maintenir sur le plan électoral, tandis que le tout jeune mouvement hitlérien connaissait une progression aussi fulgurante qu'inquiétante. L'ancien communiste observa avec angoisse comment une situation prérévolutionnaire pouvait alimenter la contre-révolution. Le mouvement ouvrier se cantonnait dans une position défensive. Au contraire, la bourgeoisie, tout autre que « désemparée »[874], avait engagé une attaque contre le régime de Weimar et cherchait à ensevelir les conquêtes de la classe ouvrière pour rétablir sa sujétion. Parmi les groupements de droite et d'extrême-droite, Angelo Tasca perçut dès 1930 le danger représenté par le fascisme. Il distingua un « fascisme illégal » ou « putschiste », se retrouvant dans le national-socialisme, et un « fascisme légal », incarné par le maréchal Hindenburg et les partis de droite et d'extrême-droite – « des populistes aux hitlériens », auxquels pourrait venir s'associer le Centre[875] – susceptibles d'utiliser les moyens institutionnels pour « noyauter » le régime de Weimar[876]. Inlassablement, de 1930 à 1932, il avertit qu'un coup de main du fascisme illégal était moins à redouter qu'une emprise croissante du fascisme légal sur l'Etat allemand, « une transformation de plus en plus réactionnaire de l'appareil de l'Etat »[877]. Il pressentit un danger semblable pour l'Espagne, bien qu'il ne parlât pas de fascisme. On ne devait pas y craindre un retour à la monarchie – il la croyait bien finie –, mais une réaction d'une autre espèce, un « bloc "antimarxiste" », et il prévoyait que « la restauration en Espagne ne se [ferait] pas au

[871] *Id.*, « Paris-Berlin-Moscou », in *Monde*, 12 décembre 1931.
[872] *Id.*, « Crise allemande ? », *art. cit.*.
[873] *Id.*, « La contre-révolution en Allemagne », in *Monde*, 30 avril 1932 ; cf. aussi *Id.*, « Paris-Berlin-Moscou », *art. cit.*.
[874] *Id.*, « Crise allemande ? », *art. cit.* ; *Id.*, « La journée d'Hindenburg », in *Monde*, 19 mars 1932.
[875] *Id.*, « Crise allemande ? », *art. cit.*. Cf. aussi *Id.*, « Paris-Berlin-Moscou », *art. cit.*.
[876] *Id.*, « Les deux fascismes. De Mussolini à Hitler », in *Monde*, 18 octobre 1930 ; *Id.*, « Crise allemande ? », *art. cit.* ; *Id.*, « Le plébiscite prussien et les partis », in *Monde*, 15 août 1931.
[877] *Id.*, « Les deux fascismes », *art. cit.*. ; *Id.*, « Le plébiscite prussien et les partis », *art. cit.*.

nom de la Monarchie, mais de l'"ordre" »[878]. Le « front unique bourgeois » représentait « le plus grand danger pour la République espagnole »[879].

A l'automne 1930, Angelo Tasca n'envisageait pas qu'Hitler et son mouvement pussent s'emparer du pouvoir, même d'une manière semblable aux fascistes italiens, et estimait qu'ils n'échapperaient pas au sort de leur équivalent italien, qu'il croyait déjà « au bout de son rouleau » : « Mussolini montre à Hitler son visage de demain »[880]. Pour autant, il ne voulait pas sous-estimer le danger nazi. Le parti hitlérien agissait « dans l'intérêt de la bourgeoisie vis-à-vis des masses populaires »[881]. Il s'appuyait sur les classes moyennes précipitées par la crise dans « une sorte de couche intermédiaire, exclue aussi bien du paradis perdu de la bourgeoisie que de la terre promise du prolétariat »[882]. Il mordait aussi sur la partie non organisée de la classe ouvrière, sensible à la démagogie nationaliste. La progression électorale des nazis amena Angelo Tasca à reconsidérer les rapports entre fascismes légal et illégal. A la fin de 1931, il envisagea la possibilité d'une répétition du scenario italien, Hindenburg appelant Hitler à la tête du gouvernement allemand, comme Victor-Emmanuel III avait appelé Mussolini à Rome neuf ans plus tôt[883]. L'action du fascisme « putschiste » se combinerait avec celle du fascisme légal. Au cours de l'été 1932, alors que celui-ci était parvenu à la tête du pays, il vit mieux encore la ferme résolution d'Hitler d'« arriver au pouvoir par le grand chemin de la "légalité" »[884] : il considéra désormais un accord entre le parti nazi et Hindenburg comme la perspective la plus probable.

Alors que le fascisme semblait devoir déferler sur l'Allemagne, la classe ouvrière restait pour Angelo Tasca seule à défendre la République de Weimar. Mais sa division l'affaiblissait, face à un bloc bourgeois uni par une même haine. Une extrême « polarisation » séparait les deux principaux partis de la classe ouvrière : la social-démocratie s'orientait toujours plus à droite, dans une défense fade de la légalité parlementaire, tandis que les communistes s'enfermaient dans un extrémisme verbal stérile et sectaire. Aussi, aucun ne fut plus en mesure de répondre « aux nécessités objectives de la situation »[885]. Si Angelo Tasca

[878] A. TASCA, « La Comune delle Asturie », *art. cit.*, p. 147.
[879] A. R. [A. TASCA], « République oblige », in *Monde*, 20 août 1932.
[880] A. ROSSI [A. TASCA], « Les deux fascismes », *art. cit.* ; cf. aussi AT, cahier n°24 : [1933-1934], p. 172-173.
[881] *Id.*, « Le plébiscite prussien et les partis », *art. cit.*.
[882] *Id.*, « Un premier bilan de l'expérience allemande », in *Monde*, 15 avril 1933. Cf. aussi AT, cahier n°14 : [juillet-décembre 1931], p. 64 ; A. ROSSI [A. TASCA], « Les deux fascismes », *art. cit.*.
[883] *Id.*, « Paris-Berlin-Moscou », *art. cit.*. Quatre mois plus tard, A. Tasca croyait cependant encore que « le danger fasciste en Allemagne [était] plus dans la *Reichswehr* que dans les *Sturmabteilungen* de Hitler » (*Id.*, « La journée d'Hindenburg », *art. cit.*).
[884] *Id.*, « Hitler entre Weimar et Potsdam », in *Monde*, 13 août 1932.
[885] *Id.*, « La dictature de la Reichswehr. Vers le fascisme en Allemagne », in *Ibid.*, 30 juillet 1932.

réserva son jugement le plus sévère à la social-démocratie, la tactique communiste ne fut pas épargnée : « Les social-démocrates ont suivi la politique du *moindre mal*, les communistes celle du *pire*, et c'est de la superposition de ces deux politiques également erronées qu'est résultée l'impuissance du prolétariat allemand »[886], résuma-t-il au lendemain de l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

La social-démocratie n'avait rien à opposer au fascisme, sinon sa passivité, ni rien à proposer à la classe ouvrière, sinon un discours creux et sans grandeur, où les mots « démocratie », « liberté », dépourvus de tout « contenu tangible »[887], étaient répétés comme une incantation dont on aurait perdu le sens. La social-démocratie allemande avait mené pendant quinze ans une « politique sans envergure », alors que la révolution exigeait « audace » et « passion »[888]. Elle aurait dû, selon Angelo Tasca, achever la révolution « démocratique » bourgeoise, mais n'avait pas su venir à bout du féodalisme. Elle avait ménagé les fossoyeurs du nouveau régime, en croyant s'assurer leur appui, s'était montrée incapable de vaincre la misère des travailleurs, n'avait pas su répondre à l'inquiétude des chômeurs – les revendications classiques de défense des salaires n'étaient plus adaptées pour ceux qui en étaient privés – et avait négligé les classes moyennes secouées par la crise. Après avoir concédé pendant des années à l'idéologie capitaliste de la « rationalisation », elle se trouvait sans idée et sans programme. Cloîtrée dans la routine et apeurée par les attaques extérieures, elle s'était transformée en « parti de conservation sociale »[889] : l'« énorme réseau de fonctionnaires "républicains" […était devenu] un filet enveloppant et paralysant toute initiative, toute volonté de changement »[890]. De même, les socialistes et les républicains espagnols avaient manqué d'audace en ne procédant pas, dès l'instauration de la République, à une réforme agraire radicale. Celle-ci aurait permis à l'économie espagnole de trouver un « nouvel équilibre » et donné à la République le soutien de la seule force sociale pouvant en constituer le fondement, les paysans, dont avait su se servir la réaction. Le gouvernement républicain n'avait pas mené une lutte suffisamment résolue contre le féodalisme ni su gagner l'appui indéfectible des masses ouvrières. Il s'était comporté « comme s'il craignait bien plus le peuple républicain que les monarchistes »[891].

---

[886] *Id.*, « Le "fascisme légal" au pouvoir en Allemagne. Hitler ou le chancelier de l'anti-marxisme », in *Ibid.*, 11 février 1933. Souligné dans le texte.
[887] *Id.*, « Le plébiscite prussien et les partis », *art. cit.*.
[888] *Id.*, « La journée d'Hindenburg », *art. cit.* ; A. TASCA, « Opinioni sulla Germania », *art. cit.*, p. 12.
[889] *Id.*, « La journée d'Hindenburg », *art. cit.* ; *Id.*, « Un premier bilan », *art. cit.*.
[890] *Id.*, « Un premier bilan », *art. cit.*.
[891] A. R. [A. TASCA], « République oblige », *art. cit.*. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « Où va l'Espagne ? », in *Monde*, 21 janvier 1933 ; A. MESCHI, A. TASCA, « Polemica sulla Spagna », in *Quaderni di Giustizia e Libertà*, février 1934, p. 108-109 ; A. TASCA, « La Comune delle Asturie », *art. cit.*, p. 162.

Pour sauver la République de Weimar, les sociaux-démocrates allemands avaient sacrifié les intérêts des travailleurs ; pour l'abattre, les communistes n'avaient pas hésité quant à eux à se ranger provisoirement aux côtés du fascisme. Leur concession à la démagogie nationaliste et raciste, indigne d'un parti ouvrier, amenait « de l'eau au moulin de la contre-révolution »[892]. L'application de la tactique « classe contre classe » avait rendu impossible tout front ouvrier. « Politique d'aventure », « politique de la catastrophe »[893] : ainsi Angelo Tasca la qualifia-t-il dans ses notes personnelles. La situation étant révolutionnaire, il fallait en accélérer le cours, appuyer les forces minant le régime de Weimar, disait-on, tout en reconnaissant que la classe ouvrière était désarmée. « Une situation où la classe dominante possède une "armée fasciste" et où le prolétariat est "désarmé" nous paraît être une situation plutôt… réactionnaire »[894], objecta Angelo Tasca dans un passage coupé dans l'un de ses articles. Les communistes espagnols avaient commis la même erreur, à ses yeux, que leurs camarades allemands. Contre le mot d'ordre des Soviets, « dépourvu, dans l'Espagne de 1931-1933, de tout sens concret »[895], il exhuma un texte d'Engels encourageant à l'action électorale et parlementaire. Quant aux organisations anarcho-syndicalistes, elles s'étaient séparées de manière infantile de la République pour s'adonner à la « gymnastique épuisante »[896] des grèves à répétition et des actions violentes mais vaines.

Pendant l'agonie de la République de Weimar et dans les premiers temps du gouvernement d'Hitler, Angelo Tasca voulut croire que rien n'était encore définitivement joué. L'Allemagne pouvait être gagnée par la classe ouvrière ou par le fascisme. Le socialisme devait arriver aux masses avant le fascisme, « vaincre la crise allemande pour ne pas être vaincu par elle »[897] : les circonstances ne laissaient guère de temps. Or, confiants dans la victoire inéluctable du socialisme conçu de manière abstraite et « extratemporelle »[898], les partis ouvriers, surtout la SPD, ne semblaient pas comprendre que l'idéal socialiste ne pouvait prendre corps qu'en adhérant intimement à la réalité, qu'« enraciné, conditionné dans l'espace et dans le temps »[899]. La conscience que « la vérité du socialisme [trouvait] dans le temps son

[892] A. ROSSI [A. TASCA], « Paris-Berlin-Moscou », *art. cit.* ; *Id.*, « Vers le Troisième Reich ? », in *Monde*, 2 juillet 1932.
[893] Cahier n°15, *cit*., p. 48 et 60-61.
[894] *Ibid.*, p. 47.
[895] A. TASCA, « Spagna, paese di ricorsi », in *Quaderni di Giustizia e Libertà*, novembre 1933, p. 17. Cf. aussi cahier n°11, *cit.*, p. 217-218 ; A. TASCA, « La Comune delle Asturie », *art. cit.*, p. 153.
[896] A. ROSSI [A. TASCA], « Où va l'Espagne ? », *art. cit.* ; cf. aussi A. MESCHI, A. TASCA, « Polemica sulla Spagna », *art. cit.*, p. 104-107 et 109-111.
[897] A. ROSSI [A. TASCA], « Le plébiscite prussien et les partis », *art. cit.*. Cf. aussi A. Tasca à F. Jezierska, Paris, 7 août 1931, *cit*.
[898] A. TASCA, « Opinioni sulla Germania », *art. cit.*, p. 12.
[899] A. ROSSI [A. TASCA], « Le plébiscite prussien et les partis », *art. cit.*.

caractère concret »[900] avait manqué aux socialistes allemands et espagnols : leur compréhension fataliste du marxisme les avait figés dans la passivité alors que tout autour d'eux s'écroulait.

Il aurait fallu réaliser dans les plus brefs délais l'unité ouvrière, qui demeurait aux yeux d'Angelo Tasca la condition de la victoire du socialisme sur le fascisme. Il savait qu'on ne pouvait souder « sur le papier, en quelques minutes, ce qu'on [avait] séparé et opposé dans l'action pendant des années »[901] et se méfiait des « illusions du "front unique" »[902]. Mais il n'envisageait pas que le prolétariat pût vaincre sans s'unir ; aucun des partis ouvriers n'était assez fort pour cela. Il croyait discerner parmi les masses ouvrières de premières tentatives, timides et spontanées, en ce sens, sur lesquelles les partis auraient dû s'appuyer pour constituer un front – « sans arrière-pensée »[903] d'absorption ou de fusion – pour combattre le fascisme – et d'abord uniquement pour cela. Une entente syndicale, qui paraissait à Angelo Tasca offrir, même après janvier 1933, la possibilité d'une résistance ouvrière, ne pouvait suffire ; elle devrait s'élargir en un front politique, opposant au fascisme un programme de politique intérieure et extérieure. Il avait retenu en cela la leçon de l'expérience italienne de l'Alliance du travail en 1922. Le front unique devait avoir pour principal objet de défendre les institutions démocratiques. On ne pouvait de plus éluder les problèmes posés par le Traité de Versailles et ses séquelles, notamment économiques, si décisifs en Allemagne et dans la progression du fascisme. Guidée par son internationalisme et sa volonté de paix, la classe ouvrière allemande devait lutter contre lui, non dans un esprit nationaliste, mais parce ce qu'il portait les germes de la guerre. Angelo Tasca mit de grands espoirs dans le jeu de la solidarité internationale prolétarienne pour résoudre les difficultés de l'Allemagne. Il parla d'abord d'« organiser avec le prolétariat socialiste des autres pays un plan commun de production »[904], puis envisagea, de façon plus précise, un « axe Paris-Berlin-Moscou » suivant lequel « s'opérerait la refonte socialiste de l'économie européenne » ravagée par la crise[905]. Nous y reviendrons.

Angelo Tasca ne fut guère « surpris »[906] par la victoire nazie en Allemagne. Il lui importa alors surtout qu'elle fût « acquise *dans toute sa signification et par tous ses côtés* à la

[900] A. TASCA, « Opinioni sulla Germania », *art. cit.*, p. 13. Cf. aussi *Id.*, « La Comune delle Asturie », *art. cit.*, p. 155.
[901] A. ROSSI [A. TASCA], « La dictature de la Reichswehr », *art. cit.*. Cf. aussi *Id.*, « Crise allemande ? », *art. cit.* ; *Id.*, « Paris-Berlin-Moscou », *art. cit.*.
[902] *Id.*, « Hitler ou le chancelier de l'anti-marxisme », *art. cit.*.
[903] *Id.*, « Vers le Troisième Reich ? », *art. cit.*.
[904] *Id.*, « Après le plébiscite prussien », in *Monde*, 22 août 1931.
[905] *Id.*, « Paris-Berlin-Moscou », *art. cit.*.
[906] *Id.*, « Hitler ou le chancelier de l'anti-marxisme », *art. cit.*.

maturité politique de la classe ouvrière internationale »[907], pour qu'elle ne se reproduisît pas ailleurs. La défaite du mouvement ouvrier allemand – de même que la « tragédie espagnole » – devait avoir valeur d'enseignement pour la classe ouvrière internationale ; elle prendrait sans cela une ampleur catastrophique et déborderait les frontières de l'Allemagne. Ces événements lui avaient lancé un avertissement : elle devait garder une « politique autonome », ce que n'avait pas su faire la social-démocratie allemande, sans pour autant s'enfermer dans un autisme suicidaire vis-à-vis des autres classes non capitalistes, en particulier les classes moyennes[908], comme l'avait fait la KPD. En Espagne aussi, les socialistes s'étaient d'abord empêtré dans une alliance gouvernementale « sans conditions et sans perspectives »[909] qui avait neutralisé leur action, puis s'étaient ensuite jetés dans l'excès inverse et, après une débauche d'intransigeance et la rupture avec les classes moyennes ainsi qu'avec l'armée, souffraient d'une « espèce d'indigestion de "marxisme" et de "classisme", mal assimilé en quelques mois de renouvellement socialiste »[910]. Les événements allemands et espagnols avaient surtout mis en évidence le lien entre socialisme et démocratie. La démocratie risquait de basculer dans le fascisme si elle ne progressait pas vers le socialisme. Ainsi, la révolution espagnole devrait consister en

> « une action qui assure en même temps les libertés politiques et les développements sociaux de la nouvelle République. […] Il y a entre […] la liberté politique et […] la justice sociale, un rapport très étroit, si bien que l'un ne peut s'affirmer ni se sauver sans l'autre, et si bien que chaque coup porté à l'un retombe sur l'autre à une échéance plus ou moins proche. »[911]

La progression du national-socialisme incita Angelo Tasca à poursuivre et approfondir sa réflexion sur le fascisme. Fascismes allemand et italien présentaient des similitudes évidentes. Ils ne différaient que par des modalités et des circonstances procédant surtout des « structures économiques et sociales » différentes de l'Italie et de l'Allemagne, qui n'entamaient pas leur profonde communauté de nature. Nés d'une manière très semblable, ils offraient les mêmes perspectives : une dictature réactionnaire teintée de corporatisme et, surtout, la guerre. S'il fallait se garder d'agiter à tout propos l'« épouvantail fasciste »[912] et de faire du mot « fascisme » « un emploi arbitraire et par trop extensif », on pouvait considérer le

[907] *Id.*, « L'Allemagne et l'Internationale », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[908] *Id.*, « Un premier bilan », *art. cit.*.
[909] A. TASCA, « La Comune delle Asturie », *art. cit.*, p. 155-156.
[910] *Id.*, « La tragedia della Spagna rivoluzionaria », in *Nuovo Avanti*, 3 novembre 1934 ; *Id.*, « La Comune delle Asturie », *art. cit.*, p. 156-157 et 160.
[911] A. TASCA, « Spagna, paesi di ricorsi », *art. cit.*, p. 18.
[912] *Id.*, « La Comune delle Asturie », *art. cit.*, p. 162.

fascisme comme un mouvement politique transnational, distinct des autres mouvements réactionnaires. Quatre caractéristiques autorisaient, selon Angelo Tasca, à parler de « fascisme » – une seule d'entre elles, isolée des trois autres, ne suffisait pas. On trouvait d'abord dans les programmes originels du fascisme et du national-socialisme, la « même démagogie, [la] même confusion, [le] même mélange de revendications utopiques et réactionnaires ». Outre que par cette idéologie et cette absence de doctrine structurée, le fascisme se caractérisait par une organisation militaire confondue avec le parti politique, une base sociale essentiellement petite-bourgeoise et une méthode, celle d'« *une lutte réactionnaire contre les masses laborieuses par des moyens de masse* »[913]. Ainsi que le suggère Sergio Soave[914], on trouve déjà là en germe plusieurs idées de *Naissance du fascisme*.

Angelo Tasca continua à s'intéresser avant tout à la base sociale du fascisme, qui demeurait à ses yeux un élément « plus décisif » que l'idéologie ou l'organisation. Il appréhenda donc le fascisme dans la continuité de sa réflexion antérieure, en la nuançant et en la précisant ; mais le cadre de son analyse était déjà très différent, puisqu'il n'envisageait plus le fascisme à partir d'une étude de l'économie. Il associa plus étroitement que par le passé fascisme et classes moyennes et cela introduisit un premier changement par rapport à son interprétation antérieure : « *Sans mouvement de la petite et moyenne bourgeoisie, pas de fascisme* »[915], résuma-t-il. Les événements allemands confirmèrent ce lien et en firent apparaître toute la complexité. Les classes moyennes étaient destinées, selon Marx, à disparaître, pour basculer dans le prolétariat. Dans les faits, partout s'était produite « l'éviction des classes moyennes de leurs bases économiques traditionnelles »[916] ; elles avaient, sinon disparu, du moins perdu en influence propre et subi le rude contrecoup de la concentration capitaliste. Cependant, si en la matière « dans les grandes lignes les "prophéties" marxistes [s'étaient] réalisées […,] cela [s'était] produit dans des formes et avec des conséquences bien plus complexes que Marx ne l'avait pu prévoir »[917]. En Italie et surtout en Allemagne, cette prolétarisation n'avait pas tant profité à la révolution qu'à la réaction. Cela obligeait « à considérer avec l'esprit critique indispensable la liaison entre la prolétarisation des classes moyennes et la révolution » et à réfléchir à nouveau, « sans

[913] A. ROSSI [A. TASCA], « Sur le fascisme en Europe », *art. cit.*. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Id.*, « Le fascisme, les masses et l'Etat », in *Le mouvement syndical belge*, 20 septembre 1933, p. 249.
[914] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 225.
[915] A. ROSSI [A. TASCA], « Sur le fascisme en Europe », *art. cit.*.Souligné dans le texte.
[916] *Id.*, « Marxisme 1933. XII – Les classes moyennes et les paysans », in *Monde*, 12 août 1933 ; cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 455 (1932).
[917] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 547 (Décade de Pontigny, 1934).

dogmatisme et sans œillères »[918], sur la juste intuition de Marx. Angelo Tasca établit ainsi une distinction entre classes moyennes « traditionnelles », menacées dans leur activité par le développement du capitalisme, classes moyennes « nouvelles », s'épanouissant pendant son essor, et classes moyennes prolétarisées, ou plutôt « déclassées », fruit de la crise du capitalisme. Ces dernières ne venaient pas nécessairement grossir les rangs du prolétariat. Mis en chômage, leurs membres ne tombaient pas d'une classe à l'autre, mais restaient des « petits bourgeois en haillons » ; plus qu'ils ne se « prolétarisaient », ils s'appauvrissaient et se rapprochaient, par certains aspects, du lumpenprolétariat – Angelo Tasca usa brièvement du néologisme de « lumpenbourgeoisie »[919]. Désormais,

> « à côté des classes moyennes qui sont le produit ou du *retard* ou de l'*épanouissement* du capitalisme, il y a une troisième catégorie de "classes moyennes" qui est le produit de la *déchéance* du capitalisme. J'entends par là tous les déclassés que la crise actuelle empêche soit de monter jusqu'au prolétariat, soit d'y "précipiter". »[920]

Formées de soldats ou d'officiers démobilisés familiarisés avec la violence par quatre ans de guerre, se réhabituant avec difficulté à la paix et seulement désireux « de jouissance, d'oubli et d'"ordre" »[921], ces nouvelles classes moyennes constituaient une « armée de réserve » permanente de sans emplois, déjà envisagée par Marx. Avec les ouvriers jetés par le chômage dans le lumpenprolétariat, elles formaient les bataillons fascistes. Les partis prolétariens n'avaient pas compris à temps cet état d'esprit ; il y avait eu partout « mésentente » entre le socialisme et les classes moyennes, dont le fascisme avait profité en Italie et en Allemagne[922]. Dans une situation « où la bourgeoisie [n'avait] plus la force de garder le pouvoir intégralement par ses propres moyens et où la classe ouvrière [n'était] pas préparée à le saisir »[923], la petite bourgeoisie pouvait décider de l'issue de la lutte de classe, en se ralliant à l'un ou l'autre adversaire. Mais abandonnée à elle-même, elle finissait par déchoir dans le fascisme et apporter un soutien décisif à la bourgeoisie. Les bolcheviks l'avaient compris en 1917 et avaient su trouver l'appui des paysans.

---

[918] *Ibid.*, p. 455-456.
[919] A. ROSSI [A. TASCA], « Les deux fascismes », *art. cit.*.
[920] *Id.*, « XII – Le fascisme et les classes moyennes », *art. cit.*. Souligné dans le texte. La première formulation de cette idée apparaît dans le cahier n°17 : [1931], p. 217. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « Un premier bilan », *art. cit.* et *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 456 et 547.
[921] A. ROSSI [A. TASCA], « XII – Le fascisme et les classes moyennes », *art. cit.*.
[922] *Ibid.* ; cf. aussi A. Tasca à E. Lussu, Paris, 2 août 1934, in S. MERLI (dir.), *Documenti inediti dell'Archivio Angelo Tasca. La rinascita del socialismo italiano e la lotta contro il fascismo dal 1934 al 1939*, Milan, Feltrinelli (*Annali dell'Istituto Giangiacomo Feltrinelli*), 1963, p. 101.
[923] A. ROSSI [A. TASCA], « XII – Le fascisme et les classes moyennes », *art. cit.*. Cf. aussi cahier n°20, *cit.*, p. 122-124 (dans le cas de la France).

Il devenait donc capital pour le mouvement ouvrier d'attirer ces classes moyennes. Cette idée s'imposa à Angelo Tasca dès 1930. Le mépris de Marx pour le lumpenprolétariat était, jugeait-il, une erreur, mais de peu de portée puisqu'il ne constituait alors qu'une part infime de la population ; elle devenait plus grave s'il s'agissait de millions d'hommes. Sous ce rapport, Bakounine avait eu une plus juste intuition[924]. Il fallait rétablir le lien entre le prolétariat et la petite bourgeoisie ; l'antifascisme devait inclure cette dernière « dans son plan de mobilisation »[925]. Cette position n'a rien de surprenant, si l'on se souvient de l'insistance d'Angelo Tasca sur la conquête de la majorité de la population non capitaliste. Dans la conception marxiste, la révolution socialiste était « en marche *à partir du moment où les rapports entre la classe ouvrière, la petite bourgeoisie urbaine et les paysans [étaient] tels qu'une lutte commune contre le capitalisme [devenait] possible* ». Conscients de l'impossibilité pour le prolétariat, s'il n'était pas majoritaire, de renverser seul le système bourgeois, Marx et Engels avaient « constamment » soutenu « la nécessité d'une alliance de la classe ouvrière avec les classes moyennes et surtout avec les paysans ». D'abord confiants dans l'automatisme de la « prolétarisation » de la petite bourgeoisie, ils avaient ensuite entrepris une action plus volontariste de propagande ; alors que le fascisme prenait un ascendant troublant sur elle, les socialistes devaient faire davantage et offrir des solutions concrètes à ses problèmes. Opportunistes, passives, indécises selon Marx et Engels, les classes moyennes se présentaient comme un allié peu fiable, mais dont on ne pouvait se passer. N'aspirant qu'à intégrer la bourgeoisie, elles ne luttaient contre elle que si elles craignaient de sombrer dans la classe inférieure. Leur engagement révolutionnaire ne pouvait être durable ni constant. Oscillant entre révolte et ordre selon la situation économique, elles avaient « comme une double nature, conservatrice et révolutionnaire ». Dans son alliance avec elles, le prolétariat devait garder l'initiative et son autonomie : le mouvement socialiste devait veiller à ne pas se laisser gagner par l'état d'esprit et les vices petits bourgeois et rester le « parti politique de la classe ouvrière »[926]. Angelo Tasca ne s'exprima pas directement sur la position à ce sujet des néo-socialistes, que leur insistance sur la nécessité de prendre acte du rôle des classes moyennes pouvait conduire à « minimiser le rôle de la classe ouvrière »[927] –

[924] A. ROSSI [A. TASCA], « Un premier bilan », *art. cit.*.
[925] A. Tasca à E. Lussu, Paris, 2 août 1934, *cit.*, p. 101.
[926] A. ROSSI [A. TASCA], « XII – Les classes moyennes et les paysans », *art. cit.*. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, AT, Corrisp., fasc. 34.
[927] M. DREYFUS, *L'Europe des socialistes*, [s. l.], Complexe, 1991, p. 133. M. Déat avait notamment exprimé ses idées à ce sujet in M. DEAT, *Perspectives socialistes*, Paris, Valois, 1930, 246 p. Par ces idées, A. Tasca se distinguait en partie au contraire des socialistes italiens, enclins à ce moment à souligner le caractère prolétarien du Parti et s'orientant vers une politique d'unité d'action prolétarienne pour lutter contre le fascisme (S.

nous aborderons plus loin sa position à leur égard – ; mais ces avertissements lui furent peut-être dictés par l'impression que, dans leur souci de ne pas s'aliéner les classes moyennes, ceux-ci risquaient de leur concéder un peu trop. Nous verrons qu'un peu plus tard, il manifesta une réserve semblable à l'égard des positions, en la matière, d'Henri de Man, tout en appréciant la façon dont il avait posé le problème des classes moyennes.

Angelo Tasca ne renonça pas cependant à l'idée d'une « identité » du fascisme et du capitalisme : le fascisme restait à ses yeux un « mouvement petit bourgeois […], alimenté, dirigé, utilisé par la contre-révolution ploutocratique »[928]. Tout en le dotant de ses caractères principaux, les classes moyennes se présentaient comme un « *intermédiaire* »[929], une « masse de manœuvre active contre le mouvement ouvrier, contre le "marxisme" »[930] au service de la grande bourgeoisie. Le fascisme n'était pas pour Angelo Tasca en 1930 « la dictature immédiate et directe du capital ; il [était], au moins pour une période décisive de son développement, une dictature du capital réalisée en s'appuyant sur une partie de la petite et moyenne bourgeoisie et même sur une partie des ouvriers »[931]. En 1933, après la victoire d'Hitler en Allemagne, il répéta que « la "révolution fasciste" [n'avait…] jamais été, même pas à ses débuts, une révolution *autonome* des classes moyennes »[932]. Cela apparaissait dans la politique économique du régime, semblable à celle des gouvernements d'avant-guerre et des autres pays capitalistes : Angelo Tasca reprenait ici son argumentation des années précédentes. Les contradictions du capitalisme, particulièrement aigües en Italie, avaient conduit le fascisme dans une impasse politique, d'où il n'espérait plus s'échapper que par l'aventure coloniale : les présomptions de guerre suscitées à la fin de 1934 par les incidents d'Ethiopie venaient confirmer ses analyses économiques des années 1926-1928. En partant à la conquête de l'un des derniers pays non colonisés d'Afrique, le fascisme s'essayait, de manière un peu anachronique, à « une solution typique du capitalisme triomphant dans une situation de capitalisme mourant »[933].

COLARIZI, *Classe operaia e ceti medi. La strategia delle alleanze nel dibattito socialista degli anni trenta*, Venise, Marsilio, 1976, p. 60-66).

[928] A. Tasca à E. Lussu, Paris, 2 août 1934, *cit.*, p. 101 ; cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.* ; « Le socialisme et le fascisme italien », AT, Documenti, Italia, opere varie, fasc. 56 (conférence antérieure à l'arrivée d'Hitler au pouvoir).

[929] A. ROSSI [A. TASCA], « Sur le fascisme en Europe », *art. cit.*. Souligné dans le texte.

[930] *Id.*, « XII – Le fascisme et les classes moyennes », *art. cit.*.

[931] *Id.*, « Sur le fascisme en Europe », *art. cit.*.

[932] *Id.*, « XII – Le fascisme et les classes moyennes », *art. cit.*. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Id.*, « Le fascisme, les masses et l'Etat », *art. cit.*, p. 248.

[933] Politica socialista [A. TASCA], « La guerra abissina e il destino dell'Italia », in *Politica socialista*, 1er août 1935, p. 297.

Fidèle à une approche marxiste, selon laquelle la structure économique primait – parce qu'elle le conditionnait – le domaine des idées, Angelo Tasca ne réserva pendant longtemps à l'idéologie fasciste qu'une place secondaire : il était pour lui « aussi impossible de reconnaître le fascisme par son idéologie, que de bâtir une maison en commençant par le toit »[934]. Il lui accorda plus d'importance à partir de 1933-1934. Le fascisme consacrait selon lui le triomphe de l'étatisme : il ne pouvait en effet se sauver de sa propre « impuissance » qu'en procédant à la « mobilisation "totalitaire" des ressources de l'Etat »[935]. Tasca insista surtout sur l'absence de principes caractéristique du fascisme italien qui se réduisait à une vision purement « esthétique » de la vie, exaltant l'action pour elle-même, « l'amour de la lutte, le fanatisme national, la compétition sportive, la poésie de la discipline et de l'obéissance, et peut-être un certain esprit de sacrifice »[936]. Il n'en allait pas différemment du national-socialisme où prévalait la « volonté de puissance » et où les revendications d'un socialisme de la consommation propre aux classes moyennes, d'un « socialisme moyenâgeux », n'étaient que des moyens mis au service du nationalisme[937]. Le fascisme représentait « la négation même de toute morale », la chute dans la plus sombre des « barbaries ». Angelo Tasca ne se cachait pas l'attrait que ce genre d'idéologie facile pouvait exercer, surtout sur les plus jeunes. Mais le socialisme ne devait pas, pour gagner la jeunesse, descendre sur le terrain du fascisme et « remplacer un contenu sans vie par une vie sans contenu »[938]. Il était son exact opposé : tout entier pénétré d'un idéal, l'humanisme, il était pour l'ancien communiste, comme cela perce dans toute son approche, discipline intellectuelle et élévation morale. Angelo Tasca fit de ce vide doctrinal et moral la substance même du fascisme. Pour des hommes dénués d'idées, le succès seul comptait. Il s'agissait d'abord d'accéder au pouvoir, puis d'y rester, peu importait pourquoi et comment. S'étant délesté de tout principe pouvant le gêner pour atteindre le pouvoir, le fascisme ne pouvait convaincre que par la violence, car « la lutte d'idée lui [serait] fatale »[939], puis se maintenir au pouvoir qu'en enserrant la population dans sa vision du monde, où dominait la force. Tasca observait que le fascisme italien avait brisé avec acharnement la conscience de classe des travailleurs et « atomisé » les masses ouvrières pour

[934] A. ROSSI [A. TASCA], « Sur le fascisme en Europe », *art. cit.*.
[935] *Id.*, « Le fascisme, les masses et l'Etat », *art. cit.*, p. 248.
[936] A. TASCA, « Opinioni sulla Germania », *art. cit.*, p. 14 ; *Id.*, « Dopo dieci anni », in *Nuovo Avanti*, 9 juin 1934.
[937] A. ROSSI [A. TASCA], « Nationalisme ou socialisme », in *Monde*, 20 mai 1933.
[938] A. TASCA, « Opinioni sulla Germania », *art. cit.*,, p. 13-14 ; *Id.*, « Dodicesimo anno », in *Nuovo Avanti*, 27 octobre 1934. Cf. aussi *Id.*, « Le fascisme, les masses et l'Etat », *art. cit.*, p. 250.
[939] Cahier n°24, *cit.*, p. 129.

les rendre parfaitement passives[940]. De même, il avait ôté toute conscience nationale au peuple italien, pour « le réduire à l'état d'instrument, […] en remplaçant par un automatisme réglé par en haut et du dehors, les vertus intrinsèques du choix et de l'auto-décision ». Cela avait été une nécessité pour ce nationalisme militariste, plus nécessiteux d'une armée obéissante que d'une nation consciente. Les Italiens n'étaient plus que les instruments de la volonté guerrière du régime, l'une des « catégories de matériel de guerre ». Par cette tendance à tout réduire « à l'état d'instrument, de moyen »[941], le fascisme s'accordait avec le capitalisme. Par l'ensemble de son « idéologie », il traduisait, dans l'univers des idées et de la morale, les rapports régissant le monde de la production :

> « l'obsession mussolinienne du *succès* n'est que l'un des reflets idéologiques de l'obsession capitaliste du *profit*. Toutes deux obéissent au même principe, qui est celui de ne pas accepter des liens de principe. Pour toutes deux, l'homme est un *moyen* et non une *fin*, réduit dans la production à un simple appendice de la machine, ou dans la vie civile à un simple appendice d'une plus grande machine, l'Etat. »[942]

En liant ainsi idéologie et système de production, Angelo Tasca revenait à la méthode marxiste. Elle restait son guide pour l'analyse de son époque qui lui apparaissait comme « une école ouverte et grandiose de marxisme, une consécration *a posteriori* de sa vérité »[943].

4.2. Ressourcement

4.2.1. Réflexion sur le marxisme : matérialisme et humanisme

Le marxisme restait pour Angelo Tasca un instrument privilégié pour comprendre la société et définir l'action de la classe ouvrière. Il constitua l'un des principaux axes de sa réflexion en 1929-1934, comme le montrent ses cahiers, pleins de comptes-rendus de lecture

[940] A. ROSSI [A. TASCA], « Sur le fascisme en Europe », *art. cit.* ; cahier n°9, *cit.*, p. 219 et 237 ; « Le socialisme et le fascisme italien », *cit.* ; cahier n°24, *cit.*, 159-160 ; *Id.*, « Le fascisme, les masses et l'Etat », *art. cit.*, p. 249-250.
[941] A. TASCA, « Dodicesimo anno », *art. cit.*. Cf. aussi A. ROSSI, [A. TASCA], « L'Université italienne en chemise noire », in *Monde*, 19 avril 1930.
[942] A. TASCA, « Dopo dieci anni », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[943] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 449.

d'œuvres de Marx et Engels ou de théoriciens marxistes, de conférences et d'observations personnelles sur tel ou tel aspect de leur pensée. Pendant l'hiver 1930-1931, il projetait toujours de rédiger un résumé du *Capital* – il s'en était ouvert à Piero Sraffa trois ans plus tôt – ainsi qu'un livre sur « la doctrine marxiste », sa philosophie, son économie et sa politique[944] ; en 1934 encore, alors qu'il venait de publier une brochure sur le marxisme dont nous aurons à reparler, il songeait à écrire « une sorte de manuel, de répertoire de politique marxiste »[945]. Il n'entendait pas fournir un bréviaire commode regroupant en quelques pages des formules dispensant de toute réflexion. Les écrits de Marx et Engels n'étaient pas des textes sacrés, où l'on puise au gré de ses besoins comme dans des « stocks de citations », toujours les mêmes, sans en comprendre le sens[946]. Il s'agissait plutôt de retrouver l'esprit d'ensemble du marxisme, qui guiderait la réflexion et la lutte contemporaines du prolétariat. « Retour à Marx ? », s'interrogea-t-il en 1931. Le sens qu'il donnait à cette expression nous éclaire sur son rapport au marxisme : elle signifiait

> « un retour à Marx tout entier, et non seulement au Marx des "dilettantes" qui ont trouvé moyen de franchir des abîmes d'ignorance sur la planche providentielle de quelques citations ; […] un retour au Marx vivant, pour l'arracher au "marxisme" conservateur et parasitaire des scholiastes […] ; un retour à la méthode marxiste, plus qu'aux textes. »[947]

Ces trois éléments recouvraient une même idée : dégager la trame fondamentale de la pensée de Marx, qui en faisait une doctrine encore vivante. David Bidussa parle à propos de la démarche d'Angelo Tasca d'une « redécouverte » (*ritrovamento*), plutôt que d'un « renouvellement »[948], de Marx. Après les « ravages » infligés à la pensée marxiste par des disciples aussi fanatiques que superficiels, il fallait revenir au « vrai » Marx. Les normes tactiques pour le présent devaient être définies, « non à l'appui de telle ou telle citation, mais à la lumière de *toute* la pensée marxiste, par rapport à des situations dont il faut étudier, chaque fois, *tous* les éléments »[949], suivant l'esprit de Marx et Engels. L'étude de leur pensée n'obéissait donc pas à un besoin d'exégèse quelque peu désincarnée, mais plutôt à une exigence de renouvellement pratique et théorique du socialisme contemporain. C'était presque

[944] *Ibid.*, p. 292.
[945] A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, La Chaux-de-Fonds, Imprimerie des coopératives réunies, 1934, p. 3.
[946] *Id.*, « Marxisme 1933. I – En manière d'introduction », in *Monde*, 18 mars 1933. Cf. aussi cahier n°16, *cit.*, p. 118 ; A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 3.
[947] *Id.*, « Retour à Marx ? », in *Monde*, 14 février 1931. Cf. L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 86.
[948] D. BIDUSSA, « Alla ricerca di Marx », *art. cit.*, p. 86.
[949] A. ROSSI [A. TASCA], « Lettre inédites d'Engels », in *Monde*, 6 décembre 1930. Souligné dans le texte.

un ressourcement : revenir aux sources du marxisme pour en extraire une doctrine permettant de s'orienter dans les événements et les luttes contemporains.

Alors que d'autres, tels, surtout, Henri de Man, proclamaient la nécessité de « liquider » le marxisme, Angelo Tasca cherchait à l'actualiser. L'ouvrage d'Henri de Man, *Au-delà du marxisme*, paru en France en 1927, avait initié dans le mouvement socialiste international une nouvelle forme de révisionnisme : son auteur y critiquait le caractère déterministe, économiciste et rationaliste du marxisme et insistait sur les facteurs psychologiques et subjectifs de l'adhésion au socialisme. Un peu plus tard, pour des raisons différentes, Marcel Déat posa la question du pouvoir, en insistant particulièrement sur la nécessité de nouer des liens avec les classes moyennes. Ces personnalités cherchaient les moyens de combattre le fascisme et cela les conduisit à mettre en discussion les cadres traditionnels de la pensée et de la pratique socialistes qui leur semblèrent inadaptés pour affronter les problèmes nouveaux soulevés par lui[950]. Nous reviendrons plus loin sur les rapports ou la confrontation d'Angelo Tasca avec ces tentatives de rénovation de la pensée socialiste. Il importe de souligner ici que, tout en éprouvant très fortement, comme eux, les inquiétudes du monde de l'après-guerre et la « crise doctrinale du socialisme » qu'elles avaient suscitée – le fait qu'on lui ait confié le soin de tirer les conclusions de l'enquête de *Monde* sur ce sujet en est révélateur –, il continuait à vouloir chercher dans le marxisme le moyen de la surmonter et ne participa donc pas à proprement parler, à ce moment, de ce courant révisionniste. Le titre qu'il choisit pour une série d'articles sur la pensée marxiste, « Marxisme 1933 », indique bien sa volonté de prouver que le marxisme pouvait encore aider à trouver la clé du monde contemporain, qu'il restait, plus que jamais, actuel[951]. Il croyait possible de « renouveler et de compléter »[952] les apports particuliers de Marx et Engels à la pensée et à l'action prolétariennes, de « compléter le marxisme par le marxisme lui-même »[953]. Contre Henri de Man, Henriette Roland-Holst ou Max Eastman, qui pensaient orienter l'action socialiste par des éléments de l'ordre des émotions, de l'instinct ou du sentiment religieux, il réaffirma la valeur du marxisme, d'abord comme « critique de la connaissance » confiante dans la raison, ensuite comme « philosophie de l'histoire »

[950] Pour une présentation de ces discussions, cf. notamment M. DREYFUS, *L'Europe des socialistes*, *op. cit.*, p. 130-139 et, pour la France, A. BERGOUNIOUX, « L'évolution doctrinale du socialisme français dans l'entre-deux-guerres », in E. COLLOTTI (dir.), *L'Internazionale Operaia e Socialista tra le due guerre*, Milan Feltrinelli (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1983, p. 1157-1179.
[951] Cf. notamment à ce sujet, A. Tasca à P. Landsvreugt (L'Eglantine), Paris, 22 août 1933 et A. Tasca à un destinataire non identifié, 22 septembre 1933, AT, Corrisp., fasc. 247 ; D. BIDUSSA, « Dialogato per un rinnovamento socialista », *art. cit.*, p. 601-602.
[952] A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 3.
[953] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 449.

démontrant la coïncidence objective des intérêts du prolétariat et de l'ensemble de l'humanité, et enfin comme « stratégie du mouvement ouvrier », mettant l'accent sur la formation et le rôle de la conscience de classe[954].

Pour retrouver le sens profond du marxisme, il fallait en faire l'histoire : ce fut ce à quoi Angelo Tasca s'employa pendant ces années. En lisant l'œuvre de Marx et Engels dans son évolution, on discernerait « un fil conducteur, qui [pourrait] nous servir encore pour nous guider dans le labyrinthe de la politique contemporaine »[955]. On demeurait ainsi fidèle à ces penseurs qui s'étaient moins efforcés de définir les choses que de retracer leur formation et leur évolution : leur propre pensée devait être abordée, non comme un bloc immobile et rigide, mais comme une réflexion toujours en mouvement, sensible aux moindres transformations de l'époque. La récente relecture des œuvres d'Antonio Labriola n'était sans doute pas étrangère à cette approche. A l'occasion d'un cours pour les « Amis de *Monde* », Angelo Tasca mentionna son « étude admirable de compréhension, de largesse de vue et d'intelligence »[956] sur le *Manifeste du parti communiste*. L'usage de l'expression « communisme critique » pour désigner le marxisme signale aussi son influence[957]. Angelo Tasca n'a pas laissé de notes sur Antonio Labriola ; mais il semble que la pensée de ce dernier impressionna fortement à ce moment son approche du marxisme.

Angelo Tasca lut alors, plutôt que les grands textes marxiens, des écrits moins connus et d'abord des textes « de jeunesse » (1843-1844). Le contexte ne pouvait d'ailleurs que l'y encourager, puisqu'en 1932 furent publiés pour la première fois les *Manuscrits parisiens* de 1844 et l'édition intégrale de *L'Idéologie allemande*. Les écrits de jeunesse présentaient à ses yeux un intérêt « souvent plus grand que celui des œuvres de la maturité, parce que là, on

---

[954] A. ROSSI [A. TASCA], « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.*. Cf. aussi D. BIDUSSA, « Alla ricerca di Marx », *art. cit.*, p. 116 ; S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 228. A. Tasca se fondait ici sur les réponses d'H. de Man, H. Roland-Holst et M. Eastman à l'enquête conduite par *Monde* sur « la crise doctrinale du socialisme » et publiées, sous le même titre, respectivement les 16 novembre 1929, 4 et 18 janvier 1930.

[955] A. ROSSI [A. TASCA], « I – En manière d'introduction », *art. cit.*.

[956] Cours aux « Amis de *Monde* », AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 67. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « Jaurès, théoricien », in *Monde*, 28 mai 1932 ; *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 447. A. Labriola écrivait : « Tous ceux d'entre nous qui ont à cœur, ou qui simplement ont besoin de posséder la parfaite intelligence de leur œuvre propre, doivent rappeler à leur esprit les causes et les forces motrices qui déterminèrent la *genèse* du Manifeste, les circonstances dans lesquelles il parut, à la veille de la révolution qui éclata de Paris à Vienne, de Palerme à Berlin. De cette façon seulement il nous sera donné de trouver dans la forme sociale actuelle l'explication de la tendance au socialisme, et de justifier par conséquent, par sa raison d'être actuelle, la nécessité de son triomphe, que dès maintenant nous conjecturons. N'est-ce pas là, en effet, la partie vitale du Manifeste, son essence et son caractère propre ? » (A. LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Paris-Londres-New York, Gordon and Breach – Editions des archives contemporaines, 2001, p. 3-4).

[957] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 238 (mars-juin 1930). Sur l'emploi de cette expression chez A. Labriola, cf. A. LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, *op. cit.*, p. 7 ; J.-P. POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, *op. cit.*, p. 139.

[pouvait] saisir les motifs originels qui [avaient] déterminé la vocation révolutionnaire », retrouver « l'humus » de « l'élaboration scientifique » ultérieure. Angelo Tasca souligna aussi les apports spécifiques d'Engels dans l'élaboration de la pensée marxienne : par exemple, la dialectique dans son *Esquisse d'une critique de l'économie politique* de 1844, où il posait « les éléments essentiels du communisme critique », ou sa théorie des crises, où, « comme en beaucoup d'autres choses, Engels arriva le premier à des conclusions précises »[958]. Doit-on y voir une influence lointaine de Rodolfo Mondolfo, qui s'était penché sur la pensée spécifique d'Engels[959] ? En réalité, à la différence de ce dernier, Angelo Tasca ne séparait pas la pensée d'Engels de celle de Marx. Simultanément, il chercha à repérer les sources du marxisme, de Hegel, des premiers communistes allemands, à l'expérience anglaise – en particulier le chartisme – et au socialisme français. Ces trois révolutions, dans l'économie anglaise, la philosophie allemande et la politique française, avaient conflué dans la pensée de Marx et Engels et apporté à leur conception révolutionnaire ses trois éléments essentiels : les « *conditions objectives* », la « *conscience théorique* » et l'« *élan de l'action pour le pouvoir* ». Mais « *l'équilibre dynamique entre les trois éléments […devait] être réalisé à l'intérieur de chacun des mouvements nationaux* »[960] : le marxisme n'était pas donné une fois pour toute, il procédait d'une constante recréation, pour chaque situation nouvelle.

Aussi, Angelo Tasca s'efforça de replacer dans leur contexte les idées et les normes tactiques énoncées par Marx ou Engels. Etablies à partir de réalités historiques et géographiques précises, elles ne constituaient pas des vérités valables en toutes circonstances et en tous temps ; elles avaient évolué avec les conditions économiques, sociales et politiques dont elles ne pouvaient être séparées. Angelo Tasca définit différentes périodes dans la pensée de Marx et Engels : les années de la Ligue des communistes, de 1847 à 1852, celles de la I^e^ Internationale, de 1864 à 1872 et celles de la II^e^ Internationale, de 1880 à la mort d'Engels en 1895. De cette reconstruction se dégageaient selon lui, non des contradictions, purement apparentes, mais une unité et une homogénéité fondamentales. Ces étapes étaient reliées par un esprit commun ; à chacune d'elles, « le marxisme s'enrichit et se transforme, fait sa propre critique, met au point sa doctrine et sa tactique ». Elles indiquaient le développement d'une pensée en constante révision, grâce à laquelle « le marxisme [avait] su garder sa vitalité et sa

[958] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 214 (octobre 1929-mars 1930) et p. 398 (fin 1931-janvier 1932).
[959] R. MONDOLFO, « La dialettica in Engels », in *Id.*, *Sulle orme di Marx. Studi di marxismo e di socialismo*, Bologne-Rocca S. Casciano-Trieste, Cappelli, 1920, p. 153-166 et surtout R. MONDOLFO, *Il materialismo storico in F. Engels*, *op. cit.* ; N. BOBBIO, « Introduzione », *art. cit.*, p. XXV.
[960] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 314. Souligné dans le texte.

puissance »[961]. Il n'était donc pas question d'opposer les idées des jeunes Marx et Engels à d'autres plus tardives, mais de considérer leur évolution et les éventuelles corrections, de retrouver le cheminement de cette pensée pour en saisir pleinement le sens : il n'était pas donné par une idée à un moment particulier, mais par la réflexion continuelle de Marx et Engels.

Le marxisme constitua d'abord pour Angelo Tasca, pendant cette période, une « méthode » d'appréhension de la réalité. Il avait posé des « points d'appui » incontournables pour étudier la société « dans sa réalité concrète et dans son dynamisme »[962]. Il était, essentiellement, une sociologie – c'était selon Angelo Tasca l'un des mérites de Boukharine de l'avoir observé[963]. Le « retour à Marx » signifiait ainsi concrètement pour lui, en 1930, chercher à mieux connaître la réalité sociale contemporaine, et d'abord la classe ouvrière, son existence matérielle et son degré de conscience. Il fallait « revenir à la méthode expérimentale, à l'observation des faits »[964] – il faisait allusion à l'exemple de *La Voce* – et mettre en chantier des enquêtes sur la classe ouvrière. Celle d'Engels sur les travailleurs anglais, « un modèle du genre, […] point encore égalé », « *le premier chapitre d'une sociologie marxiste* »[965], l'inspira probablement. Mais ce terrain apparut peut-être trop limité : l'observation sociologique donnait de la société une photographie à un moment précis, sans en saisir le mouvement ni en comprendre la « genèse », pour employer le terme d'Antonio Labriola[966]. L'histoire offrait un plus vaste champ d'investigation. Dans la sociologie marxiste, affirma Angelo Tasca un peu plus tard, l'observation portait de manière privilégiée sur « l'histoire, qui est sociologie en action […] par sa dialectique intérieure et non point "de propos délibéré ou sur commande"[, elle] réalise sous nos yeux et traduit dans les faits la morphologie sociale dont Marx et Engels ont étudié l'anatomie et les lois de

[961] A. ROSSI [A. TASCA], « I – En manière d'introduction », *art. cit.*.
[962] *Id.*, « Retour à Marx ? », *art. cit.*.
[963] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 447 et 462 (1932). Cf. aussi S. COHEN, *N. Boukharine*, *op. cit.*, p. 142-151.
[964] A. ROSSI [A. TASCA], « Retour à Marx ? », *art. cit.*.
[965] *Id.*, « Lettre inédites d'Engels », *art. cit.* ; *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 417. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Ibid.*, p. 534. Mais ces notes sont postérieures à l'article sur le « retour à Marx ». Cf. D. BIDUSSA, « Alla ricerca di Marx », *art. cit.*, p. 94.
[966] A propos de la *Brochure de Junius*, A. Tasca remarquait que R. Luxemburg concluait, de manière erronée à ses yeux, à l'existence d'un équilibre entre les économies allemande et anglaise à la veille de la guerre, précisément parce qu'elle les étudiait à un moment donné ; mais, ajoutait A. Tasca, « si à cette appréciation statique on substitue, comme il le faut, *une analyse dynamique des deux développements*, on verra que la caractéristique n'est point celle de l'équilibre, mais celle de la progression ininterrompue de l'un de ces développements et du ralentissement relatif de l'autre » (AT, cahier n°16 : [fin 1931-janvier 1932], p. 54. Souligné dans le texte). A. Labriola faisait une observation semblable à propos d'une étude de K. Kautsky (A. LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, *op. cit.*, p. 258-259).

développement »[967]. Il s'appuyait explicitement sur l'idée d'Antonio Labriola qu'« il n'y a, en réalité, d'expériences historiques que celles que l'histoire fait elle-même »[968] : on n'y étudiait pas des expériences artificiellement provoquées, mais seulement le cours authentique du monde. Elle ne soumettait à l'observateur que la réalité, dans son déroulement spontané et effectif, lui permettant d'en saisir toute la complexité. A la sociologie, Angelo Tasca mêlait ainsi l'histoire.

Alors que l'économie, la politique, la philosophie, constituaient chacune une « branche » particulière de la pensée marxiste, la sociologie en était pour Angelo Tasca « la synthèse » : elle amalgamait ces trois sciences, non tant comme une « science ultime », mais plutôt en ce que chacune aboutissait à une approche sociologique – « philosophie, économie, politique subsistent dans le marxisme en fonction de sociologie », affirmait-il. Elle était « l'alpha et l'oméga du marxisme », ce à quoi l'on revient toujours. Ainsi, dans le monde de la production, le rapport entre le capitaliste et l'ouvrier dépassait de beaucoup l'économie, dans la mesure où « ce qui pour le capitaliste n'est que l'extraction de la plus-value, pour l'ouvrier est sacrifice de toute sa vie »[969]. De même, la « réduction à la sociologie » de la philosophie ressortait de la onzième thèse sur Feuerbach : l'affirmation « les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de diverses manières ; ce qui importe, c'est de le *transformer* »[970], faisait sortir la philosophie d'elle-même. Enfin, la politique marxiste ne se résumait pas à l'art de gouverner, mais consistait en une doctrine de libération humaine. Le marxisme embrassait un domaine plus vaste que celui de chacune de ces connaissances, qui toutes convergeaient vers une « théorie de la révolution prolétarienne »[971]. C'est ce domaine qu'Angelo Tasca désignait par « sociologie » : il allait au-delà de l'économie, de la politique, de la philosophie. Nous retrouvons sa conception « métapolitique » du socialisme : tout en n'étant pas entièrement satisfaisant, ce terme indique que le socialisme se présentait à lui comme une vision du monde englobant tous les aspects de la vie. Nous voyons combien la méthode était inspirée par cette vision du monde, combien l'une et l'autre se tenaient étroitement. Dans un texte marquant de sa réflexion sur le marxisme, Angelo Tasca mit en évidence « deux éléments non périssables et qu'il faut mettre au premier plan » : la philosophie du marxisme,

[967] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 449.
[968] A. LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, *op. cit.*, p. 5.
[969] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 447-448.
[970] K. MARX, *Philosophie*, Paris, Gallimard, 2003, p. 235. Souligné dans le texte.
[971] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 448.

qu'il nommait l'« *humanisme révolutionnaire* », et sa méthode « *dialectique* »[972]. Ils occupent l'essentiel de ses notes sur cette pensée dans les années 1930-1934.

Angelo Tasca poursuivit sa réflexion sur la conception matérialiste marxiste. A la fin d'août 1929, il avait confié à l'opposante communiste Fanny Jezierska que « plusieurs notes sur le matérialisme historique [attendaient] d'être reprises et élaborées »[973]. Pendant l'hiver 1930-1931, il caressait toujours le projet d'un travail sur cette thématique, en particulier sur Antonio Labriola. Elle revient constamment dans ses notes des années 1929-1934, à travers ses méditations sur l'équilibre entre éléments objectifs et subjectifs. Au début de 1931, il remarqua qu'il y avait là un élément important d'incertitude et de contradiction dans la pensée de Marx et Engels. Pour y trouver une réponse, il fallait remonter aux « concepts élaborés chez Marx en 1843-1845, surtout dans les thèses sur Feuerbach », mais jamais systématiquement repris et affermis par la suite par lui ou son ami. Ainsi s'expliquait donc aussi l'intérêt d'Angelo Tasca pour leurs écrits de jeunesse : ils contenaient la clé du « rapport entre l'activité humaine et la structure économique de la société », essentielle à la compréhension d'un aspect aussi consubstantiel au marxisme que le matérialisme historique. La lutte politique avait contraint Marx et Engels à l'imprécision : ils s'étaient trouvés dans la situation de « devoir se servir de leur propre pensée comme d'une hache à double tranchant », d'en user tantôt dans le sens du « déterminisme », tantôt de la « conscience active »[974]. Angelo Tasca fut parfois confronté à la même situation. Ainsi, quelques temps auparavant, il avait voulu rétablir la place de la conscience et de la volonté face à des militants communistes tentés de s'abandonner à un révolutionnarisme fataliste. Inversement, face à un subjectivisme jugé inquiétant, il mit l'accent sur la dimension rationnelle et déterministe du socialisme, rappelant que pour le marxisme, il importait « *avant tout*, […] de modifier le milieu social, pour libérer l'humanité de la pression négative qu'il exerce sur elle »[975]. Son attachement au matérialisme et son refus d'une approche purement subjectiviste de la lutte socialiste constituèrent en 1931 les principales motivations de son rejet des thèses de de Man, qui croyait dans la force quasi religieuse des « mobiles », de Max Eastman, qui insistait quant à

[972] A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id., De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 3-4. Souligné dans le texte.
[973] A. Tasca à F. Jezierska, [Paris], 28 août 1929, AT, Corrisp., fasc. 193. Secrétaire de R. Luxemburg puis de K. Zetkin, de P. Levi et de H. Brandler, F. Jezierska (1887-1945) fut l'une des figures de l'opposition de « droite » (Brandler, Thalheimer) dans la KPD. Elle avait travaillé à Moscou en tant que traductrice et connaissait bien les communistes italiens pour avoir séjourné en Italie au début des années 1920. Elle émigra en France dans les années 1930 puis aux Etats-Unis (*Annali* 1966, *op. cit.*, p. 260).
[974] AT, cahier n°12 : [janvier-juin 1931], p. 296-297.
[975] A. ROSSI [A. TASCA], « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.*. Souligné dans le texte. Cf. aussi cahier n°11, *cit.*, p. 137-142.

lui sur l'instinct, et d'Henriette Roland-Holst. L'affirmation du premier en particulier, selon laquelle « l'infériorité sociale des classes laborieuses ne repose ni sur une injustice politique ni sur un préjudice économique, mais sur un état psychologique »[976], si bien que la révolte contre cette situation ne se fondait sur aucune base matérielle, ne pouvait le trouver d'accord. Nous verrons plus précisément pourquoi dans cette section. En 1928-1929 comme en 1931, il s'agissait de restaurer l'équilibre entre les deux éléments du processus révolutionnaire : lorsque la balance penchait trop d'un côté, Tasca éprouva naturellement le besoin de mettre tout le poids de l'argumentation sur l'autre plateau.

Angelo Tasca réfléchit particulièrement à la place du déterminisme dans la pensée de Marx et Engels. Il en faisait selon lui intimement partie, au point qu'on ne pouvait l'éluder sans fausser toute la doctrine. Mais la conscience et la volonté jouaient aussi un rôle, en étroite relation avec lui. Les conditions matérielles engendraient celles de l'émancipation des travailleurs par un lien de nécessité tel que « les volontés humaines ne [pouvaient] s'en libérer ». Plus tard, l'effet réagissait sur sa cause : ayant pris conscience de sa situation, la classe ouvrière accédait à une relative autonomie, grâce à laquelle elle modifiait à son tour la réalité matérielle. L'acceptation d'une part de déterminisme, de « fatalité » même – Angelo Tasca n'hésitait pas à employer ce mot – n'impliquait pas pour lui à la fin de 1927 « de remplacer par la linéarité d'un automatisme la complexité et la variété de l'histoire »[977]. Mais plus tard, il perçut combien était grand le danger que soit occulté ce second aspect : il suffisait que soit détruit « le système des transmissions, le jeu dialectique des actions et des réactions, rien alors ne [résistait] plus à l'empire envahissant du déterminisme et toute la perspective révolutionnaire en [était] faussée ». David Bidussa relève qu'Angelo Tasca fut guidé dans sa réflexion d'alors par le désir de libérer le socialisme de tout « mécanisme »[978]. Certains écrits de Marx et Engels contenaient pour l'ancien communiste la possibilité d'une telle « schématisation »[979]. Les événements auxquels ils s'étaient trouvés confrontés après 1848 leur avaient donné l'illusion que la révolution était proche, que les choses travaillaient pour elle : dès lors, il n'y avait qu'à hâter ou du moins à ne pas entraver leur cours, et les réformes, qui le freinaient, n'étaient pas souhaitables. Simple « parenthèse » selon Angelo Tasca dans la réflexion de Marx et Engels, ce fatalisme ne pouvait « être considéré comme connaturel au

[976] H. de MAN, *Au-delà du marxisme*, Paris, Editions du Seuil, 1974, p. 103.
[977] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 122. Ce texte de la fin de 1927 figure aussi in C. CAFIERO, *Rivoluzione per la rivoluzione*, Rome, Samonà e Savelli – La Nuova Sinistra, 1970, p. 101-109.
[978] D. BIDUSSA, « Alla ricerca di Marx », *art. cit.*, p. 87.
[979] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 353.

marxisme »[980] ; les deux théoriciens allemands l'avaient bien vite abandonné, pour une approche plus conforme à la complexité du processus historique. Puiser dans le fatalisme de ces textes de 1845-1852 pour en faire la substance du marxisme et encourager une sorte de « politique du pire » dans la lutte contemporaine, revenait, aux yeux d'Angelo Tasca, à « *faire œuvre de faussaire* »[981]. Il importait de dégager la pensée marxiste de ses scories fatalistes.

Un aspect de la pensée de Marx et Engels avait surtout donné lieu selon Angelo Tasca à des déformations : la « théorie des crises » et son corollaire, le « mécanisme de la catastrophe ». Ce mécanisme prenait son origine dans l'économie capitaliste : la tendance à un développement illimité de la production provoquait des crises qui se répercutaient sur le niveau de vie des travailleurs ; le heurt des classes se faisait plus brutal du fait de la simplification de la lutte entre deux d'entre elles et du « développement de la force numérique et de la conscience du prolétariat ». Cet enchaînement, où « les crises [étaient] le vrai ressort de la catastrophe »[982], menait à la révolution. Dès qu'ils avaient commencé à observer la production capitaliste, Marx et Engels avaient compris que les crises, périodiques et récurrentes, n'avaient rien d'accidentel, mais constituaient une loi inhérente au capitalisme. Dues à une « *surproduction organique* », elles n'exprimaient « pas l'*anarchie*, mais l'*ordre* capitaliste ». Ils avaient ainsi fait une découverte capitale, toujours valable au début des années 1930 selon Angelo Tasca, même s'ils n'avaient pu prévoir l'action de l'Etat pour en limiter les effets. Mais, de 1845 à 1852, leur pensée avait été « dominée » par les crises au point qu'elles étaient devenues pour eux le « *sujet* », le « protagoniste » presque autonome de l'histoire. Au lieu de déduire la tactique de la classe ouvrière des failles du système capitaliste et des rapports de force, ils avaient placé tous leurs espoirs dans le déclenchement inévitable des crises. L'erreur ne résidait pas dans l'importance accordée à celles-ci, mais dans un « mysticisme de la crise »[983], dans l'idée d'un enchaînement mécanique par lequel elle mènerait automatiquement à la révolution. L'illusion fataliste à laquelle Marx et Engels avaient cédé était née, selon Angelo Tasca, de l'« équilibre encore instable des deux facteurs de la révolution : la situation objective et l'action du prolétariat »[984] dans leur pensée. Tout l'entendement de l'enchaînement révolutionnaire se trouvait faussé, si l'on faisait droit à cette conception. Dès la fin de 1927, Tasca avait remarqué que « *les courbes des crises et celles du*

[980] *Ibid.*, p. 351 ; cf. aussi p. 451.
[981] *Ibid.*, p. 353 ; cf. aussi p. 460.
[982] *Ibid.*, p. 401.
[983] *Ibid.*, p. 450-451. Souligné dans le texte. Cf. aussi p. 353 et 415.
[984] *Ibid.*, p. 454.

mouvement ouvrier [n'étaient] pas synchrones »[985]. Il fallait rejeter l'idée que « la crise, en elle-même, [fût] une garantie suffisante de la révolution »[986]. Il pensait à la situation du mouvement ouvrier, en particulier communiste, de son époque. Il reconnut au planisme, sur lequel nous reviendrons plus loin, le mérite d'avoir liquidé le « préjugé de la *valeur révolutionnaire automatique des crises*, qu'on [trouvait] à la racine de tant de défaites de la classe ouvrière dans l'après-guerre »[987]. L'expérience allemande des années 1930-1933 avait infligé la même leçon.

Angelo Tasca découvrit chez Engels lui-même qu'en réalité, celui-ci n'avait pas confié le sort de la révolution uniquement au retour inéluctable et chaque fois plus brutal des crises. Celles-ci enclenchaient un double mouvement, « d'un côté, *un processus objectif de prolétarisation*, et de l'autre *un processus d'organisation des travailleurs, de conscience de classe unifiée*, qu'on peut appeler subjectif (à la condition de garder à ce mot un sens très limité, ce subjectivisme ne pouvant se concevoir lui aussi qu'à l'intérieur du mouvement de l'histoire, dont il fait partie intégrale et conditionnée) ». Cette dernière précision est importante, puisqu'elle indique bien le lien étroit de détermination entre la réalité matérielle et la conscience de classe. Engels faisait de cette dernière une pièce maîtresse de l'engrenage de la révolution. Il n'était pas nécessaire que le « mécanisme de la catastrophe » fût poussé jusqu'à son terme, que la lutte de classe fût simplifiée à l'extrême par une complète prolétarisation des classes non capitalistes et une misère sans espoir des travailleurs : ainsi, soutenait Angelo Tasca, Engels « *ne confie pas à la prolétarisation des masses en elle-même et par elle-même le rôle de réaliser la révolution sociale* ». Elle intervenait dans la marche révolutionnaire en contribuant à éveiller la conscience des ouvriers, en les poussant à s'organiser. Les crises trouvaient leur place dans cette articulation des processus objectif et subjectif : elles jouaient « le rôle principal, parce qu'elles [étaient] *le plus fort levier de tout développement indépendant du prolétariat* »[988]. Le rapport entre crise et révolution n'était donc pas « immédiat »[989] : sans la conscience de classe et l'organisation autonome de la classe ouvrière, la révolution était inconcevable.

[985] *Ibid.*, p. 164. Souligné dans le texte. Cf. aussi p. 415.
[986] *Ibid.*, p. 454-455.
[987] AT, cahier n°25 : [1934], p. 120. Souligné dans le texte.
[988] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 401-403. Souligné dans le texte. J. Texier remarque cependant que, dans sa préface de 1895 à *La lutte des classes en France*, Engels ne corrigea pas la coïncidence établie par Marx en 1850 entre crise révolutionnaire et crise économique (J. TEXIER, *Révolution et démocratie chez Marx et Engels*, *op. cit.*, p. 186).
[989] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 451 et 454.

> « Engels voit dans la révolution le concours d'un double élément : un élément objectif, fourni par le développement capitaliste (chômage, prolétarisation, etc.) et un élément subjectif […] qui est dans le "développement indépendant du prolétariat". *Les crises sont la synthèse de ces deux facteurs* : au cours des crises, déterminées par des raisons objectives, ces raisons objectives prennent un tel caractère que le prolétariat […] *entre en action*. […] Ce que nous devons retenir de la théorie d'Engels sur les crises *est donc cette étroite liaison qu'il établit entre les crises et la volonté de lutte du prolétariat*. »[990]

Les crises jouaient donc un rôle déterminant *dans un premier temps* : elles touchaient aux besoins premiers de l'être humain, point de départ de toutes ses actions. En ce sens, nous nuancerions légèrement l'affirmation de David Bidussa, selon laquelle Angelo Tasca voulait alors établir « un socialisme […] non surdéterminé par le critère économique, mais plutôt par le critère politique »[991] : il ne négligeait pas en effet le rôle de l'économie. Mais la conscience de classe, surgie de la vie matérielle, occupait bien ensuite une place centrale. A travers elle se produisait « un tournant décisif du processus révolutionnaire, d'où tout le reste [était] conditionné »[992]. Elle ne pouvait se développer que si les ouvriers avaient atteint un certain bien-être. Leur sensibilité à la misère dépendait de leur degré de conscience : ils étaient d'autant plus portés à se soulever contre une crise détériorant, même faiblement, leurs conditions de vie, qu'ils avaient fait l'expérience d'une existence meilleure, pris conscience de leur place dans la société et entrevu une issue. La crise et ses conséquences matérielles importaient moins que « les réactions du prolétariat à la crise, même les réactions de toutes les classes et couches sociales »[993]. La conscience de classe amplifiait l'onde suscitée par la crise ; inversement, une crise ne conduirait pas à la révolution si la classe ouvrière n'était pas mûre pour elle. La différence entre révolte et révolution le montrait. La première, née d'un soulèvement aussi soudain que bref contre une situation matérielle intolérable, s'éteignait vite faute d'un motif incitant à continuer la lutte ; la seconde, poursuivant un idéal qui « [l'éclairait] et […] la [soutenait…] dans toutes ses étapes », n'avait pas ce caractère contingent. Angelo Tasca résumait : « une révolte peut se limiter à réagir et à détruire ; une révolution doit vaincre et construire »[994]. Le mouvement ouvrier ne devait donc pas se mettre en sommeil entre deux crises, mais façonner la conscience de la classe ouvrière pour le moment opportun – la continuité dans la réflexion d'Angelo Tasca est ici indéniable. Ce

[990] *Ibid.*, p. 403. Souligné dans le texte.
[991] D. BIDUSSA, « Alla ricerca di Marx », *art. cit.*, p. 87 ; cf. aussi p. 97.
[992] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 534.
[993] *Ibid.*, p. 455.
[994] *Ibid.*, p. 535.

travail était d'autant plus nécessaire que les crises périodiques, entrecoupées de phases de prospérité, observées par Marx et Engels, avaient fait place à des « crises de stagnation », permanentes, caractérisées par une « dépression chronique »[995]. On ne pouvait plus compter sur une crise quasi providentielle pour déclencher la révolution ; dans ces conditions nouvelles, le mouvement ouvrier devait « trouver […] de plus en plus en lui-même » le levier de son développement. De même que la crise était devenue permanente et générale, l'action du prolétariat devait être continue et étendue. Son organisation autonome devenait à ce moment l'élément central du processus révolutionnaire : ainsi qu'Engels l'avait pressenti, « *c'est la classe ouvrière, politiquement organisée, qui devient le protagoniste de l'histoire* »[996]. L'action politique prenait alors, *dans un second temps,* le pas sur le déterminisme économique. On rejoignait l'idée, dont Angelo Tasca avait fait au début de la période ici considérée un élément clé d'une définition du socialisme, que la révolution devait résulter d'un processus intérieur à la classe ouvrière et à la société[997].

C'était la rencontre des conditions objectives et des éléments humains qui faisait la révolution. L'idée devait trouver une résonance dans la réalité matérielle pour laisser une trace effective dans l'histoire[998]. Un rapport fondamentalement dialectique passait entre structure et superstructure, entre économie et politique, au point qu'« on ne [pouvait] toucher à l'une sans toucher aussi à l'autre »[999] – mais en les plaçant ainsi sur le même plan, Angelo Tasca faisait une entorse au matérialisme marxiste. Choses et idées agissaient de concert :

> « Les idées gravitent autour de l'axe de l'économie. Quelque fois elles anticipent sur elle (individuellement), mais elles retardent sur elle (collectivement). […] L'histoire est donc, non pas le produit de l'économie, mais de l'action combinée de l'économie et de la pensée, des choses et des hommes : pensée et hommes qui, nés de l'économie et des choses, tendent à les dépasser, mais ne peuvent les dépasser sérieusement qu'en se reconduisant à elles, comme autour de leur propre centre de gravité, d'équilibre qui s'établit, se rompt et se rétablit continuellement. »[1000]

Angelo Tasca ne niait donc pas le rôle en partie autonome de l'homme dans l'histoire, ni celui des idées. Mais le fait d'avoir établi le conditionnement de l'homme par son milieu et compris qu'il fallait agir sur les choses pour changer l'homme, était révolutionnaire. La

[995] *Ibid.*, p. 458-459.
[996] *Ibid.*, p. 460-461. Souligné dans le texte.
[997] Cahier n°9, *cit.*, p. 109.
[998] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 515.
[999] Cahier n°15, *cit.*, p. 140.
[1000] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 515.

croyance en la possibilité de le transformer par la seule force de la conscience, sans une modification de ses conditions de vie, valable tout au plus au niveau individuel, devenait impuissante, même réactionnaire, pour l'action collective. L'action sur le milieu était la condition de tout éveil des consciences.

> « Des millions d'hommes subissent la même pression, les mêmes limites et sont poussés à y réagir. En agissant sur ces limites, on redonne libre jeu à des forces comprimées, on réactive l'expérience humaine, on met en mouvement le dynamisme des consciences. »[1001]

Ainsi s'enclenchait un mouvement dans lequel « chaque modification du milieu [était] liée à une certaine maturation de conscience, et [créait] la base pour une maturation ultérieure et plus vaste »[1002]. On dépassait l'opposition habituelle entre actions sur les choses et sur les hommes. La modification du milieu supposait l'action de la volonté et un niveau de conscience, qu'elle contribuait aussi à développer. « Tout progrès réalisé dans les choses [n'était] que la condition nécessaire pour éliminer des entraves au développement humain »[1003] : la transformation de l'homme était le but ultime. Le matérialisme intégrait ainsi des éléments d'idéalisme, dont il neutralisait le potentiel réactionnaire : « la lutte contre les choses, même si elle part d'une prémisse matérialiste, est profondément idéaliste là où l'idéalisme perd son caractère réactionnaire », c'est-à-dire lorsque les forces de la volonté et de la conscience se mettent au service de la transformation sociale. Action humaine et action sur le milieu se fondaient dans la « *praxis* ». L'opposition classique entre matérialisme et idéalisme perdait de son sens et Angelo Tasca affirmait : « *agir sur le milieu, sur les choses, voilà la loi, à laquelle on ne peut se soustraire sinon en reniant tout idéalisme* »[1004]. On voit ici resurgir un aspect de sa réflexion de jeunesse et reparaître des idées d'Antonio Labriola, Giovanni Gentile et Rodolfo Mondolfo : on peut mesurer combien sa formation intellectuelle impressionna sa réflexion ultérieure.

Angelo Tasca plaça donc l'accent sur le caractère dialectique du matérialisme marxiste, en soulignant surtout le rapport que cette dialectique établissait « entre l'homme et les choses, entre la classe ouvrière et le milieu social »[1005]. Il adopta la formule du « matérialisme dialectique » et reprocha à Nicolas Boukharine de n'avoir pas assez mis en

[1001] *Ibid.*, p. 251.
[1002] *Ibid.*, p. 251.
[1003] A. ROSSI [A. TASCA], « Dictature prolétarienne et démocratie », in *Masses*, juin 1934. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 251.
[1004] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 251-252. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.* ; *Id.*, « Jaurès, théoricien », *art. cit.* ; *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 474.
[1005] A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 4.

évidence « le caractère dialectique de la conception matérialiste » marxiste dans sa *Théorie du matérialisme historique*[1006]. Chaque transformation créait la possibilité d'une autre modification ; en agissant sur les choses, l'homme se transformait lui-même et s'accomplissait. Ainsi, de la démarche matérialiste et dialectique découlait naturellement dans l'esprit d'Angelo Tasca l'autre aspect essentiel du marxisme : l'humanisme. Sa conception du matérialisme constituait le soubassement de sa lecture humaniste du marxisme. Ce lien fondamental apparaît nettement dans l'idée d'un va-et-vient permanent entre l'homme et les choses, développée lors d'une conférence aux « Amis de *Monde* ». A l'origine, toute l'existence de l'homme était déterminée par la nature. La technique était née partout, plus ou moins identique, pour répondre aux mêmes besoins : ainsi, « dès le premier moment, le rapport de l'homme avec la nature [avait été] un rapport industriel, technique »[1007]. La technique avait amorcé entre eux un mouvement dialectique : développée par l'homme pour réagir aux exigences de son milieu, elle lui avait aussi permis d'opérer « consciemment » sur lui et de s'en « dégager »[1008]. Ainsi « par l'invention de l'outil [avait commencé] une longue évolution, dont le point final [serait] l'émancipation de l'homme de la nature, la domination de la nature par l'homme, celle que Marx a appelée l'"humanisation" de la nature »[1009]. Cette croyance d'Angelo Tasca en une relative autonomie de l'homme constituait un fondement de son humanisme. En agissant sur son environnement, l'homme se transformait lui-même ; « *en construisant son propre milieu, [il avait] successivement "construit" sa propre nature* », pour devenir « *son propre créateur* »[1010]. De cette façon, « le royaume du déterminisme [était devenu] en même temps celui de l'auto-détermination… »[1011]. Cette idée paraît avoir été préparée chez Angelo Tasca par celle du « renversement de la praxis » de Rodolfo Mondolfo. Il recourut aussi aux travaux de psychologie d'Henri Wallon qui apportaient à ses yeux une contribution essentielle au matérialisme dialectique en démontrant que « toute action du milieu ou sur le milieu [était] enregistrée dans l'individu, dans son être psychique » et que « l'être psychique [avait] une base matérielle »[1012]. La technique avait donc amorcé un

[1006] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 462. Pour l'usage de l'expression « matérialisme dialectique », cf. aussi *Annali* 1966, *op. cit.*, p. 448-449 et A. ROSSI [A. TASCA], « Lettre inédites d'Engels », *art. cit.*.
[1007] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 464. A. Tasca semblait parfois identifier, un peu vite, « nature », « milieu » et « société », ainsi que le relevait G. Saragat (G. Saragat à A. Tasca, Stains, [1932], AT, Corrisp., fasc. 359).
[1008] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 472.
[1009] *Ibid.*, p. 473. Cf. aussi p. 537.
[1010] *Ibid.*, p. 474. Souligné dans le texte.
[1011] A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 4.
[1012] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 477-478. Spécialiste de la psychologie de l'enfant, H. Wallon (1879-1962) fut membre du Parti socialiste avant 1914, puis s'orienta vers le marxisme et le communisme à partir des années 1930. Il s'intéressa également à la pédagogie. Il s'engagea dans le mouvement antifasciste dès 1933, puis prit part à la Résistance. Il fut membre du PCF de 1942 à sa mort (*DBMOF*). A. Tasca utilisait un article intitulé

mouvement progressif d'« interaction »[1013] entre l'homme et son milieu à travers lequel l'homme s'« enrichissait », s'« affinait », en développant de nouveaux besoins et de nouvelles facultés pour les satisfaire. Mais le capitalisme avait arrêté ce processus : l'ouvrier s'y trouvait « déshumanisé ». Selon Angelo Tasca, l'« aliénation », plus encore que l'exploitation, était pour Marx et Engels « le mal intolérable »[1014]. La révolution socialiste visait « l'enrichissement continu de l'homme »[1015] et réaliserait « l'homme intégral »[1016], selon la formule de Marx : elle rétablirait l'unité de l'homme et de son milieu, et de l'homme lui-même. Angelo Tasca résumait ainsi son idéal social : « la meilleure organisation économique de la société est celle qui introduit entre les hommes le plus haut degré d'unité possible, qui les associe le mieux dans leurs œuvres, qui les rapproche le plus d'une "communauté" de destin »[1017].

D'après Angelo Tasca, les hommes étaient entrés au fil de leur victoire sur la nature dans une communauté aux liens de plus en plus resserrés. L'individualisme n'était que la conception de l'homme propre à un système de production fondé sur la propriété privée. Le socialisme marxiste la réfutait et la dépassait. L'homme ne pouvait être abstrait de la collectivité : s'intéressait-on à l'individu isolé, on voyait vite combien des liens puissants l'attachaient à elle, combien « l'universel [était] amalgamé à l'individuel de manière inextricable et coessentielle »[1018]. On comprend mieux la critique d'Angelo Tasca aux socialistes tentés par la psychologie, tels Henri de Man ou Max Eastman : en fondant l'action du mouvement ouvrier sur la subjectivité individuelle, ils occultaient son aspect collectif – la conscience de classe. Pour Marx et Engels, l'homme ne trouvait sa place dans le monde qu'en tant qu'« individu social »[1019]. Par cette jonction de l'individuel et du collectif, il s'enrichissait. L'« intérêt général » ne se présentait pas comme une exigence supérieure et extérieure, s'imposant à chacun indépendamment de ses besoins et de ses droits ; il ne fallait jamais oublier qu'« *à la base de l'intérêt général et comme sa condition essentielle il y a "le*

« Science de la nature et science de l'homme : la psychologie », paru dans *Le revue de synthèse*, t. II, octobre 1931, p. 35-58, ainsi que le texte « Le problème biologique de la conscience », in G. DUMAS, *Traité de psychologie*, vol. 1, Paris, F. Alcan, 1923-1924.

[1013] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 474.

[1014] *Ibid.*, p. 537.

[1015] A. ROSSI [A. TASCA], « Dictature prolétarienne et démocratie », *art. cit.*.

[1016] *Id.*, « Une philosophie de la crise allemande », *art. cit.*. ; *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 344-345, 471, 481 et 537.

[1017] A. TASCA, « Pagine inedite », *art. cit.*, p. 317. Ces notes, publiées en 1957, furent rédigées pendant les années 1930.

[1018] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 297.

[1019] *Ibid.*, p. 433 (fin mars-début avril 1931) et 494.

libre développement de chacun" »[1020], selon la formule de Marx. Le capitalisme avait amputé l'homme de sa nature sociale. En le séparant ainsi de son milieu, il l'avait dépouillé de lui-même. L'imbrication de l'homme et de la collectivité était telle que les individus ne pouvaient « se libérer qu'en se libérant socialement, par l'abolition de la propriété privée, par la solidarité et par la gestion collective »[1021]. Du système capitaliste, Angelo Tasca ne rejetait donc pas tant l'organisation économique que la conception de l'homme qui la fondait. Fortement éthique, la critique marxiste du capitalisme exprimait selon lui une aspiration profondément humaniste : son « unité de mesure [restait] l'humanité »[1022]. La révolution socialiste se proposait d'opérer à la fois « en profondeur » et « en extension », d'assurer l'épanouissement de « tout l'homme » et l'émancipation de « tous les hommes »[1023].

Ces deux aspects étaient étroitement liés dans l'esprit d'Angelo Tasca. Le besoin d'un renversement de l'ordre présent naissait en chaque ouvrier lorsqu'il prenait conscience de son humanité et de l'atteinte qu'y portait le système capitaliste : sa conscience de classe se formait à mesure que s'éveillait sa « *conscience humaine* »[1024]. Elle prenait d'abord la forme d'une saine révolte contre la misère et sa cause, l'exploitation capitaliste. Cette rage même était le signe de son humanité ; en observant les ouvriers anglais en 1844, Engels avait bien compris que ce que le travailleur sentait « frappé en lui, [c'était] son humanité, et il [n'était] homme que s'il la [défendait] »[1025]. Sa révolte exprimait « d'une manière universelle […] les intérêts de l'humanité dans son ensemble et dans son devenir ». Cela faisait du prolétariat « *la classe révolutionnaire par excellence* »[1026]. Celui-ci arrivait à l'humanité en approfondissant sa conscience de classe particulière ; l'organisation indépendante de la classe ouvrière était la condition de la réalisation de son « potentiel humain »[1027]. Par ce raisonnement qui rappelle celui de Rodolfo Mondolfo, Angelo Tasca tentait de concilier deux exigences contraires et, déjà, comme le montre Leonardo Rapone, de faire sortir le prolétariat de ses frontières de

[1020] *Ibid.*, p. 495. Souligné dans le texte. Cette formule apparaît aussi dans A. ROSSI [A. TASCA], « Dictature prolétarienne et démocratie », *art. cit.* ; *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 540.
[1021] *Ibid.*, p. 495. Cf. aussi p. 470 et 481.
[1022] A. ROSSI [A. TASCA], « Marxisme 1933. III – Démocratie politique et démocratie sociale », in *Monde*, 1er avril 1933. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 344.
[1023] A. ROSSI [A. TASCA], « Marxisme 1933. II – Socialisme, démocratie en extension et en profondeur », in *Monde*, 25 mars 1933. Cette idée était exprimée dès 1931 dans *Id.*, « Une philosophie de la crise allemande », *art. cit.*. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 471 et 538.
[1024] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 434. Souligné dans le texte.
[1025] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 405. Cf. aussi p. 434.
[1026] *Ibid.*, p. 435. Souligné dans le texte.
[1027] *Ibid*, p. 406 et 410.

classe[1028]. Mais il ne doutait pas que le but de la révolution socialiste, d'après Marx et Engels, était « l'émancipation humaine, par l'émancipation du prolétariat »[1029].

Il tenait pour fondamentale, dans l'enseignement de Marx et Engels, « *la notion que tout classe est révolutionnaire dans la mesure où elle représente dans le moment et dans les circonstances historiques données, l'intérêt général, c'est-à-dire une étape progressive dans l'évolution de la société* »[1030]. La bourgeoisie avait tenu ce rôle, puis s'était repliée sur ses intérêts de classe et enfermée dans une attitude réactionnaire. Le prolétariat portait maintenant les aspirations révolutionnaires qu'elle n'avait su faire aboutir. La coïncidence de l'intérêt du prolétariat et de l'intérêt général était, selon Angelo Tasca, d'abord « objective »[1031] : non une construction arbitraire de l'esprit, mais le résultat de l'évolution historique. Elle était définitive : contrairement à la bourgeoisie qui, après avoir brisé les chaînes féodales, avait instauré une nouvelle domination, le prolétariat ne voulait que s'anéantir dans une humanité finalement réunie. Alors que « la dialectique bourgeoise [s'arrêtait] au prolétariat, la dialectique prolétarienne ne [s'arrêtait] qu'à l'humanité »[1032]. Le prolétariat, avait écrit Engels, est « l'héritier de la philosophie allemande ». Qu'avait-il voulu dire ? « Penser philosophiquement », expliquait Angelo Tasca, signifiait « penser *sub specie generis humani* »[1033], en termes universels. La bourgeoisie, cloîtrée en elle-même, ne le pouvait plus. Il n'y avait pas, comme le disait Paul Nizan, deux philosophies, celle de la classe dominante et celle des exploités. Les idées bourgeoises n'exprimaient pas des vérités générales : elles ne reflétaient que les intérêts d'une classe. La pensée bourgeoise avait perdu son caractère philosophique et n'était plus qu'une idéologie, « la formule "idéale" d'une caste d'oppresseurs ». Une seule philosophie subsistait, « une philosophie *humaine*, dont le prolétariat [était] le porteur »[1034]. Lui seul gardait la capacité de « se poser les problèmes de la société philosophiquement, *c'est-à-dire en des termes valables pour tous les hommes* »[1035]. Tel était le sens de la formule d'Engels, d'une importance capitale pour Angelo Tasca. Cette philosophie était, selon lui, l'humanisme, plus exactement « le matérialisme coïncidant avec

[1028] L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 87.
[1029] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 540.
[1030] *Ibid.*, p. 412. Souligné dans le texte. Cf. aussi les notes sur le matérialisme historique, *cit.*, p. 514 ; A. ROSSI [A. TASCA], « II – Socialisme, démocratie en extension et en profondeur », *art. cit.*.
[1031] *Id.*, « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.*
[1032] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 412. Cf. aussi p. 494 ; A. ROSSI [A. TASCA], « II – Socialisme, démocratie en extension et en profondeur », *art. cit.*.
[1033] Cahier n°16, *cit*., p. 115.
[1034] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 429-430. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « Une critique de la philosophie bourgeoise », in *Monde*, 10 décembre 1932.
[1035] *Id.*, « Une philosophie de la crise allemande », *art. cit.*. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 539.

l'humanisme »[1036]. Parce qu'universelle, elle ne pouvait s'accommoder d'« une société que le capitalisme a sectionnée de haut en bas »[1037] ; elle portait en elle le besoin d'un bouleversement social, car « *ce que la philosophie pose comme exigence universelle ne peut être réalisé que dans une société sans classes, dans une société homogène* ». La condition misérable faite aux travailleurs par le capitalisme avait fait naître l'aspiration à un monde « *où l'universalité de la théorie [s'identifierait] avec l'égalité des hommes dans la société* »[1038]. On pouvait « *penser* aujourd'hui une vérité *humaine*, pour une *humanité* sans classe »[1039], parce que la réalité matérielle était mûre pour une telle révolution – la conception matérialiste de l'histoire enseignait que les idées naissaient de l'évolution sociale. Grâce au contenu universel de sa philosophie, le prolétariat pouvait se faire reconnaître par les classes non capitalistes comme la seule à même de résoudre leurs problèmes : sentant sa cause comme leur, elles s'y rallieraient peu à peu. La rencontre des aspirations du prolétariat et du reste de la population devenait ainsi aussi « subjective ». Cette coïncidence à la fois réelle et profondément sentie, dans les choses et dans les esprits, fondait le rôle « *révolutionnaire* », « *humain* », « *universel* », « *philosophique* »[1040] de la classe ouvrière. Tout le développement précédent donne le sens de cette synonymie pour Angelo Tasca.

Du fait de cette coïncidence de l'intérêt général et de celui du prolétariat, « la révolution de la classe ouvrière ne [pouvait] être que *la révolution de la majorité* »[1041]. Toute la réflexion d'Angelo Tasca convergeait vers cette conclusion démocratique, que lui dictèrent aussi les événements du début des années 1930 et l'évolution du communisme soviétique. Dans des articles parus dans *Monde* entre mars et août 1933 sous le titre « Marxisme 1933 », puis en brochure sous celui *De la démocratie au socialisme*, il se proposait de montrer que « le socialisme marxiste [était] *démocratique* dans son inspiration, dans ses buts et dans ses méthodes, sans cesser un seul instant d'être *révolutionnaire* »[1042]. Son insistance sur le caractère démocratique de la pensée marxiste était étroitement liée à la lecture humaniste qu'il en faisait :

[1036] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 430.
[1037] A. ROSSI [A. TASCA], « Une philosophie de la crise allemande », *art. cit.*.
[1038] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 430-431. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « II – Socialisme, démocratie en extension et en profondeur », *art. cit.*.
[1039] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 430. Souligné dans le texte.
[1040] Cahier n°11, *cit.*, p. 121-122. La même synonymie reparut dans un exposé tout à fait élaboré, non plus donc comme jalon d'une réflexion en cours, dans l'exposé fait à Pontigny sur « [La volonté] de justice mène-t-elle nécessairement à l'action révolutionnaire ? » (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 539).
[1041] A. ROSSI [A. TASCA], « II – Socialisme, démocratie en extension et en profondeur », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[1042] *Id.*, « I – En manière d'introduction », *art. cit.*. Souligné dans le texte. Sur ce problème, cf. J. TEXIER, *Révolution et démocratie chez Marx et Engels*, *op. cit.*, 395 p.

> « Tout, dans le socialisme marxiste nous ramène à la démocratie. Démocratique est sa conception de la vie et de la société. Démocratique est le dynamisme de la révolution socialiste, par ses rapports entre la profondeur de la transformation qu'il poursuit et l'extension de la masse humaine qui en est l'objet et l'agent ; par le rapport nécessaire entre l'émancipation du prolétariat et l'émancipation de toute la société, qui se réalise au cours de cette révolution. Démocratique est le but du socialisme, puisqu'il marche vers une société homogène où les classes auront disparu. La révolution socialiste, enfin, est démocratique parce qu'elle est la révolution de la grande majorité, s'appuyant non seulement sur le nombre, mais sur la nécessité objective d'un changement radical dans l'organisation sociale et sur la conscience active de cette nécessité. »[1043]

La classe ouvrière devait engager des couches de plus en plus vastes de la population dans un mouvement grandissant de révolte, les rendre conscientes de leur intérêt à se joindre à elle. La démocratie bourgeoise constituait le cadre le plus propice pour son « développement politique »[1044]. Marx et Engels avaient souvent insisté sur « le pouvoir tonifiant de […] l'"ambiance démocratique" »[1045]. L'organisation politique de la classe ouvrière pouvait retirer de sa participation au jeu de la démocratie bourgeoise des avantages lui permettant « de passer au premier plan et de jouer un rôle indépendant, son rôle de classe représentative de l'intérêt général »[1046]. Elle lui fournissait des instruments très utiles pour conquérir la majorité. Le suffrage universel contenait « selon la conception marxiste, *un potentiel révolutionnaire* »[1047] qu'il revenait au parti de la classe ouvrière d'activer. Selon Angelo Tasca, Marx et Engels ne s'y étaient pas opposés entre 1847 et 1880, pour peu que la classe ouvrière sût le changer, selon la célèbre formule, « d'instrument de duperie en instrument d'émancipation »[1048]. Ensuite, Engels l'avait mis au centre de la « nouvelle tactique » du prolétariat allemand en insistant sur la nécessité pour la classe ouvrière de « devenir majorité »[1049]. La légalité bourgeoise pouvait aussi aider les organisations ouvrières à retourner la situation en leur faveur. De même que le système économique capitaliste renfermait les contradictions rendant nécessaire son dépassement, la démocratie bourgeoise créait les conditions de la révolution. Il importait, par conséquent, de défendre les institutions et libertés démocratiques, de

[1043] A. ROSSI [A. TASCA], « III – Démocratie politique et démocratie sociale », *art. cit.*.
[1044] *Id.*, « Marxisme 1933. IV – Les avantages de la démocratie bourgeoise », in *Monde*, 8 avril 1933.
[1045] *Id.*, « II – Socialisme, démocratie en extension et en profondeur », *art. cit.*.
[1046] *Id.*, « IV – Les avantages de la démocratie bourgeoise », *art. cit.*. Cf. aussi *Id.*, « XI – Le chemin du pouvoir », *art. cit.*.
[1047] *Id.*, « Marxisme 1933. VIII – Le suffrage universel (1847-1880) », in *Monde*, 27 mai 1933. Souligné dans le texte.
[1048] *Id.*, « VIII – Le suffrage universel », *art. cit.*. Cf. aussi A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, *cit.*.
[1049] A. ROSSI [A. TASCA], « Marxisme 1933. IX – La nouvelle tactique », in *Monde*, 17 juin 1933.

« conserver les acquis de la révolution bourgeoise sur le plan politique »[1050]. Tel était le message qu'Angelo Tasca voulait transmettre dans ses articles de 1933 et pour lequel il cherchait un appui dans les écrits de Marx et Engels.

Mais il fallait se garder de céder aux « illusions démocratiques »[1051], dont Marx s'était souvent moqué. Le suffrage universel et la légalité bourgeoise ne valaient qu'en ce qu'ils pouvaient donner au prolétariat un « avantage » dans sa lutte pour un autre système politique et social ; le respect de la légalité ne pouvait devenir un « principe directeur de l'action socialiste »[1052]. Angelo Tasca n'oubliait pas que ces instruments restaient le reflet politique de la domination régissant le monde de la production. Mais si la bourgeoisie abandonnait sa propre légalité, le prolétariat devait s'en faire le défenseur et utiliser à son profit le « grand progrès » qu'elle avait représenté. Marx et Engels considéraient la démocratie bourgeoise à la fois « comme la forme achevée de la domination bourgeoise et […] le berceau de l'émancipation prolétarienne »[1053]. Le terme « démocratie » recouvrait chez eux une polysémie parfois déroutante : il renvoyait tantôt à l'Etat bourgeois, tantôt à la société socialiste, tantôt au mouvement d'émancipation de la bourgeoisie, tantôt à celui de la classe ouvrière. C'est qu'à la place de la démocratie partielle de la bourgeoisie, le socialisme voulait instaurer la « démocratie intégrale » du prolétariat. L'« émancipation politique » avait posé un jalon important, mais « la démocratie politique, la démocratie qui s'obstine à rester "pure", [devenait] réactionnaire ». Une révolution sociale devait la compléter. Angelo Tasca reprenait l'idée, chère aux socialistes français, que le socialisme mènerait à son terme la Révolution française. Mais puisque le prolétariat n'était pas que « formellement » démocrate, il devait mettre « réellement » en application les principes de la démocratie bourgeoise[1054]. Angelo Tasca ne concevait pas qu'un idéal démocratique pût être servi par des moyens qui ne l'étaient pas. De même, la révolution ne pourrait se développer en socialisme que dans un contexte profondément démocratique, capable de libérer toute la force créatrice des masses et de leur avant-garde.

La participation à la démocratie politique préparait l'accession du prolétariat au pouvoir, qui ne se résumait pas à l'instant révolutionnaire. En adoptant dès 1850 l'idée de ce

[1050] *Id.*, « III – Démocratie politique et démocratie sociale », *art. cit.*. Cf. aussi A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, *cit.* ; A. ROSSI [A. TASCA], « Dictature prolétarienne et démocratie », *art. cit.*.
[1051] *Id.*, « Marxisme 1933. VI – Les illusions démocratiques », in *Monde*, 6 mai 1933.
[1052] *Id.*, « Marxisme 1933. X – Le problème de la légalité », in *Ibid.*, 8 juillet 1933.
[1053] *Id.*, « IV – Les avantages de la démocratie bourgeoise », *art. cit.*.
[1054] *Id.*, « III – Démocratie politique et démocratie sociale », *art. cit.*. Cf. aussi A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, *cit.*.

qu'Angelo Tasca appela avec Jaurès une « *évolution révolutionnaire* », Marx avait dégagé « un principe tactique essentiel »[1055]. Sa conception révolutionnaire n'excluait pas l'idée d'évolution ; au contraire, la révolution achevait un processus engagé antérieurement. « La dialectique de l'histoire – écrivit Angelo Tasca à Barbusse en mars 1932 – ne peut se passer ni de l'évolution, ni de la révolution : elle les synthétise dans son mouvement »[1056]. L'opposition entre réforme et révolution apparaissait désormais obsolète et paralysante[1057]. De la réflexion de Marx et Engels sur les réformes, Tasca tira la conviction qu'ils avaient proclamé « la nécessité de l'action "réformiste", c'est-à-dire de la lutte pour des revendications partielles, économiques et politiques ». Les idées contraires d'Engels en 1845-1852 n'avaient été qu'une brève parenthèse. Les réformes avaient en réalité pour lui et Marx, d'après Angelo Tasca, une valeur révolutionnaire. En améliorant l'existence des travailleurs, elles les mettaient en condition de réfléchir sur leur sort et rendaient possible l'essor de la conscience de classe. Elles amorçaient un « enchaînement » qui finissait par menacer tout le système capitaliste :

> « La valeur révolutionnaire des réformes est dans leur enchaînement. Il faut que l'une appelle l'autre. Toute réforme importante devient à la longue incompatible avec le régime capitaliste. Soit pour passer à d'autres réformes, soit même pour sauvegarder celles qu'elle a obtenues, la classe ouvrière doit élargir son action, et finit par la porter contre "toute la structure de la société". »[1058]

Les réformes favorisaient l'évolution du capitalisme lui-même : en accélérant la concentration du capital, le développement technique, elles contribuaient à simplifier la lutte de classe. Elles facilitaient l'organisation de la classe ouvrière, qui ne pouvait donc y renoncer. Mais elles ne pouvaient constituer un but en soi ni dispenser de la révolution ou même de la violence. Pour Marx et Engels en leur temps, comme pour Angelo Tasca dans le sien, il n'était pas envisageable que la bourgeoisie s'effaçât de bonne grâce, au terme d'une série de réformes, devant le prolétariat triomphant ; le « coup de balai »[1059] final de la révolution ne pourrait être évité. Toute révolution imposait une rupture brutale de l'ordre de la société et des rapports de force existants ; la violence consistait, justement, « *dans le renversement de ces rapports et dans les conséquences sociales qui en [dérivaient]* », plus

[1055] A. ROSSI [A. TASCA], « XI – Le chemin du pouvoir », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[1056] A. Tasca à H. Barbusse, Paris, 6 mars 1932, in *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 508-509.
[1057] A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, *cit.* ; A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 20 mai 1932, *cit.*, p. 167 ; A. TASCA, « 1914-1934 », in *Politica socialista*, 1er août 1934, p. 8.
[1058] A. Tasca à H. Barbusse, Paris, 6 mars 1932, *cit.*, p. 509. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 349.
[1059] A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, *cit.* ; A. ROSSI [A. TASCA], « XI – Le chemin du pouvoir », *art. cit.*. Il en restait convaincu en 1930 comme en 1933.

que dans le caractère sanglant de la révolution. Son intensité varierait en fonction du degré de conscience du prolétariat et du conservatisme, de « *l'aveuglement de la bourgeoisie* »[1060].

Le marxisme offrait donc à Angelo Tasca à la fois un cadre doctrinal solide et un fil directeur pour déterminer l'action du mouvement ouvrier contemporain. Il se tourna cependant aussi, dans ces mêmes années, vers d'autres sources théoriques du socialisme.

4.2.2. L'étude de Jaurès

A partir de 1931-1932, Angelo Tasca commença également à s'intéresser à l'œuvre de Jean Jaurès. Elle exerça sur lui une influence d'abord en partie souterraine, qui n'émergea qu'après une méditation dont il ne reste pas toujours de trace matérielle. « Plus les années nous en éloignent, plus il grandit sur l'horizon de la pensée socialiste », écrivit-il de Jaurès au début de 1935[1061]. Il grandit en tout cas dans la sienne. Dès 1932 il souligna la « richesse théorique » de la pensée de Jaurès et, derrière les critiques, perçait déjà une admiration tout de même un peu béate. Mais, hostile à la « fausse idolâtrie » dont Jaurès faisait trop souvent l'objet, il voulait « analyser [sa] pensée […], essayer de séparer en elle, comme dans une eau courante, le filon clair et puissant des fonds troubles qu'il entraîne avec lui et de l'écume qui parfois le couvre »[1062].

Jean Jaurès intéressa d'abord Angelo Tasca pour sa réflexion sur le rapport du socialisme au problème national : comme Marx, Engels et Lénine, il avait apporté « une contribution profondément originale à l'examen des rapports entre Nation et Internationale »[1063]. Sa conscience de la spécificité de chaque mouvement socialiste, qui l'avait amené à soutenir le principe de l'indépendance nationale, paraissait même plus « juste » que celle adoptée en 1870 par Marx et Engels, pour qui le prolétariat devait soutenir le pays le plus avancé dans la lutte pour le socialisme – l'Allemagne. Leur raisonnement « logiquement impeccable » présentait en effet un caractère « extrêmement dangereux et équivoque », outre qu'« unilatéral ». En suivant la logique et la méthode marxistes, Jaurès

[1060] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 403-404. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « XI – Le chemin du pouvoir », *art. cit.*.
[1061] A. TASCA, « Serietà proletaria e fiera piccolo-borghese », in *Nuovo Avanti*, 2 février 1935.
[1062] A. ROSSI [A. TASCA], « Jaurès, théoricien », *art. cit.*. Cf. aussi *Id.*, « Retour à Marx ? », *art. cit.* : il voyait en Jaurès, outre qu'en R. Luxemburg, « la plus forte intelligence de l'Internationale d'avant-guerre ».
[1063] A. TASCA, « Serietà proletaria e fiera piccolo-borghese », *art. cit.*. Sur ce point, cf. A. RIOSA, « A. Tasca sul problema della nazione », *art. cit.*, p. 151-153 et 161-162.

avait, sur ce point, dépassé la position erronée du marxisme. Mais comme Engels, il avait sacrifié à ce que Tasca appelait l'« idéologie des missions » : tous deux avaient investi un prolétariat national d'une « mission », jusqu'à concevoir un « peuple élu » – le prolétariat s'identifiant avec la nation. Angelo Tasca critiqua sur ce point assez radicalement la conception nationale de Jaurès. Il y releva une tendance à exalter une « mission de la France : non […] la mission que la France pourrait se donner, dans des circonstances déterminées [comme la concevaient Marx et Engels pour le prolétariat allemand], mais […] une "mission" qui lui serait propre par l'investiture de son histoire et de son caractère national »[1064]. Envisageant l'histoire comme « développement ininterrompu, *tradition* »[1065], Jaurès avait été porté à voir celle de la France comme un déroulement de révolutions et à « surévaluer le caractère démocratique » de ce pays. Il avait élaboré une « sociologie », une « théorie des nations » où chaque peuple tirait de sa tradition « son "génie", son "originalité" »[1066]. Les nations y étaient conçues comme des « unités organiques », dont les membres étaient intimement liés entre eux. Pour Angelo Tasca, la similitude de manières de penser et d'être qu'on constatait chez les habitants d'un même pays, n'était pas tant affaire de « génie » que de réaction semblable à un même milieu, à la réalité économique et sociale. Au « génie » national jaurésien, il opposa le matérialisme marxiste, abandonné ici par Jaurès pour la « métaphysique »[1067]. Ce « génie » était en effet sans lien avec la réalité matérielle : il ne coïncidait pas avec la spécialité de chaque pays dans la division internationale du travail. Telle était la contradiction majeure de la conception nationale de Jaurès. Pour Angelo Tasca, la nouvelle organisation économique mondiale exigerait de chaque peuple, non qu'il réalisât un quelconque « génie » national, mais qu'il sût s'oublier pour s'agencer aux autres dans une organisation établie dans l'intérêt de tous.

Dans cette conception d'une histoire comme « développement ininterrompu », sans saccade, et cette harmonisation spontanée des « génies » nationaux, Angelo Tasca discernait une approche évolutionniste. Jaurès avait parfois sacrifié « à la mystique de l'*évolution* », croyant pouvoir faire l'économie de la violence, comme les adeptes du « *coup de main* » celle de la préparation des masses. Son optimisme l'avait porté à envisager l'histoire comme un progrès continuel vers la paix et le socialisme. C'était à la fois sa faiblesse et sa force. Son pacifisme et sa conception de la politique étrangère socialiste en témoignaient. Le titre de l'article qu'Angelo Tasca leur consacra : « Jean Jaurès, aujourd'hui », suggère qu'il s'agissait

[1064] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 360 ; cf. aussi A. TASCA, « Serietà proletaria e fiera piccolo-borghese », *art. cit.*.
[1065] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 362-363. Souligné dans le texte.
[1066] *Ibid.*, p. 361 et 363.
[1067] *Ibid.*, p. 364-365.

là de l'aspect de l'œuvre de Jaurès qu'il jugeait le plus actuel. Son pacifisme, bien différent du « pacifisme vulgaire », avait été inspiré par la conscience des intérêts du prolétariat, par l'idée pragmatique que la paix offrait des conditions plus propices à son développement politique que la guerre[1068]. Cela permit à Angelo Tasca de rappeler un principe de la politique extérieure socialiste : il était inutile de « *miser sur la guerre* »[1069]. Un an plus tard, dans un moment où la crainte d'une guerre prochaine opprima à nouveau les esprits, il reprit la même idée, sans mentionner Jaurès, face à la vogue de la formule léniniste de la « transformation de la guerre impérialiste en guerre civile ». Forgée alors que la guerre était là, et bien valable pour ce moment, celle-ci devenait, sous son apparence « extrémiste », « une formule de pessimisme, d'impuissance et de paresse » dans un contexte où la guerre était « possible », mais non « *fatale* ». Elle dispensait du « travail très complexe, et […de la] révision tactique » exigés par la lutte contre la guerre[1070]. Au contraire, cette lutte avait inspiré l'action parlementaire de Jaurès et elle constituait aux yeux d'Angelo Tasca l'un de ses enseignements les plus précieux. Si Jaurès n'avait pas vu que la guerre était « dans *l'évolution naturelle, dans l'évolution nécessaire* du capitalisme »[1071], il avait du moins montré la nécessité pour le prolétariat de tenter de « gagner du temps » dans la marche à la guerre, jusqu'à acquérir une force suffisante pour enrayer le développement du capitalisme et empêcher définitivement tout conflit. Sans en partager toujours les analyses ni les conclusions, Angelo Tasca reconnaissait à son action en politique extérieure « une originalité et une audace profonde »[1072], ainsi qu'une grande cohérence. L'unité de la politique intérieure et de la politique extérieure conférait à la construction jaurésienne une grande force : comme elle devait garantir la liberté et la paix à l'intérieur du pays, la « nation armée » rêvée par le *leader* socialiste devait porter ces valeurs de par le monde, à travers sa politique extérieure. Ainsi, pour Angelo Tasca, s'il ne faisait pas de doute que Jaurès aurait adhéré à l'« union sacrée » pendant la Première Guerre mondiale, il était aussi certain qu'il se serait prodigué pour « une paix moins chauvine que celle de Versailles »[1073], car sa politique extérieure, orientée vers la paix, était réellement menée « d'un point de vue internationaliste »[1074].

Son internationalisme, son attention constante au but, sa cohérence, son « courage intellectuel et [son] esprit d'initiative » coloraient le réformisme de Jaurès d'une teinte bien

[1068] A. ROSSI [A. TASCA], « Jean Jaurès, aujourd'hui », in *Monde*, 1er août 1931. Souligné dans le texte.. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 439-440.
[1069] A. ROSSI [A. TASCA], « J. Jaurès, aujourd'hui », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[1070] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 513 (mars-septembre 1932). Souligné dans le texte.
[1071] *Ibid.*, p. 377. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « J. Jaurès, aujourd'hui », *art. cit.*.
[1072] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 358.
[1073] *Ibid.*., p. 372. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « J. Jaurès, aujourd'hui », *art. cit.*.
[1074] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 358 ; cf. aussi p. 443.

différente de celle du réformisme « vulgaire », auquel Angelo Tasca ne l'associa qu'avec réticence[1075]. Ce réformisme qu'il jugea conséquent et décidé lui plut :

> « Je ne crois pas qu'on ait jamais exprimé avec autant de clarté et de cohérence la conception réformiste du devenir social. Ce "réformisme" pourtant a des caractéristiques […] qui le distinguent nettement du réformisme banal, vivant au jour le jour et sans perspectives. Ce réformisme n'est pas le refoulement d'une volonté de combat, ni renonciation à atteindre les buts finaux du socialisme. *Sa tension n'est pas moins élevée que celle de n'importe quel système révolutionnaire*. Il exige autant d'abnégation et de dévouement […]. C'est un gradualisme, mais unifié par un plan, soutenu par une conception d'ensemble, tendu par un ressort qui ne se déchargera pas avant que la victoire complète ne soit obtenue. »[1076]

Au même moment, nous l'avons dit, Angelo Tasca médita sur la place des réformes et de la démocratie dans la pensée de Marx et Engels, en insistant sur l'obsolescence de l'opposition entre réforme et révolution : on peut donc mieux mesurer la portée de ce jugement. Pour Jaurès, le réformisme, la méthode démocratique permettaient d'avancer mieux et plus vite vers le socialisme : il raisonnait en termes d'avantage, de « rendement », suivant l'expression d'Angelo Tasca[1077]. Cette approche du socialisme « comme efficience » constituait peut-être « le caractère fondamental de la conception de Jaurès »[1078]. Celui-ci avait eu le sentiment que la démocratie, la liberté et la paix pouvaient permettre d'« entraîner dans l'œuvre de refonte sociale le maximum d'énergies »[1079]. Son attention aux mouvements des foules, sans reculer même devant leurs « instincts troubles »[1080], pour les gagner au socialisme, fascina l'ancien communiste, qui en avait senti l'impératif depuis la guerre de Libye. Jaurès avait su comprendre l'importance des masses et la nécessité d'orienter leur « potentiel de vie » vers le socialisme. Les mots de l'orateur, semblable à un « magicien qui essaye de capter toutes les forces qui peuvent assurer la fusion, mettre en branle la nouvelle société »[1081], semblaient encore produire leur effet à travers les pages d'un livre… Mais, bien qu'ébloui, Angelo Tasca ne se laissa pas aveugler : le « magicien » s'était parfois laissé

[1075] A. ROSSI [A. TASCA], « J. Jaurès, aujourd'hui », *art. cit.* ; cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 445. *Monde* et H. Barbusse étaient hostiles au réformisme ; ceci explique certainement la prudence d'A. Tasca.
[1076] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 438. Souligné dans le texte.
[1077] *Ibid.*, p. 438.
[1078] *Ibid.*, p. 366.
[1079] *Ibid.*, p. 439.
[1080] *Ibid.*, p. 367. Cf. aussi p. 440. C'était la principale différence entre J. Jaurès et F. Turati selon A. Tasca. Le second resta sourd à la rumeur des masses au lendemain de la Première Guerre mondiale. Certes, « il y avait dans la tension de ces années quelque chose de factice, de provisoire, sans doute. Mais cela n'était factice et provisoire, que parce que nous n'avons pas su le rendre profond et permanent. […] Il y a eu chez Turati, comme chez Jaurès, un humaniste et un tribun. Mais chez Jaurès […] le tribun devançait et bridait l'humaniste, chez Turati trop souvent l'humaniste a cloisonné le tribun » (A. R. [A. TASCA], « F. Turati », *art. cit.*).
[1081] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 366. Souligné dans le texte.

prendre à sa propre prestidigitation, jusqu'à ne plus voir que les masses. Il fallait amener les foules au socialisme, non l'inverse : l'action socialiste ne devait pas être prisonnière de leurs mouvements et de leurs impulsions. L'insistance sur le rôle des masses, des « forces sociales » était liée chez Jaurès à une forme d'idéalisme. Il y avait chez lui « un mélange peut-être unique en son genre de réalisme et d'idéalisme »[1082] : il était un « idéaliste militant », mettant une « *action organisée et méthodique […] au service d'un grand idéal* »[1083]. Mais il avait tendu à surestimer le rôle des idées. Sans méjuger de leur place dans les bouleversements historiques, l'ancien communiste ne croyait pas qu'elles pussent à elles seules transformer la réalité matérielle. Elles ne prenaient corps et réalité que dans des circonstances précises et agissaient dans un rapport étroit avec les conditions matérielles :

> « Les idées peuvent précéder (chez une minorité) ou retarder (chez la majorité) sur les faits, mais *leur efficace se multiplie dans la mesure où l'écart entre elles et les faits est moins grand*. Si la situation historique s'y prête, les idées peuvent jouer un rôle immense et Jaurès a eu parfaitement raison de le souligner. Pour que le socialisme vainque, il faut que l'idée socialiste soit tenace et diffuse. »[1084]

Son idéalisme avait conduit Jaurès, enclin à « travailler sur les abstractions et sur les mots plutôt que sur les faits »[1085], à méconnaître le « poids déterminant des facteurs économiques au sein de la société capitaliste »[1086]. L'absence d'une analyse rigoureuse de la situation économique l'avait empêché de saisir toute la réalité du système capitaliste et avait parfois rendu sa pensée incertaine. Ainsi, croyant discerner dans son époque, contre toute évidence, le début d'une ère pacifique, il n'avait pas vu qu'elle contenait les germes de guerre. Tout à sa vision évolutionniste et idéaliste de l'histoire, il avait envisagé la guerre « un peu comme quelque chose intervenant à fausser un processus naturel » conduisant du capitalisme au socialisme, « presque comme un accident ». Angelo Tasca reprit au contraire sa réflexion sur le capitalisme impérialiste, dont les tendances mêmes conduisaient selon lui à l'affrontement des différents capitalismes nationaux. Telle était la « *logique réelle* » des contradictions du capitalisme ; en croyant que, laissé à son cours naturel, celui-ci dévoilerait ses insuffisances et engendrerait le socialisme, Jaurès n'en avait perçu que la « *logique abstraite* »[1087]. Sa méconnaissance des « phénomènes économiques », son intérêt presque

[1082] *Ibid.*, p. 440.
[1083] *Ibid.*, p. 444. Souligné dans le texte.
[1084] *Ibid.*, p. 445. Souligné dans le texte.
[1085] *Ibid.*, p. 376.
[1086] A. ROSSI [A. TASCA], « J. Jaurès, aujourd'hui », *art. cit.*. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 374.
[1087] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 375-376. Souligné dans le texte.

exclusif pour les « faits “politiques” » lui avait rendu « étrangère »[1088] la contribution de Marx à la pensée socialiste. N'en ayant, selon Angelo Tasca, qu'une connaissance superficielle, il n'avait pas vu qu'elle contenait la synthèse qu'il appelait de ses vœux, entre « le “matérialisme” du socialisme allemand » et « l'“idéalisme” du socialisme français » :

> « Le problème philosophique dont Jaurès se préoccupait […] trouve sa solution au sein même du marxisme, dans l'achèvement de l'édifice philosophique dont Marx a jeté les bases surtout dans les écrits de la période 1843-1846. Dans l'“humanisme” marxiste il y a […] conciliation, synthèse de l'individuel et du social, des lois économiques et des forces idéales, de l'objectif et du subjectif. Tout effort de réaliser cette synthèse en-dehors du marxisme, en-dehors d'une élaboration critique de ses données fondamentales et de sa méthode, nous conduit dans une impasse et ouvre la porte aux influences réactionnaires sur la pensée prolétarienne. »[1089]

Il s'agit d'une objection fondamentale ; au printemps 1932, Angelo Tasca demeurait fermement retenu par la rigueur marxiste dans son élan vers le « “dilettante” de talent »[1090] Jaurès, dont il subissait pourtant le charme. Il amorça cependant alors une réflexion sur les socialismes allemand et français. Il souligna leur complémentarité et l'apport du socialisme français au marxisme, qui, grâce à « l'évolution historique propre de l'Allemagne »[1091], avait pu le rendre fécond. L'un des premiers, Jaurès avait eu conscience de la valeur du socialisme français ; il n'avait pas cédé à la « béate admiration »[1092] de beaucoup de socialistes européens pour le socialisme allemand dominant. Plongé depuis quelques mois dans l'histoire du mouvement ouvrier et de la pensée socialiste, Angelo Tasca insista, en conclusion d'un article sur Jaurès, sur la nécessité d'une « réécriture » de l'histoire du socialisme français : le marxisme ne serait pas la seule source de son renouveau théorique. Trois grandes figures, « trois grands chefs, trois “hommes d'Etat” » s'y détachaient : Gracchus Babeuf, Auguste Blanqui et Jean Jaurès[1093].

4.2.3. Méditations sur le socialisme pré-marxiste

Dans son essai « en mémoire du *Manifeste du Parti communiste* », Antonio Labriola défendait l'utilité, pour mieux connaître et comprendre le matérialisme marxiste, de se

[1088] *Ibid.*, p. 374.
[1089] A. ROSSI [A. TASCA], « Jaurès, théoricien », *art. cit.*.
[1090] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 374.
[1091] *Ibid.*, p. 444.
[1092] *Ibid.*, p. 372.
[1093] A. ROSSI [A. TASCA], « Jaurès, théoricien », *art. cit.*.

familiariser avec les doctrines socialistes antérieures : on n'arriverait pas « à la parfaite connaissance du communisme critique, sans repasser mentalement par ces doctrines, en suivant le processus de leur apparition et de leur disparition ». On ne pouvait nier

> « la multiple et riche suggestion idéologique, éthique, psychologique et pédagogique qui peut venir de la connaissance et de l'étude de toutes les formes du communisme […]. Bien plus, c'est par l'étude et la connaissance de ces formes que se développe et se fixe la conscience de la séparation du socialisme scientifique d'avec tout le reste. »[1094]

Le premier cahier d'Angelo Tasca, datant de l'hiver 1927-1928, contient déjà des notes sur la pensée et l'histoire du mouvement ouvrier. C'est à la même période qu'il s'était plongé dans l'œuvre d'Antonio Labriola et il eut probablement ces recommandations à l'esprit lorsqu'il aborda cette recherche. Ses notes suggèrent une tentative d'étudier l'émergence du prolétariat, les formes de son organisation, ainsi que les sources théoriques de la pensée marxiste – à l'exception notable du premier communisme allemand et de Proudhon – et de parcourir une partie du chemin du mouvement ouvrier jusqu'à Marx, comme pour en refaire la « genèse ». Comme chez Marx et Engels, il y rechercha un éclairage pour le présent. Le socialisme se renouvellerait par la connaissance critique de son passé : l'étude de l'histoire du mouvement ouvrier obéissait à l'idée que « chaque époque, pour comprendre sa propre histoire et ses perspectives d'avenir, doit récrire l'histoire du passé à la lumière de ses nouvelles expériences, sous l'aiguillon de ses nouveaux besoins »[1095]. Elle faisait apparaître des tendances profondes, des erreurs et des victoires qui étaient autant d'enseignements sur et pour le mouvement actuel. Pour cette raison,

> « On devrait consacrer beaucoup d'attention à l'histoire du mouvement ouvrier […]. Ses vicissitudes, les tendances, les raisons de son épanouissement ou de sa décadence, les problèmes de sa structure, les rapports avec la conjoncture économique et politique générale offrent une mine précieuse d'observation et de matière utile pour l'examen des problèmes actuels. […] L'intérêt principal, pour nous, ce ne sont pas ces "expériences"… constitutives, mais plutôt ce que nous révèlent les tendances de la classe ouvrière et de ses organisations, et les éléments [qu'elles] fournissent pour la solution des problèmes de la lutte de classe. »[1096]

Angelo Tasca aborda cette histoire selon l'enseignement marxiste. Ainsi s'attacha-t-il surtout, dans ses lectures sur la Révolution française, à découvrir les forces économiques et

[1094] A. LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, *op. cit.*, p. 21 et 74-75.
[1095] A. ROSSI [A. TASCA], « Jaurès, théoricien », *art. cit.*.
[1096] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 161-162.

sociales à l'œuvre. En 1927, s'intéressant à la Terreur, il avait essayé d'en identifier les soubassements économiques. Elle avait coïncidé avec un processus de « centralisation politique et économique », grâce auquel la bourgeoisie avait repris le contrôle sur le cours de la révolution et éliminé l'« influence des classes populaires »[1097]. Ainsi, l'économie avait donné à Angelo Tasca une « clé » pour la compréhension de la Terreur. Mais il jugea ensuite simpliste et même « erronée », la présentation courante qui faisait de la Révolution française celle de la bourgeoisie. Il y vit plutôt un soulèvement de la paysannerie et de l'artisanat, que la bourgeoisie avait tenté de soustraire au contrôle de la noblesse et d'utiliser à ses propres fins. Loin d'être déjà une classe unifiée, la bourgeoisie s'était formée pendant et avec la Révolution ; on pouvait presque affirmer « que *ce ne fut pas tant la bourgeoisie qui fit la Révolution que la Révolution qui fit la bourgeoisie* »[1098]. Sans nier leur lien, on ne pouvait donc identifier Révolution française et bourgeoisie, dont le rapport était plus complexe. Mais la Révolution française avait surtout représenté un mouvement d'idées, dont le socialisme avait hérité et cela explique en partie l'intérêt d'Angelo Tasca pour cette période. Il revendiqua explicitement la « tradition constante de la pensée socialiste française »[1099], qui se voulait la continuatrice de la grande Révolution : l'action socialiste devait « plonger ses racines dans le passé encore si vivant de la Révolution française – dont les formules politiques [devaient] – suivant la grande idée qui [avait] dominé tout le socialisme français, de Babeuf à Jaurès – trouver leur prolongement et leur accomplissement social »[1100].

La formation du prolétariat comme classe, son organisation économique puis politique orientèrent les études historiques d'Angelo Tasca[1101]. Il s'interrogea, à propos des sociétés de compagnons : « Ce monde est-il déjà la classe ? Non. Il ne peut pas l'être encore ». Si l'on y percevait « un sens obscur, imparfait, de l'unité de classe », le compagnonnage incarnait une « idéologie […] très peu prolétarienne ». Les compagnons du XIX^{e} siècle avaient seulement entrevu, confusément, l'opposition entre leurs intérêts et ceux de leurs maîtres, rapidement voilée par l'ambition d'accéder à leur tour à la maîtrise. Le conflit fondamental ne pourrait éclater qu'avec la révolution industrielle, qui jetterait les travailleurs dans le prolétariat, sans aucune possibilité d'en sortir : alors seulement émergerait une classe ouvrière distincte. L'histoire avait placé le compagnonnage « à l'intersection entre les anciennes et les nouvelles

[1097] *Ibid.*, p. 112 (fin 1927-début 1928).
[1098] *Ibid.*, p. 295 (premier semestre 1931). Souligné dans le texte.
[1099] *Ibid.*, p. 554.
[1100] Cahier n°20, *cit.*, p. 134. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 554. En 1932, A. Tasca étudia le rapport entre socialisme et Révolution française chez J. Jaurès : cahier n°22, *cit.*, p. 141-158 et 162.
[1101] G. BERTI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 13-14.

formes du mouvement ouvrier ». Mais il ne pouvait être question d'un « rapport […] génétique » direct entre « les anciennes corporations et les syndicats modernes ». Il y avait eu non « *évolution, mais révolution* », celle-là même qui avait « irréparablement réduit [l'artisan] à la condition de salarié »[1102]. « L'histoire des associations ouvrières n'[était] pas la réalisation graduelle d'une idée », mais procédait du « développement du prolétariat réel »[1103] et répercutait les modifications du monde de la production, dont dépendaient leur forme : l'influence du matérialisme marxiste apparaît ici presque d'elle-même.

Mais Angelo Tasca sembla surtout se passionner pour l'affirmation politique du prolétariat. Ainsi comprenons-nous son attention pour la Commune de Paris, la Première Internationale, la Révolution russe. Il semblait observer comment la classe ouvrière avait peu à peu pris conscience d'elle-même et agi, espérant peut-être pouvoir évaluer sa situation dans le présent et mieux apprécier ses possibilités d'action. Avec les Egaux de Babeuf, elle avait fait une première et hésitante apparition sur la scène politique. Bien que le babouvisme fût une doctrine « éminemment révolutionnaire »[1104], on ne pouvait le considérer comme une « idéologie prolétarienne ». Il avait eu avec le prolétariat un lien « encore très imparfait, et il ne pouvait en être autrement »[1105], puisque celui-ci existait alors à peine en tant que tel. Tout en portant les revendications des travailleurs, Babeuf et ses compagnons ne leur avaient pas confié la tâche de briser leurs propres chaînes. Seule une élite le pouvait. Selon une formule efficace d'Angelo Tasca, « nous ne sommes pas à la dictature *du* prolétariat, mais à la dictature *pour* le prolétariat »[1106]. Mais en projetant un bouleversement profond de la société, instaurant l'égalité réelle pour les travailleurs, le babouvisme avait du moins dépassé l'égalité abstraite et fictive des « citoyens » de la Révolution française. Par là, il avait inspiré Marx et Engels, directement et à travers Blanqui. Ceux-ci avaient usé, pendant un temps, de la « terminologie blanquiste », en particulier de l'expression de « dictature » du prolétariat. Mais plus que les mots, ils avaient surtout retenu de Blanqui l'idée de « *l'hégémonie du prolétariat*

[1102] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 132-134. Souligné dans le texte.
[1103] *Ibid.*, p. 163.
[1104] *Ibid.*, p. 107.
[1105] *Ibid.*, p. 115. Cette idée dominait, mais A. Tasca semblait hésitant : il affirmait aussi, d'une part que les revendications des babouvistes étaient prolétariennes, d'autre part que leur méthode avait été plus prolétarienne que leur doctrine.
[1106] *Ibid.*, p. 117. Souligné dans le texte.

dans la marche au socialisme »[1107]. Cette idée consubstantielle au marxisme provenait donc du socialisme français.

En raison de l'alors encore faible développement du prolétariat, les socialistes utopistes n'avaient pu concevoir, eux non plus, une « initiative autonome des travailleurs » et avaient recherché ailleurs l'impulsion d'où pourrait naître la nouvelle société. De là provenait leur caractère utopique. Angelo Tasca faisait donc sien « le diagnostic définitif de l'autoritarisme *en tant qu'utopisme* »[1108] formulé par Marx et Engels :

> « Certes, les inventeurs de ces systèmes aperçoivent l'antagonisme des classes, ainsi que l'action des éléments dissolvants dans la société dominante elle-même. Toutefois, ils n'aperçoivent du côté du prolétariat aucune initiative historique, aucun mouvement politique qui lui soit propre »[1109].

Ce problème en révélait un autre, presque obsédant pour Angelo Tasca : « *Comment lier la génération présente à la génération future* : voilà l'écueil de tous les utopistes »[1110]. Ils ne concevaient pas le lien entre la société présente et le monde futur. En proclamant que « l'émancipation des travailleurs serait l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », c'est-à-dire d'une force sociale déjà existante, Marx avait mené à son terme le raisonnement amorcé par les utopistes.

Avec l'idée d'éclairer aussi le marxisme, Angelo Tasca souligna les découvertes décisives des premiers socialistes. En notant l'importance dans la formation de Marx et Engels de la vie politique et sociale anglaise des années 1830-1848, « explication "anthume" du *Manifeste communiste* »[1111], il remarqua que le chartisme, dont ils avaient subi l'influence, était parvenu avant eux à une compréhension précise des classes. Il ne s'agissait pas « de quelques lueurs, d'anticipations, d'un utopisme à rebours »[1112] : il avait déjà saisi les transformations liées à la révolution industrielle, la division de la société en deux classes antagonistes et la mainmise de l'une d'elles sur l'Etat. Accomplissant un pas décisif sur la voie du socialisme, certains des premiers socialistes avaient également pressenti que le monde de la production, et non seulement la distribution de la richesse, recelait l'essence des

[1107] A. ROSSI [A. TASCA], « Blanqui, homme d'Etat », in *Monde*, 10 janvier 1931. Souligné dans le texte. Fin 1927, nous l'avons vu, A. Tasca avait d'ailleurs regretté que le terme blanquiste « dictature » se fût substitué à celui d'« hégémonie » (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 160 ; cf. p. 151 du présent travail).
[1108] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 254. Souligné dans le texte.
[1109] K. MARX, *Le Manifeste communiste*, in *Id., Philosophie, op. cit.*, p. 436.
[1110] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 117. Souligné dans le texte.
[1111] *Ibid.*, p. 325.
[1112] *Ibid.*, p. 327.

problèmes de leur société. Avec Babeuf, il y avait eu dans ce domaine « comme un regard donné à l'avenir, et tout de suite détourné »[1113]. Plus tard, Charles Fourier avait compris la nécessité de « modifier les systèmes de production et les rapports de propriété, pour modifier l'homme » ; il avait établi son projet d'organisation sociale à partir de la production[1114]. Son intuition était allée plus loin. En constatant, dans des pages d'une proximité frappante avec Marx, le décalage entre le développement de l'industrie et celui, plus lent, de la société, il avait mis en évidence « un conflit entre formes et forces de production ». C'est que Fourier, Saint-Simon puis Blanqui avaient observé la société de leur temps en dialecticiens ; leur façon de percevoir le monde reflétait les contradictions de leur époque, marquée par la négation du système social antérieur. D'être arrivés par leur seule expérience à cette approche dialectique importait plus aux yeux d'Angelo Tasca que leurs solutions parfois chimériques. Sur un autre point Fourier s'était révélé un précurseur intéressant. En une « géniale anticipation » sur le marxisme, il avait distingué des phases historiques en fonction du type d'industrie dominant, et surtout un « enchaînement », une « progression » entre elles. Il avait ainsi mis en évidence le principe d'une évolution historique, même si elle n'était pas encore pour lui, comme elle le serait pour Marx, « nécessaire et spontanée »[1115].

Pour Angelo Tasca, les socialistes utopiques avaient surtout franchi un pas important en parvenant à une nouvelle conception du monde. Héritiers de la philosophie du XVIII[e] siècle, ils en avaient dépassé le rationalisme étroit pour parvenir à une approche matérialiste des problèmes sociaux. La philosophie des Lumières avait cependant elle aussi participé à l'émergence intellectuelle du socialisme. En « renversant » le rapport de l'homme à Dieu, en prenant la nature pour mesure, elle avait rompu avec une vision dogmatique du monde. La critique de la religion impliquait une critique de l'ordre existant : pour cela, la philosophie des Lumières était révolutionnaire[1116]. Les théories de Babeuf, Saint-Simon, Fourier, Owen en furent plus ou moins profondément marquées. Mais ils s'en étaient aussi détachés et Angelo Tasca refusait de réduire leurs utopies à un simple rationalisme. Ils ne s'en remettaient pas à la seule raison, mais plutôt à leur expérience. Owen usait du langage du XVIII[e] siècle, invoquait la « raison », la « nature » ; mais ces noms recouvraient des concepts auxquels il était parvenu en observant la réalité. En parlant de « machines raisonnantes », il ne considérait

[1113] *Ibid.*, p. 108.
[1114] *Ibid.*, p. 238.
[1115] *Ibid.*, p. 233-235. A. Tasca rejoignait sur ce point Engels et A. Labriola (F. ENGELS, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Editions sociales, 1969, p. 70 ; A. LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, *op. cit.*, p. 33).
[1116] AT, cahier n°28, p. 234-235 ; *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 252.

pas les hommes suivant une approche purement mécaniste : bon connaisseur au contraire de la « psychologie » humaine, il avait seulement voulu indiquer le poids de l'environnement. Son approche ne relevait pas de « *la préoccupation rationaliste qui fait abstraction de la réalité concrète, mais [d']une préoccupation scientifique et philosophique, qui cherche le contact avec toute la réalité* »[1117]. Owen avait conçu sa philosophie à partir de la réalité, non l'inverse. La théorie de Fourier, elle aussi, était construite sur l'observation de la société, des hommes et de leur histoire et n'était pas une pure construction de la raison, ni le fruit d'un « effort mental »[1118]. Sa conception de la nature humaine était bien différente de l'idée que les philosophes du siècle précédent se faisaient de l'homme de nature, perverti par la société. Il n'avait pas encore mis au jour la philosophie de l'histoire de Marx, mais l'histoire était déjà pour lui celle d'une évolution. La nature humaine, telle qu'il la concevait, n'était plus immuable.

On était en présence de conceptions matérialistes, annonçant celle de Marx. Fourier n'avait-il pas construit son phalanstère sur l'organisation de la production ? Sa conception était, sur ce point, « analogue à celle du matérialisme historique, du communisme critique »[1119]. Mais surtout, Robert Owen avait « *découvert* »[1120] la détermination de l'homme par son environnement : aux yeux d'Angelo Tasca, c'était « le début de la sagesse ». Du constat que la pauvreté dégrade l'homme, Owen avait conclu que l'élévation morale de ses ouvriers dépendait de l'amélioration de leurs conditions de vie. En cela reposait « la valeur révolutionnaire et activiste »[1121] de sa pensée. Elle ne se réduisait pas à un déterminisme passif, car il y avait dans l'idée qu'on transformerait l'homme en modifiant son milieu, une part importante d'idéalisme. L'être humain n'était pas qu'un « produit », mais disposait d'une « faculté de décider de son destin » et d'une volonté pour agir sur son environnement. Du déterminisme, Owen avait donc déduit l'action. Il avait vu les deux aspects du problème, « l'*expression du pouvoir du milieu artificiel sur la nature humaine, d'un côté, et de l'autre la capacité de l'expérience humaine à dépasser ses propres limites* »[1122].

La conscience de la détermination tragique de l'homme par son milieu avait amené Robert Owen, comme, selon Angelo Tasca, Leopardi dans la *Ginestra*, « *à l'amour du genre*

[1117] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 249. Souligné dans le texte.
[1118] *Ibid.*, p. 233.
[1119] *Ibid.*, p. 238.
[1120] *Ibid.*, p. 249. Souligné dans le texte.
[1121] *Ibid.*, p. 248.
[1122] *Ibid.*, p. 250. Souligné dans le texte. Sur ce point, cf. l'approche différente du problème chez J. RUSS, *Le socialisme utopique français*, Paris, Bordas, 1987, p. 26-28.

humain, à la solidarité entre les hommes »[1123]. Dans les mêmes moments, il releva un passage d'une lettre de Denis Diderot incitant à la « philanthropie », en vertu de l'idée qu'« il n'y a qu'une sorte de causes à proprement parler, […] les causes physiques »[1124], et il fit le même rapprochement avec le poète italien. Angelo Tasca avait fait dans l'œuvre de Leopardi une découverte essentielle : ses vers lui étaient apparus porteurs d'un humanisme – tel était le « sentiment profondément chrétien » qu'en 1940, il expliqua avoir trouvé chez Leopardi lorsque, tout jeune encore, il écrivit sur lui sa *tesi di laurea* –, dont les racines plongeaient dans la pensée du XVIII[e] siècle. Diderot, Leopardi, Owen avaient parcouru le même chemin : une approche matérialiste du monde les avaient conduits à l'humanisme. Une nouvelle fois, Angelo Tasca établit un lien étroit entre matérialisme et humanisme : loin d'être la négation de l'homme, le matérialisme portait en lui son affirmation. Plus que d'autres doctrines qui en étaient apparemment plus proches, il impliquait la « charité » :

> « le matérialisme, l'antisubjectivisme non seulement sont révolutionnaires, mais ils sont même plus inspirateurs de ce sentiment de charité qui, à mon avis, ne peut se séparer de celui de justice, et qui l'intègre, qui doit l'intégrer. Ma formule était "justice et charité" : *le matérialisme suffit à l'un et à l'autre terme*. »[1125]

Nous voici devant la première formulation achevée d'une idée importante d'Angelo Tasca, qu'il faut rapprocher d'un passage plus tardif :

> « je dois dire que personnellement je ne crois pas qu'une société puisse être organisée purement en fonction de la justice. La justice, c'est nécessaire et… insuffisant. Pour qu'une société soit vraiment humaine, il faut qu'un esprit de charité achève et perfectionne l'œuvre de justice. […] Il faut avant tout et à tout prix réaliser la justice, reconnaître la primauté de l'injustice, mais il faut que le tout soit animé par la *charitas generi humani*, tendre ainsi à la justice qui, paraissant moins conséquente ou, plutôt, conséquentaire [*sic*], n'est qu'une justice plus juste. »[1126]

Le socialisme ne pouvait donc se limiter à une aspiration à la justice, il devait être animé par un « esprit de charité ». Celui-ci était pour Angelo Tasca l'expression la plus pure de l'humanisme. Mais ces lignes effleurent le problème du rapport entre socialisme et christianisme, dont cette idée serait plus tard un élément important. Le fait qu'il se souciât de donner un fondement matérialiste à l'idée de « charité » indique sa volonté, au début des

[1123] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 256. Souligné dans le texte.
[1124] Cahier n°17, *cit.*, p. 170.
[1125] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 256-257. Souligné dans le texte.
[1126] *Ibid.*, p. 543.

années 1930, de ne pas l'attacher exclusivement à la religion. Ses notes sur Fourier peuvent ici nous aider. Si celui-ci croyait que le monde était organisé selon un « plan de Dieu » dont il fallait discerner le sens, il décrivait surtout les passions humaines et, selon Angelo Tasca, on trouvait à la base de sa théorie « *beaucoup plus une psychologie qu'une théologie* ». Du reste, Dieu était invoqué par Fourier « si souvent et avec une telle familiarité, qu'en réalité il [finissait] par représenter un rôle analogue à celui de la *raison* (non de la Raison), c'est-à-dire du raisonnement de Fourier »[1127]. Aux yeux de Fourier, Dieu donnait un sens à l'enchaînement de ses propres idées ; mais en réalité, c'était plutôt la connaissance du monde réel qui le fondait. Il était « erroné de croire que l'élément décisif dans sa pensée [était] l'idée de Dieu »[1128] ; derrière cette apparence, se trouvait l'essentiel, c'est-à-dire sa connaissance de l'homme, dont la divinité n'était que la forme, non la substance. Dans les passages où il se référait au christianisme dans la première moitié des années 1930, Angelo Tasca envisageait plutôt une conception du monde – l'humanisme – pouvant être exprimée par le christianisme comme par des doctrines non religieuses. L'important était moins que le besoin de justice fût engendré par « Dieu, ou le sentiment, ou la grâce ou la raison », que son existence elle-même, incitant à l'action pour la justice. Et si la religion chrétienne offrait une échappatoire permettant de se « dérober à [son] devoir »[1129], il la rejetait. Il y voyait une forme d'humanisme, mais elle n'était ni la seule, ni la plus accomplie. Le mouvement ouvrier et socialiste

> « tire son inspiration […] d'une conception de la vie, dont le contenu et le sens sont clairs dans la conscience de ceux qui luttent pour la réaliser. Ce contenu et ce sens, auxquels on peut, peut-être, trouver des précédents dans certaines idées de la prédication évangélique, se sont mieux précisés dans le mouvement d'idées qui a précédé et accompagné la Révolution française, et ont trouvé leur expression la plus pleine et la plus haute dans l'"humanisme révolutionnaire" des mouvements ouvriers (chartisme en Angleterre, communisme en Allemagne, blanquisme en France) et dans l'œuvre théorique de Marx au XIX^{e} siècle. »[1130]

Le christianisme n'était pour Angelo Tasca en 1934 qu'une expression de cette conception du monde, dont le socialisme, surtout d'inspiration marxiste, constituait une affirmation plus complète. En ce sens, le socialisme pouvait être vu comme le continuateur du christianisme : il en avait assimilé et approfondi l'humanisme. C'est ceci qu'Angelo Tasca

[1127] *Ibid.*, p. 231-232. Souligné dans le texte.
[1128] *Ibid.*, p. 231-232.
[1129] *Ibid.*, p. 543.
[1130] A. TASCA, « Dopo dieci anni », *art. cit.*.

trouva chez plusieurs socialistes pré-marxistes, comme chez Leopardi et les penseurs des Lumières : ils avaient établi l'humanisme sur une base objective, matérielle, et non plus sur une croyance religieuse. Ainsi que cela ressort de sa réflexion sur la pensée de Marx et Engels, où il fit du matérialisme le fondement et le ressort de l'humanisme marxiste, cela était passé dans le marxisme.

Les socialistes utopiques avaient donc laissé un legs immense à Marx et Engels, qui avaient ensuite systématisé plusieurs de leurs idées, comme ils n'avaient parfois fait que « développer » ou « confirmer » des idées du chartisme. Celui-ci avait d'ailleurs fait preuve d'une « maturité politique, qui [devançait] le communisme critique, auquel [il avait fourni] certainement tout un stock de jugements, d'idées, d'appréciations »[1131]. Angelo Tasca encouragea à étudier l'influence du saint-simonisme sur le marxisme, en soulignant les échanges entre socialisme français et allemand :

> « Ce qui est passé du saint-simonisme dans le socialisme français est revenu en France surtout à travers Marx et Lassalle. Les éléments vitaux du saint-simonisme ont dû s'amalgamer dans la doctrine politique de la classe ouvrière (ce qui a eu lieu en Allemagne) ; ils ont retrouvé ensuite leur *humus* dans le sol français labouré par le mouvement naissant du prolétariat après 1864. »[1132]

Angelo Tasca voulait établir les liens entre le socialisme pré-marxiste et le marxisme, mais il s'intéressait aussi aux origines et à la spécificité de ce socialisme – des articles sur Louis Blanc parus dans *L'Ordine Nuovo*, dont nous avons parlé, ainsi que des lectures antérieures de Fourier et d'Owen, dont il ne reste cependant plus de trace, témoignent de l'ancienneté de cet intérêt. Ce retour aux sources du marxisme l'amena à relativiser son originalité et constitua un moment essentiel dans son parcours intellectuel, dont l'importance se ferait sentir plus tard. Il découvrit dans le premier socialisme une richesse allant bien au-delà d'une simple anticipation du marxisme. Dès sa première lecture de textes de Fourier, en Italie, il avait été « frappé » par la « modernité » de certaines de ses pensées[1133]. Il jugeait de la plus grande utilité « la compilation d'un *Dictionnaire des Saint-simoniens*, d'où sortirait l'énorme rayonnement de la doctrine »[1134]. Ces thématiques l'occupèrent tellement que dès l'hiver 1930-1931, il avait projeté d'écrire un livre sur le socialisme français, « de Babeuf à

[1131] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 328.
[1132] A. ROSSI [A. TASCA], « Les idées et les livres », in *Monde*, 26 avril 1930. Souligné dans le texte.
[1133] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 231.
[1134] A. ROSSI [A. TASCA], « Les idées et les livres », *art. cit.*.

Jaurès »[1135]. Elles contribuèrent à une repensée plus générale et plus profonde de sa conception du socialisme et préparèrent le terrain à son éloignement du marxisme, puis à sa tentative d'échafauder une nouvelle conception du socialisme dans les années suivantes.

Angelo Tasca releva chez Fourier et Owen une critique de l'industrialisme et du machinisme. Owen notamment avait fait « la première critique à fond du machinisme, cause de la très grande augmentation de la puissance productive »[1136]. De même, tous deux recherchaient un équilibre entre agriculture et industrie. Nous ne disposons d'aucune note qui permettrait de bien connaître de façon précise les idées d'Angelo Tasca sur Saint-Simon. Il se refusait à voir en lui un simple industrialiste[1137], mais critiqua aussi implicitement l'illusion de croire pouvoir confier la révolution à de purs « techniciens », indépendamment de toute considération politique[1138]. Il n'est pas anodin qu'il ait noté, quoique brièvement, ces quelques éléments. Dès 1919, il avait remarqué les problèmes posés par « un développement anormal et pléthorique des industries, appauvrissant la vie économique de la culture agricole »[1139]. Il n'est pas besoin de revenir sur ses considérations sur l'agriculture et l'industrie en URSS. A son retour de ce pays, il était arrivé à la conclusion que le socialisme consistait « surtout dans le fait de créer les conditions d'un développement harmonieux de la production ». Il ne s'agissait pas seulement d'établir un « équilibre mécanique » entre les différents secteurs de l'économie, mais de mettre l'appareil productif en harmonie avec les « besoins d'une société à haut niveau de vie ». Ce ne pouvait être qu'« un équilibre *politique*, et non *économique* ». Telle était la seule solution au « conflit entre le développement de la production et la structure sociale », mis en évidence par Marx et Engels. Déjà, Angelo Tasca s'était convaincu que le socialisme ne pouvait se proposer un développement illimité de la production. Il faudrait subordonner « l'appareil matériel de la société » aux fins de l'humanité, non plus aux exigences du profit[1140]. Cela pose le problème de la technique, sur lequel Angelo Tasca réfléchit pendant ces années.

Elle avait eu selon lui initialement une fonction progressive. Mais l'homme avait ensuite perdu le contrôle de ce qui lui avait d'abord permis de s'accomplir : il avait « commencé son émancipation par la technique, mais il en [avait] été débordé ». L'humanité

[1135] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 292.
[1136] *Ibid.*, p. 254.
[1137] A. ROSSI [A. TASCA], « Les idées et les livres », *art. cit.*.
[1138] *Id.*, « Le technicien au carrefour. Georges Valois, le dernier des utopistes », in *Monde*, 4 juillet 1931. A. Tasca se référait ici aux idées exprimées par G. Valois dans *Guerre et révolution*, qu'il rapprochait de celles de Saint-Simon.
[1139] A. TASCA, « La casa », in *L'Ordine nuovo*, 14 juin 1919, in A. RIOSA, *A. Tasca socialista*, *op. cit.*, p. 167.
[1140] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 175-176. Souligné dans le texte.

était devenue « esclave de ses propres instruments […], de plus en plus puissants et universels quant à leur emploi ». D'instrument d'émancipation, la technique était devenue facteur d'oppression. Elle avait été accaparée par une minorité qui s'était assuré une « liberté relative » vis-à-vis d'elle. Mais la majorité des hommes y était totalement assujettie. Pour Angelo Tasca, le caractère oppresseur et déshumanisant du machinisme était donc associé au capitalisme et en même temps qu'elle se libérerait de lui, l'humanité s'affranchirait de la puissance écrasante des machines. L'instrument de cette « nouvelle émancipation » ne serait plus la technique, mais la « conscience » du prolétariat, qui subissait dans toute sa force le joug du machinisme[1141]. La révolution socialiste rendrait la maîtrise de la technique à l'homme, à tous les hommes. Les machines, dont Angelo Tasca jugeait le développement « irrésistible, nécessaire et utile », ne disparaîtraient pas cependant dans la société socialiste ; le travail des ouvriers y resterait fait de gestes simples et monotones. Il ne croyait pas possible de « briser directement le joug de la machine ». Son poids, comme celui du travail, ne pouvaient être allégés « *par les moyens intérieurs à la production* », mais seulement par la réalisation de l'homme en dehors d'elle. Le travail était une nécessité, jamais une joie ; « toute la littérature monstrueuse faisant [son] éloge » n'était que l'expression de l'aliénation capitaliste. On voit que sur ce point, Angelo Tasca s'éloignait d'Henri de Man, dont l'ouvrage *La joie au travail* ne parut cependant en France que deux ans après l'écriture de ces lignes[1142]. Dans la société socialiste, chacun devrait contribuer à l'effort productif. Ce « service social » de tous et le machinisme lui-même rendraient possible une baisse du temps de travail. Le « temps de "liberté" » prendrait une importance grandissante, au point d'occuper l'essentiel de la vie des individus. Le temps réservé à la « nécessité » garantirait ainsi à chacun le champ de son épanouissement personnel. De cette façon, l'homme serait « restitué à lui-même ». Pour Angelo Tasca, l'idée du travail comme condition de la liberté se rattachait à « l'éthique chrétienne », dont le capitalisme s'était servi pour exalter le travail ; le socialisme devrait la « mettre au service de la société socialiste »[1143] et de l'accomplissement de « l'homme intégral » de Marx. On retrouve donc encore l'humanisme.

Nous voyons ici qu'Angelo Tasca tenta d'esquisser les traits d'une société socialiste et c'est peut-être surtout par cela que le socialisme utopique l'attira. Pour Marx et Engels, les socialistes utopiques, incapables de découvrir dans la réalité les éléments de la révolution, les

[1141] *Ibid.*, p. 481.
[1142] Cette différence est aussi perceptible lorsqu'on confronte ces lignes d'A. Tasca aux considérations d'H. de Man in H. de MAN, *Au-delà du marxisme*, *op. cit.*, p. 76-95.
[1143] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 346-347. Souligné dans le texte. Cf. aussi p. 537-538.

avaient tirés de leur imagination. Sans temps ni localisation précis, leurs plans devaient s'imposer de l'extérieur à la société : ils étaient, littéralement, « utopiques ». Bien que « certainement fondées »[1144], ces remarques demandaient pourtant à être rectifiées selon Angelo Tasca. Marx lui-même avait montré que ces théories s'étaient formées alors que le prolétariat naissant n'avait qu'une imparfaite conscience de lui-même ; elles reflétaient l'état des rapports sociaux à ce moment. Cela signifiait, justement, qu'elles n'avaient pas surgi seulement de l'imagination féconde de quelques rêveurs, mais aussi de la réalité de leur époque. Owen comme Fourier avaient fondé leurs systèmes surtout sur l'observation du monde qui les entourait, non par le seul effort de leur imagination. Leurs plans résultaient d'un assemblage original de matériaux puisés dans la société de leur temps. Ils n'avaient donc pas « fabriqué de toutes pièces » des plans d'organisation sociale :

> « Fabriquée par eux-mêmes, oui, dans un certain sens, mais les *pièces* qui servent à leur construction ne sont pas toutes tirées de leur imagination. Ils prennent ces pièces et une partie de leur enchevêtrement dans la réalité de leur époque et c'est à cela qu'on doit de trouver dans leurs constructions des matériaux et des agencements qui "anticipent" sur les temps futurs, de même que la réalité historique où ils trempent porte en elle des éléments et des forces en train de se développer. »[1145]

Le caractère utopique de leurs plans tenait moins à leur détachement de la réalité qu'à des « contradictions […] *intérieures* à la construction même, reflet des contradictions de la réalité » et à l'absence de certains éléments clé, si bien que, tout simplement, ils ne tenaient pas debout. Ils étaient minés par une « *erreur logique, toute utopie [était] un mauvais syllogisme, une démonstration insuffisante et ratée* »[1146]. Angelo Tasca envisagea alors une utopie où rien ne manquerait et où aurait disparu cette erreur logique. Elle ne serait plus une simple « image de ce qui doit être » parce qu'on le souhaite[1147], mais deviendrait une « *démonstration scientifique* » de ce qui devrait être suivant un raisonnement infaillible. « Imaginer une société, c'est exactement comme imaginer une machine. […] l'une et l'autre sont vraies, réelles, dès que je peux les penser sans contradictions intérieures »[1148], écrivit-il, semblant céder au scientisme. Mais son idée témoigne aussi de la volonté de replacer l'utopie dans le réel, de lui rendre ce qui, selon Marx et Engels, lui faisait défaut. Il s'agissait d'élaborer une « utopie » pour une réalité sociale donnée : elle retrouvait ainsi un lieu et un

[1144] *Ibid.*, p. 421 (fin 1931-janvier 1932).
[1145] *Ibid.*, p. 421.
[1146] *Ibid.*, p. 421. Souligné dans le texte.
[1147] M. BUBER, *Utopie et socialisme*, Paris, Aubier Montaigne, 1977, p. 25.
[1148] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 421. Souligné dans le texte. Cf. aussi cahier n°9, *cit.*, p. 210.

temps. Nous ne pouvons qu'objecter que ce ne serait plus, dans ce cas, une utopie. Angelo Tasca sembla tenter une jonction un peu maladroite, mais très révélatrice, du socialisme utopique et du marxisme. Marx n'avait énoncé que quelques principes pour la société future ; sa force était surtout dans la critique du présent. Les utopistes s'étaient efforcés de prévoir l'organisation de l'avenir ; leur force était dans cette faculté de projection. Il éprouva le besoin de réunir ces deux aspects de la pensée socialiste. Par ces considérations sur la valeur scientifique et actuelle de l'utopie, sa réflexion sur la pensée socialiste rejoignait directement ses préoccupations politiques.

5. Le retour dans la social-démocratie (1932-1936)

5.1. La solution socialiste

5.1.1. Le « socialisme à l'ordre du jour » (1931-1934)

L'« utopie » à laquelle songeait Angelo Tasca ne pouvait être conçue que si tous les éléments pour sa concrétisation existaient déjà, car il y avait « *un rapport étroit entre la possibilité intellectuelle de cette représentation et la possibilité ou la nécessité matérielle de sa réalisation pratique* ». Elle devenait « légitime », lorsqu'elle – en l'occurrence, le socialisme – se présentait comme la seule solution aux problèmes du capitalisme. La représentation « utopique » de la société future pouvait alors se confondre « *avec le programme d'action de la classe ouvrière, […] le programme d'un gouvernement socialiste au pouvoir au moins dans un certain nombre de pays* »[1149]. On perçoit combien cette idée d'utopie était imprégnée de volontarisme ; Angelo Tasca poursuivait à travers elle sa réflexion sur le mythe, dont elle semblait prendre le relais. En ce début des années 1930, le mouvement ouvrier devait selon lui à nouveau se poser « sérieusement, passionnément, résolument » l'impérieux « problème de la prise du pouvoir »[1150], comme l'avait fait Blanqui un siècle plus tôt. Tasca avait d'abord cru que la construction du socialisme en Russie pourrait donner aux ouvriers une représentation concrète du socialisme, capable de les mobiliser contre la réalité présente ; il croyait encore que, « débarrassé de ses limites nationales et des compressions politiques que ces limites [engendraient…], étendu à un groupe de grands pays », le plan quinquennal pouvait devenir « l'"*utopie scientifique*" du XX^{e} siècle »[1151]. Mais, engagé dans une autre direction, ce plan avait perdu sa valeur mythique. Il fallait donc chercher une nouvelle utopie. D'où la tendance d'Angelo Tasca à élaborer des plans concrets dans différents domaines, son intérêt pour le planisme aussi. Le plan se présentait à lui comme l'élément de la volonté donnant l'impulsion à la révolution, une fois les conditions matérielles réunies.

[1149] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 421-422. Souligné dans le texte.
[1150] A. ROSSI [A. TASCA], « Blanqui », *art. cit.*. Cf. aussi A. Tasca à F. Jezierska, Paris, 7 août 1931, *cit.*. Sur la différence entre mythe et utopie, telle que l'a définie G. Sorel, cf. p. 570 du présent travail.
[1151] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 422. Souligné dans le texte.

Angelo Tasca était convaincu qu'elles l'étaient – la situation allemande le démontrait –, et qu'elles mettaient « le socialisme à l'ordre du jour »[1152]. Pendant longtemps simple « aspiration » idéale, celui-ci était désormais une « nécessité »[1153]. Cette formule, inspirée du syndicalisme anglais, semblait alors en vogue, notamment dans la rédaction de *Monde*. Egalement rédacteur de la revue, Lucien Laurat, qu'Angelo Tasca connaissait bien – il ne faut pas toutefois selon nous s'exagérer leur proximité, nous le verrons –, y consacra une brochure où il soutint des idées proches des siennes, notamment une approche non dogmatique du marxisme, la nécessité de défendre les institutions démocratiques et d'attirer au socialisme les classe moyennes en voie de prolétarisation : il fallait, concluait-il, élaborer « un programme de réalisations conformes aux intérêts de tous les exploités »[1154]. Le mot d'ordre du « socialisme à l'ordre du jour » ne se réduisait pas pour Angelo Tasca au « verset d'une litanie mystique »[1155], mais traduisait la « tension exclusive vers un objectif devenu impérieux, proche, concret »[1156]. Il devait contribuer à mettre les forces ouvrières en mouvement, « dans le court délai que l'histoire » concédait[1157].

Si le socialisme ne parvenait pas à apparaître comme la « *solution actuelle de la crise actuelle* »[1158], si la classe ouvrière n'était pas perçue comme porteuse de l'intérêt général, d'autres imposeraient une dictature réactionnaire. La nécessité d'agir en « temps utile » pour ne pas être débordé par le cours de plus en plus rapide des événements obséda Angelo Tasca. On comprend pourquoi le « socialisme comme efficience » de Jaurès, son art de capter le

[1152] A. ROSSI [A. TASCA], « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.* ; A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, *cit.* ; *Id.*, « Blanqui », *art. cit.* ; cahier n°10, *cit.*, p. 26 ; A. Tasca à I. Silone, Paris, 24 juillet 1931, *cit.*, p. 639 ; A. Tasca à F. Jezierska, Paris, 7 août 1931, *cit.* ; A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 20 mai 1932, *cit.*, p. 167 ; *Id.*, « La révolution constructive », in *Monde*, 1er octobre 1932 ; *Id.*, « Le problème du pouvoir au Congrès Socialiste », *art. cit.* ; A. TASCA, « 1914-1934 », *art. cit.*, p. 14. Cette idée fut donc présente dans la réflexion d'A. Tasca de 1930 à 1934.

[1153] A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 20 mai 1932, *cit.*, p. 167. Cf. aussi A. Tasca à F. Jezierska, Paris, 7 août 1931, *cit.* ; cahier n°20, *cit.*, p. 131-132 ; A. ROSSI [A. TASCA], « La révolution constructive », *art. cit.* ; A. TASCA, « 1914-1934 », *art. cit.*, p. 13.

[1154] L. LAURAT, *Le socialisme à l'ordre du jour. Problèmes et tâches du marxisme contemporain*, Paris, Librairie populaire du Parti socialiste, 1933, p. 10. D'origine autrichienne, de son vrai nom O. Maschl, L. Laurat (1898-1973) adhéra au communisme et vécut à Moscou de 1923 à 1927. A. Tasca l'y rencontra probablement avant 1928. Opposant de « droite » à la ligne de l'IC, il la quitta à la fin des années 1920. Il collabora à *Monde* et à la *Critique sociale*. Entré à la SFIO, il fonda en 1933 *Le combat marxiste*. Très intéressé par le planisme, il se lia avec la tendance de R. Belin dans la CGT et soutint celle de P. Faure dans la SFIO. Fait prisonnier en 1940, il parvint à s'évader, puis écrivit dans des journaux collaborationnistes, ce qui lui valut d'être arrêté et exclu de la SFIO à la Libération. Réintégré plus tard dans le parti, il le quitta quand il fut question d'une alliance avec le PCF (*DBMOF*).

[1155] Cahier n°10, *cit.*, p. 26.

[1156] A. TASCA, « 1914-1934 », *art. cit.*, p. 13.

[1157] A. Tasca à F. Jezierska, Paris, 7 août 1931, *cit.*. Cf. aussi A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 20 mai 1932, *cit.*, p. 167.

[1158] A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 5. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Id.*, « Le problème du pouvoir au Congrès Socialiste », *art. cit.*.

mouvement des foules en faveur du socialisme, le fascina. Celles-ci ne demandaient « plus seulement à l'idée socialiste d'être "vraie", elles [exigeaient] qu'elle [fût] efficace »[1159]. Le problème du pouvoir se trouvait également en tête des préoccupations des néo-socialistes. Mais Angelo Tasca voyait dans leur insistance sur cette question une tentative d'éluder le patient travail qu'exigeait la révolution socialiste, au-delà de la prise du pouvoir. Celle-ci, leur rappelait-il, ne pouvait être un but en soi, elle n'était « pas en elle-même toute la révolution : elle n'en [était] que la condition nécessaire, que d'autres conditions [avaient] préparée et mûrie »[1160]. La révolution relevait d'un processus infiniment plus complexe qu'on ne pouvait artificiellement résumer dans la participation gouvernementale, et exigeait une situation propice à la mise en place d'un nouvel ordre social. Il importait notamment plus que jamais de mettre le mouvement ouvrier à la hauteur de circonstances objectivement révolutionnaires, pour que, disait Tasca, « les choses ne soient pas trop "grandes pour nous" »[1161]. L'élément subjectif restait en effet en retard sur les conditions objectives :

> « Le problème n'est pas de savoir si les choses sont mûres pour le socialisme, mais si la classe ouvrière est mûre pour lui. Ce qui nous fait défaut, ce ne sont pas les possibilités objectives de la prise du pouvoir, mais la conscience subjective de sa nécessité. »[1162]

Partout dans le monde, « le diagnostic du mal [était] identique et identique [était] le remède ». Par conséquent, la crise ne trouverait de solution qu'internationale, « *dans le cadre de la solution socialiste intégrale* ». Le mouvement ouvrier devait acquérir « une conscience internationaliste très active […] sentir dès à présent et à chaque moment tous les problèmes *en fonction de l'internationalisme* »[1163] : l'internationalisme n'était en réalité qu'une autre expression de l'humanisme[1164]. Angelo Tasca s'opposa à l'illusion que chaque pays résoudrait la crise indépendamment, en se repliant sur lui-même, et aux tentatives d'enfermer le socialisme dans un cadre national. Alors que la recomposition de « l'unité du monde » s'imposait de manière concrète et immédiate, répondit-il au socialiste autrichien Karl Renner, enclin à souligner les différences entre les socialismes nationaux dans sa réponse à l'enquête sur la « crise doctrinale du socialisme » menée par *Monde*, il valait mieux « miser, *pour être vraiment réaliste*, non sur ce qui [séparait], mais sur ce qui [unifiait] les mouvements

[1159] *Id.*, « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 5.
[1160] A. ROSSI [A. TASCA], « Le problème du pouvoir au Congrès Socialiste », *art. cit.*.
[1161] A. TASCA, « Per la stampa socialista », in *Nuovo Avanti*, 29 septembre 1934.
[1162] A. ROSSI [A. TASCA], « La révolution constructive », *art. cit.*. On retrouve la même idée in L. LAURAT, *Le socialisme à l'ordre du jour*, *op. cit.*, p. 4.
[1163] Cahier n°10, *cit.*, p. 26-27. Souligné dans le texte.
[1164] Cahier n°16, *cit.*, p. 116.

socialistes de tous les pays »[1165]. De même, le repli national prôné par les néo-socialistes cristallisa ses critiques à leur encontre. Contrairement à ce qu'impliquaient leurs positions, le mouvement socialiste ne devait pas emboîter le pas au capitalisme qui tendait vers un repli autarcique, mais bien plutôt lui opposer une solution internationale. L'autarcie enraierait le développement industriel et assujettirait l'économie au secteur rural, crucial dans un pays replié sur lui-même ; elle entraverait par conséquent le progrès économique et humain. Dans ses tendances les plus extrêmes, elle représentait « la forme moderne de la barbarie », objecta Angelo Tasca à Marcel Déat à l'occasion du congrès de Paris de la SFIO, qui conduisit à la scission néo-socialiste[1166]. Quant à lui, le plan quinquennal, adopté à la suite du renoncement à la révolution mondiale, s'était présenté comme un repli de l'économie russe sur elle-même ; il obéissait à une logique autarcique contraire à l'internationalisme socialiste. Angelo Tasca redouta le même sort pour le plan du travail d'Henri de Man, sur lequel nous reviendrons plus longuement. Etabli pour un cadre national, il risquait de s'y enfermer. S'il était entendu qu'on ne pouvait l'échafauder sur une autre base, il devait pourtant être conçu comme le point de départ d'« une stratégie économique qui vise plus loin ». Un plan national n'apporterait la solution à aucune crise nationale. L'autarcie empêchait sa résolution internationale et constituait « une tendance non seulement régressive, mais destructrice, car elle [était] déjà, dès qu'elle [s'installait] dans un pays, une économie de guerre »[1167]. Le socialisme et le plan devaient la combattre avec la dernière énergie, sans rien lui concéder.

Angelo Tasca commença alors à accorder la priorité à un règlement international de la crise et à s'intéresser de près à la politique internationale. Alceo Riosa souligne ce que cette attention avait de relativement exceptionnel dans les milieux socialistes italiens et français d'alors[1168]. Il n'existait selon Tasca à ce moment guère de « problème plus "intérieur" que les problèmes de politique extérieure »[1169] et la classe ouvrière devait les placer « au premier plan »[1170] de son action. Dès 1932, il posa la capacité des socialistes à « influencer sérieusement la politique extérieure de la France »[1171] comme principal critère pour décider de

[1165] A. ROSSI [A. TASCA], « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.*. Souligné dans le texte. La réponse de K. Renner était parue, sous le titre « La crise doctrinale du socialisme – Le socialisme empirique » dans *Monde* les 7, 14 et 21 décembre 1929.
[1166] *Id.*, « La scission socialiste au Congrès de Paris », in *Monde*, 22 juillet 1933.
[1167] Cahier n°25, *cit.*, p. 134-135.
[1168] A. RIOSA, « A. Tasca sul problema della nazione », *art. cit.*, p. 147.
[1169] A. Tasca au centre socialiste intérieur, [s. l.], 15 février 1935, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 119.
[1170] Cahier n°20, *cit.*, p. 131.
[1171] A. Tasca à L. Blum, Paris, 12 mai 1932, *cit.* ; *Annali* 1968, *art. cit.*, p. 513. Cf. aussi une brève allusion dans A. ROSSI [A. TASCA], « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.*.

leur participation au gouvernement : ne l'ayant pas à ce moment, ils ne devaient pas se compromettre dans un gouvernement radical. Le mouvement ouvrier devait d'abord se doter partout d'« une politique extérieure […] populaire et opérante »[1172], construite autour de l'idée des « Etats-Unis socialistes d'Europe » – alors en vogue à *Monde* – rassemblant l'URSS et les pays à gouvernement socialiste. Il s'agit là, bien sûr, d'une traduction de son internationalisme ; Eric Vial souligne en outre que « le sentiment européen hérité du Risorgimento [faisait] partie, plus ou moins souterrainement, de l'attirail idéologique » des groupes antifascistes italiens exilés en France, malgré quelque réticence pour ce qui concernait le mouvement communiste[1173].

Angelo Tasca n'estimait plus irréaliste de « concevoir l'accord d'une série de gouvernements socialistes à propos d'un certain nombre de matières premières, de produits et de services »[1174]. Il ne développa d'abord pas davantage cette proposition. Mais, avec l'espoir d'enrayer la progression d'Hitler en Allemagne, il proposa à la fin de 1931 un « axe Paris-Berlin-Moscou ». La gravité de la crise imposait une politique étrangère de grande ampleur, commune à la « classe ouvrière internationale »[1175], « un plan très audacieux et très concret »[1176], révisant le Traité de Versailles et modifiant durablement la situation mondiale. Il crut alors qu'« un plan commun des économies française, allemande et soviétique offrirait l'axe d'une "reconstruction" européenne »[1177] : les classes ouvrières française et russe aideraient l'Allemagne à se relever. L'association de la France à l'alliance anti-versaillaise germano-russe permettrait d'en finir avec le système des alliances et d'éradiquer les sources de conflit. De cette façon, la politique extérieure servirait l'émancipation sociale de la classe ouvrière internationale. Cependant, il ne se faisait guère d'illusions sur les possibilités de sa réalisation et ceci nous ramène à sa réflexion sur l'« utopie » : ces propositions, conçues à partir de la réalité, y répondaient-elles pour autant concrètement ? Trois ans plus tard, il traça dans la revue du PSI *Politica socialista*, une ébauche de ce que « pourrait être la politique étrangère d'un socialisme italien renouvelé »[1178], qui permet de mieux comprendre la

[1172] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 513.
[1173] E. VIAL, « L'émigration politique italienne et l'unité européenne (1922-1940) », in *La Trace*, juin 1997, p. 8.
[1174] A. ROSSI [A. TASCA], « La crise doctrinale du socialisme », *art. cit.*. Cf. aussi A. Tasca à L. Blum, Paris, 12 mai 1932, *cit.* ; A. ROSSI [A. TASCA], « Le problème du pouvoir au Congrès Socialiste », *art. cit.*. Cf. aussi G. NORMAND, « H. Barbusse and his *Monde* », *art. cit.*, p. 190.
[1175] A. ROSSI [A. TASCA], « Paris-Berlin-Moscou », *art. cit.*.
[1176] A. Tasca à L. Blum, Paris, 12 mai 1932, *cit.*. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « La contre-révolution en Allemagne », *art. cit.*.
[1177] *Id.*, « Paris-Berlin-Moscou », *art. cit.*.
[1178] Politica Socialista [A. TASCA], « La politica estera dell'Italia », in *Politica socialista*, 1er décembre 1934, p. 102-103

signification de ces plans. Il ne se contenta pas d'y affirmer la nécessité d'une « politique de principes » et de paix ; il y définit des alliances précises, avec la France, la Yougoslavie, la Russie, la Turquie, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Elles n'étaient pas établies pour le futur, mais par rapport à la situation présente : elles indiquaient, expliqua-t-il « ce que nous ferions si nous étions *aujourd'hui* […] au pouvoir »[1179]. Sa proposition fut accueillie avec réticence par les militants du Centre socialiste intérieur vivant en Italie, qui la jugèrent prématurée pour un mouvement socialiste encore peu développé et absorbé par la lutte antifasciste. Angelo Tasca la concevait au contraire comme un instrument de cette lutte. C'était encore l'idée du mythe sorélien qui était ici à l'œuvre, dans une version un peu édulcorée : en mobilisant les masses ouvrières en faveur de ce plan à la fois concret et idéal, on contribuerait à susciter l'élan qui le rendrait effectivement possible.

De même, alors que le socialisme était « à l'ordre du jour », la conscience de classe du prolétariat devait s'affermir jusqu'à devenir « conscience de classe dirigeante », en même temps qu'il se dotait d'un « programme de gouvernement »[1180]. Cette conviction, présente chez Angelo Tasca dès la fin de 1929, découlait de ses conceptions humanistes. Désormais seule représentante de l'intérêt général, la classe ouvrière devait « poser sa candidature au pouvoir au nom des solutions qui [répondaient], dans chaque pays, aux besoins et aux espoirs de larges masses »[1181] et proposer des mesures établies « comme si » le socialisme était au pouvoir[1182]. Celui-ci pourrait alors apparaître à la majorité de la population comme la solution à la crise du capitalisme. « Le révolutionnaire ne peut vaincre aujourd'hui que comme homme d'Etat » : Angelo Tasca reconnaissait avec admiration cette qualité à Blanqui, les bolcheviks en avaient aussi fait preuve en 1917. Il ne séparait pas l'aspect programmatique de la révolution :

[1179] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 2 février 1935, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 114. Souligné dans le texte.
[1180] A. TASCA, « 1914-1934 », *art. cit.*, p. 14. Cf. aussi A. Tasca à A. Balabanoff, [s. l. : Paris], 10 décembre 1929, *cit.*, p. 986. A. ROSSI [A. TASCA], « La révolution constructive », *art. cit.* ; *Id.*, « Préface », in *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 6 ; A. TASCA, « Serietà proletaria e fiera piccolo-borghese », *art. cit.*. Cf. sur ce point L. RAPONE, *Da Turati a Nenni. Il socialismo negli anni del fascismo*, Milan, F. Angeli, p. 90.
[1181] A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 6.
[1182] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 513 ; A. Tasca au centre socialiste intérieur, [s. l.], 15 février 1935, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 119.

> « Pour créer le mouvement, il faut penser nos problèmes *comme si* le mouvement existait. Il ne s'agit pas d'une abstraction, mais d'une anticipation dialectique, par laquelle la chose pensée devient un motif d'action, est pensée pour l'action qu'elle prépare et qu'elle devance. »[1183]

Le programme de gouvernement du prolétariat se chargeait d'une valeur mythique – mais Angelo Tasca n'employait pas ici ce mot et portait sur Sorel un jugement sévère[1184] – capable de mettre les masses en mouvement. Elles en retiendraient « quelques mots d'ordre qui [vaudraient] ce que [vaudrait] leur contenu "émotionnel", leur force explosive [,… et seraient établis] en fonction de la *volonté de pouvoir* qui [animait] le prolétariat et son avant-garde »[1185]. Le programme contribuerait de manière décisive à la prise du pouvoir, à la fois comme but et comme moyen. On comprend mieux pourquoi Angelo Tasca rejeta l'opposition entre réformes et révolution. L'« ancien réformisme », attendant que le socialisme surgît un beau jour du capitalisme, comme l'« ancien révolutionnarisme », se focalisant sur la prise du pouvoir sans se préparer à l'exercer, étaient également « dépassés »[1186]. Les circonstances imposaient au prolétariat de s'emparer du pouvoir dans un délai très limité et pour l'exercer concrètement. Il ne pouvait plus être question de programmes minimum et maximum, mais seulement d'un programme de gouvernement. Alors que le socialisme s'imposait comme une nécessité, tout revenait « au problème du pouvoir, et du *pouvoir efficace* ». Mais en 1932, la SFIO manquait encore d'un « *programme de gouvernement commun entre la classe ouvrière et les classes moyennes et en particulier la paysannerie* […,] condition préalable de toute action politique de la classe ouvrière et de son parti en France »[1187] : elle n'était pas prête à assumer le pouvoir et ne devait pas s'engager dans un gouvernement présidé par les radicaux. On voit dans cette conclusion la traduction pratique de la position d'Angelo Tasca au sujet du pouvoir et ce qui la distinguait de celle des néo-socialistes, favorables au contraire à une participation socialiste.

Comme le souligne Leonardo Rapone, Angelo Tasca vit dans la « floraison de "plans" » des années 1933-1935 un signe encourageant du développement de cette

[1183] A. Tasca au centre socialiste intérieur, [s. l.], 15 février 1935, *cit.*, p. 119. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 513.
[1184] A. ROSSI [A. TASCA], « Jaurès, théoricien », *art. cit.*.
[1185] A. TASCA, « 1914-1934 », *art. cit.*, p. 14. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 20 mai 1932, *cit.*, p. 167 ; A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 6.
[1186] A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, *cit.* ; A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 20 mai 1932, *cit.*, p. 167.
[1187] Cahier n°20, *cit.*, p. 133 et 127. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. Tasca à L. Blum, Paris, 12 mai 1932, *cit.*.

« conscience de classe dirigeante », « *un renouveau de la volonté* »[1188]. Il connaissait bien Henri de Man, bien que sa tentative de « dépasser le marxisme » ne l'eût pas convaincu. Leur volonté de mettre le socialisme « à l'ordre du jour », d'en faire un objectif immédiat et non plus un idéal lointain, et de dépasser les anciennes « démarcations »[1189] entre réformisme et révolutionnarisme, entre programmes minimum et maximum, les rapprochait. Angelo Tasca eut du reste avec le Parti ouvrier belge (POB), toutes tendances confondues, de fréquents contacts. Il connaissait personnellement Emile Vandervelde, en qui il voyait « un exemple saisissant et une preuve décisive des riches ressources qu'un large "humanisme" [pouvait] mettre à la disposition de la lutte de classe » ; de son côté, Vandervelde suivit sa réflexion avec attention et se déclara prêt à rédiger une préface pour une éventuelle édition belge de sa brochure sur le marxisme, parue finalement en Suisse[1190]. Angelo Tasca entretenait également de bonnes relations avec Paul-Henri Spaak. Mais ses liens avec le POB se maintinrent surtout par l'intermédiaire de Jef Rens, syndicaliste proche de Spaak dont il serait le chef de cabinet quelques années plus tard, aussi bien que d'Henri de Man, son professeur à Francfort, dont il épousa avec ferveur les idées planistes[1191].

[1188] Cahier n°25, *cit.*, p. 140 ter. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 6. Cf. aussi L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 191. Sur le planisme, cf. M. BRELAZ, *Henri de Man. Une autre idée du socialisme*, Genève, Editions des Antipodes, 1985, p. 615-730 ; M. DREYFUS, *L'Europe des socialistes*, *op. cit.*, p. 135-139 ; M. TELO' (dir.), *Crisi e piano. Le alternative degli anni Trenta*, Bari, De Donato, 1979, 289 p. ; et, plus spécifiquement, dans le socialisme français : J.-F. BIARD, *Le socialisme devant ses choix. La naissance de l'idée de plan*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, 319 p. ; G. LEFRANC, « Le courant planiste dans le mouvement ouvrier français de 1933 à 1936 », in *Le Mouvement social*, janvier-mars 1966, pp. 69-89 ; E. NADAUD, « Les socialistes de la SFIO et l'idée de Plan dans les années 1930 : le cas de Jean Zyromski et de la tendance "Bataille socialiste" », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 1996, p. 4-34.

[1189] Cahier n°25, *cit.*, p. 118-119. Cf. aussi A. Tasca à H. de Man, Paris, 20 avril 1932, in AT, Corrisp., fasc. 237 ; L. RAPONE, « Il planismo nei dibattiti dell'antifascismo italiano », in M. TELO', *Crisi e piano*, *op. cit.*, p. 279.

[1190] A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 25 janvier 1936, Arch. E. Vandervelde, Institut E. Vandervelde (Bruxelles). Sur les rapports d'A. Tasca avec E. et J. Vandervelde : AT, Corrisp., fasc. 416 et 247.

[1191] Sur les rapports d'A. Tasca avec P.-H. Spaak : cahier n°25, *cit.*, p. 140 ter. J. Rens (1905-1985) rencontra A. Tasca en 1933 à Bruxelles à l'occasion d'une conférence sur « dictature et démocratie », organisée par l'Association générale des étudiants socialistes alors présidée par Rens. Il devint ensuite secrétaire de la Commission syndicale de Belgique et se fit le propagateur des idées planistes d'H. de Man, dont il avait été l'étudiant à Francfort. Il dirigea le cabinet de P.-H. Spaak en 1938-1939. Après l'invasion de la Belgique, il rejoignit Londres, via le Portugal ; il vit A. Tasca plusieurs fois à Vichy au cours de l'été 1940. Il assura le secrétariat du conseil des ministres belges exilés à Londres et fut chargé de réfléchir aux problèmes de l'après-guerre – il se prévalut, pour cela, des documents que lui fit parvenir A. Tasca entre 1941 et 1944. Il amorça alors sa carrière dans une kyrielle d'organismes internationaux (AT, Corrisp., fasc. 329 ; J. Rens à A. Tixier, [s. l.], 15 mars 1944, *cit.* ; G. KOULISCHER, « Jef Rens », in *Socialisme*, novembre-décembre 1985, p. 481-484 ; M. BRELAZ, *H. de Man*, *op. cit.*, p. 557-558 et 690-691). Son fils Ivo devint l'un des spécialistes de la pensée d'H. de Man.

Angelo Tasca tenta d'attirer l'attention des socialistes italiens sur le rôle du plan, qu'il considérait encore au début de 1935 comme « le problème central de l'action socialiste »[1192]. Pour autant, il ne nous sembla pas pouvoir être qualifié de « planiste ». A notre connaissance, il ne participa à l'élaboration d'aucun plan. Son intervention à la conférence sur le planisme à Pontigny en septembre 1934, à laquelle l'avait invité le socialiste suisse Hans Oprecht, trahissait une certaine circonspection : comme nous le verrons, il y souligna les mérites du plan, mais indiqua des écueils à éviter, comme s'il sentait qu'une initiative à ses yeux apparemment heureuse pouvait tout aussi bien sombrer dans d'inquiétantes dérives si elle n'était pas menée de façon suffisamment avertie et suivant une fin qui seule lui conférait une valeur positive. Sa position paraît plutôt avoir été celle d'un observateur bienveillant et intéressé que d'un adepte enthousiaste : le planisme lui inspira, nous semble-t-il, plus une « curiosité intellectuelle » que des « sympathies »[1193] allant jusqu'à une adhésion pure et simple. Il accordait plus d'importance à la tendance qu'il représentait, qu'au plan lui-même : le plan du travail du POB n'était pas complètement satisfaisant, mais il fallait du moins « chercher dans cette même direction »[1194].

Il est significatif que Giuseppe Faravelli, l'une des personnalités italiennes dont Angelo Tasca fut le plus proche après son retour dans le mouvement socialiste, éprouvât le besoin de distinguer leur position, qu'il nommait un « planisme révolutionnaire », de la « conception a-marxiste de de Man », relevant d'une « tactique collaborationniste »[1195]. De

[1192] A. Tasca à B. Buozzi, Paris, 25 février 1935, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 123 ; A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 8 mars 1935, in *Ibid.*, p. 125 ; A. Tasca au Centre socialiste intérieur, 16 mars 1935, in *Ibid.*, p. 127. Sur les réactions des socialistes italiens à l'égard du planisme, cf. L. RAPONE, « Il planismo nei dibattiti dell'antifascismo italiano », *art. cit.*, p. 269-288 ; *Id.*, « Socialismo autoritario e umanesimo rivoluzionario : gli esuli socialisti e il dibattito sui piani di lavoro », in *L'emigrazione socialista nella lotta contro il fascismo (1926-1939)*, Florence, Sansoni, 1982, p. 137-169, également in *Id.*, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 162-201.

[1193] D. BIDUSSA, « Dialogato per un rinnovamento socialista », *art. cit.*, p. 607. Cf. aussi *Id.*, « Alla ricerca di Marx », *art. cit.*, p. 116 ; L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 193 et 201 sur la « désaffection » d'A. Tasca pour le planisme dès 1935 ; S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 324.

[1194] Cahier n°25, *cit.*, p. 119. Après la Seconde Guerre mondiale, A. Tasca a laissé un témoignage très prudent sur cette brève saison des plans (A. TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*, p. 19-20). Il ne nous semble pas rendre exactement son état d'esprit en 1934-1935 et occulte son intérêt pour ces initiatives. Il suggère néanmoins son attitude très nuancée à l'égard du planisme.

[1195] Joseph [G. Faravelli] à un courrier pour l'Italie, Lugano, 3 avril 1935, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 127-128. G. Faravelli (1896-1974) provenait du socialisme réformiste. Il s'efforça de recréer en Italie une organisation socialiste clandestine, d'abord en lien avec GL où il voulait défendre une position socialiste. Contraint à l'exil en 1931, il s'installa en Suisse, d'où il maintint les liens entre la direction du PSI et le mouvement clandestin en Italie. Il rompit avec GL au début de 1934, lors de la crise qui conduisit à la dissolution de la Concentration antifasciste. Il ne cessa pendant les années 1930 d'appeler l'attention de la direction du PSI sur l'action à mener en Italie et fut l'un des principaux artisans de la formation d'un Centre socialiste intérieur. Très méfiant à l'égard de la politique d'unité d'action, il s'opposa à la ligne majoritaire de P. Nenni et G. Saragat. D'abord assigné à résidence, puis arrêté en 1942 par les autorités françaises pendant l'Occupation, il fut libéré du camp du Vernet grâce à l'intervention d'A. Tasca. Arrêté une nouvelle fois, il fut

fait, la valeur d'un plan résidait d'abord, pour Angelo Tasca, « dans [son] orientation générale et dans [son] "dynamisme" »[1196]. Il le concevait comme « un plan de bataille, de mobilisation », non comme un miraculeux « moyen de faire du "socialisme à froid" ». En établissant dans le système capitaliste des éléments de socialisme, en minant la « puissance de l'adversaire »[1197], en entraînant les masses populaires, il préparait le terrain pour un bouleversement plus complet. L'ancien communiste redoutait manifestement qu'on ne s'arrêtât à mi-chemin et qu'on ne perdît de vue le but révolutionnaire véritable. Le plan ne réalisait pas le socialisme et ne pouvait se suffire à lui-même. Il était un « instrument de la *marche au socialisme* »[1198], un rouage du processus révolutionnaire, non sa fin. De même l'intérêt de l'économie dirigée ne résidait pas « dans le fait qu'elle [était] dirigée […mais dans] les principes au nom desquels elle [était] dirigée »[1199]. Le plan tirait sa raison d'être du but politique vers lequel il tendait, non des mesures économiques qu'il contenait. En ce sens, Angelo Tasca s'éloignait de la conception de de Man, pour qui le plan devait avant tout permettre de résoudre les problèmes posés par la crise. Angelo Tasca voulait mettre les ressources du capitalisme au service du socialisme ; les transformations économiques suscitées par le capitalisme financier avaient marqué un progrès qu'il fallait utiliser et « maîtriser »[1200]. De Man voyait au contraire en elles une régression qu'il voulait contrecarrer. La structure technique d'une économie – entendue cependant ici par de Man et Angelo Tasca dans un sens non marxiste, c'est-à-dire non comme rapports de production, mais comme mode technique de fonctionnement d'une économie[1201] – n'était pas, en elle-même, socialiste ou capitaliste ; elle ne le devenait que par l'orientation qu'on lui donnait. Par conséquent, « le problème central [restait] politique et social »[1202], non économique et technique. Ce raisonnement éveille une interrogation : les buts socialistes pouvaient-ils s'accommoder de la structure technique – toujours entendue dans un sens non marxiste – du capitalisme ? Une société réellement différente pouvait-elle être bâtie sur la même base technique que le capitalisme ? La nouvelle organisation sociale ne devrait-elle pas surgir aussi de changements

transféré en Italie avant que son ami eût pu faire intervenir ses connaissances – mais l'une d'elles obtint des autorités italiennes qu'il ne fût pas condamné à mort. Hostile au PCI et très attaché à l'autonomie du mouvement socialiste après la Libération, il fut l'un des auteurs de la scission du Palazzo Barberini en 1947 et anima le PSLI (*Partito socialista dei lavoratori italiani*), où il critiqua la ligne trop conciliatrice à son goût de G. Saragat, puis rentra dans le PSI en 1959 (F. ANDREUCCI, T. DETTI, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico. 1853-1953*).

[1196] A. ROSSI [A. TASCA], « Préface », in *Id.*, *De la démocratie au socialisme*, *op. cit.*, p. 6.
[1197] Cahier n°25, *cit.*, p. 140-140 bis.
[1198] *Ibid.*, p. 125. Souligné dans le texte.
[1199] *Ibid.*, p. 123-124.
[1200] *Ibid.*, p. 129.
[1201] L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 175 et 191.
[1202] Cahier n°25, *cit.*, p. 130.

profonds dans celle-ci ? Angelo Tasca semblait concevoir la technique comme une chose neutre en soi, pouvant être employée dans un sens plus ou moins heureux. Le socialisme consistait dans le fait d'en reprendre le contrôle, pour l'orienter vers les buts qui étaient les siens. Il craignait qu'une conception économiste du plan n'aboutît à une adaptation du et au capitalisme et prenait ses distances avec « tous les réformateurs de l'Etat et de l'économie »[1203]. Mais son approche ne risquait-elle pas de finir dans la même impasse ? S'il insistait pour rejeter toute « *mystique de la structure* »[1204], c'était aussi pour affirmer la prévalence de l'humain sur l'économique. S'inspirant de Marx, il expliquait qu'un plan socialiste ne devait pas, comme le capitalisme, « choisir entre deux principes économiques […mais] entre les principes purement économiques en général et les principes qui subordonnent l'économique à l'humain »[1205]. En cela, la volonté d'une rupture avec la logique capitaliste reprenait ses droits. Une économie dirigée selon des principes socialistes devait concilier les exigences économiques et humaines et ne pouvait négliger les secondes au profit des premières.

C'est aussi pourquoi Angelo Tasca mit l'accent sur la préservation de la liberté qu'il jugeait négligée dans le plan de Man. Pour mobiliser les masses populaires et apporter une réponse à la crise, le plan devait satisfaire à une « double préoccupation : celle du standard de vie des classes laborieuses et celle de leurs libertés ». Il était essentiel que ces aspects, qui constituaient deux conditions de la révolution, imprègnent et dominent le plan : la défense du niveau de vie des travailleurs avait pour premier but de sauvegarder leurs libertés qui se renforceraient « au cours de la lutte contre la crise »[1206]. Tasca voulait aussi prévenir une dérive bureaucratique. Il décela dans la réforme de l'Etat accompagnant le plan de Man une tendance préoccupante à la confusion des pouvoirs. Leur séparation offrait « une garantie contre la toute puissance de l'Etat ». Même dans une société d'où on aurait extirpé l'injuste loi du profit, principale cause de l'arbitraire politique, il n'était pas souhaitable de supprimer « ces crans d'arrêt sans lesquels la machine de l'Etat se met à tourner à toute vitesse »[1207]. L'équilibre des pouvoirs instituait une condition pour que « *tous les intérêts, tous les besoins, tous les "droits" soient représentés* »[1208]. En supprimant la plupart des mécanismes de contrôle parlementaire sur l'économie, sous le prétexte d'assurer un contrôle citoyen direct,

[1203] *Ibid.*, p. 130.
[1204] *Ibid.*, p. 127. Souligné dans le texte.
[1205] *Ibid.*, p. 124.
[1206] *Ibid.*, p. 120.
[1207] *Ibid.*, p. 132.
[1208] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 517. Souligné dans le texte.

comme le voulait de Man, on pouvait bien finir par effacer, pratiquement, toute possibilité de contrôle et par instaurer le « royaume de la bureaucratie »[1209]. Il ne fallait pas que la planification de l'économie conduisît à une domination étatique croissante sur tous les secteurs de la vie. L'objectif n'était pas l'étatisation de l'économie ; au contraire, il fallait s'assigner la tâche ardue de « démobiliser l'Etat, sans toutefois renoncer à l'"économie dirigée" ». Tasca aspirait à un « Etat socialiste […] simplifié dans ses engrenages, s'appuyant sur les articulations périphériques réactivées, liquidateur de l'hypertrophie centralisatrice »[1210]. Cet Etat devrait « assurer la prédominance de l'intérêt général, fixer les directives générales »[1211], en laissant libres les institutions économiques d'organiser leur fonctionnement, dont elles répondraient régulièrement. C'est pourquoi, pour l'étape intermédiaire avant la socialisation complète de l'économie, plutôt que d'« étatisation », il préférait parler de « nationalisation » : ce terme traduisait mieux son aspiration à « une économie non bureaucratisée, non étatisée »[1212], qui rejoignait aussi, à vrai dire, une préoccupation de de Man au moment où il conçut son plan. Selon Angelo Tasca, certains éléments d'économie mixte, habituellement vus comme transitoires, devraient être maintenus dans la nouvelle société, dans la mesure où la « persistance de certaines formes d'économie privée, ou de certains champs d'initiative » offrirait les possibilités d'« un contrôle indispensable aux formes socialisées de l'économie » ; par cette idée, comme, d'une façon générale, par son intérêt pour le planisme, Angelo Tasca s'éloignait en revanche de Léon Blum. D'après le socialiste italien, le « tout Etat » ne pouvait constituer un idéal pour le socialisme. Jaurès l'avait compris[1213]. Mais en prenant ses distances avec l'étatisme, Tasca se voulait surtout fidèle à Marx et Engels et rejoignait davantage un autre dirigeant belge, Emile Vandervelde[1214].

[1209] Cahier n°25, *cit.*, p. 131.
[1210] A. Tasca à E. Lussu, Paris, 2 août 1934, *cit.*, p. 102.
[1211] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 544.
[1212] Cahier n°25, *cit.*, p. 132. Sur la distinction entre socialisation et étatisation chez H. de Man, cf. M. BRELAZ, *H. de Man, op. cit.*, p. 625 et sur la notion de nationalisation, cf. J.-F. BIARD, *Le socialisme devant ses choix*, *op. cit.*, p. 23-26.
[1213] A. ROSSI [A. TASCA], « Jaurès, théoricien », *art. cit.*. Sur l'attitude de L. Blum à l'égard du planisme et en particulier sa méfiance à l'égard du principe d'une économie mixte intermédiaire, cf. I. GREILSAMMER, *Blum*, Paris, Flammarion, 1996, p. 326 ; G. LEFRANC, « Le courant planiste dans le mouvement ouvrier français de 1933 à 1936 », *art. cit.*, p. 76, 87-89.
[1214] A. ROSSI [A. TASCA], « *L'Alternative*. Un nouvel ouvrage d'Emile Vandervelde », in *Monde*, 3 juin 1933 ; A. TASCA, « Pagine inedite », *art. cit.*, p. 323. A propos de l'antiétatisme d'E. Vandervelde, cf. L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 167-168.

En ménageant des espaces échappant à l'emprise de l'Etat, Angelo Tasca espérait « faire de la vie économique une expérimentation vivante et perpétuellement renouvelée »[1215], laisser jaillir de la société la créativité et l'esprit d'initiative indispensables à l'édification du socialisme. Il ne se cachait pas qu'une intervention étatique s'imposerait, après la révolution, pour poser les bases du nouveau régime. Mais elle devrait surtout créer les conditions d'une participation des masses à la construction du socialisme. La dictature du prolétariat consistait pour lui, plus encore que par le passé, dans « l'organisation de la démocratie au service de la Révolution »[1216], d'abord de la « *démocratie politique* », puis de la « *démocratie socialiste* », ainsi qu'il l'avait écrit dès la fin 1929[1217]. Le socialisme ne pourrait être édifié que grâce au « déploiement d'un effort créateur presque illimité, exigeant le concours de toutes les forces populaires »[1218]. Cet effort ne pourrait être fourni que dans une atmosphère démocratique. Il faudrait instaurer une représentation « *authentique* »[1219], permettant une participation directe et réelle des travailleurs à la future société. En 1933, il envisageait encore une structure soviétique, « une République des Conseils des Travailleurs, de la base jusqu'au sommet »[1220]. Ainsi associés au fonctionnement de l'Etat, les individus ne pourraient pas « se reposer »[1221] passivement sur lui. Ces conceptions s'accordaient avec son humanisme, dont elles reprenaient plusieurs aspects. Elles répercutaient aussi sa réflexion sur l'expérience soviétique. En restant extérieure aux masses russes qui n'y contribuaient que comme moyens, celle-ci avait trahi l'idéal marxiste d'une « association où le libre développement de chacun [était] la condition du libre développement de tous ». Le premier plan quinquennal en fournit manifestement un exemple à Angelo Tasca. Les résistances non prévues suscitées par les objectifs inaccessibles du plan avaient imposé son durcissement : « le plan engendrait le plan, par une sorte de fatalité intérieure »[1222] et il avait fini par tourner sur lui-même, de manière autonome. Les dirigeants soviétiques n'avaient pas su lui imprimer une orientation, des objectifs et un rythme cohérents, si bien que finalement, « *le plan [avait] beaucoup plus dirigé ses initiateurs qu'il [n'avait été] dirigé par eux* ». Rien ou presque, dans ce plan qui avait été « plus une réaction qu'une prévision »[1223], ne présentait les caractères d'une

[1215] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 544.
[1216] A. ROSSI [A. TASCA], « Dictature prolétarienne et démocratie », *art. cit.*.
[1217] A. Tasca à A. Balabanoff, [Paris], 10 décembre 1929, *cit.*, p. 985. Souligné dans le texte.
[1218] A. ROSSI [A. TASCA], « Dictature prolétarienne et démocratie », *art. cit.*.
[1219] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 517. Souligné dans le texte.
[1220] A. ROSSI [A. TASCA], « Dictature prolétarienne et démocratie », *art. cit.*.
[1221] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 545.
[1222] XXX [A. TASCA], « Le plan quinquennal a-t-il échoué ? », in *Revue des vivants*, février 1933, p. 205. Pour l'attribution de cet article à A. Tasca, cf. cahier n°24, *cit.*, p. 18.
[1223] XXX [A. TASCA], « Le plan quinquennal a-t-il échoué ? », *art. cit.*, p. 203. Souligné dans le texte.

« économie dirigée ». Les objectifs n'avaient pas été atteints et le système de production russe se trouva durablement désorganisé. Il constituait pour Angelo Tasca presque le repoussoir de sa conception du plan.

5.1.2. Tradition et renouveau

Angelo Tasca exposa ses idées sur le planisme lors d'une conférence à l'Abbaye de Pontigny, où Paul Desjardins organisait chaque été des décades sur des thèmes littéraires, philosophiques ou socio-politiques, pour y cultiver parmi une élite intellectuelle un esprit humaniste et européen qu'il avait senti menacé pendant la Première Guerre mondiale et établir un lien entre culture et politique ; quelques jours plus tôt, Tasca avait participé à celle sur la justice. Henri de Man, qui avait trouvé en Paul Desjardins un relais chaleureux pour ses idées, n'avait vraisemblablement pas été étranger à sa rencontre avec « l'abbé de Pontigny »[1224] – selon l'amusante expression d'Andrea Caffi – en septembre 1933, peut-être lors de la décade sur la révolution[1225]. A l'issue de son passage à Pontigny un an plus tard, Paul Desjardins écrivit au socialiste italien : « ce n'est pas un élan sentimental qui m'attache à vous, c'est un jugement réfléchi sur votre valeur, et la conscience d'un vouloir commun à vous, à moi – et à Henri de Man »[1226]. Il pensait à leur volonté commune de poser les jalons d'un socialisme constructif. Envisageant avec lui une intervention sur le fascisme pour la décade de 1934, il insista pour qu'il y défendît un « antifascisme positif », proposant un modèle de société et une voie à suivre. Angelo Tasca se réjouit de l'accord de leurs préoccupations ; il était convaincu « que l'antifascisme, comme tous les *anti*, [était] insuffisant, et qu'il [fallait] arriver à des

[1224] A. Caffi à A. Tasca, La Seyne-sur-Mer, 18 décembre 1936, AT, Corrisp., fasc. 66.
[1225] P. Desjardins à A. Rossi [A. Tasca], Pontigny, 20 novembre 1933, AT, Corrisp., fasc. 120 ; A. Tasca à H. de Man, Paris, 7 août 1933, AT, Corrisp., fasc. 237 ; F. CHAUBET, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2000, p. 244. Catholique, épris de raison et de vérité, d'esprit libéral et humaniste, P. Desjardins (1859-1940) avait été à l'Ecole normale le condisciple de Bergson et Jaurès, avant d'enseigner les lettres, notamment à l'Ecole normale de Sèvres. Son enseignement était empreint d'une forte dimension morale et civique. Très attentif aux problèmes politiques et sociaux, il avait créé dans les années 1890 un groupe d'intellectuel se réunissant régulièrement pour réfléchir aux problèmes du monde, qui devint plus tard l'Union pour la vérité. Il inaugura en 1910 les décades de Pontigny qui rassemblèrent chaque été jusqu'en 1940, hormis entre 1914 et 1922, des intellectuels de toutes origines autour de thèmes littéraires – les écrivains de la *NRF* furent en particulier très liés à Pontigny –, philosophiques et socio-politiques. Elles marquèrent, surtout pendant les années 1930, un moment essentiel de la vie intellectuelle française. Elles reçurent notamment plusieurs représentants des jeunes non conformistes de ces années-là. Ajoutons que P. Desjardins fut très influencé par la pensée d'H. de Man, dont il se fit le relais en France, et accueillit à Pontigny à plusieurs reprises des semaines syndicales, organisées notamment par G. Lefranc (F. CHAUBET, *P. Desjardins et les Décades de Pontigny*, *op. cit.*, *passim* ; D. FERNANDEZ, *Ramon*, Paris, Grasset, 2008, p. 166-172).
[1226] P. Desjardins à A. Tasca, Pontigny, 23 septembre 1934, AT, Corrisp., fasc. 120.

indications positives »[1227]. Il devint après 1934 un hôte régulier de Pontigny ; il prit aussi part à Paris à des discussions de l'Union pour la vérité, au cours desquelles, à l'initiative de Paul Desjardins, des intellectuels souvent prestigieux s'entretenaient au sujet de conférences ou de lectures qui venaient d'y être données. Il évoqua plus tard avec nostalgie le souvenir de ces rencontres « où régnait une grande liberté de discussion et où la vivacité des thèses en conflit n'excluait pas le respect réciproque des participants »[1228]. Outre de Man, plusieurs liens l'attachaient à ce milieu. Après leur premier échange discordant, il avait noué un rapport plus étroit avec Pierre Viénot, souvent invité à Pontigny, et son épouse, Andrée Mayrisch, née, pour ainsi dire, dans cet univers. D'autres personnalités italiennes fréquentèrent Pontigny : Gaetano Salvemini dans les années 1920, Carlo Rosselli lors de la conférence planiste, et deux jeunes Italiens, Giorgio De Santillana et Nicola Chiaromonte, avec qui Angelo Tasca se lia dans les mêmes moments[1229]. C'est à Pontigny qu'il s'éprit au printemps 1935 de Liliane Chomette[1230], professeur de lettres et élève préférée de Paul Desjardins. Remarquablement brillante, d'une délicatesse austère et d'une réserve finalement tragique selon la description que nous avons retenue du récit de son fils, elle avait épousé l'écrivain et critique Ramon Fernandez. Il n'est pas possible de déterminer quelle influence intellectuelle elle put exercer sur Angelo Tasca. Mais il nous semble qu'une même sensibilité, non seulement politique, mais morale, dut les rapprocher. Il n'est pas impossible qu'elle ait renforcé en lui le sentiment de la nécessité d'un critère moral supérieur qui dominerait sa pensée quelques années plus tard – nous y reviendrons.

Pontigny, où se retrouvaient des personnalités aux convictions très diverses, ouvrit à Angelo Tasca un horizon intellectuel plus vaste, dépassant celui du mouvement ouvrier dans lequel il avait surtout évolué jusqu'alors. La première décade à laquelle il prit part en 1934, sur la question « La volonté de justice mène-t-elle nécessairement à l'action

[1227] P. Desjardins à A. Rossi [A. Tasca], Pontigny, 14 août 1933 [en réalité 1934] et A. Tasca à P. Desjardins, Paris, 15 août 1934, AT, Corrisp., fasc. 120. Souligné dans le texte.
[1228] A. TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*, p. 19.
[1229] F. CHAUBET, *P. Desjardins et les Décades de Pontigny*, *op. cit.*, p. 128, 183-184, 186, 248, 250-251, 254 ; N. Chiaromonte à A. Tasca, [s. l.], 4 septembre 1935, AT, Corrisp., fasc. 88 ; L. RAPONE, « Il planismo nei dibattiti dell'antifascismo italiano », *art. cit.*, p. 274 ; F. VENTURI, « Carlo Rosselli e la cultura francese », in *Giustizia e Libertà nella lotta antifascista e nella storia d'Italia. Attualità dei fratelli Rosselli a quaranta anni del loro sacrificio. Atti del convegno del 10-12 giugno 1977*, Florence, La Nuova Italia, 1978, p. 169 ; M. GERVASONI, « Carlo Rosselli, "Giustizia e Libertà" e "l'esprit des années Trente" », in A. BECHELLONI, *Carlo e Nello Rosselli e l'antifascismo europeo*, Milan, F. Angeli, 2001, p. 101-102. G. de Santillana (1902-1974) vint à plusieurs reprises à Pontigny où il défendit un point de vue plutôt favorable au régime fasciste, selon F. Chaubet. A. Tasca comme N. Chiaromonte le connaissaient bien (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 581).
[1230] Entretien avec I. Fernandez, juin 2006 ; D. FERNANDEZ, *Ramon*, *op. cit.*, p. 421. A. Tasca rencontra R. Fernandez dès la décade de Pontigny sur la justice en septembre 1934 (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 541).

révolutionnaire ? », et dont il fut jugé « la grande révélation »[1231], l'illustre bien. Il y défendit un point de vue explicitement marxiste, en abordant la plupart des questions qui l'occupaient alors et en liant l'idée de justice à l'action révolutionnaire. Il se confronta à Vladimir Jankélévitch et Maurice de Gandillac, d'abord proche de la « Jeune droite », puis d'*Esprit*. Il répondit à Ramon Fernandez qui opposait la justice, conçue comme compréhension d'autrui, à la révolution, vue comme génératrice d'injustice, en réitérant l'idée d'un lien étroit entre l'individu et la collectivité : un bouleversement social ne devait pas porter préjudice à l'individu, mais instaurer une plus grande justice collective et individuelle. Il discuta également avec Denis de Rougemont, l'une des principales figures du groupe Ordre nouveau, sur la nature d'une révolution que tous deux jugeaient nécessaire. Son exposé suscita l'enthousiasme de Jacques Madaule, catholique proche d'*Esprit*, qui conclut : « tous ceux qui ont eu le privilège de suivre Rossi au cours de cette décade se sentent réconfortés de penser qu'il existe, sous quelque drapeau que ce soit, des hommes pareils »[1232].

Cela amène à s'interroger sur les rapports d'Angelo Tasca avec les « non conformistes des années 30 » ou, plus largement, avec ce qu'on a appelé les « nouvelles relèves ». Nous devons en effet recourir à une définition assez large, incluant, en plus des « non conformistes » étudiés par Jean-Louis Loubet del Bayle – Jeune droite, Ordre nouveau, *Esprit* –, par exemple les jeunes socialistes de Révolution constructive ou les rédacteurs du Plan du 9 juillet[1233], malgré l'incontestable différence entre le spiritualisme des « non conformistes » et le « réalisme » des autres groupes. A l'issue de la Décade de 1934, Robert Aron chercha à rencontrer Angelo Tasca, pour évoquer avec lui un projet pour Ordre nouveau[1234]. Il ne semble pas cependant qu'il ait pu aboutir. Angelo Tasca ne publia dans *Esprit* qu'un article[1235], préalablement écrit pour une revue italienne. Il est possible – mais rien ne l'atteste – qu'il ait rencontré dès cette époque Georges Izard, autre fondateur d'*Esprit*, dont la « Troisième force » conflua à l'automne 1934, avec le Front commun de Gaston Bergery –

[1231] J. MADAULE, « Les entretiens de Pontigny », in *La vie intellectuelle*, 23 septembre 1934, p. 660.
[1232] *Ibid.*, p. 662. La « Jeune droite » regroupait les mouvements de jeunes non conformistes de droite ayant souvent pris leur distance avec l'Action française, dont ils avaient cependant fortement subi l'influence ; on retrouve parmi eux notamment T. Maulnier, J. de Fabrègues et J.-P. Maxence (J.-L. LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, 2001, p. 43-84).
[1233] Sur ces problèmes de définition, cf. O DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 5-12, qui propose, précisément, l'expression « nouvelles relèves ».
[1234] R. Aron à A. Tasca, [s. l.], 26 mars [1935], AT, Corrisp., fasc. 10.
[1235] C'est ce qu'indique le relevé des collaborateurs de la revue entre 1932 et 1950 in M. WINOCK, *« Esprit ». Des intellectuels dans la cité (1930-1950)*, Paris, Seuil, 1996, p. 456.

Angelo Tasca l'avait rencontré, quant à lui, à *Monde* –, dans le Front social[1236] ; ils devaient en effet être lié à la fin des années 1930. A ce moment, Angelo Tasca ne paraît pas avoir été aussi étroitement « inséré dans les réseaux intellectuels que les *novateurs* avaient tissés entre eux » qu'il peut sembler[1237] et s'il ne faut pas ignorer sa proximité avec ces mouvements, il ne faut pas non plus selon nous, pour cette période, se l'exagérer. S'il eut effectivement des contacts avec ces groupes, la documentation que nous avons consultée ne permet pas de parler d'un rapport suivi ni d'une réelle collaboration. Dans cette première partie des années 1930, qui fut le moment de leur essor, il les observa pendant un temps avec intérêt, puis sembla s'en détourner, absorbé par d'autres priorités.

Il fut cependant indéniablement sensible à ce qu'on a appelé « l'esprit des années Trente »[1238]. Il rejoignait les « non conformistes » dans leur rejet du capitalisme et du productivisme au nom d'exigences économiques, sociales et surtout philosophiques, dans leur aspiration à une révolution humaniste et constructive, dans certains aspects de leur conception de l'Etat. Son approche du rapport entre individu et collectivité présentait des similitudes frappantes avec leur « personnalisme »[1239], bien que lui-même ne parlât pas de « personne »,

---

[1236] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 468-473. L'article publié dans *Esprit* est : A. ROSSI [A. TASCA], « Socialisme et dictature du prolétariat », in *Esprit*, décembre 1938, déjà paru dans *Problemi della rivoluzione italiana* en décembre 1937 : il ne le rédigea donc pas spécifiquement pour *Esprit*. Nous ignorons la date de la rencontre entre A. Tasca et G. Izard. Ce dernier n'apparaît pas dans les documents d'A. Tasca avant la toute fin des années 1930. G. Izard (1903-1973) fonda en 1932 avec E. Mounier *Esprit* et la « Troisième force ». Très croyant, il avait été en 1926 attaché au cabinet de C. Daniélou, dont il épousa la fille. En 1934, la « Troisième force » conflua avec la Front commun de G. Bergery dans le Front social. G. Izard fut élu député en 1936. Il s'inscrivit à la SFIO au début de 1937. Mobilisé en 1939, il fut fait prisonnier, puis libéré en tant que député. Il participa alors à la Résistance dans les rangs de l'OCM (Organisation civile et militaire) et fut arrêté. Tout en restant inscrit à la SFIO et fidèle à l'idée de « Troisième force », il se consacra après la guerre à son métier d'avocat. Il défendit notamment Kravchenko en 1949 dans son procès contre *Les lettres françaises* (*DBMOF*). Sur le front social, cf. P. BURRIN, *La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery. 1933-1945*, Paris, Seuil, 2003, p. 130-138 ; O DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, *op. cit.*, p. 210-213.

[1237] A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di Angelo Tasca », *art. cit.*, p. 300 ; M. GERVASONI, « C. Rosselli, "Giustizia e Libertà" e "l'esprit des années Trente" », *art. cit.*, p. 125. Souligné dans le texte.

[1238] M. GERVASONI, « C. Rosselli, "Giustizia e Libertà" e "l'esprit des années Trente" », *art. cit.*, p. 101. J. Touchard définit l'« esprit des années 30 » comme une communauté de préoccupations, de langage, d'aspirations, de groupes de jeunes intellectuels pourtant très divers dans leurs tendances : virulents à l'égard la société de leur temps, ils aspiraient à une rupture révolutionnaire, à un dépassement des oppositions traditionnelles et à un renouvellement de la politique française (J. TOUCHARD, « L'esprit des années trente : une tentative de renouvellement de la pensée politique française », in *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, 1960, p. 89 ; J.-L. LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30*, *op. cit.*, p. 34).

[1239] L'insatisfaction des non conformistes tant vis-à-vis de l'individualisme que du totalitarisme les amena à rechercher un équilibre entre l'individu et la collectivité. Ils en vinrent ainsi à affirmer « d'une part, que l'homme est par nature un être social et qu'il ne peut sans la société atteindre son plein épanouissement ; d'autre part, qu'être spirituel et libre, l'homme ne saurait cependant être réduit à son seul destin social, qu'il est appelé à se réaliser dans une vocation originale et personnelle. Dans cette perspective, c'était mutiler la "personne" que de l'isoler totalement de la société comme le faisait l'individualisme aussi bien que de l'immerger complètement dans la collectivité comme le faisaient les systèmes totalitaires » (J.-L. LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30*, *op. cit.*, p. 368) Le « personnalisme » ne formait toutefois pas alors « un système

mais d'« homme » par opposition à l'individu bourgeois. Tourmentés par les mêmes préoccupations, ils semblaient donc y apporter des réponses très proches. Mais ils n'y parvenaient pas par le même chemin. Jacques Madaule en donna une première idée : « si des chrétiens sont obligés de faire à tout marxisme des réserves en quelque sorte préalables, […] il faut reconnaître qu'à part cela, il n'y a pas un homme de cœur qui n'eût pu souscrire au marxisme "transfiguré" de Rossi »[1240]. Ces « réserves préalables » n'étaient pourtant pas secondaires. Les « non conformistes » aspiraient à une révolution spirituelle, en réaction à la conception révolutionnaire marxiste, dont ils rejetaient l'approche matérialiste, niant selon eux le rôle de la volonté de l'homme dans un processus perçu comme extérieur à lui. La tentative d'Angelo Tasca de mettre l'accent sur la volonté et la conscience pouvait permettre un rapprochement. Mais il ne reniait pas pour autant le matérialisme marxiste. Si lui aussi aspirait à un renversement des « valeurs », il ne le séparait pas d'un changement dans l'ordre économique et social. Dans l'article qu'il consacra au premier numéro d'*Esprit*, il souligna le désaccord entre le marxisme et la « *primauté du spirituel* » défendue par les rédacteurs de la revue. Face à cette « équivoque », posant des principes supérieurs préalablement à toute « recherche objective des conditions par lesquelles l'humanité peut arriver à réaliser la liberté indéfinie de son propre développement », il rappela sa conception du marxisme : celui-ci ne réduisait pas l'homme à sa dimension exclusivement matérielle, mais était au contraire « tout tendu vers la victoire sur les forces brutales de l'"économie" » ; en les maîtrisant, on pourrait ménager une place à l'« esprit ». Il refusait ainsi toute démarche spiritualiste, tout en ouvrant le dialogue avec *Esprit*, désireux d'établir des liens avec *Monde*[1241]. Jacques Madaule vit très bien l'écart entre la révolution marxiste d'Angelo Tasca et la « révolution personnaliste » de Denis de Rougemont et d'« Ordre nouveau ». Selon lui, « au lieu de mettre le spirituel au terme des choses, [Denis de Rougemont] le [plaçait] au commencement, et en [faisait] le principe même de toute action féconde »[1242]. Nous étions loin du processus révolutionnaire envisagé par Angelo Tasca, où l'on partait des conditions matérielles, décisives d'abord, pour arriver dans le domaine des idées, primordial au moment de la révolution, ainsi que nous l'avons vu, d'une part dans son échange avec Pierre Viénot sur la crise allemande, et d'autre part dans sa réflexion sur le marxisme. Ce rapport entre matière et idées, qui faisait la part belle à celles-ci, mais où la réalité matérielle demeurait primordiale, se trouvait au fondement

philosophie achevé » (*Ibid.*, p. 366). Sur le personnalisme, et particulièrement les idées d'*Esprit*, cf. aussi M. WINOCK, *« Esprit »*, *op. cit.*, p. 71-106.

[1240] J. MADAULE, « Les entretiens de Pontigny », *art. cit.*, p. 661.

[1241] A. R. [A. TASCA], « A travers les revues politiques et littéraires », in *Monde*, 22 octobre 1932 ; E. Mounier à A. Rossi [A. Tasca], [s. l.], 20 janvier 1933, AT, Corrisp., fasc. 270.

[1242] J. MADAULE, « Les entretiens de Pontigny », *art. cit.*, p. 662.

même de son approche du matérialisme et de l'humanisme marxistes, comme nous avons essayé de le montrer. Le matérialisme, même teinté d'idéalisme, auquel Angelo Tasca demeurait fidèle, était somme toute loin de la primauté du spirituel dans la pensée des « non conformistes ». Il y avait donc une différence intellectuelle assez profonde entre leurs approches respectives. Ajoutons qu'au moment où, ainsi que nous l'avons vu aussi, il plaidait pour une défense des institutions démocratiques, les jeunes d'*Esprit* ou d'Ordre nouveau, pris de dégoût, tendaient plutôt à s'en détourner.

Angelo Tasca fut peut-être plus encore éloigné des tentatives « réalistes » de réaction à la crise, à l'exception, nous l'avons vu, du planisme. S'il salua leur volonté de renouvellement et leur recherche tâtonnante d'une solution, il jugea décevants ou inacceptables leurs résultats. Comme nous l'avons dit, il n'avait pas participé en 1930-1931 aux tentatives de révision du marxisme qui s'étaient développées dans le socialisme international : sa démarche se voulait celle d'un retour à Marx, non une révision du marxisme. Sans y être indifférent, il n'adhéra pas non plus aux premières tentatives françaises de renouvellement de la pensée socialiste. Le livre publié en 1932 par les étudiants socialistes du groupe Révolution constructive l'intéressa plus comme témoignage de « l'état d'esprit d'une génération » que pour son contenu théorique, jugé assez pauvre. Ses onze jeunes auteurs avaient fourni un travail intellectuel irréprochable, mais l'expérience concrète du mouvement ouvrier leur faisait défaut. Ils n'avaient pas non plus selon lui assez médité sur le présent ni su indiquer des orientations concrètes. Enfin, ils paraissaient sous-estimer le problème pourtant essentiel de la prise du pouvoir et ne s'intéresser qu'au rôle des « institutions » ouvrières créées dans le régime capitaliste : c'était donc une tendance à confier l'avènement du socialisme au développement graduel et inexorable de ces organisations, faisant l'économie d'une rupture révolutionnaire qu'Angelo Tasca jugeait au contraire nécessaire, qu'il critiquait ici. Il vit néanmoins en eux des « compagnons de route » : bien qu'encore infructueuse, leur tentative de procéder à « une révision profonde et complète de toutes les positions de l'idéologie et de la pratique socialistes »[1243] s'accordait avec sa propre démarche. Au milieu des débats stériles dans

[1243] A. ROSSI [A. TASCA], « La révolution constructive », *art. cit.*. Le groupe Révolution constructive, du nom de l'ouvrage qu'il publia en 1932, était né de la volonté de rénovation de la SFIO de quelques étudiants socialistes, parmi lesquels G. Lefranc, M. Deixonne, P. Boivin, R. Marjolin, C. Lévi-Strauss (il fut le secrétaire de G. Monnet). Il fut l'un des principaux relais des idées planistes en France, celui auquel H. de Man confia le soin de publier le texte du plan belge. Il s'opposa à ce sujet à L. Blum. Notons que des personnalités aussi diverses que G. Albertini, G. Soulès, G. Mollet ou A. Viénot en furent proches. Plusieurs de ses membres se consacrèrent à l'éducation ouvrière au sein de l'Institut supérieur ouvrier de la CGT. Après 1935, le pacifisme de certains d'entre eux les rapprocha de P. Faure et le groupe s'étiola (G. LEFRANC, « Histoire d'un groupe du Parti socialiste SFIO. Révolution constructive (1930-1938) », in *Mélanges d'histoire économique et sociale*,

lesquels la SFIO semblait figée, Révolution constructive avait fourni, malgré sa hâte et ses insuffisances, un premier effort salutaire pour faire éclater ce cadre désormais trop étroit.

Il fut plus critique en revanche à l'égard du néo-socialisme. Il eut des connaissances personnelles parmi ses partisans : il fréquenta Marcel Déat, sans en être proche, entre 1932 et 1934 et se lia dans ces mêmes années à l'ancien communiste Paul Marion, peut-être déjà rencontré à Moscou[1244]. Mais il considéra avec méfiance leur aventure doctrinale qu'il jugeait dangereuse : le « cri d'épouvante » de Léon Blum au congrès de la SFIO de juillet 1933 lui parut « tout à fait justifié ». Sans se cacher la faiblesse de la majorité du parti, qui avait surtout soulevé une question de discipline à l'égard de son groupe parlementaire, dont étaient issus les principaux représentants du néo-socialisme, et n'avait pas su poser le problème dans ses termes politiques, il chercha à mettre en évidence ce qu'il y avait « de profondément contradictoire, d'utopiste et d'erroné »[1245] dans le discours de la « droite » du parti. La tentation autarcique à laquelle elle paraissait céder était certainement ce qui l'alarmait le plus, nous l'avons dit. Il n'acceptait pas davantage la perspective d'une participation socialiste stabilisée aux gouvernements de gauche. Ce qu'il avait écrit un an plus tôt à Léon Blum, en lui déconseillant la participation à un gouvernement radical parce que la SFIO n'était pas en mesure d'influencer utilement sa politique, surtout extérieure, aide à comprendre pourquoi il n'y voyait qu'« un réflexe défensif et conservateur »[1246] : la « droite » s'abandonnait à l'illusion qu'il pût exister « des chemins plus courts et plus faciles […] que ceux d'une lutte

---

Genève, [s. e.], 1963, p. 401-425 ; S. CLOUET, *De la rénovation à l'utopie socialiste. Révolution constructive, un groupe d'intellectuels socialistes des années 1930*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1991, 249 p.).

[1244] Note de P. Marion, [1947], AT, Corrisp., fasc. 240. P. Marion (1899-1954) avait quitté le PC en août 1929, à l'issue d'un long séjour en Russie : il désapprouvait tant la politique du parti français que l'évolution de l'URSS. Il n'eut vraisemblablement jusqu'en 1933 aucune activité politique, rien ne lui paraissant alors « justifier la moindre activité de [sa] part » (P. Marion à A. Tasca, [Juan-lès-Pins], 7 septembre [1933], in AT, Corrisp., fasc. 300), et se consacra principalement au journalisme. Proche néanmoins de la « droite » de la SFIO, il adhéra en 1933 au néo-socialisme. Il fut également rédacteur à *L'Homme nouveau* et participa au groupe Travail et nation. Il fut l'un des rédacteurs du Plan du 9 juillet. Il participa en 1935 au congrès sur le corporatisme organisé à Rome par le gouvernement italien. Il adhéra en 1936 au Parti populaire français de J. Doriot et y fut chargé de la propagande. En désaccord avec Doriot, il quitta le PPF en 1939. Mobilisé et fait prisonnier pendant la guerre, il fut libéré en janvier 1941, sans doute grâce aux interventions de l'ambassade d'Allemagne et de personnalités favorables à la collaboration. Il fut nommé au Secrétariat général à l'Information en février. Il resta membre du gouvernement de Vichy jusqu'à l'été 1944. Ce fut grâce à lui qu'A. Tasca entra dans ce ministère pendant l'Occupation. P. Marion suivit le gouvernement de Vichy à Sigmaringen, puis se constitua prisonnier durant l'été 1945. Il fut jugé en décembre 1948 et condamné à 10 ans de prison. A. Tasca fit transmettre à ses avocats une déclaration en sa faveur et lui resta lié jusqu'à sa mort (outre la notice qui lui est consacrée dans le *DBMOF*, cf. P. AMAURY, *Les deux premières expériences d'un "Ministère de l'Information" en France*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1969, p. 140-165 ; Haute Cour de Justice, Ministère public C/ P. Marion, BDIC ; AT, Corrisp., fasc. 240). Sur le néo-socialisme, cf. notamment P. BURRIN, *La dérive fasciste*, *op. cit.*, p. 139-175 ; M. DREYFUS, *L'Europe des socialistes*, *op. cit.*, p. 133-135 ; J.-F. BIARD, *Le socialisme devant ses choix*, *op. cit.*, p. 96-101.

[1245] A. ROSSI [A. TASCA], « Le problème du pouvoir au Congrès Socialiste », *art. cit.*.

[1246] *Id.*, « La scission socialiste », *art. cit.*.

constante et acharnée contre le vieil ordre social ». Angelo Tasca redoutait que, fascinés par les succès faciles du fascisme, les néo-socialistes ne tombent dans le piège de l'imitation, en se leurrant sur la possibilité d'utiliser ses méthodes au profit du socialisme. Ils oubliaient que le fascisme n'était que le jouet de la bourgeoisie, grâce à laquelle, rappelait Angelo Tasca, il avait vaincu en Italie et en Allemagne, et que les méthodes fascistes ne pouvaient servir des buts socialistes. Le fascisme s'opposait par tout ce qu'il était à la conception de la vie du socialisme. Celui-ci devait bien plutôt « engager contre l'idéologie fasciste, contre l'idéologie sans principes une guerre de principes »[1247]. De même, il désapprouva l'évolution de Paul Marion vers ce qu'il considérait comme une forme de « fascisme de gauche »[1248]. Il lui reprocha pendant l'été 1933 de ne plus jurer « que par l'action », de céder à un activisme creux, à un « "dynamisme" se suffisant à lui-même », et de s'être laissé fasciner par « "l'homme nouveau" [qu'étaient] en train de préparer par le sport et par la mystique nationaliste Mussolini et Hitler »[1249]. Quant à lui, confia-t-il, il s'en sentait infiniment éloigné.

Aussi, la thèse d'Alexander De Grand, qui tend à le rapprocher d'un « néo-réformisme » englobant aussi bien Marcel Déat qu'Henri de Man, nous paraît tendancieuse et inexacte. Cet auteur soutient en effet que

> « Le développement idéologique de Tasca de 1930 à 1938 doit être placé dans le contexte de ce processus de révisionnisme en France. Sa propre perspective le prédisposait à la critique néo-révisionniste. […] Le même processus qui porterait de Man, Déat, Adrien Marquet et Paul Marion sur la route de la collaboration pendant la Seconde Guerre mondiale était aussi à l'œuvre dans le cas de Tasca. Bien qu'il ne les suivît jamais jusqu'à leur destination fasciste finale, il en arriva à perdre confiance dans la démocratie libérale et parlementaire telle que pratiquée dans la France de la Troisième République. »[1250]

Cette dernière précision ne nous semble tout de même guère suffisante pour faire de qui que ce soit un fasciste. Il faut préciser de plus que Marcel Déat fut peu concerné par la révision du marxisme, qui constitua au contraire un pan important de la réflexion de de

[1247] *Id.*, « Le problème du pouvoir au Congrès Socialiste », *art. cit.*. Dans une lettre à A. Tasca (10 avril 1934, AT, Corrisp., fasc. 116), M. Déat chercha à le convaincre, en s'appuyant sur la publication d'un article de C. Rosselli dans *La vie socialiste*, que les néo-socialistes n'étaient pas « disposés à prendre le système fasciste pour un remède économique efficace ».
[1248] *Id.*, « La scission socialiste », *art. cit.*.
[1249] A. Tasca à P. Marion, Paris, 18 août 1933, in cahier n°24, *cit.*, p. 144-145. Cf. aussi la réponse assez vive de P. Marion à A. Tasca, [Juan-lès-Pins], 7 septembre [1933], *cit.*.
[1250] A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 71-72.

Man[1251]. Cette dissemblance n'est pas sans importance pour ce qui nous intéresse ici : elle explique sans doute en partie que, si Angelo Tasca fut sensible, en effet, aux idées de de Man au sujet du Plan, il resta en revanche finalement étranger à celles de Déat. L'interprétation de De Grand, qui semble tendre à étudier cette partie de l'évolution d'Angelo Tasca à la lumière de son adhésion, plus de sept ans plus tard, au régime de Vichy, le porte à établir un rapprochement avec le néo-socialisme qui nous paraît en contradiction avec les écrits d'Angelo Tasca sur cette tendance. Il reconnaît pourtant l'hostilité de ce dernier, mais en évoquant sans la démontrer son « acceptation d'une partie du programme de Déat »[1252]. Il nous semble qu'il s'agit, plutôt que d'une acceptation en réalité inexistante – elle ne fut à aucun moment formulée comme telle –, de préoccupations communes – en ce qui concernait par exemple la place à donner aux classes moyennes ou le problème du pouvoir, comme nous l'avons vu – auxquelles ils tentèrent de donner des réponses en bien des points différentes.

Quelques mois à peine après la scission néo-socialiste, au soir du 6 février 1934, le Parlement fut cerné par une émeute des ligues d'extrême-droite ; le lendemain, le gouvernement Daladier, à peine investi, dut démissionner. On sait combien cet événement impressionna les contemporains ; beaucoup redoutèrent la présence en France d'un danger fasciste, plus inquiétant peut-être qu'ils ne l'avaient d'abord cru. Il encouragea les forces de gauche à s'unir. Il aviva aussi chez beaucoup le désir d'une réforme radicale, à la hauteur des défis posés par le fascisme. Plus encore que par le passé, les rénovateurs se cherchèrent et tentèrent d'unir leurs efforts[1253]. Aucune trace ne subsiste, à notre connaissance, de la réaction immédiate d'Angelo Tasca. Il n'y fit pas davantage référence par la suite, comme à un événement décisif dans sa propre réflexion. Il suivit cependant de loin les tentatives que cet événement stimula, sans y participer. Il vit dans le Plan du 9 juillet, qui esquissait les orientations d'une réforme institutionnelle, politique et économique de la France – outre son principal initiateur, Jules Romains, on trouvait parmi ses signataires Jean Coutrot, Paul Marion et Louis Vallon, mais aussi des représentants des ligues –, le signe d'une aspiration saine et d'une tendance positive à réfléchir sur la chose publique. Ce texte contenait des principes et des objectifs auxquels tout socialiste pouvait souscrire : la volonté de « compléter et corriger la notion d'intérêt personnel par le sens de l'intérêt social », l'idée que la liberté ne

[1251] P. BURRIN, *La dérive fasciste*, *op. cit.*, p. 47-48. Un biographe d'H. de Man souligne très bien la complexité du rapport d'H. de Man au marxisme : il fallait pour lui avoir adhéré au marxisme et reconnu ce qu'il avait de viable pour pouvoir ensuite le rejeter pour ce qui n'y était plus acceptable et, comme lui-même l'écrivit, « pour pouvoir dire *après* Marx, je dois d'abord dire *contre* Marx » (H. de MAN, *Au-delà du marxisme*, *op. cit.*, p. 354 ; M. BRELAZ, *H. de Man*, *op. cit.*, p. 456-457).
[1252] A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 98.
[1253] O DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, *op. cit.*, p. 179.

pouvait être effective que grâce à des conditions matérielles d'existence décentes et l'objectif d'une société sans classes. Cependant, ses méthodes étaient typiquement « fascistes » et il portait la marque de son origine petite bourgeoise. Il n'apportait donc pas, pour Angelo Tasca, une solution satisfaisante à la crise. Par ses ambigüités mêmes, il faisait un devoir au mouvement ouvrier français de prendre « clairement et sérieusement position devant la crise »[1254], pour conquérir des classes moyennes qui risquaient sinon de basculer dans le fascisme. On le voit, Tasca ne fut pas tenté, alors, de chercher ailleurs que dans le socialisme d'inspiration marxiste une solution à la crise économique, sociale, mais aussi politique et intellectuelle qui éclata pendant ces années.

En ce début des années 1930, une autre expérience, répondant bien davantage à son état d'esprit d'alors, le confronta directement au tiraillement entre renouveau et tradition du socialisme. « Giustizia e Libertà » (GL) était né peu après la rupture d'Angelo Tasca avec le PCd'I : ses fondateurs se proposaient de travailler à un renouvellement théorique et pratique de l'antifascisme. Leur volonté de ranimer la lutte contre le fascisme les poussa d'abord à des initiatives audacieuses qui avaient contribué à rouvrir l'action antifasciste en Italie. L'esprit volontariste qui les sous-tendait avait retenu l'attention d'Angelo Tasca, inquiet de l'impuissance du mouvement communiste, en particulier auprès des jeunes générations. Le vol de Giovanni Bassanesi dans le ciel de Milan en juillet 1930 lui était apparu comme « un acte politique de la plus grande importance » : il avait « fait plus pour l'antifascisme que trois années de travail du Parti communiste »[1255]. L'impulsion donnée à l'action en direction de l'Italie, la lutte « contre tout découragement, contre toute adaptation à l'émigration » restèrent toujours à ses yeux un « mérite indiscutable » de Carlo Rosselli et de son mouvement[1256]. Il avait probablement rencontré Carlo Rosselli au début de 1930[1257]. Tous deux portaient un jugement sévère sur le socialisme italien, auquel ils attribuaient une responsabilité essentielle dans sa défaite face au fascisme. Pour le dirigeant de GL, l'heure était venue d'« un examen viril des causes de la défaite, [d']un processus de révision et d'autocritique »[1258]. Angelo

[1254] A. TASCA, « Il piano del 9 luglio », in *Nuovo Avanti*, 4 août 1934. Sur le « Plan du 9 juillet » 1934, cf. O DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, *op. cit.*, p. 192-204 et P. BURRIN, *La dérive fasciste*, *op. cit.*, p. 92-94.
[1255] AT, cahier n°11 : [mai 1930-janvier 1931], p. 92-93. Cf. aussi cahier n°9, *cit.*, p. 221-232 et 247-253. Sur GL, cf. notamment *GL nella lotta antifascista*, *op. cit.*, XV-510 p.
[1256] A. TASCA, « Carlo Rosselli », in *Nuovo Avanti*, 19 juin 1937. Cf. aussi Politica socialista [A. TASCA], « Il partito in formazione », in *Politica socialista*, 1er mars 1935, p. 201.
[1257] S. SOAVE, « Carlo Rosselli e Angelo Tasca : storia di una corrispondenza », in L. ROSSI (dir.), *Politica, valori, idealità. Carlo e Nello Rosselli maestri dell'Italia civile*, Rome, Carocci, 2003, p. 124.
[1258] C. ROSSELLI, *Socialismo liberale*, Turin, Einaudi, 1997 [1973], p. 126 (nous utilisons la traduction de S. Audier, *Socialisme libéral*, [s. l.], Le Bord de l'eau, 2009). En 1937, A. Tasca lui donnait explicitement raison à cet égard (A. TASCA, « C. Rosselli », *art. cit.*).

Tasca lui faisait écho dans une lettre qu'il ne lui envoya finalement jamais : ni le réformisme, « qui avait perdu le contact avec les masses et avec la situation », ni le maximalisme, « précocement sectaire, formaliste et incapable », n'avaient su, au lendemain de la guerre transformer ses « répercussions économiques et psychologiques » en une force révolutionnaire susceptible de porter le prolétariat au pouvoir. Les socialistes avaient même « fait beaucoup pour la conservation du régime capitaliste, en se contentant d'en répéter à l'avance et en formules stéréotypées l'éloge funèbre »[1259]. Comme les hommes de GL, il aspirait à un renouvellement de la pratique et de la théorie socialistes. Cet état d'esprit les rapprocha. Laissant de côté ses réserves, portant surtout sur l'« après-fascisme », il promit sa collaboration à Rosselli en mars 1931, après la publication par GL de son « appel aux ouvriers »[1260]. Il apporta ainsi sa contribution au mouvement – sans y adhérer –, d'abord anonymement pour les publications diffusées en Italie[1261], puis en juin 1933, pour la première fois ouvertement, en publiant dans les *Quaderni di Giustizia e Libertà* un article sur la crise allemande. Il y développa des idées s'accordant avec l'état d'esprit de GL, au point que la rédaction put espérer « une collaboration de plus en plus intime »[1262]. Les *Quaderni* représentaient à ses yeux « la contribution la plus importante donnée par un groupe politique à l'examen des problèmes de la révolution italienne »[1263]. En mars 1934, Carlo Rosselli envisagea de doter GL d'une publication s'adressant plus spécialement au monde ouvrier. Angelo Tasca et Giuseppe Faravelli furent invités à y participer. Un seul numéro du *Giornale degli operai* parut, avec un éditorial attribué par la police fasciste à Angelo Tasca. Ce dernier ignorait vraisemblablement cependant qu'en violation des accords conclus entre les groupes appartenant à la Concentration antifasciste, la CGL n'avait pas été informée de cette initiative qui dès lors apparaissait comme une volonté de la concurrencer sur son propre terrain[1264].

[1259] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 564.

[1260] A. Tasca à C. Rosselli, Paris, 6 mars 1931, AT, Corrisp., fasc. 341. Cf. aussi S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 238-239.

[1261] La brochure *I braccianti agricoli in Italia ed il sindacalismo fascista* ([s. d.], 32 p., Arch. Giustizia e Libertà), non datée, mais probablement de 1933, paraît notamment devoir être attribuée à A. Tasca. Cf. AT, Corrisp., fasc. 341. Sur la collaboration d'A. Tasca à GL, cf. S. SOAVE, « C. Rosselli e A. Tasca », *art. cit.*, p. 125-133.

[1262] A. TASCA, « Opinioni sulla Germania », *art. cit.*, p. 9.

[1263] [A. TASCA], « Giustizia e Libertà », in *Politica socialista*, 1er août 1934, p. 88. Ce jugement fut exprimé après la rupture d'A. Tasca avec GL.

[1264] Informations du 16 mars et du 10 avril 1934, ACS, CPC, b. 5040 ; S. SOAVE, « C. Rosselli e A. Tasca », *art. cit.*, p. 133-134 ; S. FEDELE, *Storia della Concentrazione antifascista 1927-1934*, Milan, Feltrinelli, 1976, p. 176-179 ; A. GAROSCI, *Storia dei fuorusciti*, Bari, Laterza, 1953, p. 77 ; S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani in Francia*, Milan, Mursia, 1988, p. 220. En septembre 1933 parut une revue intitulée *Politica socialista. Per la rinascita socialista in Italia* : ses rédacteurs affirmaient se placer « aux côtés de "Giustizia e Libertà", le seul mouvement […] capable de réaliser le vrai "front unique" de tous les courants révolutionnaires italiens ». Ils concevaient GL comme l'ébauche d'une « libre fédération » des partis en lutte contre le fascisme

Après seulement trois textes dans les *Quaderni*, Angelo Tasca rompit brutalement avec GL le 1er mai 1934. A la suite des réactions suscitées par son *Giornale degli operai*, GL venait de proposer une révision, jugée inacceptable, du pacte entre les partis de la Concentration antifasciste, condamnant définitivement cet organisme déjà fissuré de toutes parts. Face à cette crise, où il voyait un inquiétant « phénomène de désagrégation, d'écrasement des forces antifascistes »[1265], Angelo Tasca n'hésita pas à « sacrifier [ses] rapports cordiaux »[1266] avec GL. Quelques semaines plus tard, il eut avec Emilio Lussu une polémique extrêmement vive au sujet de son article « Orientamenti », en partie à l'origine de la crise[1267]. Il avait moins espéré dans le potentiel rénovateur du mouvement, que dans l'influence bénéfique que son état d'esprit pourrait exercer sur l'émigration. Mais il se convainquit que l'essentiel – « idéologie claire, positions politiques précises, dirigeants experts, liens avec les masses »[1268] – lui faisait défaut. GL ne devait pas pour lui se présenter comme un concurrent des partis existants ; « mouvement, laboratoire, creuset »[1269], il avait plutôt pour tâche de réaliser « une alliance de groupes politiques », réunissant dans la plus grande liberté toutes les tendances de l'antifascisme, et d'abord les socialistes. S'étant persuadé de l'incapacité de GL à « assurer la renaissance du mouvement socialiste sur de nouvelles bases et avec un esprit nouveau »[1270], il espéra pouvoir mieux y travailler dans le PSI. Il ne se faisait pourtant guère d'illusion sur ce parti, aussi peu prêt que GL pour la révolution. Carlo Rosselli croyait en revanche « vain tout effort de renouvellement » d'un parti engourdi dans la routine et pétri de démagogie[1271]. Il s'agissait d'un désaccord bien plus

---

(« Nuova fase », in *Politica socialista*, n°1, septembre 1933, p. 1). Cette revue présente des similitudes avec la revue homonyme, fondée par A. Tasca, G. Faravelli et G. Saragat un an plus tard, mais dans l'orbite du PSI. L'objectif était le même : proposer aux socialistes œuvrant en Italie un instrument théorique. Cela laisse supposer que certains de leurs initiateurs furent les mêmes ; nous ignorons cependant si A. Tasca fut parmi les fondateurs de la première publication, bien que les idées exposées plus haut correspondent à ses positions d'alors.

[1265] A. Tasca à C. Rosselli, Paris, 1er mai 1934, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 83. Sur la crise de la Concentration antifasciste, S. FEDELE, *Storia della Concentrazione*, *op. cit.*, p. 154-189 et, plus généralement, sur les rapports entre socialistes et GL, *Id.*, « Giellisti e socialisti dalla fondazione di GL (1929) alla politica dei fronti popolari (1935) », in *GL nella lotta antifascista*, *op. cit.*, p. 303-322.

[1266] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 18 avril 1934, Arch. P. Nenni.

[1267] Cf. [A. TASCA], « Giustizia e Libertà », *art. cit.*, p. 91-93 ; S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 99-102 ; AT, Corrisp., fasc. 229. L'article d'E. Lussu objet de la polémique est quant à lui : Tirreno [E. LUSSU], « Orientamenti », in *Quaderni di Giustizia e Libertà*, février 1934, p. 58-72. Sur son rôle dans le déclenchement de la crise de la Concentration antifasciste, cf. notamment S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 218-221.

[1268] A. Tasca à E. Lussu, Paris, 2 août 1934, *cit.*, p. 100.

[1269] [A. TASCA], « Giustizia e Libertà », *art. cit.*, p. 93. Sur les rapports entre GL, comme mouvement, et les partis de l'antifascisme, cf. N. TRANFAGLIA, « Carlo Rosselli e l'antifascismo », in *GL nella lotta antifascista*, *op. cit.*, p. 185-187.

[1270] A. Tasca à C. Rosselli, Paris, 1er mai 1934, *cit.*, p. 83-84.

[1271] C. Rosselli à A. Tasca, Paris, 1er mai 1934, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 86-87.

profond qu'une simple divergence sur l'organisation de l'antifascisme en exil. Plusieurs auteurs ont souligné qu'Angelo Tasca et GL entretenaient un rapport très différent à la tradition du mouvement socialiste[1272] ; de fait, les polémiques qui les opposèrent ensuite portèrent au fond souvent sur cette question. Angelo Tasca se méfiait de l'exaltation de la jeunesse à laquelle était enclin le groupe de Carlo Rosselli et posait le problème en termes de « soudure », de transmission entre les générations. Pour lui, critique ne signifiait pas rejet. Au contraire,

> « Les "vieux" […] les premiers doivent donner l'exemple et faire le bilan du passé, en peser tous les éléments de manière à séparer "ce qui est vivant et ce qui est mort". Il ne s'agit pas d'une autopsie, mais d'une vivisection. L'auteur de ces lignes est profondément convaincu que beaucoup de ce passé est pérenne et vivant. »[1273]

Cette attitude divergente à l'égard de la tradition socialiste recouvrait une appréciation très différente de la pensée socialiste et, en particulier, de ce qui en était alors pour Angelo Tasca le « problème central »[1274], le marxisme. Carlo Rosselli jugeait vaine sa tentative de mettre l'analyse marxiste au service de l'étude de la société contemporaine. Pour lui, « l'exégèse de Marx [était] désormais stérile »[1275]. Il en faisait du reste une lecture opposée à celle d'Angelo Tasca. Le marxisme se réduisait pour lui à une doctrine fondamentalement déterministe, où la volonté humaine n'avait pas sa place ; la liberté et « l'élan créateur des masses » y étaient étouffés par la nécessité[1276]. Une tentative, comme celle de Rodolfo Mondolfo, d'intégrer la volonté humaine dans l'histoire ne lui paraissait pas « conciliable » avec la pensée de Marx[1277], dont l'approche déterministe anesthésiait les volontés et condamnait le mouvement ouvrier à l'impuissance. Ces accents volontaristes attirèrent d'abord l'ancien communiste. Lorsque Carlo Rosselli soutenait que le socialisme ne devait pas être imposé de l'extérieur, mais s'imposer comme conviction intime, ou qu'il devait s'agir d'une transformation des consciences, et non d'une simple transformation des choses, il n'était pas très éloigné d'Angelo Tasca. Mais ce dernier mettait l'accent sur la volonté dans le

[1272] L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 91 ; A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 87 ; S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 251 ; G. ARFE, « Carlo Rosselli nella storia del socialismo italiano », in *GL nella lotta antifascista*, *op. cit.*, p. 26.
[1273] A. TASCA, « Il problema delle generazioni », in *Nuovo Avanti*, 26 mai 1934.
[1274] [A. TASCA], « Giustizia e Libertà », *art. cit.*, p. 88.
[1275] Curzio [C. ROSSELLI], « Libri », in *Giustizia e Libertà*, 18 janvier 1935.
[1276] C. ROSSELLI, *Socialismo liberale*, *op. cit.*, p. 60.
[1277] *Ibid.*, p. 43 et 45. Cf. aussi L. VALIANI, « Carlo e Nello Rosselli : il pensiero e l'azione », in *GL nella lotta antifascista*, *op. cit.*, p. 5-6.

marxisme, non contre lui[1278]. Pour Carlo Rosselli, il n'arrivait pas à un résultat plus convaincant que Mondolfo. Cette divergence, tout autre que secondaire, ne fut pas étrangère à la rupture de 1934 : elle revient constamment dans l'article qu'Angelo Tasca consacra quelques mois plus tard aux *Quaderni di Giustizia e Libertà*[1279].

Les mêmes dissonances surgissent lorsqu'on envisage un autre aspect commun aux deux hommes : pour l'un et l'autre, l'homme devait être au centre de la révolution socialiste. Plus tard, Angelo Tasca vit dans l'« exaltation des valeurs universelles et pérennes dans lesquelles la lutte de classe [devait] trouver sa boussole et sa justification »[1280] l'un des aspects les plus intéressants de *Socialisme libéral*. Mais le subtil raisonnement par lequel Tasca liait l'approfondissement du caractère de classe du prolétariat à son humanité, ne convainquit guère Carlo Rosselli qui rejetait toute approche « classiste ». Cela se reflétait du reste dans leur interprétation du fascisme : tandis qu'Angelo Tasca tentait d'en comprendre la signification et le rôle dans la lutte entre les classes, Carlo Rosselli, suivant un raisonnement très différent, y voyait l'« autobiographie de la nation italienne »[1281]. Selon lui, pour être parfaitement conséquent, Angelo Tasca aurait dû reposer complètement le problème, d'autant que, selon le *leader* de GL, « sa vigoureuse conception de l'humanisme révolutionnaire […contenait] en puissance les éléments pour cet approfondissement ». L'identification, pour lui arbitraire, de l'intérêt général et de celui du prolétariat chez Marx ouvrait « la voie à la conception dictatoriale que Tasca » combattait[1282]. Aussi, l'interprétation démocratique du marxisme à laquelle celui-ci s'essayait ne le persuadait guère. Si Angelo Tasca reconnut plus tard que l'un des grands mérites de *Socialisme libéral* fut d'avoir posé le problème, essentiel pour lui aussi, du rapport entre socialisme et liberté, plusieurs éléments laissent penser que l'élaboration théorique de Carlo Rosselli où il ne voyait aucune nouveauté et qu'il jugeait « doctrinalement faible »[1283], le laissa sceptique. S'il lui reconnaissait la qualité de poser des

[1278] P. BAGNOLI, *Carlo Rosselli tra pensiero politico e azione*, Florence, Passigli, 1985, p. 108, 110-111.
[1279] [A. TASCA], « Giustizia e Libertà », *art. cit.*, p. 88-93.
[1280] A. TASCA, « C. Rosselli », *art. cit.*.
[1281] C. ROSSELLI, *Socialismo liberale*, *op. cit.*, p. 117 ; L. VALIANI, « C. e N. Rosselli : il pensiero e l'azione », *art. cit.*, p. 10 ; G. ARFE, « C. Rosselli nella storia del socialismo italiano », *art. cit.*, p. 39-40. Sur l'analyse du fascisme de C. Rosselli, cf. aussi N. TRANFAGLIA, « C. Rosselli e l'antifascismo », *art. cit.*, p. 192-193.
[1282] Curzio [C. ROSSELLI], « Libri », *art. cit.*. Cf. aussi L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 87.
[1283] A. TASCA, « Postface », in *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 408. Cf. aussi *Id.*, « Dove si parla di sincerità… », in *Nuovo Avanti*, 6 avril 1935 ; cf. aussi C. Rosselli à A. Tasca, Paris, 1er mai 1934, *cit.*, p. 85 ; information du 16 mars 1934, ACS, Pol. Pol., b. 25-B (il fut fait allusion au cours d'une réunion chez A. Tasca au « minestrone » de C. Rosselli).

problèmes essentiels, il ne souscrivait pas à ses remèdes. Cette base était sans doute trop fragile pour qu'une collaboration durable pût s'établir.

Depuis quelques temps, Angelo Tasca songeait du reste à rejoindre le PSI. Pendant l'été 1933, *Monde* était tombé sous l'influence plus directe du PCF. Jugeant désormais « la politique communiste […] nuisible à la classe ouvrière »[1284], Angelo Tasca ne pouvait plus accepter un contrôle communiste. Il n'acheva pas sa série d'articles « Marxisme 1933 », trop éloignés, dans leur esprit et leur contenu, de l'interprétation des milieux communistes et avec d'autres rédacteurs, il quitta la revue de Barbusse en novembre[1285]. Après des tentatives auprès d'Emile Vandervelde et Henri de Man pour publier sa brochure sur le marxisme, finalement éditée grâce à Ignazio Silone[1286], il rejoignit au début de 1934, probablement par l'entremise de Georges Monnet, la rédaction du quotidien de la SFIO, le *Populaire*. Sous le pseudonyme d'André Leroux, il y signa le 5 février 1934 son premier article dans la rubrique de politique internationale. Il s'était de plus lié au printemps 1934 avec Giuseppe Faravelli qui venait de rompre avec fracas ses liens avec GL. Ce dernier ne fut probablement pas étranger à sa brusque rupture[1287], ni à son choix de rejoindre le PSI. La divergence profonde avec GL décida Angelo Tasca à s'engager à nouveau aux côtés du parti quitté treize ans plus tôt, avec deux anciens communistes dont il était proche, Riccardo Boatti et Paolo Ravazzoli – le premier adhéra au PSI sur son conseil, le second, « certainement – et de très loin – le plus intelligent, le mieux préparé, le plus lié à la classe ouvrière » parmi les trotskistes exclus du PCd'I, ne prit pas encore sa carte. Tasca écrivit en avril 1934 à Pietro Nenni que, bien qu'il refusât encore d'adhérer officiellement au PSI, « le problème politique [était] pour [lui] résolu depuis longtemps »[1288]. Sa décision fut donc l'aboutissement d'une évolution intellectuelle et

[1284] « Note pour le dossier Rossi à *Monde* », *cit.* ; A. Rossi [A. Tasca] au Conseil d'administration de *Monde*, Paris, 10 octobre 1933.

[1285] La version de G. Normand, faisant de cette crise le fruit d'une tentative de prise de contrôle de *Monde* par un groupe visant à « modifier son programme originel d'objectivité, d'honnêteté et d'indépendance » (G. NORMAND, « H. Barbusse and his *Monde* », *art. cit.*, p. 187), en l'absence d'H. Barbusse n'est donc pas fidèle ; d'après les archives d'A. Tasca, l'essentiel se produisit avant le départ de Barbusse. L'auteur traite d'ailleurs avec une étonnante brièveté cette crise pourtant importante dans la vie de *Monde*.

[1286] A. Tasca à E. Vandervelde, Paris, 4 août 1933, *cit.* et E. Vandervelde à A. Tasca, 5 août 1933, AT, Corrisp., fasc. 247 ; A. Tasca à H. de Man, Paris, 7 août 1933, *cit.* et H. de Man à A. Tasca, Uccle-Bruxelles, 11 août 1933, AT, Corrisp., fasc. 237 ; AT, Corrisp., fasc. 247.

[1287] A. Tasca et G. Faravelli eurent vraisemblablement de fréquents entretiens en mars-avril 1934 (information du 16 mars 1934, ACS, Pol. Pol., b. 25-B et du 18 avril 1934, CPC, b. 5040). Sur l'attitude de G. Faravelli à l'égard de GL à ce moment, cf. S. FEDELE, « Giellisti e socialisti », *art. cit.*, p. 319-320.

[1288] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 18 avril 1934, *cit.*. R. Boatti (?-1942) quitta le PCd'I, semble-t-il, en même temps qu'A. Tasca. Malgré des contacts avec GL, il se montra très critique vis-à-vis de ce mouvement dans ses lettres à A. Tasca, puis adhéra au PSI. Il participa à la Résistance et fut fusillé au Mont-Valérien en août 1942, avec le gendre de P. Nenni (AT, Corrisp., fasc. 46). Ouvrier métallurgiste, P. Ravazzoli (1894-1940) s'était en particulier occupé du travail syndical dans le PCd'I. Hostile à la politique du « social-fascisme », désapprouvant surtout l'organisation du travail en Italie définie par L. Longo et soutenue par la direction du PCd'I, il en fut

politique engagée, comme nous l'avons vu, depuis le début des années 1930. Son premier article dans l'organe du Parti l'atteste : il y exposait plusieurs de ses réflexions sur l'humanisme, l'importance de la conscience du prolétariat, la nécessité de lutter pour la liberté et sa conviction que l'unité socialiste serait l'œuvre d'un Parti socialiste renouvelé[1289]. Le parti devait entreprendre de tisser un réseau d'alliances qui fût le plus favorable possible à la cause socialiste. Il souhaitait qu'il participât pleinement au mouvement qui permettrait de « surmonter la fatigue et l'usure qui menacent notre émigration et, par contrecoup, l'action en Italie »[1290]. Il espérait porter ainsi un peu de l'esprit de GL dans le PSI.

Avec Giuseppe Faravelli et Giuseppe Saragat, Angelo Tasca entreprit la publication de *Politica socialista*, revue théorique destinée aux militants d'Italie, dont le premier numéro parut en août 1934. S'inspirant des *Quaderni di Giustizia e Libertà*, elle devait être pour Giuseppe Faravelli l'un des « ferments »[1291] les plus efficaces dans la reconstitution du mouvement socialiste en Italie. Pour Angelo Tasca, elle devait contribuer à un renouvellement théorique et pratique du socialisme italien, à travers un échange avec les militants agissant en Italie. Le centre de l'action socialiste devait se déplacer de plus en plus vers la péninsule : le Parti socialiste ne pouvait « vivre, comme vrai parti, qu'en Italie »[1292]. La revue obéissait donc au désir de reprendre contact avec la réalité italienne, de connaître « avec un plus grand degré de certitude, d'"intimité" » les conditions matérielles et l'état d'esprit de la population, pour en dégager des perspectives pour le mouvement ouvrier et « trouver les idées-forces qui [pouvaient] toucher, secouer l'apathie et mobiliser les volontés »[1293]. Il s'agissait d'appeler au socialisme les Italiens antifascistes dont la seule réalité était un régime d'oppression. Les « phrases incendiaires » n'étaient plus de mise, le ton devait être posé ; il n'était plus question de se contenter de dénoncer les méfaits du fascisme, il fallait désormais aussi opposer au fascisme des solutions socialistes « *[comme] si c'était nous qui étions au gouvernement* »[1294].

---

exclu, en même temps qu'A. Leonetti et P. Tresso – on les appela les « trois », bien que leurs positions fussent en plusieurs points différentes –, en juin 1930. Il se rapprocha alors de l'opposition trotskiste en France. Il défendit une politique de front unique contre le fascisme et de reprise de l'action en Italie. Il noua d'abord des liens avec GL, puis rentra officiellement dans le PSI en 1935 après s'être éloigné du trotskisme (F. ANDREUCCI, T. DETTI, *Il movimento operaio italiano*).

[1289] A. TASCA, « Primo maggio », in *Nuovo Avanti*, 1er mai 1934, in D. BIDUSSA, « Dialogato per un rinnovamento socialista », *art. cit.*, p. 652-654

[1290] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 18 avril 1934, *cit.*.

[1291] G. Faravelli à A. Tasca, Lugano, 10 mai 1934, *cit.*, p. 89.

[1292] Politica socialista [A. TASCA], « Il partito in formazione », *art. cit.*, p. 196. Cf. aussi p. 202 ; S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 187. Cf. A. Tasca à E. Lussu, Paris, 2 août 1934, *cit.*, p. 100.

[1293] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 21 novembre 1934, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 110. C'est à cela qu'était destiné notamment un « Questionario », in *Ibid.*, p. 104-105.

[1294] G. Faravelli à P. Rugginenti, Lugano, 6 juin 1934, in *Ibid.*, p. 94. Souligné dans le texte.

On pourrait ainsi atteindre des éléments éloignés du socialisme, surtout les jeunes, pour qui celui-ci n'était souvent qu'un pâle souvenir d'enfance.

A travers les échanges aves la rédaction italienne, *Politica socialista* devint aussi un instrument de formation théorique des cadres socialistes en Italie. Ils avaient, aux yeux d'Angelo Tasca, un rôle très important à jouer pour « rompre [la] passivité » de la population. Le fascisme ne pourrait être abattu que par un mouvement des masses ; mais il faudrait des militants aguerris pour les mobiliser et les orienter. En ce sens, « lutte de masse » et « formation d'une classe dirigeante » socialiste ne s'excluaient pas, mais procédaient de concert, et « cette nouvelle classe dirigeante se [formerait] précisément dans le cours de la lutte pour conquérir les masses »[1295]. Les critiques d'Angelo Tasca à l'encontre du Parti socialiste restaient à peu près intactes ; en l'été 1934, il restait persuadé qu'« un Parti socialiste capable de faire la révolution en Italie [n'existait] pas encore »[1296]. Mais en accompagnant la formation des jeunes militants du Centre socialiste intérieur (CSI), il espérait préparer la renaissance et aussi le renouveau d'un mouvement socialiste en Italie : la revue aspirait ainsi « à être l'organe du parti socialiste en formation »[1297]. Dans ce domaine, ce n'était pas seulement GL, mais aussi le mouvement communiste qui pouvait être un exemple. Angelo Tasca continuait à dénoncer le « processus […] de dégénération » de l'IC. Pourtant, le mouvement communiste contenait « des éléments précieux, théoriques, tactiques et psychologiques, qui [devaient] être acquis à l'avant-garde prolétarienne »[1298]. Il reposait sur un engagement profondément senti de ses militants, une méthode – le marxisme – fondamentalement juste et une conception très concrète de la révolution. La pratique de l'IC les avait appauvris et dévoyés ; désormais « les bons germes communistes ne [pouvaient] fructifier – dans l'intérêt de la révolution – que transplantés dans le terreau socialiste»[1299].

D'emblée, Angelo Tasca participa donc activement à la vie du PSI. Il fut moins directement actif dans la vie intérieure de la SFIO. Il ne s'inséra pas dans le jeu des tendances qui s'y affrontaient. Il n'y eut de plus aucun rôle dirigeant, si bien que nous avons moins de traces de son activité dans ce parti. Il y intervint plutôt indirectement, par l'intermédiaire de personnalités auxquelles il fut lié et qu'il conseilla parfois ou influença : Léon Blum, auquel – sans être toutefois parmi ses intimes – il lui arriva de pouvoir faire part de ses positions ou de

[1295] A. TASCA, « Serietà proletaria e fiera piccolo-borghese », *art. cit.*.
[1296] A. Tasca à E. Lussu, Paris, 2 août 1934, *cit.*, p. 100.
[1297] Politica socialista [A. TASCA], « Il partito in formazione », *art. cit.*, p. 201.
[1298] *Ibid.*, p. 198.
[1299] *Ibid.*, p. 200 ; A. Tasca à P. Nenni, Paris, 18 avril 1934, *cit.*.

ses idées ; Georges Monnet, dont il était plus familier ; Charles Spinasse, qui suivait encore Léon Blum au milieu des années 1930 ; puis, plus tard, après qu'ils se furent inscrits à la SFIO, Pierre Viénot ou Georges Izard. Il souffrit parfois de ne pouvoir y agir plus directement que par des articles de politique étrangère qui ne pouvaient suffire à influer sur les décisions de la direction du Parti. La tribune du *Populaire*, réservée aux personnalités désignées par les différentes tendances, lui était fermée et il sentait combien il était « délicat de prendre position sans participer à la vie active du Parti »[1300]. A bien des égards toutefois, sa préférence allait à l'indépendance qui avait été la sienne dans les années précédentes et qui lui apparaissait comme la situation la plus propice à un travail efficace aux côtés des socialistes, notamment italiens. Il y renonça toutefois et s'engagea à nouveau pleinement dans ce mouvement. Le 8 mars 1935, il annonça à Giuseppe Faravelli son adhésion officielle au PSI, plus contrainte qu'enthousiaste[1301].

5.2. Les problèmes du socialisme

5.2.1. Le retour de la guerre : dictature-autarcie-guerre

Entre 1934 et 1940, quotidiennement, Angelo Tasca se plongea dans ses journaux et ses « dossiers », tenus avec un soin méticuleux, pour rédiger pour le *Populaire*, ainsi qu'à partir de 1937 pour *La Lumière*, hebdomadaire dirigé par Georges Boris[1302], et *Oran républicain*, quotidien du Front populaire d'Algérie, ses articles sur la politique internationale. Il s'agit souvent, plus que d'articles à proprement parler, de notes d'information sur la

[1300] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 662 (20 mai 1938).
[1301] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 8 mars 1935, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 125 ; S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 312-315.
[1302] G. Boris (1888-1960) fonda et dirigea jusqu'en 1940 *La Lumière*. Keynésien, très intéressé par le *New Deal*, il dirigea le cabinet de L. Blum au ministère du Trésor en 1938. Il s'opposa aux accords de Munich et fut partisan d'une politique internationale de résistance face aux pays fascistes. Lorsque la guerre éclata, il s'engagea comme volontaire et se rallia au général de Gaulle dès juin 1940. Après la Seconde Guerre mondiale, il conseilla entre autres P. Mendès-France. Fondée en 1927, *La Lumière* se voulait démocrate et indépendante des puissances d'argent. Elle ambitionnait d'être une revue d'information et d'éducation, défendant les institutions républicaines et la laïcité. Elle soutint à partir de 1934 la politique d'« union des gauches » et le gouvernement de Front populaire (C. ESTIER, *La gauche hebdomadaire 1914-1962*, Paris, A. Colin, 1962, p. 47-55 ; M.-F. TOINET, *Georges Boris (1888-1960) : un socialiste humaniste*, Paris, thèse de doctorat (FNSP), 1969, 385 p. ; J.-L. CREMIEUX-BRILHAC, *Georges Boris. Trente ans d'influence*, Paris, Gallimard, 2010, 460 p.).

politique internationale et de comptes-rendus neutres de négociations diplomatiques ou d'opérations militaires. D'autres analysaient de façon plus précise un événement ou une tendance de la politique mondiale. Dans nombre de ces textes cependant, il prit position et indiqua quelle devait être à ses yeux l'attitude des socialistes. Il ne nous est pas possible, dans le cadre de ce travail, d'examiner ces articles dans leur progression quotidienne. Leur nature, leur nombre et leur moindre importance pour l'étude de la réflexion d'Angelo Tasca nous ont incitée à les considérer de façon très générale, en évitant d'entrer dans des détails où l'on risquerait de se perdre, sans grand profit pour le sujet que nous étudions. Nous avons préféré indiquer au fil de notre développement les grandes lignes de ses positions en matière de politique internationale et ne prendre ces articles en considération que dans la mesure où ils intéressaient directement son évolution intellectuelle. La place que nous leur accordons dans notre travail est donc bien moindre que celle qu'ils occupèrent dans sa vie quotidienne. Mais, bien qu'il y consacrât une extrême attention et qu'il accumulât à ce propos dans ses dossiers une masse d'informations véritablement intimidante, son existence et sa réflexion sont loin de s'être réduites à cet emploi. Comme nous le verrons, il lui arriva aussi de souhaiter pouvoir s'en passer pour trouver enfin le temps de se consacrer pleinement au travail qui lui importait vraiment. Ce travail de journaliste forma néanmoins l'arrière-plan quotidien de son existence pendant la seconde moitié des années 1930 et influa certainement sur elle, un peu comme un bruit de fond, constamment et de plus en plus présent, au point d'en devenir entêtant ; plus encore que beaucoup de ses contemporains, il fut confronté de près aux événements internationaux et put en percevoir toute la portée.

S'apprêtant à envoyer ses premiers articles à la rédaction d'*Oran républicain*, il exposa sa façon de procéder au rédacteur en chef Michel Rouzé : pour étudier les différents pays sous l'angle de leur politique extérieure, il ne pouvait négliger les « éléments de leur vie nationale qui [étaient] indispensables pour comprendre leur rôle – actif ou passif – dans le monde »[1303]. Ce lien étroit entre politiques intérieure et extérieure, déjà remarqué par lui chez Jaurès, le guida dans son exploration de la politique mondiale. Il semblait d'autant plus approprié à l'heure où beaucoup de pays se repliaient sur eux-mêmes et où leur régime intérieur, contenant les germes de la guerre, pouvait décider de l'évolution du monde. En

[1303] A. Tasca à M. Rouzé, Paris, 21 janvier 1937, AT, Corrisp., fasc. 292. Cf. aussi A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 109. Cf. p. 109-115 pour un examen détaillé des analyses de la politique internationale par A. Tasca. De son vrai nom M. Kokoczynski, M. Rouzé (1910-2003) fut le premier rédacteur en chef d'*Oran républicain* en 1937-1939, avant de rejoindre Paris. Mobilisé et fait prisonnier pendant la guerre, il s'évada et participa à la Résistance en tant qu'officier de renseignements. Il se rapprocha des milieux communistes après la Libération (J. POUSTIS, « Michel Rouzé a 90 ans le 27 août », in *Science et pseudo-sciences*, octobre 2000, p. 42-45).

1935, à l'aide de ce lien entre autarcie et guerre que nous l'avons vu esquisser dans les années précédentes, il reprit son examen des transformations de l'économie mondiale. Partant des études de Marx et de Lénine sur l'impérialisme, moins cette fois pour en montrer la justesse que pour les confronter avec les changements de la situation contemporaine, il voulut poursuivre la réflexion dont ils avaient posé les premiers jalons. Marx avait mis en évidence le caractère international du capitalisme en pleine ascension : les frontières s'effaçaient pour une bourgeoisie concevant la production et la consommation à l'échelle mondiale. Tout tournait toutefois alors encore « autour d'un axe national, celui de l'économie anglaise », dont le marché s'étendait jusqu'aux confins de son empire colonial. De plus, le XIX^{e} siècle n'avait-il pas été aussi celui des nationalités ? En ouvrant de nouveaux marchés, « le "cosmopolitisme" [avait préparé] la formation de nouvelles économies nationales », qui avaient coexisté dans un premier temps pacifiquement. D'abord organisé autour de la seule Angleterre, le monde économique était peu à peu devenu polycentrique : l'Allemagne et les Etats-Unis, dont Marx et Engels avaient « génialement pressenti » l'expansion, avaient fait à la Grande-Bretagne une rude concurrence. Le cours de l'économie mondiale en avait été modifié : une « situation de "stagnation chronique" » s'était installée, dont l'issue ne pouvait être que la guerre.

Angelo Tasca vit donc dans la Première Guerre mondiale l'affrontement de deux capitalismes et la tentative de l'Angleterre d'éliminer un rival gênant, l'Allemagne. Mais au contraire, elle avait accouché d'« *au moins quatre économies "mondiales"* »[1304], chacune potentiellement capable de suffire aux besoins du marché mondial : l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne et le Japon. Lénine avait tenté de saisir cette nouvelle réalité. Les caractères qu'il avait dégagés pour les premières années du XX^{e} siècle restaient-ils ceux de l'après-guerre ? Certains traits de l'impérialisme, en particulier la concentration et le développement du capitalisme financier plutôt qu'industriel, avaient persisté pendant la prospérité des années 1920 : on retrouve ainsi un écho des recherches économiques menées par Angelo Tasca à la fin de cette décennie. Mais après 1929, la crise, « annoncée plus que créée par le krach boursier aux Etats-Unis », avait modifié sensiblement l'aspect du capitalisme. Elle avait remis au « premier plan » la sphère industrielle ; les monopoles avaient perdu en influence. Des puissances plus nombreuses avaient alors commencé à se disputer des marchés réduits par une tendance générale à l'autarcie. Or, si trois centres économiques

[1304] A. TASCA, « Economia mondiale ed economie nazionali », in *Nuovo Avanti*, 16 février 1935. Souligné dans le texte.

pouvaient se répartir pacifiquement des marchés en plein essor, il n'en allait plus de même s'ils se multipliaient tandis que leurs débouchés se restreignaient : l'accroissement du nombre des compétiteurs changeait la nature de la compétition. Les puissances dominantes étaient elles aussi tentées par « *une autarcie à base nationale élargie, à base impériale, sinon impérialiste* »[1305]. Pour Angelo Tasca, tant leurs contradictions intérieures que les obstacles extérieurs auxquels elles se heurteraient, entraîneraient ces « autarcies élargies » dans la guerre. Chaque économie devenait « un monde clos » aspirant à se suffire à lui-même, s'organisant de la même manière que ses voisins, produisant les mêmes objets. Mais « plus les pays se ressemblent, et plus le monde se désorganise ». Le capitalisme évoluait donc moins vers l'impérialisme monopolistique décrit par Lénine que vers l'autarcie ; l'issue était pourtant la même, tout aussi fatale : la guerre.

> « L'économie mondiale se fragmente en autarcies. Les autarcies reproduisent ensuite les mêmes conflits que les monopoles. Le cercle se referme sur la malédiction capitaliste de la guerre. »[1306]

Cette idée forma la trame de l'analyse de la politique internationale d'Angelo Tasca. Encore après la Seconde Guerre mondiale, il continuerait à dénoncer les dangers du « système *dictature-autarcie-guerre* »[1307]. L'Italie fasciste en donnait selon lui l'un des plus remarquables exemples : son économie était « *une économie "planifiée et fermée" en vue de la guerre* »[1308]. La volonté de puissance y remplaçait la recherche du profit comme « moteur et organisateur de la vie économique, politique et sociale »[1309] et le fascisme imposait dans une certaine mesure ses visées politiques aux classes possédantes : sur ce point, Angelo Tasca s'éloignait quelque peu des conclusions auxquelles il était parvenu à la fin des années 1920, lorsqu'il soutenait que le régime fasciste ne faisait qu'appliquer la politique voulue, partout, par la grande bourgeoisie. Cette « énorme machine autarcique » ne pouvait fonctionner qu'au prix d'une terrible pression sur les travailleurs, réduits à la misère : pour satisfaire sa volonté de puissance, le fascisme ramenait « l'économie italienne aux formes les plus primitives de la violence capitaliste »[1310]. En se lançant à la conquête de l'Ethiopie en octobre 1935, il révéla

[1305] *Id.*, « Imperialismo capitalista ed autarchia », in *Ibid.*, 23 février 1935. Souligné dans le texte.
[1306] *Id.*, « Autarchia, guerra e agricoltura », in *Ibid.*, 2 mars 1935.
[1307] A. TASCA, « Pagine inedite », *art. cit.*, p. 322 ; *Id.*, « Postface », in *Naissance du fascisme, op. cit.*, p. 417. Souligné dans le texte. A. Tasca acheva de rédiger ce texte en mai 1949.
[1308] *Id.*, *Naissance du fascisme, op. cit.*, p. 358. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « Le fascisme, les masses et l'Etat », *art. cit.*, p. 247.
[1309] A. LEROUX [A. TASCA], « Pour la paix et pour la liberté », in *Agir pour la paix, pour le socialisme*, 1er mai 1939. Cf. aussi A. TASCA, *Naissance du fascisme, op. cit.*, p. 358.
[1310] A. TASCA, « L'economia di guerra del fascismo », in *Nuovo Avanti*, 1er février 1936.

sa nature guerrière. Confiant, comme beaucoup d'antifascistes, dans une défaite du régime et dans sa chute prochaine, Angelo Tasca crut d'abord que l'armée italienne, mal équipée, s'enliserait sur les plateaux éthiopiens : « il est plus que probable que si De Bono n'est pas arrivé à Addis-Abeba pour Noël 1935, Badoglio n'y arrivera pas pour Noël 1936 »[1311], annonça-t-il, optimiste, en janvier 1936. Mais, avant même le déclenchement de la guerre, il discerna les dangers des projets fascistes en Afrique. En s'en prenant à un pays membre de la Société des nations, Mussolini portait atteinte à l'organisation internationale dans son ensemble, au principe de la sécurité collective qui la fondait et, à travers eux, à l'équilibre précaire trouvé tant bien que mal en Europe. Les socialistes italiens combattaient donc « la guerre mussolinienne non comme une simple guerre coloniale, mais surtout parce que […] virtuellement dirigée, plus que contre le Négus, contre l'Europe et la SDN »[1312]. La politique coloniale du fascisme ne se comprenait pas hors du cadre de sa politique extérieure. Elle n'était que l'expression de sa « volonté de puissance »[1313] qui, seule, le guidait dans son jeu sur la scène internationale. Contrairement à ce que beaucoup avaient d'abord pu penser,

> « Pour Mussolini l'Ethiopie n'était pas un aboutissement, mais un point de départ, *une base*. […] un seul et même mouvement entraîne la politique mussolinienne de l'Ethiopie en Espagne, et de l'Espagne aux "revendications naturelles" contre la France. »[1314]

En révélant la fragilité de la sécurité collective, le conflit italo-éthiopien enclencha le cycle de la guerre : rétrospectivement, l'année 1935 apparut à Angelo Tasca « cruciale »[1315] pour l'évolution du monde. Une brèche avait été ouverte. L'Allemagne nazie devint plus audacieuse après la faible réaction des pays démocratiques et l'échec des sanctions à l'encontre de l'Italie. L'alliance des deux pays fascistes fut soudée par cette guerre, tandis que le front de l'Angleterre et de la France se disloqua. Dès lors, l'Europe s'enfonça, peu à peu, dans le cauchemar de la guerre.

[1311] *Id.*, « Gli eventi militari », in *Ibid.*, 25 janvier 1936.
[1312] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 15 août 1935, Arch. P. Nenni.
[1313] A. LEROUX [A. TASCA], « La politique coloniale de l'Italie fasciste », in *Méditerranée-Afrique du Nord*, n°1, janvier 1939, p. 1-2.
[1314] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 643 (exposé sur « L'Axe et l'Italie » fait à l'Association des étudiants pour la défense de la liberté, 6 février 1939). Souligné dans le texte.
[1315] *Ibid.*, p. 642 ; cf. aussi AT, cahier n°34 : [1937-1938], p. 145-146 (conférence « La politique extérieure de la France depuis l'armistice jusqu'à nos jours » donnée à Pontigny le 18 avril 1938).

5.2.2. Unité d'action et Front populaire

Le sentiment d'une aggravation du danger fasciste poussa le mouvement ouvrier sur la voie de l'union. La SFIO et le Parti communiste français entreprirent de premières démarches unitaires après les événements du 6 février 1934 : entre hésitations et méfiances, la « réorientation »[1316] de l'IC leur permit de conclure le 27 juillet 1934 un pacte d'unité d'action. Il n'était plus question d'un front unique « à la base », mais d'un accord entre les directions des deux partis, décidés à lutter de concert contre le fascisme, les préparatifs de guerre et le gouvernement par décrets-lois. Les communistes se rallièrent ainsi à la défense des institutions démocratiques. Peu après leurs camarades français, les communistes italiens firent un pas vers les socialistes. Le 17 août 1934, le PCd'I et le PSI signèrent à leur tour un pacte d'« unité d'action prolétarienne contre le fascisme et contre la guerre ». Ils coordonneraient leur action contre la menace de guerre, en faveur des prisonniers et victimes du fascisme, pour la défense et l'amélioration des conditions de vie des travailleurs, leur libre organisation et les « libertés populaires ». Ils gardaient cependant « leur pleine et entière autonomie fonctionnelle et doctrinale ». Des « divergences fondamentales de doctrine, de méthode, de tactique »[1317] et des incertitudes sur la sincérité du changement d'attitude du PCd'I empêchaient encore un accord politique plus profond. Mais la direction du PSI considérait cette entente comme un premier pas vers la fusion « organique » des deux partis et se promettait de « travailler avec franchise à l'élimination des obstacles et des équivoques [de] dix années de scission et de luttes fratricides »[1318]. Attribuant au pacte signé avec le PSI une valeur plus immédiate, les communistes ne semblaient pas, pour leur part, aussi empressés d'arriver à la fusion. Ainsi, « la coopération naissait sous le signe du malentendu »[1319] et la méfiance persista parmi les socialistes : le souvenir du front unique à la base, qui visait à soustraire aux partis socialistes leurs militants, de la politique du « social-

[1316] S. WOLIKOW, *Le Front populaire en France*, Bruxelles, Complexe, 1996, p. 73. Sur les discussions dans le socialisme international autour de l'unité d'action, cf. notamment M. DREYFUS, *L'Europe des socialistes*, *op. cit.*, p. 140-157 ; M. MANCINI, « L'IOS e la questione del fronte unico negli anni Trenta », in E. COLLOTTI, *Annali* 1983-1984, *op. cit.*, p. 177-198 ; L. RAPONE, *La socialdemocrazia europea tra le due guerre. D'all'organizzazione della pace alla resistenza al fascismo (1923-1936)*, Rome, Carocci, 1999, p. 233-264 et 313-333, et dans la SFIO, cf. D. BIDUSSA, « Il Partito socialista e l'unità d'azione in Francia », in *Rivista di storia contemporanea*, avril 1980, p. 236-258.
[1317] « L'unità d'azione proletaria contro il fascismo e contro la guerra », in *Nuovo Avanti*, 25 août 1934.
[1318] « I limiti dell'accordo », in *Ibid.*, 25 août 1934. Cf. aussi « Un'inizio », in *Ibid.*.
[1319] S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 230.

fascisme », que l'IC n'avait pas encore abandonnée officiellement, des rudes polémiques des années précédentes, restait vivace.

Angelo Tasca ne se fit guère d'illusions sur les intentions communistes : l'unité d'action n'était pour eux qu'une manière différente d'arriver à un objectif inchangé, l'éviction d'un concurrent jugé gênant. Pour autant, les socialistes ne pouvaient dédaigner une proposition ouvrant la voie à la réunification politique de la classe ouvrière, à laquelle il appelait depuis des années[1320]. Mais, pour « sauvegarder ce qu'il y [avait] de sain dans le mouvement d'unité », les socialistes devaient déjouer la « manœuvre » communiste. Il insista sur la nécessité de donner à l'accord entre le PCd'I et le PSI un caractère politique plus prononcé. Il le concevait comme une préparation de la classe ouvrière à une union plus profonde, un palier vers un objectif plus élevé, non seulement comme un moyen tactique de la lutte antifasciste. Le « front unique » comptait moins que « *la politique du front unique* »[1321], l'impulsion qu'elle pouvait donner à l'unité prolétarienne ; à lui seul, il pouvait sinon aussi bien rester stérile. Sur ce point, il paraissait rejoindre la direction du Parti ; mais alors que, selon lui, Pietro Nenni se préoccupait surtout des rapports organisationnels entre les partis, lui percevait la question sous l'angle très différent de la préparation pratique et idéale de la classe ouvrière. Il s'irritait déjà de la manière quelque peu désinvolte et hâtive dont les instances dirigeantes du PSI avaient traité une question si importante et espérait pouvoir contenir l'emportement de Nenni, qui lui paraissait prêt à toutes les concessions[1322]. Il regretta qu'on eût gommé toute référence aux libertés démocratiques, pour préférer l'expression « libertés populaires » : non qu'il eût fallu s'y limiter, mais elles conditionnaient l'accession à une liberté plus complète. De plus, pour Angelo Tasca, les socialistes ne devaient pas se contenter de construire une alliance avec les communistes.

Ainsi que le souligne Sergio Soave[1323], l'unité d'action fut amorcée au moment même où Angelo Tasca tenta de rouvrir le dialogue avec la frange socialiste de GL, en assurant Emilio Lussu de la proximité de leurs positions. Conscient que les forces morales et

[1320] Il ne fut aucunement « *forcé* d'admettre que l'unité d'action était la seule manière de grossir la base des partis prolétariens et de donner un nouvel élan à l'antifascisme » (A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 92, nous soulignons) puisqu'il en était déjà convaincu. Cf. au contraire L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 87 et *Id.*, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 97. La police fasciste mentionna A. Tasca parmi les plus enthousiastes partisans de l'unité d'action (note d'information, 30 août 1934, ACS, Pol. Pol., Materia, b. 35, fasc. 4).
[1321] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 19 août 1934, Arch. P. Nenni. Souligné dans le texte.
[1322] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 28 septembre 1934, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 103.
[1323] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 317-318.

matérielles du Parti socialiste étaient limitées et que ce parti ne pourrait, à lui seul, libérer l'Italie du fascisme, il était persuadé que « *sans l'assimilation de certaines couches communistes et des éléments sincèrement socialistes de Giustizia e Libertà […] le parti de la révolution italienne ne [pourrait] pas se former* »[1324]. Quant à eux, les maximalistes avaient décliné les propositions de fusion du PSI. Mais Angelo Tasca ne désespéra pas de renouer le contact. Au printemps 1935, il pressa Pietro Nenni de se tourner à nouveau vers ceux qui, parmi eux, se montraient disposés à l'entente, avec le souhait que « l'axe de l'activité politique et organisationnelle du Parti »[1325] se déplacerait vers l'action pour « l'unité socialiste ». Comme l'unité d'action, celle-ci devait marquer une étape indispensable vers une fusion encore impossible[1326].

En France cependant, l'unité d'action entre socialistes et communistes avait devant elle des « perspectives vastes et immédiates »[1327]. En juillet 1935, le PC français, la SFIO et le parti radical formèrent le Rassemblement populaire, qui se dota d'un programme électoral commun, « volontairement limité aux mesures immédiatement applicables »[1328]. Les élections législatives en mai 1936 portèrent les socialistes et les radicaux au gouvernement du pays, avec l'appui, sans participation, des communistes. Angelo Tasca put ainsi voir se concrétiser une possibilité envisagée et souhaitée depuis plusieurs années : le socialisme semblait bel et bien « à l'ordre du jour ». Au lendemain de la victoire, dans la continuité de ses positions antérieures, il repoussa l'hypothèse d'une « simple participation dans un gouvernement à majorité radicale », qui n'aurait pas reflété l'éclatante victoire des forces ouvrières, et approuva Léon Blum lorsqu'il réclama pour les socialistes la direction du gouvernement. Il insista auprès de lui pour qu'il accueillît cette opportunité comme « la possibilité de tenter une expérience de grande envergure ». Beaucoup d'optimisme perce dans ses écrits des premiers jours du gouvernement de Front populaire. Léon Blum lui parut à la hauteur de la tâche qui lui était confiée : il trouvait en lui « d'indiscutables qualités de chef » et garda de leur entrevue, peu après le résultat des élections, une « impression […] excellente »[1329].

[1324] A. Tasca à E. Lussu, Paris, 2 août 1934, *cit.*, p. 101. Souligné dans le texte. Cf. L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 96.
[1325] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 8 mars 1935, *cit.*, p. 125. Cf. aussi A. Tasca à P. Nenni, [s. l.], [s. d.], Arch. P. Nenni.
[1326] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 31 mai 1935, AT, Corrisp., fasc. 283 et Arch. P. Nenni.
[1327] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 605 (discours au III[e] Congrès du PSI à Paris, 27 juin 1937).
[1328] Cité in S. WOLIKOW, *Le Front populaire*, *op. cit.*, p. 116.
[1329] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 580 (9 mai 1936).

Quelques jours plus tard, Angelo Tasca salua « avec une joie profonde » les grèves des travailleurs français. Leur caractère spontané ne faisait pour lui aucun doute ; elles ne dissimulaient aucune manœuvre communiste. Elles n'étaient que « la conséquence directe et prévisible de la victoire politique du Front populaire français », qui, en éveillant d'immenses espoirs chez les travailleurs, leur avait redonné un esprit offensif : « la même impulsion » les avait poussés à rejoindre le Front populaire et à se rebeller contre « leurs exploiteurs ». Ils attendaient maintenant que l'avènement au pouvoir des forces de gauche se répercutât dans le domaine de la production : leurs revendications étaient économiques et ils n'avaient envisagé à aucun moment de renverser l'ordre existant. Il n'y avait donc « pas eu utilisation d'un mouvement économique à des fins politiques, mais utilisation d'une situation politique à des fins économiques ». Ces grèves n'en présentaient pas moins un intérêt politique. « Dans la lutte, un problème de pouvoir [s'était] présenté » qui s'incorporerait « définitivement à la conscience de classe ». Loin de déstabiliser le nouveau gouvernement, que selon Angelo Tasca il n'avait du reste pas surpris, ce mouvement pouvait lui donner de l'élan. En désarmant bien des résistances, il avait ouvert la voie des réformes sociales. Il avait permis au gouvernement de Léon Blum d'établir immédiatement un contact avec les masses, ce qui devait faire « sa grande force »[1330]. Sa capacité à garder « une liaison étroite et confiante avec les masses populaires » serait en effet aux yeux d'Angelo Tasca un élément décisif – au moins aussi important que les solutions qu'il apporterait aux problèmes qui lui seraient posés – de son succès à la direction du pays. Il fallait associer les masses aux actes et aux réformes du Front populaire, de manière à ce qu'elles « sentent l'œuvre gouvernementale comme leur propre création et […] presque comme leur propre créature »[1331]. Seulement ainsi, elle pourrait laisser une empreinte réelle et durable. Nous avons déjà rencontré cette idée chez Angelo Tasca dans les années précédentes. De même, ses recherches pour *Naissance du fascisme*, qu'il acheva de rédiger au début du gouvernement de Front populaire – nous y reviendrons[1332] –, le portèrent à la conclusion que « l'action antifasciste [plaçait] […] au premier plan le problème d'une liaison constante et efficace avec les masses populaires, avec la grande majorité du pays ». Elle mettait aux prises trois acteurs, le « *front antifasciste* », le « *bloc fasciste* » et « *l'Etat* »[1333]. L'expérience italienne des années 1918-1922 avait montré

[1330] A. TASCA, « Azione di classe e problemi di governo negli scioperi francesi », in *Nuovo Avanti*, 27 juin 1936.
[1331] AT, cahier n°30 : [1935-1937], p. 93-94 (conversation avec C. Spinasse et M. Paz, 29 mai 1936). Cf. aussi A. TASCA, « Azione di classe e problemi di governo », *art. cit.*.
[1332] Cf. p. 315-327.
[1333] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 354-355. Souligné dans le texte. A. Tasca annonçait à A. Caffi son intention de rédiger au début de septembre 1936 les pages d'où est extrait ce passage : les chapitres

combien il était illusoire et dangereux de lancer la classe ouvrière dans une lutte simultanée contre le fascisme et l'Etat ; pour isoler et défaire le fascisme, elle devait s'efforcer de réaliser la liaison entre un Etat démocratique et les masses.

Du reste, conformément aux objectifs du Front populaire, Léon Blum ne se proposait que d'« occuper » le pouvoir, pour éviter la collusion du fascisme et de l'Etat et protéger les libertés existantes. Il n'était pas pour lui question de le « conquérir » pour détruire l'ordre existant, ni même de l'« exercer » pour hâter le cours de la révolution[1334]. Les réalisations de son gouvernement n'excèderaient pas les limites du programme pour lequel un mandat lui avait été confié. Angelo Tasca trouvait à ce raisonnement « quelque chose de spécieux » qui empêchait de saisir le « problème politique réel ». En se cramponnant aux objectifs du Rassemblement populaire, le gouvernement risquait de négliger l'essentiel, la vie réelle, dans ce qu'elle offrait de complexe et d'imprévu. Etabli dans un contexte précis, le programme pouvait se trouver débordé par le flot précipité des événements : il fallait savoir les suivre et s'arracher à un texte dépassé. « Gouverner c'est aujourd'hui entrer dans le royaume de l'inattendu, de l'invention, et de l'aventure »[1335], notait-il, et il fallait s'y tenir prêt. Dès l'automne 1936, plusieurs mois avant la « pause », Tasca constata que « la formule gouvernementale du Front populaire était épuisée ». Tout à son programme, la coalition n'avait pas su réellement gouverner : elle ne s'était pas affaiblie pour n'avoir pas assez réalisé, mais plutôt pour avoir appliqué trop strictement son programme. Un gouvernement de Front populaire n'avait du reste jamais réellement existé. Le Front populaire avait été un « état d'esprit, une force réelle dans le pays » ; mais il n'avait pu se traduire en une « formule de gouvernement »[1336]. Il avait manqué pour cela une « solidarité totale des trois partis », capables de se retrouver autour d'un programme pour mener campagne, mais non de partager les responsabilités du gouvernement[1337]. Angelo Tasca avait pressenti immédiatement le danger du refus des communistes de participer au cabinet de Léon Blum. Leur promesse d'un appui loyal n'y changeait rien ; pour lui, il ne s'agissait « pas de "loyauté", mais de

---

précédents, c'est-à-dire la quasi-totalité du livre, étaient déjà écrits à ce moment (A. Tasca à A. Caffi, Paris, 28 août 1936, AT, Corrisp., fasc. 66).

[1334] A. BERGOUNIOUX, « L'évolution doctrinale du socialisme français dans l'entre-deux-guerres », *art. cit.*, p. 1164-1166 ; S. WOLIKOW, *Le Front populaire*, *op. cit.*, p. 173 ; D. BORNE, H. DUBIEF, *La crise des années 30. 1929-1938*, Paris, Editions du Seuil, 1989, p. 147-148 ; I. GREILSAMMER, *Blum*, *op. cit.*, p. 276-277.

[1335] AT, cahier n°31 : [1935-1936], p. 298-299. Cf. aussi A. TASCA, « Azione di classe e problemi di governo », *art. cit.*. A. Tasca avait déjà critiqué la distinction de L. Blum en 1933, à l'occasion de la crise néo-socialiste (A. ROSSI [A. TASCA], « Le problème du pouvoir au Congrès Socialiste », *art. cit.*).

[1336] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 632-633 (fin avril ou début mai 1938).

[1337] *Ibid.*, p. 662.

coresponsabilité politique ». En refusant de s'associer aux décisions du gouvernement, ils paraissaient vouloir « cumuler les avantages du gouvernement et ceux de l'opposition »[1338]. Un lien aussi ténu menaçait de se rompre à la première difficulté et leur attitude mettait en péril l'équilibre et la solidité du Front populaire.

C'est ce qui lui parut se produire lorsque Léon Blum décida, au début du mois d'août 1936, de ne pas porter officiellement secours au gouvernement légal d'Espagne, menacé par la tentative de soulèvement militaire de Franco. Le Front populaire se fissura : tandis que la SFIO se divisait, le PCF se mobilisa pour une aide active aux Républicains espagnols. Aux yeux d'Angelo Tasca, la position commode des communistes leur permit de se désolidariser d'un gouvernement dont ils auraient dû partager les responsabilités. Leur « pression sur le gouvernement, et en particulier sur les éléments socialistes, [aurait dû] garder le caractère d'une collaboration »[1339], expliqua-t-il en décembre 1936 à Pietro Nenni, en Espagne au nom de l'Internationale ouvrière et socialiste (IOS). Les communistes savaient pourtant que l'intervention n'aurait pu être décidée qu'au prix d'une rupture avec les radicaux : le Rassemblement populaire n'y aurait pas survécu et la situation intérieure française se serait aggravée, peut-être jusqu'à la « guerre civile »[1340]. Pas plus que les socialistes, les communistes ne voulaient en arriver là. L'unité d'action, qui aurait dû être le noyau du Front populaire, ne fut pas mise en œuvre et ils n'eurent à assumer ni une décision désagréable – la non-intervention – ni une initiative dangereuse – l'intervention officielle et ses conséquences probables.

Comment Angelo Tasca jugea-t-il la politique de non-intervention ? Tandis que la SFIO s'y rallia dans sa majorité, les socialistes italiens apportèrent après quelques hésitations un soutien direct à leurs camarades espagnols. Pris entre ces deux positions, Angelo Tasca ne se sentit vraisemblablement pas toujours « dans son élément »[1341] sur ce sujet. Face aux attaques communistes, il se défendit d'écrire différemment dans le *Populaire* et le *Nuovo Avanti*. De fait, s'il n'aborda pas d'abord de front le problème dans le journal des socialistes italiens, il n'y soutint pas une position contradictoire avec ses articles du *Populaire*. Il n'ignorait pas les contraintes imposées à la France par sa situation intérieure et internationale,

[1338] Cahier n°30, *cit.*, p. 91-92. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 633. Selon S. Wolikow, au contraire, le PCF se trouvait confronté au « risque de cumuler les inconvénients d'une attitude soucieuse d'éviter les dérapages sans bénéficier de l'image positive des réformes réalisées par le nouveau gouvernement » (S. WOLIKOW, *Le Front populaire*, *op. cit.*, p. 179).
[1339] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 21 décembre 1936, Arch. P. Nenni.
[1340] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 634.
[1341] Note d'information, Paris, 19 décembre 1936, ACS, Pol. Pol., Materia, b. 30, fasc. 1.

qui avaient rendu la décision de Léon Blum selon lui en partie inévitable. Mais à la fin de 1936 il déclara à Giuseppe Faravelli et à Pietro Nenni ne pas approuver « la passivité » des socialistes français[1342]. Sa position ne différait pas de celle du PSI, assurait-il. En réalité, comme l'observe Alceo Riosa, il se montra « particulièrement sensible »[1343] aux raisons invoquées par le gouvernement de Léon Blum pour justifier son attitude, sans pour autant l'approuver entièrement. Il se convainquit très tôt que, « limitée à l'Espagne et au peuple espagnol, la partie aurait été liquidée »[1344] rapidement. De la non-intervention, il désapprouva, plus que le principe lui-même, la manière unilatérale et relâchée dont elle était appliquée. Pleinement respectée par tous, elle pouvait rétablir en Espagne une situation dont, croyait-il, les forces républicaines avaient plus de chances de sortir vainqueurs. De plus, en redonnant au conflit son caractère de guerre civile, elle désamorcerait le péril d'une guerre internationale. Le retrait des combattants des Brigades internationales pouvait même être envisagé, si l'arrêt des nouvelles arrivées, formellement accepté par les pays fascistes au début 1937, se poursuivait par un retrait « immédiat et total »[1345] des formations militaires non espagnoles. La solution dépendait au moins autant de la fermeté des pays démocratiques, de leur capacité à « créer *un courant de volonté* décidé à empêcher toutes les manœuvres, en mettant l'adversaire dos au mur, en se battant pour une action destinée à transformer ses concessions formelles en engagements effectifs »[1346], que du bon vouloir de l'Allemagne et de l'Italie. L'intervention de ces pays en faveur des rebelles espagnols avait été, selon Angelo Tasca, un nouvel attentat contre le système de sécurité collective. Or, à une telle « continuité et cohérence de la politique des pays fascistes », les démocraties ne surent opposer qu'« hésitations et contradictions »[1347].

L'Espagne restait pourtant un « front » de la lutte ouvrière et antifasciste. La guerre civile remontait aux circonstances de la victoire du Front populaire en février 1936 et à ses premiers mois d'existence. Enivrées par leur triomphe, qui n'avait en réalité été que de

[1342] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 7 décembre 1936, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 211 ; cf. aussi A. Tasca à P. Nenni, Paris, 21 décembre 1936, *cit.*.
[1343] A. RIOSA, « Angelo Tasca da Monaco al patto germano-russo : per la rifondazione del socialismo », in *I socialisti e l'Europa*, Milan, F. Angeli (*Annali della Fondazione Giacomo Brodolini e della Fondazione di studi storici Filippo Turati*), 1989, p. 412.
[1344] A. LEROUX [A. TASCA], « Algésiras et Ceuta sont bombardés par la flotte gouvernementale », in *Le Populaire*, 8 août 1936.
[1345] *Id.*, « La politique franco-britannique et l'intervention en Espagne », in *Ibid.*, 25 décembre 1936.
[1346] A. TASCA, « Polemiche sulla questione del non-intervento in Spagna », in *Nuovo Avanti*, 23 janvier 1937. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. LEROUX [A. TASCA], « L'Allemagne et l'Italie ont répondu à la note franco-britannique », in *Le Populaire*, 8 janvier 1937 et *Id.*, « L'infiltration allemande au Maroc », in *Ibid.*, 10 janvier 1937.
[1347] Cahier n°30, *cit.*, p. 221 (notes pour un rapport de Nenni à l'IOS, 10-11 mars 1937).

justesse, et entraînées par « un courant d'optimisme excessif », les forces du Front populaire espagnol n'avaient pas vu la colère de la jeunesse de droite, que son dépit poussa vers le fascisme, ni cru au danger d'un coup d'Etat. L'attitude des socialistes avait aggravé selon Angelo Tasca cette situation déjà périlleuse : sous l'influence de la « gauche » de Largo Caballero, ils avaient refusé de participer au gouvernement, qui resta « dans les mains des hommes-fantômes de la gauche bourgeoise »[1348]. L'alliance des socialistes et des communistes, telle qu'elle advint en Espagne, fut pour Angelo Tasca en partie à l'origine de cette situation. A la différence de Pietro Nenni qui formula, surtout à l'encontre des anarchistes, « un jugement drastique et sévère »[1349], il redoutait « une fracture du Front populaire » et une rupture des rapports fragiles avec les anarchistes et les trotskistes. En Catalogne, les anarchistes conduisaient la lutte : « si cela [répondait] à la situation réelle » de cette région, on n'avait aucun droit de les en exclure. La guerre civile requérait « un déploiement formidable d'initiatives » ; toutes les énergies, « toutes les audaces qui garantissent un lien plus étroit avec le peuple » devaient être mobilisées « sans réserves, sans hésitations »[1350]. Il adopta une attitude semblable à l'égard du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste), en excluant d'abord d'un article qu'il consacra, à la fin de 1936, à son éviction du gouvernement catalan, ce qui était de nature à « exciter les passions qui doivent au contraire être contenues, bridées dans l'intérêt de la cause commune »[1351], puis en désapprouvant les attaques calomnieuses à son encontre. S'il fallait s'interdire toute démagogie et renoncer à aller au-delà, dans les transformations sociales, de ce qu'exigeait la conduite de la guerre, on ne pouvait se priver de la contribution des anarchistes ou du POUM. La victoire militaire restait en effet « la condition préliminaire, unique et décisive pour la création d'un nouvel ordre social en Espagne ». Mais seule une organisation sociale instaurant « l'atmosphère nécessaire d'enthousiasme, le sentiment qu'on [combattait] non seulement pour aujourd'hui, mais aussi pour demain » mobiliserait le peuple. L'élan révolutionnaire, « la force créatrice de la révolution »[1352] formaient un ressort indispensable de la lutte militaire contre la réaction fasciste. La conduite de la guerre et la révolution sociale relevaient ainsi pour Angelo Tasca d'« un problème unique et inséparable »[1353].

[1348] A. TASCA, « Il fronte spagnolo della lotta mondiale contro il fascismo », in *Nuovo Avanti*, 8 août 1936.
[1349] E. SANTARELLI, *Pietro Nenni*, Turin, UTET, 1988, p. 204.
[1350] A. TASCA, « Il fronte spagnolo », *art. cit.*.
[1351] *Id.*, « Il governo della Catalogna e le prospettive sociali della lotta in Spagna », in *Nuovo Avanti*, 26 décembre 1936. Cf. aussi A. LEROUX [A. TASCA], « L'offensive contre le POUM et la situation politique en Espagne », in *Le Populaire*, 27 juin 1937.
[1352] A. TASCA, « Il governo della Catalogna », *art. cit.*.
[1353] « Una conferenza di Tasca sulla situazione spagnuola », in *Nuovo Avanti*, 5 juin 1937.

Les événements d'Espagne lui fournirent « un exemple typique des résultats désastreux »[1354] d'une politique d'unité d'action mal conçue. Dans les années qui suivirent la signature du pacte entre le PCd'I et le PSI, il fut parfois chargé de rédiger des documents rappelant aux communistes la ferme résolution des socialistes italiens de « sauver et renforcer l'unité d'action »[1355]. Il insista auprès de Nenni pour que le PSI ne renonçât pas à critiquer publiquement « certaines positions *politiques* des communistes », ni à fixer « les limites *politiques* » de l'unité d'action[1356]. En confrontant les communistes à leurs contradictions, on les rendrait pour l'avenir « prisonniers de leurs positions actuelles »[1357] et ils se trouveraient engagés de manière irréversible dans un processus unitaire plus profond. Angelo Tasca rejoignit sur ce point Giuseppe Faravelli, farouche défenseur de l'« autonomie politique » de son parti, indispensable selon lui à « la mise en marche de l'*unité organique* des deux partis »[1358]. Les rapports difficiles avec le PCd'I incitèrent toutefois Angelo Tasca, d'abord réticent à aggraver le conflit avec le parti allié et à entrer en opposition avec Pietro Nenni, et enclin à se poser « plus comme homme d'idées que d'action, plus [en] conseiller politique [qu'en] premier acteur »[1359], à critiquer plus franchement la conception de l'unité d'action de la Direction de son parti. Lors du III^{e} Congrès du PSI en exil, en juin 1937, il fixa les principaux jalons de sa position jusqu'à la fin de 1938.

Un peu partout dans le monde, le fascisme imposait à la classe ouvrière de « conduire la lutte pour la démocratie »[1360]. Bien qu'Angelo Tasca en fît « une exigence de principe, et donc permanente » du socialisme, il refusait de dissocier « les libertés politiques et leurs développements sociaux », « la lutte pour la liberté de la lutte qui doit donner à cette liberté des garanties et un contenu concret ». En se donnant ainsi pour objectif la « synthèse du socialisme et de la liberté »[1361], le PSI venait à occuper une place privilégiée dans toute alliance antifasciste, dont il formait le pivot, « comme doctrine et comme mouvement ». Il ne pouvait sacrifier ni l'une ni l'autre ; il était de son devoir de veiller à ce que « les principes et la pratique du socialisme démocratique soient entièrement sauvegardés » dans l'unité

[1354] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 618.
[1355] La direction du PSI au bureau politique du PCd'I, Paris, 14 janvier 1936, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 162.
[1356] A. Tasca à P. Nenni, [s. l.], [s. d.], Arch. P. Nenni. Souligné dans le texte.
[1357] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 20 mai 1935, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 136 ; cf. aussi A. Tasca à P. Nenni, Paris, 31 mai 1935, *cit.*.
[1358] Joseph [G. Faravelli] à un courrier pour l'Italie, Lugano, 1er mai 1935, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano, op. cit.*, p. 131-132. Souligné dans le texte. Cf. aussi Joseph [G. Faravelli] à A. Tasca, Lugano, 20 novembre 1936, in *Ibid.*, p. 205-206.
[1359] L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 97. Cf. aussi p. 100.
[1360] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 603 ; cf. aussi A. TASCA, « Appunti per la discussione », *art. cit.*.
[1361] A. TASCA, « Appunti per la discussione », *art. cit.*.

d'action. Telle était la « boussole »[1362] qui orienterait le plus sûrement le PSI dans ses discussions avec des alliés communistes plutôt retors. L'autonomie du mouvement socialiste était « *la condition de la victoire sur le fascisme* »[1363] et il ne pouvait faire bon marché des principes directeurs de son action, contrairement aux communistes qui les réduisaient à de simples expédients tactiques. Pietro Nenni semblait faire preuve, comme eux, d'une certaine « indifférence idéologique »[1364] ; il n'avait pas toujours su défendre le PSI contre les attaques communistes. De plus, selon Angelo Tasca, le changement de tactique des communistes n'avait pas été accompagné d'une évolution doctrinale et cela restait l'un des principaux obstacles au développement de l'unité d'action. Avec l'espoir de lier davantage le PCd'I et de le contraindre à tirer les conséquences de son évolution pratique, il proposa de conclure un nouveau pacte, « étendu à tous les points sur lesquels l'accord avec les communistes [pouvait] être atteint, et qui [impliquât] l'engagement réciproque à examiner préventivement tous les problèmes et toutes les initiatives qui [pouvaient] postuler une action commune »[1365] ; Pietro Nenni le voulait aussi[1366]. Angelo Tasca ne mettait donc pas en question la politique d'unité d'action en elle-même. Mais, convaincu que l'on trouverait « dans l'unité organique tout ce qu'[on aurait] mis dans l'unité d'action », il était porté à envisager le contenu de cette dernière avec « beaucoup plus de circonspection et de vigilance »[1367] que le secrétaire politique du PSI, que la conviction d'une « inépuisable distinction entre les deux courants historiques du mouvement ouvrier »[1368] empêchait de croire à une fusion de toute façon encore lointaine : c'est que, pour Angelo Tasca, la mise était plus décisive. Pour Nenni, suggérait-il, l'existence même d'une alliance entre le PSI et le PCd'I semblait importer plus que son contenu politique. Il fallait au contraire se garder de tomber dans une mystique de l'unité d'action. Elle n'était qu'un moyen, qu'on n'adoptait que « *dans la mesure où il [servait]* »[1369], non pour lui-même. Elle n'était pas du reste la seule alliance possible pour les socialistes.

A côté de l'unité d'action, Angelo Tasca défendit en effet à nouveau l'idée d'une « unité socialiste »[1370] plus large. Il ne pensait pas, comme, jugeait-il, Nenni, à un rapprochement « mécanique, de personnes ou de groupes »[1371] s'agrégeant au Parti socialiste,

[1362] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 617-618.
[1363] *Ibid.*, p. 607. Souligné dans le texte.
[1364] *Ibid.*, p. 613. Cf. aussi p. 615 et 617.
[1365] A. TASCA, « Appunti per la discussione », *art. cit.*.
[1366] S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 315.
[1367] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 617.
[1368] L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 67.
[1369] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 604. Souligné dans le texte.
[1370] A. TASCA, « Appunti per la discussione », *art. cit.*.
[1371] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 617.

mais à une nouvelle formation, où les différents partis s'amalgameraient. A l'issue du Congrès de 1937, il fit partie de la délégation chargée des discussions avec GL pour l'unité socialiste, sans que celle-ci pût aboutir. Sa conception différait notablement de celle d'Emilio Lussu par exemple, l'un des membres de GL les plus désireux de nouer des liens avec le mouvement ouvrier. Tandis que celui-ci songeait à l'« absorption par GL de ce qui [demeurait] vital dans les structures socialistes traditionnelles » pour affirmer « le caractère éminemment prolétarien du mouvement antifasciste »[1372], Angelo Tasca voyait dans l'entente avec GL un moyen pour le socialisme de franchir les frontières de la classe ouvrière. Depuis longtemps, il souhaitait la formation d'« un unique front [des] catégories sociales qui [pouvaient] être conduites à lutter contre le fascisme, contre le grand capital et contre la guerre », pourvu qu'il se construisît autour de l'axe socialiste. Cette stratégie d'alliance, qui traduisait son attention à la place des classes moyennes et accompagnait son évolution vers une conception a-classiste du socialisme – nous allons le voir –, se différenciait aussi de celle de la majorité du PSI et plus encore du Centre socialiste intérieur, davantage centrée sur les liens entre les partis ouvriers[1373].

Il refusa pourtant d'abord l'adhésion du PSI à l'Union populaire italienne (UPI) – fondée en mars 1937, elle était ouverte aux autres organisations antifascistes, mais contrôlée par le PCd'I –, tant qu'elle se caractériserait par un trop « grand confusionnisme programmatique et […] une totale subordination à un seul Parti »[1374]. Il souhaitait la formation d'« un vrai organisme unitaire de masse de tout l'antifascisme italien »[1375], fondé sur un « accord loyal […], sur la base d'un programme commun d'action et dirigé par les délégués des organisations adhérentes »[1376]. Il se rallia pourtant à l'ordre du jour par lequel le III^{e} Congrès du PSI accepta le principe d'une participation à l'UPI, à la condition de certaines « garanties politiques et organisationnelles »[1377]. De même, il n'alla pas jusqu'à présenter une motion propre. La motion finale adoptée par le congrès reprit plusieurs de ses idées, parfois

[1372] L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 243-244.
[1373] S. COLARIZI, *Classe operaia e ceti medi*, *op. cit.*, p. 89-96, 103-124 ; l'auteur fait en particulier une intéressante analyse de la position d'A. Tasca (dont nous aborderons différents points dans un cadre un peu différent), p. 109-118.
[1374] A. TASCA, « Appunti per la discussione », *art. cit.*. Sur l'UPI, cf. E. VIAL, « L'Unione popolare italiana (UPI), 1937-1940. Une organisation de masse communiste en exil », in *La Trace*, mai 1999, p. 11-14 et *L'Union populaire italienne 1937-1940. Une organisation de masse du Parti communiste italien en exil*, Rome, Ecole française de Rome, 2007, 461 p. (notamment p. 43-49) ; G. ARFE, « La politica del gruppo dirigente socialista nell'esilio », in *L'emigrazione socialista nella lotta contro il fascismo (1926-1939)*, Florence, Sansoni, 1982, p. 30 ; S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 311-312.
[1375] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 8 avril 1938, Arch. P. Nenni.
[1376] A. TASCA, « Appunti per la discussione », *art. cit.*.
[1377] « Il voto sull'Unione popolare », in *Nuovo Avanti*, 10 juillet 1937. Cf. E. VIAL, « L'UPI », *art. cit.*, p. 26-27.

même mot pour mot, en particulier pour l'action internationale contre le fascisme – nous y reviendrons –, la formation d'un front antifasciste et l'unité d'action[1378]. A la fin juillet 1937, un nouveau pacte fut conclu avec le PCd'I, engageant davantage que le précédent les deux parties. Avec l'adhésion du PSI à l'UPI peu après, « l'unité d'action [cessa] d'être seulement un rapport entre des instances autonomes et distinctes des deux partis, et pour la première fois les militants du PSI et du PCI se [trouvèrent] à agir, côte à côte, au sein d'un même organisme »[1379].

[1378] « La mozione del 3° congresso », in *Nuovo Avanti*, 17 juillet 1937.
[1379] L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 75.

6. Révision (1936-1940)

Angelo Tasca s'engagea en 1935-1940 dans une révision intellectuelle radicale, qui atteignit, selon David Bidussa, les bases mêmes de la pensée socialiste[1380]. Nous verrons comment cette évolution personnelle l'amena à promouvoir des tentatives de renouvellement du socialisme à la fin de cette période. Elle ne se présenta pas toutefois comme une rupture brutale, mais comme une continuation de sa réflexion antérieure, poussée jusqu'à la remise en question de ce qui avait pu apparaître comme une synthèse un temps satisfaisante de différentes instances, du marxisme et de l'humanisme.

6.1. Bilan

6.1.1. Naissance du fascisme

Cette révision commença par un bilan de la défaite du mouvement ouvrier italien face au fascisme qu'Angelo Tasca dressa dans son ouvrage le plus marquant et sans doute aussi le plus beau, *Naissance du fascisme*. Il fallait laisser « aux nouvelles générations un témoignage accompli [de l']expérience »[1381] du socialisme italien, prenant la mesure de ses faiblesses et de ses erreurs, pour pouvoir commencer à préparer son renouveau. Cristallisant et approfondissant des idées antérieures, ce livre représente à la fois un aboutissement de sa réflexion sur l'avènement du fascisme et une étape dans une révision plus générale. Il reflète ainsi « la position politique et idéale de Tasca après la moitié des années trente »[1382]. Ce dernier entreprit cette recherche à la demande de la maison Gallimard, qui eut l'idée, peu après les événements du 6 février 1934, « d'appeler en confrontation histoire et actualité »[1383]

[1380] D. BIDUSSA, « Angelo Tasca e la crisi della cultura politica socialista », in *Studi storici*, janvier-mars 1992, p. 83, 97 et 99. D. Bidussa parle d'une remise en cause de toute la « culture politique », du « lexique » ou encore de tout le « *code* » de la pensée socialiste : ce vocabulaire indique la profondeur de la révision d'A. Tasca.
[1381] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 21 octobre 1938, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 140. Cf. D. BIDUSSA, « A. Tasca e la crisi della cultura politica socialista », *art. cit.*, p. 100.
[1382] L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 95.
[1383] L. MANDIN, J. DURET, G. PERREUX, A. CREMIEUX, L. DESCAVES, V. SERGE, A. ROSSI, R. LAURET, J. CASSOU, *Histoire des révolutions. De Cromwell à Franco*, Paris, Gallimard, 1938, p. 1.

dans « un ouvrage décrivant la façon *dont ont été préparées et déclenchées* les révolutions importantes des temps modernes »[1384]. Ce livre collectif sur l'*Histoire des révolutions de Cromwell à Franco* ne parut qu'en 1938, avec un chapitre d'A. Rossi, abrégé et remanié par Andrea Caffi, sur la marche sur Rome. Mais, destiné à ne couvrir d'abord que quelques pages, le projet avait grandi au fil des mois et des recherches, qui s'étaient révélées d'une « ampleur » et d'une « richesse » inattendues, jusqu'à devenir un livre. *Naissance du fascisme* – le titre fut proposé par Brice Parain, secrétaire de Gaston Gallimard et ami d'Angelo Tasca – fut mis en vente en mars de la même année, mais était déjà presqu'achevé à l'été 1936[1385].

Puisant dans les journaux qu'il put trouver en France, les témoignages et les analyses des émigrés italiens, de Pietro Nenni, Carlo Rosselli, Bruno Buozzi, Nullo Baldini, Ignazio Silone à l'ancien président du conseil Francesco Saverio Nitti ou Alceste De Ambris[1386], Angelo Tasca rétablit patiemment les faits des années 1918-1922 et recomposa le drame qui s'était alors joué. En refaisant ainsi pas à pas le chemin de l'arrivée au pouvoir du fascisme, il vit les fautes du mouvement ouvrier : cela forma la trame de son livre[1387]. Cet ouvrage obéit à un objectif politique : dès 1935, Angelo Tasca avait expliqué à Camillo Berneri vouloir « travailler sur [son] sujet avec le scrupule et les précautions propres à un historien impartial, mais [que] dans [son] "objectivité" [entreraient] certainement aussi [ses] préoccupations politiques »[1388]. La recherche historique ne se distinguait pas dans son esprit de son militantisme socialiste : pour lui, « étudier » faisait partie de la lutte et un travail intellectuel sans autre but que lui-même n'avait guère de valeur[1389]. Son désir était de susciter une « discussion utile dans l'émigration italienne »[1390], en la mettant face à ses erreurs et en lui rappelant – comme, parmi elle, certains l'avaient déjà compris – qu'il était de son devoir d'« assumer, définir et proclamer cette responsabilité et [de] ne pas tromper soi-même ni les autres à cet égard » : ce livre devait d'abord aider à « comprendre et [à] réparer » les erreurs

[1384] G. Gallimard à A. Rossi [A. Tasca], Paris, 22 février 1934, AT, Corrisp., fasc. 154. Souligné dans le texte.
[1385] A. Tasca à B. Parain, Paris, 3 juillet 1936 et 8 décembre 1937, AT, Corrisp., fasc. 298 ; A. Tasca à A. Caffi, Paris, 28 août 1936, in AT, Corrisp., fasc. 66 ; J. Festy à A. Rossi [A. Tasca], Paris, 26 mars 1938, AT, Corrisp., fasc. 154.
[1386] A. Tasca à I. Silone, Paris, 20 avril 1934, in D. BIDUSSA, « Dialogato per un rinnovamento socialista », *art. cit.*, p. 649 ; A. Tasca à P. Nenni, Paris, 27 janvier 1936, Arch. P. Nenni ; A. TASCA, *Interviste sul fascismo*, Milan, Feltrinelli (Fondazione G. Feltrinelli), 89 p. (document disponible en ligne).
[1387] S. SOAVE, « Prefazione », in A. TASCA, *Nascita e avvento del fascismo*, Florence, La Nuova Italia, 1995, p. VIII-IX.
[1388] A. Tasca à C. Berneri, Paris, 5 mars 1935, in C. BERNERI, *Epistolario inedito. I*, Pistoia, Archivio Famiglia Berneri, 1980, p. 141.
[1389] Cahier n°4, *cit.*, p. 50 (janvier 1929). A. Tasca s'exprima ainsi après une rencontre avec E. Varga.
[1390] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 21 octobre 1938, *cit.*, p. 140.

du passé, pour éviter de les reproduire[1391]. Il prenait la signification de l'« expiation » d'un drame dont l'auteur avait été acteur : projeter une « clarté cruelle », faire affleurer à la conscience de l'émigration la responsabilité qu'elle portait dans sa propre défaite, aussi pénible et parfois même injuste cela fût-il, était nécessaire pour « transformer [cette] souffrance en message »[1392]. Cet ouvrage devait contribuer à « éclairer » la conscience du mouvement ouvrier international, qui évoluait dans un environnement démocratique parfois encore fragile. L'expérience italienne ne pouvait pas être rapportée telle quelle à une réalité si différente, par exemple, que celle de la France ; elle pouvait néanmoins enrichir la réflexion du socialisme français sur lui-même. Grâce à son travail historique, Angelo Tasca espérait aussi contribuer à éveiller et former la conscience de classe du prolétariat français, alors engagé dans l'expérience du Front populaire :

> « La classe bourgeoise a des traditions et des positions établies. Le mouvement ouvrier et socialiste n'a pour lui que ses expériences. Il faut qu'il en tire autant de "capacité politique" que les autres classes dirigeantes en ont tirée de siècles de pouvoir. Il doit les penser à fond, après les avoir vécues, et arriver à les penser en les vivant. Pouvoir à tout moment s'en détacher un peu, même et surtout lorsque ces expériences le tiennent de plus près. » [1393]

Ainsi, expliqua encore Angelo Tasca, « l'analyse du passé ne [s'était] imposée à [son] esprit que comme un devoir de militant »[1394]. De son propre aveu, sa « conversion » à l'histoire était intervenue au début des années 1930[1395] : après son engouement pour l'économie, il s'était tourné vers elle pour comprendre la société contemporaine et en déduire des orientations pour l'avenir. Cette manière de relier le travail historique aux luttes politiques présentes fut peut-être influencée par l'approche de l'histoire de Gaetano Salvemini : Elisa Signori souligne du reste combien histoire et politique furent, pour ces deux hommes, complémentaires[1396]. Avant lui Antonio Labriola avait déjà écrit que « la connaissance du passé n'est utile et n'est intéressante, pratiquement, que dans la mesure où elle éclaire et oriente l'explication du présent »[1397]. Angelo Tasca semble avoir été sensible, dès sa jeunesse,

---

[1391] A. TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*, p. 25. Cf. aussi *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 334 et *Id.*, « Postface », in *Ibid.*, p. 375.
[1392] *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 334.
[1393] A. ROSSI [A. TASCA], « Traditions bourgeoises et expériences socialistes », in *Le Socialiste*, 15 juin 1938. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 662. Sur cet article et les rapports d'A. Tasca avec les paul-fauristes, cf. p. 370-372 du présent travail.
[1394] A. ROSSI [A. TASCA], « Traditions bourgeoises et expériences socialistes », *art. cit.*.
[1395] Cahier n°15, *cit.*, p. 157-158.
[1396] E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 13. Pour la conception de l'histoire de G. Salvemini, cf. E. APIH, « Salvemini storico », in E. SESTAN, *Atti del convegno su G. Salvemini*, *op. cit.*, p. 88-91.
[1397] A. LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, *op. cit.*, p. 95.

à la conception de l'histoire de ce dernier. Son invitation, au printemps 1921, à « remonter aux causes, à la genèse »[1398] de la révolution russe pour en faire l'histoire paraît devoir quelque chose au philosophe napolitain. Le fait qu'il ait choisi de s'intéresser à l'origine du fascisme révèle peut-être aussi cette influence : dans *Naissance du fascisme*, il voulut « enregistrer les causes d'une catastrophe dont les conséquences [avaient] été extrêmement graves et pour longtemps irréparables »[1399], convaincu qu'il était qu'il était impossible de la comprendre sans cela. Il entreprit de « décomposer d'abord les événements dans leurs facteurs, dans les interférences des choses et des hommes »[1400], de restituer l'enchaînement tragique des événements et des réactions ayant rendu possible le premier gouvernement Mussolini. Il lui était apparu que l'histoire était « avant tout *drame* et non explication : sans une reconstruction du premier, fidèle, vivante et complète, il n'est pas possible d'atteindre la seconde »[1401]. C'est dans cette conception de l'histoire que prenait son origine l'idée que « *définir le fascisme, c'est avant tout en écrire l'histoire* » qui résume la portée de son projet. En replaçant le fascisme dans son contexte historique, en se refusant, comme Labriola, à assener des idées générales hâtivement construites et à énoncer une définition *a priori*, il voulait contraindre ses lecteurs « à s'arrêter aux moindres détails, à suivre les méandres d'une complexité qui est celle de la vie, les engageant ainsi à une discipline d'esprit sans laquelle il n'est pas de pensée solide ni de véritable caractère »[1402]. Il renonçait à toute interprétation univoque du fascisme et se détachait donc en cela implicitement de l'approche marxiste qui avait jusqu'alors été la sienne. On ne pourrait tirer une « définition » valable et complète que de la reconstruction historique de son développement et de son existence particulière, réelle et complète :

> « Définir le fascisme, c'est le surprendre dans cette évolution, c'est saisir, dans un pays donné et à une époque donnée, sa "différence spécifique". Le fascisme n'est pas un sujet dont on n'ait qu'à chercher les attributs, mais le résultat de toute une situation, dont il ne peut être séparé. […] A cet effet, le fascisme doit être considéré par rapport aux conditions économiques, sociales, politiques et psychologiques qui constituent son "terrain de culture" ; par rapport à ses bases sociales et à la lutte des classes ; par rapport à sa tactique ; à son

[1398] a. t. [A. TASCA], « E. Colombino, *Tre mesi nella Russia dei Soviet* », *art. cit.*.
[1399] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 334.
[1400] *Id.*, « Postface », in *Ibid.*, p. 379.
[1401] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 191-192 (octobre 1929-mars 1930). Souligné dans le texte. A. Tasca étudiait le déroulement de la révolution russe d'octobre 1917.
[1402] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 345-346. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Id.*, « Postface », in *Ibid.*, p. 379.

organisation ; à ses conséquences et au régime qu'il finit par instaurer ; enfin par rapport à son programme et à son idéologie. »[1403]

Dans cette idée, quelque chose éloignait Angelo Tasca de la conception matérialiste de l'histoire d'Antonio Labriola, dont elle nous semble pourtant s'inspirer en partie. Il ne niait pas l'importance des facteurs économiques, mais il n'en faisait plus les éléments déterminants « en dernière instance », suivant l'expression du philosophe napolitain, qu'il avait adoptée à la fin de la décennie précédente. Et si, certainement, l'avènement du fascisme était l'« aboutissement » d'une histoire pluriséculaire, celle-ci ne le contenait pas nécessairement. Il voulait démêler l'enchevêtrement d'« éléments de nécessité, de volonté plus ou moins consciente et de hasard »[1404] qui l'avait fait advenir : ce faisant, il mettait l'accent sur le rôle des hommes, sur les « facteurs immédiats »[1405], plutôt que sur celui de l'économie. L'étude de l'Italie des années 1918-1922 le mena à la conclusion que l'avènement du fascisme avait été rien moins que « fatal ». Aucun facteur structurel n'était intervenu de manière si déterminante qu'il rendît dérisoire « l'action des hommes » : celle-ci avait décidé, au contraire, de l'issue de la crise, où « d'énormes passivités » héritées du passé et des « ressources nouvelles » avaient semblé, pendant un temps, se faire équilibre. Jusqu'au bout, le cours des choses aurait pu être modifié, l'avancée fasciste, endiguée ; c'est pourquoi cet « enchaînement » terrible d'actes, de facteurs implacables et de hasard avait véritablement pris les allures d'un « drame »[1406].

Parmi les responsabilités humaines dans la victoire fasciste, Angelo Tasca mit « au premier plan, la carence et les erreurs socialistes » qu'il dévoila impitoyablement. Au lendemain d'une guerre décidée contre le peuple, dont les soldats étaient revenus avec une ardente soif de changement, tout paraissait sourire au mouvement socialiste. Mais l'Italie attendait « une révolution *démocratico-bourgeoise* »[1407] avant une révolution prolétarienne. Obnubilés par l'exemple russe, les socialistes n'avaient pas compris qu'il aurait alors fallu « sauver avec la démocratie "bourgeoise", avec la démocratie tout court, les conditions mêmes d'existence et de développement du mouvement ouvrier et socialiste »[1408]. Ils avaient manqué d'un « *véritable esprit révolutionnaire* », de la conscience de ne pas représenter la seule classe ouvrière, mais aussi les « besoins généraux de la société ». Incapable de déborder

[1403] *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 347.
[1404] *Ibid.*, p. 23.
[1405] *Ibid.*, p. 346. De ce point de vue, les critiques des milieux communistes ou communisants italiens à l'occasion de la première édition italienne de *Nascita e avvento del fascismo*, en 1950, évoquées par S. Soave (« Prefazione », *art. cit.*, p. XXXII) apparaissent significatives.
[1406] A. TASCA, « Postface », in *Ibid.*, p. 383.
[1407] *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 40. Souligné dans le texte.
[1408] *Ibid.*, p. 264.

les limites du prolétariat, de saisir « ce qu'il y avait de noble pressentiment, d'humanité en puissance dans [l']élan trouble et naïf » des masses exaspérées, le mouvement socialiste était resté « le grand absent »[1409] des luttes du lendemain de la guerre. D'abord soucieux de ne pas se compromettre avec les classes dirigeantes libérales, les maximalistes s'étaient perdus en proclamations incendiaires stériles, fruits d'une « passivité foncière », pour s'adonner à de vaines « orgies de paroles »[1410]. Parce qu'ils étaient restés agrippés au modèle russe, ils n'avaient pas su créer un « deuxième pouvoir » à même de supplanter le pouvoir gouvernemental : ils n'avaient pas vu le contenu réellement révolutionnaire des communes ou des bourses du travail et étaient passés à côté de la révolution italienne « sans la reconnaître »[1411]. Angelo Tasca réserva certainement son jugement le plus dur aux communistes : surtout occupés à lutter contre leurs anciens camarades, hostiles au « front unique », ils avaient même fourni « un appoint inappréciable » au fascisme et leur parti « en tant que tel [était resté] pratiquement absent de la lutte »[1412]. Les réformistes, finalement seuls clairvoyants pour Angelo Tasca, avaient pris conscience, mais lorsqu'il n'était plus temps, de la nécessité de faciliter la constitution d'un gouvernement sincèrement antifasciste, au besoin en y participant : leur décision tardive n'avait plus rien pu empêcher. En se fermant ainsi toutes les portes du pouvoir, ni les uns ni les autres n'avaient pu y « *arriver le plus tôt possible* »[1413], comme il l'aurait d'abord fallu, puis ils avaient empêché une lutte efficace contre le fascisme, qui n'aurait pu être emportée à la veille de la marche sur Rome que par un gouvernement emmené par une classe ouvrière consciente de « ses devoirs vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis de la collectivité »[1414].

Ainsi, par quelque bout qu'elles la prirent, aucune des tendances du mouvement ouvrier italien n'était parvenue à accomplir une révolution que tout, selon Angelo Tasca, rendait pourtant possible. L'« inconsistance de la révolution »[1415] italienne avait laissé le champ libre aux manœuvres fascistes. Le mouvement de Mussolini s'était engagé à partir du début 1921, alors que la vague révolutionnaire refluait, dans une « contre-révolution posthume et préventive ». « Ce n'est pas le fascisme qui a battu en Italie la "révolution", c'est la défaite de la "révolution" qui a déterminé l'essor et la victoire du fascisme »[1416] : telle fut

[1409] *Ibid.*, p. 334-337. Souligné dans le texte.
[1410] *Ibid.*, p. 102.
[1411] *Ibid.*, p. 48.
[1412] *Ibid.*, p. 182 ; cf. aussi p. 339.
[1413] *Ibid.*, p. 43. Souligné dans le texte.
[1414] *Ibid.*, p. 266. Souligné dans le texte.
[1415] *Ibid..*, p. 106.
[1416] *Ibid.*, p. 340.

l'une des conclusions principales de *Naissance du fascisme*, avalisant l'interprétation de Gaetano Salvemini[1417] et démasquant une mystification de la propagande fasciste. Après l'apparente mais illusoire victoire ouvrière de l'occupation des usines de 1920, le fascisme s'était mis au service de la bourgeoisie, apeurée et furieuse de la puissance du mouvement ouvrier. Il s'était présenté, pendant son ascension en 1921 et au début de 1922, « comme *une offensive de la bourgeoisie contre le socialisme réformiste des municipalités, des contrats collectifs de travail, des bureaux de placement et des coopératives, et en particulier contre le réformisme agraire, offensive conduite par les propriétaires terriens de la vallée du Pô, de la Toscane et des Pouilles* »[1418]. Le « système » des coopératives, maisons du peuple, bourses du travail, cercles éducatifs, qui couvrait des régions entières, s'était écroulé en quelques mois. Sous ses apparences solides, il était fragile : il exigeait l'adhésion de tous et la moindre défection, la moindre « brèche »[1419] pouvait rapidement l'anéantir. Il ne pouvait se sauver qu'en se développant : c'est que « l'extension n'est pas pour le socialisme une question de dimensions, elle fait partie de son essence même ». Paralysés par le spectacle de leur œuvre détruite, les travailleurs n'avaient pas su la défendre contre les assauts fascistes ; sans lien avec l'Etat, ayant perdu de vue « le but final du socialisme »[1420], dispersés en « quelques milliers de "socialismes" locaux »[1421] sans contact les uns avec les autres, ils s'étaient trouvés désemparés face à une offensive militaire déployée sur une vaste échelle.

Le recours à une organisation de type militaire avait été, selon Angelo Tasca, un élément essentiel de la machine de guerre fasciste. Il mit en lumière, dans des pages où revit le drame de ces années et perce son attachement à un socialisme en partie réalisé, le mouvement de la progression fasciste et le rôle des agrariens. Il dénonça la complicité des autorités militaires et policières et l'aide parfois active qu'elles avaient apportée aux escouades fascistes. Le fascisme avait profité d'une « crise de l'Etat », qui ne vivait plus qu'« au jour le jour, en allant de compromis en compromis, d'abdication en abdication »[1422]. L'Italie n'avait trouvé personne pour la diriger. De Giolitti à Nitti, aucun des dirigeants de l'Etat libéral n'avait eu assez d'envergure pour empêcher Mussolini de « réduire l'Italie à sa taille et d'en occuper tout l'horizon »[1423]. Les socialistes n'avaient pas davantage trouvé parmi

[1417] R. VIVARELLI, « Salvemini e il fascismo », in E. SESTAN, *Atti del convegno su G. Salvemini*, *op. cit.*, p. 142-147.
[1418] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 222. Souligné dans le texte.
[1419] *Ibid.*, p. 119.
[1420] *Ibid.*, p. 338.
[1421] *Ibid.*, p. 151.
[1422] *Ibid.*, p. 342.
[1423] *Ibid.*, p. 345.

eux des chefs pour guider les masses : livrées à elles-mêmes, elles s'étaient épuisé en de vaines expériences, auxquelles personne ni aucun programme n'avait pu donner un sens. Le seul homme qui s'était présenté alors avait été Mussolini : le vide alentour avait donné une résonance à son action personnelle. Celle-ci avait permis la réussite de la marche sur Rome qui aurait sinon probablement échoué devant la résistance de quelques militaires décidés. Cette opération avait surtout été un moyen de pression dans les tractations de Mussolini qui avait eu soin de maintenir jusqu'au bout les troupes de chemises noires loin de Rome. Elles n'y étaient entrées qu'une fois les jeux faits, pour que la légende pût se former et « consacrer le pouvoir conquis ». Angelo Tasca montra ainsi que l'action politique avait compté bien plus que l'opération militaire, sinon « dangereuse et impuissante comme moyen direct pour la conquête du pouvoir »[1424].

Au terme de cette reconstruction historique, Angelo Tasca put dégager les caractéristiques du fascisme, en prenant pour base son interprétation antérieure, mais en abandonnant le cadre économique qui l'avait caractérisée. Le fascisme naissait de la crise : « *sans crise économique, pas de fascisme* »[1425]. Il reprit ainsi la réflexion entamée au cours de ses lectures sur le marxisme des années précédentes. Le fascisme n'était pas le produit des crises périodiques connues de Marx et Engels ; il avait surgi dans le contexte d'un dérèglement économique permanent, où surproduction et misère coexistaient, et dont Engels avait tout juste pu entrevoir la possibilité. Angelo Tasca avait soutenu quelques années plus tôt que les crises intervenaient dans l'histoire par les réactions qu'elles suscitaient, plus que par elles-mêmes. L'étude de l'avènement du fascisme confirmait que la crise « vaut […] comme facteur révolutionnaire par les forces d'ordre qu'elle met en mouvement, et [que] si ces forces ne sont pas celles de l'ordre nouveau, la crise travaille à la consolidation de l'ancien »[1426] : en Italie en 1918-1922, elle n'avait pas profité au mouvement ouvrier, mais à la réaction. La guerre et la crise avaient mis en mouvement des masses nouvelles par lesquelles le socialisme avait été débordé, et avaient provoqué un « désaxement social » qui avait bouleversé les cadres de la société italienne. Angelo Tasca retrouva dans l'Italie du premier après-guerre le lien étroit entre fascisme et classes moyennes qu'il avait remarqué dans la crise allemande en 1930-1933. L'importance parmi les fascistes des nouvelles classes moyennes, auxquelles étaient déniées la possibilité d'une « ascension vers la bourgeoisie » aussi bien que celle d'une « chute dans le prolétariat » et qu'il avait appelées quelques années

[1424] *Ibid.*, p. 326.
[1425] *Ibid.*, p. 347. Souligné dans le texte.
[1426] *Ibid.*, p. 342.

plus tôt des « petit-bourgeois en haillons », était pour lui une idée acquise. Le fascisme avait recruté aussi dans une foule aux contours mal définis, dans une « masse confuse » de mécontents qui avaient trouvé en lui un exutoire à leur exaspération. Pour autant, Angelo Tasca restait réticent à considérer le fascisme comme « "un mouvement des classes moyennes" capté et utilisé par la réaction capitaliste ». Dès son origine, en détruisant les organisations ouvrières, il avait contribué à rétablir la domination bourgeoise et pris parti dans la lutte plus âpre où bourgeoisie et prolétariat semblaient se faire équilibre. En se mettant au service de la grande bourgeoisie, il s'intégrait « dans l'offensive capitaliste »[1427] et se liait à la grande bourgeoisie. Angelo Tasca ne modifia donc pas fondamentalement son interprétation sur ce point, bien qu'encore une fois, le cadre en fût différent.

Le fascisme possédait toutefois des caractères originaux qui empêchaient Angelo Tasca de le réduire aux formes classiques de la réaction. Mieux que tout autre mouvement, Mussolini et les siens avaient compris que les « méthodes de masse » qui avaient été l'apanage du mouvement ouvrier étaient les mieux adaptées au monde surgi de la guerre. Recourant avec insolence à la démagogie et empruntant des formules au mouvement socialiste, leur discours avait évolué au gré des « nécessités immédiates de la manœuvre politique »[1428]. L'absence de convictions, « *l'ambivalence* des formules »[1429] avaient permis au fascisme de mobiliser les classes moyennes pour le compte du capitalisme, de cacher sous des propos apparemment subversifs la plus brutale des réactions. C'est que le fascisme n'était pas lié par un programme ou une doctrine et avait mené « beaucoup plus une guerre de positions qu'une guerre de principes » : Angelo Tasca n'abandonna plus l'idée que l'absence d'une idéologie permanente faisait « la vraie "originalité" du fascisme »[1430]. A la fin de 1938, Giuseppe Saragat lui reprocha même de limiter sa compréhension du fascisme à la « dégradation de toutes les valeurs humaines »[1431], au point d'en négliger le caractère de classe.

L'absence d'une doctrine organisée et l'autonomie de l'action par rapport à elle, qui finissaient immanquablement par ne conduire qu'à « un pragmatisme grossier », à « l'exaltation de la force » et de la guerre, à un « nationalisme exaspéré » et à une « idolâtrie de l'Etat », trahissaient pour Angelo Tasca une véritable « conception de la vie où tout se

[1427] *Ibid.*, p. 348-350.
[1428] *Ibid.*, p. 360.
[1429] *Ibid.*, p. 60. Souligné dans le texte
[1430] *Ibid.*, p. 353.
[1431] « Il CN del Partito », in *Nuovo Avanti*, 20 décembre 1938.

ramène à la "volonté de puissance" », absolument contraire au socialisme : il voyait entre ces deux mouvements « l'opposition même entre la philosophie et la négation de toute philosophie », entre la confiance dans la conscience et la négation de tout ce que celle-ci « porte de profondément humain, son besoin d'universel et d'absolu »[1432]. Dans la conception de la vie du fascisme, le peuple était réduit à l'état de « masse », d'« objet », d'« instrument » de la « volonté de puissance »[1433]. C'est pourquoi le fascisme s'employait avec acharnement à détruire les organisations ouvrières, dont le souci premier avait été, depuis leur origine, de développer la conscience des travailleurs et la conscience nationale du peuple italien, puisqu'elles allaient de pair. A une nation consciente, le fascisme préférait une armée obéissante : « l'armée engloutit la nation », malgré ses tonitruantes proclamations nationalistes, le fascisme finissait par détruire la nation elle-même. Ces idées n'étaient pas nouvelles chez Angelo Tasca, elles étaient nées dans les années antérieures, mais il leur accorda une plus grande importance et les développa. Le fascisme était enfermé « par le jeu de tous [ses] ressorts » dans le triangle dictature-autarcie-guerre. En modifiant « *profondément et d'une façon permanente la structure économique, sociale et politique du pays* »[1434], la préparation de la guerre renforçait les pouvoirs de l'Etat : il se créait un « cercle infernal »[1435] où l'autarcie et la préparation de la guerre nourrissaient un accroissement monstrueux de l'Etat qui, lui-même, renforçait les tendances belliqueuses. L'étatisme se présentait par conséquent comme un autre trait caractéristique du fascisme.

Selon Angelo Tasca, les vicissitudes politiques de la péninsule en 1918-1922, où le sort aurait aussi bien pu jouer en faveur de la révolution, pour peu qu'il se fût trouvé parmi les socialistes une véritable conscience révolutionnaire et des hommes pour la guider, avaient fait apparaître, peut-être plus nettement encore que les événements allemands, la nécessité pour le socialisme de « vaincre *dans un temps donné* », de faire fructifier au moment opportun le « potentiel » révolutionnaire offert par les circonstances, qui n'était pas « inépuisable »[1436]. De ce point de vue, l'attitude de Lénine et des bolcheviks en 1917 représentait toujours un modèle : bien que « surpris […] par la révolution de mars, ils s'y [étaient précipités] avec la ferme volonté d'en tirer, *en temps utile*, tout ce qu'elle pouvait donner », sans attendre que les conditions idéales de la révolution fussent réunies. Le socialisme ne pouvait plus rester, comme celui d'avant-guerre, « un socialisme en dehors du temps, un socialisme sans

[1432] A. TASCA, *Naissance du fascisme, op. cit.*, p. 360-361.
[1433] *Ibid.*, p. 259 et 356-357.
[1434] *Ibid.*, p. 357. Souligné dans le texte.
[1435] *Ibid.*, p. 359.
[1436] *Ibid.*, p. 363. Souligné dans le texte.

échéance »[1437]. Il devait gagner à sa cause la majorité de la population, maintenir « une liaison constante et efficace avec les masses populaires »[1438], en n'hésitant pas à recourir à des méthodes de masse, mais aussi à établir un lien avec l'Etat de manière à isoler le fascisme : en proclamant la grève « légalitaire » en août 1922, les syndicalistes et socialistes italiens avaient commis l'erreur décisive de s'être séparés « *matériellement* de l'Etat »[1439]. Mais le mouvement ouvrier ne pouvait, pour cela, concéder au fascisme : « en empruntant – par affolement, par imitation ou par calcul – le plan du fascisme », en adoptant ses formules, en subordonnant comme lui les principes aux exigences de l'action, le socialisme se renierait lui-même – sans parvenir à gagner beaucoup sur un terrain où l'adversaire garderait toujours le dessus – puisqu'il voulait « réaliser la philosophie »[1440], restaurer le règne de l'humain, dont le fascisme représentait la négation. La critique qu'Angelo Tasca avait adressée aux néo-socialistes quelques années plus tôt demeurait pour lui valable.

Ainsi que nous le voyons, il ne rompit donc pas fondamentalement avec son analyse précédente, que l'étude précise de l'après-guerre italien lui parut corroborer sur plusieurs points. Il approfondit toutefois l'examen d'aspects abordés auparavant plus discrètement, déplaça l'accent de la base sociale sur l'idéologie du fascisme et en donna un cadre général nouveau. Sa démarche elle-même, consistant en une reconstruction minutieuse des faits, accompagnée d'une analyse sans complaisance, fit aussi l'originalité de *Naissance du fascisme* aux yeux des contemporains. Comment le livre fut-il accueilli ? Nous ne pouvons en donner qu'un aperçu sommaire et imparfait. A la grande déception d'Angelo Tasca, « les différentes tendances de la SFIO se [jetèrent] le livre à la tête »[1441], chacune y trouvant matière pour ses polémiques au moins autant que pour sa réflexion. Léon Blum l'évoqua cependant au congrès de Royan, tandis que les « paul-fauristes » du *Socialiste* accueillirent des commentaires de l'auteur. De Georges Albertini, proche de Révolution constructive, qui y discerna un grand travail d'historien, à Georges Monnet, en passant par Marcel Déat ou Georges Altmann, plusieurs personnalités le présentèrent aux militants français, avec l'espoir qu'il pût servir au mouvement socialiste de leur pays[1442].

[1437] *Ibid.*, p. 366. Souligné dans le texte.
[1438] *Ibid.*, p. 354. ; cf. aussi p. 363.
[1439] *Ibid..*, p. 237. Souligné dans le texte. Cf. aussi p. 354-355.
[1440] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 370.
[1441] *Id.*, « Postface », in *Ibid.*, p. 376.
[1442] Cf. notamment le discours de L. Blum au congrès de la SFIO à Royan le 7 juin 1938, in *L'œuvre de Léon Blum. IV – 2*, Paris, Albin Michel, 1965, p. 160 ; J. DURET, « Naissance du fascisme », in *La Tribune des fonctionnaires*, 16 avril 1938 ; G. ALBERTINI, « L'Italie de 1918 à 1922 », in *Ibid.*, 23 avril 1938 ; *Id.*, « La naissance du fascisme », in *Ibid.*, 30 avril 1938 ; G. MONNET, « Une leçon décisive. La naissance du fascisme

Parmi les émigrés antifascistes italiens, certains furent heurtés par la critique des organisations ouvrières, sans pour autant la nier ; d'autres saluèrent une autocritique courageuse. La revue *Problemi della rivoluzione italiana* créée et dirigée par Francesco Volterra, ancien républicain proche des socialistes, et qui se proposait de rechercher, à travers un débat ouvert à toutes les tendances de l'antifascisme, les conditions de l'unité socialiste, engagea une discussion sur les thèmes abordés dans le livre. Angelo Tasca fut du reste lié à cette publication – selon plusieurs auteurs, il en fut le « véritable directeur »[1443] – ; il choisit d'y publier une réflexion très importante sur la dictature du prolétariat – nous y reviendrons – ainsi que la désormais fameuse lettre de Gramsci au Comité central du PCUS d'octobre 1926, où celui-ci exprimait ses craintes devant la tournure prise par la lutte des tendances dans le parti russe, mais aussi sa confiance dans la majorité guidée par Staline et Boukharine[1444]. Dans les deux cas, Angelo Tasca espérait, comme avec son livre, éveiller la conscience de ses lecteurs. De même, *Giustizia e Libertà*, né du désir de tirer les enseignements des erreurs du passé, s'intéressa longuement à *Naissance du fascisme* : Emilio Lussu, Aldo Garosci et Umberto Calosso lui consacrèrent des articles plutôt bienveillants, malgré les polémiques parfois vives qui avaient pu les opposer à son auteur. Ils reconnurent dans l'ouvrage de Tasca un état d'esprit qui leur était commun et dans cette disposition à reconnaître les fautes du passé une « préparation à l'unité » antifasciste[1445]. Mais, tout à l'étude des événements ayant porté le fascisme au pouvoir, Angelo Tasca avait négligé, d'après Emilio Lussu, d'indiquer la voie insurrectionnelle de la lutte contre un régime au pouvoir depuis près de seize ans : il ne s'agissait plus de « conquérir l'Etat » mais bien de le « détruire » pour édifier un « ordre nouveau ». Il contesta surtout ses considérations sur le rôle des classes moyennes[1446]. Angelo Tasca critiquait l'action du mouvement ouvrier d'un point de vue partisan, ajouta Aldo

---

en Italie », in *Le Travailleur de l'ouest*, 25 juin 1938. Pour une présentation plus détaillée, cf. S. SOAVE, « Prefazione », *art. cit.*, p. 18-19 ; A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 132.

[1443] D. BIDUSSA, « A. Tasca e la crisi della cultura politica socialista », *art. cit.*, p. 82. Cf. aussi L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 100-101. Sur les origines de cette revue, cf. M. TESORO, « Dal reppublicanesimo al socialismo : la rivista *Problemi della rivoluzione italiana* (1931-1934) », in *L'emigrazione socialista nella lotta contro il fascismo*, *op. cit.*, p. 171-207.

[1444] A. TASCA, « Socialismo e dittatura del proletariato », in *Problemi della rivoluzione italiana*, décembre 1937, p. 5-14 ; *Id.*, « Una lettera di A. Gramsci al Partito comunista russo », in *Ibid.*, avril 1938, p. 24-30. Cette lettre a été souvent publiée depuis, ainsi que la correspondance avec P. Togliatti qui l'accompagna. Citons notamment, pour les publications les plus récentes : en Italie, C. DANIELE (dir.), *Gramsci a Roma, Togliatti a Mosca*, *op. cit.*, p. 402-439 ; en France, A. GRAMSCI, *Ecrits politiques. III*, *op. cit.*, p. 307-326.

[1445] Tirreno [E. LUSSU], « *La Naissance du fascisme (L'Italie de 1918 à 1922)* », in *Giustizia e Libertà*, 29 avril 1938.

[1446] E. LUSSU, « Il problema centrale della Rivoluzione italiana », in *Problemi della rivoluzione italiana*, juin 1938, p. 4. E. Lussu avait déjà exposé en 1934 à A. Tasca son refus de voir dans le fascisme un mouvement de classes moyennes (E. Lussu à A. Tasca, Saint-Cergue, 30 juillet 1934, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 99).

Garosci : le militant reprenait parfois trop ses droits sur l'historien[1447]. Bruno Buozzi voulut, quant à lui, atténuer la « culpabilité de l'aile droite du socialisme »[1448], en justifiant les hésitations des réformistes. Pour Giuseppe Saragat, ce livre arrivait avec un « retard de 10 ans sur les événements »[1449].

Mais, quelles que fussent leurs critiques, leurs rectifications ou leurs réserves, tous s'accordèrent à voir dans *Naissance du fascisme* un ouvrage remarquable par sa documentation et sa précision, « fondamental »[1450], « définitif »[1451] même, en tout cas à l'avenir incontournable pour toute étude sérieuse sur le fascisme[1452], où l'on ne savait « s'il fallait plus admirer – dans l'auteur […] – la précision du chroniqueur, la finesse d'observation de l'historien, les déductions limpides de l'homme politique ou la passion débordante du militant »[1453]. Pour Emilio Lussu, Angelo Tasca y donna enfin « la juste mesure de sa maturité politique »[1454]. Plusieurs commentateurs de cet ouvrage perçurent l'évolution intellectuelle qu'il marquait chez son auteur, tout au moins l'effacement du raisonnement marxiste. Pietro Nenni le déplora ; Umberto Calosso se réjouit au contraire de découvrir, en parcourant les pages de *Naissance du fascisme*, que Tasca n'était « plus marxiste, même s'il ne [l'avouait] pas »[1455]. Il était peut-être un peu trop catégorique ; il reconnaissait d'ailleurs qu'en ne se détachant pas explicitement du marxisme, Angelo Tasca avait certes fait un pas hors du système qui avait jusqu'alors encadré sa pensée, mais n'avait pas accompli pleinement son renoncement. Aldo Garosci resta lui aussi sous « l'impression que par endroits, sur beaucoup de points essentiels, [il continuait] d'adopter de vieilles théories qu'il [n'avait] pas soumises à une révision », malgré des observations et des analyses « d'une profondeur étonnante »[1456].

[1447] V. SANTERO [A. GAROSCI], « Origines d'une défaite », in *Giustizia e Libertà*, 13 mai 1938.
[1448] B. BUOZZI, « "La naissance du fascisme" o il processo al socialismo italiano », in *Problemi della rivoluzione italiana*, septembre 1938, p. 5-6.
[1449] *Carteggio Nenni-Saragat, 1927-1978*, Manduria-Bari-Rome, Lacaita, 2001, p. 101.
[1450] Tirreno [E. LUSSU], « *La Naissance du fascisme* », *art. cit.* ; A. JACOMETTI, « Le origini del fascismo », in *Problemi della rivoluzione italiana*, juin 1938, p. 8.
[1451] A. JACOMETTI, « Le origini del fascismo », *art. cit.*, p. 8.
[1452] G. Salvemini à A. Tasca, Cambridge, 24 avril 1938, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 132 ; Tirreno [E. LUSSU], « *La Naissance du fascisme* », *art. cit.*. Cf. aussi S. SOAVE, « Prefazione », *art. cit.*, p. 20-21. Sur l'accueil très favorable de G. Salvemini, cf. plus longuement E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 45-46.
[1453] B. BUOZZI, « "La naissance du fascisme" », *art. cit.*, p. 3.
[1454] Tirreno [E. LUSSU], « *La Naissance du fascisme* », *art. cit.*.
[1455] Subalpino [U. CALOSSO], « Tasca vivo », in *Giustizia e Libertà*, 4 novembre 1938. Pour le commentaire de P. Nenni, cf. P. EMILIANI [P. NENNI], « La nascita del fascismo in Italia », in *Nuovo Avanti*, 16 avril 1938.
[1456] V. SANTERO [A. GAROSCI], « Origines d'une défaite », *art. cit.*.

6.1.2. Le « laboratoire »

Après cette analyse de l'avènement du fascisme, Angelo Tasca voulut poursuivre le bilan de l'après-guerre, car le mouvement socialiste devait prendre la mesure d'autres expériences décisives. Il ne pouvait ignorer en particulier les « indications et [les] contre-indications » données par la première tentative de construction du socialisme à l'échelle d'un pays : il était temps de s'employer à dresser « un bilan complet de ces vingt ans d'expérience russe et soviétique, *au point de vue du socialisme, de sa doctrine, de ses méthodes, de ses buts* »[1457]. Il conçut l'ambitieux projet d'une histoire de l'après-guerre, devant continuer le travail initié par *Naissance du fascisme*[1458]. Il s'en expliqua à Andrea Caffi, qu'il entendait associer à cette entreprise « immense » : « je me propose […] d'écrire une histoire politique, économique et sociale de l'après-guerre, à l'échelle mondiale »[1459]. Elle aurait « comme fil directeur l'activité de l'Internationale communiste et les répercussions de la politique russe »[1460]. La rédaction de *Naissance du fascisme* était à peine achevée qu'il prévoyait déjà, à la fin de 1936, que ce « second travail » deviendrait le « but principal de [sa] vie dans les prochaines années »[1461] ; ces deux livres complémentaires auraient dû former une sorte de diptyque, mais le second ne vit jamais le jour. Un projet de « livre sur l'*évolution de la politique étrangère italienne après 1933* »[1462] et celui d'« une autopsie, une sociologie du fascisme italien »[1463] l'obligèrent à le mettre de côté – eux non plus ne furent pas achevés.

Son travail au *Populaire*, à *La Lumière*, à *Oran républicain* et, depuis la fin 1937, à la radio française – nous allons y revenir –, ne lui laissait guère de temps pour un projet d'une telle ampleur. Il souffrait de devoir faire le « sacrifice de [ses] projets les plus chers » et rêvait de s'« arracher à Paris, la "Babylone infernale" […] et [de se] retirer à la campagne pour

[1457] A. ROSSI [A. TASCA], « Traditions bourgeoises et expériences socialistes », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[1458] Cela ressort de l'article A. ROSSI [A. TASCA], « Traditions bourgeoises et expériences socialistes », *art. cit.*, où, dans des « réflexions » explicitement attenantes à la parution de son livre, A. Tasca indiquait la nécessité de méditer aussi les expériences allemande, espagnole et soviétique. Il évoqua ailleurs ce projet d'histoire de l'après-guerre comme un « second livre » (A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 29 mars 1938, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 130) ou un « second travail » (A. Tasca à A. Caffi, Paris, 8 décembre 1936, AT, Corrisp., fasc. 66), après *Naissance du fascisme*.
[1459] A. Tasca à A. Caffi, Paris, 8 décembre 1936, *cit.*. A. Tasca évoqua ce travail dès mars 1936 (A. Rossi [A. Tasca] à T. Blum, Paris, 6 mars 1936, Arch. L. Blum – FNSP, inv. 1, dossier n°5).
[1460] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 29 mars 1938, *cit.*, p. 130.
[1461] A. Tasca à A. Caffi, Paris, 8 décembre 1936, *cit.*.
[1462] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 janvier 1939, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 141. Souligné dans le texte.
[1463] Cahier n°34, *cit.*, p. 306.

pouvoir [s']absorber entièrement dans [son] travail »[1464]. Dans l'espoir de se libérer tout au moins un peu de ses obligations, il quitta à l'automne 1938 la rédaction du *Populaire* – Pierre Brossolette lui succéda. Il invoqua des raisons de santé auprès de Léon Blum, directeur du journal, et d'Oreste Rosenfeld, son rédacteur en chef, mais il est possible que son désaccord avec ce dernier, tenant pour beaucoup à une antipathie personnelle et à une différence de caractère qui se répercutait dans leurs appréciations politiques – on en trouve des échos dans ses cahiers –, et peut-être un sentiment de malaise plus général, aient contribué à une décision qui modifia considérablement son existence matérielle, puisqu'il renonçait ainsi à une source importante de revenus[1465]. Or, son projet d'histoire de l'après-guerre exigeait des moyens matériels importants. Il songeait depuis longtemps à mettre sur pied un petit « laboratoire » : ce devait être « un centre de documentation et d'étude sur l'histoire du mouvement ouvrier et "subversif" en Italie, et sur les problèmes actuels de la politique italienne et internationale »[1466]. Il voulait en faire un lieu vivant de recherche – il parla aussi d'un « cénacle »[1467] –, non une simple bibliothèque ni un « club de discussion », et avait espéré y associer des personnalités aussi diverses que Camillo Berneri et Ignazio Silone[1468]. Ce lieu, idéal pour son histoire de l'après-guerre, prit forme à la fin 1938 lorsqu'il put louer un logement supplémentaire pour y installer sa documentation[1469].

Conscient que, seul, il ne pourrait mener à bien avant longtemps un projet d'une telle envergure, Angelo Tasca s'entoura de collaborateurs sûrs, parmi lesquels il évolua dans les dernières années de la décennie 1930. Après un an d'efforts obstinés, il ramena à Paris Andrea Caffi, réfugié dans une ferme du midi de la France pour échapper à un monde qu'il sentait trop étranger : il comptait le charger de recherches pour ses différents projets, « en étroit contact presque quotidien »[1470] avec lui. Ils s'étaient liés d'amitié vraisemblablement dans le

[1464] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 674 (7 août 1938).
[1465] A. Tasca à M. Ascoli, Paris, 2 octobre 1938, AT, Corrisp., fasc. 11 ; A. Tasca à O. Rosenfeld, Paris, 5 octobre 1938, A. Tasca à E. Gaillard, Paris, 4 novembre 1938 et O. Rosenfeld à A. Rossi [A. Tasca], Paris, 16 novembre 1938, AT, Corrisp., fasc. 313 ; A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 21 octobre 1938, *cit.*, p. 140 ; cahier n°34, *cit.*, p. 305. Cf. aussi S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 466.
[1466] A. TASCA, « Camillo Berneri », in *Nuovo Avanti*, 22 mai 1937 ; cf. A. Tasca à A. Caffi, 8 décembre 1936, *cit.*.
[1467] A. Tasca à A. Caffi, Paris, 30 décembre 1936, AT, Corrisp., fasc. 66.
[1468] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 378-379.
[1469] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 674 ; cf. aussi A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 21 octobre 1938, *cit.*, p. 140 et A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 janvier 1939, *cit.*, p. 141. On peut en trouver une évocation dans le témoignage de P. Vittorelli, in S. SOAVE, *Un eretico della sinistra*, *op. cit.*, p. 234.
[1470] A. Tasca à A. Caffi, Paris, 8 décembre 1936, *cit.*. Cf. aussi A. CASTELLI, « Andrea Caffi », in *Le periferie della memoria : profili di testimoni della pace*, Turin, ANPPIA, 1999, p. 29. Sur la figure d'A. Caffi, cf. principalement G. BIANCO, *Un socialista "irregolare" : Andrea Caffi, intellettuale e politico d'avanguardia*, Cosenza, Lerici, 1977, XVI-108 p. ; M. BRESCIANI, *La rivoluzione perduta. Andrea Caffi nell'Europe del Novecento*, Bologne, Il Mulino, 2009, 310 p. ; G. LANDI (dir.), *Andrea Caffi, un socialista libertario. Atti del*

courant de 1935, alors qu'avec Nicola Chiaromonte, Mario Levi et Renzo Giua, Andrea Caffi s'éloignait de GL, pour des raisons assez semblables à celles qui avaient déterminé la rupture d'Angelo Tasca avec ce mouvement. Angelo Tasca avait pensé à lui pour une brochure sur l'URSS et l'Internationale communiste dès la fin de 1935 puis lui avait confié le soin d'établir le résumé de *Naissance du fascisme* pour le livre collectif de Gallimard[1471]. Andrea Caffi pouvait compter en lui plus qu'« un ami "[…] d'aventure" », assurait-il après avoir échoué à l'associer au foyer international d'étude fondé à Pontigny par les Desjardins[1472] : on trouve rarement sous la plume d'Angelo Tasca de semblables témoignages d'amitié.

Il mit beaucoup d'espoirs dans un autre dissident de GL, le jeune Mario Levi qui remplit auprès de lui, juste avant la Seconde Guerre mondiale, les fonctions d'un secrétaire[1473]. Bien que Mario Levi ne se reconnût pas socialiste, il lui parut sans doute, parmi les « novateurs » de GL, le plus proche du PSI. Depuis son arrivée en France, il s'était engagé dans des recherches économiques : Angelo Tasca constata qu'en ce domaine, ils cherchaient

---

convegno di Bologna, 7 novembre 1993, Pise, Biblioteca Franco Serantini, 1996, 204 p. D'origine russo-italienne, A. Caffi (1887-1955) grandit à Saint-Pétersbourg où il se rapprocha très précocement des milieux subversifs. Il participa à la révolution russe de 1905. Après plusieurs arrestations, il partit étudier à Berlin, puis vécut en France et en Italie – il y fréquenta la rédaction de la *Voce*. Il combattit dans les armées française et italienne pendant la Première Guerre mondiale. Il rejoignit la Russie après la guerre, mais fut l'un des premiers à critiquer le cours autoritaire pris par la révolution. Après un nouveau séjour en Italie, il dut s'exiler définitivement en France, où il vécut pauvrement, d'abord comme précepteur, puis comme traducteur. Il collabora activement à GL où il se lia avec N. Chiaromonte, M. Levi et R. Giua, puis quitta le mouvement en 1935. Il se rapprocha ensuite d'A. Tasca et G. Faravelli. Réfugié à Toulouse pendant l'occupation allemande, il rédigea notamment avec G. Faravelli les « thèses de Toulouse » définissant des orientations pour le PSI renaissant. Après la guerre, il collabora, outre qu'à *L'Umanità* dirigée par G. Faravelli, à la revue « radicale » américaine *Politics* de D. MacDonald. Il connut également A. Camus. Rentré à Paris en 1949, il fréquenta alors encore, quoique moins assidûment, A. Tasca.

[1471] A. Tasca à A. Caffi, Paris, 2 août 1936, AT, Corrisp., fasc. 66 ; A. Tasca à A. Caffi, Paris, 19 octobre 1936, in cahier n°30, *cit.*, p. 147-148 ; G. BIANCO, *Un socialista "irregolare"*, *op. cit.*, p. 62. Pour la proximité de leurs critiques à GL, cf. M. SELVA [M. LEVI], R. BITTIS [R. GIUA], L. LUCIANO [N. CHIAROMONTE], « Battaglie ed esperienze », in *Nuovo Avanti*, 8 février 1936.

[1472] A. Tasca à A. Caffi, Paris, 30 décembre 1936, *cit.*. Le foyer international d'étude de Pontigny accueillait pour des sessions de plusieurs semaines de jeunes émigrés auxquels devait être dispensé un enseignement destiné à leur permettre de « prendre l'habitude de juger en fonction de l'intérêt général de la communauté internationale » (« Amitié enseignante de Pontigny (A.E.P.) – Lettre circulaire aux participants inscrits », [Pontigny, 1937], AT, Corrisp., fasc. 120).

[1473] Entretien téléphonique avec V. Tasca, mai 2007. M. Levi (1905-1973) grandit dans une famille d'antifascistes turinois – sa sœur, N. Ginzburg, a tracé son portrait dans *Lessico familiare*. Il diffusa clandestinement en Italie la presse de GL. Découvert par les douanes italiennes à la frontière suisse en 1934, il échappa spectaculairement à l'arrestation en traversant à la nage la rivière frontalière, puis s'exila en France. A Paris, il se lia à A. Caffi, N. Chiaromonte et R. Giua ; il quitta GL en même temps qu'eux. Il enseigna quelques temps dans une école du Puy-de-Dôme, puis revint à Paris, où il collabora avec A. Tasca. Replié principalement à Toulouse pendant l'occupation allemande, il fut interné au camp du Vernet à la demande du gouvernement italien au début de 1942 et dut sa libération à l'intervention d'A. Tasca. Il participa ensuite à la Résistance. Il ne rentra pas en Italie après la guerre. Installé à Paris, il travailla à la radio et à la Documentation française. En tant qu'économiste, il s'associa également aux activités du Centre d'études de politique étrangère. Selon V. Tasca, il jugea sévèrement l'attitude d'A. Tasca en 1940-1944 ; mais il semble être resté en contact avec lui après la Libération (P. GABRIELLI, *Col freddo nel cuore. Uomini e donne nell'emigrazione antifascista*, Rome, Donzelli, 2004, p. 147-189 ; J. VERNANT, « Mario Levi », in *Politique étrangère*, n°4, 1973, p. 513-516).

« dans la même direction »[1474]. Tous deux arrivèrent à peu près au même moment à la conclusion que le profit avait cessé d'être le principal « *moteur* de l'économie capitaliste » ; mais, tandis qu'il avait été remplacé pour Angelo Tasca, dans l'Italie fasciste en tout cas, par la volonté de puissance, son jeune interlocuteur insistait sur le rôle décisif des « différentes formes d'intervention étatique »[1475]. Angelo Tasca l'avertit de ne pas se laisser prendre à des « formules trop hâtives », risquant d'occulter que, si le capitalisme tendait à parasiter l'Etat plutôt qu'à le dominer, il ne cessait pas « pour autant d'être le capitalisme »[1476]. Il l'encouragea et l'accompagna ainsi dans ses recherches. Il le mit plus tard en relation avec Claudio Baglietto, ancien élève de Gentile à l'école normale de Pise, qui avait fui l'Italie et s'était pris dans son refuge suisse d'un vif intérêt pour les travaux économiques de Silvio Gesell : plus intrigué encore par le parcours du jeune homme, arrivé à l'antifascisme à la suite d'« idées d'absoluité religieuse »[1477], que par ses recherches en économie, qu'il discuta pourtant longuement, Angelo Tasca suivit d'un œil bienveillant la réflexion des deux jeunes antifascistes.

Il se lia de façon semblable à Renzo Giua et Nicola Chiaromonte. Peu de traces subsistent de ses rapports avec le premier, parti étudier à Genève à la fin de 1935[1478]. Il eut en revanche de longs et parfois tempétueux échanges avec Nicola Chiaromonte[1479]. Mais ce fut

[1474] A. Tasca à M. Levi, Paris, 5 juillet 1935, AT, Corrisp., fasc. 219.
[1475] M. Levi à A. Tasca, Courpière, 3 juillet 1935, AT, Corrisp., fasc. 219. Souligné dans le texte.
[1476] A. Tasca à M. Levi, Paris, 5 juillet 1935, *cit.*.
[1477] C. Baglietto à A. Tasca, Bâle, 6 avril 1938 et A. Tasca à C. Baglietto, Paris, 13 avril 1938, AT, Corrisp., fasc. 15. Nous savons peu de choses sur C. Baglietto (1908-1940). Elève de l'école normale de Pise, dirigée par G. Gentile – celui-ci envisagea d'en faire son assistant à Rome –, et ami d'A. Capitini, il choisit, alors qu'il se trouvait à Fribourg pour suivre les cours de Heidegger, de ne pas rentrer en Italie pour ne pas être contraint de s'y soumettre au service militaire, contraire à ses convictions non-violentes. Il eut le soutien d'A. Capitini, alors secrétaire de l'école, qui pourtant n'approuva pas entièrement son geste. C. Baglietto provenait d'un milieu catholique et ses idées demeuraient empreintes de religiosité ; comme A. Capitini, il soutenait l'idée d'un lien intime entre religion, morale et politique. Il s'installa en Suisse et mourut en 1940 (cf. G. TURI, *G. Gentile, op. cit.*, p. 463-464 et 481 ; A. D'ORSI, « Aldo Capitini dall'antifascismo alla nonviolenza », in *La cultura della pace dalla Resistenza al Patto atlantico*, Bologne, Il Lavoro editoriale, 1988, p. 40-45).
[1478] R. Giua à A. Tasca, Genève, 4 mai [1936], AT, Corrisp., fasc. 164. R. Giua (1914-1938) appartint à une famille turinoise de sentiments antifascistes : il est le fils du chimiste Michele Giua et le frère de Lisa Foà qui joua un rôle important dans la Résistance turinoise. Il dut fuir en France en 1934 et entama des études supérieures à Paris, tout en militant pour GL. Il quitta le mouvement au début de 1936. Il partit poursuivre ses études à Genève, puis rejoignit les républicains espagnols dès les premiers jours du déclenchement de la guerre civile. Il fut fauché à la tête de son bataillon en février 1938 (cf. le portrait qu'en a tracé U. HIRSCHMANN, *Nous, sans patrie*, Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 149-156).
[1479] A. Tasca transcrivit une « lettre sur la représentation proportionnelle », après une discussion avec A. Caffi et N. Chiaromonte chez les Viénot le 13 février 1936 (cahier n°31, *cit.*, p. 252-256) et rapporta une conversation avec N. Chiaromonte et G. De Santillana sur le marxisme et la crise du socialisme, en novembre 1936 (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 581-591). Leurs échanges parfois houleux, mais cordiaux, nous ont été confirmés par V. Tasca lors d'un entretien en mai 2007. Cf. aussi N. Chiaromonte à A. Tasca, Martel, 29 août 1937, AT, Corrisp., fasc. 88. N. Chiaromonte (1905-1972) était un brillant intellectuel, ami notamment d'A. Moravia, par l'intermédiaire de qui il rencontra à Paris A. Caffi. Brièvement attiré par le fascisme dans sa jeunesse, il devint antifasciste après l'assassinat de G. Matteotti. Il s'engagea dans l'action clandestine pour *Giustizia e Libertà*. Il s'exila en France

vers Angelo Tasca que, ne sachant plus comment rassurer sa jeune épouse, celui-ci se tourna pour un mot d'apaisement lors de la crise de Munich : « Si vous m'écriviez deux lignes, vous me rendriez plus que le service d'un ami, je dirais : celui d'un père », lui confessa-t-il alors[1480]. Il exprima ailleurs son estime pour Angelo Tasca, qui illustre les liens à la fois amicaux et intellectuels qui régnèrent dans le « laboratoire » :

> « Je veux vous dire par écrit que je tiens beaucoup à votre amitié – et en particulier que (des amis comme Andrea et Mario mis à part), pour la première fois, en faisant votre connaissance, j'ai eu un profond soupir de soulagement […]. Je vous promets donc tout mon concours au "cénacle", décidé comme je suis à apprendre de vous tout ce que je pourrai. »[1481]

Ce fut encore à Andrea Caffi, Nicola Chiaromonte, Mario Levi, ainsi qu'aux socialistes dont il se sentait humainement, sinon toujours politiquement, le plus proche, Giuseppe Faravelli, Enrico Tulli, Giuseppe Emanuele Modigliani et son épouse Vera Funaro[1482], qu'Angelo Tasca s'adressa pour organiser pour la radiodiffusion française des

---

en 1935. Outre qu'avec A. Caffi, qui l'influença beaucoup, il s'y lia avec M. Levi et R. Giua et quitta avec eux GL. Il participa plusieurs fois aux décades de Pontigny. En 1936-1937, il combattit en Espagne, dans l'escadrille aérienne d'A. Malraux (à qui il inspira l'un des protagonistes de *L'Espoir*). Après la défaite de la France de juin 1940, il parvint à gagner d'abord l'Afrique du Nord, où il rencontra A. Camus, puis les Etats-Unis. Il se lia alors aux milieux radicaux gravitant autour des revues *Partisan Review* et *Politics*. Il revint à Paris au début de 1947, puis s'installa à Rome en 1951. Il collabora notamment à *Europa socialista* de Silone, à *L'Umanità*, dirigée par G. Faravelli et à *Il Mondo*. Il se montra très critique tant à l'égard de la politique américaine en Europe et de la démocratie-chrétienne que du communisme. Il fonda en 1956 avec I. Silone la revue *Tempo presente*, liée au Congrès pour la liberté de la culture, mais qui s'efforça de rester indépendante à l'égard des Etats-Unis (sur N. Chiaromonte, cf. G. BIANCO, *Nicola Chiaromonte e il tempo della malafede*, Manduria-Bari-Rome, Lacaita, 1999, 175 p. ; V. GIACOPINI, « Nicola Chiaromonte : una solitudine senza isolamento », in *Id.*, *Scrittori contro la politica*, Turin, Bollati Boringhieri, 1999, p. 117-137 ; C. PANIZZA, « La morte si chiama fascismo. L'analisi del fascismo di Nicola Chiaromonte », in *Quaderno di storia contemporanea* (Istituto per la storia della Resistenza e della società contemporanea in provincia di Alessandria), n°36, 2004, p. 62-83).

[1480] N. Chiaromonte à A. Tasca, Varetz, [14 septembre 1938], AT, Corrisp., fasc. 88.

[1481] N. Chiaromonte à A. Tasca, [s. l.], 4 septembre 1935, AT, Corrisp., fasc. 88.

[1482] A. Tasca à A. Caffi, Le Moustier, 21 août 1937, in G. LANDI (dir.), *A. Caffi, un socialista libertario*, *op. cit.*, p. 88 ; A. Tasca à A. Caffi, Le Moustier, 10 septembre 1937, AT, Corrisp., fasc. 66 ; G. E. Modigliani à A. Tasca, Paris, 25 septembre 1937 et 22 janvier 1938, AT, Corrisp., fasc. 264 ; liste du personnel du « Service d'information (émissions en langues étrangères) », AN, F 41/20 ; liste du personnel du « Centre permanent de l'Information générale », AN, F 41/21 ; note d'information, Paris, 13 mai 1939, note de la préfecture de Cuneo, 13 juillet 1939, copie de « Promemoria redatto da Arturo Amigoni durante la sua detensione nelle carceri di Roma », Rome, 29 octobre 1940, ACS, CPC, b. 5040 ; notes d'information, Zurich, 5 octobre 1939, Rome, 6 janvier 1940, et Milan, 10 février 1940, ACS, CPC, b. 1957 ; M. BRESCIANI, *La rivoluzione perduta*, *op. cit.*, p. 222-223 et 277-280. Sur G.-E. Modigliani, socialiste réformiste bien connu, nous renvoyons à F. ANDREUCCI, T. DETTI (dir.), *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico, 1853-1943*, Rome, Editori riuniti, 1975-1979 et D. CHERUBINI (dir.), *Giuseppe Emanuele l'altro Modigliani : pace, Europa e libertà. Mostra storico-documentaria, Roma-Livorno, ottobre-dicembre 1997*, Rome, Palombi, 1997, 237 p. Originaire de Bergame, E. Tulli (1898-1942) milita d'abord dans les milieux catholiques, avant de s'engager, en 1922, aux côtés des communistes. Il fut arrêté et partagea entre 1927 et 1928 la cellule d'A. Gramsci. Libéré en 1934, il s'exila en France en 1937. Il fut exclu du PCd'I pour trotskisme. Replié à Agen pendant l'Occupation, il s'engagea dans la Résistance et mourut en octobre 1942. A. Tasca lui fut très lié : cet « ami merveilleusement fidèle » fut l'un des rares émigrés italiens avec qui il resta en contact pendant les années de l'occupation allemande. Il lui dédia, après la guerre, l'un de ses ouvrages les plus importants, *Physiologie du Parti*

émissions en langue italienne. En dépit de nos recherches, nous savons peu de choses sur elles et ignorons en particulier comment elles lui furent confiées. Destiné à « l'Italien moyen" […] ni fasciste ni antifasciste » auprès de qui on voulait diffuser l'idée « d'une solidarité nécessaire et d'une communauté de destinées dans le cadre européen, entre l'Italie et la France »[1483], ce programme correspondait, nous le verrons, aux idées personnelles d'Angelo Tasca. Il espérait, en atteignant la population italienne, inciter Mussolini à modifier sa politique extérieure. Il reconnut de plus, en conclusion de *Naissance du fascisme*, la nécessité de privilégier l'agitation – « une idée dans beaucoup de têtes » –, dont la radio pouvait être un instrument privilégié, plutôt que la propagande – « beaucoup d'idées dans une seule tête » –, de recourir aux moyens modernes de « publicité » pour atteindre les masses : « on peut le regretter », ajoutait-il, « mais un mouvement qui refuse de s'adapter à ces nécessités nouvelles se coupe en même temps des masses et de son but »[1484]. L'un des premiers, Carlo Rosselli avait appelé ses compagnons d'exil à prendre en considération ce moyen d'information. Rosselli lui-même et Pietro Nenni parlèrent à la radio depuis l'Espagne, au point d'inquiéter la police fasciste[1485]. Quelques semaines avant le début des émissions en langue italienne sur les ondes de la radio française, Nicola Chiaromonte fit valoir à Angelo Tasca « l'*énorme* effet de la radio »[1486] en Italie et s'enquit de ses projets radiophoniques. Ceux-ci s'inscrivirent donc à ses yeux dans le cadre de la lutte antifasciste.

Comme le relève Sergio Soave[1487], en s'entourant de collaborateurs choisis, Angelo Tasca semblait vouloir former une sorte de petite communauté idéale. Cet aspect peut paraître anecdotique ; il permet pourtant de comprendre ce qui le rapprocha des dissidents de GL et incidemment aussi sa conception du socialisme. Son désir de créer un groupe fondé sur l'amitié et « une solidarité de travail »[1488] rejoignait un vieux rêve des membres du « gang »[1489], unis par des attaches allant bien au-delà de la politique. Celles-ci étaient pour eux une façon – peut-être la seule – de faire vivre les idées qu'ils partageaient : la sociabilité, recouvrant pour Andrea Caffi un type de relations humaines fondé sur l'amitié entre des êtres

---

communiste français (A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du Parti communiste français*, Paris, Self, 1948, 465 p. ; cf. AT, Corrisp. fasc. 411 ; D. BIDUSSA, D. PESCHANSKI (dir.), *La France de Vichy : archives inédits d'Angelo Tasca*, Milan-Paris, Feltrinelli-CNRS (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1996, p. 320 ; G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 220).

[1483] « Autobiografia », *cit.*, p. 123. Cf. aussi « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.*

[1484] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 364.

[1485] S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 303.

[1486] N. Chiaromonte à A. Tasca, [s. l.], 6 juillet 1937, AT, Corrisp., fasc. 88. Souligné dans le texte.

[1487] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 334.

[1488] A. Tasca à A. Caffi, Le Moustier, 21 août 1937, *cit.*, p. 88.

[1489] M. Levi à A. Tasca, Courpière, 11 juin 1935, AT, Corrisp., fasc. 219. Sur les liens entre les membres du petit groupe rassemblé autour d'A. Caffi, cf. G. BIANCO, *Un socialista "irregolare"*, *op. cit.*, p. 69.

s'étant choisis mutuellement, était au cœur de sa conception du socialisme. Cet idéal ne pourrait concerner dans un premier temps que des groupes restreints régis par « des relations non hiérarchiques entre sujets de même dignité »[1490], « spontanées »[1491] et dédiées à des fins non utilitaires : la « gratuité » – ce mot doit être entendu sans aucun sens péjoratif et seule une société qui lui a dénié sa place peut lui en avoir donné un – de ces liens ne les rendait d'abord possibles que parmi des élites ayant pu se soustraire au moins en partie au règne du travail. A travers ces relations, on expérimentait déjà pour Caffi son idéal social. Mais le monde d'alors semblait leur laisser peu de place. On comprend mieux pourquoi il écrivit à Angelo Tasca au printemps 1936 :

> « Je n'espérais pas retrouver ce climat de réelle solidarité humaine, dans laquelle j'ai été éduqué parmi les camarades des milieux clandestins entre 1904 et 1912. […] C'a été une renaissance morale que d'avoir rencontré presque en même temps deux témoignages d'une réalité à contre courant : je vous ai connu et j'ai vu en Luciano [Nicola Chiaromonte], Mario, Renzo, des exemples d'une ferveur sincère, généreuse, délicate, en rien inférieure (et peut-être plus méritoire) à celle qui animait les jeunes socialistes de notre génération. […] Le fait est que je me sens indissolublement lié à vous, cher Tasca, par ce qu'il y a de plus précieux entre les hommes : l'absolue confiance. L'action sociale, la politique, les idées peuvent être selon les cas plus ou moins efficaces, nécessaires, géniales etc. Mais sans ce substrat d'estime, d'affection confiante envers ceux qui les "font" elles sont toujours insatisfaisantes ; quand au contraire il y a ce fond, elles ne sont jamais stériles. »[1492]

Ce passage exprime peut-être ce qui rapprocha le plus Angelo Tasca du groupe. Sa conception socialiste était fondée, plutôt que sur l'amitié comme celle de Caffi, sur la fraternité entre les hommes[1493]. Une affinité fondamentale n'en subsistait pas moins. Pour lui aussi, « idées et principes » s'incarnaient, se réalisaient d'abord dans les « rapports réels » entre les hommes qui les portaient : ces rapports leur donnait « leur contenu concret, et […] philosophiquement, leur *forme* ». Ceci est très lié à son approche humaniste du socialisme : la révolution, dont l'objet et le sujet étaient l'homme, devait se produire avant tout dans chaque individu et dans ses relations avec les autres ; elle était en ce sens, comme pour Andrea Caffi,

[1490] M. LA TORRE, « Il profeta muto. Politica e cultura nell'opera di Andrea Caffi », in G. LANDI, *A. Caffi, un socialista libertario*, *op. cit.*, p. 44 ; cf. aussi G. LANDI, « Il socialismo libertario di Andrea Caffi », in *Ibid.*, p. 97-98 ; G. BERTI, « Andrea Caffi tra socialismo e anarchismo », in *Ibid.*, p. 123 ; L. BORGHI, « Società e violenza nel pensiero di Andrea Caffi », in *Linea d'ombra*, mai 1994, p. 39-40.
[1491] A. CAFFI, *Critica della violenza*, Milan, Bompiani, 1966, p. 86.
[1492] A. Caffi à A. Tasca, La Seyne-sur-Mer, 27 avril [1936], AT, Corrisp., fasc. 66.
[1493] Pour la différence entre fraternité et amitié comme base du lien social, cf. M. LA TORRE, « Il profeta muto », *art. cit.*, p. 59-60.

éminemment sociale. On peut aussi mieux mesurer la résonance de son activité, au début de son militantisme, dans les milieux syndicaux et associatifs socialistes, ainsi que son attachement aux réalisations de ce socialisme concret dont *Naissance du fascisme* porte le témoignage. Il confia à Andrea Caffi que de sa « longue, *hélas* [en français dans le texte], activité de militant [résistaient] surtout les expériences de liens personnels, et ces *préfigurations* d'une nouvelle société [qu'il avait] pu vivre grâce à elles »[1494]. Ces îlots formés d'êtres partageant une même aspiration donnaient déjà vie aux principes, sinon abstraits, du socialisme.

Des affinités intellectuelles et politiques renforcèrent entre Angelo Tasca et les dissidents de GL cette communauté d'esprit. On a qualifié Andrea Caffi de « socialiste libertaire »[1495]. Il refusait tant la voie du socialisme étatiste dominant dans la social-démocratie que celle du communisme où était engagée la Russie. La tentative soviétique avait fait apparaître pour lui l'illusion et le danger de confier à l'Etat la construction du socialisme. Il n'était sans doute pas possible de le faire disparaître ; du moins fallait-il s'efforcer de réduire son emprise sur la société. Ses interventions devraient se limiter à celles d'une instance coordinatrice. Malgré certaines différences, liées en particulier à l'intonation fortement libertaire des idées de Caffi, Angelo Tasca arriva à des conclusions singulièrement proches que nous développerons plus loin. Le monde socialiste se constituerait, pour Andrea Caffi, à partir de communautés librement consenties et s'organisant elles-mêmes, jusqu'à produire leurs propres règles : il serait fondé sur la « sociabilité », le « droit social » – selon l'idée de Georges Gurvitch – se substituerait au droit étatique[1496]. Il envisageait un monde organisé selon le principe fédéral, aux niveaux infra- et supranational. Il réfléchit pendant les années 1930 à l'hypothèse d'une organisation européenne ; quant à lui, Angelo Tasca fonda ses espoirs de résolution de la crise internationale sur les Etats-Unis d'Europe. Mais à la différence de son ami socialiste, Andrea Caffi voulait dépasser l'idée d'Etat national, qu'il tenait pour responsable de la guerre. Du reste, la sociabilité excluait toute violence comme tout rapport de domination ; le socialisme ne pouvait advenir par des moyens contraires à son

[1494] A. Tasca à A. Caffi, Paris, 30 avril 1936, in cahier n°31, *cit.*, p. 268. Souligné dans le texte.
[1495] G. LANDI, « Presentazione », in *Id.*, *A. Caffi, un socialista libertario*, *op. cit.*, p. 7-8. Nous nous fondons ici surtout sur la pensée d'A. Caffi ; celle des autres membres du groupe, très influencés par leur aîné, reste moins bien connue pour cette époque.
[1496] M. LA TORRE, « Il profeta muto », *art. cit.*, p. 52 ; G. LANDI, « Il socialismo libertario di A. Caffi », *art. cit.*, p. 105-106 et 112 ; P. CESA, « Stato e diritto nel pensiero di Andrea Caffi », in G. LANDI, *A. Caffi, un socialista libertario*, *op. cit.*, p. 125-128.

esprit[1497]. Nous avons fait allusion à la signification qu'Angelo Tasca donnait à la violence dans le processus révolutionnaire. Elle concernait son « *contenu* »[1498], non ses formes : pour Marx, assurait-il, elle était dans la profondeur du changement social plus que dans la brutalité des méthodes employées pour y parvenir. Par cette affirmation, il gommait l'aspect sanglant attaché à l'idée de révolution. Comme lui, Andrea Caffi confiait bien davantage à l'éducation et à l'élévation des consciences par une élite intellectuelle révolutionnaire le soin de préparer la société nouvelle ; la lutte contre le fascisme passait aussi par ce patient travail[1499].

Sur plusieurs points, donc, malgré le cadre très différent dans lequel s'inscrivaient leur pensées, puisque celle d'Angelo Tasca demeurait beaucoup plus fortement imprégnée de marxisme, le socialisme libertaire d'Andrea Caffi se rapprochait de l'humanisme d'Angelo Tasca. Stefano Merli a vu dans ces deux approches une « matrice commune »[1500] : l'idée, inscrite en préambule des statuts de la Première Internationale, que l'émancipation des travailleurs serait l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. De plus, leur critique ne se limitait pas au domaine politique : ils aspiraient à fonder une société nouvelle sous tous ses aspects. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agissait de retrouver l'homme dans un monde qui menaçait de l'anéantir. Cela imprègne la réflexion d'Andrea Caffi sur la crise de la civilisation européenne et sa critique de la technique et de la société de masse, où l'individu disparaissait dans une foule informe[1501]. Lui aussi concevait l'être humain comme un « être social »[1502] et soulignait l'imbrication de l'individu et de la société : ils étaient nécessaires l'un à l'autre et l'un ne pouvait ignorer ni étouffer l'autre. Angelo Tasca acceptait l'irruption des masses comme une donnée dont il fallait s'accommoder. Mais, s'il ne formulait pas une critique aussi radicale de la technique que Caffi, il éprouvait aussi le désir de rendre à l'homme la maîtrise de la technique. Les machines, de plus en plus puissantes, échappaient au contrôle du plus grand nombre au point que « les progrès de la technique moderne [avaient] à nouveau sapé les bases

[1497] G. LANDI, « Presentazione », in *Id., A. Caffi, un socialista libertario, op. cit.*, p. 7-8 et *Id.*, « Il socialismo libertario di A. Caffi », *art. cit.*, p. 103-104 et 106 ; M. LA TORRE, « Il profeta muto », *art. cit.*, p. 44 ; L. BORGHI, « Società e violenza nel pensiero di A. Caffi », *art. cit.*, p. 40 ; M. BRESCIANI, *La rivoluzione perduta, op. cit.*, p. 152-156.

[1498] A. TASCA, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 14. Souligné dans le texte.

[1499] M. LA TORRE, « Il profeta muto », *art. cit.*, p. 51-52 ; A. CASTELLI, « A. Caffi », *art. cit.*, p. 28 ; M. SELVA [M. LEVI], R. BITTIS [R. GIUA], L. LUCIANO [N. CHIAROMONTE], « Battaglie ed esperienze », *art. cit.*.

[1500] S. MERLI, « Andrea Caffi e la tradizione proudhoniana nel socialismo italiano », in G. LANDI, *A. Caffi, un socialista libertario, op. cit.*, p. 69 ; cf. aussi p. 71. Pour ce qui concerne A. Tasca, cf. *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 624 (conférence sur « L'apport du socialisme au patrimoine de la pensée humaine » tenue à l'Ecole supérieure socialiste).

[1501] G. LANDI, « Il socialismo libertario di A. Caffi », *art. cit.*, p. 98-99 ; G. BERTI, « A. Caffi tra socialismo e anarchismo », *art. cit.*, p. 114 et 121. Sur la centralité de la thématique de la crise européenne dans la réflexion d'A. Caffi, cf. M. BRESCIANI, *La rivoluzione perduta, op. cit.*, p. 163.

[1502] A. CAFFI, *Critica della violenza, op. cit.*, p. 32.

de la démocratie »[1503]. Pour une raison semblable, Andrea Caffi prônait la défense de ce régime. Par les droits qu'il consentait aux individus et aux groupes, il lui paraissait devoir favoriser l'éclosion de petites sociétés autogérées ; son affaiblissement compromettait les possibilités d'émergence d'un monde nouveau[1504]. Le sentiment de cette proximité entre leurs positions explique, pour plusieurs auteurs, le rapprochement d'Andrea Caffi avec le PSI à la fin des années 1930, particulièrement lorsqu'Angelo Tasca et Giuseppe Faravelli en prirent la direction à l'automne 1939[1505].

Angelo Tasca n'entretint toutefois pas avec les dissidents de GL des rapports aussi étroits que les membres du petit groupe entre eux. Sur certains points, un désaccord les séparait. Il apparaissait dans leur mode de vie même : tandis qu'Angelo Tasca évoluait dans les milieux socialistes et aux portes du pouvoir, le « gang » vivait replié sur lui-même, isolé politiquement et, pour certains de ses membres, matériellement. Il n'est ainsi guère surprenant que Tasca ait été davantage porté à prendre en considération l'action gouvernementale et parlementaire. Caffi trouva au contraire excessive l'attention accordée par l'auteur de *Naissance du fascisme* aux « combinaisons parlementaires »[1506] dans les événements italiens de 1918-1922. Caffi, Levi, Giua et Chiaromonte portèrent un jugement sévère sur le gouvernement de Front populaire : cette expérience avait été une véritable « catastrophe », assena sans ménagement Mario Levi après l'annonce de la « pause »[1507]. Ils n'y virent qu'un gâchis des immenses espérances mises en lui et ne lui pardonnèrent pas son attitude envers le gouvernement espagnol – Nicola Chiaromonte et Renzo Giua partirent d'ailleurs combattre aux côtés des forces républicaines. Aucun membre du « gang » n'était du reste disposé à adhérer au PSI, qu'ils critiquaient vivement – comme la SFIO –, ni même à y collaborer réellement ; ils affichaient leur méfiance à l'égard de toute structure partisane, où ils redoutaient de voir se perdre leurs principes. Cette réticence agaçait Angelo Tasca, pour qui il n'était plus temps de renâcler : malgré tous ses défauts, le Parti socialiste restait la seule organisation où l'on pût travailler au triomphe du socialisme, c'était avec cette conviction, nous l'avons vu, qu'il avait choisi d'y rentrer en 1934-1935. L'ordre nouveau ne surgirait pas

[1503] A. Tasca à L. Chomette, 1er août 1936, in cahier n°31, *cit.*, p. 293. Cf. aussi AT, cahier n°33 : [1937-1938], *cit.*, p. 92.
[1504] M. LA TORRE, « Il profeta muto », *art. cit.*, p. 53, 55-56 ; A. CASTELLI, « A. Caffi », *art. cit.*, p. 28.
[1505] S. MERLI, « A. Caffi e la tradizione proudhoniana », *art. cit.*, p. 72 ; A. CASTELLI, « La scelta federalista di Andrea Caffi », in *Il Politico*, n°4, 1997, p. 605-606.
[1506] A. Caffi à A. Tasca, [s. l.], [s. d. : automne 1936], AT, Corrisp., fasc. 66.
[1507] M. Levi à A. Tasca, [s. l.], 15 mars [1937], AT, Corrisp., fasc. 219. Cf. aussi R. Giua à A. Tasca, Genève, 4 mai [1936], *cit.* ; A. Caffi à A. Tasca, La Seyne-sur-Mer, 18 juin 1936, 25 juillet 1936 et 13 août 1936, AT, Corrisp., fasc. 66 ; N. Chiaromonte à A. Tasca, Martel, 29 août 1937, AT, Corrisp., fasc. 88.

des discussions d'un cercle intellectuel restreint ; il ne s'imposerait que par la médiation d'une structure organisée. N'admettant de critique que celle qui fût « remplacement d'un plan par un autre, indication concrète des objectifs et des moyens pour les atteindre »[1508], il jugeait parfois stériles et abstraites les objections de ses amis. Cela reflète, nous semble-t-il, une différence plus profonde, distinguant ce socialiste qui, très tôt, s'était voué à la politique de ces hommes que leur attitude non politique – « *impolitica* », selon Marco Bresciani[1509] –, dans le sens où elle ne reposait pas principalement sur l'action politique, mais sur la confiance en un travail culturel et intellectuel lent et souterrain, avait précisément éloignés de GL. Bien qu'également sensibles à ce qu'ils percevaient tous comme une crise de la civilisation contemporaine – nous le verrons mieux, pour ce qui concerne Angelo Tasca, dans les pages qui suivent –, ils n'y apportaient pas exactement les mêmes solutions.

6.2. La révision du marxisme

Les convictions marxistes d'Angelo Tasca, dont il se défit peu à peu pendant ces années, occasionnèrent des discussions fécondes avec ces personnalités influencées par Proudhon. Au système de Marx, Andrea Caffi reprochait la primauté des mécanismes économiques dans l'explication de la vie politique et sociale ; la distinction entre gouvernement, peuple et société, ainsi que l'opposition entre liberté et autorité lui apparaissaient plus pertinentes que l'antagonisme travail-capital. Au contraire, selon lui, Proudhon avait tenté « d'introduire la justice dans l'engrenage économique » qui s'était éloigné, dans la période moderne, « des normes d'une vraie et juste coexistence sociale »[1510]. Rejoignant les interrogations d'Angelo Tasca, les objections du petit groupe entourant Caffi l'accompagnèrent dans sa réflexion, ainsi qu'en témoignent les notes qu'il prit après une conversation avec Nicola Chiaromonte et Giorigio De Santillana sur le marxisme[1511]. Ce texte marque une étape de sa réflexion sur le marxisme qui prit en 1935-1940 les caractères d'une

[1508] A. Tasca à N. Chiaromonte, Le Moustier, 10 septembre 1937 ; cf. aussi A. Tasca à M. Levi, Paris, 3 août 1935, *cit.*, p. 35-36 ; A. Tasca à N. Chiaromonte, Le Moustier, 21 août 1937, AT, Corrisp., fasc. 88, ainsi que la note de présentation à M. SELVA [M. LEVI], R. BITTIS [R. GIUA], L. LUCIANO [N. CHIAROMONTE], « Battaglie ed esperienze », *art. cit.*.

[1509] M. BRESCIANI, *La rivoluzione perduta*, *op. cit.*, p. 10 et 144. Sur la crise des « novateurs » dans GL, cf. p. 197-207.

[1510] A. CAFFI, *Critica della violenza*, *op. cit.*, p. 70.

[1511] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 581. Sur la critique du marxisme d'A. Caffi, cf. M. LA TORRE, « Il profeta muto », *art. cit.*, p. 33-34 ; G. BERTI, « A. Caffi tra socialismo e anarchismo », *art. cit.*, p. 120-121.

critique radicale. A Gaetano Salvemini, qui lui reprochait de n'avoir pas poussé assez loin « la recherche des erreurs » du mouvement ouvrier et en particulier de Marx, il écrivit à l'automne 1938 : « Vous savez que depuis plusieurs années, j'ai entamé une "révision" des positions traditionnelles du marxisme et je suis décidé à la mener jusqu'au bout »[1512]. Ce « depuis plusieurs années » n'est pas sans importance : ce qui se manifesta alors comme une révision profonde avait commencé bien avant, sans apparaître encore sous cette forme. Dans *Socialisme libéral*, Carlo Rosselli faisait observer que « les révisionnistes ne furent pas toujours conscients de la portée de leurs critiques. […] Il s'agissait seulement de corriger certains aspects unilatéraux, de combattre des attitudes trop absolues en matière de tactique et surtout de donner une valeur secondaire et relative au catastrophisme. Nul ne songeait à attenter aux fondements du système pour lequel tous professaient leur respect »[1513] ; celui-ci s'était pourtant bientôt trouvé ébranlé jusque dans sa base. Cette observation s'applique singulièrement au parcours d'Angelo Tasca dans les années 1930. Comme nous l'avons vu, en 1930-1934, il n'entendait pas réviser le marxisme, mais en retrouver l'esprit fondamental pour l'actualiser. Cette réflexion souleva en lui des interrogations sur lesquelles il continua à méditer dans les années suivantes. Elle éveilla aussi des doutes que contribuèrent à approfondir les transformations du contexte de son existence que nous avons tenté de décrire dans les chapitres précédents, des événements d'Allemagne à l'élargissement de son univers intellectuel. Il est difficile de faire la part de l'un ou l'autre de ces aspects dans son évolution : elle s'insère dans ce contexte et en fut influencée, mais procéda aussi d'un travail intérieur personnel. Sa révision du marxisme ne se présenta pas d'abord comme une rupture brutale : ce fut la continuation de sa réflexion précédente qui l'amena à renverser ses positions antérieures.

6.2.1. Philosophie marxiste I

Angelo Tasca s'interrogea d'abord sur la philosophie marxiste. La position de Marx et Engels à l'égard de la philosophie lui paraissait en elle-même bien curieuse. Alors même qu'elle était le socle de leur système, ils semblaient en avoir fait pour le moins « bon

[1512] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 21 octobre 1938, *cit.*, p. 140 ; cf. aussi G. Salvemini à A. Tasca, Cambridge, 12 octobre 1938, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 136.
[1513] C. ROSSELLI, *Socialismo liberale*, *op. cit.*, p. 23.

marché », confiants qu'ils étaient d'avoir « réglé leurs comptes » avec elle, une fois pour toutes, en l'espace de quelques années dans leur jeunesse. Ce faisant, ils avaient rendu « marginal » ce qui était « central dans leur système initial ». Cette négligence « désaxait » toute leur doctrine. « Les rapports et les proportions entre la philosophie et tous les autres domaines de la pensée marxiste » s'en trouvaient faussés, au point de dissimuler involontairement que les seconds recevaient « de cette philosophie leur justification et leur lumière ». Au contraire, pour Angelo Tasca, la philosophie marxiste présentait un intérêt primordial, puisqu'elle fondait tout le reste : si l'on sait que sa révision commença par elle, on peut en mesurer la profondeur.

Le marxisme portait l'empreinte profonde de son origine allemande : l'impossibilité même de concevoir un bouleversement dans l'Allemagne d'alors expliquait la radicalité de la critique de Marx. Mais l'herméticité de la société allemande l'avait aussi contraint à aborder le changement social de manière purement abstraite. Il n'avait pas bâti son raisonnement à partir de l'existence réelle du prolétariat, mais avait découvert *a posteriori* la classe où ses thèses pouvaient s'incarner : ce n'était pas le raisonnement qui s'était fondé sur un fait, l'existence du prolétariat, mais celle-ci qui était venue démontrer l'exactitude d'une construction logique. Dans la pensée du jeune Marx, « le prolétariat se [trouvait] ainsi à la pointe d'un syllogisme »[1514] ; il se voyait confier la tâche de briser les chaînes de l'humanité, c'est-à-dire d'accomplir le raisonnement abstrait de Marx.

La conception révolutionnaire de ce dernier – et le rôle décisif qu'il y donnait à la classe ouvrière – ne reposait cependant pas seulement sur une démonstration parfaitement « scientifique » ; une aspiration « métaphysique » plus fondamentale lui donnait « sa valeur et sa force » : « *l'exigence de l'universel* ». Elle permettait la rencontre de la philosophie, qu'Angelo Tasca concevait comme la capacité à penser universellement, et du prolétariat, cette classe qui ne pouvait « se sauver que *sub specie humanitatis* » : ainsi seulement pouvait se comprendre l'idée que le prolétariat fût « l'héritier de la philosophie allemande ». Angelo Tasca reprenait ici sa réflexion des années antérieures. Mais un doute qui ne l'avait alors qu'effleuré prit davantage d'importance. Pourquoi la « philosophie allemande » ? « Comment la "philosophie allemande" a-t-elle pu arriver à cette notion de l'universel, dont on revendique l'héritage pour le prolétariat ? » Comment un pays que Marx lui-même jugeait arriéré pouvait-il produire la philosophie du présent et même de l'avenir ? Cela restait pour le

[1514] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 581-582.

socialiste italien une « énigme », qui lui semblait ne cacher qu'un présupposé arbitraire de Marx. Cela aussi avait ouvert dans le système marxiste une brèche bien plus importante qu'il ne pouvait apparaître au premier abord :

> « le fait de n'avoir pas sérieusement abordé ce problème a miné dans ses fondements toute la construction marxiste. […] La coïncidence entre l'universalité ou, si l'on veut, l'humanisme de la philosophie et le rôle social, humain du prolétariat devait être approfondie. »[1515]

La philosophie marxiste présentait donc, du point de vue de cette aspiration à l'universel, une faille très gênante, tenant surtout à la confiance qu'elle mettait dans la dialectique. La méditation d'Angelo Tasca tourna surtout autour de ce principe essentiel du marxisme. Il y avait vu précédemment un point fort du matérialisme marxiste ; il le rejeta maintenant. En partant des faits matériels plutôt que des idées, Marx pensait avoir remis sur ses pieds la dialectique qu'Hegel avait fait marcher « sur la tête ». Mais pour Angelo Tasca, en se contentant de renverser la dialectique hégélienne, Marx en avait seulement reproduit les insuffisances et les défauts, sans pour autant mieux comprendre le rapport entre le monde matériel et les idées : à l'origine de la faiblesse du système marxiste, il y avait celle de la dialectique de Hegel. Qu'elle prît pour point de départ les faits ou les idées, c'était « la dialectique même en tant que loi de la vie et de la société qui [était] sujette à caution »[1516]. Or, il semblait à Tasca qu'elle avait acquis dans le système marxien une valeur qu'elle n'avait pas même dans celui de Hegel. Alors qu'elle n'aurait dû être que la « forme » des rapports entre le monde matériel et celui des idées, elle avait pris chez Marx « force de loi autonome, de seule loi régissant toutes les autres » et se suffisant à elle-même. Ainsi extraite « aussi bien du monde réel que de celui des idées […,] la dialectique dévore tout et reste la seule réalité ». Pour Marx et Engels, tout s'y réduisait. Au heurt des idées s'était substitué le mouvement perpétuel. De cette façon, « au lieu de remplacer des principes abstraits par des principes concrets, on [avait remplacé] l'abstraction des principes par l'abstraction du mouvement ».

Pour Angelo Tasca, les idées, les valeurs n'étaient pas indifférentes, elles seules décidaient de la « valeur révolutionnaire »[1517] du mouvement qui permettait de les accomplir : celui-ci ne valait que par elles, non pour lui-même. Guidée à l'origine par un principe, une philosophie qui lui donnaient son sens, la pensée marxienne elle-même contenait cette conviction. Mais, obnubilé par la dialectique, Marx avait progressivement perdu de vue

[1515] *Ibid.*, p. 583-584. Souligné dans le texte.
[1516] *Ibid.*, p. 585. Cf. aussi A. TASCA, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 6.
[1517] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 586. Cf. aussi cahier n°31, *cit.*, p. 277-278 (1936).

l'homme qui était à la racine de sa pensée. L'Allemagne de son temps laissant peu d'espoirs de révolution, il avait recherché l'assurance d'un bouleversement social non plus dans la volonté humaine, trop imprévisible, mais dans des « lois objectives »[1518] de la société, auxquelles l'homme n'aurait qu'à se soumettre. Le principe originel de l'« *exigence de l'universel* » s'était perdu dans les méandres de la dialectique. A travers cet abandon, Marx et Engels étaient passés « du terrain vraiment révolutionnaire, qui était celui de l'"émancipation générale et humaine", de l'universel concret, à celui du mouvement abstrait, sans détermination de but ». Angelo Tasca était donc gêné par la place envahissante prise par la « logique formelle », qui finissait par s'abstraire de la réalité et fonctionner de manière autonome. A trop vouloir être « scientifique », le marxisme s'était séparé de son essence même. Cette pensée d'abord si humaine, puisque l'homme en était le centre, s'était désincarnée à mesure que, « partis des exigences "universelles" de la philosophie, Marx et Engels, sans jamais renier explicitement cette origine, [avaient évolué] vers un "scientisme" amorphe parce que purement formel »[1519]. Cette dérive scientiste expliquait, pour le socialiste italien, l'attitude passive et professorale de la social-démocratie allemande comme certaines aberrations communistes, dans lesquelles on n'arrivait plus à démêler « si la science est une vraie science parce qu'elle est marxiste, ou si le marxisme est un vrai marxisme parce qu'il est scientifique »[1520].

Cette obsession scientifique avait conduit Marx à sombrer dans le matérialisme « vulgaire » contre lequel il s'était élevé. Pour Angelo Tasca, qui au début de la décennie avait trouvé dans le matérialisme historique une doctrine sûre pour comprendre la réalité et y avait consacré une part importante de sa réflexion, le socialisme ne pouvait plus s'y réduire, bien qu'il en eût retiré beaucoup. Il importait désormais de retrouver l'exigence primordiale abandonnée par le marxisme, de revenir « du matérialisme dialectique à la philosophie, c'est-à-dire de la méthode aux principes »[1521]. Ce « retour » correspondait finalement à son parcours de la première partie des années 1930, dans ses études sur le marxisme – en particulier sur la pensée des jeunes Marx et Engels – et les premiers socialistes, dont le

[1518] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 589.
[1519] *Ibid.*, p. 587-588.
[1520] Cahier n°31, *cit.*, p. 276 ; cf. aussi cahier n°33, *cit.*, p. 152-153 (octobre 1937). Il pensait à l'essai de G. Friedmann « Matérialisme dialectique et action réciproque », paru dans l'ouvrage collectif *A la lumière du marxisme*, Paris, Editions sociales internationales, 1935-1937 (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 626).
[1521] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 627. Cf. aussi *Annali*, 1968, *op. cit.*, p. 596 (conférence « Culture prolétarienne et nouvel humanisme » tenue à l'Université prolétarienne de Marseille, le 17 novembre 1935) : A. Tasca restait alors convaincu que cette abdication des principes éloignait de la pensée de Marx dans son ensemble – il ne croyait pas alors que celle-ci contenait une telle renonciation.

résultat se fit sentir avec quelque retardement. Tous avaient contribué à former un patrimoine commun à la pensée socialiste, « *une conception nouvelle de la vie, de la société et des rapports entre les hommes* », un ensemble de « principes ayant une valeur universelle », qui ne pouvait se résumer à une « *science* », comme le voulaient Marx et Engels. Ces derniers avaient cru en finir avec la philosophie, alors que tout, dans le socialisme, clamait « l'exigence même de la philosophie »[1522] . Son inspiration fondamentale était de l'ordre des idées.

A travers cette définition du socialisme d'abord par « la *conception de la vie* qui inspire le système, son *humanisme* »[1523] et non plus par sa manière d'appréhender la réalité, s'affirmait la conception « métapolitique » qu'Angelo Tasca s'en était formée dès ses plus jeunes années. Le socialisme était né en réaction à « l'inhumanité du régime capitaliste »[1524] ; il tirait de cette origine son caractère fondamentalement « éthique »[1525]. Il ne pouvait se limiter à un changement dans l'ordre matériel et poursuivait une transformation beaucoup plus profonde, qui toucherait à la fois les choses, les idées, les mœurs. Comment mesurer les progrès de la révolution ? – s'interrogeait Angelo Tasca, à propos de l'expérience soviétique. Seules la perception des rapports entre les hommes, l'émergence d'une nouvelle culture en étaient les indices. Dès lors que l'économie n'était plus l'étalon de mesure, que l'essentiel se produisait dans un domaine débordant celui de la production, la notion de « producteur », pour désigner l'homme dans la société socialiste, qu'Angelo Tasca n'avait pas remise en cause depuis le début des années 1920, n'était plus adaptée. Le remplacement du citoyen par ce concept finalement plus réducteur s'était révélé une « erreur »[1526] : ainsi qu'il l'expliqua plus tard, en revenant sur son désaccord avec Antonio Gramsci au sujet de conseil d'usine, tout en pouvant paraître *a priori* un progrès, elle n'en constituait pas moins « une réduction à l'économique de la *personne humaine* »[1527]. Bien que nécessaires, les révolutions économique et politique ne suffisaient pas à assurer le triomphe des valeurs socialistes et ne pouvaient accomplir à elles seules « *l'émancipation humaine* » à laquelle aspirait le socialisme. Le socialisme ne se limitait pas à la promotion d'une nouvelle organisation technique de la production – Angelo Tasca se méfiait des « systèmes qui veulent résoudre le problème social

[1522] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 627. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Ibid.*, p. 596 et A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 370.
[1523] AT, cahier n°35 : [1939], p. 222. Souligné dans le texte.
[1524] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 595. Cf. aussi *Ibid.*, p. 620.
[1525] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 362.
[1526] Cahier n°35, *cit.*, p. 275.
[1527] « Autobiografia », *cit.*, p. 117-118. Souligné dans le texte. La même idée exprimée dans A. TASCA, « *L'Ordine nuovo* », *art. cit.*.

avec des procédés et des trouvailles “techniques” »[1528] – ; les considérations non économiques qui la régiraient importaient beaucoup plus. La nécessité de « l'*intervention de la politique dans l'économie* » était une « idée maîtresse » de la pensée socialiste. Les « principes » prirent alors une importance décisive aux yeux d'Angelo Tasca : « *le socialisme et non l'économie devait avoir le dernier mot* »[1529]. Il réaffirma ainsi le « primat du politique »[1530] sur l'économie.

Ainsi retrouvons-nous la réflexion d'Angelo Tasca sur les liens entre éléments matériels et idéaux. La solution qu'il donna à ce problème à ce moment de son existence eut une part très importante dans son éloignement du marxisme. Il dénonça dans le scientisme marxiste la confiance mise dans les « lois objectives » du développement social et « l'abandon de l'élément conscient, “philosophique” des revendications prolétariennes »[1531]. Il écartait maintenant non seulement la croyance dans le « pouvoir décisif et surtout *préventif* des automatismes » de la vie sociale, mais aussi l'idée même que le jeu de ces automatismes pût aboutir à des « coïncidences objectives et par là providentielles »[1532] de circonstances données et d'états de conscience subjectifs, augurant avec certitude la révolution. Il abandonna ainsi, à la fin de 1938, l'un des pivots de son interprétation du marxisme des années précédentes, qui postulait la « coïncidence objective » de l'intérêt général et de celui du prolétariat : il se pouvait que ce dernier en devînt dépositaire, mais cela n'était pas inscrit dans le cours des choses. Rien n'autorisait à présupposer qu'une situation objectivement révolutionnaire trouverait automatiquement une classe ouvrière politiquement mûre. Celle-ci ne pouvait pleinement prendre conscience d'elle-même qu'à force de volonté. Cette conviction était présente chez Tasca depuis longtemps, nous l'avons vu. Cela avait été l'objet du « culturisme » de sa jeunesse. Le constat que les masses n'étaient ni préparées, ni décidées à la révolution, contrairement à ce que croyaient les communistes orthodoxes, l'avait ensuite amené à rompre avec l'IC en 1929. Les événements allemands, puis la réflexion engagée en 1934 sur l'avènement du fascisme en Italie, ne firent que le confirmer dans ces idées. Il faut voir, sans doute, dans cette méditation sur les événements l'une des origines de cette évolution. Il n'est pas anodin que dans *Naissance du fascisme,* il ait voulu rétablir dans toute son importance le rôle de l'action humaine. Il avait certainement lu les travaux d'Henri de

[1528] A. Tasca à C. Baglietto, Paris, 10 mars 1938, AT, Corrisp., fasc. 15. Cf. aussi A. Tasca à C. Baglietto, Paris, 13 avril 1938, *cit.*.
[1529] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 622 et 629. Souligné dans le texte.
[1530] D. BIDUSSA, « A. Tasca e la crisi della cultura politica socialista », *art. cit.*, p. 110.
[1531] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 587.
[1532] Cahier n°34, *cit.*, p. 307. Souligné dans le texte. Cf. aussi cahier n°37, *cit.*, p. 331.

Man, fondés en partie sur la remise en cause du postulat marxiste du caractère objectif de la révolution, et leurs conclusions présentent sur ce point d'évidentes affinités. Ses notes personnelles n'étayent pas l'hypothèse d'une influence du théoricien belge sur ce point et, en l'absence d'une référence explicite ou implicite – dans le langage, par exemple –, on ne peut selon nous parler d'un ascendant de celui-ci sur Angelo Tasca. Il nous semble que la recherche de Tasca sur le marxisme fut plutôt une confrontation très personnelle et que ce changement important dans sa pensée procéda plus d'une évolution intérieure à sa propre réflexion que d'une influence extérieure – hormis peut-être dans le cadre de ses échanges avec les membres du « gang » – que rien, en l'état actuel des sources, ne permet d'établir.

Sous le coup des événements et au fil du travail de sa pensée autour de certaines interrogations persistantes, son regard sur le marxisme changea. Alors que, par le passé, il avait surtout vu dans le strict déterminisme une interprétation déviante de la pensée de Marx et Engels, il le trouvait maintenant diffus dans celle-ci même, et non plus seulement limité à certains écrits marqués par leur contexte. A la veille de la défaite de 1940, « marxisme », « pseudo-marxisme » ou « marxisme "vulgaire" »[1533] ne faisaient plus guère de différence à ses yeux. Selon lui, l'oscillation de Marx de la philosophie au scientisme expliquait ses hésitations entre le désir de faire parfois place à la subjectivité et la tendance à faire prévaloir les circonstances objectives, sans qu'il ne parvînt jamais à en faire la synthèse. Angelo Tasca avait cru longtemps que le marxisme avait réalisé la symbiose entre matérialisme et idéalisme ; il arriva à la conclusion que, bien au contraire, il les avait irrémédiablement séparés.

> « Cette identification de "matérialisme" et de "révolution" sous l'égide de la "dialectique" est une des opérations les plus néfastes qui se soient produites dans la doctrine du mouvement social ; la crise du socialisme est déjà *in nuce* dans cette "trahison des clercs". Conscience et faits, idées et action sont violemment séparés, et tous les funambulismes de la "dialectique" n'arrivent plus à les remettre ensemble. »[1534]

De la même manière, alors qu'il s'était efforcé précédemment de mettre au jour l'essence humaniste du marxisme, Angelo Tasca dissocia peu à peu, dans la seconde moitié des années 1930, humanisme et marxisme. Nous l'avons vu en partie dans l'étouffement de l'humanisme par la dialectique qu'il reprochait à la pensée de Marx et Engels. Le socialisme se présentait à lui maintenant, nous l'avons dit, surtout comme un ensemble de « valeurs

[1533] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 706, 707 et 709.
[1534] *Ibid.*, p. 588.

positives » et universelles. Quelles étaient-elles ? Il en indiqua trois principalement : le travail, entendu comme « le *principe même d'activité* par lequel on intervient à modifier le milieu » pour s'en émanciper ; la liberté, résultant de cette action sur l'environnement ; enfin l'humanité, englobant les idées d'égalité et de solidarité, condition même de l'exercice de la liberté, que seul un « *effort [...] social* », fourni par l'ensemble de la collectivité et destiné à « tous les hommes », rendait effectivement possible[1535]. On voit que ces trois idées étaient imprégnées de l'idée de la libre action de l'homme ; l'humanisme s'y détachait du matérialisme, puisqu'il consistait surtout en un triomphe sur lui. Le socialisme contenait aussi une profonde « exigence d'*unité* » : il voulait rétablir l'accord de l'homme avec lui-même et avec son milieu, rompu par la société industrielle. Il était donc, fondamentalement, un humanisme, la tentative de faire triompher « l'humain [… dans] toutes les formes de la vie »[1536]. L'« humain » renvoyait aussi bien à chaque homme qu'à l'ensemble de l'humanité : Angelo Tasca ne modifia pas sensiblement sa perception de leurs rapports. L' « identité »[1537] de l'individu et de la collectivité était si étroite qu'il était « impossible d'affirmer l'humain dans chaque homme sans le réaliser dans tous les hommes ». Ce n'est du reste qu'en se liant aux autres que l'homme pouvait accéder à une réelle autonomie et se libérer de la tyrannie de la nature. Toute la pensée socialiste – y compris marxiste – était parcourue par le désir de dégager l'homme des contraintes de son milieu. Elle voulait « assurer la primauté de l'humain sur l'économique »[1538], soumettre l'économie aux fins de l'homme, non à sa propre loi. La volonté et la conscience humaines devaient prévaloir sur les mécanismes de l'économie : alors qu'Angelo Tasca avait cherché auparavant à établir un équilibre entre ces deux éléments, la balance penchait maintenant davantage du côté du volontarisme.

6.2.2. La dictature du prolétariat et l'Etat

Le rejet définitif de la « dictature du prolétariat » constitua un autre biais de la révision d'Angelo Tasca. Nous en avons vu les prémisses dans ses considérations sur le sujet depuis la fin des années 1920. Il arriva ainsi, dans la seconde moitié des années 1930, au terme d'une

[1535] *Ibid.*, p. 595. Souligné dans le texte.
[1536] A. TASCA, *Naissance du fascisme, op. cit.*, p. 362. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 598 et 620.
[1537] Cahier n°30, *cit.*, p. 204.
[1538] A. TASCA, *Naissance du fascisme, op. cit.*, p. 361-362. Cf. aussi cahier n°30, *cit.*, p. 204.

réflexion qui le tourmentait depuis plusieurs années. C'est au fil de celle-ci, en la poussant jusqu'à ses ultimes conséquences et en y intégrant également ses méditations – simultanées – sur la construction du socialisme en URSS, qu'il parvint aux conclusions que nous présentons ici.

La notion de dictature du prolétariat était inhérente au marxisme : elle découlait de l'idée originale de Marx d'un prolétariat « *agent* »[1539] de sa propre émancipation et investi pour cela d'une mission envers la société tout entière. Il s'agissait d'« une conception du *devenir social* »[1540], qui engageait tout le marxisme : de son refus ou de son acceptation dépendait la conception que l'on se faisait du socialisme. En 1937-1938, Angelo Tasca envisagea d'écrire trois articles, afin de stimuler parmi les émigrés antifascistes la discussion sur ce sujet. Les choses avaient considérablement changé depuis Marx ; tout devait être « pensé de nouveau »[1541]. Un seul de ces écrits parut finalement ; à l'appui des textes de Marx et Engels, il chercha à y rétablir le sens de cette notion, qu'il jugeait faussé par les communistes et une interprétation erronée de la pensée marxienne. Mais « l'exégèse » ne suffisait plus et il voulait étudier ensuite l'alors seule expérience concrète de dictature du prolétariat en Russie soviétique, avant d'envisager, dans un troisième texte, la « forme et [le] contenu du *nouveau type d'Etat, du nouveau type de démocratie* vers lesquels tendre ». Suivons-le dans cette réflexion, qui le mena à la conclusion que de trop nombreuses raisons rendaient la formule de la dictature du prolétariat « inadaptée et inadmissible pour la lutte antifasciste et pour la construction du socialisme »[1542].

Chargée d'un sens trop éloigné de ce qu'elle aurait dû recouvrir, cette expression devait être abandonnée : car le « contenu concret »[1543] importait plus que la formule. Ce fut pour rester fidèle à son interprétation passée que l'ancien communiste rejeta cette terminologie : une incohérence entre l'idée et sa formulation lui apparut insurmontable et il s'écarta de ses positions antérieures principalement en opérant ce détachement. Dès la fin des années 1920, espérant concilier des convictions démocrates de plus en plus prononcées avec une formule qui paraissait les nier, il avait tenté de donner à l'idée de « dictature du

[1539] *Id.*, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 5. Souligné dans le texte.
[1540] Cahier n°35, *cit.*, p. 220 (conférence sur « Socialisme et dictature du prolétariat », mars 1939). Souligné dans le texte.
[1541] A. TASCA, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 6.
[1542] « Una lettera di A. Tasca », in *Problemi della rivoluzione italiana*, février-mars 1938, p. 19. Souligné dans le texte. Cf. aussi cahier n°35, *cit.*, p. 220.
[1543] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 1er février 1938, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 262.

prolétariat » un sens démocratique. Il restait persuadé que tant la prise du pouvoir que l'édification du socialisme exigeraient « un concours de forces variées et imposantes, un déchaînement extraordinaire d'énergies morales et la marche en avant de tout un peuple ». Mais renvoyant à « une formule et [à] une pratique [limitant, divisant, appauvrissant et constituant] une hypothèque qui [compromettait] le présent et l'avenir », la dictature du prolétariat ne pouvait plus pour lui traduire cette exigence. Elle paraissait en outre mal adaptée pour une révolution conçue comme un changement profond dans les rapports entre les hommes et dans l'homme lui-même, qui adviendrait par une lente transformation. En se prolongeant sur plusieurs générations, la dictature perdrait forcément son caractère transitoire et ce qui ne devait être qu'un « *instrument* », risquait de devenir, insensiblement, une « *fin* » en soi[1544].

La dictature du prolétariat devait également être repensée dans l'optique du marxisme lui-même. Elle était étroitement liée chez Marx à la polarisation de la société autour de deux classes ennemies ; mais « si cela ne [s'accomplissait] pas, si la dynamique sociale se [révélait] plus lente et plus complexe que cela [n'apparaissait] dans cette prévision »[1545], comme Angelo Tasca le constatait – sa réflexion sur les classes moyennes en 1930-1934 avait fait évoluer sa pensée à ce sujet –, l'idée de « dictature du prolétariat » ne pouvait plus être reprise telle quelle des textes de Marx et Engels. De plus, la « variété et la richesse de la pensée marxiste » empêchaient de donner de cette notion une interprétation trop schématique : on ne pouvait prétendre la trouver dans un seul écrit, sous peine de « mutiler »[1546] la réflexion des deux penseurs allemands. Une réflexion sérieuse ne pourrait commencer que de l'examen de tous leurs écrits. Ils avaient considéré la Commune de Paris et la première République française comme des représentations vivantes de la dictature du prolétariat. Ils avaient insisté surtout, selon Angelo Tasca, sur le caractère démocratique de l'organisation étatique inventée par les communards : sans détruire l'Etat, on s'était employé à le dépouiller de son potentiel répressif, à donner la voix au peuple par le suffrage universel et le développement du « contrôle des élus *par le bas* ». La dictature du prolétariat s'était également présentée sous la Révolution française sous la forme d'une « République démocratique », selon les termes d'Engels. A la fin de sa vie, dans son testament politique – la préface à *La lutte des classes en France*, rédigée en 1895 –, celui-ci avait défendu une tactique « *démocratique* de par sa

[1544] A. TASCA, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 9. Souligné dans le texte.
[1545] *Ibid.*, p. 6.
[1546] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 1er février 1938, *cit.*, p. 262-263. A. Tasca y tança P. Nenni pour avoir cru tirer d'une lettre de Marx de 1852 une conclusion définitive sur la nécessité de la dictature du prolétariat (cf. P. EMILIANI [P. NENNI], « Il Manifesto dei Comunisti ha novant'anni », in *Nuovo Avanti*, 29 janvier 1938).

nature intime », celle de la « *conquête opérée par les masses* ». Pour Angelo Tasca, il ne faisait aucun doute qu'« entre cette méthode démocratique et les caractères du nouveau pouvoir qui [sortirait] de la victoire ainsi remportée, il y [avait] un rapport très étroit : on [procédait] d'une lutte de masses à un Etat de masses ; la démocratie de la méthode [déterminait] et [garantissait] la démocratie des buts »[1547]. A la fin de 1937, il tirait donc toujours des écrits de Marx et Engels une interprétation démocratique de la notion de dictature du prolétariat ; en aucun cas on ne pouvait y trouver « la préfiguration et même la justification du régime stalinien […mais bien plutôt son] antithèse extrême et irréductible »[1548].

Angelo Tasca ne se faisait plus guère d'illusion sur le cours pris par le régime intérieur soviétique. Les procès de Moscou de 1937-1938 ne firent que confirmer ses impressions et lui inspirèrent indignation et amertume : « on n'arrive pas à conclure en toute certitude à l'innocence des inculpés, mais on ne peut nourrir aucun doute sur la culpabilité des juges et des organisateurs du procès »[1549], écrivit-il par exemple à la fin de 1937. Il n'y fit cependant pas référence dans son texte sur « Socialisme et dictature du prolétariat », paru à ce même moment. Publiquement, il ne se différencia pas, nous semble-t-il, de la ligne adoptée par la direction du PSI, qui ne tut pas ses critiques à l'encontre de l'URSS à ce sujet, en replaçant notamment les procès dans le cadre de l'évolution bureaucratique du pays, mais s'efforça de les contenir dans des limites qui ne compromissent pas irrémédiablement l'unité d'action[1550]. Il est certain que ces procès laissèrent des traces dans l'esprit d'Angelo Tasca, qui se manifestèrent notamment dans ses réserves grandissantes à l'égard d'une politique commune avec les communistes[1551] et, sur le plan international, avec l'URSS – nous y reviendrons.

Dans ses écrits publics, il continua également à voir dans l'expérience russe une « porte ouverte vers le socialisme », pourvu que les nouvelles générations retrouvent les « valeurs humaines »[1552] qu'il représentait. Au début 1938, il refusa de tenir le régime stalinien pour le fruit inévitable de la révolution de 1917. Il rejetait « les deux manières également arbitraires de considérer les développements de la révolution russe et du régime soviétique », tant celle séparant cette histoire en deux moments opposés, que son contraire, pour laquelle « toute l'histoire russe depuis 1917 serait implicite dans un point de départ, qui

[1547] A. TASCA, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 12-13. Souligné dans le texte. Nous utilisons pour la traduction A. ROSSI [A. TASCA], « Socialisme et dictature du prolétariat », *art. cit.*, p. 14.
[1548] A. TASCA, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 14.
[1549] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 659. Cf. aussi A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 111-112 et 133-134.
[1550] S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 334-335.
[1551] G. ARFE, « La politica del gruppo dirigente socialista nell'esilio », *art. cit.*, p. 29.
[1552] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 616.

la contiendrait de manière fatale et irrévocable ». Le léninisme et le stalinisme restaient deux pratiques différentes, et si, indéniablement, la conception léniniste du parti présentait des dangers qui s'étaient avérés par la suite, rien n'autorisait à faire du stalinisme son « développement logique et nécessaire ». Angelo Tasca voyait alors l'histoire russe des vingt années précédentes comme une histoire ouverte. Les événements ne s'y étaient pas enchaînés fatalement, d'autres voies auraient pu être empruntées, notamment en 1928-1929 : il faisait manifestement allusion ici à ses positions et préconisations pour la construction du socialisme en Russie, reprenant celles de Boukharine, qui avaient été à l'origine de sa rupture avec le communisme. Pour cela même, l'expérience russe pouvait servir d'enseignement pour la révolution italienne. Cette manière de regarder l'histoire explique aussi la façon dont Angelo Tasca envisageait l'avenir : pas plus que son histoire n'était « univoque et tout entière écrite dans ses incunables »[1553], l'évolution future de l'URSS n'était déjà toute tracée. Ses cahiers témoignent toutefois d'un pessimisme plus grand à l'égard de la « patrie du socialisme ». Sa position était déjà ambivalente, la méfiance, déjà là.

Quelle place Marx et Engels réservaient-ils à l'Etat dans la dictature du prolétariat ? Selon Angelo Tasca, s'ils avaient paru d'abord – dans le *Manifeste* – prôner la « gestion étatique directe de toute l'économie », ils avaient ensuite mieux pris en considération le « rôle possible des associations ouvrières de production et des initiatives *de la base* dans la marche vers le socialisme »[1554]. Il trouvait donc encore dans la pensée marxiste les germes d'une conception non étatiste du socialisme. Le *Manifeste* n'avait-il pas proclamé que le prolétariat devait être acteur de sa propre émancipation ? Pour Angelo Tasca, cette découverte indiquait un principe essentiel de la révolution et de l'organisation de la future société, suivant lequel on pouvait penser la place de l'Etat :

> « La participation de la classe ouvrière à l'exercice de la démocratie et à la construction du socialisme est une condition de la vraie démocratie et du vrai socialisme ; elle n'offre pas l'un des moyens par lequel on peut arriver au but, elle constitue déjà ce but, anticipe sur lui en quelque sorte et fournit la substance vivante de sa réalisation. »[1555]

En 1937, Angelo Tasca continuait à s'inspirer des « Thèses sur Feuerbach » du jeune Marx, qui faisaient de la liberté la force organisatrice de l'Etat. Il avait acquis la certitude que « l'idée de la liberté [était] essentielle au socialisme » : tout, dans cette conception de la vie,

[1553] A. TASCA, « Esperienza russa e rivoluzione italiana », in *Nuovo Avanti*, 5 mars 1938.
[1554] *Id.*, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 7. Souligné dans le texte.
[1555] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 625.

dont la raison d'être était de « libérer l'homme de la sujétion immédiate aux forces aveugles de la nature et aux soi-disant "lois" de l'économie »[1556], y ramenait. Les différentes tendances du socialisme avaient forgé « une notion nouvelle de la *liberté* », étendue du domaine politique à celui de l'économie. Si la liberté individuelle restait « son unité de mesure », elle supposait une « lutte collective contre la fatalité et la nécessité » ; on ne pouvait donc dissocier « libertés collectives » et « libertés individuelles ». « Tous les socialistes », des utopistes à Marx, avaient proposé de réduire les pouvoirs de l'Etat pour rétablir la liberté que celui-ci avait écrasée. Aussi, un régime, comme le « bolchevisme russe », qui déniait aux individus leur liberté, se plaçait selon Tasca indiscutablement « en-dehors du socialisme »[1557] et de sa tradition théorique, y compris marxiste. L'« étatisation de la propriété et de l'économie » ne pouvait qu'engendrer « un appareil qui, par sa structure et ses dimensions, ne laisse plus de place pour la liberté et l'initiative individuelle »[1558]. Le socialisme devait trouver un « point d'équilibre entre l'intervention étatique *par le haut* et l'initiative *par le bas* » grâce auquel on réaliserait la « *synthèse du socialisme et de la liberté* »[1559]. Angelo Tasca se réjouit de voir les positions socialistes rejoindre sur ce point celles de GL, en espérant que cette convergence préluderait à une alliance politique qui ne fut finalement jamais conclue[1560].

Sa réflexion sur la place prépondérante de l'Etat dans la construction du socialisme en URSS, peut-être sous le coup des impressions suscitées en lui par les procès de Moscou, amena Angelo Tasca à corriger son point de vue sur le régime soviétique entre 1938 et 1940. Une approche profondément divergente du problème de l'Etat empêchait d'ailleurs selon lui l'unité organique entre socialistes et communistes. En Russie, les principes du socialisme avaient été mis au service des intérêts de l'Etat, non l'inverse : simples instruments employés au gré des exigences du moment, ils ne guidaient plus la politique soviétique. Il s'y était établi « une dictature de plus en plus étroite »[1561] sur toute la vie du pays, aux mains de quelques dirigeants incontestés et d'une bureaucratie envahissante. Sur ce point, Angelo Tasca se mesura à la critique trotskiste, qui, malgré « la vivacité d'esprit, la mobilité "dialectique" »[1562]

[1556] Cahier n°35, *cit.*, p. 270.
[1557] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 624. Souligné dans le texte. Cf. aussi cahier n°35, *cit.*, p. 265.
[1558] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 708.
[1559] « Una lettera di A. Tasca », *art. cit.*, p. 19. Souligné dans le texte. Cf. L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 89.
[1560] A. TASCA, « Due convegni e due documenti », in *Nuovo Avanti*, 2 juillet 1938.
[1561] *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 368.
[1562] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 706. A. Tasca examinait l'article de L. Trotski « L'URSS en guerre », daté du 25 septembre 1939 (L. TROTSKI, *Œuvres (septembre 1939 à décembre 1939)*, [s. l.], Institut L. Trotski, 1985, p. 40-62). A. Tasca formula donc ces réflexions après le Pacte germano-soviétique ; nous les traitons ici

de Trotski, lui apparut absolument déficiente. Pour Trotski, la révolution sociale avait bien été réalisée : l'organisation de la vie économique avait changé, la classe ouvrière en avait pris la direction. Pourtant, la bureaucratie y assumait un rôle prédominant et ne pourrait être éliminée que par une nouvelle révolution politique. La bureaucratie n'était pas en effet pour lui une classe et relevait du domaine politique. Tout en jugeant qu'en effet, « le terme de "classe" [était] impropre à définir l'appareil au pouvoir en Russie », mais que Trotski en avait une notion discutable, Angelo Tasca estimait que ses conclusions résultaient d'un pur « syllogisme », car reconnaître à la bureaucratie les caractères d'une classe impliquait d'admettre que la révolution sociale n'avait pas eu lieu, ce à quoi Trotski se refusait. Or, sur ce point, Angelo Tasca s'opposait au révolutionnaire russe : malgré la nationalisation de l'économie, constatait-il, la révolution russe n'avait pas permis « l'avènement d'une nouvelle conception de la vie, d'un nouveau type de rapports, sociaux et humains ». Il y avait, d'après Tasca, « entre la façon dont [s'était] faite la révolution sociale et sa "dégénérescence" politique […] un lien nécessaire »[1563]. L'évolution de l'URSS ne s'expliquait pas seulement par son encerclement ou son retard économique. Une conception erronée du socialisme, imprégnée d'économisme, avait conduit les dirigeants soviétiques à donner à l'Etat et à la bureaucratie une place envahissante. Non les développements ultérieurs de la révolution, mais la manière dont elle avait été engagée et conçue, l'avaient d'emblée éloignée du socialisme. Son évolution dictatoriale ne procédait pas seulement d'erreurs contingentes et tardives ; la bureaucratie était la conséquence logique et inévitable d'une révolution fondée sur une approche étatiste du socialisme : « c'est précisément l'étatisation, l'industrialisation et la planification chères à Trotski, et que Trotski et le "marxisme vulgaire" identifient avec le socialisme, qui ont déterminé la création d'une bureaucratie, et la faillite politique et sociale du bolchevisme », répliquait-il à l'ancien dirigeant soviétique. L'élimination de la bureaucratie n'était possible que si la gestion de l'économie n'était pas confiée à un pouvoir central : cette nouvelle révolution aurait un caractère social, puisqu'elle impliquait un bouleversement de l'économie. Celle-ci devrait être « différenciée, articulée de telle façon que la possibilité d'une dictature soit exclue, ou tout au moins qu'elle ne fournisse pas à la dictature sa base naturelle, nécessaire, inévitable »[1564]. Tout cela démontrait avec évidence, aux yeux d'Angelo Tasca qui s'en était convaincu depuis plusieurs mois déjà, qu'on ne

cependant puisqu'elles ont trait à sa réflexion plus générale sur l'Etat pendant ces années et ne nous semblent pas pouvoir en être séparées.

[1563] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 708. A. Tasca s'était convaincu de l'échec de la révolution, telle qu'il la concevait, en Russie, dès 1935 : cf. *Ibid.*, p. 597 et 599.

[1564] *Ibid.*, p. 708-709.

pouvait « pas construire la démocratie avec la dictature »[1565] et que le socialisme ne pouvait s'accommoder ni de « la révolution dite prolétarienne, [ni de] la dictature dite transitoire du prolétariat, [ni de] l'étatisation de l'économie »[1566].

A mesure que ces idées s'affermirent, Angelo Tasca approfondit sa réflexion sur le planisme. Il conclut à l'impossibilité de réduire le socialisme à une économie dirigée, en reprenant en 1936 la distinction entre nationalisation et étatisation : ces « deux termes – expliqua-t-il –, loin d'être synonymes, sont *opposés*, et cette opposition offre la base de la différence spécifique entre l'économie socialiste et l'économie dirigée »[1567]. A elle seule, cette dernière ne pouvait suffire à faire le socialisme. Angelo Tasca n'en rejetait pas le principe en soi, mais les tendances étatistes et autarciques qui le menaçaient. Tout repli économique d'une nation obligeait à mettre en place une économie dirigée. De là à l'étatisme, il n'y avait qu'un pas ; indéniablement, « l'autarcie [était] inséparable de l'étatisme : elle [amenait] forcément au socialisme d'Etat ou au capitalisme d'Etat et la différence [n'était] souvent que de nom »[1568]. En 1938, Tasca déplora à nouveau le bureaucratisme qui avait entaché la vogue des plans quatre ans plus tôt : les plans s'étaient multipliés, tout y avait été « prévu dans des centaines de chapitres, paragraphes et plans », jusqu'à « produire un sentiment de satiété et d'ennui et susciter des doutes plus que légitimes sur la consistance d'une telle fécondité bureaucratique »[1569].

Le planisme lui paraissait cependant toujours témoigner d'un état d'esprit salutaire : alors que d'autres restaient vainement rivés aux principes traditionnels du conflit social, les promoteurs du plan, conscients « des nouvelles responsabilités, des nouvelles formes de lutte » imposées par les changements de l'après-guerre, avaient compris que l'initiative du combat contre la crise devait être prise par les socialistes. Leur tendance à rechercher une « soi-disant politique des classes moyennes », autonome par rapport aux autres classes, leur faisait parfois oublier le prolétariat : il fallait, au contraire, « "dissoudre", "briser" le bloc des couches moyennes »[1570], gagner une partie d'entre elles à la cause ouvrière, non leur soumettre celle-ci. Pour autant, ils avaient du moins compris la nécessité de les attirer au socialisme et, comme Angelo Tasca avait commencé à s'en convaincre, quoique de façon

[1565] A. LEROUX [A. TASCA], « Socialisme et communisme », *art. cit.*.
[1566] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 709.
[1567] Cahier n°31, *cit.*, p. 266-267. Souligné dans le texte.
[1568] *Ibid.*, p. 245-246.
[1569] A. TASCA, « L'umanesimo socialista e la lotta contro la crisi », in XXX [L. LUZZATTO ; B. MAFFI], *La politica delle classi medie e il planismo*, in *Echi*, n°5, octobre 1938, p. I.
[1570] *Ibid.*, p. II-III.

encore hésitante, au début des années 1930, le schéma marxiste de la prolétarisation des classes moyennes ne pouvait plus fonder la politique socialiste. Le mouvement ouvrier ne pouvait se contenter d'annexer celles d'entre elles qui étaient susceptibles d'« accepter l'hégémonie de classe du prolétariat », de se soumettre à ses intérêts spécifiques. Le parti de la classe ouvrière devait moins, pour Angelo Tasca, dominer les autres classes qu'accompagner « le processus de maturation politique des classes moyennes »[1571]. « Une révolution ne se [déclenchait] pas, une société ne se [renouvelait] pas, par la pression des intérêts particuliers des couches et des catégories », quelles qu'elles fussent. L'alliance du prolétariat et des classes moyennes ne pourrait être scellée que par « l'appel à l'humain et aux hommes ». En cela, Angelo Tasca se distinguait des positions planistes : alors que de Man mettait en avant des « intérêts communs immédiats », lui pensait à des points d'accord plus fondamentaux, comme, au fond, il préférait faire appel à la conscience plutôt qu'à l'instinct. Les classes moyennes ne se rallieraient au prolétariat qu'en ce qu'il serait porteur de « valeurs », de « *motifs* » généraux, « essentiellement *humains* et *politiques* ». Il fallait rechercher le « mot d'ordre […] qui fait tout précipiter, parce qu'il traduit dans le langage de l'heure et *unifie* les motifs variés et dispersés qui tous prédisposent au changement ».

Mais en cela, Angelo Tasca se voulait fidèle à Marx : celui-ci n'avait-il pas établi qu'« une classe est révolutionnaire dans la mesure où elle représente "l'intérêt général" de la société à une époque donnée »[1572] ? Faire triompher l'intérêt commun était le but de la révolution. Cette tâche avait échu au prolétariat, qui devait l'assumer avec conscience : *a contrario*, au lendemain de la guerre, en restant « prisonniers de leurs propres limites », au point de les « idéaliser », les partis et syndicats ouvriers italiens avaient fait preuve d'un « *défaut d'humanité* »[1573] qui les avait empêchés de se placer à la tête de la révolution italienne. L'importance qu'Angelo Tasca accorda à l'idée d'intérêt général l'amena à renoncer, comme le montre Leonardo Rapone[1574], à toute approche « classiste » de la révolution. Il avait soutenu depuis sa jeunesse, dans le sillage de Rodolfo Mondolfo, que l'humanité du prolétariat s'épanouirait à travers l'approfondissement de ses caractères de

[1571] S. COLARIZI, *Classe operaia e ceti medi*, *op. cit.*, p. 118.
[1572] A. TASCA, « L'umanesimo socialista », *art. cit.*, p. V-VI. Souligné dans le texte. Nous avons traduit le terme « *motivi* » par « motifs », qui en est l'équivalent français premier. Une autre traduction possible serait « mobile ». H. de Man entend ce mot surtout comme un mécanisme psychologique (H. de MAN, *Au-delà du marxisme*, *op. cit.*, p. 50-51), différent de l'idée de « valeur » qui nous semble être celle d'A. Tasca. De plus, dans ses textes français, A. Tasca n'emploie jamais le terme « mobile ». Cf. aussi cahier n°30, *cit.*, p. 126 ; cahier n°31, *cit.*, p. 37 ; *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 597 ; A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 335.
[1573] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 336. Souligné dans le texte.
[1574] L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 91-92 ; *Id.*, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 87.

classe. Il arriva à présent à une conclusion toute différente. Il partait encore des conceptions marxistes : n'y trouvait-on pas que le prolétariat était une classe, certes, mais une classe aspirant à « s'anéantir en tant que classe »[1575] ? Mais, justement,

> « Quand on identifie le socialisme avec la lutte de classe, on le définit par sa propre négation, par ce qu'il ne veut pas être, par ce qu'il veut éliminer et dépasser. […] la vraie négation de la lutte de classe par la suppression des classes est la seule conception révolutionnaire, et donc la seule conception socialiste. »[1576]

Ce socialisme ne pouvait plus se fonder sur ce qu'il niait : le « classisme » perpétuait une séparation qui devait disparaître et une conception réellement révolutionnaire ne pouvait s'en accommoder. Le prolétariat n'atteindrait le reste de la population qu'en se dépassant lui-même, en cessant d'être une classe particulière. Au lieu de chercher ce qui le distinguait, il devait dégager du fond de lui-même le dénominateur commun à toute la population qui lui permettrait d'entraîner celle-ci dans la révolution. Il n'était plus seul, non plus, à le pouvoir : tandis qu'il tendait à s'atomiser, certaines classes moyennes, intégrées dans l'appareil de l'Etat, étaient parvenues à « une notion de l'intérêt général moins abstraite et "mythique" que par le passé ». Il devenait réducteur de seulement « partir de la "classe ouvrière" comme si elle fournissait déjà un point de départ solide, acquis ». De même, l'action socialiste ne pouvait plus concerner les seules masses ouvrières, mais plus généralement « *le peuple* ». Toutes les forces de la population non capitaliste devaient concourir au mouvement qui renverserait la bourgeoisie. La conquête de la majorité prit une importance encore plus décisive que par le passé pour Angelo Tasca : elle ne fut plus seulement un moyen tactique, mais devint une idée « consubstantielle » à sa conception du socialisme. A la « révolution prolétarienne », il préféra désormais la « révolution populaire »[1577]. L'éloignement d'une conception prolétarienne du socialisme marqua une étape importante dans son détachement du marxisme. A travers la dissociation du socialisme et du « classisme », aboutissement d'une réflexion amorcée précédemment, sa conception du socialisme se dilata, ses contours devinrent plus imprécis. Elle explique son évolution politique vers l'idée d'« union nationale ».

[1575] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 597.
[1576] *Ibid.*, p. 625.
[1577] A. TASCA, « L'umanesimo socialista », *art. cit.*, p. IX-X. Souligné dans le texte.

6.3. « Chaos primordial »

6.3.1. Union nationale

La menace d'une rivalité entre les deux partis ouvriers, suscitée par l'attitude du PC, fit redouter à Angelo Tasca, dès la victoire de 1936, « la désagrégation et la liquidation du Front populaire »[1578]. Moins de deux ans plus tard, quand peu d'espoir restait de le ranimer, il se convainquit que les communistes avaient profité de leur position extérieure au gouvernement pour engager « une *lutte de surenchère contre le parti socialiste* », à la fois pour influencer la politique de la France dans un sens favorable à l'URSS et pour gagner par la démagogie la base de la SFIO. A ses yeux, « le Front populaire ne pouvait fonctionner qu'à une condition : partage égal des responsabilités, détermination commune des possibilités »[1579]. Or, alors que les socialistes s'étaient sentis liés dans leur œuvre ministérielle par le Rassemblement populaire, les communistes avaient refusé d'endosser les décisions du gouvernement et poursuivi imperturbablement leur propre politique.

« Mal conçue » dès son origine, menée sans entrain ni conviction par le secrétariat de la SFIO – Paul Faure et ses proches – qui lui était hostile, l'unité d'action avait elle aussi permis le succès des manœuvres communistes. Elle ne s'était jamais avérée un « *moyen d'imposer une politique commune au parti communiste* »[1580] qui fût capable de le « forcer à tirer toutes les conséquences, théoriques, tactiques et organisatives [*sic*] »[1581] du tournant de 1934-1935 ; elle s'était limitée à des « rapports de type parlementaire entre les deux partis »[1582], où chacun avait cru tromper l'autre. Paul Faure et ses partisans n'avaient eu de cesse de réduire sa portée pratique immédiate, tout en concédant beaucoup pour une lointaine et improbable fusion. C'était pour Angelo Tasca l'inverse de ce qu'il aurait fallu faire : « c'est dans l'unité d'action qu'il faut chercher et créer les prémisses de l'unité organique », expliqua-t-il à Léon Blum en mai 1938. Pourtant, la fusion ne lui paraissait encore ni possible, ni souhaitable. Trop de divergences essentielles persistaient, « sur la conception même du

[1578] Cahier n°30, *cit.*, p. 93.
[1579] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 633. Souligné dans le texte.
[1580] *Ibid.*, p. 633. Souligné dans le texte.
[1581] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 666.
[1582] *Ibid.*, p. 633.

socialisme, […] sur sa méthode de réalisation, […] sur la nature de l'Etat et de ses rapports avec les masses, […] sur la place de l'individu dans la société »[1583]. Le modèle soviétique, toujours présent à l'esprit des communistes, ne pouvait être celui des socialistes. Ils étaient séparés par « une question de principe et non de méthode […celle de] la participation de la classe ouvrière à l'exercice de la démocratie et à la construction du socialisme »[1584] : cela constituait un sérieux obstacle à l'unité organique, à laquelle il fallait pourtant travailler, mais sans s'enfermer dans de dangereuses équivoques. Le Parti socialiste n'était du reste pas en mesure de se fondre dans un nouveau parti : il y serait inévitablement étouffé, « l'unité serait pour lui aujourd'hui l'enterrement, la disparition ». L'exemple de ce qu'Angelo Tasca perçut comme la mainmise communiste sur la CGT[1585] le mit en garde contre toute fusion prématurée. Au printemps 1938, la création d'un parti unique lui paraissait même redoutable et il enjoignit les socialistes français d'empêcher le remplacement de « la mystique du Front populaire par celle du "parti unique" ». Une « unité dans la diversité »[1586], fondée sur une division des tâches entre les deux partis, telle était la formule qui lui semblait la plus judicieuse. S'il croyait encore l'unité d'action indispensable, il considérait qu'un parti socialiste indépendant, distinct du parti communiste, assurait à la vie politique française un équilibre qu'il aurait été dangereux de bousculer.

Après la victoire de la gauche en mai 1936, Angelo Tasca vit s'ouvrir à l'intérieur du pays, déjà bien fragilisé, une fracture entre « deux France : celle du "Front populaire" et celle des droites »[1587] dont l'agrandissement ne cessa ensuite de le tourmenter. Ailleurs aussi, la lutte politique, dégénérant en un affrontement entre « deux nations », lui parut prendre des allures de « guerre civile ». Prisonnières de leurs intérêts et de leurs « préjugés sociaux », les « classes possédantes » combattaient les principes qu'elles avaient autrefois portés. Aucun « impératif » n'était plus « reconnu par la nation, ou par sa grande majorité »[1588]. Cette préoccupation prit une place croissante et devait s'avérer décisive dans les réflexions d'Angelo Tasca dans la seconde moitié des années 1930. Il ne pouvait guère imaginer de conditions moins favorables aux progrès du socialisme : la situation était révolutionnaire

[1583] *Ibid.*, p. 665-666. Cf. aussi « Autobiografia », *cit.*, p. 121.
[1584] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 631.
[1585] S'il y eut incontestablement dans la CGT à la fin de 1936 une progression des communistes, minoritaires lors de la réunification, ils n'en prirent pas le contrôle avant la Seconde Guerre mondiale (M. DREYFUS, *Histoire de la CGT. Cent ans de syndicalisme en France*, [s. l.], Complexe, 1995, p. 154-181).
[1586] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 668. Cf. aussi p. 605.
[1587] Cahier n°30, *cit.*, p. 137. Sur la fragilité intérieure de la France, cf. cahier n°31, *cit.*, p. 254-255 (13 février 1936). Cf. aussi « Autobiografia », *cit.*, p. 120. L'importance de ces considérations sur les divisions croissantes de la France a été soulignée par A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 300.
[1588] A. Tasca à L. Chomette, 1er août 1936, *cit.*, p. 294.

lorsque la majorité convergeait vers l'organisation politique du prolétariat, dont elle reconnaissait la capacité de faire triompher l'intérêt général, non quand les divisions s'aggravaient. Dès la fin 1936, il crut discerner les indices d'une évolution « réactionnaire »[1589] de la vie politique française, dont il attribua la responsabilité aux communistes. Un an et demi plus tard, il avisa Léon Blum des dangers d'une « polarisation autour des extrêmes » de la vie politique française[1590]. La formation d'un parti unique du mouvement ouvrier créerait une situation où s'opposeraient frontalement deux parties de la nation. Les radicaux contribuaient à maintenir un certain équilibre politique intérieur en France, qu'il était dangereux de compromettre en les forçant à choisir entre le front ouvrier et les droites. Accablée par la crise économique et inquiète des menaces extérieures, la population semblait plus que jamais désireuse d'union. Selon Tasca, l'heure du Front populaire était passée ; un gouvernement emmené par les socialistes était devenu impossible. Pour cela, il encouragea les socialistes à participer au gouvernement d'Edouard Daladier, après la chute du dernier gouvernement Blum : une attitude oppositionnelle provoquerait « les pires réactions et surprises » dans le pays, croyait-il[1591]. Avant tout « parti de gouvernement », le parti socialiste devait « agir, dans l'opposition, comme s'il était au gouvernement » : sa décision de participer ou non à un cabinet non dominé par lui devait être « dictée par sa tâche, par sa conscience "gouvernementale" »[1592]. Angelo Tasca amorça alors une évolution importante dans sa réflexion[1593], en s'acheminant en 1937-1938 vers l'idée d'un gouvernement d'union nationale, en remplacement du Front populaire, mais dans le même but que celui-ci : contenir la droite la plus extrême. Inaugurée maladroitement par les communistes français, cette formule lui paraissait répondre « pour l'essentiel, aux nécessités de la situation française et internationale »[1594], à la condition que les socialistes en constituent le pivot. Au printemps 1938, il était persuadé que « la tendance du pays […était] à l'union nationale »[1595]. Sur ce point, sa position convergea avec celle de Léon Blum, qui avait tenté – en vain – en mars de former un gouvernement allant des communistes à la droite. « Vous verrez qu'à la première crise sérieuse, crise financière à l'intérieur, par exemple, et surtout crise internationale qui comporte une menace de guerre, les "réflexes de défense" dans le sens

[1589] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 21 décembre 1936, *cit.*.
[1590] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 663. Cf. aussi cahier n°34, *cit.*, p. 97-98.
[1591] Cahier n°34, *cit.*, p. 98. La SFIO décida finalement de ne pas participer au gouvernement.
[1592] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 663. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « Traditions bourgeoises et expériences socialistes », *art. cit.*.
[1593] D. BIDUSSA, « A. Tasca e la crisi della cultura politica socialista », *art. cit.*, p. 106-107 ; S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 432.
[1594] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 606.
[1595] *Ibid.*, p. 662.

de l'union nationale seront irrésistibles et le parti socialiste y sera entraîné sans pouvoir exercer sur les événements une quelconque influence »[1596], à moins d'en prendre l'initiative, prédit-il dès juin 1937.

L'accentuation de la démarcation internationale entre pays démocratiques et fascistes imposa la présence menaçante de la guerre. Angelo Tasca la crut « proche » dès la fin de l'été 1937[1597]. Il observa le resserrement des liens entre l'Allemagne et l'Italie, la formation puis la consolidation de l'Axe. Celui-ci était selon lui l'« aboutissement » de la « politique de puissance » adoptée par Mussolini dès 1918. Sa « politique d'expansion impériale », guidée par une volonté de domination en Méditerranée, ne pouvait que l'amener à contester l'organisation territoriale issue des traités de paix et à se heurter à la France et à l'Angleterre. Elle contenait « en germe la politique de l'Axe »[1598]. Le rejet du Traité de Versailles avait été le fondement premier du rapprochement des Etats fascistes ; l'« antibolchevisme », qui donna officiellement sa raison d'être au pacte du 6 novembre 1937 unissant Allemagne, Italie et Japon, n'avait été « aucunement la cause de l'Axe, mais sa conséquence »[1599]. Ce pacte obéissait à des vues impérialistes, plus qu'idéologiques : il visait moins le communisme que l'URSS en tant que territoire, ainsi que l'Europe centrale et orientale, et devait infliger – aux yeux de Mussolini surtout – un coup à la France et à l'Angleterre. Pour le reste, il allait à l'encontre des intérêts italiens puisque l'Italie risquait de se trouver évincée par l'Allemagne d'Europe centrale et balkanique. Croyant tirer avantage d'une alliance si peu intéressante pour elle, l'Italie fasciste ne se liait en réalité que plus étroitement à l'Allemagne nazie, pour n'en devenir finalement qu'un « appendice »[1600]. Sa renonciation à une influence en Autriche marqua pour Angelo Tasca une étape décisive de cette subordination. Elle la cantonna en Méditerranée, où même son influence devint tributaire de la volonté allemande. Le 11 mars 1938, avec l'*Anschluss*, dont Tasca ne parvenait pas à déterminer s'il avait été fait en accord avec Mussolini ou non, « l'Italie perdait à nouveau cette guerre de 1915-1918 que, quoi qu'aient dit fascistes et nationalistes en 1919, elle avait gagnée et bien gagnée ». Le dangereux allié allemand s'installa sur les frontières de la péninsule. « Pris dans la logique diabolique de sa propre faillite », Mussolini cherchait rageusement à prendre sa revanche sur une défaite qu'il avait lui-même tissée. Il s'était enfermé dans une situation telle qu'il ne pouvait plus qu'« aller jusqu'au bout dans sa soumission à Hitler, le lier en se liant et obtenir

[1596] *Ibid.*, p. 606-607.
[1597] A. Caffi à A. Tasca, [la Seyne-sur-Mer], 27 septembre 1937, AT, Corrisp., fasc. 66.
[1598] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 634-635.
[1599] *Ibid.*, p. 644.
[1600] A. TASCA, « La Santa Alleanza degli Stati fascisti », in *Nuovo Avanti*, 13 novembre 1937.

son concours militaire pour la réalisation de ses buts »[1601]. Les événements internationaux instaurèrent ainsi « une atmosphère irrespirable de catastrophe ». A mesure que l'Axe Berlin-Rome-Tokyo se consolida à l'instigation de l'Allemagne, l'étau de la guerre se resserra plus dangereusement. Au début de 1938, « avec un sentiment insupportable d'impuissance »[1602], Angelo Tasca se convainquit de son inévitabilité :

> « La machine étatique allemande, comme la machine étatique italienne, est en pleine mobilisation. Personne ne peut prévoir – pas même ceux qui la préparent à Berlin et à Rome – quand la guerre éclatera. Mais tout y conduit avec un enchaînement de fer de facteurs et d'événements. L'axe Berlin-Rome-Tokyo est une menace, la plus grave, pour l'existence de peuples libres et d'un mouvement ouvrier et socialiste. »[1603]

Seul un regroupement des pays antifascistes pourrait enrayer la mécanique mise en branle par les pays fascistes. Cette idée s'était imposée à Angelo Tasca très tôt dans les années 1930 : ses positions de 1937-1939 continuèrent, en cela, celles de la période précédente. La victoire du nazisme en Allemagne l'avait cependant contraint à renoncer à l'hypothèse d'un axe Paris-Berlin-Moscou. Il défendit ensuite la construction d'un bloc regroupant Londres, Paris et Moscou et cela introduisit, malgré une relative continuité, une différence d'importance par rapport son plan précédent : alors que celui-ci reposait sur l'idée d'une solidarité à l'égard d'une Allemagne n'étant pas encore tombée sous le joug du nazisme, le bloc Londres-Paris-Moscou supposait un regroupement de pays soucieux de s'unir pour faire face aux dangers que l'Allemagne nazie faisait peser sur l'Europe. L'idée d'une résistance internationale aux projets des Etats fascistes se fraya également un chemin parmi les socialistes italiens en 1936, pour finalement s'imposer lors de leur Congrès en 1937[1604]. La séparation de l'Europe en deux camps ennemis ne réjouissait pourtant guère Angelo Tasca, pour qui il fallait, comme au niveau national, « ne rien négliger de ce qui [pouvait] empêcher ou retarder une telle polarisation ». Mais la politique internationale de résistance au fascisme, qu'il défendit « sans plaisir, mais sans hésitation », devait précisément contrarier la « logique intérieure » des régimes fascistes, qui menait à la division du monde, en plaçant sur leur chemin des résistances suffisamment puissantes pour les contraindre à renoncer. Il s'agissait

[1601] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 646-647 ; cf. aussi cahier n°34, *cit.*, p. 100 (réunion du Centre d'études de politique étrangère, 19 mars 1938, quelques jours à peine après l'*Anschluss*).
[1602] Cahier n°34, *cit.*, p. 23.
[1603] A. TASCA, « La crisi tedesca, nuova spinta verso la guerra », in *Nuovo Avanti*, 12 février 1938.
[1604] S. MERLI, *I socialisti, la guerra, la nuova Europa. Dalla Spagna alla Resistenza 1936-1942*, Milan, Fondazione Anna Kuliscioff, 1993, p. 10 et 13. Sur l'évolution du mouvement socialiste international à propos de la politique internationale, cf. L. RAPONE, *La socialdemocrazia europea tra le due guerre*, *op. cit.*, p. 313-396.

avant tout de les décourager « de tenter l'aventure de la guerre », pour sauvegarder la paix. Tasca insistait sur la nécessité de « jeter des ponts » et de préserver, autant que possible, les possibilités d'une « collaboration européenne »[1605], incluant aussi les pays fascistes : il voulait opposer à la logique belliqueuse du fascisme une logique européenne. Mais « le point de départ de chaque action pour endiguer la "fascisation" de l'Europe se [trouvait] dans le regroupement et dans la solidarité de quatre grandes puissances : Angleterre, France, URSS et Etats-Unis »[1606]. Il tançait déjà ceux qui cherchaient la paix dans la conciliation, le pacifisme intégral ou les concessions économiques. Pour les socialistes, toutefois, empêcher l'expansion des pays fascistes ne pouvait suffire ; il fallait construire une « nouvelle Europe » et « imposer les Etats-Unis d'Europe » – il n'était plus spécifiquement question d'Etats-Unis socialistes d'Europe. Pour cette raison, le mouvement socialiste devait rester indépendant de ce bloc d'Etats antifascistes. Les conflits internationaux résultaient des « contradictions du système capitaliste » ; par conséquent « la classe ouvrière, tout en choisissant le "moindre mal", [devait…] garder la liberté d'action nécessaire pour transformer la victoire sur le fascisme en victoire sur le capitalisme »[1607].

Dans ce bloc, l'URSS avait sa place. Sa politique extérieure rejoignait celle des pays démocratiques : elle voulait « certainement la paix, elle [n'avait] pas de visées expansionnistes, elle [était] favorable à une politique internationale de "sécurité collective" »[1608]. Il fallait donc promouvoir son inclusion dans ce bloc de résistance. Pourtant, il était aussi devenu vital pour le mouvement ouvrier de délier son sort de celui de l'URSS et l'on devait résoudre le paradoxe de devoir à la fois s'allier avec elle et « se dégager de son emprise »[1609]. Ceci obligea l'ancien communiste à dissocier les politiques intérieure et extérieure soviétiques. Ainsi s'explique en partie sa position ambiguë et hésitante à l'égard de l'URSS jusqu'à la fin de 1938. Il ne tarda pas à juger que son régime intérieur menait aussi sur les chemins de la guerre. L'éloignement de la perspective d'une révolution mondiale l'avait poussée à se replier sur elle-même. En adoptant une politique autarcique, « en s'installant dans le Plan quinquennal, la Russie [s'était] installée dans la guerre »[1610]. La conviction que ce plan avait favorisé l'essor du fascisme en Europe, et d'abord en Allemagne, s'imposa alors à l'esprit d'Angelo Tasca : selon lui en effet, l'URSS seule aurait pu sauver

[1605] « La politique extérieure de la France », *cit.*, p. 147-148.
[1606] A. TASCA, « L'Italia fascista e la Società della Nazioni », in *Nuovo Avanti*, 18 décembre 1937.
[1607] *Id.*, « Appunti per la discussione », *art. cit.*.
[1608] « Discorso al III Congresso del PSI », *cit.*, p. 615.
[1609] Cahier n°30, *cit.*, p. 122.
[1610] Cahier n°34, *cit.*, p. 9 (début 1938).

l'économie allemande de la faillite et le plan quinquennal, en signifiant un repli de l'économie russe sur elle-même, avait à jamais détruit « cet unique espoir »[1611]. On assistait en Union soviétique, où s'affirmait le nationalisme russe, à « la création d'un *Etat national*, et [c'était] peut-être cela le débouché historique de la révolution commencée en 1917 ». Elle finissait par présenter de troublantes analogies avec les Etats fascistes, qui tendaient pour leur part à mettre l'emphase sur leur opposition au capitalisme. Mais il serait hâtif de conclure à la présence chez Angelo Tasca de l'idée, à peine ébauchée, d'une identité des régimes totalitaires. Il se refusait à envisager la possibilité d'une entente internationale entre eux. Au contraire, cette convergence dans le creuset du nationalisme ne pouvait qu'aboutir à une opposition irrémédiable :

> « Les régimes fascistes de moins en moins capitalistes et le régime soviétique de plus en plus nationaliste finissent par se ressembler étrangement dans leur esprit, dans leur pratique politique (mystique du "chef", dictature totalitaire, plébiscite, contrôle et mobilisation des masses) : et justement parce qu'ils se ressemblent, les deux régimes sont les plus irréparablement opposés, ils ont, dans le jeu, dans le heurt des puissances mondiales un signe contraire, et sont destinés à se combattre à mort. »[1612]

Bien que souvent louée pour sa pertinence[1613], cette analyse ne fut pas toujours suivie par les responsables politiques. Lorsqu'il conseilla, d'ailleurs très ponctuellement, Léon Blum, qui le tenait visiblement en haute estime, ce fut surtout pour la politique française. Son impuissance à avoir prise sur les événements le tourmenta de plus en plus. L'insupportable angoisse éprouvée en 1931-1932 devant le spectacle de l'Allemagne tombant aux mains des nazis, se répéta pour l'Europe entière. Au début de l'été 1938, alors que le danger de guerre était plus que jamais présent, il crut malgré tout pouvoir prédire : « si la guerre n'éclate pas cet été, on peut espérer obtenir une amélioration de la situation »[1614].

Quelques semaines plus tard, la guerre frôla l'Europe. La mobilisation fut décrétée en France, liée par un traité à la Tchécoslovaquie qu'Hitler menaça d'annexer partiellement. Les

---

[1611] *Ibid.*, p. 144. L'idée apparut dans ses cahiers quelques mois plus tôt, à la fin de 1936 ou au début de 1937 : cahier n°30, *cit.*, p. 134, 196 ; cahier n°31, *cit.*, p. 286.
[1612] Cahier n°34, *cit.*, p. 19-20 (1937-1938). Souligné dans le texte.
[1613] C.-A. Julien à un destinataire inconnu, [s. l.], 27 juillet 1935, AT, Corrisp., fasc. 196 ; L. Rosenstock-Franck à A. Tasca, [s. l], 19 mai 1935 et Paris, 2 juillet 1936, AT, Corrisp., fasc. 340 ; M. Rouzé à A. Tasca, Oran, 24 mars 1937, AT, Corrisp., fasc. 292 ; A. Viénot à A. Tasca, Chooz, 26 octobre et 26 décembre 1939, AT, Corrisp., fasc. 425 ; C. Sforza à A. Tasca, La Garde, 5 avril 1940, AT, Corrisp., fasc. 376.
[1614] Cahier n°34, *cit.*, p. 189 (26 juin 1938). Pour le jugement de L. Blum, cf. *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 579-580 (9 mai 1936). Les témoignages du sentiment d'impuissance d'A. Tasca se trouvent dans le cahier n°34, *cit.*, p. 23 (14 mars 1938) ; *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 661-662 (20 mai 1938).

29 et 30 septembre 1938, les dirigeants français et britanniques, réunis à Munich avec Hitler et Mussolini pour décider du sort de la Tchécoslovaquie, cédèrent aux revendications allemandes sur la région des Sudètes, dans l'espoir d'éviter une guerre qui ne fut que différée, contrairement aux prévisions d'Angelo Tasca. Se trouvant vraisemblablement en vacances au début de la crise, il signa alors très peu d'articles dans *Le Populaire*, qu'il s'apprêtait à quitter. Il y approuva cependant l'attitude ferme que le gouvernement tchécoslovaque s'efforça d'adopter à l'égard des partisans de Henlein[1615]. Il ne se cacha pas cependant qu'un « règlement pacifique » de la crise ne pourrait être obtenu qu'à la condition d'un accord avec l'Allemagne nazie[1616] et comprit très vite la portée catastrophique des négociations de Munich. Tourmenté par « la pensée […] qu'on ait laissé [aux dirigeants tchécoslovaques] un reste d'illusions » sur les intentions de la France, il avertit précipitamment le 20 septembre Hubert Ripka – proche du président tchécoslovaque Edouard Bénès – qu'une intervention militaire de celle-ci était « peu *probable* », compte tenu du pacifisme répandu dans la population et de la situation intérieure qui ne présageait « *d'aucune façon* » un gouvernement d'union nationale. Seule une acceptation immédiate et complète des propositions anglo-françaises, devançant la réaction des pays fascistes, offrait encore une maigre possibilité de renverser la situation – mais lui-même avouait ne pas savoir « si ce qui [était] nécessaire serait aussi possible »[1617]. Cette possibilité fut anéantie par les accords signés dix jours plus tard. Ils ébranlèrent fortement Angelo Tasca qui les perçut comme une sorte d'écroulement, un « désastre […] immense »[1618] : tout le « système dans lequel nous nous étions tant bien que mal insérés s'était effondré »[1619]. Pour Georges Monnet qui l'interrogeait sur les perspectives mondiales, il ne pouvait que constater avec désarroi que « pour l'instant on [était] entouré de ruines : peut-être quelques murs [étaient] restés ensevelis, sur lesquels on [pourrait] recommencer à bâtir ». Tout restait « en mouvement »[1620], si bien qu'il était difficile même d'établir un premier état de cet événement dont les conséquences ne pouvaient être toutes

[1615] A. L. [A. TASCA], « M. Neville Chamberlain part ce matin pour Berchtesgaden », in *Le Populaire*, 15 septembre 1938.
[1616] A. LEROUX [A. TASCA], « Profonde émotion à Londres », in *Ibid.*, 24 septembre 1938.
[1617] Cahier n°34, *cit.*, p. 244 (19-20 septembre 1938). Souligné dans le texte. Le Tchécoslovaque H. Ripka (1895-1958) fut un analyste reconnu de la politique internationale, partisan d'une entente économique en Europe centrale. Proche d'E. Bénès, il fut chargé dans les années 1930 de missions diplomatiques confidentielles. Il prôna après les accords de Munich une alliance de la France, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et l'URSS pour isoler l'Allemagne. Réfugié à Londres, il fut membre du gouvernement tchécoslovaque en exil pendant la Seconde Guerre mondiale. Ministre du commerce après la guerre, il dut s'exiler à nouveau après 1948. Il travailla à l'unification de l'Europe (V. GONEC, *Hubert Ripka, un européen*, Brno, V. Gonec, 2005, 370 p.).
[1618] A. TASCA, « Prospettiva sulla situazione interna ed internazionale (Appunti per la nostra discussione) – I », in *Nuovo Avanti*, 29 octobre 1938.
[1619] *Id.*, « Prima e dopo Monaco », in *Ibid.*, 19 novembre 1938.
[1620] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 676-677 (10 octobre 1938).

prévues. Quelques semaines plus tard, il se refusa encore à énoncer des conclusions définitives. Au cours d'une recherche un peu tâtonnante, il revit les perspectives indiquées dans les années précédentes, dans une série d'articles publiés à la fin de l'année et fortement discutés dans l'émigration italienne. Comme nous allons le voir, son opposition à la ligne de Nenni et Saragat dans le PSI s'affirma à cette occasion. Les contradictions, les incertitudes ou les irréalismes de ce premier bilan témoignent de son désarroi. Il en corrigea peu après certaines conclusions : mais plusieurs des idées énoncées alors furent pour lui acquises jusqu'au déclenchement de la guerre. Le « tournant dans [son] itinéraire politique et biographique »[1621], amorcé depuis plusieurs mois, s'accentua.

Quelles perspectives offrait désormais la politique internationale ? Il ne paraissait plus rester grand-chose du système d'alliances patiemment tissé dans les années précédentes pour contenir l'expansion de l'Axe. Angelo Tasca avoua n'entrevoir à ce moment aucun « *plan politique* voulu uniment par les gouvernements démocratiques et par l'URSS »[1622], et dans lequel le mouvement socialiste pût se reconnaître. Les incertitudes mêmes qui entouraient le jeu diplomatique des grandes puissances devaient l'encourager à « déterminer [sa] politique d'une manière *indépendante* de celle des différents gouvernements »[1623]. Tout en gardant la ferme volonté de résister à l'Axe, il devait développer une « politique qui se [présentât] et se [développât] non comme une opposition entre deux blocs, mais au nom d'une nouvelle Europe unifiée »[1624] ; il prendrait ainsi, pensait Angelo Tasca, une voie contraire à celle des communistes, tout orientée vers une polarisation de la situation internationale. Agir « comme si » les régimes fascistes pouvaient participer à cette nouvelle Europe, créerait l'étincelle de volonté capable de mobiliser pour elle les Etats et les peuples. Au « délire autarcique et guerrier du fascisme », Angelo Tasca entendait opposer une politique guidée par la volonté d'une paix durable, la solidarité entre les peuples et la construction d'une « nouvelle Europe » : concrètement, cela impliquait de faire campagne pour un rapprochement de l'Italie avec la France et une Espagne libre, en remplacement de l'alliance avec l'Allemagne, marché de dupes où « Hitler [avait] jusqu'à présent obtenu tout sans rien donner et l'Italie [avait] tout

[1621] L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 94.
[1622] AT, cahier n°37 : [1939-1940], p. 18 (discours d'A. Tasca au Conseil national du PSI, 3-4 décembre 1938). Souligné dans le texte. Sur les positions d'A. Tasca en matière de politique internationale après les accords de Munich, cf. A. RIOSA, « A. Tasca da Monaco al patto germano-russo », *art. cit.*, p. 411-427.
[1623] A. TASCA, « Prospettiva sulla situazione interna ed internazionale – I », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[1624] *Id.*, « La posizione del nostro Partito », in *Nuovo Avanti*, 26 novembre 1938. Au sujet de l'intégration et en même temps de la marginalité de ces idées dans le cadre de la réflexion de l'émigration italienne sur l'unification européenne, cf. E. VIAL, « L'émigration politique italienne et l'unité européenne », *art. cit.*, p. 16.

donné sans rien obtenir »[1625]. Le mouvement socialiste devait présenter aux masses de tous les pays, démocratiques comme fascistes, un « plan européen », fondé sur le mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe.

L'URSS en restait théoriquement un élément essentiel. Il rejeta l'interprétation des accords de Munich en termes d'affrontement de classes de Giuseppe Saragat : pour ce dernier, ils avaient clarifié la situation internationale, en sanctionnant une entente entre les puissances impérialistes aux dépens de la patrie du prolétariat, et permis de dégager l'antifascisme de ses liens avec l'impérialisme et la bourgeoisie des pays démocratiques. Les événements, observa Angelo Tasca, soudaient au contraire ces derniers à l'URSS, contre les régimes de l'Axe. Il continuait à juger impossible une entente entre l'URSS et l'Allemagne. Après l'échec de la révolution mondiale, les dirigeants soviétiques tentaient de construire un Etat national russe – Saragat rejeta cette conclusion – que les plans allemands menaçaient, si bien que les « intérêts *nationaux* de l'URSS [… constituaient] la meilleure garantie de la continuité de la politique extérieure soviétique ». Mais le soutien du mouvement socialiste à la Russie soviétique ne pouvait être fondé que sur « une identité d'*intérêts politiques* avec le peuple russe et son nouvel Etat », non sur une « *communion idéologique* »[1626]. L'inclusion de l'URSS dans le projet des Etats-Unis d'Europe n'était même possible qu'à la condition qu'elle renonçât à sa politique autarcique, incompatible avec les principes de la nouvelle Europe : elle supposait une évolution idéologique des dirigeants soviétiques, non seulement une adhésion formelle et cynique. Si Angelo Tasca voulait bien admettre la difficulté de l'ensemble de son plan, d'autres le jugèrent parfaitement « utopique »[1627]. Comment demander à l'URSS de renoncer à son indépendance, alors qu'elle venait d'assister à l'abandon de la Tchécoslovaquie par ses puissants alliés occidentaux ? Avec Pietro Nenni, Aldo Garosci rappela que le repli sur soi avait été une condition de la survie de l'URSS. De plus, cette confiance en un « plan européen » des Etats pour combattre le fascisme, alors que les accords de Munich venaient d'en sonner le glas, le laissa dubitatif : en détournant l'attention de la vraie « source de

[1625] A. TASCA, « Prospettiva sulla situazione interna ed internazionale (Appunti per la nostra discussione) – II », in *Ibid.*, 5 novembre 1938.
[1626] *Id.*, « Prospettiva sulla situazione interna ed internazionale – I », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[1627] A. GAROSCI, *Storia dei fuorusciti*, *op. cit.*, p. 179-180. Cf. aussi V. SANTERO [A. GAROSCI], « I socialisti dopo Monaco », in *Giustizia e Libertà*, 4 novembre 1938 ; G. ARFE, « La politica del gruppo dirigente socialista nell'esilio », *art. cit.*, p. 30 et A. LANDUYT, « Un tentativo di rinnovamento del socialismo italiano : Silone e il Centro Estero di Zurigo », in *L'emigrazione socialista nella lotta contro il fascismo*, *op. cit.*, p. 76-77.

lumière et d'énergie » qu'était la volonté de lutte des peuples, elle risquait de ne « profiter qu'à l'adversaire »[1628].

Angelo Tasca estimait qu'en France comme en Italie, ces peuples avaient exprimé lors des accords de Munich un profond désir de paix et leur incompréhension « du vrai sens du drame » qui s'était déroulé dans la capitale bavaroise[1629]. Sans partager cet état d'âme, les socialistes devaient chercher à le capter en faveur de leur idéal – nous retrouvons à l'œuvre ici ce qui avait guidé Angelo Tasca au lendemain de la guerre, puis l'avait fasciné chez Jaurès. Il fallait « miser sur la volonté de paix du peuple italien, en en faisant un ferment actif de lutte contre le régime dominant ». Les socialistes ne devaient pas se présenter comme partisans de la guerre, même contre les Etats fascistes, mais comme désireux de préserver la paix par une politique de résistance. On se donnait ainsi la possibilité d'atteindre la plus grande partie de la population – en revanche, aux yeux d'Angelo Tasca, aucune action directe sur les dirigeants fascistes n'était possible, contrairement à ce qu'avaient cru les communistes en proposant la formule de la « réconciliation nationale ». En offrant la perspective de la rassembler contre ce qui était la logique fondamentale du fascisme, engagé dans l'engrenage infernal de l'autarcie et de la guerre, la lutte pour la paix apparut à Angelo Tasca à ce moment comme « *la forme spécifique de la lutte contre le fascisme* »[1630] en Italie. Elle ferait apparaître peu à peu au « peuple italien l'antithèse entre un socialisme renouvelé, conscient de ses responsabilités, champion intransigeant des valeurs humaines, et le fascisme, en la poussant à l'extrême comme opposition entre deux types de société, entre deux conceptions de la vie »[1631]. Aldo Garosci ne croyait guère au potentiel révolutionnaire de la lutte pour la paix et la tendance à faire avancer les valeurs humaines du socialisme sous le couvert de la défense de la paix, et non directement pour elles-mêmes, l'inquiétait[1632]. Pour Angelo Tasca, la lutte pour la paix contenait comme un élément constitutif un appel en faveur de la liberté. Les événements de septembre n'avaient-ils pas montré combien les peuples avaient peu la maîtrise de leur sort, dont quelques hommes décidaient ? Ainsi, la lutte contre le fascisme devait se décliner « *en*

[1628] V. SANTERO [A. GAROSCI], « I socialisti dopo Monaco », *art. cit.* ; P. N. [P. NENNI], « Appunti a degli appunti », in *Nuovo Avanti*, 12 novembre 1938. Cf. aussi S. MERLI, *I socialisti, la guerra, la nuova Europa, op. cit.*, p. 32-38.
[1629] Cahier n°37, *cit.*, p. 29.
[1630] A. TASCA, « Prospettiva sulla situazione interna ed internazionale – II », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[1631] *Id.*, « La posizione del nostro Partito », in *Nuovo Avanti* , 26 novembre 1938.
[1632] V. SANTERO [A. GAROSCI], « Crisi socialista », in *Giustizia e Libertà*, 18 novembre 1938.

lutte contre sa base politique : la dictature, contre sa base économique : l'autarcie, et contre son but : la guerre »[1633].

Angelo Tasca ne concevait plus de mener avec les communistes, de façon permanente, cette bataille pour la liberté et pour la paix[1634]. Les réactions du PSI et du PCd'I aux accords de Munich avaient révélé selon lui « une divergence substantielle […] non seulement sur la tactique à suivre, mais sur les principes mêmes qui [devaient] l'orienter »[1635]. En réaffirmant leur indépendance à l'égard des pays réunis à Munich, en désignant une nouvelle fois pour ennemi le fascisme et non un pays, en essayant ainsi de sauvegarder les liens ténus tissés parmi mille difficultés avec la population italienne, les socialistes italiens avaient tenu « un comportement absolument juste »[1636], conforme aux principes du congrès de 1937. Au contraire, les communistes s'étaient dépouillés d'un coup de leur patriotisme – d'ailleurs critiquable aux yeux de leur ancien camarade – des années précédentes, au cours desquelles ils s'étaient gardés de parler de guerre, pour prendre une attitude « belliciste » et pro-française et, en ce qui concernait l'Italie, sauter « à pieds joints, sans transition, dans un défaitisme "léniniste" de type 1914-18 ». Les événements de l'automne 1938 ancrèrent dans l'esprit de l'ancien communiste italien la conviction que la tactique communiste obéissait d'abord aux exigences de la politique extérieure de l'Union soviétique, seul objet de leur « patriotisme ». L'UPI, qui avait encouragé ses adhérents à s'engager militairement dans les forces françaises si la guerre éclatait, se réglant ainsi sur la position communiste, avait également réagi de manière inacceptable à ses yeux : le PSI était en effet favorable à ce que les forces de l'émigration agissent de façon autonome par rapport au gouvernement de leur pays d'accueil, de sorte que leur action prît la signification d'une « contribution non tant à une guerre entre Etats qu'à un conflit idéologique, qui [avait] pour enjeu la défaite du fascisme »[1637]. De plus, pour Angelo Tasca, cette action devait avoir un caractère essentiellement politique, bien plus que militaire : le PSI devait s'efforcer de séparer le peuple italien du gouvernement fasciste pour faire échouer ses velléités guerrières. Il s'opposait donc même à l'idée, soutenue par la majorité de son Parti, d'un corps militaire italien associé en tant que tel à l'armée française –

[1633] A. TASCA, « Prospettiva sulla situazione interna ed internazionale – II », *art. cit.*. Souligné dans le texte. Cf. aussi « Il CN del Partito », *art. cit.*.
[1634] A. RIOSA, « A. Tasca da Monaco al patto germano-russo », *art. cit.*, p. 419.
[1635] A. TASCA, « La posizione del nostro partito », *art. cit.*. Cf. aussi cahier n°37, *cit.*, p. 33.
[1636] « Il CN del Partito », *art. cit.* ; cahier n°37, *cit.*, p. 32.
[1637] L. RAPONE, « I fuorusciti antifascisti, la seconda guerra mondiale e la Francia », in P. MILZA (dir.), *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Rome, Ecole Française de Rome, 1986, p. 349 et sur ce débat p. 348-357. Sur l'attitude de l'UPI face aux accords de Munich et les réactions dans l'émigration italienne, cf. E. VIAL, « L'UPI », *art. cit.*, p. 27 et 30-31, *Id.*, *L'UPI*, *op. cit.*, p. 309-326 et S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 346-347.

c'était l'idée de la légion –, qui « déplacerait du plan politique au plan militaire » l'action du PSI. Il y avait donc entre sa position, qu'il souhaitait faire adopter par le PSI, et celle du PCd'I et de l'UPI, favorables à une participation militaire des émigrés italiens à l'armée française, une « incompatibilité absolue »[1638].

Le « funambulisme »[1639] des communistes interdisait tout travail commun. Leur tactique « belliciste » n'avait pour Angelo Tasca rien de commun avec la lutte pour la paix vers laquelle il voulait orienter son parti. Socialistes et communistes pourraient se retrouver occasionnellement, au gré des virages des seconds, mais aucune alliance permanente n'était plus possible. Pour lui, la réaction des communistes aux accords de Munich avait rendu caducs l'unité d'action et le Front populaire, déjà moribond : les socialistes devaient se libérer du pacte qui les unissait. Ce fut l'une des conclusions les plus décisives qu'Angelo Tasca tira à l'automne 1938, sur laquelle il ne revint plus fondamentalement par la suite, bien qu'il fût tantôt disposé à une « entente » entre le PSI et le PCd'I, sans que le premier renonçât à « poursuivre avec décision son propre chemin »[1640], tantôt convaincu de l'« incompatibilité absolue » entre les politiques des deux partis vis-à-vis de la guerre[1641]. Giuseppe Saragat, qui défendit au contraire avec Pietro Nenni et la majorité du Parti au début de décembre 1938 la nécessité d'un renforcement de l'unité d'action, ne pouvait se défendre de l'impression que Tasca avait établi tout son discours « de manière à justifier cette idée préconçue »[1642]. Giuseppe Emanuele Modigliani, Olindo Gorni, Paolo Ravazzoli et Giuseppe Faravelli rejoignirent Tasca pour former une opposition plus décidée à Nenni, sans être pourtant totalement convaincus par certaines de ses positions[1643]. Un peu plus tard, il soutint l'idée d'un « pacte antifasciste » entre le PSI, le PCd'I, GL et le Parti républicain, non seulement pour la défense des libertés démocratiques comme l'envisageait la direction de son parti, mais aussi pour l'accomplissement de la révolution sociale, puisque « justice sociale et liberté

[1638] Ordre du jour d'A. Tasca au Conseil national du PSI, 18-19 mars 1939, Arch. P. Nenni (Partito, b. 86, fasc. 2181) ; L. RAPONE, « I fuorusciti antifascisti, la seconda guerra mondiale e la Francia », *art. cit.*, p. 360 ; A. RIOSA, « A. Tasca da Monaco al patto germano-russo », *art. cit.*, p. 433-435.
[1639] A. TASCA, « La posizione del nostro partito », *art. cit.* ; « Il CN del Partito », *art. cit.* ; cahier n°37, *cit.*, p. 32-33.
[1640] A. TASCA, « Prima e dopo Monaco », *art. cit.*.
[1641] Ordre du jour d'A. Tasca au CN du PSI, 18-19 mars 1939, *cit.*.
[1642] « Il CN del Partito », *art. cit.*.
[1643] Joseph [G. Faravelli] à un destinataire inconnu, Paris, 26 octobre 1938, in S. MERLI, *La rinascita del socialismo italiano*, *op. cit.*, p. 275 ; « I problemi dell'azione socialista al Convegno della Federazione parigina », in *Nuovo Avanti*, 3 décembre 1938 ; « Il CN del Partito », *art. cit.* ; O. Gorni à A. Tasca, Genève, 10 avril 1939, AT, Corrisp., fasc. 169. Cf. aussi L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 103 ; A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 144 ; S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 430 et 434. O. Gorni (1879-1943) fut l'un des organisateurs des coopératives agricoles en Italie avant l'avènement du fascisme. Il émigra à Genève en 1924 et travailla jusqu'en 1939 au Bureau international du travail. Entre 1940 et 1943, il anima, avec I. Silone, le Centre extérieur du PSI transféré en Suisse après l'occupation de la France.

[étaient] en fonction réciproque ». S'il ne parlait pas d'un remplacement de l'unité d'action par ce pacte, finalement jamais conclu, il souhaitait qu'elle y fût intégrée, afin, pourrions-nous dire, qu'elle s'en trouvât de fait neutralisée : à travers les intérêts de la classe ouvrière, expliquait-il, il s'agissait de défendre les « intérêts *permanents et communs* du socialisme, de la démocratie et du peuple italien »[1644].

Les situations intérieures de l'Angleterre et de la France, inclinant dangereusement vers la réaction, imposaient selon Angelo Tasca un regroupement plus vaste. Conscient des dangers de l'anticommunisme existant dans les rangs de la SFIO, il y défendit encore le principe de l'unité d'action, à condition qu'elle fût pratiquée avec plus de fermeté[1645]. Mais il croyait nécessaire de mobiliser contre le fascisme « la quasi-totalité de la population » ; la lutte antifasciste ne pouvait plus se passer de la contribution de « tous les démocrates, [des] masses catholiques, et même [des] conservateurs non fascistes et non partisans des fascistes »[1646]. L'heure n'était plus à un accord entre partis prolétariens, mais, comme le croyait Léon Blum, à l'union nationale, dont les communistes seraient exclus, au moins officiellement, sans néanmoins s'y opposer. Les socialistes devraient lui imprimer, autant que possible, une marque « humaniste » et lui imposer leur politique extérieure[1647]. Les accords de Munich parurent donc à Angelo Tasca confirmer la justesse d'une idée qui mûrissait depuis plusieurs mois dans son esprit. Elle traduisait sur le plan politique son évolution intellectuelle des années passées vers une conception humaniste et non classiste du socialisme. L'union nationale à l'intérieur, favorable à une politique de résistance au fascisme et promouvant l'idée des Etats-Unis d'Europe, lui apparut comme la condition pour que se formât un front international contre les puissances de l'Axe. Le spectacle du « marasme » politique français ancra également en lui cette conviction. « Si nous ne faisons pas un redressement, dans tous les domaines, nous sommes perdus »[1648], expliqua-t-il à Georges Monnet au lendemain des accords de Munich.

Avec la conviction que la SFIO devait prendre l'initiative du relèvement du pays, Georges Monnet, Angelo Tasca et quelques militants socialistes créèrent au lendemain du congrès de la SFIO à Montrouge une revue bimensuelle, *Agir pour la paix, pour le*

[1644] A. TASCA, « Unità d'azione socialista e antifascista », in *Nuovo Avanti*, 8 juillet 1939. Souligné dans le texte. Sur les débats internes du PSI en 1939, cf. A. RIOSA, « A. Tasca da Monaco al patto germano-russo », *art. cit.*, p. 433-441.
[1645] A. LEROUX [A. TASCA], « Socialisme et communisme », in *Agir*, 15 mai 1939.
[1646] A. TASCA, « Prospettiva sulla situazione interna ed internazionale – I », *art. cit.*.
[1647] *Id.*, « La politica internazionale e il problema russo », in *Nuovo Avanti*, 3 décembre 1938.
[1648] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 677.

socialisme ; le premier numéro parut le 1er février 1939. Pierre Viénot, Georges Izard, Daniel Mayer, Léo Lagrange, Pierre Brossolette, Jean Pierre-Bloch, Jean Bouhey – le seul parlementaire socialiste qui eût voté contre les accords de Munich –, François Tanguy-Prigent, François Camel y contribuèrent. Bien qu'inquiets de la division qui minait la SFIO, ses rédacteurs prirent parti pour Léon Blum et, plus libres de leurs mouvements que lui, lié par la nécessité d'éviter une division de la direction, ils dénoncèrent « certaines déclarations et attitudes de camarades qui [s'éloignaient] nettement de la ligne »[1649] adoptée par la majorité du Parti : l'allusion à la tendance pacifiste du secrétaire Paul Faure était à peine voilée. Cette position reflétait celle d'Angelo Tasca et permet de déterminer, sans ambiguïté possible, celle qu'il prit dans la discussion entre pacifistes et « bellicistes », qui s'imposa alors comme principale ligne de démarcation – jusqu'à frôler la scission – dans la SFIO : en aucun cas, on ne peut le considérer comme partisan de Paul Faure, qu'il n'appréciait guère et dont les partisans attaquèrent parfois les chroniques d'André Leroux dans *Le Populaire* pour leur défense d'une politique de fermeté[1650]. Il ne publia dans *Le Socialiste* qu'un article, pour « réagir contre les conclusions hâtives et les approbations intéressées »[1651] que *Naissance du fascisme* avait suscitées parmi les socialistes français. Affirmer que « l'hostilité de Tasca pour l'URSS et le Parti communiste français en faisait un allié logique de Faure, mais [que] tous ses liens politiques étaient de l'autre côté en 1937 »[1652], n'a guère de sens. Nous avons vu qu'au contraire, il critiqua la réticence avec laquelle Paul Faure et ses proches avaient conduit la politique d'unité d'action ; il s'efforça plus tard de lutter contre certaines tendances anticommunistes qui se frayaient un chemin dans la SFIO. En rien donc, la « logique » de ses

[1649] « Pourquoi nous publions *Agir* », in *Agir*, 1er février 1939. Sur *Agir*, cf. A. RIOSA, « A. Tasca da Monaco al patto germano-russo », *art. cit.*, p. 430-433 ; M. BILIS, *Socialistes et pacifistes. L'intenable dilemme des socialistes français (1933-1939)*, Paris, Syros, [1979], p. 334-335 ; C. BOUGEARD, *Tanguy-Prigent, paysan ministre*, Paris, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 95.

[1650] A. RIOSA, « A. Tasca sul problema della nazione », *art. cit.*, p. 162 ; M. BILIS, *Socialistes et pacifistes*, *op. cit.*, p. 328 ; cahier n°35, *cit.*, p. 208. Sur les débats au sein de la SFIO, en particulier au sujet de la politique étrangère et de la guerre à la fin des années 1930, cf. aussi R. GOMBIN, *Les socialistes et la guerre. La SFIO et la politique étrangère entre les deux guerres mondiales*, Paris, Mouton, 1970, p. 173-256 et sur le pacifisme en France dans l'entre-deux-guerres, M. DREYFUS, « Pacifistes socialistes et humanistes dans les années Trente », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 1988, p. 452-469 ; *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, janvier-mars 1993, 56 p.

[1651] A. TASCA, « Postface », in *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 377. Cf. aussi « Note biographique de J.-A. Tasca », *cit.*. Il s'agit d'A. ROSSI [A. TASCA], « Traditions bourgeoises et expériences socialistes », *art. cit.*. Sur les paul-fauristes, cf. M. DREYFUS, « Pacifistes socialistes et humanistes dans les années Trente », *art. cit.*, p. 455-459 ; N. RUGGIU-CASTAGNEZ, « *Le Pays socialiste, par la Liberté, par la Paix* : des socialistes pacifistes autour de Paul Faure », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, janvier-mars 1993, p. 48-52 (l'auteur y suggère cependant qu'A. Tasca aurait collaboré aux publications de la tendance de P. Faure. Nous n'avons trouvé que cet article d'A. Tasca dans *Le Socialiste* et aucun dans la collection du *Pays socialiste* que nous avons consultée).

[1652] A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 117.

positions ne le portait à s'allier avec Paul Faure. La réalité, qui seule nous importe, en prend du reste parfois à son aise avec la « logique » supposée des choses.

La situation de la SFIO, qu'Angelo Tasca jugeait seule capable de rénover la politique française, l'inquiétait. Un état d'esprit délétère la paralysait. Les problèmes graves y étaient « traités de biais, par le raccourci de la polémique, des récriminations et des accusations »[1653]. Comment ce parti, ainsi réduit, pouvait-il assumer la tâche de renouvellement qui lui revenait ? On en arrivait à oublier les « principes mêmes du socialisme »[1654]. La réflexion sur la guerre s'en ressentait. L'idée même d'un conflit faisait horreur à Angelo Tasca. Le fascisme préparait une guerre particulièrement redoutable, « la guerre de la plus haute technique conduite avec une mentalité d'hommes des cavernes »[1655], pressentait-il en conclusion de *Naissance du fascisme*. Le socialisme aspirait à préserver la paix : en ce sens, on pouvait certainement le dire pacifiste. Mais il était « impossible d'organiser la paix en Europe, sur le plan politique et économique, si l'on [n'organisait] en même temps la résistance contre toute agression et aussi contre l'esprit d'agression »[1656] ; sans quoi, le fascisme avait partie gagnée. La paix n'était pas pour Angelo Tasca « la valeur suprême à laquelle tout doit être subordonné ». Elle faisait partie des conditions nécessaires au progrès du socialisme ; « si les circonstances historiques lui [imposaient] la guerre pour arriver à ce but », le mouvement socialiste devait accepter « de défendre ses propres conditions de vie et de développement même sur le terrain de la lutte armée ». Vidée de son contenu socialiste et poursuivie pour elle-même, comme une fin ultime, la lutte pour la paix perdait son sens. Ceux qui disaient préférer la servitude à la guerre, selon le slogan alors en vogue, se plaçaient aux yeux d'Angelo Tasca « en-dehors du socialisme et contre lui ». Pour autant, la guerre ne pouvait être envisagée comme un moyen pour instaurer le socialisme : sur ce point, Angelo Tasca tint à se distinguer nettement du mouvement communiste et s'éloigna de Marx, et surtout d'Engels, pour se rapprocher de Jaurès, qui guida sa réflexion sur la guerre. « Ici comme ailleurs Jaurès nous a montré la voie »[1657], affirmait-il. Mais celui qui était « certainement le plus grand "pacifiste" de l'ère moderne »[1658] s'était toujours élevé contre

[1653] A. LEROUX [A. TASCA], « Impossible d'escamoter les vrais problèmes », in *Agir*, 1er juin 1939.
[1654] *Id.*, « Pour la paix et pour la liberté », in *Ibid.*, 1er mai 1939. Cet article a été republié récemment par les soins de G. Vergnon (« André Leroux : la résistance et l'internationalisme pour gagner la paix », in *Aden. Paul Nizan et les années trente. Revue du groupe interdisciplinaire d'études nizaniennes*, n°7, octobre 2008, p. 179-187).
[1655] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 371. Cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 683.
[1656] A. LEROUX [A. TASCA], « Pour la paix et pour la liberté », *art. cit.*.
[1657] *Id.*, « Socialisme et pacifisme », in *Agir*, 15 avril 1939. A. Riosa souligne particulièrement ce point : A. RIOSA, « A. Tasca sul problema della nazione », *art. cit.*, p. 162-164.
[1658] A. LEROUX [A. TASCA], « Socialisme et pacifisme », *art. cit.* ; *Id.* « De la Ière Internationale à Jaurès », in *Agir*, 15 février 1939.

une paix qui aurait été obtenue au prix du renoncement à l'indépendance nationale et à la liberté. Angelo Tasca puisa dans cette idée « d'une netteté extrême, d'une cohérence profonde » l'incitation à « résister, même par la guerre, aux tentatives d'hégémonie pouvant compromettre » l'une et l'autre[1659]. Il ne tint pas un discours différent aux socialistes français et italiens : la bataille pour la paix ne contredisait pas dans son esprit une politique internationale de résistance au fascisme. Mais tandis qu'il rappela pour la direction du PSI, fermement orientée vers une résistance intransigeante, la nécessité de rechercher la voie de la paix, il encouragea une attitude ferme dans la SFIO, moins résolue[1660].

6.3.2. Socialisme et christianisme : le « critère supérieur »

Pendant les premiers mois de 1939, Angelo Tasca observa avec désabusement le jeu des diplomates français, incorrigiblement persuadés de pouvoir encore détacher l'Italie de l'Allemagne, alors même que les liens entre les deux pays se resserraient : il entrevit tout le potentiel agressif du « pacte d'acier » qu'ils conclurent au printemps. La politique extérieure soviétique prit également un tour inquiétant. Au début de mai, Maxim Litvinov fut brusquement remplacé par Molotov à la tête du Commissariat du peuple aux affaires étrangères. Staline ne distingua plus entre régimes fascistes et démocratiques et reprocha à la France et au Royaume-Uni de préparer la guerre. Angelo Tasca comprit plus tard l'importance de ces événements pour les négociations qui devaient aboutir à la signature du Pacte germano-soviétique. Sur le moment, bien qu'un doute l'eût effleuré, il ne voulut y voir qu'une pression de la Russie sur ses alliés français et anglais. Mais il sentit combien il était devenu difficile de s'orienter lorsque « le bien et le mal [échangeaient] leurs positions et [contribuaient] également à la ruine commune »[1661]. Il perçut dans toute sa force le désarroi ébranlant les esprits d'un monde qui sombrait dans le « chaos » :

> « nous vivons dans une époque où les soi-disant "conditions objectives" sont en pleine transformation, où l'instabilité des rapports est accrue, et non diminuée, par la démesure des forces qui se cherchent, se combinent, se heurtent ; où à ce bouleversement tellurique des choses correspond une inquiétude exacerbée des esprits, provisoirement dépassée, mais

[1659] *Id.*, « Socialisme et pacifisme », *art. cit*..
[1660] A. RIOSA, « A. Tasca da Monaco al patto germano-russo », *art. cit.*, p. 418-419.
[1661] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 683.

> seulement provisoirement, par la résignation désespérée ou le fanatisme : en somme, ce monde qui devrait nous imposer des limites absolues est un monde qui ne réussit pas à se les poser à lui-même, dans aucun domaine, sur aucun plan. Nous sommes en pleine matière de destruction et d'édification […]. Nous sommes, malgré les apparences et la réalité totalitaires, en plein chaos. »[1662]

Mais de ce « chaos primordial »[1663] devait surgir un ordre nouveau. Il revenait au socialisme de le fonder, en rétablissant le règne de l'humain sur ce monde qui s'en était affranchi. Marx lui-même avait longtemps semblé à Angelo Tasca offrir un secours contre la démesure des forces déchaînées par le capitalisme. Mais, au début de 1940 et à la lumière de l'expérience russe, il s'éloigna aussi sur ce point de la pensée marxiste, en soutenant que, contrairement à ce que celle-ci présupposait,

> « il n'y a pas de coïncidence automatique et nécessaire entre le développement de la production et l'avènement du socialisme ; ce que le socialisme apporte au monde c'est au contraire un nouveau type de société dans lequel l'économie ne joue plus un rôle absolu et est subordonnée à des "normes" qui ne sont plus purement économiques, qui sont même extra-économiques. »[1664]

Le socialisme ne surviendrait donc pas au terme d'un processus économique que l'on laisserait suivre son cours ; il exprimait au contraire le besoin d'assujettir ce processus à une fin qui le dépassait, c'est-à-dire de lui fixer une limite. Cette limite posée au « développement "objectif" de la production », qui faisait « l'originalité » du socialisme, ne surgissait pas « de l'intérieur du mécanisme économique, mais [faisait] partie de la conscience humaine »[1665]. Elle était de l'ordre de la volonté. On voit combien cette idée était intimement liée à ses considérations sur l'autonomisation du mouvement dialectique dans la pensée de Marx. Une fois encore, l'opposition entre forces humaines et économiques se trouvait au cœur de la réflexion d'Angelo Tasca. Il découvrit chez Marx une ambiguïté fondamentale à cet égard, qui joua un rôle important dans sa relecture du marxisme. Celui-ci accordait une large place dans « le mécanisme du progrès social au *dynamisme des besoins* »[1666], au point de fonder l'avènement du socialisme sur l'enchaînement dialectique par lequel les contraintes matérielles conduisaient l'homme à transformer son environnement et à initier un processus

[1662] Cahier n°37, *cit.*, p. 15.
[1663] *Ibid.*, p. 198.
[1664] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 708.
[1665] A. Tasca à I. Silone, Paris, 31 mars 1940, in D. BIDUSSA, « Dialogato per un rinnovamento socialista », *art. cit.*, p. 670.
[1666] Cahier n°35, *cit.*, p. 274. Souligné dans le texte.

de développement économique et technique. Il avait en commun avec le libéralisme et le fascisme d'aspirer à un constant « développement des besoins et des forces productives ». Dans chacune de ces doctrines, pourtant très différentes, sinon opposées, on retrouvait une même tendance productiviste. Mais comment la concilier avec l'essence humaniste du marxisme ? L'objet du socialisme ne pouvait être le « développement de l'économique, mais sa subordination »[1667] ; il ne pouvait pas « être fondé sur *le développement indéfini des besoins, mais sur leur limitation et leur transposition* »[1668]. Si la course productiviste avait pu jouer, par le passé, un rôle progressif, la crise contemporaine témoignait assez qu'elle avait fini par mener dans une « impasse » : le plus grand péril pour le monde présent gisait dans la tendance au « développement illimité » de la production et de l'appareil de l'Etat. En 1939, la critique du productivisme éloigna donc Angelo Tasca du marxisme. Il oscillait pourtant encore entre la velléité de le rejeter purement et simplement et la conviction qu'il contenait la possibilité d'un dépassement de cette déformation : en prônant l'intervention de la collectivité pour troubler le prétendu libre jeu de la concurrence, le marxisme acceptait de soumettre ce domaine de la vie sociale à la volonté humaine et renonçait « au "développement illimité" des forces productives ». Mais s'il s'obstinait dans une logique purement économique de croissance de la production, il rejoignait les conceptions libérale et fasciste qu'il croyait réfuter. Il devait alors être combattu, comme toutes les doctrines porteuses de cette folle aspiration.

> « Arrêter le fascisme, veut dire arrêter le libéralisme comme arrêter le marxisme. La notion de la limite et du critère supérieur aux individus, à la classe, aux nations est la seule qui puisse dépasser les trois doctrines, les trois systèmes. »[1669]

Pour se sauver, le « marxisme » – Angelo Tasca parlait plus généralement du socialisme : cela témoigne de ses hésitations à l'égard du marxisme – devait accepter l'idée d'un « critère supérieur »[1670] auquel soumettre le développement de la production et rejoindre « le christianisme, sous peine de sacrifier son humanisme »[1671], intégrer « dans son système » l'avancée décisive que cette religion avait représentée dans « l'évolution éthique de l'humanité »[1672]. Ainsi découvrons-nous une idée très importante, fréquente dans les notes et lettres d'Angelo Tasca des années 1938-1940, qui a frappé David Bidussa, Leonardo Rapone

[1667] *Ibid.*, p. 222.
[1668] *Ibid.*, p. 274. Souligné dans le texte.
[1669] *Ibid.*, p. 94-95.
[1670] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 685.
[1671] Cahier n°35, *cit.*, p. 94.
[1672] A. Tasca à C. Baglietto, Paris, 13 avril 1938, *cit.*.

et Alceo Riosa[1673] et qu'a particulièrement approfondie Sergio Soave. Dans une étude parallèle des biographies d'Ignazio Silone et Angelo Tasca, Soave montre comment ce dernier se convainquit que « si le socialisme [n'absorbait] pas l'hérédité du message chrétien, il [finissait] par trahir ses propres prémisses »[1674]. Par cette conjonction, le socialisme se régénérerait. De fait, en 1939, Angelo Tasca confia à ses cahiers ces considérations très importantes :

> « L'humanité est menacée au moins autant par ce qui, en elle, est opprimé et limité que par ce qu'il y a d'illimité : selon les époques historiques, l'un des dangers est plus grave que l'autre. Aujourd'hui, l'humanité est menacée surtout par l'illimité, et c'est pourquoi le socialisme (qui est une doctrine surtout de libération, de dégagement) ne suffit plus à rendre possible le progrès, ni à le garantir : l'exigence historique actuelle est donnée par la formule : *socialisme + christianisme.* »[1675]

Il ajouta à ces mots ce passage important pour en comprendre le sens, mais qui n'est pas reporté dans les *Annali* de la Fondation Giangiacomo Feltrinelli :

> « En écrivant cela, je ne prêche pas un nouveau socialisme, ni une nouvelle religion : je constate l'interdépendance, la confluence de deux grands courants historiques. »[1676]

Angelo Tasca établit donc un lien indéniable entre socialisme et christianisme, dont il indiqua ici la nature : « interdépendance », « confluence ». Il retrouvait dans le socialisme et le christianisme un même trait caractéristique. « Une révolte contre le fascisme partie […] d'"idées d'absoluité religieuse" n'est pas éloignée de cette "exigence de l'universel" que je considère comme le fondement de la doctrine et de la pratique socialistes »[1677], avait-il expliqué un peu plus tôt au jeune Claudio Baglietto, déjà évoqué, que sa foi avait éloigné du fascisme. Socialisme et christianisme se rejoignaient dans l'humanisme et exprimaient une même conception de la vie : c'est pourquoi ils étaient « apparentés ». Tous deux avaient l'homme pour « critère supérieur » ; cela faisait, ainsi qu'Angelo Tasca l'écrivit à Ignazio Silone – ce n'est pas un hasard, bien sûr –, que « la révolution socialiste [était] de la même nature que la révolution chrétienne, dont la grande portée [avait] été justement d'avoir

[1673] L. RAPONE, « Gli anni dell'antifascismo », *art. cit.*, p. 104-105 ; D. BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale". Angelo Tasca vichyssois », in *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 50-51 ; A. RIOSA, « A. Tasca da Monaco al patto germano-russo », *art. cit.*, p. 445.
[1674] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 8.
[1675] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 685.
[1676] Cahier n°35, *cit.*, p. 78. Pour la remarque de S. Soave, cf. S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 504.
[1677] A. Tasca à C. Baglietto, Paris, 13 avril 1938, *cit.*.

introduit la notion de limite et de subordination de la simple joie païenne de vivre ou du culte de la force à des valeurs autonomes »[1678]. On trouve une vision très semblable chez Croce, pour qui le christianisme, en tant que « fervent sentiment moral »[1679], avait représenté une révolution radicale par rapport à l'ère antique. Paganisme et christianisme semblaient constituer symboliquement pour Angelo Tasca deux pôles opposés, deux manières de voir le monde, deux formes d'esprit : l'une représentait un déploiement sans borne d'énergie, l'illimité ; l'autre concevait le besoin de contenir des forces qui pouvaient devenir dangereuses en les soumettant à un principe, une limite.

Il nous semble qu'Angelo Tasca perçut donc surtout dans le christianisme la présence d'un principe supérieur et primordial – que représentait le Dieu des chrétiens, mais dont la substance était l'homme – inspirant et s'imposant à tout le reste. A travers la transcendance, le christianisme exprimait ainsi un besoin moral, absent du matérialisme marxiste, pour lequel les lois de l'évolution du monde étaient inscrites dans le cours inéluctable et incontrôlé de l'économie, c'est-à-dire dans les choses. On retrouve dans cette exigence le volontarisme et l'inspiration idéaliste rencontrés dans la formation intellectuelle et politique d'Angelo Tasca. Nous avons vu naître cette idée dans sa réflexion sur le marxisme puisqu'elle semble l'aboutissement de ses méditations sur la caractère autonome qu'y prenait le mouvement dialectique de l'économie. « Précisément parce qu'il [introduisait] dans l'économique, et donc dans la vie la notion de *limite* et de *subordination* », le socialisme « s'apparentait »[1680] à la conception chrétienne. Le socialisme devait donc retrouver l'idée de limite, « introduite » par le christianisme, mais que Tasca considérait, ici comme dans plusieurs textes, comme étant propre également au socialisme puisqu'elle en était pour lui la substance : le marxisme l'avait perdue, il fallait la retrouver et on le pouvait dans le christianisme, mais aussi dans la tradition socialiste, par exemple dans le socialisme pré-marxiste ou français.

Nous avons vu qu'Angelo Tasca ne concevait aucune véritable justice sans charité : celle-ci était « la justice suprême, parfaite »[1681]. La capacité à sentir l'autre comme semblable à soi permettait de penser l'égalité : le « sentiment de fraternité humaine »[1682] se trouvait à la base du besoin de justice et l'idée chrétienne « "aime ton prochain comme toi-même" [était] le principe réel, concret de la justice ». Mais à vouloir être trop juste, on pouvait être entraîné

[1678] A. Tasca à I. Silone, Paris, 31 mars 1940, *cit.*, p. 671.
[1679] A. DI MAURO, *Il problema religioso nel pensiero di Benedetto Croce*, Milan, F. Angeli, 2001, p. 70. Cf. aussi p. 114.
[1680] Cahier n°35, *cit.*, p. 222. Souligné dans le texte.
[1681] Cahier n°34, *cit.*, p. 12.
[1682] A. TASCA, « L'umanesimo socialista », *art. cit.*, p. VII.

à l'injustice : la poursuite d'un idéal abstrait d'égalité pouvait faire perdre le sens de la réalité d'autrui, faire « oublier la créature pour le principe ». La dérive soviétique ou la réminiscence d'une objection de Ramon Fernandez, qui avait opposé justice et révolution lors de la Décade de Pontigny de 1934, comme nous l'avons signalé, avaient pu dicter à Angelo Tasca ces considérations. La charité permettait « d'éviter l'injustice d'être trop juste, implacablement juste, et de juger sans aimer » : elle était, en quelque sorte, une « soupape de sûreté »[1683], la limite humaine posée à une justice abstraite et illimitée. On y retrouvait le besoin, éprouvé par tous les socialistes, de rétablir la primauté de l'homme dans un monde où des mécanismes abstraits avaient pris le dessus. Nous partageons en cela l'analyse de Sergio Soave[1684]. Pendant longtemps, la charité avait servi à suggérer l'acceptation passive d'un sort autrement intolérable ; mais elle portait en elle « l'un des ferments les plus profonds et les plus sûrs de transformation sociale » : le mouvement ouvrier pouvait en assumer « l'hérédité et la représentation »[1685]. Signalons que pour Croce également, « le sens profond de la fraternité humaine » et le « prix absolu inhérent à toute manifestation de la vie humaine ou de la vie tout court »[1686] avaient constitué le contenu essentiel de la révolution chrétienne. Le sentiment de fraternité humaine faisait aussi partie pour Angelo Tasca du patrimoine de la pensée socialiste qui voulait en faire une force révolutionnaire. Il s'agissait d'orienter différemment une conception qui relevait d'un courant de pensée englobant le christianisme et le socialisme.

Angelo Tasca considérait donc essentiellement le christianisme comme un ensemble de valeurs, c'est-à-dire, ainsi que l'écrit Sergio Soave, comme « une conception de l'homme et du monde »[1687]. Comme le rappelle du reste cet auteur, Angelo Tasca ne fut jamais croyant[1688]. Irène Fernandez nous a indiqué qu'il ne paraissait pas non plus avoir une connaissance approfondie des textes du christianisme[1689]. A la différence d'Ignazio Silone par exemple, il n'eut donc pas de cette religion une expérience directe. Il nous semble qu'il s'en fit une représentation extérieure assez générale et l'aborda sous un angle surtout intellectuel et culturel : il était à ses yeux un système de valeurs, au moins tout autant qu'une religion. Nous verrons qu'il parla plus tard de « civilisation chrétienne » et cela nous paraît, de ce point de

[1683] Cahier n°34, *cit.*, p. 91-92.
[1684] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 468, 479.
[1685] A. TASCA, « L'umanesimo socialista », *art. cit.*, p. VII. L'idée de « l'héritage » laissé par le christianisme se retrouve chez B. Croce (A. DI MAURO, *Il problema religioso nel pensiero di B. Croce*, *op. cit.*, p. 52, 116).
[1686] A. DI MAURO, *Il problema religioso nel pensiero di B. Croce*, *op. cit.*, p. 116.
[1687] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 8.
[1688] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 543 (1934) ; A. Rossi [A. Tasca] à [L. Chomette], Vichy, 1er décembre 1943, in *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 528-529.
[1689] I. Fernandez à l'auteur, 6 août 2010.

vue, très éclairant. Pour cette raison précisément, nous sommes plus réticente que Sergio Soave à parler à propos du socialisme d'Angelo Tasca de « socialisme chrétien » : la doctrine socialiste et la religion chrétienne se rejoignaient, mais ne s'identifiaient pas. Comme lui-même l'indiquait, il n'entendait pas plus proposer une conception socialiste du christianisme qu'une conception chrétienne du socialisme. Il nous semble que son socialisme demeurait un socialisme humaniste, se rapprochant du christianisme, mais ne se confondant pas avec lui.

Il nous faut nous arrêter un instant sur les implications de cette réflexion. Elle nous semble renfermer une idée d'autorité et, avec elle, une tension entre liberté et autorité, très présente dans la réflexion d'Angelo Tasca à la toute fin des années 1930. Comment concilier le déploiement sans précédent des énergies nécessaires à la construction du socialisme, dont lui-même sentait la nécessité, et la volonté de brider leur potentielle dangerosité ? Cela n'est pas impossible, si la limite surgit du sein même des forces à l'œuvre, comme allant de soi. Angelo Tasca parlait d'un « critère supérieur » : il envisageait un principe accepté par tous, mais qui s'imposerait, comme l'expression l'indique, par le haut. Comment ? On pense à l'Etat et de fait, sa réflexion sur ce sujet connut une évolution qui, bien qu'elle intervînt un peu après, pendant la « drôle de guerre », ne nous paraît pas pouvoir en être séparée.

Angelo Tasca refusait plus que jamais « tout socialisme d'Etat, toute conception confiant la réalisation du socialisme à une bureaucratie décidant à elle seule buts, moyens, étapes »[1690], dont l'exemple soviétique illustrait les dérives. Les « expériences de l'après-guerre » avaient mis en évidence les dangers d'une concentration des moyens de production entre les mains de l'Etat. Développement autonome et hypertrophique du machinisme industriel et « croissance dévorante »[1691] de l'appareil étatique participaient du reste d'un même mouvement menaçant d'engloutir l'humain. Aussi le socialisme aspirait-il à « se subordonner le machinisme industriel avec son immense puissance de production, mais aussi la machine de l'Etat, avec son énorme puissance de coercition »[1692]. Il fallait pour cela trouver « un équilibre entre les nécessités d'un contrôle et d'une coordination centralisés et le développement maximal des initiatives périphériques »[1693] : nous retrouvons la trame de sa conception de l'Etat. A Georges Izard et Georges Monnet qui parlaient d'autorité et d'Etat fort, il répondit que ni l'une ni l'autre ne supposaient une hypertrophie étatique. Au contraire,

[1690] Cahier n°37, *cit.*, p. 208.
[1691] D. PESCHANSKI (dir.), *Vichy 1940-1944. Quaderni e documenti inediti di Angelo Tasca. Archives de guerre d'Angelo Tasca*, Milan-Paris, Feltrinelli (*Annali della Fondazione G. Feltrinelli*) – Editions du CNRS, 1986, p. 225.
[1692] A. TASCA, *Naissance du fascisme, op. cit.*, p. 361.
[1693] *Id.*, « Socialismo e dittatura del proletariato », *art. cit.*, p. 8. Souligné dans le texte.

> « L'Etat fort est celui qui a le moins besoin d'intervenir, car les citoyens et leurs associations font eux-mêmes ce qui est nécessaire. L'autorité de l'Etat n'est pas en fonction du pouvoir central, mais des initiatives périphériques. […] Il faut dépouiller l'Etat du plus grand nombre de fonctions possibles, l'en décharger, le réduire à une œuvre de contrôle, de coordination, et même d'initiative, à la condition qu'il les laisse marcher toutes seules, dès qu'elles auront "démarré". Simplification, décongestion de l'Etat : la marche vers le socialisme est à cette condition. »[1694]

En janvier 1940, à la veille de la défaite de la France, Angelo Tasca traça ainsi les contours d'un « Etat fort », allégé dans ses fonctions, mais investi d'une ferme autorité et chargé de donner l'impulsion à l'ensemble du système économique. Cette autorité ne résultait pas de la force ; elle dépendait du degré de « conscience civique des citoyens »[1695]. On retrouve certainement là l'insistance sur l'intérêt général, dont nous avons vu l'importance dans sa révision des années précédentes. Mais on peut aussi reconnaître dans ce rôle attribué à l'Etat et surtout dans l'idée d'autorité qui pour la première fois lui était associée, une première trace de ce principe supérieur dont Angelo Tasca invoquait la nécessité : l'autorité ne relevait pas d'un appareil répressif étouffant toute liberté, mais tenait à l'acceptation par tous d'un principe commun régissant la société et l'économie, que l'Etat incarnait et avait pour rôle de faire prévaloir. C'était son autorité même, reconnue comme si légitime qu'elle était intériorisée par chacun, qui rendait possible son effacement. Il supposait « une plus grande participation *active et consciente* de tous les éléments du corps social à l'œuvre commune »[1696]. On voit combien cette conception de l'Etat, qui tentait une synthèse où liberté et l'autorité se feraient équilibre, était tiraillée entre ces deux exigences. Et si l'expression d'« Etat fort », qu'il n'avait jusqu'alors, à notre connaissance, jamais employée, recouvrait, entre autres, des idées depuis longtemps présentes dans son esprit, la nouveauté de son emploi ne peut être négligée.

Il n'est pas sans importance qu'elle ait surgi pour la première fois sous sa plume dans une confrontation avec Georges Izard. Les termes mêmes d'Etat fort, dans le sens que leur donnait Angelo Tasca, se rapprochent singulièrement des idées des non conformistes du début des années 1930, y compris d'*Esprit*, dont Izard fut un des fondateurs. La confluence avec ce

---

[1694] Cahier n°37, *cit.*, p. 208.
[1695] *Ibid.*, p. 208.
[1696] A. TASCA, « Pagine inedite », *art. cit.*, p. 322 (ces réflexions ne portent pas de date précise ; elles figurent parmi des notes prises après 1933-1934 et il est donc probable qu'elles remontent à avant janvier 1940). Souligné dans le texte. Il s'agissait de « superposer à des masses de plus en plus débordantes un Etat de plus en plus "fort" ».

courant advint donc *a posteriori* ; Izard lui-même avait parcouru un long chemin depuis les premiers jours d'*Esprit*, qui l'avait mené dans les rangs de la SFIO. Il était en cette fin des années 1930, avec Georges Monnet, Pierre Viénot, Pierre Brossolette notamment, l'un des socialistes français dont Angelo Tasca se sentait le plus proche. Tasca jugeait que, bien que parfois un peu « fumeuses »[1697], les idées d'Izard contenaient souvent une grande part de vérité. Il est donc très possible que ces réflexions sur la nécessité d'un principe moral supérieur, sur le rapprochement entre socialisme et christianisme, sur l'Etat se soient en partie formées dans son esprit au contact de cet homme, lui-même croyant.

Il faut enfin souligner un autre aspect du rapprochement qu'établit Angelo Tasca entre socialisme et christianisme. Nous avons relevé la présence d'un vocabulaire religieux dans ses textes de jeunesse et dans l'évocation de son enthousiasme juvénile pour le socialisme. En 1920, Piero Gobetti l'avait dépeint, « prenant perpétuellement des airs d'apôtre en fonction et de martyre, [prêchant] le sacrifice et la pureté des cœurs »[1698]. Il n'est pas impossible qu'Angelo Tasca ait subi en ce domaine aussi l'influence du climat intellectuel des premières années du XX^{e} siècle et de l'intérêt, par exemple, des rédacteurs de la *Voce* pour la question religieuse[1699]. Il y avait en tout cas pour lui dans le socialisme quelque chose qui tenait du « sentiment religieux »[1700]. Il se rapprochait beaucoup du christianisme par son « caractère *d'anticipation* sur le futur » : tous deux portaient en eux l'attente millénariste d'un monde nouveau. Comme l'Eglise pour les chrétiens, le parti préfigurait pour les socialistes la « *societas perfecta* » à laquelle ils aspiraient – Sergio Soave a justement souligné l'importance de cette thématique chez Angelo Tasca. Ainsi, ce courant de la Première Internationale qui concevait chaque cellule comme « un noyau »[1701] du monde à venir lui faisait songer aux premiers chrétiens. De même, les ligues, les bourses du travail, les coopératives étaient apparues à leurs membres comme des « embryons de la société future » : elles renfermaient « un petit monde presque complet, où tous les besoins, les aspirations, les rites du peuple se [retrouvaient] » et où régnait déjà « la morale de l'avenir ». C'est dans ce petit monde qu'Angelo Tasca s'était formé. Si la possibilité lui avait été donnée d'écrire ses mémoires, il aurait souhaité « reconstruire ce caractère […] "totalitaire" de la foi socialiste, source qui investissait, par un processus de l'intérieur vers l'extérieur, tous les domaines de la vie et de l'action, individuels et collectifs ». Célébrant en 1939 le Premier Mai, il en mit en

[1697] Cahier n°37, *cit.*, p. 206.
[1698] P. Gobetti à G. Prezzolini, Turin, 25 juin 1920, *cit.*, p. 122.
[1699] A. DI MAURO, *Il problema religioso nel pensiero di B. Croce*, *op. cit.*, p. 15.
[1700] A. TASCA, « Il cinquantenario del Primo Maggio », in *Nuovo Avanti*, 29 avril 1939.
[1701] AT, cahier n°38 : [1939-1940], p. 41. Cf. S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 484, 586.

évidence la dimension religieuse ou, en tout cas, mythique. L'espace d'une journée, cette fête donnait aux travailleurs « l'image concrète de la classe unie et autonome », une représentation de l'avenir capable de les galvaniser : elle avait véritablement un « pouvoir "mythique", […] ce pouvoir d'anticipation de la société future sans lequel un mouvement est destiné à dégénérer et à périr ». C'était le « sentiment religieux », nourri surtout de cette attente d'un monde nouveau, qui donnait vie au mouvement socialiste. Nous retrouvons donc encore dans le rapprochement entre socialisme et christianisme le mythe sorélien, pris dans un sens très général, qui avait déjà inspiré la réflexion d'Angelo Tasca sur la Première Guerre mondiale, sur la construction du socialisme en Russie, puis sur l'utopie. Sur ce point encore, ses idées se rapprochent de certaines pages de Benedetto Croce, lui aussi un temps séduit par les théories de Georges Sorel et enclin à percevoir dans le socialisme la ferveur religieuse de ses adeptes ; il est difficile cependant de savoir si et dans quelle mesure il l'influença. Angelo Tasca réaffirma en tout cas ainsi une fois encore le rôle révolutionnaire des idées, très présent dans sa révision de ces années, comme d'ailleurs dans sa recherche d'un « principe supérieur ». Une représentation mentale de l'avenir pouvait « guider », « soutenir » la lutte présente et contribuer ainsi à modifier la réalité : la valeur d'une idée tenait précisément à « la mesure dans laquelle elle [modifiait] le "comportement" des individus, en [transformait] les rapports, [créait] un nouvel usage »[1702].

Comment cette conception religieuse du socialisme pouvait-elle s'accommoder du socialisme scientifique ? Au terme de cette décennie 1930, Angelo Tasca préféra à la scientificité du raisonnement marxiste, la force religieuse, mythique des idées. Avec la social-démocratie allemande, le « préjugé scientifique » du marxisme avait selon lui fait la preuve de sa « suffisance » et de sa « passivité »[1703] pratique. Dès novembre 1936, il avait conclu que « la crise du socialisme [remontait] aux insuffisances, aux lacunes du "marxisme" lui-même »[1704]. Que lui manquait-il donc ? Il avait en quelque sorte perdu son âme, la profonde humanité qui inspirait la pensée socialiste dans ce que, pour Angelo Tasca, elle avait de meilleur. Happé par la logique d'un raisonnement, il s'était séparé de la réalité : c'est ce que nous avons vu dans sa critique de la philosophie dialectique marxiste. Il lui apparut clairement que « les conceptions "marxistes", même lorsqu'on [affectait] de les séparer du "marxisme vulgaire", [devenaient] facilement des obstacles à une vision correcte, à une compréhension

[1702] A. TASCA, « Il cinquantenario del Primo Maggio », *art. cit.*. Pour ce qui concerne B. Croce : A. DI MAURO, *Il problema religioso nel pensiero di B. Croce*, *op. cit.*, p. 64-67 et 87-89.
[1703] Cahier n°33, *cit.*, p. 152.
[1704] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 582.

suffisante de la réalité »[1705]. Elles agissaient comme un écran entre la pensée et le réel. On se privait de toute possibilité de le saisir, si on persistait à « vivre sur le fond de vieux concepts et d'une réalité dépassée ou, en tout cas, en pleine évolution »[1706]. A travers ce jugement, Angelo Tasca critiquait durement ses propres positions antérieures. Il sembla osciller à la veille de la guerre entre le rejet du marxisme et l'idée qu'il restait possible, malgré tout, de l'adapter à une situation changée : cela reflète ses incertitudes, ses hésitations à porter jusqu'à son terme un bouleversement aussi profond de sa pensée. Mais peu à peu, le rejet se précisa. Alors que le second conflit mondial, s'étirant en une inquiétante « drôle de guerre », menaçait de tout anéantir, toute « exégèse » et toute tentative de « rajeunissement » d'une doctrine qu'il jugeait « terriblement » datée, lui parurent finalement très vaines. Ainsi qu'il l'affirma en janvier 1940, il ne valait plus même la peine de tenter de « réviser » cette pensée qui n'était plus d'aucune aide :

> « Le "marxisme" comme ensemble de doctrines, de formules, d'habitudes mentales, de réactions psychologiques nous est aujourd'hui de peu de secours ; il nous est plutôt nuisible. […] Ainsi, il faut repousser la formule : "révision du marxisme", parce qu'équivoque et insuffisante. »[1707]

Il fallait abandonner l'espoir illusoire de dépoussiérer une doctrine dépassée, pour réfléchir aux nouvelles orientations de la pensée socialiste et se tourner vers d'autres sources. On devait « tenir compte non seulement de *toute* la pensée marxiste, embrassée dans son ensemble et dans son évolution historique, mais de *toute* le pensée socialiste, telle qu'elle s'est élaborée dans ses différents courants »[1708]. Tel fut l'aboutissement des lectures de la première partie de la décennie. Angelo Tasca avait trouvé chez les utopistes et dans le socialisme français, selon lui injustement négligés, une richesse et un foisonnement d'idées qui pourraient redonner sa vigueur à un socialisme épuisé par des années de marxisme puis de bolchevisme. Saint-Simon, Fourier, Owen avaient procédé à « *une critique de la société contemporaine* » et de l'industrialisation, qu'on n'avait pas « égalée en profondeur d'analyse et en violence d'indignation ». Nous avons déjà vu l'importance qu'il accordait à la pensée de Robert Owen qui, l'un des premiers, avait compris le poids des conditions matérielles dans la vie de l'homme et s'était posé « le problème de l'action réciproque de la

[1705] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 706.
[1706] A. TASCA, « L'umanesimo socialista », *art. cit.*, p. XII.
[1707] Cahier n°37, *cit.*, p. 206.
[1708] A. Tasca à P. Nenni, Paris, 1er février 1938, *cit.*, p. 263. Souligné dans le texte.

nécessité et de la liberté »[1709]. Quant à eux, Saint-Simon et Fourier avaient « fourni une telle moisson d'idées et d'anticipations géniales que la pensée socialiste en [avait] vécu, sans l'épuiser, pendant un siècle »[1710]. Saint-Simon critiquait surtout l'Ancien régime et on devait voir en lui « un prophète de la société nouvelle », dont il célébrait les éléments de progrès. Pour autant, il ne voulait pas d'une « "industrie" […] livrée […] à elle-même » ; on discernait chez lui aussi « cet élément de subordination à l'humain », dont nous avons vu dans les pages précédentes toutes l'importance pour Angelo Tasca. De plus, en proposant de réduire le gouvernement à « l'administration des choses », il avait senti le besoin de contenir la place de l'Etat. Fourier avait fait un pas plus avant, en procédant à la « critique de l'industrialisme, de la "civilisation", de ses "vices" »[1711]. Partageant un même « refus de borner le problème de l'émancipation humaine aux frontières de la politique »[1712], les utopistes avaient senti l'insuffisance d'une émancipation purement politique. Babeuf, Blanqui, Proudhon – sinon rarement mentionné –, avaient également mis en évidence les limites de la « démocratie formelle »[1713] : grâce à eux, l'idée de compléter la Révolution de 1789 par une révolution sociale s'était enracinée dans le socialisme français. Jaurès en avait repris l'héritage, pour l'enrichir : il avait pris conscience du « rapport entre les intérêts de classe des travailleurs et l'"intérêt général" du pays, disons de la Nation » et compris la nécessité « d'une Europe pacifiée et solidaire » pour préserver les intérêts de la France. L'influence de sa pensée sur Angelo Tasca se dévoila ainsi dans toute son ampleur. Le socialisme français était riche aussi de ses expériences. Le peuple de la Commune avait essayé, pour la première fois, de créer un Etat socialiste. Plus tard, le syndicalisme révolutionnaire s'était révélé « la tentative la plus audacieuse, grandiose, quoique avortée, de tirer de l'intérieur de la classe ouvrière, organisée dans le syndicat, tous les éléments pour la construction d'une société nouvelle »[1714]. Angelo Tasca n'en dit pas plus pour le moment.

De Babeuf à Jaurès, la pensée socialiste française offrait donc une « originalité et [une] richesse extraordinaires »[1715]. Angelo Tasca envisageait toujours de lui consacrer un livre, jugeant « un grand malheur [qu'elle se fût] peu à peu [vidée] de sa riche substance, mal remplacée par quelques formules importées et n'ayant que le prestige de leur facilité »[1716].

[1709] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 620-621. Souligné dans le texte.
[1710] Cahier n°30, *cit.*, p. 140.
[1711] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 620.
[1712] *Ibid.*, p. 621.
[1713] Cahier n°30, *cit.*, p. 141 ; cf. aussi *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 621.
[1714] Cahier n°30, *cit.*, p. 141-142.
[1715] A. Tasca à A. Caffi, Le Moustier, 21 août 1937, *cit.*, p. 88.
[1716] Cahier n°35, *cit.*, p. 215.

Ensevelie après la Commune par la social-démocratie allemande, puis par l'expérience russe, elle devait être retrouvée et intégrée dans la « synthèse unitaire »[1717] d'où sortirait un socialisme renouvelé.

6.3.3. Tentatives de renouvellement du socialisme

Le socialisme devait susciter au plus vite « des forces morales puissantes et massives qui soient de taille à supporter et à maîtriser la grandeur et l'horreur des événements »[1718]. Quand tout autour de soi se désaxait, il fallait trouver « *un nouvel équilibre* »[1719]. Cela exigeait un patient travail de réflexion. L'œuvre de Marx, qui avait déclaré venue l'heure de transformer le monde, démontrait que « la connaissance exacte du monde dans lequel nous vivons [… est] une condition indispensable pour sa transformation »[1720]. La coexistence de deux temps de la réflexion, que nous avons signalée en introduction, apparaît ici de façon remarquable : on est frappé en effet par la persistance chez Angelo Tasca, malgré l'enchaînement effréné des événements, d'une méditation au cours plus lent qui, tout en les répercutant, n'en suivait pas le rythme précipité. S'il parvint à poursuivre en apparence imperturbablement ses recherches, il avoua plus tard avoir été « torturé à la pensée que cette tentative de contribuer à une conscience socialiste […] pouvait être emportée par le torrent des événements »[1721].

En 1939-1940, il tenta d'initier une réflexion pour rénover la pensée et l'action socialistes. Les entreprises qu'il mit alors en chantier marquèrent l'aboutissement de sa propre révision des années antérieures – mais un aboutissement qui devait ouvrir une nouvelle réflexion –, en même temps qu'une réaction aux événements extérieurs, en particulier, ainsi qu'il le soutint plus tard, à la « faillite totale, dans tous les domaines »[1722], du Front populaire. Au début de l'été 1939, il conçut l'idée d'organiser à l'abbaye de Pontigny une rencontre entre des membres de la SFIO pour « dégager quelques-uns des enseignements [résultant…]

[1717] Cahier n°30, *cit.*, p. 143. Cf. aussi *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 226.
[1718] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 371.
[1719] A. ROSSI [A. TASCA], « Traditions bourgeoises et expériences socialistes », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[1720] Cahier n°37, *cit.*, p. 16.
[1721] A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 375.
[1722] « Autobiografia », *cit.*, p. 121.

des faits politiques, sociaux, économiques »[1723] qui avaient bouleversé le monde dans les années précédentes. Il était temps pour le mouvement socialiste, jusqu'alors hésitant, face à des événements trop pressants, « entre la routine et l'improvisation », d'« explorer et reconnaître le monde nouveau » qu'avait créé la guerre, d'en dresser « l'inventaire », tout comme « le socialisme du XIX^{e} siècle [était] parti de l'analyse et du bilan de la "révolution industrielle", à laquelle Marx et Engels [s'étaient] particulièrement livrés ». La doctrine marxiste ayant été rendue obsolète par cette évolution, il fallait établir le socialisme sur de nouvelles bases : l'entreprise prit ainsi les allures d'une ambitieuse et complète refondation. « Les notions fondamentales de notre doctrine doivent être repensées, reconquises » : il fallait s'interroger sur les principes apparemment les plus acquis, les plus essentiels, « confronter […] la doctrine traditionnelle » avec une réalité totalement changée. En se transformant ainsi profondément, le mouvement socialiste s'aguerrirait pour mener « la lutte dans une société […] elle-même […] en pleine transformation »[1724]. On voit à travers ces mots combien le sentiment de vivre dans une ère de chaos se réfractait dans la pensée. Angelo Tasca ne pensait pas encore aboutir à des conclusions fermes et définitives ; il entendait plutôt déblayer le terrain et amorcer une réflexion.

Ces Entretiens, accessibles aux seuls adhérents de la SFIO, devaient être ouverts à toutes les tendances : ils obéissaient à la volonté de surmonter les divisions qui menaçaient l'équilibre du Parti. Contraint d'être « couvert » vis-à-vis des paul-fauristes, Angelo Tasca consentit sans enthousiasme à s'adjoindre Lucien Laurat, qu'il jugeait « sectaire et peu intelligent »[1725]. Désireux de rétablir grâce à ces Entretiens un pont entre « bellicistes » et « pacifistes », il dut lutter pour préserver « leur caractère de confrontation libre et amicale »[1726]. Il obtint la participation des deux *leaders* du Parti, Léon Blum et Paul Faure. Lui-même, Georges Monnet, Georges Izard, mais aussi Georges Lefranc – familier de Pontigny, il s'impliqua dans la préparation de ces Entretiens –, André Philip, Lucien Laurat, Paul Rives et le secrétaire du Parti Paul Faure auraient dû présenter un rapport. Charles Spinasse surtout lui paraissait capable d'établir le contact entre les deux tendances du parti, sans doute en raison de ses liens avec Léon Blum, qui ne s'étaient rompus que sur la question du pacifisme ; bien qu'il ne partageât pas en tout ses positions, il attachait pour cette raison une particulière importance à sa présence, dont il faisait dépendre l'issue des Entretiens. Il

[1723] Lettre-circulaire d'A. Rossi [A. Tasca] et L. Laurat, Paris, 24 juin 1939, AT, Corrisp., fasc. 120.
[1724] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 224.
[1725] Cahier n°35, *cit.*, p. 238. Cf. aussi son analyse ironique du marxisme de L. Laurat in cahier n°34, *cit.*, p. 184.
[1726] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 222. Cf. aussi « Autobiografia », *cit.*, p. 122.

insista également pour obtenir la participation de René Belin – pourtant non inscrit à la SFIO –, qui accepta finalement ; la promesse de celle du paul-fauriste Louis L'Hévéder fut une petite victoire et, malgré l'opposition initiale de certains blumistes, il accepta de convier Ludovic Zoretti, en même temps que, pour ne pas froisser la tendance pacifiste, il renonça à la présence de Louis Lévy à qui celle-ci reprochait d'être un « agent de Moscou ». Il refusa en revanche le très controversé René Brunet, qu'une polémique virulente opposait à *La Lumière* et à Georges Boris et dont la présence aurait risqué d'empoisonner l'atmosphère des discussions. Mais il tança aussi Jean Pierre-Bloch pour avoir, par un article inopportun, réveillé « des méfiances [qu'il avait] réussi en partie à désarmer »[1727]. Parmi les participants, on trouvait des personnalités aussi diverses que Pierre et Andrée Viénot – également très actifs dans la préparation de la Décade –, Léo Lagrange, Jules Moch, Jean Castagnez, Julien Peschadour, le collaborateur d'*Esprit* Louis-Emile Galey, Louis Vallon, Victor Serge ou François Tanguy-Prigent[1728].

Les questions de politique étrangère furent délibérément exclues du programme, consacré au rapport entre socialisme et démocratie. Celui-ci devait être envisagé bien sûr sous son aspect directement politique : Georges Monnet devait parler de « l'exercice et la conquête du pouvoir » et André Philip des « transformations des institutions politiques ». D'autres l'aborderaient sous l'angle économique : Charles Spinasse s'était vu confier un exposé général, Paul Rives devait s'intéresser aux problèmes de l'économie dirigée et Georges Izard traiter du passage du capitalisme au socialisme. Lucien Laurat était chargé d'évoquer ce qui, dans la question de la démocratie, était afférent à la structure sociale, tandis que Georges Lefranc traiterait sa dimension syndicale. Quant à lui, Angelo Tasca se réserva, outre une réflexion sur « classe ouvrière, masse et nations », un exposé introductif sur « socialisme et démocratie dans la tradition et dans la doctrine socialiste »[1729] : ce choix reflétait l'un des axes de ses méditations des années 1930. Les Entretiens socialistes de Pontigny auraient dû se tenir du 18 au 28 septembre 1939 ; le déclenchement de la guerre les empêcha.

Le 23 août 1939, l'Allemagne et l'URSS rendirent publique la signature d'un pacte de non-agression. Familier des arcanes de la politique internationale, Angelo Tasca, qui se trouvait alors chez les Viénot dans les Ardennes[1730], comprit qu'il scellait le sort de l'Europe : sans obstacle à l'est, l'Allemagne pouvait se lancer dans la guerre. Il en attribua en partie la

[1727] A. Rossi [A. Tasca] à J. Pierre-Bloch, Paris, 25 juillet 1939, AT, PSI-PCI 1918-1940, Pontigny, fasc. 1/b.
[1728] AT, PSI-PCI 1918-1940, Pontigny, fasc. 1/a.
[1729] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 222-223.
[1730] AT, cahier n°40 : [octobre 1945-février 1948], p. 15.

« terrible responsabilité »[1731] à la Russie soviétique. Il vit dans l'accord germano-russe – sans doute d'autant plus qu'il ne l'avait pas vu venir ou, plutôt, n'avait pas voulu le croire possible – « une trahison impudente »[1732] de la cause antifasciste : en rompant le bloc des pays antifascistes, elle avait compromis la politique internationale de résistance au fascisme en même temps que la construction d'une nouvelle Europe. Le second pacte pour le partage de la Pologne lui révéla le caractère impérialiste de la politique soviétique. Ce rapprochement renforça également dans son esprit l'impression d'une étrange parenté entre les deux régimes, « tant pour leur système politique – la dictature – que pour leur système économique – éléphantiasis étatique et autarcie »[1733]. Giuseppe Saragat inaugura cette réflexion sur le totalitarisme qu'on retrouve chez d'autres socialistes au lendemain du Pacte germano-soviétique[1734]. Cet événement décida de manière déterminante de l'anticommunisme d'Angelo Tasca. Il jeta une lumière crue sur des doutes qu'il avait voulu laisser dans l'ombre ou chasser de son esprit et précipita son évolution en ce domaine, qui était cependant déjà à l'œuvre et l'avait depuis longtemps porté à considérer avec une méfiance croissante les PC comme l'URSS. Le Pacte germano-soviétique marqua donc une césure importante dans l'évolution d'Angelo Tasca ; mais son parcours ultérieur ne peut s'expliquer par ce seul fait : il forme une trame infiniment plus complexe d'idées, de perceptions, de sentiments et peut-être aussi de hasards.

En septembre 1939, Angelo Tasca réintégra la rédaction du *Populaire* qu'il avait quittée, nous l'avons dit, près d'un an plus tôt. Au même moment, après la démission de Pietro Nenni, trop lié à la politique d'unité d'action devenue impossible, il accéda avec Oddino Morgari et Giuseppe Saragat à la direction du Parti italien : la ligne de la défiance à l'égard des communistes, dont il s'était fait le porte-parole plus ou moins décidé depuis 1937, l'emporta. Bien qu'il ne fût pas seul à la tête du Parti, il contribua de manière décisive à en déterminer l'orientation. Tout comme il préconisa la rupture des relations diplomatiques de la

[1731] Cahier n°35, *cit.*, p. 240 (projet de manifeste du PSI rédigé par A. Tasca quelques jours après l'annonce de la signature du Pacte germano-soviétique). Cf. aussi A. TASCA, « Germania e URSS hanno scatenato la nuova guerra mondiale », in *Nuovo Avanti*, 7 septembre 1939.

[1732] Cahier n°35, *cit.*, p. 239. Telle devint l'interprétation du PSI, ainsi qu'en témoigne un document probablement inspiré, sinon rédigé par A. Tasca : « Il Partito socialista italiano e la situazione internazionale », in *Nuovo Avanti*, 23 décembre 1939 (c'est aussi l'avis de S. MERLI, *I socialisti, la guerra, la nuova Europa*, *op. cit.*, p. 58).

[1733] A. Tasca à F. S. Nitti, Paris, 20 octobre [1939], AT, Corrisp., fasc. 289. On retrouve la même idée dans le document « Il PSI e la situazione internazionale », *art. cit.*.

[1734] G. ARFE, « La politica del gruppo dirigente socialista nell'esilio », *art. cit.*, p. 31-32 ; *Id.*, *Storia dell'Avanti !*, [Milan], Edizioni Avanti !, 1977, p. 341 ; S. MERLI, *I socialisti, la guerra, la nuova Europa*, *op. cit.*, p. 56-57. Pour les socialistes français, cf. M. SADOUN, *Les socialistes sous l'Occupation. Résistance et collaboration*, Paris, FNSP, 1982, p. 23.

France avec l'URSS, il fit un devoir au PSI de cesser toute relation « au sommet » avec son ancien allié[1735]. Il se défendit d'abandonner l'esprit qui guidait le Parti depuis plusieurs années ; mais puisque l'unité d'action s'était révélée « catastrophique », les socialistes devaient poursuivre seuls la lutte qu'ils avaient cru pendant cinq ans pouvoir mener avec les communistes. En s'alignant sur la politique extérieure de l'URSS, ceux-ci avaient de fait rompu l'unité d'action et dévoilé, dans toute sa crudité, le lien entre la politique des PC et la diplomatie soviétique. L'attaque russe contre la Finlande à la fin novembre ne fit qu'attiser le « dégoût et [l']indignation »[1736] d'Angelo Tasca à l'encontre de l'URSS et de ses partisans. L'appartenance au PSI ne pouvait plus s'accorder selon lui avec aucune tentative de rapprochement avec le PCd'I ; il réclama au printemps 1940 l'expulsion de Pietro Nenni, au cours de discussions si virulentes qu'elles prirent les allures d'un véritable « procès »[1737]. Il n'entendait pas s'adonner à un quelconque « sport anticommuniste », assurait-il : la direction du PSI combattait les communistes « *au nom du socialisme*, dont ils [représentaient] la négation, comme la dictature stalinienne en URSS en [était] la tragique et sanguinaire caricature »[1738]. Car cette hostilité désormais manifeste et immodérée n'était pas uniquement dictée par un élément contingent : pour Angelo Tasca, le revirement soviétique avait démontré avec une terrible évidence « la nature réactionnaire de l'Etat stalinien », enserré dans le « trinôme : *dictature-autarcie-guerre* », qui n'avait rien de commun avec les idéaux socialistes de la poursuite de « la liberté à l'intérieur et [de la] paix à l'extérieur »[1739]. Les chemins du communisme et du socialisme se séparaient idéologiquement : il était « vital »[1740] pour le PSI qu'il en fût de même pratiquement. A l'alliance avec les communistes, il préféra un accord limité avec GL, le PRI et la Ligue italienne des droits de l'homme (LIDU), non pour une stratégie antifasciste commune, mais pour des fins plus immédiates et limitées, liées à l'organisation d'une Légion italienne devant combattre aux côtés des forces militaires françaises et à la défense de l'émigration italienne en France[1741].

Pendant la « drôle de guerre », Angelo Tasca scruta avec inquiétude les sinueux atermoiements de la politique extérieure italienne, restée à l'écart du conflit militaire. Si la

[1735] Cahier n°35, *cit.*, p. 240 ; cahier n°37, *cit.*, p. 73 (note rédigée à la demande de L. Blum, 29 septembre 1939).
[1736] Cahier n°37, *cit.*, p. 126. Cf. aussi cahier n°35, *cit.*, p. 262-263 (résolution, préparée vraisemblablement par A. Tasca, pour le délégué du PSI à une réunion de l'IOS devant initialement avoir lieu les 18 et 19 octobre, puis renvoyée à décembre 1939).
[1737] S. TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani*, *op. cit.*, p. 364.
[1738] A. TASCA, « Contro certi sofismi », in *Nuovo Avanti*, 20 janvier 1940. Souligné dans le texte.
[1739] Cahier n°35, *cit.*, p. 263. Souligné dans le texte. Cf. aussi cahier n°37, *cit.*, p. 126. L'idée du « trinôme » fut reprise dans « Il PSI e la situazione internazionale », *art. cit.*.
[1740] « Il PSI e la situazione internazionale », *art. cit.*.
[1741] L. RAPONE, « I fuorusciti antifascisti, la seconda guerra mondiale e la Francia », *art. cit.*, p. 372.

victoire de la France avait dû se « faire plutôt avec Mussolini que contre lui »[1742], il n'aurait pas fallu, pensait-il, hésiter à payer le prix d'une alliance franco-italienne, aussi répugnante fût-elle. Mais l'espoir d'arracher l'Italie à son allié le laissait sceptique. Pour cela, il fallait garantir à Mussolini la permanence de son régime, sous une forme différente, en cas de victoire anglo-française. Le chef du gouvernement italien avait compris combien son sort était attaché à celui de l'Allemagne nazie. Pour l'en détacher, la France et l'Angleterre auraient dû « concevoir, *préfigurer son évolution dans le cadre du fascisme*, d'un fascisme redevenu original, soustrait au modèle allemand, ayant retrouvé les préoccupations de liberté individuelle, d'initiative, de résistance à l'idolâtrie étatique qui le marquèrent en 1919 »[1743]. Angelo Tasca ne réitéra pas par la suite cette étrange idée – ne revenait-elle pas à envisager le retour à un fascisme considéré comme plus pur et originel, comme l'avaient fait les communistes quelques années plus tôt, ou même une transformation du fascisme en son contraire sans qu'il cessât d'être fascisme ? – ; mais il n'est pas sans importance qu'elle lui eût traversé l'esprit. Il se sentait envahi par un sentiment persistant d'impuissance : « voir clair, vouloir fortement et être forcé à peu près à l'immobilité »[1744] lui semblait plus que jamais une malédiction. Son accès aux milieux gouvernementaux – son travail au *Populaire* et à la radio le mettait en contact avec les services du Commissariat général à l'Information, dont il dépendait, et du Ministère des affaires étrangères, outre qu'occasionnellement avec ceux de la Présidence du conseil – lui permit de se faire une idée de « l'état peu satisfaisant des organismes civils et militaires »[1745] qui dirigeaient la France, enfermée dans une situation « presque désespérée »[1746]. Les droites avaient repris la main et se souciaient moins de gagner la guerre que de prendre leur revanche à l'intérieur du pays. Les forces de gauche étaient moins que jamais dans la position d'orienter la politique française. Le parti socialiste se trouvait devant une « tâche […] immense » : « tout est à refaire », résuma-t-il devant quelques camarades. Pour relever le pays, la SFIO devait d'abord se redresser elle-même. Mais comment faire, quand les partisans de Paul Faure n'hésitaient pas à se prêter aux manœuvres des droites pour lutter contre leurs camarades favorables à « une conduite énergique (ce qui ne veut pas dire écervelée) de la guerre »[1747] ? La première condition de l'avenir était que « la

[1742] Cahier n°37, *cit.*, p. 209.
[1743] *Ibid.*, p. 35. Souligné dans le texte.
[1744] A. Tasca à G. Izard, Paris, 4 mai 1939, in cahier n°38, *cit.*, p. 150. Cf. aussi cahier n°37, *cit.*, p. 35.
[1745] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, Modène, Guanda, 1953, p. 17.
[1746] Cahier n°37, *cit.*, p. 202.
[1747] Cahier n°38, *cit.*, p. 104.

France [sortît] vivante et forte de cette aventure »[1748] et les socialistes devaient d'abord et avant tout contribuer à la victoire.

Au contraire, Angelo Tasca s'émerveilla du « spectacle magnifique, émouvant »[1749] donné par le peuple anglais qui gardait dans la guerre une grande tenue. Probablement sous son influence, la direction du PSI s'intéressa à un document rédigé par le parti travailliste sur les « buts de guerre », en souhaitant que l'IOS en fît une base pour ses discussions[1750]. De même, dans la perspective de la guerre mais aussi de la paix, il n'était pas inutile de « renforcer la collaboration ouvrière et socialiste franco-britannique ». Ce rapprochement se justifiait par une proximité idéologique, tenant principalement à leur commune réticence devant l'étatisme, qui devait les soutenir dans leur lutte contre le « totalitarisme économique et politique »[1751]. C'est dans ce cadre que doit être ramenée l'attention accordée par Angelo Tasca au travaillisme anglais, ayant eu à ses yeux le mérite de susciter une réflexion sur les buts de la guerre. On poursuivrait avec d'autant plus d'acharnement la victoire qu'on saurait mieux quelle paix on voulait construire. Il ne suffisait pas de s'opposer aux projets de domination de l'Allemagne et de l'URSS ; on devait établir un « plan » pour « une paix durable, garantie et désarmée, et une collaboration destinée à élever le niveau de vie de tous les peuples »[1752], évitant la répétition des erreurs du Traité de Versailles. A travers cette idée, Angelo Tasca poursuivait son action en faveur des Etats-Unis d'Europe. Ce plan de paix devait contenir les grandes lignes d'une société nouvelle, car il ne s'agissait « pas tant de dresser une nouvelle carte de l'Europe, que de créer les conditions d'une nouvelle civilisation »[1753]. La SDN avait échoué pour n'avoir pas uni ses membres autour d'un « principe supérieur qui lie tous les Etats », ni suscité en chacun d'eux « un même ferment » capable de le transformer intérieurement et dans ses relations avec le reste de la « communauté ». On trouve ici une nouvelle trace de la réflexion sur la nécessité d'un principe supérieur, qui se trouvait à la base du rapprochement qu'Angelo Tasca établissait entre socialisme et christianisme. « *L'Europe nouvelle [exigeait] une orientation européenne des différents régimes nationaux* »[1754] : ceux-ci devraient s'organiser entre eux et en leur

[1748] Cahier n°37, *cit.*, p. 209. Cf. aussi A. Tasca à P. Viénot, [s. l.], 12 novembre 1939, in cahier n°35, *cit.*, p. 248.
[1749] A. Tasca à P. Viénot, [s. l.], 12 novembre 1939, *cit.*, p. 250.
[1750] « Manifesto del Comitato Esecutivo del Partito laburista britannico », in *Nuovo Avanti*, 17 février 1940.
[1751] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 226.
[1752] Cahier n°35, *cit.*, p. 258. Cf. aussi cahier n°37, *cit.*, p. 73. Il fut, sur ce point, au moins partiellement entendu par L. Blum qui avait sollicité de lui une note sur les questions internationales le 29 septembre 1939 (cahier n°37, *cit.*, p. 73 ; cf. aussi M. SADOUN, *Les socialistes sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 29-30).
[1753] Cahier n°37, *cit.*, p. 209.
[1754] A. TASCA, « Programma di guerra e programma di pace », in *Nuovo Avanti*, 6 janvier 1940. Souligné dans le texte.

propre sein selon les valeurs de paix, de travail, de liberté et de justice sociale. Elle ne pouvait se concevoir sans briser « le mécanisme de la force militaire allemande » et faire pénétrer en Allemagne « de nouvelles mœurs »[1755]. Angelo Tasca ne songeait pas à ce que les autres pays apportent avec hauteur une « culture » européenne à une Allemagne décidément bien barbare ; de nouvelles valeurs ne s'y enracineraient que par l'expérience et un échange vivant entre des nations égales. Le « principe d'association » qui fonderait la nouvelle Europe ne pouvait s'imposer « par le haut, comme un filet qui tienne ensemble des corps hétérogènes et réfractaires »[1756], mais comme une impulsion montant de l'intérieur de chaque Etat.

Ces idées furent à l'origine d'une nouvelle tentative de renouvellement du socialisme. Le 10 janvier 1940, Angelo Tasca, Pierre et Andrée Viénot, Jean Bouhey, François Camel, Georges Izard et Daniel Mayer se retrouvèrent chez Georges Monnet. Angelo Tasca lança au cours de cette réunion l'idée d'une revue qui aurait dû prendre le titre d'*Europe libre*, « pour une Europe libre du totalitarisme, de l'autarcie, de la misère et de la guerre »[1757] – *Demain* envisagé un temps ou *Buts* proposé par Georges Izard indiquent que les fondateurs avaient le regard tourné vers l'avenir. Cette initiative reprenait celle des Entretiens de Pontigny. Les « préoccupations » qui avaient donné naissance au désir d'un échange d'idées sur le socialisme pendant l'été 1939, étaient devenues plus « pressantes »[1758] encore avec la guerre. Celle-ci, qu'on avait pu éluder pour les Entretiens, s'imposait maintenant comme le pivot de toute réflexion. Tout se déciderait à partir d'elle : il s'agissait, somme toute, de « continuer pendant la guerre le travail de Pontigny que la guerre [avait] interrompu. Et [de] le continuer en fonction de la guerre »[1759]. Angelo Tasca ne se cachait pas que les événements advenus depuis avaient rendu en partie caduc le travail amorcé pour Pontigny. Les bouleversements de cette « époque *géologique* » ne laissaient aucune certitude pour l'avenir : les points de repère du passé pouvaient être engloutis dans la catastrophe, tandis qu'en surgiraient de nouveaux, totalement inattendus. Le monde était entré « dans une sorte de chaos primordial ». Tout ou presque devait être repensé ; il pourrait être nécessaire même de « recommencer tout de zéro » et de s'éloigner apparemment du socialisme pour mieux pouvoir l'atteindre. Il fallait s'aguerrir mentalement à l'imprévu et à l'inconnu, « se forger une âme à la hauteur des

[1755] A. Tasca à P. Viénot, [s. l.], 12 novembre 1939, *cit.*, p. 248-249.
[1756] A. TASCA, « Programma di guerra e programma di pace », *art. cit.*.
[1757] A. Tasca à G. Lefranc, Paris, 8 mai 1940, AT, Documenti, Francia, fasc. 222. Pour les titres envisagés, cf. A. Tasca à un destinataire inconnu, Paris, 30 mars 1940, AT, Corrisp., fasc. 169 ; J. Bouhey à A. Tasca, [s. l.], 7 avril [1940], AT, Corrisp., fasc. 54 ; G. Izard à A. Rossi [A. Tasca], AT, Corrisp., fasc. 189.
[1758] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 224.
[1759] Cahier n°37, *cit.*, p. 204-205.

événements »[1760]. Seul un petit groupe d'hommes résolus, loyaux les uns envers les autres, fidèles et dévoués à un idéal, en serait d'abord capable. L'histoire du mouvement ouvrier en donnait plusieurs exemples, de l'Alliance internationale de la démocratie socialiste de Bakounine aux bolcheviks. On trouve là aussi peut-être la trace de l'influence d'Andrea Caffi, pour qui l'idée d'élite ne devait pas impliquer un principe de domination, mais correspondait plutôt à celle d'une communauté destinée à s'élargir, « où l'autorité reconnue s'exerce dans la reconnaissance d'une égalité, d'un caractère commun et d'une fraternité fondamentale »[1761]. Cet aspect, qui peut paraître secondaire, revêt une certaine importance pour comprendre l'évolution intellectuelle et l'attitude d'Angelo Tasca à ce moment. Alors que, dans sa majorité, la population française semblait emportée loin du socialisme, il conçut une action dans un premier temps fortement élitiste. Dans une période aussi troublée,

> « ce sont les qualités individuelles, les ressources humaines de chacun de nous qui comptent, qui sont notre unique garantie. […] Je suis arrivé à la conviction qu'une sorte d'organisation à deux degrés est indispensable, le premier étant constitué par un groupe restreint (forcément restreint) d'hommes qui font de la lutte pour certains buts la raison de leur vie, unis par un certain état d'esprit. […] je crois seulement que les liens qui doivent unir ceux qui travaillent pour le socialisme dans l'époque actuelle doivent être d'une nature particulière, qui va bien au-delà de la possession d'une même carte de parti, ou de l'acceptation de telle ou telle formule ; ces liens sont ceux qui résultent d'une "communauté de destinée", en entendant par là que chacun de nous engage à fond soi-même, sa vie pour une lutte qu'on conduit ensemble et qui est pour nous tous une exigence impérieuse, s'identifiant avec ce que nous apprécions le plus en nous-mêmes, [ce] en quoi nous reconnaissons notre vraie personnalité. »[1762]

La revue réunirait ce premier cercle, qui grossirait peu à peu, grâce à l'apport de nouveaux collaborateurs et lecteurs. Ceux-ci seraient issus, pour la plupart, du mouvement ouvrier. Mais au front, et surtout dans cette guerre qui renversait tous les points de repère, « les cadres sociaux [perdaient] en partie leur rigidité », les cloisonnements traditionnels leur herméticité. Les fondateurs de la revue veilleraient à ne pas l'enfermer dans le cadre décidément trop étroit de la classe ouvrière, pour entrer en contact avec ces « *hors-cadres*, individus et masses » qu'avant eux, les socialistes de l'après-guerre n'avaient pas compris. « La classe ouvrière ne peut vaincre toute seule, ni pour elle seule » et la publication devait

[1760] *Ibid.*, p. 197-198. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. Tasca à un destinataire inconnu, Paris, 30 mars 1940, *cit.* ; A. Tasca à I. Silone, Paris, 31 mars 1940, *cit.*, p. 671.
[1761] A. CAFFI, *Critica della violenza*, *op. cit.*, p. 173. Cf. aussi M. BRESCIANI, *La rivoluzione perduta*, *op. cit.*, p. 210.
[1762] Cahier n°37, *cit.*, p. 200-201.

l'aider à « briser les cloisons sociales, […] en elle-même et dans la société »[1763]. On voit dans ces idées une nouvelle expression de la propre révision d'Angelo Tasca des années précédentes. Offrant à la fois un vivier de cadres et la possibilité d'atteindre la classe ouvrière, qu'il voyait encore comme un intermédiaire privilégié avec le reste de la population, le Parti socialiste restait « la base naturelle » de l'action à mener, à condition qu'il se rénovât profondément et qu'il parvînt à surmonter ses divisions. Il n'était donc plus question de se définir comme « blumistes » ou comme « paul-fauristes ». Léon Blum, qu'il sentait « fatigué »[1764] et en qui il ne trouvait plus les qualités d'un chef, ne lui semblait pas capable de grouper autour de lui les intelligences de l'avenir – il n'était du reste probablement pas décidé à une révision aussi profonde que la sienne[1765]. A tout prendre, il lui préférait Georges Monnet. Ce dernier avait à son actif le bilan positif de son passage au Ministère de l'agriculture sous le Front populaire ; il y joignait « un fond sain et sûr, un grand équilibre intérieur, une capacité de réflexion qui [résistait] aux conditions désordonnées dans lesquelles il [travaillait] »[1766], qui lui inspiraient confiance. Loin de préparer une énième feuille de tendance, se bornant aux stériles polémiques intérieures du Parti, Angelo Tasca voulait « une revue "socialiste", mais ouverte à toutes les hérésies, c'est-à-dire aux vérités de demain »[1767]. Peu à peu, il se persuada, mais sans parvenir cependant encore à une conclusion aussi résolue, que « le Parti socialiste avait entièrement failli à sa tâche et qu'il fallait désormais renoncer aux partis en tant qu'instruments de direction politique et d'animation spirituelle » pour s'orienter vers l'action rénovatrice de groupes plus restreints, « ayant presque le caractère d'un "ordre" »[1768].

Comme les Entretiens de Pontigny, *Europe libre* n'aspirait qu'à initier une réflexion sur le renouvellement du socialisme : de premières idées furent lancées lors de la réunion de janvier, mais il faudrait « travailler pendant un certain temps *comme si* rien n'était déjà acquis »[1769]. C'était en se mesurant aux « problèmes de la guerre et de la paix » que le mouvement socialiste apparaîtrait comme la force de l'avenir. Cela l'obligeait à se pencher sur sa propre nature et sa propre doctrine : pour tracer les délinéaments de l'ordre nouveau, le socialisme devait d'abord « se définir lui-même », en revenant sur les expériences passées et

[1763] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 226-227. Souligné dans le texte.
[1764] Cahier n°37, *cit.*, p. 203.
[1765] D. BIDUSSA, « A. Tasca e la crisi della cultura politica socialista », *art. cit.*, p. 93.
[1766] Cahier n°37, *cit.*, p. 204.
[1767] A. Tasca à I. Silone, Paris, 31 mars 1940, *cit.*, p. 671 ; cf. aussi A. Tasca à O. Gorni, Paris, 31 mars 1940, AT, Corrisp., fasc. 169.
[1768] « Autobiografia », *cit.*, p. 122.
[1769] Cahier n°37, *cit.*, p. 206. Souligné dans le texte.

en en tirant tous les enseignements nécessaires pour l'avenir. Comment pourrait-il se présenter en adversaire du fascisme, si lui-même ne se défaisait pas des résidus d'étatisme qui le dénaturaient depuis tant d'années ? La revue s'efforcerait de définir une conception démocratique du socialisme et les contours d'un « nouveau type d'Etat, une nouvelle formule des rapports entre l'Etat, les individus et leurs associations ». Elle fut conçue, dans sa structure et son contenu, pour devenir « l'organe de cette recherche et de cette autodéfinition » et mener à bien cette « œuvre d'éclaircissement et de définition »[1770]. Elle aurait dû contenir, à côté d'« études sur la situation intérieure et sur la politique extérieure de tous les pays, sur la conduite de la guerre, sur les buts de paix, sur l'organisation européenne », des articles de fond destinés à établir le « bilan » des expériences d'après-guerre ; d'autres écrits devaient dresser l'« inventaire » des « tendances de la société contemporaine », tant économiques, sociales que politiques ; elle accueillerait aussi des réflexions doctrinales pour « repenser le socialisme, dans ses fondements et dans ses moyens », ainsi que des travaux historiques sur « les mouvements sociaux et la pensée socialiste à partir de la Révolution française » ; enfin de grands textes de la pensée socialiste, « ayant une valeur intrinsèque et un intérêt actuel »[1771] y trouveraient leur place. On retrouve donc encore les principaux centres d'intérêt d'Angelo Tasca pendant les années 1930.

Outre les personnalités réunies chez Georges Monnet, Léon Blum, André Philip, Georges Lefranc, Robert Lacoste, René Belin, Ernest Labrousse, Charles-André Julien, Jef Rens, Boris Nicolaïevski, Rudolf Hilferding même, ainsi qu'Olindo Gorni, Giuseppe Saragat, Aldo Garosci, Emilio Lussu, Bruno Buozzi pour l'Italie, furent pressentis pour participer à cette entreprise. En sollicitant l'aide d'Olindo Gorni – ce n'est pas anodin, si l'on pense à sa confiance dans un socialisme anti-étatiste, fondé sur l'action des associations de travailleurs – pour trouver de nouveaux appuis, Angelo Tasca restait confiant : « en réunissant de nombreux ruisseaux, on pourra créer le courant impétueux qui s'ouvrira le passage »[1772]. Un optimisme aussi tenace quand l'horizon ne laissait rien entrevoir, sinon le pire, surprend. Un jour de l'hiver 1939-1940, il s'exhorta à « travailler chaque jour, même et surtout dans les périodes de plus grande incertitude, comme si l'on avait devant soi vingt ans pour achever tranquillement

[1770] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 225. Cf. aussi A. Tasca à O. Gorni, Paris, 31 mars 1940, *cit.*.
[1771] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 227. Cf. aussi A. Tasca à O. Gorni, Paris, 31 mars 1940, *cit.*.
[1772] A. Tasca à O. Gorni, Paris, 10 avril 1940, AT, Corrisp., fasc. 169.

son ouvrage »[1773]. Le projet était bien avancé à la fin du printemps 1940 ; la défaite de la France en juin empêcha sa concrétisation.

Lancée en mai 1940, l'offensive allemande sur le front occidental défit l'armée française un mois plus tard. Angelo Tasca quitta Paris à la veille du départ du gouvernement, sur ordre du Commissariat à l'Information dont dépendaient les services de la radio nationale. Réfugié à Tours, il y fit le 10 juin l'un de ses derniers discours radiophoniques – le seul dont nous ayons retrouvé le texte – à l'occasion de la tardive entrée en guerre de l'Italie contre la France. Il dénonça la lâcheté de la décision de Mussolini et les contradictions de sa politique : s'étant jusqu'alors refusé à intervenir aux côtés d'une Allemagne qui n'avait pas respecté ses engagements à son égard, celui-ci ne pouvait faire une question d'honneur de l'entrée en guerre de l'Italie contre un pays déjà à terre. En choisissant de lier aussi irréparablement son sort à celui de l'Allemagne, il condamnait la péninsule à la subordination et peut-être même à « l'esclavage » en cas de victoire allemande ; il s'était du reste déjà privé de toute réelle influence en Europe. Alors que le gouvernement italien « aurait dû continuer le Risorgimento », assurer l'indépendance et la liberté du peuple italien, il l'asservissait au pire des régimes. Fidèle à la ligne du PSI, Angelo Tasca dissocia une ultime fois le peuple italien du fascisme : les soldats français et anglais combattaient pour le libérer d'un régime qui le menait à la ruine. « Qui veut la paix et la justice entre des peuples égaux, doit vouloir la défaite d'Hitler sur tous les fronts »[1774], conclut-il.

Avec ces mots, le rideau tomba sur cette décennie de la vie d'Angelo Tasca, troublée par les retentissements du monde extérieur mais riche en réflexions décisives. « J'ai beaucoup travaillé ces dernières années, en remplissant cahiers sur cahiers et j'ai réussi, je crois, à clarifier à moi-même certains problèmes dont j'avais auparavant seulement l'intuition »[1775], confia-t-il à Ignazio Silone au début de 1940. Cela apparaît avec évidence pour ce qui est de sa conception religieuse du socialisme, à laquelle il pensait en écrivant ces mots. Avec la clarification de cet aspect, qui en engageait bien d'autres – les rapports entre idées et matière, entre économie et politique, la critique du productivisme, l'humanisme –, c'est toute sa conception du socialisme qui évolua. Il élargit les brèches découvertes dans la doctrine marxiste, approfondit des idées depuis longtemps présentes à l'état d'ébauche, répondit à des questionnements posés, pour certains, dès avant la Première Guerre mondiale. Au fil de ces

[1773] Cahier n°38, *cit.*, p. 21.
[1774] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 230-231. Cf. aussi p. 228 ; A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 20-21 ; P. AMAURY, *Les deux premières expériences d'un "Ministère de l'Information"*, *op. cit.*, p. 36 et 70.
[1775] A. Tasca à I. Silone, Paris, 31 mars 1940, *cit.*, p. 670.

réflexions, une rupture capitale se produisit : à tâtons, sa pensée se dégagea du cadre marxiste dans lequel elle s'était mue depuis sa jeunesse. On ne saurait trop insister sur la profondeur d'un tel bouleversement : il renonça à tout un système d'idées, à une manière de penser et d'aborder la réalité. Comme la Première Guerre mondiale avait mis à terre bon nombre de vérités du passé et enseveli avec elles tout un monde, il dut reconstruire sur les ruines de ses propres certitudes un système de pensée. Les profonds bouleversements du monde se répercutèrent ainsi singulièrement en lui. En initiant dans le mouvement socialiste la recherche d'un socialisme renouvelé, il projeta à son tour hors de soi une quête qui fut d'abord intérieure. Bien qu'il fût arrivé à des conclusions assez fermes dans certains domaines, les contours de cette nouvelle conception du socialisme restaient flous et mal assurés. Ils se précisèrent par la suite : ces méditations posèrent les principaux jalons de celles des années suivantes.

7. « Quatre ans suspendu dans le vide » (1940-1944)

> « Plus de quatre ans tenu suspendu dans le vide, entre un passé dont j'avais horreur, un présent sordide et un avenir incertain. »[1776]

De Tours, avec les personnels de la radio, Angelo Tasca suivit le gouvernement dans son « périple » à travers la France. A Bordeaux, des possibilités de quitter le pays s'offrirent à lui : il aurait pu rejoindre l'Angleterre, le responsable des émissions en langues étrangères à la Radiodiffusion nationale donna des instructions pour qu'il pût passer aux Etats-Unis et Pierre Viénot lui proposa de s'embarquer avec lui sur le *Massilia*[1777]. D'abord hésitant entre « des jugements et sentiments opposés », il décida de rester. Ce départ aurait pris les allures d'une « fuite » lâche et égoïste, expliqua-t-il plus tard : naturalisé français depuis peu, il se devait « de partager le sort »[1778] de son pays d'adoption, d'autant plus qu'il jugeait le Parti socialiste partiellement responsable de la défaite. Il décrivit plus tard sa répugnance à « rester "au-dessus de la mêlée" » alors que son pays venait de tomber sous le joug d'une puissance étrangère, sa conviction qu'il fallait « payer son tribut à la cause de la libération »[1779] – il serait plus exact de parler de renouveau national, puisqu'il n'est pas sûr qu'il eût été alors question d'une libération –, quel qu'il fût, y compris la compromission. « Cette espèce de gens qui ne veulent jamais jouer que la carte sûrement gagnante et dont la sagesse politique et la prudence sont faites surtout de manque de courage et de convictions »[1780] lui inspirait une profonde antipathie. Les choses ne se présentèrent probablement pas tout à fait ainsi sur le moment et l'on peut douter qu'il eût eu parfaitement conscience de « se compromettre ». Il est en revanche concevable qu'ainsi qu'il l'écrivit plus tard, il ait eu le sentiment que les circonstances exigeaient l'oubli de soi, pour se fondre dans le courant général nécessaire à la

[1776] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 629.
[1777] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 21-22 ; « Note sur l'activité militante et résistante de J.-A. Tasca » [après mai 1949], documents I. Fernandez (ce texte fut rédigé pour le procès intenté par A. Tasca à R. Maria, auteur d'un article à son sujet, « Une triste figure de l'antibolchevisme », dans l'hebdomadaire *France nouvelle*, le 7 mai 1949) ; AN, F 41/20.
[1778] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 21-22. Cf. aussi A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 28 novembre 1946, documents R. Viénot ; « Note sur l'activité militante et résistante de J.-A. Tasca », *cit.*.
[1779] AT, cahier AK : [1944-1945], p. 193.
[1780] AT, cahier n°40 : [octobre 1945-février 1948], p. 33.

régénération : il accepta l'idée d'un « sacrifice anonyme »[1781]. Il n'eut dès lors d'autre but que de se mettre au service de son pays, de se préparer « avec méthode, avec acharnement, à devenir un instrument qualifié au service de la renaissance française »[1782]. Il parvint ainsi à Vichy peu après la signature de l'armistice et la suppression de ses émissions radiophoniques.

Si toutefois le hasard joua certainement son rôle dans le chaos de l'exode, il n'explique pas à lui seul la présence d'Angelo Tasca à Vichy : celui-ci ne se contenta pas de suivre le gouvernement dans ses pérégrinations, mais fit un choix conscient. Ce choix ne nous semble pas pouvoir se réduire à la peur, à la panique ou à la fatigue, comme l'ont suggéré certains, désireux, dans un esprit bienveillant, d'excuser une chose qu'ils réprouvaient[1783], ni à l'opportunisme, comme d'autres, cédant à un jugement un peu trop facile, l'ont cru[1784]. Il obéit indiscutablement à des convictions profondes et ne peut être compris indépendamment de la révision engagée dans les années précédentes. Nous n'entendons pas occulter l'intervention d'autres facteurs, liés au hasard, à son entourage, à son état d'esprit ou à des circonstances d'ordre personnel – il s'était parfaitement établi en France et, sauf erreur de notre part, sa fille Valeria, pour laquelle il avait désiré obtenir la nationalité française, n'avait que 13 ans –, ni insinuer que son évolution intellectuelle impliquait fatalement ce choix. Nous soutenons simplement qu'elle contribue, partiellement, à l'expliquer et partageons l'approche d'Alceo Riosa, qui a étudié cette partie de la biographie d'Angelo Tasca dans la continuité de la période antérieure, et de David Bidussa, qui a mis en évidence, en particulier, l'importance de l'idée d'union nationale[1785]. On peut observer, cette fois encore, une continuité évidente entre certaines des positions antérieures d'Angelo Tasca et son discours de l'été 1940. Il n'est pas davantage justifié d'affirmer que les idées auxquelles il parvint à la veille de la défaite laissaient « présager » son choix de rejoindre Vichy – cela n'aurait guère de sens –, que de

[1781] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 mars 1952, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 213. Il s'était exprimé de manière très semblable à la fin de l'année 1938 (*Annali* 1968, *op. cit.*, p. 683-684).

[1782] A. Tasca à L. Vallon, Paris, 24 mars 1945, in cahier AK, *cit.*, p. 47.

[1783] G. Faravelli à A. Caffi, [s. l.], 26 janvier 1947, in S. MERLI (dir.), *Il socialismo al bivio : l'archivio di Giuseppe Faravelli, 1945-1950*, Milan, Feltrinelli (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1990, p. 206-207 ; P. VITTORELLI, A. CABELLA et A. GAROSCI, « Testimonianze » in S. SOAVE, *Un eretico della sinistra*, *op. cit.*, p. 239-241 et 247 ; V. SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 807.

[1784] C'est le jugement qui ressort tant bien que mal de C. BUFFET, R. HANDOURTZEL, *La collaboration… à gauche aussi*, Paris, Perrin, 1989, p. 147-148. Cf. aussi E. ROTA, « Angelo Tasca e la scelta collaborazionista in Francia : un fascismo antifascista ? », in *Società e storia*, n°114, octobre-décembre 2006, p. 762-765, qui suggère à la fois les thèses de l'opportunisme et de l'adhésion idéologique.

[1785] A. RIOSA, « Angelo Tasca dalla "drôle de guerre" à "l'autre Résistance" », in *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 201-207 ; D. BIDUSSA, « A. Tasca e la crisi della cultura politica socialista », *art. cit.*, p. 107 ; *Id.*, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico. Angelo Tasca tra Vichy e secondo dopoguerra », in S. SOAVE, *Un eretico della sinistra*, *op. cit.*, p. 118, 120-122 et D. BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale". Angelo Tasca vichyssois », in *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 43-44. Cf. aussi S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 623.

parler d'une « décision prise à l'improviste »[1786], d'« une adhésion soudaine et instrumentale à certains éléments d'une idéologie »[1787] encore rejetée peu avant, ou même de la manifestation d'une occultation en quelque sorte volontaire, d'« une part de non-dit » délibéré qui se serait révélée à la faveur de la défaite[1788]. « Il ne s'agit ni d'une désorientation, ni d'une réorientation »[1789], selon sa propre formule. Lui-même mit en évidence le lien entre ses réflexions de l'été 1940 et celles des années antérieures, que nous nous efforcerons d'élucider :

> « J'ai fait, entre 1936 et 1940, une expérience d'une extrême importance et dont j'ai tiré certaines conclusions. La défaite a "libéré" ces conclusions de tout ce qui les masquait encore et elle a posé pour moi, au premier plan, le problème de l'unité française (avec toutes les bases doctrinales qu'il impliquait). »[1790]

7.1. L'adhésion à la « révolution nationale »

> « Il faut s'attendre à ce que, après la guerre, encore que vainqueurs, nous plongions dans une telle gadouille que seule une dictature bien résolue nous en puisse tirer. L'on voit les esprits les plus sains s'y acheminer peu à peu (si j'en juge par moi, comme dit l'autre), et maints petits faits, de successives menues décisions, qui, chaque fois et prises à leur tour, paraissent les plus sages du monde et proprement inéluctables, apprivoisent en nous progressivement cette idée. »
>
> André GIDE, *Journal 1939-1949* (7 février 1940)

Les 9 et 10 juillet 1940, après avoir approuvé le principe d'une révision constitutionnelle, une majorité de parlementaires français donna pleins pouvoir au maréchal Philippe Pétain pour préparer la nouvelle organisation institutionnelle de la France. Après

[1786] S. MERLI, *I socialisti, la guerra, la nuova Europa*, *op. cit.*, p. 69.
[1787] E. ROTA, « A. Tasca e la scelta collaborazionista », *art. cit.*, p. 778. Cet auteur croit pouvoir expliquer le « cas Tasca » grâce au « modèle d'une brusque rupture – révolutionnaire plutôt qu'évolutionniste » (*Ibid.*, p. 779). Il ne nous semble pas qu'on puisse expliquer une vie par un modèle.
[1788] M. SADOUN, « Les contraintes de la position », in *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 58.
[1789] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 23 octobre 1948, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 152.
[1790] Cahier AK, *cit.*, p. 192-193. Cf. aussi A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 19.

avoir encouragé à la continuation de la guerre dans le gouvernement de Paul Reynaud, dont il était ministre du blocus, puis tenté de mettre en garde ses camarades contre les dangers des projets de Pierre Laval, Georges Monnet s'abstint : hostile à Pétain et à l'armistice, mais éprouvant un sentiment de « responsabilité solidaire » dans la défaite de son pays, il ne voulut pas se déclarer « étranger à ce besoin de renouvellement que proclamait alors une opinion publique presque unanime »[1791]. Il semble qu'hormis sur ce point décisif, il ne partagea pas en tout l'analyse d'Angelo Tasca[1792] ; mais on ne peut exclure que ce dernier ait contribué à l'orienter vers ce vote de repli. Il estima, peu après ces événements, avoir participé « à déterminer le vote massif des députés socialistes »[1793] en faveur des pleins pouvoirs. Il vit plusieurs d'entre eux, mais n'eut pas accès aux « coulisses »[1794] du Parlement et ne connut les textes en discussion qu'après le vote. Selon lui, plus que la peur, la conscience de leur « responsabilité dans la catastrophe »[1795] décida nombre de parlementaires socialistes, privés de la possibilité de réfléchir collectivement sur les événements, à donner leur accord aux textes préparés par Laval. Dans leur situation, lui-même aurait probablement fait le même choix, reconnut-il sans difficulté plus tard[1796]. Il crut que, par la prise de conscience des erreurs de l'ancien régime qu'il signifiait, ce vote ouvrirait la voie au renouveau.

La débâcle apparut à Angelo Tasca comme l'aboutissement d'une déliquescence générale dont la « drôle de guerre » avait donné le triste spectacle. Son travail au *Populaire* et à la radio l'avait placé aux premières loges pour assister à « la paralysie et [à] la décomposition croissante du pouvoir gouvernemental et de l'Etat, de son administration, de son armée »[1797]. Il en garda un sentiment d'« horreur »[1798], un « souvenir atroce : il y avait "quelque chose de pourri" qu'il fallait retrancher, pour que le corps de la nation pût retrouver

[1791] Texte non signé, mais de G. Monnet, à propos de la demande de la SFIO de lui retirer son mandat de conseiller général de l'Aisne à la Libération, [1944], OURS, dossier G. Monnet. Cf. aussi les conclusions du jury d'honneur sur l'affaire opposant G. Monnet à L. Lefèvre, Paris, 9 juillet 1947, IHS, fonds G. Lefranc, dossier G. Monnet.
[1792] Un an plus tard, G. Monnet s'interrogeait, au sujet d'A. Tasca : « a-t-il le sentiment d'avoir bien apprécié les choses, à l'époque où nous nous sommes séparés ? » (G. Monnet à A. Rossi [A. Tasca], 14 juin 1941, AT, Corrisp., fasc. 266).
[1793] « Autobiografia », *cit.*, p. 125. Ce témoignage, écrit pour obtenir la révocation du décret de dénaturalisation qui frappa A. Tasca en octobre 1940, doit être pris avec précaution. D'autres témoignages confirment cependant son activité en faveur des pleins pouvoirs (J. Rens à A. Tixier, [s. l.], 15 mars 1944 (copie) ; A. Viénot à A. Rossi [A. Tasca], Paris, 18 juillet 1947, documents I. Fernandez ; cf. surtout la reconstruction historique décisive d'A. RIOSA, « A. Tasca dalla "drôle de guerre" à "l'autre Résistance" », *art. cit.*, p. 204-206).
[1794] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.
[1795] Cahier n°40, *cit.*, p. 62.
[1796] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.
[1797] *Ibid.*.
[1798] A. Tasca à L. Vallon, Paris, 24 mars 1945, *cit.*, p. 46.

la santé nécessaire »[1799]. Non seulement les lignes de défense militaire de la France, mais « un régime, […] une société dont presque tous les ressorts étaient rouillés et faussés » s'effondrèrent. La nécessité de marquer une « rupture immédiate et brutale avec le passé »[1800] et le besoin d'une régénération profonde des mœurs, des idées, des institutions françaises s'imposèrent à son esprit. Sur le moment, il ne se préoccupa guère des « moyens », des « textes »[1801] : le renouveau seul importait. Sa foi dans l'Angleterre vacilla et, comme beaucoup, il redouta que l'Allemagne nazie ne l'eût emporté pour longtemps : l'occupation pouvait « se prolonger pour des dizaines d'années »[1802]. On ne pouvait attendre le jour, peut-être lointain, du départ de l'occupant et de la fin de la guerre. L'occupation elle-même obligeait à s'atteler « *tout de suite* »[1803] à la renaissance de la France.

Elle requérait qu'« un grand courant se [formât] et [entraînât] toutes les forces vives de la nation »[1804]. La figure du maréchal Pétain parut à Angelo Tasca à même de les rassembler autour d'elle : grâce à sa « grande autorité morale »[1805], elle incarnait la continuité de la France et était acceptée de l'immense majorité. Elle lui sembla pouvoir s'élever au-dessus des divisions et personnifier l'intérêt supérieur de la nation, l'arbitrage juste et équilibré de l'Etat envisagé à la veille de la défaite. Elle était aux yeux de Tasca le gage de l'unité nationale, condition première et indispensable de la renaissance française. Cette exigence quasi obsessionnelle d'union dicta « l'essentiel de [sa] conduite depuis juin 1940 »[1806]. Nous avons vu naître en 1936 son inquiétude devant le déchirement du pays en deux camps apparemment irréconciliables. Désormais, l'unité nationale constituait pour lui l'essentiel du « problème français ». « En l'été 1940, j'ai pensé, pendant quelques semaines, qu'il fallait travailler à cette unité, et que cette unité était possible »[1807], résuma-t-il ensuite. Ses notes n'indiquent pas sa position à l'égard des projets de rassemblement national et de parti unique ébauchés dès

[1799] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*. Cet état d'esprit, d'ailleurs entretenu par le nouveau régime, était très répandu (cf. notamment R. PAXTON, *La France de Vichy. 1940-1944*, Paris, Seuil, 1997, p. 63-67).
[1800] « Autobiografia », *cit.*, p. 124. Cf. aussi A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 mars 1952, *cit.*, p. 212.
[1801] Cahier n°40, *cit.*, p. 59-60.
[1802] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 237 (document rédigé par A. Tasca fin août-début septembre 1940). Sur la présence de ce sentiment dans la population française, cf. notamment R. PAXTON, *La France de Vichy*, *op. cit.*, p. 82.
[1803] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*. Souligné dans le texte.
[1804] « Autobiografia », *cit.*, p. 124.
[1805] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 236 ; « note sur l'activité militante et résistante de J.-A. Tasca », *cit.* ; « Autobiografia », *cit.*, p. 125.
[1806] Cahier AK, *cit.*, p. 192.
[1807] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.

juillet par Marcel Déat et Gaston Bergery ; mais il n'y fut vraisemblablement pas initialement hostile[1808].

Il exprima ce besoin d'unité dans un document rédigé à la fin d'août ou au début de septembre 1940 pour les socialistes ralliés au nouveau gouvernement. Dans l'incertitude des semaines qui suivirent l'armistice, rien ne lui parut plus dangereux que la vacance du pouvoir, la faiblesse ou l'isolement du gouvernement. Ils risquaient de « susciter, par *l'appel du vide*, la création d'un autre pouvoir, qui s'ajouterait à celui de la "puissance occupante" pour paralyser et anéantir le pouvoir », sans que ce deuxième pouvoir eût la force d'accomplir la révolution morale nécessaire, puisqu'il serait né de la division. En Russie en 1917, en Italie en 1918-1922, en Allemagne en 1930-1933, on avait pu assister pendant un temps à la « coexistence de deux pouvoirs, dont l'un, le dernier apparu, [avait] fini par dévorer l'autre ». La France ne se régénérerait que « *dans un climat d'union nationale* », non à l'ombre d'un deuxième pouvoir. Mais, opérée sous le signe de la division, menée dans « un esprit de représailles » par une clique de « politiciens et de fonctionnaires [ayant] profité des remous de la défaite pour s'installer au pouvoir, prendre sa revanche, satisfaire à la fois ses ambitions et ses haines », la révolution nationale menaçait déjà de sombrer dans les vieux travers français et de se transformer en une « "restauration" dans le sens sordide du mot »[1809]. L'action réactionnaire de la droite risquait de dissoudre le pouvoir, au moment où il avait besoin d'être soutenu par le peuple enfin réuni. Elle ne pouvait que servir l'occupant, qui s'efforçait d'entretenir les désaccords, de « fragmenter, désarticuler le pays »[1810] pour en faire une matière plus malléable. La création de deux zones cachait derrière des considérations militaires « une arrière-pensée de dépècement territorial et de cloisonnement politique et psychologique ». Or, la désunion serait « pour la France le mal absolu » et Angelo Tasca pouvait lancer cette affirmation catégorique qui résume son état d'esprit : « qui travaille à entretenir les vieilles haines, qui n'aide pas à les surmonter, travaille contre le France ». Pour déjouer les manœuvres allemandes et celles des forces de division, il fallait s'efforcer de capter en faveur de la révolution le sentiment national qui se réveillait après la stupeur des premiers jours de la défaite. Si « *l'initiative* […] ne [pouvait] venir, dans la situation actuelle, que d'en haut », c'est-à-dire de l'Etat, seul capable de « guider le pays à travers les difficultés

[1808] Selon J. Rens (à son propos, cf. p. 275), dans une lettre où, cependant, il s'efforçait de se désolidariser d'A. Tasca, durant l'été 1940, ce dernier « songeait au parti unique » (J. Rens à A. Tixier, [s. l.], 15 mars 1944, *cit.*). Sur les projets de parti unique, cf. notamment M. COINTET-LABROUSSE, *Vichy et le fascisme : les hommes, les structures et les pouvoirs*, Bruxelles, Complexe, 1987, p. 97-110.
[1809] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 234-235. Souligné dans le texte. Cf. aussi cahier n°40, *cit.*, p. 64 ; A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 51-52.
[1810] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 45.

atroces de l'heure », la révolution nationale ne pouvait se passer de la participation active du peuple, qui donnerait vie au projet formé par le pouvoir. Révolutions « par en haut » et par « en bas » devaient converger :

> « Un échange permanent intense doit s'établir entre le centre et la périphérie. Le pays a besoin d'être ranimé et non narcotisé [*sic*]. Cette circulation de vie ne peut être assurée que si l'Etat trouve devant soi, au lieu d'une poussière d'individus, des forces qui montent vers lui comme une moisson. »

Ainsi s'explique la confiance mise par Angelo Tasca dans le gouvernement : il lui apparut, avec le peuple français, la seule ressource alors offerte pour le changement tant désiré. Il devait devenir cet « Etat fort » que Tasca avait évoqué quelques mois plus tôt. Les circonstances ne lui laissaient pas droit à l'erreur : « l'"expérience Pétain" doit réussir, sans cela la France perdra une deuxième fois la guerre »[1811], affirma-t-il à la fin de l'été 1940.

Ces idées n'étaient guère éloignées de celles des socialistes ralliés au nouveau gouvernement, eux aussi inquiets d'un détournement de la révolution nationale par la droite traditionnaliste et décidés à « occuper les places » pour empêcher que la réaction ne les contrôlât toutes. Plusieurs d'entre eux publièrent à partir d'août le quotidien *L'Effort*, surgi sur les dépouilles du *Populaire* interdit et aspirant à devenir le principal organe du socialisme intégré dans le nouveau régime. Revendiquant leur anticommunisme et leur pacifisme, ses rédacteurs, pour la plupart partisans de Paul Faure, virent dans la défaite la confirmation de leurs idées d'avant guerre et l'opportunité de prendre leur revanche sur la tendance adverse de leur ancien parti ; selon Angelo Tasca, qui ne partageait pas, sur ce point en tout cas, leur était d'esprit, ils ne mirent d'abord que malgré eux « une sourdine à [leurs] récriminations »[1812] envers les « blumistes ». *L'Effort* devait permettre de gagner les adhérents de la SFIO au nouveau cours. Proclamé à ses débuts « organe socialiste de reconstruction nationale », il y apporterait la contribution des socialistes, qui tenteraient de lui imprimer les traits d'un socialisme autoritaire et dirigiste.

Par la volonté affichée de ses fondateurs de penser le malheur « clairement et à fond », selon les mots de Jules Romains placés en exergue, *L'Effort* sembla d'abord rejoindre les préoccupations d'Angelo Tasca. Il connaissait bien son rédacteur en chef Paul Rives et surtout son directeur Charles Spinasse, bien qu'il fût loin de partager toutes leurs idées. Il leur soumit

[1811] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 236-237. Souligné dans le texte.
[1812] Cahier n°40, *cit.*, p. 63.

le texte rédigé pendant l'été et immédiatement, selon lui, des désaccords surgirent : le choc de la défaite put d'abord les masquer, mais par la suite, ils devaient devenir « insurmontables ». Il était essentiel pour Angelo Tasca que les socialistes pussent conserver une « pleine indépendance »[1813] à l'égard du gouvernement et de l'occupant ; or, d'abord dépendant financièrement du premier, puis idéologiquement du second, le journal finit par s'assujettir à l'un et à l'autre. Mais leur attitude différente à l'égard de la collaboration n'apparut pas d'abord avec évidence, d'autant qu'« il serait abusif de taxer *L'Effort*, dès l'automne 1940, de collaborationnisme, le journal entendant plutôt promouvoir une espèce de "vichysme critique" »[1814]. Angelo Tasca accepta d'y écrire des notes de politique internationale – la première parut le 6 août 1940, sous la signature de XX –, mais, n'étant pas d'accord en tout avec l'orientation du journal, il n'entra pas dans le comité de rédaction ; rien ne permet de déterminer quelle put être sa part dans la création du journal. En réalité, il s'accordait avec Charles Spinasse plus qu'avec Paul Rives. Ils ne se retrouvaient pourtant ni par leurs conceptions économiques – Spinasse prônait une planification technocratique et croyait dans les vertus du productivisme –, ni par leurs positions en matière de politique internationale – le pacifisme de Spinasse l'avait éloigné de Léon Blum. Mais Angelo Tasca estimait l'ancien ministre de l'économie nationale, puis du budget de Léon Blum : nous avons dit combien il tint, en 1939, à sa participation aux Entretiens de Pontigny. Charles Spinasse fut, parmi les socialistes ralliés au nouveau régime, l'un des rares à se revendiquer hautement du Front populaire. Convaincu de la nécessité d'un Etat fort rompant avec le parlementarisme et initialement favorable au parti unique, il fut réticent à s'inspirer du modèle allemand et préférait puiser aux sources du socialisme français. Cela le rapprocha d'Angelo Tasca qui espéra un temps, semble-t-il, pouvoir tenir auprès de lui un « rôle de "conscience socialiste" »[1815].

[1813] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 72.

[1814] Y. BONGARCON, « Un vichysme de gauche ? Les débuts de *L'Effort*, quotidien socialiste lyonnais (1940) », in *Cahiers d'histoire* (revue trimestrielle publiée par le Comité historique du Centre-est), n°2, 1987, p. 124.

[1815] J. Rens à A. Tixier, [s. l.], 15 mars 1944, *cit.*. Sur C. Spinasse, cf. M. DREYFUS, « Spinasse, Charles », in C. FONTANON, A. GRELON (dir.), *Les professeurs du Conservatoire national des arts et métiers : dictionnaire biographique, 1794-1955*, tome 2, Paris, Institut national de recherche pédagogique-CNAM, 1994, p. 592-602 ; O. DARD, « Charles Spinasse, du socialisme à la collaboration », in *L'Information historique*, vol. 58, mai 1996, p. 49-64 ; I. ELAMMOUNI, Le Rouge et le Bleu *de Charles Spinasse, une expression du "socialisme" dans la collaboration (novembre 1941-août 1942)*, Mémoire de maîtrise, Université Paris 1, 2000, *passim*, ainsi que la notice qui lui est consacrée dans le *DBMOF*. Concernant la collaboration d'A. Tasca à *L'Effort*, il est excessif de soutenir que sa signature garantit à elle seule « une apparente continuité » entre *Le Populaire* et *L'Effort* (E. ROTA, « A. Tasca e la scelta collaborazionista », *art. cit.*, p. 765).

De même, en juillet 1940, Angelo Tasca encouragea le syndicaliste planiste René Belin, pressenti pour un poste ministériel – il devint ministre de la production industrielle et du travail –, à accepter sa nomination : celui-ci, en tant que « syndicaliste et socialiste, pouvait jouer un rôle politique important, en luttant contre les tendances réactionnaires qui allaient essayer de capter le nouveau gouvernement ». Il aurait dû représenter « la classe ouvrière au sein du gouvernement ». Après quelques mois, Angelo Tasca dut se convaincre qu'il n'en avait pas l'envergure et qu'« en fait de "plans", il n'avait que dessiné le plan de ses services »[1816]. Mais son idée initiale, comme ses liens avec Charles Spinasse, illustrent la politique de présence qu'il soutint alors. Les socialistes ne pouvaient se tenir à l'écart du courant unitaire qui entraînerait vers le renouveau de leur pays. Ils devaient même en « prendre l'initiative, pour mieux en fixer le sens et les buts »[1817], mettre leur influence sur la classe ouvrière au service de la révolution nationale et aider à « rallier les masses au nouveau régime »[1818]. Grâce à cette place privilégiée, ils aideraient à la convergence du « national » et du « social », qu'Angelo Tasca considérait comme la condition essentielle du succès de la révolution nationale et de toute « unité française ».

Le « progrès social », entaché du soupçon d'une influence étrangère – de l'URSS, mais aussi, ajoutait Angelo Tasca, de l'Allemagne nazie –, et le sentiment national, ayant une connotation réactionnaire, semblaient irréconciliables. L'ancien socialiste avait acquis la certitude que ce « chassé-croisé entre le national et le social [avait] été le vrai drame de la France contemporaine, l'une des causes principales de la défaite ». La tâche première de la révolution nationale serait d'accomplir la « fusion du national et du social » : cela devint l'un des *leitmotivs* du discours d'Angelo Tasca. Les bouleversements de l'après-guerre avaient démontré selon lui que la conjonction de ces deux aspirations pouvait avoir sur les peuples une « puissance d'entraînement » sans égal. La négligence de l'une d'elles faisait au contraire de la révolution une chose incomplète et la condamnait à dépérir. On ne reconstruirait un pays unifié et fort qu'à partir du réveil « du sentiment national » : aussi, les besoins de la nation devaient primer les intérêts de classe. Mais cet appel au sentiment national ne devait pas être dissocié de revendications sociales, qui, seules, pouvaient lui donner une réelle « force de propulsion et de création ». Le cadre de la révolution était national, son « contenu » était social. Ils ne pourraient coïncider que dans « une ambiance d'union nationale »[1819]. Les forces

[1816] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 169-170.
[1817] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.
[1818] « Autobiografia », *cit.*, p. 124.
[1819] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 238-239.

de gauche devaient prendre conscience des nécessités nationales, celles de droite comprendre la réalité de la question sociale, pour s'unir pour relever leur pays. Angelo Tasca espéra que les socialistes ralliés au nouveau régime parviendraient à réaliser la « conversion de l'extrême gauche et de la classe ouvrière au "national", correspondant à la conversion des droites au social »[1820].

Ces réflexions guidèrent les décisions d'Angelo Tasca peu après la défaite et le soutinrent pendant les quatre années suivantes, malgré les déceptions. « Mon raisonnement me paraissait impeccable »[1821], confia-t-il avec amertume après la guerre, lorsqu'il crut son travail des années vichyssoises devenu inutile. Jusqu'à la Libération, il n'abandonna pas l'idée que le choix de juillet 1940, comme d'autres apparemment contradictoires faits peu après, devait « garantir le rendement maximum de [ses] facultés », mises au service de son pays d'adoption à la fois pour son relèvement immédiat et pour une régénération plus profonde, mais plus lointaine : il fallait travailler d'abord dans le cadre imposé par la défaite pour préparer, peut-être, celui dans lequel se poursuivrait la régénération de la France, lorsque ce gouvernement aurait disparu et les Allemands s'en seraient allés. Il fut donc mu surtout par des préoccupations d'ordre intérieur. Cela explique qu'il fît un choix si différent de ses compagnons d'émigration. C'est que, comme le montre Leonardo Rapone, il n'était plus tout à fait un émigré et réagit à la défaite plus en socialiste français qu'en exilé italien. Il vécut le sort de la France « avec une plénitude, avec une intensité »[1822] beaucoup plus fortes que les antifascistes italiens, dont les pensées allaient d'abord toujours à l'Italie. Mais il se distingua aussi de nombre de ses camarades de parti, et en particulier de ses amis d'*Europe libre*, dont la plupart se retrouvèrent dans la Résistance. Seul Georges Monnet choisit de se retirer à la campagne, où il vécut « en paysan et en pêcheur »[1823], avant d'être nommé à la tête du Comité d'organisation des jus de fruits, et n'eut aucune activité résistante. Daniel Mayer fut l'un des premiers organisateurs de la Résistance socialiste et Georges Izard, fait prisonnier pendant la guerre, rejoignit la Résistance après sa libération, mais s'engagea dans l'Organisation civile et militaire (OCM), marquée à droite. Il n'est pas aisé d'expliquer la différence de ces choix. On

[1820] Cahier n°40, *cit.*, p. 63.
[1821] Cahier AK, *cit.*, p. 192.
[1822] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 19 ; L. RAPONE, *Da Turati a Nenni*, *op. cit.*, p. 107. Cf. aussi A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 155-156. Pour un profil des parcours des antifascistes italiens exilés en France pendant la Seconde Guerre mondiale, cf. A. BECHELLONI, « Antifascistes italiens en France pendant la guerre : parcours aléatoires et identités réversibles », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1999, p. 280-295 (communistes) ; E. SIGNORI, « Républicains et giellistes en France entre guerre d'Espagne et Résistance », in P. MILZA, D. PESCHANSKI (dir.), *Exils et migration. Italiens et espagnols en France de 1938 à 1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 543-567.
[1823] G. Monnet à A. Rossi [A. Tasca], 14 juin 1941, *cit.*.

sait que le hasard y joua son rôle, mais, nous semble-t-il, seulement dans une certaine mesure. Peut-être l'aspiration plus ou moins intense des uns et des autres au renouvellement du socialisme et de la vie politique française explique-t-elle en partie un attrait plus ou moins fort pour un régime qui promettait de rénover profondément les mœurs et les institutions du pays. On voit ici combien des idées apparemment proches purent se traduire en des positions très différentes.

Angelo Tasca releva néanmoins après la guerre sa proximité avec deux « rénovateurs » de la SFIO, qui prirent pourtant un chemin très différent du sien. Ses affirmations doivent ici être prises avec précaution ; mais il n'est pas inutile de connaître les affinités qu'il crut discerner entre ses idées et les leurs, qu'il jugeait fidèles à leurs convictions communes avant la défaite. Il rencontra vraisemblablement Pierre Brossolette durant l'été 1940. Celui-ci l'avait remplacé au *Populaire* entre l'automne 1938 et la déclaration de guerre ; tous deux avaient travaillé à la radio. Brosselette posa, d'après Angelo Tasca, le même regard que lui-même sur la débâcle de juin 1940 et sentit comme lui le besoin de « jeter les bases d'une nouvelle unité française ». Ils en tirèrent des conclusions pratiques indéniablement différentes. Nous ignorons le jugement que Brossolette put porter sur Tasca et il serait oiseux de nous hasarder à des suppositions. Mais il est significatif que ce dernier ait évoqué avec bienveillance l'action de ce résistant de la première heure, en se souvenant du « réconfort [qu'il éprouva] en entendant le message commun de Brossolette et de Charles Vallin dès leur arrivée à Londres » en septembre 1942 : il y reconnut une tentative de résorber les divisions du passé. Il s'indigna que « la coalition du sectarisme, de la stupidité et de la défense des places acquises » eût empêché Brossolette de donner toute sa mesure à la radio de Londres et d'y diffuser, en même temps qu'un appel à la libération, l'impératif du « renouveau moral et politique de la France »[1824] suivant une orientation qu'il sentait proche de la sienne.

Plus intéressants encore apparaissent les liens d'Angelo Tasca avec Pierre Viénot, l'un de ses amis les plus chers. Opposé à l'armistice et décidé à poursuivre la guerre depuis l'Afrique du Nord, Pierre Viénot s'embarqua en juin 1940 sur le *Massilia*. Arrêté à Casablanca, il fut condamné à 8 années de prison avec sursis pour désertion. Il choisit la voie

[1824] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*. Tôt engagé dans la Résistance, P. Brossolette (1903-1944) fut l'un des premiers socialistes à adhérer à l'action menée depuis Londres par le général de Gaulle. Au début de septembre 1942, avec l'espoir de rallier une partie de la droite à la France libre, il amena à Londres C. Vallin, ancien membre du PSF d'abord rallié au gouvernement de Vichy. Il ne semble pas qu'ait été diffusé un message commun de Brossolette et Vallin, mais bien du seul C. Vallin, le 17 septembre 1942 (sur P. Brossolette, nous renvoyons au *DBMOF* ainsi qu'à G. PIKETTY, *Itinéraire intellectuel et politique de Pierre Brossolette*, thèse, IEP de Paris, 1997, surtout p. 604-627 et *Id.*, *Pierre Brossolette, un héros de la Résistance*, Paris, O. Jacob, 1998, surtout p. 204-211).

de la Résistance. A nouveau emprisonné en août 1942, il parvint à s'évader et rejoignit Londres au printemps 1943. Directement ou par l'intermédiaire de son épouse, il resta en contact avec Angelo Tasca jusqu'en octobre 1942. Celui-ci ne se cacha pas « l'aversion profonde »[1825], « presque physique »[1826], de son ami pour le nouveau régime, ni que, se fût-il trouvé à Vichy en juillet 1940, il eût probablement refusé les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Bien qu'il ignorât vraisemblablement encore certains aspects de l'attitude d'Angelo Tasca à cette occasion, notamment son action en faveur du « oui », Pierre Viénot eut connaissance de sa participation à *L'Effort* et y lut ses articles pendant sa première détention. Au début de février 1941, peu après sa libération, il l'assura de sa « profonde affection » et précisa que, tout en discutant mentalement parfois « assez vivement » avec lui, leur accord restait, fondamentalement, intact : « Et quant au fond de notre accord, au-delà de quelques divergences momentanées, ai-je besoin de vous dire qu'il est entièrement vivant et inchangé ? »[1827], ajouta-t-il à la suite de quelques mots de son épouse, suggérant une dissension plus profonde. Selon Angelo Tasca, ils se rencontrèrent ensuite plusieurs fois et discutèrent son document de l'été 1940. Il retira de cet entretien, au cours duquel Pierre Viénot lui signala des formules et des points « équivoques », l'impression qu'il en était toujours ainsi : « *divergences sur certains points, accord fondamental* »[1828].

Quel était-il ? Cet accord gisait certainement dans la continuité revendiquée par Angelo Tasca entre les réflexions du petit groupe d'*Europe libre* dont faisait partie Pierre Viénot, et celles de l'été 1940. Il rappela leur inquiétude devant le spectacle de la « désintégration de la société française » avant la guerre. Ils partageaient selon lui, en même temps qu'une analyse semblable de la défaite, les mêmes vues pour l'avenir et une même volonté de surmonter après la fin du régime de Vichy les divisions passées : on retrouve donc ce qui lui fit approuver l'action de Brossolette. En vertu de cette vision commune du futur, Angelo Tasca espéra pouvoir reprendre sa collaboration avec Pierre Viénot quand le régime politique de la France, qui les avait poussés sur des voies différentes, ne s'y opposerait plus. De fait, dans ses discours de Londres, Pierre Viénot redouta de voir s'exaspérer les divisions au moment de la Libération et appela le peuple français à s'unir autour du général de Gaulle : le point de ralliement différait de celui identifié, du moins dans un premier temps, par Angelo Tasca, mais la préoccupation unitaire était bien présente. Viénot condamnait le régime de

[1825] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.
[1826] Cahier n°40, *cit.*, p. 34.
[1827] A. et P. Viénot à A. Tasca, Cabris, 2 février 1941, documents I. Fernandez.
[1828] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*. Souligné dans le texte. Cf. aussi cahier n°40, *cit.*, p. 34-35.

Vichy parce qu'il sanctionnait la domination d'une bourgeoisie « infestée » par l'idéologie de l'Action française : en se figeant dans son intérêt égoïste, cette classe avait « perdu sa position de classe dirigeante et cessé d'être, depuis 1940, la conscience nationale du pays »[1829]. Ces mots présentent des affinités certaines avec les discours d'Angelo Tasca avant la guerre et cette analyse du régime de Vichy pouvait rejoindre en partie la sienne puisqu'il craignit que l'hégémonie des forces réactionnaires sur le nouveau régime n'aggravât la désunion. Enfin, Pierre Viénot insista pour que la reconstruction de la France après la Libération ne se résumât pas à un retour nostalgique au passé. Mais ces éléments restent trop maigres pour affirmer avec certitude la persistance d'un « accord fondamental ». Au cours d'un pénible échange épistolaire – nous y reviendrons –, Andrée Viénot considéra qu'il s'était « rompu en juillet 1940 »[1830]. Malheureusement, la figure et surtout les idées de Pierre Viénot restent assez mal connues et, en l'absence de document, il est difficile de conclure sur ce point, à moins de prétendre faire parler les morts. Cette relation illustre bien l'ambiguïté de la position d'Angelo Tasca pendant le régime de Vichy, le rapprochant et l'éloignant à la fois de personnalités qui firent des choix différents. Leur confrontation permet d'observer la diversité des positions prises par les uns et les autres face à une réalité, à bien des égards, trouble et déconcertante[1831].

Angelo Tasca échappe tout autant aux schémas classiques du socialisme collaborateur examinés par Marc Sadoun et tient plutôt de « l'exception »[1832] brièvement envisagée par cet auteur. Ce dernier souligne très justement qu'en cherchant à faire rentrer à toute force Angelo Tasca dans une catégorie prédéfinie, en dépit des autres facettes de sa position, « on risque […] de reconstruire une logique infidèle et mutilante »[1833]. Son interprétation du choix de cette personnalité qui se prête si mal aux classifications privilégie pourtant sa « position » plutôt que ses « jugements » ou ses motivations et ne nous satisfait pas. Celle d'Alceo Riosa, partant de la façon dont Angelo Tasca conçut, subjectivement, son choix[1834], permet d'aborder de façon plus féconde ce moment de sa biographie. Angelo Tasca fut en effet très éloigné des néo-socialistes, pacifistes hostiles de longue date à toute alliance avec les communistes et tôt gagnés à l'idée d'une profonde révision du socialisme. Il ne provenait pas davantage du socialisme pacifiste, obnubilé par l'affrontement du fascisme et du communisme au point de

[1829] *Pierre Viénot. Ses discours, ses messages*, [Londres], [1944], p. 8.
[1830] A. Viénot à A. Rossi [A. Tasca], Paris, 30 juin 1947, documents I. Fernandez.
[1831] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.* ; J.-P. AZEMA, *De Munich à la Libération. 1938-1944*, Paris, Editions du Seuil, 2002, p. 349 ; M. SADOUN, « Les contraintes de la position », *art. cit.*, p. 52.
[1832] M. SADOUN, *Les socialistes sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 53.
[1833] *Id.*, « Les contraintes de la position », *art. cit.*, p. 51.
[1834] A. RIOSA, « A. Tasca dalla "drôle de guerre" à "l'autre Résistance" », *art. cit.*, p. 181.

se cacher en partie le danger fasciste. S'il vit dans le communisme une menace pour ses idéaux, l'ennemi principal restait pour lui, à la veille de la défaite, le fascisme. Sur le moment, sa haine du communisme ne se présenta que secondairement à sa préoccupation de l'unité nationale : la propagande communiste l'inquiéta surtout en ce qu'elle lui parut menacer cet objectif[1835]. La lutte contre le communisme ne s'imposa véritablement qu'ensuite comme l'axe prédominant de sa pensée et de son activité. Certains se jetèrent à corps perdu dans la collaboration par crainte qu'un écroulement de l'Allemagne nazie ne laissât la voie libre aux « hordes » venues de l'Est. On ne trouve rien de tel alors chez Angelo Tasca, qui fut moins mu par un examen de la situation internationale que par des inquiétudes liées à l'évolution intérieure de la France. Il n'entra dans sa décision aucune fascination pour l'Allemagne nazie. Tout au long de 1940-1944, il se tint à l'écart des mouvements collaborationnistes. Il s'entretint avec plusieurs de leurs représentants, notamment Francis Desphelippon, sans doute rencontré à *Monde* au début des années 1930 puis croisé à la SFIO, Victor Arrighi qu'il connaissait depuis les années communistes mais qu'il avait perdu de vue depuis ou Georges Soulès (futur Raymond Abellio), proche de Charles Spinasse avant la défaite, ainsi que Paul Rives et Paul Marion, mais n'adhéra pas à leurs idées. Il se contenta dans ses notes de rapporter leurs propos, de recueillir des informations, sans émettre de jugement. Il observa de loin le manège de Marcel Déat, qu'il vit s'enfoncer dans une « ombre » de plus en plus épaisse à mesure qu'il adoptait une posture toujours plus extrémiste.

Angelo Tasca perçut plutôt la collaboration comme un fait dont il fallait s'accommoder. Elle n'était pas pour lui un souhait, mais « une nécessité : il [fallait] souhaiter, puisqu'elle [était] nécessaire, qu'elle [fût] possible ». Si chacun, dans sa vie quotidienne, pouvait essayer de se tenir loin des Allemands, le pays n'avait pas la force de se soustraire collectivement à une politique paraissant alors la seule envisageable. La population semblait animée, dans sa majorité, d'une sourde hostilité à l'égard de l'occupant, mais Angelo Tasca n'entrevoyait encore rien « de la tension héroïque d'une "résistance passive" ». Il redoutait une situation rivant la France à l'impuissance, où « le sentiment national serait assez fort pour empêcher toute collaboration avec l'Allemagne, et pas assez fort pour rendre possible une autre politique »[1836]. Personne ne lui paraissait encore concevoir cette autre politique ; la seule voie fut à ses yeux celle de la collaboration. Mais le document de l'été 1940 ne laisse guère de

[1835] Il est ainsi significatif qu'il considérât son premier ouvrage sur le mouvement communiste comme l'un des aboutissements de ses « recherches et [de ses] réflexions autour du problème de l'unité française » (A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du Parti communiste français*, Paris, Self, 1948, p. XVIII).
[1836] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 241.

doute sur ses sentiments hostiles à l'égard des Allemands. Il affirma après la Libération avoir scrupuleusement évité tout contact avec eux[1837]. Il souhaitait que le pays s'unît autour du nouveau gouvernement autant « pour collaborer avec l'Allemagne que pour lui résister » ; tout affaiblissement du pouvoir central faciliterait la tâche de l'occupant. La renaissance morale et politique de la France était indispensable pour que celle-ci pût se présenter forte face à l'occupant, qu'elle acquît « assez de confiance en soi pour se permettre de collaborer avec les Allemands sans craindre de se perdre, de sacrifier son indépendance »[1838]. Il assigna donc deux tâches au gouvernement de Vichy : renouveler les mœurs françaises et unifier la France pour qu'elle pût tenir tête à l'Allemagne. Cela résulte de ses témoignages ultérieurs comme du document qu'il rédigea en 1940. Plus tard, il décrivit également ainsi les intentions de Pétain, tout en reconnaissant que le contenu que celui-ci donna à la révolution nationale différait du sien[1839] : il ne s'agit pas ici de décider si ces intentions furent effectivement telles – l'historiographie a démontré qu'elles ne le furent pas –, mais le fait qu'Angelo Tasca les lui prêtât témoigne des espoirs qu'il projeta sur Pétain et son régime. Sa position ne peut donc certainement pas être qualifiée de collaborationniste ; déjà est-il délicat de la considérer, purement et simplement, comme celle d'un « collaborateur ». David Bidussa préfère pour sa part la qualifier de « vichyste »[1840] et la nuance nous paraît appropriée.

[1837] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 107-108 ; « note sur l'activité militante et résistante de J.-A. Tasca », *cit.*. Pour cette raison, nous inclinons à penser qu'A. Tasca n'écrivit pas dans *Le Rouge et le Bleu* dirigé à Paris par C. Spinasse et soumis à la seule censure allemande (cf. I. ELAMMOUNI, Le Rouge et le Bleu *de C. Spinasse*, *op. cit.*, p. 78).

[1838] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 241. Cf. aussi p. 234 et A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.

[1839] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 84.

[1840] D. BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale" », *art. cit.*, p. 46 ; *Id.*, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 108 et *Id.*, « Vichy al plurale. I documenti dell'Archivio Angelo Tasca presso la Fondazione Feltrinelli », in L. CAJANI, B. MANTELLI, *Una certa Europa. Il collaborazionismo con le potenze dell'Asse 1939-1945. Le fonti*, Brescia, *Annali della Fondazione Luigi Micheletti*, 1992, p. 117. Sur la singularité de la position d'A. Tasca, cf. aussi S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 613. Pour la distinction entre « collaborateurs » et « collaborationnistes », cf. P. ORY, *Les collaborateurs. 1940-1945*, Paris, Seuil, 1976, p. 42 ; M. SADOUN, *Les socialistes sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 55.

7.2. « Un instrument qualifié au service de la renaissance française »

7.2.1. La Résistance

La singularité de la position d'Angelo Tasca apparut dans les mois suivants. Durant l'automne 1940, après avoir rencontré Hitler à Montoire, Pétain s'engagea plus avant « dans la voie de la collaboration ». *L'Effort* s'en réjouit. Peu après, à partir de novembre, Angelo Tasca cessa sa collaboration au journal. Aucune source contemporaine, parmi celles que nous avons consultées, n'indique les motivations de sa décision. Selon ce qu'il affirma plus tard, le spectacle donné par le gouvernement pendant les premières semaines de son existence le contraignit à revenir de ses « illusions » : il vit que Pétain et son entourage n'étaient pas à même d'accomplir les tâches qu'ils auraient dû selon lui s'assigner. Beaucoup d'entre eux n'obéissaient qu'à un esprit de revanche. Les forces qui se proposèrent réellement d'unifier le peuple français par la fusion du sentiment national et du besoin de justice sociale – Angelo Tasca ne précisa pas quelles elles furent – ne purent « prévaloir »[1841]. Remit-il déjà en cause le rôle de Pétain ? Il est peu probable que les choses se présentèrent alors avec une telle évidence, ni qu'il eût perdu dès ce moment tout espoir dans le régime de Vichy : David Bidussa observe dans ses écrits un plus « lent "désenchantement" »[1842] entre 1940 et 1942. L'interruption de son travail à *L'Effort* semble bien cependant s'expliquer par un désaccord idéologique – du reste, il se trouva selon toute vraisemblance sans autre source de revenu et nous ignorons de quoi il vécut entre novembre 1940 et février 1941, sinon peut-être de l'aide d'amis. L'exultation de certains rédacteurs à l'annonce des résultats de l'entretien de Montoire lui fit peut-être entrevoir leur approche divergente de la collaboration : trompés par la chimère de la « nouvelle Europe » allemande, ils finiraient par faire peu de cas de la « conscience nationale » qui devait former au contraire, pour Angelo Tasca, la base de la « renaissance française »[1843].

[1841] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*. Cf. *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 168 (18 décembre 1940).

[1842] D. BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale" », *art. cit.*, p. 61. Cf. aussi S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 612-613.

[1843] Cahier n°40, *cit.*, p. 63-64. L'interprétation d'E. Rota, qui dénie toute dimension idéologique à la rupture d'A. Tasca avec *L'Effort* à l'automne 1940, pour lui donner un caractère d'opportunité, se fonde selon nous sur une incompréhension de son document de l'été 1940 : il n'y « choisit » pas en effet la collaboration, mais la perçut comme une « nécessité » (E. ROTA, « A. Tasca e la scelta collaborazionista », *art. cit.*, p. 769-770).

Leurs réactions face à l'éloignement temporaire de Pierre Laval après le 13 décembre 1940 durent renforcer en lui la conscience de ces dissensions. Il n'est pas facile de dégager des cahiers publiés son jugement sur Laval – ses notes rapportent le plus souvent de manière neutre des événements ou des discours d'autres personnalités. Il en méprisait certainement l'affairisme et le goût du secret. Il semble qu'il n'ait guère approuvé sa conduite, qu'il jugeait conciliante et servile, de la politique de collaboration. Il perçut les événements du 13 décembre, qu'il crut, sur le moment, « destinés à avoir sur l'avenir de la France de […] graves conséquences »[1844], surtout comme une lutte de pouvoir menée par des membres du gouvernement et de l'entourage de Pétain, où les motivations politiques ne pesèrent qu'assez peu. Mais on pouvait y reconnaître aussi « un sursaut dicté par la volonté d'arrêter l'aliénation de la France qu'aurait amenée la collaboration avec l'Allemagne suivant les méthodes et l'esprit de M. Laval. Une réaction d'"auto-défense" »[1845]. Il déplorait cependant tout autant que la politique réactionnaire des partisans de l'Action française, adversaires de Laval, eût contribué à « pousser, par exaspération, par crainte ou par dégoût, du côté de Laval, c'est-à-dire des Allemands, des gens peu favorables à la collaboration avec l'Allemagne » et à perpétuer ce « chassé-croisé entre le national et le social, si funeste à la France de tous les temps »[1846]. Hostile à l'extrême-droite, il n'était pas davantage séduit par les mirages de la conception de la collaboration de Laval. En revanche, la presse socialiste la plus favorable à la collaboration vécut l'éloignement du vice-président du Conseil comme un désaveu et une transformation de la révolution nationale en réaction. Charles Spinasse lui-même soutint longtemps Laval et il n'est pas anodin que le sort de *L'Effort* apparût à Angelo Tasca très lié à celui de Laval[1847].

Angelo Tasca revint ainsi peu à peu sur certaines idées de son document de l'été. S'il resta fidèle à son objectif – la révolution nationale, telle qu'il la concevait –, il comprit qu'il avait surestimé les « moyens » offerts par la nouvelle situation. Ainsi qu'il l'expliqua plus tard – ses remarques de décembre 1940 suggèrent qu'il conçut dès alors les choses en ces termes, bien qu'encore confusément –, il aurait fallu, pour réaliser la profonde rénovation que la France attendait, « une "gauche" et une "droite" renouvelées, et, arbitre ferme et clairvoyant, garant suprême de l'intérêt général, ou plutôt du bien commun, le nouvel Etat ».

[1844] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 141.
[1845] *Ibid.*, p. 180.
[1846] *Ibid.*, p. 168.
[1847] *Ibid.*, p. 153 et 208-209 (25 janvier 1941). Cf. aussi I. ELAMMOUNI, Le Rouge et le Bleu *de C. Spinasse, op. cit.*, p. 44-47, 163.

Il ne se présenta rien de tout cela : plutôt que de chercher à unir, les uns et les autres alimentèrent les divisions. Il reconnut après la guerre s'être leurré sur les forces en présence :

> « Pour ce qui concerne la critique du passé et l'idée que je me faisais de la révolution nationale, je n'ai aujourd'hui, après cinq ans et demi, une virgule à changer. Mais au contraire, je me suis lourdement trompé sur les moyens nécessaires pour arriver à la nouvelle construction. »[1848]

Après avoir cessé d'écrire pour *L'Effort*, Angelo Tasca resta pourtant à Vichy. Des recherches engagées à son encontre par la Gestapo en zone occupée pendant l'été 1940, à la demande des autorités italiennes, le dissuadèrent de rentrer à Paris. Au moment où il rompait avec un journal agréé par le régime, un décret lui retira sa nationalité française, en vertu de la loi du 22 juillet 1940 instituant la révision des naturalisations effectuées depuis 1927. Il recourut à l'aide d'Henri Moysset – nous reviendrons sur leurs liens –, de Charles Vallin – celui-ci siégeait dans la Commission de révision des naturalisations –, de Gaston Bergery, de François Chasseigne, de Charles Spinasse et de Paul Rives[1849], pour obtenir la révocation du décret, qui atteignait à travers lui également sa fille Valeria. Il demeura ainsi quelques mois dans la situation d'un apatride, incertain par surcroît de la voie à prendre après les déceptions politiques des semaines précédentes. Son ami Jef Rens, syndicaliste belge alors réfugié à Lisbonne, lui offrit de rejoindre Londres pour y « étudier les problèmes de la paix et de l'après-guerre »[1850] ; croyant pouvoir y travailler aussi bien depuis la France, il déclina la proposition. Soucieux de ne pas attirer l'attention, il adopta une attitude très effacée.

En février 1941, muni d'une lettre de Jef Rens, Paul Cavyn, un diplomate chargé par le gouvernement belge en exil du secours aux réfugiés belges et engagé sous ce couvert dans la résistance à l'occupant, se présenta chez Angelo Tasca et lui demanda de l'aider à recueillir des renseignements politiques sur la situation française et internationale pour son gouvernement réfugié à Londres. Selon les témoignages de Paul Cavyn et Angelo Tasca, ce dernier n'eut aucune hésitation et donna à son « Chef » chaque semaine, jusqu'en juillet 1944, « les informations les plus intéressantes et des documents importants »[1851] – ils furent aussi

[1848] Cahier n°40, *cit.*, p. 60-61.
[1849] Cf. A. RIOSA, « A. Tasca dalla "drôle de guerre" à "l'autre Résistance" », *art. cit.*, p. 205. Sur les dénaturalisations auxquelles procéda le régime de Vichy, cf. B. LAGUERRE, « Les dénaturalisés de Vichy, 1940-1944 », in *Vingtième siècle*, n°20, 1988, p. 3-15.
[1850] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 93. Cf. aussi A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 mars 1952, *cit.*, p. 214.
[1851] P. Cavyn à P.-H. Spaak, Paris, 31 octobre 1944 (copie), documents I. Fernandez. Cf. aussi A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 93-94. Le jugement sur la qualité des informations données par A. Tasca à P. Cavyn fut confirmé par la secrétaire de ce dernier dans deux attestations (attestations de L. Loewenstein, 19

transmis aux groupes français de Londres, en particulier à Pierre Viénot. Alors qu'il se débattait dans l'incertitude et le dépit, sans pourtant renoncer à ses idées ni à son choix de l'été précédent, cette proposition rompit son « malaise » et une solitude qui lui donnait parfois le « vertige ». Elle se présenta comme « un événement libérateur qui, sans [l']éloigner d'autres devoirs, pour [lui] aussi essentiels, [lui] permettait de les affronter d'un cœur plus ferme et comme pacifié »[1852] : en le libérant des tourments que lui causaient les devoirs qu'il s'était assignés dans le cadre du nouveau régime, en lui permettant de justifier cette action devant sa conscience et surtout celle d'autrui, elle le soulagea d'un poids et lui redonna la force de les poursuivre. Il crut pouvoir ainsi conquérir « le droit de participer en pleine indépendance à l'œuvre de la reconstruction française »[1853]. A un moment où l'horizon paraissait fermé, Cavyn lui offrit la possibilité de traduire en une action concrète certaines de ses aspirations idéales. Ses pensées trouvèrent ainsi un emploi : ce travail lui redonna une prise sur la réalité.

> « Quand on me proposa, en février 1941, de travailler pour le "service" Cavyn, j'acceptai *aussi* parce que cela me libérait d'un certain malaise. Observer les événements était nécessaire, mais suffisait-il d'assister à leurs développements, de les deviner, de les devancer en esprit ? Ne fallait-il pas aussi faire quelque chose pour y participer utilement ? La proposition Cavyn me permettait de résoudre mon cas de conscience de manière satisfaisante. »[1854]

Cette activité fut bien un véritable travail de renseignement en faveur de la Résistance, avec tous les risques qu'il comportait, si par malheur lui-même ou Paul Cavyn avaient été suivis lors de l'un de leurs rendez-vous hebdomadaires. Paul Cavyn échappa d'ailleurs à l'arrestation quelques semaines avant le départ des Allemands. Sa secrétaire, Liliane Loewenstein, arrêtée par la Gestapo au début de l'été 1944 avec des documents

---

février et 7 octobre 1947, documents I. Fernandez), J. Rens lui-même, malgré sa tentative de prendre ses distances avec A. Tasca (J. Rens à A. Tixier, [s. l.], 15 mars 1944, *cit.*), et un expéditeur inconnu, dans des lettres à M. Van Langenhove, ambassadeur de Belgique, secrétaire général du ministère belge des Affaires étrangères à Londres (Lisbonne, 8 octobre 1943 et 25 mars 1944, archives du ministère belge des Affaires étrangères et du commerce extérieur, dossier 18299/II). Un télégramme de P.-H. Spaak, au nom de J. Rens, du 22 mars 1944 semble bien faire écho à la lettre de J. Rens à A. Tixier du 15 mars 1944, dans laquelle il prit ses distances avec « Rossi » au moment où celui-ci demanda vraisemblablement s'il était opportun qu'il restât à Vichy alors qu'un ministère collaborationniste devait être constitué. Il y était écrit : « Rens a pris connaissance du télégramme 54 du 2/12. Il ne peut pas formuler d'avis au sujet de l'opportunité pour celui qui se qualifie "son ami" de quitter sa résidence. L'intéressé peut seul prendre une décision à cet égard » (archives du ministère belge des Affaires étrangères et du commerce extérieur, dossier 18299/II).

[1852] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 95-96.

[1853] A. Tasca à P. Bertaux, prison militaire de Clermont-Ferrand, 23 septembre 1944, in *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 643.

[1854] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 mars 1952, *cit.*, p. 217. Souligné dans le texte.

compromettants, dont un rapport de Tasca, fut déportée à Ravensbrück[1855]. Nous ne disposons, par la force des choses – il ne devait y en avoir aucune trace –, que du témoignage d'Angelo Tasca ou de copies de témoignages recueillis par lui. Il fournit probablement des renseignements semblables à ceux contenus dans ses cahiers[1856]. Il resta volontairement en marge des principaux mouvements de Résistance, mais il semble qu'il ait contribué à prévenir des arrestations ou aidé au passage à l'étranger de personnes menacées ou réfractaires au STO. En mars 1942, il fit intervenir ses connaissances – Jacques Fouques-Duparc, haut fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères, et Henri Rollin, travaillant au Ministère de l'Intérieur – pour faire libérer Giuseppe Faravelli, Mario Levi et Giovanni Faraboli, internés au camp du Vernet à la demande du gouvernement italien[1857] ; il agit aussi vraisemblablement en faveur d'autres antifascistes italiens, de Giuseppe Emanuele Modigliani à Pietro Nenni, sans oublier des militants communistes. Il n'eut cependant avec eux que des contacts erratiques : seuls des échanges réguliers avec Modigliani et Enrico Tulli empêchèrent d'abord une séparation qui devint complète après l'émigration du premier et la mort du second à la fin de 1942.

Angelo Tasca affirma plus tard avoir « favorisé le développement » du mouvement de résistance « Libérer et fédérer », animé à Toulouse par les anciens membres de GL Silvio Trentin et Fausto Nitti, ainsi que par plusieurs personnalités qu'il avait connues avant-guerre, en particulier Pierre Bertaux, proche de Pierre Viénot, ou Jean-Maurice Hermann, rédacteur au *Populaire*. Il accueillit brièvement à Vichy et aida l'épouse de Pierre Bertaux lorsque

[1855] Attestation de L. Loewenstein, 19 février 1947, documents I. Fernandez.

[1856] Certaines notes non signées transmises par le réseau Cavyn le laissent penser (Archives du ministère belge des Affaires étrangères et du commerce extérieur, dossier 18299/II : ce dossier ne contient presque que des notes du second semestre 1943 ; les autres furent peut-être détruites ou perdues).

[1857] Télégrammes de G.-E. Modigliani à A. Tasca, 23 et 25 février 1942, de G. Faravelli à A. Tasca, 24 février 1942, G.-E. Modigliani à A. Tasca, [s. l.], 21 mars 1942, AT, Corrisp., fasc. 264 ; A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 16 janvier 1947 et G. Faravelli à A. Tasca, [s. l.] 8 février 1947, in S. MERLI, *Il socialismo al bivio*, *op. cit.*, p. 200-201 et 209-210 ; cahier AK, *cit.*, p. 201 ; A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 133-138. Le diplomate J. Fouques-Duparc (1897-1966) fut chargé pendant la « drôle de guerre » du contrôle des émissions en langues étrangères de la Radiodiffusion nationale. Il y rencontra A. Tasca et eut de fréquents contacts avec lui pendant l'Occupation. Il représenta la France à l'ONU en 1945, puis en Italie de 1947 à 1957. H. Rollin (1885-1955) fut officier de marine et agent des services secrets français. Il assura également l'information internationale pour le *Temps* avant la Seconde Guerre mondiale et s'intéressa particulièrement à la Russie. Il publia en 1939 *L'apocalypse de notre temps* et rencontra vraisemblablement A. Tasca à cette occasion, probablement grâce à B. Souvarine. En 1939-1940, il fut à nouveau chargé d'un travail de renseignements pour la marine. L'amiral Darlan le choisit pour diriger une section politique au Ministère de l'Intérieur sous son gouvernement. Cette position lui permit d'avertir A. Tasca des dangers qui menaçaient les antifascistes italiens réfugiés en France. Il aida la Résistance pendant cette période. Ecarté lors du retour au pouvoir de P. Laval en avril 1942 et recherché par les Allemands, il rejoignit Londres. Il se consacra après la guerre à la recherche historique (G. B., « Le faux et son usage », in H. ROLLIN, *Un mystification mondiale*, Paris, Allia, 2000, p. 7-17 ; A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 118).

celui-ci fut emprisonné pour fait de Résistance[1858]. Il affirma que, plus tard, grâce à un groupe clandestin dont il fit partie – nous en reparlerons –, Jean Rous put trouver une « couverture » pour son activité pour le groupe « Libérer et fédérer » de Lyon[1859]. Nous n'avons aucun moyen de le vérifier. Cependant, le fait qu'il ait éprouvé le besoin de souligner sa proximité avec ce mouvement, plutôt qu'avec un autre, est à lui seul intéressant. Tout en agissant en lien avec des envoyés de Londres, les habitués de la librairie Trentin veillèrent à protéger leur indépendance et ne s'intégrèrent dans aucun des grands mouvements de la Résistance. Ils s'en distinguèrent en particulier par leur défense du fédéralisme. Dans les colonnes de leur journal, sous l'influence de Silvio Trentin, ils réfléchirent surtout aux tâches qu'imposeraient la réorganisation de la France après la Libération et un complet « renouvellement des mœurs politiques »[1860]. Cet état d'esprit ne put que paraître familier à Angelo Tasca. Il en restait distant par tout ce qui l'avait déjà éloigné de GL par le passé, mais pour ce qui concernait « la crise française, […] ses causes, […] ses remèdes », il se sentit en accord avec Silvio Trentin, dont le « rapprochaient [...] un socialisme hostile à l'idolâtrie et à l'omnipotence de l'Etat et soutenu, sur un plan national et européen, par une vision fédéraliste de ses moyens et de ses fins »[1861]. Toutefois, la réflexion de Trentin sur l'Etat, inspirée de Proudhon, prévoyant une « organisation fédéraliste de groupes économiques reliés entre eux »[1862] et imprégnée d'une forte méfiance à l'égard de tout pouvoir centralisateur, présentait d'importantes différences avec l'Etat fort qu'Angelo Tasca précisa pendant ces années. Sur ce point particulièrement, tout comme pour les voies très différentes qu'ils prirent – Trentin critiqua durement les illusions de la collaboration –, le rapprochement qu'Angelo Tasca voulut faire ne semble pas

[1858] C. Bertaux à A. Tasca, Toulouse-Lafourguette, [probablement début 1942], AT, Corrisp., fasc. 37. Fils du spécialiste de littérature allemande Félix Bertaux, P. Bertaux (1907-1986) fut un très proche ami de P. Viénot et se spécialisa comme lui dans la culture germanique. Il dirigea son cabinet dans le premier gouvernement de Front populaire, puis celui de J. Zay lorsqu'il fut ministre de l'éducation nationale en 1937-1938. Mobilisé en 1939-1940, il participa aux émissions en langue allemande de la Radiodiffusion nationale. Il fonda, dès décembre 1940, un réseau de renseignement, puis, enseignant à Toulouse, il se rapprocha de S. Trentin et créa le « groupe Bertaux » (« Libérer et fédérer »). Arrêté en décembre 1941, il fut libéré en décembre 1943 et passa dans la clandestinité. A la Libération, il fut désigné Commissaire de la République à Toulouse, en remplacement de J. Cassou, grièvement blessé. Il dirigea en 1946-1947 le cabinet du ministre de transports J. Moch, puis fut nommé préfet du Rhône et directeur de la Sûreté nationale en 1949-1951. Il fut ensuite élu sénateur du Soudan en 1953-1955. Il reprit également son activité d'universitaire (P. BERTAUX, *Mémoires interrompus*, Asnières, Publications de l'Institut allemand d'Asnières-PIA, 2000, 324 p. ; A. Tasca n'y est pas mentionné).

[1859] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.* ; « note sur l'activité militante et résistante de J.-A. Tasca », *cit.*. Adhérent à la SFIO, J. Rous (1908-1985) fut l'un des dirigeants du mouvement trotskyste en France de 1935 à 1939, puis s'en détacha en 1940. Il représenta Libérer et fédérer à Lyon après 1942. Après la Seconde Guerre mondiale, il fut l'un des dirigeants de la SFIO. Parmi les fondateurs du parti socialiste autonome, puis du parti socialiste unifié, il revint ensuite dans le giron du parti socialiste tout court.

[1860] J.-P. PIGNOT, *Libérer et fédérer. Aspects de la Résistance à Toulouse et sa région*, Mémoire de maîtrise, Université de Toulouse-Le Mirail, 1976, p. 12, 18-22.

[1861] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 65-66.

[1862] F. ROSENGARTEN, *Silvio Trentin dall'interventismo alla Resistenza*, Milan, Feltrinelli, 1980, p. 176-177.

complètement justifié. Ils furent mus pourtant par des préoccupations très voisines, où Tasca put percevoir une communauté d'esprit. Un peu comme pour Pierre Viénot, il ne conçut pas leurs divergences pratiques comme une différence idéologique profonde. D'après le témoignage de ses enfants après sa mort, Silvio Trentin jugea en revanche vraisemblablement sévèrement le choix d'Angelo Tasca et n'eut aucun contact avec lui pendant ces années[1863].

7.2.2. L'action dans les institutions du gouvernement de Vichy

Angelo Tasca affirma que sa décision de fournir des informations à Paul Cavyn le fixa à Vichy. Il n'abandonna pas cependant son action au sein du régime de Vichy. Il confessa plus tard à Gaetano Salvemini, dans une lettre privée où il s'adressait à son maître presque comme à soi-même et qui aide à comprendre sa position pendant l'Occupation, son refus de limiter son action à la Résistance. Son obsession de « l'après » l'empêcha de s'identifier complètement avec l'action, qu'il jugeait seulement immédiate, de la Résistance. Le combat présent ne pouvait être dissocié d'une réflexion sur les problèmes à venir : le monde de l'après-guerre se préparait dans la lutte de libération elle-même, la paix dans la guerre. Ainsi, si la lutte contre le nazisme lui apparut bien pendant ces quatre années comme la chose la plus urgente, il ne voulut jamais ignorer le danger communiste qu'il voyait planer sur le futur : ces deux combats ne devaient pas être séparés.

> « Mais, je l'avoue sans détours, *à aucun moment de cette période je n'ai accepté la formule : faire la guerre, rien d'autre que la guerre*, que j'aurais pu traduire, dans la situation française : résister contre les Allemands, lutter pour les chasser, en renvoyant à après la Libération tout autre problème. Ceux qui ont refusé de prendre acte de mon action de résistance, avaient, au fond, raison. *Je ne me suis jamais jeté entièrement dans cette résistance, jamais laissé absorber entièrement par elle*. Je n'avais pas le moindre doute sur la nécessité de cette action […]. J'acceptais les différentes étapes de la lutte, dans leur succession, en hiérarchisant dans le temps les objectifs, et le plus urgent était pour moi la destruction du monstre hitlérien. Mais je n'ai jamais cru qu'on dût faire la guerre sans avoir aussi un œil sur les problèmes politiques et

[1863] B., G. et F. Trentin à M. Pannunzio, Rome, 26 juillet 1952, AT, Corrisp., fasc. 297 ; E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 86-87. Cf. aussi F. ROSENGARTEN, *S. Trentin dall'interventismo alla Resistenza*, *op. cit.*, p. 192, bien que l'auteur semble se fonder sur des suppositions et des déductions logiques, ce qui ne permet pas toujours de deviner les pensées de son sujet. L'aide décisive apportée par P. Bertaux à A. Tasca à la Libération indique que des choix profondément différents ne conduisirent pas nécessairement à une rupture personnelle.

sociaux qu'elle portait en elle, sans considérer que le soi-disant "futur" était aussi un présent, qu'il fallait s'en préoccuper dès le premier moment, dans des proportions différentes selon le développement de la situation militaire. Il n'y avait pas pour moi un double problème, dont l'un, séparé de l'autre et sans lien avec lui, aurait surgi ensuite d'un coup à la table de la paix. Il fallait préparer la paix dans la guerre, le futur ne pouvait jaillir que d'une certaine manière de la sentir et de la conduire. J'ai donc appartenu à un tout autre monde que celui de la "résistance pure", dans lequel je me serais senti mal à l'aise, qui n'était pas le mien. Il me paraissait qu'il ne suffisait pas de payer les conséquences de l'action immédiate et qu'on "trahissait" tout en combattant, si on n'acceptait pas aussi la charge du futur et si on ne commençait pas aussi à le porter sur ses épaules dans la fureur de la lutte. »[1864]

Il est significatif que, dans une note autobiographique sur son activité résistante, Angelo Tasca en ait distingué deux pans : la « résistance active » et la « lutte contre Vichy », c'est-à-dire son activité à l'intérieur de ce régime. Il considérait qu'elles allaient de pair et en ce sens, il ne pratiqua pas un « double jeu »[1865]. Il s'avoua après la Libération, avec une désarmante candeur, avoir espéré « "servir" sur tous les plans, ceux de tout le monde et le [sien] »[1866]. En d'autres termes, il crut possible de préparer l'avenir à la fois en résistant et en agissant dans le régime de Vichy ; il y vit deux aspects d'une même action et s'adonna avec sincérité à l'un et à l'autre : Alceo Riosa a fourni sur ce point une interprétation tout à fait équilibrée[1867]. En conséquence, il n'est pas exact d'affirmer qu'Angelo Tasca prétendît ensuite fixer fallacieusement « la date de janvier 1941 comme moment de sa rupture avec le régime », puisque, s'il affirma être dès alors revenu de certaines de ses illusions, il reconnut aussi n'avoir pas renoncé à œuvrer dans les institutions gouvernementales. L'incompréhension de cette complémentarité dans l'esprit d'Angelo Tasca, oblige Emanuel Rota, un chercheur qui s'est intéressé à cette période de sa vie, à curieusement postdater le début de son activité de renseignement. Il est indéniable que Tasca tendit après la guerre à mettre l'emphase sur elle dans des témoignages écrits souvent dans un but défensif ; mais cela n'en infirme pas, en soi, le contenu et il est tout à fait excessif de parler d'une « réécriture »[1868] de son passé, comme le fait Emanuel Rota – qui s'emploie bien entendu, fort modestement, à la démonter.

[1864] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 mars 1952, *cit.*, p. 217-218. Souligné dans le texte.
[1865] A. Tasca à son avocat, Paris, 27 mars 1951, documents I. Fernandez.
[1866] Cahier AK, *cit.*, p. 193.
[1867] A. RIOSA, « A. Tasca dalla "drôle de guerre" à "l'autre Résistance" », *art. cit.*, p. 213.
[1868] E. ROTA, « A. Tasca e la scelta collaborazionista », *art. cit.*, p. 759-760. Concernant la première citation, il s'agit de février et non de janvier 1941. Selon l'auteur, le fait qu'A. Tasca se soit trouvé en désaccord avec sa fille Valeria au sujet du régime de Vichy en août 1941 (*Annali* 1996, *op. cit.*, p. 317) suffirait à démontrer qu'il

En avril 1941, Angelo Tasca reprit sa collaboration à *L'Effort*, « exclusivement »[1869], dit-il, pour justifier son séjour à Vichy et donner une « couverture » plausible à son activité de résistance. En l'absence d'autres sources, il est difficile de juger de cette explication, soit pour l'infirmer, soit pour la confirmer ; mais il est probable qu'elle contient au moins une part de vérité. En quoi consista précisément sa collaboration à ce journal ? Il se défendit après la guerre d'y avoir publié quelque « article de politique intérieure ou extérieure »[1870] que ce fût, en insistant sur le caractère purement informatif de ses notes : il ne décida en rien de l'orientation politique du journal. Qu'en fut-il réellement ? Il ne se tint pas toujours à cette stricte objectivité. Ainsi publia-t-il en juin 1941 une série d'articles sur l'URSS, où il exposa des idées très personnelles. Il outrepassa aussi quelques fois les limites de la stricte information pour faire un devoir à la France de « fixer sa propre destinée, [d']achever son effort de construction nationale et de collaboration européenne »[1871], ou juger sévèrement le passé. Ces interventions, qui n'exprimaient que ses convictions d'alors, ne visèrent en tout cas jamais à promouvoir la collaboration avec l'Allemagne, mais plutôt à défendre la nécessité de faire prévaloir les « valeurs nationales et humaines menacées par une imitation peu intelligente et servile »[1872] des exemples allemand, italien ou soviétique. Il est vrai aussi qu'on le sent, dans certains de ses articles, manifestement impressionné par la puissance d'organisation technique de l'Allemagne dans les premiers mois de la guerre de Russie. Il s'intéressa au fonctionnement redoutablement efficace de la machine de guerre qu'elle avait mise en place, en particulier à son économie, en souhaitant qu'elle pût être mise au service d'autres fins et que, « lorsque le "militaire" [aurait] cessé de primer l'"économique", celui-ci [pût] être intégré et équilibré par une autre primauté, celle de l'"humain" »[1873] – sans sembler voir que cette organisation technique dépendait intimement des fins qu'elle servait. Il fut peut-être plus intrigué encore par les étonnants succès du Japon, ce petit pays qui semblait tenir les

---

n'avait pas pu encore entreprendre une activité de Résistance : ce raisonnement nous paraît pour le moins insuffisant. Il mène l'auteur, qui interprète par surcroît de façon erronée une lettre d'A. Tasca à C.-A. Julien, dans laquelle il indiquait avoir, « à partir de 1941 et surtout de novembre 1942 » (*Annali* 1986, *op. cit.*, p. 646), risqué sa vie d'innombrables fois pour accomplir son travail de renseignement, à repousser purement et simplement son entrée en résistance à cette seconde date : il y voit l'aveu d'un début plus tardif, alors qu'A. Tasca entendait seulement souligner les dangers plus grands qu'il courut à partir de l'occupation de la zone sud par les Allemands.

[1869] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 9 juin 1952, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 238. Cf. aussi A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 97-98. Selon A. De Grand, il n'est pas exclu qu'A. Tasca eût recommencé à écrire dans *L'Effort* dès la fin janvier 1941 (A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 163).

[1870] *Id.*, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 73.

[1871] XX [A. TASCA], « La bataille d'Angleterre », in *L'Effort*, 20 août 1940.

[1872] *Id.*, « L'évolution soviétique », in *Ibid.*, 25 août 1940.

[1873] XXX [A. TASCA], « Rationalisation allemande », in *Ibid.*, 10 avril 1942. Cf. aussi *Id.*, « Economie allemande », in *Ibid.*, 20 mai 1942 et *Id.*, « Agriculture allemande », in *Ibid.*, 20 août 1942.

Etats-Unis en respect dans le Pacifique. Il releva dans l'évolution intérieure de ce pays « une réaction de nature plus spirituelle que strictement politique » : l'expérience que semblait y mener un empereur apparemment désireux « d'établir une liaison efficace entre le gouvernement et le peuple », en insufflant à ce dernier un esprit capable de le guider dans la guerre, constituait à ses yeux « un cas du plus haut intérêt pour l'histoire de la civilisation, un cas à retenir et à étudier, car il [avait] pu sauvegarder de hautes valeurs morales tout en utilisant et maîtrisant les ressources de la technique la plus moderne »[1874]. On ne saurait mieux résumer ce qui l'intéressa dans ces expériences : car ces « hautes valeurs morales » capables de soutenir un peuple pour l'associer à l'effort de guerre, sans être anéanties par une technique très sophistiquée, étaient ce à quoi il aspirait pour la France – y compris pour résister à l'occupant. On perçoit surtout dans cet examen des armées en présence une sorte de vertige devant la puissance des forces jetées les unes contre les autres. La guerre prit une telle envergure qu'il lui sembla que « l'histoire se [détruisait] et se [construisait] sous nos yeux, à une échelle intercontinentale ; son axe se [déplaçait] par bonds de l'un à l'autre hémisphère »[1875]. Et il prévoyait, quelques jours après l'entrée en guerre des Etats-Unis, que

> « la guerre prendra des proportions presque illimitées. A son extension dans l'espace correspondra un prolongement de sa durée dans le temps. Chacun de ces grands pays est entré ou entre en guerre pour des buts qui tendent à fixer leur sort pour longtemps : leurs intérêts, leur prestige, leur puissance, leur destinée sont en jeu à une échelle qui se soustrait aux mesures habituelles, même à celles que la guerre de 1914-1918 nous avait imposées. »[1876]

Mais, de fait, Angelo Tasca se contenta le plus souvent de fournir des informations de la manière la plus objective qu'il fût possible – par exemple, il veilla à utiliser autant les sources allemandes que les communiqués britanniques pour relater la bataille d'Angleterre et, en même temps que la détermination de l'Allemagne, il souligna la volonté de résistance britannique –, et de les analyser, en indiquant les développements possibles ou la signification d'un événement, mais en se gardant de jamais indiquer ses préférences. Mais cette neutralité n'était-elle pas malgré tout quelque peu illusoire ? Est-il neutre de mettre son intelligence et sa faculté d'analyse au service d'une entreprise ou d'une autre ? Angelo Tasca ne vit pas, ou ne voulut pas voir cette limite et ne comprit pas ensuite qu'on lui reprochât sa collaboration à *L'Effort*. A la fin de l'été 1942, lui-même jugea cependant qu'elle n'était plus possible. Une

[1874] *Id.*, « Les élections japonaises », in *Ibid.*, 2 juin 1942. Cf. aussi *Id.*, « Une organisation japonaise : le "Tonarigoumi" », in *Ibid.*, 9 juillet 1942.
[1875] *Id.*, « Après le discours de M. Tojo », in *Ibid.*, 15-16 mars 1942.
[1876] *Id.*, « Le bloc tripartite », in *Ibid.*, 14-15 décembre 1941.

crise secoua la rédaction du journal qui changea de mains : après l'interdiction de sa revue éditée en zone nord, *Le Rouge et le Bleu*, Charles Spinasse fut écarté par Paul Rives. Spinasse apportait à *L'Effort*, pour Angelo Tasca, une caution d'intégrité et de fidélité au socialisme ; son départ faisait tomber les derniers garde-fous et changeait définitivement la ligne du journal. Il ne voulut pas continuer son travail pour une publication qui apparut de plus en plus partisane d'une collaboration servile.

L'activité d'Angelo Tasca à Vichy ne se limita pas à la rédaction de ses notes quotidiennes pour *L'Effort* ; ceci indique qu'il n'y resta pas seulement pour les besoins de son travail de renseignements, mais aussi parce qu'il crut pouvoir exercer une action, dans un sens qu'il jugeait utile, à l'intérieur du régime. Henri Moysset lui donna l'opportunité d'œuvrer concrètement pour les idées qu'il avait exposées durant l'été 1940. D'abord secrétaire général à la vice-présidence du conseil lorsque celle-ci échut à l'amiral Darlan au début de 1941, puis ministre d'Etat, Henri Moysset incarnait cette « droite libérale vichyssoise convaincue que les causes de la défaite et les conditions du renouveau [étaient] à rechercher d'abord dans la société française »[1877]. Cette vision des choses le rapprocha d'Angelo Tasca, dont il avait apprécié le livre avant la guerre et qu'il avait rencontré à cette occasion. Ils se retrouvèrent à Vichy grâce au socialiste Robert Marjolin[1878]. Henri Moysset fut l'une des premières

[1877] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 246 ; M. COINTET-LABROUSSE, *Vichy et le fascisme*, *op. cit.*, p. 157-160. Philosophe et historien, spécialiste de l'Allemagne, H. Moysset (1875-1949) fut une « éminence grise » de la III^e^ République. Il appartint à plusieurs cabinets ministériels, notamment ceux d'A. Tardieu. Il enseigna à l'Ecole de guerre et au Centre des hautes études navales ; il fut rattaché à ce titre à l'administration de la marine. Il s'y lia avec F. Darlan qui l'appela auprès de lui pour diriger son secrétariat lorsqu'il devint vice-président du Conseil en février 1941. Devenu en juin Ministre d'Etat sans portefeuille, il s'éloigna de Darlan, en raison de leur appréciation divergente de la politique de collaboration. Il fut également très écouté du maréchal Pétain, mais dût se retirer quelques temps après le retour de P. Laval au pouvoir. Il édita avant la Seconde Guerre mondiale les œuvres de P.-J. Proudhon, dont il fut un grand connaisseur. Ses idées proudhoniennes l'encouragèrent à défendre sous le régime de Vichy une conception « syndicaliste » de la Charte du travail, contre le corporatisme traditionnaliste d'une partie des dirigeants vichyssois. Après son éviction, il se consacra à sa mairie de Gramond, où il rendit vraisemblablement des services à la Résistance. Inculpé après la Libération pour « entente avec l'ennemi », il mourut avant la tenue de son procès en Haute Cour de justice (P. AMAURY, *Les deux premières expériences d'un "Ministère de l'Information"*, *op. cit.*, p. 171-175 ; D. PESCHANSKI, « Le régime de Vichy a existé. Gouvernants et gouvernés dans la France de Vichy : juillet 1940-avril 1942 », in *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 12-14 ; M. MARTIN DU GARD, « Henri Moysset », in *Les écrits de Paris*, octobre 1949, p. 90-103).

[1878] R. Marjolin (1911-1986) fut parmi les fondateurs du groupe Révolution constructive au tout début des années 1930. Il collabora au *Populaire* pour les questions économiques. Après un séjour aux Etats-Unis, il devint l'assistant de l'économiste libéral C. Rist. Favorable à une économie dirigée, il critiqua l'action économique des gouvernements de Front populaire – il y fut pourtant chargé de mission –, en particulier la semaine de 40 heures. Pendant l'Occupation, il demeura d'abord en France : selon A. Tasca, qui s'entretint alors souvent avec lui, « son état d'esprit était marqué par les mêmes réactions qui ont été celles de la presque totalité des Français ; approuvant l'armistice, il pensait qu'il fallait tirer les conséquences de la défaite, en poussant aussi loin que possible l'analyse de ses causes, pour y parer dans les nouvelles institutions » (cahier AM, *cit.*, p. 256). R. Marjolin rejoignit Londres en 1941 et y rencontra J. Monnet, dont il devint l'adjoint au Commissariat général au Plan après la guerre. Il participa ensuite activement à la construction européenne (*DBMOF*). A. Tasca lui reprocha après la guerre son opportunisme, tant pour ce qui concernait son attitude à l'égard du Front populaire que du gouvernement de Vichy auquel, suggérait-il dans le passage cité, il s'était d'abord rallié ; il fut choqué

personnes avec qui Angelo Tasca échangea ses impressions après la défaite et, selon Alceo Riosa, il influença son choix de rester à Vichy : de ce dialogue sortit le document qu'il rédigea à la fin de l'été 1940[1879]. Leurs fréquentes rencontres par la suite lui apportèrent « l'une des rares joies qui [lui] aient été consenties pendant l'occupation », outre que le « réconfort »[1880] et la « force morale » pour persévérer dans ses efforts à Vichy. Moysset le frappa non seulement par sa grande intelligence et son immense culture, mais surtout par la « noblesse de son esprit », d'autant plus rassurante dans la bassesse du petit monde vichyssois. Par le caractère absolu et « impérieux » de ses valeurs, il rappelait à Angelo Tasca son propre père. Tasca trouva chez ce penseur discret, mais très influent, une forte conscience de l'importance des problèmes du lendemain et le vif désir d'une « réforme intellectuelle et morale »[1881]. Moysset songeait à former la future élite ; Angelo Tasca poursuivait un objectif semblable depuis des années et les projets d'Henri Moysset rejoignirent son « intention de contribuer à élaborer, pour le mouvement ouvrier et socialiste, un corps de doctrines qui, en partant d'un examen approfondi des expériences passées et de celles en cours, lui permissent d'affronter les devoirs dont [ses] amis et [lui] avaient tracé, dès le début de 1940, l'ambitieux projet »[1882]. Pour le présent aussi, leurs vues coïncidaient. Aidé par son intime connaissance de l'Allemagne, Henri Moysset se montra selon Angelo Tasca « le plus tenace et le plus clairvoyant adversaire de la "collaboration" »[1883] au sein du gouvernement : tout en la jugeant inévitable, il voulait qu'elle restât limitée au strict minimum et était opposé aux concessions dans les domaines politique et militaire. Sur cette base commune, Angelo Tasca put mettre sa pensée au service de l'idée qu'il se faisait du nouveau régime et croire freiner sa dérive vers le collaborationnisme. Il indiqua la grande importance de son travail pour Henri Moysset qui lui « donnait la sensation ou l'illusion d'être utile, [l']arrachait à ce sens de suffocation [qu'il éprouvait] dans les milieux de Vichy, [lui] ouvrait des perspectives vers l'avenir »[1884]. Comme la proposition de Cavyn, il le libéra du sentiment que l'étau de Vichy se refermait sur lui et lui donna de l'air.

---

qu'il n'eût pas défendu H. Moysset, à qui fut intenté un procès en Haute cour pour sa participation au gouvernement de Vichy, alors qu'il était au fait de ses sentiments en 1940-1941 (cahier AM, *cit.*, p. 256-257).

[1879] Cahier AM, *cit.*, p. 247-248 ; A. RIOSA, « A. Tasca dalla "drôle de guerre" à "l'autre Résistance" », *art. cit.*, p. 210. Contrairement à E. Rota (E. ROTA, « I "campi di forza" ideologici nel pensiero di Angelo Tasca », in *Studi storici*, avril-juin 2002, p. 468), nous ne voyons pas de raison de mettre en doute ces liens.

[1880] « Note sur l'activité militante et résistante de J.-A. Tasca », *cit.*.

[1881] Cahier AM, *cit.*, p. 241-251.

[1882] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 187.

[1883] « Note sur l'affaire Henri Moysset devant la Haute Cour », Paris, 1er juillet 1948, AT, Corrisp., fasc. 275.

[1884] Cahier AM, *cit.*, p. 251.

Inquiet de l'inclination de certains dirigeants français et de Darlan lui-même à engager des discussions avec les autorités allemandes pour consolider la collaboration, Henri Moysset chargea Angelo Tasca, en février 1941, d'un rapport sur les intentions allemandes à l'encontre de la France en cas de victoire, fondé sur une analyse de la presse de l'Axe dans le second semestre 1940. Il espéra ainsi ôter aux partisans d'une collaboration plus active leur illusion d'obtenir par le resserrement des liens avec l'Allemagne une paix plus avantageuse pour la France. Egalement persuadé que l'Axe ne poursuivait d'autre objectif que l'« asservissement total »[1885] et le dépècement de son pays, Angelo Tasca rappela les dangers de l'impérialisme allemand et les implications autarciques de la notion d'« espace vital ». Plus qu'à « collaborer », ils conduisaient à faire prévaloir unilatéralement, suivant les lois de la guerre, les décisions des « peuples "forts" ». La « doctrine et la pratique des espaces vitaux » entraient inévitablement en conflit avec « les principes de nationalité et de souveraineté nationale ». Cela était patent, selon lui, dans le cas de la France. Les projets italo-allemands ne prévoyaient que la perpétuation et l'aggravation de sa division territoriale : celle-ci n'était qu'« *une préfiguration des conditions territoriales* du futur traité de paix ». Il ne faisait aucun doute que, sous la domination nazie, « *l'économie de l'Europe [serait] établie sur la base du marché allemand* »[1886]. Les conceptions de l'Axe étaient contraires aux valeurs chrétiennes, concluait Angelo Tasca : elles représentaient une menace pour la civilisation dont devait se réclamer la France nouvelle. Henri Moysset ne put dissuader Darlan de se rendre à Berchtesgaden pour rencontrer Hitler, ni d'ébaucher les « protocoles de Paris » ; mais, selon Angelo Tasca, il contribua à faire prévaloir dans le gouvernement la défiance à l'égard de ces initiatives – mais cette interprétation n'est pas celle retenue par les historiens de Vichy[1887].

Au début de 1941, commença une longue discussion sur l'avenir des organisations de jeunesse : certains voulurent les regrouper en un mouvement unique et obligatoire encadré par l'Etat, suivant les exemples allemands et italiens, tandis que d'autres – le Secrétariat général à la jeunesse, la plupart des mouvements catholiques, ainsi qu'Henri Moysset –, défendirent leur pluralité, sans rejeter l'idée d'un contrôle. Dans un long document, commencé au printemps 1941 à la demande d'Henri Moysset et achevé à la fin de l'année ou au début de

[1885] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*. Cf. aussi A. Tasca à l'avocat d'H. Moysset, Paris, 15 janvier 1948, AT, Corrisp., fasc. 275 ; « note sur l'affaire H. Moysset», *cit.* ; « note sur l'activité militante et résistante de J.-A. Tasca », *cit.* ; A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 112-113 ; M. MARTIN DU GARD, « H. Moysset », *art. cit.*, p. 92-93.

[1886] « L'Europe de demain (mars 1941) », documents I. Fernandez. Souligné dans le texte.

[1887] Selon R. Paxton (*La France de Vichy. 1940-1944*, Paris, Seuil, 1997, p. 23), les négociations avec l'Allemagne échouèrent en décembre 1941 moins en raison des résistances internes au gouvernement de Vichy que du désintérêt d'Hitler, tout à la campagne de Russie.

1942, Angelo Tasca examina le rôle des mouvements de jeunesse dans la reconstruction nationale. La dispute entre « pluralisme » et « totalitarisme » lui apparut comme le signe inquiétant de la persistance des « anciennes antinomies »[1888]. On ne pouvait selon lui aborder le problème de la jeunesse en-dehors d'une réflexion sur une rénovation plus générale, ni indépendamment des valeurs nationales françaises. Angelo Tasca ne croyait pas que l'exemple allemand de jeunesse unique, trop lié à la guerre, pût guider le gouvernement de Vichy. Persuadé que « l'autorité [pouvait] fort bien s'accommoder de certaines libertés »[1889], il espéra démontrer que tous les mouvements de jeunes répondaient « à des besoins spirituels déterminés »[1890], justifier leur autonomie et décourager les tentatives totalitaires d'unification. Il s'intéressa particulièrement aux organisations catholiques, hostiles à toute mainmise étatique et jalouses de leur indépendance, sans se cacher qu'elles ne défendaient alors le « pluralisme » que pour imposer leur hégémonie ensuite. Elles constituaient pour l'heure à ses yeux un rempart contre la progression du totalitarisme : il était persuadé que, « où restait un résidu d'esprit chrétien, l'édifice du totalitarisme était menacé dans ses fondations »[1891]. Nous en avons vu la raison profonde dans l'idée de limite : ne constituait-elle pas d'après lui le principal apport du christianisme ? Il conclut de plus à la nécessité de maintenir une adhésion volontaire aux groupements de jeunesse.

Il ne contestait pas néanmoins l'idée d'imprimer une orientation unique à la jeunesse, pour la soustraire à « l'isolement » et au « désarroi » où l'avait plongée la défaite, ni la nécessité de renforcer l'autorité de l'organisme étatique chargé de sa prise en main, la Direction de la formation des jeunes. Il proposait de lui confier toute « l'organisation et […] l'éducation de la jeunesse » et de la charger « d'harmoniser et de coordonner »[1892] les actions dans les différents domaines de la vie des jeunes. Nous retrouvons les principes de l'Etat fort, que nous examinerons plus loin : pour former la jeunesse à l'ordre nouveau, pour l'arracher aux mœurs dégradées dans lesquelles elle avait grandi, il faudrait « à la fois disposer d'un Etat fort et se méfier de l'étatisme »[1893]. Ceci transparaît dans la structure administrative qu'envisageait Angelo Tasca, celle d'« une institution chargée de la diffusion d'un esprit, de l'aménagement des réformes, de la création d'organes dont la gestion et le maintien

[1888] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 267.
[1889] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 328.
[1890] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 184-185. Cf. aussi A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.* ; A. Tasca à l'avocat d'H. Moysset, Paris, 15 janvier 1948, *cit.* ; « note sur l'affaire H. Moysset », *cit.* ; « note sur l'activité militante et résistante de J.-A. Tasca », *cit.*.
[1891] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 182-183.
[1892] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 324-325.
[1893] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 272.

reviendraient normalement, au terme d'une certaine échéance, aux administrations publiques ou privées intéressées »[1894]. Il refusait d'exalter la jeunesse et se méfiait des plans de rénovation de la société française surgis ça et là parmi les mouvements de jeunesse : avant d'échafauder de tels projets – cela était plutôt le devoir de la génération qui avait « perdu la France »[1895], seule capable, grâce à son expérience, qui manquait au contraire à la jeunesse, d'accomplir une révolution –, il leur revenait de travailler à l'éducation physique et morale des jeunes, pour contribuer à « une élévation du niveau général de la conscience civique »[1896] et leur inculquer « avec le respect des communautés naturelles, famille, métier, cité, la haine de l'individualisme et la passion du bien commun ». Pour cette raison, et pour éviter qu'ils ne vinssent à former des « communautés artificielles » rivales des « communautés naturelles » dont ils devaient « restaurer l'autorité », Angelo Tasca préconisait d'éviter leur multiplication, sans pour autant encourager leur fusion. De plus, en reconnaissant aux organisations de jeunesse le droit à participer à l'éducation aux côtés des « communautés naturelles », il entendait la soustraire à l'Etat pour la rendre au « Pays » ; il rejetait le principe d'une « éducation d'Etat », qui, en uniformisant, appauvrissait. De même, il s'opposait à leur prise en main par « une *classe* de chefs de jeunesse, fonctionnaires patentés par l'Etat, sans attaches avec les communautés naturelles ». Réciproquement, l'Etat devait veiller à ce que ces mouvements remplissent leur rôle, contrôler le contenu de leurs enseignements pour les soustraire à une emprise « trop égoïste et trop fermée des groupes naturels »[1897]. Par la recherche de ce délicat équilibre, Angelo Tasca se distingua non seulement des collaborationnistes « parisiens », mais aussi de Charles Spinasse qui se montra favorable à l'idée d'une « jeunesse unique ». Au printemps 1942, le maréchal Pétain enterra leurs projets, mais en enjoignant les groupes existants de se soumettre aux orientations « civiques » définies par l'Etat[1898].

A cette occasion, Angelo Tasca était aussi entré en contradiction avec Paul Marion, qui tenta de faire prévaloir le principe d'une jeunesse unique et se trouva, sur ce problème comme sur d'autres, en désaccord avec son supérieur hiérarchique, Henri Moysset. Devenu secrétaire général à l'Information depuis le début de 1941, Paul Marion est considéré comme

[1894] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 331.
[1895] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 266.
[1896] *Ibid.*, p. 274.
[1897] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 326-329. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 272.
[1898] A. COUTROT, « Quelques aspects de la politique de la jeunesse », in *Le gouvernement de Vichy 1940-1942. Institutions et politiques*, Paris, A. Colin-FNSP, 1972, p. 265-284 ; D. PESCHANSKI, « Le régime de Vichy a existé », *art. cit.*, p. 26 ; M. COINTET-LABROUSSE, *Vichy et le fascisme*, *op. cit.*, p. 130-132.

« le parfait représentant du courant collaborationniste »[1899] au sein du gouvernement de Vichy. Sans contacts depuis plusieurs années, Paul Marion et Angelo Tasca renouèrent à Vichy en avril 1941. Malgré leurs divergences, dont ils eurent conscience – il semble que Marion ait deviné les liens de Tasca avec la Résistance –, ils s'entretinrent souvent ensuite : il est l'une des personnes qu'Angelo Tasca vit le plus souvent pendant l'Occupation. Tasca tenait Marion en « grande estime » et bien qu'il jugeât que sa position, résultant « d'un schéma intellectualiste superposé au drame français », l'empêchait d'en saisir tout le sens et le plongeait dans d'insolubles contradictions, il partagea, dans l'ensemble, son diagnostic de la défaite de 1940 et son désir de « redresser la France et [de] lui donner place dans le monde ». Sans souscrire en tout à la vision de l'avenir de l'autre, ils se retrouvèrent dans leur recherche des sources d'une « renaissance française » et se mirent en quête, à travers « l'histoire des grands redressements »[1900] consécutifs à de colossales défaites, d'indications pour le présent.

Au printemps 1942, grâce à Paul Marion, Angelo Tasca fut employé au bureau de conception et d'études du Secrétariat général à l'Information – il en devint le chef en 1943[1901]. Il vit dans cet emploi une mine d'informations pour le réseau Cavyn et un substitut à la « couverture » assurée par son activité à *L'Effort*, qu'il sentait menacée par la crise qui travaillait déjà sourdement le journal. Ainsi motiva-t-il plus tard son entrée au Secrétariat général à l'Information. Ce service était chargé d'étudier les problèmes de la révolution nationale et de concevoir la propagande gouvernementale : il ne s'agit donc pas d'un service sans relief politique. A la demande de Paul Marion, Angelo Tasca y poursuivit ses « recherches historiques et sociologiques sur les conditions du redressement français » et s'y consacra probablement surtout à un travail de documentation et d'analyse. Ce travail lui offrit donc plus qu'une source d'information pour la Résistance ; il lui donna aussi la sensation de travailler à la « renaissance française », selon la conception qu'il s'en faisait et qui ne coïncidait donc pas nécessairement en tout avec celle de Marion, ni même du régime. De plus, il fut associé aux travaux de l'Institut d'études politiques et sociales, installé à Paris : dirigé par un proche de Marion, Charles Germain, il était chargé de publier des réflexions concernant principalement « la stratégie politique, les techniques de la propagande et les

[1899] D. PESCHANSKI, « Le régime de Vichy a existé », *art. cit.*, p. 37.
[1900] Haute Cour de Justice, Ministère public C/ P. Marion (audience du 14 décembre 1948), p. 50 et 53.
[1901] P. AMAURY, *Les deux premières expériences d'un "Ministère de l'Information", op. cit.*, p. 334.

doctrines sociales »[1902] : il révisa certains manuscrits afférents en particulier à l'un de ses sujets de prédilection, le socialisme français.

Les conférences qu'Angelo Tasca donna en 1942-1944 à l'école des cadres civiques du Mayet-de-Montagne, dont il devint un professeur régulier, témoignent également de son espoir persistant de servir la révolution nationale – encore une fois, selon l'idée qu'il s'en faisait. Créée par Paul Marion à l'automne 1941, cette école avait pour charge de former les propagandistes du nouveau régime, mais aussi de « donner une formation politique, celle du régime, à tous les fonctionnaires de responsabilité des administrations publiques et même aux dirigeants du secteur privé, des grandes associations, des syndicats patronaux et ouvriers » : il s'agit donc d'une « institution politique », dédiée à la diffusion des idées de la révolution nationale[1903]. Paul Marion insista cependant, lors de son procès en Haute cour en 1948, sur le fait qu'elle n'était pas soumise au contrôle des Allemands et que l'on s'y exprimait assez librement. L'enseignement y était assuré par des professeurs de carrière, des syndicalistes ou même des ministres, d'orientations assez diverses, puisqu'elle accueillit aussi bien Henri Moysset que Pierre Pucheu. Elle fut dirigée successivement par Maurice Gaït, François Gravier, puis le commandant Buchalet ; tous finirent par s'éloigner du régime, les deux premiers en participant au même groupe clandestin qu'Angelo Tasca – nous le verrons –, le troisième en rejoignant la Résistance[1904]. Les conférences d'Angelo Tasca reflétaient indubitablement sa pensée. L'un des directeurs de l'école souligna plus tard « l'esprit critique et la courageuse indépendance d'esprit »[1905] qui les caractérisèrent : cela confirme qu'il y

[1902] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 680.

[1903] P. AMAURY, *Les deux premières expériences d'un "Ministère de l'Information", op. cit.*, p. 348. Cf. aussi note du 27 novembre 1941, AN, F41/37 et Ministère public C/ P. Marion (audience du 9 décembre 1948), p. 62.

[1904] AN, F/41/37 et F/41/88. Agrégé d'histoire et de géographie, F. Gravier (1915- 2005) fut membre des étudiants d'Action française avant la guerre. Pendant l'Occupation, il se partagea entre le Secrétariat général à la Jeunesse et celui à l'Information. Il dirigea l'école du Mayet-de-Montagne. Il écrivit dans la revue *Idées*, mais cessa sa collaboration en novembre 1942. Il fut également chargé de mission à la Fondation A. Carrel en 1943-1944. Il fut connu plus tard sous le nom de Jean-François Gravier pour son livre sur *Paris et le désert français*, où il déplorait l'exode rural et l'importance de Paris relativement au reste de la France, et développa des idées en matière d'aménagement du territoire qui portent la marque de l'Action française aussi bien que du planisme. A sa parution en 1947, A. Tasca crut y discerner toutes les qualités d'« un classique de la renaissance française » (cahier n°40, *cit.*, p. 353). Favorable à la décentralisation et au fédéralisme, F. Gravier fut également membre de différents cabinets ministériels et siégea au Conseil économique et social (A. GUYADER, *La revue* Idées, *1941-1944. Des non-conformistes en Révolution nationale*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 318 et 328-329 ; pour une présentation critique des idées de F. Gravier en matière d'aménagement du territoire, cf. B. MARCHAND, *Les ennemis de Paris. La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 387 p.). Le lieutenant-colonel Buchalet dirigea, semble-t-il, le cabinet d'E. Michelet à la Libération (Ministère public C/ P. Marion (audience du 9 décembre 1948), p. 65).

[1905] Attestation du Lieutenant-Colonel A. Buchalet, Rio de Janeiro, 12 mars 1947 (copie), documents I. Fernandez. Ce témoignage est confirmé par celui d'un autre Résistant : attestation de R. Carlier, Paris, 13 juillet 1947 (copie), documents I. Fernandez. P. Marion déclara à son procès que l'enseignement à l'Ecole du Mayet-de-Montagne fut « extrêmement libéral » et que les professeurs y étaient « assez libres dans [leurs] propos »

aborda librement les sujets qui lui furent demandés et y exprima ses propres pensées. Ces cours fixèrent et systématisèrent certaines de ses réflexions antérieures : ils représentent une étape essentielle de son cheminement intellectuel. Lui-même leur accorda une grande importance. Dès la fin de 1942, réfléchissant au plan d'un livre autobiographique, il songea à consacrer un chapitre à son expérience à l'école du Mayet-de-Montagne ; il projeta d'y développer plusieurs thèmes qu'il y traita avec prédilection : le marxisme, le syndicalisme et le socialisme français[1906]. Après la Libération, il confia à Andrée Viénot son souhait de « publier un jour »[1907] ses conférences. Elles exposent les principales motivations intellectuelles de sa présence à Vichy, c'est-à-dire ses réflexions sur le renouveau de la France, qui devint, à la place du socialisme, l'axe dominant de sa pensée. Elles ouvrent vers le système d'idées qu'il acheva de forger pendant l'Occupation.

7.2.3. La lutte contre le communisme

Plusieurs de ces conférences sont inspirées par une volonté de lutte contre le communisme à laquelle Angelo Tasca s'employa activement et continument à partir de l'Occupation. Dès mai 1941, avant même que l'Allemagne n'entrât en guerre contre la Russie, il posa sur le papier ses « premières impressions d'une étude sur le mouvement communiste en France »[1908]. Il prévoyait déjà qu'une telle guerre rendrait plus difficile le combat anticommuniste. Il vit bien pourtant l'importance de l'URSS dans la lutte contre l'Allemagne nazie. Quelques jours après le déclenchement de la bataille à l'est, qui paraissait mal engagée pour la Russie, il ne souhaita pas que celle-ci fût trop vite mise hors jeu : malgré son hostilité à l'égard d'un régime qui avait selon lui perverti l'idée socialiste, il redoutait pour la France « un tête-à-tête extrêmement dangereux »[1909] avec l'Allemagne. Mais s'il rejoignit ceux, parmi les adversaires de l'Axe, qui prônaient une alliance avec l'URSS au nom

---

(Ministère public C/ P. Marion (audience du 9 décembre 1948), p. 65). On trouve un témoigne direct sur les conférences d'A. Tasca à l'école du Mayet-de-Montagne in P. VIRET, *Une semaine au Mayet-de-Montagne : 27 septembre-3 octobre 1942. Comment Vichy formait ses cadres*, Annecy, Imprimerie R. Matringe, [1946], p. 33-36. Il apparaît cependant à ce point marqué par les passions politiques et dépourvu de recul qu'il est un peu difficile de l'utiliser directement, si ce n'est pour dire que l'auteur n'éprouvait aucune sympathie pour le conférencier et le contenu de son discours. Pour ce qui est de ce contenu, nous avons préféré nous fonder directement sur le texte des conférences d'A. Tasca.

[1906] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 437. Pour une description et un aperçu des conférences d'A. Tasca, cf. D. BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale" », *art. cit.*, p. 78-90.

[1907] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.

[1908] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 254.

[1909] A. Tasca à L. Chomette, [Vichy], 4 juillet [1941], in *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 276.

du réalisme, il ne renonça pas à sa méfiance à l'égard d'un régime dont il refusait d'oublier les penchants : il s'agissait, certes, de s'allier avec l'URSS, mais en l'abordant comme « une réalité dont on connaît bien les tendances et les ressources »[1910]. La rapide progression de l'armée allemande sur le front russe durant la première année de guerre lui parut néanmoins un « exploit »[1911] et, dans certains de ses articles de *L'Effort*, il semblait tenir pour quasi certaine la défaite de l'URSS. Il soulignait les difficultés et les erreurs de l'armée soviétique : ayant tout misé sur les hommes, celle-ci semblait payer « une erreur d'appréciation de la guerre moderne, considérée à tort exclusivement comme une guerre de masse, où la quantité régnerait souveraine »[1912]. Il fut cependant très intrigué par l'acharnement au combat des soldats russes, qu'il attribuait à une sorte de « mithridatisation » aussi bien physiologique que morale, où se mêlaient un « fanatisme » et un « fatalisme »[1913] capables de leur faire accepter de tout endurer ou presque. Mais ces articles ne vont pas au-delà de l'été 1942 – date à laquelle Angelo Tasca quitta *L'Effort* – et leur contenu reflète certainement, bien qu'imparfaitement puisqu'il dépendait des communiqués allemands et russes – la seule source à sa disposition –, la situation du front, défavorable à la Russie. Plus tard, il alla jusqu'à s'inquiéter des conséquences pour la France d'une victoire russe, indiquant ainsi, selon David Bidussa, préférer une victoire allemande, du moins sur le front russe[1914].

La conviction qu'il fallait compter avec l'URSS et le communisme encouragea Angelo Tasca dans ses recherches sur le communisme qui prirent dans ses préoccupations une place de plus en plus grande, surtout à mesure qu'approcha la Libération : lorsque le danger nazi fut sur le point d'être anéanti, les interrogations sur l'après-guerre, en particulier sur la progression du communisme, vinrent au premier plan. Il élabora alors l'essentiel de la critique qu'il développa dans plusieurs livres après la Seconde Guerre mondiale. Il acheva au printemps 1942 le manuscrit de l'un de ses ouvrages les plus célèbres, *Physiologie du Parti communiste français*, qui ne serait publié qu'en 1948. L'entrée en guerre de l'URSS contre l'Axe à la fin juin 1941 et le revirement qu'elle avait entraîné dans le discours communiste

[1910] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 546 (janvier 1944).
[1911] R. [A. TASCA], « Les armées allemandes ont avancé en moyenne de 500 kilomètres dans tous les secteurs », in *L'Effort*, 29 juillet 1941 ; XXX [A. TASCA], « Après quatre mois de guerre », in *Ibid.*, 22 octobre 1941.
[1912] *Id.*, « L'armée soviétique : la machine et les hommes », in *Ibid.*, 12 août 1942.
[1913] *Id.*, « Prisonniers russes », in *Ibid.*, 24 août 1942. P. Viret souligne l'embarras d'A. Tasca lorsqu'une question sur la faculté de combat des soldats russes face aux Allemands lui fut posée lors d'une conférence au Mayet-de-Montagne durant l'automne 1942 (P. VIRET, *Une semaine au Mayet-de-Montagne*, *op. cit.*, p. 35).
[1914] D. BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale" », *art. cit.*, p. 82-83. D. Bidussa s'appuie sur le texte d'une conférence sur « Le problème de la résistance russe et les conséquences d'une victoire soviétique » prononcée à l'école du Mayet-de-Montagne entre le 26 et le 29 octobre 1942, que nous n'avons pas consultée.

l'avaient amené à vouloir identifier « le fil conducteur, l'axe commun de comportements à première vue si contradictoires ». Il le découvrit « dans la sujétion absolue à la politique étrangère de l'Etat soviétique ». Il ne s'agissait de rien moins que d'« une conception absolument nouvelle du "socialisme" […], un socialisme de type militaire et totalitaire »[1915]. Ces premiers éléments sommaires indiquent l'un des fondements du raisonnement d'Angelo Tasca sur le communisme pendant l'occupation allemande. Il fut en effet frappé par l'absence du sentiment national dans la politique communiste : à aucun moment, constata-t-il, il ne la détermina. Elle en jouait pourtant et cela n'était pas pour rien dans l'oreille attentive que prêtait à la propagande communiste une partie croissante de la population.

Angelo Tasca scruta les mouvements de « l'opinion publique » française, que son travail au Secrétariat général à l'Information lui permit de percevoir de façon privilégiée et il n'est sans doute pas insignifiant qu'il ait tenté de les retracer après la guerre sur la base des bulletins confidentiels du service du contrôle de l'opinion publique retrouvés à la Libération[1916]. Il observa le réveil du sentiment national après le choc de la défaite. Dès la fin de l'été 1940, la souffrance morale engendrée par la séparation du pays en deux zones – la ligne de démarcation devint « une blessure atroce sur le corps de la France, avec des conséquences psychologiques et matérielles d'une extrême gravité », qui dressa la population contre l'occupant –, les difficultés matérielles liées aux réquisitions, les doutes sur les intentions allemandes firent naître parmi les Français, d'abord enclins, par lassitude et comme sonnés, à accepter la présence de l'occupant, une sourde hostilité à l'encontre de la collaboration. La profonde blessure du sentiment national ne suscita d'abord qu'une opposition informe et sentimentale, échappant « à toute logique, à tout raisonnement et souvent aux faits mêmes », où se retrouvèrent, selon Angelo Tasca, beaucoup des défauts qui avaient causé la défaite : vanité, avarice, dit-il quelque part, désir de confort et refus du sacrifice, ajouta-t-il ailleurs. Cette opposition resta longtemps passive : au printemps 1941, on ne relevait encore presqu'aucune manifestation de sabotage ou de résistance. Elle s'exprima d'abord dans une anglophilie qu'Angelo Tasca jugea toute superficielle, plus négative que positive car fondée sur la haine de l'ennemi commun. La radio anglaise jouissait néanmoins auprès d'une grande partie de la population d'une « énorme puissance » au point que « trois

[1915] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 189-190.
[1916] « Vichy et l'opinion publique », in *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 335-449.

gouvernements » semblaient se disputer la France, « l'Allemagne, Vichy et la radio anglaise »[1917].

Mais, surtout, la haine de l'occupant, les difficultés matérielles que l'occupation aggravait, le « sentiment national révolté »[1918] rendirent la population très sensible à la propagande communiste, dont la force résidait selon Angelo Tasca dans le caractère « primaire », répétitif et monotone. Elle jouait habilement des « lieux communs » et des « symboles », grâce auxquels elle parvenait à capter presque irrésistiblement « le potentiel émotif des individus et des foules » : l'énorme « *puissance des symboles* »[1919], absolument étrangère à la démocratie – car elle se fondait sur l'émotion et non sur la conscience –, lui donnait un grand ascendant sur les masses insatisfaites. Le développement du communisme avait donc surtout un caractère contingent, voire « sentimental », « passionnel »[1920]. Outre du mécontentement, il profitait de « l'absence d'un idéal politique concret qui [pût] offrir aux Français un espoir, une perspective » et était fonction de « la faillite de la Révolution nationale » : il se produisait cet « appel du vide »[1921] redouté par Angelo Tasca en 1940. La lutte contre le communisme imposait de « faire de la Révolution nationale la passion de la communauté française », de forger une pensée suffisamment puissante pour faire perdre leur attrait aux discours communistes.

Cette pensée devrait faire prévaloir l'exigence d'unité nationale sur l'esprit de division inhérent au communisme. Rien n'apparaissait en effet à Angelo Tasca plus ennemi du salut de la France que ce qu'il considérait comme une « doctrine de violence et de haine »[1922], « de lutte de classe et de guerre civile »[1923]. Par tout son contenu, le marxisme répandait « une atmosphère de peur souvent factice » et ne se perpétuait qu'en poussant à « une polarisation […] autour de deux termes : le marxisme communiste d'une part, la réaction bourgeoise et capitaliste de l'autre »[1924]. L'existence du communisme entretenait un « cercle infernal » : la haine et la crainte qu'il inspirait à ses adversaires les entraînaient dans une fuite en avant dans

[1917] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 244-246 (fin avril 1941). Cf. aussi p. 227.
[1918] *Ibid*, p. 254.
[1919] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 578 (printemps 1944). Souligné dans le texte.
[1920] « Arguments contre le communisme », 22-29 mai 1943, p. 1, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51. Cf. aussi « Le communisme », 22-27 mai 1944, p. 1, in *Ibid.*.
[1921] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 255.
[1922] « Arguments contre le communisme », *cit.*, p. 20. La lutte contre le communisme obéit donc pour A. Tasca à une nécessité intérieure à sa propre pensée, et non au besoin de placer une marchandise intellectuelle sur le « libre marché des idées » (E. ROTA, « A. Tasca e la scelta collaborazionista », *art. cit.*, p. 773) – ce n'est d'ailleurs pas sans étonnement que l'on apprend que, pendant l'Occupation, le « marché des idées » était « libre ».
[1923] « Le communisme », *cit.*, p. 5.
[1924] « Le marxisme et la révolution nationale », 22 juillet 1942, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 49.

la collaboration, qui à son tour alimentait sa progression auprès d'une population en majorité hostile à celle-ci et donnait ainsi « au danger communiste une réalité qu'il n'aurait pas [eue] autrement »[1925]. La France risquait de précipiter dans la guerre civile.

Dans l'esprit d'Angelo Tasca, la victoire de la révolution nationale et la lutte contre le communisme se supposaient donc réciproquement. Il conçut dès le printemps 1941 l'idée d'un « mouvement *politique* agissant dans le pays et combattant *localement* l'action et l'idéologie communistes » : en beaucoup d'endroits, les « cadres socialistes »[1926] locaux avaient selon lui, bien plus que la Légion des combattants ou des organismes trop marqués par la réaction, la capacité de le faire. Il participa ensuite au service de propagande anticommuniste du Secrétariat général à l'Information, chargé d'élaborer « une sorte d'arsenal de propagande anticommuniste »[1927]. L'école du Mayet-de-Montagne, formant des propagandistes ou des représentants de différentes professions, censés propager les idées qu'on leur y avait enseignées, lui permit de reprendre ce projet d'une façon un peu différente. Il sous-tendit les conférences qu'il y prononça, dont nous allons maintenant examiner le contenu, articulé autour de deux axes intimement reliés : la critique du marxisme et la définition d'une nouvelle organisation sociale.

[1925] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 579 (printemps 1944). Cf. aussi *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 261 (début juin 1941).
[1926] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 255. Souligné dans le texte.
[1927] P. AMAURY, *Les deux premières expériences d'un "Ministère de l'Information"*, *op. cit.*, p. 335.

8. Nouvelle doctrine (1940-1944)

8.1. La liquidation du marxisme

Angelo Tasca consacra plusieurs de ses conférences du Mayet-de-Montagne à un examen critique du marxisme, qu'il considérait comme le début de toute lutte sérieuse contre le communisme : avant même d'être combattu dans ses actes, celui-ci devait l'être pour ses idées. Sa base doctrinale déterminait ses choix tactiques : il était donc essentiel de « frapper d'abord le marxisme et le communisme dans leur fondement théorique »[1928]. Tout ne devait pas être balayé de cette pensée qu'Angelo Tasca avait autrefois si minutieusement et passionnément étudiée. On ne pouvait « "liquider" une doctrine » qu'« en intégrant, en transposant dans une autre, qui [devait] la remplacer, les éléments vivants »[1929] qu'elle contenait : de la réfutation du marxisme devait naître un autre système de pensée. N'était-ce pas l'étape de son évolution intellectuelle à laquelle Angelo Tasca était parvenu et la tâche à laquelle il s'essaya en recherchant la voie d'une révolution nationale ? Il formula dans ces conférences, pour la première fois de manière complète et systématique le rejet définitif du marxisme auquel l'avait mené sa révision des années précédentes. Dans un livre auquel il rêva comme à son « testament doctrinal : *Humanisme contre marxisme* », il aurait aimé procéder à une « critique radicale de la philosophie, de la sociologie et de l'économie marxiste »[1930]. Tel fut l'ordonnancement de plusieurs de ses conférences, auquel nous nous tiendrons.

8.1.1. Philosophie marxiste II

La philosophie marxiste restait « à la racine »[1931] de la théorie et de la pratique communistes : toute critique du marxisme commençait donc par elle. Angelo Tasca reprit sa réflexion précédente, en tentant de déceler les vices du raisonnement dialectique de Marx et Engels. Ainsi qu'il l'avait fait observer avant la guerre, ceux-ci avaient maintenu, en

[1928] « La doctrine marxiste », juin-juillet 1942, p. 14, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 49.
[1929] « Critique du marxisme », [s. d.], p. 1, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 49. Cf. aussi « Arguments contre le communisme », *cit.*, p. 1.
[1930] « Autobiografia », *cit.*, p. 125.
[1931] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 14.

l'aggravant, l'« erreur fondamentale »[1932] de Hegel. Comme à ce dernier, l'histoire leur apparaissait comme « un mouvement perpétuel » qui devait pourtant s'achever « un beau jour sans qu'on [sût] pourquoi » : dans la réalisation de l'Etat pour Hegel, dans l'extinction des classes – et donc de l'Etat – pour Marx et Engels. Comme rattrapés par le « besoin de l'Eternel », le maître comme ses disciples avaient éprouvé la nécessité de poser un terme artificiel au processus historique : le mouvement cesserait soudain, pour laisser place, comme par magie, à « l'équilibre définitif »[1933]. Par surcroît, en remplaçant la prédominance de l'Idée par celle de l'économie, Marx et Engels s'étaient formé de la dialectique une conception très appauvrie : alors que Hegel avait du moins tenté de réunir idée et réalité matérielle – l'idée se concrétisant « à travers le rythme de l'histoire » –, eux avaient tout bonnement évacué la première, en la réduisant à un « reflet »[1934] des conditions économiques. Ils étaient encore moins que Hegel parvenus à réaliser cette synthèse. Le mouvement dialectique marxiste ne prenait son origine dans aucune « idée absolue » et ne menait pas davantage vers « une idée finale, un idéal » lui donnant un sens et permettant de mesurer les progrès de l'humanité : la réalité y suivait « une transformation ininterrompue qui [n'avait] pas de point de départ fixe », ni ce « ressort secret » que serait un but idéal. On ne discernait dans la philosophie de Marx d'« autre unité de mesure que celle du mouvement lui-même »[1935] : il manquait ce « critère supérieur » dont Angelo Tasca avait indiqué l'absolue nécessité peu avant la guerre. La vision de l'histoire comme succession de luttes de classes instaurait le règne du relativisme : le marxisme ne reconnaissait pas de vérité absolue, mais seulement « des vérités qui se succèdent, comme se succèdent les classes au pouvoir »[1936]. L'objection qu'un principe universel s'imposerait quand disparaîtraient les classes tenait maintenant pour Angelo Tasca du « sophisme », d'un « jeu de l'esprit » incapable de remplir ce vide fondamental dans la doctrine marxiste. Il avait montré le caractère artificiel de cet « universel ». Et comment expliquer que l'idée, intimement liée à la réalité de classe, s'imposât de façon autonome, au point de devenir l'âme de la nouvelle société, alors que son soubassement matériel – les classes – disparaîtrait ? Angelo Tasca revenait ici à un problème qui l'avait déjà taraudé ; il le résolut cette fois en niant la présence dans le marxisme d'une aspiration à l'universel, qu'il avait cru en dégager au contraire dix ans plus tôt, puis qu'il s'était résolu à croire seulement perdue en chemin.

[1932] *Ibid.*, p. 9.
[1933] *Ibid.*, p. 10-11.
[1934] *Ibid.*, p. 12.
[1935] « Philosophie marxiste de l'homme », 19-29 avril 1943, p. 3-4, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 49.
[1936] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 4.

Cette incapacité du marxisme à se donner un principe supérieur absolu l'avait empêché, selon Angelo Tasca, d'élaborer une « conception de l'homme » : il s'était limité à la dénonciation, commune à toute la tradition socialiste, de l'inhumanité de la condition prolétarienne dans le monde capitaliste. Mais on n'y discernait rien qui dévoilât la manière dont il concevait l'homme ou le sort qu'il lui réservait dans la société communiste, rien qui indiquât, non ce qu'il rejetait, mais ce qu'il souhaitait : sa conception de l'homme restait purement « négative ». « De quelque façon [qu'on tournât] le prisme marxiste », il était impossible de se former une « image de l'homme tel [qu'il] le représente ou vers lequel il faut tendre ». Ce défaut révélait « une faiblesse intrinsèque de tout le système »[1937]. Angelo Tasca arriva ainsi au terme d'un long cheminement : alors qu'une décennie plus tôt, l'humanisme lui était apparu comme l'essence même de la pensée marxiste, au travers, justement, du rapport dialectique entre l'homme et son milieu, il contestait maintenant que l'homme en fût la mesure et soutenait au contraire que la dialectique happait toute dimension humaine. Cela résultait même d'une impossibilité inhérente au marxisme, car tout « idéal de l'homme », doté donc d'une « valeur universelle et permanente », risquait d'enrayer le mécanisme dialectique, « l'arme principale du marxisme »[1938], en remettant en cause le relativisme fondant son interprétation de l'histoire et en la rapportant à un principe supérieur, plutôt qu'à un mouvement automatique.

Cette conception dialectique de l'évolution historique ne pouvait avoir l'homme pour centre ; elle lui déniait même sa place. Non seulement donc Angelo Tasca dissocia marxisme et humanisme, mais il les opposa. Marx ne faisait pas des hommes, mais des « masses », et surtout des « classes », « la force motrice de l'histoire » : celle-ci se faisait au gré des heurts entre de grands blocs monolithiques. Dans cette vision, l'homme était soumis à un mouvement – l'économie – obéissant à une loi intérieure – non à un principe transcendant, posé par l'esprit –, sans possibilité ou presque d'agir sur lui. La dimension consciente et volontaire de l'activité humaine était occultée. En même temps qu'un principe supérieur et qu'un idéal de l'homme, le marxisme écartait l'idée « d'un principe quelconque qui puisse régir la vie et la conscience de l'homme » : à l'exception de quelques heures de son existence, tout n'était en lui qu'économie, matière. Il niait même que l'homme pût « jouer un rôle décisif ou comme ressort, ou comme aboutissant, ou comme valeur sur laquelle se mesurer, ou comme idéal vers lequel tendre »[1939]. Or, pour Angelo Tasca, c'était précisément le temps que

[1937] « Philosophie marxiste de l'homme », *cit.*, p. 2-3.
[1938] *Ibid.*, p. 4-5.
[1939] *Ibid.*, p. 5-6.

l'être humain ne consacrait pas à pourvoir à ses besoins matériels, qui importait le plus : indéniablement « la vie animale […] dévore une grande partie de l'existence, de beaucoup la plus grande, mais précisément à cause de cela la vie humaine se mesure sur un autre étalon ». Peut-être ne parvenait-il qu'une heure par jour à échapper aux exigences de « la bête qu'il porte en soi », pour être « homme, vraiment homme » ? C'était « *précisément cette vingt-quatrième heure qui [était] décisive, non les vingt-trois autres* ». Par opposition au marxisme, Angelo Tasca exaltait « les heures de l'invention, de la création, du choix »[1940] où reposait toute la richesse humaine.

D'après lui, Marx n'admettait pas que la volonté pût réellement avoir sa part dans la résolution du problème social : celle-ci était dans les choses, elle surgirait, par un implacable automatisme, du sein du capitalisme. Il ne s'agissait donc pas tant d'agir sur la réalité que de prendre conscience du cours des choses et de le laisser aller vers la révolution. Marx et Engels croyaient n'avoir forgé qu'une méthode de révélation de la réalité et s'attribuaient surtout le mérite d'avoir compris « que la révolution était en marche, en dehors des désirs, de la volonté et des aspirations mêmes des hommes »[1941]. La doctrine marxiste n'était donc pas même, à proprement parler, élaborée par l'homme, elle n'était que le dévoilement de ce qui était. Elle se faisait avec l'histoire, elle-même « poussée par ses propres lois ». Rien n'était à construire, tout était donné. Ainsi soustraite à la volonté humaine, elle pouvait cependant selon Tasca devenir un instrument très efficace aux mains du mouvement communiste : elle avait même surtout un « caractère *instrumental* ». La représentation marxiste de l'histoire tirait son succès moins de la vérité qu'elle contenait que de « la partie d'erreur qu'elle [impliquait], c'est-à-dire de sa simplification ». Ce fatalisme presque simpliste lui donnait une grande force ; il n'engendrait pas la passivité et n'excluait pas l'initiative, pourvu que celle-ci restât cantonnée dans les étroites limites consenties par la réalité reconnue par le marxisme. Au contraire, même, « cette science se [portait] toute vers l'action, elle [était] un "guide pour l'action" », puisqu'elle dictait automatiquement des principes tactiques. Elle permettait tout à la fois d'exciter à l'action et de la contenir. « L'"évolution de l'histoire" dûment reconnue et interprétée » donnait aux militants une « certitude absolue »[1942] qui commandait leurs agissements, y compris s'il fallait « faciliter […] le processus » historique : le marxisme pouvait en effet s'accommoder d'une « intervention de la volonté pour empêcher que

[1940] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 474-475 (avril 1943). Souligné dans le texte.
[1941] « Marxisme et Russie », 7-14 mars 1943, p. 7, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 49.
[1942] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 632-634 (3 septembre 1944). Souligné dans le texte.

l'histoire ne marche autrement que Marx ne l'avait prévu »[1943]. En se présentant comme une simple reconnaissance de faits objectivement constatés et en ne laissant aucune place au doute, le marxisme pouvait devenir pour ses adeptes « une sorte de dogme à rebours, pour lequel on n'invoque ni la métaphysique, ni une révélation divine, mais le langage déchiffré de l'histoire ». Les échecs, les déboires, les changements de cap de la direction du parti ne réussissaient pas à troubler l'esprit des militants. L'erreur n'était pas concevable dans une telle vision du monde : l'abandon d'une ligne pour une autre ne répercutait que l'évolution des « conditions historiques ». Les « formes d'action » changeaient au gré de la réalité, sans que cela dût conduire à une remise en cause de la doctrine. La confiance dans les lois imparables de l'économie assurait la tranquillité d'esprit nécessaire pour agir. Le marxisme ne reconnaissait aucune vérité permanente. Cela faisait de lui « une doctrine *reposante*, comme le catholicisme : le dogme existe, mais il n'est pas gênant ». Il réalisait ainsi « un "équilibre" (apparent) entre la doctrine et l'action »[1944] qui lui donnait un attrait trompeur.

Mais en réalité, le marxisme établissait un rapport contradictoire entre l'économie, sur laquelle se fondait l'essentiel de sa théorie, et la politique : il était en effet curieux de constater que « cette doctrine, qui [était] partie de l'économie et qui [expliquait] tout par l'économie, [aboutissait] à tout vouloir faire par la politique »[1945]. Marx et ses disciples voulaient, paradoxalement, transformer l'économie par l'action politique : d'eux-mêmes, ils inversaient le rapport entre structure et superstructure. N'était-ce pas là reconnaître une erreur fondamentale de leur propre doctrine ? Pour Angelo Tasca, la priorité donnée à l'économie ne tenait pas : celle-ci n'était pas, comme le croyait Marx, « le moteur de l'histoire ». Indéniablement, elle exerçait « sur l'homme, une pression permanente, immédiate » qu'il ne pouvait ignorer. Ce n'était pourtant pas elle qui formait la trame fondamentale de l'évolution historique : si les facteurs économiques pouvaient bien motiver les actions des hommes, ils n'agissaient cependant « jamais directement en tant que ressorts économiques ». Une société uniquement soumise aux lois de l'économie serait « sans histoire ». C'était plutôt parce qu'il échappait aux contraintes de son existence matérielle que l'homme laissait sa marque. L'économie ne pouvait déterminer ses actions qu'indirectement, en se faisant « psychologie, idéal, passion, foi, croyance »[1946] : ce n'était, en somme, qu'en trouvant une résonance dans le domaine de l'esprit que la matière pouvait intervenir dans le cours de l'histoire. Angelo Tasca

[1943] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 8-9.
[1944] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 634-635. Souligné dans le texte.
[1945] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 10.
[1946] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 8.

soumettait ainsi le matérialisme historique à une forte critique. Il réduisait maintenant le marxisme à un strict déterminisme, où l'économie régnait en souveraine incontestée, et où il ne trouvait plus trace d'une « autonomie, même limitée, de la pensée, de la conscience et de la volonté »[1947]. L'équilibre entre déterminisme et volontarisme qui avait caractérisé sa lecture du marxisme dix ans plus tôt était rompu.

Le marxisme se caractérisait ainsi aux yeux d'Angelo Tasca par « une certaine abdication devant les lois naturelles », assez semblable au mécanisme de la « main invisible » du libéralisme : tous deux faisaient dépendre leur idéal social d'un automatisme. Pour le libéralisme, le libre jeu du marché devait permettre d'atteindre « un maximum de bonheur », la satisfaction de l'intérêt général résulterait presque miraculeusement de la poursuite par chacun de son intérêt particulier ; pour le marxisme, l'ordre nouveau naîtrait tout aussi mécaniquement « des lois de l'histoire et de la lutte de classe ». Malgré leurs différences apparentes, ils étaient formés sur la même matrice intellectuelle. Nés du « même climat », celui du développement capitaliste, ils étaient étroitement apparentés, « frères siamois »[1948], « jumeaux »[1949]. Et Angelo Tasca les jugeait également faux. Le marxisme reprenait et amplifiait même « à la fois la puissance du mal et l'impuissance du bien du système libéral et capitaliste »[1950]. Pas plus que l'égoïsme individuel ne pouvait mener, par « un saut direct et immédiat », à l'intérêt général, l'égoïsme de classe ne pouvait donner naissance à une société fondée sur la solidarité : les termes initial et final ne différaient pas que par leur étendue, mais par leur « nature » même[1951]. Malgré des critiques judicieuses, le marxisme n'avait donc pour Angelo Tasca ni réfuté ni dépassé le libéralisme dont il reproduisait la logique fondamentale. La formule même de Marx définissant la société communiste comme « une association où le libre développement de chacun [serait] la condition du libre développement de tous » calquait le schéma libéral.

Le marxisme était « comme le capitalisme, un productivisme basé sur l'automatisme »[1952]. Marx ne concevait d'autre progrès que le « développement illimité des forces productives et de l'industrialisation »[1953] : la société socialiste devrait poursuivre et intensifier le développement technique et économique initié par le capitalisme. Elle serait

[1947] « Conférence de M. Tasca », [s. d.], p. 6, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51. Cf. aussi « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 2.
[1948] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 15 et 17.
[1949] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 473.
[1950] « Philosophie marxiste de l'homme », *cit.*, p. 19.
[1951] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 14.
[1952] « Philosophie marxiste de l'homme », *cit.*, p. 15.
[1953] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 14.

régie par les mêmes lois et accorderait la même primauté à l'économie. C'était le propre d'une pensée qui, comme le capitalisme, faisait de la « production matérielle […] le tissu même de l'histoire »[1954]. Les considérations humaines, c'est-à-dire morales, que la doctrine marxiste avait laissé s'insinuer ça et là semblaient n'être qu'une « interpolation »[1955] malencontreuse dans un système exclusivement économique. Comme la conception libérale, elle ne souffrait aucune limite, aucun « cran d'arrêt »[1956], « aucun principe modérateur »[1957]. Cette tendance à l'illimité s'était révélée fatale au monde d'avant-guerre : les conséquences funestes du capitalisme ne tenaient pas seulement à « l'échelle de valeurs qu'il [avait] adoptée (production, technique identifiées avec le "progrès"), mais, à travers l'idée de progrès *ininterrompu*, [au] rythme diabolique qu'il [avait] imprimé à un développement déjà faussé dans ses principes mêmes et dans sa hiérarchie intérieure ». En faisant régner l'urgence, il n'avait pas laissé le temps à l'humanité d'« *assimiler le progrès* »[1958]. Obsédé depuis des années par l'idée d'agir en « temps utile », dépassé finalement par le rythme effréné et vertigineux des événements, Angelo Tasca comprenait maintenant l'importance de la temporisation. Qu'elle fût menée au nom du libéralisme ou du marxisme, cette folle course au progrès ne pouvait qu'entraîner « aux mêmes crises, […] aux mêmes bouleversements ou malheurs »[1959]. Ils devenaient inévitables lorsque le développement des forces à l'œuvre se trouvait empêché : que ce fût une crise dans l'économie libérale, une révolution dans la théorie marxiste, une guerre pour les pays totalitaires nécessairement expansionnistes, seul un mouvement violent pouvait rétablir un équilibre compromis et briser un carcan trop étroit.

8.1.2. Sociologie et économie marxistes

La philosophie marxiste impliquait des conceptions « sociologiques » qu'Angelo Tasca contesta tout aussi radicalement. Sa critique de l'automatisme libéral et marxiste le confirma dans le rejet, auquel il était parvenu dès la veille de la guerre, de l'idée d'une coïncidence objective de l'intérêt du prolétariat et de l'intérêt général ; cette conclusion bouleversait profondément son interprétation du marxisme, nous l'avons vu. Cette étrange

[1954] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 7.
[1955] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 473 (avril 1943).
[1956] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 14.
[1957] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 474.
[1958] *Ibid.*, p. 476. Souligné dans le texte.
[1959] *Ibid.*, p. 473.

transsubstantiation de « la quantité prolétarienne en qualité humaine », du particulier – le prolétariat – en universel – l'humanité – relevait selon lui de « l'escroquerie intellectuelle »[1960]. Ce qu'il avait longtemps considéré comme une pièce maîtresse de la théorie marxiste ne lui apparaissait plus que comme un simple « truc », semblable aux constructions des socialistes utopiques, mais infiniment plus pauvre car dépourvu de la « richesse psychologique »[1961] dont débordaient les écrits des premiers socialistes : Marx posait artificiellement une idée défiant tout réalisme, car elle était nécessaire à l'équilibre d'un ensemble sinon bancal. L'idée engelsienne du prolétariat « héritier de la philosophie allemande » n'était plus aux yeux d'Angelo Tasca qu'une ineptie ; c'était sur elle du reste que sa réflexion avait d'abord achoppé. Marx et Engels avaient confié arbitrairement une « mission historique » à la classe ouvrière en décrétant que son absolue dépossession faisait d'elle la seule détentrice de l'universel atteint par la philosophie allemande. L'objectivité de la révolution prolétarienne était essentielle pour les deux penseurs allemands : ils voulaient montrer que le capitalisme était condamné autant par son improductivité économique que par son inhumanité, qu'il était « destiné à mourir non pas parce qu'il [était] injuste, mais parce qu'il [manquait] à sa propre mission ». Cette mission échoirait au prolétariat et c'était pour cela que, dans leur vision révolutionnaire,

> « La classe ouvrière n'a pas un idéal vers lequel elle tend ; au fond, elle n'a pas d'aspiration. Elle a un rôle. »[1962]

Cela découlait de toute leur conception philosophique : l'évolution historique était donnée objectivement, réglée mécaniquement même, et la classe ouvrière n'avait qu'à y jouer consciencieusement sa partie. Marx faisait dépendre la fonction historique du prolétariat de sa misère croissante. Or, objectait Angelo Tasca, cette paupérisation ne s'était pas produite. De plus, l'organisation du mouvement ouvrier n'était possible que par « une victoire du prolétaire sur lui-même »[1963] ; en se confinant dans sa condition économique, il se condamnait à n'en jamais sortir. Aussi, l'ancien socialiste trouvait « le premier obstacle à l'émancipation spirituelle et matérielle des ouvriers [… dans] le marxisme lui-même, qui [fixait] et [raidissait] le travailleur dans sa classe ». Comment le prolétariat, incité à n'accepter pour vrais que ses intérêts de classe et persuadé à la fois de leur relativité et de leur universalité – puisque sa vérité particulière devait finir par s'imposer à toute l'humanité –, pouvait-il

[1960] « Philosophie marxiste de l'homme », *cit.*, p. 12.
[1961] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 12.
[1962] « Philosophie marxiste de l'homme », *cit.*, p. 13-14.
[1963] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 10.

accéder au « sentiment de l'humain »[1964] ? Pour Tasca, la propagation du marxisme avait instillé parmi les militants communistes un état d'esprit déplorable, fait de cynisme et de suffisance. Avec l'objectivité du rôle de la classe ouvrière, il contestait la centralité que lui avait octroyée Marx dans le processus révolutionnaire et à laquelle les ouvriers devaient « leurs plus nobles illusions et leurs pires mécomptes »[1965]. Il avait énoncé cette conclusion dans les années précédentes, mais il nous semble qu'il le fit de façon plus radicale encore dans ses conférences de 1942-1943, en écartant l'idée d'un rôle particulier de la classe ouvrière : le changement social procéderait d'un effort concerté de l'ensemble de la population et, parmi elle, du prolétariat, sans que celui-ci y eût nécessairement un rôle de premier plan. Tasca ne pouvait plus admettre que les ouvriers, « à eux seuls, [pussent créer] une société viable pour tous les membres de la communauté ». Ils devaient participer avec toutes leurs forces à la construction de l'ordre nouveau, mais ils n'en seraient pas l'âme unique et exclusive. Il fallait se défaire de l'illusion « classiste » du marxisme, prétendant fautivement que « les classes absorbent et expliquent tout »[1966], et de sa croyance funeste en la possibilité de « créer une société sans classes, grâce à la lutte de classe et grâce à la victoire d'une classe »[1967] : cela était pour Tasca une impossibilité dans les termes. La logique économique du marxisme ne pouvait que perpétuer les conflits d'intérêt et avec eux, une structuration en classes ; elle empêchait d'évoluer « de l'égoïsme économique » à la « solidarité » et d'entrer dans une « société de type communautaire »[1968].

Avec l'objectivité du rôle du prolétariat, il refusait la fatalité de l'affrontement sous-tendant la pensée marxiste : la lutte de classe ne conduisait qu'« au désordre et à la paralysie »[1969]. La solution du problème social se trouvait dans « la collaboration sociale de la communauté nationale »[1970], la coopération entre les classes et l'arbitrage entre leurs intérêts divergents. Il suffisait selon Angelo Tasca d'observer combien, dans la réalité sociale, « le sort de chaque classe [était], en dernière analyse, lié à celui des autres classes »[1971] pour se convaincre de la nécessité de la collaboration de classe. Or, par son approche des classes moyennes, le marxisme plaçait un insurmontable obstacle sur cette voie. Les appels que leur lançaient les communistes n'étaient que des expédients tactiques ; les croyant destinées à

[1964] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 7-8.
[1965] R. [A. TASCA], « Le mystère russe. VII – Accélération des temps », in *L'Effort*, 10 juin 1941.
[1966] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 8.
[1967] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 22.
[1968] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 16.
[1969] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 22.
[1970] « Arguments contre le communisme », *cit.*, p. 3.
[1971] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 8.

disparaître, les marxistes n'avaient jamais pu voir en elles autre chose qu'un « apport »[1972] ou un instrument, souvent à des fins électorales. Pour Angelo Tasca, ils se trompaient sur ce point aussi. Ces classes s'étaient bien « prolétarisées », mais selon un rythme et des modalités bien différents de ceux prévus par Marx. Bien loin de disparaître, elles avaient acquis partout « un rôle politique, économique et social décisif »[1973]. C'étaient elles, le plus souvent, qui avaient pris l'initiative des révolutions de l'époque moderne et leur avaient permis ensuite de se consolider[1974]. En Russie même, si certaines d'entre elles avaient été anéanties par une intervention de l'Etat – non par les lois de l'économie –, elles avaient fait place à une bureaucratie bel et bien assimilable à une nouvelle classe moyenne. Partout, en même temps que le travail des ouvriers s'appauvrissait en gestes répétitifs, une catégorie nouvelle chargée d'« encadrer ces masses industrielles, [de] construire les machines, [de] mettre continuellement au point les procédés techniques » avait pris une place accrue dans l'usine. La concentration de l'économie et le développement de l'Etat avaient ensuite engendré de nouvelles classes moyennes, formées « d'employés, de techniciens, d'experts »[1975]. Ce constat apportait, selon Angelo Tasca, un démenti cinglant à la théorie marxiste. L'approche planiste d'Henri de Man, se proposant de « faire converger les besoins, les intérêts et les buts du prolétariat proprement dit et des classes moyennes »[1976], lui apparaissait toujours comme une « tentative plus sérieuse et plus honnête de poser le problème »[1977]. Nous n'y revenons pas. Mais sa position à l'égard des classes moyennes avait évolué : Tasca n'hésitait plus à proclamer la nécessité d'une « classe moyenne intelligente et forte, capable de jouer un rôle d'arbitre dans le conflit social »[1978] et d'empêcher la polarisation de la société autour des deux principales classes antagonistes. Parmi elle, se recruteraient les « cadres dirigeants » de l'avenir. Rappelons que, quelques années auparavant, Angelo Tasca avait dénoncé l'illusion d'une politique indépendante des classes moyennes et les dangers de leur prétention à modérer et dépasser la lutte de classe : n'était-ce pas grâce à elles que le fascisme avait pu rétablir la domination bourgeoise, ébranlée par l'offensive prolétarienne ? Nous pouvons ainsi mesurer le chemin qu'il avait parcouru. Il se défendit pourtant de les idéaliser. Elles ne pourraient tenir ce « rôle dirigeant et utile » qu'à la condition d'arriver à « une conscience éclairée » des problèmes sociaux : pas plus qu'au prolétariat, le destin ne leur avait confié,

[1972] « Le marxisme et les classes moyennes », 28-31 mars 1943, p. 7, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 49.
[1973] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 9.
[1974] XXX [A. TASCA], « Les minorités aux Indes », in *L'Effort*, 25 avril 1942.
[1975] « Le marxisme et les classes moyennes », *cit.*, p. 4-5.
[1976] *Ibid.*, p. 9.
[1977] *Ibid.*, p. 7.
[1978] *Ibid.*, p. 10. Cette conférence s'adressait à des artisans.

« automatiquement, un rôle révolutionnaire, un rôle d'organisation et de direction sociale »[1979].

Cette analyse et les faits eux-mêmes invalidaient selon Angelo Tasca la conception révolutionnaire du marxisme : la critique de ses fondements doctrinaux entraînait « naturellement » celle de ses principes tactiques. En ce domaine aussi, Marx prétendait à une scientificité illusoire, puisqu'elle ne tenait qu'à un point de départ fragile qui, s'il était refusé, emportait avec lui tout le système. Tout dans l'approche marxiste de la société obligeait à concevoir la révolution comme une « catastrophe » : aboutissement d'une série de heurts toujours plus violents d'une minorité de plus en plus riche et exigüe contre une majorité de plus en plus pauvre et nombreuse, elle ne pouvait que prendre des allures apocalyptiques. La vision d'une société scindée en deux classes irréconciliables et l'incapacité de Marx à concevoir la possibilité d'un Etat arbitrant leurs conflits de façon permanente rejaillissaient sur l'ensemble de sa conception révolutionnaire. Il ne pouvait envisager de révolution que violente, voire sanglante. Cela avait gêné Angelo Tasca dès le début des années 1930 et il avait cherché une voie plus calme vers la révolution ; Engels lui-même avait envisagé un passage pacifique au socialisme dans certains pays. Mais en réalité, ni la révolution violente, ni cette voie pacifique ne pouvaient « donner une révolution sociale valable pour une communauté »[1980].

Son approche du problème social contraignait de plus Marx à recourir à l'idée de la dictature du prolétariat, qu'Angelo Tasca jugeait inacceptable depuis plusieurs années déjà et sur laquelle il poursuivit sa réflexion dans ses conférences. Puisque rien n'assurait que le prolétariat représentait nécessairement l'intérêt général, comment légitimer sa dictature ? En réfutant une notion aussi consubstantielle au marxisme – et ce devait être d'après Angelo Tasca un aspect essentiel de la propagande anticommuniste –, il pensait porter un coup fatal à l'ensemble du système. Ce qui lui était d'abord apparu sous le jour attrayant d'une synthèse originale, se dévoilait en effet comme une insurmontable contradiction, une faille majeure dans la théorie marxiste. Nous l'avons dit : n'était-il pas curieux que cette doctrine qui s'en remettait en presque tout à de froids mécanismes économiques, se trouvât contrainte d'introduire un « facteur politique » aussi volontariste que celui-ci ? La dictature du prolétariat avait pour charge d'« achever l'évolution du capitalisme »[1981], de rétablir par la

[1979] *Ibid.*, p. 12-13.
[1980] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 19.
[1981] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 10-11.

force l'évolution inscrite dans les lois de l'économie, dont le capitalisme, qui ne faisait pourtant que les réaliser, s'était écarté. Paradoxalement, l'Etat, « qui n'était rien avant » et était appelé à disparaître, se trouvait chargé de tâches immenses pendant cette période théoriquement transitoire. Ces brusques passages « du néant au tout », et inversement, donnaient à la « méthode marxiste » un « caractère turbulent, chaotique, saccadé »[1982], en un mot : brutal, dont ses concrétisations avaient donné l'exemple. La dictature prolétarienne se justifiait par l'impossibilité de faire naître directement et immédiatement le socialisme du capitalisme. La classe ouvrière devrait temporairement exercer sa dictature pour apprendre à gérer l'économie et la société. Mais Angelo Tasca s'expliquait mal comment elle pourrait « s'évader du cadre capitaliste » pour construire son propre monde si elle n'avait pas su au préalable s'affranchir des « normes de pensée capitalistes »[1983], si elle arrivait au pouvoir avec la mentalité et « la psychologie du prolétaire ». Cela reflétait encore la tension entre économie et politique qui minait selon lui toute la théorie de Marx. Cette dictature ne ferait pas violence à la seule bourgeoisie ; elle devrait vaincre dans le prolétariat lui-même certains traits hérités du système économique et social antérieur, « le forcer vers une société nouvelle ». Elle ne pourrait donc être exercée par la classe à proprement parler : il résultait de toute la conception marxiste – que cela fût voulu ou non importait peu – qu'elle ne pourrait être que le fait d'un groupe dirigeant. Les bolcheviks ne l'avaient pas trahi : Staline avait même pleinement « réalisé […] le mécanisme marxiste que Marx [n'avait] pas voulu »[1984].

Angelo Tasca n'expliquait donc plus le totalitarisme soviétique par de mauvais choix, ni par une interprétation erronée de la théorie marxiste : bien que cela n'eût certainement pas été dans les intentions de Marx ni même de Lénine, c'était le marxisme lui-même qui le portait en lui. La révolution russe avait été le « banc d'essai » de la méthode marxiste. Les circonstances et les modalités de son accomplissement avaient apporté « un démenti total à la conception marxiste ». Rien dans ce pays à prédominance rurale, où les prolétaires ne formaient qu'une faible minorité et où la concentration capitaliste avait été poussée moins loin qu'ailleurs, ne fournissait les conditions d'une explosion révolutionnaire de type marxiste. L'absence de classes moyennes – due, non à leur prolétarisation, mais à l'arriération du capitalisme russe – capables d'accomplir une révolution bourgeoise avait permis aux bolcheviks d'occuper le pouvoir laissé vacant par le tsar déchu. Elle avait aussi évité, sur le moment du moins, des affrontements importants. Selon Angelo Tasca, une révolution

[1982] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 15-16.
[1983] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 12-13.
[1984] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 16-17.

communiste ne pourrait en revanche faire l'économie de la violence dans un pays comme la France, où une classe moyenne nombreuse et influente ne se plierait pas volontiers aux velléités hégémoniques du prolétariat. La révolution de 1917 avait donc déjoué les prévisions marxistes et Angelo Tasca pouvait conclure avec certitude qu'« aucun des éléments que traditionnellement le marxisme considère comme déterminants d'une révolution ne [s'était] produit en Russie »[1985].

Etait-ce à dire que l'expérience soviétique n'avait rien de commun avec le marxisme ? Bien au contraire, pour Angelo Tasca, elle en avait donné un exemple fidèle. Confiant que l'Allemagne suivrait, Lénine n'avait certes pas hésité à enfreindre l'orthodoxie en prenant le pouvoir dans un pays que celle-ci ne destinait pas à défricher la voie de la révolution. Mais Staline avait ensuite entrepris d'y créer, artificiellement, des conditions marxistes. Dans l'espace presque idéalement clos de la Russie, où il avait pris soin d'éliminer tous les éléments susceptibles de perturber ses manipulations d'apprenti sorcier, il s'était adonné à un « marxisme de laboratoire ». Il avait forcé le développement industriel et créé une classe ouvrière nombreuse – il avait en somme accompli, sous l'égide de la classe ouvrière, la révolution capitaliste – pour supplanter la paysannerie, réfractaire à la dictature d'un prolétariat dont la faiblesse numérique justifiait mal le pouvoir exclusif. Peu à peu, au gré des expériences staliniennes, en particulier du plan quinquennal – il apparaissait maintenant à Angelo Tasca comme la manifestation d'une « *crise de croissance* » de l'économie russe, consécutive aux succès de la NEP, qui l'avait donc « enfanté »[1986] –, s'était formée « une structure sociale se rapprochant de celle que Marx avait envisagée »[1987] : celle-ci n'avait pas été la cause, mais la conséquence de la révolution. Malgré leurs indéniables différences, la politique de Staline « était implicite dans les positions initiales fixées par Lénine »[1988] : la différence entre les deux *leaders* bolcheviques s'atténua donc dans l'esprit d'Angelo Tasca, bien qu'il n'ignorât pas que Staline s'était affranchi de « l'"héritage" de Lénine »[1989], devenu pour lui purement instrumental. Même si Lénine ne pensait pas, en formulant ses idées, à un système semblable au régime stalinien, elles contenaient « une *logique intérieure* plus forte que les intentions » de leur concepteur. Lénine lui-même s'était révélé un fidèle continuateur de l'esprit du marxisme. Pour Angelo Tasca, cela démontrait que « la sociologie marxiste

[1985] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 17-18.
[1986] R. [A. TASCA], « Le mystère russe. VIII – Le plan quinquennal », in *L'Effort*, 11 juin 1941. Souligné dans le texte.
[1987] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 18.
[1988] « Le communisme », *cit.*, p. 22.
[1989] R. [A. TASCA], « Le mystère russe. II – Staline "continuateur" de Lénine », in *L'Effort*, 31 mai 1941.

devait aboutir, en passant par Lénine, à la sociologie stalinienne »[1990]. De ce point de vue, assurait-il, « l'expérience russe [était] une expérience marxiste »[1991], « le produit authentique de l'application de la doctrine marxiste »[1992].

Qu'en était-il résulté ? Là où la tactique indiquée par Marx avait été appliquée, elle avait conduit selon Angelo Tasca à des situations contraires à celles qu'il avait prévues. Les succès soviétiques tenaient en revanche au recours à des principes étrangers ou contraires au marxisme. Cela faisait dire à Angelo Tasca que « dans la mesure où la révolution russe [avait] réussi, elle [avait] abandonné le marxisme ; et dans la mesure où elle [avait] gardé le marxisme, elle [avait] fait entièrement faillite »[1993]. Ainsi s'était-elle sauvée grâce au nationalisme, que Marx avait en horreur. En revanche, contrairement à ce qu'il souhaitait, la mise en œuvre de la dictature du prolétariat avait fait prendre à l'Etat des proportions et une puissance jamais vues. Alors que Lénine voulait soumettre l'Etat, pour en préparer la disparition, à un parti de révolutionnaires professionnels, Staline avait subordonné le parti à un Etat nouveau et totalitaire. Mais, pour Tasca, « cet aboutissement était impliqué dans certaines prémisses marxistes et léninistes »[1994]. Staline avait bâti une gigantesque économie de guerre, en évitant avec soin d'y laisser pénétrer « même le plus lointain reflet de ce qu'on pourrait considérer comme le communisme ». Dans les usines régnait la loi du profit et du rendement. Par tous ses ressorts, cette économie pouvait être définie « un capitalisme d'Etat organisé »[1995], ne différant du capitalisme libéral que par la propriété étatique des moyens de production. De plus, une forte « différenciation sociale »[1996] persistait, plus accentuée encore que dans le régime capitaliste : la stratification en classes s'était consolidée et de nouvelles classes s'étaient formées. On y retrouvait, avec les cadres du parti communiste, une « classe dirigeante et exploitante ». Au-dessous d'elle, une bureaucratie gouvernait « de la police à l'économie »[1997] : elle formait « une nouvelle classe de privilégiés »[1998] vivant du nouveau régime et « de l'exploitation […] de l'immense masse prolétarienne aussi bien urbaine que rurale ». Contrairement à la prévision marxiste, les classes moyennes prospéraient et avaient paradoxalement permis de sauver et de perpétuer la dictature du prolétariat. Une partie d'entre elles avait cependant été anéantie. Au terme d'une âpre lutte, donnant « le sens profond de la

[1990] *Id.*, « Le mystère russe. III – Staline et Lénine », in *Ibid.*, 1er juin 1941. Souligné dans le texte.
[1991] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 18.
[1992] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 20.
[1993] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 26.
[1994] R. [A. TASCA], « Le mystère russe. IV – Du Parti à l'Etat », in *L'Effort*, 2 juin 1941.
[1995] « Le communisme », *cit.*, p. 12.
[1996] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 20.
[1997] « Arguments contre le communisme », *cit.*, p. 15.
[1998] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 20.

véritable révolution économique qui avait été introduite par les plans quinquennaux »[1999], la paysannerie avait été réduite à l'état prolétaire. Le prolétariat demeurait ainsi, plus présent et plus nombreux que jamais, le dernier échelon de la hiérarchie sociale russe. La révolution n'avait pas amené sa suppression, mais son extension dans des proportions infiniment plus grandes que n'importe où ailleurs : la condition prolétarienne s'était généralisée.

Pour Angelo Tasca, cette impuissance de la révolution russe à abolir le prolétariat résultait de la pensée de Marx et Lénine eux-mêmes, et en particulier de l'approche marxiste de l'économie qui allait à l'encontre d'« une notion concrète d'émancipation […] du prolétariat ». Pensant, à la suite d'autres commentateurs du marxisme, ébranler l'un de ses fondements, il s'employa à démontrer « l'inconsistance totale »[2000] de la théorie de la valeur de Marx. Ce dernier n'avait d'ailleurs pas pour lui grand mérite, puisqu'il l'avait empruntée, pour l'essentiel, aux économistes classiques et n'avait fait que pousser leurs découvertes « jusqu'à [leurs] conséquences extrêmes »[2001]. Tasca ne la critiquait pas cependant d'un point de vue économique, mais pour ses implications morales. Elle faisait de l'ouvrier, c'est-à-dire du travail, le « seul véritable créateur de la valeur »[2002] et occultait les autres aspects du processus productif. La vision faussée qu'elle en donnait laissait finalement le prolétariat dans un état « d'infériorité […] et non de force »[2003], tout en paraissant exalter le travail. En faisant apparaître le profit capitaliste exclusivement comme le fruit d'un travail non rémunéré, comme « un vol quotidien commis [au] détriment » des travailleurs, elle mettait entre les classes une barrière de haine empêchant selon Tasca toute solution véritable du problème social. Elle proposait de plus « une conception extrêmement bornée de la vie économique, dont la complexité [était] ainsi masquée à l'ouvrier »[2004]. En ne mesurant le travail que par sa quantité matérielle et en négligeant les compétences intellectuelles ou techniques qu'il requérait, elle en donnait une perception singulièrement appauvrie. Elle enfermait l'ouvrier dans une mesquine et permanente « dispute comptable avec son employeur »[2005] qui interdisait « son émancipation intellectuelle »[2006]. Elle le rivait psychologiquement au « cadre

[1999] *Ibid.*, p. 22.
[2000] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 15.
[2001] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 8.
[2002] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 12.
[2003] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 16.
[2004] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 8-9.
[2005] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 17.
[2006] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 9.

social du salariat »[2007] – il ne se sentait lié au processus productif que par le salaire qu'il en retirait et ignorait tout autre dimension – et le condamnait à rester prisonnier de sa condition.

> « L'ouvrier de la doctrine de la valeur de Marx est un ouvrier qui ne sera jamais autre chose qu'un ouvrier, qu'un prolétaire ; si cet ouvrier veut dépasser le stade du prolétariat, il faut qu'il comprenne que sa contribution existe, est importante, est indispensable, mais qu'elle n'est pas la seule. Il faut que l'ouvrier comprenne que d'autres forces jouent autour de lui, et pour qu'elles ne jouent pas contre lui, il faut qu'il comprenne et leur apporte sa collaboration. »[2008]

Angelo Tasca poursuivait ici sa réflexion sur la conscience du prolétariat. Peu après la Première Guerre mondiale, il avait défini la culture comme prise de conscience par chacun de ses « rapports avec les hommes » et de son positionnement dans le monde. Il ne suffisait plus que le travailleur comprît la spécificité de sa condition, il fallait qu'il sût reconnaître la place qu'il occupait dans la communauté et le concours qu'il lui apportait. De cette façon, il pourrait briser le carcan de sa classe et se percevoir comme un homme parmi d'autres hommes. En s'attachant exclusivement à « l'aspect matériel du problème »[2009], l'économie marxiste empêchait de dégager l'humanité de l'ouvrier : ne voyant en lui qu'un salarié, elle le condamnait à n'être éternellement que cela, à n'accéder jamais à la condition de « producteur »[2010], notion qu'Angelo Tasca répugnait donc à abandonner. En l'incitant à prétendre à un salaire équivalant au produit de son travail, elle le dissociait de la communauté. Certains coûts de production, ne relevant pas à proprement parler du travail matériel fourni par l'ouvrier, justifiaient selon Angelo Tasca que l'intégralité du produit de son travail ne lui fût pas reversée. Le salaire intégral compromettrait la « vie collective, [la] possibilité de cette accumulation sans laquelle une société capitaliste et aussi une société socialiste [ne] sont [pas] viables ». En évacuant la dimension collective de la production, la théorie marxienne de la plus-value amenait à une conclusion rien moins qu'« antisocialiste »[2011]. C'était encore un défaut d'humanisme qu'Angelo Tasca lui reprochait. Parti de cela dans l'examen de la philosophie de Marx et Engels, il y revenait dans celui de leur approche de l'économie.

Sous son apparente solidité, l'« imposant »[2012] édifice marxiste dissimulait donc d'après Angelo Tasca bien des failles, qui le rendaient « inutilisable *par* la classe ouvrière et

[2007] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 13.
[2008] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 16.
[2009] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 26.
[2010] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 13.
[2011] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 17-18.
[2012] *Ibid.*, p. 14.

pour la classe ouvrière »[2013]. Mais il ne le rejetait pas seulement pour son inefficacité, ni pour ses insuffisances : il le jugeait inacceptable dans « son esprit le plus profond »[2014]. Une fois qu'on y avait, par malheur, pénétré, on ne pouvait s'en échapper qu'en faisant « tout sauter ». On ne faisait sinon qu'y tourner en rond puisqu'on ne pouvait y déceler aucun issue vers un ailleurs, une « communauté solidaire »[2015]. L'image indique bien la façon tourmentée dont Tasca perçut son propre éloignement du marxisme : après avoir longtemps exploré la critique marxiste du capitalisme et cherché en vain une ouverture vers une société différente, il ne put s'en défaire – ou croire s'en défaire – qu'en la soumettant à une réfutation radicale et destructrice. Vers où le marxisme conduisait-il ? Il ne donnait aucune réponse à cette interrogation. Angelo Tasca n'avait pu se libérer du sentiment lancinant que, malgré l'apparente perfection logique de son raisonnement, le marxisme ne menait nulle part. Ses réflexions sur la construction du socialisme en Russie à la fin des années 1920, sur le mythe, sur l'utopie et sur le christianisme témoignent de sa recherche. Il fallait donc s'essayer à nouveau là où il avait échoué, faire à rebours le chemin qui l'avait mené dans une impasse et repartir d'un pas neuf. Toute critique du marxisme demeurerait vaine aux yeux d'Angelo Tasca sans victoire de la révolution nationale, c'est-à-dire d'une conception du monde capable de le supplanter. Il entreprit d'en ébaucher les traits dans ses conférences.

8.2. Révolution nationale

8.2.1. L'héritage du socialisme français

Le marxisme s'était du reste tardivement imposé dans la classe ouvrière, à la faveur, selon Angelo Tasca, de l'incapacité de la bourgeoisie démocrate à résoudre la question sociale et des carences des autres courants socialistes. Il n'avait en rien été un « phénomène spontané, inévitable »[2016] puisqu'il s'était répandu par l'intermédiaire de partis politiques. L'échec de la Commune de Paris avait marqué pour Angelo Tasca une étape funeste dans l'histoire du

[2013] *Ibid.*, p. 21. Souligné dans le texte.
[2014] « Philosophie marxiste de l'homme », *cit.*, p. 19.
[2015] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 14.
[2016] *Ibid.*, p. 4.

mouvement ouvrier international : c'était alors que, reflétant le rapport des forces militaires, « l'axe de la pensée et de l'action socialiste » s'était déplacé de la France vers l'Allemagne. Autour de 1890, le marxisme avait triomphé partout ou presque. En France, cette doctrine introduite artificiellement par l'appareil d'un parti n'avait pas donné naissance à une « école marxiste française originale »[2017] capable de la faire vivre en y incorporant la richesse de la tradition socialiste française. Bien que surpassant de beaucoup le marxisme, cet héritage avait été perdu. Angelo Tasca estimait plus que jamais nécessaire de « redonner au peuple français une autre nourriture spirituelle qui [remplaçât] l'illusion et les mythes du marxisme, et [que l'on pouvait trouver] en France, chez Fourier, chez Saint-Simon, chez Proudhon, même chez les syndicalistes révolutionnaires d'avant-guerre, des éléments infinis »[2018]. Notons qu'on retrouve cet appel, très répandu à ce moment, aussi bien parmi les socialistes favorables à la collaboration que parmi ceux qui choisirent la Résistance[2019]. Malgré son mépris pour ses prédécesseurs utopistes, Marx lui-même les avait, selon Tasca, allégrement « pillés »[2020] et leur devait des idées d'importance intégrées ensuite à son système : il ne pouvait se vanter de presqu'aucune découverte originale. Ce fut à cette conclusion, qu'Angelo Tasca n'avait pas osé formuler jusqu'alors, que l'avaient conduit ses lectures des années antérieures.

L'« opposition presque absolue »[2021] entre socialisme allemand et français, entre socialisme scientifique et utopique, parcourt ses conférences sur le marxisme. Alors que les premiers socialistes avaient dessiné d'ingénieux « plans de réorganisation sociale dans lesquels une large place était faite à la volonté humaine et aux valeurs morales »[2022], Marx avait voulu fonder objectivement et scientifiquement la société socialiste pour en fixer l'inéluctabilité. Il n'en avait pas imaginé une préfiguration, comme dans le cas d'une utopie, mais l'avait « extrapolée […] du rythme même de l'histoire »[2023]. En l'intégrant au cours objectif de l'économie, il avait cru l'ancrer plus fermement à la réalité. Elle n'était pas conçue ni n'adviendrait par la force aléatoire de l'imagination créatrice, mais surgirait inévitablement de l'évolution du monde. Nous avons vu que pour Angelo Tasca la prétention de Marx à la scientificité était usurpée : sa révolution restait au fond une utopie, et très pauvre par rapport à celles des utopistes français et anglais. Ces derniers avaient du moins voulu faire des hommes

[2017] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 4.
[2018] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 22.
[2019] M. SADOUN, *Les socialistes sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 90 et 221.
[2020] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 12 ; « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 9. Cf. aussi, pour la dette de Marx envers les économistes l'ayant précédé : *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 309.
[2021] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 22.
[2022] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 7.
[2023] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 16.

les « maîtres de leur destinée »[2024] ; pour Marx, ils n'en étaient que le jouet. Les socialistes utopiques étaient apparus à Angelo Tasca, au début des années 1930, comme les géniaux précurseurs d'un matérialisme révolutionnaire : il s'était efforcé de discerner leur apport à une évolution que Marx aurait menée à son terme. Dix ans plus tard, son approche avait beaucoup changé : après avoir recherché dans le socialisme utopique un éclairage sur le marxisme, il s'y intéressa désormais pour lui-même et en ce qu'il s'opposait à la pensée marxiste. Il l'apprécia pour sa créativité et exalta ses constructions comme de brillantes manifestations de l'esprit, en soulignant un idéalisme qu'il avait initialement gommé. Il témoignait à ses yeux d'une foi en l'homme absente du marxisme. Il y retrouva aussi plusieurs de ses interrogations. Il fit sien le constat inquiet de Charles Fourier : « Nous avons trop d'industries pour notre civilisation », où il reconnut le tourment qui lui avait fait concevoir la nécessité d'imposer une limite humaine au développement de la production. Fourier lui apparaissait bien plus conséquent que Marx dans sa critique de la société industrielle. Il avait pressenti le dangereux « déséquilibre »[2025] que le développement du capitalisme naissant pourrait produire entre une « matière à dompter » grandissante et des « forces spirituelles »[2026] retardataires. L'humanité avait été dépassée par le rythme effréné de l'évolution technique imposée par le capitalisme ; Fourier avait voulu lui en rendre la maîtrise. L'intérêt d'Angelo Tasca pour le socialisme français se présenta ainsi comme une affirmation de la supériorité de l'esprit et de l'homme sur les forces aveugles de l'économie. En opposant socialisme utopique et socialisme scientifique, il poursuivit la réflexion engagée dans sa jeunesse : ici encore, resurgit le débat entre volontarisme et déterminisme et, à travers lui, entre idéalisme et matérialisme.

De même, à entendre certaines formules du syndicalisme révolutionnaire français d'avant 1914 proclamant « la grève, école de volonté », Angelo Tasca ne pouvait se « défendre d'un mouvement de sympathie »[2027]. Il étudia dans ses conférences cette expérience « extrêmement originale, typiquement française et du plus haut intérêt »[2028], dont l'héritage lui apparaissait l'un des plus riches et des plus vivants. Son « appel […] à la volonté et à la conscience ouvrière »[2029] exprimait l'une des valeurs les plus saines qui se fût répandue dans la classe ouvrière. Le syndicalisme de Fernand Pelloutier avait représenté « la plus belle,

[2024] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 7.
[2025] « Révolution nationale et révolution économique », 17-27 août 1942, p. 13, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 56.
[2026] « La révolution économique moderne et la France », [s. d.], AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 56.
[2027] « Tendances et problèmes du syndicalisme », [7 juillet 1943], p. 10, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 56.
[2028] « Le syndicalisme français – I. Histoire », 20-30 juillet 1942, p. 16, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 32.
[2029] « Tendances et problèmes du syndicalisme », *cit.*, p. 10.

la plus intéressante, la plus vigoureuse et la plus originale tentative des groupements ouvriers pour résoudre avec [leurs] propres forces les problèmes non seulement de la classe [qu'ils étaient censés] représenter, mais les problèmes de l'ensemble de la collectivité française »[2030].

La remarquable élite syndicaliste d'alors avait cru que le syndicat formait l'embryon de la société future et abritait la potentialité d'une profonde transformation sociale. Il pouvait se suffire à lui-même. Méfiante à l'égard des partis politiques, elle prônait un syndicalisme « apolitique »[2031] : en réalité, elle confinait plutôt la politique dans le cadre syndical. Mais le repli sur le petit monde fermé et idéal du syndicat permettrait un jour d'en dépasser les limites. Cette vision contenait, selon Angelo Tasca, à la fois une grave erreur et une vérité très féconde. L'illusion de l'exclusivisme syndical avait réduit le courant prometteur du syndicalisme révolutionnaire à « l'impuissance »[2032]. En séparant dangereusement le prolétariat du corps de la nation, il commettait la même erreur que le marxisme et entraînait vers le même horizon sans espoir de la lutte de classe. C'était encore de la seule classe ouvrière, et d'une classe ouvrière repliée sur elle-même, que le syndicalisme révolutionnaire espérait arracher le monde nouveau. Pour Angelo Tasca, cette croyance était non seulement fausse, mais néfaste. Il y avait « en dehors du syndicat et au-delà du syndicat […] des zones de vie et des valeurs » sans lesquelles ni la formation d'une communauté nationale, ni l'émancipation du prolétariat n'étaient concevables et dont il se coupait en s'enfermant dans le « cercle restreint »[2033] des ouvriers organisés ; il ne pouvait parvenir à elles qu'en sortant de lui-même. Pourtant, l'absolue confiance mise dans l'organisation syndicale exprimait aussi une saine méfiance à l'égard de l'Etat. En dissuadant les ouvriers de se reposer sur un Etat de toute façon hostile, elle encourageait en eux la « création », la « participation active à l'organisation sociale »[2034]. Bien que de façon erronée, le syndicalisme exprimait le « besoin de politique »[2035], profondément humain, de la classe ouvrière. Il ne s'endormait pas dans une conception « "parasitaire" du progrès social », mais avait bien conscience que celui-ci n'adviendrait que par « un effort, […] une volonté, […] un esprit de sacrifice » et donnait à chaque ouvrier la conscience de l'imbrication de son « effort personnel » dans « l'effort collectif ». Cet état d'esprit fait de volontarisme et d'abnégation était « au point de vue

[2030] « Histoire et tendances du syndicalisme », 28 septembre-3 octobre 1942, p. 25-26, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 32.
[2031] « Tendances et problèmes du syndicalisme », *cit.*, p. 4.
[2032] « Le syndicalisme français. Son histoire. Ses tendances », 8-15 novembre 1942, p. 12, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 32.
[2033] « Le syndicalisme français – I. Histoire », *cit.*, p. 21.
[2034] « Tendances et problèmes du syndicalisme », *cit.*, p. 5.
[2035] *Ibid.*, p. 3.

psychologique, extrêmement sain » : il était précisément celui qu'Angelo Tasca souhaitait « voir s'instaurer en France, comme condition d'un réel redressement français »[2036].

De plus, la perception du syndicat comme « cellule d'une société nouvelle, d'une société de travail où un pays peut s'organiser à un niveau supérieur de vie et suivant une morale supérieure »[2037] n'était pas sans grandeur aux yeux d'Angelo Tasca. Les syndicalistes révolutionnaires avaient compris la nécessité de jeter un pont entre le présent et l'avenir, en proposant « une vision d'avenir, […] capable d'exalter et de tendre les volontés »[2038]. Georges Sorel avait conceptualisé ce pressentiment génial, non toutefois sans lui donner un tour « un peu trop intellectuel », peu du goût d'Angelo Tasca. Il s'agissait de former une image du futur faisant appel tant à l'intelligence qu'à l'émotion des travailleurs, ayant la force à la fois d'une « représentation » concrète et d'une « prévision »[2039] quasi certaine de l'avenir idéalisé, pour soutenir l'effort du présent : en incarnant l'idée pour laquelle on se battait, elle pourrait éveiller les émotions et frapper les imaginations. Cela demeurait l'un des plus valables enseignements du syndicalisme français pour Tasca. La révolution nationale devait aussi « trouver son mythe » : sa réalisation dépendrait de « la quantité d'avenir qu'elle [contiendrait] et [de] la mesure où la Nation française y [reconnaîtrait] son avenir ». L'atonie, le désordre, puis la colère latente et indisciplinée dans lesquels l'effondrement de la France avait jeté la population obligeaient à dégager un motif suffisamment puissant pour encourager l'ingrat effort de reconstruction. Ceci est essentiel pour aborder la conception de la révolution nationale d'Angelo Tasca et comprendre, à travers elle, la particularité de son positionnement politique, entre le régime de Vichy et la Résistance. Interrogé sur les possibles résistances patronales au cours nouveau tel qu'il l'entendait, il avoua que les circonstances défavorables imposées par l'occupation limitaient de beaucoup les possibilités de la révolution : il se trouvait contraint d'employer le futur et d'envisager l'hypothétique « jour où » la France recouvrerait sa pleine indépendance et un climat politique, économique, social plus propice à un profond changement des mœurs. Si, pour l'initier et le hâter, il fallait déjà commencer à élaborer la pensée d'un monde nouveau et, pratiquement, lutter contre les oppositions auxquelles ce travail se heurtait, on ne pourrait affronter réellement ces résistances que « quand il [s'agirait] vraiment de construire un type nouveau d'économie ». Ce moment n'était pas encore venu, la révolution nationale n'était pas pour le présent. Il semble

[2036] *Ibid.*, p. 6 et 9.
[2037] « Le syndicalisme français. I – Histoire », *cit.*, p. 20.
[2038] « Tendances et problèmes du syndicalisme », *cit.*, p. 12.
[2039] *Ibid.*, p. 14-15. Notons cependant que G. Sorel se défendait d'un intellectualisme qu'il abhorrait.

qu'Angelo Tasca l'ait conçue comme un processus de longue haleine et cela contribue à expliquer qu'il ait jugé nécessaire de travailler aussi bien à l'intérieur du régime présent, pour l'initier, qu'aux côtés de ceux qui, dans la Résistance, préparaient l'avenir : il paraissait y voir deux lignes d'un même processus de rénovation, dont l'aboutissement était sans doute encore lointain. Mais on pouvait travailler dès à présent à créer « un grand courant des esprits et des volontés »[2040], reléguant les réfractaires dans une minorité de plus en plus restreinte et inoffensive. La réflexion sur la révolution nationale était donc d'abord destinée à en former une image plus précise qui entraînerait des franges croissantes de la population dans un effort collectif pour la faire advenir. La révolution nationale elle-même devait devenir un « mythe ». En cela, l'acceptation initiale du régime de Vichy par Angelo Tasca obéissait à « une attitude "expérimentale" »[2041] qui l'explique en partie.

8.2.2. La révolution communautaire

Ce mythe ne se décréterait pas artificiellement et devrait jaillir de « la réalité française »[2042]. L'aspiration à une « communauté nationale »[2043] pourrait en former la trame. L'axe de cette conception de la révolution nationale apparut dans les réflexions d'Angelo Tasca de l'été 1940 : il espéra voir enfin réaliser la « soudure du national et du social » dont il tenait l'inaccomplissement pour la cause principale de la désagrégation de la France. Cette idée imprégna sa pensée pendant l'Occupation et revint comme un *leitmotiv* dans ses conférences. Le sentiment national français ne pourrait s'épanouir qu'une fois que le problème social ne minerait plus l'unité du pays ; réciproquement, les divisions de classe ne se résorberaient que dans le cadre national. La reconstruction passait par la « suppression de la condition prolétarienne » et des méfaits du capitalisme. Elle devrait transformer l'économie de façon à ce que les travailleurs pussent y trouver « la satisfaction de leurs besoins matériels ». Le régime ne pouvait en effet rester sourd à « la protestation du monde du travail contre les conditions de vie qui lui sont faites à l'intérieur de la société capitaliste »[2044].

[2040] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (1), 28 septembre-3 octobre 1942, p. 28-29, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 32. A. Tasca employait bien entendu le futur dans le texte original.
[2041] E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 63.
[2042] « Tendances et problèmes du syndicalisme », *cit.*, p. 12.
[2043] *Ibid.*, p. 14.
[2044] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 20-21.

Laissés sous une impression « d'isolement et d'abandon »[2045] par le reste du pays, les travailleurs finiraient par se séparer de la communauté nationale. Au contraire, s'ils se sentaient membres de celle-ci, s'ils contribuaient activement à la façonner, ils pourraient se défaire de l'« état d'esprit » mesquin et borné du « salarié » et s'affirmer véritablement comme « hommes »[2046]. Pour cela aussi, la révolution nationale serait une révolution « humaniste »[2047]. Il ne fallait donc pas, comme l'envisageaient certains, tenir la classe ouvrière à l'écart de la vie politique ; son « intégration » à la vie publique était la condition même de la formation d'une « vraie nation »[2048]. Comment faire tomber les barrières de classe et l'esprit d'affrontement civil si l'on excluait une partie de la population ? L'esprit « communautaire » supposait que tous pussent participer activement et harmonieusement, « suivant leurs possibilités, dans un cadre donné et ordonné, à la vie collective ». On ne vaincrait le « classisme » et ses conséquences qu'en en prenant le contrepied. C'était à la fois en arrachant les travailleurs à leur infériorité matérielle et en les rendant partie prenante de la communauté qu'on les détournerait du marxisme et du communisme qui prospéraient sur leur sort misérable. Cela apparut à Angelo Tasca d'autant plus pressant que les communistes semblèrent en passe, après que l'entrée en guerre de l'URSS les eut déliés des mots d'ordre anti-impérialistes, d'établir la jonction entre patriotisme et socialisme. De plus, il pressentit la rancœur que la négligence, voire l'hostilité du régime de Vichy à l'égard de la classe ouvrière avaient fomentée en elle : plus tard, la libération venue, « les pires représailles, les pires abandons [auraient] pour elle le goût âcre de la revanche, de la *justice*… »[2049]

Angelo Tasca voulait empêcher que les communistes n'accaparent l'héritage perdu de la Commune parisienne de 1871, au cours de laquelle le sentiment national avait rejoint le désir de justice sociale. Plus tard, le Front populaire avait aussi témoigné d'une « vague tentative d'intégration du prolétariat dans la Nation ». Il avait fait naître dans les masses populaires la conscience d'une « liaison entre leurs intérêts et ceux du pays »[2050] : bien qu'apparemment étouffée par les manœuvres communistes – le Front populaire n'avait été pour le PC que « la formule d'organisation […] la mieux adaptée aux besoins politiques de la

[2045] « Le communisme », *cit.*, p. 20.
[2046] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 21-24.
[2047] « Le syndicalisme français. II – Problèmes et tendances », 20-30 juillet 1942, p. 19, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 32
[2048] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 574 (mars ou avril 1944).
[2049] *Ibid.*, p. 524 (fin octobre 1943). Souligné dans le texte. Cf. aussi « Le communisme », *cit.*, p. 20-21 ; « L'organisation communiste en France », 6-8 décembre 1943 (réunion des délégués à la propagande au Mont-Dore), p. 16-17, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51 ; « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 23 ; « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 23.
[2050] « L'organisation communiste en France », *cit.*, p. 17.

Russie à ce moment »[2051] –, elle pouvait être ranimée et développée. Dans ce sens, pour Angelo Tasca, la révolution nationale devait se faire la continuatrice de la tentative avortée du Front populaire. Il ne s'en réclama pas pourtant aussi hautement que Charles Spinasse : il restait en effet aux yeux d'Angelo Tasca un échec cuisant. Aurait-il pu en advenir autrement d'« une équivoque née au sein d'une autre équivoque »[2052] ? L'indispensable présence des communistes, désormais considérés par Angelo Tasca comme étrangers à la nation et qu'il plutôt fallu exclure d'une alliance qui aurait dû être vouée à la réalisation de l'unité nationale, l'avait condamnée à l'impuissance. Tout en ayant compris la solution qu'exigeait le problème français, le Front populaire l'avait abordée de façon maladroite. Angelo Tasca expliquait son échec par la fidélité de la SFIO à un « double apport hérité du marxisme »[2053] : l'identification arbitraire de l'intérêt du prolétariat avec celui du pays et la manie légalitaire léguée par le réformisme allemand. De même, la fusion de la CGT et de la CGTU demeurait à ses yeux une « catastrophe ». Elle lui paraissait en effet avoir stoppé le mouvement vers « une insertion plus complète de la classe ouvrière dans le cadre national »[2054], à l'œuvre dans la CGT depuis 1918 : le syndicat s'était alors trouvé déchiré entre la volonté de « participation à la vie nationale et la mystique communiste »[2055].

Angelo Tasca mit certains espoirs dans la Charte du travail, confiée à l'origine au ministre de la Production industrielle et du Travail, René Belin, issu d'une frange du syndicalisme qu'il avait regardée avec sympathie en raison de sa résistance à l'influence communiste dans la CGT et sans doute aussi de son penchant pour la conciliation plutôt que l'affrontement avec le patronat. La Charte lui parut manifester la volonté du nouveau régime d'affronter la question sociale suivant les principes communautaires, témoigner de l'effort concret « de poser les fondements d'une société, d'un système social dans lequel les ouvriers [ne seraient] plus de simples ouvriers et [retrouveraient] le chemin de la communauté »[2056], et traduire juridiquement certaines de ses idées. Il y eut peu des mesures du nouveau régime qu'Angelo Tasca approuva aussi ouvertement. Le corporatisme lui inspirait quelque méfiance. Le modèle italien n'était guère de son goût, puisqu'il sanctionnait la suprématie patronale. Il se défiait de plus du désir de bannir toute vie politique des organisations professionnelles et ne croyait pas à un légendaire âge d'or des corporations – bien loin d'avoir créé une idyllique

[2051] *Ibid.*, p. 7.
[2052] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 27.
[2053] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 20.
[2054] « Conférence de M. Tasca », *cit.*, p. 27-28.
[2055] « Histoire du syndicalisme français », [7 juillet 1943], p. 33-34, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 56.
[2056] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 23.

concorde, tôt rompue en réalité, entre maîtres et ouvriers, elles avaient plutôt été « le creuset de la lutte de classe »[2057] et de la différenciation sociale. Mais l'idée d'une collaboration pacifiée et d'une solidarité entre les classes correspondait à l'état d'esprit qu'il souhaitait pour la communauté nationale. Son intérêt pour la Charte du travail présente des similitudes avec celui de certains syndicalistes qui virent en elle « le moyen de tisser un lien organique entre le pouvoir et les masses », même s'il ne se laissa pas aller, comme eux, à rêver d'un « Etat syndical »[2058] puisque le syndicat ne forma ni le point de départ, ni le cadre de sa réflexion. Il approuva le principe du syndicat unique prévu par la Charte, comme un gage de l'efficacité du syndicalisme dans les négociations collectives et de l'accomplissement de la tâche qui lui reviendrait dans le nouvel ordre communautaire[2059]. Nous évoquerons plus loin son approche des attributions syndicales. Il ne dit rien en revanche d'autres mesures importantes de la Charte, telles que l'obligation d'adhésion à un syndicat – d'autant plus contraignante que le syndicat était unique – ou l'interdiction de la grève. Peut-être les désapprouvait-il, sans pouvoir le proclamer dans le cadre d'une école patronnée par le Secrétariat général à l'Information ? Mais rien ne permet de l'affirmer en toute certitude.

Ces idées expliquent l'inquiétude d'Angelo Tasca devant l'influence de l'Action française sur le nouveau régime. Elle ne fut pas en réalité si exclusive qu'on le prétendit[2060] et, comme beaucoup de ses contemporains, Angelo Tasca la surestima. Il craignit qu'elle ne compromît la révolution sociale et ne réveillât les divisions d'avant-guerre. Il ne s'en ouvrit pas dans ses conférences – l'un des directeurs de l'école du Mayet-de-Montagne, François Gravier, provenait de la mouvance maurrassienne –, mais lui accorda une grande attention dans ses cahiers. Selon lui, en s'emparant des postes de direction du nouveau régime – il pensait sans doute à l'entourage de Pétain et à certains ministres, Raphaël Alibert notamment –, les partisans de l'Action française entendaient le façonner suivant leurs vues réactionnaires et préparer le retour du roi. Leurs manœuvres avaient en effet, pensait-il, pour seul objectif la restauration monarchique, au point que, malgré leur profession de « nationalisme intégral », ils en oubliaient les intérêts de la nation : l'exigence d'unité nationale, primordiale pour Angelo Tasca, était subordonnée par l'Action française à cette autre priorité. Maurras avait

[2057] « Le syndicalisme français. I – Histoire », *cit.*, p. 6. Cf. aussi « Histoire et tendances du syndicalisme », *cit.*, p. 9-10 ; « Histoire du syndicalisme français », *cit.*, p. 5.
[2058] J.-P. LE CROM, « Le syndicalisme ouvrier et la Charte du travail », in J.-P. AZEMA, F. BEDARIDA (dir.), *Le Régime de Vichy et les Français*, Paris, Fayard, 1992, p. 441. Sur la Charte du travail, cf. J.-P. LE CROM, *Syndicats nous voilà ! Vichy et le corporatisme*, Paris, Les Editions de l'Atelier / Editions ouvrières, 1995, p. 121-166.
[2059] « Le syndicalisme français. II – Problèmes et tendances », *cit.*, p. 14.
[2060] J.-P. AZEMA, *De Munich à la Libération*, *op. cit.*, p. 79 ; M. COINTET-LABROUSSE, *Vichy et le fascisme*, *op. cit.*, p. 133-138.

enfermé son raisonnement dans un cercle, dont la monarchie était à la fois le point de départ et le terme. Il se bornait à quelques notions répétées avec entêtement depuis des années : sa pensée mêlait ainsi curieusement intelligence et étroitesse d'esprit, et finissait par se révéler plutôt pauvre et désordonnée. Aucune philosophie, aucun principe supérieur ne semblaient l'animer et l'unifier. Tout y était assujetti au réalisme politique. Elle présentait ainsi l'étrange particularité de se poser « à elle-même des bornes [qui] lui [enlevaient] tout pouvoir d'invention et de création »[2061]. L'Action française pouvait retirer une certaine force de cette concentration de la pensée sur quelques idées tournant en rond. Mais, dans l'incertitude de la guerre, cela la privait de la souplesse d'esprit permettant d'affronter l'imprévu. Elle ne pouvait y réagir qu'en se cramponnant au seul point fixe dont elle disposât : la monarchie. Angelo Tasca vit – à tort – la patte de l'Action française dans la mise à l'écart de Pierre Laval le 13 décembre 1940. Les conjurés, « partisans fanatiques [de l'Action française], prêts à faire courir au pays les pires risques pour imposer leurs projets »[2062], ne désapprouvaient pas seulement selon lui la conception de la collaboration de l'ancien vice-président du Conseil : ils avaient surtout vu en lui un adversaire de la restauration. Ils souhaitaient qu'à la tête de l'Etat, le pouvoir se concentrât tout entier dans la personne du maréchal Pétain, censée préfigurer celle du roi que les esprits n'étaient pas encore prêts à accepter. Ils n'envisageaient qu'une restauration « par en haut » préparées par certains des leurs dans cette sorte de « laboratoire » qu'était la zone sud, refusaient tout intermédiaire entre le chef de l'Etat et la population qu'ils voulaient docile et passive et se montraient hostiles à toute participation de celle-ci à la transformation en cours : la révolution ne devait en aucun cas, pour eux, devenir « populaire »[2063]. Ces idées – celles qu'en tout cas il attribuait à l'Action française – ne pouvaient qu'heurter Angelo Tasca : son idéal était bien éloigné de la « dictature militaire et cléricale »[2064] rêvée par les partisans de Maurras.

Comme nous l'avons dit, pour Angelo Tasca, la révolution nationale exigeait à la fois une impulsion de l'Etat et un élan de la population. « Toutes les révolutions viennent d'en haut »[2065], nota-t-il dans l'un de ses cahiers. L'initiative ne pouvait être prise que par l'Etat ou une élite. Mais elle ne s'imposerait qu'en obtenant l'adhésion active de la population, et en particulier de la classe ouvrière. La solution de la question sociale, qui en était l'objet premier, exigeait autant l'apport du prolétariat que celui de la communauté et de l'Etat. Le « problème

[2061] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 399.
[2062] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 236.
[2063] *Ibid.*, p. 175-176.
[2064] *Ibid.*, p. 237.
[2065] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 368. Cf. aussi XXX [A. TASCA], « Les minorités aux Indes », *art. cit.*.

ouvrier » n'était pas seulement celui des ouvriers ; il était aussi celui de « toute la société et [ne pouvait] être résolu que par elle, prise dans son ensemble ». Mais il était tout aussi indéniable qu'elle ne le pourrait que dans « la mesure où les ouvriers y [prêteraient] leur apport »[2066]. C'était dans ce sens qu'il qualifiait très librement de « proudhonien », qu'Angelo Tasca comprenait maintenant la formule du *Manifeste* qui l'accompagnait depuis des années : « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Classe ouvrière et communauté nationale étaient indissociables : la disparition de l'une et la formation de l'autre procédaient d'un même mouvement.

> « C'est la communauté nationale qui doit contribuer, en se créant, à libérer la classe ouvrière et c'est la création de la communauté nationale qui est la condition de la libération de la classe ouvrière. La classe ouvrière toute seule ne pourrait pas plus se libérer que la communauté nationale ne pourrait se former sans intégrer la classe ouvrière. »[2067]

La structuration en classes de la société ne pourrait être dépassée que par la création d'une communauté nationale : la révolution nationale devait être une « révolution communautaire ». L'idée de « révolution communautaire » avait été lancée par *Esprit* dans les années 1930[2068], puis s'était répandue dans des groupes cherchant une voie entre libéralisme et marxisme. Elle circulait parmi les non conformistes ralliés au régime de Vichy, tout comme dans certains mouvements de la Résistance. Emmanuel Mounier n'y renonça pas non plus et elle fut reprise par l'Ecole des cadres d'Uriage, dont l'équipe, longtemps fidèle à la personne de Pétain, participa à la Résistance après la fermeture de l'école en décembre 1942[2069]. Cette idée cardinale de la réflexion d'Angelo Tasca pendant l'Occupation s'opposait très clairement, dans son esprit, au « classisme » marxiste : elle se définissait même par cette opposition. Elle se fondait sur la conviction qu'en chaque citoyen, la préoccupation du sort de la nation devait l'emporter sur l'appartenance de classe, le besoin d'unité sur les divisions de fait. Mais, s'il devait se dégager de son appartenance sociale, l'homme ne se trouverait pas pour autant réduit à l'état d'individu isolé. Angelo Tasca entendait aussi dépasser

[2066] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 23.
[2067] « Le syndicalisme français. II – Problèmes et tendances », *cit.*, p. 18.
[2068] Le numéro d'*Esprit* de janvier 1935 était consacré à la « révolution communautaire ».
[2069] Cf. respectivement A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 150-185 ; H. MICHEL, *Les courants de pensée de la Résistance*, Paris, Presses universitaires de France, 1962, p. 387-389 et B. COMTE, *Une utopie combattante, l'Ecole des cadres d'Uriage, 1940-1942*, Paris, Fayard, 1991, p. 184-198, ainsi que J.-L. LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30*, *op. cit.*, p. 447. Sur l'idée de communauté, cf. A. COHEN, « "Vers une révolution communautaire". Rencontres de la troisième voie au temps de l'ordre nouveau », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°51-2, 2004, p. 141-161 (particulièrement sur les Journées du Mont-Dore des 10-14 avril 1943 qui réunirent divers mouvements nés sous le régime de Vichy pour réfléchir à la doctrine de la révolution nationale) ; D. LINDENBERG, *Les années souterraines (1937-1947)*, Paris, La Découverte, 1990, p. 203-246.

l'individualisme. L'homme, rappelait-il, était « pétri de société »[2070]. Leurs sorts étaient indissolublement liés : la communauté ne pourrait se former qu'à la condition d'être intimement voulue et sentie par chacun de ses membres ; réciproquement, peut-être plus qu'à aucune autre époque, l'individu ne pouvait espérer trouver son salut qu'« en participant de toutes ses forces à l'effort communautaire ». C'était dans la communauté que l'homme s'accomplirait, dans l'effort collectif qu'il se formerait. Ceci incitait Angelo Tasca à « d'abord mettre l'accent sur la communauté »[2071], plutôt que sur l'individu. Ces idées se rapprochaient du personnalisme qui tenta de rétablir l'unité de l'homme et de la collectivité, dissoute tant par l'individualisme que par le totalitarisme. Tasca sembla alors faire siens les principes de ce courant de pensée, dont il affirma avoir « suivi d'assez près les moindres manifestations »[2072] ; mais il n'employait pas spontanément son vocabulaire et en restait aux termes « individu » et « homme ». La « personne » était conçue comme « un individu qui se forme en fonction sociale »[2073] : il était donc impensable qu'elle pût naître en dehors de la communauté. Considérés uniquement en eux-mêmes, les hommes restaient les « individus abstraits »[2074] surgis du cerveau des penseurs du XVIII^{e} siècle. Une communauté ne pourrait se constituer qu'entre des personnes engagées parmi leurs semblables et ayant dépassé la mentalité individualiste. Les deux mouvements, la « révolution personnelle » et la « révolution communautaire » se nourrissaient l'un l'autre. Un « échange permanent »[2075] devait unir la communauté à ses membres.

Ces idées présentent d'indéniables similitudes avec celles d'Emmanuel Mounier. Ce dernier semble s'être trouvé dans le second semestre de 1940 dans un état d'esprit très proche de celui d'Angelo Tasca : expliquant dans ses carnets personnels l'impossibilité d'« éluder » le cours pris par l'histoire et la nécessité de « peser de toute sa force dans le sens des déterminations heureuses »[2076] afin que celles-ci pussent prévaloir sur celles qui ne l'étaient pas, il opta lui aussi pour une politique de présence. Angelo Tasca affirma avoir eu pendant l'Occupation des contacts avec Mounier et l'Ecole d'Uriage. Nous n'en avons pas trouvé trace dans les documents que nous avons consultés, mais il est possible que son travail sur la jeunesse lui en eût fourni l'occasion. Il côtoya de plus des non conformistes – rarement issus,

[2070] « Le rôle de l'Etat » (1), 5-9 avril 1943, p. 6-7, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 56.
[2071] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 26.
[2072] *Ibid.*, p. 28. Cf. aussi A. TASCA, *In Francia nella bufera, op. cit.*, p. 203.
[2073] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 28.
[2074] « Le rôle de l'Etat » (1), *cit.*, p. 7 ; « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 30.
[2075] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 30. Un lien intime unissait personne et communauté, non seulement dans la réflexion d'E. Mounier, mais plus généralement chez tous les partisans d'une « révolution communautaire » (A. COHEN, « "Vers une révolution communautaire" », *art. cit.*, p. 150).
[2076] Cité in B. COMTE, *Une utopie combattante*, *op. cit.*, p. 181.

cependant, d'*Esprit* – ralliés au régime de Vichy, dont il partageait l'idéal communautaire. Nous y reviendrons. A la différence de la plupart d'entre eux, hostiles aux implications démocrates-chrétiennes du personnalisme de Mounier, Angelo Tasca accorda, nous semble-t-il, une attention plus grande à la participation de la population à la transformation souhaitée et n'hésita pas, comme nous venons de le voir, à se réclamer du personnalisme. Cela le rapprochait du directeur d'*Esprit*. Notons toutefois que l'approche spiritualiste de ce dernier le portait à mettre l'accent sur la personne et sur le travail intérieur de chacun. Angelo Tasca abordait en revanche le problème sous l'angle de l'organisation sociale : ainsi insistait-il sur la soudure du national et du social, donc sur la transformation de la société, et plaçait-il davantage l'accent sur la communauté, c'est-à-dire sur la dimension collective de la notion de personne. Ces deux perspectives ne s'excluaient pas, comme l'indiquait Angelo Tasca lui-même ; elles représentaient néanmoins une approche sensiblement différente d'un même problème. Cette façon de l'aborder ressort particulièrement de la réflexion de Tasca sur l'Etat.

8.2.3. L'Etat fort

« L'expression suprême de cette communauté nationale est l'Etat »[2077], affirma Angelo Tasca en ouverture de l'un de ses cours. Il paracheva à Vichy sa réflexion sur l'Etat, étroitement liée à celle qu'il mena sur la communauté ; il lui consacra plusieurs de ses conférences du Mayet-de-Montagne. La formation d'une communauté nationale supposait en effet la création d'un « type d'Etat nouveau »[2078]. Le lien intime entre l'Etat et la nation transparaissait du reste dans l'histoire. L'un des *Principes de la communauté* énonçait que l'Etat avait « pour fins la sécurité, le bonheur et la prospérité de la Nation » : par cette formule, la doctrine de la révolution nationale avait, judicieusement selon Tasca, « établi un rapport direct, immédiat entre l'Etat et la Nation »[2079]. Elle subordonnait l'action de l'Etat à l'intérêt supérieur de la communauté : n'en était-il pas en effet seulement l'« expression » ? Ainsi, croyait Angelo Tasca, elle prévenait toute dérive étatiste, puisque l'Etat n'était que le moyen d'une fin plus élevée, et en cela, elle se différenciait de la conception totalitaire. Il n'envisageait pas que la confusion entre Etat et nation, pourtant presque inhérente à son

[2077] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), 8-14 novembre 1942, p. 1, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 32.
[2078] « Histoire et tendances du syndicalisme », *cit.*, p. 38-39.
[2079] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 24.

approche, pouvait tout autant conduire à la suprématie de l'Etat se substituant, par un simple mouvement d'identification, à la communauté nationale. Il nous semble qu'apparaît ici, d'emblée, l'ambiguïté de sa conception étatique. Ailleurs, il insista sur le fait que, presque toujours et partout, l'Etat avait précédé la nation, avant d'être à son tour conditionné par elle ; leur développement ne suivait pas non plus le même rythme, l'Etat se formant plus rapidement que la nation. Mais n'était-ce pas là contredire, voire inverser, le rapport entre Etat et communauté nationale établi par ailleurs ? L'Etat ne pouvait en effet être originellement « l'expression » d'une communauté nationale si celle-ci n'existait pas et s'il devait la façonner lui-même ; il ne le devenait qu'ensuite, une fois que la nation dégrossie pouvait à son tour le modeler. En laissant la primauté à l'Etat, Angelo Tasca voulait souligner la priorité de l'acte politique, démontrer que « l'unité française [était] avant tout une création de l'Etat français », que « le politique […], dans une large mesure, [créait] le national ». Il était essentiel de générer d'abord « un cadre politique qui [exprimât] sur le plan politique la collectivité nationale »[2080], à partir duquel celle-ci pourrait se développer. On voit l'utilité que ce raisonnement pouvait avoir aux yeux d'Angelo Tasca dans la situation politique d'alors : il avait accepté le nouveau régime parce qu'il l'avait cru capable de rétablir par son action politique l'unité nationale détruite et il était essentiel pour lui que ce rétablissement pût procéder d'un acte volontariste. Il justifiait de cette façon l'importance décisive de l'Etat.

Quelle forme étatique traduirait les principes communautaires ? C'est encore de la critique du marxisme d'Angelo Tasca qu'il nous faut partir. La doctrine marxiste péchait tout particulièrement à ses yeux par son approche de l'Etat. Elle avait traité selon lui avec une incroyable légèreté une question qu'au contraire il jugea au fil des ans de plus en plus décisive. L'« insuffisance »[2081] du marxisme en ce domaine minait l'ensemble du système. Il n'était pas étonnant que Marx ne s'y fût intéressé que de manière très marginale, au point qu'on ne trouvait dans son œuvre que « quelques phrases éparses »[2082] sur ce sujet. En ne considérant l'Etat que comme l'expression de la domination de classe, il s'en était voilé des particularités essentielles et n'avait pu en prendre toute la mesure ni en percevoir les possibilités. Pour Marx, l'Etat devait disparaître avec les classes ; compte tenu de son postulat de départ, il ne pouvait entrevoir d'autre issue. Ces prémisses l'avaient amené à demander à l'Etat « à la fois trop et trop peu »[2083]. Il finissait paradoxalement par lui « confier un rôle […]

[2080] « Le rôle de l'Etat » (1), *cit.*, p. 3-4.
[2081] « Le marxisme et la révolution nationale », *cit.*, p. 21.
[2082] « Critique du marxisme », *cit.*, p. 17.
[2083] « La doctrine marxiste », *cit.*, p. 19.

absolument totalitaire » pendant la période de dictature du prolétariat : cela faisait du marxisme « la première des doctrines totalitaires de l'époque moderne […], la doctrine totalitaire type, jamais dépassée »[2084]. Dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Engels avait envisagé la possibilité que l'Etat pût se poser en arbitre autonome entre les deux classes en présence lorsque celles-ci se faisaient équilibre et qu'aucune ne parvenait à assujettir sa rivale. Cette idée, avancée timidement, puis souvent oubliée, suffisait selon Angelo Tasca à démontrer l'inconsistance de la théorie marxiste de l'Etat. Engels n'admettait-il pas ainsi que l'Etat n'était pas toujours ou pas uniquement l'expression de la domination d'une classe et qu'il pouvait forcer, en toute indépendance, le cours de l'économie ? Dans l'esprit d'Engels, il ne pouvait exercer cette fonction médiatrice qu'exceptionnellement, quand un affrontement sans issue paralysait la société. Mais, rectifiait Angelo Tasca, rien n'indiquait qu'il ne pût se charger de façon permanente de résoudre les conflits sociaux. Dès lors, la vision marxiste de la révolution comme « catastrophe », liée au présupposé d'une lutte à mort entre les classes, s'évanouissait. Par la brèche ouverte par Engels dans la théorie marxiste, s'engouffrait la conception de l'Etat arbitre de la révolution nationale. Angelo Tasca tenait du reste pour impossible l'élimination de l'Etat. Tout comme celui du dépérissement de l'Etat du marxisme, l'idéal anarchiste de petites républiques locales fédérées, supprimant toute forme d'Etat, paraissait « absurde, irréalisable et mentalement impensable »[2085] dans un monde industrialisé, dont l'organisation sur une vaste échelle obligeait à la centralisation et dont les protagonistes étaient les masses.

L'évolution économique avait du reste conduit à un accroissement considérable de l'intervention de l'Etat. Il s'était immiscé dans tous les secteurs de l'économie, au point d'en devenir parfois l'acteur prédominant : ainsi avait-il la haute main sur des branches de l'industrie, réglementait-il certains marchés agricoles et agissait-il de plus en plus directement dans le domaine financier. Cette ingérence grandissante n'avait pas seulement fait surgir une « nouvelle classe moyenne » formée d'une « armée » de techniciens, d'employés et de fonctionnaires. On lui devait aussi selon Angelo Tasca les mœurs et l'état d'esprit à l'origine de la défaite de la France, « une certaine mentalité, dans laquelle le sentiment de la sécurité [l'emportait] sur le goût du risque »[2086]. Sur ce point, il n'hésita pas à faire siennes les conclusions pour le moins libérales des économistes Charles Rist et Gaëtan Pirou. Mais, comme eux, il considérait l'action de l'Etat dans l'économie comme un « phénomène

[2084] « Marxisme et Russie », *cit.*, p. 11.
[2085] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), *cit.*, p. 4.
[2086] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 12-13.

"irréversible" ». Il la jugeait même nécessaire. Les idées qu'il avait développées dans les années 1930 l'y portaient. Le développement technique et économique menaçait l'équilibre du monde ; seule une intervention extérieure à l'économie pourrait faire prévaloir d'autres exigences que celle du profit et permettre de le maîtriser. En offrant la possibilité de dompter les forces économiques, l'intervention de l'Etat représentait un « progrès indiscutable » par rapport au système capitaliste, et même un « facteur révolutionnaire et sainement révolutionnaire dans l'évolution de l'histoire de tous les pays ». Il était consolant que « l'économie [perdît] sa primauté »[2087]. De même, l'Etat seul pouvait trouver le juste équilibre entre industrie et agriculture. De façon pour le moins discutable, Angelo Tasca interpréta le « retour à la terre » suivant cette idée. Il n'y voyait ainsi pas le moins du monde une « renonciation aux destinées industrielles de la France », ni une volonté de la cantonner dans la tradition. L'Etat français tentait plutôt, croyait-il, d'établir une « liaison dynamique » entre les secteurs primaire et secondaire, en modernisant et développant l'agriculture. Le principe d'un rôle actif de l'Etat dans la vie économique et sociale était inhérent à la révolution nationale : la régénération de la France impliquait « la nécessité d'une intervention intelligente de la collectivité nationale représentée par son organe qui est l'Etat »[2088]. Du reste, les transformations des années antérieures avaient rendue presque impossible une économie purement libérale ; seule une économie dirigée semblait désormais viable.

L'expérience de René Belin à la tête du ministère de la production industrielle et du travail fit cependant voir à Angelo Tasca les travers de la planification. « Le pas qui sépare le "planisme" du bureaucratisme est très court, et Belin l'a franchi tout naturellement », observa-t-il dès la fin 1940. Son ministère s'était transformé en un organisme tentaculaire incapable d'organiser efficacement l'économie. Sans même bien s'en rendre compte, il avait donné un pouvoir exorbitant au patronat qui contrôlait l'infinité de comités créés pour gérer les différentes branches industrielles : telle avait été, constatait Angelo Tasca, sa seule réponse aux problèmes considérables qui s'étaient présentés à lui. La rigidité de son schéma planiste n'était guère adaptée à une situation d'exception, à une « économie de disette » comme l'était alors celle de la France, où on ne pouvait appliquer strictement et « exclusivement les méthodes de l'économie dirigée et centralisée ». René Belin s'était concentré sur la répartition de la richesse et avait « négligé les problèmes de la production, de la recherche de nouvelles possibilités de production », pourtant cruciaux dans un pays défait. Il avait abordé les

[2087] *Ibid.*, p. 15-16. Cet aspect est souligné in M. BRELAZ, *H. de Man*, *op. cit.*, p. 660-661.
[2088] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 18-19.

difficultés sous leur angle technique, en éludant leur dimension « politique et psychologique », comme si « une sorte de complexe d'infériorité et d'auto-défense » lui avait fait chercher le refuge rassurant de l'économie et fuir le terrain incertain de la politique. En centralisant excessivement la vie économique, en se laissant déborder par « un déluge de paperasses », il s'était coupé de la réalité et aliéné la possibilité de laisser libre cours au « déploiement d'énergies périphériques »[2089], vital pour une économie dramatiquement affaiblie. Le planisme de la CGT des années 1930 s'était pourtant préoccupé « d'éviter une invasion excessive de l'Etat ». Henri de Man lui-même s'était inquiété de ce que le contrôle de l'économie par l'Etat pût accoucher d'un Etat-Providence, à bien des égards monstrueux aux yeux d'Angelo Tasca. La conception première du planisme, fondée sur l'idée d'une économie mixte, où persistait un secteur indépendant de l'Etat et un certain jeu était laissé à l'initiative privée, devait le protéger contre toute tentation bureaucratique. L'Etat n'y devait pas être le « gérant, mais le grand contrôleur de l'économie »[2090] et n'était pas chargé de faire fonctionner l'économie dans ses moindres détails, mais plutôt de superviser et d'unifier les actions des acteurs économiques. Angelo Tasca reprenait ici plusieurs de ses idées antérieures sur le planisme.

Il s'agissait pour lui de trouver une voie entre les conceptions également fausses du libéralisme et du totalitarisme. Le premier ne reconnaissait que les droits individuels ; le second faisait au contraire de l'Etat le « sujet absolu »[2091] et la fin suprême. Tous deux commettaient l'erreur de scinder l'individu de la collectivité, d'ignorer la « personne », et aucun ne pouvait créer une véritable communauté. Or, pour l'ancien socialiste, les exigences individuelles pouvaient tout à fait se concilier avec celles de l'Etat. La conception faisant de l'Etat le gardien de l'intérêt général et l'arbitre des intérêts particuliers répondait donc davantage à ses vœux. Il se méfiait pourtant à présent de la notion « équivoque » d'intérêt général et lui préférait le « bien commun » des catholiques. La rectification n'était pas purement formelle. L'expression de « bien commun » avait à ses yeux le mérite de présupposer une « échelle de valeurs » sur laquelle mesurer les actions de l'Etat, en revanche absente de celle d'intérêt général, qui pouvait aussi bien recouvrir une chose « mauvaise ». La pensée politique d'Angelo Tasca prit ainsi une intonation éthique plus prononcée ; on retrouve le « critère supérieur », que l'Etat devait incarner, évoqué à la veille de la guerre. Garant du « bien commun », l'Etat mesurait celui-ci « sur des valeurs dont il [était] le dépositaire » et

[2089] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 170-171.
[2090] « Le syndicalisme français. II – Problèmes et tendances », *cit.*, p. 9-10.
[2091] « Le rôle de l'Etat » (2), 19-29 avril 1943, p. 4, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 56.

qui devaient vivre en chaque membre de la société. Sa tâche n'était donc pas – comme pouvait le laisser croire l'expression « Etat arbitre » – de rechercher un « équilibre entre les égoïsmes » : il lui revenait de faire prévaloir dans les esprits « l'altruisme », de « développer [le] sentiment de la communauté »[2092] qui enraierait, par lui-même, sans qu'il soit besoin d'arbitrer, le jeu des égoïsmes.

Cette idée fondait la conception de l'Etat fort qu'Angelo Tasca caractérisa ainsi :

> « c'est un Etat organisé efficacement en vue de l'intérêt général ou du bien commun, en vue du triomphe des valeurs humaines dont lui, les individus et les groupements tirent leur légitimation ; c'est-à-dire que nous ne reconnaissons pas une valeur absolue et autonome à la force en soi. »[2093]

En cela, l'Etat fort se distinguait de l'Etat totalitaire. Il restait en effet, théoriquement, « subordonné » « en dernière instance » aux principes supérieurs qu'il était chargé d'imposer ; il n'était pas en lui-même la « valeur suprême », comme dans le totalitarisme. La « force » et l'autorité n'étaient pas le « critère absolu et décisif » asseyant la suprématie de l'Etat. Elles n'étaient que la condition de l'accomplissement de ses tâches et relevaient de la « nécessité »[2094] ; elles tenaient d'abord à la légitimité des principes dont il était le dépositaire. Ailleurs, Angelo Tasca définit l'Etat fort comme « un Etat capable de définir une juste politique par rapport à la nation dont il [était] l'expression et d'amener cette nation à la réaliser »[2095], indiquant les deux éléments qui le caractérisaient : sa doctrine et sa structure.

L'Etat fort devait pouvoir s'appuyer sur une « doctrine » profondément sentie par la population, trouver « son fondement dans la conscience individuelle, collective et communautaire »[2096]. Il deviendrait même d'autant moins nécessaire qu'il aurait été intériorisé par les membres de la communauté, ajoutait Angelo Tasca en se référant à une phrase du républicain libéral Jules Simon : « l'Etat doit travailler à se rendre inutile et à préparer sa démission ». Il n'aurait plus, en effet, à « être présent par ses propres agents puisqu'il [serait] présent dans la conscience même des individus et des collectivités »[2097]. C'était par son effacement qu'il se renforcerait : l'affaiblissement de son intervention ne serait que le signe d'une autorité accrue. Si cette idée se voulait très différente de l'idéal marxiste du

[2092] « Le rôle de l'Etat » (1), *cit.*, p. 10-11.
[2093] *Ibid.*, p. 12.
[2094] *Ibid.*, p. 12-13.
[2095] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 523.
[2096] « Le rôle de l'Etat » (2), *cit.*, p. 16.
[2097] « Le rôle de l'Etat » (1), *cit.*, p. 24.

dépérissement de l'Etat, il nous semble qu'elle continuait en quelque sorte l'interprétation démocratique qu'Angelo Tasca avait longtemps proposée de la dictature du prolétariat.

Durant l'été 1940, Angelo Tasca crut que le maréchal Pétain instaurerait cet Etat fort dont il avait ébauché l'idée en janvier de la même année et cela joua un grand rôle dans son adhésion initiale au régime de Vichy. Pétain n'avait-il pas annoncé vouloir rompre avec « l'Etat énorme et débile » qu'il rendait responsable de la débâcle ? Pour Angelo Tasca non plus, l'Etat fort ne devait pas être un Etat hypertrophié. Il ne se cachait pas l'ambiguïté d'une expression telle que celle qu'il avait choisie, que nous avons signalée : l'Etat ne risquait-il pas de s'enivrer de sa force et d'absorber « toute la vie de la nation en lui »[2098] ? Il ne faisait pas seulement allusion à l'Etat totalitaire, mais aussi à l'Etat-providence. L'antiétatisme du syndicalisme révolutionnaire et du socialisme français offrait un remède à « la conception qu'on pourrait appeler "parasitaire" du progrès social »[2099]. Mais Angelo Tasca reconnaissait ses limites. Il repoussait maintenant la conception saint-simonienne confiant à l'Etat « l'administration des choses » plutôt que celle « des personnes ». Cette tentative d'évacuer la politique pour faire de l'Etat un organisme purement technique était « une absurdité totale »[2100] : l'administration des choses avait toujours trait aux hommes, on ne pouvait gérer « les choses » indépendamment de considérations « humaines »[2101], c'est-à-dire politiques. Les premiers socialistes s'étaient contentés de détourner leur regard de l'Etat avec une horreur presque superstitieuse ; pour Angelo Tasca, cette position, qui voulait ignorer l'Etat, était illusoire et infantile.

Il fallait plutôt le doter d'une « structure » qui prévînt les dangers d'une centralisation et d'un accroissement monstrueux. Il ne devait pas se charger de la « gestion » de l'économie, se faire « lui-même agriculteur, industriel »[2102], mais en rester à la fonction plus élevée et plus distanciée « de direction et d'orientation générale »[2103]. Sa structure devait garder assez de légèreté pour lui laisser une entière « liberté de mouvement »[2104], lui assurer « l'élasticité, le dynamisme suffisant pour […] se maîtriser lui-même, et à plus forte raison […] maîtriser

[2098] « Le rôle de l'Etat » (2), *cit.*, p. 8.
[2099] « Tendances et problèmes du syndicalisme », *cit.*, p. 6. Sur les tendances anti-étatistes, voire « libertaires », du socialisme utopique, cf. F. LIVORSI, *Stato e libertà. Questioni di storia del pensiero politico*, Turin, Tirrenia, 1992, p. 245.
[2100] « Le rôle de l'Etat » (1), *cit.*, p. 13 ; « Le rôle de l'Etat » (2), *cit.*, p. 8.
[2101] « Tendances et problèmes du syndicalisme », *cit.*, p. 6-7.
[2102] « Le rôle de l'Etat » (1), *cit.*, p. 16.
[2103] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), *cit.*, p. 2.
[2104] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 21 ; « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), *cit.*, p. 2.

toutes les forces qui [pouvaient] se déchaîner dans le cadre du pays »[2105]. Ceci n'était possible que dans un pays de taille relativement réduite : l'immensité conduisait facilement à la centralisation. Cela supposait surtout un Etat « simplifié »[2106], ramené à ses fonctions fondamentales, et organisé de préférence suivant le principe fédéral. Laisser ainsi « à l'initiative individuelle un certain jeu » relevait presque de l'« hygiène économique et sociale, pour éviter l'ankylose et l'encrassement de la machine ». Il s'agissait d'inventer une organisation étatique où coexisteraient harmonieusement les « ressorts "capitalistes", dans le sens d'"individuels" » et les « ressorts d'ordre collectif »[2107], c'est-à-dire communautaire. Elle devrait être articulée de sorte qu'elle permît d'arriver « de l'individu à l'Etat par une série d'insertions croissantes de l'individu dans la vie collective »[2108].

Angelo Tasca proposait d'introduire un « échelon intermédiaire » entre l'Etat et les individus, de façon à médiatiser le rapport direct, « écrasant pour l'individu »[2109], établi entre eux par la Révolution française. Il instaurerait un circuit permanent entre le pouvoir et les citoyens et assurerait la participation active de la population à la vie publique. Il s'agissait de trouver une articulation satisfaisante entre « autorité » et « liberté ». La seconde ne s'affirmerait pas nécessairement contre l'Etat ; elle trouvait sa place dans l'Etat fort – à condition de s'exprimer que dans « le cadre unitaire dont l'Etat [assumait] la direction », ce qui limitait beaucoup son jeu –, dont elle était une composante non négligeable : il ne pouvait en effet se « passer d'un certain nombre de libertés, grâce auxquelles la vie de la nation [s'articulait], les ressorts se [tendaient] et l'Etat [était] déchargé de toute une série de fonctions »[2110]. Ces organismes intermédiaires ne seraient pas créés de toutes pièces : ils obéiraient à des exigences et à des « ressorts propres », mais pas pour autant égoïstes, puisqu'ils devraient relayer les directives de l'Etat. Les « communautés naturelles » – l'adjectif indique bien qu'il s'agissait de groupements préexistants, surgis pour des raisons propres du sein de la population, et non de créatures artificielles du nouveau régime –, telles que la famille ou les organisations professionnelles, deviendraient autant de rouages de l'Etat.

L'organisation de la jeunesse en fournit un excellent exemple : Angelo Tasca chercha dans son rapport sur cette question à définir « le rôle respectif des communautés naturelles et

[2105] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 25.
[2106] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), *cit.*, p. 2.
[2107] « Révolution nationale et révolution économique », *cit.*, p. 21.
[2108] « Le rôle de l'Etat » (2), *cit.*, p. 14.
[2109] « Tendances et problèmes du syndicalisme », *cit.*, p. 4.
[2110] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), *cit.*, p. 3.

celui de l'Etat »[2111]. On comprend mieux pourquoi il préconisa tout à la fois de s'appuyer sur les mouvements existants – plutôt que d'imposer un mouvement unique, ignorant de la diversité de la jeunesse – et de renforcer l'autorité de l'organisme gouvernemental chargé de l'encadrer : si les organisations de jeunesse devaient vivre d'une vie propre, elles devaient aussi suivre le courant imprimé par l'Etat. De même, l'éducation n'était pas de la compétence de l'Etat qui devait en laisser le soin au « milieu naturel » dans lequel évoluait l'enfant ; il devait néanmoins s'assurer que les groupements naturels remplissaient « leurs devoirs à l'égard de l'éducation de la jeunesse »[2112] et en contrôler le contenu. Selon cette approche, « l'Etat [donnait] l'impulsion, [établissait] le programme, [contrôlait] l'exécution de ses exigences, mais ne se [substituait] pas aux communautés naturelles »[2113]. On perçoit ici encore l'ambiguïté de la conception étatique d'Angelo Tasca : tout en prétendant laisser s'épanouir les libertés, il les soumettait à l'autorité de l'Etat chargé de les encadrer ; tout en insistant sur la nécessité d'un déploiement extraordinaire d'énergies pour que la révolution nationale pût vaincre, il voulait le contenir dans le cadre défini par l'Etat. Toute la population pouvait et devait participer à l'effort communautaire, mais selon les orientations fixées par le gouvernement. L'Etat avait pour tâche de créer une communauté ; par conséquent,

> « Puisque l'Etat ne se justifie qu'en regard de ce but, l'Etat à son tour doit s'assurer que ce but marque vraiment l'activité de toutes les institutions qu'il a créées ou dont il a permis la création et qui doivent être assez libres dans leurs mouvements pour être vivantes et pour pouvoir assumer les fonctions qu'on veut leur confier mais qui doivent abandonner la vieille notion de l'indépendance qui incite à trouver en soi-même les buts et les moyens. »[2114]

De même, le syndicalisme constituait aux yeux d'Angelo Tasca, presque par excellence, « une de ces libertés […] indispensables au bon fonctionnement d'un Etat fort, […] une de ces institutions périphériques, institutions de base, qui [aideraient] l'Etat à être un Etat fort »[2115]. Il n'était donc pas souhaitable d'en éliminer toute forme. Les syndicats ne resteraient des « institutions vivantes »[2116] que s'ils conservaient les fonctions pour lesquelles ils étaient nés : leur tâche première était de représenter les intérêts des travailleurs ; leur champ d'action, surtout économique et social. Ils devaient néanmoins se défaire de toute mentalité corporatiste et acquérir une vision plus large du processus de production. Il ne

[2111] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 324.
[2112] *Ibid.*, p. 327.
[2113] *Ibid.*, p. 329.
[2114] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), *cit.*, p. 10.
[2115] *Ibid.*, p. 6.
[2116] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (1), *cit.*, p. 6.

s'agissait pas de leur confier le contrôle de la vie économique : ils participeraient à sa gestion, mais n'en définiraient pas l'orientation générale. Angelo Tasca ne souhaitait pas davantage qu'ils devinssent des organes « de l'expression politique des travailleurs »[2117]. Ils ne pouvaient plus se poser comme leurs seuls représentants, d'autres organisations formeraient le cadre de l'activité politique de la classe ouvrière. En cela, mais tout en refusant la dépolitisation des travailleurs, il demeurait en accord avec la Charte du travail qui excluait des attributions des syndicats « toute activité politique »[2118]. Cependant, l'Etat nouveau exigeait un syndicalisme renouvelé et régénéré : celui-ci ne pourrait participer à la révolution nationale qu'à la condition de faire d'abord en « lui-même sa propre révolution »[2119]. Pour devenir un rouage efficace de la nouvelle structure étatique, il devait évoluer, comme le faisait la vie économique, et se dépouiller de ce que ses anciennes formes et son esprit avaient de désuet ou même de mauvais. Il était temps pour lui de « modifier esprit, formes et structure »[2120]. Il le pourrait d'abord en revenant à la source du syndicalisme français pour y faire la part de ce qui méritait d'être gardé ou abandonné. Il lui fallait, de plus, rompre avec la conception syndicale communiste qui avait « condamné le mouvement syndical français à l'impuissance »[2121] au lendemain de la guerre puis à la fin des années 1930.

La position d'Angelo Tasca à l'égard de l'indépendance syndicale illustre le rapport problématique qu'il établit entre liberté et autorité. L'indépendance était bien à ses yeux la condition de la vitalité des organisations professionnelles, mais elle ne devait pas outrepasser certaines limites ni aboutir à une complète autonomie : pas plus que les autres organismes « naturels », elles ne pouvaient se « soustraire à toute solidarité avec les buts qui [étaient] ceux de la communauté »[2122]. L'indépendance du syndicat à l'égard de la nation ne se justifiait pas dans une organisation sociale fondée sur la collaboration entre les classes ; elle était le propre d'une société conflictuelle. De plus, il n'était pas acceptable qu'une organisation, quelle qu'elle fût, pût se poser en égale face à l'Etat. Les *Principes de la communauté* affirmaient la nécessité de lutter contre toutes les « féodalités » ; en vertu de cela, Angelo Tasca refusait le rétablissement des associations professionnelles – ouvrières ou patronales – organisées à l'échelle nationale. Notons que des raisons semblables dictèrent sa méfiance grandissante à l'égard des partis. Il s'agissait de trouver un équilibre entre la liberté

[2117] *Ibid.*, p. 19 ; cf. aussi « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), *cit.*, p. 12.
[2118] *La Charte du Travail*, Rennes, Imprimerie de l'Ouest-Eclair, 1941, p. 7.
[2119] « Le syndicalisme français. I – Histoire », *cit.*, p. 28.
[2120] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (1), *cit.*, p. 4.
[2121] « Le syndicalisme français. I – Histoire », *cit.*, p. 28. Cf. aussi « Histoire du syndicalisme français », *cit.*, p. 37.
[2122] « Le syndicalisme et l'Etat nouveau » (2), *cit.*, p. 9.

de manœuvre indispensable aux syndicats et leur devoir de se conformer aux buts de la communauté. Cette indépendance relative permettrait l'expression de différentes tendances à l'intérieur de chaque organisation : dès lors, l'existence de syndicats concurrents pour une même catégorie ne se justifierait plus. Ainsi Angelo Tasca justifia-t-il à nouveau le principe du syndicat unique proclamé par la Charte du Travail.

Incontestablement, plusieurs de ces idées coïncidaient avec celles du régime de Vichy[2123]. Certaines inspirèrent aussi des mouvements de la Résistance. N'oublions pas que certains d'entre eux ne furent pas complètement hostiles, au début du moins, au régime de Vichy et critiquèrent en tout cas durement celui de la III[e] République. Ils réfléchirent à un ordre nouveau, où l'on trouve souvent aussi bien une forte aspiration à l'unité nationale que les traces d'un socialisme humaniste ; le rapport entre pouvoir central et périphérie, ainsi que, parfois, l'idée de communauté elle-même furent aussi présents parmi leurs préoccupations[2124]. Le caractère transversal de certaines de ces idées peut aider à saisir la position presque frontalière d'Angelo Tasca, qui se trouva à l'intersection du régime de Vichy et de la Résistance, et à comprendre pourquoi il put concevoir ses activités au sein de l'un et de l'autre comme complémentaires et, en tout cas, non contradictoires.

8.3. Réflexions en vue de la Libération

8.3.1. Elite et projets pour l'ordre nouveau

> « Notre ambition est de former une élite nouvelle. […] Le choix devra donc se fixer sur les capacités, c'est-à-dire sur un cercle d'hommes qui se distinguent, soit par leurs actes, soit par ce qu'ils savent ou peuvent faire. »
>
> Ernst Jünger, *Héliopolis* (1949)

[2123] Cf. aussi sur ce point D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 134 et *Id.*, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale" », *art. cit.*, p. 63.

[2124] Sur les mouvements de la Résistance, que l'auteur distingue des gaullistes à proprement parler, des giraudistes, des socialistes et des communistes, cf. H. MICHEL, *Les courants de pensée de la Résistance*, *op. cit.*, p. 119-443.

Les idées d'Angelo Tasca présentent surtout d'importantes affinités avec celles des non conformistes ralliés au régime de Vichy. Eux aussi virent dans la défaite la « "consécration" de la "déchéance" »[2125] de la France d'avant-guerre. Leurs conceptions s'appuyaient sur le même refus du matérialisme, c'est-à-dire de la primauté de l'économie et de la technique – attribués au marxisme et au capitalisme –, au nom de l'humanisme. Comme Angelo Tasca, en insistant sur le rôle des communautés naturelles, ils cherchèrent à ménager une place à l'initiative individuelle et à décharger l'Etat de ses fonctions secondaires pour en mieux asseoir l'autorité. Ils défendirent une conception communautaire très proche de la sienne et affirmaient, comme lui, la priorité de l'intérêt collectif sur celui de l'individu, sans pour autant les opposer. De même, ils firent de l'intégration du prolétariat à la nation un thème central de leur conception de la révolution nationale : une partie d'entre eux crut déceler dans le corporatisme la possibilité d'une organisation sociale harmonieuse. De plus, leurs références furent, pour partie, les mêmes : les socialistes pré-marxistes français, le planisme d'Henri de Man. On ne trouve pas cependant chez Angelo Tasca une mention aussi constante de Proudhon – il lui accorda toutefois dans cette période une plus grande attention[2126] – et il porta sur Sorel un jugement autrement sévère. Contrairement à ces personnalités surtout issues de la Jeune droite – plutôt que d'*Esprit* ou Ordre nouveau –, il ne fut pas non plus influencé par l'Action française, nous l'avons dit. Au contraire de certains d'entre eux, de plus, il ne fut vraisemblablement pas hostile à Emmanuel Mounier, ni, comme nous l'avons dit, au personnalisme[2127]. Cela témoigne une fois de plus de la singularité de la position d'Angelo Tasca, au croisement de différents courants de pensées. Sur plusieurs points, les non conformistes favorables au régime de Vichy soutinrent des positions différentes des siennes : plusieurs d'entre eux se prononcèrent pour un mouvement de jeunesse unique ; ils conçurent en outre la collaboration d'une façon plus idéologique. Mais, mus par un même désir de renouvellement de la vie nationale, leurs chemins convergèrent finalement.

[2125] A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 25. D'autres non conformistes choisirent cependant la Résistance et l'auteur souligne très justement que « le pétainisme n'est pas induit par le non-conformisme ; il est bien une issue parmi d'autres possibles » (*Ibid.*, p. 27). Cf. aussi J.-L. LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30*, *op. cit.*, p. 443-444 et, sur les liens entre les non conformistes et le régime de Vichy d'une part, et la Résistance d'autre part, p. 451-461.

[2126] D. BIDUSSA, « Vichy al plurale », *art. cit.*, p. 121.

[2127] Ce fut le cas au contraire en particulier de J. de Fabrègues, influent dans la revue *Idées* : cf. sur ce point M. BERGES, *Vichy contre Mounier. Les non-conformistes face aux années 40*, Paris, Economica, 1997, 406 p. et A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 150. Mais, contrairement à ce qu'affirme M. Bergès, cette hostilité à la personne d'E. Mounier et à ce qui était perçu comme démocrate-chrétien dans ses positions, ne signifia pas nécessairement un rejet du personnalisme en tant que tel – quoique dans une acception un peu différente de celle de Mounier – qui fut au contraire presque toujours étroitement relié à l'idée de communauté, y compris par les non conformistes de « droite » (A. COHEN, « "Vers une révolution communautaire" », *art. cit.*, p. 150).

Les cahiers d'Angelo Tasca attestent ses liens avec des personnalités mêlées dans la décennie précédente à la mouvance non conformiste et ayant investi des départements ministériels avec lesquels lui-même fut en rapport : la jeunesse, l'information et la propagande. Il avait peut-être rencontré certaines d'entre elles avant la guerre, notamment Maurice Gaït et Jean Maze[2128], proches de Gaston Bergery qu'il connaissait personnellement depuis *Monde*. D'autres enseignèrent à l'école du Mayet-de-Montagne : c'est le cas de François Gravier, qui la dirigea pendant quelques mois, ou de Robert Carlier, lié dès alors à un réseau de Résistance[2129]. Beaucoup gravitèrent autour de la revue *Idées*, animée par René Vincent – directeur des services de la Censure –, et liée au Secrétariat général à l'Information – Paul Marion y écrivit quelques fois – qui devint « un lieu de retrouvailles et de ralliement de nombreux non-conformistes »[2130]. Angelo Tasca travailla de plus au bureau d'études du Secrétariat général à l'Information avec l'un de ses principaux rédacteurs, le futur romancier Jacques Laurent-Cély, mais affirma plus tard n'avoir « jamais eu de rapports politiques avec lui »[2131].

En juillet 1942, peu avant de quitter *L'Effort*, Angelo Tasca créa avec Michel Carrière, travaillant au service de la documentation du Secrétariat général à l'Information, Jean Maze,

[2128] Philosophe de formation, M. Gaït (1909-1983) participa dans les années 1930 au mouvement frontiste de G. Bergery ; il écrivit dans *La Flèche*. Il fut le premier directeur de l'école des cadres civiques du Mayet-de-Montagne, puis dirigea à partir de 1942 le cabinet du Ministre de l'Education nationale A. Bonnard. En février 1944, il devint Commissaire général à la Jeunesse. Poursuivi à la Libération, il obtint un non-lieu pour faits de Résistance. Il fut en 1950 l'un des fondateurs de *La Fronde*, devenue ensuite *Rivarol* qu'il dirigea jusqu'à sa mort (G. SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 56 ; A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 327-328). J. Maze (1911- ?) adhéra à la Troisième force puis au mouvement frontiste au début des années 1930 ; il fut le rédacteur en chef de *La Flèche* jusqu'à la guerre. Il travailla sous le régime de Vichy au Secrétariat général à la Jeunesse. Après la guerre, il reprit son travail de journaliste. Il s'intéressa à la décentralisation et fut le rédacteur en chef du *XX^e siècle fédéraliste*. Sous le pseudonyme d'Orion, il publia un *Nouveau dictionnaire des girouettes* (*Ibid.*, p. 331-332).

[2129] C'est ce qu'indique une attestation qu'il rédigea en faveur d'A. Tasca : attestation de R. Carlier, Paris, 13 juillet 1947, *cit.*. R. Carlier fut membre du réseau de renseignement Jade-Amicol, très imprégné de catholicisme, fondé par un ancien agent des services secrets français, C. Arnould (colonel Ollivier), et agissant en lien avec l'Intelligence service. Il semble que ce réseau ait apporté au lendemain de la guerre sa caution à des personnalités compromises avec le régime de Vichy : il fut en particulier au cœur d'une controverse lors du procès de M. Papon qui prétendit y avoir été affilié (« Le réseau Jade-Amicol et Maurice Papon », in *Sud-Ouest*, 16 février 1998). L'attestation rédigée par R. Carlier en faveur d'A. Tasca ne semble pas cependant de complaisance : son auteur insiste essentiellement sur ce qu'il put connaître directement de l'activité d'A. Tasca pendant l'Occupation – ses conférences à l'école du Mayet-de-Montagne – et les éléments qu'elle contient au sujet de son activité de renseignement recoupent, à une inexactitude près, d'autres témoignages très prudents (notamment l'attestation du Lieutenant-Colonel A. Buchalet, Rio de Janeiro, 12 mars 1947, *cit.*).

[2130] A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 95. Sur la revue *Idées*, outre cet ouvrage, cf. G. SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 56-58.

[2131] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 661. J. Laurent (1919-2000) était le neveu d'E. Deloncle. Il fut avant la guerre lié à la Jeune droite. Mobilisé en 1939, il fut incorporé à l'armée d'armistice. Il fut l'un des principaux rédacteurs d'*Idées* et travailla au bureau d'études du Secrétariat général à l'Information. Il rejoignit tardivement le maquis d'Auvergne, mais fut arrêté à Paris et emprisonné 3 mois à la Libération. Il publia après la guerre plusieurs romans sous le pseudonyme de Cecil Saint-Laurent (A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 315-316, 330 ; cf. également B. de SAINT-VINCENT, *Jacques Laurent. Biographie*, Paris, Julliard, 1995, 451 p.).

Maurice Gaït, Noël Fulconis et François Gravier, un groupe clandestin sans « nom, ni fonds ». Des jeunes gens issus de l'administration de Vichy ou de Paris se réunirent ensuite régulièrement dans son bureau pour échanger leurs idées, en vue d'entreprendre dans leurs ministères respectifs une action de « résistance »[2132]. Elle devait obéir à trois exigences primordiales, et d'abord au « refus du passé [… et à] la volonté sincère d'un changement durable », rompant aussi bien avec le Front populaire qu'avec la soif de revanche des droites. Ses promoteurs devaient prendre conscience de l'importance décisive de « l'unité française » et s'efforcer de dépasser les clivages traditionnels. Enfin, elle poursuivait l'objectif d'une « synthèse du national et du social »[2133]. Les motivations d'Angelo Tasca n'avaient donc guère changé depuis l'été 1940. Peu à peu déçu par le régime de Vichy, il comprit que, désormais, « les forces de redressement ne pouvaient plus agir que sans lui et, bientôt, contre lui »[2134]. Après l'occupation de la zone sud par les Allemands, au lendemain du débarquement anglo-saxon en Afrique du nord en novembre 1942, qui entraîna Laval dans une politique de collaboration de plus en plus étroite et une répression accrue, il perçut plus encore l'abîme béant qui s'était creusé entre le « sentiment national » et l'Etat français[2135]. L'équipe clandestine devait à la fois chercher les solutions des problèmes urgents du présent et réfléchir à une construction sociale durable pour l'avenir, sans négliger aucun de ces deux plans étroitement reliés. Il s'agissait de former des « cadres » capables de régénérer le pays. Les aspirants au renouveau étaient nombreux, mais isolés, « découragés et désorientés ». Le petit groupe anonyme se proposait de donner un sens à leur recherche et de les regrouper dans une « équipe homogène » qui formerait la relève d'un régime manifestement incapable et timoré, au point d'éloigner délibérément les forces vives. Elle se recruterait aussi bien dans la Résistance que dans les administrations de l'Etat français ou parmi les prisonniers de guerre : il ne devait exister « aucune exclusive à propos de l'origine de ses membres »[2136]. Le petit noyau originel en témoignait, en réalisant selon Angelo Tasca la convergence de trois courants rénovateurs des années 1930 : les non conformistes issus du frontisme de Gaston Bergery et de la Troisième force originellement liée à *Esprit*, ceux de la Jeune droite et les socialistes ayant pris l'initiative des entretiens de Pontigny en 1939.

[2132] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.* ; A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 194-195. A. Riosa a souligné le lien d'A. Tasca avec ce groupe largement issu du non conformisme des années 1930 : A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 302.
[2133] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 402.
[2134] Cahier n°40, *cit.*, p. 67.
[2135] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 157.
[2136] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 402. Cf. aussi A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 196.

La conviction que le redressement ne pouvait être amorcé que par l'action d'une minorité s'était de plus en plus imposée à Angelo Tasca comme une évidence. On peut y voir un reste de l'influence du léninisme. Les révolutions n'étaient selon lui jamais le fait des masses : toujours, une élite en prenait l'initiative et la conduisait à son terme. Vraisemblablement dès l'été 1942 – en réalité même, selon David Bidussa, peu à peu au cours de 1941 –, il comprit que l'Etat français était incapable d'initier la révolution nationale dont la France avait besoin : « le drame de la révolution nationale »[2137] était de n'avoir pas fait naître une avant-garde révolutionnaire. Il crut que le groupe du Secrétariat général à l'Information pourrait former le noyau d'une minorité agissante. « Il nous faut quelque chose comme un "ordre" », dit-il lors de la réunion de juillet 1942. Il avait formulé cette idée deux ans et demi plus tôt devant des amis socialistes, nous l'avons vu[2138] ; les deux regroupements étaient animés, à ses yeux, d'intentions finalement très proches. On retrouve cette notion d'« ordre » dans le discours d'autres mouvements, en particulier d'inspiration chrétienne ou influencés par le non conformisme des années 1930. Dans son esprit, sinon toujours sous cette dénomination, cette notion fut diffusée par Ordre nouveau et par *Esprit*. Elle fut reprise par l'Ecole des cadres d'Uriage et inspira un article de Jean Maze dans *Idées*, significativement intitulé « Ordre ou parti ». En somme, « l'idée était dans l'air »[2139]. Cette fois encore, Angelo Tasca chercha à fonder une petite communauté établie sur un « engagement personnel » très fort et sur des « rapports de nature personnelle, […] de confiance, de solidarité, de communion », liant ses membres de façon autrement puissante que la carte d'un parti. Cette idée ne se référait pas seulement à l'idéal chevaleresque, elle prenait sans doute aussi pour modèle l'ordre monastique avec ce qu'il impliquait d'abnégation, de total dévouement à une cause et d'observances. La qualité de l'implication et la communauté d'esprit seraient les seuls critères retenus pour l'admission à l'ordre, ouvert à toutes les âmes désireuses de fonder un monde nouveau.

> « L'ordre est hiérarchique, fondé sur des degrés différents et concentriques, suivant précisément le sérieux, l'intensité de l'engagement auquel on s'est livré et suivant l'importance des services qu'on peut rendre. L'ordre est aristocratique et aussi démocratique,

[2137] « Le rôle de l'Etat » (1), *cit.*, p. 23. Sur la désillusion d'A. Tasca à l'égard du régime de Vichy, cf. D. BIDUSSA, « Vichy al plurale », *art. cit.*, p. 124-125 et *Id.*, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 128-133.
[2138] Cf. dans le présent travail p. 392-393.
[2139] B. COMTE, *Une utopie combattante*, *op. cit.*, p. 211. Cf. la bonne analyse historique de cette idée d'« ordre » p. 211-216. Pour l'article de J. Maze, cf. A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 313.

dans le sens que l'unité de mesure est fixée uniquement par le "rendement" de chacun et non point par son origine, sa position sociale. »[2140]

Ce dernier aspect indique la réticence d'Angelo Tasca à adopter un élitisme trop exclusif. L'histoire du mouvement ouvrier montrait qu'en restant renfermée en elle-même, une avant-garde pouvait facilement se transformer en une « aristocratie ouvrière »[2141] stérile sans lien avec les masses. De même, en observant le sort de l'armée italienne dans la guerre, Angelo Tasca constata que si le régime mussolinien avait su créer une élite militaire, il s'était révélé incapable de « modifier le tempérament et les attitudes de la masse »[2142] : cette élite était restée détachée de la population et avec cette minorité qui risquait de périr dans la guerre, serait emporté le potentiel humain du peuple italien. Cette réflexion sur l'élitisme rejoignait celle sur l'Etat. Un Etat fort se caractérisait à la fois par la qualité de ses élites et le degré d'éducation de la population : les deux aspects étaient indissociables. Il ne pouvait s'établir que dans un pays où les masses exprimaient « les élites les plus nombreuses et les plus qualifiées ». Celles-ci devaient sortir « des profondeurs mêmes de la vie du pays » et, par conséquent, demeurer « ouvertes ». « L'Etat autoritaire et hiérarchique » devait trouver un mécanisme de sélection de ses dirigeants plus démocratique que celui de « l'Etat soi-disant démocratique ». Le problème de la création d'une élite ne se posait donc pas « en opposition avec le problème des masses »[2143] : il faut se remémorer ici les idées d'Angelo Tasca sur la formation des cadres socialistes dans l'Italie fasciste en 1934-1935 pour saisir la continuité de sa réflexion sur ce sujet. En se ramifiant dans toute la population, l'élite ne condamnait pas les idées révolutionnaires dont elle était porteuse à rester indéfiniment confinées en elle, elle se donnait la possibilité de les diffuser. Le succès de la révolution était à cette condition :

> « Il faut, pour créer une véritable communauté, une passion et une conscience communautaires, qui ne peuvent être réalisées que dans une élite. […] il faut, dans chaque pays, une élite qui traduise cette conscience naissante et qui en assure l'épanouissement, la diffusion et la victoire. La bonne solution du problème exige qu'à tous les échelons de la vie nationale […] une sélection de l'élite soit assurée. »[2144]

[2140] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 403. Sur la continuité entre les idées exprimées par A. Tasca au début de janvier 1940 et celles de cette réunion de juillet 1942, cf. D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 125-127.
[2141] « Histoire et tendances du syndicalisme », *cit.*, p. 41.
[2142] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 469.
[2143] « Le rôle de l'Etat » (1), *cit.*, p. 21-22.
[2144] « Le rôle de l'Etat » (2), *cit.*, p. 16.

Un document figurant parmi ceux d'Angelo Tasca, vraisemblablement rédigé par l'écrivain Armand Petitjean au printemps 1943, évoquait lui aussi la nécessité de « préparer, dans l'ombre, le silence et l'extrême cohésion de l'Ordre, les équipes de direction dans tous les domaines » ; il exposait une « tactique de la Troisième force »[2145], pour assurer le passage du gouvernement de Vichy à un nouveau régime. Angelo Tasca s'entretint fréquemment avec Armand Petitjean ; leurs échanges influencèrent sans doute ce texte, qui fut le premier d'une série de documents élaborés par des membres du groupe du Secrétariat général à l'Information, fidèles à l'idée d'une révolution nationale, mais à la recherche d'une voie entre pétainisme et gaullisme[2146]. L'idée de « troisième force » n'était pas étrangère à Angelo Tasca, bien qu'il employât alors rarement l'expression ; la recherche d'une voie entre les forces traditionnellement en conflit était consubstantielle à son insistance sur l'unité nationale et la convergence du national et du social. Dès l'été 1941, il considéra que « le problème actuel du gouvernement, de l'Etat et de la nation en France [était] celui de dépasser la division traditionnelle de *gauche* et de *droite* ; le problème, en somme, de la *troisième force* »[2147]. La tactique exposée par Armand Petitjean, visant la « synthèse des possibilités révolutionnaires de la France »[2148], s'inspirait du désir de passer outre les divisions, pour empêcher que l'échec du régime de Vichy ne conduisît à la guerre civile. Les tenants de la « Troisième force » rejetaient « toutes les factions » soutenues par un pays étranger, que ce fût l'URSS, l'Allemagne ou les puissances anglo-saxonnes. Tout en déclarant combattre l'occupant, ils ne se faisaient guère d'illusions sur la Résistance, dont ils jugeaient les idées « soit malsaines, soit inexistantes »[2149]. Ils se proposaient tout à la fois d'occuper les administrations, de

[2145] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 464 (avril 1943). Fils du fondateur de Lancôme et essayiste jugé très prometteur, A. Petitjean (1913-2003) fut avant la Seconde Guerre mondiale un collaborateur de la *NRF*. Membre du PPF, il le quitta en 1938 en même temps que P. Marion. Au début 1940, A. Tasca avait envisagé de l'associer à un projet d'enquête pour *Europe libre* (AT, Documenti, Francia, fasc. 222). Mobilisé pendant la guerre de 1939-1940 dont il revint mutilé, il s'impliqua dans les mouvements de jeunesse pendant l'Occupation ; P. Marion tenta, en vain, de faire prévaloir sa candidature à la direction des Compagnons de France en 1941. Il s'engagea plus tard dans la lutte clandestine au sein de l'armée, en rejoignant l'ORA (Organisation de Résistance de l'armée) et en prenant la direction des Equipes nationales ; il combattit dans l'armée de libération. Malgré leurs désaccords des années précédentes, J. Paulhan prit sa défense à la Libération et demanda sa radiation de la « liste noire » établie par le Comité national des écrivains ; le comité d'épuration des gens de lettre lui accorda un non-lieu en 1945. Après la guerre, il milita pour l'Algérie française. Frappé, peut-être en partie sous l'influence d'A. Tasca, par l'absence de limite dans les rapports humains et dans ceux de l'homme à la nature, caractéristique de l'Occident, ainsi que par le primat qui y est accordé à l'économie et à la technique, il s'engagea dans le mouvement écologiste (A. PETITJEAN, « De 1938 à 1945 : un parcours singulier », in *Esprit*, août-septembre 1995 ; G. SAPIRO, *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, p. 56-57, 175, 390-391, 410-411 et 656-657 ; D. PESCHANSKI, « Le régime de Vichy a existé », *art. cit.*, p. 26 ; A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 90, 332).

[2146] D. BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale" », *art. cit.*, p. 95-97.

[2147] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 277 (juillet 1941). Souligné dans le texte.

[2148] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 466.

[2149] *Ibid.*, p. 463.

noyauter les organisations fascisantes pour en gagner les éléments les plus sains et de prendre contact, avec autant de réalisme que de désabusement, avec les communistes, les gaullistes ou les giraudistes. Ils voulaient empêcher que les communistes ne prissent un ascendant sur la lutte de libération : dans les combats du présent, jugeaient-ils, il fallait garder le regard tourné vers l'avenir.

De même, Angelo Tasca semble s'être méfié des mouvements de Résistance ; il ne chercha à adhérer à aucun d'entre eux et ne fut en particulier guère sensible au gaullisme. François Bédarida parle de son « aveuglement sur le rapport des forces qui [basculait] jour après jour » et de son « incompréhension complète […] à l'égard de la Résistance »[2150]. Les termes nous paraissent un peu forts, mais en effet, Angelo Tasca ne sembla pas en prendre toute la mesure. On peut s'en faire une idée plus exacte à la lecture d'un document en faveur d'un « regroupement français », arrivé à Londres en janvier 1944, et que Jef Rens lui attribua ; il fut sans doute le fruit d'une réflexion collective[2151]. S'y retrouvaient la volonté de créer « une force autonome purement française, indépendante de l'étranger », regroupant dans une organisation ayant tous les caractères d'un ordre les partisans actifs d'un redressement français, l'exaltation de ceux qui s'étaient révélés dans la lutte plutôt que de la classe parlementaire et la méfiance envers le communisme. Il passait en revue les forces qui se disputaient la France ; nous pouvons en déduire la position d'Angelo Tasca à leur égard, avec cependant toute la prudence nécessaire, puisque ce document n'expose pas explicitement ses idées personnelles. L'auteur n'attendait rien, sinon la division, des défenseurs du régime de Vichy et de la collaboration, qu'ils fussent de l'Action française ou fascistes convaincus. Le gouvernement de Vichy, mais aussi celui d'Alger étaient coupés du peuple ; ni l'un ni l'autre n'avaient su rompre avec les injustices du passé et l'on voyait mal comment ils pourraient jeter les bases d'un ordre nouveau. « Obéissant à un réflexe national sain, mais généralement sans vision politique », sans autre horizon que la libération, les gaullistes ne lui apparaissaient guère capables de préparer l'avenir. Des socialistes aux hommes de droite, les représentants de l'ancien parlementarisme révélaient leur incapacité à « concevoir un ordre différent »[2152] ; eux aussi demeuraient rivés au passé. Ces insuffisances profitaient à celle des forces en présence qui avait su le mieux se préparer politiquement et militairement. Par leur allégeance à l'URSS, les communistes apparaissaient bien comme les plus menaçants – plus menaçants,

[2150] F. BEDARIDA, « Un mémorialiste dans la tourmente : les ambiguïtés d'un observateur engagé », in *Annali* 1986, *op. cit.*, p. XV.
[2151] J. Rens à A. Tixier, [s. l.], 15 mars 1944, *cit.*. Il s'agit du texte « Projet de regroupement français », 7 janvier 1944, p. 5, documents I. Fernandez.
[2152] « Projet de regroupement français », *cit.*, p. 6.

même, que les Allemands dont la défaite quasi certaine rendait le péril « moins grave pour l'avenir de la France que lors de l'armistice » –, dans le contexte créé par l'échec du régime de Vichy : ils étaient devenus « l'ennemi n°1 à la fois de la libération nationale et de la révolution française »[2153]. Depuis l'attaque allemande contre l'URSS, ils avaient repris les atours du patriotisme, qui leur permettaient de jouir auprès de la population d'un immense prestige. Tout semblait leur sourire en cet hiver 1943-1944 : « Jamais les événements qui ne servent que les forts ne les ont aussi bien servis ; jamais leurs alliés n'ont été aussi naïfs, leurs adversaires aussi absurdes ». Ils faisaient planer sur la France l'ombre de la guerre civile qui menaçait d'affaiblir davantage encore une nation déjà « prostrée »[2154].

Ces tentatives montrent combien, à mesure que la Libération approcha, Angelo Tasca ressentit plus fortement le besoin de poser les jalons du régime qui succéderait à celui de Vichy. Le « projet de regroupement français » de début 1944 fixait pour premier objectif de « préparer dans la métropole une force militaire capable, en assurant l'ordre intérieur, d'intéresser l'étranger au respect de la souveraineté française et une force politique capable d'intéresser l'ensemble de notre peuple à la reconstruction du pays ». Il était essentiel de créer une force militaire de libération autonome à l'égard des puissances étrangères, car l'indépendance du pays était aussi la condition du redressement. Celui-ci devait être l'œuvre du peuple français. Mais comment l'accomplirait-il, s'il ne se libérait pas lui-même ? « Nul ne respectera une France qui ne serait pas même capable d'assurer son ordre intérieur »[2155], affirmait-on. Le patriotisme, dépassant alors en intensité dans la population le désir de changement social, serait le ressort de la libération et d'une révolution qu'on voulait, à nouveau, socialiste – on ne trouvait plus guère de référence explicite à une révolution socialiste dans les textes d'Angelo Tasca depuis la défaite. La participation à la lutte de libération donnerait les titres pour parler au nom de la nation. Les partisans du « regroupement français » remplaçaient ainsi la « souveraineté populaire » par la « souveraineté nationale » : « en temps de crise », expliquaient-ils, le principe de la représentation populaire n'avait plus cours et seule « la minorité qui [avait] su protéger son peuple », qui avait conquis dans la lutte de libération « ces titres humains au commandement qui sont le fondement du pouvoir politique » pouvait légitimement prétendre l'exercer pour

[2153] *Ibid.*, p. 8.
[2154] *Ibid.*, p. 6. Sur le jugement critique d'A. Tasca sur la Résistance, cf. A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 302-304.
[2155] *Ibid.*, p. 7.

mener à bien la « révolution populaire »[2156]. Car il fallait aussi préparer politiquement le peuple français. L'objectif militaire pour le présent et l'objectif politique pour l'avenir allaient de pair : patriotisme et socialisme étaient devenus indissociables pour les signataires du texte. Notons que cette conception se heurtait à la vision gaullienne qui aurait préféré confiner la Résistance intérieure dans des agissements de nature exclusivement militaire[2157].

Après le retournement de la situation en faveur des Alliés à la fin de l'hiver 1942-1943, Angelo Tasca réfléchit à nouveau à l'organisation de l'après-guerre. Le cauchemar d'une interminable occupation allemande se dissipant avec les premiers revers de l'Axe, il redevint possible de concevoir mentalement autre chose qu'une Europe assujettie au nazisme. En mars 1943, un mois après la défaite allemande à Stalingrad, il crut venu le moment de recommencer à « concevoir des plans, en y mettant le plus de réalité possible, comme matière première de l'imagination, de l'invention, de la construction »[2158]. En s'enracinant dans la réalité, ils pourraient devenir de sérieuses « hypothèses de travail », à caractère « scientifique » : il ne s'agissait pas seulement d'imaginer le monde futur, il fallait encore donner à cette création de l'esprit suffisamment de réalité pour qu'elle pût permettre d'agir sur le cours des choses. Ces plans ne devaient pas être prémonitoires en tout point, mais plutôt accoutumer à envisager concrètement l'avenir et à affronter ce qu'il réservait d'imprévisible. Il s'agissait d'un « exercice de l'esprit et de la volonté » : pour Angelo Tasca, « plus que […] la paix, [ils préparaient] les hommes qui [devaient] la faire ». C'était ainsi, en se préparant à la révolution, que Lénine avait contribué à la faire advenir en Russie ; de même, en pensant la paix, on lui fraierait un chemin. On retrouve là plusieurs idées rencontrées antérieurement, en particulier, encore une fois, l'inspiration du mythe sorélien. Elles amenèrent Angelo Tasca à entreprendre, à la fin 1943, un « grand travail » sur « la France, l'Europe et la démocratie » après la guerre. La première partie fut transmise à Pierre Viénot à Londres au printemps 1944 – Angelo Tasca pensait que, malgré leur appréciation divergente du présent, ils se retrouvaient par leur façon d'envisager l'avenir. La rencontre des ministres des affaires étrangères des puissances alliées à Moscou à l'automne 1943 lui révéla certains aspects du jeu redoutable de l'URSS. Elle avait réussi à y faire accepter une conception de la « démocratie » si équivoque et aux conséquences si graves que, ainsi qu'il affirma l'avoir compris immédiatement, elle ouvrait « la voie aux régimes qui furent ensuite ceux des "démocraties populaires" et, en conséquence directe, à l'expansion territoriale de la Russie soviétique ». Après l'hégémonie

[2156] *Ibid.*, p. 10-11.
[2157] J.-P. AZEMA, *De Munich à la Libération, op. cit.*, p. 304-309.
[2158] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 460 (fin mars 1943).

hitlérienne sur l'Europe, se profilait celle de l'URSS. Cela obligeait à réfléchir à un autre ordre international, donnant aux « problèmes européens » une solution « *unitaire* ». Mais alors que les projets hitlériens et staliniens se fondaient sur l'assujettissement, il fallait échafauder un projet d'« unification d'essence vraiment démocratique »[2159], sur la base du principe fédéral.

Angelo Tasca escompta également les problèmes que poserait le changement de régime en France. Les dirigeants de la France de la Libération auraient la tâche délicate d'« *exorciser le délire* » entretenu par les frustrations de tous ordres de la période précédente ; les communistes chercheraient au contraire à en jouer et à le pousser à son paroxysme. S'engagerait une « *course de vitesse* »[2160] à laquelle les premiers devaient se préparer. Angelo Tasca mena ses études sur le communisme dans ce but. La préoccupation de l'unité nationale fondait toujours sa vision de l'avenir de la France : après avoir châtié ceux qui auraient trahi le pays en l'asservissant à l'occupant, il faudrait surtout s'efforcer de « recoller les morceaux » pour mobiliser toutes les forces en faveur de la renaissance du pays. Ainsi s'explique sa méfiance à l'égard de la structure partisane, qui entretenait les oppositions. C'était encore à « quelques dizaines d'hommes, disposant d'une grande autorité morale vis-à-vis de l'ensemble du pays, capables de surmonter les fureurs partisanes et de travailler à son salut, après s'être retrouvés par-dessus l'abîme »[2161], qu'il reviendrait de conduire la reconstruction. L'idée de l'« ordre » n'était pas loin. Ce regroupement pouvait comprendre aussi bien des déçus du régime de Vichy que des opposants de la première heure ; il était même essentiel qu'un pont fût établi entre eux. On comprend ainsi la signification qu'Angelo Tasca attribua à l'activité du groupe clandestin et, pendant toute l'Occupation, certains de ses choix politiques, apparemment contradictoires, mais à ses yeux complémentaires. On voit aussi la continuité de sa pensée sur ce point. Les préoccupations qui guidaient sa réflexion sur l'après-Vichy restaient celles qui avaient nourri sa conception de la révolution nationale ; les solutions qu'il préconisait étaient aussi très proches.

[2159] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 191-192. Souligné dans le texte. Cette conférence réunit à Moscou, du 18 octobre au 11 novembre 1943, les ministres des affaires étrangères britannique, américain, soviétique et chinois pour discuter de la conduite de la guerre contre l'Axe et poser les bases de l'organisation de la paix.
[2160] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 578. Souligné dans le texte.
[2161] A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, *cit.*.

8.3.2. Bilan : « Liberté-égalité-fraternité » (septembre-octobre 1944)

La Libération advint cependant bien différemment. Les membres du gouvernement quittèrent Vichy entre la fin du mois de juillet et le début du mois d'août, avant de partir – pour certains – pour l'Allemagne. Ecœuré par le « spectacle sans grandeur »[2162] de la libération de la ville les 25 et 26 août, Angelo Tasca vécut avec amertume un moment qu'il aurait voulu plus digne. Plus tard, il le décrivit même avec dureté et n'y vit plus que « quelques îlots d'héroïsme dans une mer de boue et de sang »[2163]. Il se convainquit que la Libération n'instaurerait pas l'ordre nouveau qu'il souhaitait. S'il prononça, plus tard, un jugement positif sur la Résistance – elle avait relevé le pays de l'état d'esprit mesquin dans lequel la bassesse morale de Laval, qui ne jurait que par la ruse et la tromperie, avait menacé de le faire sombrer –, il ne put se défaire de l'impression pénible laissée par la spéculation et les tentatives des ralliés de la dernière heure d'en tirer des avantages matériels[2164]. Au lieu de se faire sous le signe de l'union, la libération déchaîna les haines. L'épuration laissa à Angelo Tasca un goût amer. Il en fit l'expérience directe. Des maquisards communistes, principalement italiens – il soupçonna le groupe qui fit disparaître l'ancien communiste et résistant Pietro Tresso –, se mirent à sa recherche, avec le but arrêté de l'assassiner, mais en vain. Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1944, il fut arrêté et incarcéré à la prison militaire de Clermont-Ferrand pour une suspicion de conjuration maladroitement construite, semble-t-il par un agent soviétique introduit au Secrétariat général à l'Information : on lui reprochait d'avoir projeté de déstabiliser le gouvernement d'Alger pendant les jours de la Libération, avec la complicité, pêle-mêle, de la Synarchie, des trotskistes, de la Cagoule, d'Alexandre Varenne, du général Leclerc et des FFI de Vichy[2165]. Après avoir démonté pour les enquêteurs cet improbable complot, après avoir alerté sur son sort des personnalités désormais haut placées – Georges Bidault, ami de Liliane Chomette, et Robert Lacoste, qu'il avait probablement rencontré lors des discussions sur le planisme en 1934-1935, puis revu à Vichy pendant l'été 1940, lorsque Lacoste s'y était rendu pour d'empêcher l'interdiction de la CGT –, après être parvenu à toucher Paul Cavyn qui put témoigner de son activité de

[2162] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 630 et 660.
[2163] Cahier n°40, *cit.*, p. 328.
[2164] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 222-225.
[2165] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 638, 640-641, 643 et surtout 656-663. Socialiste, puis néo-socialiste, A. Varenne (1870-1947) fonda le journal *La Montagne* qu'il saborda au début de l'Occupation. Il le fit reparaître après l'occupation de la zone sud, mais *La Montagne* fut interdite en août 1943 pour son opposition au régime de Vichy. Il devint ministre d'Etat dans le cabinet de G. Bidault en 1946 (*DBMOF*).

renseignements, et avoir reçu l'aide active de Pierre Bertaux, Commissaire de la République à Toulouse, il fut libéré le 12 octobre, au terme de plus d'un mois de détention. L'expérience très pénible de ce séjour en prison, les rumeurs de tortures – ses cahiers n'indiquent pas qu'il eût lui-même à en subir –, le spectacle de la déchéance des prisonniers, brouillèrent définitivement dans son esprit l'image de la Libération. Il avertit Pierre Bertaux que toute cette violence risquait de la souiller[2166]. Les règlements de compte et la répression à l'encontre des maîtres de la veille durent lui paraître bien loin de l'idéal humaniste qu'il s'était formé depuis des années.

Angelo Tasca rédigea dans sa cellule un texte, resté inachevé, qui marque l'aboutissement de sa réflexion de la période de guerre. Il y formula une critique assez profonde – rejoignant, en certains points, celle des « non conformistes »[2167] – de la conception courante de la devise « Liberté, égalité, fraternité » et, plus généralement, de la notion usuelle de démocratie. On insistait habituellement surtout sur les deux premiers termes en se fondant sur une assertion qu'Angelo Tasca jugeait fausse : « les hommes naissent libres et égaux en droit ». La liberté était avant tout « capacité de choix et de décision » : elle existait dans la mesure où l'homme échappait au déterminisme de la nature et se confondait donc avec son degré de conscience, son « humanité »[2168]. Elle n'était pas un attribut avec lequel l'homme naissait, mais une chose dont il faisait « l'expérience » au cours de son existence. Certes, « *tous les hommes* [pouvaient] y parvenir ; [c'était], plus que leur droit, leur devoir », mais ils ne la possédaient pas au même degré : rien n'indiquait qu'un « pouvoir égal de discrimination et de choix » eût été donné à tous, et c'était dans la mesure, forcément inégale, où ils réussissaient à se dégager de l'emprise de leur existence matérielle qu'ils pouvaient se dire libres. Angelo Tasca résumait : « on ne naît pas libre, on le devient (plus ou moins) »[2169]. En ce sens, la liberté n'était aucunement donnée, mais exigeait une conquête sur soi. Elle n'avait donc rien d'un « droit » que l'on pouvait revendiquer comme « naturel ». Elle constituait « un point d'arrivée, non un point de départ ». Aussi, « la thèse démocratique qui [faisait] de la liberté un droit humain inconditionnel et qui [supposait] tous les hommes également libres,

[2166] A. Tasca à P. Bertaux, Vichy, 15 octobre 1944, in *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 649. G. Bidault et R. Lacoste étaient alors respectivement ministre des affaires étrangères et ministre de la production industrielle. G. Bidault (1899-1983) avait été caché pendant l'Occupation par des amies de L. Chomette (P. RIGOULOT, *Les enfants de l'épuration*, Paris, Plon, 1993, p. 177 ; D. FERNANDEZ, *Ramon, op. cit.*, p. 16-17). R. Lacoste (1898- 1989), syndicaliste et planiste, avait été un Résistant de la première heure ; il devait ensuite sa rallier à l'Algérie française (*DBMOF* ; cf. aussi P. BRANA, J. DUSSEAU, *Robert Lacoste (1898-1989). De la Dordogne à l'Algérie, un socialiste devant l'histoire*, Paris, L'Harmattan, 2010, 317 p. ; A. Tasca n'y est pas mentionné).
[2167] A. GUYADER, *La revue* Idées, *op. cit.*, p. 44-45, 127.
[2168] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 710.
[2169] *Ibid.*, p. 691.

c'est-à-dire également capables de choix, [était] fausse ». Elle négligeait que la liberté relevait d'abord d'une évolution intérieure à chacun : en la considérant comme « un "droit", c'est-à-dire quelque chose qu'on exige sans contrepartie, un dû qu'on réclame », elle la ramenait à un fait extérieur.

En soulignant ainsi l'importance de la conscience, Angelo Tasca associait étroitement l'idée de liberté à celle d'humanité. Elle seule donnait à un acte sa dimension humaine et le différenciait d'une réaction automatique aux obstacles posés par le milieu. En ce sens – mais en ce sens uniquement – la liberté gardait un caractère « absolu » : en effet, « tous les résultats [perdaient] leur valeur s'ils [étaient] atteints en-dehors d'elle, contre elle ». Il n'était pas indifférent qu'ils fussent obtenus par la coercition ou dans la liberté, car la première heurtait, tandis que la seconde respectait « la "nature humaine" ». La différence n'était pas d'ordre « scientifique », mais « métaphysique »[2170] : ces résultats étaient d'une qualité très différente, suivant la façon dont ils avaient été atteints. La liberté était donc « la condition du bien ». Pourtant, elle n'était pas la valeur suprême à laquelle tout se rapportait : elle valait par le but au service duquel elle était mise, non par elle-même. Elle consistait surtout en « la liberté de faire le bien », mais n'était pas à soi seule « le bien ». Réduite à elle-même, sans objet, la liberté était sans valeur et pouvait même devenir négative ; réciproquement, s'il ne s'appuyait pas sur la liberté, c'est-à-dire sur la conscience, s'il ne résultait pas d'une adhésion libre et lucide aux valeurs qu'il représentait, le bien perdait le caractère humain qu'elle lui conférait. Ils ne pouvaient donc être considérés indépendamment l'un de l'autre :

> « Sans liberté, la pratique du bien […] perd toute valeur humaine et rentre dans la catégorie des activités animales soumises au déterminisme, sans la recherche et la poursuite du bien la liberté perd sa raison d'être, n'est plus qu'une gymnastique sans signification, lorsqu'elle ne devient le prétexte [qu']à une chute, par un autre côté, dans l'animalité. »[2171]

Pas plus que la liberté, l'égalité n'était pour Angelo Tasca un fait donné et un droit naturel. L'égalité était « comme la liberté, *un fait d'expérience*, le résultat d'une découverte que l'homme [avait] faite d'une commune mesure avec tous les êtres de son espèce »[2172]. Elle aussi résultait d'un travail intérieur et représentait « un impératif de la conscience et de la volonté » vers lequel il fallait tendre, non un point de départ. En ce sens, elle constituait bien plus un devoir envers soi-même et autrui, qu'un droit. Elle reposait sur la prise de conscience

[2170] *Ibid.*, p. 710. Souligné dans le texte.
[2171] *Ibid.*, p. 693.
[2172] *Ibid.*, p. 694. Souligné dans le texte.

par chacun de ce qui faisait de lui l'égal des autres hommes, qui lui permettait de comprendre toute atteinte portée à la dignité d'autrui comme une déchéance du genre humain tout entier. Egalité et humanité étaient donc elles aussi indissociables. Les hommes se reconnaissaient une nature commune grâce à leur capacité à discerner le bien du mal : tout comme la liberté, l'égalité n'existait que par rapport à un « principe supérieur »[2173] que par exemple la « religion » assimilait à Dieu lorsqu'elle proclamait l'égalité des hommes devant lui et en lui. L'égalité envisagée par Angelo Tasca consistait en l'accession à « *une commune notion du bien* »[2174]. Le critère moral du bien lui conférait sa valeur réelle, en même temps que l'égalité était, avec la liberté, la condition de son accomplissement.

Liberté et égalité étaient donc pour Angelo Tasca avant tout des devoirs de chacun envers soi-même, des conquêtes intérieures à accomplir sur soi, non à attendre de la société. Seulement parce qu'elles étaient d'abord des devoirs, elles pouvaient devenir des droits : la communauté telle qu'il la concevait devait « créer des conditions qui favorisent cette prise de conscience »[2175] et permettent à chacun d'être réellement homme. Les devoirs n'étaient pas la contrepartie des droits ; c'étaient les droits qui étaient subordonnés aux devoirs, dont ils n'étaient que la conséquence pratique, destinée à permettre leur accomplissement. Angelo Tasca tenait « la *forma mentis* de "l'ayant-droit" », uniquement soucieux de la collectivité pour ce qu'elle pouvait lui donner et non en ce que lui devait lui apporter, pour l'une des causes de la déchéance d'avant-guerre. On ne la combattrait pas en restreignant les droits ou en les transférant à d'autres groupes – la famille, l'Etat – plutôt qu'à l'individu. C'était « la notion même de droit » qu'il fallait revoir. Dans chaque droit, il fallait faire prévaloir la part de devoir qu'il contenait et finalement « supprimer les droits »[2176]. C'est encore l'idée d'un échange permanent entre la communauté et ses membres que l'on retrouve derrière cette idée : il ne devait plus être question de droits que les individus revendiquent unilatéralement de la société. Les droits, qui n'étaient tels que parce qu'ils étaient d'abord des devoirs de chacun envers soi-même et donc aussi envers autrui, témoignaient autant de son insertion dans la communauté que de sa participation à l'œuvre collective. Il nous semble que l'on perçoit clairement dans ces considérations la priorité accordée à la collectivité.

Le « bien » donnait donc une valeur positive à la liberté et à l'égalité. Mais qu'était-il ? Selon Angelo Tasca, il était donné par le troisième terme de la devise de la République

[2173] *Ibid.*, p. 630 (fin août 1944).
[2174] *Ibid.*, p. 694. Souligné dans le texte.
[2175] *Ibid.*, p. 696.
[2176] *Annali* 1996, *op. cit.*, p. 295 (fin août 1941).

française, pourtant souvent relégué au second plan : « la fraternité, la *charitas generis humani* » constituait en réalité selon lui l'élément central de ce triptyque. Ce but supérieur justifiait le rôle de la liberté et de l'égalité : prises indépendamment de lui, celles-ci perdaient leur sens et leur caractère positif.

> « Quelle que soit la valeur en soi des deux premiers termes, quel que soit le degré d'absolu que nous leur prêtons ou reconnaissons, ils ne se justifient finalement que par le troisième terme, leur aboutissant. La liberté et l'égalité sans la fraternité sont vides de sens et leur nocivité éventuelle naît de leur dissociation d'avec elle. […] [Elles] sont des droits au service d'un devoir, sa sauvegarde initiale, et je peux parler d'eux comme de droits en soi, parce que je sous-entends le lien de subordination qui les rattache au devoir essentiel. »[2177]

On n'arrivait pas au sentiment de fraternité par le seul travail de l'intelligence, par un simple raisonnement. Il ne suffisait pas de comprendre objectivement la parenté unissant tous les êtres humains ; il fallait la sentir subjectivement. La « tendance à l'universel »[2178] ne supposait-elle pas d'abord l'« *amour* » ? La « *raison* », l'abstraction de la pensée devaient se métamorphoser en sentiment. « Tout [partait] de la pensée et tout [revenait] à la pensée », mais, en chemin, celle-ci s'enrichissait de découvertes, de sentiments, d'expériences agissant comme des « fécondations successives, qui [engageaient] peu à peu l'être ». La fraternité, entendue comme charité ou amour du genre humain, surgissait et se fixait dans la conscience par une « révélation », un « commandement ». Elle ne s'imposait qu'à travers « l'illumination suprême, celle que ma liberté, ma dignité, mon essence sont liées à celles des hommes mes frères et qu'il n'y a plus pour moi possibilité de joie, de conscience, de salut que dans le bien commun ». Cela ramenait Angelo Tasca vers sa réflexion sur le christianisme car cette révélation, la « loi morale », lui paraissait être essentiellement de nature religieuse. Le précepte « aimez-vous les uns les autres » avait accompli à ses yeux – comme à ceux de Benedetto Croce – une révolution dans « le cœur [et] l'esprit des hommes »[2179]. C'était une révolution de ce type que le monde attendait à nouveau. On parlait parfois de « rechristianiser l'Europe » : cela ne signifiait rien d'autre, pour Angelo Tasca, que faire triompher les « valeurs chrétiennes », correspondant à l'idée qu'il se faisait du bien – « amour, solidarité, pauvreté, simplicité, etc. » –, sur les « unités de mesure *païennes* (force, puissance, richesse et même grandeur) »[2180] qui s'étaient emparé du monde. Il donnait ainsi un éclairage

[2177] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 696.
[2178] *Ibid.*, p. 709.
[2179] *Ibid.*, p. 697-699. Souligné dans le texte.
[2180] *Ibid.*, p. 706. Souligné dans le texte.

supplémentaire sur sa réflexion sur les liens entre socialisme et christianisme, confirmant que ce dernier lui importait surtout pour les valeurs qu'il représentait.

Toutes les questions plus proprement politiques, telle celle du régime économique, politique et social de la société, revenaient au fond à la nécessité de « garantir cet absolu : la dignité humaine, avec ses conditions nécessaires de liberté, d'égalité et de fraternité ». Trois « techniques » le menaçaient : la centralisation étatique, la concentration de l'organisation économique et les moyens modernes de la propagande. Angelo Tasca ne traita que la première et chercha les moyens pour empêcher que la croissance de l'Etat ne portât atteinte aux libertés individuelles et à la dignité humaine. Fédéralisme, allégement des fonctions de l'Etat, établissement d'échelons intermédiaires par le biais desquels il pourrait à chaque étape faire prévaloir le bien commun etc., il reprit l'essentiel des idées développées durant les trois années précédentes. Sous l'effet du retour à une atmosphère de liberté, il insista cependant davantage sur l'importance d'une « vie politique intense, qui réaliserait un contrôle permanent des activités de l'Etat et de la vie nationale » en même temps qu'il renonça explicitement à toute idée d'insurrection, rendue impossible par la modification de la structure urbaine, puis par le perfectionnement des moyens de répression. Comment s'exercerait ce « contrôle de la vie publique »[2181] ? Il supposait le choix des gouvernants par les seuls gouvernés. Sans renier la nécessité d'une participation de tous à la vie politique, Angelo Tasca en arriva pourtant à mettre en question le suffrage universel. D'une part, rien n'assurait que la somme des votes individuels fît toujours triompher le bien commun. Le suffrage universel était « erroné dans son fondement même ». Il ne pouvait à lui seul transformer « l'individu en citoyen conscient »[2182]. Son efficacité dépendait du degré de maturité des électeurs et il illustrait bien les considérations théoriques précédentes d'Angelo Tasca : en effet, « si la conscience des gouvernés (comme celle des individus) [n'était] pas capable de discerner le bien, son choix, rendu possible par la liberté, [serait] mauvais et toute la politique qui se [ferait] sous cette impulsion [serait] mauvaise ». Il ne garantissait en rien la qualité de la vie publique, qui dépendait essentiellement de celle de la « conscience civique, soutenue par l'idée du bien ». Celle-ci n'était pas seulement le fruit de la prise de conscience des membres de la société isolés les uns des autres ; elle s'enracinait aussi dans « l'éducation, les mœurs, les traditions » de cette société. La vie politique d'un pays ne pouvait donc reposer sur le seul suffrage universel. De cela, Angelo Tasca déduisait la structure institutionnelle souhaitable : il

[2181] *Ibid.*, p. 701-702.
[2182] « Le rôle de l'Etat » (2), *cit.*, p. 9.

préconisait « un système à deux Chambres, dont l'une élue au suffrage universel, l'autre constituée de façon à représenter les forces permanentes de la nation, plus soustraites aux fluctuations de l'opinion, traduisant cette accumulation d'expériences, cette "sagesse" dont le modèle sont l'Eglise et la monarchie britannique »[2183]. Il n'en dit pas plus, sa libération en octobre 1944 l'ayant sans doute détourné de son manuscrit.

Sur ces raisonnements s'acheva une période décisive de l'évolution intellectuelle d'Angelo Tasca. A partir de la profonde révision accomplie pendant les années 1930, il tenta pendant l'Occupation de dégager un nouveau corpus d'idées capable de guider un changement devenu à ses yeux vital. Il le construisit, pour beaucoup, par opposition au marxisme. Y confluent des éléments de sa pensée éclatés dans ses notes des années antérieures, en particulier l'essentiel de sa réflexion sur les affinités du socialisme et du christianisme, sur la distinction entre charité et justice, sur l'humanisme, sur le rapport entre socialisme et liberté et sur l'Etat. Une unité s'établit alors entre ces divers aspects, qu'il ne semble pas avoir remise en question, pour l'essentiel, dans les années suivantes. Il fut porté à se rapprocher de personnalités et de groupements provenant d'horizons différents du sien, mais cherchant dans la même direction, celle d'une organisation communautaire, fondée sur l'humanisme, le sens du devoir et un délicat équilibre entre liberté et autorité : ainsi se lia-t-il par exemple avec Henri Moysset ou, dans un registre différent, avec certains non conformistes. Il ne s'identifia pourtant jamais totalement avec aucun d'eux, ni avec les socialistes favorables à la révolution nationale. Peut-être plus encore que dans les périodes antérieures, sa position et ses jugements demeurèrent singuliers dans le paysage politique d'alors et l'immergèrent dans un sentiment d'absolue solitude.

[2183] *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 702-704.

9. L'ombre du communisme (1945-1960)

Angelo Tasca revint à Paris à la fin de 1944. La singularité de son expérience des années antérieures le plongea dans un pénible isolement personnel et politique, qu'aggravèrent l'amertume conçue en prison envers ceux – Jef Rens, Georges Bidault et probablement aussi Robert Lacoste – qui, tout en le pouvant, ne l'avaient pas aidé, et les difficultés matérielles qu'il eut à affronter. Il vécut plus d'un an dans une situation incertaine, hébergé par des amis et travaillant à des revues de presse ou à la rédaction d'un annuaire diplomatique et politique, mais dépourvu de tout « point d'appui » ferme[2184]. Il épousa finalement en avril 1946 Liliane Chomette, aimée depuis longtemps, et sa situation personnelle se stabilisa peu à peu.

Mais il ne parvint qu'avec peine à faire constater son activité de Résistance, malgré les efforts déployés par Paul Cavyn pour qu'une décoration officielle, reconnaissant sa contribution à la lutte contre l'occupant, facilitât son retour à la vie politique. Jef Rens, l'une des rares personnalités au fait de cette activité, s'était efforcé dès avant la Libération de prendre ses distances avec celui qu'il avait pourtant amené à la Résistance. La mort soudaine, le 20 juillet 1944, de Pierre Viénot, l'ami le plus cher, qui recevait à Londres le travail d'Angelo Tasca, représenta pour celui-ci une « catastrophe » à tout point de vue. Il était convaincu que s'il avait vécu, son ami se serait « rendu garant de [son] activité passée et [l']aurait employé dans son propre travail »[2185]. Il pensait même en être, « en âme et conscience, le seul "exécuteur testamentaire" […] sur le plan politique »[2186]. Il ne put renouer avec Andrée Viénot, avec qui son accord politique était moins profond, bien qu'elle eût longtemps vu en lui, sans qu'il le sût, « une espèce de directeur de conscience politique et intellectuelle »[2187]. Elle désapprouvait son activité à Vichy et n'était vraisemblablement pas au fait, jusqu'à ce que lui-même lui en fît le récit, de sa participation à la Résistance, qui ne suffit pas à résorber la déception qu'avait causé en elle leur choix divergent de juillet 1940. Une difficile mais sincère explication épistolaire les conduisit à une rupture douloureuse durant l'été 1947. Ce sentiment d'abandon par celle qu'il considérait comme une « sœur »[2188]

[2184] Cahier AK, *cit.*, p. 204 (28 octobre 1945).
[2185] *Ibid.*, p. 195.
[2186] Cahier n°40, *cit.*, p. 36.
[2187] A. Viénot à A. Rossi, Paris, 18 juillet 1947, documents I. Fernandez. Le brouillon, très raturé, de cette lettre (documents R. Viénot) indique combien la rupture avec A. Tasca fut douloureuse pour A. Viénot aussi.
[2188] Cahier n°40, *cit.*, p. 14 et 17.

lui assena un terrible coup personnel et politique : il lui parut qu'alors que, seule, au nom de son époux, elle aurait pu faire reconnaître en France sa qualité de Résistant, elle l'avait « condamné à la paralysie politique »[2189], en confirmant, par sa froideur, les milieux socialistes dans leur méfiance. Il tenta de reprendre contact avec d'autres personnalités connues avant la guerre – il mentionnait Charles-André Julien, Léo Hamon, Georges Izard, Jacques Soustelle ou Paul Rivet[2190] –, mais n'en reçut souvent, vraisemblablement, qu'un accueil assez décevant. Ce furent ceux dont il avait été le moins proche qui l'accueillirent le plus « amicalement », tel Louis Vallon, socialiste devenu gaulliste, qui fut pour lui, au lendemain de la Libération, malgré leurs désaccords, un « ami fidèle et efficace »[2191]. Pour l'Italie, il ne retrouva Giuseppe Faravelli qu'en 1946[2192], Gaetano Salvemini qu'en 1948[2193]. Il passa ainsi trois ans dans un difficile, sinon complet isolement politique – puisqu'il fréquenta d'anciens vichyssois, tel Armand Petitjean, ainsi que des gaullistes et put renouer avec certains socialistes –, qui se rompit peu à peu en 1947-1948 et surtout après la publication de sa *Physiologie du Parti communiste français* en 1948.

Mais l'ombre du régime de Vichy plana sur la dernière période de son existence. Des polémiques récurrentes le contraignirent à s'expliquer de façon répétée sur sa présence dans cette ville en 1940-1944. Elles furent en partie à l'origine de son retour officiel dans la presse italienne en 1950 – il publia dans *Il Mondo* un article sur le communisme, en réponse à une attaque de Palmiro Togliatti contre Ignazio Silone où il était fait allusion à la « trahison » d'Angelo Tasca – et d'une série d'articles sur la France pendant l'Occupation[2194]. Un article calomnieux paru dans la presse communiste française, ne faisant pas seulement de lui « une

[2189] *Ibid.*, p. 36.
[2190] Cahier AK, *cit.*, p. 196.
[2191] Cahier n°40, *cit.*, p. 315 (20 novembre 1947). L. Vallon (1901-1981) avait suivi en 1933 la dissidence néo-socialiste. Il réintégra la SFIO en 1936 et entra après la victoire du Front populaire à la Radiodiffusion nationale, où il rencontra probablement A. Tasca. Pendant l'Occupation, il rejoignit la Résistance puis Londres ; il devint directeur adjoint du cabinet du général de Gaulle. Il fut l'un des dirigeants du RPF, en particulier de l'action ouvrière. Il évolua parmi les gaullistes de « gauche » (*DBMOF*).
[2192] A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 218.
[2193] Cf. E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 52-60.
[2194] Concernant le premier article, il s'agit de A. TASCA, « La società chiusa (A proposito della polemica Silone-Togliatti) », in *Il Mondo*, 11 mars 1950. La série d'articles sur la France de Vichy, intitulée « Ricordi di un socialista in Francia » et parue en juillet-août 1952, fut ensuite publiée, remaniée, en ouvrage (*Ibid.*, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*). Elle eut pour origine une allusion à A. Tasca dans le livre d'A. JACOMETTI, *Quando la storia macina*, Novara, La Foresta rossa, 1947, p. 108. G. Salvemini intervint d'abord en défense d'A. Tasca (G. SALVEMINI, « Una calunnia politica (Lettere scarlatte) », in *Il Mondo*, 24 mai 1952). Les premiers articles d'A. Tasca suscitèrent les réactions de F. Nitti (F. NITTI, « Ricordi di un socialista in Francia (Lettere scarlatte) », in *Ibid.*, 16 août 1952) et des enfants de S. Trentin (B., G. et F. Trentin à M. Pannunzio, Rome, 26 juillet 1952, *cit.* ; ils protestèrent également auprès de G. Salvemini : G. Salvemini à A. Tasca, Sorrento, 28 janvier 1953, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 273).

triste figure de l'antisoviétisme »[2195], mais colportant aussi des rumeurs non fondées au sujet de son activité pendant l'Occupation, l'incita à s'engager dans un long et pénible procès en diffamation : la procédure fut engagée au printemps 1949, la première audience se tint en janvier 1951, l'appel eut lieu en avril 1952. Bien qu'il se fût efforcé de le maintenir sur un terrain strictement juridique, le procès prit une dimension politique[2196] : Pietro Nenni, Gilles Martinet, André Blumel, Lucie Aubrac furent notamment appelées à témoigner de la bonne foi de l'auteur de l'article, Roger Maria – l'immunité parlementaire de Florimond Bonte, directeur et rédacteur en chef de *France nouvelle*, fut levée –, tandis que Giuseppe Faravelli, Gaetano Salvemini, Andrea Caffi, Charles-André Julien, Jacques Fouques-Duparc soutinrent Angelo Tasca. A cette occasion, il dut exposer de façon détaillée son activité à Vichy et pour la Résistance : ce procès devait contribuer à la faire reconnaître et cela explique l'extrême importance qu'il lui accorda. La réduction en appel de la peine initiale, à ses yeux satisfaisante, prononcée à l'encontre de Roger Maria et de *France nouvelle*, l'affecta beaucoup. Les polémiques s'apaisèrent ensuite, sans toutefois jamais s'éteindre tout à fait.

9.1. Désabusement et isolement

9.1.1. Les déceptions de la Libération

Son isolement politique ne permît pas d'abord à Angelo Tasca de trouver un lieu d'expression pour ses idées. Il se trouva à la Libération, après les déceptions des années précédentes, dans l'incapacité d'« orienter sa réflexion vers un acteur culturel et politique

[2195] R. MARIA, « Un triste personnage de l'antisoviétisme », in *France nouvelle*, 7 mai 1949. Petit-fils d'un communard, adhérent à la SFIO avant la Seconde Guerre mondiale, R. Maria (1908-2007) participa activement à la Résistance aux côtés de G. Valois et fut déporté avec lui. Il adhéra au PCF après la guerre. Journaliste, il anima les Editions du Pavillon, proches du PCF. Il milita également au Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix (MRAP) et à l'Association des déportés et internés (« Hommage à Roger Maria » in *L'Humanité*, 10 novembre 2007 ; H. COSTON (dir.), *Dictionnaire de la vie politique française*, T. II, Paris, H. Coston, 1972, p. 428). Il est notamment l'auteur de *Mensonge et vérité sur la Hongrie nouvelle* (Paris, Editions du Pavillon, 1952, 95 p.), ainsi que, longtemps après la mort d'A. Tasca, de *De l'accord de Munich au Pacte germano-soviétique du 23 août 1939* (Paris, L'Harmattan, 1995, 314 p.).

[2196] En témoignent la lettre d'A. Tasca à son avocat (André Viénot, le frère de P. Viénot), Paris, 27 mars 1951, *cit.*, ainsi que ses commentaires sur les « témoins de la partie adverse » (documents I. Fernandez, où l'on trouve des documents relatif au déroulement de la procédure), ces personnalités n'ayant pour la plupart aucun rapport direct avec les faits présentés au tribunal.

précis »[2197]. « Dévoré plus que jamais par la passion de "servir" », il se débattit avec le tourment de ne parvenir à lui donner « aucun point d'application »[2198]. Le travail patiemment accompli dans des conditions difficiles pendant quatre ans lui sembla devenu inutile s'il ne pouvait servir un tant soit peu à éclairer les nouveaux dirigeants dans leur tâche de reconstruction. Il ne put publier, immédiatement après la fin de la guerre, les livres qu'il avait écrits entre 1940 et 1944 : deux avaient trait au mouvement communiste et un troisième, qu'il considérait comme le « livre de [sa] vie », étudiait les « problèmes français et mondiaux, dans leurs antécédents historiques, dans leur évolution, dans les valeurs contingentes ou permanentes qui s'y [inscrivaient] »[2199]. Il ne put davantage s'atteler aux projets qu'il avait en tête, liés à sa réflexion des années de guerre – un ouvrage devait dresser un « *Bilan du marxisme* », tandis qu'un autre devait être consacré à l'anarcho-syndicalisme. Son retour à Paris lui laissa ainsi pendant plusieurs mois l'insupportable sensation d'être « totalement impuissant et donc totalement inutile »[2200].

Il eut finalement, à l'automne 1945, la possibilité de participer à une revue mensuelle qui parut sous le titre de *La République moderne*. Sa rédaction, issue du Mouvement national révolutionnaire, largement influencé par le frontisme des années 1930, et emmenée par Claude-Marcel Hytte, ne se disait liée à aucun parti et préoccupée que des intérêts de la France ; elle entendait former un « laboratoire d'analyse politique, économique et doctrinale, mis à la disposition des cadres responsables de la vie nationale »[2201]. Angelo Tasca crut peut-être trouver dans cette publication, proche de lui par son esprit autant que par ses idées initiales, à l'élaboration desquelles lui-même participa[2202], un lieu d'expression pour ses propres convictions. Mais il n'y publia, sous le pseudonyme de Jean Servant, qu'un article et

[2197] D. BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale" », *art. cit.*, p. 100.
[2198] Cahier AK, *cit.*, p. 204. Cf. aussi p. 126.
[2199] A. Tasca à L. Vallon, Paris, 24 mars 1945, *cit.*, p. 47.
[2200] Cahier AK, *cit.*, p. 204.
[2201] « Nous voulons une République moderne », in *La République moderne. Cahiers politiques mensuels*, 15 novembre 1945 ; « Comment vit la République moderne ? », in *Ibid.*, 15 janvier 1946. Le Mouvement national révolutionnaire (MNR) fut l'un des premiers mouvements clandestins de Paris, où convergèrent des socialistes (J. Rous, F. Tanguy-Prigent, H. Sellier), des syndicalistes et des frontistes. La pensée de ces derniers imprégna largement les publications du mouvement : elles préconisaient une révolution nationale, instaurant une économie mixte planifiée et un Etat fort, tout en assurant une représentation populaire. Hostile à la collaboration, mais refusant de s'en remettre à la Grande-Bretagne, le MNR n'incitait pas à combattre l'occupant, mais plutôt à préserver l'indépendance de la France. Il ne fut pas non plus fondamentalement hostile à Vichy et demeura vraisemblablement lié à G. Bergery, au point qu'il semble qu'on puisse y voir « une entreprise jusqu'à un certain point parallèle à celle qu'il tentait de mener à Vichy » (P. BURRIN, *La dérive fasciste*, *op. cit.*, p. 402). C.-M. Hytte (1902- ?) adhéra en 1921 aux Jeunesses communistes. Il défendit la tactique de front unique prônée par l'IC et quitta le PC en 1925. Il rejoignit dix ans plus tard le mouvement frontiste de G. Bergery et G. Izard – A. Tasca fit peut-être sa connaissance par ce biais. En décembre 1940, il fonda le MNR. Il suivit ensuite les initiatives fédéralistes (*DBMOF*).
[2202] C'est ce qui ressort du cahier n°40, *cit.*, p. 1-13.

sa collaboration ne semble pas s'être prolongée au-delà de la première livraison ; nous n'avons pas trouvé dans ses archives de référence ultérieure à ce journal. Peut-être fut-il déçu par les numéros suivants ou ne se sentit-il pas à son aise dans ce groupe, comme le laissent pressentir certains commentaires réservés au manifeste initial. En raison de la singularité de son expérience, mais aussi de sa réflexion des années précédentes, il trouva donc avec difficulté sa place dans le monde sorti de la guerre.

Il resta en effet fidèle aux idées qui l'avaient guidé entre les institutions de Vichy et la Résistance : l'été 1940 marqua donc bien une « césure définitive »[2203] dans sa réflexion et celle des années 1945-1957 s'enracina dans celle des années de la guerre. « Pour ce qui concerne la critique du passé et l'idée que je me faisais de la révolution nationale, je n'ai aujourd'hui, après cinq ans et demi, une virgule à changer »[2204], conclut-il durant l'hiver 1945-1946, en s'interrogeant sur les erreurs commises en 1940. Le manifeste de *La République moderne*, dont il rédigea l'introduction et la partie conclusive, en témoigne : on y retrouve la trame de ses réflexions de la guerre et souvent son langage même. *La République moderne* désirait, comme lui, participer à « l'effort de renaissance française ». Le pays devrait d'abord s'astreindre à un sérieux examen de conscience et reconnaître les « faiblesses, [les] contradictions, déjà anciennes, [les] pourritures » à l'origine de la défaite de 1940. Ce n'était qu'en renouvelant « profondément ses institutions comme ses mœurs » que la France pourrait définir sa place dans une Europe et un monde également rénovés : car il n'était pas question d'une France isolée. Elle devrait se doter d'un « ordre économique juste », régi par les principes « de l'humanisme et de la liberté », et où « l'intervention de l'Etat » s'articulerait avec « l'initiative privée, individuelle ou associée des producteurs ». L'Etat aurait à établir « un juste équilibre […] entre la production industrielle et la production agricole ». Le travail devrait être organisé de façon à supprimer « la condition prolétarienne » et il s'agirait d'accomplir enfin cette « fusion – jadis escamotée par les partis et les clans – du national et du social ». Les auteurs du manifeste voulaient également instaurer un nouvel « ordre politique », garantissant l'intégration de la « personne » dans la collectivité par l'intermédiaire de « formes de vie collective » très proches des « communautés naturelles » évoquées par Angelo Tasca et les non conformistes de Vichy. Le texte reprenait une autre de leurs préoccupations, en évoquant la nécessité d'une structure étatique permettant d'affronter les conséquences du progrès technique dans le respect des libertés et de la personne humaine.

[2203] D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 165.
[2204] Cahier n°40, *cit.*, p. 60.

Enfin, l'« ordre administratif » devrait être rénové, de façon à empêcher une dérive bureaucratique[2205].

Surtout, le problème de l'unité française demeurait aux yeux d'Angelo Tasca à peu près intact. Après l'épuration, nécessaire, le temps était venu selon lui d'associer à l'effort de reconstruction nationale « l'immense majorité des Français ». La fragile unité conquise dans la lutte de libération n'était « pas toute donnée ; il [fallait] la construire pour soustraire [le] pays aux divisions et aux défaillances qui [l'avaient] paralysé pendant un quart de siècle »[2206]. En 1948, il accorda encore à ce problème une large place dans la préface à sa *Physiologie du Parti communiste français*. Il y établit un lien très fort entre l'initiative des Entretiens de Pontigny en 1939, le projet d'*Europe libre* en 1940, son document de la fin de l'été de cette même année et son travail des années de la guerre, dont ce livre était issu. Ecrit en 1942, il avait procédé du désir de préparer le rétablissement d'une unité détruite ; six ans plus tard, Angelo Tasca choisit d'en publier tel quel le manuscrit, jugeant qu'il restait valable pour l'essentiel. « Pourquoi l'appel à l'unité est-il resté sans prise sur les partis et sur les classes, et a-t-il été abandonné par ceux mêmes qui l'avaient lancé ? », s'y interrogeait-il, en revenant sur la fin de la III^{e} République. Il avait manqué à peu près tout ce qui aurait dû permettre à cette exigence de s'exprimer pratiquement. Aucune élite intellectuelle ne sut en concevoir l'importance : elle resta dépourvue de « son instrument *intellectuel* ». Elle ne trouva pas davantage « son instrument *moral* », puisque la population ne partageait pas une commune échelle de valeurs qui aurait permis de concevoir l'intérêt général et de faire de l'unité l'aspiration suprême. Il manqua également une structure économique adaptée. Le capitalisme ne pouvait pas garantir l'unité de la nation ; mais personne ne sut établir un « plan français assurant à la fois l'équilibre social et la production la plus élevée », sans tomber dans les travers du planisme. Enfin, l'unité ne trouva pas « son instrument *politique* » : aucun gouvernement ne se montra à la hauteur de sa tâche, ni ne parvint, tout à la fois, à « avoir une vue d'ensemble » de la vie du pays, à anticiper les événements, à « agir en temps utile » et à préserver, dans l'action quotidienne, « les intérêts *permanents* du pays »[2207]. A la fin de son ouvrage, Angelo Tasca maintint sa conviction que « l'unité française » exigeait la formation d'une communauté nationale, établie sur « la réconciliation, l'articulation du national et du

[2205] « Nous voulons une République moderne », *art. cit.*.
[2206] J. SERVANT [A. TASCA], « Le programme du CNR est-il un programme de gouvernement ? », in *La République moderne*, 15 novembre 1945.
[2207] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. IX-XIII. Souligné dans le texte. Cf. aussi D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 165.

social »[2208]. En proposant à nouveau ces idées, il indiquait pour 1948 la même orientation que par le passé.

Aussi ne constata-t-il pas sans inquiétude que personne ou presque, à la Libération, ne parut se soucier de l'unité de la France : seuls, quelques fois, le général de Gaulle et, plus souvent, François Mauriac avaient montré avoir conscience de son importance[2209]. Cela n'était pas le seul aspect par lequel la Libération s'était avérée décevante aux yeux d'Angelo Tasca. Elle avait été « *une révolution sans révolutionnaires* », accompagnée des « dégâts » inhérents à toute révolution, mais dépourvue de « l'élan »[2210] créateur capable de l'orienter et de la soutenir. La transformation avait été apparemment profonde ; la structure politique et économique antérieure avait été renversée. Mais la nouvelle semblait établie sur des bases peu solides et les hommes chargés de l'édifier se révélaient au-dessous de leur tâche. Il ne s'agissait pas seulement d'une forme de corruption qu'Angelo Tasca observa, non sans dégoût, dans certains milieux de la Résistance. Celle-ci commençait selon lui à être l'objet, comme avant elle le régime de Vichy et la collaboration, d'une forme d'« exploitation » par tous ceux qui espéraient en tirer avantages, profit et pouvoir : cette même dérive lui paraissait avoir déjà étouffé les velléités des partisans sincères d'une révolution nationale. Même les noyaux de la Résistance la plus active semblaient enclins à retomber dans le « sectarisme », le « fanatisme » ou les « vieilles pratiques »[2211]. Mais il s'indigna bien plus encore de l'impéritie des gouvernements provisoires et du tripartisme (Mouvement républicain populaire-MRP, SFIO, PCF). Le premier gouvernement de Gaulle avait d'après lui, par son « aveuglement », son « incapacité », son « irresponsabilité », affaibli le régime naissant. Dès le printemps 1945, Angelo Tasca vit se créer cet « appel du vide » redouté durant l'été 1940 et qui ne pouvait profiter qu'« aux extrêmes, ramenés par lui au centre de la situation ». Le succès du PCF au premier tour des élections municipales d'avril-mai 1945 – les premières élections après la Libération – lui parut en donner la preuve. Ce parti, le seul réellement organisé, avait su tirer profit de l'« inconscience et [de l']irresponsabilité »[2212] avec lesquelles le gouvernement les avait abordées. Angelo Tasca contesta du reste l'opportunité de ces premières élections, trop tardives pour exprimer encore l'état des forces politiques à la Libération, et trop prématurées pour que les différenciations politiques eussent pu être poussées à leur terme et la population

[2208] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 360-361.
[2209] Cahier AK, *cit.*, p. 192.
[2210] Cahier AM, *cit.*, p. 61. Souligné dans le texte.
[2211] Cahier n°40, *cit.*, p. 68. Cf. aussi p. 87.
[2212] Cahier AK, *cit.*, p. 93 (fin avril ou début mai 1945). Ces notes – sans dates – furent probablement écrites au lendemain du premier tour des élections municipales, qui donnèrent de bons résultats aux communistes, puisque le second tour, le 13 mai 1945, vit au contraire la victoire des modérés et des radicaux.

s'extraire de la confusion régnant encore dans le pays : les résultats n'avaient ainsi pu que refléter « un état d'esprit où [se mêlaient] les habitudes mentales du plus lointain passé, les souvenirs récents de la libération, l'aspiration vague, mais forte, vers certaines choses, la réprobation de certaines autres »[2213], qui empêchait de saisir les nuances et les enjeux de la vie politique renaissante. De même, en juin 1945, il jugea hâtifs les projets d'assemblée constituante. « Le pays est-il en condition d'aborder utilement la tâche de se donner une nouvelle Constitution ? », s'interrogea-t-il en lisant un article de Léon Blum en faveur de la Constituante. La population, encore prisonnière « de formules vagues et d'images délirantes »[2214], n'était pas préparée intellectuellement à une telle réflexion. Il observa ainsi avec désabusement la renaissance de la vie démocratique en France, l'action et les prises de position des forces issues de la Résistance. Le CNR, admirable dans la clandestinité, se révéla incapable, selon lui, d'assumer les tâches d'un gouvernement, à tel point qu'il résuma au printemps 1945 : « le CNR a été au-dessus du pays pendant la lutte contre l'occupant, et […] il est au-dessous du pays dans l'action pour la reconstruction »[2215].

Conçu dans la clandestinité pour animer la lutte contre l'occupant, le programme du CNR portait la marque de ces circonstances : Angelo Tasca rappelait qu'il n'était consacré que pour un tiers aux mesures à prendre après la victoire et que la diversité des forces en présence avait obligé à s'en tenir à des formulations génériques et abstraites. Avait-il seulement été « élaboré en fonction de la réalité et des besoins français » ? Il semblait suspendu « entre la terre de la réalité et le ciel des doctrines, sans avoir ni la ferveur animatrice de celles-ci, ni la substance nourricière de celle-là ». Bien que nécessaire et opportun au moment de sa rédaction, il présentait trop de lacunes pour un programme de gouvernement. Ainsi gardait-il le silence sur le régime politique de la France, se contentant d'exiger le retour au suffrage universel. Il ignorait également les problèmes de politique extérieure, alors qu'au lendemain de la guerre, tout gouvernement avait à décider de la place que son pays occuperait dans le monde. Son avenir économique en dépendait : politique extérieure et politique économique dérivaient l'une de l'autre et « pour organiser économiquement la France, il [fallait] décider *en même temps* quelle politique extérieure [le] pays [allait] se donner, quel type de rapport avec le reste du monde il [choisissait] ». Angelo Tasca tirait les conséquences de sa réflexion sur l'autarcie et la guerre : puisqu'une économie fermée entraînait vers la guerre, c'était en coopérant économiquement avec ses voisins que la

[2213] *Ibid.*, p. 93.
[2214] *Ibid.*, p. 119 (peu après le 2 juin 1945).
[2215] *Ibid.*, p. 104.

France s'engagerait sur la voie de la paix. Le programme du CNR n'abordait pas davantage les « questions essentielles qui sont à la base de toute politique économique ». Il ne se prononçait pas sur la structure économique du pays, par exemple sur les rapports entre agriculture et industrie ou le niveau souhaité et les moyens de l'industrialisation. Il optait simplement pour une économie planifiée et dirigée. Angelo Tasca en acceptait sans difficulté le principe, mais s'inquiétait de la façon abstraite dont le texte du CNR le posait : il ne tenait pas compte de la réalité économique française et, là comme ailleurs, décrétait « une méthode de direction de l'économie […] sans aucune liaison "fonctionnelle" avec l'économie elle-même »[2216].

Le texte préconisait la « nationalisation » – ce terme n'y était cependant pas employé – de tout un pan de l'économie. Ce principe ne plaisait guère à Angelo Tasca. On ne résoudrait pas les « problèmes d'une économie moderne » en remettant à l'Etat la propriété des moyens de production, ou bien cela se ferait « dans les pires conditions pour la société, pour la communauté ». Par ce simple transfert, expliquait-il, on demeurait assujetti au « mythe » illusoire de la propriété et « aux méthodes de l'économie primitive, où la propriété devient comme un "trésor" à garder jalousement ». L'évolution du capitalisme avait démontré que la propriété n'était pas la source exclusive du pouvoir économique : celui-ci pouvait s'exercer par toute « une combinaison savante de "chaînes" ou d'interférences », sans qu'il y eût possession directe. L'Etat devait plutôt mettre au service de l'intérêt général cette technique du capitalisme moderne. On retrouve ici la conception, développée par Angelo Tasca pendant la guerre, d'un Etat contrôlant, mais ne gérant pas l'économie. Plutôt qu'en termes de propriété des moyens de production, il posait le problème en termes de gestion de l'économie, suivant une approche caractéristique de l'économie planifiée[2217] : il s'agit là d'une manière d'aborder le changement social qui diffère considérablement de celle, habituelle, du socialisme dont la radicalité tient précisément à l'attention qu'elle accorde à la propriété des moyens de production. L'appropriation collective n'était aux yeux de Tasca que « la solution de la force, de la facilité et de la paresse »[2218]. Il se méfiait plus encore de l'étendue des nationalisations envisagée par le CNR : si l'on se tenait à son programme, jugeait-il, le secteur nationalisé « couvrirait vite la totalité de l'économie française » et il en naîtrait un bouleversement si profond, qu'on « entrerait définitivement dans le chemin du "capitalisme d'Etat" ». L'exemple souvent invoqué de la Russie, pays très différent de la France par son

[2216] J. SERVANT [A. TASCA], « Le programme du CNR », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[2217] M. BRELAZ, *H. de Man*, *op. cit.*, p. 647.
[2218] Cahier n°40, *cit.*, p. 40. Souligné dans le texte.

immensité et la richesse de ses ressources naturelles, ne pouvait être d'une grande aide. D'après Tasca, un examen de la réalité économique française révélait qu'il était préférable de limiter d'abord les nationalisations au secteur de l'énergie et à la Banque de France – elles intervinrent, de fait, avec d'autres, peu après – ; à partir de cette base, le processus pourrait se poursuivre dans d'autres domaines, si des « raisons économiques ou politiques l'exigeaient ». L'ancien socialiste redoutait que l'échec de nationalisations trop étendues n'aboutît à remettre « une économie de plus en plus désaxée sur les bras d'un Etat de moins en moins capable de la régenter ». L'élaboration d'un plan sérieux de direction collective de l'économie impliquait d'abord de

> « répondre à cette question : *quel est le degré de "nationalisation" que l'économie française est capable de supporter, sans risquer la paralysie bureaucratique, et dont au contraire elle pourrait profiter ?* Cette question se présente sous un autre aspect : *quel est le degré de bureaucratie que le peuple français, avec ses qualités et ses défauts, peut "digérer" utilement sans risquer de devenir, dans un monde de pionniers, un peuple de fonctionnaires ?* »[2219]

Ignorant au contraire la réalité de l'économie française, le programme du CNR accordait selon Angelo Tasca une confiance excessive à l'action de l'Etat, qui reflétait l'abstraction de son programme : dans celui-ci, « tout [était] confié à l'Etat. La France "réelle" en [était] absente ». Inquiet de cette inclination étatiste, « utopique et dangereuse », Angelo Tasca doutait que l'Etat pût, seul, redonner vie à une économie extrêmement fragilisée. Il était crucial qu'un élan vital vînt du monde économique. L'ancien socialiste revenait à son idéal d'un Etat prenant en charge « la "direction générale", dans ses grandes lignes, de l'économie du pays » tout en s'appuyant sur la libre action de ses structures de base. Un échange constant entre le pouvoir central et les initiatives périphériques, et non l'étatisation de l'économie, assurerait la « démocratie économique » justement désirée par le CNR. Il était inutile de chercher à imposer celle-ci par le haut, si l'on n'en insufflait pas en même temps l'esprit dans les moindres replis de la vie de l'entreprise, « de sorte que la mue démocratique de l'économie se [produisît] surtout à la base, dans ses cellules constitutives ». Aussi, pour reconstruire l'économie française au lendemain de la guerre,

> « Si l'intervention de l'Etat est nécessaire, il est encore plus nécessaire que la vie économique recommence à circuler par en bas, qu'on gêne le moins possible cette reprise et cette circulation, car *l'intervention de l'Etat sera d'autant plus efficace qu'elle s'exercera sur une*

[2219] J. SERVANT [A. TASCA], « Le programme du CNR », *art. cit.*. Souligné dans le texte.

économie ayant rétabli, dans ses profondeurs et dans sa périphérie, les ressorts de la production et des échanges. »[2220]

9.1.2. Dernières réflexions sur le socialisme : la valeur morale du socialisme

Sur l'essentiel, Angelo Tasca reprit donc des idées exposées pendant la guerre. Il avait alors cessé de dénommer socialiste la révolution espérée : elle serait nationale, communautaire, non plus socialiste. Fut-ce seulement une question d'opportunité ? Cela révèle certainement aussi un profond changement dans sa pensée : il n'est pas indifférent de nommer les choses d'une manière ou d'une autre – du moins tant que les mots gardent un sens – et avec la dénomination, change également le contenu. S'était-il pour autant détaché du socialisme ? Il conclut son article dans *La République moderne* – son premier écrit publié après la Libération – en appelant à réfléchir au « régime politique, économique et social d'une France renouvelée par la démocratie et par le socialisme »[2221]. Plus tard, dans une lettre au socialiste Bracke, il revendiqua sa fidélité à ses idéaux et à son engagement socialistes :

> « Je suis resté, mon cher Bracke, un camarade parce que je suis resté et je n'ai jamais cessé d'être un "militant". Dans aucune circonstance, à aucun moment de ma vie je n'ai été autre chose qu'un militant. […] Je ne prétends pas avoir toujours et en tout vu clair, ce qui serait encore plus bête que présomptueux ; je crois ne pas m'être trompé dans l'essentiel et je reste fidèle aux vérités qu'il me semble avoir atteintes ou entrevues, tout en ne renonçant pas à les vérifier, à les mettre au point, tant qu'il m'en reste le goût et la force. »[2222]

La position d'Angelo Tasca à l'égard du courant de pensée dans lequel il s'était reconnu jusqu'en 1940 n'est pas sans ambiguïté ni sans nuance. Les années précédentes n'avaient pu passer sur lui sans l'en éloigner sensiblement. Lui-même s'interrogea sur la permanence de son appartenance au socialisme. « Je pourrais dire avec une égale vérité que je suis socialiste et que je ne le suis plus »[2223], répondit-il à la fin de l'été 1945. Sa réflexion sur le rapport entre matérialisme et volontarisme donne la clé de cette étrange réponse. Pour en avoir fait l'expérience et l'observation depuis ses plus jeunes années, il n'ignorait pas

[2220] *Ibid.*. Souligné dans le texte.
[2221] *Ibid.*
[2222] A. Tasca à Bracke, [s. l.], 21 avril 1952, AT, cahier AW : [1951-1957], p. 31-32. Le vieux socialiste A. Bracke-Desrousseaux (1861-1955) avait notamment dirigé *Le Populaire* en 1936.
[2223] Cahier AK, *cit.*, p. 138.

combien les conditions d'existence d'un homme pouvaient influer sur sa « personnalité », ni qu'elles dépendaient intimement de l'organisation matérielle de la société. Pour autant, il ne pouvait se reconnaître dans un socialisme purement matérialiste entendant se limiter à une transformation économique. Cette sorte de socialisme soumettait la vie des hommes au déterminisme de l'économie ; il s'agissait au contraire pour Angelo Tasca de le briser. Il rejetait à travers elle tout un pan de la pensée socialiste, en particulier le marxisme. Sa traduction concrète en URSS en illustrait selon lui tragiquement l'erreur et il concluait : « si l'URSS est socialiste, le socialisme est faux ; si le socialisme est vrai, l'URSS n'est pas socialiste ». Il n'était pas « étonnant que ce "socialisme", rattaché au capitalisme par toutes ses racines et ses ressorts (comme précisément dans le schéma historique du marxisme), [eût] abouti aux mêmes conséquences que le capitalisme de l'époque impérialiste, c'est-à-dire au totalitarisme, à l'autarcie et à la guerre »[2224] : dans les deux cas, avait agi la même logique exclusivement économique. Cette convergence démontrait qu'une modification du « régime de propriété, de production et de travail » ne suffisait pas à créer un monde véritablement nouveau : elle déplaçait le problème, sans le résoudre ni le supprimer.

Mais Angelo Tasca n'oubliait pas que le déterminisme marxiste importait moins pour son hypothétique vérité, c'est-à-dire comme mécanisme effectivement à l'œuvre dans la réalité, que pour l'élan révolutionnaire qu'il pouvait susciter. Ainsi, dans l'œuvre de Marx qu'il réexamina à cette lumière avec plus d'indulgence et de sérénité, le déterminisme économique était devenu « la justification du défi le plus audacieux » que la classe ouvrière eût jamais lancé au capitalisme. Il n'agissait pas en tant que tel, mais comme un ressort idéal de la lutte : c'est à cela principalement que tenait sa valeur. Ainsi, si Marx n'occupait que la place d'« un pygmée – très remuant – par rapport [aux] géants » de l'économie et de la philosophie, si la valeur scientifique de son œuvre était, somme toute, limitée, il avait pris en revanche un immense ascendant sur « l'histoire de la philosophie et de l'économie "militantes" ». En démontrant, sous l'apparence d'un raisonnement rigoureux soumis ensuite à une série de simplifications, l'inévitabilité de la révolution prolétarienne et la mission historique de la classe ouvrière, il avait forgé « une arme puissante contre les capitalistes ». Peu importait qu'elle fût fondée scientifiquement ; elle n'en avait pas moins mu le prolétariat et fait de lui la force de l'avenir. On perçoit dans cette approche de ce que représentait la pensée marxiste la persistance d'une certaine inspiration sorélienne. Marx comptait donc bien moins comme scientifique que comme révolutionnaire, au point même que ce qui faisait sa

[2224] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. XXVII.

« *faiblesse […] en tant que philosophe et économiste, [faisait] sa grandeur en tant que révolutionnaire* »[2225]. Il avait voulu mettre la pensée au service du prolétariat, qu'il avait sincèrement « aimé » et auquel l'unissait, en dépit de son origine sociale, « des liens aussi profonds et parfois plus que ceux du sang »[2226] : on ne pouvait lui dénier cette noble intention, où résidait l'extraordinaire valeur de son œuvre. Angelo Tasca dégageait donc de la pensée de Marx, et de son déterminisme même, la part de volontarisme – et même d'idéalisme – qu'ils contenaient :

> « L'ambition que Marx et Engels eurent pour le prolétariat et sa "mission" mérite le plus grand respect, à condition toutefois qu'on ne l'affuble pas de prétentions "scientifiques" et qu'on la reconnaisse pour ce qu'elle est : un besoin passionné de donner à un idéal très élevé des bases "historiques", une recherche des "forces" capables de le réaliser. »[2227]

La compréhension de « la menace continuelle et [de] l'œuvre de destruction que la "matière", c'est-à-dire le monde économique et social » représentait pour lui, amenait l'homme à se rebeller contre elle et à vouloir la soumettre. Les ressources de l'esprit humain, non la matière, étaient donc à l'œuvre dans le processus révolutionnaire, et pour permettre à l'homme de maîtriser le cours des choses, non de s'y conformer. Le matérialisme n'impliquait pas la résignation à faire dépendre le sort des hommes de l'économie, mais au contraire un encouragement à les dégager de son emprise : « maîtriser l'économie, c'est libérer l'homme »[2228]. Le déterminisme débouchait ainsi sur le volontarisme et importait surtout par cette incitation à l'action. Il s'agissait d'une idée ancienne chez Angelo Tasca, qui s'était renforcée au fil des années 1930. C'était à cette part d'idéalisme, à ce sursaut de l'esprit humain, que tenait pour lui le socialisme. Le matérialisme pouvait bien être son point de départ, mais non son ressort : puisque le socialisme consistait en un triomphe sur la matière, il ne pouvait être attendu d'une simple évolution matérielle. Il consistait en partie en une prise de conscience de la détermination de l'homme par son environnement, certes, mais aussi dans l'acquisition progressive des idées donnant la force et les moyens de la briser. La conscience était la « substance »[2229] même du processus révolutionnaire. Aussi,

> « Socialisme et mouvement ouvrier ne valent que par les valeurs humaines qu'ils impliquent et que, dans leur corps à corps avec l'intolérable réalité, ils reconnaissent et font triompher. Une

[2225] Cahier AM, *cit.*, p. 29-30 (1945). Souligné dans le texte.
[2226] *Ibid.*, p. 32. Souligné dans le texte.
[2227] A. TASCA, « Postface », in *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 421.
[2228] Cahier AK, *cit.*, p. 138.
[2229] A. TASCA, « Postface », in *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 422.

> telle victoire est voulue et non donnée, cherchée pas à pas, perdue et retrouvée à chaque instant en elle-même et dans les choses, et non garantie comme un résultat "inévitable" d'une évolution, au terme de laquelle le jeu de la nécessité et les ressources de la dictature auraient pour aboutissement la liberté. Si la liberté n'est pas dès le début l'agent du mouvement, si la conscience ne s'en maintient pas sans discontinuité à chaque étape du chemin, le prolétariat dont les chaînes totales devaient faire l'agent d'une totale libération, finit par se forger et subir de nouvelles chaînes sans que les anciennes soient toujours vraiment brisées. La prétendue coïncidence "objective" et automatique des intérêts de classe et des intérêts généraux tend à dépouiller la classe ouvrière de la "mission" dont elle *pouvait et peut encore*, dans les conditions sociales actuelles, être investie, à condition qu'elle le veuille avec force, continuité et cohérence. »[2230]

Angelo Tasca attribuait la richesse du socialisme français et italien aux valeurs morales qui les animaient. En se penchant à nouveau sur la pensée des Egaux de Babeuf, il retrouva dans l'égalité le critère moral qui l'imprégnait tout entière. A la différence de Marx, confiant seulement dans le « développement à l'infini de la production », les babouvistes exigeaient que « l'abondance » fût obtenue dans « l'égalité dans le travail » : ils soumettaient un but – l'abondance – à un autre plus élevé – l'égalité. Celle-ci était pour eux, comme pour tout le socialisme français jusqu'à Jaurès, « plus un impératif moral, *un besoin politique* que social »[2231]. De même, en ébauchant une évocation du socialisme italien, Angelo Tasca indiqua combien la « *primauté des facteurs moraux* »[2232] y était caractéristique. Son élaboration théorique, sans être négligeable – au contraire, dans les colonnes de la *Critica sociale*, avec les travaux de Benedetto Croce ou Giovanni Gentile, l'œuvre encore si vivante d'Antonio Labriola, certaines idées originales des syndicalistes révolutionnaires et même d'Antonio Graziadei, la recherche originale de Rodolfo Mondolfo, puis, plus tard, les réflexions géniales d'Antonio Gramsci, le socialisme italien avait écrit des pages importantes de la théorie socialiste –, ne pouvait rivaliser avec l'« extraordinaire fermentation de pensée » du socialisme français. Mais Angelo Tasca reconnaissait jusque dans le maximalisme, pourtant si durement critiqué, ces « sentiments élémentaires et sains », « l'expression d'un idéalisme militant » qui faisaient la beauté et la grandeur du socialisme italien : c'était « de là [qu'étaient] partis les socialistes dignes de ce nom pour provoquer, accélérer la formation, au sein de la classe ouvrière et autour d'elle, d'une conscience politique adéquate ; [c'était] de là

[2230] *Ibid.*, p. 421. Souligné dans le texte.
[2231] Cahier n°40, *cit.*, p. 48-49. Souligné dans le texte.
[2232] A. TASCA, « Postface », in *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 396. Souligné dans le texte.

qu'il faudrait encore partir pour reprendre leur œuvre »[2233]. Plus encore que contre leur misère, les travailleurs italiens se révoltaient contre l'injustice dont ils se sentaient l'objet. Cela fondait un sentiment de solidarité de classe « plus profond en Italie que partout ailleurs » et un internationalisme viscéral. Ces sentiments primordiaux avaient donné naissance à ce dont le socialisme italien tirait sa « véritable originalité » : « les institutions qu'il a créées », les syndicats rassemblant l'« *élite* ouvrière », les organisations paysannes qui avaient su regrouper les masses agricoles et se poser « directement le problème de la terre, de sa gestion, de ses méthodes de culture », les coopératives et les Bourses du travail qui avaient retrouvé « spontanément […] les intentions »[2234] du syndicalisme révolutionnaire, tout en débordant son cadre élitiste pour devenir des institutions de masse. Ces créatures de l'« idéalisme militant » qui avait animé le mouvement ouvrier italien jusqu'au fascisme illustraient le développement de la conscience d'une classe se préparant à la gestion du monde futur. Il s'y était formé « une classe de nouveaux dirigeants » ; des initiatives y étaient nées, qui « préparaient des solutions efficaces et allégeaient d'autant la tâche de l'Etat en se substituant à lui avec bonheur ». Mais ces réalisations eurent leurs faiblesses. Elles avaient conduit à la constitution d'entités isolées du reste de la nation, simplement juxtaposées les unes aux autres, alors qu'il n'était possible de résoudre les problèmes qu'elles avaient su se poser qu'en affrontant celui de « *l'unité nationale* »[2235], crucial dans un pays morcelé et lacéré par une invisible, mais bien présente, ligne de séparation entre le Nord et le Sud.

Angelo Tasca se sentait proche de ce socialisme, où l'on retrouvait, à travers ce besoin éthique fondamental, le critère supérieur dont il indiquait la nécessité depuis des années. Il le distinguait d'un socialisme que l'on pourrait presque qualifier d'hédoniste, pour lequel « le but de la vie est le bonheur, ou "le libre développement des facultés humaines" ; ce bonheur et cette "liberté" indifférenciée ne peuvent […] fonder aucune éthique »[2236]. Ainsi qu'il l'avait écrit dans sa cellule de Clermont-Ferrand à l'automne 1944, la liberté ne pouvait être érigée au rang de but en soi ; elle était pour lui le moyen – nécessaire – d'un idéal plus élevé et ne valait que par lui. Il ne pouvait non plus se satisfaire d'un objectif d'épanouissement individuel détaché de toute considération collective. Il ne se reconnaissait pas dans une conception qu'aucun critère moral supérieur n'inspirait ni ne régissait.

[2233] *Ibid.*, p. 393.
[2234] *Ibid.*, p. 395-397. Souligné dans le texte.
[2235] *Ibid.*, p. 399-400. Souligné dans le texte.
[2236] Cahier AK, *cit.*, p. 138.

Par son humanisme, le socialisme se rattachait pour Angelo Tasca – nous l'avons vu – à « l'éthique chrétienne », reniée au contraire par toutes les formes de totalitarisme. « L'amour du prochain » qui s'était éveillé selon lui avec le christianisme avait conduit à considérer chacun comme un sujet doté de conscience, une « personne » à part entière, « un absolu », que son humanité rendait intouchable : c'était là « l'essence de la révolution chrétienne »[2237]. Le totalitarisme se fondait au contraire sur la « haine » et le mépris de la personne humaine. La lutte contre le communisme, qui se présenta à Angelo Tasca comme un combat contre la dernière forme de totalitarisme ayant survécu à la guerre, fut donc étroitement liée à sa conception du socialisme : c'était au nom de l'éthique socialiste, et de la « civilisation chrétienne »[2238] dont elle était une expression, qu'il jugeait indispensable de combattre le totalitarisme soviétique et ce qu'il considérait comme ses ramifications, les partis communistes. Mais le sentiment plus aigu d'un affrontement décisif entre totalitarisme et « éthique chrétienne » – l'emploi de cette expression, plutôt que de « christianisme » tout court, indique bien la façon dont il envisageait le christianisme, comme système de valeurs, non comme foi – l'amena à diluer le socialisme dans la seconde : il en arriva insensiblement à ne plus le considérer comme l'expression la plus poussée d'un système de valeur englobant aussi le christianisme, mais plutôt comme une expression parmi d'autres de ce dernier. Il paraissait en appeler plus à la défense d'une « civilisation chrétienne » idéalisée – nous disons « idéalisée », car le totalitarisme n'était-il pas né du sein de cette civilisation ? – qu'à la révolution socialiste ; et en luttant pour celle-ci, il croyait surtout défendre les valeurs et la « civilisation » chrétiennes. Le socialisme semblait ainsi devenu pour lui secondaire par rapport à cet ensemble de valeurs défini sous les termes d'« éthique chrétienne ». Ceci explique, nous semble-t-il, la plus grande imprécision de son positionnement politique, qu'il semble difficile de cantonner dans le socialisme, nous allons le voir.

Angelo Tasca considéra cependant d'un œil plus nuancé un autre aspect de ce rapprochement entre socialisme et christianisme : la foi, le mythe, la certitude religieuse qui en découlait, lui apparurent maintenant comme autant de ressorts possibles du totalitarisme. Il remarqua que « *la tyrannie est toujours, en quelque sorte, "théocratique"* ». Le sentiment de détenir la « vérité absolue » s'associait souvent à un certain pessimisme quant à la capacité du peuple d'atteindre par lui-même son propre bonheur : une petite minorité d'élus ou d'initiés devait alors y travailler malgré lui. L'idée d'« ordre », d'« élite » révolutionnaire, si présente

[2237] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. XXX-XXXI.
[2238] *Ibid.*, p. XXXII.

en 1940-1944, était ici indirectement remise en question, en même temps que tout un aspect du mouvement ouvrier, de la conception insurrectionnelle blanquiste, au rôle du parti dans le marxisme et aux « révolutionnaires professionnels » de Lénine. De plus, des « mythes politiques » tels que la « souveraineté du peuple », la « dictature du prolétariat » ou « l'URSS pays du socialisme » – qu'Angelo Tasca lui-même avait voulu forger vingt ans plus tôt – pouvaient acquérir « le même caractère de "logique" envahissante et irrésistible que commande la foi religieuse »[2239]. En faisant ce constat, il paraissait exprimer une certaine méfiance à l'égard de la puissance des « mythes », tant ils contenaient un potentiel totalitaire terriblement dangereux. Il semblait ainsi prendre ses distances, à travers lui, avec un élément jugé autrefois essentiel dans le processus révolutionnaire, et renoncer peut-être aussi à un espoir.

9.1.3. Histoire et politique

Cette conception singulière du socialisme, jointe à son désabusement devant les débuts de la IV[e] République, ne permit pas à Angelo Tasca de trouver sa place dans le mouvement socialiste de l'après-guerre. Il refusa d'adhérer à aucun parti ou d'intervenir dans la lutte politique « immédiate ». Il se sentait devenu étranger à un mouvement qui persistait à discuter avec un vocabulaire éculé de questions sans cesse rebattues, sans voir qu'il éludait l'essentiel, et sur lequel les bouleversements du demi-siècle précédent semblaient avoir passé sans laisser de trace[2240]. Il semblait surtout désireux de préserver son indépendance et rétif à toute orthodoxie. Des partis, il craignait le sectarisme, l'optique déformante et réductrice ; repliés sur leur cercle, les militants renonçaient à jeter des ponts vers l'autre rive, à « discerner » chez l'adversaire, même le plus irréductible, « ce qu'il y [avait] de sain ou de pourri, [à] chercher à travers ses réactions ce qu'il y [avait] de vrai ou de faux »[2241]. Il expliqua ainsi à Giuseppe Faravelli, directeur de *L'Umanità*, organe du *Partito socialista dei lavoratori italiani* (PSLI), que « le journal *du* parti ne devrait pas être un journal *de* parti » : plus que pour les militants, déjà convaincus, il devait être écrit pour ceux qu'on espérait voir « prendre peu à peu le

[2239] Cahier n°40, *cit.*, p. 50-51. Souligné dans le texte.
[2240] *Ibid.*, p. 151-152.
[2241] Cahier AK, *cit.*, p. 83.

chemin du parti »[2242]. Il s'agissait de les amener à retrouver par eux-mêmes les idées formant sa ligne générale : c'était encore d'une « conquête des consciences » que le journal devait être l'instrument. Selon David Bidussa, Angelo Tasca abandonna toutefois sa conception, dont nous avons vu le très lointain ancrage, de l'éducation de la population par la politique. Nous avons vu qu'il avait accordé dans les années précédentes un rôle croissant aux élites, vues comme l'expression des masses : les élites avaient donc pris le pas sur les masses et cette tendance persista après la guerre. Il semble donc falloir ajouter dans les motivations de son refus d'adhérer à aucun parti une perte de confiance dans « la politique de masse »[2243] : les désillusions des années passées lui avait fait certainement, sinon renoncer tout à fait à ses idées antérieures en la matière, du moins perdre espoir dans leurs possibilités concrètes.

Il ne renoua pas avec la SFIO au lendemain de la guerre. Il confia au début de 1947 à Giuseppe Faravelli n'avoir pas de « rapports officiels »[2244] avec elle, tout en se montrant confiant dans un prochain changement. Six ans plus tard, après l'accueil favorable réservé par les milieux socialistes à ses ouvrages sur le communisme – Léon Blum demanda vraisemblablement qu'un écho leur fût donné dans la presse du parti[2245] –, il avait rétabli des rapports « cordiaux » avec certains de ses membres – il ne précisait pas lesquels, mais on peut du moins mentionner Maurice Paz et Lucien Laurat –, mais les « désaccords » demeuraient sur « plusieurs questions »[2246]. Il salua le courage de certaines décisions du Parti socialiste, mais son attitude lui inspirait dans l'ensemble un « profond dégoût intellectuel et moral »[2247]. Il le jugea responsable, avec le MRP, de la faillite du renouveau qu'aurait dû amener la Libération. Il leur reprocha l'épuration, conduite « avec une mentalité de cannibales », la destruction des « conditions de toute unité française » et leur course au pouvoir : ils s'étaient montrés simplement « stupides et féroces ». Comment, dès lors, la SFIO aurait-elle pu « travailler à la renaissance politique, sociale et morale de la France »[2248] ? Son aptitude à « se poser de faux problèmes » n'avait d'égale que « son incapacité à résoudre les vrais problèmes »[2249]. Elle se révélait aussi infantilement extrémiste en politique intérieure que

[2242] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 14 mai 1948, in P.-C. MASINI, S. MERLI (dir.), *Il socialismo al bivio. L'archivio di Giuseppe Faravelli, 1945-1950*, Milan, Feltrinelli (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1990, p. 318. Souligné dans le texte.
[2243] D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 158.
[2244] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 18 février 1947, in *Annali* 1990, *op. cit.*, p. 216. Sur les rapports d'A. Tasca avec la SFIO, cf. A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 305-308.
[2245] A. Tasca à son avocat, Paris, 27 mars 1951, *cit.* ; A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 234-235. Selon G. Morin, les livres d'A. Rossi figurent dans la plupart des bibliothèques socialistes.
[2246] A. TASCA, *In Francia nella bufera*, *op. cit.*, p. 234.
[2247] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 23 octobre 1948, in *Annali* 1990, *op. cit.*, p. 373.
[2248] Cahier AM, *cit.*, p. 233-234.
[2249] *Ibid.*, p. 140.

timide en politique extérieure. Il vota en 1951 pour la liste socialiste, mais à défaut de mieux, car son programme, s'il avait fallu « le prendre au sérieux, [lui aurait arraché] des cris de fureur »[2250].

Les positions de Léon Blum lui réservèrent en particulier une amère déception. Il lut avec intérêt *A l'échelle humaine* où il retrouva ses propres préoccupations et des réflexions pertinentes, bien que parfois trop optimistes[2251]. Comme le souligne Alceo Riosa, les dernières pages du livre surtout, où Léon Blum développait une conception du socialisme empreinte d'humanisme et d'un sentiment religieux, dont il soulignait la proximité avec le christianisme[2252], durent sembler à Angelo Tasca rejoindre sa propre réflexion. Mais l'attitude ultérieure de Léon Blum, en qui ce livre lui avait fait placer « beaucoup d'espoir »[2253], ne fut pas à la hauteur de ses attentes. Angelo Tasca releva à plusieurs reprises le caractère spécieux, « sophistique »[2254], ou les « équivoques et [la] confusion »[2255] de certains des écrits du *leader* socialiste, par exemple sur la question institutionnelle – l'argumentation de Léon Blum en 1945 en faveur de la Constituante lui parut « bien douteuse »[2256] –, la politique internationale – persuadé, à juste titre, que l'URSS ne souhaitait pas la guerre, Blum ne prit pas en considération l'éventualité d'un conflit et se contenta d'un appel à une vague « fédération des peuples pacifiques et pacificateurs »[2257] – ou la politique intérieure de la France – Blum rejeta sur le Rassemblement du peuple français (RPF) de de Gaulle l'échec de la régénération de la France qu'Angelo Tasca attribua au contraire aux faiblesses du tripartisme, et d'abord de la SFIO[2258]. Malgré son incontestable supériorité intellectuelle, Léon Blum ne parvint pas à combler par sa seule pensée « le vide doctrinal de l'ensemble du parti », ni à transformer son apport intellectuel « en conscience *permanente* du parti ». En revanche, « un arrière-fond d'ordre sentimental et émotif » s'était réveillé en lui et avait renforcé le sectarisme auquel la clandestinité avait disposé le Parti. « Impuissant dans le bien et efficace dans le mal », Léon Blum s'était révélé « pour la SFIO à la fois un élément de vie et un facteur de mort »[2259]. Angelo Tasca se trouva ainsi « en désaccord avec presque toutes les positions politiques de ce

[2250] A. Tasca à G. Salvemini, 17 juin 1951, G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 193. Cf. aussi cahier n°40, *cit.*, p. 91.
[2251] Cahier AK, *cit.*, p. 20-45.
[2252] A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 306. Cf. aussi I. GREILSAMMER, *Blum*, *op. cit.*, p. 458-464.
[2253] Cahier AK, *cit.*, p. 120.
[2254] Cahier AM, *cit.*, p. 175 (7 mars [1948]).
[2255] *Ibid.*, p. 231 (11 novembre 1948).
[2256] Cahier AK, *cit.*, p. 119.
[2257] Cahier AM, *cit.*, p. 175-176.
[2258] *Ibid.*, p. 231-232.
[2259] *Ibid.*, p. 188-189. Souligné dans le texte.

parti », qui lui paraissait « en plein marasme ». Leurs divergences tactiques et « doctrinales »[2260] empêchèrent tout rapprochement.

Il ne retrouva pas davantage sa place dans le mouvement socialiste italien. Contrairement à la plupart des antifascistes exilés en France pendant les années 1930, il ne rentra du reste pas en Italie après la chute du fascisme. Lui-même n'en donna pas la raison et l'on peut se demander s'il y songea même seulement. Si, dans un moment de désespoir, il pensa à partir, ce fut en effet pour les Etats-Unis[2261]. Ayant acquis la nationalité française en 1936, l'ayant recouvrée avec peine en 1941 après en avoir été déchu par le gouvernement de Vichy, il se sentait devenu pleinement et d'abord français. Comme le souligne Elisa Signori, il eut dès les années 1930 à l'égard de sa situation d'émigré une attitude qui le différenciait de ses amis italiens[2262] : il fut sans doute parmi eux celui qui fut le plus pleinement inséré dans la vie de son pays d'accueil, et non en tant qu'exilé, mais en tant que socialiste. Il refit sa vie en France, où avait grandi sa fille Valeria et était née pendant la guerre son dernier enfant, Catherine, puis épousa en 1946 Liliane Chomette, dont il était épris depuis des années. Habitué de plus à travailler au contact du mouvement ouvrier international, et non seulement italien, et à étudier la politique mondiale, il envisageait les problèmes dans un cadre qui n'était pas strictement italien : Giuseppe Berti a justement souligné que, dans ses études personnelles, Angelo Tasca s'intéressait moins aux problèmes de la révolution italienne qu'au « mouvement ouvrier et [au] socialisme comme phénomène et comme doctrine internationale »[2263], à la différence de Gramsci par exemple, dont la pensée semblait plus intimement liée à la réalité de l'Italie.

Le PSI (alors *Partito socialista italiano di unità proletaria*-PSIUP) se divisa à nouveau sur les rapports avec les communistes. Tandis que Pietro Nenni défendait une politique unitaire, la méfiance à l'égard des communistes prévalut dans une autre partie du PSI, qui préconisait sa complète autonomie à l'égard du PCI : Giuseppe Saragat, Giuseppe Faravelli, notamment, ainsi que de vieux socialistes comme Ugo Guido Mondolfo, Angelica Balabanoff ou Giuseppe Emanuele Modigliani fondèrent le Parti socialiste des travailleurs

[2260] A. Tasca à G. Faravelli, [s. l.], 16 juillet 1947, in *Annali* 1990, *op. cit.*, p. 265-266.
[2261] Cahier AK, *cit.*, p. 205.
[2262] E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 40. Cf. aussi A. RIOSA, « A. Tasca da Monaco al patto germano-russo », *art. cit.*, p. 427-428.
[2263] G. BERTI, « Introduzione », in *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 13-16. Nous ne donnons pas cependant à cette idée de « cosmopolitisme » la connotation négative que lui attribue G. Berti.

italiens (PSLI) en janvier 1947[2264]. Angelo Tasca comptait dans ce parti plusieurs amis. Si Giuseppe Saragat ne daigna pas le recevoir lorsqu'il représenta l'Italie auprès de la France en 1945[2265], il renoua en revanche des liens amicaux avec Giuseppe Faravelli, l'un des principaux artisans de la scission, qui était convaincu qu'Angelo Tasca pouvait jouer un rôle important aux côtés du nouveau parti. Il entretint avec le PSLI des liens officieux, empreints d'une bienveillante attention, en communiquant à Giuseppe Faravelli son avis – y compris ses désaccords – et en dispensant ses conseils. Il publia anonymement en 1948 dans le quotidien du PSLI, *L'Umanità*, deux séries d'articles : l'une concernait le danger de guerre lié à la politique extérieure soviétique, pour la campagne pour les élections d'avril 1948, l'autre esquissait une politique étrangère socialiste. Mais, arguant de l'impossibilité de conserver l'anonymat après la publication à la fin de l'année de sa *Physiologie du Parti communiste français*, il refusa de poursuivre sa collaboration[2266]. Malgré les fréquentes sollicitations, il évita donc de trop se lier à un parti dont il ne partageait pas toutes les orientations, comme, plus tard, il déclina l'invitation à appuyer le Parti socialiste unitaire (PSU), fondé principalement par une minorité du PSLI emmenée par Giuseppe Faravelli, d'anciens membres du Parti d'action et des socialistes ayant quitté le PSI avec Giuseppe Romita. Sur le moment, la scission du Palazzo Barberini lui sembla « un peu improvisée »[2267] ; quelques mois plus tard, il la jugea tout simplement « manquée ». Advenue dans la confusion et l'incohérence, apparemment pour des raisons intérieures au PSI, alors que des problèmes autrement fondamentaux étaient en jeu, elle n'avait pas été comprise par les militants. Pour qu'elle réussît, il eût fallu partir « d'une autre définition du socialisme et de la démocratie, d'une autre conception des Etats-Unis d'Europe et de l'Internationale socialiste et, sur ces bases, [déclarer] une lutte sans équivoques au totalitarisme communiste et soviétique ». En omettant de clarifier ces divergences essentielles, le nouveau parti n'avait pu s'émanciper du PSI et s'était condamné à « vivre *en fonction* de l'ancien, [à] vivre plus dans son ombre que de sa propre lumière ». Cette naissance expliquait pour Angelo Tasca les faiblesses du PSLI, qui n'avait su, malgré « certaines positions justes […] et certaines allusions saines et

[2264] Sur les débats au sein du PSIUP dans l'immédiat après-guerre et la scission du Palazzo Barberini, cf. notamment M. DEGL'INNOCENTI (dir.), *Storia del PSI. III – Dal dopoguerra a oggi*, Rome-Bari, Laterza, p. 3-71 ; M. PUNZO, *Dalla Liberazione a Palazzo Barberini. Storia del Partito socialista italiano dalla ricostruzione alla scissione del 1947*, Milan, CELUC, 1973, 337 p. et P. MORETTI, *I due socialismi. La scissione di Palazzo Barberini e la nascita della socialdemocrazia*, Milan, Mursia, 1975, 223 p.

[2265] U. INDRIO, *Saragat e il socialismo italiano dal 1922 al 1946*, Venise, Marsilio, 1984, p. 184.

[2266] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 23 octobre 1948, *cit.*, p. 373.

[2267] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 18 février 1947, *cit.*, p. 217. Les liens entre A. Tasca et le PSLI, à travers G. Faravelli, nous semblent donc moins forts qu'à S. Merli (S. MERLI, « "Contro la guerra e per un'Europa di popoli liberi e solidali". Temi della collaborazione tra Angelo Tasca e Giuseppe Faravelli », in S. SOAVE, *Un eretico della sinistra*, *op. cit.*, p. 182 et 194-195).

nouvelles », que donner de lui-même « une image chaotique, politicienne et, somme toute, peu sérieuse »[2268]. S'il partageait l'essentiel des préoccupations et l'orientation générale de la tendance de Faravelli, il se trouva en désaccord tant en matière de politique internationale – nous le verrons – que pour la tactique à suivre en Italie et préféra adopter la position d'un conseiller à la fois critique et bienveillant, et en tout cas officieux.

Quoiqu'avec hésitation, il fit cependant part à Giuseppe Faravelli de ses impressions et de ses conseils au sujet de la politique intérieure italienne. La situation de l'Italie du second après-guerre lui parut présenter de troublantes similitudes avec celle des années 1918-1922. La chute du fascisme en juillet 1943 avait donné au mouvement socialiste italien une « position éminente » qu'il n'avait pas plus su tenir qu'en 1919-1920. Les mêmes « raisons essentielles qui [permettaient] d'expliquer le "Caporetto socialiste" de 1922 » semblaient avoir entraîné la paralysie du socialisme italien après 1944 et permis à « la situation italienne, révolutionnaire en 1944-1945, [de devenir] "réactionnaire" ». Au lieu de consacrer toutes ses forces à construire un monde nouveau, le mouvement socialiste se trouvait réduit à « en perdre une grande partie pour défendre et sauvegarder les conditions élémentaires de sa liberté [… et] de son existence »[2269] : le danger fasciste avait été remplacé par le péril communiste. Le sentiment de l'actualité de sa *Naissance du fascisme* encouragea Angelo Tasca à travailler à une édition italienne de ce texte : il parut pour la première fois en Italie en 1950. S'il renonça à établir dans la préface un parallèle rigoureux entre les deux situations – faute de pouvoir soumettre le second après-guerre à une étude aussi minutieuse que le premier, ce rapprochement aurait risqué d'être quelque peu « arbitraire »[2270] –, il souligna néanmoins leur proximité dans une conclusion qui éclaire ce texte important. Il voulut y « agiter des problèmes, combattre des préjugés et des déformations, provoquer des doutes, insinuer des ferments »[2271] pour le présent. Son éloignement de l'Italie et l'impossibilité pour lui d'en suivre quotidiennement l'évolution lui interdisant de s'immiscer davantage dans la vie politique de ce pays, il espéra néanmoins contribuer par ce biais à orienter le mouvement socialiste italien ; comme nous le verrons, ce fut pour lui une manière de poursuivre son activité politique.

[2268] A. Tasca à G. Faravelli, [s. l.], 16 juillet 1947, *cit.*, p. 264-265. Souligné dans le texte.
[2269] A. TASCA, « Postface », in *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 427-428.
[2270] A. Tasca à G. Usellini, Paris, 20 février 1947, AT, Corrisp., fasc. 413. G. Usellini fut le premier à proposer à A. Tasca de traduire *Naissance du fascisme* en italien, en 1947 ; cette première tentative échoua et ce fut finalement la maison d'édition La Nuova Italia qui publia le livre, trois ans plus tard.
[2271] A. Tasca à A. Garosci, Paris, 25 janvier 1951, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 20.

Ce rapprochement entre les deux après-guerres perce dans ses discussions avec Giuseppe Faravelli jusqu'au début des années 1950. La réalisation de l'unité socialiste demeura l'une de leurs principales préoccupations, comme elle s'était imposée dans celles d'Angelo Tasca après 1921. La scission du PSI en 1947 lui apparut nécessaire pour résister au « fusionnisme » ; mais le PSLI devait garder l'unité socialiste pour objectif. Comme Ignazio Silone, il considérait qu'elle n'était pas un problème propre au mouvement socialiste, mais un « problème italien »[2272], où la jeune démocratie italienne était en jeu. Il insista auprès de Faravelli pour que fût empêchée, aussi longtemps que possible, une nouvelle scission du PSLI[2273] – inquiet de l'influence de la « droite » et de Saragat, qui menaçait d'éloigner le PSLI des masses ouvrières et de le faire disparaître comme « courant d'avenir »[2274], il s'y résigna pourtant, sans trop y croire, lorsque fut fondé le PSU fin 1949 – et que l'unité socialiste demeurât l'un des principaux mots d'ordre du parti. Il fallait privilégier « l'action au sein du PSI et, dès que possible, avec le PSI », à reconquérir : le PSLI était donc appelé à mourir lorsque le travail d'éducation politique et doctrinale auquel il devait principalement se dédier aurait pu ramener l'ancien parti à « une conception du socialisme et de la démocratie profondément différente de celle du monde soviétique et satellite »[2275]. Mais il semble qu'il perdit espoir dans la possibilité d'y arriver un jour[2276]. La dispersion du mouvement socialiste en trois partis rivaux en 1947-1950 ne put que lui rappeler les scissions dramatiques de 1921-1922, lorsque l'offensive fasciste faisait rage.

Le souvenir de cette période porta également Angelo Tasca à encourager l'entente du PSLI avec la démocratie chrétienne (DC), qu'il considérait comme l'un des plus solides remparts contre le communisme. Il la jugeait « indispensable : l'absence de cet accord [avait] été la principale cause politique de la victoire du fascisme en Italie – rappela-t-il –, et laisserait, demain, la voie libre à la dictature communiste »[2277]. La réticence de Giuseppe Faravelli, qui lui reprocha de ne pas percevoir dans toute sa réalité le danger clérical en Italie[2278], fut leur principal motif de désaccord au sujet de la politique italienne. De même,

[2272] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 14 mai 1948, *cit.*, p. 317.
[2273] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 3 juin 1949, in *Annali* 1990, *op. cit.*, p. 409.
[2274] A. Tasca à V. Montana, Paris, 24 juillet 1949, AT, Corrisp., fasc. 267. Sur le PSU, cf. A. Tasca à V. Montana, Paris, 1er février 1950, *Ibid.*.
[2275] A. Tasca à T. Codignola, Paris, 1er mars 1955, AT, Corrisp., fasc. 97.
[2276] Cf. le passage cité in D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 160 (n. 185).
[2277] A. Tasca à Carluccio [C. Tasca, son fils], [s. l.], 11 janvier 1948, in cahier n°40, *cit.*, p. 343. Cf. D. MURACA, *La liquidazione ideologica e politica dello stalinismo : Angelo Tasca 1946-1957*, Turin, *tesi di laurea* (Università degli studi di Torino), 2000-2001, p. 99 et 105.
[2278] G. Faravelli à A. Tasca, Milan, 29 mai 1950, in *Annali* 1990, *op. cit.*, p. 426. On retrouve la même inquiétude chez G. Salvemini (G. Salvemini à A. Tasca, Sorrento, 27 février 1951, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il*

Angelo Tasca semblait pencher pour un « *pacte d'alliance* »[2279] avec la DC en matière syndicale et se montra favorable au départ groupé des minorités – démocrate-chrétienne, social-démocrate et républicaine – de la CGIL (*Confederazione generale italiana del lavoro*)[2280]. Ceci le rapprocha des syndicalistes italo-américains, notamment de Vanni Montana, probablement rencontré dans les années 1920 dans le PCd'I[2281], qui encourageaient l'alliance du PSLI et de la DC.

Au contraire de Faravelli, Angelo Tasca ne croyait pas que les socialistes dussent lutter avec une égale âpreté contre le PCI et contre la DC : le premier était le principal ennemi, tandis que la seconde pouvait devenir un précieux allié dans la lutte contre le totalitarisme. « Pour des raisons qui [n'étaient] qu'en partie »[2282] celles des socialistes et malgré sa « tendance organique "totalitaire" », elle se trouvait à ce moment dans la situation de devoir lutter « pour sa propre liberté, et donc pour la liberté en général ». Il se produisait ainsi, au moins temporairement, une « coïncidence objective, dans la défense des libertés individuelles, entre la position chrétienne et celle du socialisme démocratique »[2283]. Angelo Tasca voyait dans les Eglises un refuge de la « conscience individuelle », face à des régimes – qu'ils fussent fasciste, nazi ou stalinien – décidés à en « extirper […] tout ce qui peut résister à leur emprise ». Le « "totalitarisme" de l'Eglise » lui apparaissait alors infiniment moins redoutable que « celui de l'Etat »[2284], qui avait pris au cours du XX^{e} siècle des allures monstrueuses. Cette alliance ne se justifiait pas seulement pour lui d'un point de vue tactique :

---

dovere di testimoniare, *op. cit.*, p. 182 ; G. Salvemini à A. Tasca, Sorrento, 4 janvier 1954, in *Ibid.*, p. 291 ; A. CARDINI, *Tempi di ferro. « Il Mondo » e l'Italia del dopoguerra*, Bologne, Il Mulino, 1992, p. 125).

[2279] A. Tasca à V. Montana, Paris, 24 juillet 1949, *cit.*. Souligné dans le texte.

[2280] En réalité, le courant chrétien quitta la CGIL durant l'été 1948, les sociaux-démocrates et les républicains un an plus tard. Les trois minorités fondèrent la *Confederazione italiana sindacati lavoratori* (CISL) en 1950 (S. TURONE, *Storia del sindacato in Italia. Dal 1943 al crollo del comunismo*, Bari, Laterza, 1992, p. 142-170).

[2281] V. Buscemi Montana (1902-1991) rompit avec le PCd'I en 1929. Il s'installa à New-York à la fin des années 1920 et devint l'un des dirigeants de l'*International Ladies' Garment Workers Union* dans la « Locale 89 ». Il aurait été, d'après certains auteurs, un informateur de la police italienne (F. M. OTTANELLI, « Fascist Informant and Italian American Labor Leader : The Paradox of Vanni Buscemi Montana », in *Italian American Review*, printemps-été 1999, p. 104-116 ; A. TORELLI, « La doppia vita di un antifascista americano : Vanni Montana da informatore della polizia italiana ad agente dell'Oss », in *Nuova storia contemporanea*, n°1, 2004, p. 81-94). Il contribua à organiser le départ de réfugiés italiens et juifs pour les Etats-Unis au moment de la défaite de la France. Il participa en 1941 à la fondation du Conseil italo-américain du travail qui joua un rôle contre la diffusion du communisme parmi les travailleurs italo-américains et appuya financièrement en Italie le PSLI. Il travailla en lien avec les autorités américaines dans la lutte anticommuniste. Il fut le principal correspondant d'A. Tasca aux Etats-Unis après la Seconde Guerre mondiale. L'un des premiers, il fit connaître son activité de Résistance et l'aida à financer son procès contre *France nouvelle*. (V. B. MONTANA, *Amarostico. Testimonianze euro-americane*, Livourne, Bastogi, [1975], 394 p. ; « Vanni B. Montana, 89, Opponent of Fascism », in *New-York Times*, 7 novembre 1991 ; AT, Corrisp., fasc. 267 ; documents I. Fernandez).

[2282] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. XXXIII.

[2283] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 14 mai 1948, *cit.*, p. 319.

[2284] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. XXXII.

le socialisme avait avec la démocratie chrétienne bien plus d'affinités qu'avec le communisme. Ils partageaient un ensemble de valeurs morales, l'éthique chrétienne, « la seule sur laquelle il [fût] possible de fonder une société démocratique »[2285]. Alors que les apparences étaient devenues trompeuses, que les « Eglises » et les partis chrétiens se plaçaient « du côté de la démocratie et du progrès » tandis que le pays du communisme avait emprunté la voie de la réaction, « le mouvement socialiste [devait] reconnaître dans la lutte que les Eglises [menaient] pour défendre les droits individuels une lutte parallèle à celle qu'il [conduisait] lui-même »[2286] et unir ses forces aux leurs. Ainsi se traduisait politiquement le rapprochement établi à la veille de la guerre entre socialisme et christianisme.

Angelo Tasca ne faisait pas pourtant une confiance aveugle à la DC : elle ne pouvait à elle seule – cela n'était pas souhaitable – faire « barrage » au communisme et devait s'insérer dans un regroupement des forces démocratiques. L'existence d'« un mouvement socialiste et syndical sérieux et fort »[2287], capable de « s'interposer » entre elle et le Front populaire, était vitale pour empêcher une polarisation de la vie politique italienne. Le programme social socialiste prêterait au front anticommuniste ce contenu positif qui faisait défaut à la DC ou que, du moins, elle ne pouvait incarner. La participation des socialistes à des gouvernements dominés par elle ne se justifiait que dans la mesure où ils pouvaient « laisser leur empreinte sur la politique gouvernementale ». Mais l'absence dans le PSLI de véritables « hommes d'Etats, avec des idées claires et une énergie indomptable »[2288] – Giuseppe Saragat en particulier, dont Angelo Tasca appréciait « l'intelligence », ne lui inspirait pas « une confiance illimitée »[2289] de ce point de vue –, sa fragilité et sa jeunesse l'empêchaient de jouer ce rôle positif et sa participation apparaissait comme un « simple "ministérialisme" »[2290]. S'il n'avait eu la crainte qu'un retrait du PSLI du gouvernement ne précipitât la polarisation de la vie politique italienne, il l'aurait conseillé sans hésitation à Giuseppe Faravelli.

La France traversa aussi, au début des années 1950, une grave crise qui, ainsi que l'a le souligne David Bidussa, parut à Angelo Tasca, à bien des égards, reproduire celle des dernières années de la III^{e} République[2291]. Celle-ci demeurait d'abord à ses yeux une « crise morale ». Il continuait à observer dans son pays d'adoption « un affaiblissement sensible de la

[2285] *Ibid.*, p. XXX.
[2286] *Ibid.*, p. XXXIII.
[2287] A. Tasca à V. Montana, Paris, 1er février 1950, *cit.*.
[2288] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 23 novembre 1948, in *Annali* 1990, *op. cit.*, p. 380.
[2289] A. Tasca à V. Montana, Paris, 24 juillet 1949, *cit.*.
[2290] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 23 novembre 1948, in *Annali* 1990, *op. cit.*, p. 380.
[2291] D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 170.

conscience civique, une désintégration du tissu social »[2292] et un oubli de l'intérêt général des plus inquiétants, qui se répercutaient sur les plans économique et politique et aggravaient une situation en elle-même déjà critique : la France dut ainsi affronter des problèmes particulièrement délicats, alors même qu'elle se trouvait affaiblie moralement. Des difficultés financières la mirent au bord de la faillite en 1952. Il aurait fallu selon Angelo Tasca des solutions drastiques, non seulement une limitation des dépenses ou un appel à l'épargne, comme le proposait Antoine Pinay, mais des hausses d'impôt. « L'expérience Pinay », dont les résultats lui parurent assez maigres, ne le convainquit guère. Il accueillit plus favorablement la proposition de Pierre Mendès-France – selon lui d'un « courage lucide » – d'associer « un "programmatisme" réduit à l'essentiel et à son tour fortement surveillé et un "libérisme" contenu par le plan général, poussé le plus possible à l'initiative et à la concurrence ». Il y reconnaissait la tentative d'établir un équilibre entre pouvoir central et initiatives périphériques que lui-même poursuivait depuis des années. Les difficultés économiques n'étaient en tout cas pas insurmontables ; elles ne le deviendraient que si « à la crise économique [s'ajoutait] une crise politique »[2293]. La France devait donc « se consolider comme nation et comme gouvernement » et se doter d'« un gouvernement capable de voir et d'agir au-delà des événements quotidiens »[2294]. Mais cela sembla devenu impossible au début des années 1950 : aucune majorité stable ne sortit des urnes en 1951 et les gouvernements commencèrent à chuter les uns après les autres. Durant l'hiver 1952-1953, la France entra selon Angelo Tasca dans une situation « ouverte » lorsque les crises financière et parlementaire se manifestèrent dans toute leur acuité. Sans doute, il fallait attribuer cette instabilité à la « gravité même des problèmes » à résoudre ; mais elle provenait plus encore de la façon irresponsable dont les gouvernements successifs abordaient ces « épreuves »[2295] délicates : ils n'avaient eu de cesse d'en dissimuler la véritable portée, d'en renvoyer la solution, d'en éluder les échéances pressantes et s'évertuaient à « gagner pour la vie ministérielle un temps qui [était] perdu pour l'action urgente et efficace »[2296]. Le problème était d'abord politique et moral : c'était encore des facteurs subjectifs et humains que tout dépendait.

[2292] A. TASCA, « L'appello del vuoto », in *Il Mondo*, 3 novembre 1951.
[2293] *Id.*, « Il capitale neutralista », in *Ibid.*, 12 avril 1952.
[2294] *Id.*, « L'appello del vuoto », *art. cit.*.
[2295] *Id.*, « Il mazzo di chiavi », in *Ibid.*, 31 janvier 1953.
[2296] *Id.*, « L'ombra del Generale. Crisi del franco o crisi di regime ? », in *Ibid.*, 22 mars 1952. Cf. aussi D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 172.

Les partis de la IV^e^ République paraissaient réduits à l'impuissance ou empêtrés dans de vaines luttes parlementaires. Pas plus que la SFIO, le MRP, ce « corps énorme avec une petite tête et une âme guère plus grande »[2297], ne s'était révélé à la hauteur. Leur fragile majorité de centre-gauche se disloqua lorsque fut discuté le problème des écoles dites « libres » : cela mit fin à la « Troisième force ». Nous revenons ici à un problème auquel Angelo Tasca s'était déjà mesuré précédemment, quoique son contenu eût été alors différent : la « Troisième force » qu'il avait envisagée en 1943-1944 ne devait pas s'incarner dans l'alliance de deux partis, mais dépasser la structure partisane. Il la concevait toujours suivant cet esprit. Le problème de la « Troisième force » demeurait celui « *de l'unité française* »[2298]. Son but aurait dû être d'unir une majorité de la population française autour d'« un renouvellement nécessaire de ses mœurs et de ses institutions »[2299]. Le souci des partis de la « Troisième force » – SFIO et MRP – d'empêcher une polarisation de la vie politique autour d'une droite incarnée par le RPF et d'une extrême gauche communiste apparaissait à Tasca tout à fait sain. Mais ils avaient commis l'erreur de croire pouvoir se limiter à un positionnement autonome entre ces deux pôles, sans le fonder sur un contenu solide : ils avaient ainsi maladroitement tenté de « répondre sur le plan technique des positions qu'ils [voulaient] maintenir [… à] un problème qui [était] politique, en qui [*sic*] se [résumait], finalement, toute la politique française ». En ne cherchant qu'à se situer à égale distance des deux extrêmes, ils s'étaient condamnés à l'« immobilité » et à la « passivité »[2300]. Ils n'avaient pas su exprimer de façon adéquate une aspiration sentie par les « couches les plus profondes et les plus larges du peuple français »[2301]. Ils demeuraient pourtant, avec le RPF éventuellement, les éléments d'une « *stratégie convergente de plusieurs forces politiques et sociales* » en faveur de « l'unité française ». Eût-il dû lui-même se « livrer à une activité politique – expliqua Angelo Tasca en 1947 –, c'est dans ce secteur »[2302] qu'il l'aurait exercée. Il se reconnaissait donc dans le centre-gauche. Cela était tout de même beaucoup plus nébuleux que le socialisme. Il faut rechercher l'origine de l'imprécision de ce positionnement politique dans les idées mêmes d'Angelo Tasca, toutes inspirées par une préoccupation d'unité nationale, dans laquelle différentes forces politiques gommaient leurs divergences et finissaient par venir se confondre, que traduit bien la formule de la « Troisième force ».

[2297] A. TASCA, « L'urna esagonale », in *Ibid.*, 30 juin 1951.
[2298] Cahier n°40, *cit.*, p. 317 (20 novembre 1947). Souligné dans le texte. Le lien entre ces deux aspects est bien mis en évidence in A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 309.
[2299] A. TASCA, « La scheda del francese », in *Il Mondo*, 9 juin 1951.
[2300] Cahier n°40, *cit.*, p. 318.
[2301] A. TASCA, « La scheda del francese », *art. cit.*.
[2302] Cahier n°40, *cit.*, p. 321. Souligné dans le texte.

De Gaulle, comme « enivré » par son isolement, n'avait pas davantage compris que le RPF ne pouvait l'emporter après 1946 que « comme symbole et guide de la "Troisième force" »[2303], en recherchant « à l'échelle nationale, les positions que la Troisième force actuelle ne [semblait] entrevoir que sur le plan des partis »[2304]. Tout au contraire, il avait espéré prendre le pouvoir contre elle, où il ne voyait que la persistance de pratiques parlementaires honnies et rien de l'aspiration plus profonde qu'elle traduisait. Il s'était refusé à partir à la conquête de cette France « radical-socialiste » qu'il détestait, mais qui formait le « pays réel ». Tout en brûlant d'arriver légalement au pouvoir, il s'était détourné de ce qui aurait dû être pour lui « l'exigence suprême : la conquête de la majorité »[2305]. Le RPF, surgi presque aussi soudainement qu'il se disloqua en 1952, semblait encore la force montante au moment où Angelo Tasca écrivit ses premiers articles sur la situation française, au début des années 1950. Ce parti – puisque, qu'il le voulût ou non, il en était un – lui paraissait dénué de toute homogénéité. Après avoir assisté en décembre 1947 à un meeting du RPF, moins par curiosité des orateurs que du public, il observa comment celui-ci « n'était lié par aucune idée commune : c'était de la poussière mal agglomérée, qui se soulevait seulement lorsqu'on prononçait le nom de de Gaulle »[2306]. Ce rassemblement hétérogène, que ne cimentait que la « "mystique" de Gaulle », reposait sur une « équivoque »[2307] entre ce dernier et la masse des adhérents : souvent modérés ou conservateurs, ceux-ci s'effrayaient de toute audace sociale, alors que la direction du parti répugnait à se voir affubler une étiquette de « droite » et soignait autant que possible son image « révolutionnaire »[2308].

Angelo Tasca ne fut guère sensible à cette inquiétante « mystique ». L'identification presque absolue entre de Gaulle et son mouvement tenait de l'anomalie. Elle impliquait une conception institutionnelle où, à un pouvoir fort, inséparable de la personne du chef, répondraient la « confiance profonde » en celui-ci et la « foi » fervente d'un « peuple uni » : ces idées renfermaient la possibilité d'une dérive vers un pouvoir personnel. Le gaullisme ne semblait pas concevoir la « notion d'un "contrepoids", c'est-à-dire d'une conscience nationale qui en même temps soutienne et contrôle ce régime, le limite, s'en débarrasse s'il venait à prendre une tournure néfaste ». En réintroduisant cette idée, née dès les années 1930, Angelo Tasca infléchit quelque peu sa conception de l'Etat fort : le pouvoir devait être investi d'une

[2303] A. TASCA, « La scheda del francese », *art. cit.*. Cf. aussi cahier n°40, *cit.*, p. 319.
[2304] Cahier n°40, *cit.*, p. 319.
[2305] A. TASCA, « La scheda del francese », *art. cit.*.
[2306] Cahier n°40, *cit.*, p. 331 (29 décembre 1947).
[2307] A. TASCA, « L'ombra del Generale », *art. cit.*.
[2308] *Id.*, « Una Camera du destra dove nessuno vuol sedere a destra », in *Il Mondo*, 21 juillet 1951 ; *Id.*, « Il mazzo di chiavi », *art. cit.*.

forte autorité, mais non incontrôlé et illimité. Sans ignorer les défauts du système partisan, il justifia aussi le maintien des partis, auquel le RPF était hostile : l'expérience avait prouvé qu'ils étaient « *un mal nécessaire* », dont l'absence entraînait vers des horizons bien plus dangereux encore. On n'en atténuait les inconvénients que grâce à « une élévation de la conscience civique des citoyens ». Cette tendance à l'exaltation du chef et le refus du système partisan constituaient le « noyau potentiellement fasciste »[2309] du gaullisme. Mais, en lui-même et tel qu'il était alors, le gaullisme ne pouvait selon Angelo Tasca être qualifié de fasciste, comme certains s'y risquaient parfois : à taxer trop vite de fascisme, on risquait de ne plus le reconnaître lorsqu'il se présenterait. La personnalité de de Gaulle était très différente de celle de Mussolini ou Hitler et les conditions de la France sans commune mesure avec celles de l'Italie en 1922 et de l'Allemagne en 1933 ; tout cela donnait aux aspects même apparemment fascistes du gaullisme une substance différente. Le RPF n'en était pas moins inapte, aux yeux d'Angelo Tasca, à résoudre les problèmes de la France. Interpelé par André Malraux au cours d'un déjeuner avec des personnalités gaullistes – notamment Gaston Palewski et Jacques Baumel – auquel l'avait convié Louis Vallon, il expliqua n'avoir « pas confiance dans le RPF comme instrument du salut français »[2310]. Il désapprouvait sa politique extérieure : trop nationaliste, méfiante envers les tentatives de regroupement européen, elle se heurtait à sa perspective européaniste. Sollicité par Louis Vallon et Lucien Laurat, il refusa également de prononcer une conférence sur la lutte anticommuniste devant l'assemblée des cadres de l'action ouvrière : elle n'aurait pu se limiter à un exposé « technique » de tactique anticommuniste, puisque celle-ci dépendait « essentiellement de la politique générale » dans laquelle elle s'incorporait[2311]. Il refusa donc toute action politique aux côtés des gaullistes. Nous ignorons comment, déjà gravement malade, il accueillit le retour de de Gaulle au pouvoir en mai 1958.

Le spectacle de la politique française dissuada Angelo Tasca de reprendre une activité partisane. Il l'analysa pour une revue italienne, *Il Mondo*, qui n'était liée à aucun parti, bien que son orientation libérale et laïque fût revendiquée et qu'elle apparût assurément comme une revue de la « Troisième force », tout aussi critique à l'égard des communistes que de la

[2309] *Id.*, « Il De Gaulle nazionale », in *Il Mondo*, 29 mars 1952. Souligné dans le texte.
[2310] Cahier n°40, *cit.*, p. 321. Sur l'attitude d'A. Tasca à l'égard du gaullisme, cf. A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 305-306 et 308-309. G. Palewski (1901-1984) fut le directeur de cabinet de de Gaulle jusqu'en 1946. Il fut ensuite élu député RPF et plusieurs fois ministre sous les IV^{e} et V^{e} Républiques. J. Baumel (1918-2006) fut l'un des dirigeants de Combat. Il fut membre des Assemblées Constituantes sous l'étiquette Union démocratique et socialiste de la Résistance (UDSR), puis participa à la fondation du RPF dont il devint l'un des dirigeants.
[2311] A. Tasca à L. Vallon, Paris, 3 décembre 1948, AT, Corrisp., fasc. 415.

DC. Son directeur, Mario Pannunzio, voulait en faire « un lieu de rencontre d'hommes de différentes origines liés toutefois par un idéal commun, celui de défendre ces valeurs civiques et morales que cette époque de fer [était] en train de détruire »[2312]. On comprend en quoi ce programme séduisit Angelo Tasca : il parut coïncider, au moins dans un premier temps, avec son idéal de « Troisième force »[2313]. De plus, l'orientation de la revue, anticommuniste, antiprotectionniste, pro-occidentale en politique extérieure et favorable à l'unification européenne[2314], rejoignait la sienne sur plusieurs points. Le premier article qu'il y publia en 1950, en marge d'une polémique entre Ignazio Silone et Palmiro Togliatti – le premier écrit signé de son nom dans la presse italienne légale après un silence de près de 25 ans –, fut perçu comme sa « rentrée » politique en Italie[2315]. Sans s'engager à une collaboration régulière, il assura Mario Pannunzio de son intention de réserver à son journal « les écrits [qu'il destinerait] éventuellement au public italien » – il écrivit aussi, mais plus rarement, dans la *Critica sociale* d'Ugo Guido Mondolfo et Giuseppe Faravelli. *Il Mondo* était peut-être la seule publication qui « convînt à certains plis anciens de [son] esprit »[2316] : il lui plut certainement pour son intonation libérale et son anticommunisme réfléchi ; peut-être y vit-il aussi un lieu d'expression relativement libre. Il rejoignit ainsi des connaissances de longue date, notamment Ernesto Rossi, Aldo Garosci, Ignazio Silone, Nicola Chiaromonte et surtout l'un de ses maîtres, Gaetano Salvemini, qui y écrivit souvent. Il s'éloigna pourtant de *Il Mondo* à partir de 1954 : selon David Bidussa, il faut y voir non seulement un désaccord sur la compensation financière de ses articles, mais peut-être surtout une désapprobation de la conception de la « Troisième force » adoptée par le journal, en particulier de son refus de nouer des liens avec la DC[2317].

Gaetano Salvemini, avec qui Angelo Tasca échangeait une correspondance cordiale depuis le début des années 1930, s'entretenant aussi bien de questions politiques que de leurs

[2312] M. Pannunzio à A. Tasca, Rome, 7 mars 1950, AT, Corrisp., fasc. 297. M. Pannunzio (1910-1968) provenait du Parti libéral italien (PLI) qu'il tenta à plusieurs reprises, en vain, d'infléchir vers la gauche. Il fonda *Il Mondo* en 1949, pour lutter à la fois contre le « *qualunquismo* », contre le monopole de la DC sur la politique pro-occidentale et contre celui du PCI sur le monde culturel. Il fut parmi les fondateurs du Parti radical en 1955 et dirigea *Il Mondo* jusqu'à son dernier numéro en 1966 (A. CARDINI, *Tempi di ferro*, *op. cit.*, *passim*). Selon A. De Grand, M. Pannunzio hésita cependant d'abord à accueillir les textes d'A. Tasca ; sa méfiance n'aurait été vaincue que par les interventions de G. Salvemini et I. Silone (A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 174).

[2313] A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 315.

[2314] D. PIPITONE, « Le riviste della "Terza forza" », in *Quaderno di storia contemporanea*, n°38, 2005, p. 62 ; A. CARDINI, *Tempi di ferro*, *op. cit.*, p. 21-22, 139-142, 147-153, 229-234, 237-242.

[2315] A. Garosci à A. Tasca, Rome, 21 février 1950, AT, Corrisp., fasc. 157. Le premier article publié par A. Tasca dans *Il Mondo* fut : A. TASCA, « La società chiusa », *art. cit.*. Sur la polémique Silone-Togliatti, cf. A. CARDINI, *Tempi di ferro*, *op. cit.*, p. 183-187.

[2316] A. Tasca à M. Pannunzio, Paris, 28 février 1950, AT, Corrisp., fasc. 297.

[2317] D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 166.

travaux historiques, fut l'une des personnalités – peut-être même la personnalité – dont il se sentit le plus proche dans les années 1950. Salvemini appréciait l'intelligence et la personnalité de son disciple et demeura toujours pour celui-ci son maître, estimé entre tous[2318]. Il avait été aux yeux de Tasca, dans l'émigration, l'un des gardiens des principes démocratiques, dans un mouvement – GL – malgré tout fasciné par le communisme. Elisa Signori montre comment, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, après trois décennies d'un désaccord politique profond malgré leur amitié, leurs conclusions et leurs jugements se rapprochèrent sur de nombreux points, de la préoccupation à l'égard de l'attitude des communistes au rejet du marxisme ou à la recherche des élites du futur[2319]. Gaetano Salvemini soutint dans les colonnes de *Il Mondo* des opinions avec lesquelles Angelo Tasca se sentit en parfait accord. Un article sur la « Troisième force » lui apparut en particulier comme « la première lueur dans le brouillard et le chaos politiques italiens »[2320] depuis longtemps et résume leurs affinités en matière politique. La conception qu'en proposait Salvemini dut en effet paraître à son disciple de toujours permettre d'atteindre un parfait équilibre entre les forces en présence. Réunissant les forces de centre-gauche, la « Troisième force » devait nouer des liens avec la DC, sans pour autant risquer d'en rester prisonnière : Salvemini semblait désigner ici ce centre-gauche fort qu'Angelo Tasca voulait voir se présenter face et aux côtés de la DC. Le vieil historien pensait à une confédération de partis, gardant chacun leur identité et leur structure particulières, où pourraient confluer également des groupes indépendants, qui s'accorderaient « sur des points programmatiques concrets » pour le présent, tout en maintenant leurs programmes propres pour le futur. Le ciment de cette « Troisième force » ne devait pas tant être recherché dans un anticommunisme aveugle que dans la volonté positive de faire des propositions concrètes pour les problèmes immédiats : « il faut seulement que chacun examine les conditions présentes de l'Italie, de l'Europe et du monde, et, sur la base de la vérification de ces conditions, établisse quelle politique doit adopter l'Italie »[2321]. Angelo Tasca sentit certainement dans cette approche une manière d'aborder les problèmes qui lui était familière et témoigne d'affinités intellectuelles plus profondes. Il renoua avec le « problémisme » qui avait marqué sa jeunesse et qui faisait pour lui « partie intégrante de l'histoire, et de l'histoire manquée, du socialisme italien ». Il avait apporté à celui-ci un outil de réflexion « plus que jamais actuel […] contre les mystifications

[2318] E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 10-11. Le dossier consacré à G. Salvemini est l'un des plus importants de la correspondance d'A. Tasca (p. 14).
[2319] *Ibid.*, p. 57-59. Sur les rapports entre G. Salvemini et GL, cf. R. VIVARELLI, « Carlo Rosselli e Gaetano Salvemini », in *GL nella lotta antifascista*, *op. cit.*, p. 80-96.
[2320] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 mars 1952, *cit.*, p. 218.
[2321] G. SALVEMINI, « La terza forza », in *Il Mondo*, 15 mars 1952.

politiques et sociales des intrigants qui [agissaient] à l'abri de l'"idéologie" ». Salvemini n'abandonnait pas tout principe idéal pour un pur empirisme ; son « problémisme » se révélait maintenant à Angelo Tasca comme « un *humanisme concret* qui, loin d'ignorer les principes, en [exigeait] au contraire l'application dans les rapports d'homme à homme, d'individu à Etat et de chaque nation à l'univers [*sic*] tout entier » : sa valeur tenait justement à ce qu'il s'efforçait de traduire pratiquement l'idéal humaniste, en lui recherchant des « points d'application »[2322] dans la réalité.

Ce rapprochement intellectuel avec Salvemini et la collaboration à la revue libérale *Il Mondo* témoignent dans la biographie d'Angelo Tasca d'une même évolution vers un certain libéralisme a-partisan, bien que Tasca demeurât lié aux problèmes du mouvement ouvrier et au socialisme[2323]. *Il Mondo*, sans pouvoir remplacer la défunte *Unità* de Salvemini, avait ce mérite que l'on pouvait y « dire l'essentiel à ceux qui devraient le comprendre »[2324] sans se heurter aux inhibitions partisanes. Conformément à ses idées sur l'unité nationale et la « Troisième force », Angelo Tasca emprunta ainsi une voie proche de celle de son maître, qui n'avait pas renoncé à toute activité politique, mais ne l'exerçait plus depuis longtemps dans le cadre d'un parti[2325] : il lui chercha une autre forme.

Angelo Tasca donna également à *Il Mondo* deux séries d'articles relatant certaines de ses expériences lui paraissant présenter pour le public italien « *un intérêt politique, historique, idéologique* »[2326]. La première, écrite à la suite d'une polémique sur sa présence à Vichy, traita de la France en 1940-1944. La seconde contesta, pour la première fois, l'historiographie communiste sur l'origine et les « dix premières années du PCI » : il voulut mettre en évidence la complexité de cette histoire, bien éloignée de la présentation courante s'efforçant de souligner la continuité et la constance du groupe dirigeant issu de *L'Ordine nuovo*. Il mit en évidence les dissensions entre les membres du groupe et réfuta la thèse faisant de la participation du groupe ordinoviste à la majorité menée par Bordiga entre 1921 et 1924, une nécessité imposée par la présence d'une minorité de « droite ». En s'appuyant sur les documents qu'il avait accumulés au fil des ans, notamment ceux qu'il avait fait copier durant son séjour à Moscou à la fin de 1928, il jeta ainsi les bases d'une « historiographie

[2322] A. TASCA, « Postface », in *Id.*, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 410-411. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. TASCA, « Pagine inedite », *art. cit.*, p. 316
[2323] Cet aspect est souligné, pour une autre période, in E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 19.
[2324] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 15 mars 1952, *cit.*, p. 218.
[2325] Le rapprochement entre l'attitude à l'égard de l'action politique de G. Salvemini et A. Tasca est établi par D. Bidussa, in « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 161-163.
[2326] A. Tasca à M. Pannunzio, Paris, 28 février 1950, *cit.*. Souligné dans le texte.

scientifique sur le PCI »[2327]. Il rapporta ailleurs ses souvenirs de l'émigration italienne en France, qui présentent surtout sa propre expérience de l'exil et, à travers elle, un regard sur le monde des émigrés au contact desquels il vécut pendant les années 1930[2328]. Il caressa longtemps un plus vaste projet de mémoires, qu'il n'écrivit malheureusement jamais, et entreprit lors de ses voyages en Italie des recherches dans les journaux de sa jeunesse. Il en produisit des fragments par ses articles et des notes autobiographiques rédigées après la fin de la guerre. Il ne s'agissait pas seulement de laisser des traces de sa propre vie ; il sentait venu le moment de dresser un bilan de ses expériences politiques qu'il voulait léguer au mouvement socialiste, « pour en tirer quelques conclusions pour l'action et pour la doctrine »[2329] : il lui paraissait pouvoir « plus utilement *faire le point* de tant d'années d'expériences multiples, de réflexions étroitement liées à ces expériences »[2330] que de s'impliquer dans la politique quotidienne. « Témoigner » de son passé politique et de celui du mouvement ouvrier était, dans sa condition, « la meilleure façon de militer »[2331]. Il choisit ainsi, entre autres, le rôle de « témoin d'une époque et [de] conscience critique d'une idée (le socialisme) »[2332], sans le concevoir comme un retrait, mais plutôt comme une autre forme de son activité politique. Cela apparaît avec évidence avec la série d'articles qu'il rédigea en 1953 sur les premières années du PCd'I, pour faire pièce à l'historiographie communiste.

Nous l'avons dit, l'édition italienne de *Naissance du fascisme* et sa préface représentèrent, comme en 1938 le texte original, une « prise de position militante ». Angelo Tasca avait prévu d'y ajouter, en plus des notes non publiées alors, les entretiens réalisés pour la préparation du livre ; mais, perdus lors de leur envoi à l'éditeur, ils restèrent enfouis dans les archives de Tasca et *Nascita e avvento del fascismo* parut sans eux en 1950 aux éditions de La Nuova Italia, proches des milieux sociaux-démocrates. Si Aldo Garosci reconnut, comme il l'avait fait en 1938, la valeur du livre, celui-ci fut en revanche accueilli froidement, sinon

[2327] B. GROPPO, B. PUDAL, « Historiographies des communismes français et italien », in *Le siècle des communismes*, [Paris], Editions de l'Atelier/Editions ouvrières, 2004, p. 98. Les motivations qui poussèrent A. Tasca à écrire ces articles ressortent d'A. TASCA, « La storia e la preistoria », *art. cit*.. Cf. aussi E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 87-88. Les articles d'A. Tasca sur la France en 1940-1942, publiés en 1952 dans *Il Mondo* sous le titre « Ricordi di un socialista in Francia », parurent peu après en volume (*Id., In Francia nella bufera, op. cit.*, 259 p.). Il publia l'année suivante ses articles sur les premières années du PCd'I dans une série intitulée « I primi dieci anni del PCI » ; ils ne furent recueillis qu'après sa mort par L. Cortesi (A. TASCA, *I primi dieci anni del PCI*, Bari, Laterza, 1971, 227 p.). Nous avons cité ces écrits dans les pages qui précèdent.

[2328] A. TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », *art. cit.*. Sur le contexte de la rédaction de ce texte, peut-être écrit à l'instigation de G. Salvemini, cf. E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 88-89.

[2329] *Id., In Francia nella bufera, op. cit.*, p. 234-235.

[2330] A. Tasca à A. Garosci, Paris, 24 février 1950, AT, Corrisp., fasc. 157. Le passage souligné est en français dans le texte.

[2331] A. Tasca à A. Garosci, Paris, 25 janvier 1951, *cit.*.

[2332] S. SOAVE, « Prefazione », *art. cit.*, p. XXV.

démoli, par la presse socialiste (PSI) et communiste. Ce qui, dans l'émigration, avait été compris comme une courageuse, bien qu'impitoyable autocritique du socialisme italien, fut vu dans l'Italie de l'immédiat après-guerre, comme un jugement plein de « partialité » et de « rancœur »[2333] à l'égard du mouvement socialiste, voire même comme une tentative délibérée de « porter un coup »[2334] à l'antifascisme. Aux considérations sur le livre lui-même, se mêlèrent de plus d'insistantes références à la biographie d'Angelo Tasca, les uns – Paolo Alatri, en qui Tasca voyait le représentant de l'aire socialiste – s'étendant sur sa présence à Vichy, les autres – Gastone Manacorda, qui exprimait d'après lui la position communiste – s'en tenant presque exclusivement à ses rapports avec le Parti communiste italien. On lui reprocha surtout sa préface, où l'on vit une manifestation d'« anticommunisme professionnel »[2335].

Celle-ci témoignait en tout cas de la signification politique de ce livre d'histoire : elle condense l'aboutissement de la réflexion d'Angelo Tasca sur des problèmes l'ayant tourmenté « sans répit »[2336] depuis des années. C'est que l'action politique et le travail historique requéraient selon lui les mêmes qualités : la connaissance des hommes, une capacité d'analyse « des conditions objectives et subjectives […] d'une époque donnée », la maîtrise des doctrines, la compréhension de la « dynamique » des « positions », des compétences stratégiques. Lui-même avait voulu en donner avec *Naissance du fascisme* « un modeste exemple, qui [était] loin d'être un modèle », expliquait-il avec un brin de fausse humilité. Dans les deux cas, il s'agissait de saisir « tous les agencements entre la pensée et l'action, dont les rapports font la substance de l'histoire comme de la politique, puisqu'elles sont la substance même de la vie »[2337]. Ces mots résument le problème qui l'avait intéressé depuis toujours, celui des rapports entre la pensée et la réalité matérielle : l'étude historique, comme la politique, cherchaient à les appréhender. L'histoire était faite des « infinies combinaisons » de « la nécessité des choses » et de la « liberté de l'homme »[2338]. Elle était donc « *à la fois donnée et création* »[2339] et pouvait être vue en même temps comme le domaine « de la pleine

[2333] P. ALATRI, « Angelo Tasca. *Nascita e avvento del fascismo. L'Italia dal 1918 al 1922* », in *Belfagor*, 31 juillet 1951, p. 481-482.
[2334] G. MANACORDA, « Angelo Tasca (A. Rossi). *Nascita e avvento del fascismo. L'Italia dal 1918 al 1922* », in *Società*, juin 1951, p. 369.
[2335] G. Salvemini à A. Tasca, Cambridge, 7 octobre 1951 et A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 21 octobre 1951 in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 199-202 ; E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 84-85 ; S. SOAVE, « Prefazione », *art. cit.*, p. XXVIII-XXXIV ; D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 223.
[2336] A. Tasca à A. Garosci, Paris, 25 janvier 1951, *cit.*. Cf. S. SOAVE, « Prefazione », *art. cit.*, p. XXVIII.
[2337] Cahier AK, *cit.*, p. 144-145 (été ou automne 1945).
[2338] Cahier AM, *cit.*, p. 279.
[2339] Cahier n°40, *cit.*, p. 123. Souligné dans le texte.

nécessité et de la pleine liberté ». Tout autant que la pression matérielle, le « comportement des hommes, et, souvent, de quelques hommes » contribuait à tisser la trame de l'histoire. Ceux-ci lui donnaient un sens, dont elle était sinon dépourvue, en organisant et soumettant le « chaos » des choses à une fin humaine. Cette « synthèse » ordonnatrice ne pouvait se faire « dans les faits si elle ne se [faisait] d'abord dans l'esprit ou dans les consciences au moins de précurseurs ou de prophètes ». L'histoire se décidait, pour l'essentiel, « *dans la conscience des hommes* »[2340] : c'était la trace de cette dernière qu'Angelo Tasca tentait d'y discerner. Il y retrouvait donc, comme dans l'action politique, la marque de l'homme.

On comprend pourquoi histoire et politique purent pour lui se confondre et le travail d'historien lui apparaître comme la poursuite de son engagement militant : à partir de ce moment, « sa vraie politique [… fut] l'histoire »[2341]. Elle passa désormais principalement par ses livres auxquels il travailla inlassablement pendant les dernières années de sa vie, s'installant « dans la salle à manger avec ses liasses de papiers »[2342] et les déménageant deux fois par jour aux heures de repas. Il s'y employa à dévoiler les fils, les mensonges et les falsifications de la propagande communiste, souvent en accompagnant son texte de reproductions photographiques de documents originaux. La publication à l'automne 1948 de *Physiologie du Parti communiste français* – il aurait souhaité le voir paraître dès la Libération –, signifia pour lui sa « rentrée dans la vie publique et militante »[2343] : il espérait de cette façon « servir [ses] convictions et la France »[2344]. Aucun de ses ouvrages ne fut donc le travail d'un historien reclus dans une sereine tour d'ivoire : ils devinrent son principal moyen d'expression politique. Il publia en 1949, chez Fayard, *Deux ans d'alliance germano-soviétique*[2345], consacré aux relations entre l'Allemagne nazie et l'URSS en 1939-1941. Il réédita en 1951, avec une longue introduction, l'unique numéro sorti pendant la « drôle de guerre », puis condamné à l'oubli par les dirigeants communistes, des *Cahiers du*

[2340] Cahier AM, *cit.*, p. 276-278. Souligné dans le texte.
[2341] S. SOAVE, « Prefazione », in A. TASCA, *Nascita e avvento del fascismo*, *op. cit.*, p. XXV. Cf. aussi D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 19 et 209-211 ; *Id.*, « Fra antistalinismo e guerra fredda : il pensiero di Angelo Tasca negli scritti del dopoguerra », in *Annali della Fondazione Luigi Einaudi*, Florence, L. Olschki, 2005, p. 191 et 194-195.
[2342] Témoignage de D. Fernandez, fils de L. Chomette, in P. RIGOULOT, *Les enfants de l'épuration*, *op. cit.*, p. 182.
[2343] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 23 octobre 1948, *cit.*, p. 373.
[2344] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. VII.
[2345] *Id.*, *Deux ans d'alliance germano-soviétique. Août 1939-juin 1941*, Paris, A. Fayard, 1949, 225 p., paru aussi en Italie dans une traduction d'A. Garosci (A. TASCA, *Due anni di alleanza germano-sovietica : agosto 1939-giugno 1941*, Florence, La Nuova Italia, 1951, XVI-208 p.).

bolchevisme, organe théorique du PCF[2346]. La même année, une autre étude sur *Les communistes français pendant la drôle de guerre* vit le jour aux éditions Les Iles d'or[2347]. Puis vinrent en 1954 *La guerre des papillons. Quatre ans de politique communiste (1940-1944)*, établi à partir de tracts communistes collectés sous l'Occupation[2348], et *Le pacte germano-soviétique. L'histoire et le mythe*, rédigé initialement pour *Preuves* en réponse à un ouvrage communiste[2349] et édité, dans une version augmentée, par Les Amis de la liberté. Enfin, en 1957, il écrivit pour le Congrès de la liberté de la culture un commentaire au rapport de Nikita Khrouchtchev au XX^e^ Congrès du PCUS, dont le projet fut vraisemblablement financé par des fondations privées américaines soutenant l'activité du Congrès[2350]. Les sujets mêmes de ces livres, traités avec les scrupules de l'historien, indiquent leur caractère éminemment politique.

9.2. Anticommunisme

9.2.1. « Franc tireur »

L'anticommunisme domina dès lors l'activité politico-intellectuelle d'Angelo Tasca, sans qu'on puisse cependant l'y réduire : la lutte contre le communisme s'inscrivait pour lui dans un cadre plus vaste – nous y avons déjà fait allusion à propos de l'opposition entre totalitarisme et civilisation chrétienne et y reviendrons plus loin. Comme l'indique David Bidussa, il n'obéit pas seulement à la réaction quelque peu revancharde d'un « ex », bien qu'il y eût aussi indéniablement de cela, mais également à un tourment plus profond et au besoin de

[2346] *Les* Cahiers du bolchevisme *pendant la campagne 1939-1940*, avant-propos d'A. ROSSI [A. TASCA], Paris, D. Wapler, 1951, XCIII-67 p.
[2347] *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, Paris, Les Iles d'Or, 1951, 365 p.
[2348] *Id.*, *La guerre des papillons. Quatre ans de politique communiste (1940-1944)*, Paris, Les Iles d'Or, 1954, 332-XLVIII p.
[2349] *Id.*, *Le pacte germano-soviétique. L'histoire et le mythe*, [s. l.], Cahier des Amis de la Liberté, [1954], 114 p., récemment traduit en italien (A. TASCA, *Il patto germano-sovietico. La storia e la leggenda*, Macerata, EUM, 2009, XXX-131 p.) A. Tasca y répondait au livre de J. BOUVIER, J. GACON, *La vérité sur 1939. La politique extérieure de l'URSS d'octobre 1938 à juin 1941*, Paris, Editions sociales, 1953, 323 p. Sa réponse parut d'abord sous forme d'articles : A. ROSSI [A. TASCA], « Une défense du pacte germano-soviétique », in *Preuves*, janvier 1954, p. 25-31 et *Id.*, « L'URSS à l'heure de la collaboration », in *Ibid.*, février 1954, p. 44-52, accompagnés de précisions et de notes polémiques : *Id.*, « Quelques précisions à propos du pacte germano-soviétique », in *Ibid.*, juin 1954, p. 62-65 et *Id.*, « Le protocole secret du partage de la Pologne », in *Ibid.*, juillet 1954, p. 73-74.
[2350] *Id.*, *Autopsie du stalinisme. Avec le texte intégral du rapport Khrouchtchev*, Paris, P. Horay, 1957, 295 p., traduit en italien (A. TASCA, *Autopsia dello stalinismo*, Milan, Ed. di Comunità, 1958, 279 p.). Sur le projet et la diffusion de cet ouvrage, cf. D. MURACA, « Fra antistalinismo e guerra fredda », *art. cit.*, p. 215.

défendre une vision du monde contre laquelle le communisme se heurtait[2351]. Dès le début de 1940, Angelo Tasca avait déclaré vouloir se « consacrer à la lutte, sur le plan international, pour la liquidation des survivances idéologiques et politiques du "stalinisme" dans les rangs du mouvement ouvrier » ; en partie entamé pendant l'Occupation, ce projet ne se concrétisa véritablement qu'après la Seconde Guerre mondiale[2352], au point alors de pouvoir sembler une obsession. En recevant son cinquième livre sur le sujet, Gaetano Salvemini l'interpella avec une bienveillante brusquerie : « Mais ne crois-tu pas avoir passé assez de ton temps sur ces malheureux ? »[2353] Ses livres firent à Angelo Tasca une réputation de spécialiste du communisme, recherché pour la rigueur de ses travaux historiques et sa connaissance directe de ce mouvement. Une certaine mesure dans ses discours et sa répugnance pour tout « sensationnalisme » le distinguèrent d'un anticommunisme plus douteux. Il fut souvent invité à donner des conférences sur le mouvement communiste, l'URSS ou les « démocraties populaires ». Il donna par exemple en février 1951 au Collège de l'Europe de Bruges, fondé peu avant, une série de cours sur les « formes d'organisation du marxisme »[2354]. Il intervint plusieurs fois au NATO Defense College en 1952[2355]. En septembre 1954, il prononça au Collège de l'Europe libre de Strasbourg, hébergeant et formant de jeunes réfugiés des pays de l'Est, trois conférences sur le communisme[2356]. Les uns s'adressèrent à lui dans un esprit académique, les autres suivant une optique plus évidemment anticommuniste.

Il participa également, durant l'été 1953, à un colloque sur « le problème de l'impérialisme soviétique » organisé par la Johns Hopkins University. Seul Européen parmi, surtout, des membres du Département d'Etat américain des affaires étrangères, il intervint sur les « pressions communo-soviétiques sur l'Europe occidentale »[2357]. Précisons, pour couper

[2351] D. BIDUSSA, « "Disincanto" e "inadeguatezza" del politico », *art. cit.*, p. 159-160 et 167-168.
[2352] A. Tasca à la direction du PSI, Paris, 29 février 1940, cité in D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 5.
[2353] G. Salvemini à A. Tasca, Sorrento, 27 janvier 1955, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 306.
[2354] Ce collège, qui forme aujourd'hui les futurs fonctionnaires européens, était né en 1950. Il était dirigé par H. Brugmans, européaniste et fédéraliste. On notait parmi les professeurs, professeurs invités et conférenciers en 1951 : E. Berl, F. Perroux, L. Laurat, J.-F. Gravier, B. de Jouvenel, Robert Aron, D. de Rougemont, A. Philip (AT, Documenti, Organismi e problemi internazionali, fasc. 36).
[2355] AT, Corrisp., fasc. 280. Le collège de défense de l'OTAN, chargé de former des officiers appelés à accomplir des missions pour l'OTAN et de mener des recherches sur les questions intéressant l'OTAN, avait été ouvert à Paris en novembre 1951.
[2356] Etaient venus ou étaient annoncés parmi les conférenciers : J.-B. Duroselle, P. Pascal, A. Philip, G. Bidault, J. Monnet, M. Collinet, A. Ferrat, J. Gorkin, L. Laurat, A. Vassart (AT, Corrisp., fasc. 98).
[2357] Le programme de la conférence se trouve dans les documents d'I. Fernandez. Son intervention, rédigée en français, fut traduite et publiée ensuite : A. ROSSI [A. TASCA], « Soviet-Communist Pressures on Western Europe », in C. GROVE HAINES (dir.), *The Threat of Soviet Imperialism*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1954, p. 223-255 (pour le texte original : « Pressions communo-soviétiques sur l'Europe occidentale », AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 106).

court à tout fantasme sur des liens d'Angelo Tasca avec l'administration américaine, qu'il accepta cette invitation sans bien connaître les organisateurs ; Vanni Montana, lui-même lié aux autorités américaines, craignit même qu'il ne fût tombé dans un repaire d'anciens « compagnons de route »[2358]. Angelo Tasca n'eut vraisemblablement avec les Etats-Unis que les rapports d'un spécialiste reconnu du communisme et ne leur délivra pas un discours différent de celui qui émane de ses écrits publiés ; nous doutons qu'il ait entretenu des liens secrets, par exemple avec la CIA, mais cela reste à vérifier. Il voulait profiter de cet unique voyage aux Etats-Unis pour nouer « des contacts intéressants et utiles avec des éléments spécialistes de l'action » anticommuniste[2359], tels Sidney Hook, Douglas MacArthur ou George Kennan, et rencontrer Luigi Antonini, peut-être aussi Jay Lovestone, connu à Moscou et qu'il vit certainement à Paris après la guerre, tout comme Irving Brown[2360]. Mais nous ignorons avec qui il s'entretint effectivement à Washington et New York en août 1953.

Angelo Tasca travailla de plus pour les éditions Les Iles d'or, qui publièrent deux de ses livres. Nous disposons de peu d'éléments sur cette maison et sur l'activité qu'il y exerça. Financée, semble-t-il, par des fonds américains, animée par Albert Vassart et dirigée par René

[2358] V. Montana à A. Tasca, [s. l.], 1er juin 1953, AT, Corrisp., fasc. 424. Cf. aussi sur ce point D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 209 et surtout *Id.*, « Fra antistalinismo e guerra fredda », *art. cit.*, p. 206-217, ainsi que la mise au point de D. Peschanski dans la notice biographique consacrée à A. Tasca dans le *DBMOF*.

[2359] A. Tasca à V. Montana, Paris, 4 juin 1953, AT, Corrisp., fasc. 424. Les interrogations sur de possibles liens d'A. Tasca avec l'administration américaine se trouvent dans A. DE GRAND, *In Stalin's Shadow*, *op. cit.*, p. 175-176.

[2360] Le philosophe américain S. Hook (1902-1989) débuta comme spécialiste du marxisme. Il rompit en 1933 avec le communisme. Il devint anti-communiste pendant la Guerre froide, au nom d'un socialisme démocratique. Il participa à la création du Congrès pour la liberté de la culture. Il se rapprocha ensuite des milieux conservateurs. D. MacArthur (1880-1964) avait alors été mis en retraite après l'échec de ses plans très controversés pour la guerre de Corée et celui de sa candidature à l'élection présidentielle en 1952. Le diplomate G. Kennan (1904-2005), spécialiste de l'Allemagne et de l'URSS, contribua à définir la politique d'H. Truman à l'égard de l'URSS et le plan Marshall. En 1953, il se trouvait dans une position plus effacée au sein de l'administration américaine et se consacrait à l'étude des relations internationales, particulièrement de l'URSS. Fondateur et secrétaire de la « locale 89 » de l'*International Ladies' Garment Workers' Union* (ILGWU), L. Antonini (1883-1968) s'était éloigné du communisme dès 1923. Il lutta ensuite contre l'influence des communistes dans de l'ILGWU, dont il devint l'un des principaux dirigeants. Il soutint le *New deal*, puis, après la Seconde Guerre mondiale, la politique d'H. Truman, après avoir tenté, pendant la guerre, de tenir les communistes à l'écart des organisations antifascistes italo-américaines, dans l'espoir de les éloigner du pouvoir en Italie (C. A. ZAPPIA, « From Working-Class Radicalism to Cold War Anti-Communism : The Case of the Italian Locals of the International Ladies' Garment Workers' Union », in P. V. CANNISTRARO, G. MEYER (dir.), *The Lost World of Italian American Radicalism*, Westport-Londres, Praeger, 2003, p. 143-159 ; *Id.*, « Introduction. Italian American Radicalism : An Interpretative History », in *Ibid.*, p. 20-21). J. Lovestone (1897-1990) fut secrétaire national du PC américain. Partisan de N. Boukharine et opposé à la tactique « classe contre classe », il en fut exclu en 1929. Il créa et anima pendant les années 1930 un parti communiste oppositionnel. Il s'engagea également dans une activité syndicale au sein de l'ILGWU, affilié à l'*American Federation of Labor* (AFL), dont il devint un personnage important pendant la Seconde Guerre mondiale. Il l'orienta en matière de politique extérieure et œuvra pour la création de syndicats non communistes en Europe occidentale. Il fournit des informations à la CIA sur le syndicalisme communiste (P. BROUE, *Histoire de l'Internationale communiste. 1919-1943*, Paris, Fayard, 1997, p. 505-506, 559, 565-566, 1040). Le syndicaliste américain I. Brown (1920-1989), membre de l'AFL, joua un grand rôle dans la lutte contre le communisme dans les milieux syndicaux européens. Il participa à la création du Congrès pour la liberté de la culture. Il fut aussi lié à la CIA.

Wittmann, issu des milieux nationalistes et peut-être de l'Action française, plus tard partisan de l'Algérie française, elle se spécialisa dans l'édition d'ouvrages sur le communisme et l'URSS. On trouve à son catalogue des titres de Lucien Laurat, Victor Serge, Julian Gorkin – Angelo Tasca les connaissait bien tous trois – ou Nicolas Lazarévitch. Angelo Tasca se chargea pour elle de relectures, mais peut-être aussi de conseils éditoriaux[2361]. Gaetano Salvemini s'inquiéta de le voir y publier ses livres. Non qu'il en sût plus que nous. Mais une préface de Daniel Halévy à un témoignage figurant au catalogue l'avait prévenu contre cette maison d'édition, dont les ouvrages étaient par surcroît diffusés par Plon. Il craignait qu'Angelo Tasca ne se trouvât mêlé à des milieux dont il lui déconseillait la fréquentation, à un anticommunisme dissimulant une régression conservatrice, parfois tendanciellement fasciste, ne vivant « que de son opposition au communisme, et [espérant] remplacer la dictature communiste par une dictature clérico-capitaliste ». « Silone, oui ; Koestler, non »[2362], résuma-t-il. Angelo Tasca tenta de le rassurer en expliquant que les grands éditeurs étaient plus soucieux de faire de l'argent que de porter quelque valeur politique que ce fût. Il avait choisi son camp, la lutte contre le communisme, et ne croyait guère à l'efficacité d'une lutte « sur deux fronts ». Il se définissait comme un « franc-tireur »[2363], contraint à transiger avec la

[2361] Entretien avec C. Harmel, 26 mai 2005 ; J.-L. PANNE, *B. Souvarine*, *op. cit.*, p. 376-377. Sur R. Wittmann : H. COSTON (dir.), *Dictionnaire de la vie politique française*, T. I, Paris, H. Coston, 1960, p. 250. Bien que principalement éditeur d'ouvrages d'art, il publia pendant la Seconde Guerre mondiale les œuvres du sociologue traditionnaliste, inspirateur du corporatisme, F. Le Play. Il diffusa en 1963 le discours de défense de J.-M. Bastien-Thiry, l'un des auteurs de l'attentat du Petit-Clamart contre le général de Gaulle. Il réunit plus tard (1974) aux éditions Albatros les *Souvenirs politiques* de L. Daudet, ce qui laisse supposer qu'il fut peut-être proche de l'Action française. Pour l'activité d'A. Tasca : J. Gorkin à A. Rossi [A. Tasca], [s. l.], [s. d.] et J. Gorkin à R. Wittmann, Saint-Mandé, 9 septembre 1950, AT, Corrisp., fasc. 168. A. Vassart (1898-1958), ouvrier métallurgiste, fut un important dirigeant de la CGTU dans les années 1920 et 1930. Entré en 1926 au CC puis en 1929 au secrétariat du PCF et membre de la commission exécutive de la CGTU à partir de 1929, il critiqua la tactique « classe contre classe » et dut abandonner ses fonctions dirigeantes. Il représenta le Parti auprès de l'IC en 1934 et fut favorable à la politique des fronts populaires. Maire de Maisons-Alfort, il dirigea la Fédération des municipalités communistes. Il quitta le PC après le Pacte germano-soviétique. Emprisonné en décembre 1939, il fut libéré en septembre 1941 grâce à l'intervention de M. Gitton et H. Barbé et adhéra à leur Parti ouvrier et paysan français. Il se lia à la Résistance en 1944 et fut acquitté lors du procès contre les dirigeants du POPF. Il se consacra après la guerre à la lutte contre le communisme, tant à *La Révolution prolétarienne* que dans les milieux pro-américains, parfois anciennement collaborateurs (*DBMOF*). Proche du trotskisme, l'écrivain J. Gorkin (1901-1987) rompit avec le communisme en 1929. Il fut l'un des fondateurs du POUM. Arrêté par les communistes pendant la guerre d'Espagne, il s'évada, puis se réfugia en France. Il émigra au Mexique en 1940. Il s'engagea après la guerre dans le mouvement fédéraliste européen. Il fut lié au Congrès pour la liberté de la culture. Il connaissait A. Tasca depuis les années 1930 ; il lui fut reconnaissant pour la façon dont il évoqua le POUM dans le *Populaire* lors de la guerre d'Espagne (J. Gorkin à A. Rossi [A. Tasca], Paris, 13 février 1957, AT, Corrisp., fasc. 168, contestant un souvenir de V. Serge dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire*, *op. cit.*, p. 785 où il était indiqué qu'A. Tasca (A. Leroux) se serait défilé pour publier un entrefilet sur le procès du POUM pendant la guerre d'Espagne).

[2362] G. Salvemini à A. Tasca, Sorrento, 27 février 1951, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 182. La préface de D. Halévy avait été écrite pour : J. CZAPSKI, *Terre inhumaine*, Paris, Self (Les Iles d'or), 1949, X-292 p.

[2363] A. Tasca à G. Salvemini, Paris, 3 mars 1951, in G. SALVEMINI, A. TASCA, *Il dovere di testimoniare*, *op. cit.*, p. 188.

réalité du monde de l'édition. En réalité, sans qu'il faille bien sûr, pour autant, lui attribuer des desseins « clérico-capitalistes » qu'il n'avait pas, ses liens avec son éditeur – non avec Plon – étaient plus serrés qu'il ne l'avouait. Il ne se tint pas non plus toujours aux recommandations de son maître et ne dédaigna pas tout lien avec des milieux conservateurs : ainsi intervint-il en 1955 – sur le danger de guerre – lors d'un dîner-débat du Centre d'études politiques et civiques (CEPEC), « mouvement nationaliste autoritaire »[2364] créé par des « personnalités de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, de la banque et des professions libérales »[2365], et parmi elles d'anciens ministres de Vichy, inquiets de l'évolution de la France et de l'importance du communisme. Il est toutefois probable qu'il refusa « toute censure, toute intervention »[2366] dans ses ouvrages et qu'il n'y développa que ses propres idées. Il abandonna ensuite ce travail éditorial : en août 1955, il confia à Boris Souvarine n'avoir « plus aucune liaison avec [Albert Vassart], ni avec d'autres, en ce qui [concernait] les éditions »[2367].

Boris Souvarine, Albert Vassart et peut-être aussi Lucien Laurat, furent vraisemblablement les personnalités qu'il côtoya le plus pour son activité anticommuniste. Il connaissait depuis longtemps Boris Souvarine, qui fut pour lui un ami fidèle pendant ces années : lorsque, très malade, Angelo Tasca décida de se séparer de ses archives, Souvarine aida son épouse dans les démarches nécessaires à leur transfert en Italie et à la vente de la maison qui les abritait[2368]. Signalons aussi ses liens avec Maurice Paz, qui habitait à quelques pas de chez lui : il le consulta notamment pour son procès contre *France nouvelle*[2369]. Il envisagea, semble-t-il, de faire de Claude Harmel son secrétaire, avant d'y renoncer pour des raisons matérielles[2370]. Il connaissait également Georges Albertini, ancien socialiste, principal

[2364] R. PAXTON, *La France de Vichy*, *op. cit.*, p. 399.
[2365] L.-G. PLANES, « Pourquoi le CEPEC – De l'origine, des buts et des moyens du CEPEC », AT, Documenti, Francia, fasc. 36. Le CEPEC avait pour président M. Weygand et pour vice-présidents notamment G. Lamirand, ancien Secrétaire général à la Jeunesse et R. Gillouin, proche de P. Pétain et doctrinaire de la révolution nationale.
[2366] A. Tasca à G. Salvemini, 3 mars 1951, *cit.*, p. 185.
[2367] A. Tasca à B. Souvarine, Paris, 22 août 1955, IHS, Arch. B. Souvarine, bMS Fr 375 (1121).
[2368] L. Chomette-Tasca à B. Souvarine, [Paris], 6 avril 1959 et 10 mars 1960, IHS, Arch. B. Souvarine, bMS Fr 375 (1121a). Sur la situation de B. Souvarine, A. Tasca et C. Harmel notamment dans le cadre de l'historiographie du communisme entre 1945 et 1960, cf. B. GROPPO, B. PUDAL, « Historiographies des communismes français et italien », *art. cit.*, p. 102-104.
[2369] André Viénot à A. Tasca, Paris, 16 mai 1949, documents I. Fernandez et A. Tasca à son avocat, Paris, 27 mars 1951, *cit.*. M. Paz (1896-1985) se rangea très tôt dans l'opposition trotskiste. Il fut exclu à la fin de 1927 après avoir fondé la revue *Contre le courant*, organe de l'opposition. Il rompit avec Trotski en 1929. Il adhéra à la SFIO, où son pacifisme le rapprocha de P. Faure. On ignore s'il eut une activité politique pendant l'Occupation. Il rejoignit la SFIO après la guerre (*DBMOF*).
[2370] Nous tenons cette information de C. Harmel, lors d'un entretien le 26 mai 2005. A. Tasca évoqua souvent les limites de sa situation matérielle dans sa correspondance de ces années. C. Harmel (1916, de son vrai nom G. Lemonnier) avait milité à la SFIO avant la Seconde Guerre mondiale. Syndicaliste, pacifiste, il fut proche de la

collaborateur de Marcel Déat au RNP pendant l'Occupation, devenu après la guerre l'une des figures les plus discrètement actives de l'anticommunisme en France : celui-ci fit notamment des observations à un texte d'Angelo Tasca, « Russie et socialisme »[2371], mais rien, dans les documents que nous avons consultés, n'atteste la participation d'Angelo Tasca à ses entreprises. Claude Harmel exclut qu'ils aient entretenu des rapports importants : le retrait et la solitude d'Angelo Tasca n'en faisaient pas un interlocuteur privilégié pour Albertini qui recherchait surtout des personnalités activement impliquées dans la vie politique. Selon lui, il n'écrivit pas dans le *Bulletin d'études et d'informations politiques internationales* (*BEIPI*) – devenu *Est et ouest* –, auquel furent en revanche liés Boris Souvarine, Lucien Laurat et Claude Harmel lui-même[2372]. Les photographies des documents initialement publiées dans *Les communistes français pendant la drôle de guerre* furent cependant certainement reproduites avec son accord dans un recueil du *BEIPI* en 1951[2373]. De plus, peu après sa mort, Boris Souvarine l'évoqua dans les colonnes d'*Est et ouest* comme un « ami et collaborateur »[2374] : il fut donc probablement lié au *BEIPI*, mais sans appartenir à son noyau rédactionnel.

Angelo Tasca participa également aux travaux du Congrès pour la liberté de la culture. Celui-ci était né en 1950 à Berlin d'un rassemblement d'intellectuels libéraux et sociaux-démocrates inquiets de l'influence communiste sur le monde de la culture ; l'initiative était d'origine américaine. Deux rejetons en surgirent au début de 1951 : une revue, *Preuves*, et une association, les Amis de la liberté. *Preuves* se présenta comme une nouvelle tentative de « Troisième force, appuyée principalement sur le MRP et la SFIO »[2375]. François Bondy, son

---

tendance Redressement. Il entra au RNP pendant l'Occupation et fut condamné à plusieurs années de prison à la Libération. Il s'impliqua ensuite dans des activités anticommunistes, en travaillant avec G. Albertini et en écrivant notamment dans le *BEIPI*, et fut secrétaire général de l'Institut d'histoire sociale après que B. Souvarine eut cessé de le diriger. Il se lia aux milieux patronaux et politiques de droite et d'extrême-droite, notamment à plusieurs futurs ministres, surtout par le biais de l'Association pour la liberté et le progrès social (ALEPS).

[2371] G. Albertini à A. Rossi [A. Tasca], [s. l.], 4 janvier 1952, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 43. G. Albertini (1911-1983) appartint avant la Seconde Guerre mondiale aux groupes Révolution constructive, puis Redressement au sein de la SFIO, et fut actif dans les milieux syndicalistes. Mobilisé pendant la guerre, il rejoignit ensuite le RNP et devint le principal collaborateur de M. Déat. Il fut arrêté en septembre 1944, condamné à 5 ans de travaux forcés, puis amnistié en 1948. Il entra alors à la banque Worms et se consacra à l'anticommunisme. Il créa en 1949 le *Bulletin d'études et d'informations politiques internationales* (*BEIPI*, plus tard *Est et ouest*) et un centre de documentation sur le communisme. Il exerça une influence notable sur les milieux de droite (provenant souvent de l'extrême-droite) et patronaux de la IV^{e} et V^{e} République (cf. sa note autobiographique pour le *DBMOF* ; J.-L. PANNE, *B. Souvarine*, *op. cit.*, p. 347-351 ; L. LEMIRE, *L'homme de l'ombre. Georges Albertini 1911-1983*, Paris, Balland, 1990, 264 p.).

[2372] Entretien avec C. Harmel, 26 mai 2005.

[2373] Recueil du *BEIPI*, [s. d.].

[2374] « J. A. Tasca (A. Rossi) », in *Est et ouest*, 1er-15 avril 1960. Pour l'attribution de cet article à B. Souvarine, cf. L. Chomette-Tasca à B. Souvarine, [s. l.], 6 août 1960, IHS, Arch. B. Souvarine, bMS Fr 375 (1121a).

[2375] P. GREMION, *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la Liberté de la Culture. 1950-1975*, Paris, Fayard, 1995, p. 283.

directeur, rechercha dès le premier numéro la collaboration d'Angelo Tasca[2376]. Ce dernier y publia en 1953-1954, assez longtemps donc après l'invitation du directeur, plusieurs articles – sur les « démocraties populaires » et le pacte germano-soviétique –, dont François Bondy se souvint plus tard comme de certains des « grands essais »[2377] parus dans *Preuves*. Selon Daniela Muraca, Angelo Tasca manifesta cependant une certaine réticence à trop s'engager dans ces initiatives, pour lesquelles il fut souvent sollicité ; elle l'attribue à sa volonté de « ne pas se laisser impliquer dans des initiatives qu'il estimait trop explicitement anticommuniste »[2378]. Cette explication paraît en effet plausible, bien qu'elle n'épuise pas totalement le problème. Il participa en avril 1954 à une rencontre franco-italienne organisée à Nice par les Amis de la liberté sur les « Origine et raisons de l'influence communiste en France et en Italie ». Il y retrouva notamment Giuseppe Faravelli, Ignazio Silone, Matteo Matteotti, Giovanni Spadolini, Giorgio Galli pour l'Italie, Albert Vassart, Jacques Enock – le secrétaire général des Amis de la liberté –, André Ferrat et Georges Altmann pour la France, en plus de Julian Gorkin et William Deakin, invités. On identifie sans peine l'aire politique dans laquelle se situait cette rencontre qui s'adressait à la social-démocratie anticommuniste. Angelo Tasca s'impliqua pourtant avec réticence dans sa préparation. Il craignit qu'elle ne se limitât à une suite de discours et de vaines généralités, sans qu'un « travail précédent d'analyse, de recherche » pût la rendre profitable, et que le communisme n'y fût pas abordé pour ce qu'il était, « le problème de la social-démocratie, vu sous l'angle de la crise de la civilisation à l'époque des masses en Occident, comme sa conséquence et son facteur »[2379]. Il souhaitait qu'elle marquât une étape dans la rénovation de la social-démocratie : celle-ci devait d'abord prendre conscience de ses erreurs et faiblesses, dont le communisme était le fruit. Il fit à l'issue de la discussion sur le rôle de l'action syndicale dans la lutte contre le communisme « une intervention conclusive lucide […] qui [représenta] l'autocritique collective du congrès »[2380] : ainsi put-il du moins lui insuffler un peu de l'esprit qu'il avait souhaité y voir régner. En 1956, il prononça dans ce même esprit une conférence sur « La technique et la propagande communiste en Europe » au quatrième séminaire socialiste

[2376] F. Bondy à A. Rossi [A. Tasca], Paris, 5 mars 1951, AT, Documenti, Francia, fasc. 201,2.
[2377] F. BONDY, « Une revue française pas comme les autres » (postface), in P. GREMION, *Preuves, une revue européenne à Paris*, Paris, Julliard, 1989, p. 572. Outre les articles cités précédemment, A. Tasca publia dans *Preuves* : A. ROSSI [A. TASCA], « Théorie des "démocraties populaires" », in *Preuves*, mai 1953, p. 61-68.
[2378] D. MURACA, « Fra antistalinismo e guerra fredda », *art. cit.*, p. 212.
[2379] A. Tasca à I. Silone, Paris, 3 février 1954, AT, Documenti, Francia, fasc. 201,2. Souligné dans le texte.
[2380] « L'autocritica di Nizza », in *Orientamenti del sindacalismo politico* (Rome), numéro unique, 1er mai 1954, AT, Documenti, Francia, fasc. 201,2. Cette revue se disait convaincue de la possibilité « d'éloigner le danger communiste par un nouveau cours de la lutte politique et sociale, basé sur l'autonomie politique et organisationnelle du syndicat » (*Ibid.*).

international tenu à la Brévière. Il y retrouva notamment Angelica Balabanoff qui se prêta pour lui « à la tâche ardue d'interprète et d'assistante »[2381].

Nous ne revenons pas sur les liens d'Angelo Tasca avec le PSLI, que l'on peut considérer comme l'expression politique du socialisme anticommuniste en Italie. Il convient d'y ajouter ceux qu'il renoua, tout en en restant distant, avec deux figures de l'opposition au communisme proches de cette aire politique, mais malgré tout un peu à part, peut-être du fait de leur qualité d'écrivain et d'intellectuel : Ignazio Silone et Nicola Chiaromonte, eux aussi très impliqués dans les activités du Congrès pour la liberté de la culture. Angelo Tasca exprima parfois son accord – nous l'avons signalé – avec les positions de Silone sur les problèmes du socialisme : ce dernier fut l'une des rares personnalités dont il approuva les choix après la Seconde Guerre mondiale, bien qu'il confiât à une connaissance commune qu'il estimait certainement « son intelligence, mais peu son caractère »[2382]. Il appréciait la « véhémente lucidité » avec laquelle il avait démonté le « sophisme »[2383] de l'identité de la classe ouvrière, du parti communiste, de la Russie soviétique et du sens de l'histoire : Silone ne parvenait-il pas ainsi au refus d'une « mission historique » du prolétariat, auquel lui-même était arrivé depuis plusieurs années ? Il vit de plus dans l'implication de Silone dans la rencontre de Nice la possibilité de faire prévaloir une orientation que lui-même pensait opportune – faire du problème communiste celui de la social-démocratie – et une incitation à s'y donner davantage[2384]. Silone consacra à Angelo Tasca, deux ans après sa mort, une évocation qui témoigne d'une compréhension remarquablement sensible de son parcours[2385]. Il semble avoir existé ainsi, après la guerre, une sorte d'accord distant, du moins intellectuel, entre ces deux anciens communistes qui avaient emprunté dans les années 1930 des chemins extérieurement différents, avant de se rejoindre, sur le plan idéal, à la veille de la défaite de 1940. Angelo Tasca retrouva aussi Nicola Chiaromonte qui vécut en France jusqu'en 1951.

[2381] A. TASCA, *Politica russa e propaganda comunista*, Rome, Opere nuove, 1957, p. 8. Cet ouvrage comprend le texte de la Brévière, ainsi qu'un texte rédigé à l'automne 1955, « Bilan et perspectives de la situation mondiale ». Le texte original de son intervention à La Brévière se trouve dans ses archives : « La technique et la propagande communiste en Europe », 12-18 avril 1956, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51.

[2382] A. Tasca à V. Montana, Paris, 3 mai 1949, AT, Corrisp., fasc. 267.

[2383] « Tre domande agli intellettuali », in *Tempo presente*, janvier 1957, p. 22.

[2384] A. Tasca à I. Silone, Paris, 3 février 1954, *cit.*. Sur la confrontation des positions d'A. Tasca et I. Silone pendant la Guerre froide, cf. D. MURACA, « Tasca, Silone e la Guerra fredda culturale », in *Quaderno di storia contemporanea*, n° 38, 2005, p. 30-44, surtout p. 37 sur la réticence d'I. Silone à cautionner des initatives à vocation exclusivement anticommuniste. Elle souligne notamment les « modalités profondément différentes » de leur opposition au communisme, mais aussi leur commune motivation dans la « défense de l'héritage idéal du socialisme » (p. 41).

[2385] I. SILONE, « Angelo Tasca, un socialista ostinato », in *Tempo presente*, septembre-octobre 1962, p. 641-647. Ce texte est, à peu de choses près, celui de la préface à la dernière édition française de *Naissance du fascisme*.

En 1940, Chiaromonte avait exprimé un jugement très dur sur le soutien apporté par Tasca au régime de Vichy[2386] et ils ne rétablirent pas l'affectueuse collaboration de l'avant-guerre, mais le contact ne fut pas rompu. Après avoir écrit notamment dans *L'Umanità* et *Il Mondo*, Chiaromonte créa en 1956 avec Silone *Tempo presente*, une revue liée au Congrès pour la liberté de la culture. Il espéra qu'Angelo Tasca pourrait « ouvrir la discussion sur Gramsci »[2387] envisagée pour le premier numéro. A notre connaissance, Angelo Tasca ne donna cependant à *Tempo presente* qu'un seul texte, en réponse à une enquête auprès des intellectuels sur les rapports entre vérité et politique et le problème de l'engagement[2388] ; la dégradation de sa santé à partir de 1956 l'empêcha sans doute de faire davantage. Peu après sa mort, Nicola Chiaromonte s'intéressa du sort de ses archives déposées à l'Institut Feltrinelli[2389].

Mais Angelo Tasca ne semble s'être jamais lié tout à fait à l'un ou l'autre de ces groupes. La qualité de « franc tireur » qu'il aimait à s'attribuer – conséquence, sans doute, de son isolement depuis la défaite de 1940 – n'est vraisemblablement pas usurpée[2390]. Il veilla de plus à se tenir loin d'un anticommunisme peu scrupuleux et surtout avide de sensationnalisme. Il expliqua avoir toujours refusé l'accès aux documents publiés dans *Les communistes français pendant la drôle de guerre* – et cela vaut certainement pour toute sa documentation sur le communisme – à ceux qui entendaient les utiliser pour la « propagande anticommuniste de bas étage », désireux qu'il était de s'« en servir dans une analyse d'ensemble dans laquelle ils auraient trouvé leur juste place, avec leur poids spécifique exact, sans déformations en plus ou en moins »[2391]. En nous appuyant sur ses livres, ses articles et ses conférences, examinons maintenant les conclusions de cette étude des documents communistes.

[2386] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 599 n.
[2387] N. Chiaromonte à A. Tasca, Rome, 12 janvier et 10 février 1956, AT, Corrisp., fasc. 88. Sur *Tempo presente*, cf. notamment G. BIANCO, *Nicola Chiaromonte e il tempo della malafede*, Manduria-Bari-Rome, Lacaita, 1999, p. 103-118.
[2388] « Tre domande agli intellettuali », *art. cit.*, p. 22-25.
[2389] G. BIANCO, *N. Chiaromonte e il tempo della malafede*, *op. cit.*, p. 114.
[2390] Ceci est confirmé par I. Fernandez (entretien du 28 juin 2006) et C. Harmel (entretien du 26 mai 2005).
[2391] A. Tasca à G. Salvemini, 3 mars 1951, *cit.*, p. 186. Un cadre sommaire de l'historiographie sur la stratégie du PCF pendant la Seconde Guerre mondiale, dans lequel s'inscrivent les travaux d'A. Tasca, a été tracé in S. COURTOIS, D. PESCHANSKI, « La dominante de l'Internationale et les tournants du PCF », in *Le Parti communiste français des années sombres, 1938-1941. Actes du colloque 14-15 octobre 1983*, Paris, Seuil, 1986, p. 250-251.

9.2.2. Exploration du mouvement communiste

A la différence de la période précédente, Angelo Tasca ne mit plus l'accent en 1948-1957 sur le marxisme. Le changement de la situation internationale, où l'expansion de l'URSS apparaissait comme un problème plus présent que par le passé, et la puissance nouvelle du mouvement communiste peuvent expliquer cette évolution de son discours : la lutte contre le communisme demeurait d'abord idéologique, mais l'immédiateté du danger obligeait à en démonter les rouages, plutôt que le contenu doctrinal. De plus, la critique du marxisme étant maintenant pour Angelo Tasca, personnellement, une chose acquise, il sentit probablement moins le besoin d'y revenir. Il partit d'une autre de ses conclusions de 1940-1944 : la politique des partis communistes répercutait les exigences de la politique extérieure soviétique et il fallait remonter à celle-ci pour expliquer celle-là. De cette idée fondamentale découlent les deux principaux axes de ses travaux sur le communisme : la politique internationale de l'URSS et la politique des partis communistes occidentaux, surtout du PCF.

Ce lien coupable entre des partis nationaux et un Etat étranger était selon Angelo Tasca « l'un des aspects saillants de la crise de la civilisation contemporaine »[2392]. Le danger communiste s'inscrivait pour lui dans le cadre plus vaste d'une décomposition du monde moderne, qu'il avait suivie d'un œil inquiet tout au long des années 1930 et qui hantait maintenant ses pensées. Il était convaincu que « notre civilisation »[2393] – il faut entendre : la « civilisation chrétienne » –, traversait une crise matérielle et morale sans précédent. Il la retrouvait en France dans la crise politique à laquelle ce pays était en proie et dans les déficiences de ses dirigeants. C'était « au niveau idéologique, spirituel [qu'avaient] eu lieu en Occident les effondrements les plus dangereux »[2394], causes d'errements profitables au mouvement communiste. Celui-ci tirait sa force de la faiblesse de ses adversaires et du mal dont semblait atteint l'environnement dans lequel il se mouvait. Ses succès, comme ceux de l'URSS, étaient à la fois un symptôme et une conséquence de cette inquiétante « crise de civilisation ».

[2392] A. ROSSI [A. TASCA], *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 10. Cf. aussi p. 330.
[2393] A. TASCA, *Politica russa e propaganda comunista*, *op. cit.*, p. 115.
[2394] A. ROSSI [A. TASCA], « Soviet-Communist Pressures on Western Europe », *art. cit.*, p. 251.

Par son cynisme déroutant, le pacte germano-soviétique avait paru l'illustrer de la façon la plus crue. Angelo Tasca l'avait appris avec une sorte de surprise horrifiée – rappelons que, malgré la méfiance que lui inspirait l'URSS, il s'était refusé à croire au printemps 1939 à la possibilité de son rapprochement avec l'Allemagne – qui le marqua profondément. Il y revint sans cesse après la guerre, comme à une obsession, soit pour analyser le pacte lui-même, soit pour en étudier les répercussions sur les partis communistes. Sans sous-estimer l'importance de cette entente dans le déclenchement de la guerre, Gaetano Salvemini reprocha à son disciple de la charger d'une responsabilité exclusive, en laissant dans l'ombre celle des conservateurs britanniques, dont la politique, guidée par l'espoir de détourner l'Allemagne vers l'est, n'avait pas été pour rien dans la décision de l'URSS. Pour le vieil historien, les responsabilités dans la Seconde Guerre mondiale devaient être échelonnées « par ordre de gravité » de la façon suivante : « 1) Hitler ; 2) les conservateurs anglais ; 3) Staline », sans quoi l'on risquait de « commettre une injustice morale, en plus d'une erreur historique »[2395]. La réponse d'Angelo Tasca introduit très clairement à la façon dont il comprit cet événement. Il ne niait pas la part de responsabilité des autres acteurs – indéniablement, pourtant, il insistait beaucoup plus sur celle de l'URSS –, mais il croyait nécessaire d'insérer le pacte germano-soviétique dans l'ensemble de la politique extérieure soviétique depuis 1917. En l'abstrayant de « sa "ligne générale", qui persiste de 1917 à 1939 », on perdait de vue ce que cette politique contenait « d'essentiel et de permanent ». Malgré les revirements passagers et les entraves, elle avait suivi une direction constante qui l'avait selon lui presque irrésistiblement portée vers l'Allemagne : l'URSS avait toujours été tentée par ce qu'il appelait la « politique de Rapallo ». Après la victoire de la révolution en Russie, Lénine avait vu l'Allemagne comme le maillon le plus important de la révolution mondiale. Depuis, quoique dans un esprit différent de celui de Lénine, l'idée « qui tient l'Allemagne, tient l'Europe » n'avait jamais cessé d'inspirer la politique de l'URSS. Même lorsqu'un accord avec l'Allemagne semblait être devenu impossible après la victoire du nazisme et que l'URSS s'était rapprochée de l'Angleterre et de la France, l'hypothèse d'une alliance avec l'Allemagne, jamais tout à fait abandonnée, avait gardé la préférence de Staline, pour qui l'entente avec les pays démocratiques ne s'était présentée que comme une solution de repli, dans l'attente de reprendre la vieille « politique de Rapallo ». Il y avait « dans la politique

[2395] G. Salvemini à A. Tasca, Sorrento, 27 février 1951, *cit.*, p. 184. Il réitéra sa critique quatre ans plus tard : G. Salvemini à A. Tasca, Sorrento, 27 janvier 1955, *cit.*, p. 306.

stalinienne une *tension* qui la rapprochait de l'Allemagne »[2396]. Le pacte germano-soviétique se plaçait pour Angelo Tasca dans la logique continuité de la politique extérieure soviétique depuis ses origines, « en ce qu'elle avait de permanent et de plus profond »[2397]. En soutenant cette thèse, il semblait s'écarter de ses propres conclusions de l'avant-guerre, lorsqu'il affirmait que l'Allemagne nazie et l'URSS étaient, par leurs natures mêmes – y compris en ce qu'elles pouvaient avoir de commun –, destinées à se combattre impitoyablement, ce qui, de fait, advint entre juin 1941 et avril 1945. Il tendait de plus à écraser quelque peu la complexité du processus historique entre 1917 et 1939, dont lui-même avait conscience, puisque cela résultait de toute sa conception de l'histoire, pour le réduire à un élément permanent, comme, du reste, il le faisait pour l'ensemble de l'histoire de l'URSS, en établissant un lien de nécessité entre celle de Lénine et celle de Staline.

Il trouva des traces d'un rapprochement entre l'Allemagne et l'URSS dès la fin de 1938 : les accords de Munich, dont la Russie avait été tenue à l'écart, avaient provoqué des « oscillations »[2398] dans les rapports entre les deux pays, qui s'étaient stabilisés quelques mois plus tard en un rapprochement, « voulu personnellement par Staline »[2399], puis en une entente. Le discours de Staline au congrès du PCUS le 10 mars 1939, le remplacement de Litvinov par Molotov au Commissariat du peuple au affaires étrangères deux mois après, où, sur le moment, Angelo Tasca n'avait pas voulu voir les signes annonciateurs d'un accommodement entre les deux pays, avaient marqué les étapes de ce « tournant » de la politique soviétique. Tout comme ensuite l'idée d'un pacte de non-agression, l'initiative en était selon lui venue de Staline, décidé à tenir son pays hors d'une guerre qu'il sentait imminente. En garantissant à Hitler, au prix d'un partage territorial en Europe orientale, la neutralité de la Russie, négociée par les diplomates soviétiques de façon « à cumuler les avantages de la paix et ceux de la guerre »[2400], il lui avait donné l'assurance de n'avoir à combattre que sur le front occidental : par ce fait, il avait rendu possible l'éclatement du conflit en facilitant les plans d'Hitler dont il n'ignorait pas l'impatience à entrer en guerre, mais qui « *n'aurait attaqué ni à l'Est ni à l'Ouest* » sans la « neutralité certaine et bienveillante »[2401] de la Russie. Le pacte germano-soviétique n'avait pas été pour rien non plus selon Angelo Tasca dans la défaite française de

[2396] A. Tasca à G. Salvemini, 3 mars 1951, *cit.*, p. 187-188. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], *Deux ans d'alliance germano-soviétique*, *op. cit.*, p. 13 ; *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 11 et 194 ; *Id.*, *Le pacte germano-soviétique*, *op. cit.*, p. 95.
[2397] *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 11.
[2398] *Id.*, *Deux ans d'alliance germano-soviétique*, *op. cit.*, p. 14-15. Cf. aussi *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 12.
[2399] *Id.*, *Deux ans d'alliance germano-soviétique*, *op. cit.*, p. 21.
[2400] *Ibid.*, p. 63.
[2401] *Ibid.*, p. 105. Souligné dans le texte.

1940. En rompant l'alliance des forces de gauche, il avait renforcé les droites, porté « *au premier plan des courants jusqu'alors jugulés, [… mis] les gauches dans une position d'infériorité morale, [… neutralisé] toute adhésion populaire à la guerre* »[2402], empêché toute union nationale et compromis l'effort de guerre. L'Allemagne et la Russie ne s'étaient pas seulement liées par un pacte de non-agression : un mois après le premier accord, elles en avaient signé un second, tenant du pacte d'amitié et accompagné de protocoles secrets prévoyant un partage territorial. Puis, pendant près de deux ans, une « collaboration » très étroite, « politique, économique, militaire »[2403] s'était établie entre les deux pays : principalement par une « campagne pour la paix » des partis communistes pour miner l'effort de guerre des adversaires de l'Allemagne – en ce sens, le Parti communiste français, par exemple, s'était rendu coupable à ses yeux pendant la « drôle de guerre », par certains de ses actes, « *d'intelligence avec l'ennemi* »[2404] – ; par la livraison, en échange de matériel industriel, de matières premières à l'Allemagne, qui s'était ainsi soustraite au blocus ; en lui évitant, enfin, un combat sur deux fronts. Lors du partage de la Pologne en septembre 1939, soutenait Angelo Tasca, « la collaboration germano-soviétique […] fut intime et totale »[2405]. Il entendait démontrer combien la Russie s'était lourdement compromise avec son futur ennemi. C'avait été selon lui par la volonté d'Hitler, heurté par la précipitation avec laquelle elle avait concrétisé les concessions territoriales prévues par le pacte et par son avidité dans les négociations ultérieures, non sur l'initiative de Staline, que les liens entre les deux pays s'étaient desserrés puis rompus. Des tensions au sujet de l'Europe balkanique, que chacun regardait comme sa propre zone d'influence, puis l'échec de la tentative allemande de détourner la Russie vers l'Asie en novembre 1940, avaient rendu leur affrontement virtuellement inévitable : celui-ci n'avait été qu'« une rupture entre deux programmes impérialistes ». Mais jusqu'à l'ultime moment, l'URSS s'était efforcée, selon Angelo Tasca, d'en conjurer la menace, était restée disponible pour un accord avec l'Allemagne et n'était entrée dans la guerre que « poussée l'épée dans les reins »[2406].

La politique des partis communistes avait répercuté quasi mécaniquement, à ses yeux, les virages de la politique extérieure de l'URSS. Pour Angelo Tasca, ce lien « organique et

[2402] *Id.*, *Le pacte germano-soviétique*, *op. cit.*, p. 79. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 199-220.
[2403] *Id.*, *Deux ans d'alliance germano-soviétique*, *op. cit.*, p. 91.
[2404] *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 158.
[2405] *Id.*, *Deux ans d'alliance germano-soviétique*, *op. cit.*, p. 70.
[2406] *Ibid.*, p. 221-222. Cf. aussi D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 20-21. S. Courtois tire une conclusion semblable (S. COURTOIS, *Le PCF dans la guerre. De Gaulle, la Résistance, Staline…*, Paris, Ramsay, 1980, p. 203).

permanent », qui était apparu en 1939 à la faveur du pacte germano-soviétique et avait persisté, sans discontinuité, depuis, était « un fait absolument nouveau dans l'histoire » et témoignait de la non-intégration des partis communistes, français en particulier, dans la « vie nationale »[2407]. Leur pays n'importait aux communistes que parce qu'ils espéraient le placer « au service de l'URSS, avec la volonté de l'incorporer, aussitôt que possible, dans la sphère soviétique ». Aussi, « l'intérêt » de celle-ci constituait selon Angelo Tasca le « fil conducteur »[2408] liant des revirements sinon incompréhensibles. Le lien entre l'URSS et les partis communistes était devenu si intime, que les dirigeants de ces derniers comprenaient presque intuitivement, par une sorte d'« automatisme »[2409], la tactique qu'appelaient les événements ou les signes venus de Moscou et qu'il n'était plus besoin d'un intermédiaire, comme avait pu l'être l'IC. Il nous semble cependant qu'Angelo Tasca tendait, dans ses considérations sur l'IC, à généraliser et étendre à l'ensemble de son histoire les impressions qu'il retira de sa propre expérience en 1928-1929, sans distinguer différentes périodes, laissant ainsi entendre que les usages qu'il y constata en 1928 avaient toujours eu cours. Le Comintern n'avait jamais été selon lui qu'une « courroie de transmission »[2410] sans aucune autonomie ; en le supprimant en 1943, Staline n'avait fait que se libérer d'un « cadavre »[2411] pour gagner à peu de prix la confiance des Alliés : cette décision n'impliquait aucunement la rupture de ses liens avec les partis nationaux, pour lesquels il n'était simplement plus nécessaire. Tous les partis communistes pouvaient désormais, sans qu'il soit toujours besoin de mots d'ordre de Moscou, s'adapter aux moindres variations de la politique extérieure de l'URSS « avec une uniformité absolue […,] un alignement et un synchronisme beaucoup plus serrés que lorsque le Komintern existait encore »[2412]. Lui-même contredit partiellement cette conclusion, que différentes crises dans le communisme mondial invitent à nuancer, en soulignant par exemple les hésitations du PCF à l'annonce du plan Marshall en 1947.

[2407] A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 5.
[2408] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 326.
[2409] *Ibid.*, p. 329. Cf. aussi *Id.*, « Soviet-Communist Pressures on Western Europe », *art. cit.*, p. 253-254.
[2410] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 329. Cf. aussi « Cours sur le communisme. Première conférence », 1er septembre 1954 (Collège de l'Europe libre), p. 13, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51 ; A. ROSSI [A. TASCA], « Situation et bilan du monde communiste à la lumière des récents événements », in *Les révoltes des pays satellites et leurs répercussions en URSS – Journées d'études des Amis de la Liberté, Paris, 20 janvier 1957 – Rapports et débats*, supplément aux n°71-72-73 de *Les Amis de la Liberté*, avril-mai-juin 1957, p. 8-9.
[2411] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 329. Cf. aussi « Cours sur le communisme. Première conférence », *cit.*, p. 19.
[2412] « Buts, moyens et tactique des partis communistes en Europe occidentale », mai 1950, p. 1, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 106. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], « Soviet-Communist Pressures on Western Europe », *art. cit.*, p. 252-253.

Angelo Tasca s'employa à montrer que la propagande communiste suivait pas à pas les mouvements de la politique extérieure soviétique. Celle du PCF entre 1939 et 1944, avec son revirement de juin 1941, après l'entrée en guerre de l'URSS, lui en parut une spectaculaire illustration : elle montrait combien « la subordination de la politique du parti aux exigences et aux fluctuations de la politique extérieure des Soviets [se réalisait] avec un synchronisme parfait »[2413]. A l'annonce du pacte germano-soviétique, le PCF avait renoncé, après un premier moment « de stupeur et d'effarement »[2414], un court flottement et quelques défections qui ouvrirent dans l'encadrement du parti une « brèche […] assez large »[2415], à la politique « belliciste » du passé pour épouser avec « une uniformité totale, on pourrait dire totalitaire »[2416], la nouvelle ligne et ses mots d'ordre. C'est qu'en dépit de la politique de front populaire, la doctrine communiste au sujet de la guerre n'avait selon Angelo Tasca pas fondamentalement changé : il s'était agi d'un tournant tactique sans réelle profondeur[2417]. La guerre, que le PCF opposa à la volonté de paix de l'URSS s'efforçant de rester en-dehors du conflit, n'avait plus été pour lui qu'un affrontement entre puissances « impérialistes » également condamnables. Il avait même tendu à souligner les responsabilités de la France et surtout de la Grande-Bretagne et à occulter par un silence bienveillant celles de l'Allemagne, voire à faire d'importantes concessions à sa propagande. Après la défaite française de juin 1940, il n'avait pas hésité à entrer en contact avec les autorités d'occupation pour tenter d'obtenir la reparution légale de *L'Humanité* : il s'était agi là, selon Angelo Tasca, d'« une forme spécifique de collaboration, voire d'*intelligence avec l'ennemi* », qui témoignait encore de la « subordination aux intérêts de l'URSS »[2418] du PCF. Celui-ci avait même brièvement nourri l'espoir que le climat d'occupation et l'occupant lui-même pourraient favoriser l'instauration d'un « gouvernement populaire », disposé à une alliance avec l'URSS. La lecture de la « littérature » communiste révélait, pour la première année d'occupation, une « abstention méthodique de toute formule d'action directe contre l'occupant »[2419], dictée, là

[2413] *Id.*, *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 114. Cf. aussi p. 325 et *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 312.
[2414] *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 17.
[2415] *Ibid.*, p. 37.
[2416] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 170. S'il approuva le pacte germano-soviétique, le PCF ne renonça pas immédiatement à une ligne politique dominée par l'antifascisme et « l'union sacrée », ce qui lui fut reproché plus tard par l'IC (cf., malgré leurs interprétations divergentes sur d'autres points, R. BOURDERON, « Une difficile articulation : politique nationale et appartenance à l'Internationale », in *Le PCF des années sombres*, *op. cit.*, p. 227-233 ; S. COURTOIS, D. PESCHANSKI, « La dominante de l'Internationale et les tournants du PCF », *art. cit.*, p. 255-258 ; S. COURTOIS, *Le PCF dans la guerre*, *op. cit.*, p. 42-50 et 98-99 ; cf. aussi P. ROBRIEUX, *Histoire intérieure du Parti communiste. I*, Paris, Fayard, 1980, p. 494-507 ; M. DREYFUS, *PCF. Crises et dissidences*, *op. cit.*, p. 71-83).
[2417] A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 178.
[2418] *Ibid.*, p. 325.
[2419] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 182.

encore, non par une conviction idéologique ou une « allégeance »[2420] à l'Allemagne, mais par la stratégie internationale de l'URSS. Angelo Tasca y relevait à la veille de l'attaque allemande de légères inflexions, calquant avec une remarquable exactitude les premières alertes des dirigeants russes : mais, comme ceux-ci s'étaient montrés disposés, jusqu'au dernier instant, à un accord avec l'Allemagne, « le parti aussi [avait gardé] son entière disponibilité »[2421].

Dès le déclenchement de la guerre à l'Est, le Parti avait repris « instantanément »[2422] une attitude « belliciste » et adopté le mot d'ordre patriotique de la lutte pour la libération nationale, auparavant secondaire car dépendant de celle pour l'émancipation sociale. Celle-ci était provisoirement tombée dans l'ombre et, subitement, le PCF qui s'était présenté pendant deux ans comme « le parti de la paix [était] devenu le parti de la guerre »[2423]. Il avait adapté sa propagande de façon à toucher non plus la seule classe ouvrière, mais les catégories les plus diverses. Ainsi s'expliquait le mot d'ordre du « front national », introduit, non sans une certaine ambivalence, dès mai 1941 pour mobiliser les franges les plus étendues de la population dans la lutte contre l'occupant. En faisant ainsi sortir le PCF du dangereux isolement où avait menacé de l'enfermer la tactique antérieure, le « front national » devait lui permettre de « se [situer] au cœur même de la poussée patriotique dirigée contre la puissance occupante, [d'opérer] dans le présent et [de jeter] son hypothèque sur l'avenir »[2424]. Angelo Tasca n'hésitait pas à soutenir que « sans l'attaque de la Wehrmacht contre la Russie, il n'y aurait pas eu en France de "Résistance" communiste »[2425]. Les motivations du PCF avaient été de plus selon lui moins idéologiques que militaires : en intensifiant l'agitation et en créant une situation d'épuisante guérilla en France, quel qu'en fût le prix, y compris celui de meurtrières représailles, il avait espéré détourner le plus de soldats allemands possible du front de l'Est pour soulager l'effort de guerre soviétique.

[2420] *Ibid.*, p. 185.
[2421] *Ibid.*, p. 315.
[2422] *Ibid.*, p. 196. Cf. pour une conclusion similaire, P. ROBRIEUX, *Histoire intérieure du Parti communiste*, *op. cit.*, p. 528 et, au contraire, une interprétation différente, faisant remonter « loin dans le temps », l'évolution du PCF, malgré une incontestable « rupture de ton » durant l'été 1941, P. LABORIE, « Images et crise d'identité du PCF », in *Le PCF des années sombres*, *op. cit.*, p. 125-126 et R. BOURDERON, « Une difficile articulation », *art. cit.*, p. 238-247.
[2423] A. ROSSI [A. TASCA], *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 204.
[2424] *Id.*, *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 226-227.
[2425] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 316. On sait cependant que certains communistes n'attendirent pas juin 1941 pour entreprendre, à titre personnel, une action de Résistance. De même, le groupe dirigeant communiste semble avoir été moins monolithique que ne le présenta A. Tasca et il y eut des différences plus ou moins marquées en son sein, en particulier avec C. Tillon (cf. aussi par exemple le cas de B. Frachon : S. COURTOIS, *Le PCF dans la guerre*, *op. cit.*, p. 149-150).

Car, soutenait Angelo Tasca, « pour les leaders communistes, l'URSS [était] tout, la France [n'était] qu'un pion sur l'échiquier soviétique et révolutionnaire »[2426] : leur véritable patrie n'était pas la France, mais l'URSS. Le sentiment national n'était qu'un instrument possible pour l'accomplissement de la révolution sociale, dont l'usage était soumis aux besoins de la politique soviétique. Cela faisait du parti communiste un parti d'un type nouveau, « un parti d'Etat, et d'un seul Etat »[2427], l'URSS : il était, selon une expression qu'Angelo Tasca releva aussi chez Léon Blum, « *un parti nationaliste étranger* »[2428], un « parti étranger, dont le centre de gravité et le moteur [n'étaient] pas en France »[2429]. Les progrès du socialisme correspondaient pour les communistes et leurs alliés socialistes « cominformistes » à « l'*extension territoriale de la dictature et de l'hégémonie socialiste* » plutôt qu'à « un effort constructif sur une base démocratique et internationale ». Leur socialisme n'était au fond qu'un « socialisme de guerre »[2430]. Ainsi, en étudiant les « réactions » du PCF en particulier, Angelo Tasca espérait « saisir la vraie nature de sa subordination au Kremlin et, par là, la nature même du Parti »[2431].

L'étude de la propagande communiste était donc pour lui un moyen d'introduire à la connaissance des partis communistes. Plus que simplement leur discours, il voulait mettre à nu leur nature profonde, décortiquer leurs rouages. Cela transparaît dans les titres de ses ouvrages : il examinait ici la « physiologie » du PCF et procédait là à une « autopsie » du stalinisme[2432]. Ainsi faisait-il observer, par exemple, que le recours des dirigeants communistes aux « revendications immédiates ou partielles », touchant à l'existence quotidienne de la population, ne faisait que masquer leur « but final » auquel ils ne renonçaient nullement ; elles n'en étaient que le moyen, dans des circonstances et à un moment donnés, et le préparaient. Ils jouaient du mécontentement de la population, non tant pour soulager ses souffrances que pour la mobiliser en vue de la conquête du pouvoir. Celle-ci, qui n'aurait dû être qu'un moyen de l'avènement d'une société communiste, était devenue

[2426] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 114. Cf. aussi p. 58 ; *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 337-338 et *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 198, 204 et 317.
[2427] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 328.
[2428] *Id.*, *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 346. Souligné dans le texte. A. Tasca retrouva cette expression après la guerre dans *A l'échelle humaine*, que L. Blum avait rédigé en 1940-1941 (cahier AK, *cit.*, p. 30).
[2429] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 355. Cf. aussi p. 330
[2430] *** [A. TASCA], « Il pericolo di guerra e i partiti socialcomunisti », in *L'Umanità*, 13 avril 1948. Souligné dans le texte. Ces formules sont bien sûr dictées par le contexte – la campagne électorale du printemps 1948 –, dont il est essentiel de tenir compte ; mais elles expriment aussi des idées présentes dans d'autres écrits d'A. Tasca après la Seconde Guerre mondiale. Cf. aussi A. TASCA, « La società chiusa », *art. cit.* et A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 343. On retrouve cette idée chez S. COURTOIS, *Le PCF dans la guerre*, *op. cit.*, p. 37.
[2431] A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 5.
[2432] Cf. aussi D. MURACA, « Fra antistalinismo e guerra fredda », *art. cit.*, p. 196.

une fin en soi : il s'était produit ainsi « un déplacement capital de l'axe de la doctrine, de la tactique et du mouvement socialistes »[2433]. Dans la lutte quotidienne, leur objectif final et sa concrétisation en URSS ne les quittaient jamais : la distinction traditionnelle entre « programme minimum » et « programme maximum » n'avait plus pour eux guère de sens, puisqu'ils s'enchevêtraient constamment. Si leur tactique changeait, leur stratégie demeurait obstinément fixée sur « la prise et la conservation du pouvoir ». L'ancrage de ce but au plus profond de leur esprit leur donnait une extrême souplesse tactique, qui n'était en réalité que « la rançon de la fermeté et de la continuité de [leur] stratégie »[2434].

Cette obsession du pouvoir faisait du parti communiste une organisation plus éminemment politique qu'aucune autre. Jamais on n'avait accordé une aussi large place aux problèmes d'organisation, ni autant soigné la préparation des cadres. En instillant en eux « un *automatisme* de réactions », gage d'« homogénéité » et de « cohésion », le Parti pouvait concilier une « décentralisation » de sa structure avec un extrême « centralisme » politique[2435]. Cela ne se pouvait que s'il parvenait à subjuguer l'esprit de ses membres, à y occuper une place si envahissante que toute autre considération lui était subordonnée, à susciter en somme une « *mystique du parti* »[2436]. Il devenait pour chaque militant presque une partie de lui-même, il se créait entre eux une véritable « symbiose »[2437]. Cela seul pouvait expliquer, pour Angelo Tasca, le revirement total du Parti au moment du Pacte germano-soviétique – il nous faut pourtant objecter qu'en réalité les défections de dirigeants et de militants furent alors assez nombreuses – et, d'une manière générale, que les militants fussent si peu atteints par les changements de cap de la direction : c'est que leur « foi [était…] à l'abri de toute contradiction de type rationnel, parce qu'elle [était] de nature prélogique et magique »[2438]. Le Parti était pour eux un inébranlable point de repère, autour duquel se définissait leur existence ; il devenait « le *sujet* qui [remplaçait] la conscience individuelle »[2439]. L'URSS, idéal à la fois lointain et réel, représentait « la source et le terme de [leur] foi » ; le Parti leur procurait leur « dose d'espoir quotidien, où l'avenir et le présent

[2433] A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 340.
[2434] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 127-128. Cf. aussi *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 347 et « Buts, moyens et tactique », *cit.*, p. 32.
[2435] *Id.*, *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 297-298. Souligné dans le texte. Cf. aussi *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 340.
[2436] *Id.*, *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 301. Souligné dans le texte.
[2437] *Id.*, *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 175 et 321.
[2438] A. TASCA, « La società chiusa », *art. cit.*. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 18 et 236.
[2439] A. ROSSI [A. TASCA], *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 322. Souligné dans le texte.

se [rejoignaient] »[2440]. L'un et l'autre occupaient une place centrale dans la propagande communiste. Ce culte du Parti se changeait en celui du chef, auquel on vouait « une vénération à la fois solide et délirante »[2441]. En Staline ou Thorez, on n'adorait pas tant une personne qu'un régime et un parti, qu'ils ne faisaient qu'incarner.

Le vocabulaire suggère ce qui donnait à ce parti un caractère nouveau et étrange aux yeux d'Angelo Tasca : plus qu'une simple organisation politique, il était « une *Ecclesia* […] une *societas perfecta* avec ses principes, sa hiérarchie, sa structure, ses mœurs », tenant à la fois du « mouvement, [de la] communauté et [de l']ordre »[2442]. « Mi-église, mi armée », régi par une organisation extrêmement hiérarchisée, il portait « en soi sa loi et son eschatologie ». En ce sens, il formait véritablement une « société fermée »[2443]. Mais ce « monde strictement fermé, où rien ne [pénétrait] de ce qui lui [était] étranger […était] ouvert en même temps » sur tout ce qui l'entourait : impénétrable à une société qu'il aspirait à conquérir, il « ne se [livrait] jamais, sinon pour mieux saisir et incorporer »[2444]. L'adhésion à un parti si « totalitaire » ne pouvait que laisser des traces profondes chez ceux qui y restaient comme chez ceux qui le quittaient. Elle pouvait être assimilée à « l'*enrôlement* dans une armée » qu'on ne pouvait abandonner sans trahir ses principes et ses buts. Comment « l'hérétique » pouvait-il inspirer autre chose qu'« un sentiment d'horreur » ? Et comment la rupture pouvait-elle apparaître à celui-ci autrement que comme un redoutable et profond bouleversement de son être et de sa vision du monde ? Elle lui renvoyait d'abord l'image que lui présentait le miroir déformant du Parti, celle d'« un réprouvé, un hors-la-loi » peinant à s'adapter à un monde étranger – nous l'avons vu dans l'évocation qu'Angelo Tasca fit de sa rupture. Tous ces éléments faisaient du parti communiste un parti nouveau, porteur par surcroît d'une conception du socialisme si appauvrie que « le fait de l'Union soviétique et de sa volonté autonome [avait] enseveli le socialisme sous le terreau compact de l'orthodoxie communiste »[2445].

Angelo Tasca ne semblait pas cependant vouloir se laisser gagner par la fièvre anticommuniste, en surestimant pour l'immédiat le danger communiste en Europe occidentale. Il crut cependant d'abord, au moins jusqu'à la fin 1946, que le Parti communiste s'était trouvé, en 1944, dans la situation de s'emparer du pouvoir, mais tendit ensuite à

[2440] *Ibid.*, p. 175.
[2441] *Ibid.*, p. 177-178.
[2442] *Id.*, *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 302. Souligné dans le texte.
[2443] A. TASCA, « La società chiusa », *art. cit.*.
[2444] A. ROSSI [A. TASCA], *La guerre des papillons*, *op. cit.*, p. 320.
[2445] A. TASCA, « La società chiusa », *art. cit.*.

exclure que le PCF, comme en Italie le PCI et surtout l'URSS l'eussent réellement voulu[2446]. Il ne se cachait pas non plus leurs faiblesses. Il souligna dans ses textes sur la France les faibles marges de progrès électoral du PCF et l'isolement dans lequel il s'enfermait peu à peu, malgré « ses forces électorales et syndicales encore considérables »[2447]. Tout accord entre communistes et socialistes était devenu impossible en 1951-1952 ; un Front populaire ne serait plus, du reste, en mesure d'arriver au pouvoir. La subordination du PCF à la ligne imposée par l'URSS, l'avait empêché de profiter pleinement d'une situation qui aurait pu lui être favorable. Le PCF avait ainsi « perdu, en France, toutes les cartes qui lui étaient fournies par la situation économique et sociale ». « Sa passive servilité à la politique soviétique »[2448] l'avait déconsidéré aux yeux d'une grande partie de la population. La crise qui conduisit à l'automne 1952 à l'exclusion d'André Marty et Charles Tillon apparut à Angelo Tasca moins comme l'issue d'un affrontement entre deux lignes, l'une intransigeante, l'autre plus accommodante, que comme une manifestation de l'inquiétude panique du groupe dirigeant prenant conscience de l'« impasse » où il s'était précipité. Tout au plus avait-il voulu punir, plutôt qu'une ligne politique réellement divergente, le « crime de fractionnisme » de deux fortes personnalités, d'ailleurs bien distinctes – le cas de Marty, dont le prestige de meneur des marins de la Mer noire était usurpé d'après Tasca, relevait « de la psychiatrie », alors que les « ferments d'indépendance » laissés par l'héroïsme de Tillon, quant à lui « véritable combattant », dans la Résistance l'avaient rendu suspect aux yeux du groupe dirigeant. Bien plus que le signe précurseur d'un nouveau « tournant », cette crise représentait l'« épilogue du bilan négatif que les dirigeants communistes français [avaient] été contraints de faire du travail de leur parti »[2449] après une série de revers en 1952. Les exigences moscovites l'avaient réduit à l'impuissance : dans l'impossibilité d'agir efficacement au Parlement aussi bien que de s'engager dans la voie périlleuse de la guerre civile, il ne voyait plus que faire pour retrouver dans le pays cet écho qu'il ne lui renvoyait plus, sinon rejeter sur de commodes

[2446] D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 77-80. Selon plusieurs historiens, l'URSS et le PCF n'envisagèrent pas en effet à la Libération de pendre le pouvoir par un coup d'Etat ou une insurrection (P. ROBRIEUX, *Histoire intérieure du Parti communiste*, *op. cit.*, p. 549 ; J.-P. BRUNET, *Histoire du Parti communiste français (1920-1986)*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 80-82). Selon J.-J. Becker, le PCF avait posé dans certaines régions les bases d'un deuxième pouvoir et « maintenait en place un dispositif qui pourrait à tout moment être activé dans le but de conquérir le pouvoir » ; il y renonça après le retour de M. Thorez en France en novembre 1944 (J.-J. BECKER, *Le Parti communiste veut-il prendre le pouvoir ? La stratégie du PCF de 1930 à nos jours*, Paris, Editions du Seuil, 1981, p. 159 et plus généralement sur cette question p. 125-159 ; cf. aussi S. COURTOIS, *Le PCF dans la guerre*, *op. cit.*, p. 457-468).

[2447] A. TASCA, « Una minoranza isolata », in *Il Mondo*, 4 octobre 1952. Cf. aussi *Id.*, « L'urna esagonale », *art. cit.* ; *Id.*, « L'appello del vuoto », *art. cit.*.

[2448] *Id.*, « La medicina Pinay », in *Il Mondo*, 31 mai 1952.

[2449] *Id.*, « Una minoranza isolata », *art. cit.*. Sur l'« affaire » Marty-Tillon, cf. M. DREYFUS, *PCF. Crises et dissidences*, *op. cit.*, p. 100-109.

boucs émissaires la responsabilité de son propre échec. Mais alors, pourquoi s'inquiéter à ce point du communisme ? C'est que, pour Angelo Tasca, les partis communistes n'étaient pas tant redoutables pour leur rôle au niveau intérieur, que pour celui qu'ils tenaient dans les plans internationaux de l'Union soviétique. Celle-ci ne leur assignait plus la tâche de prendre le pouvoir dans leur propre pays – d'où son désintérêt pour la prise du pouvoir en France et en Italie à la Libération –, mais plutôt celle de « favoriser la *prise du pouvoir mondial* de l'Union soviétique ». Ils n'étaient « que des pions sur un vaste échiquier où [opérait] la stratégie politique et militaire de l'URSS »[2450].

9.2.3. La lutte contre le communisme

Angelo Tasca refusa de céder à la panique de ceux qui croyaient à l'imminence d'une guerre entre les deux blocs. Il n'ignorait pas le danger de guerre « implicite dans la politique stalinienne d'expansion mondiale »[2451], ni ne voulait se leurrer sur son désir d'hégémonie : le « rideau de fer » n'avait rien pour l'URSS d'une frontière définitive, au-delà de laquelle elle se serait interdit d'empiéter, et elle n'avait pas renoncé à le faire reculer vers l'ouest. Le régime soviétique impliquait « la guerre organiquement, par ses caractères intrinsèques »[2452]. Le plan quinquennal de 1946, véritable « plan de guerre », lui semblait reproduire la fatalité du schéma dictature-autarcie-guerre : il n'était que l'expression de « l'autarcie politique et économique du néo-impérialisme russe »[2453]. Mais, si Angelo Tasca crut en 1946 que Staline se préparait à une guerre qu'il jugeait inévitable[2454], il se persuada ensuite que le maître de l'URSS n'engagerait son pays dans un conflit armé qu'avec l'assurance de disposer d'une nette supériorité et qu'en l'absence d'autres moyens lui permettant d'atteindre ses objectifs à moindre frais. En 1948-1950, il demeura cependant prudent : si la guerre ne paraissait pas être dans les intentions des dirigeants soviétiques, les mécanismes de la « politique de puissance, d'expansion et d'hégémonie »[2455] qu'ils avaient mis en branle pouvaient les y amener malgré eux. De plus, Staline ne préférait la conciliation au heurt que tant qu'elle lui procurait des

[2450] « Buts, moyens et tactique », *cit.*, p. 33-34. Souligné dans le texte.
[2451] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 23 novembre 1948, *cit.*, p. 381.
[2452] *** [A. TASCA], « Dittatura e pericoli di guerra », in *L'Umanità*, 4 avril 1948.
[2453] *Id.*, « Il pericolo di guerra e gli Stati Uniti d'Europa », in *Ibid.*, 8 avril 1948.
[2454] D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 143.
[2455] « La politique de Staline », 11 octobre 1948, p. 1, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 52. Cf. aussi « Evolution, permanence et caractères essentiels de la politique extérieure soviétique », *cit.*, p. 24.

profits tangibles. Il n'était pas impossible non plus qu'une évaluation erronée des forces de l'adversaire fît fléchir la prudence coutumière des dirigeants soviétiques, s'illusionnant sur les chances d'une victoire facile. Quelle position les socialistes devaient-ils adopter dans ce contexte de guerre froide ? Angelo Tasca expliqua clairement qu'ils ne pouvaient « accepter, comme "ligne politique", celle de la neutralité. Face au danger d'un esclavage à l'échelle européenne, ils ne [pouvaient] être neutres »[2456]. Le principe de « l'équidistance »[2457] entre les deux blocs, à laquelle lui sembla enclin Faravelli, n'était pas pour lui acceptable. Il justifia le stationnement de troupes américaines en Europe : sans suffire à contenir une éventuelle progression de troupes soviétiques en Europe, elles manifestaient du moins une « volonté de résistance »[2458] à l'expansion de l'URSS qu'elles contribuaient à freiner.

Il écarta ensuite de façon plus décidée l'hypothèse d'une guerre. Il lui apparut de plus en plus évident qu'un « conflit généralisé » présentait pour la Russie trop de risques, alors qu'elle pouvait par d'autres voies contrôler l'Europe occidentale : il n'était pas besoin pour cela de l'occuper militairement, il suffisait de la « paralyser », de la « neutraliser »[2459] politiquement. Les dirigeants soviétiques misaient selon lui sur le processus de « désagrégation », de « désorganisation des […] classes dirigeantes »[2460] minant les pays encore hors de leur portée. Le danger communiste était en raison inverse de la solidité des cadres de la société dans laquelle il agissait : il était d'autant moins redoutable que les classes dirigeantes étaient fortes et saines. Cette idée permet de comprendre l'insistance d'Angelo Tasca sur l'attitude communiste. Il conçut son ouvrage sur *Les communistes français pendant la drôle de guerre* comme « une tranche d'un travail plus général sur *Les causes nationales et internationales de la défaite française* (1934-1940) »[2461]. Ce rapprochement suggère d'une part que sa volonté de lutte contre le communisme était étroitement liée au Pacte germano-soviétique et surtout à cette défaite qu'il avait vécue comme une catastrophe. Elle s'inscrivait aussi dans sa vision inquiète de la situation politique des pays occidentaux après la Seconde Guerre mondiale, qu'il sentait menacé par le même processus de désagrégation. La vigueur du communisme en était somme toute autant un symptôme qu'une cause à proprement parler, dans le sens qu'elle était favorisée par cet état de déliquescence qu'il contribuait aussi à

[2456] *** [A. TASCA], « Noi e la guerra », in *L'Umanità*, 4 août 1948.
[2457] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 20 avril 1950, in *Annali* 1990, *op. cit.*, p. 423-424.
[2458] *** [A. TASCA], « Dal nazionalismo al federalismo », in *L'Umanità*, 24 juillet 1948.
[2459] A. ROSSI [A. TASCA], « Soviet-Communist Pressures on Western Europe », *art. cit.*, p. 228. Pour une analyse plus détaillée de l'évolution de la position d'A. Tasca sur le danger d'une guerre entre les deux blocs, cf. D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 143-157 et *Id.*, « Fra antistalinismo e guerra fredda », *art. cit.*, p. 199-200.
[2460] A. TASCA, *Politica russa e propaganda comunista*, *op. cit.*, p. 35.
[2461] A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 6.

alimenter. Ce jugement nous aidera à comprendre les préconisations d'Angelo Tasca pour lutter contre le communisme. Les partis communistes constituaient un rouage essentiel de l'effort de dissolution que l'URSS avait selon lui entrepris dans les pays occidentaux : ils entretenaient la « confusion mentale et psychologique par un dosage approprié d'illusion et de panique »[2462] et faisaient pression sur le gouvernement de leur pays pour l'amener à une politique extérieure favorable à l'URSS. Ils contribuaient de cette façon à isoler les Etats-Unis, le seul pays encore assez fort pour contenir l'expansionnisme russe. Ainsi avaient-ils combattu les tentatives de regroupement susceptibles de contrarier la politique soviétique, du pacte atlantique au plan Schumann de communauté économique du charbon et de l'acier, à la communauté européenne de défense.

Cela était apparu à Angelo Tasca avec évidence dès l'agitation contre le plan Marshall. Ce plan menaçait l'influence de l'URSS en Europe et risquait d'entraver sa marche expansionniste. La Tchécoslovaquie et la Pologne avaient montré leur intérêt ; le PCF lui-même, conscient des difficultés économiques de la France et encore sans instruction de Moscou, avait d'abord hésité. Le danger était grand et l'URSS le combattit énergiquement : Angelo Tasca voyait bien qu'elle avait créé le Cominform pour organiser la lutte contre l'initiative américaine. Visant à organiser l'aide économique des Etats-Unis au niveau européen et non plus pays par pays, le plan Marshall aurait pu selon Angelo Tasca jeter un pont entre les pays d'Europe occidentale et ceux de l'Est, appelés à coopérer, et aller à l'encontre de la logique de séparation de la politique soviétique : il avait représenté à ses yeux « l'ultime tentative américaine d'empêcher la scission de l'Europe en deux blocs opposés […et] une tentative courageuse et clairvoyante non seulement pour sauver la paix, mais aussi pour sauver la liberté en Europe »[2463]. Son éloge d'une action qu'il jugeait particulièrement heureuse tourna au dithyrambe : il s'était agi d'une « initiative grandiose »[2464], de « l'une des initiatives les plus intelligentes, je dirais les plus géniales, peut-être même la seule reconstitution d'une action politique de grande envergure vers un système d'unité européenne », en tout cas d'« une grande idée »[2465] et son concepteur avait « révélé […] de grandes qualités d'hommes d'Etat »[2466]. Il avait cependant eu la faiblesse de placer « une trop grande confiance dans l'économie et donc dans son automatisme » : il avait cru qu'une aide

[2462] A. TASCA, *Politica russa e propaganda comunista*, *op. cit.*, p. 88.
[2463] *** [A. TASCA], « Il pericolo di guerra e gli anglosassoni », in *L'Umanità*, 15 avril 1948.
[2464] A. TASCA, *Politica russa e propaganda comunista*, *op. cit.*, p. 32. Cf. aussi AT, Documenti, Francia, fasc. 36.
[2465] « Cours sur le communisme. Troisième conférence », 3 septembre 1954 (Collège de l'Europe libre), p. 21, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51
[2466] A. ROSSI [A. TASCA], « Situation et bilan du monde communiste », *art. cit.*, p. 13.

économique suffirait à détourner les peuples européens des séductions du communisme et avait négligé les facteurs politiques, oubliant que « les batailles menées dans le domaine de l'économie nécessitent, pour être vraiment gagnées, une transmutation de leurs résultats économiques en résultats politiques ». Les dirigeants communistes, maîtres au contraire dans l'art de la politique, s'étaient engouffrés dans cette faille et avaient mené contre le plan Marshall une « guerre politique »[2467] qui leur avait permis de limiter sa portée politique. L'absence d'une vision politique d'envergure affaiblissait d'une façon générale les Occidentaux d'après Tasca.

Ce défaut de « politique » n'avait pas été pour rien dans la création des « démocraties populaires ». Angelo Tasca croyait que, sans les erreurs et une certaine naïveté des Occidentaux, il aurait été possible, au lendemain de la guerre, d'empêcher la fracture entre Est et Ouest et d'imposer à l'URSS une politique de coopération européenne : la « satellisation » des pays d'Europe orientale n'avait obéi à aucune « fatalité ». Elle prenait son origine dans les « fronts nationaux » créés dans la guerre et avait résulté d'une « technique de la marche au pouvoir », mise en branle et continuellement appliquée par les partis communistes depuis 1944. On pouvait en décomposer toutes les étapes, qui se chevauchèrent parfois ou ne se produisirent pas partout au même moment, mais furent presque invariablement présentes : occupation militaire par l'Armée rouge à la faveur de la guerre, participation des communistes au gouvernement, conquête de « positions-clés » (police, défense), « utilisation des passions populaires », création d'un « double pouvoir », jeu sur des revendications démagogiques, « désagrégation et regroupement » méthodiques des « fronts » créés pendant la guerre au profit du seul Parti communiste, élimination des partis paysans, puis socialistes[2468]. Il n'y avait pas eu de césure dans leur évolution, comme le croyait François Fejtö, ni un raidissement inattendu de la politique soviétique à l'égard des pays d'Europe orientale en 1947-1948, lié à une crispation anglo-saxonne : leur « satellisation » y était implicite depuis la fin de la guerre et « le jeu démocratique » n'y avait « pas été faussé […] en 1947 ou 1948, mais dès le début, par le dynamisme même de l'action communiste et soviétique »[2469].

[2467] *Id.*, « Soviet-Communist Pressures on Western Europe », *art. cit.*, p. 236. Sur les erreurs reprochées par A. Tasca aux Anglo-saxons, cf. D. MURACA, « Fra antistalinismo e guerra fredda », *art. cit.*, p. 201-202.
[2468] A. ROSSI [A. TASCA], « Théorie des "démocraties populaires" », *op. cit.*, p. 62-65. On retrouve aussi, *grosso modo*, les mêmes étapes dans « Evolution, permanence et caractères essentiels de la politique extérieure soviétique », *cit.*, p. 12-14 ; A. Tasca à J. Enock, Paris, 17 novembre 1953, AT, Documenti, Francia, fasc. 201,2 ; « Cours sur le communisme. Troisième conférence », *cit.*, p. 10-19 ; « Démocraties populaires, politique extérieure de l'URSS et technique du pouvoir », [s. d.], AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 106.
[2469] A. ROSSI [A. TASCA], « Théorie des "démocraties populaires" », *op. cit.*, p. 62. Cf. aussi « Cours sur le communisme. Troisième conférence », *cit.*, p. 2-3 ; « Démocraties populaires, politique extérieure de l'URSS et

L'URSS avait ensuite veillé à y étouffer toute velléité d'indépendance et à éviter que ces pays pussent nouer des liens économiques ou politiques : leurs économies avaient été associées aux plans quinquennaux, le « centre de gravité » de tout accord scellé entre eux demeurait Moscou, leurs échanges, « triangulaires », passaient systématiquement par cette ville[2470].

Mais ces dispositifs mêmes étaient virtuellement source de conflit entre l'URSS et les pays satellites, particulièrement la Tchécoslovaquie dont le passage sous contrôle soviétique avait contrarié l'aspiration à devenir un point de passage entre Europe orientale et occidentale, ou la Pologne, où le sentiment national était vif et où l'on avait partagé le rêve tchécoslovaque. Elle expliquait en partie, selon Angelo Tasca, la prise d'autonomie de la Yougoslavie de Tito, dont le communisme ne différait guère toutefois à ses yeux de celui de Moscou[2471]. Plus encore que les oppositions émigrées, les « forces politiques et socialistes de gauche »[2472] restées dans leur pays malgré leur hostilité au communisme devaient jouer de ces conflits d'intérêt. L'action dans les pays satellites constituait un maillon décisif de la lutte antisoviétique : en agissant sur eux, on pourrait atteindre le monde soviétique et peut-être « *exercer une influence politique* » sur lui. En 1948, Angelo Tasca invita à abandonner une attitude purement défensive : il s'agissait de faire de ces « "marches" soviétiques tournées vers l'Ouest […] des "marches" européennes tournées vers l'Est ». Il fallait en tout cas se débarrasser de l'idée de « *l'"impénétrabilité" du monde soviétique* », pour favoriser la circulation d'idées entre Est et Ouest – d'une manière proche, Ignazio Silone entendait nouer un dialogue avec des intellectuels de l'Est. On gênait ainsi l'enfermement du bloc soviétique dans l'« isolement volontaire » qu'exigeait sa survie. Car s'il apparaissait parfaitement « monolithique », cela impliquait aussi que « la moindre fissure […risquait] de compromettre l'ensemble et d'en préparer l'écroulement ». Il s'agissait surtout d'éviter la « *polarisation entre Est et Ouest* »[2473] sur laquelle il misait.

---

technique du pouvoir », *cit.*, p. 1-9. A. Tasca se référait au livre de F. FEJTO, *Histoire des démocraties populaires*, Paris, Ed. du Seuil, 1952, 447 p.

[2470] « Fédération balkanique et fédération danubienne », 21 février 1948, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 52 ; « Evolution, permanence et caractères essentiels de la politique extérieure soviétique », *cit.*, p. 14-15 ; A. ROSSI [A. TASCA], « Théorie des "démocraties populaires" », *op. cit.*, p. 68.

[2471] « Le conflit Tito-Staline », 3 juillet 1948, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 52 ; « Evolution, permanence et caractères essentiels de la politique extérieure soviétique », *cit.*, p. 15 ; « Cours sur le communisme. Troisième conférence », *cit.*, p. 23 ; « Cours sur le communisme. Séminaire », 3 septembre 1954 (Collège de l'Europe libre), p. 25-30, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51. Pour un exposé plus détaillé, cf. D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 120-123.

[2472] « La politique de Staline », *cit.*, p. 3.

[2473] *Ibid.*, p. 5-6. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 345. Pour la position d'I. Silone, cf. D. MURACA, « Tasca, Silone e la Guerra fredda culturale », *art. cit.*, p. 38.

La conviction qu'« aucune libération [n'était] possible sans le concours ardent et efficace des peuples intéressés »[2474] amenait Angelo Tasca à s'en remettre à la pénétration idéologique plutôt qu'à une intervention militaire. Les socialistes ne considéraient la guerre que comme « une extrême nécessité », inévitable parfois, jamais souhaitable. Elle ne pouvait que leur inspirer « une *méfiance politique profonde* », car en aucun cas elle ne pouvait engendrer, par elle-même, un monde nouveau. Sans sombrer dans un « pacifisme invertébré », ils ne pouvaient rester sourds à la « *volonté de paix des masses* ». Il s'agissait de transformer cet instinct en une « conscience claire et lucide »[2475] et de répandre parmi elles les mots d'ordre d'une « lutte pour la paix », rejoignant la lutte pour une amélioration des conditions de vie des travailleurs par la dénonciation du plan quinquennal comme plan de guerre. Sur ce point, comme, à vrai dire, pour l'ensemble de ses préconisations en matière internationale, Angelo Tasca reprenait, en l'adaptant à la nouvelle situation, l'esprit de celles qu'il avait soutenues à la fin des années 1930[2476]. Quelle que fût la puissance de l'appareil répressif soviétique, les dirigeants ne pouvaient ignorer tout à fait les mouvements de la population. Aussi fallait-il « *préparer politiquement la résistance du peuple soviétique à la volonté d'expansion et donc de guerre des dirigeants bolcheviques* »[2477]. En lui présentant une réalité différente de la sienne, on briserait la « psychose de l'encerclement » savamment entretenue par Staline pour rendre irrésistible l'expansion soviétique et on rendrait la guerre « *impossible* »[2478]. On pouvait d'ores et déjà essayer de le gagner à d'autres idées et de le mobiliser par un patient travail d'éducation et de préparation. Angelo Tasca n'encourageait pas à une résistance ouverte, risquant de n'amener qu'une répression sanglante ; il s'agissait du moins de laisser couver dans les esprits la flamme de la liberté. Il était convaincu qu'elle ferait son œuvre, sourdement.

Quelles idées fallait-il diffuser de l'autre côté du rideau de fer ? Il s'agissait de proposer « concrètement au peuple russe, à travers ses dirigeants actuels, *une perspective réelle et concrète de paix* »[2479] dont les Etats-Unis d'Europe formeraient la trame. Angelo Tasca reprit cette idée, dont nous avons vu l'importance dès les années 1930, et y lia cette fois la lutte contre le communisme. Convaincu qu'en elle-même, « la *logique intérieure* de l'unité

[2474] « Cours sur le communisme. Séminaire », *cit.*, p. 39.
[2475] *** [A. TASCA], « Noi e la guerra », *art. cit.*. Souligné dans le texte. Cf. aussi « La politique de Staline », *cit.*, p. 6.
[2476] Cf. S. MERLI, « Temi della collaborazione tra A. Tasca e G. Faravelli », *art. cit.*, p. 179-180.
[2477] *** [A. TASCA], « I socialisti di fronte all'URSS », in *L'Umanità*, 4 septembre 1948. Souligné dans le texte.
[2478] *Id.*, « L'autarchia russa e il pericolo di guerra », in *Ibid.*, 29 avril 1948. Souligné dans le texte.
[2479] *Id.*, « I socialisti di fronte all'URSS », *art. cit.*. Souligné dans le texte.

européenne [travaillait] contre le stalinisme »[2480], il insistait pour qu'elle fût présentée aux populations comme un idéal à atteindre, mais aussi aux gouvernements, y compris soviétique, comme une proposition concrète et actuelle : il s'agissait encore de faire « comme si » ils étaient susceptibles de l'accepter. Pour Angelo Tasca, cette idée ne se présentait plus comme un idéal lointain et improbable ; il était persuadé que « les conditions économiques de l'Europe actuelle *[permettaient] la création des Etats-Unis d'Europe* »[2481]. La lutte contre la politique soviétique visait aussi à empêcher la division de l'Europe. C'était pourquoi il était essentiel que ces propositions ne fussent pas avancées « au nom de l'Europe occidentale, atlantiste ou pas ; mais d'une Europe unie, à laquelle concourraient les ressources non seulement de l'Amérique, mais aussi de la Russie »[2482]. Il préconisait aussi d'encourager, d'un côté et de l'autre du « rideau de fer », les regroupements régionaux sur une base fédérale, d'où surgirait « une Europe de plus en plus articulée »[2483].

Car l'Europe unifiée aurait à emprunter le chemin du fédéralisme. La présence dans ses archives d'une documentation sur le mouvement fédéraliste européen témoigne de l'intérêt d'Angelo Tasca pour ce problème, bien qu'il se méfiât du « pullulement d'initiatives fédéralistes » qu'il jugeait souvent « stérile […] par une faiblesse intrinsèque de pensée et de programme » – il faisait explicitement allusion aux projets d'Alexandre Marc. Le principe fédéral supposait que les pays européens parvinssent à dégager « un principe spirituel commun, se pliant à la nécessaire variété des formes et des institutions »[2484]. On retrouve dans le fédéralisme d'Angelo Tasca le besoin d'un « critère supérieur » qui dictait sa conception de l'Etat. Il s'agissait de soumettre les économies nationales à une orientation européenne, tout en leur concédant la marge de manœuvre nécessaire à leur vitalité. Le fédéralisme devait permettre de concilier liberté et primauté de « l'intérêt collectif », indépendance nationale et internationalisme. Car ces deux derniers termes n'étaient qu'apparemment contradictoires : dans la mesure où aucun pays ne pouvait se suffire à lui-même ni être réellement « indépendant sans le concours des autres pays », son intégration dans une Europe unie pouvait devenir la condition de son autonomie. La « conscience européenne » ne résulterait pas de « la somme ou [de] la moyenne des différentes consciences nationales »[2485] : elle devait en devenir « partie intégrante ». On n'unifierait pas l'Europe en juxtaposant des

[2480] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 14 mai 1948, *cit.*, p. 320. Souligné dans le texte.
[2481] *** [A. TASCA], « Il pericolo di guerra e gli Stati Uniti d'Europa », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[2482] *Id.*, « I socialisti di fronte all'URSS », *art. cit.*.
[2483] *Id.*, « Dal nazionalismo al federalismo », *art. cit.*.
[2484] A. Tasca à G. Usellini, Paris, 12 mai 1947, AT, Corrisp., fasc. 413.
[2485] *** [A. TASCA], « Dal nazionalismo al federalismo », *art. cit.*.

égoïsmes nationaux ; il faudrait des « économies *ouvertes vers la collaboration européenne* », vivant déjà selon un cadre plus large que leurs frontières. Le « plan » de développement de chaque économie nationale ne devait pas seulement être établi suivant les critères propres à chaque pays, mais incorporer les éléments d'un « internationalisme économique » allant bien au-delà d'une intensification du commerce extérieur. L'Europe devait « être déjà présente et opérante dans les *plans* économiques nationaux eux-mêmes »[2486]. Angelo Tasca reprit sur ce point, comme sur la nécessité de lutter pour la liberté en même temps que contre la crise, ses critiques du planisme en 1934. De même, à l'intérieur de chaque pays, les intérêts économiques devraient obéir à l'intérêt collectif. Cela impliquait un changement très profond des rapports de propriété, reposant sur le principe essentiel que « le "sujet" de l'économie, même quand il garde certains mécanismes du profit et de la "rentabilité", est l'intérêt collectif »[2487]. C'était au degré de soumission d'une économie aux besoins collectifs, à sa tendance concrète « à se modeler sur une économie internationale considérée comme un tout organique et, en dernière instance, déterminant l'orientation générale des économies nationales »[2488], que l'on pouvait mesurer sa progression vers le socialisme. Les régimes intérieurs des pays occidentaux et d'URSS devaient encore beaucoup évoluer pour permettre un véritable fédéralisme, mais la disparition de la concurrence pure au terme des deux guerres mondiales avait du moins selon Tasca fait émerger un « dénominateur commun minimal qui [permettait] la construction d'une économie européenne »[2489] et créé les conditions objectives pour la fondation des Etats-Unis d'Europe. Il fallait maintenant susciter et orienter les « *conditions subjectives s'exprimant dans la volonté de paix de tous les peuples* »[2490]. Le projet d'une Europe fédérale devait donc être au cœur de la politique extérieure des socialistes. Angelo Tasca approuvait, sur ce point, la position de la SFIO ; il était plus réservé à l'égard des travaillistes britanniques dont il admirait « le sérieux et les qualités civiques »[2491], mais dont la froideur envers les tentatives d'unification européenne lui déplaisait.

Si l'envergure mondiale des plans soviétiques imposait une action internationale, le rôle qu'y jouaient les partis communistes supposait aussi une lutte contre le communisme dans chaque pays. Les idées d'Angelo Tasca en la matière reflétaient ses propositions

[2486] *Id.*, « Il pericolo di guerra e l'autarchia sovietica », in *L'Umanità*, 11 avril 1948. Souligné dans le texte.
[2487] *Id.*, « Il pericolo di guerra e gli Stati Uniti d'Europa », *art. cit.*.
[2488] *Id.*, « Il pericolo di guerra e l'autarchia sovietica », *art. cit.*.
[2489] *Id.*, « Il pericolo di guerra e gli Stati Uniti d'Europa », *art. cit.*.
[2490] *Id.*, « Il pericolo di guerra e i partiti socialcomunisti », *art. cit.*. Souligné dans le texte.
[2491] A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 20 avril 1950, *cit.*, p. 424. Cf. aussi A. Tasca à G. Faravelli, Paris, 14 mai 1948, *cit.*, p. 319.

internationales. Comme l'action militaire, la répression policière ne pouvait se justifier qu'en cas de « nécessité extrême »[2492]. Rétrospectivement, il ne remit pas en cause le principe de la répression contre le mouvement communiste en France au lendemain du Pacte germano-soviétique, mais il jugea que, « *telle qu'on [l'avait] menée* », elle s'était révélée « une erreur politique »[2493] : conçue de façon maladroite et inintelligente, elle n'avait pas permis de détourner entièrement la population du PCF, ni de précipiter sa crise intérieure qui aurait pu lui être fatale. En exigeant des communistes un reniement de l'URSS, on avait heurté en eux un sentiment très profond de fidélité qui les avait refoulés vers leur parti. C'est que la voie de la liberté et de la démocratie était plus exigeante que celle de la force et il n'était en tout cas guère souhaitable en général qu'on employât, au nom de la démocratie, les moyens de l'adversaire. La dissolution des partis communistes n'était quant à elle qu'une « solution de paresse »[2494], à l'efficacité douteuse. Angelo Tasca jugea « noble et courageuse »[2495] l'opposition de Léon Blum en 1939 à celle du PCF et critiqua la déchéance des députés communistes, illégale à ses yeux, décidée par la Chambre en janvier 1940, en rappelant qu'« un régime de liberté comporte toujours, par sa propre nature, des risques qu'il faut […] savoir et vouloir courir »[2496]. Un parti maintenu dans la légalité n'était-il pas après tout « lié dans une certaine mesure »[2497] par elle ?

De plus, on ne s'attaquait par là qu'à la dimension la plus apparente du problème, qui cachait « un système de forces, de tendances bien plus complexes ». A travers lui, c'était pour Angelo Tasca « les destinées mêmes de l'humanité »[2498] qui étaient en jeu. On ne pouvait séparer le communisme de l'environnement dans lequel il évoluait. Tout en étant un corps étranger à la nation, il se nourrissait d'« un ensemble d'illusions, de rêves, de besoins »[2499] bien présents dans la population et issus du plus profond d'elle-même : on ne la détournerait du communisme qu'en les assouvissant. Il fallait y opposer une vision du monde – exactement comme il fallait combattre la politique extérieure soviétique par une réelle unification européenne –, insérer la lutte contre le communisme dans un combat pour autre chose : on revenait ainsi toujours au problème d'une « révolution transformant l'esprit, la structure

[2492] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 377.
[2493] *Id.*, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 33. Cf. aussi p. 37-38.
[2494] « Le communisme. Discussion », 17 novembre 1952 (NATO Defense College), p. 8, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51.
[2495] A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 49.
[2496] *Ibid.*, p. 125.
[2497] « Le communisme. Discussion », *cit.*, p. 10.
[2498] « Le communisme », 17 novembre 1952 (NATO Defense College), p. 2, AT, Documenti, Italia, Opere varie, fasc. 51.
[2499] « Le communisme. Discussion », *cit.*, p. 7.

sociale et les mœurs de la nation »[2500], bien que son contenu fût laissé par lui dans l'ombre dans les années 1950. Ce silence sur l'organisation sociale souhaitée ne trahit-il pas lui aussi le désabusement qui semble avoir caractérisé la dernière période de la vie d'Angelo Tasca ? Ou corrigea-t-il certaines des idées exprimées en 1940-1945 ? Nous ne pouvons que soulever ces interrogations et nous contenter de ces hypothèses, puisque ce silence même empêche d'y apporter une réponse. Lutte contre le communisme et transformation profonde de la société furent néanmoins étroitement liés dans l'esprit d'Angelo Tasca : Alceo Riosa indique justement qu'il entendait « encadrer la question communiste dans l'objectif de l'unité française »[2501]. Son anticommunisme s'insérait dans le cadre plus large de sa conception du socialisme et de son idéal communautaire et ne peut être simplement réduit à la hargne d'un exclu retournant contre son ancienne chapelle ses propres armes[2502].

Pour lutter contre le communisme selon la perspective qu'il envisageait, la répression était vaine. Cette révolution impliquait plutôt, selon une idée très ancienne chez Angelo Tasca, « une exigence de conquête et d'"évangélisation" des esprits, une lutte contre les monstres qui les [hantaient], un effort pour les en libérer »[2503] et nécessitait avant tout « la prise de conscience par chaque citoyen des dangers qui [menaçaient] la civilisation ». La lutte contre le communisme n'impliquait donc pas l'Etat seul, mais l'ensemble du pays. Elle était « une lutte de tous les jours et de chaque citoyen » et dépendait surtout du niveau de « conscience civique »[2504] de la population. La position d'Angelo Tasca n'avait guère varié sur ce point depuis 1940-1944. C'était donc sur une extrême politisation de la société qu'il faisait reposer ses espoirs d'une victoire sur le communisme. Car à vrai dire, « dans les conditions de la lutte politique moderne, personne [n'avait] guère le "droit" de "rester tranquille" »[2505]. Il fallait par exemple « imprégner les syndicats de la conscience d'accomplir une fonction politique »[2506], sans pour autant les assujettir à un parti. La présence dans la population d'un réel sentiment démocratique neutraliserait le danger communiste, à défaut de le faire disparaître, en lui retirant toute résonance. Bien plus qu'une lutte matérielle, l'anticommunisme était un combat à livrer dans le domaine de l'esprit :

[2500] A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 384.
[2501] A. RIOSA, « La *Troisième force* nelle riflessioni di A. Tasca », *art. cit.*, p. 305.
[2502] E. SIGNORI, « Introduzione », *art. cit.*, p. 77 ; D. MURACA, *A. Tasca 1946-1957*, *op. cit.*, p. 212-215 et « Fra antistalinismo e guerra fredda », *art. cit.*, p. 207-208.
[2503] A. ROSSI [A. TASCA], *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 346.
[2504] « Le communisme. Discussion », *cit.*, p. 8-9. Cf. aussi A. ROSSI [A. TASCA], *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 382-383.
[2505] *Id.*, *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, p. 383.
[2506] Cité dans « L'autocritica di Nizza », *art. cit.*.

> « Mes sentiments anticommunistes sont profonds précisément parce qu'ils ne sont pas seulement anticommunistes, mais le résultat d'une conception du monde dans lequel je me suis formé et du monde que je regarde pour l'avenir. C'est pour moi autre chose qu'une histoire de parti. C'est vraiment la destinée humaine qui est en jeu. La vie ne me paraît pas digne d'être vécue si elle n'est pas débarrassée de ces monstres spirituels qui deviennent des monstres matériels. »[2507]

La mort de Staline en mars 1953 sembla devoir ouvrir de nouvelles perspectives. Elle annonçait en tout cas, selon Angelo Tasca, « un tournant de l'histoire mondiale [qui déciderait] du sens dans lequel [aboutirait] la crise de civilisation » initiée par la Première Guerre mondiale. Une « fracture » se produirait presque certainement à la tête de l'URSS. Quel dirigeant pouvait prétendre en effet assumer à lui seul tous les attributs que s'était arrogé le disparu ? Toute comparaison avec les luttes entres les dirigeants bolcheviques après la mort de Lénine était vaine : trop de choses avaient changé depuis. Le Parti communiste russe était devenu un parti de masse. Les ovations aux chefs n'avaient plus rien de commun non plus avec les débats animés du temps de Lénine. Le parti tout à fait nouveau qu'avait construit Staline restait cependant « l'engrenage essentiel du système » : contrairement à ce qui était parfois avancé, il n'avait pas été absorbé par l'Etat, mais gardait selon Angelo Tasca un rôle propre et fournissait au régime sa « substance » même. Il était donc bien son « premier et essentiel "successeur" ». Mais les interrogations restaient nombreuses. Le Parti confierait-il le pouvoir hérité de Staline à une direction collective ou individuelle ? Quel organisme détiendrait désormais le « pouvoir effectif », le Présidium du Parti ou le secrétariat ? Quel rapport s'établirait entre le pouvoir politique et la bureaucratie qui, jusqu'à présent, « dépeçait » certainement la Russie, « mais ne la dirigeait pas »[2508] ? Mais Angelo Tasca ne se faisait guère d'illusion : les deux principales orientations de la politique stalinienne, la méfiance envers les paysans à l'intérieur et la lutte contre les pays occidentaux à l'extérieur, survivraient à Staline.

Cette conviction demeura. La « déstalinisation » et la politique de « coexistence pacifique » inaugurée par les successeurs de Staline laissèrent Angelo Tasca plutôt sceptique. La première n'était pas tout à fait vide de sens : elle répondait à l'« absolue nécessité » de sortir le parti, « stérilisé » par la terreur policière, d'un « isolement très inquiétant vis-à-vis de

[2507] « Le communisme. Discussion », *cit.*, p. 10.
[2508] A. TASCA, « Il partito e il potere (Prospettive dopo Stalin) », in *Il Mondo*, 14 mars 1953.

la population soviétique »[2509], et de « la forme la plus dangereuse de l'isolement », « l'*indifférence* »[2510]. Ce faisant, sans bien s'en rendre compte, les dirigeants soviétiques s'étaient interdits tout « retour intégral au passé »[2511]. Mais ces concessions ne devaient pas être confondues avec un changement d'orientation du groupe dirigeant, formé de « "staliniens" chevronnés »[2512] : s'ils se disputaient sur « l'ampleur et la nature des concessions », ils s'accordaient pour « empêcher que les mesures prises ne se cristallisent en un nouveau *régime* »[2513]. Lorsque le contenu du rapport « secret » de Nikita Khrouchtchev au XX^{e} congrès du PCUS fut connu en Occident, Angelo Tasca le commenta et le démonta page par page pour en mettre à nu les limites et la machinerie. La violence de l'attaque contre « Staline mort » s'expliquait selon lui par la nécessité d'assurer la pérennité du Parti et de consolider son pouvoir menacé : au fond, les nouveaux maîtres de l'URSS ne faisaient que lui appliquer, avec même une certaine indulgence, « la méthode qu'il avait lui-même mise en pratique pendant sa vie contre tous ses opposants »[2514] et lui restaient en cela fidèles. Khrouchtchev révélait bien sûr des faits importants, confirmant ou complétant ce qu'on savait déjà sur le système concentrationnaire soviétique, l'impréparation de la Russie en 1941, le vide creusé par l'épuration des cadres militaires et politiques des années précédentes et sa responsabilité dans les échecs des premiers mois d'affrontement. Mais il ne remettait pas en cause la politique de Staline avant 1934. Or, fixer cette date pour séparer dans la vie du Parti une période relativement libre de celle de la terreur était aux yeux d'Angelo Tasca tout à fait arbitraire, bien qu'il y eût eu indéniablement une aggravation de la répression après 1934 : dès l'origine du régime soviétique, la pression policière s'était exercée sur les oppositionnels et la collectivisation des terres, aux conséquences meurtrières, avait commencé en 1929. Ce « prétendu fossé entre 1925 et 1934 [avait été] comblé par des millions de cadavres »[2515], résumait-il. Khrouchtchev faisait également le silence sur « les trois grands procès de 1936-1938 »[2516] qui avaient emportés les principaux dirigeants bolcheviques et n'envisageait pas pour eux une réhabilitation à laquelle il se disait disposé pour les victimes de la répression stalinienne ; il justifiait encore la lutte contre leurs lignes politiques. Il persistait à défendre la collectivisation des terres et le rythme de l'industrialisation, pour avoir protégé l'URSS d'un

[2509] A. ROSSI [A. TASCA], « Situation et bilan du monde communiste », *art. cit.*, p. 20. Cf. aussi *Id.*, *Autopsie du stalinisme*, *op. cit.*, p. 40-41.
[2510] *Id.*, *Autopsie du stalinisme*, *op. cit.*, p. 42. Souligné dans le texte.
[2511] *Ibid.*, p. 44.
[2512] A. TASCA, *Politica russa e propaganda comunista*, *op. cit.*, p. 89.
[2513] *Ibid.*, p. 70-71. Souligné dans le texte.
[2514] A. ROSSI [A. TASCA], « Situation et bilan du monde communiste », *art. cit.*, p. 20.
[2515] *Id.*, *Autopsie du stalinisme*, *op. cit.*, p. 15.
[2516] *Ibid.*, p. 19-20.

écroulement sinon inévitable en cas de guerre. En réalité, pour Angelo Tasca, la Russie n'avait été menacée après 1928 par aucun danger de guerre, sinon celui qu'elle-même avait créé par sa politique à l'égard de l'Allemagne, dont seul Hitler avait profité. Tout en reconnaissant la surdité obstinée de Staline à ceux qui l'avertirent des sombres intentions d'Hitler envers l'URSS, Khrouchtchev se gardait bien de chercher ce qui en était pour Angelo Tasca la véritable raison, « la politique allemande de Staline »[2517]. Aussi douta-t-il que Khrouchtchev pût réellement conduire « cette révision "à fond" de l'histoire du Parti et de la Russie contemporaine, dont il [avait] invoqué la nécessité »[2518].

Après la mise à l'écart de Malenkov et la victoire de Khrouchtchev en février 1955, la politique soviétique avait « repris son cours "stalinien sans Staline" »[2519]. Cela était particulièrement vrai de la politique extérieure. La « détente » obéissait selon Angelo Tasca à la même logique que les politiques précédentes : elle n'était qu'« une des formes, graduées dans le temps et dans l'espace, de la *stratégie d'affrontement* soviétique »[2520], le moyen jugé à ce moment le plus adapté pour arriver à une fin qui, elle, n'avait pas changé. Il était évident pour Angelo Tasca que les dirigeants soviétiques ne croyaient pas à la possibilité d'une « coexistence pacifique » entre systèmes politiques et sociaux opposés. Ils la concevaient en réalité « comme une nouvelle forme de guerre dans laquelle – sans abandonner ou réduire sérieusement les moyens militaires – les moyens économiques assumeraient une position de premier plan, avec pour but d'arracher progressivement et implacablement au monde libre tous les marchés qui [formaient] la base de sa prospérité »[2521] : ils ne se proposaient, à travers cette formule sans contenu, rien moins que « l'asphyxie économique des pays libres ». La « coexistence pacifique » n'était donc qu'une nouvelle « économie de guerre »[2522]. Ses reflets dans la tactique des partis communistes, feignant d'envisager un passage pacifique au socialisme, étaient d'après lui tout aussi trompeurs. Ils avaient été toutefois sévèrement ébranlés par la crise du groupe dirigeant soviétique, puis par les événements de Hongrie et de Pologne. Angelo Tasca jugeait probable que, sans la diversion de la crise du canal de Suez, ils se seraient engagés dans un processus de fatale désagrégation. De même, la situation intérieure de l'URSS et des pays satellites, où la nouvelle génération manifestait un désir de

[2517] *Ibid.*, p. 33.
[2518] *Ibid.*, p. 16.
[2519] A. TASCA, *Politica russa e propaganda comunista, op. cit.*, p. 71.
[2520] *Ibid.*, p. 83. Souligné dans le texte.
[2521] *Ibid.*, p. 36.
[2522] *Ibid.*, p. 38.

« *séparer ses propres destinées de celles du parti dominant* », lui laissait quelque « espoir de renouveau »[2523].

Ce fut sur cet événement que se conclut l'activité politique et intellectuelle d'Angelo Tasca. Tourmenté depuis longtemps par l'insomnie et la fatigue, il fut atteint au début de 1957 d'une grave maladie qui l'obligea à se « limiter à un travail pour lequel [il] ne doive plus faire de longues recherches et sur lequel ne pèsent pas des échéances implacables »[2524]. Il entra en 1958 dans une lente et douloureuse agonie qui fit peu à peu de lui « un fantôme de lui-même »[2525]. Il mourut à Paris le 3 mars 1960.

[2523] A. ROSSI [A. TASCA], « Situation et bilan du monde communiste », *art. cit.*, p. 23. Souligné dans le texte.
[2524] A. Tasca à T. Codignola, Paris, 9 avril 1957, AT, Corrisp., fasc. 97.
[2525] L. Chomette-Tasca à B. Souvarine, [Paris], 14 février 1958, Arch. B. Souvarine.

Conclusion

Arrivés au terme de ce parcours intellectuel, que pouvons-nous en dégager ? Il fut marqué par un profond bouleversement au cours duquel Angelo Tasca remit radicalement en question son propre système de pensée. Il n'exclut pas nécessairement cependant une certaine continuité, que nous avons plusieurs fois soulignée. Il en émane aussi une assez nette cohérence. Nous ne voulons pas nous cacher que nous puissions être victime d'une sorte d'effet d'optique ou même d'une « illusion »[2526] produite par le besoin de donner à toute chose un sens et une unité et qu'en réalité, nous ayons été conduite à reconstruire nous-mêmes, aussi involontairement qu'artificiellement, cette cohérence que nous croyons déceler. Sans prétendre répondre à une telle objection, nous devons dire que cette cohérence et cette continuité nous paraissent pourtant s'être imposées à nous, plutôt qu'avoir été posées comme un postulat inconscient. Elles n'excluent pas du reste l'existence de hasards, d'incertitudes, d'émotions dictant plus ou moins directement des choix ou des idées. De plus, comme nous l'avons indiqué dès le début de ce travail, continuité et cohérence ne signifient pas nécessité. La réflexion se développe par rapport à des idées antérieures, mais ce processus n'a rien de fatal. Dans le cas présent, il fut aussi beaucoup le fruit du contexte dans lequel il s'inséra, plus que d'une quelconque « logique ». Nous avons vu, du reste, au cours de notre développement, comment une idée telle que celle de communauté put être adoptée par des personnalités très diverses, provenant d'horizons parfois très variés et ayant fait, surtout, les choix politiques les plus différents, de la collaboration à la Résistance. Une réflexion est un processus vivant et unique dont on ne peut qu'observer le développement parfois imprévisible, non un processus prédéterminé qui ne ferait que se vérifier. Peut-être faut-il donc indiquer, pour prévenir toute méprise sur nos conclusions, que la cohérence n'implique pas plus pour nous l'idée de logique, dans le sens d'enchaînement parfaitement rationnel, imperturbable et quasi mécanique que l'on donne parfois à ce terme, que la continuité n'implique celle d'un développement nécessaire, voire fatal. Notre recherche a simplement fait apparaître à nos yeux combien – mais cela était sans doute inévitable – certaines idées s'enracinaient dans des réflexions antérieures, qu'elles poursuivaient : c'est en ce sens que nous parlons de continuité. Elle a également mis en évidence les liens étroits par lesquels différentes idées se tenaient les unes les autres : c'est en ce sens – le sens premier de ce mot – que nous parlons de cohérence.

[2526] C'est ce que reprocha P. Bourdieu aux « histoires de vie » utilisées en sociologie, mais aussi, semble-t-il, à toute entreprise biographique (P. BOURDIEU, « L'illusion biographique », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1986, p. 69-72).

Cette continuité et cette cohérence résident dans la persistance, tout au long de la réflexion d'Angelo Tasca, de questionnements et de préoccupations qui en formèrent la trame, ainsi que dans la permanence de certaines idées qui la guidèrent et autour desquelles elle se construisit. C'est pourquoi elles ne sont pas contradictoires avec la révision intellectuelle qui marqua son existence ; au contraire même, elles la sous-tendirent. Le travail de sa propre pensée, les événements, des discussions et le contact avec d'autres personnalités le conduisirent à remettre en question, parfois à réfuter, les réponses qu'il avait apportées à ses interrogations. Sa pensée connut, sur certains points, une évolution considérable, que nous nous sommes efforcée de mettre en évidence ; il n'est donc pas souhaitable d'écraser cette révision et les ruptures qui la jalonnèrent, ni d'en masquer la portée et la profondeur. Celles-ci apparurent principalement dans sa longue confrontation avec le marxisme, au cours de laquelle il fut amené à renverser plusieurs de ses positions intellectuelles antérieures. Celle-ci occupa une place essentielle dans sa réflexion, au point de marquer, mais en négatif, la nouvelle doctrine qu'il tenta d'élaborer à partir de la fin des années 1930, pour une part importante, par opposition à lui. L'idée de la nécessité d'un principe supérieur naquit, pour beaucoup, du constat que le marxisme en était dépourvu. De même, pendant l'Occupation, Angelo Tasca définit la lutte contre le communisme, c'est-à-dire d'abord pour lui contre le marxisme, et la révolution nationale comme deux pans inséparables d'un même projet. On peut dès lors se demander s'il se libéra véritablement du marxisme, comme il le crut, puisqu'il hanta sa recherche d'une autre conception du monde. Il lui arriva de dénoncer dans le communisme ce que lui-même avait prôné – ou continuait à prôner – pour le mouvement ouvrier, comme si la foi même qu'il avait mise dans telle ou telle de ces idées lui faisait entrevoir toute leur puissance potentiellement malfaisante si elles n'étaient pas mises au service de la fin qu'il jugeait juste. Ceci est frappant par exemple pour ce qui concerne la construction du socialisme en Russie : il souhaita en 1928 qu'elle pût acquérir auprès des masses ouvrières la force d'un mythe ; il vit au contraire après la Seconde Guerre mondiale que ce mythe était porteur d'un grand danger[2527]. De même, sa description du Parti communiste comme une « *Ecclesia* », une « *societas perfecta* », nous semble présenter de notables analogies avec certains des caractères qu'il valorisait dans le socialisme ou qu'il souhaitait lui voir acquérir et qui se retrouvèrent aussi plus tard, en partie, dans l'idée d'ordre. Il se produisit donc un retournement dans certaines de ses idées, qui n'exclut pas et s'inscrit même dans la permanence de certaines préoccupations fondamentales.

[2527] Cf. p. 157, 168-169 et p. 506 du présent travail.

Quelques idées, qui s'étaient fixées dans sa jeunesse et auxquelles Angelo Tasca demeura ensuite fidèle, orientèrent ainsi cette inlassable recherche. Sergio Soave note que dans les années de la jeunesse d'Angelo Tasca et de son engagement dans les rangs socialistes, « avaient mûri les caractères de fond de sa personnalité, ceux auxquels il faut renvoyer pour tenter d'expliquer les passages les plus délicats et significatifs de sa vie, les choix qui en auraient fait l'un des personnages les plus discutés de la gauche italienne »[2528]. Il nous faut donc, presque toujours, remonter aux premiers pas de sa réflexion et de son activité politique pour en bien comprendre le sens.

Ignazio Silone fut l'un des premiers à souligner l'attachement d'Angelo Tasca à la « vieille tradition »[2529] du mouvement ouvrier. Cette fidélité au passé prend son origine dans les circonstances et la précocité de son initiation politique et intellectuelle, qui s'accomplit pour l'essentiel avant le premier conflit mondial. Lorsqu'il éclata, Angelo Tasca militait depuis cinq ans déjà dans le mouvement socialiste, au contact duquel, à travers son père, il avait pour ainsi dire grandi. Il s'était donc lié familièrement à un univers mental dont certains aspects lui déplaisaient, mais dont il apprit aussi beaucoup. Lui-même considérait appartenir à la génération – mais nous ne voulons pas donner à cette idée, qui est surtout d'ordre subjectif, une valeur absolue – du premier avant-guerre : il avait gardé du « monde d'avant 1914 »[2530] des valeurs, des habitudes, une conception du monde très différentes, selon lui, de celles des générations de l'après-guerre. Cela fit une différence même avec Antonio Gramsci, pourtant d'un an plus âgé, mais dont l'adhésion au socialisme fut plus tardive et pour qui la Première Guerre mondiale fut le moment d'une très profonde évolution intérieure. Cette dissemblance se manifesta avec évidence lors de la discussion sur les conseils d'usine. De même, l'appartenance d'Angelo Tasca au mouvement socialiste d'avant 1914 pesa certainement sur son adhésion – pourtant convaincue – au communisme : tandis que Gramsci, Togliatti ou Bordiga étaient prêts à une rupture radicale avec un passé socialiste qu'ils haïssaient, lui ne put se résoudre à une cassure sans rémission avec l'ancien parti socialiste[2531]. Il se sentit longtemps mal à l'aise dans ce mouvement nouveau, qui rompait avec les usages auxquels sa

[2528] S. SOAVE, « Angelo Tasca comunista », *art. cit.*, p. 20.
[2529] I. SILONE, « Préface », in A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 9.
[2530] Cahier AM, *cit.*, p. 249. Cf. aussi « Cours sur le communisme. Séminaire », *cit.*, p. 3.
[2531] G. BERTI, « Appunti e ricordi », *art. cit.*, p. 11 ; P. TOGLIATTI, *La formazione del gruppo dirigente del PCI*, *op. cit.*, p. 112-113 ; A. AGOSTI, *P. Togliatti*, *op. cit.*, p. 50.

formation l'avait accoutumé[2532]. C'est peut-être aussi pourquoi il finit par le considérer, longtemps après, comme étranger à la tradition socialiste et au socialisme tout court. Ce refus de renoncer à l'héritage socialiste rendit aussi parfois houleux ses rapports avec Carlo Rosselli et *Giustizia e Libertà*, nous l'avons dit. C'est en partie parce qu'il le pensait dépositaire des valeurs essentielles du socialisme qu'il choisit en 1934-1935 de rentrer dans le mouvement socialiste, quitté quinze ans plus tôt. Pour Ignazio Silone, cette fidélité de « vieux socialiste »[2533] distingua sa recherche intellectuelle de celle de Marcel Déat ou même d'Henri de Man. Nous pensons que plus généralement, elle le tint quelque peu à distance des mouvements rénovateurs de l'entre-deux-guerres, malgré la curiosité qu'ils lui inspirèrent. Marqués par le front (Marcel Déat ou Henri de Man) ou s'étant formés pendant les années 1920 (les non conformistes), leurs instigateurs s'étaient initiés à la vie politique dans un contexte différent et leurs réflexions ne s'étaient pas nourries des mêmes expériences. Ce refus de rompre purement et simplement avec le passé fit peut-être aussi sa singularité parmi les partisans socialistes ou non conformistes du régime de Vichy et le maintint en dehors des tendances fascisantes et collaborationnistes qu'il côtoya pendant l'Occupation, sans y jamais adhérer.

Il avait cependant vécu avec plus de force que ses aînés les bouleversements grandioses des années de sa maturité et « reçu directement et intensément les expériences d'entre les deux guerres, et celles qu'on a appelées les "révolutions du XX^{e} siècle" »[2534] qui lui firent éprouver l'insuffisance de la tradition socialiste. Cet ancrage dans le passé et, en même temps, cette vive confrontation au changement expliquent l'ambiguïté de son rapport à la tradition et à la nouveauté. Sa formation elle-même porte l'empreinte d'un tiraillement décisif entre deux formes d'esprit : le positivisme, issu du siècle précédent, encore très présent à l'Université et dans la pensée socialiste, dont sa façon de penser garda des traces ; et le néo-idéalisme, en train de s'affirmer et annonçant un courant destiné à marquer profondément la culture du XX^{e} siècle, dont il se montra curieux et enthousiaste. Nous allons y revenir plus longuement, puisque le contenu de ce tiraillement imprégna toute sa réflexion. Dès les années de sa formation, se manifestèrent donc une insatisfaction à l'égard de la culture dominante et la recherche de conceptions nouvelles. Les événements hors du commun qui bouleversèrent l'Europe à partir de 1914 ne firent qu'aviver le sentiment d'une inadaptation de la pensée aux choses et le besoin d'acquérir une vision plus complète du monde. La crise politique et sociale

[2532] Cf. sur ce point S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 72-79.
[2533] I. SILONE, « Préface », in A. TASCA, *Naissance du fascisme*, *op. cit.*, p. 15.
[2534] Cahier AM, *cit.*, p. 249.

qu'ouvrit la Première Guerre mondiale, la déception des espoirs révolutionnaires qui s'ensuivit, l'avènement du fascisme en Italie puis du nazisme en Allemagne, l'évolution de la Révolution russe où tant d'espoirs avaient été jetés, la succession de non réactions – lors de la remilitarisation de la Rhénanie ou de l'*Anschluss* –, d'échecs ou de petites catastrophes qui firent de la fin des années 1930 une éprouvante marche à la guerre, la Seconde Guerre mondiale enfin, avec, pour la France, une défaite humiliante dont la portée morale fut sans doute plus grande que le désastre matériel immédiat firent sentir à Angelo Tasca, comme à d'autres, l'impuissance des « vieilles formules » et de certains caractères du socialisme. Par leur démesure, les événements exigeaient des hommes, et en particulier du mouvement ouvrier, un profond changement, afin qu'ils se missent, en acte et en pensée, à la hauteur des bouleversements que connaissait le monde. Angelo Tasca ne cessa, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, d'en chercher les moyens et les voies.

Mais il est assez caractéristique qu'il les ait si souvent cherchés dans le passé et dans la tradition socialiste. « Réclamons le bénéfice d'inventaire, mais ne refusons pas l'hérédité : nous ne sommes pas assez riches pour le faire… »[2535], notait-il en 1933. Sa propre révision commença par une sorte de ressourcement : sentant le besoin de faire le point après une difficile rupture politique avec le mouvement communiste, qui avait bouleversé beaucoup de ses points de repères, et de s'orienter parmi les événements déconcertants et inquiétants d'Allemagne, il s'absorba dans l'histoire et la pensée socialistes du siècle précédent. Lorsqu'il voulut « actualiser » le marxisme au début des années 1930, il ne vit d'autre moyen que de revenir à sa source même, aux textes de Marx et Engels, pour les dégager des interprétations parfois malencontreuses de leurs disciples. Un peu plus tard, il indiqua dans la pensée et les expériences du socialisme français l'une des principales sources de la nouvelle doctrine qu'il crut substituer au marxisme. La méditation sur les échecs les plus récents et l'observation attentive de l'évolution du monde en formaient cependant un autre aspect essentiel. On perçoit très bien ici ce mélange de tradition et de renouveau qui nous semble caractériser sa réflexion. Bien qu'il n'hésitât pas à mettre en question ses convictions les plus profondes et même lorsqu'il sentit la nécessité de « repartir de zéro », il lui fut au fond toujours difficile de concevoir une rupture totale. La seule fois qu'il le fit, en 1940, il se repentit d'un jugement qui lui parut, rétrospectivement, erroné et hâtif :

> « Quelle a été l'erreur de juillet 1940 ? Il y en a une qui m'apparaît aujourd'hui comme importante. […] les textes ne me paraissaient d'aucune importance ; il fallait marquer la

[2535] A. ROSSI [A. TASCA], « *L'Alternative* », *art. cit.*.

rupture avec le passé et construire du nouveau sur un terrain déblayé. A part le fait que cela négligeait cette exigence d'une certaine continuité à laquelle aucune révolution, ni contre-révolution n'échappe, c'était croire trop à la valeur de la "rupture" en elle-même, séparée des forces et des tendances qui devaient la surmonter. Une rupture vaut, comme toute révolution, par l'esprit avec lequel on la réalise ; elle n'a, en elle-même, d'efficacité durable. »[2536]

Porter la pensée et mettre les hommes à la hauteur des événements : cela fut l'une des préoccupations constantes d'Angelo Tasca et l'une des trames de sa réflexion, où se mêlent à la fois un besoin politique – renouveler l'action et la pensée socialistes – et un besoin intellectuel. Elle recouvre une interrogation plus générale qui l'occupa, nous semble-t-il, toute sa vie. Pour en mesurer la portée, il faut là encore remonter aux années de sa formation intellectuelle. Le passage d'une forme d'esprit à une autre, du positivisme déclinant au néo-idéalisme qui commençait à s'affirmer, s'était notamment répercuté dans la réflexion sur le marxisme. Benedetto Croce avait fait redécouvrir, alors qu'Angelo Tasca était encore très jeune, l'approche ni positiviste ni idéaliste d'Antonio Labriola. Puis, alors qu'il entamait ses études à l'Université de Turin, Rodolfo Mondolfo avait introduit dans l'interprétation du marxisme de premiers éléments d'idéalisme. Ces deux penseurs marxistes, qui se trouvaient le plus nettement au confluent du positivisme et du néo-idéalisme sans se rattacher ni à l'un ni à l'autre, laissèrent sur la pensée d'Angelo Tasca une empreinte durable. Jeune homme, il se trouva ainsi placé à l'intersection de façons de penser qui toutes deux, et peut-être plus encore leur tiraillement, façonnèrent son esprit. Quelle était la place des idées, c'est-à-dire dire des hommes et de leurs facultés propres, et celle de la matière, c'est-à-dire des choses et de leur cours inéluctable, dans l'évolution du monde ? Cette interrogation ne cessa d'inspirer la réflexion d'Angelo Tasca. On la retrouve par exemple dans son approche de l'histoire. De même, le rapport entre économie et politique, qu'elle recoupe, revient constamment. Ce tiraillement se traduisit dans la recherche d'une synthèse entre deux instances qui semblaient s'opposer, mais lui parurent complémentaires : le matérialisme et l'idéalisme. Cela apparaît bien dans son besoin de mettre la pensée et l'action des hommes en accord avec le cours des choses : rien n'était pour lui tant à redouter qu'une « rupture entre l'idéalisme et la réalité »[2537], comme celle qui, en Italie, avait coûté si cher au mouvement ouvrier au lendemain de la Première Guerre mondiale.

[2536] Cahier AM, *cit.*, p. 59-60 (fin 1945 ou début 1946).
[2537] A. TASCA, « Il cinquantenario del Primo Maggio », *art. cit.*.

On comprend pourquoi Angelo Tasca fut toujours obsédé par la crainte que les hommes ne demeurassent en retard sur les circonstances. C'est aussi pourquoi il insista tant sur la nécessité d'agir « en temps utile ». Une révolution pouvait survenir lorsque les éléments objectifs et subjectifs, qui lui étaient également nécessaires, se rejoignaient, lorsque les esprits s'accordaient intimement aux faits. La fusion presque miraculeuse qu'il fallait y atteindre en faisait une « œuvre d'art » d'une exécution terriblement difficile et incertaine : « la révolution est une œuvre d'art, dont le point de fusion parfaite est *unique*, et au-delà ou au deçà duquel l'œuvre réussit seulement partiellement »[2538], écrivit-il en étudiant les vicissitudes de la Révolution de 1917. La difficulté d'arriver à ce point d'équilibre parfait, à cette synthèse, tourmenta pendant des années Angelo Tasca. C'est pourquoi le travail sur les consciences et la volonté lui importait tant. Il mit très tôt l'accent sur les facteurs humains du changement révolutionnaire et s'intéressa à la préparation et à l'éducation des travailleurs : il s'agissait de former la conscience de ceux qui feraient la révolution. Celle-ci ne se produirait pas en effet par l'automatisme d'une évolution économique ; il y faudrait aussi l'étincelle de la volonté. Volonté et conscience : tels sont les deux principaux éléments « idéalistes » qui imprégnèrent la pensée d'Angelo Tasca. Il n'ignorait pas toutefois le rôle des circonstances, des conditions matérielles, de l'économie qui pesaient parfois lourdement sur l'existence des hommes. Mais cela même devait inciter à agir sur elles, pour dégager l'homme de leur emprise : le déterminisme impliquait le volontarisme, le matérialisme conduisait en cela à l'idéalisme. Ils étaient étroitement liés, selon ses propres termes. De plus en plus, cette part de déterminisme tendit à s'effacer derrière la nécessité de le briser : Angelo Tasca n'y vit plus, à la fin des années 1930, un ressort de la révolution socialiste, mais cela même dont elle voulait affranchir l'humanité. En même temps qu'il rejeta ainsi le matérialisme, non donc comme mécanisme de la réalité présente – il n'en niait pas l'effectivité, il la déplorait plutôt – mais comme moteur du changement, il souligna au contraire le rôle qu'y jouaient les principes.

Ce fut un aspect essentiel de sa révision du marxisme dans la seconde moitié des années 1930. Nous avons évoqué l'attention qu'il accorda au début de cette décennie au matérialisme et à son corollaire, la dialectique : ils se trouvaient au fondement de son interprétation du marxisme. Sa révision de la fin des années 1930 reposa en bonne partie sur une critique du matérialisme marxiste, de sa prétention scientifique et de sa croyance en l'objectivité de la révolution. La philosophie dialectique marxiste ne donnait à voir qu'un perpétuel mouvement, n'obéissant à aucune autre loi qu'à la sienne propre : ce mouvement

[2538] *Annali* 1968, *op. cit.*, p. 204.

était celui de l'économie souveraine. Angelo Tasca finit donc par voir dans le marxisme la consécration de l'économie, dont au contraire le socialisme exigeait d'après lui la subordination.

A partir de la seconde moitié des années 1930, Angelo Tasca revint avec insistance sur cette idée. Le socialisme ne pourrait surgir de l'intérieur de mécanismes économiques, puisqu'il était une réaction contre leur toute-puissance : il ne s'imposerait à eux que du dehors et même d'en haut. Comment attendre en effet d'un mouvement sans principe, le triomphe des principes qui fondaient l'idée socialiste ? Le sentiment que s'ouvrait une ère de chaos fit naître en Angelo Tasca à la veille de la Seconde Guerre mondiale l'idée qu'il fallait impérativement faire prévaloir un « principe supérieur », qu'il était devenu vital d'imposer une limite à l'économie et plus généralement à un monde qui semblait échapper à tout contrôle – la production sans autre but qu'elle-même, la croissance envahissante de l'Etat et, finalement, la guerre, suivant le modèle dictature-autarcie-guerre qu'Angelo Tasca avait adopté au début des années 1930. Il faut y voir, certainement, l'expression de son angoisse devant l'affirmation du totalitarisme et la menace d'une guerre redoutable. Nous observons en cela la volonté de soumettre la matière à une idée, née de l'esprit humain. Il est assez significatif que, sur cette base, Angelo Tasca ait senti une proximité, et même une parenté, entre le socialisme et une religion, le christianisme. Le socialisme, qu'à ses yeux le marxisme avait détourné de son sens originel, devait s'inspirer de ce principe supérieur que le christianisme exprimait dans l'idée de Dieu, mais dont la substance était l'homme. Cela éclaire la façon dont il abordait le christianisme : il était l'expression – qui tirait une force particulière du sentiment religieux qui l'inspirait – d'une idée pouvant s'exprimer sous d'autres formes, et particulièrement sous celle du socialisme. Tous deux entendaient organiser la vie matérielle selon une conception du monde et des valeurs qu'ils avaient en commun. Cette conception du monde était, pour Angelo Tasca, l'humanisme.

L'humanisme est un élément constant dans la pensée d'Angelo Tasca. Nous en avons trouvé des traces dès sa jeunesse. Il s'affirma dans les années 1930, jusqu'à devenir pour lui tout ce à quoi le socialisme se résumait : de l'humanisme marxiste qu'il s'était efforcé de dégager en 1930-1934, il ne resta plus, au terme de sa révision de 1936-1940, que l'humanisme tout court. Cela explique du reste peut-être en partie pourquoi son positionnement politique prit à partir de ce moment des contours plus flous et se dilata bien

au-delà de l'univers socialiste à strictement parler. « Le parti [socialiste] est un moyen, le pouvoir est un moyen, le socialisme même est un moyen, par rapport à une fin supérieure, qui est l'émancipation humaine »[2539], résuma-t-il en 1933, en critiquant les conceptions des néo-socialistes et leur insistance sur le pouvoir. On perçoit ici les prémisses de ce principe supérieur dont il proclamerait la nécessité six ans plus tard.

Le socialisme avait, pour Angelo Tasca, pour fin d'émanciper les hommes des servitudes de la matière, à laquelle les rivait le capitalisme. Il devait ainsi permettre l'épanouissement de toutes leurs facultés et faire naître des hommes nouveaux, entre lesquels s'instaureraient des rapports également nouveaux. La révolution socialiste ne pouvait donc se limiter à un changement technique dans le domaine de la production. Elle tendait à un bouleversement plus profond, dont Angelo Tasca donna une idée lorsqu'encore très jeune, il parla d'une « inversion des valeurs » : elle entendait moins remplacer un système de production qu'un système de valeurs. C'est aussi pourquoi sa réflexion ne se limita jamais à des considérations strictement politiques : celles-ci se plaçaient dans un cadre plus vaste, dont elles s'inspiraient, mais dont elles n'étaient qu'un aspect, si bien qu'il n'est pas exagéré de dire, comme le fait David Bidussa à propos de l'intérêt porté par Angelo Tasca à la fin des années 1930 à la formation d'une élite préfigurant ces hommes nouveaux, que sa réflexion prit souvent un caractère « métapolitique »[2540].

L'humanisme d'Angelo Tasca, et conséquemment son socialisme, prenaient leur origine dans l'idée de détermination de l'homme par son environnement, c'est-à-dire dans une conception matérialiste. Cela prédomine dans sa réflexion de la première partie des années 1930. Il fit alors du matérialisme historique le fondement de l'humanisme marxiste. Il souligna en même temps la découverte décisive que les socialistes utopiques, en particulier Robert Owen, avaient faite lorsqu'ils avaient compris le rôle des circonstances matérielles dans l'existence de l'homme : le matérialisme les avait alors menés à l'humanisme. Il ne renonça plus à cette idée. Mais l'humanisme d'Angelo Tasca tenait précisément à la volonté de dégager l'homme de l'étreinte de son milieu, pour qu'il pût être pleinement homme. Cet aspect s'accentua dans sa réflexion dans la seconde moitié des années 1930. La limite dont il invoqua la nécessité en 1939, en est sans doute l'expression la plus nette. Il consistait dans l'affirmation de la primauté de l'homme par rapport à l'économie et, plus généralement, au monde matériel ; celle-ci n'était même possible qu'à travers leur subordination.

[2539] A. ROSSI [A. TASCA], « Le problème du pouvoir au Congrès Socialiste », *art. cit.*.
[2540] D. BIDUSSA, « A. Tasca e la crisi della cultura politica socialista », *art. cit.*, p. 110.

Au début des années 1930, Angelo Tasca expliqua en effet que la nature ne consentait pas plus que la production capitaliste l'épanouissement de l'homme[2541] ; ou plutôt, elle le permettait dans la mesure où celui-ci déployait ses facultés proprement humaines en s'efforçant de la maîtriser. C'était donc par la technique et par l'activité économique que l'homme s'était d'abord humanisé et avait pu faire – plus que laisser – s'affirmer sa nature : elles étaient pour lui un moyen d'émancipation par rapport à une nature hostile. Plus tard, Angelo Tasca soutint que l'homme n'était réellement humain que dans le temps qu'il parvenait à soustraire aux exigences de la vie matérielle : on retrouve ici, au fond, la même idée. La nature humaine n'était donc pas donnée ; elle était plutôt, comme il l'expliqua en 1944 à propos de la liberté et de l'égalité – en contestant l'idée que les hommes naîtraient libres et égaux –, une conquête de l'homme sur la matière, une potentialité qui se développait plus ou moins selon les individus. Mais le capitalisme avait interrompu cette évolution de l'homme vers lui-même. La technique y avait pris des proportions si démesurées qu'elle échappait au contrôle de la grande majorité. L'économie était devenue sa propre fin, et non plus un moyen d'émancipation. En voulant la soumettre à un principe supérieur, Angelo Tasca entendait la remettre à la place qui avait été initialement la sienne, lui rendre son caractère de moyen au service d'une fin supérieure, l'homme. Il ne procédait donc pas à une critique radicale de la technique : celle-ci n'était pas à ses yeux un mal en soi, elle constituait même un progrès, mais avait fini par acquérir une autonomie si menaçante que l'homme devait s'efforcer d'en retrouver la maîtrise, comme il l'avait fait de la nature. Il devait faire prévaloir sa volonté sur le monde matériel. C'était par l'expression de sa volonté que l'homme s'affirmait comme tel. Le volontarisme qui imprégna toute la réflexion d'Angelo Tasca sur le socialisme, constituait donc un élément essentiel de l'interprétation humaniste qu'il en donnait, tout comme de celle de Rodolfo Mondolfo, de qui, pour beaucoup, il les tenait. Cette conception s'opposait à toute approche fataliste de la révolution.

Angelo Tasca fut longtemps convaincu que les circonstances matérielles étaient mûres pour le socialisme. Dès lors, il fallait faire naître dans les esprits la volonté révolutionnaire qui semblait manquer : il s'agissait de donner de la société future une première représentation précise et concrète, qui susciterait dans les masses le besoin de la faire advenir. Ces réflexions

[2541] Le fait qu'ainsi que le releva G. Saragat (G. Saragat à A. Tasca, Stains, [1932], *cit.*), A. Tasca usât, dans le texte où il exposa le plus directement et le plus systématiquement ses idées à ce sujet, presque indistinctement des termes « nature » et « société » est très révélateur : l'une et l'autre formaient le monde matériel auquel l'homme devait en tous les cas se confronter.

s'inspiraient du mythe tel que l'avait défini Georges Sorel, dont la pensée était dominée par la volonté, et qui resta toujours présent dans la réflexion d'Angelo Tasca, même lorsqu'il critiqua Sorel. On le retrouve dans son appréciation de la Première Guerre mondiale comme « mythe négatif ». Cette idée constitua aussi un élément essentiel de son approche de la construction du socialisme en Russie à la fin des années 1920. A partir du début des années 1930, il exprima un jugement très sévère sur Georges Sorel, à qui il reprocha d'avoir altéré, par intellectualisme, la vitalité de cette idée, née des expériences du syndicalisme révolutionnaire. On ne peut ignorer et écarter *a priori* cette prise de distance très explicite. Angelo Tasca nous semble assez éloigné de certains aspects de la pensée de Sorel, en particulier de l'irrationalisme que l'on y attache habituellement. On trouve toujours chez lui une ferme confiance dans la raison et la conscience : il évoquait ainsi vers 1934 la nécessité de « remplacer l'instinct brut par la pensée réfléchie »[2542] et parla toujours plutôt de « capter » les mouvements des foules en faveur d'un objectif qu'il voulait inspiré par la raison. De plus, le mythe semblait chez lui dépouillé de la valeur combative et, somme toute, violente, inhérente au mythe sorélien de la grève générale. Cela tient à la façon dont il conçut la révolution dès le début de son activité politique : elle ne correspondait pas seulement au renversement du pouvoir, qui en était néanmoins pour lui un moment essentiel et incontournable, mais insuffisant ; elle consistait surtout dans la construction d'une société nouvelle. Cette conception rejoignait celle de Sorel sur certains points, en particulier pour ce qui concernait la nécessité d'une longue et patiente préparation ; mais elle plaçait beaucoup moins l'accent qu'elle sur le moment de la conquête violente du pouvoir. La notion de violence, qui inspire le mythe de la grève générale de Sorel, ne sous-tendait pas nécessairement les idées auxquelles Angelo Tasca attribua une valeur mythique.

Car il reste qu'il ne cessa, tout au long de sa vie, de se référer au mythe. En réalité, il en garda l'idée assez générale – et un peu altérée par rapport à celle de Sorel – d'une image capable d'impressionner si fort les imaginations qu'elle suscitait la volonté de la rendre réelle et c'est en ce sens que cette notion marqua sa réflexion. Elle reparut dans son approche du plan en 1934-1935 : son intérêt résidait pour lui au moins autant dans sa capacité d'entraînement révolutionnaire que dans ses réalisations concrètes, si bien qu'il se présentait moins comme un objectif – intermédiaire – à atteindre que comme un moyen de la révolution. On voit ici la différence avec Sorel : alors que pour ce dernier, le mythe excluait le réformisme, cette conception accordait au contraire une faculté d'entraînement

[2542] A. TASCA, « Pagine inedite », *art. cit.*, p. 316.

révolutionnaire à un plan de réformes. Plus tard, Angelo Tasca estima nécessaire que la révolution nationale parvînt à trouver en elle-même la force mobilisatrice d'un mythe, qui permettrait de la faire advenir. On retrouve encore en filigrane l'idée de mythe dans la politique du « comme si » qui inspira la plupart des schémas de politique internationale qu'il élabora des années 1930 à la fin de sa vie : c'était justement en présentant, pour le présent, l'image concrète d'un ordre européen idéal, qu'on lui fraierait effectivement un chemin. Angelo Tasca concevait ces plans, comme Sorel les mythes, comme « des moyens d'agir sur le présent »[2543], dont finalement la possibilité d'application concrète importait presque moins que la force mobilisatrice. Comme les mythes, ils renfermaient à la fois un but et le moyen pour l'atteindre. Mais pour avoir une véritable résonance dans l'esprit et le cœur des masses, cette image idéale de l'ordre futur devait s'enraciner dans la réalité. Nous rejoignons ainsi la réflexion d'Angelo Tasca sur l'utopie au début des années 1930.

Sorel distinguait nettement mythe et utopie. Le premier n'était pas comme celle-ci une élaboration intellectuelle s'efforçant d'adapter la réalité existante, il surgissait d'une façon spontanée ; aussi, alors que l'utopie, comme toute construction de l'esprit, pouvait être discutée, le mythe s'imposait à l'esprit sans discussion et tirait de ce caractère irréfutable sa force suggestive. Or, l'intérêt d'Angelo Tasca pour les caractères de la future société socialiste, très présent dès sa jeunesse, tient beaucoup de l'utopisme. En témoigne par exemple dans *L'Ordine nuovo* la publication, qui vraisemblablement lui fut due, du « plan d'Etat socialiste » d'Eugène Fournière ou encore ses articles sur les projets d'organisation sociale de Louis Blanc. Plus tard, il porta un grand intérêt aux débats sur la construction du socialisme en Russie, dont l'enjeu était pour lui énorme, puisqu'elle devait être la concrétisation de son idéal socialiste. Sa longue réflexion sur l'Etat se rattache aussi à cette préoccupation. La définition pendant la Seconde Guerre mondiale d'un ordre communautaire, où il insista notamment sur la place de l'Etat et tenta de fixer les liens entre les acteurs sociaux, ainsi qu'entre l'individu et la collectivité, en relève également en partie. Cette période fut dans sa vie le moment de l'élaboration doctrinale la plus poussée pour ce qui concerne l'organisation sociale. Sans qu'il s'en réjouît pour autant, la défaite lui parut avoir aplani le terrain pour un changement social auquel il aspirait depuis longtemps : il espéra pouvoir y jeter les bases d'un nouvel ordre social. Cette attention à l'organisation d'une société socialiste l'avait poussé, quelques années auparavant, à s'intéresser au socialisme utopique. Elle explique l'attrait qu'exerça sur lui le socialisme français, par opposition au

[2543] G. SOREL, *Réflexions sur la violence*, *op. cit.*, p. 119.

« socialisme allemand ». Le marxisme péchait par l'insuffisance de sa réflexion sur l'ordre futur. Il critiquait la société présente ; mais vers où menait-il ? Angelo Tasca ne trouva plus dans le marxisme la réponse à cette interrogation pour lui vitale. Cette frustration entra pour partie dans la révision radicale à laquelle il soumit ses conceptions dans la seconde moitié des années 1930. Il opposa de plus en plus socialisme scientifique et socialisme utopique ; on rejoint là encore l'opposition entre économie et politique. La réhabilitation du socialisme français accompagna celle des idées et des facteurs subjectifs. Car l'utopie lui importait surtout par sa valeur mythique : en offrant à l'imagination des masses une représentation concrète et précise de la société future, elle devait éveiller en elles la volonté de la réaliser.

Cette trame, faite d'utopisme et de mythe, qui parcourt toute la réflexion d'Angelo Tasca, remonte sans doute à ses premières expériences dans le mouvement ouvrier turinois. Il perçut le monde des syndicats, des coopératives et des bourses du travail où il se forma, comme la préfiguration de la « *societas perfecta* » dont les socialistes rêvaient. Les hommes eux-mêmes y incarnaient déjà, à travers les liens qui les unissaient, l'idéal qu'ils poursuivaient. Cet aspect nous est apparu dans l'évocation qu'Angelo Tasca fit du mouvement ouvrier préfasciste dans *Naissance du fascisme*. Nous avons vu aussi que c'est en partie par cela qu'il se lia aux dissidents de GL, dont Andrea Caffi était l'âme, ainsi qu'à des hommes comme Georges Monnet et Pierre Viénot. L'idée d'ordre, qu'il exprima au début de 1940 en présence de ces deux derniers, puis à nouveau trois ans plus tard, repose aussi sur l'idée qu'une préfiguration concrète du futur pouvait jouer un rôle décisif dans le changement social : l'ordre ne devait-il pas unir des hommes vivant par anticipation, par tout leur être, la vision du monde pour laquelle ils se battaient ? Le rapprochement qu'Angelo Tasca établit entre socialisme et christianisme à la fin des années 1930 tint aussi en partie à cela. Il devait y avoir parmi ces pionniers de la société socialiste quelque chose de l'esprit, ou plutôt de la foi, qui avaient animé les premiers chrétiens. Lors de son premier voyage en Italie, à la fin de 1925, Ramon Fernandez remarqua le « transfert évident de la pensée religieuse dans le plan politique »[2544] qui s'était opéré parmi les opposants au régime fasciste. Cela nous semble traduire assez exactement un aspect du rapport d'Angelo Tasca au socialisme.

La conscience des travailleurs était, comme la volonté, un élément essentiel de la révolution. Cette conviction fut à l'origine de l'action culturelle qu'Angelo Tasca organisa

[2544] R. Fernandez à L. Chomette, [Turin], [15 décembre 1925], cité in D. FERNANDEZ, *Ramon*, *op. cit.*, p. 212.

parmi les jeunes socialistes avant la Première Guerre mondiale. Il ne se défit jamais ensuite de l'idée qu'un patient travail de préparation et de formation était nécessaire pour gagner la classe ouvrière puis la population à l'idée de la révolution. Si ses conditions de vie conduisaient initialement chaque ouvrier à prendre conscience qu'il formait avec les autres travailleurs une seule et même classe, cette conscience se révélait décisive – plus décisive que les conditions matérielles – au terme du processus révolutionnaire : la capacité révolutionnaire des travailleurs décidait alors du succès ou de l'échec d'un mouvement que l'économie avait déclenché, mais ne pouvait à elle seule mener à son terme. Angelo Tasca en déduisait une tâche importante pour le mouvement socialiste : même lorsqu'aucune révolution n'était en vue, il devait façonner la conscience de classe des travailleurs et les préparer à la révolution. Il introduisit dans ce cadre, au début des années 1930, une idée qui l'amènerait à le faire éclater : dans un contexte qui semblait favorable à l'avènement du socialisme, la classe ouvrière, appelée à exercer le pouvoir au nom des classes non capitalistes, devait se forger « une conscience de classe dirigeante » inspirée par l'intérêt général. Plus tard, à partir de cette idée d'intérêt général, il abandonna celle de conscience de classe ; mais il garda la préoccupation de former les consciences dirigeantes de la société future. Dans ces différentes réflexions, se décline au fond une même idée : préparer les esprits à relever les défis posés par l'évolution du monde matériel. Il apparaît également combien elle était liée au besoin d'une « révolution de la majorité ». En 1912, Angelo Tasca avait décrit l'action culturelle qu'il voulait mener parmi les jeunes travailleurs comme une « conquête des consciences », pour indiquer qu'il s'agissait de gagner au socialisme leur adhésion intime et sincère. Rien ne lui était plus étranger qu'une révolution se faisant pour, mais sans le prolétariat, et plus encore malgré lui. « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », avait annoncé *Le Manifeste du parti communiste*. Angelo Tasca ne concevait de révolution réelle, durable et profonde qu'avec la participation consciente et active de travailleurs, puis, de plus en plus au fil du temps, de l'ensemble de la population.

Ainsi qu'on le perçoit ici, le problème de la préparation des consciences renferme celui du rapport entre masses et élites. Les conceptions éducatives d'Angelo Tasca, fondées sur le principe de l'« auto-éducation », qu'il devait à Giuseppe Lombardo Radice, et sur lesquelles s'appuyait son « culturisme » du premier avant-guerre, le résolvaient implicitement en présumant un échange entre maître et élève, plutôt qu'une inculcation : le maître accompagnait l'élève dans son développement, plus qu'il ne lui délivrait un savoir. Angelo Tasca demeura de même toujours convaincu que la révolution ne pouvait procéder que d'une

transformation intérieure de la classe ouvrière et de l'ensemble de la population. Comment la conscience pouvait-elle du reste être apportée de l'extérieur ? Elle relevait, par définition, d'un processus intérieur. Angelo Tasca accorda pourtant une grande attention à la formation des cadres du mouvement ouvrier. Elle lui était probablement restée de son expérience communiste et de la conception léniniste du parti, ainsi que – comme le suggère David Bidussa[2545] – de l'exemple de la Révolution d'octobre. *Politica socialista*, la revue théorique du PSI qu'il dirigea et anima en 1934-1935, avait notamment pour but d'accompagner la formation des jeunes cadres militant en Italie, tout en se nourrissant de leur expérience. Là encore, la formation devait procéder d'un échange. Elle n'excluait pas, de plus, l'action de masse : elles allaient même de pair.

Angelo Tasca céda cependant à la fin des années 1930 et pendant l'Occupation à une approche plus élitiste de la révolution. Il songea alors à la constitution d'un ordre, composé d'hommes liés par un attachement personnel très fort, des convictions communes profondément senties et une même volonté de les faire aboutir. Cet ordre, porteur d'un nouvel idéal social, animerait un cercle qui irait, petit à petit, s'élargissant. Il s'agissait encore de préparer l'élite dirigeante du futur. Le contexte, qui ne semblait guère favorable à un soulèvement de masse, pesa certainement sur cette évolution ; la clandestinité, dans laquelle Angelo Tasca fit valoir cette idée, se prêtait mal, elle aussi, à une action de masse et encourageait ce genre de réflexions. Mais il y avait aussi la croyance plus fondamentale que le changement ne pouvait être d'abord que le fait d'une élite. Elle avait joué un rôle dans le ralliement d'Angelo Tasca au régime de Vichy ; elle en joua un aussi dans son éloignement, lorsqu'il lui apparut que ce régime ne pouvait être l'initiateur du changement, tel qu'il le concevait. Mais, même alors, il n'abandonna pas l'idée d'une liaison entre masses et élite et son élitisme se tempéra de l'idée que l'ordre devait être l'expression des masses. Son action visait toujours à gagner la population à la révolution, impossible sans elle.

Dans ce rapport entre masses et élite apparaît bien l'équilibre, parfois incertain, qu'Angelo Tasca tenta d'établir entre deux idées que l'on a plutôt coutume d'opposer et que nous désignerons par les mots de liberté et autorité. En particulier à la fin des années 1930 et pendant les années 1940, sa pensée fut tiraillée entre ces deux pôles, où apparaissent aussi peut-être des influences contradictoires, notamment du marxisme, ou plutôt du léninisme, et

[2545] D. BIDUSSA, « A. Tasca e la crisi della cultura politica socialista », *art. cit.*, p. 84.

de l'antiétatisme, présent dans le socialisme italien. Il en tenta là aussi la synthèse. Cette tension entre liberté et autorité reflète celle qu'il sentit entre matérialisme et idéalisme. La volonté qui poussait l'homme à s'affranchir de la détermination de la matière était la manifestation de sa liberté. C'était en cela principalement socialisme et liberté étaient si étroitement liés pour Angelo Tasca. Cette forte imprégnation par l'idée de liberté impliquait pour le mouvement socialiste des normes tactiques : ses moyens ne pouvaient en effet être d'une nature différente de son contenu. Aussi, l'insistance sur la dimension émancipatrice du socialisme, pendant les années 1930, accompagna-t-elle dans la biographie d'Angelo Tasca une défense de la démocratie politique : celle-ci ne pouvait être suffisante et satisfaisante pour des socialistes, mais elle était la condition préalable indispensable au développement et à l'affirmation de leur idéal.

De plus, le socialisme devait s'efforcer de réduire, autant que possible, la place de l'Etat : cette idée nous semble avoir été présente en lui dès ses premières réflexions sur ce sujet, mais elle s'affirma et se précisa pendant les années 1930. Dès avant la Première Guerre mondiale, Angelo Tasca avait retenu des idées de Marx que l'Etat n'était que l'expression de la domination d'une classe et que la révolution socialiste visait à la disparition de l'Etat par celle des classes. Il demeura fidèle, d'une certaine manière, à cette idée, même au-delà de son rejet du marxisme. Il ne fit pourtant jamais sien le refus anarchiste de l'Etat et on hésite à le rapprocher du socialisme libertaire. Il ne jugeait en effet pas possible de se passer de l'Etat dans l'action révolutionnaire. Dès sa jeunesse, sa réflexion sur ce problème fut plutôt guidée par la recherche d'une synthèse entre l'autorité du pouvoir central et la libre initiative de la base économique. Il chercha l'ossature de l'organisation socialiste dans la société et dans le monde de la production, plutôt que dans l'Etat. Il faut y voir sans doute une conséquence de son initiation politique et de son action dans les domaines syndical et coopératif à Turin. Cette approche du problème de l'Etat aide à comprendre à la fois son intérêt pour le mouvement des conseils d'usine en 1919-1920 et pour les autres institutions ouvrières, les syndicats, les bourses du travail, les coopératives, auxquels il savait les masses attachées : ce tissu d'organisations, ayant chacune une fonction propre, formerait la base du nouvel Etat. Il expliqua plus tard que le soviétisme lui avait paru pendant plusieurs années répondre de façon satisfaisante à ses interrogations en ce domaine. Le rapport qui y était établi théoriquement entre organisations de base et pouvoir central marqua durablement sa conception de l'Etat, même lorsqu'il critiqua la révolution russe dans ses conceptions initiales ; nous en avons

trouvé des traces jusque dans les années 1930. Mais son étude de la construction du socialisme en Russie en 1927-1928 l'amena aussi à s'interroger sur l'organisation de la dictature du prolétariat. Elle avait surtout pour objectif de gagner à la révolution la majorité de la population et de créer les conditions d'un socialisme effectif. Celles-ci ne pouvaient être, conclut Angelo Tasca dans la seconde moitié des années 1930, que démocratiques. Il était convaincu que la construction d'une société socialiste requerrait un déploiement sans précédent d'énergie créatrice de la part de toutes les couches de la population non capitaliste : l'Etat devrait lui laisser libre cours, autant que possible. Cela éclaire la façon dont il perçut le planisme. Il y trouva la fonction d'impulsion et de coordination qu'il attribuait à l'Etat. Mais le plan ne devait pas conduire à l'étatisme ; aussi déplora-t-il toujours les tendances bureaucratiques qui s'en nourrirent.

Nous avons vu comment Angelo Tasca se convainquit de la nécessité d'un Etat fort, tirant son autorité d'un principe reconnu par tous, sans que cela dût impliquer toutefois un monstrueux appareil bureaucratique. L'Etat devait faire en sorte que l'intérêt général, le « bien commun », c'est-à-dire, en dernière instance, la primauté de l'humain, inspirât toute la vie de la société et pénétrât dans tous ses interstices. L'Etat fort transposait ainsi, sur le plan institutionnel, l'idée de principe supérieur ou de limite à laquelle Angelo Tasca arriva à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Il y reprit l'idée d'un Etat coordonnateur, non gestionnaire, dont il ne se départit jamais. Mais elle prit, nous semble-t-il, une connotation plus autoritaire que par le passé. Alors qu'il avait tendu plutôt à poser l'accent sur les structures de base de l'organisation sociale, il souligna à partir de la fin des années 1930 l'importance du pouvoir central. Cela ne fut pas étranger à son ralliement initial au régime de Vichy, qu'il crut capable de réaliser cette conception de l'Etat. Celle-ci fut une pièce maîtresse de sa réflexion sur l'organisation d'une société communautaire en 1942-1944 et explique peut-être qu'il ait conservé, malgré tout, quelque espoir dans un régime qui l'avait pourtant déçu.

On ne peut toutefois réduire sa conception de l'Etat fort à une vision simplement autoritaire – mais incontestablement elle le fut[2546] –, sauf à l'abstraire de l'ensemble dans lequel elle s'insère : replacée dans la cadre de la révolution communautaire dont parla Angelo Tasca pendant l'Occupation, elle apparaît bien plus ambivalente et fortement imprégnée de cette tension entre liberté et autorité que nous avons signalée. Il concevait l'Etat fort comme

[2546] S. SOAVE, *Senza tradirsi*, *op. cit.*, p. 611.

l'expression de la communauté nationale : il n'était donc pas extérieur à elle, mais faisait partie de la communauté et lui était subordonné. Il n'était pas tout-puissant. Cela est important pour comprendre son articulation avec la base de la vie sociale, tout aussi essentielle dans la vision communautaire d'Angelo Tasca. Comme nous l'avons dit, la révolution ne pouvait se faire que par le haut : seul l'Etat pouvait donner l'impulsion. Mais elle ne pouvait se passer de l'assentiment et du soutien actif de la population qu'il s'agissait de gagner – en conscience et non par la force – à la construction du nouvel Etat. L'autorité de l'Etat n'excluait pas la participation politique de la population ; au contraire, elle exigeait une vie publique très intense. Elle reposait justement sur l'intériorisation par les membres de la société du principe que l'Etat incarnait : ainsi, celui-ci émanait et faisait partie d'eux. C'est au fond encore l'idée d'une « révolution de la majorité » qui, malgré cette conception plutôt autoritaire de la révolution, anime cette approche du rapport entre l'Etat et le peuple. Cela impliquait néanmoins que les individus intériorisent les besoins de la collectivité, ce qui les soumettait à celle-ci, et d'autant plus étroitement qu'ils devaient consentir à cette soumission. Dans cette interdépendance de l'individu et de la collectivité, la collectivité primait malgré tout. Cela fait peut-être une différence avec le personnalisme, qui accordait une place plus évidente au développement spirituel de la personne. Dans les idées développées par Angelo Tasca dans ses conférences en 1942-1943, on a presque le sentiment d'une injonction à ce que celui-ci se fasse dans le sens exigé par la vie de la communauté. En se fondant de façon si absolue sur le consentement, son idéal social semblait exclure la contestation et évacuait tout conflit.

Ce rapport asymétrique entre l'individu et la collectivité se reflète dans l'organisation sociale pensée par Angelo Tasca. Les échelons intermédiaires devaient jouer ici un rôle important. Les « communautés naturelles » – famille, métier principalement – et des organisations « périphériques » telles que les syndicats, les mouvements de jeunesse par exemple, relaieraient l'Etat auprès de la population. C'étaient elles surtout qui devaient animer la vie publique, mais toujours sous l'autorité de l'Etat et conformément aux principes qu'il était chargé de définir. En transmettant tout à la fois à celui-ci les besoins de la société et aux citoyens les principes définis par l'Etat, elles étaient supposées assurer la circulation d'un courant permanent entre le sommet et la base de l'organisation sociale. Mais elles devenaient ainsi de fait un rouage de l'Etat et lui étaient soumises, ou en tout cas au principe supérieur qu'il incarnait. Mais plus ce principe serait intériorisé par chacun, moins l'Etat aurait à intervenir directement pour le faire appliquer. Bien qu'Angelo Tasca n'envisageât pas sa disparition complète, l'objectif demeurait pour lui l'effacement progressif de l'Etat. L'idée de

son extinction, propre à la conception marxiste, qu'il jugeait cependant très défaillante à ce sujet, revient ici dans une version quelque peu édulcorée – l'Etat subsistait, sans devoir se manifester.

Nous avons fait allusion à la conception de la révolution d'Angelo Tasca, plus centrée sur la construction d'une société nouvelle que sur la prise du pouvoir[2547]. Nous avons dit aussi que dans sa conception, l'attention à la préparation du monde futur voilait en partie le caractère violent de la révolution. La définition qu'il en donna indique combien la violence, dont on sent dans plusieurs de ses textes qu'elle lui faisait horreur, lui était étrangère : elle consistait pour lui dans la radicalité du changement qu'impliquait la révolution, non dans son caractère sanglant. En réalité, pour Angelo Tasca, le changement social devait se fonder sur l'équilibre, plutôt que sur le conflit et la violence. Cela apparaît dans sa réflexion sur la construction du socialisme en Russie à la fin des années 1920, qui fut en partie à l'origine de sa rupture avec le PCd'I et l'IC. Nous avons signalé sa proximité sur ce point avec Boukharine. Le socialisme ne se construirait pas au travers de heurts constants, de crises dramatiques ou d'une exaspération de la lutte contre une partie de la population, affirma-t-il alors. Il visait au contraire à un développement équilibré de l'économie et de ses différents secteurs. Il ne pouvait non plus se faire aux dépens d'une classe, que ce fût la paysannerie ou les classes moyennes, car il avait besoin de toutes leurs forces. Loin de les combattre, il fallait donc s'efforcer de gagner à la révolution l'immense majorité de la population, sans qui rien ne pourrait s'accomplir : cette idée fut toujours présente chez Angelo Tasca, y compris en 1940-1944. Elle révèle plusieurs éléments de la critique qu'il adressa dans les années 1930 et 1940 à l'URSS.

On ne peut séparer cette conception de la révolution de l'objectif qu'Angelo Tasca lui fixait : l'abolition des classes demeurait sa fin ultime et devait donc inspirer toutes ses étapes. Ce but l'avait conduit à renoncer au cours des années 1930 à toute approche classiste de la révolution. Alors qu'il avait soutenu pendant longtemps, sous l'influence de Rodolfo Mondolfo, que le prolétariat parviendrait à concevoir son humanité en affermissant son caractère de classe, il en arriva à une conclusion opposée : la suppression des classes exigeait au contraire qu'il sût d'ores et déjà se dépasser comme classe particulière pour défendre

[2547] Soulignons toutefois qu'à plusieurs reprises, il s'efforça de ramener l'attention de ses camarades sur ce dernier problème, en rappelant que l'édification du socialisme supposait au préalable la conquête du pouvoir politique : il se distinguait sur ce point du réformisme.

« l'intérêt général ». Rien n'assurait plus du reste qu'il en fût le seul interprète, comme s'il en avait reçu la mission. Cela constitua l'un des aspects les plus importants de l'éloignement d'Angelo Tasca du marxisme en 1936-1940. En même temps que le lien entre révolution et lutte de classe, il tendit à rejeter l'idée d'un changement social par le conflit. Ce n'était pas en s'affirmant comme classe, c'est-à-dire en se séparant du reste de la population, que le prolétariat s'affranchirait de la sujétion capitaliste, mais en s'incorporant de plus en plus à la société et en y participant positivement. Dans le discours d'Angelo Tasca, l'accent tomba alors moins sur cette classe particulière, qui n'était plus à ses yeux l'acteur unique du changement révolutionnaire, que sur la société dans son ensemble, puis bientôt sur la communauté nationale.

Au même moment, après la victoire du Front populaire, Angelo Tasca vit s'ouvrir une fracture dans la population française. C'est pour beaucoup en ce sens – assez différent de celui qu'en retinrent sans doute beaucoup de militants socialistes ou communistes –, que cet événement marqua sa réflexion. Les événements espagnols, puis la déchirure de la France autour de la question de la guerre, qui culmina à l'occasion des accords de Munich, et l'atmosphère de guerre qui s'abattit sur l'Europe entretinrent en lui la hantise d'une polarisation de la vie politique française et d'une situation de guerre civile virtuelle. Dès lors, la nécessité de l'unité nationale, comme formule politique, mais surtout comme état d'esprit, s'imposa à lui. Son inquiétude à l'égard de l'attitude communiste s'explique en partie par la crainte qu'elle n'aggravât une division déjà pour lui alarmante. Cela ne fut pas pour rien dans le fait qu'il en arriva pendant l'Occupation à voir dans le communisme et dans le marxisme un mouvement et une doctrine de division, contraires à l'unité nationale, et à situer la lutte contre eux dans le cadre d'une révolution nationale. Son anticommunisme ne fut pas seulement la réaction d'un exclu contre un mouvement dont il s'était séparé – même s'il y eut aussi de cela – ; parce qu'il exaltait la lutte de classe et impliquait une polarisation de la vie politique, le communisme représentait un danger pour une approche du changement social fondée sur l'union et l'intérêt général. Son jugement sur l'unification de la CGT en 1936 est à cet égard très révélateur : il la perçut comme une catastrophe, précisément parce que le retour des communistes interrompait selon lui le processus d'intégration de la classe ouvrière à la nation amorcé par le syndicat depuis plusieurs années. L'idée de communauté à laquelle il parvint, comme d'autres, en 1940-1944 et dont il fit la principale inspiration de la révolution nationale, fut sans doute la manifestation la plus évidente et l'aboutissement de cette recherche d'un accord entre les composantes de la société. Mais répétons ici encore, pour

dissiper toute équivoque ou toute méprise, que nous n'entendons aucunement insinuer que cette recherche portait en elle, nécessairement, cette idée : elle permet de la comprendre, rien de plus. La conception communautaire d'Angelo Tasca se forma au fil d'une réflexion dont nous avons rendu certains aspects, mais aussi dans un contexte et un climat matériels et intellectuels dont on ne peut l'abstraire. Elle ne peut donc être réduite à l'un ou à l'autre, mais doit être considérée par rapport à un ensemble où ces différents aspects s'amalgamèrent. Toute simplification serait, en ce domaine, inappropriée.

Il est en effet assez significatif que ces idées se soient précisées dans l'esprit d'Angelo Tasca dans un moment où les événements lui parurent prendre un cours chaotique, s'éloigner de tout ce qu'il jugeait souhaitable et échapper au contrôle des hommes. Elles sont en cela, pour beaucoup, le fruit de ce contexte. Il avait vu, en Italie d'abord, puis en Allemagne, une situation apparemment révolutionnaire engendrer des régimes contraires à la civilisation dont il rêvait. Le monde attendait un changement ; mais rien n'assurait qu'il serait socialiste. Alors que la révolution avait paru imminente, elle s'était éloignée d'une manière qui semblait irrémédiable. Son utopisme et son appel à la volonté à travers l'idée de mythe nous apparaissent un peu comme la ressource obstinée d'un esprit auquel sa lucidité aurait pu dicter le désabusement, mais qui préféra allier, selon les mots que l'on attribue tantôt à Romain Rolland, tantôt à Gramsci, « l'optimisme de la volonté » au « pessimisme de l'intelligence ». On ne peut en particulier ignorer le sentiment qu'Angelo Tasca eut à la fin des années 1930 de vivre dans un monde en dissolution, au milieu d'un déchaînement de forces économiques, techniques, militaires et politiques redoutable. L'impression d'une désagrégation de la classe politique française qu'il invoqua pour expliquer son choix de l'été 1940, l'exprime aussi, à l'échelle de la France. L'utopie communautaire et la préoccupation qui la fonda sont intimement liées à ce contexte : elles sont une réaction contre lui, une tentative, dont nous pouvons percevoir aujourd'hui, avec le recul du temps, toutes les dangereuses limites et les ambiguïtés, de le conjurer.

Annexes

Angelo Tasca in un disegno di Maffi

(F. ANDREUCCI, T. DETTI, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico. 1853-1953*, V, Rome, Editori Riuniti, 1978)

Angelo Tasca à Andrée Viénot, Paris, 4 juillet 1947 (documents I. Fernandez)

Paris, le 4 juillet 1947

Chère Andrée,

[…][2548]

Je me tiendrais à cette franchise totale dont vous vous réclamez et qui est, en effet, le seul gage de notre ancienne amitié, la seule condition qui pourrait peut-être l'empêcher de n'être plus qu'un souvenir.

[…] Commençons par *L'Effort*. Il y a deux questions distinctes : opportunité d'écrire dans ce journal, contenu des articles. Sur le premier de ces points, je suis persuadé que Pierre n'était pas d'accord et qu'il a été, comme vous le dites, satisfait que j'ai quitté le journal. Je remarque qu'il n'a pas fait de cela, dans nos rapports, une question essentielle ; les raisons que je lui ai données à l'époque l'ont quelque peu désarmé, sans le persuader. Mais je ne peux plus vous suivre quand vous affirmez qu'"*il croyait lire entre les lignes des choses qui n'y étaient pas*". Avez-vous un souvenir précis de ces articles ? Comment pouvez-vous affirmer que Pierre s'est trompé à ce point ? J'ai gardé la collection des articles : elle montre qu'il s'y trouve bien ce que Pierre avait cru y trouver.

Je dois protester contre la sorte d'*alibi* que vous vous efforcez d'introduire : Pierre aurait ignoré au moment où il écrivait sa lettre[2549], mon attitude du 10 juillet 1940, et il ne l'aurait "*d'ailleurs connue dans tous ses détails que par Robert Lacoste en février 1944*".

Je ne sais rien, naturellement, de ce que Lacoste a pu raconter à Pierre en février 1944, quelle version il a fournie, de quels "détails" il l'a agrémentée[2550]. J'ignore aussi si Lacoste

[2548] Nous avons préféré ne pas reproduire ici les développements à caractère strictement personnel à l'encontre d'A. Viénot, pour ne garder que ce qui tenait à l'examen par A. Tasca de son expérience à Vichy. Nous nous tenons à l'orthographe d'A. Tasca, pour les noms propres notamment.

[2549] Le 23 juin 1947, A. Tasca avait envoyé à A. Viénot une copie d'une lettre du 4 février 1941, dans laquelle P. Viénot lui avait écrit qu'en dépit de « divergences momentanées », leur accord demeurait « entièrement vivant et inchangé » (A. et P. Viénot à A. Tasca, Cabris, 2 février 1941, et A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 23 juin 1947, documents I. Fernandez et documents R. Viénot).

[2550] Il s'agit probablement en réalité, plutôt que de R. Lacoste (comme l'avait indiqué A. Viénot dans sa lettre du 4 juillet 1947 à A. Tasca, documents I. Fernandez), de J. Rens, comme le laisse supposer la réponse d'A. Viénot

était à Vichy le 10 juillet ; je n'ai aucun souvenir de l'avoir rencontré. Son récit ne peut donc être retenu que sous caution, car il s'agit d'un témoignage indirect, et donné à une époque où les passions avaient atteint leur paroxysme, incompatible avec le moindre esprit critique.

J'ai vu en tout cas une fois Lacoste à Vichy, à la fin août, me semble-t-il. Il se rendait chez Laval, pour lui demander son appui contre Belin, qui était décidé à dissoudre la CGT. Je n'ai pas assisté à l'entretien entre Lacoste et Laval, et je ne peux rien affirmer quant aux arguments dont Lacoste a pu se servir pour persuader Laval : on peut cependant admettre qu'il ne lui a point proposé de maintenir la CGT, afin que celle-ci puisse engager la lutte contre le gouvernement de Vichy.

Cet épisode – parmi des milliers d'autres, dont l'historien de demain devra bien faire état, lorsque la phase psychologique aura pris fin – marque le "climat" de l'été 1940 et l'état d'esprit qui dominait à ce moment-là même parmi des éléments qui ont pris ensuite un tout autre chemin. Quelques jours avant, à Toulouse, le comité confédéral s'était réuni et avait voté une motion, que tout le monde a oubliée depuis (même et surtout ceux qui l'ont rédigée), motion dans laquelle on affirmait la nécessité de réviser profondément, à la lumière de la terrible expérience de la défaite, l'esprit et les formes du mouvement syndical, et où la CGT offrait, sur la base de ce "bilan", sa collaboration au gouvernement. Quelques semaines s'étaient pourtant écoulées depuis le 10 juillet, cette date où se serait opérée la discrimination entre les bons et les mauvais, les "traîtres" et les "patriotes". Lacoste était à fond avec le "nouveau cours" de Toulouse, qu'il s'efforcera ensuite de faire accepter par Laval. Je serais curieux de savoir si en février 1944 il a aussi fourni à Pierre ces quelques "détails". On a prétendu plus tard, dans la mesure où l'on a été forcé de soulever quelque peu le voile qui couvrait cet événement, qu'on avait voulu par là uniquement éviter la dissolution de la CGT ; cet argument, faible en soi, est faux. Les dirigeants syndicalistes n'avaient pas été – eux non plus – insensibles à la leçon des faits ; leur motion n'était pas un expédient du moment : elle traduisait un premier bilan de la crise dans laquelle le pays avait sombré. La motion de Toulouse était – sur le plan syndical – l'équivalent exact de l'attitude des députés socialistes

---

à cette lettre, qui indique qu'il put s'agir d'une autre personne que R. Lacoste (A. Viénot à A. Rossi [A. Tasca], Paris, 18 juillet 1947, documents I. Fernandez). J. Rens, également syndicaliste – la confusion d'A. Viénot s'expliquerait ainsi –, se trouvait à Londres au début de 1944 ; dans une lettre du 15 mars – et non, donc, en février – à A. Tixier, il indiquait qu'il avait l'intention de parler à P. Viénot d'A. Rossi, dont il s'efforçait, dans sa lettre, de prendre ses distances. J. Rens n'était pas à Vichy le 10 juillet ; il y rencontra cependant A. Tasca pendant les semaines suivantes. Il faisait également allusion au rôle joué par A. Tasca lors du vote du 10 juillet dans sa lettre à A. Tixier, mais sans davantage de détails : il est donc possible qu'il ait fait un récit semblable à P. Viénot.

qui ont voté “oui” ; j’entends par là qu’elle exprimait des réactions analogues. Ceci, bien entendu, ne suffit point à justifier le vote du 10 juillet ; il permet seulement de le situer dans l’ambiance de cette époque où, sous le “choc opératoire” de la défaite, les réflexes individuels et collectifs ont été amplifiés et désordonnés, où tout le monde a eu besoin de plusieurs mois pour faire calmement le point.

Quant à mon attitude du 10 juillet, il est inexact que Pierre l’ait ignorée. Vous raisonnez comme si Pierre, après sa lettre du 2 février, ne m’avait jamais rencontré et comme s’il avait quitté la France dans l’état d’esprit que la lettre révèle, dont l’auraient tiré les “révélations” de Lacoste. Vous oubliez […] que pendant plus d’un an encore, après la lettre de février, mes rapports avec Pierre ont gardé la même intimité, la même chaleur ; que nous nous sommes rencontrés plusieurs fois à Vichy et à Clermont ; que nous avons eu ainsi tout loisir de nous expliquer nos propres réactions et de confronter nos jugements. […] Vous qui savez avec quelle liberté d’esprit, avec quelle confiance réciproque nous discutions entre nous, vous n’aviez pas le droit de supposer que j’avais caché à Pierre quoi que ce soit.

Si j’avais été député socialiste, presque certainement j’aurais voté “oui”. Si je dis : “presque certainement”, ce n’est point pour atténuer ma détermination, qui était certaine, mais pour laisser leur poids aux circonstances. J’ai tout ignoré des discussions qui ont eu lieu dans les coulisses, entre le 9 et le 10 juillet, au sujet de la formule des pleins pouvoir à Pétain ; je n’ai connu qu’après le vote le texte de la motion adoptée. Je n’ai pas le droit d’affirmer, avec une certitude absolue, que j’aurais réagi tout à fait de la même façon, si j’avais pu participer à ces discussions. Je me trouvais en marge de l’Assemblée Nationale ; j’ai eu l’occasion d’exprimer mes vues générales à quelques camarades, mais je n’ai connu qu’après coup le détail du vote. Cette réserve faite, disons sans plus que si j’avais été député socialiste j’aurais voté “oui”. C’est ce que j’ai affirmé à Pierre, lequel m’a répliqué, sans la moindre hésitation : “Moi, j’aurais voté non”. Ainsi, comme vous voyez, aucune équivoque n’est possible.

La première fois que j’ai vu Pierre, je lui ai remis un document que j’avais rédigé *en août 1940*[2551], dans lequel j’avais exposé les considérations qui avaient déterminé mes jugements et mes perspectives et où j’affirmais la nécessité d’une “révolution nationale”, dont les socialistes auraient dû prendre l’initiative, pour mieux en fixer le sens et les buts. Après l’avoir parcouru – nous étions dans ma chambre – il me demanda de pouvoir le prendre avec lui, pour le lire plus tranquillement à Clermont. Nous nous sommes revus le jour suivant et

[2551] Ce document est publié in *Annali* 1986, *op. cit.*, p. 231-241. Cf. à ce sujet p. 402-406 du présent travail.

nous avons discuté longuement. Pierre me fit remarquer, à juste titre, que certaines des formules dont je m'étais servi prêtaient à équivoque, et il nous a été d'autant plus facile d'en faire le point, que plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le moment où j'avais rédigé le document ; que les éléments concrets sur lesquels mes espoirs s'étaient appuyés, déjà faibles à l'origine, avaient disparu, et que moi-même, depuis février 1941, j'avais trouvé et pris d'autres cheminements. Vous trouverez ci-joints quelques extraits de ce document ; c'est la seule pièce de mon dossier que je crois utile de vous transmettre : vous y reconnaîtrez facilement, votre mémoire aidant, des idées qui nous étaient communes – à Pierre et à moi – depuis longtemps, et vous comprendrez pourquoi je peux affirmer que l'échange de vues que nous avons eu à ce moment-là a laissé Pierre dans le même état d'esprit que révèle la lettre du 2 février : *divergences sur certains points, accord fondamental*.

Cet accord était encore plus étroit avec Pierre Brossolette, que j'ai rencontré deux fois à Vichy en l'été 1940. Les documents désormais connus sur ce qu'il pensait à l'époque et sur qu'il n'a cessé de penser par la suite, prouvent qu'on peut avoir été, comme vous dites, "anti-munichois violent" et avoir réagi aux événements de juin 1940 tout autrement que le groupe auquel vous vous êtes ralliée ; ils prouvent aussi que cette attitude différente était compatible avec la volonté de contribuer activement à libérer la France de l'occupation allemande.

Le cas de Brossolette mérite qu'on s'y arrête quelque peu. Brossolette n'a jamais caché sa condamnation de l'ancien régime, ni sa conviction qu'il fallait préparer à la France un tout autre avenir, ni sa volonté de travailler à jeter les bases d'une nouvelle unité française. A cause de cela, le petit clan des Français de Londres s'est uni contre lui, en le dénonçant comme "fasciste" et en empêchant qu'il prenne à la radio le rôle éminent qui aurait dû être le sien. Si la coalition du sectarisme, de la stupidité et de la défense des places acquises n'avait pas fait barrage contre lui, Brossolette aurait certainement élevé le niveau de la radio, en y incorporant le souci de préparer, dans la lutte même de libération, le renouveau moral et politique de la France. Je n'oublierai jamais le réconfort que j'ai éprouvé, en entendant le message commun de Brossolette et de Charles Vallin dès leur arrivée à Londres. Et Pierre était, sur ce point, sans aucun doute d'accord avec Brossolette. Or, au lieu de se réjouir qu'un homme de droite, comme Vallin, eût su triompher de son propre passé, les émigrés d'Alger ont jeté l'exclusive contre lui – comme les émigrés de Londres l'avaient jetée contre Brossolette – et le *Populaire* fera campagne – après la Libération – pour empêcher que Vallin puisse se présenter aux élections. Quelle aurait été la position de Brossolette sur ce point, s'il

avait survécu ? Quelle aurait été la position de votre Pierre ? Vous savez très bien qu'il ne s'agit pas d'un simple épisode, mais de toute une orientation.

Je reviens (cette lettre est en train de devenir une lettre-fleuve ; supportez-le, comme un signe non banal d'amitié) au 10 juillet. L'histoire de France n'a pas commencé le 10 juillet et – *si licet* – la mienne non plus. A mon avis – et à celui de Pierre – la défaite de juin 1940 a été le résultat d'une désintégration de la société française entre les deux guerres, qui a porté jusqu'au délire la division des Français, devenue inexpiable. Les méfaits de cette division nous étaient apparus bien avant et nous pensions, bien avant, qu'il fallait surmonter cette division sur la base d'un mouvement socialiste victorieux, parce que renouvelé dans sa doctrine, sa tactique, sa structure. D'où – vous le savez mieux que quiconque – le projet de la décade socialiste de Pontigny, la réunion de janvier 1940 chez les Monnet, le projet de revue qui en a été la conséquence. J'ai retrouvé ces jours-ci, par les mêmes fouilles qui ont déterré la lettre de Pierre, mon "cahier" de l'époque, où j'avais le soir même transcrit l'essentiel de mon exposé à notre réunion. Si vous le relisiez avec moi, vous verriez le fil conducteur qui le rattache à mes préoccupations et à mes réactions de juillet 1940.

Entre septembre 1939 (pour ne pas remonter plus loin) et la mi-juin 1940 j'avais assisté à la paralysie et à la décomposition croissante du pouvoir gouvernemental et de l'Etat, de son administration, de son armée. Par le travail que je n'avais cessé d'accomplir, malgré l'angoisse qui m'étreignait, je m'étais trouvé tout près des centres directeurs : Présidence du Conseil, Ministère de la Guerre, Quai d'Orsay, Information. J'en ai gardé un souvenir atroce : il y avait "quelque chose de pourri" qu'il fallait retrancher, pour que le corps de la nation pût retrouver la santé nécessaire ; le sentiment de violente indignation que ce spectacle avait suscité en moi a été pour beaucoup dans mes réactions de l'époque. Dès Bordeaux j'étais arrivé à ces conclusions : pas de salut possible pour la France, si elle n'arrivait pas à surmonter le collapsus dans lequel elle était tombée, s'il ne s'établissait pas un minimum de conscience civique engageant toutes les classes de la société et comme ciment de cette société, si l'on n'arrivait pas à recréer l'unité du pays, pour le mettre au service de sa révolution et de sa libération.

En l'été 1940 j'ai pensé, pendant quelques semaines, qu'il fallait travailler à cette unité, et que cette unité était possible. C'était le sentiment de beaucoup de gens, un sentiment encore informe, mais si général, que sans lui les votes de la Chambre et du Sénat du 9 juillet seraient inexplicables. Par la suite, on a souvent parlé du vote du 10 juillet, en faisant le

silence sur celui du jour avant. Or, les deux Chambres se sont prononcées, le 9 juillet, à la quasi unanimité en faveur de la "révision de la constitution". Cela signifiait : 1°) *responsabilité de l'ancien régime dans la défaite* ; 2°) *pleins pouvoir à Pétain*. Sur ces pleins pouvoirs tout le monde était d'accord : on se bornait à en discuter les limites. Il suffit de relire, à ce propos, le compte-rendu des assemblées du 9, le procès verbal de l'entretien entre les sénateurs anciens combattants (Paul-Boncour, Taurines, etc.) et Pétain, et surtout la "motion des 27", signée, entre autres, par Vincent Badie, Philippe Serre, André Philip, Louis Noguères. Cette motion, tout en dénonçant ce qui, dans l'exposé des motifs du projet sur les pleins pouvoirs à Pétain, mettait en cause le régime républicain en tant que tel, se livrait aux considérations suivantes :

> « Les parlementaires soussignés…
>
> tiennent à affirmer solennellement qu'il n'ignorent rien de tout ce qui est condamnable dans l'état actuel des choses et des raisons qui ont entraîné la défaite de nos armées, qu'ils savent la nécessité impérieuse d'opérer d'urgence le redressement moral et économique de notre malheureux pays et de poursuivre les négociations en vue d'une paix durable dans l'honneur.
>
> A cet effet, ils estiment qu'il est indispensable d'accorder au Maréchal Pétain, qui en ces heures graves incarne si parfaitement les vertus traditionnelles françaises, tous les pouvoirs pour mener à bien cette œuvre de salut public et de paix. »

Supposons que Laval ait accepté ce texte, et que celui-ci fût soumis au vote le 10 juillet : il aurait sans aucun doute obtenu, sinon l'unanimité, la grande majorité des voix. Cela n'aurait rien changé, par la suite, à la politique du gouvernement de Vichy, qui aurait même pu trouver, dans l'invitation formelle à "*poursuivre les négociations en vue d'une paix durable dans l'honneur*", une justification de sa politique dite de "collaboration".

Plus tard on a attribué à la "lâcheté" et à d'autres sentiments également bas le vote du 10 juillet. Cette explication est fausse. Bien sûr, chez certains des "oui" des motifs peu reluisants ont opéré, totalement ou en partie : la peur, l'habitude de s'accrocher à un gouvernement, quel qu'il soit, et, chez certains "paul-fauristes", le désir de prendre une revanche sur leurs adversaires de tendance, etc. Mais je peux affirmer avec une certitude absolue, que chez *la plupart* des socialistes qui ont voté "oui" d'autres sentiments ont prévalu : la "mauvaise conscience" d'une coresponsabilité dans la défaite, la conscience

positive de la nécessité de nouvelles mœurs et de nouvelles structures, le désir sincère de contribuer à refaire, finalement, l'unité de la France en partant d'un tel renouvellement.

Comme vous voyez, les choses se sont passées autrement que ne l'a affirmé plus tard l'histoire officielle "tripartite". Il est impossible de juger avec un minimum de justice les réactions de l'été 1940 sans les situer dans le climat du moment, dont elles se sont dégagées peu à peu par la suite dans des sens opposés. A ce climat personne parmi ceux qui sont restés en France, au milieu des ruines de toute sorte qui obstruaient l'horizon, n'a échappé entièrement. A cette réalité, où les lignes du bien et du mal sont presque toujours fortement enchevêtrées, on a substitué l'image d'une France déjà tendue, dès l'été 1940, à l'appel de de Gaulle, dans un effort héroïque, auquel seuls quelques "traîtres" se seraient refusés. Ce mensonge a été malfaisant. Non pas à cause des "injustices" individuelles, parfois criantes, qu'il a pu inspirer. Cela aussi n'a pas été sans conséquences : dans mon socialisme à moi, […] lorsqu'une injustice est commise, une seule, c'est tout le système qui est ébranlé et mis en danger. Mais le mensonge a donné lieu à des phénomènes de masse, car il a mis en condition d'infériorité et au ban de la nation des centaines de milliers de Français qui n'avaient qu'un désir, servir leur pays. Il a aggravé les divisions et faussé les rapports des forces, en créant un vide dont le corps de la nation est sorti désaxé et qui est l'une des causes du déséquilibre actuel.

Je me suis souvent demandé : en quoi surtout me suis-je trompé en l'été 1940 ? Quelle erreur a engendré les autres éventuelles ? Il serait bien plus commode pour moi et plus reposant d'éviter cette recherche, de reconnaître un égarement momentané et de faire appel à la "légalité" édictée par le parti, suivant laquelle on a "racheté" le "crime" de juillet 1940 et, par la suite, on a pris le chemin de la Résistance. Or, j'ai pris ce chemin *dès février 1941*, à une époque où quelques rares groupes y faisaient leurs premiers pas. Pourquoi ne pas présenter mon dossier ? Je vous dirai que j'y ai renoncé après notre première rencontre en l'automne 1940 et vous, du reste, vous n'avez jamais pensé à invoquer pour moi cette jurisprudence. Une raison plus importante toutefois m'a retenu. Non point un orgueil quelconque, car j'aurais plutôt dû résister à la tentation d'abandonner tout esprit critique, en me livrant au soulagement du *mea culpa*. Il ne me coûterait guère de faire acte de modestie, comme je l'ai fait souvent en moi-même : je suis sur la brèche depuis une quarantaine d'années et l'on pourrait marquer, sur mon tableau noir, bien des erreurs. Les événements auxquels ma génération a été appelée à faire face ont dépassé, par leur envergure et leur précipitation, les ressources individuelles de n'importe quel militant. En outre, quel que soit le

degré de certitude auquel on est arrivé, il ne faut jamais perdre la notion des limites de ses propres forces, d'où l'avantage, la nécessité de se conseiller avec les autres camarades, de leur soumettre même les points qui semblent les mieux acquis : ceux-là surtout… Ce ne fut guère possible en l'été 1940, où notre groupe était dispersé, et où le parti, en tant que tel, n'a pas donné signe de vie. Il aurait mieux valu, infiniment mieux valu, qu'une recherche et une décision collectives eussent fourni à chacun de nous les moyens d'un choix plus pondéré. Ceci dit, je ne crois pas m'être trompé en considérant, comme je le pensais depuis 1937, que le problème français essentiel était celui de l'unité. Mais je peux d'autant plus facilement reconnaître que mes espoirs n'avaient aucune chance de se réaliser. Ni à "gauche", ni à "droite" il n'y avait des forces *suffisantes*, assez éclairées et désintéressées, pour s'engager à fond dans cette direction ; quant à l'arbitre – Pétain – qui aurait dû favoriser le double mouvement, il apparaît évident maintenant qu'il n'a jamais conçu une telle mission et qu'il l'a trahie. La soi-disant "révolution nationale" s'est réduite chez les uns, à une simple revanche sur 1936, chez d'autres, à une soumission même idéologique au vainqueur. *Le crime de Vichy a été surtout un crime contre l'unité française*. Après quelques semaines d'expérience, l'illusion n'était plus possible ; au début de novembre 1940 j'ai quitté *L'Effort*, où je ne suis rentré qu'en février 1941, lorsque l'action clandestine que je venais de commencer exigeait une "couverture". Autant je suis prêt à verser des seaux de cendre sur ma tête et sur mes illusions, autant je dois revendiquer la validité *politique et morale* des sentiments auxquels j'ai obéi.

Le document d'août 1940 vous prouvera – s'il vous reste, après une telle lettre, assez de souffle pour le lire – que je n'étais résigné à aucun abandon. Il aurait mieux valu, au point de vue de mon intérêt personnel que je fusse plus découragé ou même avachi, comme tant d'autres. J'aurais ainsi évité de triturer des plans, de me cramponner aux plus faibles espoirs. Combien ont été protégés par leur fatigue ou leur résignation ! Celui qui en août 1940 se réjouissait des quelques symptômes d'un sentiment national renaissant, qui affirmait la nécessité de "*partir du sentiment national qui s'éveille*" et de tout reconstruire sur lui, peut se permettre de sourire – tristement, mais de sourire – lorsque vous opposez cette attitude à ses sentiments "anti-munichois". […] Je précise – car je ne veux profiter d'aucune équivoque – qu'à mon avis un gouvernement français – aussi national fût-il – ne pouvait éviter, après l'armistice, de "collaborer" avec l'occupant pour des questions administratives et techniques, en résistant à toute tentative d'engager la France sur la voie d'une collaboration active avec l'Allemagne, surtout sur le plan militaire. Je raconterai un jour, *dans le détail*, comment je me

suis efforcé, en juillet 1940, d'organiser un barrage contre le courant qui, après Mers-el-Kébir, voulait entraîner la France dans la lutte contre l'Angleterre. Un peu plus tard, vers mars 1941, Henry Moysset me confia ses inquiétudes sur les projets, dont on commençait à parler, d'un entretien entre Darlan et les Allemands, en vue d'accord qui auraient facilité l'action de l'Axe en Afrique du Nord et dans le Proche-Orient. Moysset (accusé aujourd'hui d'"intelligence avec l'ennemi"…) était violemment hostile à toute concession de cette nature ; il dénonçait l'illusion, entretenue chez certains membres du gouvernement et dans l'entourage de Pétain, que de telles concessions eussent valu à la France une "bonne paix". Au cours de notre conversation, j'ai eu l'occasion de lui signaler que la simple lecture des publications allemandes et italiennes prouvait qu'en cas de victoire de l'Axe le sort réservé à la France était celui d'un asservissement total. Moysset m'a demandé de rédiger un mémoire à ce sujet ; c'est ainsi que j'ai préparé à ce moment là un document d'une centaine de pages, dont il pensait se servir pour combattre cette sorte de collaboration. J'ai conservé ce document, que Pierre avait lu avec une vive satisfaction. Armand Bérard a écrit, en 1943, un livre sur le même sujet et aboutissant aux mêmes conclusions, qu'il a publié sous un pseudonyme en Suisse *en avril 1944* : notre ami est maintenant secrétaire d'ambassade à Washington. En juillet 1940 André Philip et Louis Noguères demandaient à Pétain de "poursuivre les négociations (avec l'Allemagne) en vue d'une paix durable dans l'honneur". André Philip est devenu ministre de la IV^{e} République, et Louis Noguères, en sa qualité de président de la Haute Cour de Justice, sera appelé à juger Henry Moysset qui, lui, ne voulait à aucun prix aller au-delà de l'armistice ; quant à moi, qui ai combattu la thèse d'une "bonne paix" avec l'Allemagne, je suis mis au ban par mes vertueux concitoyens et accusé d'avoir rompu "idéologiquement" avec mon passé…

Je voudrais m'arrêter à une objection qui, en apparence, est de taille. L'idée de travailler à un redressement français *avant* la libération aurait été absurde ; la seule unité à envisager, était celle de la lutte contre les Allemands. Tel n'était pas l'avis des signataires de la "motion des 27", puisqu'ils affirmaient "la nécessité impérieuse d'opérer *d'urgence* le redressement moral et économique de notre malheureux pays", et qu'ils voulaient confier à Pétain "tous les pouvoirs pour mener à bien cette œuvre de salut public et de paix". Sans aller aussi loin qu'eux, moi aussi je pensais qu'il fallait, sur le plan de l'unité, faire quelque chose *tout de suite*. J'étais profondément convaincu que *la libération, nécessaire, n'aurait résolu, par elle-même, aucun des problèmes posés par la crise française d'entre les deux guerres*, et qu'il fallait donc aborder ces problèmes sans tarder, en les articulant avec la lutte pour la

libération. Je vous prie de croire qu'il ne s'agit pas là d'une interprétation tardive : mes "cahiers" et plusieurs documents écrits entre 1941 et 1944, prouvent la continuité et l'intensité de mes préoccupations sur ce plan. Du reste, en étudiant au fur et à mesure les chroniques de la "France libre", celles d'Alger et les vicissitudes des mouvements de résistance, j'ai pu constater que tout le monde, de de Gaulle aux communistes – et surtout à ces deux extrêmes – s'efforçait de poser, au cours même de la lutte contre les Allemands, les jalons du régime futur de la France, tel que les uns et les autres le concevaient.

Vers la fin octobre 1940 il m'est apparu que, hélas, les forces qui auraient pu réaliser, au préalable, une unité fondée sur le sentiment national renaissant et sur une volonté nouvelle de justice sociale, ou ne se proposaient point un pareil but, ou, lorsqu'elles se le proposaient, n'étaient pas assez importantes pour imposer leurs solutions. Dans la situation de l'été 1940, qui les avait pourtant suscitées ou révélées, ces forces ne pouvaient prévaloir. Je ne me suis pas, pour cela, condamné à l'inaction. Le problème de l'unité, tel que je le concevais (refonte morale, politique et sociale du pays), me paraissait être une constante, sur laquelle il fallait travailler en toutes circonstances. A l'intérieur du régime de Vichy de nombreux éléments cherchaient leur voie, "résistaient" à leur façon, luttaient contre le pire pour empêcher que l'avenir de la France ne fût honteusement compromis. Je n'ai jamais douté, même après m'être lancé dans l'action clandestine, qu'il fallût garder le contact avec ces éléments. D'où ma liaison étroite avec Henry Moysset (l'un des hommes les plus remarquables et les plus nobles que j'ai rencontrés dans ma vie), liaison que Pierre connaissait et approuvait ; d'où toute une série d'activités et d'initiatives qu'il me serait difficile de reconstituer entièrement. En voici quelques-unes : a) par l'intermédiaire de Pierre Corval je suis entré en contact avec la direction des mouvements de jeunesse et j'ai rédigé en 1941 une étude sur ces mouvements pour défendre la tendance "pluraliste" et pour faire échouer la tentative vichyssoise d'un mouvement unique des jeunes ; b) j'ai tenu dans leurs écoles plusieurs conférences dont j'ai gardé le texte et que je voudrais bien publier un jour : plusieurs de mes "élèves" sont passés à la résistance et se sont battus magnifiquement en 1944 ; c) j'ai suivi avec un intérêt particulier ce qui se passait dans les camps de prisonniers en Allemagne, en sursautant de joie lorsque telle ou telle étude préparée dans les *oflags* et les *stalags* révélait un élément d'élite, un des futurs dirigeants – j'espérais – de la France nouvelle et unifiée ; d) j'ai organisé en 1942 un petit réseau clandestin, qui n'avait ni nom, ni fonds, destiné à grouper des éléments jeunes des différentes administrations, afin de les soustraire à l'influence de Vichy, de les faire participer à un travail de résistance et en vue d'une France qui ne devait être ni l'ancienne, ni celle de

Vichy. Cette activité a permis d'établir des laissons entre certains mouvements (p. ex. : les *Equipes nationales*) et la résistance militante ; elle a permis à des camarades comme Jean Rous de trouver les appuis nécessaires pour son réseau (*Libérer et Fédérer*).

Revenons à Pierre. Du printemps 1941 au printemps 1942, c'est-à-dire pendant un an nous avons eu la possibilité d'échanger nos vues aussi bien sur le présent que sur l'avenir. Pierre a lu mon document d'août 1940, mon mémoire de mars 1941 sur les buts de guerre de l'Allemagne et une bonne partie du premier des trois livres que j'ai écrits sous l'occupation : la monographie sur le mouvement communiste. Après avoir consulté, pendant un après-midi, le matériel qui m'avait servi pour rédiger cette dernière, il a attiré mon attention sur quelques points qui m'avaient échappés. J'ai longtemps parlé avec lui du problème de l'unité dans la France de demain. Je prévoyais les réactions qui se seraient déclanchées [*sic*] après la libération contre les "vichyssois". A mon avis, une fois la minorité de traîtres liquidée, il fallait s'employer à recoller les morceaux, pour créer une France capable de faire face aux terribles problèmes de la reconstruction nationale et de la paix européenne. Il faudrait, je disais, quelques dizaines d'hommes, disposant d'une grande autorité morale vis-à-vis de l'ensemble du pays, capables de surmonter les fureurs partisanes et de travailler à son salut, après s'être retrouvés par-dessus l'abîme. J'entends encore Pierre me répondre : "*Rossi, je serai un de ceux-là*". Je lui confiai, plus tard, sans lui donner beaucoup de détails, que j'étais entré dans un réseau clandestin ; il m'a déclaré que lui aussi avait entrepris une activité analogue. Pierre a rencontré par la suite des camarades avec lesquels il travaillait, dont Ribière. Il aurait donc eu tout loisir d'apprendre quelle avait été mon attitude en l'été 1940, s'il ne l'avait pas déjà connue par moi-même. Ribière m'a raconté qu'il avait fait un long voyage en voiture avec Pierre, de Lyon, je crois, jusqu'à Marseille, après une réunion consacrée à l'organisation de la résistance en zone sud. Pierre lui a parlé à cette occasion longuement de moi, et de telle façon, que non seulement son amitié – qu'il aurait pu me garder contre vents et marées – mais son estime *politique* ne peuvent faire aucun doute. Lors de son dernier voyage à Paris, au printemps 1942, au cours d'une rencontre avec Ch. A. Julien, celui-ci lui exprima quelques inquiétudes sur les conséquences que pouvait avoir pour moi mon séjour à Vichy. Pierre lui répondit : "*Il faut que Rossi reste à Vichy, il y rend trop de services*", sans ajouter, et cela se comprend, aucune explication. Et ces services n'étaient certainement pas ceux que je pouvais rendre à tel ou tel camarade, à tel ou tel persécuté, car mes possibilités dans ce domaine étaient somme toute très limitées. Pierre pensait évidemment à l'action que j'avais entreprise en février 1941. […] Des divergences ont

persisté entre nous, mais "*l'accord entièrement vivant et inchangé*", dont parle la lettre du 2 février, *s'est maintenu et renforcé pendant cette période*.

Pierre a-t-il changé du tout au tout après son arrivée à Londres ? J'ai continué à lui faire parvenir des rapports ; je sais qu'au moins certains d'entre eux lui sont arrivés. Je lui ai envoyé, au fur et à mesure que je les écrivais, les chapitres de mon troisième livre, consacré à l'"*Europe de demain*". Les derniers feuillets que j'ai pu expédier pour lui sont restés aux mains de la Gestapo, lors de l'arrestation de notre courrier à Paris en juillet 1944. Même si des doutes avaient pu s'infiltrer dans son esprit, il ne m'aurait pas condamné sans m'avoir entendu et une conversation entre nous après son retour en France les aurait dissipés.

[…] Je m'arrête maintenant au seul "détail" auquel vous avez une fois fait allusion : mon dossier de re-naturalisation. Ce dossier a été préparé par Henry Moysset et Charles Vallin, à qui j'en garde une vive reconnaissance. La question avait pour moi – comme je crois vous l'avoir déjà expliqué – une importance vitale, parce que la naturalisation de Valéria dépendait de la mienne et que le retrait de la mienne aurait fait d'elle une *apatride*, en la mettant dans l'impossibilité de continuer ses études et de se présenter à Sèvres. J'ignore ce que mon dossier peut contenir de si effarant, que vous n'en parlez que du bout des lèvres. Le dossier a été constitué pour que les démarches entreprises par mes amis puissent aboutir. C'est, pourvu qu'on n'aille pas au-delà de certaines limites, la règle du jeu, un jeu qu'on a été forcé de jouer tant de fois vis-à-vis de Vichy et des Allemands, pour arracher leurs victimes aux camps, à la déportation, au poteau. Je remarque en passant que la dénaturalisation impliquait pour moi, tôt ou tard, la livraison aux Italiens, qui m'avaient fait rechercher par la Gestapo à Paris à l'automne 1940 et qui sont revenus à la charge en février 1941. Je m'excuse d'employer ici un argument *ad personam*. Supposez que vous ayez pu, au cours de vos démarches pour faire libérer Pierre, atteindre l'entourage de Laval. Auriez-vous autorisé vos amis à aller jusque là ? Si oui, vos amis ne pouvaient désarmer l'hostilité de Laval qu'en lui assurant que Pierre n'avait aucune intention de reprendre une activité politique. Cette assurance n'engageait rien ni personne : elle était une ruse de guerre, entièrement justifiée.

Il est temps de rabattre les voiles, après un si long voyage. […] Pendant des années j'ai tant espéré reprendre un jour avec Pierre notre chemin commun, comme il était entendu entre nous ; cette perspective a été pour moi un guide et un puissant soutien. Lorsque le soir du 20 juillet, la radio de Londres a annoncé l'atroce nouvelle, j'ai éprouvé l'une des douleurs les plus poignantes de ma vie : le monde s'est écroulé autour de moi. Tout sombrait au moment

où je me croyais près du port. Et je ne savais pas encore que j'avais perdu Pierre deux fois, puisque je vous avais perdue vous aussi.

Ici il faut bien dire toute la vérité. Les rapports entre nous trois étaient fondés sur l'affection que Pierre avait pour moi et que je lui rendais de toutes mes forces ; sur l'amitié qui, grâce à cela, s'était établie entre vous et moi ; sur une communauté de vues, à laquelle vous participiez, sans en être trop persuadée, mais avec une bonne volonté touchante.

L'affection de Pierre pour moi vous ne la contestez pas, puisque vous reconnaissez qu'elle aurait "prévalu" sur tout le reste. Quant à votre amitié pour moi, constatons qu'elle n'a pas résisté à l'épreuve. Je vous ai aimée comme une sœur, pour Pierre et pour vous-même […]. Dès l'automne 1944 j'avais compris, par quelques indices, que vous m'aviez lâché […].

Ceci pour l'amitié. Quant à la politique, vous auriez le droit de vous élever contre une tentative de faire de Pierre un "vichyssois". Entreprise aussi malpropre qu'impossible. Personne ne sait mieux que moi que Pierre avait pour Vichy une aversion profonde, qui tendait toutes les fibres de son être. Son "honneur" n'est pas en danger et il m'est pénible de penser que vous m'ayez attribué un si ignoble dessein. Mais l'honneur de Pierre n'est pas en danger non plus si l'on rappelle les idées qui ont dominé son esprit depuis 1931 ou 1932 – où nous nous sommes rencontrés la première fois – jusqu'à son départ pour Londres, dix ans après. […] Quant à moi, inutile de vous dire ce que je pense de la politique à laquelle vous vous êtes associée depuis trois ans […]. Dans le détraquement de mon être qui m'a frappé, pendant quelques jours, après la mort de Pierre, j'avais même laissé surgir, dans un coin de mon esprit enfiévré, le rêve de pouvoir continuer avec vous la collaboration politique que j'avais poussée si loin avec lui. Je n'avais, vous le voyez, pas plus de bon sens que le plus inexpérimenté des collégiens, pas plus de clairvoyance que l'idiot du village.

Nous sommes donc à zéro. Ma lettre pourrait s'arrêter ici, si je ne devais vous faire part de mes intentions pour l'avenir. Pendant trois ans et demi j'air couru des risques graves et continuels non seulement pour lutter *contre* les Allemands, mais pour avoir le droit de lutter *pour* une France nouvelle. Entre 1941 et 1944 j'ai écrit, dans des conditions matérielles à peine supportables, trois livres, où j'ai cherché à faire le point des problèmes essentiels de la France et de l'Europe. J'aurais voulu les publier dès l'automne 1944 : aucune des portes auxquelles j'ai frappé à ce moment-là ne s'est ouverte. Il est difficile de se battre seul, contre la coalition des passions déchaînées. Il est difficile de se battre seul, contre la coalition des

intérêts. Il est encore plus difficile de se battre contre la double coalition des passions et des intérêts. J'ai dû donc attendre, en souffrant atrocement de mon impuissance. Aujourd'hui quelques possibilités se présentent. J'espère pouvoir publier bientôt le premier des trois livres, dont le troisième, sur l'*Europe de demain,* sera dédié à la mémoire de Pierre. Cette publication déchaînera la curée et je ne pourrais l'éviter qu'en renonçant à faire mon devoir.

C'est la dernière lettre que je vous écris à ce sujet, et je n'attends aucune réponse. Nous ne suivons pas le même chemin. Je le regrette, car je n'ai ni le goût, ni l'orgueil de la solitude. Mais comment faire autrement ? Ma décision est prise et j'irai jusqu'au bout.

Bien à vous

A. Rossi

Angelo Tasca au début des années 1950

Angelo Tasca dans les années 1950

Bibliographie

Sources

1. Archives

- *Archivio Angelo Tasca, Fondazione Giangiacomo Feltrinelli (Milan) :*

Cahiers (série *Quaderni*)

1927-1940
cahiers 1 à 40
1945-1957
AK : 1945-1946
AM : 1946-1949
AW : 1951-1957

Série *Corrispondenza*

fasc. 5 : Georges Albertini
fasc. 6 : Mario Anfossi
fasc. 10 : Robert Aron
fasc. 11 : Max Ascoli
fasc. 15 : Claudio Baglietto
fasc. 16 : Angelica Balabanoff
fasc. 19 : Henri Barbusse
fasc. 24 : Riccardo Bauer
fasc. 35 : Camillo Berneri
fasc. 37 : Pierre Bertaux
fasc. 46 : Riccardo Boatti
fasc. 49 : Amadeo Bordiga
fasc. 54 : Jean Bouhey
fasc. 66 : Andrea Caffi
fasc. 68 : Umberto Calosso
fasc. 77 : Pierre Cavyn
fasc. 86 : François Chasseigne
fasc. 88 : Nicola Chiaromonte
fasc. 93 : Sigfrido Ciccotti
fasc. 97 : Tristano Codignola
fasc. 98 : Collegio dell'Europa libera
fasc. 100 : Congresso per la libertà della cultura
fasc. 120 : Paul et L. Desjardins
fasc. 133 : Europe libre

fasc. 141 : Giuseppe Faravelli
fasc. 154 : Gallimard
fasc. 157 : Aldo Garosci
fasc. 164 : Renzo Giua
fasc. 168 : Julian Gorkin
fasc. 169 : Olindo Gorni
fasc. 189 : Georges Izard
fasc. 193 : Fanny Jezierska
fasc. 196 : Charles-André Julien
fasc. 206 : Arthur Koestler
fasc. 209 : Alfred Kurella
fasc. 214 : Lucien Laurat
fasc. 216 : Alfonso Leonetti
fasc. 219 : Mario Levi
fasc. 229 : Emilio Lussu
fasc. 233 : Bruno Maffi
fasc. 237 : Henri de Man
fasc. 240 : Paul Marion
fasc. 247 : Marxisme 1933
fasc. 248 : Otto Maschl [Lucien Laurat]
fasc. 264 : Giuseppe Emanuele Modigliani
fasc. 266 : Georges Monnet
fasc. 267 : Vanni Buscemi Montana
fasc. 270 : Emmanuel Mounier
fasc. 275 : Henri Moysset
fasc. 280 : NATO Defense College
fasc. 281 : Aurelio Natoli
fasc. 283 : Pietro Nenni
fasc. 287 : New Leader
fasc. 289 : Francesco et Fausto Nitti
fasc. 290 : La Nuova Italia editrice
fasc. 291 : Hans Oprecht
fasc. 292 : *Oran Républicain*
fasc. 295 : Renato Palombi
fasc. 297 : Mario Pannunzio (*Il Mondo*)
fasc. 298 : Brice Parain
fasc. 300 : Pierre et Jenny Pascal
fasc. 308 : Armand Petitjean
fasc. 313 : *Le Populaire*
fasc. 324 : Lino [Paolo] Ravazzoli
fasc. 330 : Association générale des étudiants socialistes de Belgique (Jef Rens)
fasc. 333 : Hubert Ripka
fasc. 341 : Louis Rosenstock-Frank
fasc. 342 : Carlo Rosselli
fasc. 343 : Ernesto Rossi
fasc. 347 : Denis de Rougemont
fasc. 359 : Giuseppe Saragat
fasc. 361 : Alessandro Schiavi
fasc. 377 : Carlo Sforza
fasc. 380 : Ignazio Silone (Secondino Tranquilli)

fasc. 384 : Jacques Soustelle
fasc. 385 : Boris Souvarine
fasc. 388 : Charles Spinasse
fasc. 390 : Ugo Spirito
fasc. 393 : Piero Sraffa
fasc. 408 : Mario Toscano
fasc. 411 : Enrico Tulli
fasc. 413 : Guglielmo Usellini
fasc. 415 : Louis Vallon
fasc. 416 : Emile Vandervelde
fasc. 424 : Viaggio in America
fasc. 425 : Pierre et Andrée Viénot
fasc. 430 : Francesco Volterra

Série *Documenti*

Francia
fasc. 201, 1-2 : Les Amis de la Liberté
fasc. 207 : Movimento federalista europeo
fasc. 218 : Socialismo francese delle origini (Sorel, Jaurès, Guesde, Babeuf, Proudhon…)
fasc. 222 : SFIO
Italia
Prima guerra mondiale ; movimento operaio e socialista ; antifascismo, sindacalismo, partit vari
fasc. 2 : 1906-1921. Volantini movimento operaio
fasc. 3 : 1914-1917
fasc. 8 : PSI. 1914-1916
fasc. 9 : *Il Grido del popolo*. 1914-1918
fasc. 11 : Socialisti italiani. 1916-1921
Angelo Tasca opere varie
fasc. 20 : *Nascita e avvento del fascismo* - Corrispondenza
fasc. 43 : Russie et socialisme
fasc. 49 : Conferenze sul marxismo
fasc. 51 : Conferenze sul comunismo
fasc. 52 : Conferenze varie. 1948
fasc. 56 : Conferenze varie
fasc. 67 : « Amis de Monde ». Inchiesta sociologica (1931)
fasc. 71 : Movimento operaio a Torino. 1917-1926
fasc. 106 : Note varie sul comunismo
Organismi e problemi internazionali
fasc. 36 : CEPEC ; Collège de l'Europe ; Movimento federalista europeo e varia

Série *PSI-PCI 1918-1940* :
faldone I : 1918-1924
fasc. 1 : 1918
faldone XII : 1939 [Entretiens de Pontigny]
fasc. 1a-f

- *Archives publiques*

Archivio centrale dello Stato (Rome) :

Casellario politico centrale-CPC
- b. 5040 : Angelo Tasca
- b. 678 : Riccardo Boatti
- b. 928 : Andrea Caffi
- b. 1296 : Nicola Chiaromonte
- b. 1957 : Giuseppe Faravelli
- b. 2779 : Mario Levi
- b. 5472 : Francesco Volterra

Polizia politica – fascicoli personali
- b. 25-B : Angelo Tasca
- b. 212 : Andrea Caffi
- b. 292 : Nicola Chiaromonte

Polizia politica – materia
- b. 14, fasc. 2
- b. 23, fasc. 20
- b. 24, fasc. 1, 3
- b. 25, fasc. 2
- b. 30, fasc. 1
- b. 32, fasc. 4
- b. 34, fasc. 4
- b. 35, fasc. 3-4
- b. 36, fasc. 9

Archives nationales (Paris) :

Série F7 : Ministère de l'Intérieur
F7 13248-13252, 13453a, 13975, 14745-14747

Série F41 : Ministère de l'Information
F41 14-15, 20-21, 86, 88, 105-106, 220, 972-973

Archives du ministère belge des Affaires étrangères et du commerce extérieur (Bruxelles) :

dossier 11651 : organisation de secours aux réfugiés belges en France
dossier 18299/II : réseau Cavyn

- *Archives privées*

    - Italie

Fondazione Istituto Gramsci (Rome) :

Archivio Antonio Gramsci
A/1581 à A/1584

Archives du PCI
APC 56/34-45
APC 69/13-15
APC 69/16-20
APC 69/99-101
APC 69/105-107
APC 73/3
APC 80/100
APC 81/43
APC 84/1-2
APC 106/62-63
APC 169/2-11
APC 171/18-27
APC 171/39-45
APC 171/66-75
APC 177/4-5
APC 180/58
APC 180/73-76
APC 181/53-65
APC 192/25
APC 197/18-22
APC 205/55-56
APC 231/6
APC 236/56-72
APC 238/9-22
APC 238/32-39
APC 238/45-48

Fascicolo Angelo Tasca

Fondazione Istituto Gramsci piemontese (Turin) :

Alleanza cooperativa torinese
Consiglio di amministrazione : registres 87-92 (1918-octobre 1922)
Ufficio di segreteria : registre 1 (2 août 1920-30 octobre 1922)

Archivio storico dell'Università di Torino (Turin) :

XF 129 : verbale della tesi di laurea di Giovanni Tasca
IX A 397 : cours suivis et examens présentés par Angelo Tasca à la Faculté de Lettres et Philosophie
IX A 445 : cours suivis et examens présentés par Angelo Tasca à la Faculté de Droit

Fondazione Pietro Nenni (Rome) :

Carteggio
b. 14, fasc. 876 : Angelo Tasca
Série Partito

Centro Studi Piero Gobetti (Turin) :

Archivio Piero Gobetti
Archivio Umberto Calosso

Istituto storico della Resistenza in Toscana (Florence) :

Archivi di *Giustizia e Libertà*
Opuscoli

- France

Archives Irène Fernandez :

dossier Résistance (réseau Paul Cavyn)
dossier Léo Moulin (correspondance 1949-1953)
dossier Jef Rens
dossier Pierre et Andrée Viénot (correspondance 1941-1947)
dossier Procès France nouvelle
notes autobiographiques d'Angelo Tasca
programme de la conférence « Conference on "the problem of soviet imperialism" », Washington D.C., 10-14 août 1953
Questionnaire pour visa de non immigration, s.l. [Paris], 20 mai 1953

Archives Rémi Viénot :

correspondance Angelo Tasca-Andrée Viénot, 1946-1947

Archives du Comintern – Université de Bourgogne (Dijon) :

Fonds 492
492/1/332, 335, 339
Fonds 495

495/1/76
495/2/53, 55, 118, 121-126, 151
495/3/60-81, 96, 100, 109
495/4/357
495/6/16-18
495/7/2, 9
495/32/25, 41
495/160/24

Fonds 517
517/1/496, 641, 775, 1266

Office universitaire de recherche socialiste-OURS (Paris) :

fonds n°10, inventaire n°1, dossiers n°19, 214
fonds n°10, inventaire n°2
dossier Georges Monnet

Archives Léon Blum – FNSP (Paris) :

Inventaire 1, dossiers 5, 60
Inventaire 2, dossier 172

Institut d'histoire sociale-IHS (Nanterre) :

Archives Boris Souvarine
bMS Fr 375 (1121) : Angelo Rossi, pseud.
bMS Fr 375 (1121a) : Liliane Rossi

Fonds Georges Lefranc
dossier Georges Monnet

Bibliothèque de documentation internationale contemporaine-BDIC (Nanterre) :

Haute Cour de Justice, *Ministère public C/ Paul Marion : audiences du 8-14 décembre 1948*
Haute Cour de Justice, *Ministère public C/ Paul Creyssel : audiences du 23-24 juin 1948*

Entretiens :

Irène Fernandez, 28 juin 2006
Claude Harmel, 26 mai 2005
Valeria Tasca, mai 2007 (entretiens téléphoniques)
Rémi Viénot, juin 2006

2. Sources publiées

- *Archives d'Angelo Tasca*

1. Giuseppe BERTI (dir.), *I primi dieci anni di vita del Partito Comunista Italiano. Documenti inediti dell'archivio Angelo Tasca*, Milan, Feltrinelli (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1966, 1079 p. (abrégé *Annali* 1966)

2. Giuseppe BERTI (dir.), *Problemi del movimento operaio. Scritti critici e storici inediti di Angelo Tasca*, Milan, Feltrinelli, 1968 (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1968, 721 p. (abrégé *Annali* 1968)

3. David BIDUSSA (dir.), « Dialogato per un rinnovamento socialista. Un carteggio degli anni Trenta tra Ignazio Silone e Angelo Tasca », in *L'Irpinia nella società meridionale. T. I – Studi e fonti*, Avellino, Centro di ricerca Guido Dorso (*Annali*), 1987, p. 625-671

4. David BIDUSSA (dir.), « Angelo Tasca. Autobiografia [1940] », in *Studi storici*, janvier-mars 1992, p. 115-125

5. Stefano MERLI (dir.), *Documenti inediti dell'archivio Angelo Tasca. La rinascita del socialismo italiano e la lotta contro il fascismo dal 1934 al 1939*, Milan, Feltrinelli, 1963, 315 p.

6. Denis PESCHANSKI (dir.), *Vichy 1940-1944*, Milan, Feltrinelli (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1986, 749 p. (abrégé *Annali* 1986)

7. Denis PESCHANSKI, David BIDUSSA (dir.), *La France de Vichy. Archives inédits d'Angelo Tasca*, Milan, Feltrinelli (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1996, 469 p. (abrégé *Annali* 1996)

8. Gaetano SALVEMINI, Angelo TASCA (dir. Elisa SIGNORI), *Il dovere di testimoniare, carteggio*, Naples, Biopolis, 1996, 344 p.

9. Palmiro TOGLIATTI (dir.), *La formazione del gruppo dirigente del Partito comunista italiano nel 1923-1924*, Rome, Editori riuniti, 1984 [1962], 380 p. (in *Studi sul mazzinianesimo e i democratici europei. La formazione del gruppo dirigente del Partito comunista italiano. 1923-1924*, Milan, Feltrinelli (*Annali dell'Istituto Giangiacomo Feltrinelli*), 1961, p. 338-530)

- *Autres archives*

10. *Carteggio Nenni-Saragat, 1927-1978*, Manduria-Bari-Rome, Lacaita, 2001, 191 p.

11. Siegfried BAHNE (dir.), *Archives de Jules Humbert-Droz. I – Origines et débuts des partis communistes des pays latins. 1919-1923*, Dordrecht, D. Reidel, 1970, 655 p.

12. Siegfried BAHNE (dir.), *Archives de Jules Humbert-Droz. II – Les partis communistes des pays latins et l'Internationale communiste dans les années 1923-1927*, Dordrecht-Boston-Londres, D. Reidel, 1983, 703 p.

13. Siegfried BAHNE (dir.), *Archives de Jules Humbert-Droz. III – Les partis communistes et l'Internationale communiste dans les années 1928-1932*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1988, C-800 p.

14. Camillo BERNERI, *Epistolario inedito*, Pistoia, Archivio Famiglia Berneri, 1980, p. 38-39, 140-141

15. Chiara DANIELE (dir.), *Gramsci a Roma, Togliatti a Mosca. Il carteggio del 1926*, Turin, Einaudi, 1999, L-503 p.

16. Piero GOBETTI, *Carteggio 1918-1922*, Turin, Einaudi, 2003, p. 118-126

17. Pier Carlo MASINI, Stefano MERLI (dir.), *Il socialismo al bivio. L'archivio di Giuseppe Faravelli, 1945-1950*, Milan, Feltrinelli (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1990, 441 p.

- *Œuvres d'Angelo Tasca*

Ouvrages :

18. Giovanni Angelo TASCA, *Due poesie in morte du Napoleone*, [s. l.], 1919, 18 p.

19. Angelo TASCA, *I valori politici e sindacali dei Consigli di fabbrica*, Turin, Tipografia Alleanza, 1920, 18 p.

20. Angelo TASCA, *I Consigli di fabbrica e la rivoluzione mondiale. Relazione letta all'assemblea della sezione socialista torinese la sera del 13 aprile 1920*, Turin, Libreria editrice dell'Alleanza cooperativa torinese, 1921, 58 p.

21. A. ROSSI, *De la démocratie au socialisme*, La Chaux-de-Fonds, Imprimerie des coopératives réunies, 1934, 72 p. (également publié en langue allemande : *Demokratie. Diktatur. Sozialismus*, Zürich, Hugschrift n°10 des VPOD, [1934], 58 p.)

22. A. ROSSI, *La naissance du fascisme. L'Italie de 1918 à 1922*, Paris, Gallimard, 1938, 297 p. ; puis Angelo TASCA, *Naissance du fascisme. L'Italie de l'armistice à la marche sur Rome*, Paris, Gallimard, 1967, 503 p. ; puis 2003, 501 p.
(trad. it. : A. TASCA, *Nascita e avvento del fascismo*, Florence, La Nuova Italia, 1950, LXXIX-583 p. ; Bari, Laterza, 1965, 2 volumes, 608 p. ; Florence, La Nuova Italia, 1995, XXVIII-583 p.)

23. Angelo TASCA, *Socialismo e fascismo*, Paris, PSI, 1938, 36 p.

24. Angelo TASCA, *Interviste sul fascismo*, Milan, Feltrinelli (Fondazione G. Feltrinelli – document disponible sur le site Internet de la Fondation), 89 p.

25. A. ROSSI, *Physiologie du Parti communiste français*, Paris, Self, 1948, 465 p.

26. A. ROSSI, *Deux ans d'alliance germano-soviétique. Août 1939-juin 1941*, Paris, A. Fayard, 1949, 225 p.
(trad. it. : Angelo TASCA, *Due anni di alleanza germano-sovietica : agosto 1939-giugno 1941*, Florence, La Nuova Italia, 1951, XVI-208 p.)

27. *Les* Cahiers du bolchevisme *pendant la campagne 1939-1940*, avant-propos d'A. ROSSI, Paris, D. Wapler, 1951, XCIII-67 p.

28. A. ROSSI, *Les communistes français pendant la drôle de guerre*, Paris, Les Iles d'Or, 1951, 365 p.

29. Angelo TASCA, *In Francia nella bufera*, Modène, Guanda, 1953, 259 p.

30. A. ROSSI, *La guerre des papillons. Quatre ans de politique communiste (1940-1944)*, Paris, Les Iles d'Or, 1954, 332-XLVIII p.

31. A. ROSSI, *Le pacte germano-soviétique. L'histoire et le mythe*, [s. l.], Cahier des Amis de la Liberté, [s. d. : 1954], 114 p. (trad. it. : A. TASCA, *Il patto germano-sovietico. La storia e la leggenda*, Macerata, EUM, 2009, XXX-131 p.)

32. A. ROSSI, *Autopsie du stalinisme. Avec le texte intégral du rapport Khrouchtchev*, Paris, P. Horay, 1957, 295 p. (trad. it. : A. TASCA, *Autopsia dello stalinismo*, Milan, Ed. di Comunità, 1958, 279 p.)

33. Angelo TASCA, *Politica russa e propaganda comunista*, Rome, Opere nuove, 1957, 117 p.

Articles[2552] :

34. Angelo TASCA, « Perché sono socialista – Note in margine ad una polemica », in *Energie Nove*, serie I, 1919, désormais in Luigi ANDERLINI, Lelio BASSO (dir.), *Le riviste di Piero Gobetti*, Milan, Feltrinelli, 1961, pp. 39-47

35. A. ROSSI, « Le fascisme, les masses et l'Etat », in *Le mouvement syndical belge*, 20 septembre 1933, p. 247-250

36. A. ROSSI, « La marche sur Rome », in Louis MANDIN, Jean DURET, Gabriel PERREUX, Albert CREMIEUX, Lucien DESCAVES, Victor SERGE, A. ROSSI, René

[2552] Nous mentionnons ici les articles d'A. Tasca parus dans les publications autres que celles que nous avons dépouillées, ainsi que ceux qui ont été republiés par la suite.

LAURET, Jean CASSOU, *Histoire des révolutions. De Cromwell à Franco*, Paris, Gallimard, 1938, p. 191-215

37. Angelo TASCA, « L'umanesimo socialista e la lotta contro la crisi », in XXX, *La politica delle classi medie e il planismo*, Paris, Partito socialista italiano (IOS) (*Echi*, n°5), octobre 1938, XIII-28 p.

38. A. ROSSI, « Socialisme et dictature du prolétariat », in *Esprit*, décembre 1938, 15 p.

39. André LEROUX, « La politique coloniale de l'Italie fasciste », in *Méditerranée-Afrique du Nord*, n°1, janvier 1939

40. Angelo TASCA, « Per una storia politica del fuoruscitismo », in *Itinerari*, a. II, 1954, n°9-10, p. 230-250 ; n°11-12, p. 355-367

41. Angelo TASCA, « Pagine inedite », in *Esperienze e studi socialisti in onore di Ugo Guido Mondolfo*, Florence, La Nuova Italia, 1957, p. 316-324

42. A. ROSSI, « Situation et bilan du monde communiste à la lumière des récents événements », in *Les révoltes des pays satellites et leurs répercussions en URSS – Journées d'études des Amis de la Liberté, Paris, 20 janvier 1957 – Rapports et débats*, supplément aux n°71-72-73 de *Les Amis de la Liberté*, avril-mai-juin 1957, p. 7-49

43. Angelo TASCA, *I primi dieci anni del PCI*, Bari, Laterza, 1971, 227 p.

44. Angelo TASCA, « Una perdita irreparabile », in Enzo SANTARELLI, *Gramsci ritrovato : 1937-1947*, Catanzaro, Abramo, 1991, p. 81-91

45. Gilles VERGNON (dir.), « André Leroux : la résistance et l'internationalisme pour gagner la paix », in *Aden. Paul Nizan et les années trente. Revue du groupe interdisciplinaire d'études nizaniennes*, n°7, octobre 2008, p. 179-187

- *Périodiques*

Périodiques dépouillés :

Agir pour la paix, pour le socialisme (1939)
L'Alleanza cooperativa (1920-1922)
L'Avanguardia (1909-1915)
Avanti ! (piemontese) (1918-1920)
Il Corriere universitario (1913)
Critica sociale (1949-1960)
L'Effort (1940-1942)
Falce e martello (1920-1921)
Il Giovane Piemonte socialista (1911)
Giustizia e Libertà (1934-1940)
Il Grido del Popolo (1909-1917)

La Lumière (1937-1940)
Monde (1929-1933)
Il Mondo (1949-1960)
Nuovo Avanti ! (1934-1940)
L'Ordine nuovo (1919-1920)
L'Ordine nuovo (1921-1922 ; 1924-1925)
Politica socialista (1934-1935)
Preuves (1951-1957)
Problemi della Rivoluzione Italiana (1931-1934 ; 1937-1938)
Quaderni di Giustizia e Libertà (1932-1934)
Lo Stato Operaio (1927-1929)
Tempo presente (1956-1957)
L'Umanità (1948)
L'Unità. Quotidiano degli operai e dei contadini (1924-1926)

Périodiques consultés :

Avanti !
Bulletin d'études et d'informations politiques internationales (*BEIPI*), puis *Est et ouest*
Le Combat marxiste
La Correspondance internationale
La Critique sociale
Europe nouvelle
Le Figaro littéraire
France nouvelle
L'Humanité
Idées
Littérature de la révolution mondiale
Masses
Les Nouveaux cahiers
Oran Républicain (1937-1939)
Pagine rosse
Le Pays socialiste
Le Populaire (1934-1940)
La République moderne
Revue des vivants
Le Socialiste
Le Travailleur de l'Ouest
La Tribune des fonctionnaires
L'Unità. Problemi della vita italiana
La Vie intellectuelle

- *Témoignages, mémoires, journaux :*

46. Pierre ANDREU, *Révoltes de l'esprit. Les revues des années trente*, [s. l.], Kimé, 1991, 276 p.

47. Henri BARBE, « Stalin and the "Rebellion" of Tasca and Humbert-Droz », in Milorad M. DRACHKOVITZ, Branko LAZITCH, *The Comintern : Historical Highlights. Essays, Recollections, Documents*, London, Pall Mall Press ; New-York-Washington, Frederick A. Praeger, 1966, pp. 217-233

48. Pierre BERTAUX, *Mémoires interrompus*, Asnières, Publications de l'Institut allemand d'Asnières-PIA, 2000, 324 p.

49. Giovanni GERMANETTO, *Memorie di un barbiere*, Rome, Editori riuniti, 1978, 314 p.

50. Arturo GISMONDI (dir.), Umberto TERRACINI, *Intervista sul comunismo difficile*, Rome-Bari, Laterza, 1978, 186 p.

51. Piero GOBETTI, « Storia dei comunisti torinesi scritta da un liberale », in *La Rivoluzione liberale*, 2 avril 1922, in *Id.*, *Opere complete. I – Scritti politici*, Turin, Einaudi, 1969, p. 278-295

52. Ursula HIRSCHMANN, *Nous, sans patrie*, Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 149-156

53. Alfonso LEONETTI, *Note su Gramsci*, Urbino, Argalià, 1970, 233 p.
(trad. franç. : *Notes sur Gramsci*, Paris, EDI, 1974, 230 p.)

54. Daniel MAYER, *Les socialistes dans la Résistance. Souvenirs et documents*, Paris, PUF, 1968, 247 p.

55. Vera MODIGLIANI, *Esilio*, Milan, Garzanti, 1946, 515 p.

56. Vanni (BUSCEMI) MONTANA, *Amarostico. Testimonianze euro-americane* (Prefazione di Aldo Garosci), Livourne, Bastogi, [1975], 394 p.

57. Pietro NENNI, *Vingt années de fascismes (de Rome à Vichy)*, Paris, Maspero, 1960, 297 p.

58. Pierre PASCAL, *Russie 1927. Mon journal de Russie. Tome quatrième : 1927*, Lausanne, L'Age d'homme, 1982, 293 p.

59. Mimma PAULESU QUERCIOLI (dir.), *Gramsci vivo nelle testimonianze dei suoi contemporanei*, Milan, Feltrinelli, 1977, XVI-242 p.

60. Mario PENDINELLI (dir.), *Quando diventammo comunisti. Conversazione con Umberto Terracini tra cronaca e storia*, Milan, Rizzoli, 1981, 160 p.

61. Armand PETITJEAN, « De 1938 à 1945 : un parcours singulier », in *Esprit*, août-septembre 1995, p. 218-224

62. Camilla RAVERA, *Diario di trent'anni, 1913-1943*, Rome, Editori riuniti, 1973, 698 p.

63. Pierre RIGOULOT, *Les enfants de l'épuration*, Paris, Plon, 1993, 533 p.

64. Gaetano SALVEMINI, *Dai ricordi di un fuoruscito 1922-1933*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002, 210 p.

65. Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques. 1908-1947*, Paris, Robert Laffont, 2001, 1047 p.

66. Ignazio SILONE, *Uscita di sicurezza*, Florence, Vallecchi, 1965, 241 p.

67. Paul VIRET, *Une semaine au Mayet-de-Montagne : 27 septembre-3 octobre 1942. Comment Vichy formait ses cadres*, Annecy, Imprimerie R. Matringe, [1946], 78 p.

68. Zino ZINI, *La tragedia del proletariato in Italia. Diario 1914-1926*, Milan, Feltrinelli, 1973, 275 p.

Etudes

1. Etudes sur Angelo Tasca

69. Giancarlo BERGAMI, « Tasca e Gramsci. Con lettere inedite a Gustavo Balsamo-Crivelli », in *Nuova Antologia*, juillet-septembre 1992, p. 89-108

70. David BIDUSSA, « Angelo Tasca e la spinta propulsiva della Rivoluzione d'Ottobre », in *Dimensioni – Documenti Politica Cultura*, mars 1986, p. 46-61

71. David BIDUSSA, « Dialogato per un rinnovamento socialista. Un carteggio degli anni Trenta tra Ignazio Silone e Angelo Tasca », in *Annali del Centro di Ricerca Guido Dorso* (*Annali 1985-1986* : *L'Irpinia nella società meridionale. Tomo I : Studi e fonti*), 1987, p. 593-671

72. David BIDUSSA, « Angelo Tasca e la crisi della cultura politica socialista », in *Studi storici*, janvier-mars 1992, p. 81-113

73. David BIDUSSA, « Vichy al plurale. I documenti dell'Archivio Angelo Tasca presso la Fondazione Feltrinelli », in Luigi CAJANI, Brunello MANTELLI, *Una certa Europa. Il collaborazionismo con le potenze dell'Asse 1939-1945. Le fonti*, Brescia, *Annali della Fondazione Luigi Micheletti*, 1992, p. 117-130

74. David BIDUSSA, « La "Révolution nationale" comme "réforme intellectuelle et morale". Angelo Tasca vichyssois », in David BIDUSSA, Denis PESCHANSKI (dir.), *La France de*

Vichy : archives inédits d'Angelo Tasca, Milan-Paris, Feltrinelli-CNRS (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1996, p. 43-102

75. David BIDUSSA, « Postfazione », in Angelo TASCA, *La nascita del fascismo*, Turin, Bollati Boringhieri, 2006, p. 63-82

76. David BIDUSSA, « Fascismo e storia d'Italia. Angelo Tasca a cinquant'anni dalla morte », in *Il Ponte*, n°3, 2010, p. 93-100

77. Massimo CANTAMUTTO, « Il capitalismo di Stato in Italia nell'analisi di Angelo Tasca (1927-1929) », in *Studi bresciani. Quaderni della Fondazione Luigi Micheletti*, n°3, 1987, p. 55-80

78. Alexander J. DE GRAND, *In Stalin's Shadow. Angelo Tasca and the Crisis of the Left in Italy and France, 1910-1945*, Dekalb (Illinois), Northern Illinois University Press, 1986, VIII-231 p. (publié également en italien *Angelo Tasca, un politico scomodo*, Milan, Franco Angeli, 1985, 267 p.)

79. Luigi FENIZI, « Silone e Tasca : due eretici », in *Mondo Operaio*, avril-mai 1988, p. 82-87

80. Daniela MURACA, *La liquidazione ideologica e politica dello stalinismo : Angelo Tasca 1946-1957*, Tesi di laurea, Turin, Università degli Studi, 2000/2001, 260 p.

81. Daniela MURACA, « Il Fondo Angelo Tasca : un archivio fra rivoluzione ed eresia », in *Passato e presente*, mai-août 2004, p. 111-128

82. Daniela MURACA, « La "questione Tasca" nella cultura italiana », in *Quaderno di storia contemporanea* (Istituto per la storia della Resistenza e della società contemporanea in provincia di Alessandria), n°36, 2004, p. 47-61

83. Daniela MURACA, « Fra antistalinismo e guerra fredda : il pensiero di Angelo Tasca negli scritti del dopoguerra », in *Annali della Fondazione Luigi Einaudi*, vol. XXXIX, 2005, p. 189-217

84. Daniela MURACA, « Tasca, Silone e la guerra fredda culturale », in *Quaderno di storia contemporanea* (Istituto per la storia della Resistenza e della società contemporanea in provincia di Alessandria), n°38, 2005, p. 30-44

85. Denis PESCHANSKI, « Angelo Tasca », in *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. Quatrième partie : 1914-1939*, t. 42, Paris, Les Editions ouvrières, p. 47-51

86. Alceo RIOSA, *Angelo Tasca socialista. Con una scelta dei suoi scritti (1912-1920)*, Venise, Marsilio, 1979, 230 p.

87. Alceo RIOSA, « Angelo Tasca dalla "drôle de guerre" à "l'autre Résistance" », in Denis PESCHANSKI (dir.), *Vichy 1940-1944. Quaderni e documenti inediti di Angelo Tasca. Archives de guerre d'Angelo Tasca*, Milan-Paris, Feltrinelli (*Annali della Fondazione G. Feltrinelli*) – Editions du CNRS, 1986, p. 181-217

88. Alceo RIOSA, « Angelo Tasca da Monaco al patto germano-russo : per la rifondazione del socialismo », in *I socialisti e l'Europa*, Milan, F. Angeli (*Annali della Fondazione Giacomo Brodolini e della Fondazione di studi storici Filippo Turati*), 1989, p. 411-448

89. Alceo RIOSA, « Angelo Tasca e la tradizione culturale della sinistra francese sul problema della nazione », in Enrico DECLEVA, Pierre MILZA (dir.), *Italia e Francia. I nazionalismi a confronto*, Milan, F. Angeli, 1993, p. 147-168

90. Alceo RIOSA, « La *Troisième force* tra antifascismo e anticomunismo nelle riflessioni di Angelo Tasca », in Alberto DE BERNARDI, Paolo FERRARI (dir.), *Antifascismo e identità europea*, Rome, Carocci, 2004, p. 299-317

91. Emanuel ROTA, « I "campi di forza" ideologici nel pensiero di Angelo Tasca », in *Studi storici*, avril-juin 2002, p. 453-476

92. Emanuel ROTA, « Angelo Tasca e la scelta collaborazionista in Francia : un fascismo antifascista ? », in *Società e storia*, octobre-décembre 2006, p. 757-781

93. Marc SADOUN, « Les contraintes de la position », in D. PESCHANSKI (dir.), *Vichy 1940-1944. Quaderni e documenti inediti di Angelo Tasca. Archives de guerre d'Angelo Tasca*, Milan-Paris, Feltrinelli (*Annali della Fondazione G. Feltrinelli*) – Editions du CNRS, 1986, p. 51-67

94. Pietro SECCHIA, « L'archivio Tasca sul Pci : appunti e ricordi », in *Critica marxista*, mai-juin 1967, p. 100-138

95. Ignazio SILONE, « Angelo Tasca, un socialista ostinato », in *Tempo presente*, septembre-octobre 1962, p. 641-647 (publié également en français comme « Préface », in Angelo TASCA, *Naissance du fascisme. L'Italie de l'armistice à la marche sur Rome*, Paris, Gallimard, 2003, p. 9-17)

96. Sergio SOAVE (dir.), *Un eretico della sinistra. Angelo Tasca dalla militanza alla crisi della politica*, Milan, F. Angeli, 1995, 255 p.

97. Sergio SOAVE (dir.), « Tasca e il PCd'I : da Bordiga a Stalin », in *Studi storici*, janvier-mars 1994, p. 49-90

98. Sergio SOAVE (dir.), « Gli anni di Cécile », in Angelo TASCA, *A Cécile*, Turin, Aragno, 2001, p. 93-124

99. Sergio SOAVE (dir.), « Angelo Tasca all'Università di Torino », in *Quaderni di storia dell'Università di Torino*, n°6, 2002, p. 55-72

100. Sergio SOAVE (dir.), « Carlo Rosselli e Angelo Tasca : storia di una corrispondenza », in Lauro ROSSI (dir.), *Politica, valori, idealità. Carlo e Nello Rosselli maestri dell'Italia civile*, Rome, Carocci, 2003, p. 123-142

101. Sergio SOAVE (dir.), *Senza tradirsi senza tradire. Silone e Tasca dal comunismo al socialismo cristiano (1900-1940)*, Turin, Aragno, 2005, 659 p.

102. Sergio SOAVE (dir.), « Gramsci e Tasca », in *Studi storici*, juillet-septembre 2007, pp. 671-710

103. Paolo SPRIANO, « L'esperienza di Tasca a Mosca e il "socialfascismo" », in *Studi storici*, janvier-mars 1969, p. 46-82

104. Francesco TROCCHI, *Angelo Tasca e l' "Ordine Nuovo"*, Milan, Jaca Book, 1973, 191 p.

2. Pensée socialiste et communiste

105. Jean-François BIARD, *Le socialisme devant ses choix, la naissance de l'idée de plan*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, XV-309 p.

106. Gian Mario BRAVO, *Marx ed Engels in Italia. La fortuna, gli scritti, le relazioni, le polemiche*, Rome, Editori Riuniti, 1992, 320 p.

107. Michel BRELAZ, *Henri de Man. Une autre idée du socialisme*, Genève, Editions des Antipodes, 1985, 814 p.

108. Martin BUBER, *Utopie et socialisme*, Paris, Aubier Montaigne, 1977, 260 p.

109. Andrea CAFFI, *Critica della violenza*, Milan, Bompiani, 1966, 333 p.

110. Andrea CAFFI, *Scritti politici*, Florence, La Nuova Italia, 1970, XVII-411 p.

111. Umberto CERRONI, *Lessico gramsciano*, Rome, Editori riuniti, 1978, 150 p.

112. Stephen F. COHEN, *Nicolas Boukharine. La vie d'un bolchevik*, Paris, Maspero, 1979, 501 p.

113. Renzo DE FELICE, *Les interprétations du fascisme*, Paris, Editions des Syrtes, 2000, 298 p.

114. Henri de MAN, *Au-delà su marxisme*, Paris, Editions du Seuil, 1974, 439 p.

115. Antonio DI MAURO, *Il problema religioso nel pensiero di Benedetto Croce*, Milan, F. Angeli, 2001, 329 p.

116. Friedrich ENGELS, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Editions sociales, 1969, 126 p.

117. Eugenio GARIN, *Tra due secoli. Socialismo e filosofia in Italia dopo l'Unità*, Bari, De Donato, 1983, 379 p.

118. Antonio GRAMSCI, *Ecrits politiques. I – 1914-1920*, Paris, Gallimard, 1974, 461 p. ; *II – 1921-1922*, 1975, 379 p. ; *III – 1923-1926*, 1980, 441 p.

119. Antonio LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Paris-Londres-New York, Gordon and Breach – Editions des archives contemporaines, 2001, 313 p.

120. Rodolfo MONDOLFO, *Umanesimo di Marx. Studi filosofici 1908-1966*, Turin, Einaudi, 1968, XLVIII-419 p.

121. Rodolfo MONDOLFO, *Sulle orme di Marx. Studi di marxismo e di socialismo*, Bologne-Rocca S. Casciano-Trieste, Cappelli, 1920, XV-202 p.

122. Lucien LAURAT, *Le socialisme à l'ordre du jour. Problèmes et tâches du marxisme contemporain*, Paris, Librairie populaire du Parti socialiste, 1933, 29 p.

123. Franco LIVORSI, *Stato e libertà. Questioni di storia del pensiero politico*, Turin, Tirrenia, 1992, 317 p.

124. Jean-Pierre POTIER, *Lectures italiennes de Marx*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1986, 500 p.

125. Jean-Pierre POTIER, *Piero Sraffa (1898-1983) : essai biographique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1987, 189 p.

126. Alceo RIOSA, *Il sindacalismo rivoluzionario in Italia e la lotta politica nel Partito socialista dell'età giolittiana*, Bari, De Donato, 1976, 389 p.

127. Lucia ROMANIELLO (dir.), *Le radici del socialismo italiano*, Milan, Museo del Risorgimento, 1997, 275 p.

128. Carlo ROSSELLI, *Socialismo liberale*, Turin, Einaudi, 1997 [1973], XIX-164 p.
(nouvelle traduction française, accompagnée d'un essai sur Carlo Rosselli, par Serge Audier, *Socialisme libéral*, [s. l.], Le Bord de l'eau, 2009, 524 p.)

129. Jacqueline RUSS, *Le socialisme utopique français*, Paris, Bordas, 1987, 217 p.

130. Enzo SANTARELLI, *La revisione del marxismo in Italia*, Milan, Feltrinelli, 1964, 396 p.

131. Georges SOREL, *Réflexions sur la violence*, Paris, Seuil, 1990, 324 p.

132. Mario TELO' (dir.), *Crisi e piano. Le alternative degli anni Trenta*, Bari, De Donato, 1979, 289 p.

133. Jacques TEXIER, *Révolution et démocratie chez Marx et Engels*, Paris, PUF, 1998, 395 p.

3. Italie et Turin avant la Première Guerre mondiale

134. *La cultura del '900 attraverso le riviste. V* – L'Unità *e* La Voce politica *(1915)*, Turin, Einaudi, 1962, 665 p.

135. *Storia d'Italia. IV – Da Cavour alla fine della Prima Guerra mondiale*, Turin, UTET, 1960, 836 p.

136. Walter L. ADAMSON, *Avant-Garde Florence. From Modernism to Fascism*, Cambridge-Londres, Harvard University Press, 1993, 338 p.

137. Aldo AGOSTI, Gian Mario BRAVO, *Storia del movimento operaio, del socialismo e delle lotte sociali in Piemonte. II – L'età giolittiana, la guerra e il dopoguerra*, Bari, De Donato, 1979, 562 p. et *IV – Dalla ricostruzione ai giorni nostri*, 1981, 760 p.

138. Gaetano ARFE', *Il movimento giovanile socialista. Appunti sul primo periodo (1903-1912)*, Milan, Edizioni del Gallo, 1966, p. 101-123

139. Gherardo BOZZETTI, *Mussolini direttore dell'*Avanti !, Milan, Feltrinelli, 1979, 258 p.

140. Umberto CARPI, « Gramsci e le avanguardie intellettuali », in *Studi storici*, janvier-mars 1980, p. 19-29

141. Gaspare DE CARO, *Gaetano Salvemini*, Turin, UTET, 1970, VIII-461 p.

142. Renzo DE FELICE, *Mussolini – Il rivoluzionario 1883-1920*, Turin, Einaudi, 1965, XXXII-774 p.

143. Renzo DE FELICE, « Presentazione », in *Utopia. Rivista quindicinale del socialismo rivoluzionario italiano*, Milan, Feltrinelli Reprint, [1972], p. V-XXIII

144. Angelo D'ORSI, « Il modello vociano. Esperienze culturali nella Torino degli anni Venti », in *Studi storici*, octobre-décembre 1990, p. 867-888

145. Angelo D'ORSI, « Lo studente che non divenne "dottore". Gramsci all'Università di Torino », in *Studi storici*, janvier-mars 1999, p. 39-76

146. Federico FORNARO, *Giuseppe Romita. L'autonomia socialista e la battaglia per la Repubblica*, Milan, Franco Angeli, 1996, 252 p.

147. Eugenio GENTILE, La Voce *e l'età giolittiana*, Milan, Pan, 1972, 215 p.

148. Giovanni GOZZINI, *Alle origini del comunismo italiano. Storia della Federazione giovanile socialista (1907-1921)*, Bari, Dedalo Libri, 1979, 177 p.

149. Mario ISNENGHI, Giorgio ROCHAT, *La Grande Guerra. 1914-1918*, Milan, Sansoni, 2004, XVII-577 p.

150. Italo LANA, *Storia della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Torino*, Florence, Olschki, 2000, 570 p.

151. Renzo MARTINELLI, « Gramsci e il "Corriere universitario di Torino" », in *Studi storici*, octobre-décembre 1973, p. 906-920

152. Robert PARIS, « La première expérience politique de Gramsci (1914-1915) », in *Le mouvement social*, janvier-mars 1963, p. 31-57

153. Laura PICCIONI, *Ideologia e filosofia nel neoidealismo italiano*, Urbin, Università degli Studi di Urbino, [1983], 403 p.

154. Giuseppe PREZZOLINI, *La Voce. 1908-1913. Cronaca, antologia e fortuna di una rivista*, Milan, Rusconi, 1974, 1032 p.

155. Ruggero PULETTI, *Giuseppe Romita e la democrazia socialista (1900-1945)*, Parme, Guanda, 1974, 357 p.

156. Leonardo RAPONE, « Antonio Gramsci nella Grande Guerra », in *Studi storici*, janvier-mars 2007, p. 5-96

157. Antonino REPACI, *Da Sarajevo al « maggio radioso ». L'Italia verso la prima guerra mondiale*, Milan, Mursia, 1985, 571 p.

158. Alceo RIOSA, *Momenti e figure del sindacalismo prefascista*, Milan, Unicopli, 1996, 196 p.

159. Marco SCAVINO, « Il giovane Gramsci e la tradizione del socialismo torinese », in *Il giovane Gramsci e la Torino d'inizio secolo*, Turin, Rosenberg & Sellier, 1998, p. 85-100

160. Ernesto SESTAN (dir.), *Atti del convegno su Gaetano Salvemini (Firenze, 8-10 novembre 1975)*, Milan, Il Saggiatore, 1977, 316 p.

161. Paolo SPRIANO, *Storia di Torino operaia e socialista : da De Amicis a Gramsci*, Turin, Einaudi, 1972, XII-510 p.

162. Paolo SPRIANO, *Gramsci e Gobetti : introduzione alla vita e alle opere*, Turin, Einaudi, 1977, IX-182 p.

163. Gabriele TURI, *Giovanni Gentile. Una biografia*, Florence, Giunti, 1995, 542 p.

164. Alessandro ZUSSINI, « I cattolici pacifisti torinesi de "Il Savonarola". Una minoranza cattolica tra evangelici e socialisti negli anni della prima guerra mondiale », in *Quaderni del centro studi Carlo Trabucco*, février 1984, p. 25-64

4. Communisme

165. « Correspondances franco-soviétiques », in *Nouvelles Fondations*, n°2, 2006, p. 164-169

166. *La politica economica e sindacale del fascismo italiano. Rapporto dei Comitati proletari antifascisti al Congresso internazionale antifascista di Berlino (10 marzo 1929)*, [Paris], Edizioni di coltura sociale, 1929, 13 p.

167. *Le Parti communiste français des années sombres, 1938-1941. Actes du colloque 14-15 octobre 1983*, Paris, Seuil, 1986, 316 p.

168. *Umberto Terracini nella storia contemporanea*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1987, 142 p.

169. Aldo AGOSTI, *Palmiro Togliatti*, Turin, UTET, 1996, XV-638 p.

170. Aldo AGOSTI, (dir.), *La coerenza della ragione : per una biografia politica di Umberto Terracini*, Rome, Carocci, 1998, 250 p.

171. Aldo AGOSTI, *Storia del Partito comunista italiano*, Bari, Laterza, 1999, 147 p.

172. Jean-Jacques BECKER, *Le Parti communiste veut-il prendre le pouvoir ? La stratégie du PCF de 1930 à nos jours*, Paris, Editions du Seuil, 1981, 332 p.

173. Giancarlo BERGAMI, *Il giovane Gramsci e il marxismo 1911-1918*, Milan, Feltrinelli, 1977, 201 p.

174. Giorgio BOCCA, *Palmiro Togliatti*, Rome-Bari, Laterza, 1973, 753 p.

175. Pierre BROUE, *Histoire de l'Internationale communiste, 1919-1943*, Paris, Fayard, 1997, 1020 p.

176. Jean-Paul BRUNET, *Histoire du Parti communiste français (1920-1986)*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 127 p.

177. Luigi CORTESI, *Le origini del Partito comunista italiano. Il PSI dalla guerra di Libia alla scissione di Livorno*, Rome-Bari, Laterza, 1973, 465 p.

178. Stéphane COURTOIS, *Le Parti communiste français dans la guerre*, Paris, Ramsay, 1980, 585 p.

179. Tommaso DETTI, « La frazione terzinternazionalista e la formazione del Partito comunista italiano », in *Studi storici*, juillet-septembre 1971, p. 480-532

180. Michel DREYFUS, « Le mouvement communiste international et ses oppositions (1920-1940) », in *Communisme*, n°5, 1984, p. 4-40

181. Michel DREYFUS, *PCF. Crises et dissidences. De 1920 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, 1990, 286 p.

182. Giuseppe FIORI, *La vie de Antonio Gramsci*, Paris, Fayard, 1970, 384 p.

183. Bernard FREDERICK, « Confrontation entre Henri Barbusse et le Komintern. "L'affaire *Monde*" 1929-1930 », in *Nouvelles Fondations*, n°2, 2006, p. 159-163

184. Jean-Marie GOULEMOT, « Quand *Monde* enquêtait sur la littérature prolétarienne », in *Revue des sciences humaines* (Lille III), n°190, 1983, p. 89-99

185. Helmut KONIG, *Lenin e il socialismo italiano. 1915-1921. Il Partito socialista italiano e la Terza Internazionale*, Florence, Vallecchi, 1972, 284 p.

186. Aurelio LEPRE, Silvano LEVRERO, *La formazione del Partito comunista d'Italia*, Rome, Editori riuniti, 1971, 378 p.

187. Franco LIVORSI, *Amadeo Bordiga : il pensiero e l'azione politica, 1912-1970*, Rome, Editori Riuniti, 1976, 469 p.

188. Giuseppe MAIONE, *Il biennio rosso. Autonomia e spontaneità operaia nel 1919-1920*, Bologne, Il Mulino, 1975, 398 p.

189. Jean-Jacques MARIE, *Lénine. 1870-1924*, Paris, Balland, 2004, 503 p.

190. Jean-Pierre MOREL, « Portrait de groupe avec *Monde* (Moscou, 1927) », in *Revue des sciences humaines* (Lille III), n°190, 1983, p. 77-88

191. Guessler NORMAND, « Henri Barbusse and his *Monde* (1928-1935) : Progeny of the *Clarté* Movement and the Review *Clarté* », in *Journal of Contemporary History*, n°11, 1976, p. 173-194

192. Ferdinando ORMEA, *Le origini dello stalinismo nel PCI. Storia della « svolta » comunista degli anni Trenta*, Milan, Feltrinelli, 1978, 342 p.

193. Leonardo PAGGI, *Gramsci e il moderno principe. 1. Nella crisi del socialismo italiano*, Rome, Editori Riuniti, 1970, LVI-448 p.

194. Leonardo PAGGI, *Le strategie del potere in Gramsci*, Rome, Editori Riuniti, 1984, XXXV-504 p.

195. Mario PENDINELLI (dir.), *Quando diventammo comunisti. Conversazione con Umberto Terracini, tra cronaca e storia*, Milan, Rizzoli, 1981, 160 p.

196. Jean RELINGER, *Henri Barbusse, écrivain combattant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 288 p.

197. Philippe ROBRIEUX, *Histoire intérieure du Parti communiste. I*, Paris, Fayard, 1980, 583 p.

198. Giulio SAPELLI, *L'analisi economica dei comunisti italiani durante il fascismo. Antologia di scritti*, Milan, Feltrinelli, 1978, 270 p.

199. Paolo SPRIANO (dir.), *La cultura italiana del '900 attraverso le riviste. VI – L'Ordine nuovo (1919-1920)*, Turin, Einaudi, 1963, 665 p.

200. Paolo SPRIANO, *L'occupation des usines. Italie, septembre 1920*, Claix, La pensée sauvage, 1978, 251 p.

201. Paolo SPRIANO, *« L'Ordine Nuovo » e i Consigli di fabbrica. Con una scelta di scritti dall'*Ordine nuovo, Turin, Einaudi, 1971, 330 p.

202. Paolo SPRIANO, *Storia del Partito comunista italiano – I. Da Bordiga a Gramsci*, Turin, Einaudi, 1967, 525 p. ; *II. Gli anni della clandestinità*, Turin, Einaudi, 1969, 431 p.

5. Socialisme

203. *L'emigrazione socialista nella lotta contro il fascismo (1926-1939)*, Florence, Sansoni, 1982, 328 p.

204. *Pierre Viénot. Ses discours, ses messages*, [Londres], [1944], 32 p.

205. Gaetano ARFE', *Storia dell'Avanti ! (1926-1940)*, Milan, Editions Avanti !, 1958, 235 p.

206. David BIDUSSA, « Il Partito socialista e l'unità d'azione in Francia », in *Rivista di storia contemporanea*, avril 1980, p. 236-258

207. Michel BILIS, *Socialistes et pacifistes. L'intenable dilemme des socialistes français (1933-1939)*, Paris, Syros, [1979], 372 p.

208. Sergio BOLOGNA, « Il movimento socialista dal 1934 al 1939 », in *Il movimento di liberazione in Italia*, janvier-mars 1934, p. 78-86

209. Christian BOUGEARD, *Tanguy-Prigent, paysan ministre*, Paris, Presses universitaires de Rennes, 2002, 363 p.

210. Noëlline CASTAGNEZ-RUGGIU, « *Le Pays socialiste, par la liberté, par la paix* : des socialistes pacifistes autour de Paul Faure », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, janvier-mars 1993, p. 48-52

211. Noëlline CASTAGNEZ-RUGGIU, *Socialistes en République. Les parlementaires SFIO de la IV^{ème} République*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 414 p.

212. Stéphane CLOUET, *De la rénovation à l'utopie socialiste : Révolution constructive, un groupe d'intellectuels socialistes des années 1930*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1991, 250 p.

213. Simona COLARIZI, *Classe operaia e ceti medi. La strategia delle alleanze nel dibattito socialista degli anni trenta*, Venise, Marsilio, 1976, 172 p.

214. Enzo COLLOTTI (dir.), *L'Internazionale Operaia e Socialista tra le due guerre*, Milan Feltrinelli (*Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli*), 1983, 1240 p. (abrégé *Annali* 1983-1984)

215. Jean-Louis CREMIEUX-BRILHAC, *Georges Boris. Trente ans d'influence*, Paris, Gallimard, 2010, 460 p.

216. Olivier DARD, « Charles Spinasse, du socialisme à la collaboration », in *L'Information historique*, vol. 58, mai 1996, p. 49-64

217. Maurizio DEGL'INNOCENTI (dir.), *Storia del PSI. III – Dal dopoguerra a oggi*, Rome-Bari, Laterza, 507 p.

218. Michel DREYFUS, « Le scelte internazionali del Partito socialista massimalista italiano », in *Rivista di storia contemporanea*, n°2, 1984, pp. 237-259

219. Michel DREYFUS, « Pacifistes socialistes et humanistes dans les années Trente », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 1988, p. 452-469

220. Michel DREYFUS, *L'Europe des socialistes*, Bruxelles, Complexe, 1991, 350 p.

221. Michel DREYFUS, « Spinasse, Charles », in Claude FONTANON, André GRELON (dir.), *Les professeurs du Conservatoire national des arts et métiers : dictionnaire biographique, 1794-1955*, tome 2, Paris, Institut national de recherche pédagogique-CNAM, 1994, p. 592-602

222. Michel DREYFUS, *Histoire de la CGT. Cent ans de syndicalisme en France*, [s. l.], Complexe, 1995, 407 p.

223. Richard GOMBIN, *Les socialistes et la guerre. La SFIO et la politique étrangère entre les deux guerres mondiales*, Paris, Mouton, 1970, 271 p.

224. Ilan GREILSAMMER, *Blum*, Paris, Flammarion, 1996, 611 p.

225. Grégoire KOULISCHER, « Jef Rens », in *Socialisme*, novembre-décembre 1985, p. 481-484

226. Georges LEFRANC, *Le mouvement socialiste sous la IIIème République. 1875-1940*, Paris, Payot, 1963, 444 p.

227. Georges LEFRANC, « Histoire d'un groupe du Parti socialiste SFIO. Révolution constructive (1930-1938) », in *Mélanges d'histoire économique et sociale*, Genève, 1963, pp. 401-425

228. Georges LEFRANC, « Le courant planiste dans le mouvement ouvrier français de 1933 à 1936 », in *Le Mouvement social*, janvier-mars 1966, pp. 69-89

229. Stefano MERLI, *I socialisti, la guerra, la nuova Europa. Dalla Spagna alla Resistenza 1936-1942*, Milan, Fondazione Anna Kuliscioff, 1993, 347 p.

230. Paolo MORETTI, *I due socialismi. La scissione di Palazzo Barberini e la nascita della socialdemocrazia*, Milan, Mursia, 1975, 223 p.

231. Eric NADAUD, « Les socialistes de la SFIO et l'idée de Plan dans les années 1930 : le cas de Jean Zyromski et de la tendance "Bataille socialiste" », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 1996, p. 4-34

232. Guillaume PIKETTY, *Itinéraire intellectuel et politique de Pierre Brossolette*, thèse, IEP de Paris, 1997, 1196 p. (*Pierre Brossolette, un héros de la Résistance*, Paris, O. Jacob, 1998, 416 p.)

233. Maurizio PUNZO, *Dalla Liberazione a Palazzo Barberini. Storia del Partito socialista italiano dalla ricostruzione alla scissione del 1947*, Milan, CELUC, 1973, 337 p.

234. Leonardo RAPONE, *Da Turati a Nenni : il socialismo italiano negli anni del fascismo*, Milan, Franco Angeli, 1992, 345 p.

235. Leonardo RAPONE, *La socialdemocrazia europea tra le due guerre. Dall'organizzazione della pace alla resistenza al fascismo (1923-1936)*, Rome, Carocci, 1999, 431 p.

236. Marc SADOUN, *Les socialistes sous l'Occupation. Résistance et collaboration*, Paris, FNSP, 1982, 323 p.

237. Enzo SANTARELLI, *Pietro Nenni*, Turin, UTET, 1988, XV-532 p.

238. Marie-France TOINET, *Georges Boris (1888-1960) : un socialiste humaniste*, Paris, Thèse, FNSP, 1969, 385 p.

239. Sergio TURONE, *Storia del sindacato in Italia. Dal 1943 al crollo del comunismo*, Bari, Laterza, 1992, 575 p.

6. Emigration italienne

240. *Giustizia e Libertà nella lotta antifascista e nella storia d'Italia. Attualità dei fratelli Rosselli a quaranta anni del loro sacrificio. Atti del convegno del 10-12 giugno 1977*, Florence, La Nuova Italia, 1978, XV-510 p.

241. Paul ARRIGHI, *Silvio Trentin, un combat politique en Vénétie, en Gascogne et dans le midi toulousain. Du début de son opposition au fascisme à son retour en Italie (1921-1943)*, Thèse, Université de Toulouse-Le Mirail, 2005, 814 p.

242. Paolo BAGNOLI, *Rosselli, Gobetti e la rivoluzione democratica : uomini e idee tra liberalismo e socialismo*, Florence, La Nuova Italia, 1996, XII-258 p.

243. Antonio BECHELLONI, « Antifascistes italiens en France pendant la guerre : parcours aléatoires et identités réversibles », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1999, p. 280-295

244. Antonio BECHELLONI, (dir.), « Carlo e Nello Rosselli : antifascisme et démocratie », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, janvier-mars 2000, n°57, 54 p.

245. Antonio BECHELLONI,, *Carlo e Nello Rosselli e l'antifascismo europeo*, Milan, Franco Angeli, 2001, 367 p.

246. Gino BIANCO, *Un socialista "irregolare" : Andrea Caffi, intellettuale e politico d'avanguardia*, Cosenza, Lerici, 1977, XVI-108 p.

247. Gino BIANCO, *Nicola Chiaromonte e il tempo della malafede*, Manduria, Lacaita, 1999, XI-175 p.

248. Lamberto BORGHI, « Società e non-violenza nel pensiero di Andrea Caffi », in *Linea d'ombra*, mai 1994, p. 39-44

249. Marco BRESCIANI, *La rivoluzione perduta. Andrea Caffi nell'Europa del Novecento*, Bologne, Il Mulino, 2009, 310 p.

250. Alberto CASTELLI, « Andrea Caffi e la critica della violenza », in *Giano*, n°23, 1996, p. 137-157.

251. Alberto CASTELLI, « Il socialismo liberale di Andrea Caffi », in *Storia in Lombardia*, 1996, p. 129-167

252. Alberto CASTELLI, « La scelta federalista di Andrea Caffi », in *Il Politico*, 1997, p. 583-616

253. Alberto CASTELLI, « Andrea Caffi », in *Le periferie della memoria. Profili di testimoni di pace*, 1999, p. 21-34.

254. Maurizio DEGL'INNOCENTI (dir.), *Carlo Rosselli e il socialismo liberale*, Manduria, Lacaita, 1999, XIII-187 p.

255. Santi FEDELE, *Storia della Concentrazione antifascista 1927-1934*, Milan, Feltrinelli, 1976, XIII-196 p.

256. Patrizia GABRIELLI, *Col freddo nel cuore. Uomini e donne nell'emigrazione antifascista*, Rome, Donzelli, 2004, 200 p.

257. Aldo GAROSCI, *Storia dei fuorusciti*, Bari, Laterza, 1953, 308 p.

258. Vittorio GIACOPINI, « Nicola Chiaromonte : una solitudine senza isolamento », in *Scrittori contro la politica*, Turin, Bollati Boringhieri, 1999, p. 117-137

259. Ugo INDRIO, *Saragat e il socialismo dal 1922 al 1946*, Venise, Marsilio, 1984, 239 p.

260. Giampiero LANDI (dir.), *Andrea Caffi, un socialista libertario. Atti del convegno di Bologna, 7 novembre 1993*, Pise, Biblioteca Franco Serantini, 1996, 204 p.

261. Corrado MALANDRINO, *Socialismo e libertà : autonomie, federalismo, Europa da Rosselli a Silone*, Milan, Franco Angeli, 1990, 247 p.

262. Stefano MERLI, « Andrea Caffi e la tradizione proudhoniana nel socialismo italiano », in *Rivista storica dell'anarchismo*, janvier-juin 1994, p. 97-125

263. Pierre MILZA (dir.), *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Rome, Ecole Française de Rome, 1986, 787 p.

264. Pierre MILZA, Denis PESCHANSKI (dir.), *Exils et migration. Italiens et espagnols en France de 1938 à 1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, 695 p.

265. Cesare PANIZZA, « La morte si chiama fascismo. L'analisi del fascismo di Nicola Chiaromonte », in *Quaderno di storia contemporanea* (Istituto per la storia della Resistenza e della società contemporanea in provincia di Alessandria), n°36, 2004, p. 62-83

266. Frank ROSENGARTEN, *Silvio Trentin dall'interventismo alla Resistenza*, Milan, Feltrinelli, 1980, 244 p.

267. Simonetta TOMBACCINI, *Storia dei fuorusciti italiani in Francia*, Milan, Mursia, 1988, 308 p.

268. Nicola TRANFAGLIA, *Carlo Rosselli dall'interventismo a Giustizia e Libertà*, Bari, Laterza, 1968, 390 p.

269. Eric VIAL, « L'émigration politique italienne et l'unité européenne (1922-1940) », in *La Trace*, juin 1997, p. 6-20

270. Eric VIAL, « L'Unione popolare italiana (UPI), 1937-1940. Une organisation de masse communiste en exil », in *La Trace*, mai 1999, p. 11-34

271. Eric VIAL, *L'Union populaire italienne 1937-1940. Une organisation de masse du Parti communiste italien en exil*, Rome, Ecole française de Rome, 2007, 461 p.

7. Années 1930

272. Les Amis de Pontigny, *Les Décades de Pontigny, 1910-1940*, Pontigny, Les Amis de Pontigny, 1994, 32 p.

273. Jean-Pierre AZEMA, *De Munich à la Libération (1938-1944)*, Paris, Editions du Seuil, 2002, 408 p.

274. Dominique BORNE, Henri DUBIEF, *La crise des années 30. 1929-1938*, Paris, Editions du Seuil, 1989, 324 p.

275. Philippe BURRIN, *La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery, 1933-1945*, Paris, Seuil, 1986, 531 p.

276. François CHAUBET, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000, 327 p.

277. Olivier DARD, *Les années trente. Le choix impossible*, Paris, Librairie générale française, 1999, 274 p.

278. Olivier DARD, *Les rendez-vous manqués des relèves des années trente*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 332 p.

279. Claude ESTIER, *La gauche hebdomadaire 1914-1962*, Paris, Armand Colin, 1962, 285 p.

280. Dominique FERNANDEZ, *Ramon*, Paris, Grasset, 2008, 761 p.

281. Anne HEURGON-DESJARDINS, André MAUROIS (dir.), *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny : études, témoignages et documents inédits*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, XII-416 p.

282. Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30 : une tentative de renouvellement de la politique française*, Paris, Seuil, 2001 [1969], 562 p.

283. Nicolas OFFENSTADT, Philippe OLIVERA, « L'engagement pour la paix dans la France de l'entre-deux-guerres : un ou des pacifismes ? », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, janvier-mars 1933, p. 53-56

284. Zeev STERNHELL, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Complexe, 2000 [1983], 535 p.

285. Jean TOUCHARD, « L'esprit des années trente : une tentative de renouvellement de la pensée politique française », in *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, 1960, p. 89-120

286. Michel WINOCK, *« Esprit ». Des intellectuels dans la cité (1930-1950)*, Paris, Editions du Seuil, 1996 [1975], 499 p.

287. Serge WOLIKOW, *Le Front Populaire en France*, Bruxelles, Complexe, 1996, 319 p.

8. Régime de Vichy

288. *La Charte du Travail*, Rennes, Imprimerie de l'Ouest-Eclair, 1941, 32 p.

289. *Le gouvernement de Vichy, 1940-1942. Institutions et politiques*, Paris, Armand Colin, 1972, 372 p.

290. Philippe AMAURY, *Les deux premières expériences d'un "Ministère de l'Information" en France*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1969, 874 p.

291. Robert ARON (en collaboration avec Georgette ELGEY), *Histoire de Vichy. 1940-1944*, Paris, Fayard, 1960, 700 p.

292. Michel BERGES, *Vichy contre Mounier. Les non-conformistes face aux années 40*, Paris, Economica, 1997, 406 p.

292. Yves BONGARCON, « Un vichysme de gauche ? Les débuts de 'L'Effort', quotidien socialiste lyonnais (1940) », in *Cahiers d'histoire, revue trimestrielle publiée par le Comité historique du Centre-Est*, n°2, 1987, p. 123-146

293. Antonin COHEN, « "Vers une révolution communautaire ». Rencontres de la troisième voie au temps de l'ordre nouveau », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°51-2, 2004, p. 141-161

294. Michèle COINTET-LABROUSSE, *Vichy et le fascisme : les hommes, les structures et les pouvoirs*, Bruxelles, Complexe, 1987, 267 p.

295. Bernard COMTE, *Une utopie combattante, l'Ecole des cadres d'Uriage, 1940-1942*, Paris, Fayard, 1991, 639 p.

296. Aline COUTROT, « Quelques aspects de la politique de la jeunesse », in *Le gouvernement de Vichy 1940-1942. Institutions et politiques*, Paris, A. Colin-FNSP, 1972, p. 265-284

297. Ihsane ELAMMOUNI, Le Rouge et le Bleu *de Charles Spinasse, une expression du « socialisme » dans la collaboration (novembre 1941-août 1942)*, Mémoire, Université Paris I- Panthéon Sorbonne, 2000, 439 p.

298. Antonin GUYADER, *La revue* Idées, *1941-1944. Des non-conformistes en Révolution nationale*, Paris, L'Harmattan, 2006, 357 p.

299. Henry INGRAND, *Libération de l'Auvergne*, Paris, Hachette, 1974, 201 p.

300. Bernard LAGUERRE, « Les dénaturalisés de Vichy, 1940-1944 », in *Vingtième siècle*, n°20, 1988, p. 3-15

301. Jean-Pierre LE CROM, « Le syndicalisme ouvrier et la Charte du travail », in Jean-Pierre AZEMA, François BEDARIDA (dir.), *Le Régime de Vichy et les Français*, Paris, Fayard, 1992, p. 433-443

302. Jean-Pierre LE CROM, *Syndicats nous voilà ! Vichy et le corporatisme*, Paris, Les Editions de l'Atelier / Editions ouvrières, 1995, 410 p.

303. Daniel LINDENBERG, *Les années souterraines (1937-1947)*, Paris, La Découverte, 1990, 407 p.

304. Herbert LOTTMAN, *L'épuration. 1943-1953*, Paris, Fayard, 1986, 603 p.

305. Bernard MARCHAND, *Les ennemis de Paris. La haine de la grande ville des Lumières à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, 387 p.

306. Maurice MARTIN DU GARD, « Henri Moysset », in *Les écrits de Paris*, octobre 1949, p. 90-103

307. Henri MICHEL, *Les courants de pensée de la Résistance*, Paris, Presses universitaires de France, 1962, 842 p.

308. Pascal ORY, *Les collaborateurs*, Paris, Seuil, 1976, 316 p. (1997, 331 p.)

309. Robert PAXTON, *La France de Vichy. 1940-1944*, Paris, Seuil, 1997, 475 p.

310. Jean-Pierre PIGNOT, *Libérer et Fédérer. Aspects de la Résistance à Toulouse et sa région*, Mémoire, Université de Toulouse Le Mirail, 1976, 149 p.

311. Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains : 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, 807 p.

9. Anticommunisme et « Troisième force »

312. Aldo AGOSTI, Bruno BONGIOVANNI, « Traiettorie dell'anticomunismo », in *Quaderno di storia contemporanea* (Istituto per la storia della Resistenza e della società contemporanea in provincia di Alessandria), n°38, 2005, p. 14-20

313. Serge BERSTEIN, Jean-Jacques BECKER, *Histoire de l'anticommunisme en France. T. 1. 1917-1940*, Paris, Olivier Orbam, 1987, 407 p.

314. Philip V. CANNISTRARO, Gerald MEYER (dir.), *The Lost World of Italian American Radicalism*, Westport-Londres, Praeger, 2003, VIII-346 p.

315. Antonio CARDINI, *Tempi di ferro. "Il Mondo" e l'Italia del dopoguerra*, Bologne, Il Mulino, 1992, 457 p.

316. Pierre GREMION, *Preuves : une revue européenne à Paris*, Paris, Julliard, 1989, 588 p.

317. Pierre GREMION, *Intelligence de l'anticommunisme : le Congrès pour la liberté de la culture à Paris, 1950-1975*, Paris, Fayard, 1995, 645 p.

318. Laurent LEMIRE, *L'homme de l'ombre. Georges Albertini 1911-1983*, Paris, Balland, 1990, 264 p.

319. Jean-Louis PANNE, *Boris Souvarine, le premier désenchanté du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1993, 490 p.

320. Daniele PIPITONE, « Le riviste della Terza Forza », in *Quaderno di storia contemporanea* (Istituto per la storia della Resistenza e della società contemporanea in provincia di Alessandria), n°38, 2005, p. 62-74

321. Paolo SODDU, « Anticomunismo / anticomunismi », in *Quaderno di storia contemporanea* (Istituto per la storia della Resistenza e della società contemporanea in provincia di Alessandria), n°38, 2005, p. 25-29

10. Dictionnaires

322. *Dizionario biografico degli italiani*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 196-2009

323. Franco ANDREUCCI, Tommaso DETTI (dir.), *Dizionario biografico del movimento operaio italiano, 1853-1943*, Rome, Editori riuniti,1975-1979

324. Henri COSTON (dir.), *Dictionnaire de la vie politique française*, T. I et II, Paris, H. Coston, 1960 et 1972

325. José GOTOVITCH, Mikhaïl NARINSKI (dir.), *Komintern : l'histoire et les hommes. Dictionnaire biographique de l'Internationale communiste en France, en Belgique, au Luxembourg, en Suisse et à Moscou (1919-1943)*, Paris, Editions de l'Atelier, 2001, 604 p.

326. Jean MAITRON, Claude PENNETIER (dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Editions de l'Atelier, 1964-1997 (abrégé *DBMOF*)

Index des noms propres

Abellio, Raymond
voir Soulès, Georges
Alatri, Paolo 524
Albertini, Georges 287n, 326, 530-531 et n
Alibert, Raphaël 459
Altmann, Georges 213n, 326, 532
Anfossi, Mario 45n, 49n
Antonini, Luigi 528 et n
Arfè, Gaetano 62
Arnould, C. 475n
Aron, Robert 284, 527n
Arrighi, Victor 411
Aubrac, Lucie 493
Babeuf, Gracchus 255, 257-258, 260, 264, 384, 504
Badie, Vincent 588
Badoglio, Pietro 303
Baglietto, Claudio 332 et n, 376
Bakounine, Michel 225, 393
Balabanoff, Angelica 205, 510, 533
Baldesi, Gino 124
Baldini, Nullo 317
Balsamo Crivelli, Gustavo 66 et n
Barbé, Henri 3, 529n
Barbusse, Henri 20, 101n, 206-215, 249, 296 et n
Bassanesi, Giovanni 291
Bastien-Thiry, Jean-Marie 529n
Baumel, Jacques 519 et n
Becker, Jean-Jacques 545n
Bédarida, François 480
Belin, René 387, 395, 406, 458, 466, 584
Bénès, Edouard 364 et n
Bérard, Armand 591
Bergami, Giancarlo 29n, 100n
Bergery, Gaston 284, 285n, 403, 415, 475-476, 494n
Bergson, Henri 46, 71, 282n
Berneri, Camillo 317, 330
Bertaux, Félix 418n
Bertaux, Pierre 417, 418n, 419n, 485
Berti, Giuseppe 4, 11 et n, 139n, 156n, 179, 183, 213n, 510 et n
Bidault, Georges 484, 485n, 491
Bidussa, David 16-18, 23n, 60, 216, 229, 236, 239, 316 et n, 375, 399, 412-413, 431 et n, 477, 508, 515, 520, 526, 568, 574
Blanc, Louis 105, 264, 571
Blanqui, Auguste 152, 255, 258, 260, 269, 274, 384
Blum, Léon 214-215, 280, 288, 298-299, 306-310, 326, 330, 357,

359, 363, 370-371, 386-387, 394-395, 405, 498, 508-509, 542, 554
Blumel, André 493
Boatti, Riccardo 296 et n
Bobbio, Norberto 74
Boivin, Pierre 287n
Bombacci, Nicola 138, 143
Bonnard, Abel 475n
Bonte, Florimond 493
Bordiga, Amadeo 11, 16, 54-65, 131, 133, 138-141, 143, 145, 185, 522, 562
Boris, Georges 299 et n, 387
Bouhey, Jean 371, 392
Boukharine, Nicolas 20, 155, 162-164, 171-172, 174-176, 179-180, 190-191, 194, 197, 200-201, 233, 241, 327, 351, 578
Bourdieu, Pierre 560n
Bracke-Desrousseaux, Alexandre 501 et n
Brandler, Heinrich 235n
Bresciani, Marco 339
Brossolette, Pierre 330, 371, 381, 408-409, 586
Brown, Irving 528 et n
Brunet, René 387
Bruno, Giordano 69n
Buchalet, A. 429 et n
Buozzi, Bruno 28, 124, 317, 328, 395
Caballero, Largo 311
Caffi, Andrea 282, 317, 329-331 et n, 333-339, 393, 493, 572
Cajani, Lido 86n
Calosso, Umberto 102n, 327-328
Camel, François 371, 392
Carlier, Robert 429n, 475 et n
Carpi, Umberto 45n, 46
Carrière, Michel 475
Cassou, Jean 418n
Castagnez, Jean 387
Cavyn, Paul 415-416, 419, 424, 428, 484, 491
Chasseigne, François 415
Chiaromonte, Nicola 283, 331-335 et n, 338-339, 520, 533-534
Chomette, Liliane 13, 283, 484, 491, 510
Ciccotti, Ettore 68n
Clerici, Franco 205
Cohen, Stephen F. 202
Collinet, Michel 527n
Cortesi, Luigi 66n, 523n
Corval, Pierre 592
Cosmo, Umberto 32 et n, 74
Courtois, Stéphane 538n
Coutrot, Jean 290
Croce, Benedetto 40, 42-46, 67, 69-71, 73, 80, 377-378, 382, 488, 504, 565

Daladier, Edouard 290, 359
Damilano, Angela 23
Daniélou, Charles 285n
D'Annunzio, Gabriele 44
Darlan, François 417n, 423 et n, 425, 591
Darwin, Charles 41 et n
Daudet, Léon 529n
Deakin, William 532
De Ambris, Alceste 317
De Amicis, Edmondo 26
Déat, Marcel 215, 230, 272, 288-290, 326, 403, 411, 531, 563
De Bono, Emilio 303
de Fabrègues, Jean 284n, 474n
De Felice, Renzo 30, 169n
de Gandillac, Maurice 284
de Gaulle, Charles 409, 497, 509, 518-519, 589, 592
De Grand, Alexander 16, 289-290, 421n, 520n
Deixonne, Maurice 287n
Del Noce, Augusto 42
de Man, Henri 226, 230, 231n, 235, 243, 266 et n, 272, 276-280 et n, 282-283 et n, 287n, 289-290 et n, 296, 346, 355 et n, 444, 467, 474, 563
de Rougemont, Denis 284, 286
De Ruggiero, Guido 45 et n, 63
De Santillana, Giorgio 283 et n, 339
Desjardins, Paul 282-283 et n, 331
Desphelippon, Francis 210n, 411
Diderot, Denis 262
D'Onofrio, Edoardo 156
Doriot, Jacques 288n
Dreyfus, Alfred 24
Eastman, Max 230, 231n, 235, 243
Enaudi, Luigi 157
Engels, Friedrich 21, 67-68, 73, 75-76, 79, 82, 152n, 166n, 170, 187, 220, 225, 229-240, 243-245, 247-251, 253, 256, 258-259, 264-267, 280, 301, 323, 340, 342-344, 346, 348-351, 372, 386, 435-436, 438, 442, 445, 450, 465, 503, 564
Enock, Jacques 532
Faraboli, Giovanni 417
Faravelli, Giuseppe 277 et n, 292, 296-297, 299, 310, 312, 333, 338, 369, 417, 492-493, 507-508, 510-515, 520, 532, 547
Faure, Paul 357, 371-372, 386, 390, 404
Favero, Alessandro 27, 39
Fernandez, Ramon 283-284 et n, 378, 572
Ferrat, André 527n, 532
Ferri, Enrico 41n
Feuerbach, Ludwig 72, 74-76, 234-235, 351
Foà, Lisa 332n
Fortichiari, Bruno 141n

Fouques-Duparc, Jacques 417 et n, 493
Fourier, Charles 260-261, 263-265, 267, 383-384, 452-453
Fournière, Eugène 105, 571
Frachon, Benoît 541n
Fulconis, Noël 476
Funaro, Vera 333
Gaït, Maurice 429, 475-476 et n
Galey, Louis-Emile 387
Galli, Giorgio 532
Gallimard, Gaston 317
Garin, Eugenio 42n, 188n
Garosci, Aldo 327-328, 366-367, 395, 520, 523
Gay, Pilade 47n
Gennari, Egidio 141
Gentile, Giovanni 40, 42-43, 49, 50n, 71, 75, 86, 101, 241, 332, 504
Germain, Charles 428
Germanetto, Giovanni 155
Gillouin, René 530n
Giolitti, Giovanni 44, 46, 322
Giretti, Edoardo 47, 48n
Gitton, Marcel 529n
Giua, Michele 332n
Giua, Renzo 331-332 et n, 338
Giuliano, Balbino 65n
Gnocchi Viani, Osvaldo 67n
Gobetti, Piero 4, 65, 103-104, 381
Gorkin, Julian 527n, 529 et n, 532
Gorni, Olindo 369 et n, 395
Graf, Arturo 66
Gramsci, Antonio 11n, 16, 28n, 29, 33, 35-37 et n, 42-43 et n, 46-47, 49n, 60, 73-74, 81, 85-86, 88, 90-91, 99-100 et n, 103n, 104-106 et n, 108-115, 117n, 123n, 125-126, 130, 132n, 135, 138, 143 et n, 145-148 et n, 150, 152 et n, 162n, 154-155, 159, 164, 166n, 327, 333n, 344, 504, 510, 534, 562, 580
Gravier, François (Jean-François) 429 et n, 459, 475-476, 527n
Graziadei, Antonio 138, 504
Grieco, Ruggero 156
Gurvitch, Georges 336
Habaru, Augustin 208 et n
Halévy, Daniel 529 et n
Hamon, Léo 492
Harmel, Claude
voir Lemonnier, Guy
Hegel, Georg Whilelm 40, 232, 342, 436
Heidegger, Martin 332n
Henlein, Konrad 364
Hermann, Jean-Maurice 417
Hilferding, Rudolf 395
Hindenburg, Oskar von 217-218

Hitler, Adolf 215n, 218-220, 226 et n, 273, 289, 360, 363-365, 396, 413, 425 et n, 519, 536-538, 558
Hook, Sidney 528 et n
Humbert-Droz, Jules 134, 138, 141-143, 145, 180-181
Hytte, Claude-Marcel 494 et n
Izard, Georges 284, 285n, 299, 371, 379-381, 386-387, 392, 407, 492, 494n
Jankélévitch, Vladimir 284
Jaurès, Jean 20, 249-255, 257, 265, 270, 280, 282n, 300, 367, 372, 384, 504
Jezierska, Fanny 235 et n
Julien, Charles-André 13 et n, 395, 421n, 492-493, 593
Kamenev, Léon 172, 184
Kautsky, Karl 125, 149
Kennan, George 528 et n
Keynes, John Maynard 166n
Khrouchtchev, Nikita 526, 557-558
Koestler, Arthur 529
Kouïbychev, Valerian 199
Labriola, Antonio 66, 68-69, 72-73, 75-77, 80, 82, 103, 167, 187-188, 195, 231, 233-235 et n, 241, 255-256, 260n, 318-320, 504, 565
Labriola, Arturo 45n, 68, 70, 82-83
Labrousse, Ernest 395
Lacoste, Robert 395, 484, 485n, 491, 583-585 et n
Lagrange, Léo 371, 387
Lamirand, Georges 530n
Lassalle, Ferdinand 57, 68 et n, 73, 264
Laurat, Lucien 270 et n, 386-387, 508, 519, 527n, 529-531
Laurent-Cély, Jacques 5n, 475 et n
Laval, Pierre 401, 414, 417n, 423n 460, 476, 484, 584, 588, 594
Lazarévitch, Nicolas 529
Leclerc de Hautecloque, Philippe 484
Lefranc, Georges 287n, 386-387, 395
Lemonnier, Guy 530-531 et n
Lénine, Vladimir Oulianov 69n, 125-127, 128n 139-140, 148-150, 153-155, 159-160, 170-171, 173-176, 182, 184-185, 192, 197, 202, 250, 301-302, 325, 446-449, 482, 507, 536-537, 556
Leone, Enrico 68
Leonetti, Alfonso 297n
Leopardi, Giacomo 37-39 et n, 261-262, 264
Le Play, Frédéric 529n
Levi, Mario 331 et n, 333 et n, 338, 417
Levi, Paul 235n
Lévy, Louis 387
Lévi-Strauss, Claude 287n
L'Hévéder, Louis 387
Litvinov, Maxim 373, 537
Loewenstein, Liliane 415n, 416
Lombardo Radice, Giuseppe 43, 49-51 et n, 65n, 86, 573

Lombroso, Cesare 66
Longo, Luigi 156, 165n, 296n
Longobardi, Ernesto Cesare 68
Loria, Achille 157
Loubet del Bayle, Jean-Louis 284
Lovestone, Jay 528 et n
Lussu, Emilio 6, 293 et n, 305, 314, 327-328 et n, 395
Luxemburg, Rosa 135, 233n, 235n, 250n
MacArthur, Douglas 528 et n
Madaule, Jacques 284, 286
Malenkov, Gueorgui 558
Malraux, André 333n, 519
Manacorda, Gastone 524
Marc, Alexandre 552
Maria, Roger 398n, 493 et n
Marion, Paul 288-290 et n, 411, 427-429, 475, 479n
Marjolin, Robert 423 et n
Marquet, Adrien 289
Martinelli, Renzo 45n
Martinet, Gilles 493
Martorelli, Lina 94
Martorelli, Renato 94 et n
Marty, André 545
Marx, Karl 20-21, 40-41, 66-84, 149, 152-153 et n, 158-159, 170, 182, 184, 188-189, 200, 202, 213, 216, 223-225, 229-237, 240-251, 253, 255-256, 258-261, 263-268, 279-280, 287, 294-295, 301, 323, 337, 339-352, 355, 372, 374, 385-386, 435-450, 452-453, 464, 502-504, 564, 575
Matteotti, Giacomo 146
Matteotti, Matteo 532
Mattioli, Raffaele 166n
Maulnier, Thierry 284n
Mauriac, François 497
Maurìn, Joaquin 180n
Maxence, Jean-Pierre 284n
Mayer, Daniel 371, 392, 407
Maze, Jean 475 et n, 477
Mendès-France, Pierre 299n, 516
Merli, Stefano 17, 337, 511n
Merlino, Francesco 67
Mesnil, Jacques 13
Michelet, Edmond 429n
Misiano, Francesco 143
Mocchi, Walter 68
Moch, Jules 387, 418n
Modigliani, Giuseppe Emanuele 333 et n, 369, 417, 510
Mollet, Guy 287n
Molotov, Viatcheslav 373, 537
Mondolfo, Rodolfo 29n, 32, 34 et n, 43, 48, 54, 56, 58, 61, 66-67, 69, 71-

78, 80, 82, 103n, 126-128, 158, 189-190, 213, 232, 241-242, 244, 294-295, 355, 504, 565, 569, 578
Mondolfo, Ugo Guido 510, 520
Monfisani, Antonio 53 et n
Monnet, Georges 214 et n, 287n, 296, 299, 326, 364, 370, 379, 381, 386-387, 392, 394-395, 401 et n, 407, 572, 587
Monnet, Jean 423n, 527n
Montagnana, Mario 44n
Montana, Vanni 514 et n, 528
Moravia, Alberto 332n
Morgari, Oddino 388
Mounier, Emmanuel 461-463, 474
Moysset, Henri 23n, 39, 415, 423-426 et n, 429, 490, 591-592, 594
Mussolini, Benito 29-31, 41, 46, 47n, 49, 61, 64n, 70n 86-90, 142, 218, 289, 303, 319, 321-324, 334, 360, 364, 390, 396, 519
Nenni, Pietro 215, 296, 305-306, 309-313, 317, 328, 334, 349n, 365-366, 369, 388-389, 417, 493, 510
Nicolaïevski, Boris 395
Nitti, Fausto 417, 492n
Nitti, Francesco Saverio 317, 322
Nizan, Paul 245
Noguères, Louis 588, 591
Nyn, Andrès 180n
Oprecht, Hans 277
Owen, Robert 260-262, 264-265, 267, 383, 568
Palewski, Gaston 519 et n
Pannunzio, Mario 521 et n
Papon, Maurice 475n
Parain, Brice 317
Paris, Robert 88
Pascal, Blaise 184
Pascal, Pierre 4n, 176, 177n 180n, 527n
Pastore, Ottavio 30, 31n, 47 et n, 95
Paul-Boncour, Joseph 588
Paulhan, Jean 479n
Paxton, Robert 425n
Paz, Maurice 307n, 508, 530 et n
Peschadour, Julien 387
Pétain, Philippe 400-402, 404, 409, 412, 413-414, 427, 459-461, 469, 585, 588, 590-591
Petitjean, Armand 479 et n, 492
Philip, André 386-387, 395, 588, 591
Piatnisky, Joseph 179
Pierre-Bloch, Jean 371, 387
Pinay, Antoine 516
Pirou, Gaëtan 465
Preobrajenski, Evgueni 174
Pressutti, Smeraldo 138
Prezzolini, Giuseppe 44-46, 86
Proudhon, Joseph 256, 339, 384, 418, 423n, 452, 474

Pucheu, Pierre 429
Rakosi, Mathias 134
Rapone, Leonardo 14, 17, 93, 205, 244, 275, 355, 375, 407
Ravazzoli, Paolo (Lino) 296 et n, 369
Renner, Karl 271
Rens, Jef 276 et n, 395, 415, 480, 491, 583n, 584n
Reynaud, Paul 401
Ribière, Henri 593
Riosa, Alceo 5, 17, 23-24, 27, 33, 48-49, 53, 58, 61, 63, 69n, 70, 72, 86, 88, 91, 272, 310, 378, 399, 410, 420, 424, 509, 555
Ripka, Hubert 364 et n
Rist, Charles 423n, 465
Rives, Paul 386-387, 404-405, 411, 415, 423
Rivet, Paul 492
Roche, Emile 208
Roland-Holst, Henriette 230, 231n, 236
Rolland, Romain 580
Rollin, Henri 417 et n
Romains, Jules 290, 404
Romita, Giuseppe 26 et n, 511
Rosenfeld, Oreste 330
Rosselli, Carlo 16, 283, 289n, 291-295, 317, 334, 340, 563
Rossi, Ernesto 520
Rous, Jean 418 et n, 494n
Rouzé, Michel 300 et n
Sadoun, Marc 410
Saint-Simon, Claude-Henry 260, 266, 383-384, 452
Salvemini, Gaetano 16, 30, 44n, 45-49 et n, 54, 59n, 64 et n, 65n, 74, 86 et n, 101, 105, 127, 283, 318, 322, 340, 419, 492-493 et n, 513n, 520-522 et n, 523n, 527, 529, 536
Sapelli, Giulio 156
Saragat, Giuseppe 4n, 242n, 277-278n, 293n, 297, 324, 328, 365-366, 369, 388, 395, 510-511, 513, 515, 569,
Scoccimarro, Mauro 141
Secchia, Pietro 156, 165n
Sellier, Henri 494n
Serrati, Giacinto Menotti 137
Serre, Philippe 588
Signori, Elisa 7, 12, 318, 510, 521
Silone, Ignazio 17, 214, 296, 317, 330, 376, 378, 396, 492, 513, 520, 529, 532-534 et n, 550, 562-563
Silva, Pietro 64
Simon, Jules 468
Soave, Sergio 17, 39, 42, 49, 70, 73, 106, 121, 132n, 148, 223, 305, 320n, 334, 376, 378-379, 381, 562
Sorel, Georges 46, 67, 70, 71n 82, 87-88, 135, 169, 275, 382, 455 et n, 474, 570-571
Soulès, Georges 411
Soustelle, Jacques 492

Souvarine, Boris 13 et n, 180n, 206 et n, 208, 417n, 530-531 et n
Spaak, Paul-Henri 276 et n
Spadolini, Giovanni 532
Spencer, Herbert 41 et n
Spinasse, Charles 299, 307n, 386-387, 404-406 et n, 411, 412n, 414-415, 423, 426, 458
Spriano, Paolo 25, 66, 71n, 100, 101n, 138, 180n, 203,
Sraffa, Piero 156n, 166-168 et n, 187, 229
Staline, Joseph 172, 176, 179-181, 185, 190, 195-196, 327, 373, 446-448, 536-539, 544, 546, 551, 556-558
Tanguy-Prigent, François 371, 386, 494n
Tardieu, André 423n
Tasca, Carlo 23-25, 108
Tasca, Carlo (Carluccio) 94
Tasca, Catherine 510
Tasca, Valeria 33, 38, 399, 415, 510
Taurines, Jean 588
Terracini, Umberto 4n, 28n, 32, 34, 37 et n, 68-69 et n, 72-73, 100, 102n, 103 et n, 117n, 120, 133, 140, 155
Thalheimer, August 235n
Thorez, Maurice 544, 545n
Tillon, Charles 541n, 545
Tito 550
Togliatti, Palmiro 16 et n, 29, 33, 37 et n, 43, 45 et n, 47, 68n, 73, 85, 100 et n, 106, 117n, 141-142, 148, 156, 178-179 et n, 181, 183n, 198n, 327n, 492, 520, 562
Toscani, Italo 49n
Touchard, Jean 285n
Trentin, Silvio 417-419 et n, 492n
Tresso, Pietro 297n, 484
Trocchi, Francesco 116, 121, 149
Trotski, Léon 69n, 172-173, 184, 206, 353, 530n
Truman, Harry 528n
Tulli, Enrico 12, 333 et n, 417
Turati, Filippo 3, 66, 253n
Ulbricht, Walter 179
Vallin, Charles 408 et n, 415, 586, 594,
Vallon, Louis 290, 387, 492 et n, 519,
Valois, Georges 265n, 493n
Vandervelde, Emile 215, 276, 280, 296
Varenne, Alexandre 484 et n
Varga, Evgueni 317n
Vassart, Albert 527n, 528, 529n, 530, 532
Vial, Eric 273
Victor-Emmanuel III 218
Vidari, Giovanni 49
Viénot, André 493n
Viénot (Mayrisch), Andrée 283, 287n, 387, 392, 410, 430, 491 et n, 583-584 et n
Viénot, Pierre 216, 283, 286, 299, 371, 381, 387, 392, 398, 408-410, 416-417, 418n, 419, 482, 491, 572, 583-596 et n

Viglongo, Andrea 36n, 109
Villari, Lucio 156n
Vincent, René 475
Volterra, Francesco 327
Vota, Giuseppe 141, 144
Wallon, Henri 242 et n
Weygand, Maxime 530n
Wittmann, René 529 et n
Zay, Jean 418n
Zini, Zino 34 et n, 66
Zinoviev, Grigori 131, 141, 172, 184
Zoretti, Ludovic 387

Table des matières

Introduction **3**

1. Apprentissage (1892-1914) **23**

1.1. L'initiation politique au socialisme *23*

1.2. Les grandes influences intellectuelles *31*
1.2.1. L'Université 31
1.2.2. Positivisme et néo-idéalisme 40

1.3. Les fondements de la conception du socialisme d'Angelo Tasca *53*
1.3.1. Socialisme et culture 53
1.3.2. Socialisme et marxisme 65

2. Guerre et révolution (1914-1920) **85**

2.1. Le « mythe négatif » de la guerre *85*

2.2. La révolution imminente (1919-1920) *95*
2.2.1. L'Ordine nuovo 95
2.2.2. Le débat sur les conseils d'usine 105

2.3. L'adhésion au communisme *121*

3. L'expérience du communisme (1921-1929) **129**

3.1. La minorité de « droite » du PCd'I *129*
3.1.1. Unité prolétarienne : front unique et fusion 129
3.1.2. L'influence du soviétisme et du léninisme 148

3.2. La réflexion économique des années 1927-1928 ..... *155*
3.2.1. Les nouvelles tendances du capitalisme 159
3.2.2. La construction du socialisme en Russie I 169

3.3. La rupture avec le PCd'I et l'Internationale communiste (1928-1929) *177*
3.3.1. La conception du Parti 182
3.3.2. Les perspectives de la révolution 186
3.3.3. La construction du socialisme en Russie II 196

4. Le renouveau du marxisme (1929-1934) **204**

4.1. Aux marges du communisme *205*
4.1.1. Monde 207
4.1.2. Les enseignements de la crise européenne 215

4.2. Ressourcement *228*
4.2.1. Réflexion sur le marxisme : matérialisme et humanisme 228
4.2.2. L'étude de Jaurès 250
4.2.3. Méditations sur le socialisme pré-marxiste 255

5. Le retour dans la social-démocratie (1932-1936) **269**

5.1. La solution socialiste *269*

5.1.1. Le « socialisme à l'ordre du jour » (1931-1934) 269
5.1.2. Tradition et renouveau 282

5.2. Les problèmes du socialisme *299*
5.2.1. Le retour de la guerre : dictature-autarcie-guerre 299
5.2.2. Unité d'action et Front populaire 304

6. Révision (1936-1940) 316

6.1. Bilan *316*
6.1.1. Naissance du fascisme 316
6.1.2. Le « laboratoire » 329

6.2. La révision du marxisme *339*
6.2.1. Philosophie marxiste I 340
6.2.2. La dictature du prolétariat et l'Etat 347

6.3. « Chaos primordial » *357*
6.3.1. Union nationale 357
6.3.2. Socialisme et christianisme : le « critère supérieur » 373
6.3.3. Tentatives de renouvellement du socialisme 385

7. « Quatre ans suspendu dans le vide » (1940-1944) 398

7.1. L'adhésion à la « révolution nationale » *400*

7.2. « Un instrument qualifié au service de la renaissance française » *413*
7.2.1. La Résistance 413
7.2.2. L'action dans les institutions du gouvernement de Vichy 419
7.2.3. La lutte contre le communisme 430

8. Nouvelle doctrine (1940-1944) 435

8.1. La liquidation du marxisme *435*
8.1.1. Philosophie marxiste II 435
8.1.2. Sociologie et économie marxistes 441

8.2. Révolution nationale *451*
8.2.1. L'héritage du socialisme français 451
8.2.2. La révolution communautaire 456
8.2.3. L'Etat fort 463

8.3. Réflexions en vue de la Libération *473*
8.3.1. Elite et projets pour l'ordre nouveau 473
8.3.2. Bilan : « Liberté-égalité-fraternité » (septembre-octobre 1944) 484

9. L'ombre du communisme (1945-1960) 491

9.1. Désabusement et isolement *493*
9.1.1. Les déceptions de la Libération 493
9.1.2. Dernières réflexions sur le socialisme : la valeur morale du socialisme 501
9.1.3. Histoire et politique 507

9.2. Anticommunisme *526*
9.2.1. « Franc tireur » 526
9.2.2. Exploration du mouvement communiste 535
9.2.3. La lutte contre le communisme 546

Conclusion **560**

Annexes **581**

Bibliographie **599**

Index des noms propres **630**